LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904



LETTRES

A

GEORG BRANDES

AVANT-PROPOS

Les premières lettres de Henrik Ibsen à Georg Brandes furent écrites en un moment où des tendances nouvelles se manifestaient dans les milieux intellectuels danois. Une guerre désastreuse avec la Prusse [1] y laissait la nation humiliée, déconcertée. Après cette dure leçon de choses, l'optimisme idéaliste, à la mode depuis pas mal d'années, devait paraître puéril et vain. C'est alors que M. Brandes commença d'enseigner une littérature de combat.

Dès 1866, une étude sur *le Dualisme dans la Philosophie moderne* le recommandait à l'attention du public. Ce travail se rapportait à une controverse engagée avec le professeur Rasmus Nielsen, sur la valeur respective de la foi et de la science (controverse à laquelle Ibsen fait allusion dans sa lettre du 26 juin 1869). Le jeune écrivain s'en prenait à la réaction piétiste qui, vers 1825, avait triomphé de l'irréligion voltairienne et qui se faisait encore sentir quarante ans plus tard.

Après un voyage à l'étranger, M. Georg Brandes inaugurait, en 1871, des conférences où il annonçait la victoire définitive du libre examen. Réunies sous ce titre : *Les Grands Courants dans la Littérature du* XIX[e] *Siècle,* elle ont fait la réputation européenne de l'auteur.

L'ascendant du conférencier sur la jeunesse universitaire fut considérable. Sa parole ardente abattait les règles et les formules, flétrissait dans la poésie et le roman une sentimentalité niaise, au théâtre une froide déclamation. Il a lui-même comparé la chaleur de son éloquence

1. 1863-1864.

à celle du feu. En toutes choses, il recommandait le souci de la vérité. « La littérature d'un peuple est sa conscience », disait-il. Ibsen rapproche l'action du critique danois et celle du Norvégien Henrik Steffens (lettre du 4 avril 1872). Steffens étudia longtemps en Allemagne et s'éprit des théories de Schelling ainsi que du panthéisme hindou de Frédéric Schlegel. Il vint à Copenhague en 1802. Ses cours, où l'étude de la nature devenait la base de la philosophie, passionnèrent un auditoire jeune et vibrant; la Faculté parla de les interdire. Mais Steffens subissait l'influence allemande. M. Georg Brandes, comme autrefois Holberg, voulait substituer à celle-ci les idées françaises et anglaises. Il remplaça une conception mystico-romantique du monde par la doctrine positiviste. Surtout il s'appliquait à faire connaître à ses compatriotes Sainte-Beuve et Taine. Sa thèse de doctorat, qui est de 1870, traitait de « l'esthétique française de nos jours ». L'année précédente, il avait traduit *la Femme opprimée* de Stuart Mill. Ce livre hâta le mouvement féministe dans le Nord.

En 1874, M. Georg Brandes fondait avec son frère Ed. Brandes, le savant traducteur des hymnes hindous, une revue littéraire, *le XIXe Siècle*, en s'assurant la collaboration de Henrik Ibsen. Mais l'opposition que rencontraient dans les sphères gouvernementales ses opinions révolutionnaires fut cause qu'il se vit refuser la chaire d'esthétique devenue vacante à l'Université de Copenhague. « Ce n'est pas par calcul, — écrit-il dans ses *Portraits de Combattants*, — qu'ici, dans le Nord, un homme se dit républicain et libre penseur. »

Il s'exila à Berlin (1877). Là il collabora activement à plusieurs périodiques. Cinq ans plus tard, il revenait se fixer en Danemark, où le réalisme français avait fait école, où les théories darwiniennes étaient saluées avec enthousiasme, — ces mêmes théories qui inspiraient à Henrik Ibsen son drame : *les Revenants*. — Le « brandesianisme » triomphait. Pourtant Georg Brandes ne trouva pas tout de suite l'accueil auquel une grande notoriété acquise à l'étranger lui permettait de prétendre. Sa personnalité gardait quelque chose d'inquiétant. De la morale utilitaire anglaise il évoluait vers l'individualisme nietzschéen, qu'il définit « un radicalisme aristocratique », —dénomination approuvée par le penseur allemand. — Ami personnel du critique d'art Julius Lange, il travaillait avec lui à former les goûts artistiques de la nation. Son modernisme renversait des idoles particulièrement chères à la majorité des Danois cultivés. C'est ainsi que l'œuvre du sculpteur Thorwaldsen fut par lui jugé dépourvu de vie et d'intérêt « parce que d'une inaltérable sagesse » ; — le mot est de David d'Angers.

Par contre, l'amour qu'il portait à la langue danoise, ses efforts constants pour l'épurer en la débarrassant d'inutiles éléments étrangers, lui attirèrent la gratitude de ses compatriotes. La religion de

la beauté, qu'il prêchait, trouva des adeptes de plus en plus nombreux. Les suffrages et les honneurs lui vinrent en même temps que s'adoucissaient certains de ses jugements. « La jeunesse est profanatrice de temples, dit-il à ce propos. Dans l'âge mûr nous tentons loyalement de réparer les sacrilèges commis dans la fougue des jeunes années ».

Aujourd'hui ses partisans et ses adversaires saluent en lui un maître qui a d'une manière éclatante fait connaître hors des limites étroites de sa patrie le nom danois.

M. R, RÉMUSAT

I

Dresde, le 26 juin 1869.

Cher monsieur Brandes !

J'ai éprouvé un véritable soulagement en recevant votre lettre. Je pouvais craindre, en effet, d'être accusé par vous d'ingratitude, puisque je ne vous avais pas adressé un mot après que vous aviez élucidé mon activité littéraire comme personne ne l'avait encore fait. Pourtant je ne suis pas ingrat.

L'essentiel n'est pas d'être « magnifié », mais d'être compris. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que dans mon esprit ma réplique prenait les proportions d'une grande dissertation sur l'esthétique, débutant par la question : « Qu'est-ce que la poésie? » Vous conviendrez que la lettre eût été par trop longue et que le sujet pouvait mieux se traiter de vive voix.

On a mal jugé *Brand*, du moins quant à l'intention que j'y ai mise. (A cela vous pourriez, il est vrai, objecter que la critique n'a pas à s'occuper de l'intention.) L'erreur provient évidemment de ce que Brand est prêtre et du fait que le drame est situé dans le domaine de la religion. Ces deux points sont sans importance. J'aurais pu développer le même syllogisme en prenant pour héros un sculpteur ou un politicien. Ma fièvre créatrice se serait apaisée tout aussi bien si, au lieu de Brand, j'avais choisi la figure de Galilée (avec cette restriction, naturellement, que celui-ci aurait tenu bon et n'aurait pas reconnu l'immobilité de la terre). Qui sait?... Si j'étais né cent ans plus tard, peut-être vous aurais-je pris pour sujet d'étude, vous

et votre lutte contre la philosophie de transaction de Rasmus Nielsen[1]. En somme, il y a dans *Brand* plus d'objectivité masquée qu'on n'en a jusqu'à présent démêlé; en ma qualité de poète, j'en suis fier.

Dans ma nouvelle comédie[2] vous trouverez un ton familier; point d'émotions violentes, de sentiments profonds ni surtout d'idées étrangères à l'action. Le reproche que vous m'adressez avec raison, au sujet de certaines répliques des *Prétendants à la Couronne*, où c'est l'auteur qui parle, a produit son effet. Votre critique — et je vous prie d'interpréter ceci comme la meilleure expression de ma gratitude — a été pour moi ce que fut pour Jacob de Thybo[3] la chronique de Mons Wingaard. Je l'ai relue seize fois, et encore seize autres fois, et j'espère qu'elle me sera utile « pour livrer mainte bataille ».

J'attends avec anxiété votre jugement sur mon œuvre nouvelle. Elle est écrite en prose; par conséquent, elle est fortement empreinte de réalisme. J'ai soigné la forme et j'ai accompli le tour de force d'éviter tout monologue, même toute réplique prononcée « à part ». Mais cela ne prouve rien. Aussi je vous prie instamment, si vous avez une heure de loisir, de lire ma pièce et de me faire savoir ce que vous en pensez. Quelle que soit la sentence, vous aurez accompli une bonne action envers moi, qui me trouve ici dans un complet isolement. Le volume ne sera mis en vente qu'à l'automne. L'attente serait longue d'ici là !

Veuillez saluer de ma part deux de nos amis communs, Jonas Collin[4] et Julius Lange[5]. Sur ce dernier, je ne dus pas produire une très bonne impression lorsqu'il me vit à Rome. J'étais alors dans une humeur de dogue et il y avait à cela plusieurs raisons.

Je déplore pour mon compte que nous n'ayons guère de chances de nous rencontrer à Rome. Mais je suis heureux pour vous que vous vous dirigiez vers le Midi. On éprouve, la première fois qu'on s'y rend, une joie indicible.

1. Philosophe danois.
2. *L'Union des Jeunes.*
3. Personnage de Holberg, type du vantard.
4. Financier danois.
5. Critique d'art danois.

Et maintenant, merci de tout cœur pour votre lettre et pour tout le reste.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

II

Dresde, le 15 juillet 1869.

Cher monsieur Brandes !

Ce que vous me dites de Björnson ne me surprend pas. Pour lui il n'existe que deux sortes de gens : ceux qui peuvent lui être utiles et ceux qui peuvent le gêner. Mais il a beau se montrer bon psychologue dans les figures créées par son imagination, en présence d'êtres réels la pénétration lui fait défaut

Je commence à voir que j'eusse mieux fait de ne pas vous inviter à lire ma nouvelle comédie. En y réfléchissant, j'incline à penser que ce qui dans l'œuvre dramatique vous intéresse, c'est le débat, tragique ou comique, qui se livre dans l'âme d'un individu. Vous vous souciez médiocrement des faits positifs, politiques ou autres. Pour cette fois, je n'ai rien voulu donner de plus que ce qui est dit dans ma pièce ; c'est là-dessus qu'il faut la juger. Vous y êtes pour quelque chose, car une observation recueillie dans vos traités d'esthétique m'a dirigé dans cette voie. Je vous conterai cela oralement.

Il y a eu malentendu si vous avez supposé que dans ma pensée la peinture d'émotions violentes et de sentiments profonds dût vous déplaire. J'ai simplement voulu vous avertir de ne pas chercher ce que vous ne trouveriez pas.

Je ne puis être de votre avis touchant certaines parties de *Peer Gynt*. Naturellement, je m'incline devant les lois de la Beauté, mais je n'ai cure des conventions. Vous citez Michel-Ange. J'estime que personne plus que lui n'a enfreint les règles conventionnelles en matière de Beauté. Pourtant tout est beau de ce qu'il a créé parce que tout son œuvre a du caractère. L'art de Raphaël ne m'a jamais enthousiasmé ; ses figures sont antérieures à la chute d'Adam et d'Ève. Au surplus, les

méridionaux ont une esthétique différente de la nôtre. Ils exigent la beauté de la forme, tandis qu'à nos yeux ce qui est laid quant à la forme deviendra beau si nous y découvrons un principe de vérité. Inutile de discourir sur ces choses la plume à la main; il faut que nous nous voyions.

Je maintiens ce que j'ai dit de *Brand*. Vous ne sauriez trouver un grief contre moi dans les arguments que l'ouvrage a fournis aux piétistes. Autant vaudrait accuser Luther d'avoir introduit en ce monde l'esprit bourgeois. Cela n'entrait pas dans ses desseins et il n'y a pas lieu de l'en rendre responsable.

Quoi qu'il en soit, merci de votre lettre, et merci d'être venu à moi en ami. C'est un grand bonheur d'avoir rencontré une personnalité.

Je compte partir mardi pour Stockholm. A l'automne, en retournant à Dresde, où ma famille demeurera en mon absence, je passerai probablement par Copenhague afin de causer avec vous, non seulement de choses littéraires où nous ne sommes pas d'accord, mais de beaucoup de choses intéressant l'humanité où, je le crois, nous sommes plus près de nous entendre.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

A l'occasion, cordiales amitiés au conseiller Hegel[1].

III

Dresde, le 6 mars 1870.

Cher monsieur Brandes!

... Vous dites que vous n'avez pas d'amis dans votre pays. Je m'en doutais depuis longtemps. On ne doit pas s'attendre à conserver ses amis lorsqu'on s'est donné entièrement à sa tâche. Au fond, j'estime que c'est pour vous une bonne chose de partir sans laisser d'amis derrière vous. En avoir est un luxe qu'on n'a pas les moyens de s'offrir quand tout

1. Éditeur danois d'Ibsen.

le capital est consacré à une vocation, à une mission en ce monde. Ce qui rend onéreux l'entretien des amis, c'est moins ce que l'on fait pour eux que ce qu'on néglige, par égard pour eux, de faire. Ainsi est étouffé en nous plus d'un germe. J'ai passé par là, et j'ai derrière moi des années où je ne parvenais pas à dégager ma personnalité.

Je pense souvent à vous, et je me suis fait de vous une image pour le présent et pour l'avenir. Personnellement, vous m'êtes inconnu; mais vous vous rattachez étroitement à ce qui constitue mon bien spirituel, à ce pour quoi je vis et pour quoi j'écris.

J'aurais une foule de choses à vous dire. Mais laissons cela!... Merci de votre compte rendu de *l'Union des Jeunes*, et merci de votre lettre! Jouissez bien des splendeurs qui vont vous être révélées. Et n'oubliez pas de m'écrire du pays du soleil.

Croyez-moi, cher ami, je ne demande pas cette sorte d'accord qui ordinairement est indispensable pour que puisse subsister une liaison amicale.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

IV

Dresde, le 20 décembre 1870.

Cher Georg Brandes!

Vous étiez, ces temps-ci, présent chaque jour à ma pensée. Par le conseiller Hegel ainsi que par les journaux norvégiens j'avais appris votre maladie. Je craignais que vous ne fussiez encore trop faible pour lire des lettres : c'est pourquoi je ne vous écrivais pas.

Depuis hier, où je reçus vos lignes amicales, je me sens rassuré. Mille fois merci de vous être souvenu de moi!

Vous me demandez ce que vous devez faire maintenant. Je vais vous le dire. D'ici quelque temps, vous ne devez rien faire du tout. Laissez reposer pendant une période indéterminée votre pensée et votre imagination. Vous vous ennoblirez

dans ce calme : c'est justement ce que de telles maladies comportent de bon. Vous aurez des jours ineffables quand vous commencerez à reprendre des forces. Je le sais par expérience personnelle. Les pensées mauvaises avaient fui; je ne voulais que boire et manger des choses délicates, légères. Les choses grossières m'eussent sali, me semblait-il. C'est un état d'inexprimable bien-être et gratitude.

Et quand vous serez redevenu solide? Alors vous ferez ce que vous devrez faire. Une nature comme la vôtre ne choisit pas...

Je suis allé à Copenhague l'été dernier. Vous y avez beaucoup, beaucoup d'amis et de partisans, plus que vous ne croyez, peut-être. Tant mieux si vous restez absent quelque temps. Il est bon de se faire regretter...

Voici qu'on nous a pris Rome, à nous autres, simples humains, pour la livrer aux politiciens. Où irons-nous maintenant? Rome était l'unique endroit en Europe qui fût vraiment paisible, l'unique endroit où régnât la vraie liberté, celle qui échappe à la tyrannie des libertés politiques. Je ne crois pas que j'y retourne après ce qui s'est passé.

La beauté, le charme primitif vont disparaître de ce lieu avec la pittoresque malpropreté. A chaque homme d'État qu'on verra surgir correspondra la perte d'un artiste. Éteinte sera la noble soif d'indépendance. Je le confesse, ce que j'aime, c'est la lutte pour la liberté; je ne me soucie pas de la possession.

Un matin, il y a de cela quelque temps, j'eus la notion claire et précise d'une œuvre nouvelle. Dans ma joie débordante, je vous écrivis. Mais la lettre ne partit pas : car l'ivresse ne dura pas longtemps, et, quand elle fut passée, ce que j'avais composé ne me parut plus bon.

Les grands événements contemporains occupent pour une large part mes pensées. La vieille France chimérique est démolie; le jour où la jeune Prusse réaliste aura subi le même sort, nous entrerons d'un seul bond dans une ère nouvelle. Oh! comme les idées alors s'écrouleront autour de nous! Il serait temps que cela arrivât! Nous vivons des miettes tombées de la table de la Révolution au siècle dernier; cette nourriture est depuis assez longtemps mastiquée et remastiquée. Les idées ont besoin d'aliments et de développe-

ments nouveaux. Liberté, égalité, fraternité ne sont plus ce qu'elles étaient à l'époque de la défunte guillotine. Les politiciens s'obstinent à ne pas le comprendre et c'est pourquoi je les hais. Ils veulent des révolutions partielles, révolutions toutes de surface, d'ordre politique, etc. Niaiseries que tout cela. Ce qui importe, c'est la révolte de l'esprit humain. Là, vous serez un de ceux qui montreront le chemin... Mais, auparavant, débarrassez-vous de la fièvre.

Votre ami dévoué

HENRIK IBSEN

V

Dresde, le 17 février 1871.

Cher Brandes !

Je me doutais bien que mon long silence provoquerait votre colère ; mais j'ai la ferme confiance que cela ne suffira pas pour rompre le lien qui nous unit. Quelque chose me dit que le danger d'une rupture naîtrait plutôt d'une correspondance trop suivie. Quand nous pourrons nous voir, bien des choses changeront d'aspect et s'éclairciront entre nous. Jusque-là, je risque fort que mes propos détachés ne me placent dans un faux jour à vos yeux.

Vous autres philosophes, vous dameriez le pion au diable avec vos raisonnements : je n'ai aucun désir qu'on me prouve par correspondance que je suis un âne, — dût la chance me rester d'être élevé au rang d'homme après une explication orale. — Dans votre lettre précédente, vous admiriez ironiquement l'équilibre de mes facultés mentales au milieu des circonstances présentes. Et dans vos dernières aimables (?) lignes, vous faites de moi un adversaire de la liberté. La vérité est que mes facultés mentales restent à peu près équilibrées parce que je considère l'actuel malheur de la France comme le plus grand bonheur qui pût échoir à cette nation. Pour ce qui concerne la question de liberté, tout se réduit, selon moi, à une dispute de mots. Je ne consentirai jamais à identifier la liberté avec des libertés politiques. Dans ce que vous appelez du nom de liberté, je ne vois que des libertés.

Et ce que j'appelle lutte pour la liberté n'est que l'incessante et vivante conquête de l'idée de liberté. Celui pour qui la liberté cesse d'être un bien ardemment convoité s'en tient à une chose sans vie et sans âme : car la notion de liberté porte ceci en soi qu'elle s'élargit constamment. Si donc quelqu'un pendant la lutte s'arrête en proclamant : « Je la tiens », il aura précisément prouvé qu'il l'a perdue.

Or cette stérile possession de certaines libertés est la caractéristique des sociétés constituées en États, et c'est d'elle que j'ai dit qu'elle n'est pas une bonne chose. Assurément, ce peut être bon de posséder la liberté de suffrage, l'exemption d'impôts, etc. Mais pour qui est-ce un bien ? Pour le citoyen, non pour l'individu. La raison ne nous dit pas qu'il soit indispensable à l'individu d'être citoyen. Au contraire. L'État est une malédiction pour l'individu. Par quel moyen l'État prussien a-t-il édifié sa force ? En noyant les individus dans l'ordre de choses géographique et politique. Le meilleur soldat est le garçon d'hôtel. Prenez, d'autre part, la nation juive, élite de la race humaine. Comment a-t-elle conservé sa noblesse, ses particularités qui l'isolent, sa poésie, et cela en dépit de la barbarie du dehors ? Tout simplement, parce qu'elle n'est pas organisée en État. Si elle était demeurée en Palestine, il y a longtemps qu'elle aurait eu le sort des peuples écrasés sous l'édifice social. Il faut abolir l'État ! Cette révolution-là aura mon approbation. Combattre l'idée d'État, représenter l'initiative individuelle et ce qui s'y rattache dans l'ordre psychique comme la condition essentielle à toute association, c'est le commencement d'une liberté qui vaut cher. En changeant les formes de gouvernement, on n'obtient que des différences de degré, un peu plus ou un peu moins, — rien qui vaille. — Cher ami, il importe de ne pas s'en laisser imposer par l'ancienneté de l'institution. L'État plonge ses racines dans le temps ; il se dresse dans la durée limitée. De plus grandes choses tomberont ; toute religion sera renversée. Ni les principes de morale ni les formes d'art n'ont devant soi une éternité. Au fond, que sommes-nous tenus de conserver ? Qu'est-ce qui m'assure que, sur la planète Jupiter, deux et deux ne font pas cinq ?

Je ne veux ni ne puis développer davantage par lettre ces

considérations. Merci de tout cœur pour votre poésie! Vous n'en resterez pas là : chaque ligne trahit une vocation poétique. Je mets sur le compte de l'amitié vos éloges exagérés. Merci et encore merci! Gardez-moi vos sentiments; soyez certain que je ne changerai pas.

Et reprenez vite des forces! Venez à Dresde avec vos jambes en bon état. Oh! ces jambes!... Ne sentez-vous pas une vengeance du Ciel? Vous prîtes un jour à partie un philosophe[1] trop bien calé sur ses deux pieds. Dieu soit loué que vous n'ayez pas été contraint de prouver dans la pratique qu'un philosophe peut se tenir sur un seul! Je suppose que tout danger est écarté; autrement je ne plaisanterais pas sur ce sujet.

Hegel ne m'a encore envoyé que la première partie de *Critiques et Portraits*. Même si j'avais reçu l'ouvrage entier, je me serais borné à un chaleureux remerciement de l'envoi. Je n'entends rien à la critique; sur certaines œuvres je suis incapable d'exprimer une opinion. Mais vous savez quelle impression j'ai de vous, considéré comme personnalité.

J'ai été pris presque nuit et jour, depuis la Noël, par la publication de mon recueil de poésies. Rude besogne de revoir ces anciens travaux qui marquent autant d'étapes parcourues! Réunis, ces éléments forment un tout. Je suis impatient de connaître votre jugement sur ce livre.

Je ne toucherai pas aujourd'hui aux mille questions que soulève votre lettre. Je veux savoir d'abord si je puis espérer vous voir bientôt ici. Nous causerons alors et de l'évêque Arius et des sept électeurs. Vous pourrez vous convaincre que je n'ai pas pour rien vécu deux années dans le voisinage de la patrie de Gert le Westphalien[2]. — Mes meilleurs souhaits! Bonne santé et prospérité!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

Dès que je serai en possession d'une photographie passable, je vous l'enverrai. En attendant, veuillez accepter le portrait ci-joint. Je compte sur la réciprocité.

1. Allusion à la controverse avec Rasms Nielsen.

2. *Gert le Westphalien ou le Barbier bavard*, est une comédie de Holberg.

VI

Dresde, le 18 mai 1871.

Cher Brandes!

J'espère que vous aurez reçu dernièrement, par l'intermédiaire de notre vieux consul, mes cordiales salutations. Je l'en avais, en tout cas, chargé. J'ai appris avec joie, de Copenhague, que vous êtes entièrement rétabli et depuis longtemps hors de danger. Au fond, je n'ai jamais cru au danger. On ne meurt pas pendant un prologue. Le grand dramaturge de l'univers a besoin de vous pour tenir un premier rôle dans le drame social que sans doute il se prépare à faire jouer devant un très honoré public.

Merci de tout cœur pour le portrait! Il m'a fait faire un grand progrès dans l'intelligence, ou, pour mieux dire, dans la possession de votre individualité. Assurément, celle-ci apparaît clairement dans vos œuvres. Mais je tiens beaucoup à pouvoir unir l'idée à une forme concrète. Aussi je n'aurai de relâche que nous ne nous soyons vus. Probablement, nous pourrons constater que nous tombons d'accord sur quelque chose de plus que la prédilection pour le veston de velours.

Dans ce long intervalle de temps, je n'ai pu prendre sur moi de vous écrire. A en juger par votre dernière lettre, vous étiez un peu fâché contre moi. Au moment où la publication de mes poésies était prochaine, je ne voulais rien entreprendre qui eût l'air d'une tentative de vous adoucir avant la lecture. Je sais fort bien que vous ne vous laissez pas influencer dans vos jugements. Pourtant une certaine discrétion me commandait de ne pas me donner l'apparence d'une opinion contraire. Cher ami, vous me comprendrez.

J'espère que Hegel vous a depuis longtemps envoyé le livre. Il contient de l'ancien et du nouveau, et bien des choses auxquelles je n'attache que peu d'importance. Néanmoins tout cela eut part au développement de ma personnalité. Donnez-moi votre avis; il est du plus haut intérêt pour moi de le connaître.

Et que faites-vous dans la douce Italie? Votre maladie eut cela de bon qu'elle vous y envoya vivre un été. Je pense à vous journellement. Je vous vois tantôt à Frascati, tantôt à Albano ou à l'Ariccia. Où êtes-vous au juste? Et que préparez-vous de neuf en vue de l'avenir intellectuel? Je suis certain que quelque chose a mûri en vous, durant votre longue maladie. Un des avantages d'un affaiblissement physique est de nous purifier, de favoriser la croissance de germes qui autrement ne se fussent pas développés. Je n'ai été vraiment malade qu'une seule fois. C'est peut-être à cause de cela que je n'ai jamais été tout à fait bien portant. *Chi lo sa!...*

La « Commune » de Paris n'a-t-elle pas indignement agi en me gâtant mon excellente théorie gouvernementale, ou, plus exactement, « antigouvernementale »? Voilà mon idée pour longtemps anéantie. N'importe! Le fond en est bon, cela me saute aux yeux; elle sera quelque jour mise en pratique, sans rien qui la tourne en caricature.

J'ai souvent médité sur ce mot de vous : que je ne me suis pas « élevé au niveau actuel de la science ». Comment l'eussé-je fait? Chacun de nous n'apporte-t-il pas en naissant l'esprit de son époque? N'avez-vous jamais été frappé, en contemplant une collection de portraits d'un siècle passé, de l'air de famille commun à toutes les personnes appartenant à une même période? Il en est de même dans le domaine de l'intelligence. La science, que nous autres profanes ne possédons pas, nous est donnée jusqu'à un certain point à l'état de divination ou d'instinct. L'écrivain doit surtout être voyant. Le don de réflexion lui est moins nécessaire; j'y verrais, pour ma part, un danger.

Cher Brandes, ce m'est toujours un soulagement de vous parler à cœur ouvert, et une grande, grande joie de vous écouter, même quand votre parole ne vient à moi qu'écrite. Donnez bientôt cette joie à

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

VII

Dresde, le 24 septembre 1871.

Cher Brandes !

C'est toujours avec des sentiments mêlés que je vous lis. Ce que vous m'écrivez ressemble plus à de la poésie qu'à des lettres. Je crois entendre le cri de détresse d'un individu demeuré seul dans une vaste étendue dépeuplée. Et je ne puis qu'être heureux et vous remercier de ce que ce cri s'adresse à moi. Mais, d'un autre côté, je me sens plein d'inquiétude, car je me demande : « A quoi aboutira un tel état d'esprit ? » Pour me tranquilliser, il me reste l'espoir que ce n'est qu'une transition. Il me semble que vous traversez la même crise que moi lorsque je me préparais à écrire *Brand*.

Je me suis convaincu que vous trouverez, vous aussi, le remède qui chasse le mal. Produire avec énergie constitue un excellent traitement. Par-dessus tout, je vous souhaite un robuste égoïsme qui vous fasse considérer ce qui vous appartient en propre comme ayant seul une valeur, une importance réelles, tout le reste n'existant pas. Ne croyez pas, pour cela, que ma nature soit brutale. Vous ne sauriez mieux servir la société qu'en monnayant le métal dont vous êtes fait. Je n'ai jamais bien compris la solidarité. Je l'ai acceptée ainsi qu'un traditionnel article de foi. Si l'on avait le courage de l'écarter complètement, on se délivrerait du poids le plus lourd qui gêne la personnalité. — Il y a des moments où l'histoire de l'humanité m'apparaît comme un grand naufrage : il s'agit de se sauver soi-même. Je n'attends rien de réformes partielles. La vérité est que nous sommes engagés dans une fausse voie. Pensez-vous qu'on puisse fonder quelque espérance sur la situation actuelle ? sur l'inaccessible idéal et autres balivernes ? Toute la longue suite de générations me produit l'impression d'un jeune homme qui aurait laissé les outils d'ouvrier pour entrer au théâtre. Nous avons fait fiasco dans l'emploi d'amoureux et dans les rôles

héroïques. Nous n'avons un peu de talent que pour jouer les jocrisses. Mais ce talent se perd tandis que la conscience individuelle grandit. Je ne crois pas que dans les autres pays les choses aillent mieux que dans le nôtre. Partout les intérêts supérieurs sont étrangers à la masse.

Et j'essaierais d'arborer un drapeau! Cher ami, ce serait courir une aventure dans le genre de celle de Louis-Napoléon débarquant à Boulogne avec un aigle sur la tête. Plus tard, quand l'heure de sa mission eut sonné, il n'eut pas besoin de l'aigle. En travaillant à *l'Empereur Julien* [1] je suis devenu fataliste. A vrai dire, cette pièce est une espèce de drapeau. Ne craignez pas cependant d'y trouver une thèse. J'étudie les caractères, les projets qui se heurtent, l'histoire, en un mot ; je ne me mêle pas d'en tirer une morale, — à moins, toutefois, que par la morale de l'histoire vous n'entendiez sa philosophie. Il va de soi qu'une philosophie ressortira de l'œuvre : ce sera le jugement prononcé en fin de compte sur les parties en lutte et sur la distribution de la victoire. Mais tout cela n'est rendu clair que par l'exécution.

Votre lettre sur cette matière ne m'a pas tourmenté, d'abord parce que j'avais prévu vos objections, ensuite parce que je traite le sujet autrement que vous ne croyez.

J'ai reçu votre livre ; je vous dirai seulement que c'est une lecture à laquelle je reviens sans cesse. Cher, excellent Brandes! Il m'est impossible de comprendre que vous puissiez être découragé. Chez vous la vocation se marque à un rare degré. Alors, à quoi bon ce découragement? Avez-vous le droit d'être abattu?... Mais ne doutez pas que je ne sympathise avec vous...

Pour finir, un chaleureux merci de votre visite à Dresde! Ce furent pour moi des jours de fête. Prospérité, santé et tout ce qui est bon!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

1. Seconde partie du drame historique : *Empereur et Galiléen*.

VIII

Dresde, le 4 avril 1872.

Cher Brandes !

... Vous m'apprenez des choses incroyables. Moi qui vous croyais en plein bonheur, en plein triomphe ! Il est impossible que vous n'ayez pas une armée derrière vous. Rappelez-vous que vous conduisez au feu des recrues. La première fois, celles-ci lâchent pied. La seconde fois, elles tiennent bon ; la troisième, elles suivront leur chef à l'assaut et à la victoire.

La presse libérale vous repousse. Naturellement. Je vous exprimais un jour mon mépris pour les libertés politiques. Vous me contredites alors. Mais, depuis, certaines expériences ont dû vous éclairer. Cher ami, les libéraux sont les pires ennemis de la liberté. Un gouvernement absolu est le plus favorable à la liberté de pensée. On l'a vu en France, plus tard en Allemagne. Actuellement, on le voit en Russie.

Venons à ce qui depuis quelque temps occupe sans cesse mon esprit et trouble mon sommeil. J'ai lu vos conférences.

Un écrivain en plein labeur ne pouvait tomber sur un livre plus dangereux. C'est un de ces ouvrages qui creusent un gouffre entre hier et aujourd'hui. Après mon voyage d'Italie, je ne concevais pas comment j'avais pu vivre avant d'être allé dans ce pays. Dans vingt ans, on ne comprendra pas qu'une vie intellectuelle ait été possible dans le Nord avant ces conférences. Je ne possède pas une claire notion de ce qui fut jadis accompli par Steffens[1]. Je suppose qu'il donna une nouvelle forme aux théories esthétiques. Votre livre n'est pas une histoire de la littérature conçue et exécutée selon les règles traditionnelles, ni une histoire de la culture générale. Je ne chercherai pas à définir ce qu'il est. Je le compare aux champs d'or de Californie, je songe à ce qui s'y passait lorsqu'ils furent découverts : on y devenait millionnaire ou l'on y périssait misérablement. Sommes-nous doués d'une constitution intellectuelle suffisamment robuste ? Je

1. Voir l'avant-propos.

l'ignore ; peu importe, d'ailleurs ; les idées qui sont dans l'air briseront les organismes trop faibles pour les absorber.

Vous dites que, dans la Faculté de philosophie, toutes les voix vous sont hostiles. Cher Brandes, voudriez-vous qu'il en fût autrement? N'est-ce pas la philosophie de la Faculté que vous combattez? Une guerre comme celle que vous menez ne peut être menée par un fonctionnaire du gouvernement royal. En ne vous fermant pas la porte au nez on vous prouverait qu'on ne vous craint pas.

Pour ce qui est des attaques dont vous êtes l'objet, des mensonges, calomnies, etc., je vais vous donner un conseil que je sais bon, par expérience personnelle. Gardez une attitude hautaine, c'est le seul procédé dont il faille user en pareil cas. Regardez droit devant vous ; ne laissez pas supposer qu'une parole de vos ennemis ait eu prise sur vous. En un mot, faites comme si vous ignoriez l'existence de vos adversaires. Croyez-vous que leurs attaques aient force de vie? Autrefois, quand je lisais, le matin, quelque violent article contre moi, je me disais : « Je suis un homme fini, jamais je ne m'en relèverai ! » Je me relevais pourtant ; personne ne se souvient plus de ce qui fut écrit alors ; moi-même, je l'ai depuis longtemps oublié. On tombe dans la vulgarité en essayant de se défendre : évitez cela. Commencez une nouvelle série de conférences, ayez un calme, un sang-froid irritants, un dédain joyeux de tout ce qui branle et menace ruine autour de vous. Pensez-vous que des choses vermoulues puissent résister?

Je ne sais ce qui résultera de cette lutte à mort entre deux époques. Tout plutôt que le maintien de ce qui est ! Voilà pour moi la raison déterminante. Je n'attends pas de la victoire qu'elle nous donne une réforme durable ; jusqu'ici la marche en avant nous a toujours fait passer d'une erreur dans une autre. Mais la lutte a du bon ; elle est saine, elle rafraîchit. Votre attitude combative prend à mes yeux l'importance d'une grande et géniale manifestation. Si les conservateurs crient au blasphème, ils feront bien de songer que c'est eux les blasphémateurs. Car vous entrez pour beaucoup dans les desseins de Celui qui est en question.

J'apprends que vous avez fondé une société. Ne comptez pas trop fermement sur chacun de ceux qui se rallieront à

vous. Le grand point est de faire accepter par les adhérents les prémisses posées par vous. Je ne suis pas certain que votre position soit fortifiée par ce moyen. Selon moi, le solitaire est le plus fort. Mais je suis ici à l'abri, tandis que vous êtes exposé à l'orage; cela modifie bien des choses.

Adieu pour cette fois, cher Brandes! Ayez une pensée amicale pour moi et pour ma tâche, à côté des préoccupations qui désormais auront seules une valeur à vos yeux, parce qu'elles ont trait à ce que vous considérez comme votre bien spirituel.

Excusez la précipitation et l'incohérence des idées!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

IX

Dresde, le 31 mai 1872.

Cher Brandes!

Merci pour vos dernières lignes! J'ai lu avec un vif intérêt ce que vous venez de publier pour la défense de vos idées. Mais je ne puis revenir sur l'opinion que je vous exprimais avant de savoir que ce plaidoyer allait paraître : vous faites trop d'honneur à la plupart de vos adversaires en condescendant à vous défendre. Votre cause est celle de ce qui doit venir: elle se défendra d'elle-même, il n'y a qu'à prendre patience.

Je vous écrivis hâtivement, l'autre jour, et j'étais absorbé par un unique sujet, au point que j'oubliai de vous remercier du compte rendu de mes poésies. Il me parvint comme une lettre d'ami et appelait ma réponse. A présent, il est trop tard: je remets la chose à notre prochaine rencontre.

Où et comment pourrons-nous nous voir cet été? Je ne pourrai me rendre à Copenhague; il me sera même difficile de quitter Dresde. Mais ne songez-vous pas à vous absenter et à nouer des relations en Allemagne? N'avez-vous pas l'intention de traduire vos conférences? Dans une lettre que je reçus il y a quelques jours, Adolphe Strodtmann [1] vous désignait

1. Homme de lettres allemand.

comme « le plus génial de tous les critiques modernes ». Je crois que vous l'êtes, en effet, et quelque chose de plus encore. Aussi je considère que votre tâche en ce monde n'est pas limitée au Nord scandinave. Venez ici, si vous le pouvez!

Je m'étonne que vous n'ayez pas songé à faire des conférences en Suède. Sous beaucoup de rapports, les Suédois retardent sur les autres Scandinaves. Mais, précisément à cause de cela, ils sont moins éloignés de ce qui doit venir. L'avance que nous avons sur eux a été prise sur une fausse route.

Je travaille toujours à *l'Empereur Julien*. J'ai la plus grande envie de m'ouvrir à vous au sujet de cette pièce, mais je sens que je ne le pourrais sans risquer un malentendu.

J'espère que ma précédente lettre vous est parvenue. Votre intention est-elle de publier immédiatement vos nouvelles conférences?

J'aurais à vous écrire encore sur une foule de choses. Mais je ne le ferai pas tant que je garderai l'espoir de vous voir dans un avenir prochain. Écrivez-moi bientôt!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

X

Berchtesgaden (Bavière), 23 juillet 1872.

Cher Brandes!

Vous ne m'en voudrez pas de mon long silence lorsque vous en connaîtrez la raison. Je suis, cette fois, contre mon habitude, absolument innocent.

J'ai couru la Bohême et d'autres parties de l'Autriche et suis venu échouer dans le Tyrol bavarois où je compte rester quatre ou cinq semaines. C'est ici que j'ai trouvé votre lettre.

De vos précédentes déclarations je ne pouvais conclure que vous viendriez à Dresde cet été ; sinon, je me serais arrangé autrement. Mais l'été est long en ce pays-ci : vous m'y trouverez encore en septembre et vous serez reçu à bras ouverts.

Je suis si éloigné d'éprouver une inquiétude à l'idée de collaborer à votre périodique que j'ai déjà dressé un plan ;

il comprend diverses choses qui me paraissent bonnes à dire et qui vous intéresseront peut-être, le tout sous forme de lettres rimées traitant des conditions politiques, littéraires et autres particulières à nos pays ou à notre époque.

Ce serait en quelque sorte ma profession de foi. A vous, cher Brandes, à votre cause je n'apporterais pas un appui direct. Mais il n'y a pas d'autre manière pour moi d'être des vôtres. Je dois me limiter à ma sphère d'idées, laquelle est petite. C'est là que j'exerce de mon mieux mon activité. Ne voyez en cela nul égoïsme !

Je ne saurais dire encore à quel moment il me sera possible de commencer ma collaboration. Le monstre Julien m'accapare, je ne puis le quitter. Nous causerons de la chose. La perspective de passer pour un homme de parti ne m'effraie pas. Au surplus, j'ai peine à comprendre que l'on me regarde aujourd'hui comme étranger aux partis.

Je m'étais dit depuis longtemps qu'un organe au service de vos idées vous était nécessaire. Mais je ne me doutais pas que vous en eussiez besoin « pour vivre », comme vous me l'apprenez dans votre lettre. Le Danemark n'aurait-il vraiment pas une place vacante à vous offrir? La chaire d'esthétique est-elle occupée? Si oui, par qui? On ne saurait en vouloir à la vieille clique de vous tenir à l'écart. Mais qui oserait accepter l'emploi quand vous en êtes exclu? Qui donc pourrait paraître comme l'élu et ne pas se sentir accablé de honte en se comparant à vous?... Ce m'est inconcevable.

Je suis heureux que vos conférences soient éditées en allemand. Quelques extraits, publiés dans *Ueber Land und Meer*, ont, paraît-il, été remarqués et ont vivement intéressé. J'ai entendu prononcer votre nom au Cercle littéraire de Dresde. Venez ! c'est à l'étranger que nous autres gens du Nord nous devons gagner des batailles. Une victoire remportée en Allemagne vous donnerait un grand prestige en Danemark.

Cordiales amitiés, à bientôt !

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

Traduit du danois par Madame M.-R. RÉMUSAT

(La fin prochainement.)

VIE DE CHATEAU[1]

IV

C'était la plus grande solennité mondaine de la saison. Malgré l'élévation du hall jusqu'au toit de l'hôtel, on étouffait. Les fenêtres ouvertes sur le jardin laissaient pénétrer l'odeur violente des acacias en fleurs, qui, par bouffées, se mêlait aux exhalaisons humaines pour alourdir l'atmosphère. Les salons se peuplaient. De longues traînes chatoyantes glissaient sur les tapis; hors des corsages s'épanouissaient des épaules moites, et des têtes constellées scintillaient comme des astres. On entrait, on entrait toujours. Mrs. Ledstone offrait cette somptueuse fête à la société parisienne afin de célébrer comme il convient la signature d'un contrat où la fiancée apporte trente millions et le jeune homme une couronne fermée.

Il n'était que temps pour le prince de Prax d'empocher l'énorme enjeu de cette partie. Tout n'est pas plaisir pour un roi de la mode! Depuis dix ans que celui-ci étonnait de son élégance les boudoirs du monde et du demi-monde, il avait éprouvé bien des revers. On aurait pu croire que ce groupe de viveurs auquel il appartenait n'avait d'autre souci que d'occuper une activité oisive à cueillir des femmes aux étalages des théâtres, des cafés du boulevard, ou des salons. Quelle erreur!... Si le plaisir est facile pour ceux qu'une

1. Voir la *Revue* du 15 août.

chance rare met dès la jeunesse en possession d'une grosse fortune, il est un travail de forçat pour les autres. Tant qu'Armand de Prax avait mangé l'héritage de son père, sûr du lendemain, il s'était laissé vivre avec indifférence. Il n'y eut pas de fête qu'il n'égayât de sa verve, pas un cotillon qu'on ne le suppliât de conduire; sa compétence sur les graves questions du chic était indiscutée. Dans les cas litigieux de duel ou d'honneur, on l'écoutait de préférence à tout autre. Soudain, le manque d'argent lui gâta l'existence. Il hésita, un instant, entre les deux expédients suprêmes que la société offre aux gentilshommes à bout de ressources : le jeu, ou le riche mariage. Bah! pourquoi se presser de recourir à ce dernier moyen qui exigeait tout un effort de recherche et de séduction fastidieux? Alors, sous des dehors nonchalants, il engagea une lutte terrible. C'était la nuit que se livraient les assauts. Vers trois heures du matin, croisant les camarades qui rentraient endormis dans des fiacres, Armand, d'un pas ferme, se dirigeait vers le cercle. Son sang-froid, à cette heure où les pontes affaiblis se défendent mal, lui valut des banques heureuses; puis vinrent des soirs moins fortunés où la chance tourna. Il connut l'embarras des factures présentées lorsque le tiroir est vide, l'astuce des usuriers, les emprunts onéreux aux fournisseurs, le refus des amis. Il traversa tous les défilés où conduit le besoin de vingt-cinq louis. Décidément, il fallait aviser. Sa mère se chargea de lui trouver une héritière parmi les « transatlantiques ». Entre les nombreuses perruches du Nord et du Sud-Américain, Elinor apparut comme la colombe de l'arche. Avec celle-là, tout irait pour le mieux; il n'y aurait même pas la cérémonie toujours un peu suspecte de l'abjuration : comme sa mère, elle était catholique.

Ce soir-là, Mrs. Ledstone atteignait enfin au but de ses plus chères ambitions. Si haut qu'elle les eût portées, jamais elle n'avait imaginé un gendre mieux à sa convenance que le prince de Prax. Aucun introducteur n'était plus qualifié que celui-là pour la réintégrer dans cette véritable patrie que forment entre eux les gens bien nés. Tout de suite, elle s'était sentie de pair avec les plus grandes dames du faubourg Saint-Germain, parmi lesquelles, d'ailleurs, sa magnifique allure d'impératrice la faisait remarquer.

Chaque fois que, par la porte du hall ouverte à deux battants, elle entendait annoncer quelqu'une des « personnalités » marquantes qui allaient devenir les alliées de sa fille, son cœur battait une charge de victoire, et une transparence pourpre animait le marbre de son teint. Debout à l'entrée, elle recevait les saluts, les félicitations des arrivants. C'était un défilé continu de gens célèbres dans tous les genres, tels qu'en acclimate la société cosmopolite : gros personnages de la finance, diplomates, quelques artistes et beaucoup de jolies femmes. Mais Mrs. Ledstone reniait dans son cœur ceux-là qui avaient fait jusqu'ici l'agrément de ses réceptions : elle n'avait d'yeux que pour les invités de son gendre.

Les Rochemont étaient les premiers à se réjouir de la grande nouvelle qu'on annonçait : l'acquisition du magnifique domaine de Belcourt, qu'Elinor offrait en cadeau de noces à son époux. Les deux ménages allaient être voisins ; on se verrait constamment. C'était un échange entre les jeunes femmes de projets et de compliments réciproques. Elles circulaient ensemble à travers la foule, et la foule, qui se retournait pour voir la fiancée, regardait surtout Germaine. Elle était ravissante. Ce qui, quelques mois auparavant, subsistait d'un peu bourgeois, d'indécis encore dans sa beauté avait entièrement disparu, comme la forme d'un bouton se perd dans l'éclosion de la rose. Toute sa personne rayonnait d'une vitalité singulière. Des ailes lui seraient venues qu'elle n'eût pas effleuré le tapis d'un pas plus léger.

Cinq salons se succédaient, tendus d'étoffes précieuses, de tapisseries mythologiques. Contre les murs, des tableaux de maîtres anciens, des bahuts sculptés, des groupes de marbre et des bibelots de grand prix proclamaient la richesse de l'héritière. Décidément, c'était un vrai butin de roi qui allait échoir au bel Armand. Il passait au milieu de ce palais, dédaigneux en apparence, mais avec une âme contractée d'émotion, — l'âme du joueur qui a fait sauter la banque.

Elinor, qui l'avait rejoint, lui murmurait des phrases de tendresse à l'oreille. Elle ne pouvait passer plusieurs minutes sans lui redire la parole qui vient aux lèvres amoureuses comme une respiration : « Je vous aime ». Ils arrivaient au

dernier salon, une petite pièce Louis XVI, toute blanche avec des rayures bleu pâle et des couronnes Pompadour. Sur des tables s'étalait « l'exposition des cadeaux ». La mode, autrefois restreinte à la famille, de fournir le jeune ménage d'argenterie, d'ombrelles et de flacons, d'éventails et d'une foule d'objets inutiles s'étend maintenant aux amis et aux simples connaissances. On se presse, on s'extasie autour de cette exhibition vaniteuse; on lit avec curiosité les noms des donateurs. Ici, plusieurs cartes de provenance royale attestaient les hautes relations et les intimités flatteuses de l'époux. Mais Elinor, absorbée dans le recueillement de son amour, ne prêtait aucune attention à ces choses, que toutes ses amies pourtant lui enviaient.

On s'arrêtait surtout devant la vitrine de joaillerie, auprès de laquelle deux agents de police stationnaient, reconnaissables à l'agitation de leurs regards dans leurs faces immobiles.

Plusieurs parmi les bijoux avaient un air d'autrefois; l'éclat des pierres et leur monture démodée faisaient penser à des parures de cour. Ils étaient offerts à sa belle-fille par la princesse de Prax, car c'est une tradition à laquelle l'aristocratie reste fidèle de conserver même dans ses jours difficiles et de transmettre l'héritage des joyaux, comme un dernier vestige de sa splendeur passée.

Le marquis de Rochemont, à son tour, désirait complimenter sa future cousine. Il s'approcha de miss Ledstone; mais la foule qui le pressait, l'atmosphère étouffante du salon, le malaise indéfinissable qu'éprouvent les sanguins à être enfermés, altéraient son humeur et lui rendaient laborieuse toute tâche d'amabilité. Le « coup de fion » que Paris, malgré eux, impose aux plus récalcitrants campagnards l'avait façonné. Chaussé ainsi de frais et ganté fin, il n'eût pas été plus mal qu'un autre, sans cet air renfrogné qu'il avait dans les salons.

La vie mondaine est un terrible engrenage auquel il est bien difficile d'échapper quand une fois on s'y est laissé prendre. Hubert avait subi la fatalité de cet entraînement. Les bals avaient succédé aux dîners; les invitations s'enchaînèrent, et il n'y eut bientôt plus un soir où il ne lui fallut endosser l'habit et accompagner sa femme. Depuis l'arrivée du jeune ménage à Paris, c'était une suite ininterrompue de plaisirs : on aurait dit une contagion, une épidémie qui gagnait tous

les jours du terrain. La réputation de beauté que méritait Germaine se répandit vite; son esprit amusant la fit rechercher. Au premier rang de celles qu'on admire, elle fut enivrée; un appétit sensuel de flatterie la poussait à multiplier ses triomphes devant un public toujours plus nombreux.

La société patricienne bientôt ne lui suffit plus. Elle en descendit comme d'un Olympe pour être choyée, adulée par les simples mortels. On l'attira chez les artistes. Elle devint l'idole de cette élite bruyante qu'on nomme le tout-Paris, sans doute par une appellation ironique, car elle se compose surtout d'étrangers. Cette promiscuité déplut à Hubert, dont le sang, l'éducation, les principes provenaient de la plus pure source française. Il n'y avait pas un usage, pas une tendance, dans ce monde cosmopolite, qui ne dût blesser ses instincts de hobereau. Ses tentatives de lutte furent vaines. Il fut emporté malgré lui par le tourbillon d'une petite cervelle de femme toujours tournant autour de ce but unique : s'amuser. Il cédait avec un cœur jaloux, mécontent, irrité contre la vie qu'on lui faisait mener, contre les gens qu'il voyait, contre les fêtes où on le traînait; mais il cédait. Il avait la sensation d'une sorte d'asservissement à une puissance secrète qui le dirigeait, ployait sa volonté, agissait sur tout son être depuis qu'il était marié. Il n'était plus lui, il n'avait rien imposé, rien obtenu. Sa femme avait toujours été la plus forte. Pas un goût ne leur était commun, pas une opinion dont l'un ne rencontrât aussitôt le démenti dans l'esprit de l'autre. Et les habitudes indéracinables de chacun !... En récapitulant ce qu'avaient été ses premiers mois de vie conjugale, Hubert s'aperçut avec effroi que son temps, sa liberté, sa personnalité même lui avaient échappé. Il appartenait à sa femme, aux caprices de sa femme, aux amis de sa femme : il ne s'appartenait plus. L'aimait-il donc, pour subir à ce point l'ascendant de sa volonté?... Non, il ne l'aimait plus; il avait perdu jusqu'à cette effervescence qui, au début du mariage, ressemble à l'amour. Alors, quelle était la puissance secrète qui le menait?... Si pénible qu'il soit de s'avouer certaines choses, il faut pourtant y voir clair : ce qui tenait le marquis de Rochemont en dépendance, ce qui l'empêchait de regimber et de se montrer

le maître, c'était sa pauvreté, la honteuse pauvreté du mari entretenu...

Il était toujours à la même place, perdu dans d'amères réflexions, quand Armand se trouva près de lui. Liés depuis l'enfance et un peu parents, comme on l'est toujours dans l'aristocratie, où le réseau des alliances s'élargit et se resserre sans jamais rompre l'entrecroisement des familles, ils étaient, quoique de caractères très différents, sympathiques l'un à l'autre. Au moment où son cousin allait s'engager dans une union désassortie assez analogue à la sienne, Hubert eut envie de l'avertir, de lui crier : « Prends garde, il n'y a pas de marché plus onéreux qu'un mariage d'argent. Sois sûr que le jour où un gentilhomme signe un contrat où ne figure que son titre pour tout apport il met le sceau à son abdication d'homme libre. »

Mais, retenant cet aveu de sa propre déchéance, il questionna prudemment, d'un ton amical :

— Crois-tu que miss Ledstone se plaise dans notre pays? Est-ce qu'elle ne trouvera pas la vie de château un peu sévère, à Belcourt, n'ayant jamais quitté Paris?

Armand eut un sourire d'inexpugnable fatuité :

— Quelle idée!... Mais elle ne parle que de nous enfermer dans l'île de Robinson et d'y élever une ribambelle d'enfants!

— En ce cas, — fit Hubert, — tu es un veinard.

Armand l'arrêta :

— Je t'avoue que je compte me soustraire au moins à la première partie de ce programme, car mes propres goûts s'accommoderaient mal d'un long séjour à la campagne.

— Il faut donc — grommela Hubert — que, dans un ménage, il y ait un des époux qui se sacrifie à l'autre...

Armand n'eut aucune difficulté à adopter cet axiome :

— Naturellement! Il ne s'agit que de savoir auquel échoit ce rôle ingrat.

Hubert insinua faiblement :

— Ne crains-tu pas que ce ne soit le moins riche qui doive le plus souvent se plier aux volontés de l'autre?...

La physionomie gouailleuse du prince disait assez la parfaite assurance qu'il avait d'être toujours son propre maître. Il ajouta complaisamment :

— Sois tranquille, mon cher ! Elinor m'aime assez pour se conformer à n'importe lequel de mes désirs.

L'aisance légère de son esprit ne lui laissait prévoir qu'un des risques du mariage. Étant sûr de sa compagne, se sentant hors de la griffe des créanciers, il croyait n'avoir plus rien à redouter de l'existence. Jamais il ne s'était dit qu'on n'inspire pas un grand amour sans assumer en même temps des devoirs, des obligations auxquels il est dangereux de se soustraire. Il ne s'était pas aperçu de l'exclusivisme sauvage avec lequel Elinor, dans leur union, ne considérait que lui, lui seul, séparé de ses avantages sociaux. Sans quoi, il se serait peut-être effrayé d'avoir à fournir de son cœur, de sa personne, de sa présence, de ses pensées, ce qu'avait le droit d'en attendre la femme qui lui apportait des trésors en échange.

Il s'empressa de la rejoindre, car, de l'autre bout du salon, trouvant qu'il s'attardait loin d'elle, Elinor lui adressait le tendre appel d'un regard impatient.

Hubert se mit à examiner la jeune fille, comme pour déchiffrer cette énigme du destin que dissimule chaque vierge sous la pureté de son regard. Cette fille d'outre-mer assurément n'était pas banale, avec son teint doré où s'ouvraient d'immenses yeux de velours, avec le reflet fauve de ses cheveux et sa bouche saignante, un peu charnue, sur un menton solidement dessiné. Sa physionomie exprimait à la fois tant de fermeté et une si parfaite douceur animale qu'il était difficile d'en rien conclure.

« Après tout, elle rendra peut-être son mari heureux ! » pensa Hubert, en exhalant le gros soupir que l'idée du bonheur d'autrui arrache immanquablement à l'homme mécontent de son sort.

Toutefois, comme il attribuait le malentendu de son ménage à la différence des milieux où lui et sa femme avaient été élevés, à cette seconde — nature, moins flexible que la première, — que crée en nous l'éducation, il corrigea son premier pronostic. Comment son cousin pourrait-il s'apparier à cette petite exotique dont l'accent même ne s'était pas conformé aux intonations françaises ? On n'aurait pas pu reprocher à Elinor l'élégance excessive que tant de jeunes filles arborent comme un défi à la prudence des épouseurs : elle était simple,

avec pourtant ce rien d'excentrique par lequel une étrangère réussit à dénaturer la plus parisienne des toilettes. On découvrait dans la sienne, dans sa coiffure pesante nouée sur la nuque, dans la fleur vive piquée derrière l'oreille, à la mode espagnole, juste la petite nuance qui fait dire : « Celle-ci n'est pas de chez nous ». Et tout cela contribuait à la rendre encore plus énigmatique...

Adossé au chambranle, entre le hall et les salons, résistant des épaules contre la cohue grossissante, Hubert continuait à considérer d'un œil malveillant les éléments mêlés qui se pressaient autour de lui. Tout lui était suspect : argent, titres, visages, et jusqu'à l'honneur des maris.

Il courait de tels bruits sur beaucoup !

Le baron Kreutzer, qui venait de gagner un supplément de millions en quelques semaines, promenait comme un trophée la toute blonde comtesse de Croixnéant. On la disait, pendant que son mari essayait bravement de refaire leur fortune au Transvaal, plus efficacement occupée à faire valoir son esprit d'intrigue et une poitrine de marbre auprès du célèbre financier.

Madame Lavenay passa, le profil tragique, sans écouter ce que lui murmurait un garçon pâle à mine de délateur. Ses yeux limpides semblaient seuls vivre dans sa physionomie. Ils regardaient, scrutaient, fouillaient tous les coins. Qui cherchait-elle ainsi ? Son amant, Gaston de Cœuvres, dont l'autre venait de lui signaler le flirt avec une des petites Lilienthal. C'était la terreur de cette malheureuse que le jeune homme épousât Lucy, la plus laide entre les filles du banquier : on prétendait que son père l'avantageait de cinq cent mille francs, parce qu'elle était la seule dont il fût sûr d'être l'auteur.

Puis ce fut la comtesse de Lambel-Camors, une beauté mûre, blanchissante sous une crinière au henné. Elle marchait au bras d'un ami de son fils et inclinait vers lui son buste lourd de diamants. Que pouvait-elle promettre tout bas qui mît au front de ce jouvenceau une telle expression de conquête ? Assurément pas le don de sa personne.

Bien qu'assez incrédule aux sales histoires qui circulent dans le monde, Hubert éprouvait un malaise à coudoyer ceux qui les colportent. Il se demandait ce qu'on était capable

d'inventer sur lui, sur sa femme. Il songeait qu'eux aussi pouvaient être jugés, critiqués, en butte à la malveillance publique, sans imaginer pourtant quel genre de reproche on aurait trouvé à leur adresse.

En ce moment, Germaine faisait valoir les grâces abondantes et sveltes de sa taille au centre d'un groupe masculin présidé par Maxence Dutreil, un beau garçon que le marquis ne pouvait souffrir. Elle semblait ainsi, avec l'émail brillant de ses yeux, le jeu ailé de son éventail, ses beaux bras faits pour attirer, la gaieté de son sourire, une personnification de la coquetterie féminine. On s'inclinait devant elle avec adoration ; elle tendait la main, souhaitait des bonjours rapides, se récriait à tout propos. Rien de tout cela n'était coupable, d'une créature née pour répandre la joie; mais le caractère ombrageux d'Hubert s'y résignait mal. Ses habitudes rustiques ne l'avaient pas préparé aux tolérances des maris parisiens. Il s'irritait de voir sa femme exciter, sous ses regards, la convoitise des hommes, dans une de ces toilettes qui sont une provocation. La robe de Germaine lui collait au corps aussi exactement qu'un drap mouillé, et des gouttes de cristal illuminaient sa forme de nymphe. La pensée d'Hubert retourna aux réunions de province qu'il avait fréquentées avant son mariage. Quelle différence ! Les jupes autour des hanches s'envolaient chastement, les corsages paraissaient du moins renfermer quelque pudeur. La vieille aristocratie rurale à laquelle appartenaient les Rochemont avait gravé son empreinte en lui profondément ; il en avait accepté les idées et les mœurs austères, sans discussion. Si les idées sont étroites, il faut avouer que les mœurs sont restées assez pures, au moins chez les femmes. Celles qui ont des aventures sont rares, et leur réputation devient telle qu'on les montre au doigt. Sans expérience personnelle, Hubert en était demeuré aux enseignements de sa famille. L'idée de soupçonner une femme de son monde, sa femme, ne pouvait se faire jour dans son esprit que sous la plus accablante évidence.

Las d'avoir été debout toute la soirée, comme une borne qu'on heurte au détour du chemin, il n'en pouvait plus, il souhaitait impatiemment du repos. Il adressa de loin des signes à Germaine, qui n'eut pas l'air de les remarquer.

« Les autres, pensait-il, s'en vont quand ils veulent ; et moi, il faut que j'attende le caprice de cette écervelée... »

A la fin il s'approcha, et, timidement :

— Partons-nous ?

Elle répondit d'un ton bref :

— Pas avant tout le monde, j'imagine !

Et elle se retourna vers son interlocuteur.

C'était ce même beau garçon avec qui elle causait tout à l'heure, un de ces hommes à la figure mâle et brune que les femmes distinguent tout de suite comme un de leurs serviteurs et en qui elles ne tardent pas à reconnaître un maître. Maxence Dutreil déplaisait violemment à Hubert, peut-être par ce qu'il s'empressait auprès de sa femme, peut-être par simple incompatibilité d'humeur. Ses yeux hardis révélaient la confiance en soi ; tout son être respirait la certitude de réussir dans ses entreprises. Son élégance à la fois virile et raffinée offusquait ses rivaux incapables de l'imiter sans tomber dans le ridicule. On le redoutait à cause de son indiscutable supériorité aux armes ; on l'invitait pour ses talents d'amateur : personne comme lui ne savait improviser un à-propos, organiser une comédie de salon, et, au besoin, en jouer n'importe quel rôle. Il s'était ainsi rendu l'agent indispensable des organisations de fête. On le savait marié, mais il ne parlait jamais de sa femme, ne la présentait nulle part, et laissait entendre qu'on n'eût pas à s'en préoccuper. Il avait contracté dans sa première jeunesse, avant les spéculations rapides qui lui avaient procuré la fortune, une de ces unions obscures, qui vous rivent ensuite jusqu'à la mort. Plusieurs maris avaient subi de mauvaise grâce, mais subi, son irritante assiduité dans leur intérieur sans oser l'expulser, car ses manières étaient irréprochables. En même temps qu'il courtisait une femme du monde, on le voyait toujours occupé de quelque « demoiselle » connue. C'était l'alibi qu'il avait imaginé pour affirmer l'innocence de ses galanteries.

Pourquoi le marquis de Rochemont, qui avait méprisé autour de Germaine tant et tant de ces frêlons malfaisants nommés par elle d'un air ingénu, ses « petits flirts », put-il à peine contenir un mouvement de rage contre celui-ci ? Il les étudia pendant qu'ils causaient : lui, joignant à la séduction

d'une voix chaude celle d'un regard obstiné, pénétrant. — cet indéfinissable regard qui déshabille les femmes, les analyse sous leurs vêtements; — elle, les yeux vagues dans l'ombre azurée de ses cils, la bouche à demi déclose par le sourire qui découvrait la ligne humide et nacrée des dents. Comment n'eût-il pas pressenti l'insécurité de cette compagne et ce qu'il aurait à endurer d'elle? Il résolut de mettre fin à ces manières exaspérantes. N'était-il pas celui qui commande, après tout?... Il fit un pas vers les deux causeurs, prêt à saisir dans sa forte poigne la petite main qu'en ce moment Germaine faisait jouer au creux de son corsage, et à sortir avec elle du salon.

Comme il approchait, la mine étrange, tirée, le teint jauni, elle s'étonna, tendit l'arc de ses sourcils, et, d'un ton doucereux, elle demanda :

— Qu'avez-vous? Est-ce que vous êtes malade?

Hubert fut embarrassé. Comprenant ce que la violence aurait de grossier, d'inexcusable, il répondit :

— Non... J'ai seulement un peu chaud...

Feignant de croire à cette défaite, Germaine lui concéda :

— C'est vrai, on étouffe ici... Mais allez donc dans la serre... J'y étais tout à l'heure; il y fait excellent... Je vous appellerai quand je serai décidée à partir.

Comme tous ceux qui usent leur énergie en vaines résolutions, Hubert redevenait faible devant la réalité. Il se laissa persuader qu'en effet son indisposition avait une cause toute physique : le défaut d'oxygène, qui affectait son tempérament sanguin.

« Allons respirer », — se dit-il, en prenant le chemin de la serre.

C'était un superbe jardin d'hiver, rempli de palmes et de plantes tropicales. Un incessant jet d'eau s'écoulait sur des rochers de granit. Une éclatante bordure d'azalées blanches, roses, artistement panachées, courait au long du massif sombre des arbustes. Les lampes électriques, revêtues de pétales soyeux, versaient sur le feuillage une lumière adoucie. L'air tiède et mouillé portait un souffle de fleurs. Quelques sons éloignés de musique tzigane ajoutaient un trouble voluptueux à la mollesse charmante de cet Éden. Toutefois l'endroit était mal choisi pour calmer la colère qui plaquait en-

core son feu aux joues du marquis : tout lui rappelait trop, au contraire, en quelle terre factice il avait été transplanté ; son regret des libres espaces s'avivait, au milieu de cette végétation artificielle. Il fit le tour du bassin empli d'une eau lumineuse. Des poissons d'or et d'argent le sillonnaient en tout sens, sortes de monstres chinois aux orbites saillantes, à la queue déployée en voile de mousseline, aux nageoires transparentes ; ils tournaient en rond, montaient à la surface et se laissaient retomber, pareils à des flammes rouges, rapides et changeantes. La vue de ces animaux bizarres acheva d'exaspérer Hubert, en lui suggérant l'idée que tout était faux et déformé dans le Paris du luxe.

Un désir violent d'échapper à tout cela le poussait. Il franchit les trois marches qui reliaient la serre au jardin, et tout à coup il fut seul dans une fraîcheur délicieuse, au milieu de la profonde obscurité nocturne. A travers l'enchevêtrement des branches, on devinait la masse sombre du bois de Boulogne tapi au loin sous les étoiles. Des charrettes de maraîchers, lentement, une à une, piquaient l'avenue de leur unique lanterne, et s'enfonçaient dans la grande ville endormie pour y porter la denrée quotidienne.

Hubert retrouvait son véritable élément. Il but l'air de la nuit comme on avale une lampée d'eau fraîche ; peu à peu son sang s'apaisa, il oublia l'orchestre qui grinçait près de lui et se mit à rêver. Il rêva de la bonne et franche nature qui console les hommes et les nourrit. Encore quelques semaines de cette routine absurde qui l'opprimait ; puis, de nouveau, c'était la saine existence rurale, les toits bleus de Rochemont trouant le ciel, ses champs roussis au soleil de juillet, ses bois remplis de frissons d'ailes ! La médaille ne montrait plus son revers...

Ces images sereines effacèrent l'image du couple inquiétant, ou plutôt la modifièrent, en firent un de ces spectacles anodins où les maris arrivent à ne voir qu'un innocent ébat de la jeunesse.

Hubert se dit : « Étais-je fou de me bouleverser ainsi parce que ma femme aura flirté une fois de plus ! »

V

On était enfin à la veille de quitter Paris. Hubert revenait à cheval de la course qu'il avait poussée jusque dans les bois de Meudon, de Versailles, de Ville-d'Avray; heureux d'aspirer le grand air libre et pur, de renifler des senteurs sauvages, de secouer dans le vent ses soucis d'intérieur.

Faudrait-il chaque année recommencer une saison pareille? Pas un jour, pas un soir il n'avait eu le loisir de rester chez lui! Chez lui..., était-ce ainsi qu'il pouvait désigner l'appartement mis à sa disposition dans l'hôtel de son beau-père?... Certainement, M. Lebouchard était un excellent homme, mais son encolure paysanne, sa forte tête aux traits marqués, ses énormes bras qu'il tenait loin du corps avec leurs mains velues et maladroites, infligeaient à son gendre une humiliation perpétuelle.

Lorsque en maître de maison il s'asseyait en face de sa fille, qu'il mangeait bruyamment, parlait la bouche pleine, et riait de toute sa face cramoisie, le marquis de Rochemont se serait plus facilement cru l'hôte d'un de ses fermiers qu'à sa table de famille. C'était là, néanmoins, et seulement là, qu'il pouvait inviter ses amis à dîner. La chair était fine et abondante, les vins authentiques et vieux, et l'argenterie, la vaisselle, ornées de son blason.

Le bonhomme adorait sa fille. Pour obtenir de la garder longtemps, il comblait son gendre de prévenances. Le voyait-il taciturne, il s'enquérait aussitôt d'un de ses souhaits, et généreusement lui offrait le moyen de le satisfaire. C'était une série continuelle de cadeaux en argent et en nature, par lesquels il tentait d'acquérir les bonnes grâces du marquis; celui-ci les acceptait sans effusion, souvent même froissé, du rouge aux pommettes. N'était-ce pas sa liberté qu'on achetait ainsi? Et il lui semblait une fois de plus qu'il venait de la vendre.

Mais, ce matin-là, Hubert était tout à la joie du départ. Il faisait si beau dehors! Le pâle azur des ciels d'été flottait sur le Bois; la verdure était drue, luisante, vernie, toute

neuve encore de sève; les marronniers ronds laissaient tomber leurs dernières grappes. « Si j'allongeais ma promenade? » pensa-t-il. Et, au lieu de regagner directement le rond-point, où il habitait, il s'en alla galoper autour du champ de courses de Longchamp. Après quoi, il hésita s'il s'enfoncerait dans une allée solitaire ou suivrait l'avenue des Acacias. Il n'était pas amateur des « potinières » où les chevaux s'impatientent sous des piqûres de mouches pendant que l'on cause, mais c'était sa dernière promenade : cela le tenta de croiser, avant de les quitter pour longtemps, ces habitués du Bois qu'il envoyait au diable.

Il les connaissait et en méprisait un grand nombre, sachant ce que les apparences policées du monde cachent de ressources suspectes, d'inconduite payée, d'infamies déguisées ou admises. Il reconnut Georges de Marcotte, qui, décidément, vivait d'une rente que lui faisait la comtesse de Lambel-Camors : il lui en coûta de soulever son chapeau pour rendre un salut. Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre eux, que leurs âmes étaient assez voisines et que seule une convention sociale les distinguait. Il esquiva le bonjour à Frescheville, qu'on suspectait de tricher au jeu; mais il fut arrêté par le baron Kreutzer, ami de son beau-père, qui au su de tous, avait gagné sa fortune dans des tripotages éhontés. Ils parlèrent, un instant, de choses insignifiantes, où le marquis de Rochemont croyait deviner que l'autre l'obligeait à cette conversation publique afin de rehausser sa cote mondaine aux yeux des promeneurs. Il s'en voulait de sa complaisance et s'efforçait, par une lèvre hautaine et un regard insolent, de compenser son acte de faiblesse.

A un détour, il se trouva vis-à-vis du petit tonneau d'acajou que M. Lebouchard avait donné à sa fille. La voiture était arrêtée, vide; un groom, debout à la tête du poney, se tenait immobile, les gants rouges collés aux bottes. L'ensemble de ce joujou paraissait n'attendre pour rouler que le remontage d'une mécanique.

Hubert se dit :

« Je vais rencontrer Germaine. Elle sera bien surprise de me voir ici, car elle sait combien je fuis habituellement les endroits fréquentés... »

Tout en suivant la contre-allée réservée aux cavaliers, il examinait les silhouettes de femmes. L'appel clair et doux du ciel en avait fait sortir un grand nombre : elles étaient charmantes dans la simplicité un peu garçonnière de leur uniforme matinal, avec la démarche rythmée des courses hygiéniques. Toutes étaient moulées par les mêmes tailleurs, en sorte qu'il était difficile de les distinguer les unes des autres.

Hubert maudit la ressemblance des costumes qui l'empêchait de reconnaître au loin sa femme, de la deviner à première vue : pourquoi sont-elles toutes si pareilles ? Soudain, ses tempes battirent plus vite : il venait d'apercevoir Germaine. Oui, c'était bien elle, avec son canotier de gamine, sa petite veste arrondie à la taille, sa jupe écourtée qui découvrait ses chaussures jaunes. Elle n'était pas seule. Un homme l'accompagnait... Maxence Dutreil. Tous deux marchaient droit sur Hubert sans le voir, tant leur conversation les absorbait. Le haut buste de Maxence se penchait vers la jeune femme, et elle l'écoutait, toute sérieuse, avec un air d'entente qui dénonçait l'habitude d'être ensemble.

Le choc ressenti fut si violent que la main d'Hubert, malgré lui, rudoya la bouche du cheval et arrêta brusquement son galop. Par un second mouvement, volontaire celui-là, il fit volte-face et disparut à travers le taillis, ne voulant pas, dans le désarroi de ses nerfs, frôler de près le couple surpris.

Les autres continuèrent leur chemin sous les grands arbres sans se douter que le destin était à leurs trousses. Ne devrions-nous pas toujours penser à cet indiscret qui nous guette, embusqué à quelque tournant ?... Hubert, un peu remis de la secousse que lui avait causée cette rencontre, se demanda pourquoi il en était si vivement affecté. On a en soi comme une voix qui vous avertit du péril, il suffirait de l'écouter, mais on préfère croire celle qui rassure.

Après tout, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Germaine se promenât avec M. Dutreil ou tout autre homme de sa connaissance. Quoi de plus naturel ? S'il y avait entre eux quelque chose de coupable, est-ce qu'ils seraient à s'afficher dans l'endroit le plus en vue de Paris ?... Alors, pourquoi ne pas les rejoindre ?... Quelques secondes s'écoulèrent dans l'irrésolution ; puis, avec cette superacuité que

détermine l'approche d'un rival, Hubert sentit qu'une haine trop vive l'empêcherait d'aborder convenablement Dutreil. A la seule idée du bonjour qu'il faudrait dire, une fièvre lui empoisonnait le sang : elle lui eût fait commettre quelque folie. Un soupçon sérieux n'avait pas encore traversé son cerveau. Il savait sa femme légère, frivole, coquette sans doute à l'excès, mais sa pensée n'allait pas au delà. Les règles pratiques sur lesquelles s'appuyait sa vie l'avaient jusque-là défendu contre l'hypothèse insoutenable de l'adultère. Pour la première fois, elle se présenta : si cela était, pourtant!... Vite il éloigna cette honte, comme une saleté qu'on rejette loin de soi. Quelles vilaines idées lui venaient là en tête?...

Que s'était-il donc passé pour qu'une gravité si soudaine altérât ainsi la mine rieuse de la jeune femme? Oh! une chose bien simple. Elle venait d'entendre les paroles qui atteignent au cœur.

Maxence lui avait dit :

— Est-ce vrai que vous partez demain?

— Hélas! il le faut.

Il eut une expression de détresse :

— Alors je ne vous verrai plus; vous allez m'oublier!...

— Pourquoi vous oublierais-je? C'est auprès de vous que j'ai passé mes meilleurs instants.

Maxence reprit d'une voix âpre :

— Précisément, vous m'oublierez, parce que je n'aurai été pour vous que de l'agrément...

Gentiment railleuse, elle interrogea :

— Alors vous auriez souhaité de me faire souffrir?

— Oui. Je voudrais que vous soyez malheureuse de notre séparation.

Elle murmura, tout attendrie :

— Méchant! Qui vous dit que je ne souffre pas?

Maxence protesta :

— Ah! pas comme moi qui vous aime!... Sans cela vous ne refuseriez pas de venir où vous savez que je vous attends tous les jours.

Ce n'était pas la première de ces causeries troublantes où

il lui demandait un rendez-vous. Depuis plus d'un mois, soit à leur rencontre du matin, soit aux réunions du soir qui les remettaient en présence, il renouvelait la même supplication. C'était une graine semée : il savait bien qu'elle germerait un jour au cœur de la jeune femme. Cela avait commencé par ce jeu de coquetterie endiablée où elle l'avait admis comme tous ceux qui étaient doués pour lui plaire. « Elle est à moi », s'était-il dit, calculant qu'elle n'avait pas encore rencontré un adversaire qui le valût. Mais, comme Germaine s'amusait à enjôler les hommes sans arrière-pensée, pour le seul plaisir d'exercer sur eux son pouvoir, elle avait fait durer les péripéties plus longtemps que ce professionnel de la galanterie ne s'y attendait. L'estimant spirituel et sceptique, elle avait jugé que ce serait un beau triomphe que de l'agenouiller, vaincu d'amour.

Avec la ruse native des femmes, elle avait inventé pour lui mille gentillesses. Tantôt, c'était des gaietés de fillette ignorante du danger, tantôt de savantes provocations, vite corrigées par des rires enfantins. Et sans cesse elle lui décochait de ces mots qui aiguillonnent le désir. Elle s'amusait à suivre l'agitation de son partenaire et à porter le désarroi dans son esprit. Avec une joie de champion qui voit augmenter ses chances, elle nota les premiers symptômes de la défaite. L'imperturbable Dutreil devenait gauche, inquiet, nerveux. Au léger dédain des débuts succédaient les regards humides, les menus soins et les paroles frémissantes par quoi se révèle la capture de l'homme : il aimait. Ce blasé aimait réellement comme on croit toujours qu'on aime, plus qu'il n'avait jamais aimé. Il chérissait Germaine d'une façon toute nouvelle. Accoutumé aux femmes expertes, il trouvait en ce petit être jeune, frivole, insaisissable, quelque chose qui l'affolait. Il eût souhaité s'en emparer, la fixer comme on immobilise un papillon ; ou bien, se reprochant sa cruauté, il rêvait de la prendre dans ses bras et de la couvrir de baisers. Il savait bien que le moyen le plus sûr d'éveiller cette imagination qu'il jugeait candide, était de lui parler d'amour, de lui expliquer l'amour, de lui faire pressentir les orages fulgurants de l'amour... Pendant leurs interminables causeries, il lui racontait ses bonnes fortunes et s'en disait

las jusqu'au dégoût ; il en comparait l'émotion banale à ses sentiments pour elle, si au-dessus de ce qu'il avait jamais éprouvé. Enfin, il avoua le désir farouche de l'étreindre, de l'avoir.

Germaine avait jusque-là conservé son sang-froid, croyant qu'on peut approcher de la passion sans s'y brûler. D'ailleurs, elle n'entendait nullement compromettre sa sécurité, haut située, par d'imprudentes aventures. Son mari lui inspirait de la méfiance : étant de ceux qui règlent leur conduite par l'opinion du monde, elle le tenait pour capable d'un scandale s'il apprenait qu'elle eût attenté à son honneur. Car cette petite personne avisée n'aurait pas mis en péril la couronne fleurdelisée que le mariage avait posée sur sa tête : elle en connaissait trop le prix. Elle y était attachée comme d'autres le sont à leur religion, à une foi jurée. Elle avait peur de l'adultère comme d'une expédition incertaine. Cependant, à cette veille de départ, se relâchant de sa prudence, elle s'abandonnait au pernicieux attendrissement. Attristée de ce que fussent finis la saison de ses plaisirs et l'enchantement de ses succès quotidiens, elle sentait une tristesse aussi de quitter Maxence. Quel regret de perdre ce hardi soupirant dont les chauds discours lui donnaient de petites sueurs !... Elle se rappelait mille détails gentils de leur intimité, mille circonstances qui lui humectaient presque les paupières.

Maxence marchait près d'elle, si près que parfois leurs épaules se touchaient et que le bout de leurs doigts pendants s'enlaçait comme en prière.

Subitement grisé par le contact de cette main qui se livrait, il la serra jusqu'au point d'arracher un cri à la jeune femme.

— Germaine, si vous consentiez, nous serions moins malheureux.

Anxieusement, elle demanda :

— Que puis-je faire ?

— Venez me dire adieu cet après-midi.

Elle se détourna sous un regard trop vorace.

— C'est impossible !...

— Ah ! si vous m'aimiez, Germaine, vous ne diriez pas cela !...

Elle eut une indignation :

— Ne suis-je pas assez malheureuse! De quel remords voulez-vous encore me charger quand je m'en vais en exil?

D'une voix haletante, il tenta de la convaincre :

— Détrompez-vous. Au lieu d'aggraver votre peine, vous pourriez emporter et me laisser un de ces immenses bonheurs qui engourdissent tout l'être, l'empêchent de souffrir... La certitude qu'on est aimé console de l'absence, elle permet de vivre sans s'apercevoir qu'on est seul. Si vous saviez quelle quantité de souvenirs, d'espoirs, emplit le cœur qui s'est donné, vous n'hésiteriez pas... Ah! croyez-moi : ceux qui ont partagé les joies de la possession ne connaissent plus les affres de l'éloignement. Ils sont dans le perpétuel frisson de l'attente : les réminiscences occupent leurs moindres instants. Ils ont un but, une lumière, un secours : aucune heure ne leur paraît vide. Une image adorée habite en eux, qui leur parle et leur promet des lendemains semblables à la veille...

Il y avait dans ces paroles un goût d'avenir qui faisait palpiter la jeune femme. Elle se sentit toute faible, prête à succomber. Elle aurait voulu ouvrir les bras, offrir ses lèvres, mais elle continuait de marcher sous les arbres, où des ronds de clarté tombaient comme une monnaie d'or à travers le feuillage. A tout instant, elle croisait des couples avec lesquels on échangeait des saluts, des sourires et quelques poignées de main rapides qui signifiaient : « Vite je vous quitte, puisque vous êtes occupés à la grande affaire du flirt!... » Et, chaque fois, elle maîtrisait difficilement une inquiétude, à l'idée d'être remarquée, signalée peut-être.

Soudain elle s'arrêta :

— Il va falloir nous dire adieu!

Maxence eut un sursaut de tout l'être.

— Ici, devant ces gens!... Vous voulez que nous prenions ainsi congé l'un de l'autre?

Elle eut une figure de désolation et lui tendit une main que Maxence refusa de prendre. Immobile, obstiné, il la regarda plus ardemment qu'on ne l'avait jamais fait.

Il dit :

— Non, nous ne pouvons pas nous séparer ainsi. Germaine chérie, accordez-moi la promesse que j'implore. Imaginez que

vous donnez l'aumône à un pauvre homme, car je suis cela, un mendiant qui vous supplie, vous qui êtes la richesse toute-puissante... Ne me désespérez pas!

Il avança une main large ouverte, une main tentatrice où Germaine comprit qu'il serait délicieux de s'appuyer en défaillant.

Elle murmura très bas :

— Je serai chez vous vers trois heures.

Et deux mains alors se joignirent pour former le pacte.

Hubert avait pris le chemin du retour. Il pensait :

« Germaine aussi ne tardera pas à rentrer, et, aux premiers mots de l'entretien que nous aurons ensemble, tout s'éclaircira. »

Il projetait de ne formuler contre elle aucune accusation précise, mais de lui dire tout de suite qu'il l'avait rencontrée avec Dutreil, dans une intimité fâcheuse. Il lui reprocherait des allures qui ne pouvaient manquer de la compromettre. Est-ce qu'une honnête femme s'expose ainsi à être mal jugée?... Dans l'intérêt de sa réputation, il lui enjoindrait l'ordre formel de cesser toute relation avec cet individu. Au besoin, il surveillerait... Et s'ils continuaient à se voir... Une bouffée chaude lui monta au front. Mais à quoi bon s'exaspérer, puisque demain tout cela serait fini? Oui, dans vingt-quatre heures, Germaine serait avec lui en Touraine. Là, il faudrait bien que ce fût elle qui se conformât à ses goûts, à ses habitudes... Et l'on verrait si l'an prochain il se laisserait aussi facilement déraciner!

Tout en remâchant ces pensées amères et ces énergiques résolutions, il remontait le Bois sous les allées en berceau qui, à deux pas du bruit, en font une retraite de parfait silence. Au moment où il allait s'engager sur l'aveuglant carrefour où bifurquent la route des Lacs et celle d'Armenonville, il aperçut, toute brillante et lustrée de soleil, la petite voiture à deux roues que menait la marquise. Le poney, de son trot allongé, filait dans la direction de la porte Dauphine. Germaine, le corps penché en avant, la tête basse, semblait pensive : on eût dit qu'elle fuyait sans rien regarder, qu'elle fuyait vers un but mystérieux.

Hubert vit la possibilité d'échapper à sa cuisante incertitude : un temps de galop lui aurait suffi pour rejoindre sa femme, l'interroger, savoir... Une force secrète le retint : il laissa la voiture prendre l'avance. Déjà c'était l'heure du déjeuner : Germaine serait à la maison avant lui. Aussitôt rentré, il la questionnerait adroitement sur les gens qu'elle avait croisés, ceux à qui elle avait parlé. Si elle signalait la présence au Bois de Maxence Dutreil, leur causerie, il la tiendrait pour tout à fait innocente ; sinon... Encore une fois, il chassa l'idée insoutenable et se dit :

« Finissons-en, je vais tout de suite avoir l'explication qu'il me faut. »

D'un talon cruel il éperonna sa monture. L'instant prochain où il reverrait sa femme était la chose du monde qu'il désirait et qu'il redoutait le plus. Lorsqu'il descendit dans la cour de l'hôtel, son cheval était couvert d'écume.

Le tonneau dételé tendait au ciel ses brancards ; le poney, tout fumant, frappait le pavé de ses sabots irascibles pendant qu'on le bouchonnait. Sans reprendre haleine, Hubert monta droit chez Germaine. Elle arrangeait ses cheveux devant une psyché.

— Comme vous revenez tard ! — fit-elle sans détourner la tête.

— Oui, je me suis laissé entraîner du côté de Satory. Le temps était si beau !... Et vous, où avez-vous été ?

— Moi, comme à l'ordinaire : l'allée des Poteaux, les Acacias, et le retour par les Lacs.

Sa voix était claire et chantante; elle levait ses jolis doigts à la hauteur de son front pour y refriser les bouclettes aplaties par le canotier. Coupable, avec cette voix, ces manières, cette aisance... Allons donc !...

— Avez-vous rencontré beaucoup d'amis... de connaissances ? — interrogea Hubert.

Et il s'assit, car ses jambes tremblaient.

Elle répondit :

— Oh ! toujours les mêmes personnes... ce n'est pas très varié, le Bois...

Est-ce qu'elle disait vrai ? Est-ce qu'elle n'aurait promené que de l'ennui au long de cette allée où il avait cru la voir si rose, si excitée ?

Il demanda encore :

— Qui sont ces habitués ?... Je ne suis guère au courant, moi : je ne vais jamais qu'aux endroits écartés.

Elle avait terminé sa coiffure ; sans aucune gêne, elle se retourna, fit tête à son mari et se mit à énumérer des noms, des noms, des noms, avec une prodigalité inutile. Un seul ne venait pas. Hubert l'attendait, le souffle court. On aurait juré qu'elle se plaisait à prolonger son supplice en multipliant les détails sur chaçun. Enfin, elle s'arrêta.

— C'est tout ?

— Oui... Je ne vois plus personne.

Pourquoi n'eut-il pas le courage de lui crier : « Tu mens! Je t'ai vue avec Dutreil ; il te parlait, penché sur toi ?... »

A quoi bon l'avertir qu'il était en éveil ?... Il comprenait que, puisqu'elle avait commencé de mentir, elle mentirait encore, qu'elle arguerait d'un oubli, improviserait un de ces prétextes que les femmes imaginent toujours à point pour déjouer les premiers soupçons. Et alors, il ne saurait rien. Non, mieux valait se taire, surveiller, acquérir une preuve et agir...

A ce moment, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi : Germaine se dépêcha de le suivre.

M. Lebouchard était déjà installé à sa place. La rondeur de son ventre, opposée à celle de la table, l'empêchait d'en approcher ; pour éviter les taches, il se couvrait d'une serviette dont il fourrait un coin entre son cou rouge et son faux col.

Germaine, entrée seule, embrassa son père et prit le siège vide en face de lui. Le gros homme la regardait avec satisfaction, tout gonflé d'orgueil et de joie à se sentir le père de ce chef-d'œuvre.

Il la félicita :

— Comme tu es belle ce matin, fillette! Tes yeux brillent. On voit que le grand air t'a fait du bien... Songes-tu que nous déjeunons pour la dernière fois ensemble !... Est-ce que tu n'es pas un peu triste de quitter ton pauvre papa?

Elle eut un gros soupir.

— Oh ! si, très triste.

Pour ne pas rembrunir le cher visage, qu'il s'était assigné

la mission de tenir toujours en gaieté, il changea la conversation :

— Et ton mari? Contrairement à ses us et coutumes, c'est lui qui est en retard. Est-ce qu'il n'est pas rentré?

Elle s'aperçut alors qu'Hubert ne l'avait pas accompagnée.

— Il est sans doute allé changer de vêtement. Nous causions ensemble, il n'y a qu'une minute.

Le large visage de M. Lebouchard s'élargit encore en un rire de brave homme qui a préparé une surprise.

— C'est que je suis pressé de voir monsieur mon gendre, ce matin : j'ai une nouvelle à lui annoncer qui lui fera plaisir.

Hubert s'était enfermé dans sa chambre pour donner cours à la rage qui grondait en lui. Ainsi sa femme se cachait. Était-elle donc coupable?... Un amant... Germaine aurait un amant ! Une telle idée mit à ses joues une rougeur de soufflet. Non, cette infamie n'était pas posssible. Quelle raison avait-il d'accuser ? Avoir rencontré sa femme en promenade publique avec un homme, et qu'elle ne se fût pas crue obligée de nommer cet homme, cela suffisait-il pour une telle incrimination? Germaine ne pouvait-elle se permettre une certaine réserve envers un mari soupçonneux, grondeur, toujours prêt à l'admonester? La crainte des reproches, des interdictions, avait pu la retenir de parler.

Cet esprit désorienté s'égarait presque volontairement dans les doutes, se détournait de l'éblouissante vérité, si redoutable à regarder en face. Mais, lorsqu'on se dérobe à son premier assaut, elle ne vous tient pas pour quitte ; à peine écartée, elle revient, insinuante et tracassière ; elle chuchote : « Si c'était vrai?... »

Comment être sûr?... Quelle preuve? On partait le lendemain. A Rochemont, il ne pourrait plus rien apprendre. Au fait... Il lui restait cette journée pour acquérir une certitude. Épier Germaine, la suivre, constater comment elle passerait ces dernières heures, celles qu'inévitablement une femme consacre à l'homme qu'elle aime, s'il en est un... Oui, voilà ce qu'il devait faire pour libérer son esprit.

L'irrémissible souillure se présenta devant lui, terrible de réalité. Aussitôt le désir sauvage de la vengeance se déclencha par l'immanquable mécanisme qui oppose la riposte à

l'injure. Ah! si la misérable le trompait, son hésitation ne serait pas longue. Quelle belle vengeance que le divorce, contre cette bourgeoise affublée d'un titre!... Quel plaisir de la renvoyer Lebouchard comme devant, avec son honorable père pour la chaperonner dans le monde!... Oh! piétiner cette vanité triomphante qui, depuis des mois, perpétuait son tourment!...L'ivresse des représailles échauffait son cerveau à ce point qu'il en oubliait ses propres intérêts. Pour le moment, il ne se demandait pas: « Et moi? qu'adviendra-t-il de moi, quand je me serai bien vengé? » Il était tout entier dominé par l'envie de savoir.

On frappa à la porte.

— Madame la marquise et monsieur Lebouchard font prévenir monsieur le marquis qu'ils sont à table.

Ah! on ne l'avait pas attendu. Encore un de ces manques d'égards qui lui rappelaient journellement sa dépendance!... Quoi que fît son beau-père, il l'interprétait mal. Non pas qu'il le jugeât méchant ni mal intentionné, mais l'admiration béate où il le voyait devant Germaine, devant les fantaisies et les excentrités de Germaine, lui semblait un déni de sa propre autorité. Souvent il s'était heurté aux gâteries imbéciles dont le gros homme encourageait l'élégance de sa fille, cette élégance outrée que lui combattait. A l'encontre de la simplicité qu'il ne cessait de prêcher, son père la parait comme une sorte d'idole pour qui rien n'était assez précieux. Il entrait dans ce culte une part très réelle de tendresse; mais l'éblouissement de ce que la jeune femme représentait aux yeux du parvenu n'y était pas étranger. M. Lebouchard ne s'accoutumait pas à l'entendre appeler par leur petit nom les patriciennes dont ses aïeux paysans auraient pu être les fermiers; il ne pouvait se défendre d'un fol orgueil lorsque devant son hôtel stationnaient les longues files de coupés armoriés ou qu'on annonçait des duchesses, des princes à la porte de ses salons. Tout cela lui faisait éprouver pour son gendre un curieux mélange de respect et de mépris, — cette pointe de mépris qu'a toujours l'homme riche pour l'être mâle ou femelle dont il paie le luxe.

Il subissait l'ascendant de la naissance et considérait Hubert de Rochemont comme le spécimen d'une race supérieure faite

pour l'ornement de la vie, une sorte d'intermédiaire entre la femme et le rude ouvrier qu'il était. Avec un peu plus de bonne humeur, le marquis lui eût été sympathique, mais M. Lebouchard détestait qu'on fût morose : cela le taquinait, l'incommodait. « Moi, je suis un joyeux compère, — répétait-il souvent, — je veux qu'on soit gai autour de moi. Eh bien! mon gendre, que vous manque-t-il pour être content? » Il le qualifiait d'original, ce qui pour les gens communs signifie inexplicable, différent d'eux. Parfois il s'étonnait du sans façon avec lequel Germaine traitait son mari, comme si c'eût été une chose incroyable que le mariage les eût fait égaux. Est-ce que le marquis de Rochemont ne méritait pas quelques prévenances de plus qu'un bourgeois? Il semblait toujours à M. Lebouchard qu'il y eût dans le sort de sa fille quelque chose de précaire, un danger qui la menaçait. Il était comme les gens du peuple à qui l'on vient dire qu'ils ont gagné le gros lot : ils ne croient à leur chance que lorsqu'ils ont touché la somme. Cette union s'éloignait tellement des exemples de vie conjugale auxquels il avait été accoutumé chez les siens qu'il la considérait comme un mirage, une de ces félicités prêtes à s'évanouir. L'événement qui, à ses yeux, l'eût consolidée, cimentée à jamais, aurait été la naissance d'un héritier.

N'ignorant pas le prix que les nobles attribuent à leur descendance, il espérait comme un Messie le petit Rochemont qui scellerait l'attachement du père à son foyer. Sans délicatesse, il se renseignait sur la santé de Germaine, s'alarmait de ce que sa fille fût tout à la fois florissante et stérile. Il risquait là-dessus des encouragements et des remarques d'un goût douteux qui exaspéraient son gendre, car c'était toucher au point sensible. Chaque fois que le bonhomme consentait à augmenter de quelques hectares le domaine de Rochemont, chaque fois qu'en dépouillant ses murs il accrochait à ceux du château quelque toile de valeur, ou qu'il acquittait une facture au nom de ses enfants, il ne manquait pas d'y ajouter la même vulgaire plaisanterie : « Vous savez, c'est à condition que vous me ferez un petit-fils! » Ses présents en prenaient un air de marché.

A la veille de rester seul, et sans doute pour se faire inviter

promptement à la campagne, M. Lebouchard avait résolu de mettre le comble à sa générosité par un cadeau magnifique, un de ces cadeaux qui forcent la gratitude et l'effusion des remerciements. Depuis deux jours, il préparait sa surprise, il savourait d'avance le plaisir que les bons riches ont à donner.

Lorsque Hubert vint à table, il était impossible de ne pas être frappé de son aspect. M. Lebouchard, persuadé qu'il avait de quoi ramener la sérénité sur ce visage, pensa : « Toi, je t'obligerai bien à rire !... »

Et, comme la raillerie s'associait volontiers à ses façons débonnaires, il dit :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, mon gendre ? Serait-ce de quitter papa Lebouchard qui vous allonge ainsi la mine d'une aune ?...

Hubert eut un méchant mouvement d'impatience.

— Je vous prie, monsieur, de m'épargner vos observations. Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut, et, si la mienne vous déplaît, patience : vous en serez débarrassé demain.

— Là !... là !... mon ami, ne vous fâchez pas...

Il en était toujours de même. M. Lebouchard redoublait de mansuétude quand le marquis était plus susceptible. Au fond, le brave homme avait peur que sa fille ne fût en cause. Il se disait : « Qui sait si la chérie n'a pas commis quelque petite inconséquence de son âge, quelqu'une de ces gamineries que les maris condamnent avec une si injuste sévérité ? » Ses tendances pacifiques et une certaine ruse matoise le portaient à rechercher, dans les cas difficiles, quelle rançon honorable on peut offrir à un gendre qui a un sujet de mécontentement dans son ménage. Ce jour-là, c'était tout trouvé. Il annonça qu'on vendait, à trois heures, au Tattersall, l'écurie du baron Lagraine. Il se proposait d'acquérir le *coach* et l'un des deux attelages à quatre, pour en faire présent aux Rochemont.

Germaine se récria :

— Oh ! papa, vous êtes trop généreux !

L'autre ne put faire autrement que de s'exécuter :

— Vraiment, monsieur, je suis confus.

Les remerciements attendrissaient M. Lebouchard : il essuya deux larmes avec sa serviette et contint une grimace qui avançait en lippe sa vieille lèvre violette.

Il continua :

— Ah! ah! cependant je mets une condition.

— Laquelle? — fit Germaine, sans défiance.

— Laquelle? — demanda Hubert en se renfrognant.

— C'est que vous allez m'accompagner pour choisir les chevaux. Moi, je prétends ne pas m'y connaître.

Hubert déclara :

— Impossible! J'ai des rendez-vous d'affaires, cet après-midi.

M. Lebouchard protesta :

— Des affaires!!! Mais ce n'est pas vous que ça regarde! Je suis là pour les affaires... Venez acheter des chevaux. Voilà ce qui vous sied, monseigneur.

Hubert, retenu par sa résolution de surveiller Germaine, se défendit :

— Je vous assure, monsieur, que je ne puis me dispenser...

Mais il y avait une gêne si évidente dans ses réticences que, tout à la fois, sa femme et son beau-père eurent l'œil sur lui. Il rougit jusqu'aux cheveux. Germaine s'empressa de le plaisanter :

— Eh! mais... si j'étais jalouse, votre attitude pourrait bien m'alarmer!... A vous voir si ferme, si secret, on supposerait que vous êtes attendu par quelque dame. Il n'y a que ce genre de rendez-vous auquel un galant homme ne puisse manquer.

Hubert se contenta de hausser les épaules. Mais, stimulé, provoqué par cette moquerie passablement effrontée, il s'avisa de savoir ce que dirait Germaine, si l'on contrariait ses projets de l'après-midi.

— Et vous, pourquoi n'accompagnez-vous pas votre père?

En fine lame, elle para le coup. Ne paraissant avoir nullement disposé de son temps, elle dit :

— Moi? très volontiers, mais je ne vois pas à quoi ma présence pourrait servir.

M. Lebouchard intervint :

— En effet, Germaine ne s'y entend guère plus que moi. Je tiens à vous donner tout ce qu'il y a de mieux et à ne pas être volé. C'est vous, Hubert, qu'il me faut. Allons, vite, il va être l'heure.

On sortit de table. M. Lebouchard, tout en offrant un cigare à son gendre, se mit à lui expliquer :

— Ce sont des bêtes magnifiques. On pourrait appareiller quatre bais, ou deux alezans avec deux gris. Vous choisirez.

Maintenant, intéressé, Hubert écoutait. Peu à peu son esprit se détournait des soupçons. La physionomie de Germaine était si câline, si naturelle, qu'un apaisement émanait de son voisinage : il devenait honteux de la suspecter. La responsabilité du choix confié à la compétence du *sportsman* se substituait aux soucis du mari. Est-ce qu'il ne devait pas une concession à l'excellent M. Lebouchard, en retour du don qu'il en recevait ? Et, d'ailleurs, celui-ci était fort têtu : il serait capable de rempocher l'argent de l'attelage si l'on n'en passait pas par son caprice.

Hubert, d'un geste embarrassé, acheva d'effacer sur son front les visions importunes.

— Mon Dieu !... vous avez peut-être raison, — dit-il, — avec les chevaux, on est si souvent trompé !... Décidément, je vous accompagne.

Aussitôt cette décision prise, sa face s'éclaira comme si elle se fût soudain tournée vers quelque lumière. Un quadrige imaginaire traversa son cerveau avec une scintillation de gourmettes, un roulement d'équipage et tout un vacarme opulent. Cela couvrit une voix intérieure qui grondait : « Maintenant qu'un doute altère ta confiance conjugale, as-tu le droit d'accepter les profits de cette richesse qui est celle de ta femme ? Es-tu sûr que ce ne soit pas déjà le prix de ton aveuglement, pour bientôt devenir une indemnité de tes complaisances ?... »

Il prit son chapeau, et, après voir échangé avec Germaine un adieu où il y avait presque de la cordialité, il monta en voiture à côté de son beau-père, ce solide bailleur de fonds.

VI

La journée du lendemain fut affreuse pour Germaine. Elle avait conquis le bonheur au moment même d'en être dépouil-

lée. Les images tenaces de la volupté s'étaient emparées d'elle, sa chair tressaillait encore au souvenir des caresses, et il fallait partir ! Il fallait renoncer aux chères délices à peine goûtées ! Elle emportait cette souffrance qui fait le cœur si lourd et les nerfs si tendus qu'un rien les ébranle.

Dans un dernier embrassement, Maxence lui avait soupiré :

— Germaine, ma chérie, je vais vous perdre !...

Et elle, avec cette facilité qu'ont certaines femmes à emménager dans l'adultère, à résoudre les difficultés dès qu'elles surgissent, avait répondu :

— Oui, nous allons nous séparer, mais un instinct me dit que cela ne sera pas pour longtemps. Je vais employer tous mes efforts à vous faire venir en Touraine.

Maxence, touché par l'émoi des adieux, répétait :

— Je vais vous perdre !... Je vais vous perdre.

Elle répliqua, toute vaillante :

— Il s'agit de tout bien combiner pour la correspondance, de ne pas commettre de maladresse...

Il s'écria que c'était toujours très imprudent de s'écrire. Mais elle eut un rire d'incrédulité.

— Bah ! vous ne connaissez pas mon mari. A la campagne, il ne pense plus qu'à ses fermes, à son gibier, à ses chiens qu'il promène; il ne s'occupe pas de ce que je fais.

Maxence l'avait regardée s'éloigner, puis disparaître au tournant de la rue, triste, désolé d'être privé si vite de la plus jolie maîtresse qu'il eût encore possédée. Il ne pouvait détacher ses yeux du tapis où avaient marché ses pieds roses, ni des meubles qui avaient porté les jolis vêtements défaits.

Germaine, en rentrant à Rochemont, comparait son retour à ce qu'y avait été sa première arrivée. C'était aussi dans le décor superbe d'un soleil couchant : elle se rappelait la teinte pourprée du ciel où avaient flamboyé ses espérances de vierge. Était-ce la même campagne, la même herbe, les mêmes arbres ? Comme les nuances charmantes de l'inconnu s'étaient vite évanouies ! C'était fini d'attendre ; tout était réalisé, tout était reperdu. Une hirondelle qu'on met en cage ne se sent pas plus captive que n'étaitl a jeune femme derrière les murs du vieux castel.

Rien qu'à contempler par la fenêtre les larges espaces déserts du paysage, elle avait des élans prodigieux qui se rabattaient en découragements navrés. Tout lui était retiré à la fois : l'excès de vitalité que donne l'amour, et le continuel étourdissement des fêtes. Ses longues journées de solitude languiraient dans une atmosphère subitement raréfiée ; elle n'allait plus savoir que faire de son temps.

Maintenant que des réalités nouvelles et inoubliables l'avaient transformée, qu'une ivresse brusque et la reconnaissante extase l'avaient initiée aux sensations suprêmes, comment revenir aux fades distractions de la campagne? Son esprit, encore animé de la fièvre récente, s'appliqua tout au même dessein : amener Maxence Dutreil à Rochemont sans éveiller les soupçons de son mari.

De son côté, Hubert était le plus misérable des êtres, désenchanté de tout, sans but, sans avenir, sans dignité, — peut-être sans honneur... Sa vie était « ratée ». Il ne retrouvait sa terre qu'avec ennui et dégoût. Il lui semblait que quelque ennemi secret lui en disputât la possession. Souvent il se remémorait ses jours de ruine comme s'il avait été exposé à les voir reparaître ; il était pris de terreur à la pensée que son avenir, à peine assuré, redevînt précaire. Parfois il se plongeait dans une sorte d'hébétude, essayant d'échapper à la gêne d'avoir rusé avec lui-même.

Toutefois ses occupations rurales le ressaisirent. Il se mit à inspecter ses fermes, à reviser ses baux, à causer avec les paysans, soucieux comme lui de leur sol. Il s'entendait avec eux : les pensées s'harmonisaient. Il lui advint de parler leur patois pour qu'on pût se comprendre mieux.

Une satisfaction, du moins, était réservée au marquis. Depuis longtemps il ambitionnait d'acquérir une enclave que le père Bernard se décida tout d'un coup à lui vendre. Jusque-là le damné finaud s'était entêté à répondre :

— Pourquoi donc que je vendrais ce lopin? Il me rapporte plus qu'il n'est gros, rapport aux dégâts qu'y font les lapins de monsieur le marquis!

Le fils Bernard ayant fait au régiment des dettes que son père devait solder pour empêcher des poursuites, le marché avait été conclu. Mais que de lamentations!... On eût dit

qu'on arrachait au vieux sa peau en lui achetant sa terre à deniers comptants.

Le nouveau propriétaire la fit aussitôt défricher, niveler, ensemencer, pour la confondre avec ses pelouses. Il se passionnait à cette besogne; elle lui faisait tout oublier. Les pieds fichés au sol, à regarder les brouettes s'emplir, pelletée par pelletée, on eût dit qu'il enfouissait les soucis conjugaux sous la multitude des petits monticules noirs...

Une disgrâce de plus lui survint : il apprit que Charlotte de Geyssac allait se marier ; elle épousait quelqu'un du pays. Moitié hobereau, moitié vigneron, M. de Rouveray habitait un vieux château, démantelé depuis la Révolution, dont une aile seulement était logeable. C'était un maniaque de la vigne; il avait été le premier Tourangeau à introduire chez lui le plant américain, au grand mécontentement de ses voisins, qui l'accusaient d'acclimater le phylloxera dans la région. Il persistait, convaincu que les ceps du nouveau monde régénéreraient le cru tari et que le joyeux vin de Rouveray pétillerait encore sous ses hangars.

Confiant dans son entreprise, il assumait sans crainte la charge d'une famille et promettait l'aisance à sa fiancée. Charlotte, accoutumée à la sagesse, avait mis sa petite main résignée dans cette forte main de travailleur, avec le sentiment de la tâche commune à remplir, et sans retourner la tête vers le rêve envolé.

Cette nouvelle acheva la déroute du pauvre Hubert. Il éprouva le remords affreux d'avoir, par sa propre faute, perdu l'occasion du bonheur. Il imagina de quel charme dévoué celle qui allait être à un autre, plus courageux que lui, aurait pu embellir son foyer.

Il fallait faire une visite de félicitations aux parents. Leur manoir, sur le flanc opposé du val, était enfoui dans la verdure. Cet ancien rendez-vous de chasse attestait l'ancienne opulence des Geyssac. Mais les temps étaient changés! Le baron actuel n'avait pas eu les moyens de sauver l'édifice principal, tombé aux mains d'une bande noire : il s'était réfugié naguère, avec son fils marié, sa bru et sa fille, dans ce pavillon assez étroit, un peu humide, dont les murailles étaient baignées par les eaux d'un étang.

La beauté pittoresque de l'endroit, sa mélancolie poétique avaient aidé le vieux seigneur de Geyssac et sa femme à supporter leurs malheurs. Ce fut d'abord la diminution, chaque année, des revenus, correspondant à un accroissement de famille. Mais ils avaient foi en Dieu qui bénit les nombreuses descendances. Hélas! en une année, les six enfants perdirent leur père et leur mère par une de ces doubles calamités qui déroutent la raison humaine et qui permettraient d'accuser la Providence, si ceux qui se fient à elle n'acceptaient d'avance les décrets de l'incompréhensible sagesse.

Les grands-parents auraient fléchi sous la tâche qui leur incombait, s'ils n'avaient, dans la douceur énergique de Charlotte, trouvé un secours proportionné à leur détresse. Cette jeune fille s'était improvisée mère, tout naturellement, par ce bel instinct de certains êtres auxquels il suffit de présenter une couvée pour leur voir étendre les ailes. Sous sa direction intelligente, la vie avait continué son cours, et les petits grandissaient tant bien que mal dans une pénurie fièrement dissimulée. Ce n'était un secret pour personne que les Geyssac eussent à peine de quoi manger, et l'on se demandait dans le voisinage, en entendant sonner à toute volée la cloche régulière de l'appel aux repas, ce qu'il y avait sur la table pour nourrir tant d'appétits aiguisés.

Germaine, dès le seuil du château, eut quelque embarras. Elle était dépaysée dans cet intérieur austère où il y avait comme une odeur de vertu.

Au fond du salon fané, — un salon Louis XVI aux boiseries grises, — la baronne était près de la cheminée, — sa place habituelle depuis plus d'un demi-siècle. — Sa figure était noble, allongée, un peu sévère, avec des yeux encore brillants sous la neige des cheveux fins, coiffés à la mode de sa jeunesse. Elle quitta, en faveur du ménage Rochemont, le tricot de laine brune destiné à des enfants plus pauvres, sans doute, que les siens, et la bonne grâce de son accueil fut parfaite.

Le baron de Geyssac était un vieillard maigre, chauve, rasé; ses minces favoris blancs se rebroussaient contre un faux-col de hauteur excessive, modèle d'autrefois fidèlement conservé. Des yeux clairs, une bouche pincée, un nez droit

donnaient à sa physionomie une rare distinction. En lui s'incarnait un des derniers types de l'aristocratie royaliste et boudeuse. Il avait, durant sa longue existence campagnarde, été réfractaire à toute évolution, fermé au sens nouveau des êtres et des choses; il les jaugeait d'un air hautain, indifférent, qui n'était peut-être que la conscience d'être attardé dans un temps pour lequel il n'était pas fait. Lorsqu'il vit entrer Germaine toute froufroutante de dentelles et de volants, il eut de la surprise. Elle était si différente de ce qu'avait été son amie la marquise de Rochemont! Mais l'extrême politesse étant une fonction dont il s'acquittait à son insu, il ne fit rien paraître.

On causa du mariage de Charlotte : c'était un grand bonheur pour ces vieux d'établir leur petite-fille, de la remettre à un protecteur qui, eux disparus, n'hésiterait pas à se charger des autres enfants.

Une troupe bruyante fit irruption dans la pièce. C'était l'heure du goûter : on était à la recherche de la grande sœur afin qu'elle pourvût, suivant son habitude, aux distributions de pain et de confiture. En présence de la dame assise à côté de leur grand'mère, les gamins s'arrêtèrent, intimidés. Hubert, devant cette scène naïve, retrouvait son besoin d'avoir une famille. Il s'approcha d'eux, cherchant à les apprivoiser.

— Bonjour, petits... Oh! sont-ils beaux!...

— Oui, solides! — reprit le grand-père.

— Allez, mes chéris, — fit l'aïeule, — je vous enverrai Charlotte dès qu'elle rentrera.

La conversation languissait en phrases bénisseuses. Il y avait, dans les propos échangés, une égale nonchalance. On eut recours à la politique, qui devait favoriser une inspiration commune. Les visiteurs furent d'accord avec leurs hôtes pour déplorer les excès impies du gouvernement. Le baron déclara que la France était un pays perdu, mort en 1830 avec la monarchie, et ne pouvant ressusciter que par un miracle; faute de quoi, elle était destinée aux pires malheurs et à une abolition prochaine. Germaine, pensant racheter ainsi la médiocrité de sa naissance, se montra plus intransigeante que personne.

Au moment où elle se levait pour partir, la porte s'ouvrit, et

Charlotte parut, suivie de son fiancé. Elle avait une robe blanche, toute simple, avec un chapeau paré de bleuets et d'épis. Tous deux revenaient du village, où la jeune fille avait été appelée auprès d'un bébé pris de convulsions, car on la savait experte dans l'art de soigner les maladies infantiles. Elle fut tout interloquée en face d'Hubert : elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était marié. Pendant qu'il la complimentait, troublé lui-même, elle eut un peu de rougeur et une certaine gaucherie. Ce premier instant était le seul qu'elle eût redouté; aussitôt elle se domina. Elle fut présentée à Germaine : l'abord, de part et d'autre, fut glacial. D'un coup d'œil, elles se jugèrent en opposition de nature, d'éducation, de toilette, elles saisirent ces moindres détails, par où les femmes se devinent étrangères l'une à l'autre, inconciliables. Il fallut toute la bonhomie de M. de Rouveray pour couler un peu de liant dans cette compagnie. Lui, était à son aise partout, comme ceux qui n'ont besoin de personne pour se tirer d'affaire, et se moquent de ce qu'on pense d'eux.

Hubert éprouvait devant cet homme robuste et joyeux un tourment jaloux qui l'aidait lui-même à croire ses regrets sincères. Ses regrets !... Était-ce autre chose, pourtant, que le dépit de se voir infliger un viril exemple par ce brave garcon ?...

Le résultat de la visite à Geyssac, dans cet intérieur patriarcal, fut d'aigrir davantage Hubert. La comparaison lui fit plus irrémédiablement constater combien sa femme ressemblait peu à celle qui aurait pu lui donner le bonheur. Tout le choquait en Germaine : ses rêveries et ses airs ennuyés, ses persistantes flâneries, le goût qu'elle avait de griffonner dans sa chambre au lieu de s'occuper au dehors, ses traînes qui balayaient les allées; il lui reprochait jusqu'aux petits trous ronds qu'elle faisait dans le sable avec ses talons, bons tout au plus à battre l'asphalte. Il lui en voulait d'abdiquer ses devoirs de châtelaine et de dédaigner les convenances traditionnelles du pays. Il repassait par des crises de soupçons où il eut presque préféré qu'elle fût coupable : « Au moins je la chasserais ! », se jurait-il, sans mesurer ce qu'un tel vœu contenait de vaine fanfaronnade. Il se demandait comment à Paris il ne l'avait pas surveillée, en ce dernier jour où la méfiance

l'avait piqué si fortement. De nouveau, il était obsédé par le mystère qu'est un être pour un autre être. Il s'accusait d'être lâche, d'avoir eu peur d'une vérité qui s'offrait peut-être à ses recherches. Cependant les semaines s'écoulaient, l'habitude l'aurait peut-être mené à l'oubli, si un petit incident n'eût déterminé là crise.

C'était le temps des moissons. Hubert, debout dès l'aurore, rejoignait ses faucheurs dans la plaine, et assistait à la chute onduleuse des gerbes. La féconde activité humaine ranimait son énergie, la limpidité de l'air matinal purifiait son esprit des idées corrosives qui l'empoisonnaient. Dans la clarté des champs, on eût dit qu'une divinité bienfaisante transformait son âme et la refaisait jeune.

Ce matin-là, il remontait la côte, le cigare aux dents, les mains derrière le dos, par le sentier en lacets qui, de la vallée, conduisait au château. A travers les trouées du feuillage, on découvrait la façade blanche encore endormie. Neuf heures sonnaient. Ah! Germaine n'était pas matinale! Elle conservait l'habitude parisienne de veiller tard : elle lisait des romans dans son lit. Hubert se rappela que sa mère, à pareille heure, commençait sa tournée de charité au village. Souvent elle l'emmenait, le maintenant auprès d'elle pour éviter la rosée des bordures... Ces souvenirs étaient si intenses qu'ils brouillaient dans la pensée d'Hubert les âges et les époques : il se retrouvait avec des légèretés de petit garçon et des envies de courir après une libellule. A mesure qu'il approchait de chez lui, un accablement ralentit sa marche; le soleil, qui tapait dur, l'obligeait souvent à reprendre haleine. Il s'assit sur un banc moussu, à l'ombre.

A ce moment, le facteur, en blouse bleue et képi réglementaire, arrivait à la petite grille du parc. Il posa sa bicyclette et ouvrit la serrure rouilleuse, dont il avait une clef : de là il n'avait qu'à monter tout droit, par le raccourci, jusqu'au château.

Hubert le héla.

— Hé! père Tripied! avez-vous les journaux?

— Les voilà, monsieur le marquis.

— S'il y a des lettres, donnez-les-moi aussi : cela vous dispensera de grimper là-haut.

L'homme remercia, tendit trois enveloppes et repartit, content d'avoir abrégé la corvée quotidienne. Sur deux de ces enveloppes, le marquis reconnut, à la calligraphie, un courrier de fournisseurs. La troisième, plus lourde, d'un papier-toile, était à l'adresse de la marquise de Rochemont. Il n'y apporta d'abord aucune attention, préoccupé de lire ce qui le concernait : l'armurier annonçait un envoi de cartouches ; le sellier présentait le compte semestriel. Quinze mille francs pour les harnais du *coach*, deux selles anglaises et diverses fournitures. Bigre !... Quel chiffre !... mais le père Lebouchard était là.

Hubert plia la note et la glissa dans la poche de son veston, puis ses yeux s'arrêtèrent sur la lettre adressée à sa femme. Le timbre était de Paris, l'écriture masculine. Ce n'était pas du beau-père, qui terminait une cure à Vichy, en attendant l'époque de son séjour à Rochemont. Qui pouvait écrire à Germaine ?... Une idée, aiguë comme une aiguille, traversa son cerveau de mari. Serait-ce de Maxence Dutreil ?...

La jalousie ne découle pas nécessairement de l'amour : elle sourd des rochers de l'orgueil ; elle jaillit des grottes sombres où l'instinct animal rugit d'être dépossédé. Quelle que soit leur origine, est-ce que toutes les passions charnelles n'ont pas pareillement leur violence ?... Ne font-elles pas commettre les mêmes infamies : espionnage, bris de cachets, meurtre, au besoin, si l'on ose, si l'on peut ?

Une envie de *savoir* s'empara d'Hubert, l'envie de tenir la preuve, quelle qu'elle fût, mais la preuve. Il avait déjà glissé un ongle dans l'entre-bâillement de l'enveloppe, lorsque sa conscience d'honnête homme eut un sursaut. Qu'allait-il faire ? Est-ce que la fermeture d'une lettre est moins sacrée que celle d'un secrétaire ? Mais l'objection avait sa contre-partie. Il pensa : « Si ce pli contient le témoignage de mon déshonneur, je peux le prendre, je dois le prendre, il est à moi. » Il s'enhardit même en se disant que la discrétion deviendrait une complicité. D'ailleurs il venait d'imaginer un stratagème qui lui épargnerait de recourir à des façons de laquais : il allait tout de suite porter cette lettre à Germaine et il exigerait qu'en sa présence elle l'ouvrît et la lui montrât. Cela, du moins, serait procéder en gentilhomme.

Fortifié par l'orgueil de la droiture, par la perspective d'une solution immédiate, et par ce genre d'audace que la proximité du danger suscite parfois chez les moins braves, le marquis reprit son ascension.

Jamais la côte ne lui avait paru si rude : elle n'en finissait plus ! Il soufflait comme s'il allait rendre l'âme. La fatigue entravait son impatience et peu à peu détrempait sa volonté.

Brusquement, au dernier détour, les jambes brisées, il aperçut Germaine. Elle était à sa fenêtre, dans un déshabillé de mousseline, ses beaux bras nus accoudés à la balustrade de pierre. Une clarté d'innocence rayonnait de ce jeune corps.

« Est-il possible que ce soit une coquine ? » se demanda Hubert.

Dès qu'il l'approcha, elle s'écria gentiment :

— Bonjour ! D'où venez-vous donc si matin ?

Il était tellement oppressé qu'il fut incapable de parler. D'un bras, il montra derrière lui l'étendue des plaines ; de l'autre, il essuya son front, car il ruisselait. S'il avait pu toucher la petite main qui voltigeait là-haut parmi les dentelles, il aurait constaté qu'elle aussi, dans sa moiteur glacée, avait le signe des fortes émotions.

De loin, sur la route, Germaine avait discerné le tourbillon de poussière soulevé par la bicyclette du facteur, puis elle avait perdu de vue cet homme vers l'entrée du parc, où le sentier s'enfonçait dans le taillis. Connaissant le nombre de minutes qu'il fallait pour gravir la côte, elle avait continué d'attendre avec des battements de cœur accélérés. Pourquoi était-ce plus long qu'à l'ordinaire ? Quand ce fut son mari qui déboucha par le chemin normal du courrier, elle éprouva une brusque sensation de froid, une crispation nerveuse de tout l'être, la vague appréhension de quelque malheur. Elle entrevit la réalité ; mais le réflexe qui répond à nos vertiges moraux comme la main de celui qui tombe s'accroche au mur, aussi spontanément, lui fit espérer qu'il n'y avait pas de lettre ce matin-là. Puis, bravement, elle envisagea la pire hypothèse : si Hubert avait *la lettre* ?... Il ne s'agirait alors que de montrer du sang-froid quand il allait la lui remettre : il la lui remettrait, sûrement. L'idée ne lui vint même pas

que son mari pût décacheter sa correspondance, car rien ne l'avait avertie qu'il eût inauguré l'ère des suspicions.

D'une voix un peu chevrotante, elle interrogea :

— On ne m'a pas encore monté les journaux. Les auriez-vous pris au passage?

Hubert leva la tête, la regarda fixement, profondément, et répondit :

— Oui. Je les ai demandés au père Tripied.

La physionomie de Germaine ne broncha pas.

— Y avait-il quelque chose pour moi?...

Ce fut Hubert que cette question bouleversa. S'il disait : « Oui », la bataille allait s'engager aussitôt et il n'en commanderait pas les péripéties. S'il était un mari trompé, son sort allait dépendre de ce qui pouvait être établi soudain.

Du coup, son énergie l'abandonna. Il répliqua, en détournant le regard :

— Non. Il n'y avait que deux lettres pour moi.

Le frisson de crainte qui, un moment, avait agité Germaine s'apaisa. Ses épaules se haussèrent, à la pensée qu'elle avait pu redouter son lourdaud de mari. Elle retrouva pour lui son dédain, s'expliquant à peine la courte transe qu'il venait de lui faire éprouver. Maintenant, pour tout un long jour, elle se sentait privée de la ration épistolaire indispensable à son appétit d'émotion; elle allait s'ennuyer, s'ennuyer...

Troublé comme un homme qui aurait pu être pris en faute, Hubert s'était verrouillé dans sa chambre. Le sang lui battait aux tempes, ses oreilles bourdonnaient; c'était dans sa conscience un tumulte d'idées contradictoires. Son mensonge venait de le mettre en possession définitive de la lettre; elle était à lui maintenant : qu'allait-il en faire? Il ne pouvait guère s'abuser sur ses intentions : il allait l'ouvrir et personne n'en saurait rien. La probité aux abois tenta une dernière fois de se faire entendre ; en se représentant toutes les complications qui allaient s'ensuivre, il faillit aussi s'arrêter. Mais il palpa l'enveloppe : elle s'était échauffée au contact de sa poitrine; ses doigts gardèrent, de l'avoir touchée, un parfum de verveine et de cigarette d'Orient qui fleurait l'élégance masculine. Une bouffée de colère lui échauffa le cerveau, emportant les scrupules de race et d'éducation. L'enveloppe était déchirée...

Dès la première ligne, il ne lui fut plus loisible de douter. Un voile devant ses yeux l'empêchait de continuer sa lecture.

— Les canailles! — gronda-t-il.

Et il s'affaissa dans un fauteuil.

La lettre était bien de Dutreil; c'était celle de tous les amants en exil qui sollicitent une entrevue. Il suppliait Germaine de l'inviter à Rochemont. Il était prêt, du reste, à se cacher aux environs; ou bien ne pouvait-il la retrouver dans un hôtel, à Tours? Avide d'elle, il voulait la ravoir.

Hubert, la feuille de papier entre les doigts, éprouvait une fureur farouche, des élans meurtriers : sa femme était la maîtresse de Dutreil!

Il vit d'abord l'image du mâle, du voleur de femme avec ses yeux caressants et sa voix de mensonge. Ce fut contre lui qu'il eut les plus atroces projets. Il le haïssait jusqu'à la frénésie, il l'aurait broyé, s'il l'avait tenu là, au bout de ses poings. Mais l'impossibilité d'agir le ramena aux conceptions civilisées de la vengeance : l'envoi de témoins, le duel.

Le tour de penser à l'autre était venu.

Quoi! cette coupable, quelques secondes auparavant, était à le braver en faisant des grâces!... Il revit cette tête jolie et hautaine, ces yeux trop clairs, et ce quelque chose de tantôt glacial et tantôt excitant qui classait sa femme dans les monstres de duplicité. Oh! la châtier, l'humilier!... Il n'avait que le choix des moyens. Oui : la renvoyer comme une servante qu'on a saisie la main dans un tiroir en lui criant : « Sauvez-vous avec votre honte, et que je n'entende plus jamais parler de vous!... » Non; cela n'était pas suffisant... Il rêva un scandale judiciaire où il couvrirait de boue la scélérate et rendrait son relèvement impossible. Il ne se souciait alors que d'assouvir sa rage. Il était dans cet état de folie combative où le mal qu'on s'attire ne compte plus, pourvu qu'on atteigne l'adversaire.

Il eut ensuite un retour sur lui-même et la perception exacte des conséquences qui le guettaient. Tout un avenir de pauvreté le fit réfléchir : cela serait dur. Mais l'hésitation n'était pas permise; il fallait subir la destinée! Eh bien! il travaillerait. Le marquis de Rochemont gagnerait sa vie... Une sorte d'exaltation le soutenait encore et, pour un instant,

lui faisait croire à son héroïsme. Ses narines se dilataient; il se sentait devenir un autre homme, plus viril, tout grandi d'indépendance.

Toutefois, dans ce désarroi et avant les décisions, il avait besoin d'un conseil, de quelqu'un dont l'expérience dirigeât ses démarches. Il ignorait même de quelle manière on entame une procédure. L'homme qui l'avait poussé au mariage était tout désigné pour l'en retirer : Hubert consulterait Tardibois.

Ayant sonné, il ordonna que la charrette anglaise fût attelée tout de suite. Un quart d'heure plus tard, au trot précipité de son *cob* gris, il parcourait les six kilomètres qui séparent Rochemont de Tessé-sur-Indre.

L'air frais lui ravivait le cœur, et l'allure du cheval rétablissait dans ses réflexions un mouvement mieux rythmé. Il ralentit le trot dans la rue villageoise, une rue toute blanche, entre deux rangs de maisons basses où se suspendait, là une clématite, là une vigne aux grappes naissantes, là un berceau de chèvrefeuille. Par places, un arbre surgissait au-dessus d'un mur; des jardins jetaient l'éclat vif de leurs parterres à travers les portes à claire-voie. Tout enseignait la joie rustique et l'heureuse simplicité des champs. Il aurait suffi d'écouter la voix secrète de la nature pour apprendre qu'on peut être heureux sans richesse et qu'à borner ses désirs on gagne la véritable liberté. Mais Hubert n'était pas en disposition d'entendre tout cela.

La charrette s'arrêta devant une construction tout à la fois vieillotte et bien restaurée, que précédait un emplacement sablé ; le jardin descendait, de l'autre côté, jusqu'au bord de l'Indre. C'était la maison du notaire. Ce sage, blasé sur les tracasseries des affaires, avait abrité sa propre existence à l'ombre douce de trois tilleuls. Il avait marié modestement sa fille à un médecin de campagne, et madame Tardibois ne faisait la bourgeoise que le dimanche, à la messe, avec la robe de taffetas prune qu'elle avait étrennée le jour de la noce. Pendant la semaine, elle s'occupait avec la servante aux préparatifs des repas, car son mari ne s'en rapportait qu'à elle pour la confection d'une cuisine délicate. Pêchait-on une anguille dans la rivière, personne n'excellait mieux qu'elle à

la mettre au bleu, et pour le pâté de lapereau elle n'avait pas de rivale. Au respect que lui inspirait le premier dignitaire de la commune, se mêlait un dévouement d'esclave pour celui qui avait fait d'elle : madame la notaresse.

Le jardinier quitta son tuyau d'arrosage dès qu'il aperçut la voiture à la porte.

— Votre maître est-il là ? — demanda le marquis, en tenant son cheval par la bride, car il avait eu soin de n'emmener avec lui aucun domestique.

Le jardinier eut un étonnement que le châtelain se fût dérangé au lieu que ce fût le notaire. Il ouvrit la grille, remisa la charrette à côté du vieux cabriolet et fit entrer le marquis à l'étude.

Hubert avait peu l'habitude de se trouver dans une de ces pièces administratives où des cartons verts s'étagent contre les murs. Lorsqu'il vit les pupitres sur lesquels des clercs, avec des manches de lustrine enfilées par-dessus leurs vestons, écrivaient face à face, quand il huma l'odeur moisie qui s'exhalait des paperasses, il fut singulièrement écœuré. En réfléchissant qu'il venait là révéler ses secrets les plus intimes, que dans quelque temps, chez l'avoué, son histoire serait connue par des gens pareils, d'une vulgarité joviale, qu'on l'enregistrerait en expressions brutales sur du papier timbré, que son déshonneur allait devenir public, — devant toutes ces perspectives, il faillit reculer, s'enfuir.

Maître Tardibois survint, réprimanda les jeunes gens qui avaient laissé attendre le marquis de Rochemont, et le fit entrer dans son cabinet. C'était une pièce meublée en palissandre, avec un velours de teinte réséda. Au milieu, un large bureau où s'entassaient des papiers d'affaires, des registres, toute une comptabilité. Dès le seuil, on se sentait dans le domaine de la raison, sur le territoire bien administré de la sagesse bourgeoise, où tous les points de vue n'étaient que juridiques.

L'officier ministériel devina qu'il fallait un motif grave pour amener chez lui ce client de distinction qui, d'ordinaire, le mandait. Il attacha sur lui son plus perçant regard et s'informa :

— Veuillez me dire, monsieur le marquis, quelle circonstance me vaut l'honneur de votre visite ?

Hubert essaya de se montrer supérieur aux événements. Il prit un ton dégagé :

— Indiquez-moi, monsieur Tardibois, ce qui me resterait pour vivre si je cessais d'être l'époux de mademoiselle Lebouchard.

Si accoutumé que fût maître Tardibois à conserver un masque impassible devant les surprises de son métier, il eut une exclamation :

— Que se passe-t-il ? Vous m'effrayez.

D'un seul trait, le marquis lança :

— Il se passe que j'ai intercepté une lettre adressée à ma femme par son... (tout de même le mot était gros à dire, il s'étranglait dans la gorge...) enfin une lettre que je ne puis tolérer.

Le notaire comprit tout de suite avec quelles précautions il fallait avancer. Sa voix se fit paterne :

— Êtes-vous sûr de ne pas commettre d'erreur ? En ces matières délicates, on risque d'exagérer ; il se peut qu'on attribue à des paroles légères une gravité qu'elles n'ont pas.

— Non, monsieur, je n'exagère rien : ma dignité exige le divorce.

— Le divorce !

— Oui, car une séparation laisserait mon nom à mademoiselle Lebouchard.

Maître Tardibois ne se laissait pas convaincre si vite : il savait de longue date quelle haute mais courte flambée jette la vanité d'un seigneur lorsque les billets de banque doivent être le combustible.

Il établit le bilan de la situation. En dehors du château et des vingt hectares du parc, le domaine de Rochemont reconstitué, agrandi même, appartenait tout entier à M. Lebouchard. La séparation de biens réduirait le marquis à la nécessité de vendre sa part, car il lui resterait à peine de quoi en payer les impositions. Astucieux, le notaire fit valoir que M. Lebouchard serait certainement disposé à racheter ce qui lui manquait pour devenir seul propriétaire de Rochemont.

L'effet que M. Tardibois attendait de ses paroles se produisit. A l'idée que son beau-père pût le remplacer dans la

demeure de ses aïeux, s'installer en maître à son foyer, commander à ses serviteurs et toucher ses fermages, le marquis de Rochemont reçut un choc.

— Jamais ! — s'écria-t-il.

Le notaire objecta :

— Quel autre acquéreur consentirait à être cerné de toutes parts ?... Vous en passerez nécessairement par la vente aux enchères, et alors...

Cette prédiction, avec une lourdeur de bloc, s'abattit sur l'enthousiasme vengeur du mari.

— Que faire ? — interrogea-t-il.

Dès que nous convions les autres à intervenir dans nos problèmes de conscience, ce n'est que pour solliciter d'eux un avis de transaction. Les conseilleurs ne sauraient nous fournir que le moyen d'esquiver notre devoir quand nous reculons à en décider.

Ayant fait poindre les chances de conciliation, M. Tardibois s'enhardit. Son attitude grave, ses favoris professionnels, sa redingote étroitement boutonnée sur une cravate blanche, lui donnaient une indiscutable autorité. Il recommanda la circonspection qui s'impose avant les actes irréparables ; il professa tout un code de prudence et sortit les innombrables clichés de la prudhomie notariale. Il s'efforça de démontrer au marquis quelle faute il commettrait en se séparant des biens apportés par la demoiselle Lebouchard. Hélas ! à cet égard, l'auditeur en savait autant que le conférencier. Hubert déplorait déjà la fâcheuse curiosité qui lui avait fait mettre la main sur un secret si explosif.

Il balbutia :

— Je ne puis pourtant pas ignorer ce que je sais !...

M. Tardibois, qui connaissait les hommes, comprit que l'instant était venu d'aider celui-ci à s'abuser. Ses clients lui témoignaient d'ordinaire assez d'estime amicale pour qu'il osât, cette fois, s'avancer plus loin que la confidence ne l'avait mené.

— Voudriez-vous, mon cher marquis, me communiquer la lettre qui vous a causé un si grand trouble ?

Dans un vague espoir qu'il se tirerait peut-être ainsi d'embarras, Hubert se dessaisit volontiers du document.

— Voici.

M. Tardibois ajusta ses besicles entre ses sourcils, d'un coup sec qui semblait en même temps armer le ressort de son attention. Pas un muscle de sa face ridée ne bougea pendant qu'il lisait. Les mots tendres, futiles, gracieux, les petits mots dont se servent entre eux les amants, n'avaient pour lui que la signification à en tirer contre l'adversaire. Il s'attachait à n'en débrouiller que la valeur juridique, cherchant la preuve du délit, du crime, ou ce qui pouvait être nié.

Un peu rouge, le marquis endurait ce premier examen en prévoyant toutes les humiliantes investigations qu'il aurait encore à subir par la suite.

La lecture terminée, M. Tardibois déclara :

— Cette correspondance a, en effet, un caractère regrettable. Néanmoins, il n'est pas certain qu'un tribunal la retienne comme établissant l'adultère. Si madame la marquise veut dégager sa responsabilité, elle alléguera qu'un homme audacieux, encouragé peut-être par quelques coquetteries, a pu se permettre de lui adresser des phrases d'amour sans qu'elle fût sa complice.

L'intérêt dispose si favorablement nos convictions qu'un doute réel eut accès aussitôt dans la cervelle du mari...

Mais oui, au fait, il se pourrait que sa femme fût innocente !

En même temps, une fureur le reprit, avec le souvenir du séducteur. Ah ! le fourbe qui s'était joué de lui, celui-là n'échapperait pas à quelque sévère exécution !...

Ayant serré les poings, Hubert articula des menaces, et le notaire dut le gronder doucement, comme un grand enfant en âge de comprendre :

— Ah çà ! mon cher marquis, soyez logique ! Si vous renoncez à l'action judiciaire, que je vous déconseille, ce n'est pas pour provoquer, au moyen d'une vengeance privée, un scandale qui lèserait votre honneur non moins sûrement qu'un procès !

Ce mot d'honneur revivifia la sève aristocratique aux veines du gentilhomme. Il eut une révolte contre les principes bourgeois qui, depuis une heure, l'incitaient à la philosophie.

— Alors, vous voulez que j'accepte en silence un pareil affront ?

M. Tardibois le fortifia par l'exemple d'autrui.

— Vous ne seriez pas le premier qui aurait pardonné.

Malgré son désir d'échapper à la catastrophe qui l'aurait ruiné absolument, Hubert considérait qu'une faute doit avoir été d'abord avouée pour qu'il puisse être question de la pardonner : une explication avec Germaine était nécessaire; il y avait là un élémentaire devoir de loyauté. Il dirait du moins son fait à cette malheureuse et lui dicterait, pour l'avenir, des conditions d'une rigueur!...

Le vieil homme de loi traita comme ils le méritaient ces propos en l'air.

— Il faut, au contraire, que rien dans votre conduite ne laisse jamais soupçonner à madame la marquise que vous avez saisi sa correspondance.

C'était descendre encore plus bas que n'avait imaginé Hubert de Rochemont. Une fierté mourante le convulsa.

— Comment pourrais-je feindre d'ignorer?

— Si votre femme vous croit dupe, elle vous gardera les ménagements qu'on a pour un mari aveuglé. Si elle pensait que vous lui êtes indulgent, elle augmenterait d'autant ses libertés.

— Mais si le monde s'est aperçu..., que dira-t-il?

Tout provincial qu'il fût, le bonhomme Tardibois sut fort bien expliquer au marquis que le monde est plein d'égards pour les illusions qu'il croit sincères, et concourt à les renforcer, tandis que sa sévérité condamne les époux clairvoyants et complaisants.

C'était la fin du débat. L'honneur du marquis de Rochemont sombrait sous le poids des arguments valables et sous l'accumulation de trop d'intérêts.

Il gémit, avec l'accent lâche de ceux qui ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes :

— Que va être ma vie?

Oh! c'était clair! D'un coup d'œil, Hubert s'en rendit compte. Il allait rentrer chez lui sans qu'on soupçonnât l'emploi de sa matinée, et l'existence continuerait, paisible à la surface comme une rivière qui a englouti un cadavre. Ainsi, il ne cesserait pas d'être le compagnon de sa femme, tous les jours et... la nuit.

Un frisson de répugnance l'écarta de ce contact imaginaire. Ah! non, pas cela... Il se représenta le triste foyer qu'allait être le sien. Deux êtres, mangeant, dormant ensemble, associés pour les actes quotidiens, et à jamais désunis. Il entrevit la misère de cette route en commun où chaque mouvement de l'un amène une suspicion, chaque parole, chaque réplique une irritation nouvelle, où s'exaspère l'horreur contre le conjoint, — cette moitié de vous-même qui n'est plus que pourriture. — Il se refusait encore à cet enchaînement de forçats, où seul il traînerait le boulet. Ah! que ne rejetait-il loin de lui celle qui avait mésusé de son nom, de sa confiance!... il pensa même : de son amour, — car il l'avait aimée comme savent aimer les gens de son espèce, par une discipline qui dresse leur cœur à se contenter de ce qu'il a.

Maintenant il s'acheminait vers Rochemont. Là-bas, la toiture dessinait ses silhouettes en pente dans un jeu de lumière attirante et bleue, vrai miroir aux alouettes; la façade le regarda gaiement de toutes ses fenêtres brillantes. Les prairies déferlaient vers lui en ondes vertes. Les bois couvraient la colline du grand manteau de velours sombre que ses ancêtres avaient pris soin d'y étendre. Il sentit, une fois de plus, que ce domaine lui tenait à la peau comme sa peau adhérait à ses muscles. A l'idée que tout cela pourrait lui être arraché, passer à d'autres, à un étranger, à sa femme, — cette ennemie, — une protestation indignée s'éleva au fond de son être : non, ce dépouillement était inacceptable; mieux valait la honte secrète, dont on ne rougit que devant soi-même. Toutefois, en l'acceptant, il forma le souhait frénétique de rencontrer, un jour, l'occasion de représailles qui n'excédassent pas ses ressources et dont il ne fût pas la principale victime.

CLAUDE FERVAL

(A suivre.)

LES BONAPARTE ET LA CORSE

— AN V - AN VII —

C'est une étrange folie de penser qu'en histoire on puisse jamais atteindre l'entière et complète vérité. Chaque jour apporte sa découverte, et, pour peu qu'on ait gardé durant un quart de siècle son attention fixée sur l'existence de quelques hommes, pour peu qu'on suive sa recherche et qu'on recueille les informations, peu à peu, certaines périodes, demeurées obscures, s'éclairent; à peine jadis trouvait-on un ou deux points où accrocher des hypothèses ; à présent, une sorte d'assurance résulte du rapprochement des documents, s'emboîtant les uns dans les autres, se prêtant un appui mutuel, et apportant chacun leur part de certitude.

Revenant ici à une époque sur laquelle j'ai publié, il y a sept années déjà, le résultat de mes recherches, je n'ai aucune honte à avouer que mon information a été incomplète et que, faute des documents nécessaires, j'ai à peine effleuré un sujet qui méritait d'être approfondi. La Corse a été le tremplin d'où Joseph et Lucien Bonaparte ont bondi aux Assemblées françaises et, de là, aux marches du trône. Mais l'effort pour élever ce tremplin n'avait point été médiocre, et de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût brisé ! L'histoire de l'établissement, de l'exercice, de la chute, de la restauration de la domination, dans le département du Lia-

mone, du clan Bonaparte, durant les années V, VI et VII de la République, ne saurait passer pour indifférente, car, outre qu'elle ouvre sur les mœurs politiques des insulaires des perspectives qui n'ont pas, après un siècle, perdu toute actualité, elle seule donne la clef d'événements qui exercèrent sur la politique générale et sur la vie nationale une action peut-être décisive.

A proportion qu'on pénètre davantage dans l'histoire des origines du Consulat, la part qu'il faut faire à Joseph et à Lucien s'étend et s'amplifie. Sans Lucien, il eût été impossible de concevoir, de préparer, de réaliser le coup d'État de Brumaire. Quelque jour, l'on pénétrera mieux le rôle effacé, mais non moins utile, de Joseph ; en se tenant à Lucien, n'apparaît-il pas que, si Brumaire a été accompli par lui, si Brumaire eût échoué sans lui, Brumaire n'eût pas même été tenté si huit mois auparavant, renversé de son piédestal, — la Corse, — déshonoré, dénoncé, exclus du conseil des Cinq Cents, destitué de son mandat, Lucien n'avait pas été — ne s'était pas — sauvé par le coup d'État du 30 Prairial ?

Sans doute, en présence de ses déclamations sur le bien général, la faction des dilapidateurs, le salut de la République, on pourra douter que de tels intérêts, si vils, l'aient dans la réalité uniquement dirigé ; mais, minuscule pour les Directeurs, cette affaire du Liamone était capitale pour lui. Il ne pouvait être sauvé, en Corse, que par la chute de Merlin et de Revellière-Lepaux à Paris. Dès lors, quoi d'étonnant s'il rechercha, réunit, associa les députés dont les intérêts avaient été, comme les siens, lésés par les Directeurs et s'il se rendit avec Joseph, demeuré dans la coulisse, l'instigateur d'une révolution dont il devait être le premier à profiter ? Il monta ensuite au Capitole et déclara que, le 30 Prairial, la République avait été sauvée. Est-ce donc la première fois, dans l'histoire parlementaire, que de telles causes produisent de tels effets et que, pour une question d'ordre privé, les institutions s'effondrent, les présidents se démettent et les majorités se coalisent. Seulement les contemporains le savent, le devinent ou le soupçonnent, et la postérité, en général, l'ignore. Cela vaut mieux.



En décrétant, le 12 messidor an II, que la Corse serait désormais divisée en deux départements correspondant aux traditionnelles provinces de l'Ile, l'*En deçà* et l'*Au delà des Monts,* la Convention n'avait obéi qu'à des exigences locales et des influences personnelles. Méconnaissant les principes qui avaient prévalu dans la Constituante, elle avait laissé subsister, au détriment de l'unité nationale, les habitudes de l'ancien régime et presque les anciennes formules. Sans doute, n'avait-elle point maintenu les cinq évêchés de Mariana, Nebio, Aleria, Sagone et Ajaccio, mais deux administrations pour une population de 160 000 âmes, inférieure à celle du moindre département de la France continentale, offraient déjà une noble sportule aux insulaires qui seraient du bon parti.

Si l'on prend que, d'après l'Acte constitutionnel du 5 fructidor an III, il fallait cinq membres pour chaque administration centrale, plus un commissaire du Directoire, un suppléant et un secrétaire en chef ; que, près de chaque administration cantonale municipale, formée d'autant d'agents municipaux qu'il y avait de communes dans le canton, il y avait encore un commissaire du Directoire ; que quatorze sièges étaient préparés au tribunal criminel, et bien plus dans les tribunaux de première instance, et les justices de paix ; que les conservations, inspections, directions s'accroissaient en proportion de la situation maritime, de l'état de guerre, des lois surannées, des règlements nouveaux, quelle proie à offrir et quelle curée à sonner !

Moltedo, Casabianca et Buonaroti s'y sont employés avec l'activité qui convient et, selon les clans, les parts sont faites ; Saliceti et les Arena auront les Golo ; Casabianca, Arrighi, Moltedo et les Bonaparte auront le Liamone. Si aucun des Bonaparte ne siège à la Convention, leur puissance est déjà établie : Joseph est commissaire de la République en Corse avec Buonaroti, et Napoléon, qui vient de prendre Toulon, est un des chefs de l'expédition maritime. On compte avec eux comme avec les Arena, qui ne sont pas davantage députés,

bien plus qu'avec Andréi, mis en accusation comme Girondin, qu'avec Bozi et Chiappe qui ont épargné Louis XVI.

Combien plus, en l'an V, lorsque Napoléon, l'Italie conquise, détache de son armée Gentili pour reprendre la Corse!

Alors, Miot, chargé de l'organisation du Liamone adopte toutes les propositions de Joseph, devenu son associé pour la pêche du corail. Les trois ressorts principaux sont l'administration centrale, le tribunal criminel qui est en même temps tribunal d'appel pour les tribunaux correctionnels, et le commandement militaire. A l'administration centrale Joseph met, comme commissaire du Directoire, François-Marie Costa, médecin à Ajaccio, puis juge de paix à Bastelica, ami intime des Bonaparte, celui qui a sauvé madame Bonaparte en 1793, et qui réfugié à Aix y a exercé la médecine jusqu'à la reprise de l'île. Il compose l'administration de Pietri, Pandolfi, Leca, Conti, Ceccaldi, nommés par Miot le 27 pluviôse an V, en vertu de ses pouvoirs discrétionnaires, et élus par l'Assemblée électorale de la même année. Il y adjoint, comme secrétaire en chef, Campi, qui dès lors est le plus fervent ami des Bonaparte. Dans cette administration on a dû admettre des gens de Vico, car la rivalité entre Vico et Ajaccio exige des ménagements : Moltedo est de Vico, et aussi, et surtout, Cittadella, commissaire près le tribunal, tout à l'heure député aux Anciens ; de même a-t-on réservé quelque chose à Sartène, dans le tribunal criminel, mais, là aussi, par Peraldi l'accusateur public, Leca Ondella, directeur du jury, les Bonaparte se sont établis les maîtres. Ils ont répandu dans tous les services leurs amis, les Braccini, les Ternano, les Tortoroli, les Tagliafico, les Bertora, les Barberi. Ils ont mis leur vieil ami Levie à la mairie d'Ajaccio ; Baciocchi à la citadelle, et Lucien va arriver qui, par son emploi de commissaire ordonnateur de la division, dirigera les troupes et les généraux. Vaubois qui a succédé à Gentili dans le commandement est d'ailleurs un fidèle de l'armée d'Italie et n'opposera nulle résistance au frère de son général.

Rien de mieux organisé, et, dans le Liamone, le règne du clan dure ainsi deux pleines années, du 27 pluviôse an V au 20 pluviôse an VII. Le premier effet qu'il produit est l'élection de Joseph aux Cinq Cents par l'unanimité des votants ;

mais bien que, dans les assemblées électorales, le clan se soit assuré de la majorité par une série de mesures d'exclusion qui, sous prétexte de fonctions acceptées des Anglais durant l'occupation de l'île, d'émigration ou de refus de serment, frappent intelligemment les adversaires, il n'en a pas moins à compter avec le sentiment populaire : Campi, qui, sous un titre médiocre, est le maître de l'Administration centrale, a été employé par les Anglais dans leur commissariat où il a été connu de Hudson Lowe, mais n'en est que plus désireux de signaler son zèle républicain et surtout, comme on dirait, anticlérical. En vendémiaire an VI, à la suite d'une application inopinée et violente qu'il a faite de la loi sur la police des cultes, une révolte éclate ; trois cents paysans marchent sur Ajaccio ; ils sont dispersés par la troupe. « Quelques chefs, écrit Campi, ont perdu lâchement la vie ; d'autres ne l'ont conservée que par une fuite précipitée hors de l'Ile. »

Ce premier mouvement n'est qu'un indice précurseur. Bien que Vaubois ait l'intention « d'aller très doucement sur cet article », il est obligé de suivre dans le Golo l'exemple du Liamone, d'interdire les sonneries de cloches et de sommer le Commissaire du Directoire de mettre en vente les biens d'Église. Ces mesures, et d'autres semblables où se mêlent les factions locales, amènent une insurrection dont le chef est Augustin Giafferi, fils de Louis Giafferi, l'ancien lieutenant de Paoli, ci-devant maréchal de camp au service de Naples et président du Parlement formé dans l'île par le vice-roi britannique ; les insurgés, qui portent sur leur chapeau ou leur béret une petite croix blanche — d'où le nom de révolte de la *crocetta* — ont de sérieux avantages sur les troupes françaises au pont du Golo, à Lento, à Santo Pietro, au Borgo, à la Porta ; ils cernent Corte et l'assiègent. Les troupes françaises sont obligées de se concentrer à Bastia et à Saint-Florent et leur position n'est pas sans donner des inquiétudes : par bonheur, à ce moment même (pluviôse, an VI), débarquent, envoyés de Gênes par le ministre Faipoult, un bataillon de la 86e et un de la 23e demi-brigade, en tout 2 000 hommes. Vaubois reprend aussitôt l'offensive. Une de ses colonnes entre dans le Nebbio, s'empare de Lento sans coup férir et pousse jusqu'à Corte qu'elle ravitaille : une autre

enlève Borgo ; Vaubois lui-même force le passage du Golo, pénètre dans la Casinca, occupe Vescovato qui n'a point suivi l'insurrection, et, à la Porta, après avoir brûlé la maison de Vittini, un des premiers rebelles, s'empare, dans un combat assez vif, de Giafferi lui-même.

Lucien, qui est resté à Bastia, se fait le narrateur officieux de ces exploits « des braves de l'armée d'Italie » et ne manque point de communiquer ses rapports à ses amis d'Ajaccio. « Veillez, leur écrit-il, à ce que l'épidémie politique du Golo ne se communique dans le Liamone. En un mot, continuez de bien servir la République. » Pour achever la leçon, il ajoute un mois plus tard : « dans quelques jours on fusillera une vingtaine de ces messieurs à commencer par le généralissime Giafferi ».

Piquée d'honneur, « pour prévenir de nouvelles manœuvres et obliger les habitants des communes les moins soumis à reconnaître les lois de la République, l'Administration départementale (du Liamone) fait marcher, vers la fin de ventôse, une commission — composée uniquement du secrétaire général Campi — qui parcourt avec une force imposante la plupart des cantons, éclaire le peuple, désarme les villages suspects ou déchirés par les inimitiés de famille, fait rentrer les contributions, découvre les biens nationaux, abat et brise les cloches, replante les arbres de la Liberté, poursuit les émigrés, les chefs de la rébellion et les réfractaires et démontre que le Gouvernement républicain sait atteindre le méchant dans ses retraites les plus obscures. »

L'autorité militaire s'émeut de cette dictature assumée par un individu sans pouvoirs, sans fonction légale, sans autre règle que son bon plaisir. Campi n'en a cure. Le récit qu'il fait des mesures qu'il a prises contre les réfractaires et les émigrés, des amendes qu'il a imposées aux villes et aux villages qui lui paraissaient suspects de froideur, de la forme dans laquelle il a établi et recouvré les contributions directes, montre assez qu'il se croit ou se sent le maître et qu'il entend en user. Aussi dresse-t-il des listes de chefs rebelles, sur lesquelles, à son gré, et selon les opportunités, il ajoute ou retranche des noms ; c'est sa façon de reviser la liste électorale et il importe que celle-ci soit bien composée, car Lucien

va se présenter aux élections annoncées pour le 21 germinal an VI. « Y aura-t-il des concurrents ou serai-je seul ? » écrit Lucien avec inquiétude. Il faut d'abord qu'il y ait des élections : les Conseils ont décidé qu'il n'y en aurait point, mais l'Administration départementale s'arrange de façon à n'avoir pas reçu à la date du 23 germinal, la loi rendue le 12 pluviôse, soixante-huit jours auparavant, et elle l'ignore. Elle ignore bien d'autres choses, entre autres que l'âge légal pour la députation est de vingt-cinq ans et que Lucien n'en a que vingt-trois ; cela importe peu en effet, dès qu'on a pour soi les Conseils épurés, le Tribunal criminel et, comme on dit encore en Corse, le « Sigillo », le cachet qui authentique les plus audacieuses affirmations. En effet, Lucien ainsi élu est validé et installé par le Conseil des Cinq-Cents. Il est député parce qu'il est de la faction ou qu'on le croit tel.

***

Mais d'autant le clan se trouve affaibli. Napoléon est loin, perdu dans les déserts; Joseph et Lucien sont installés à Paris et ne peuvent plus veiller sur les affaires, donner des conseils de prudence ou couvrir les illégalités : Vaubois, qui était de l'armée d'Italie, et sur qui les Bonaparte pouvaient compter, a été remplacé par le général Ambert, qui est de l'armée du Rhin, nettement hostile et formellement adverse. Baciocchi a quitté Ajaccio pour Marseille ; partout, le clan se repose sur sa conquête et, n'admettant point qu'on puisse la lui contester, ne se garde plus. Or, par combien de côtés il donne prise !

En matière des finances, il a eu des facilités qui n'étaient qu'à lui : au début, pour pourvoir aux dépenses des divers services, Miot, par un arrêté du 30 pluviôse an V, avait mis à la disposition du département une somme de dix mille francs à prendre sur les biens nationaux et sur la totalité du produit des contributions indirectes; mais c'était là une avance exceptionnelle et sans doute pensait-il que, les contributions directes une fois établies, le département, en échange des fonds reçus de France pour les services publics nationaux, reverserait quelques sommes au receveur général. Il s'est trouvé loin de

compte : de la contribution foncière, fixée pour l'an V (principal et centimes additionnels) à 80 040 francs, il n'a été recouvré, en l'an VII, que 41 036 fr. 30 c.; à la fin de l'an VII, il n'a rien été recouvré pour l'an VI; par contre, le département a absorbé pour son service les 41 036 francs de l'an V. Rien n'a été recouvré, à la fin de l'an VII, de la cote personnelle, fixée à 23 875 francs pour l'an V et à 19 895 francs pour l'an VI. La perception des contributions indirectes a été opérée de façon que, n'ayant rien rapporté pour l'an V, le produit, en l'an VI, a été de 12 fr. 57 c. pour le timbre, 350 fr. 50 c. pour l'enregistrement, 4 958 fr. 71 c, pour les patentes : au total 5 321 78 c.; mais on a cessé de les percevoir en l'an VII. Le produit net des douanes pour l'an V et l'an VI s'est élevé à 15 320 fr. 02 c., sur quoi l'Administration départementale a requis pour ses besoins 1 905 fr. 70 c. Elle a vendu arbitrairement et sans observer aucune forme, des domaines nationaux, pour une somme de 45 996 francs, dont 12 025 francs sont impayés en l'an VII, et elle a appliqué ce produit à ses dépenses, ainsi que 6 000 francs provenant de la vente de 24 000 pieds d'arbres dans la forêt nationale de Libio, à raison de 25 centimes l'arbre. Elle y a appliqué bien d'autres fonds obtenus d'une façon aussi légale : emprunt forcé sur les villes, contributions de guerre à payer par les villages déclarés rebelles, changement de destination des fonds affectés par l'État pour des dépenses d'ordre public, emprunts à la caisse de l'armée d'Italie, réquisitions sur la caisse du receveur général ; et, non contente de ces étranges procédés, elle réclame à l'État, comme lui étant due, une somme de 213 220 francs pour supplément applicable aux dépenses municipales et départementales.

Le *Compte rendu par l'Administration centrale du Liamone (Ans V, VI et VII)*, imprimé à l'imprimerie de la République en l'an IX, ne révèle pas seulement des faits et des chiffres ; il permet de constater un état d'esprit : c'est que la France doit au département du Liamone de l'entretenir; en 1791, Monestier, l'un des commissaires civils envoyés en Corse, constatait que la Corse qui, « sous l'ancien régime, coûtait annuellement à la France de 7 à 800 000 livres », ne pourrait pas, sous le nouveau, coûter annuellement moins de trois

millions, alors que « la totalité des contributions foncière et mobilière ne s'élevait qu'à 284 800 livres ». Sur ces contributions, il était plus sage à présent de ne point compter ; mais, mises à part les dépenses du culte, portées jadis pour 1 200 900 livres et désormais supprimées, les évaluations données par Monestier se trouvaient encore dépassées, puisque, en dehors des dépenses de l'armée, de la gendarmerie, et de tous les services d'État, elles montaient, pour le seul département du Liamone, selon l'évaluation des administrateurs, rien que pour la justice et l'administration, à plus de 150 000 francs pour les dépenses départementales et à 218 000 francs pour les dépenses municipales et communales.

Cette exploitation eût pu sembler aux vainqueurs de l'an V une suffisante occupation, mais ils n'eussent point été de leur race si, entre eux, ils ne se fussent querellés. Autant qu'on le démêle des lettres de Lucien, les Ajacciens, après avoir écarté les gens de Sartène et donné une bonne leçon à ceux de Vico, devaient, de ceux-ci, rallier ceux qui pouvaient leur être utiles. « Chiappe, Abbatucci, voilà les intrigants contre lesquels tu dois être naturellement en garde, écrivait Lucien à Costa le 8 messidor an VI. Si notre éloignement les enhardit, que ta présence et *ton art de réunir les patriotes*, les réduise à leur élément naturel, l'impuissance... Moltedo et Cittadella et toi, vous êtes nos amis naturels... Il ne faut donc pas vous diviser, sans quoi vous deviendrez faibles et dupes... Maintiens donc l'équilibre, réunis les Vicolai, défends-les, éloigne et défie-toi de l'ardeur toute nouvelle avec laquelle t'entourent les méchants, joyeux de pouvoir détruire Moltedo aujourd'hui, plus heureux s'ils pouvaient te détruire demain et qui, malgré l'immensité qui nous sépare ne seraient heureux qu'en pouvant nous donner le coup de pied de l'âne. »

Et il ajoutait avec cette robuste confiance en soi qui ne l'abandonna jamais : « Cittadella, que j'ai rallié et qui est un bon enfant, *lorsqu'on le serre de près*, se réunira à moi. Nous t'écrirons de concert ainsi qu'à l'Administration. Répondez-nous collectivement et sans aigreur. S'il y a des plaintes à porter, qu'elles soient tranquilles, comme la justice. Écrivez avec confiance, parce que je veille... »

Costa eût encore suivi ces conseils, mais Pietri et Campi

avaient engagé la lutte avec les Vicolai ; ils avaient été suivis par Leca et Pandolfi, et Costa se laissa entraîner. Ils n'avaient pas besoin d'un ennemi tel que Cittadella qui, fort avant dans l'intimité de Merlin, passait pour donner des leçons d'italien à la fille du Directeur, et qui, sachant à merveille tout ce qui s'était passé en Corse durant l'occupation anglaise, connaissait le faible de chacun. Les façons dont l'Administration du Liamone gérait les deniers publics avaient attiré l'attention du ministre des Finances ; les plaintes que faisaient les juges de n'être point payés trouvaient des échos au ministère de la Justice, et le ministre de l'Intérieur prenait ombrage, non pas tant de la désinvolture avec laquelle on traitait les lois que des dénonciations portées contre certains administrateurs, incapables d'exercer des fonctions publiques pour avoir été employés par les Anglais.

Les Bonaparte firent tête violemment : au ministre des Finances ils écrivent, le 8 thermidor : « Nous vous observons, citoyen ministre, 1° que si le travail des contributions n'est pas fait, la faute n'en est pas aux administrateurs, dont la conduite politique et administrative ne laisse rien à désirer ; mais que ce retard a été causé par les révoltes sans cesse renaissantes, et vous sentez que, lorsqu'un département est troublé par des rebelles, il est impossible d'asseoir le service des contributions. Les administrateurs y travaillent à présent avec ardeur. 2° Quant aux fonds qu'on les accuse de détourner pour s'en servir, ils ne se sont servis que des fonds mis à leur disposition par le commissaire du gouvernement Miot et de ceux que vous-même leur avez accordés par votre dépêche du 27 fructidor an V, en les autorisant à imposer sur les personnes les plus aisées les sommes nécessaires à leurs dépenses urgentes. Au reste, citoyen ministre, le commissaire du Directoire exécutif près le département du Liamone nous annonce qu'il vous a écrit à ce sujet une longue lettre en date du 19 prairial dernier. Nous vous prions de vous la faire représenter et de juger avec indulgence les opérations de notre administration centrale dont le zèle égale le civisme. » Au ministre de la Justice, ils écrivent : « L'on doit attribuer le retard dont se plaignent les juges à la pénurie de fonds dans laquelle se trouve continuellement le dépar-

tement et non à l'Administration centrale. Le civisme des membres qui la composent est assez connu. Je prie le ministre de la Justice de ne pas s'arrêter à ce que pourraient lui suggérer contre eux quelques intrigants qui, depuis la dernière assemblée électorale, voyant d'un œil jaloux le vœu du peuple prononcé en faveur de l'Administration, se sont déclarés ouvertement contre elle et emploient toute sorte de moyens pour la desservir auprès du gouvernement... » « La cause de la pénurie où languit le département du Liamone provient en grande partie, ajoute Lucien, de ce que, pendant que je me trouvais à la tête de l'Administration militaire dans cette division, les Administrateurs du département fournirent plus de soixante mille francs pour la solde des troupes et pour lesquels ils ont même engagé leur crédit personnel[1]. Voilà la seule réponse que l'on peut faire aux juges qui ont l'injustice de se plaindre d'une manière si peu convenable à des républicains. »

* * *

Ces arguments eussent porté sans doute, quelque bizarres qu'ils dussent paraître, si Lucien avait imité la conduite de Joseph et qu'il fût « resté en bon accord avec le Directoire »; mais il ne perdait aucune occasion de l'attaquer; le 19 thermidor, il avait prononcé un discours pour repousser, comme mesure inquisitoriale et tyrannique, la proposition d'ordonner la fermeture des boutiques le dimanche; le 27, il s'était élevé violemment contre la proposition d'un impôt sur le sel; le 29, il avait flétri « la faction des dilapidateurs » et fait arrêter par le Conseil qu'il se formerait toujours en comité général lorsqu'il s'agirait de discuter sur les finances; le

1. Cette assertion est encore inexacte. Si, « en germinal an V, le général commandant le département requit l'administration de verser dans le plus court délai à la caisse militaire la somme de 40 000 francs et ce par le moyen d'un emprunt »; si, le 3 floréal, la perception de cet emprunt fut ordonnée, il ne fut perçu en réalité que 1 900 francs à Bonifacio et 11 400 francs à Ajaccio. Encore ces 11 400 francs furent-ils remboursés aux citoyens d'Ajaccio sur le produit d'une lettre de change de 40 000 francs expédiée par le général Bonaparte sur les fonds de l'armée d'Italie. Ces 40 000 francs, diminués des 11 400 francs remboursés furent employés par les administrateurs « à acquitter les dettes qu'ils avaient d'ailleurs contractées ».

3 fructidor, il avait, avec une extrême violence, dénoncé les innovations que le Directoire préparait dans la Cisalpine et déclaré que les atteintes portées à sa Constitution ne seraient qu'un essai pour renverser la Constitution en France ; le 8 fructidor, il s'était opposé à la prorogation, pour plus de trois mois, de la loi qui mettait les presses sous la surveillance du gouvernement. Il se posait en adversaire au Conseil, il prenait une importance, puisque, le 2 fructidor, il avait été élu le premier des quatre secrétaires, et il ne se faisait pas faute de s'en donner, témoin les manifestations auxquelles il se livrait le 1er vendémiaire an VII, lorsqu'il invitait ses collègues à renouveler le serment de mourir pour la Constitution de l'an III. Ces démonstrations n'avançaient point les affaires de Costa et des administrateurs, de plus en plus menacés. Par Barras, on parviendrait peut-être à parer le coup. Joseph et Lucien lui écrivent, le 5 vendémiaire : « Nous sommes ici les défenseurs naturels des citoyens inculpés. Leur patriotisme est au-dessus des soupçons. Ils ont constamment combattu les Anglais durant le temps qu'ils ont été les maîtres de l'île ou les ennemis de la République dans le continent, et n'ont pas plié un front soumis sous les ennemis du nom français. »

Cela fait, Lucien, à son ordinaire, se rassure : sans doute il conseille à Costa une certaine modération : « Il ne faut pas, lui écrit-il, que l'Administration centrale pousse à bout ceux qui se sont montrés contre elle : faites-leur connaître, sans les aigrir, les lois et la rigueur qu'elles exigent que l'on emploie contre les ennemis de l'ordre et du gouvernement, et soyez persuadés qu'ils ne s'écarteront jamais de leur devoir. » Il lui suggère de ne point s'obstiner à des demandes qui, par leur exagération ou leur illégalité, donneraient prise aux ennemis; mais il continue à porter beau : « De la fermeté et de la rigueur, s'écrie-t-il, mais pas de l'outrance! » Il ne met pas en question qu'il ne fasse nommer par le Directoire les commissaires près les Administrations municipales que le clan aura désignés, alors que, déjà, une contre-liste a été dressée par Cittadella, qui a exclu, sous prétexte qu'ils sont parents d'émigrés ou qu'ils ont servi les Anglais, les meilleurs amis des Bonaparte.

Faut-il croire que le 22 vendémiaire, en s'avisant de porter la parole, au nom du Conseil qui ne lui a donné aucun mandat, pour féliciter Jourdan, quittant son siège de député pour le commandement de l'armée, Lucien achève sa brouille avec le Directoire, ou la mesure qui va frapper ses amis est-elle déjà prise? Quoi qu'il en soit, le 27, le Directoire destitue Costa et le remplace par un nommé de Franchi, ci-devant prêtre et, depuis, commissaire près une administration de canton. En même temps, les administrateurs Leca, Pandolfi et Pietri, sont déclarés provisoirement atteints par les lois des 19 fructidor an V, 9 frimaire et 5 ventôse an VI, sur les ex-nobles et les partisans des Anglais, et ils sont remplacés par trois ennemis des Bonaparte, Maestroni, Rusterucci et Philippi. Le coup est rude. N'ayant pu le prévenir, Lucien s'efforce d'abord de faire rapporter l'arrêté. « Ses instances » et celles de Joseph sont vaines. « Le Directoire persiste, en majorité, pour la destitution. » Alors, tant bien que mal, il cherche une explication qui, s'il est possible, augmente son prestige en Corse et assigne, à cette diminution de son crédit à Paris, de ces causes majeures qui intéressent la politique entière de l'Europe, « Le Directoire, écrit-il à Costa, a voulu changer la Constitution de la Cisalpine. Tu sais que je m'y suis opposé. — Le citoyen Merlin, dont le secrétaire rédige un journal, s'est avisé de faire insérer une diatribe à ce sujet contre moi. Je lui ai répondu dans le journal des Représentants du Peuple, d'une manière à imposer silence aux calomniateurs. Ne pouvant pas répondre, il a songé à se venger, et, se ressouvenant que Cittadella demandait la destitution des Administrateurs que nous défendons, il a appuyé sa demande *rejetée jusqu'alors* et il a induit ses collègues à signer l'arrêté. Ainsi, les causes de votre destitution sont : votre attachement à nous, la bassesse de Cittadella qui va donner des leçons d'italien à la fille de Merlin et joint la lâcheté à l'audace, l'amour-propre blessé d'un directeur et la faiblesse des autres. — Des raisons aussi coupables ne peuvent pas longtemps résister et j'espère que bientôt vous démasquerez vos accusateurs et que le Directoire réparera son injustice. »

Vis-à-vis du Directoire et des Ministres, l'attitude que Joseph et Lucien ont adoptée, est celle du dédain. Ils se désin-

téressent et, de haut, ils signifient la rupture : « Comme je ne veux point entrer en lutte avec le citoyen Cittadella, écrit Lucien au ministre de la Justice, et que nous ne pouvons plus répondre de la tranquillité du département depuis que la religion du Directoire a été surprise au point d'en destituer, contre notre avis, les Administrateurs et le Commissaire, dont le patriotisme nous en était une garantie certaine, nous vous prévenons, citoyen ministre, que nous nous déclarons absolument étrangers à tout ce qui pourrait arriver de fâcheux dans le Liamone, les hommes qui seuls avaient droit à la confiance du gouvernement et à la nôtre, surtout dans ces moments où les Anglais menacent toute la Corse, venant d'être destitués et ne pouvant, partant plus inspirer au peuple la haine qu'ils ont tant de fois fait paraître contre les ennemis de la République. » Et, au ministre de l'Intérieur qui, d'après les avis antérieurs de l'Administration départementale et les sollicitations des Bonaparte eux-mêmes, a prononcé le désarmement des habitants, Lucien répond en élevant cette distinction subtile : « Cette mesure n'aurait pu que tourner à l'avantage de tout le département si l'Administration était toujours composée des membres qui l'ont sollicitée et qui avaient su mériter la confiance de leurs administrés ; mais nous croyons que depuis que, l'on a surpris la religion du Directoire et que on l'a porté à destituer les Administrateurs, ainsi que le Commissaire, elle ne peut qu'y mettre le feu et encourager les ennemis de la République rentrés dans l'ordre par l'exécution sévère des lois. Au reste, citoyen ministre, comme le Gouvernement a pris cette détermination contre notre avis, nous nous déclarons étrangers à tout ce qui pourrait y arriver de fâcheux. »

Cette passivité dans l'attitude ne va pas toutefois, de la part de Lucien, jusqu'à lui faire négliger ses intérêts. A défaut de l'Administration départementale qui semble bien lui échapper, le clan tient encore les tribunaux et, par là, une part importante du pouvoir. Cittadella continuant son travail. a remontré que certains des juges sont « d'ex-nobles », et par suite qu'ils ne peuvent siéger. « Ils sont dans l'exception portée par les lois, réplique Lucien ; le Tribunal leur a en conséquence ordonné de reprendre leurs fonctions. Ces juges,

ajoute-t-il, sont très républicains et très estimables, mais ils sont les jouets de l'intrigue et nous n'aurons peut-être pas plus la force de les défendre que nous n'avons eu celle de défendre les braves Administrateurs du Liamone... Cependant nous vous déclarons encore que la justice, l'intérêt public et notre suffrage sont également en faveur des juges que l'on avait faussement dénoncés et dont nous vous demandons la réintégration. — Au reste, si leur attachement pour nous est un crime aux yeux de certaines personnes, nous sommes assurés qu'ils seront fiers de ce crime-là et que notre estime les dédommagera de l'acte qui les destituerait injustement. »

***

L'utilité qu'il y a pour le clan à conserver la main sur les tribunaux est démontrée à Ajaccio, presque au moment où Lucien en témoigne. Aussitôt que les Administrateurs du département ont appris la destitution de Costa et son remplacement par de Franchi, avant que la nouvelle fût publique, ils se sont concertés avec les juges du Tribunal criminel, ont fait arrêter de Franchi comme prêtre réfractaire et ont ordonné qu'il fût incarcéré à la citadelle. Cela est bon ; mais ils ont compté sans Lafon, le général commandant la subdivision qui, s'il n'a point reçu d'expédition officielle de l'arrêté du Directoire, en connaît l'existence ; comme la citadelle dépend de lui et du chef de brigade Ramand, qui commande la place, il en assigne l'enceinte pour prison à de Franchi (11 frimaire) ; il avise le général Ambert, commandant en chef dans l'île, qui, en proclamant l'état de siège, dans le Liamone, place l'Administration départementale et les Administrations de cantons sous la main des autorités militaires ; en vertu de ses nouveaux pouvoirs, Lafon, dès le même jour, met de Franchi en liberté, et, le 14 nivôse, déférant à la réquisition des administrateurs nommés en remplacement de Pietri, Leca et Pandolfi, il les fait installer par le commandant de place. De Franchi prend possession de ses fonctions de commissaire du Directoire : l'Administration départementale est « régénérée ».

Mais les choses ne peuvent en rester là : le Directoire,

averti de cette étrange rébellion, a pris, le 7 nivôse, un arrêté qui annule les procédures ouvertes contre De Franchi, et ordonne l'arrestation de Pietri, Leca, Pandolfi et Costa, « prévenus de conspiration contre la sûreté de l'État et d'usurpation de pouvoirs ». Les prévenus devraient être traduits devant le tribunal criminel du Liamone, et leur acquittement dès lors ne serait pas douteux ; mais Cittadella veille : il remontre au Directoire « qu'il est à craindre que le directeur du jury et les tribunaux de l'île de Corse ne puissent procéder dans cette affaire avec la liberté et l'impartialité que demande la justice ». Le Directoire saisit donc le Tribunal de cassation d'une demande de renvoi devant un autre tribunal pour cause de suspicion légitime, et, dès le 13 nivôse, le Tribunal de cassation, faisant droit, renvoie les inculpés devant le directeur du jury de Brignoles (Var).

Après cinq semaines, l'arrêté parvient en Corse, — ce qui montre la poste deux fois plus rapide et les employés deux fois plus empressés que lors de l'élection de Lucien, — et il est mis à exécution le 21 pluviôse, sur l'ordre du général Lafon, par les soins du chef de brigade Ramand, sauf en ce qui concerne Antoine-Jean Pietri qui, muni d'un passeport régulier, se trouve sur le continent près des Bonaparte, auxquels il est venu porter les nouvelles et exposer les faits. Au dire des nouveaux administrateurs, sur ces arrestations, le clan manifeste et s'insurge. Dans la nuit du 22, « des brigands armés, en troupes, au son du tambour et poussant des cris alarmants : « Vive les terroristes ! M... pour les modérés ! » parcourent toute la ville ; le 23, d'autres brigands entrent en ville, à cheval, armés et le sabre à la main et excitant par (ses ?) opérations le peuple à l'anarchie » ; le 30, lorsque Ramand escorte les inculpés jusqu'au port où ils doivent être embarqués pour Brignoles, sur l'aviso *la Dorade*, il est suivi à distance par un rassemblement qui jette des cris de « Vive la liberté ! Vive Bonaparte ! » Le cri de « M... pour les modérés ! » ayant aussi été proféré, Ramand « se porte rapidement à l'endroit d'où il est parti et annonce, d'une façon vive, que ce cri est inconstitutionnel ». Toutefois, il s'en tient à des harangues, tandis que l'Administration départementale, sur la réquisition de de Franchi, ordonne l'arrestation et

la détention dans les prisons de la citadelle, « jusqu'à ce que la paix publique soit assurée », de neuf individus « insubordonnés qui tâchent toujours de semer la discorde et jeter le trouble parmi le peuple ». Ce sont tous des parents ou amis des Bonaparte et non des moindres : Barberi, Ucciani, Suche, Gallinaccio, Donzella, Rocco Bastelica, Follacci, Rocco et Lorica, la plupart occupant des fonctions publiques ou remplissant des charges municipales.

Tout aussitôt, le Tribunal criminel riposte. Le directeur du jury inculpe, pour adresse et réunion séditieuses, un nommé Ponte, qui a fait signer une adresse de remerciements au Directoire pour les changements opérés dans l'Administration centrale, et, sur réquisition du directeur du jury, l'Administration municipale fait incarcérer dans les prisons de la ville Ponte et sept individus qui ont signé l'adresse. En même temps, l'accusateur public invite dans les termes les plus forts le commandant de place à relâcher les neuf « insubordonnés ».

L'Administration départementale, n'osant s'en prendre encore au Tribunal criminel, suspend trois membres de l'Administration municipale et les remplace immédiatement par des hommes de son choix. Ramand, au milieu de ces conflits auxquels un continental ne peut rien comprendre, perd la tête et lance des proclamations annonçant des mesures terribles, car, dit-il, « mon caractère et mon état ne me permettent de faiblir devant aucune puissance, et ma seule crainte pourrait être de manquer à la Loi ». Croyant voir dans l'Administration départementale « l'organe du Gouvernement », il s'attache à elle et, d'accord en tout avec Lafon, son général, il suit son impulsion. L'autorité militaire ordonne donc la mise en liberté de Ponte et de ses amis, inculpés par le directeur du jury ; elle maintient en prison les neuf « insubordonnés », amis et parents des Bonaparte ; elle déclare Paolo Follacci *chef de révolte*, et enjoint qu'il soit poursuivi comme tel, et elle expulse du département le citoyen Planche, ci-devant secrétaire de l'Administration centrale du département et actuellement employé du bureau de l'Administration municipale. Sous le régime de l'état de siège, l'arbitraire le plus brutal règne dans Ajaccio.

Ce qui pousse de Franchi, Maestroni et leurs amis à orga-

niser à Ajaccio ce régime de terreur, c'est l'approche des Assemblées primaires qui doivent être tenues le 1er germinal pour désigner les électeurs par qui seront élus, le 21, trois membres de l'Administration départementale, un juré près la Haute Cour nationale et trois juges. C'est là le coup de partie qu'il leur faut gagner pour renverser définitivement l'autorité du clan. Aussi, viennent-ils de suspendre, comme ex-nobles et inaptes aux fonctions publiques, six des juges civils et criminels, et comptent-ils s'emparer aussi des tribunaux. Alors ils tiendraient tous les ressorts : l'Administration départementale, car, même s'ils sont acquittés à Brignoles, Costa, Pietri, Pandolfi et Leca ne peuvent être revenus à temps à Ajaccio pour se présenter aux élections ; les Administrations municipales, car l'Administration départementale suspend à son gré ; l'autorité militaire, car Lafon et Ramand sont leurs hommes ; l'autorité judiciaire, car les ex-nobles suspendus ne seront pas éligibles. Mais là ils ont compté sans les tribunaux qui enjoignent aux juges suspendus de reprendre leurs fonctions, et sans les Bonaparte, avec qui Lambrechts, le ministre de la Justice, ne se soucie pas de rompre.

D'ailleurs, s'ils travaillent en vue des élections, de leur côté, Joseph et Lucien ne restent pas inactifs. Au moment où ils ne connaissaient encore que la destitution de leurs amis de l'Administration départementale et où ils ignoraient l'arrêté du Directoire et le jugement du Tribunal de cassation ordonnant leur arrestation et leur traduction devant le jury de Brignoles, les Bonaparte, dès le 15 pluviôse, ont décidé d'envoyer à Ajaccio Ramolino et Fesch pour conduire la manœuvre; sur la nouvelle de l'arrestation et de l'embarquement des inculpés, Ramolino a reçu l'ordre de rester à leur portée, mais Fesch a dû continuer sa route. Lucien, courant au ministère de la Justice, a arraché de Lambrechts l'ordre d'élargir Costa, mais cet ordre est arrivé trop tard à Toulon; il faudrait, pour que Costa fût relaxé, un jugement du Tribunal de cassation. « Pour l'obtenir, écrit Lucien, il faudrait solliciter les lâches qui vous oppriment, et nous croyons plus honorable, et pour nous et pour toi, de ne devoir ta liberté qu'au jury. » Mais la revanche est proche. Lucien l'atteste, et il en tire occasion pour exercer son éloquence et

rappeler, sans trop de souci d'une vaine exactitude, sa propre histoire : « Lorsqu'on est persécuté par l'intrigue et le pouvoir arbitraire, s'écrie-t-il, on doit redoubler de courage : à peu de distance de la prison qui vous renferme, on voit le fort Saint-Jean où j'ai été enfermé, pour la même cause que vous, dans des cachots teints du sang de ceux que l'on venait d'égorger depuis peu de jours... Je n'avais pour juges que des assassins et vous avez un jury qui, sans doute, vous rendra bientôt à la liberté. »

Malgré cette confiance qu'il affecte, il sait qu'il faut s'aider pour réussir et il n'y manque pas. D'abord, son beau-frère Boyer, qui, dans le Var, est devenu un personnage d'importance, sera mis en mouvement; les prisonniers pourront lui demander tout ce dont ils auront besoin, même les fonds nécessaires pour obtenir leur liberté sous caution. Un parent des Clary, Ricard, est commissaire du Directoire : « Il ne négligera rien pour presser le jugement. Pietri partira dans quelques jours avec copie du contre-ordre pour Costa et d'autres lettres de recommandation pour Brignoles. » Ramolino reviendra de Corse « avec un jeune homme très instruit qui pressera la décision de l'affaire. » Par les Clary, Joseph a quantité de parents et d'alliés dans le Var, il les requiert tous, — en particulier les administrateurs et les juges au Tribunal criminel, et c'est à eux, bien plus qu'aux prisonniers, qu'il s'adresse quand il écrit à ceux-ci : « Citoyens, le citoyen Pietri, parti hier de Paris, arrivera auprès de vous en même temps que ma lettre. Il vous instruira des intrigues obscures auxquelles vous devez attribuer les vexations dont vous êtes les victimes. Heureusement, elles s'approchent de leur terme puisque vous êtes au moment d'être jugés par un jury qui sera, sans doute, composé de républicains intègres et vertueux. Je ne doute pas que leur conviction ne soit bientôt formée.

» Il ne nous restera plus qu'à gémir d'actes aussi injustes qui se multiplient malheureusement beaucoup trop sous le régime de la liberté. Faut-il que des patriotes qui comme vous ont tout sacrifié à sa cause soient les premiers frappés ? L'on dirait que le pouvoir arbitraire se venge en cherchant ses victimes dans les rangs de ses plus ardents ennemis. Il ne

parviendra pas sans doute à vous faire dire : « Vertu ! Liberté ! Patriotisme ! seriez-vous des chimères ?... » L'homme avili, l'ennemi du système représentatif, saisit le premier trait que la malveillance lui envoie pour le diriger, avec ce blasphème, contre le système et les principes libéraux qui ne sont pas comptables de l'erreur de quelques individus, de l'injustice de quelques autres. — L'homme libre souffre et se tait. — Le moment de parler arrive enfin : tel est celui que vous offre le jury de Brignoles. Il se livre alors à toute la chaleur d'une âme forte et passionnée pour la liberté et la République. L'innocence finit par triompher.

» Quel que soit le résultat des élections dans un département auquel on vous a arrachés, vous devez vous convaincre que les habitants de nos montagnes, pour qui la justice n'est pas un terme dérisoire ni un dogme obscur, vous tiendront compte des persécutions auxquelles on vous livre pour vous faire perdre leur confiance. Les âmes avilies qui ont conçu cet infernal projet ne savent pas que la persécution fortifie dans les âmes fortes, ardentes et généreuses, telles que celles de nos insulaires, l'amitié, l'estime, la confiance et tous les sentiments affectueux. Croyez aux miens ; donnez-moi de vos nouvelles. La déclaration du jury de Brignoles est la seule réponse digne de votre cœur et de vous. »

Une telle profession de foi, d'un ton qui ne souffre point la réplique et qui, se parant du nom de Bonaparte, s'appuie aussi dans le Var de l'influence très réelle des Clary, ne peut manquer de produire son effet, mais, lorsque les Administrateurs du Liamone et Costa ont été innocentés par le jury, c'est vers le 18 germinal, et les adversaires des Bonaparte ont gagné les élections. Ils n'ont pourtant pas eu le champ libre, et la lutte a été chaude. Si, pour la soutenir, le clan n'a pu compter ni sur le général Lafon, ni sur le chef de brigade Ramand, et encore moins sur le général Ambert, il a cherché des auxiliaires dans les rangs de la 86e. Les amis des Bonaparte se sont dit que, dans les Bonaparte menacés, les soldats verraient d'abord le Général et qu'ils ne résisteraient pas à son nom. Le plan formé, restait à l'exécuter et à *pratiquer* la garnison. Sous prétexte d'exercer sa charge, l'accusateur public Peraldi s'est introduit dans la citadelle;

grâce à son titre, il est entré dans les prisons où un certain nombre de grenadiers étaient détenus par ordre de l'autorité militaire ; il a causé avec eux, il les a endoctrinés et les a séduits. Le commandant de place lui a bien interdit, au mépris de la loi, l'entrée de la citadelle où sont détenus sur l'ordre de l'Administration départementale, les prétendus « insubordonnés », mais il était trop tard, et les soldats savaient ce qu'ils devaient savoir. En même temps, Fesch, arrivé du continent et rejoint bientôt par Ramolino, a apporté, avec les dernières instructions de Joseph et de Lucien, les munitions nécessaires pour la bataille électorale : ce qui n'a pas été sans rétablir la confiance et relever les espérances attestées chaque jour par des manifestations tumultueuses. Mais il a fallu compter avec Lafon et Ramand, que l'Administration départementale inspirait et dirigeait.

En vue des troubles pouvant résulter des assemblées primaires, le général a ordonné des précautions inusitées. Le commandant de place a visité avec le plus grand soin les locaux où elles devront se tenir ; la garnison tout entière a été mise sur pied ; les postes de police ont été doublés ; des sentinelles ont été posées partout. Grâce à l'état de siège, de Franchi et Maestroni se bercent de l'idée que les bonapartistes intimidés n'oseront pas paraître ou que, s'ils se présentent aux électeurs primaires, ceux-ci n'oseront pas leur donner de suffrages.

Pourtant il en faut si peu ! Sous le régime de la Constitution de l'an III, le procédé usité par les partis qui se trouvent en minorité dans les Assemblées primaires ou électorales, consiste à proclamer la scission, à tenir, parfois dans le même local où siège la majorité, une assemblée particulière, et à procéder à des élections tout comme l'autre assemblée, — et ce sont les élections de la minorité qui se trouvent validées lorsqu'on a le Gouvernement pour soi. Le procédé est trop judicieux pour n'avoir pas été aussitôt adopté par les Corses qui l'ont déjà mis en pratique dans le département du Golo ; et les primaires d'Ajaccio ne manquent pas de proclamer la scission, aussi bien dans l'Assemblée *intra muros* réunie aux Jésuites, que dans l'Assemblée *extra muros* réunie à l'église Saint-François. Dans chacune, deux présidents sont nommés

et chacun de ces présidents, prétendant son élection seule légale, réquisitionne la force armée. Dans l'Assemblée de Saint-François où Levie s'est établi président, comme dans l'Assemblée des Jésuites où c'est Fesch, entrent, sur cette réquisition, pour peu de temps d'ailleurs, des grenadiers de la 86e ; à leur apparition dans l'église des Jésuites, les parents d'émigrés et les ex-nobles qui se sont emparés d'une partie de la salle, s'empressent de fuir, et, à l'église Saint-François, où l'on se bat « à coup de planches et de morceaux de bois », il suffit d'un lieutenant et de cinq à six militaires pour enlever aux combattants les armes qu'ils se sont faites.

Mais ces soldats de la 86e n'ont-ils pas favorisé les bonapartistes en obéissant aux réquisitions de Fesch et de Levie ? L'Administration départementale le soutient : elle allègue que vingt-cinq grenadiers, subornés par des bourgeois, se sont promenés tumultueusement par la ville en insultant les modérés et les administrateurs, et en criant : « Vive la République ! vive Bonaparte ! » Le lendemain, 2 germinal, les mêmes scènes se sont renouvelées. Les Administrateurs protestent violemment près de l'autorité militaire qui se détermine à faire sortir d'Ajaccio la compagnie de grenadiers et à l'envoyer à Bocognano. On n'est pas sûr, il est vrai, que les grenadiers obéiront, et Ramand leur adresse, à cet effet, une proclamation persuasive : « Mes camarades, leur dit-il, *la force armée est essentiellement obéissante* ; c'est sur ce principe que repose la République ; la République repose sur le Gouvernement ; le Gouvernement sur les chefs militaires qu'il a nommés et qu'il surveille, et ceux-ci sur vous. Soyez donc obéissants, si vous êtes républicains, ou craignez d'encourir la disgrâce de votre patrie. » Ces arguments puissants sont écoutés, la compagnie de grenadiers part pour Bocognano, et Ramand se flatte qu'un tel exemple intimidera les mutins.

La tenue de l'Assemblée électorale a été fixée au 20 germinal. Lafon ne néglige rien pour y faire triompher de Franchi et ses amis qu'il estime les protégés du Directoire. Sur leur réquisition, il ordonne l'arrestation de sept partisans des Bonaparte, qu'il conduit dans les prisons de la citadelle pour y être « tenus au secret jusqu'à nouvel ordre, comme prévenus d'être fauteurs ou complices des troubles

qui ont eu lieu dans la commune d'Ajaccio le 2 germinal ». Cela porte à dix-huit le nombre des bonapartistes incarcérés ou expulsés en vertu de l'état de siège, hors de toutes formes légales, malgré les protestations des autorités judiciaires, et sur la seule dénonciation des autorités administratives. Ces incarcérations sont si peu justifiées que, le 17 germinal, sans autre forme de procès, Lafon remet en liberté les individus qu'il a fait arrêter le 6 ventôse et qui, après quarante et un jours de secret, n'ont été inculpés d'aucun délit.

Ce n'est point là pour l'arrêter ou changer ses opinions. Il propose au général Ambert, en vue de l'Assemblée électorale, des mesures de terreur qui sont immédiatement adoptées : « Considérant, décrète Ambert le 11 germinal, que l'époque de l'Assemblée électorale, en amenant dans cette commune un grand nombre de citoyens, pourrait entraîner de grands inconvénients pour la sûreté publique ; qu'il y aurait tout à craindre que les partis qui se sont déclarés dans cette commune n'emploient tous les moyens pour y attirer tous ceux qui seraient assez faibles pour se laisser gagner, l'entrée dans la commune d'Ajaccio est interdite à quiconque n'est pas électeur ou n'est pas muni d'un passeport délivré par l'Administration municipale de son canton et approuvé par le commandant militaire de l'arrondissement ; toute réunion au-dessus de trois personnes sera dissipée par la force, et les contrevenants seront traduits devant le Conseil de guerre ; tous les postes seront doublés ; des patrouilles nombreuses et fréquentes parcourront les rues pour protéger la liberté des électeurs ; deux brigades de gendarmerie veilleront aux portes des salles ; deux compagnies de la 80e, avec deux de la 23e légère, appelées de l'intérieur, occuperont les abords de l'église des Jésuites et de l'église Saint-François ; nulle troupe armée ne pourra pénétrer dans le lieu de réunion des électeurs sans une réquisition écrite du président. »

Mais quel président? A peine, le 21, l'assemblée électorale est-elle réunie aux ci-devant Jésuites que la scission est déclarée et qu'il se trouve deux présidents d'âge, qui protestent l'un contre l'autre. La majorité des électeurs nomme pour président définitif Grimaldi, avec Maestroni et de

Franchi pour assesseurs, et Grimaldi s'empresse de réquisitionner la force armée pour expulser la minorité composée, dit-il, de sept électeurs véritables et d'une quarantaine de faux électeurs : cette minorité se met en défense, car le premier soin des électeurs en entrant dans l'église a été de briser les chaises, les bancs, les planches qui s'y trouvaient, et de s'armer des débris. Les deux partis, rangés en face l'un de l'autre, s'observent donc et s'injurient, sans pourtant se porter des coups. Le capitaine commandant le piquet, sur une nouvelle réquisition de Grimaldi revêtue de toutes les formes légales, et sur l'ordre du commandant de place, entre dans l'église avec trente hommes. Il est accueilli par les cris de : « Vive la République ! Vive Bonaparte ! » poussés par la minorité. Il interpose, entre les deux partis, une haie de grenadiers, et exige que, d'abord, les électeurs déposent les morceaux de bois dont ils se sont armés. Les cris continuent, d'un côté : « Vive Bonaparte ! Vive la République ! » de l'autre : « A bas Bonaparte ! Vive le roi ! » Les grenadiers attestent que ce cri a été proféré ; les officiers disent ne l'avoir pas entendu. Les soldats obéissent pourtant, lorsque Grimaldi ordonne que l'on jette dehors les scissionnaires ; mais c'est d'une telle humeur que leur commandant juge à propos de leur faire quitter l'église. Au dehors, les scissionnaires, qui ont élu pour président provisoire Santucci, les entourent ; tandis que Fesch et Pô les haranguent et les déterminent. Ils rentrent dans l'église baïonnette en avant et fusil chargé pour disperser les royalistes, les émigrés et les ennemis de leur général. Les officiers s'interposent, parviennent à les ramener à la citadelle, et, sous la protection des gendarmes, l'Assemblée électorale que préside Grimaldi continue sa séance.

Mais il a fallu que Ramand et Lafon cédassent quelque chose aux soldats : eux-mêmes se sont effrayés de prêter les mains à une mesure sur laquelle ils ont des doutes et ils laissent, après l'Assemblée Grimaldi, l'Assemblée Santucci, dont Bacciolo Conti, gendarme en activité, a été élu président définitif, tenir ses séances. Et alors, successivement, dans le même local, les deux assemblées fonctionnent pour élire, chacune, un juré près la Haute-Cour Nationale, trois membres de l'Administration départementale et trois juges. Grimaldi multiplie en vain ses

réquisitions au général Lafon pour qu'il fasse arrêter Conti, Santucci, Fesch et les électeurs qui les ont suivis. Lafon recule devant un acte qui achèverait d'exaspérer sa troupe qu'il contient à si grand'peine, et il laisse s'opérer en paix les opérations de l'Assemblée scissionnaire.

A peine celle-ci est-elle terminée que, le 27 germinal, le commissaire du Directoire et l'Administration départementale dénoncent, pour être poursuivis selon la rigueur des lois : « 1° les autorités judiciaires du département comme étant généralement vendues à l'anarchie, livrées depuis longtemps à la vénalité et aux passions diverses et ne pouvant que contribuer au malheur du peuple ; 2° le nommé Joseph Fesch, résidant à Ajaccio, comme chef de la faction anarchique qui se couvre du nom de Bonaparte, dont il est l'oncle maternel, retiré en Italie depuis l'an IV, où il a ramassé d'immenses richesses qui ont contribué à la réussite de ses projets ; Fesch est accusé d'avoir accepté, contrairement à la loi du 9 frimaire an VI, la présidence d'une scission d'une section de l'Assemblée primaire du canton d'Ajaccio et, par suite, les fonctions d'électeur ; d'avoir, dans le lieu des séances de l'Assemblée électorale, tenu des discours incendiaires tendant à révolter les troupes sous les armes contre l'Assemblée électorale et contre les chefs militaires et à compromettre ainsi la sûreté intérieure et extérieure de la République. »

L'Administration départementale dénonce encore Pô, commissaire du Directoire Exécutif près l'Administration municipale du canton d'Ajaccio, Péraldi, accusateur public, Luchini, président du Tribunal criminel, Poggi, juge, Étienne Conti, membre de l'Administration centrale, Boiron, substitut du Commissaire du Directoire près les Tribunaux, sans parler de Ramolino, qui n'est point directement inculpé, mais accusé « d'avoir été l'émissaire depuis longtemps attendu et venant de Paris même, « ce Ramolino, né pour l'intrigue et la fraude ».

Devant l'arrestation de l'oncle du général Bonaparte, et sa mise en accusation sous l'inculpation d'un crime capital, devant les folies de persécution que l'Assemblée départementale propose, Lafon hésite et recule. Ambert a cru donner satisfaction à de Franchi en ordonnant l'arrestation de Normand, chef

de la 86e demi-brigade, « qui va être transféré en France pour rendre compte de sa conduite au Gouvernement ». Mais les officiers de la 86e partagent tous les opinions de leur chef. A l'exception de Lafon, de son aide de camp et du commandant de place, nul militaire ne consent à fréquenter les ci-devant prêtres et les émigrés qui forment l'Administration départementale et celle-ci multiplie les dénonciations. « La troupe insubordonnée et en révolte nous a remplis d'effroi, écrit Maestroni au général Ambert, mais nous sommes au désespoir maintenant de voir ses chefs se mêler des mêmes désordres ; outre une fréquentation impolitique des chefs militaires avec les anarchistes, les ribotes qu'ils font ensemble chaque jour partiellement, les promenades, etc., hier, nous avons vu avec surprise une quarantaine de personnes se rassembler dans une maison de campagne où un repas était préparé, et nous les avons vus venir attroupés jusqu'à la place. Dans le café où ils ont fait la seconde réunion, parmi les assemblés étaient tous les chefs militaires, les neuf que vous avez fait sortir de prison dernièrement et d'autres chefs anarchistes. » Maestroni conclut en demandant l'arrestation de trente-deux citoyens, amis ou parents des Bonaparte : « Si ces scélérats sont punis et arrêtés, dit-il, la paix se rétablira dans ce département. Mais ce n'est pas assez de les arrêter, ajoute-t-il, car les dernières mesures seront dangereuses, comme nous en avons eu des exemples ; il faut opposer des mesures fortes à une intrigue effrontée qui menace une révolte capable de compromettre avec les citoyens paisibles ce malheureux département. »

Ainsi, avec l'appui d'Ambert, de Lafon et de Ramand, les ennemis des Bonaparte préparent on ne sait quel régime de terreur contre quiconque tient au clan, et, avec une âpreté souvent maladroite, ils retournent contre lui les mesures arbitraires que lui même a exercées contre eux. Le clan comprend à présent tous les *réfugiés*, c'est-à-dire les Corses proscrits par Paoli, qui ont dû fuir sur le continent et qui ont ainsi marqué leur attachement à la France. On les appelle anarchistes ; ils se déclarent patriotes : peut-être, au parti qu'ils ont pris jadis, ont-ils été amenés par des intérêts personnels plutôt que par des passions généreuses ; néanmoins,

en face de leurs ennemis, ex-prêtres ou émigrés, partisans de Paoli ou serviteurs des Anglais, ils ont droit à quelques égards, tout le moins à la justice, et, grâce à l'état de siège et à la façon dont il est appliqué par Ambert, ils sont sous le couteau.

***

Le clan dépossédé en Corse, la puissance des Bonaparte va s'écrouler, non seulement dans l'île, mais à Paris. Déjà, le 21 germinal, Joseph est sorti du Conseil des Cinq-Cents et, par suite de l'élection hors tour de Lucien, il n'a point à chercher un nouveau mandat que, d'ailleurs, les Assemblées primaire et électorale, telles qu'elles sont à présent constituées et dirigées, ne lui conféreraient point. Lucien, quelle que soit sa fatuité habituelle est inquiet, il se sent menacé, il sait qu'on prétend réveiller contre lui de mauvaises affaires : jadis, en l'an VI, il s'était associé à quelques amis pour armer un corsaire, *le Patriote*, et ce corsaire, plutôt pirate, a, dit-on, massacré l'équipage d'un navire marocain qui n'eût point été de bonne prise. Peu argenté comme il était alors, c'était pour lui une grosse question que l'argent qu'il en pouvait tirer. « Je te recommande l'affaire de ma prise, écrivait-il à Costa, le 26 nivôse an VI. Ramolino va à Ajaccio exprès. Si elle est déclarée bonne, il me revient au moins vingt mille livres pour mon quart. Aussi je te prie de défendre mes intérêts avec le zèle qu'exige l'amitié ». A chaque lettre qu'il écrivait de Bastia, il ajoutait en post-scriptum : « Je te recommande mes prises. » De Paris encore, il pressait Costa et, lorsque, à la fin, intervenait une solution conforme à ses désirs, il s'en déclarait très heureux; que ne donnerait-il pas à présent pour qu'elle eût été différente! Comment un homme tel que lui a-t-il pu se compromettre pour un si mince profit? Mais comment faire à présent? Il a les mains liées; s'il se rend trop importun, on lancera contre lui ce brûlot. Point d'autre politique que gagner du temps, tirer en longueur, chercher d'utiles complicités pour anéantir les preuves qui peuvent témoigner contre lui. Alors seulement il sera libéré et relèvera le front.

Comprenant la gravité de la situation en Corse, il s'emploie à remporter à Paris une victoire qui, en changeant la marche du Gouvernement, en écartant les ennemis qu'il s'est faits au Directoire et dans les ministères, lui assurera pour ses affaires insulaires un appui dont il a d'autant plus besoin qu'elles sont moins régulières. S'il prend part, en pluviôse, aux débats sur le rétablissement de l'impôt du sel, on ne le voit presque plus paraître à la tribune en germinal, floréal et prairial, mais, pour jouer son rôle dans la coulisse, il ne le tient pas moins utilement. Dès que Sieyès, élu au Directoire en remplacement de Rewbell, arrive à Paris, de Berlin où il était ambassadeur, Lucien s'abouche avec lui; peut-être a-t-il contribué à sa nomination, en tout cas, il se fait là un ami. On ne voit pas bien quel rôle il joue dans la destitution de Treilhard, mais lorsque, le 28 prairial, s'engage la lutte entre les Conseils et les Directeurs Merlin et La Révellière, il prend le commandement. Arena, qui est alors un de ses amis et qui, autant que lui est intéressé à la destitution de Merlin, protecteur de Cittadella, intervient avec la même énergie que Boulay (de la Meurthe). Le 30, Lucien est élu un des membres de la Commission des Onze, laquelle a de fait des pouvoirs dictatoriaux pour arracher à Merlin et à La Réveillère leur démission et qui s'en acquitte au mieux.

Faut-il croire, peut-on dire que le coup d'État du 30 Prairial a eu pour objet de sauver le clan et, par là même, les Bonaparte? Ce serait aller un peu loin; mais, dans la préparation et l'accomplissement du coup d'État, l'intérêt du clan a été pour quelque chose. Avec les Directeurs ennemis, tombent les ministres adverses. Bernadotte, beau-frère de Joseph, remplace sans doute à la Guerre, le 14 messidor, Milet-Mureau, et, dès le 23, Bernadotte délivre à Costa, ainsi réhabilité, l'emploi de médecin de l'hôpital d'Ajaccio. Mais Bernadotte fait mieux : ce même jour, 23 messidor, neuf jours après sa nomination, — combien de temps après sa prise de pouvoir? deux, trois jours au plus, — Bernadotte octroie au général Lafon un congé qu'il n'a pas demandé, il met brutalement en réforme Ramand, qui n'y comprend rien, et il ordonne à Normand, mis en liberté, d'aller reprendre le commandement de sa demi-brigade. Moins d'un mois après,

le 4 messidor, Ramolino est nommé par Quinette, ministre de l'Intérieur, commissaire du Directoire près le département du Liamone et, le 17 thermidor, Lucien écrit à Costa : « Ramolino te remettra, mon cher Costa, ta commission et ma lettre. Il te dira notre position et la circonstance qui m'oblige à garder des ménagements avec nos ennemis... Il te dira ce qu'il faut faire. — Embrasse nos amis. Lafon est parti en congé, mais il ne retournera plus en Corse, nous y enverrons un patriote décidé. Ce coquin de Ramand est réformé. — Normand est mis en liberté.

» Ramolino porte l'ordre de mettre en activité Bonelli, Poggi, Coetoni, Ternano, etc., etc.

» Nous nous portons tous bien ; je te prie de ne rien épargner, avec Ramolino, pour détruire ce qui existe sur mon compte. Alors tout ira rondement. »

Ainsi, expédition à Lafon de son congé, à Ramand de sa mise en réforme, à Normand de l'ordre de reprendre le commandement de sa demi-brigade. Ainsi Ramolino reprenant la place de Costa, les élus de l'assemblée scissionnaire mis en place des élus de la majorité, et l'Administration centrale du Liamone retournant aux mains du clan, c'est le fruit du 30 Prairial : ainsi Costa et Ramolino auront toute facilité pour rechercher et détruire les papiers gênants. Que fût-il arrivé si le *Journal des Hommes libres*, au lieu d'allégations sans preuves, avait publié, en thermidor, « ce qui existait sur le compte de Lucien » ? Lucien eût-il résisté ? Eût-il été nommé président des Cinq Cents ? Eût-il alors pu prendre, aux événements de brumaire, cette part qui fut prépondérante ?

Par cette suite de faits médiocres qui ne semblent intéresser que le plus médiocre des départements de la République, il se peut que le cours des événements ait été changé et que, sans eux, point de Consulat ni d'Empire.

FRÉDÉRIC MASSON

UN ÉPISODE D'AOUT 1870

LE RAVIN DE LA MORT[1]

Le 16 août, un peu après quatre heures de l'après-midi, le prince Frédéric-Charles, accouru de Pont-à-Mousson à franc étrier sur le champ de bataille de Rezonville, comprit tout de suite la position critique dans laquelle se trouvait le 3e corps d'armée allemand. Ce corps, engagé depuis le matin, avait, avec ses seules forces, tenu tête jusque-là à tous les efforts des corps de Frossard et de Canrobert, grâce à la surprise du premier engagement dont nos troupes avaient eu tant de peine à se remettre. Et voilà que maintenant les corps du maréchal Lebœuf et du général Ladmirault entraient en ligne, à la droite du maréchal Canrobert. Il fallait à tout prix les arrêter et manœuvrer sur leur flanc. Le prince Frédéric-Charles ne pouvait compter, pour cela, que sur les troupes du 10e corps allemand, en marche depuis le matin dans une direction excentrique. Il les fit appeler au combat.

Ce fut la 20e division (général-major von Kraatz-Koschlau) qui déboucha la première. Mais, si l'intervention du général von Kraatz suspendait notre mouvement en avant, elle ne réalisait point l'attaque de flanc, seule capable de l'arrêter. Il fallait attendre l'arrivée du reste du 10e corps. Or, le général

1. La plupart des détails relatés dans ce récit sont inédits et tirés des rapports demandés aux officiers allemands, au lendemain de la guerre.

von Schwartz-Koppen, commandant la 19e division, avait poursuivi sa route vers Saint-Hilaire avec la 38e brigade, malgré la persistance de la canonnade qu'il continuait à prendre pour le bruit d'un combat d'arrière-garde. Il arrivait à Saint-Hilaire, après une marche de vingt-neuf kilomètres, quand l'ordre lui parvint du général Voigts-Rhetz de se remettre en route et de revenir immédiatement sur Chambley. Le général obéit. Entre temps, il recevait des nouvelles de la bataille et était informé de la situation périlleuse où sa 37e brigade, déjà engagée, se débattait. Immédiatement la 38e brigade (général de Wedell) se jeta à gauche pour se porter sur Ville-sur-Yron. A trois heures, elle arrivait à Suzemont, épuisée de fatigue. Mais la situation ne permettait pas de lui donner un long repos, bien qu'elle eût laissé derrière elle un nombre incalculable de traînards. C'était sur elle que l'on comptait pour l'attaque de flanc qui devait arrêter la marche en avant de notre aile droite. On la lança sur Mars-la-Tour, à cause de l'impossibilité où l'on se trouvait de tenter un mouvement tournant plus étendu. De là elle devait se porter offensivement sur notre droite.

Il est cinq heures quand elle débouche par Mars-la-Tour. Ces troupes sont harassées par la longue étape à travers les bas-fonds, sous une chaleur torride; mais un officier d'ordonnance arrive portant l'ordre de presser le pas. La brigade prend le pas de course. Elle franchit la route, mais s'arrête à quelques pas plus loin pour reprendre haleine. Les chefs crient et tempêtent, les bataillons repartent à la course. Il faut encore s'arrêter, les hommes n'en peuvent plus. Et ainsi, par bonds, sans tirer, malgré les obus qui déjà éclaircissent leurs rangs, elle court au-devant des lignes françaises, qui descendent de Bruville, gravit le versant sud de la croupe qui lui fait face, atteint la crête et s'engage sur la pente doucement inclinée vers un ravin encaissé situé en avant du front de la position française. Un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie l'accueille quand elle apparaît sur ce versant presque complètement découvert. Elle n'en continue pas moins sa marche, parcourant cent pas ou cent cinquante pas à la course, puis se jetant à terre pour reprendre ensuite un nouvel élan. Tout à coup, elle se trouve en face du ravin

escarpé et profond sur certains points d'une cinquantaine de pieds, qui formait comme le fossé d'un ouvrage fortement gardé. Elle descend, puis escalade l'escarpement opposé, et les cinq bataillons surgissent, à cent cinquante, cent et même trente pas à peine de la ligne française.

Un feu rapide, de l'effet le plus terrible, s'engage alors entre les deux partis. A aussi courte distance, toute différence disparaît entre le fusil à aiguille et le chassepot, et chaque balle porte. Mais la division de Cissey débouche au pas de course à la droite de la division Grenier et se rue sur la brigade prussienne. L'action dure quelques minutes à peine, au bout desquelles les Allemands sont contraints de faire sonner la retraite. Leurs débris se laissent glisser dans le ravin. Nos troupes, marchant jusqu'à la crête, les foudroient de leurs feux.

C'est une tuerie épouvantable. La plupart des officiers prussiens sont tués ou blessés. Les survivants, s'aidant des buissons et des ronces, cherchent à gravir l'escarpement qui les retient dans cette tombe. Trois cents, incapables de remonter, se rendent prisonniers, et tout ce qui fuit est poursuivi par les balles.

C'est dans le cours de cette lutte si chaude que fut conquis un des drapeaux du 16e régiment prussien. Le sous-lieutenant Chabal du 57e de ligne, pour l'arracher à l'officier ennemi qui le portait, dut en briser la hampe dont le tronçon seul resta aux mains de son défenseur, comme pour attester sa courageuse résistance. La perte d'un étendard était sensible à l'état-major allemand, il a voulu l'expliquer : « Du drapeau du 2e bataillon du 16e, on n'avait pu sauver que le bas de la hampe fracassée par un projectile ; les Français emportaient à Metz la partie supérieure et la flamme, probablement arrachée par un éclat d'obus. » Mieux eût valu avouer la vérité que chercher à atténuer par des suppositions aussi invraisemblables un malheur qui n'entache en rien la bravoure des troupes prussiennes. Le glorieux trophée, d'abord remis au général de Cissey, resta longtemps exposé sur l'esplanade de Metz, réconfortant les blessés qui gisaient sur leur lit d'ambulance, et donnant aux vieux soldats de Crimée et d'Italie comme une vision de leur ancienne gloire. Il est aujourd'hui suspendu à la voûte des Invalides.

La 38e brigade — elle était composée presque uniquement de Westphaliens — avait subi des pertes énormes. Les cinq bataillons, entrés en ligne avec 95 officiers et 4 516 hommes, avait eu environ 370 prisonniers, 72 officiers et 2 542 hommes tués ou blessés; soit près de 60 p. 100 de l'effectif primitif, et les trois quarts tués.



L'aile gauche prussienne, qui avait projeté de nous tourner, étant tout à fait menacée à la suite de cet échec, le général von Voigts-Retz fait appel à la cavalerie. Le temps presse, car l'infanterie française s'avance sur les pas des Allemands qui reculent et le point décisif est la possession du village de Mars-la-Tour placé à peine à 2 400 mètres en avant des Français. Avec ce village la route de Metz à Verdun, objectif de la bataille, nous resterait libre pour la retraite.

Le commandant du 10e corps s'approche des dragons sur la route de Mars-la-Tour et donne au général von Brandenburg, qui s'était porté à cheval à sa rencontre, l'ordre d'attaquer avec sa brigade. Celui-ci fit observer aussitôt que sa brigade est réduite au seul 1er dragons de la Garde, et que, vu la grande masse de l'infanterie ennemie compacte et intacte, il ne peut se promettre de résultats que s'il lui est permis de choisir absolument à son gré le moment pour l'attaquer. Le général von Voigts-Rhetz répond : *Le régiment doit en effet ne pas réussir; mais s'il contient seulement l'ennemi pendant dix minutes, succombât-il jusqu'au dernier homme, alors il aura rempli sa tâche et accompli son devoir*. Puis il donne l'ordre aux deux escadrons du 4e cuirassiers, placés jusque-là en soutien des batteries, d'appuyer la charge des dragons; mais une décharge de mitrailleuses et de mousqueterie les arrête net. Le 1er dragons de la Garde est réduit à attaquer seul.

Le général von Brandenburg galope vers le colonel von Auerswald ; il lui donne ses ordres en peu de mots très clairs, et lui tend la main : *Allez-y, Auerswald, avec l'aide de Dieu! J'y vais aussi avec vous.*

Le colonel envoie reconnaître le terrain et recueillir les renseignements nécessaires pour donner la direction de la charge.

L'adjudant du régiment (lieutenant von Dachroden), qui a reçu cette mission, revient bientôt en disant que le terrain est particulièrement défavorable pour les mouvements du régiment, car, parallèlement à la route de Mars-la-Tour, se trouvent des haies, des fossés et des contre-bas qui rendent difficile la marche en bataille ou même en colonne de peloton. Néanmoins, le colonel n'hésite pas. Le régiment était formé en masse, il le fait rompre par la gauche. Le 5e escadron prend la tête, le 3e et le 1er suivent. On laisse en arrière l'étendard avec le 4e escadron (prince de Hohenzollern) pour servir de réserve, et plus probablement pour sauver du danger le prince et l'étendard.

Les trois escadrons du 1er dragons de la Garde passent la route en avant de Mars-la-Tour et montent vers le nord. Ils franchissent plusieurs haies et contre-bas, partie en passant au travers, partie en les sautant. Pour faciliter ces passages, les escadrons se mettent à volonté ou même à plusieurs reprises par trois et se reforment à nouveau par pelotons sous le feu qui devient bientôt meurtrier. Chacun s'efforce de rester à sa place, les pelotons de queue sont obligés d'être constamment au galop pour garder leur distance. Ces escadrons sont superbes avec leurs magnifiques chevaux mecklembourgeois de robes foncées. Les cavaliers sont vêtus de la tunique bleu céleste dont le col et les parements écarlates sont ornés de galons blancs. L'aigle d'or de leur casque en cuir bouilli tient dans ses serres le glaive et la main de justice. Ce sont les dragons royaux. La fleur de la noblesse prussienne y sert, soit comme officiers, soit comme engagés volontaires.

Deux régiments d'infanterie française, le 13e de ligne avec ses tirailleurs dispersés en avant, le 43e, à environ cinquante pas derrière, s'avancent déployés, venant du nord-est sur Mars-la-Tour, pendant que le 5e bataillon de chasseurs français marche, venant du nord, dans le vallon couvert de buissons. De l'autre côté du ravin, on voit de longues rangées d'autre infanterie française ayant sur leur aile droite une batterie de mitrailleuses. Au loin, en arrière, les hauteurs sont couvertes d'artillerie. De grosses masses de cavalerie s'aperçoivent derrière la droite française. C'est la division Legrand

du IVe corps, et la brigade de France, lanciers et dragons de la Garde.

A peine le peloton de tête des dragons allemands est-il hors du terrain coupé de haies que le colonel fait sonner au galop et la colonne glisse le long du front français qui fait feu sur elle. Mais l'infanterie prussienne qui se retire en désordre du côté de Trouville absorbe presque toute l'attention des Français.

Dès que le dernier escadron du 1er dragons a atteint le terrain découvert, le colonel von Auerswald commande « à droite en bataille » et fait sonner « au galop ». Le général von Brandenburg se place avec son état-major à l'aile droite du régiment, et toute la ligne charge l'infanterie française. Comme pendant ce temps toutes les hauteurs au nord de Mars-la-Tour ont été occupées par notre artillerie, les dragons recoivent, en outre du feu de face, un feu de flanc et de revers.

Le colonel avec son état-major est en avant, les capitaines devant le centre de leur escadron. La terre tremble sous les pieds des chevaux qui soulèvent un nuage de poussière. Les fantassins français s'arrêtent dans leur élan et l'on entend partout des interrogations : « Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? » Les blessés allemands se relèvent sur le coude pour voir cette bourrasque qui vient de leur ligne. Un capitaine prussien du 16e régiment, le capitaine Schultze, resté à terre, reconnaît les dragons de la Garde, il agite sa casquette et pousse un hourrah de toutes ses forces. Les escadrons passent, foulant aux pieds ces épaves de l'infanterie, et courent à l'attaque avec un entrain admirable.

Le premier choc se produit sur trois compagnies de la division Grenier, qui marchent à notre extrême droite. Ce sont la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, les 4e et 5e compagnies du 2e bataillon du 13e de ligne. Cette infanterie marchait déployée en tirailleurs, la baïonnette en avant, quand tout à coup la compagnie de chasseurs aperçut la cavalerie allemande lancée à bride abattue sur sa droite. Nos chasseurs ont à peine le temps de se grouper pêle-mêle avec les soldats de la ligne. Les tirailleurs se rallient en petits groupes et ouvrent aussitôt le feu sur les dragons qui arrivent

le sabre haut et dressés sur leurs étriers. Une batterie de mitrailleuses les prend en écharpe sur leur aile gauche. Le feu rapide devient de plus en plus violent, le grincement des mitrailleuses plus horrible, la grêle des balles plus épaisse, et pourtant les cavaliers ne s'arrêtent pas. Au contraire, leur galop d'approche devient de plus en plus allongé. Le colonel commande : « Marche ! marche ! » à environ quatre-vingts pas de l'adversaire. Les trompettes sonnent la charge, tous les cavaliers poussent un hourrah et s'élancent sur l'infanterie qui disparaît dans la fumée et la poussière.

Le colonel von Auerswald reçoit une balle à quelques pas de la ligne française ; la balle a coupé la courroie de sa sacoche et pénétré dans le bas-ventre. Presque en même temps, l'adjudant du régiment von Dachroden tombe avec son cheval qui a été tué raide. Le trompette-major Wollenhaupt est mis en pièces par un obus. Le colonel von Auerswald, quoique blessé, se précipite dans les rangs de l'infanterie, en faisant signe avec son sabre à l'aile gauche de ralentir. Il rencontre alors le ravin qui tombe à pic et indique de revenir en arrière.

Le major von Kleist, qui s'est tenu à la droite du colonel, a pénétré dans les rangs ennemis à sa suite ; mais, au lieu de tourner à gauche comme lui, il continue tout droit, s'enfonçant au plus épais. Le second lieutenant von Bismarck, emmené par son cheval, le suit quelques instants dans sa chevauchée au milieu de notre infanterie.

Les trois commandants d'escadron, comte von Westarpe, prince de Reuss et comte de Wesdehlen, sont tués. Tués aussi le second lieutenant von Treskow, son frère l'enseigne porte-épée et l'aspirant officier von Flemming. Ils sont tombés dans nos rangs, comme la majorité des hommes tués.

Le lieutenant comte von Schwerin est grièvement blessé. Le second lieutenant von Roher III (Frédérik), blessé d'un coup de feu à l'épaule et son cheval atteint de deux balles, parvient avec peine hors de l'atteinte du feu avec le second lieutenant comte von Strachwitz, dont le cheval a été tué. Tous deux gagnent comme ils peuvent une ambulance volante établie près du lavoir de Mars-la-Tour.

Le second lieutenant von Stolberg-Rossia a la main écor-

chée par une balle qui a été brisée par la poignée du sabre ; il continue à combattre. Le second lieutenant Jagou, dont le cheval s'est abattu, est culbuté et blessé par les cavaliers revenant de la mêlée. L'enseigne porte-épée comte von Bassewitz Wehr, dont le cheval a été tué, est fait prisonnier, ainsi que l'aspirant officier comte von Hohenthal.

Le choc a été rude. Les cavaliers allemands ont été superbes de bravoure ; nos fantassins ont été admirables et magnifiques de sang-froid.

Plusieurs se sont servi de leurs baïonnettes contre les chevaux lancés au galop et ont eu leurs armes complètement tordues. Le capitaine Chédeville du 5e bataillon de chasseurs, violemment heurté par un cheval, ayant été renversé, le sergent-major Sibeud le protégea en jouant de la baïonnette. Un officier supérieur des dragons royaux, chargeant le sergent-major Cadet du 13e de ligne, lui assène un formidable coup de sabre ; mais le jeune sous-officier a détourné, avec le canon de son chassepot, la lourde lame du Prussien qui n'avait coupé que son épaulette rouge, et, d'un coup de fusil, il tua son agresseur.

Un officier de dragons est tombé mortellement atteint aux pieds d'un soldat du 13e de ligne, qui se baisse sur le blessé : « A boire, par pitié un peu d'eau ! » râle l'Allemand, et, tirant de sa poche une montre en or, il la présente au soldat ; mais celui-ci la repousse, et, retirant le bidon qu'il porte en sautoir, il le met dans les mains de son ennemi. Après avoir bu, l'officier donne au soldat un petit couteau-nécessaire, en lui disant affectueusement : « Tiens, mon garçon, prends ceci, tu te souviendras de moi. »



Cependant les dragons allemands, qui ont réussi à traverser ces groupes de tirailleurs, ont tourné à gauche ; enfonçant dans le flanc de leurs chevaux les larges molettes d'acier de leurs éperons, c'est avec une nouvelle ardeur qu'ils se précipitent sur la division de Cissey, qui est massée en arrière.

Le 73e de ligne est leur principal objectif. Cette infanterie est encore un peu désorganisée par une magnifique charge à la

baïonnette qu'elle vient de fournir. A la vue de cette trombe de cavalerie qui accourt dans un nuage de poussière, la brigade de Golberg, sans aucun commandement, par un prodige inouï d'initiative et de discipline, se groupe autour de ses aigles et se trouve instantanément formée en ligne, face à l'attaque, qu'elle attend de pied ferme, en refusant un peu sa droite. Le 20e bataillon de chasseurs, le 1er de ligne et le bataillon du 43e imitent son exemple.

Ces carrés improvisés, faits de soldats de toutes armes, laissent tranquillement arriver les dragons royaux lancés à toute vitesse. Ils reçoivent la charge par des salves qui frappent de face et de revers et dont la dernière renverse, à bout portant, les cavaliers de tête du régiment prussien. L'élan des dragons est complètement rompu. Les deux autres escadrons ne peuvent arriver jusque sur nos baïonnettes et tournent bride, décimés par la fusillade, qui les poursuit d'une averse de plomb dans les reins des hommes et les croupes des chevaux.

Deux escadrons du régiment frère, le 2e régiment des dragons de la Garde, à la vue de cette déroute, fondent ventre à terre et chargent à plusieurs reprises sur le 57e de ligne et le 20e bataillon de chasseurs; ils éprouvent le même sort. En quelques minutes, hommes et chevaux roulent pêle-mêle sous le feu terrible des chassepots et nagent dans leur sang. Quelques dragons du 2e régiment échappés au massacre tournent bride; dans leur retraite, ils viennent à repasser au trot sous le feu du 1er bataillon du 43e de ligne, que son colonel, M. de Viville, dirige, le bras droit en écharpe, et se tenant auprès de son aigle, qui a reçu un obus et plusieurs balles. Les dragons restent tous sur le carreau.

Ce dernier engagement s'est effectué à deux kilomètres environ et sous les yeux du 98e de ligne; ce sont des tirailleurs de ce régiment, postés dans la ferme de Grizieres, qui ont forcé les deux escadrons du 4e cuirassiers de Wesphalie, par un feu plutôt menaçant que dangereux, à faire un circuit dans leur mouvement en avant comme dans leur mouvement de retraite.

Écrasés dans cette charge poussée à fond, les débris des dragons de la Garde tournoient et s'enfuient dans la direc-

tion de Mars-la-Tour, laissant le terrain jonché de leurs cadavres.

J'avais le sentiment bien certain que tout le 1[er] dragons était exécuté, — a écrit le lieutenant von Schülenberg, aide de camp de la brigade, qui avait suivi le général, — et, lorsque le général von Brandenburg s'arrêta, je fus étonné de voir qu'il revenait encore des dragons du combat...

Le comte Brandenburg se retira au pas, malgré un feu meurtrier. Il s'agissait de rassembler maintenant ceux qui revenaient. Le général désigna à son officier d'ordonnance, von Plœtz du 2[e] dragons de la Garde, et à moi, le commencement de l'allée de peupliers à l'ouest de Mars-la-Tour, comme point sur lequel il fallait diriger les débris du régiment.

Je galopai çà et là et je vis des scènes qu'il n'est pas possible de rendre dans leur vérité poignante. Les mourants voulaient être sauvés, les blessés emportés. Moi, je ne pouvais secourir personne, car mon devoir m'appelait en première ligne, près de ceux qui étaient restés sains et saufs. Seulement je donnai au comte Herbert Bismarck qui, blessé, m'appela à l'aide, le secours de deux dragons.

Tous les survivants du 1[er] dragons allèrent se rallier autour de leur étendard qui était resté à Mars-la-Tour avec l'escadron du prince de Hohenzollern. Ce fut là que le colonel von Auerswald, grièvement blessé, salua ses dragons pour la dernière fois. Il poussa un hourra pour le roi et s'affaissa. Transporté à l'ambulance de la ferme de Mariaville, il y mourut le 21 août.

De notre côté, nous avions à regretter la perte du général comte Brayer, commandant la 1[re] brigade de la division de Cissey, tué avec son aide de camp, le capitaine de Saint-Preux, au premier instant de la charge.

***

Cette charge n'avait malheureusement pas été inutile aux Allemands. A la faveur du temps d'arrêt qu'elle avait imposé à nos troupes, l'infanterie allemande, encore postée en avant de Mars-la-Tour, pouvait se dégager; une batterie, qui avait suivi le 16[e] régiment d'infanterie de Wesphalie jusqu'au fatal ravin et se trouvait singulièrement compromise, pouvait

rétrograder jusqu'à la route où elle rejoignait les autres. Enfin nos bataillons indécis, ne recevant aucune instruction, craignant de s'engager trop à fond, regagnaient la berge nord du ravin et reprenaient la défensive pour la troisième fois de la journée.

Mais après s'être reformés derrière l'artillerie, les dragons royaux peuvent constater que presque tous leurs chefs ont disparu. On s'interroge sur les absents et chacun raconte ce qu'il a vu :

Le lieutenant von Bismarck était aux côtés du major von Kleist quand il se frayait un chemin au milieu de l'infanterie, il l'avait perdu de vue en tournant à gauche, pendant que le major tournait à droite. Le lieutenant von Bismarck avait alors cherché à gagner l'aile droite française et était revenu par le ravin. Son cheval avait reçu une balle dans la cuisse droite, mais il ramenait pourtant son cavalier jusqu'à Mars-la-Tour.

L'adjudant du régiment von Dachroden avait eu son cheval tué sous lui pendant qu'il galopait à l'attaque, il saisit un cheval de troupe sans cavalier et courut encore à l'ennemi jusqu'à ce que ce cheval aussi fût tué. Il dut renoncer à en trouver un autre et, pour ne pas être fait prisonnier, il courut à perdre haleine en arrière. Le hasard le sauva ; il trouva dans la campagne une charrette attelée sans conducteur, y monta et galopa vers la ferme de Mariaville. En route, il rencontra le second lieutenant von Jagou et l'aspirant officier Vertzen, et à Mariaville il monta le cheval du colonel Auerswald.

Le second lieutenant von Ploetz rejoignit les restes du régiment à la ferme de Mariaville ; il fit le récit suivant :

Après avoir traversé perpendiculairement la route de Metz, nous eûmes à franchir plusieurs haies, qui avaient en partie des ouvertures. En passant la deuxième haie, que je sautai, le dragon qui galopait à côté de moi tomba de cheval frappé à mort. Après avoir franchi ces obstacles, il fallut tout en marchant au galop rétablir l'ordre dans les pelotons. On marchait dans la direction du demi à gauche, c'est-à-dire à peu près vers le nord, pendant que l'ennemi se trouvait à six ou sept cents pas sur notre flanc droit. Je vis beaucoup de chevaux sans cavaliers s'échapper à gauche.

C'est alors que retentit la sonnerie en bataille. Les escadrons étaient très serrés.

A dater de ce moment, je n'ai plus rien su de mon capitaine, le comte von Westarpe, mais je vis le capitaine prince de Reuss qui galopait à soixante ou soixante-dix pas en avant de l'aile droite de son escadron se tourner plusieurs fois et faire signe de son sabre à l'aile gauche de ralentir. Tout près de l'ennemi, le prince cria : « Hourrah ! » et se précipita sur l'infanterie en donnant des coups de sabre.

Les Français s'étaient pelotonnés, et je les traversai avec plusieurs dragons par une des trouées résultant de ce mouvement. En galopant, j'avais vu les Français qui étaient devant nous les uns se jeter à terre, les autres reculer, mais ceux-ci se trouvaient retenus par ceux qui étaient derrière. D'autres faisaient feu avec précipitation en tenant la crosse de leur fusil à la hanche. Je sabrai alors autour de moi sans pouvoir distinguer au milieu de la poussière et la fumée où je frappais. Au bout de quelque temps un de mes hommes cria : « Lieutenant, on se retire. » Nous tournâmes alors, mais nous dûmes passer devant les baïonnettes ennemies.

Je galopai vers la route de Mars-la-Tour à Bruville cherchant à me faufiler dans les plis du terrain et je vis notre colonel qui revenait au galop ralenti sur sa jument alezane Mauréska. Par la route, j'arrivai à Mars-la-Tour et, dans le village, je rencontrai Krudell et Wismann. Nous voulûmes essayer de retirer du combat des camarades blessés, mais nous ne pûmes y parvenir à cause du feu violent qui durait encore. Alors je me retirai sur la ferme de Mariaville, où je trouvai les débris du régiment.

Les survivants du 1er dragons de la Garde rejoignirent un à un le bivouac du régiment pendant la nuit ; les uns ramenaient un cheval éclopé, les autres revenaient à pied sans armes, tous blessés, harassés. Et chacun de raconter les péripéties qu'il avait traversées.

C'est ainsi que l'on vit arriver vers onze heures et demie le second lieutenant von Kröcher. Il avait une légère blessure à la tête. Il fit le récit de son aventure :

Peu après la sonnerie au galop, je me trouvais avec le capitaine comte Wesdehlen, le sous-officier von Kunheim et le trompette Sies, tous trois presqu'à la même hauteur. Le capitaine Wesdehlen brandit son sabre et cria : « Le 1er escadron ici » (ce qui correspond à notre commandement : Ralliement sur moi).

A dix pas de l'ennemi, mon cheval s'abattit, il me tomba sur la

cuisse gauche, et se tordit dans les spasmes de l'agonie. Je mis à profit ce moment pour me remettre sur les jambes, mais je fus bientôt culbuté par l'escadron qui suivait. Lorsque je me relevai enfin, j'étais au milieu de dragons et de chevaux tués et blessés et je ne vis plus que quelques hommes isolés combattant avec l'infanterie ennemie. Je me décidai à revenir à pied. L'espace que nous avions parcouru auparavant en si peu de minutes me parut immensément long sous le feu des Français qui restaient immobiles d'une manière incompréhensible.

Un cheval du 4e cuirassiers me tomba sous la main, j'essayai de le monter; mais au moment où je mis le pied à l'étrier, il tomba raide. Peu à peu quelques dragons de mon escadron qui avaient eu eux aussi leurs chevaux tués, se joignirent à moi, et nous hâtâmes le pas, jusqu'à ce que nous fussions arrivés près de Mars-la-Tour hors de la zone du feu de la mousqueterie, et qu'il n'y eut plus que les obus à redouter.

Le sous-officier aspirant officier von Kunheim avait été envoyé en avant comme éclaireur du 1er escadron. Après avoir franchi plusieurs haies et un talus, il arriva dans une prairie lorsqu'il vit le régiment galoper en avant de lui, se dirigeant vers le nord-est, en tête, le 5e escadron, puis le 3e, enfin le 1er. Lorsque la sonnerie à droite en bataille fut faite, il se trouva juste devant son escadron et se plaça à gauche du capitaine Wesdehlen. A la droite du capitaine était le trompette; derrière lui le lieutenant von Kröcher avec le 1er peloton dans lequel il manquait déjà plusieurs files.

Les Français qui s'avançaient en ligne, — raconta ce sous-officier, — s'étaient déjà pelotonnés en groupes inégaux. Ils firent, à ce qu'il me semble, deux salves sur nous. La distance pour arriver jusqu'à eux me parut très courte, il est vrai que la jument du comte Wesdehlen, comme la mienne, allait ventre à terre comme des chevaux frais.

A cinquante pas à peu près des baïonnettes, je reçus un premier coup qui m'atteignit les phalanges du pied gauche. Là, je vis encore le comte de Wesdehlen près de moi, il me sembla qu'il me disait quelque chose, mais l'instant d'après, je fus seul au milieu de l'infanterie ennemie. Devant moi tombaient plusieurs Français, mais sans que j'y eusse contribué, apparemment ils furent atteints, comme cela devint manifeste plus tard, par leur propre infanterie, qui était loin derrière et continuait encore le feu sur nous. Je n'avais levé le bras que deux fois pour frapper; au premier coup, mon sabre avait volé

en éclats, il était réduit de moitié de sa longueur, mais il me sembla mieux servir ainsi.

Les Français étaient debout, calmes et sans peur, et m'ont laissé une impression extraordinairement bonne. Je pus encore maintenir quelque temps ma jument à un galop pourtant très irrégulier et j'avais toujours de plus en plus le sentiment de pénétrer dans un feu de mousqueterie effroyable.

Une égratignure au poignet gauche m'arracha les rênes, je les pris de la main droite. Encore un bond et ma jument tomba brusquement sur les hanches et les genoux. Au même moment une main prit mon bras gauche et quelqu'un me cria : « Vite, donnez-moi la main. » Je regardai, c'était le sous-officier Lehmann qui était encore à cheval près de moi. Je reconnus vite que ce n'était pas un secours pour moi, et que celui qui venait à mon aide était lui-même dans le plus grand danger. A mon mouvement de refus il poussa en avant, et mon cheval chercha, en rassemblant toutes ses forces, à le suivre en chancelant, mais il s'abattit de nouveau et je tombai avec lui au milieu d'un fouillis de baïonnettes.

Au premier moment j'avais tendu le bras en avant pour me garantir, mais je vis en face de moi le visage amical d'un soldat français compatissant. Il vaut mieux ne rien dire de ce qui me concerne après cela, la description en serait trop lamentable, car avec l'arme tomba le courage.

Les Français évacuaient partout le champ de bataille, aussi loin que je pouvais voir. Autour de moi étaient les morts et les blessés du 16e régiment d'infanterie prussien et environ six hommes et chevaux du 1er peloton de mon escadron, parmi lesquels je reconnus le cavalier de l'aile, le comte von Hohenthal avec une blessure mortelle au milieu du dos. Il me pria de bander sa blessure.

A cent pas à peu près de cet endroit, quelqu'un se leva et m'appela par mon nom, montrant sa tête derrière un cheval mort. Je crus le reconnaître pour l'enseigne von Treskow. C'était une tête blonde aux cheveux coupés courts comme Treskow les portait alors. J'étais trop affaibli moi-même par une forte hémorragie, pour pouvoir l'aider.

J'essayai de persuader à Hohenthal de se traîner un bout de chemin avec moi, mais il ne voulut pas m'écouter, car il était d'avis que je prenais une direction fausse. La fraîcheur glacée de la nuit et surtout la crainte d'être encore entraîné par les Français me donnèrent cependant la force d'aller plus loin, jusqu'à ce qu'un jeune médecin prussien vînt à mon aide.

Les épaves du 1er dragons de la Garde avaient marqué par une traînée de cadavres le parcours de leur charge de dévouement. Le lieutenant von Wismann, qui explora le terrain le

lendemain pour rechercher les morts et les blessés, a fait le récit suivant :

Nous traversâmes Mars-la-Tour par la route de Vionville et, de la place où le régiment était parti pour l'attaque, nous suivîmes le chemin qu'il avait pris. Dès que nous eûmes dépassé les prairies, il nous fut facile de reconnaître ce chemin signalé par les cadavres des dragons.

Sur le lieu de la charge même, sur un espace relativement restreint, il se trouvait une telle quantité de tués et de blessés qu'il était impossible de passer à cheval sans les écraser.

Nous trouvâmes de suite les trois commandants d'escadrons : le comte Wesdehlen, le comte Westarpe et le prince de Reuss qui étaient étendus espacés l'un de l'autre à leur intervalle réglementaire. J'en conclus qu'ils avaient été atteints dès le début de la marche en bataille. Pour Westarpe et Reuss, c'était évident, car ils étaient couchés comme s'ils avaient été soulevés de leurs chevaux et posés à terre. Le prince de Reuss avait une blessure qui avait pénétré dans la grosse artère du cœur et une autre dans le haut de la cuisse. Le prince était dépouillé à l'exception d'une ceinture d'or qu'il portait autour du corps. Cet argent fut plus tard distribué dans l'escadron, son frère en ayant exprimé le désir. Le comte Westarpe avait aussi plusieurs blessures, une à la tête, une au bas-ventre, une à la cuisse droite; on lui avait volé jusqu'à son anneau de mariage. Les chevaux de Westarpe et de Wesdehlen étaient étendus morts auprès d'eux.

A environ cent pas du comte Westarpe contre la position française, était l'enseigne porte-épée von Treskow avec une balle au milieu du front.

Dans cette triste reconnaissance, nous allâmes au nord du terrain de la charge jusqu'au ravin, où nous trouvâmes le cadavre du second lieutenant von Treskow au milieu des morts du 16e d'infanterie et de ceux de notre régiment. Il avait plusieurs blessures, je ne me souviens pas où, mais le pied gauche était broyé. Treskow avait en outre un coup de baïonnette dans la poitrine qui n'avait pas déchiré sa tunique, ce qui peut faire conclure qu'il a été massacré par les Français en le dépouillant. Du reste, presque toutes les blessures des nôtres avaient déchiré le devant des uniformes.

Non loin du lieutenant von Treskow, nous trouvâmes le lieutenant comte Schwerin, vivant encore, couché sur un manteau d'infanterie. Il avait reçu de droite une blessure en travers des deux yeux et était très accablé. Je lui fis quelques questions, mais je n'obtins que cette réponse : « Ah ! plutôt mourir que de rester ainsi ; ah ! laisse-moi mourir tranquille. » Il fut porté tout de suite à Mars-la-Tour avec un officier de réserve du 16e régiment d'infanterie ; Schwerin était

également dépouillé, cependant il avait encore ses bagues, son agenda et quelques pièces d'or.

Plus loin, nous tournâmes à l'ouest en suivant la traînée des chevaux morts et blessés, et nous trouvâmes le cadavre de l'aspirant officier von Flemming, son visage et sa barbe étaient pleins de sang.

Il était difficile de découvrir ceux que nous recherchions parce que les morts étaient par tas. Nous rencontrâmes encore beaucoup d'hommes blessés du régiment, entre autres le sergent Brinkmann et le sous-officier Zellmann du premier escadron, tous deux avec des blessures au bas-ventre. Ils moururent le 18 août à Mars-la-Tour.

Le trompette-major Wollenhaupt, effroyablement défiguré, le visage contre terre, n'était reconnaissable qu'à ses galons ; son cheval blanc était près de lui.

Je puis encore mentionner le Gefreite Sadouski du 1er escadron ; il lui manquait à peu près le quart de la tête, du sourcil à l'oreille et à l'extrémité du nez. Malgré cette horrible blessure, il avait encore vécu douze heures avec toute sa connaissance et sans douleur apparente. Il s'était entretenu pendant la nuit avec le dragon Wiedecke, couché près de lui, grièvement blessé aussi, et lui avait confié à six heures trois quarts du matin, sa bague et ses recommandations pour ses parents ; à sept heures, il était mort.

Nous avions rencontré là des officiers et des hommes de beaucoup de régiments, et à nos questions on répondit que, dans la direction de l'est, il y avait le cadavre d'un major de dragons. Après une longue recherche, je trouvai enfin Kleist, mais bien loin de là, près du bois au nord-est de Vionville ; il n'y avait pas un homme, pas un cheval à trois cents pas autour de lui. Il avait plusieurs blessures, sa tunique était arrachée et il avait reçu un coup de baïonnette à travers sa croix de Malte. Comment Kleist était-il allé jusque-là, c'était inexplicable, mais il me sembla à en juger par la blessure qu'il avait reçu le coup de baïonnette étant à terre.

Après avoir transporté les blessés, nous ramenâmes les camarades morts à Mars-la-Tour sur une charrette conduite par les dragons. On les y enterra dans le cimetière du village.

Nous avons tenu à citer textuellement le récit du lieutenant von Wismann : on y voit le parti-pris d'établir que les blessés allemands ont été achevés à terre et dépouillés. Mais lui-même se dément, puisqu'il constate que plusieurs de ceux qu'il dit avoir été dépouillés avaient gardé de l'or et des bijoux.



En somme, le 1er dragons de la Garde dont trois escadrons seulement avaient chargé, avait perdu la moitié de son effectif : 11 officiers, 126 hommes et 250 chevaux. Dans la suite on ménagea beaucoup ce régiment qui, pendant le reste de la campagne, ne fut plus engagé qu'une fois, à Sedan, le 1er septembre où il perdit 1 officier tué, 1 blessé et 3 hommes blessés.

A la suite de la bataille du 16 août toute la haute société berlinoise fut en deuil. Un grand nombre de gentilshommes de haut rang qui servaient aux dragons de la Garde avaient été abattus par les balles de nos fantassins.

Lorsqu'on visite le champ de bataille de Mars-la-Tour, les paysans, après avoir montré tristement la frontière allemande à quelques pas, n'oublient pas de vous indiquer le ravin situé entre Mars-la-Tour et Bruville, qu'on n'appelle plus maintenant que le *Ravin de la Mort*. C'est un profond sillon taillé à pic qu'on ne soupçonnerait pas à quelques pas.

Il est rare qu'on ne trouve pas là des officiers prussiens en bourgeois, venus de Metz pour apporter des couronnes mortuaires. Bien que cet étrange cimetière, ce cimetière de champ de bataille, soit sur le territoire français, on les laisse accomplir ce rite du culte de leurs morts, et, le soir, on les voit dîner graves, presque muets d'émotion, à l'auberge de Mars-la-Tour.

Horrible en effet ce souvenir de deux mille morts entassés dans ce seul endroit.

COLONEL L. PICARD

VICTOR HUGO A GUERNESEY

— SOUVENIRS PERSONNELS —

I

Licencié ès lettres par l'indulgence de la Sorbonne, je n'avais en tête que cette idée très vague : « faire de la littérature », sans savoir précisément sous quelle forme ni dans quelles conditions. J'aurais visé tout de suite, sans perdre un temps précieux, l'agrégation ou le doctorat, si j'avais eu vraiment la vocation de l'enseignement; mais je flânais, je rêvais, j'attendais je ne sais quoi, et, sous l'impulsion de Taine, de Sainte-Beuve, de Scherer et de Hegel surtout, dont j'avais lu avec enthousiasme le *Cours d'Esthétique* dans l'indigeste traduction française en cinq volumes in-octavo, j'écrivis mon premier livre, intitulé *Petite Comédie de la Critique littéraire ou Molière selon trois Écoles philosophiques*, composition touffue et bizarre dédiée au philosophe Vacherot.

Les conférences de dissertation française préparatoires à la licence, gratuitement données par ce maître dans la généreuse École Sainte-Barbe, — où professaient aussi, avec le même désintéressement, Despois, Paul Mesnard, Guérard, Vapereau, — m'avaient laissé le souvenir d'un régal bien rare de l'esprit. Cet homme extraordinaire ne savait pas parler et il était éloquent. C'était un charmeur et un excitateur d'idées sans pareil. Plein de la pensée qu'il voulait rendre, il n'achevait pas ses phrases, ne trouvait pas ses mots, et nous restions

suspendus à ses lèvres avec une attention passionnée et profonde. Nous l'adorions pour sa belle indépendance intellectuelle et sa résistance courageuse à M. Cousin, pour son libéralisme et son opposition à l'Empire. Après ses leçons, nous le reconduisions jusqu'à sa porte, rue Saint-Jacques, pour l'entendre nous parler encore.

Cependant, il fallait vivre; mais comment? c'est la question fondamentale. Les frais d'impression de mon premier ouvrage, tous à ma charge, bien entendu, c'est-à-dire à celle de ma famille, s'étaient élevés à un peu plus d'onze cents francs, d'où l'on peut retrancher quarante-trois francs et quelques centimes représentant le produit total de la vente. J'occupai, comme professeur privé, une suite de positions précaires, plus ou moins lucratives, et je fus notamment, durant quelques années, précepteur chez M. Guizot, après avoir rempli la même fonction auprès du fils de M. William Waddington.

En 1866, le Collège royal Elizabeth de l'île de Guernesey cherchait un *french master* qui eût dans l'Université de France quelque titre, afin que les professeurs de ce collège, sortis des grandes universités anglaises, n'eussent pas trop à rougir de l'avoir pour collègue. Les personnes chargées à Paris d'en trouver un entendirent parler de moi par hasard et me firent leurs offres. Je les trouvai acceptables. L'essentiel pour moi, dans tous mes enseignements particuliers ou publics, y compris mes professorats de facultés, a toujours été (ce cynique aveu n'est point nouveau sous ma plume) de ne pas faire de cet exercice mon occupation principale et de pouvoir y réserver le meilleur de mon temps à mes travaux personnels. Cette condition première me parut suffisamment assurée dans l'emploi de maître de français au Collège Elizabeth. Je vis, après une courte enquête, que j'aurais à Guernesey le loisir de faire mes thèses de doctorat, dont j'arrêtai alors les sujets, tirés, pour l'une et pour l'autre, de la littérature anglaise. Apprendre un peu d'anglais pour la circonstance ne pouvait pas être superflu. Je trouvai opportune cette occasion de me familiariser avec la langue de Bacon et de Sterne, et je fus attiré aussi dans l'île anglo-normande par la curiosité de voir de près Victor Hugo.



C'est un bien agréable lieu d'habitation que Guernesey. Je ne veux plus savoir si j'y ai eu des ennuis, et je ne garde du séjour de trois années que j'y fis, des derniers mois de 1866 aux premiers de 1869, qu'un souvenir purement délicieux.

Quels sites tour à tour charmants et grandioses! Les fameuses baies sont un enchantement. La température, tiède autant qu'à Jersey, a une douceur que le continent ne connaît pas. La campagne est riante et variée, ou du moins elle l'était, avant qu'on y eût multiplié ces grandes serres qui, ayant fini par couvrir l'île sur presque toute sa surface, lui donnent aujourd'hui un aspect monotone. Le port et la ville de Saint-Pierre sont très amusants à parcourir. A la campagne, on parlait, on parle encore français, comme peut en faire foi cet écriteau généralement placé à l'entrée des terrains vagues : « Défense de *trépasser* sur ce champ. » Dans la ville, les commerçants, les petits bourgeois parlaient français de naissance, et anglais pour répondre à la colonie aristocratique. La langue officielle de l'île, celle des tribunaux, des « États » et du pouvoir exécutif était le français. La *Gazette officielle* était écrite en français. On n'en pourra plus douter quand on aura lu ce fragment d'une annonce que j'ai conservée :

Gardez-vous des chevaux? Gardez-vous des vaches? Engraissez-vous des cochons? S'il en est ainsi, achetez une livre de *Simpson's rich aromatic spice.* Vos chevaux *deviendront lisses.* Vos vaches donneront un cinquième plus de lait. Vos génisses âgées de six mois seront aussi belles que *celles de vos voisins qu'en ont neuf.* Ces épices empêchent le *dégraissage* du bétail...

C'est uniquement aux enfants de l'aristocratie anglaise que j'avais à enseigner le français.

Le régime qui florissait en ce temps-là au Collège Elizabeth était l'anarchie, mais une anarchie aimable, celle de l'âge d'or. Un simple rideau séparant les salles, au bruit intérieur de chaque classe s'ajoutait celui de la classe voisine : c'était un beau désordre et une confusion pleine de vie. Le *sport* favori des élèves était d'introduire, cachés dans leurs serviettes, des

crabes vivants, dont la chasse animée faisait une diversion heureuse aux études. L'unique instrument de la discipline était la *cane*, baguette flexible dont on se sert en France plutôt pour battre les habits. Ce moyen expéditif de régler les comptes, non seulement les enfants l'acceptaient sans horreur, mais les parents le préféraient à toute autre punition. Des mères m'écrivirent pour me prier d'en user, de préférence aux « retenues », particulièrement odieuses à ce peuple épris de grand air et de liberté. J'essayai consciencieusement ; mais, étant sans conviction aussi bien que sans passion, ma maladresse comme exécuteur des basses œuvres faisait éclater de rire la galerie et les patients eux-mêmes. Il est certain que l'épiderme des Anglais, au sens moral comme au sens physique, est moins chatouilleux que le nôtre ; les châtiments corporels ne sont pas pour leur honneur une humiliation, et ils les endurent avec la même fermeté qui les rend si vaillants dans tous les jeux de la force.

Par une autre différence avantageuse avec les Français, les garçons du Collège Elizabeth, au lieu d'empirer avec les années, devenaient meilleurs en grandissant ; « l'âge de raison », loin d'être une antiphrase, était une vérité chez eux, et leurs progrès en sagesse correspondaient avec l'émancipation même qui changeait ces enfants en jeunes hommes responsables. Tous les grands élèves devinrent bientôt mes amis. Pour leur service et pour leur plaisir, j'avais tâché de rendre amusant et vraiment littéraire l'enseignement de la langue française ; nous lisions ensemble le théâtre de Victor Hugo, particulièrement *Hernani*. Chacun d'eux avait son rôle, gardait son personnage qui continua de les désigner dans tout le cours de nos études et par le nom duquel je remplaçai leurs vrais noms : tel d'entre eux devint et resta le héros du drame ; tel autre, don Carlos ; tel autre, ayant barbe au menton, Ruy Gomez ; tel autre, à figure féminine, doña Sol.

Malgré cela, mon métier de *french master* m'ennuyait un peu ; afin de compenser l'ingrate aridité des leçons de grammaire, je finis par organiser en ville des causeries de littérature pour les dames, que je publiai à Guernesey, en 1869, sous le titre de *Causeries guernesiaises*.

J'eus pour collègue, au Collège Elizabeth, George Saints-

bury, qui occupe aujourd'hui dans la littérature anglaise, comme critique et comme historien littéraire, une place de premier rang. Je vis le vieux poète guernesiais Métivier, auteur de curieuses *Rimes* en patois du pays et d'autres ouvrages de grand intérêt pour les érudits de la philologie. Je connus la colonie française des proscrits de l'Empire : Kesler d'abord, le petit bossu, bon et très dévoué, mais susceptible et rageur, le commensal, le voisin, l'ami et le factotum de Victor Hugo. Ce digne homme, qui portait un nom aristocratique, — Hennet de Kesler, — vivotait à Guernesey du maigre produit de ses leçons de français. Je fréquentai le photographe normand, Arsène Garnier, habile artiste, joyeux compagnon, dont l'atelier retentissant de rires bien français devint pour moi un refuge où je me délivrais de la roideur anglaise et de l'austérité protestante, et qui, fort indiscrètement, l'aimable homme ! me donna le portrait de toutes les jolies personnes de ma connaissance qui avaient posé chez lui, avec seize photographies différentes de Victor Hugo, ajoutées aux deux ou trois que je tiens du grand homme lui-même.

Je me mêlai aux diverses classes de la société de Saint-Pierre. Pensionnaire dans une famille bourgeoise, je goûtai le spectacle édifiant et le commerce intime d'une parfaite simplicité de mœurs, de l'existence la plus tranquille et la plus sage, d'une activité très bien réglée, des esprits et des horizons médiocres, de la piété, de la bonté, du culte domestique, et je vis de près les dimanches anglais dans l'horreur sacrée de leur ennui. Invité à quelques soirées du grand monde, j'appris à sentir vivement cet honneur et à connaître la différence que la nature a établie entre les hommes et que la vie sociale maintient partout, malgré nos beaux discours sur l'égalité des mortels. La société de Guernesey se divisait, il y a trente-huit ans, en quatre castes (je ne sais si ces distinctions et ces dénominations existent encore) : les *sixty*, les *forty*, les *twenty* et les... rien du tout. La première se composait de la *nobility and gentry*, des hauts fonctionnaires, des professeurs sortis de l'université d'Oxford ou de Cambridge, des recteurs de paroisse et des étrangers de distinction. Elle méprisait la seconde, qui comprenait les négociants, les marchands de vin, les épiciers en gros, les autres commerçants en général, les vicaires et les

maîtres de musique. Jamais l'aristocratie n'aurait ouvert ses salons à un simple *french master*; mais j'avais des lettres de recommandation et je faisais sonner bien haut mon grade de licencié de la Faculté des lettres de Paris. Non seulement les *sixty* n'invitaient pas les *forty* à leurs soirées; mais, faisant semblant de ne pas les connaître, ils ne leur rendaient même pas leur salut dans la rue. Les *forty*, de leur côté, s'étonnaient qu'il pût y avoir au monde des insectes aussi dégoûtants que les *twenty* : à savoir, les marchands de bas, les commis de magasins, les raccommodeurs de lunettes, les vitriers, les ébénistes et les scieurs de long. Mais ceux-ci se consolaient de leur abjection relative par la pensée du néant effroyable de la dernière caste : celle des va-nu-pieds.

J'ai fréquenté à Guernesey quelques personnes, plusieurs femmes surtout, extraordinairement distinguées par leur esprit et par leurs connaissances; mais il n'y avait aucune circulation générale d'idées. Le commerce du monde n'existait que sous la forme d'invitations spéciales à des fêtes qui, naturellement, étaient assez rares. Les dames n'avaient point de « jour » : ce qui réduisait les visites de l'après-midi à la remise d'une carte aux mains d'un domestique. Le soir, personne n'avait chez soi de ces réceptions intimes et sans cérémonie où l'on offre à des amis invités une fois pour toutes une causerie d'une heure et une tasse de thé.

Bien que Victor Hugo se souciât médiocrement des insulaires au milieu desquels il vivait et que la nature et sa propre pensée lui fussent une compagnie suffisante, il n'a pas été inutile à l'agrément de sa vie, pour lui concilier cette estime du monde dont on aime toujours à jouir, même quand on est un très grand homme, qu'au temps de mon séjour à Guernesey le premier magistrat de l'île, le bailli ou « baillif », sir Stafford Carey, fût un homme d'esprit et qu'il eût une fille qui unissait à une rare beauté une culture intellectuelle supérieure. Elle admirait passionnément Victor Hugo. Même, je puis presque dire qu'elle l'admirait plus que moi : car son enthousiasme ne faisait aucune réserve.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'un goût vif pour l'auteur de *Napoléon le Petit* fût la règle dans l'île anglo-normande. L'indifférence et la froideur à l'égard du grand exilé étaient,

au contraire, générales, plus encore dans la petite bourgeoisie, extrêmement ignorante, que dans la première caste, souvent très cultivée. Un de mes premiers étonnements fut de constater combien peu on faisait attention à lui. Le *cant* piétiste et puritain lui était même très décidément hostile et s'indignait tout bas — ou tout haut — de sa vieille liaison avec madame Drouet, malgré l'âge respectable de cette dame et l'extrême réserve de son existence toute retirée. Elle sortait peu de chez elle, et je l'ai rarement rencontrée avec Victor Hugo, chez qui elle n'allait guère, mais qui, très méthodiquement, tous les jours, lui faisait visite aux mêmes heures. On reprochait aussi à Hugo son républicanisme, l'excessive liberté de ses paroles et de ses actes à l'égard de toutes les têtes couronnées et, particulièrement, de la reine d'Angleterre.

La fille du bailli était fort au-dessus de ces petitesses. Elle personnifiait l'esprit de liberté, de révolution, de progrès, contre la vieille société conservatrice, routinière et bornée. Elle comprenait que la vraie gloire de Guernesey, dans l'avenir, serait d'avoir possédé Victor Hugo; et comme le public des aristocraties, aussi bien que des démocraties, suit toujours certaines autorités directrices, c'est grâce à l'initiative de cette personne d'élite que la meilleure société de l'île assista quelquefois, à Hauteville House, aux petites fêtes des enfants pauvres; c'est le bon exemple donné par elle qui épargna au grand poète le chagrin, quand des acteurs en voyage vinrent lui offrir une représentation d'*Hernani*, de voir sa pièce jouée devant des loges vides.



Victor Hugo n'était pas à Guernesey quand j'arrivai dans l'île. C'était au mois d'août : à cette époque, il voyageait habituellement en Belgique. Je me présentai néanmoins à Hauteville House, où je laissai, avec ma carte, un exemplaire de mon pauvre et unique ouvrage, ma *Petite Comédie de la Critique littéraire*; je fis, sous la conduite de Marie, vieille cuisinière bretonne, la visite classique de la célèbre maison, et j'eus l'honneur d'entretenir madame Chenay, belle-sœur du

poète, simple et bonne petite femme, modeste, serviable et pieuse, qui administrait son ménage.

Personne ne m'instruisit du retour de Victor Hugo, en octobre. Ni le *Star*, journal anglais, ni la *Gazette officielle* de Saint-Pierre-Port n'avaient coutume de mentionner un « fait divers » aussi négligeable que la présence ou l'absence du premier personnage littéraire du siècle. Mais, un jour, je vis l'homme passer, allant à la promenade; je le revis; trente-huit ans après, je le vois encore *in the mind's eye*, et c'est une inoubliable vision.

La maison où je logeais était, comme la sienne, dans Hauteville Street, mais plus haut, à l'extrémité de la ville, en sorte qu'il ne pouvait aller dans la campagne sans gravir le chemin un peu roide qui montait devant ma fenêtre.

Ce vieillard de soixante-cinq ans s'avançait, ferme et droit, coiffé d'un grand chapeau mou à larges bords, toujours sans canne comme sans parapluie, un manteau jeté sur l'épaule gauche si le ciel était menaçant, les mains dans ses poches, les épaules effacées, les coudes bien rentrés, et posant légèrement à terre la pointe de ses bottines qui dessinaient l'admirable cambrure du pied. Je compris par le contraste, en le voyant marcher, la physique exactitude du nom de « pied plat », métaphoriquement appliqué aux hommes bas et rampants. Il était presque toujours en veston et on ne saurait dire que sa tenue fût soignée; mais il pouvait s'habiller comme il voulait, il aurait donné grand air aux haillons d'un gueux. Si élégante et noble était sa démarche que, pour en rendre l'impression, j'imaginai instantanément cette périphrase homérique par laquelle je me suis souvent diverti à le désigner dans mes lettres familières : « l'homme à la jambe de prince ».

Le 28 octobre 1866, je fus reçu par Victor Hugo pour la première fois. Il était rentré depuis une semaine. Afin d'être sûr de ne pas le manquer (car il faisait généralement sa promenade tout de suite après son déjeuner), je sonnai à sa porte avant que le déjeuner fût fini, et je l'attendis dans le petit salon du rez-de-chaussée, dont un divan oriental très bas faisait le tour. Sur la table du milieu il y avait des albums et des livres, *Picciola*, les *Petites Récréations instructives*, *Old*

England, *les Misérables*, des illustrations des *Misérables*, des dessins du maître, un ouvrage d'histoire naturelle, etc., et, sur la cheminée, des statuettes en bronze de bossus et de magots tirant la langue ou faisant quelque autre grimace.

Le poète entra bientôt, en négligé... du matin, dois-je dire, ou de toute la journée? La première impression que son abord me fit et ne cessa jamais de me faire, durant trois années que je le fréquentai, est celle d'une extrême civilité de langage et de manières. Volontiers on se représente Victor Hugo comme une espèce de demi-dieu difficilement accessible, abrupt, concentré en lui même, parlant peu, rendant des oracles, attendant de tous ceux qui l'approchaient cette attitude de vénération prosternée qu'exigeait Alexandre et qui révoltait la fierté de Callisthène. Si quelque visiteur l'a vu sous ce jour, je ne contesterai point le témoignage de ses yeux; je ne parle que de ce qu'ont vu les miens. Or, il est vrai que je l'ai trouvé parfois un peu absorbé. Quoi d'étonnant? La chose étrange serait qu'un travailleur d'une si haute et si incessante activité eût toujours appartenu sans réserve à la compagnie; mais jamais je ne l'ai vu distrait et absent au point d'oublier ce qu'il devait à ses hôtes selon le code de l'honnêteté mondaine. Il était cérémonieux, « vieille France », poli excessivement: car n'était-ce pas un excès, et même un peu agaçant, qu'il me parlât toujours, par exemple, de « l'honneur de me voir » et de celui de me « revoir »? Jamais il n'a manqué à ce compliment banal.

Sa première parole fut pour me dire qu'il avait lu mon livre. Je me permis assez impertinemment de paraître en douter, ou du moins de déclarer invraisemblable qu'un homme occupé à des œuvres aussi glorieuses que les siennes eût pu distraire de ses grands travaux le temps de parcourir un essai infime comme le mien. Il insista :

— Je ne l'ai pas parcouru seulement, je l'ai lu. Si je n'en faisais point de cas, je m'acquitterais envers vous avec une hyperbole flatteuse; mais, comme j'y ai découvert ce que j'appelle *quelque chose*, je veux vous en parler utilement, sérieusement. J'ai vu que nous ne sommes pas d'accord. Je suis un vieux révolutionnaire; vous êtes soumis à l'autorité, vous êtes du parti conservateur.

Oh! la belle puissance constructive que l'imagination des poètes! Comment s'était formé ce jugement en l'air et sans ombre de fondement, dont l'absolue fantaisie ne peut être plaisante que pour moi, qui seul ai jadis lu mon livre? Victor Hugo savait que j'étais un enfant de l'Université; il savait aussi quelles influences philosophiques la jeunesse française subissait alors, et il avait décidé d'avance, — sans le moindre examen des pièces, bien entendu, — d'une part, que je devais être imbu de préjugés classiques; d'autre part, que je devais appartenir, en critique littéraire, à la nouvelle école matérialiste qui tend à supprimer l'éloge comme le blâme, qui remplace les anciens jugements critiques par l'explication historique et naturelle des œuvres et des faits, et qui prend pour devise : *Nil admirari, omnia intelligere.* De là le tour que prirent et que gardèrent ses entretiens avec moi, où il travailla « sérieusement », sinon « utilement », à ma conversion, en démolissant avec un soin particulier deux idoles, Racine et Taine, au pied desquelles son imagination me voyait agenouillé dans la superstition d'un double culte peut-être un peu contradictoire. J'adore Racine, c'est vrai, mais non pas « comme une brute », et de Taine j'étais beaucoup moins un disciple qu'un lecteur avidement curieux, mais indépendant et averti. Le souvenir de la paternelle bonté d'un si grand homme s'appliquant à guérir ma jeunesse des deux folles passions qu'il me prêtait, ne m'en laisse pas moins pénétré d'une bien vive reconnaissance.

C'est la statue de Taine qui reçut les premiers coups de pioche. Victor Hugo me cita avec indignation la fameuse phrase : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ». On aurait passé un mauvais quart d'heure à en tenter l'apologie ou seulement l'excuse et l'explication, car le poète était réellement ému de la même colère qui a inspiré *les Châtiments* :

— C'est la négation de la différence entre le bien et le mal. Certes, Dupanloup n'est pas mon homme; mais je l'approuve quand il fait campagne contre de pareilles doctrines. Je voudrais être à Paris, oui, je voudrais être à l'Académie, pour voter avec l'évêque d'Orléans contre ce cuistre-là!

Avec une vraie éloquence, Victor Hugo me dit ensuite que

nous, les jeunes gens de ma génération, nous étions les vieillards du siècle, et que c'était lui, malgré sa barbe blanche, lui et les hommes de son âge qui étaient la véritable jeunesse, parce qu'ils avaient la foi. Il s'éleva contre l'impuissance et la stérilité du scepticisme, soutenant qu'il valait mieux affirmer l'erreur que ne rien affirmer du tout, de même que le pilote qui, dans la tempête, imprime vigoureusement au vaisseau une direction quelconque, fait plus pour le salut de l'équipage que le douteur irrésolu et inactif.

Puis, la conversation passa à d'autres sujets : Homère, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Spinoza. De ce dernier, sur lequel l'opinion d'un adversaire de Taine pourrait être tenue d'avance pour hostile, Victor Hugo me dit qu'il l'aimait beaucoup. Il exprima une admiration sans bornes pour le *Purgatoire* et pour le *Paradis* de Dante, « deux poèmes mal compris qui sont au moins égaux à l'*Enfer* ». Il n'avait jamais pu digérer les deux derniers actes d'*Hamlet* : aveu assez intéressant, parce qu'il n'est pas dans ses écrits et qu'il contredit même sa retentissante profession de ne point concéder de droit à la critique négative sur les œuvres des génies souverains. Dans les odes d'Horace, qui le ravissaient et qu'il disait savoir par cœur, il trouvait « quelque chose d'épique ». Ne comprenant pas bien ce jugement singulier, je portai aux nues la *Légende des Siècles*, disant qu'elle était, à mes yeux, le sommet et de la poésie de Hugo et de toute la poésie française moderne et qu'elle devait ce caractère éminent à la haute généralité d'une inspiration moins lyrique qu'impersonnelle, « ainsi — ajoutai-je avec intention — ainsi que le veut l'épopée ». Le poète me répondit que j'avais raison de regarder la *Légende des Siècles* comme son chef-d'œuvre; il protesta pour la forme contre le rang suprême que je lui assignais dans la littérature; mais il maintint que je me trompais en ayant l'air de croire que le Moi ne peut pas être épique :

— Voyez Dante, il parle constamment de lui! Et Horace, non plus, ne s'oublie pas.

Décidément, il tenait à la qualité *épique* des odes d'Horace. Si le bon Horace est épique (ce qui peut très bien se soutenir, comme tout paradoxe littéraire), il est probable que c'est plutôt quand il est le moins personnel.

Dans ce premier entretien, Victor Hugo me parla aussi de l'étude profonde qu'il avait faite des mathématiques, étant jeune homme. Il était arrivé plus tard à la conviction réfléchie qu'il fallait commencer l'enseignement de cette science par les sections coniques, au lieu de démontrer d'abord les propositions d'Euclide. Je demeurai stupide, non d'étonnement, encore moins d'approbation respectueuse et muette, mais simplement parce que je n'entends rien aux sections coniques, ni aux propositions d'Euclide, ni même aux éléments des mathématiques, qui sont restées pour moi le souvenir le plus désagréable du baccalauréat; et, changeant brusquement de propos, je demandai au maître s'il était exact qu'il fût actuellement occupé à écrire une histoire de l'Angleterre pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle.

— Non. C'est une pure invention de la presse, *un bruit sans fondement*, comme on dit élégamment aujourd'hui... à moins que ce roman n'ait son origine dans cette circonstance vraie qu'à Bruxelles j'ai fait quelques recherches sur l'aristocratie anglaise et que j'ai demandé au bibliothécaire de me prêter des livres d'histoire.

En me donnant congé, Victor Hugo m'invita très hospitalièrement à déjeuner chez lui, non pas un certain jour, mais toutes les fois que cela me ferait plaisir. Je n'aurai, en me présentant à midi moins cinq, qu'à dire à Marie de mettre mon couvert. — J'eusse été bien sot de ne pas profiter d'une telle aubaine, mais un peu indiscret d'en jouir trop souvent : il fallait garder la mesure; affaire de tact et d'expérience. Je dois rendre à mon amphitryon ce témoignage qu'il a toujours paru content de me voir, et, certes, ce n'était pas pour l'agrément ni pour le profit qu'il pouvait retirer de ma conversation : qu'avait-il à faire de moi? C'est, encore une fois, qu'il était un gentilhomme parfaitement poli.

Tantôt j'arrivais seul, tantôt je trouvais compagnie: même accueil affable dans les deux cas. Mais plus l'entretien de Victor Hugo devenait un tête-à-tête, plus il était intéressant. C'est alors que le grand homme se montrait vraiment bonhomme, simple et naturel, amusant, malicieux, spirituel à la française. Dès qu'il y avait à l'écouter assez de monde pour faire un petit auditoire, il risquait de se laisser tenter plus ou

moins par son mauvais génie, le démon de la *représentation*.

Le plus souvent, il n'y avait aux déjeuners de Hauteville House, en fait de gens et de bêtes, que madame Chenay, Kesler et « Sénat », gros lévrier bâtard, assez laid, gâté par son maître, qui lui souffrait tout. J'y ai quelquefois vu aussi M. Marquand, Français réfugié, qui, comme Kesler, donnait des leçons pour vivre; mais alors Kesler restait ou rentrait chez lui : ces deux messieurs, ayant une cordiale antipathie l'un pour l'autre, évitaient de se rencontrer à la table de Victor Hugo. Madame Victor Hugo, que je vis peu longtemps, en 1867, dix-huit mois avant sa mort, suivait en France un traitement pour ses yeux. Je n'ai eu l'honneur de rencontrer ni M. Paul Meurice ni M. Auguste Vacquerie. Quant aux fils, François et Charles, il faut croire que la maison paternelle ne les attirait guère, car je ne les vis jamais à Guernesey, et j'y vécus trois ans.



Je ne referai pas la description bien connue de la salle à manger. J'avertis seulement les personnes d'une vive imagination, au sujet du fameux *fauteuil des ancêtres*, siège monumental et semblable à un trône, où nul vivant ne pouvait s'asseoir, ses bra sétant fermés par une chaîne de fer, qu'elles ne doivent pas se figurer ce fauteuil comme ayant réellement occupé une place à table. Un meuble pareil aurait été fort encombrant et un peu ridicule. Il était simplement adossé au mur, entre les deux fenêtres, ne gênant ni la circulation, ni le service, et je soupçonne certaines légendes sur la terreur qu'il inspirait d'avoir été inventées par des amateurs de contes fantastiques qui n'ont vu l'objet que dans leurs rêves.

L'ordinaire était celui de tous les déjeuners de famille. La seule habitude particulière que j'aie notée, c'est que les côtelettes de mouton s'offraient toujours aux fortes molaires du poète fauve, je ne dis pas saignantes, mais violettes, comme si elles sortaient de la boucherie. Je vois encore Marquand furieux qu'on le forçât à manger de la viande crue et m'exprimant à voix basse son indignation et son horreur.

Le 8 ou le 9 décembre, et, de nouveau, le 3 janvier, la presse guernesiaise déjeuna à Hauteville House. Je fus des

convives, mais sur invitation. Dans ces deux circonstances, rien de très mémorable ne fut dit, même par le maître. Le directeur de la *Gazette officielle* ramassa par terre un vieux gant et demanda à Victor Hugo si c'était lui qui l'avait perdu. Le poète prit cette loque et l'examina.

— Ce gant est sauvage, — dit-il en le flairant de près, — mais c'est la sauvagerie d'un élégant; moi, quand par une exception bien rare je mets des gants, ce ne sont jamais que les gants sauvages d'un sauvage.

Le gant appartenait au commandant Butler. Victor Hugo tendant par un beau geste le bras pour le lui rendre, on put voir que cet homme immortel n'avait point de gilet sous son veston mal boutonné: j'en fus un peu surpris, non à cause d'un vain décorum dont je savais l'estime que l'on faisait céans, mais en pensant à l'utilité hygiénique d'un bon justaucorps, dans la saison où nous étions, par le froid relatif qui régnait ce jour-là.

On questionna le grand travailleur sur ce qu'il écrivait actuellement : il répondit que sa principale entreprise était son roman de *Quatre-vingt-treize*, que du reste il faisait des vers ou de la prose selon son inspiration du moment, qu'il avait presque achevé la seconde partie de *la Légende des Siècles*, que, s'il avait trente ou quarante ans, l'ouvrage aurait dix volumes, mais qu'il n'en pourrait avoir que six.

La santé de l'auteur de la *Légende des Siècles* fut portée tour à tour par tous les convives, qui n'étaient pas nombreux; à chacun, individuellement, Victor Hugo répondit avec esprit.

La cloche du collège m'ayant appelé à mes fonctions avant qu'on se fût levé de table, je demandai au maître la permission de me retirer doucement le premier. Il me dit ou plutôt me répéta que je pouvais entrer chez lui quand il me plairait, et en sortir de même :

— Ma maison est celle de la liberté.

Les propos qui suivirent un déjeuner intime où je me rendis sans invitation, peu de jours avant Noël 1866, sont moins insignifiants. Il n'y avait personne à ce déjeuner que madame Chenay et Kesler, qui disparurent après le repas. Victor Hugo, resté seul avec moi, m'entretint jusqu'à trois

heures. Il avait beaucoup travaillé toute la matinée; content de ce qu'il avait fait, il était en train de causer: il me donna des détails sur ses habitudes de vie.

— Je me lève, — me dit-il, — de bon matin. J'avale deux œufs crus et une tasse de café froid; puis, jusqu'à onze heures, je travaille dans mon belvédère.

Ce belvédère (en anglais *look-out*), pièce entièrement vitrée où il composait ses ouvrages, peut être comparé à une serre ou encore à un atelier de photographe. Je n'ai jamais vu de cabinet de travail non seulement plus digne d'un poète par son ouverture sur le ciel et sur l'immensité, mais plus intelligemment compris au point de vue pratique. L'art et le luxe sont beaux et bons; mais ce sont les pires ennemis des commodités de la vie. Comment avoir ses coudées franches au milieu d'objets qui sont des merveilles ou des bijoux, et de meubles sculptés délicatement? Victor Hugo, qui aimait la somptuosité, mais qui aimait aussi ses aises, séparait judicieusement ces deux choses : le magnifique et le confortable. Il y avait, au deuxième étage de sa maison, une chambre à coucher splendide, mais sans usage et de pur apparat, destinée à Garibaldi, dont elle attendit toujours la visite. Le poète couchait dans son atelier même et dans un petit lit très bas, autour duquel se trouvaient, à portée de sa main, crayons, papier, tout ce qu'il fallait pour prendre des notes, si une inspiration lui venait la nuit. Ce lit, recouvert le jour d'un simple tapis d'Orient, s'offrait à lui à toute heure derrière le pupitre où il écrivait debout. On accédait au belvédère par un escalier étroit en colimaçon. La forge où le géant créait ses chefs-d'œuvre n'ayant ni meubles, ni tentures, ni décors, ni luxe, ni objets d'art ni aucune autre beauté que la vue du ciel et de la mer, rien n'était à y ménager; le désordre, le chaos avaient leur empire en cette chambre haute, et Vulcain pouvait faire jaillir de son marteau les étincelles, je veux dire tout éclabousser avec sa plume, sans crainte d'aucun dégât.

Travailler debout était un des principes de son hygiène.

— Puisqu'il faut — me disait-il — mourir de quelque manière, j'aime mieux que ce soit par les jambes que par la tête, et j'use mes jambes en marchant beaucoup et en évitant de trop m'asseoir.

Post cœnam stabis, seu passus mille meabis : cette devise était inscrite dans sa salle à manger, comme la maxime d'un autre « ancien » dans celle d'Harpagon. La mort dont il se croyait le plus menacé et contre laquelle il se mettait en défense par ces règles de vie, c'est un étouffement subit qui l'aurait surpris la nuit.

A onze heures, étant couvert de transpiration, tant par le feu du travail que par celui d'un poêle qui chauffait sa serre en hiver, il se mettait tout nu et s'épongeait le corps, à l'anglaise, d'une eau très froide qui était restée toute la nuit à l'air. Les personnes qui passaient dans Hauteville Street, à ce moment-là, et qui levaient leurs yeux vers la cage de verre, pouvaient voir la blanche apparition. Une friction énergique avec des gants de crin était le second et indispensable article du programme de cet excellent régime. Malgré ces précautions, le poète se disait sujet aux rhumes et aux crampes, mais, en somme, bien portant. J'écrivais dans une lettre datée de 1867 : « Le père Hugo a une jeunesse étonnante de corps et d'esprit. Impossible de voir un homme qui se porte mieux. Il est frais, il est rose, il faudra l'assommer. »

Après le déjeuner, promenade de deux heures environ. Reprise du travail jusqu'à six heures et demie. Dîner chez madame Drouet, excepté quand madame Victor Hugo venait voir son mari à Guernesey. Partie de cartes jusqu'à dix heures.

— Il m'est arrivé quelquefois — m'a dit ce joueur téméraire — de perdre quinze sous.

Je mis Victor Hugo sur le sujet des pieuvres, en lui racontant que j'avais vu à Paris, dans un musée, une représentation en cire du combat de Gilliatt. Le monstre m'ayant paru d'une invraisemblable énormité, j'avais manifesté mon étonnement à l'artiste lui-même, qui, naïvement, m'avait répondu :

— Pour sûr que je n'en ai jamais vu de ce calibre-là !...

Amusé de cette réponse, l'auteur des *Travailleurs de la Mer* m'affirma que, quant à lui, plus exact et plus scrupuleux, il n'avait peint que ce qu'il avait vu : son fils Charles, se baignant un jour près de l'île de Sercq, fut poursuivi sous ses yeux par une pieuvre de la même dimension que celle qu'il a décrite.

Des pieuvres, par une transition naturelle, nous passâmes

à Louis Veuillot. Victor Hugo lui refusait net tout talent d'écrivain, prétendant que l'apparente originalité de son style consistait uniquement dans l'emploi d'un vocabulaire brutal. Je l'ai plus d'une fois constaté, l'incapacité radicale où ce grand homme était de reconnaître le moindre talent chez ses ennemis dépassait vraiment la mesure de ce qui est permis à un poète, c'est-à-dire à un demi-dieu qui, possédant le don divin de créateur, a le droit de trouver sa part assez belle et peut très bien se passer d'une souple et large intelligence critique. Il lui a suffi qu'Armand Carrel fût un des chefs de la campagne contre *Hernani* pour qu'il le déclarât sans style, sans esprit, sans talent, sans aucune qualité littéraire quelconque... O pauvre cœur humain!

Volontiers j'aurais défendu comme écrivain le pamphlétaire admirable auquel la prose française doit peut-être les plus ingénieuses trouvailles de style qui aient enrichi son trésor depuis l'époque de La Bruyère; mais je compris à temps la parfaite inutilité de tout ce que je pourrais dire, et j'évitai heureusement la maladresse d'offenser par une vaine contradiction le rare génie qui me faisait l'extrême honneur de m'entretenir. Ma tactique avec Victor Hugo fut toujours tout simplement de l'exciter à parler, et non pas (ce qui eût été, si j'ose m'exprimer ainsi, la grande *gaffe*) de chercher la moindre victoire pour mes propres idées. Je ne feignais de le contredire que dans la mesure strictement nécessaire pour qu'il développât son thème avec plus d'abondance. J'en dis cependant assez au sujet de Veuillot pour qu'après avoir vu en moi un classique attardé, un disciple de Taine et un sceptique, il me rangeât dans la secte des « éclectiques » et des « doctrinaires ». Mais j'eus tout lieu de m'en féliciter, car il partit sur cette fausse piste pour me faire l'histoire de sa vie intérieure et du changement graduel de ses convictions.

— Moi aussi, j'ai été éclectique, puisque j'ai parcouru presque toute la gamme des opinions politiques possibles. [Ce n'est pas précisément ce qu'on entend par *éclectisme*.] Quand j'étais petit, j'étais royaliste. A sept ans, je m'entendais dire : « monsieur le baron », et j'en étais extrêmement fier. De royaliste, je suis devenu doctrinaire. Je prononçai un jour, à la Chambre des pairs, cette phrase, digne de Royer-Collard,

qui fut couverte d'applaudissements : « La logique veut la république, mais la raison veut la monarchie. » Je n'ai pas été républicain avant 1849.

Victor Hugo me renvoya à la pièce des *Contemplations :* « Marquis, je m'en souviens... », où il raconte tout le développement de sa pensée. Il me dit aussi que le personnage de Marius, dans *les Misérables*, était fait à sa ressemblance, qu'il avait mis dans ce caractère ses propres traits et dans ses faits et gestes toute l'histoire de sa vie, à tel point qu'on retrouve en cette partie du roman jusqu'à la carte de ses dîners.

J'étais curieux de l'entendre raconter les premières représentations d'*Hernani*, et je le mis sur ce sujet.

— On ne peut se faire aucune idée — me dit le poète — des fureurs et des haines que mon drame a soulevées.

Mais il ne me régala d'aucune anecdote nouvelle ; nous avons tous lu, dans *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*, qu'il recevait des lettres conçues en ces termes : « Si tu ne retires pas ta sale pièce, on te fera passer le goût du pain », et que ses amis croyaient devoir l'escorter, à la sortie du Théâtre-Français, jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs, où il demeurait alors. — « Ils m'auraient trouvé extrêmement téméraire de rentrer seul. »

Par quelle association d'idées en vînmes-nous à parler de Gœthe? On sait que Victor Hugo ne l'aimait pas. A-t-il aimé d'ailleurs, a-t-il seulement connu la littérature allemande en général? Il n'y paraît guère, et j'ose mettre en doute qu'il ait beaucoup plus pratiqué la littérature anglaise. Je ne fais point d'exception pour Shakespeare, malgré l'espèce d'*olla podrida* littéraire et métaphysique qu'il a baptisée de ce nom illustre et sonore, choisi à l'aventure, — comme un père parfois, voulant nommer son fils, prend un saint au hasard dans le calendrier. — Non, jamais nous ne dirons assez combien latine, presque exclusivement, fut l'éducation littéraire de ce grand classique.

C'est l'esthétique du *William Shakespeare* qu'il m'exposa, sans rien de bien nouveau dans cet ordre d'idées que nous connaissons, presque à satiété, par ses écrits. On remarquera pourtant, dans sa critique familière et orale, un amour de la musique qui paraît sincère et qu'on a quelquefois nié, je

ne sais pas sur quels indices ; — est-ce simplement à cause de l'extraordinaire intensité de son imagination visuelle, qui semblait devoir être compensée par une pénurie correspondante du sens musical ?... Assurément, je ne crois point qu'il fût grand clerc en musique, et ses propos sur la matière ne sont pas pour me faire changer d'opinion. N'ai-je pas lu quelque part qu'on le vit un soir applaudir je ne sais quelle banale mélodie qu'il prenait pour un morceau sublime de Weber ? C'est fort possible ; mais distinguons : on peut n'être pas un bon juge des œuvres, classer mal les auteurs, et sentir vivement la musique. En somme, il ne semble point que Victor Hugo ait eu l'insensibilité musicale de cet autre grand « visuel », Théophile Gautier.

— Ni Gœthe, ni aucun poète allemand — me dit-il — n'a su donner de la réalité aux personnages dramatiques. Chose curieuse ! les musiciens allemands nous offrent des créations plus substantielles que Gœthe et que Schiller. Les cataractes et les forêts de Beethoven sont bien des forêts et des cataractes. J'ai pour Beethoven une admiration qui n'a d'égale que celle que j'ai pour Gluck. Ce sont deux génies aussi grands à mes yeux qu'Eschyle et que Michel-Ange. Il y a, dans *Alceste* et dans *Armide*, des morceaux d'une profondeur qu'on n'a jamais dépassée ni même atteinte. Mozart est grand, mais il ne vient qu'après Gluck. Il y a un peu trop de Louis XVI dans Mozart. Il est inférieur à Gluck, comme Rubens à Rembrandt, comme Raphaël à Michel-Ange, comme Racine à Corneille et à Molière.

Il me parla dédaigneusement de Rossini, et ce dédain était logique, comme sa froideur relative pour Mozart; mais la dépréciation de Rubens est inattendue. Nous restons tout surpris que l'auteur du *Feu du Ciel* ait été de glace pour ce coloriste éblouissant; cependant la chose est avérée, puisque madame Sand a reproché à Victor Hugo ses jugements sur Mozart et sur Rubens.

Un échappé de rhétorique comme moi ne pouvait manquer la belle occasion qui s'offrait à lui de discourir un peu en faveur de la perfection soutenue, qui s'élève moins haut, il est vrai, que les sublimes élans des génies abrupts, mais qui, constamment égale à elle-même, ne paie pas non plus par des chutes lamentables l'accident glorieux de ses bonds surhu-

mains. J'avançai donc cette idée, peu originale, que chez Racine, Mozart, Raphaël, on trouve une harmonie divine qu'il est permis de préférer aux efforts prodigieux et irréguliers de leurs gigantesques rivaux.

C'est alors que Victor Hugo commença de prendre au collet ce polisson de Racine, qu'il ne lâchera plus. Je ne lui avais point caché que je l'aimais. Peut-être eut-il un peu plus tard un écho des causeries de littérature que j'entrepris à Guernesey, et où je m'exprimais avec une liberté qui m'étonne aujourd'hui, traitant de Huns, de Hurons et de Hottentots les contempteurs de Racine, osant dire que je n'étais ni un partisan de toutes les idées de Victor Hugo ni un admirateur absolu de ses ouvrages, et préférant hardiment à tous ses drames ceux de nos grands classiques comme ceux de Shakespeare. Kesler, qui avait contre Racine « une dent de lait », me pardonnait beaucoup moins que le maître mon indépendance et mon hérésie.

Avec une indulgente bonté ce grand homme me dit d'abord et me montra très bien que je me trompais en présentant Racine comme un modèle de perfection égale et soutenue.

— Il n'est pas sûr de son instrument, — me dit-il, — il écrit quelquefois fort mal.

Et, à l'appui de cette critique, il me cita deux vers de *Phèdre* parfaitement choisis, en vérité, car ils sont détestables, il faut le reconnaître :

Épargnez votre sang, *j'ose vous en prier* ;
Sauvez-moi de l'horreur de *l'entendre crier*...

Sans insister davantage, ce jour-là, sur les défaillances de Racine, Victor Hugo lui opposa Boileau comme un maître du vers français, me récitant avec la volupté d'un gourmet littéraire ce passage du *Lutrin* :

A ces mots, il saisit un vieil infortiat
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourés à demi d'un vieux parchemin noir
Où pendait par trois clous un reste de fermoir.

Je me rappelle combien, en 1866, l'admiration de Victor

Hugo pour Boileau me parut piquante et paradoxale. A la surprise amusée que je manifestai, le poète répondit qu'il était un classique méconnu et qu'il tenait Boileau pour un de nos plus grands écrivains.

Aujourd'hui, ce jugement du chef de l'école romantique n'a rien qui nous étonne, parce que, depuis les derniers travaux — ou les derniers jeux — de la critique littéraire, nous sommes beaucoup plus frappés des ressemblances que de la différence entre ces deux grands arrangeurs de mots, plus riches d'art que de matière et montrant l'art toujours. C'est au sujet de Boileau que s'est faite une des plus curieuses et des plus complètes révolutions du goût que nous présente l'histoire de la littérature ; de cette révolution il se trouve justement que Victor Hugo fut un précurseur, le jour où il me montra la singulière excellence de six vers du *Lutrin*. On croyait autrefois que Boileau avait des idées de grand prix. On admirait respectueusement ce qu'il y a de plus intellectuel dans son œuvre, les *Épitres*, *l'Art poétique*, les satires morales, et l'on avait presque du dédain pour les parties purement descriptives de sa poésie. Nous estimons, au contraire, depuis un quart de siècle, que ce laborieux forgeron de l'alexandrin est un moraliste médiocre, un didactique un peu pesant et ennuyeux, mais parfois un assez bon ouvrier du style, surtout dans les ouvrages où il ne se mêle pas d'édifier ou d'instruire, et ce qui nous charme le plus aujourd'hui, dans son très léger bagage poétique, c'est le réalisme pittoresque qu'on voit briller çà et là dans les petits chefs-d'œuvre dont précisément nos pères faisaient fi : *le Repas ridicule*, *le Lutrin,* la satire des *Femmes*, et autres bagatelles du même ordre.

***

Le 12 décembre, j'étais allé à Hauteville House, non pour y déjeuner moi-même, mais pour me donner le spectacle d'un des déjeuners hebdomadaires que Victor Hugo offrait aux enfants pauvres tous les mercredis. Il y en avait une vingtaine. Tous paraissaient heureux et contents d'une heure de bien-être qui était sans doute pour eux la plus agréable de la semaine. Mais que de misères et souvent quelle dégradation !

Madame Chenay me montra deux malheureuses petites filles dont la mère, me dit-elle, « est toujours dans les vignes du Seigneur. Quand monsieur Victor Hugo leur donne des vêtements ou des joujoux, elle les vend aussitôt pour acheter du *gin* ». Un enfant de trois ans mangeait de bon appétit sur les genoux de sa sœur ; il était si petit et si chétif qu'on lui eût donné à peine dix-huit mois. Madame Chenay me dit :

— Il ne marche pas encore.

Le 27 décembre, à midi, eut lieu chez Victor Hugo la fête annuelle et publique de l'arbre de Noël. La veille, il y avait eu chez le principal du Collège Elizabeth, M. Corfe, une grande soirée où se rendit la meilleure société de l'île. J'y rencontrai le « baillif », sir Stafford Carey, déjà nommé, lettré d'une remarquable érudition, qui me faisait l'honneur de s'intéresser tout particulièrement à la composition de ma thèse française de doctorat et qui me réservait ce cadeau de grand prix : un fragment inédit de Sterne ! Il accompagnait au « thé » de M. Corfe lady Carey et sa fille. Je donnai rendez-vous à ces dames pour le lendemain, ainsi qu'à toutes les autres personnes de ma connaissance, autour de l'arbre de Noël de Hauteville House, et j'eus la joie de les y retrouver en assez grand nombre. Je goûtais avec un certain orgueil ma part de succès dans cette victoire du bon esprit public sur de sots préjugés.

Victor Hugo me pria de rédiger pour les journaux le compte rendu de cette petite fête avec celui du discours qu'il prononça. On trouvera mon analyse dans *Actes et Paroles, Pendant l'exil*, tome II, page 241. Rien n'a été changé dans la copie que j'avais fournie à la presse. Il n'y aurait à rétablir que cette courte parenthèse, retranchée dans le texte imprimé : « L'empereur des Français (puisque c'est ainsi qu'on l'appelle) m'a fait un peu de loisir... » Victor Hugo aurait voulu que je le fisse parler à la troisième personne. Il y a des orateurs avec lesquels c'est difficile. Le cachet personnel de sa grandiloquence se marquait trop fortement dans la péroraison pour qu'on eût pu sans dommage détruire la forme directe :

« Je n'ajouterai plus qu'un mot. Il y a deux manières de bâtir des églises. On peut bâtir des églises en pierre et en marbre, et on peut bâtir aussi des églises en chair et en os. Un pauvre que vous

avez soulagé, c'est une église que vous avez bâtie et d'où la prière et la reconnaissance montent vers Dieu! »

Dans un livre visiblement inspiré par une jalouse affection de famille pour madame Victor Hugo, et dont cette généreuse épouse eût elle-même blâmé les excès, les déjeuners des enfants pauvres sont présentés comme une pure ostentation du poète, auquel ils n'auraient jamais coûté un sou, et comme ayant exclusivement leur origine dans la charitable initiative de sa femme. Je n'entre point dans ces querelles de ménage. Je ne raconte que ce que j'ai vu. Mais justement ce que j'ai vu peut servir à rendre quelquefois la légende suspecte, soit qu'elle divinise et encense Victor Hugo, à la façon des thuriféraires, soit, au contraire, qu'elle le vilipende pour le plaisir que le noble cœur humain trouve toujours à rapetisser les grands hommes. Il me semble que si Victor Hugo prêtait en été son jardin, en hiver sa salle à manger à des enfants dont le nombre s'accrut progressivement de huit à quarante, s'il les regardait se nourrir chaque semaine, si Noël ajoutait à la nourriture ordinaire vêtements, joujoux et bonbons, cela n'a pu se faire sans quelque participation de sa volonté et de sa bourse; et si l'institution — que le premier honneur en revienne à elle ou à lui — s'est régulièrement continuée en l'absence de madame Victor Hugo, il ne paraît pas très probable qu'elle ait envoyé aux fournisseurs, de France où elle était, le montant des factures.



Vers le 10 janvier 1867, je me promenais dans une des plus jolies baies de l'île, Firmin-bay, quand j'aperçus de loin Victor Hugo marchant à ma rencontre dans le sentier que je suivais. Je le saluai à trente pas : si j'avais attendu d'être à vingt-cinq, j'aurais risqué de me voir devancé par son excessive politesse. De gros nuages s'amoncelaient à l'horizon. Il était sans parapluie, comme toujours; mais il avait un manteau qui me parut superbe et qu'il portait avec sa coutumière élégance de manières et de gestes. Cet ample et riche manteau recouvrant la rude simplicité du veston de tous les jours me frappa comme un symbole de ce qu'il y a souvent d'un peu banal, au fond, dans la poésie de Victor Hugo, sous

l'opulente splendeur de la forme. Le promeneur s'arrêta et me demanda combien de temps mes vacances devaient durer encore.

On trouvera, sur le continent, qu'au Collège Elizabeth les vacances de Noël et du jour de l'an étaient généreusement mesurées, car je répondis :

— Jusqu'au 20 janvier.

— Espérons... je veux dire espérez — reprit, en changeant de propos, ce modèle accompli de courtoisie française — que nous ne nous attacherons pas trop à vous : car, si j'ai envie de vous garder ici, il faut que vous sachiez que j'en ai le pouvoir. On ne sort pas de Guernesey comme on veut :

> Cette île est une île escarpée et sans bords ;
> On n'en peut pas sortir quand on est dedans.

» Ça ne rime pas, ça boite, mais c'est l'exacte vérité. La fantaisie me viendrait-elle de vous empêcher de rentrer en France? je n'aurais qu'à vous dénoncer à la police de l'Empereur, comme conspirant contre Sa Majesté. Ah! ah! est-ce assez simple?... Je suis tout-puissant. Je peux vous faire avoir la croix d'honneur, si vous la désirez. Désirez-vous la croix d'honneur?

— Pas encore! — répondis-je avec une exquise modestie.

— Eh bien! ce sera quand vous voudrez. Adressez-vous à moi. Dernièrement, je l'ai fait avoir à Caro. Vous n'avez qu'à publier dans *le Moniteur* deux ou trois articles violents contre moi : vous n'attendrez pas longtemps la récompense.

Là-dessus, l'auteur des *Châtiments* reprit sa promenade, et bientôt je le perdis de vue. Tout à coup, comme si le ciel eût voulu punir son propos téméraire sur l'éloquent professeur de la Sorbonne, les nuages crevèrent et la grêle tomba avec furie. Je songeai que, s'il était en rase campagne et loin de l'abri des rochers, il se trouvait peut-être dans son élément, étant familier avec l'orage et habitué à tutoyer la tempête, mais que le manteau magnifique de « l'homme à la jambe de prince » passait en ce moment par une rude épreuve.

PAUL STAPFER

(A suivre.)

PICRATE ET SIMÉON[1]

XII

LA MORT DU SOUVENIR

Siméon fut appelé chez le commissaire de police : il trouva, quand il revint de la Morgue, la convocation « très urgente » qui, depuis le matin, l'attendait. Il détesta cette corvée.

Le commissaire était un petit homme frétillant, dépourvu de politesse et qui ne disait rien sans avoir l'air préoccupé de soupçons terribles. Ses courtes phrases n'avaient d'autre intérêt que de paraître pleines de perfidies. Il eut une telle manière d'interroger Siméon sur les motifs de son retard que Siméon se crut coupable d'une faute mystérieuse. Il fallut raconter la scène du crime en détail. Siméon n'y put être que médiocre et, comme il n'ajoutait rien au récit des autres témoins, le commissaire en manifesta de l'impatience. Il objecta :

— Vous omettez quelque chose.

Siméon fit un geste vague. Le commissaire reprit :

— Est-ce que vous n'avez pas été blessé, vous-même?... à l'oreille, derrière l'oreille?... Eh bien! mais n'oubliez pas ça, vous savez; c'est important pour vous : ça vous sauve!

Siméon restait ahuri. Le commissaire lui expliqua briève-

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

ment que, sauf cette circonstance, la police pouvait avoir contre lui les plus légitimes soupçons, — hé, hé !...

— Vous avez bien quelque idée de l'assassin ?

Siméon ne savait pas si l'on se jouait de lui... N'avait-on pas arrêté Picrate ?... « Quelque idée de l'assassin ?... » Mais oui! Picrate, sans nul doute ! Picrate, par stupide jalousie ; l'ignoble Picrate !... Siméon qui, dans tout cela, depuis la veille ne songeait plus à Picrate, eut l'horreur de cette brute. Une bouffée de haine lui monta du cœur au cerveau. Ah ! ce Picrate de malheur, il le livrerait !...

— Vous avez bien quelque idée de l'assassin ?

— Non, pas du tout ! — répondit Siméon. — Je n'ai rien vu.

Il se demanda pourquoi il faisait ce mensonge, et s'il avait le droit de le faire. N'était-ce pas impie envers Marie Galande, lâchement tuée par le misérable ? Mais il se souvint de la sérénité qu'il y avait sur le visage de la petite morte. Non, Marie Galande ne réclamait point d'être vengée. Une autre pensée que celle-là entretenait son extase dernière ; un autre rêve, indemne des passions communes.

— Je n'ai rien vu, ni personne. Je ne peux rien vous dire.

Siméon sut que l'on faisait une enquête, que la vieille chez qui Marie Galande demeurait ne pouvait être inquiétée : impotente, elle ne bougeait pas de son fauteuil depuis des mois.

Il devait, quant à lui, se tenir à la disposition de la justice. En outre, voulait-il, puisque Marie Galande était son amie, assumer diverses charges, telles que les frais d'enterrement, de sépulture ?... Il devait, en ce cas, prévenir l'administration...

Siméon remercia. Certes, il lui serait doux d'épargner à Marie Galande l'ignominie des funérailles misérables et, dans la détresse où son activité sombrait, il escompta quelque pieux divertissement à choyer Marie Galande morte, comme naguère, hier encore, il s'ingéniait à lui donner toute la joie.

— Quand sera-ce ? — fit-il.

Et déjà il songeait à la petite tombe où Marie Galande serait, par ses soins, conduite pour y dormir son éternelle nuit de sommeil ininterrompu... Une petite tombe qu'il fleurirait des

fleurs de la saison et qu'à l'automne il nettoierait des feuilles que les arbres jettent.

— Ce sera — dit le commissaire — un de ces jours, après l'autopsie...

A ce mot, toute l'âme de Siméon sursauta, bouleversée. Ah! cela encore, ce dernier outrage, — il le fallait?

— Le faudra-t-il même si l'on trouve l'assassin?

Car, pour préserver de l'injure odieuse le corps sacré de la victime, Siméon livrait volontiers Picrate...

— Il le faudra, même si l'on trouve l'assassin, — dit le commissaire, — pour établir qu'elle est morte de sa blessure, et non à l'occasion de sa blessure, par l'effet d'un autre accident...

Et il développa son commentaire. Mais Siméon n'écoutait plus. Il voyait le pauvre petit corps manié, tailladé, qu'on offense et qui saigne. Tout le cauchemar lui revint, des cadavres affreux, de la Morgue, de la chair meurtrie, en lambeaux... C'était fini de l'espèce de douceur qu'il avait inventée à rêver d'une tombe jolie où dormirait Marie Galande.

Le soir de ce jour-là, tandis que Siméon, faute de pouvoir rester en place, vagabondait de rue en rue, comme font les chiens égarés, une nouvelle souffrance l'importuna. Ridicule, celle-là; gênante et sotte. Il lui sembla qu'une traîtrise était éparse autour de lui et, incessamment, le menaçait. Il eut peur des ténèbres et des coins obscurs, des portes béantes où peut se cacher l'ennemi, sans qu'on le voie; et lui vous guette. Il eut peur de son ombre, que les becs de gaz dessinaient et qui s'allongeait à chacun de ses pas jusqu'à se perdre au loin, démesurée, absurde; et si, par le fait de deux lumières un peu distantes, se dédoublait son ombre, il croyait l'ennemi tout proche et prêt à sauter sur lui. Il eut peur de mille fantômes que son cauchemar suscitait.

Les gens qui passaient à côté de lui l'épouvantèrent; et il n'était pas sûr que tel ou tel ne fût pas dément au point de l'étrangler entre ses doigts, si peut-être un regard importun l'y incitait. Il détournait les yeux, et il tremblait alors de manquer de vigilance.

Le plus léger bruit l'effarait, dans le tumulte général des

rues. Il y discernait les signes évidents d'une présence hostile; puis des glissements, des fuites, des murmures, des décharges de revolvers dissimulés parmi la foule et des sifflements de balles, qui l'atteindraient comme l'autre avait atteint Marie Galande au cœur.

Il s'efforça de secouer cette frayeur humiliante. Il argumenta contre sa lâcheté. Il se fit de vaillants discours et des reproches raisonnables: craignait-il tant de mourir? et fallait-il céder à de si mesquines alarmes? et, n'avait-il donc souci que de lui-même, de ses vains périls, cependant que Marie Galande, elle, était morte en vérité?...

Il ne sut se convaincre; il ne put dompter la folle agitation de ses nerfs. Les grelots et les clochettes des chevaux l'agacèrent, lui furent un odieux et redoutable tintamarre, une taquinerie qui le persécuta.

Et il marchait, ignorant l'heure et la durée. Ses puissances spirituelles étaient multipliées : en même temps que le possédait sa tristesse intime, il percevait avec plus d'acuité que jamais les sons divers et les nuances de la nuit; sa douleur clamait en lui, mais il projetait au dehors une attentive et minutieuse sensibilité que nul atome ne touchait sans la blesser.

Cette inquiétude éparse et nombreuse se concentra sur l'évocation précise de Picrate. C'était lui l'ennemi sournois et terrifiant. C'était lui la malignité des phénomènes. C'était lui la folie errante, battant le pavé, tintinnabulant au cou des chevaux, se décelant brusque dans les regards des gens qu'on frôle, dans les lueurs qui clignent aux quinquets, et s'esquivant comme tombe un prestige... Et n'était-ce pas lui, ce chat qui jaillissait des ténèbres vagues et se ruait et s'engouffrait dans un soupirail?...

Siméon frissonnait... Il lui parut que Picrate le voyait. Il lui parut que Picrate était partout... Comme s'il allait ainsi conjurer le sortilège néfaste, il prononça :

— Picrate! Picrate!...

Picrate!... Siméon le réalisa sous les espèces déconcertantes d'une vipère, d'un gnome, d'un démon... « C'est le diable, le diable!... » Marie Galande, naguère, avait dit ces mots; et ils tintèrent en glas dans les oreilles de Siméon.

Qu'il l'eût avec plaisir anéanti, ce diable hargneux et malfaisant! D'un coup de talon, comme une bête, un reptile!... Quand le Picrate qu'évoquait la fièvre de Siméon recouvrait une forme humaine, il affectait un air goguenard; et Siméon s'acharnait, avec plus de hâte, à le vouloir détruire...

Dans une rue déserte, une pierreuse accosta Siméon. Au contact de cette main sur la sienne, il eut si peur, un tel dégoût le prit, qu'il se sauva. La nuit insidieuse le chassait. Haletant, il rentra chez lui.

Les jours suivants, Siméon dut s'astreindre à des formalités; il dut veiller à des préparatifs. Il fut appelé derechef chez le commissaire de police, puis chez le juge d'instruction. L'enquête n'avançait pas. De plus en plus, on s'étonnait de la pauvreté de ses renseignements. On ne lui cachait pas que son attitude déplaisait. On lui dit :

— Vous avez tout intérêt à ce que nos recherches aboutissent.

Il dédaigna de répondre. On ajouta, pour essayer sur lui d'un autre moyen persuasif :

— Si vous aimiez cette jeune fille, vous désirez sans doute que le coupable expie son forfait?...

Et, même, on lui insinua qu'il avait, dans cette aventure criminelle, des responsabilités. Envers la justice? il ne lui importait. Envers Marie Galande? cette idée ne lui était pas encore venue. D'abord, il se rebiffa contre une telle accusation, que démentait son désespoir et que niait son tendre amour. Mais un chemin nouveau de douleur et de lent martyre s'ouvrait à sa pensée malade : elle y entrerait malgré elle et le suivrait, d'étape en étape, menée par les fatalités intérieures, qui sont tracassières et implacables... S'il n'avait point aimé Marie Galande, s'il n'avait point permis que Marie Galande l'aimât, cette petite fille aujourd'hui même emplirait de sa chanson joyeuse et belle les rues mélancoliques dont elle fut l'âme et l'esprit. Elle continuerait à vivre comme vivent les oiseaux, dans le soleil et la limpidité du jour... Évidemment, évidemment!... Siméon conclut qu'il a tué Marie Galande...

Il doit s'occuper de ceci, de cela, s'acquitter d'obligations diverses, passer à la préfecture de police, parlementer avec

des employés qui n'ont cure de lui, s'informer du jour et de l'heure, prendre de l'argent, choisir une place au cimetière, décider que tel corbillard suffit, — tel cercueil!

... Mais il a fait ce qu'il a pu pour que Marie Galande se contentât d'une simple amitié. C'est elle qui a voulu tout autre chose!... Oui, c'est elle qui résolut de quitter la fête, d'aller chez lui; comme il résistait, elle bouda, fut exigeante...

Il s'aperçoit que, pour se disculper, il accuse Marie Galande: il s'en afflige, demande pardon, revendique tous les torts, — et ne peut pas les supporter... C'est elle qui s'est refusée à Picrate, librement; il ne l'a pas enlevée à Picrate; il se souvient même qu'ayant vu Picrate épris d'elle, il se jura de renoncer à son amour naissant... Eh bien! il fallait y renoncer tout à fait et ne pas aller, dès le lendemain, sous le prétexte d'une dernière entrevue, s'émouvoir d'elle plus profondément! Oui, ce matin-là fut la cause de tout!... Siméon se débat contre la logique des faits.

Pénible lutte, où il succombe! Il invente les arguments de l'adversaire intime et les siens propres; il les évalue; il se favorise et s'en repent, triche à son détriment et incrimine sa mauvaise foi. Il se dédouble et devient une farouche antinomie, acharnée à se détruire.

Et puis, à force d'être attentif à la déduction rigoureuse des épisodes, il n'envisage plus que la nécessité tragique de l'aventure. Qu'elle fut de loin préparée, organisée, conduite à son dénouement!... Voici : il y avait Picrate et Marie Galande. Les existences de ces deux êtres semblaient étrangères l'une à l'autre, et l'on ne pouvait prévoir qu'elles dussent jamais se rencontrer. Cependant il n'arrivait rien à Picrate, il n'arrivait rien à Marie Galande, qui n'amenât, peu à peu, obscurément, sûrement, la rencontre de ces deux êtres. Picrate n'a pas fait un geste, Marie Galande n'a pas fait un geste qui n'influât sur les journées ultérieures, qui n'exigeât que Marie Galande fût tuée par Picrate, à ce jour, à cette heure, à cet instant précis où il la tuait. Et, si l'on imagine, dans les dix ans, dans les vingt ans antérieurs, de Marie Galande et de Picrate, quelque chose de changé, un petit incident modifié le moins du monde, la catastrophe est éludée. Dans les dix ans, dans les vingt ans de Marie Galande et de Picrate, et encore

dans la durée millénaire du Cosmos! Comme si la prodigieuse accumulation des siècles et la minutie de leur détail tendaient à ce but, ne cherchaient qu'à y aboutir : Marie Galande tuée par Picrate!...

Telle est l'adresse singulière du Destin, son étonnante sûreté. La complexité de l'œuvre n'est pas pour le dérouter; il ne s'embrouille ni ne s'oublie; il ne doute pas de sa réussite; il la manigance sans trêve et sans incertitude : — et la voilà!

Siméon vit alors Marie Galande toute petite, dans la série interminable des causes. Ah! quel déploiement fou de moyens compliqués et excessifs pour tuer cette petite fille!... Il eut pitié d'elle. Il se la figura qui s'achemine, sans le savoir, à son dernier jour, et qui attribue de l'importance aux plus futiles incidents, aux plus frivoles déplaisirs, tandis qu'approche la minute pathétique qui écrase toutes les autres... Elle va, Marie Galande, elle se hâte avec caprice; elle croit qu'elle est libre d'aller plus vite ou plus lentement; elle s'attarde et baguenaude; et, quand elle court, il lui semble qu'elle cède à sa fantaisie. Mais elle a justement l'allure que sa destinée lui assigne en prévision de l'événement suprême.

Elle ne sera point inexacte au rendez-vous que lui ont donné les hasards. Elle muse : il fallait qu'elle musât. Elle se précipite : il le fallait. Elle aura mis, pour le parcours de la distance, depuis le jour qu'elle est née et malgré le va-et-vient de ses désirs, le nombre d'heures qui était fixé.

Pauvre petite Marie Galande, de qui se jouent les formidables possibilités!... Cependant, elle fait la moue et rit...

A-t-elle deviné confusément, dans le secret de sa pensée, le péril imminent?... Peut-être!... Siméon se rappelle l'inquiétude qui la tourmentait, aux derniers jours, et qui plus opiniâtrément la possédait à mesure que diminuait l'intervalle entre elle et la mort. Comme elle calculait ses chances, parmi l'hypothèse infinie! Comme elle était curieuse du lendemain!... La somnambule lui dira de quoi il retourne... Et puis, elle n'ose pas : elle a de sûrs pressentiments qui l'avertissent de ne pas s'informer davantage. Alors elle fait diligence : elle est appelée, elle court!...

Innocente, — qui, pour se mettre en route vers la mort, subit l'attrait mensonger de l'amour.

...Marie Galande fut enterrée un jour de mi-septembre que le beau temps avait soudain fait place à des brouillards avant-coureurs d'automne. On sentait le froid menaçant ; on devinait la déchéance fatale de l'été. L'atmosphère, épaisse et jaune, emmitouflait la silhouette frissonnante de la vie et le nombreux aspect des choses. L'humidité avait une odeur âcre; elle poissait aux mains; elle s'attachait, en gouttelettes fines, à la surface duveteuse des étoffes. Le ciel était voilé, on eût dit, à jamais. Derrière le rideau de brume, le soleil semblait le fantôme d'un astre mort qui se consume et va s'éteindre. Les gens et les objets, dans ce mystère palpable, intervenu brusquement, avaient l'air étrange, irréel, comme si les évoquaient pour de brefs instants de vagues et lointains prestiges.

Et puis, le brouillard s'éclaircit, se condensa en une pluie menue qu'à peine apercevait-on mais qui glaçait la peau. Le soleil n'existait plus et le visage du ciel apparut chargé de la tristesse incomparable des nuées.

Siméon s'étonnait confusément de ce deuil opportun qui avait saisi, pour ces heures funèbres, la nature environnante.

Il arriva plus tôt qu'il ne fallait à la Morgue : le corbillard n'était pas là... Il n'eut pas le courage d'entrer, de voir le cercueil, d'assister peut-être à de trop lugubres opérations : ensevelissait-on le corps, fermait-on le cercueil, où en était cette besogne? Il ne le savait pas... Depuis trois jours, à cause de l'autopsie, il résistait à son désir de regarder encore Marie Galande. Il avait laissé le cadavre intact et craignait de le retrouver moins beau, de telle sorte qu'en fût altéré le cher souvenir qu'il garderait. Il ne le verrait plus. Il le reprendrait, caché dans le cercueil, pour le confier à la terre pudique.

L'attente dura. Siméon ne voulait ni s'éloigner ni se tenir tout près. Il circula, passa le pont et, de l'autre rive, surveilla. La Seine coulait mollement, en masse glauque et lourde : à l'examiner, il semblait que l'on dût, en s'y jetant, ne point tomber au fond, mais écraser seulement la surface complaisante, la creuser et y demeurer soutenu par la vigueur élastique de l'eau ; on serait emporté par elle, avec un bercement continu, pour dormir ; et, après le voyage, entre les rives sinueuses, la vastité de la mer s'ouvrirait, immense réceptacle de vie usée, en peine de s'abolir...

Parmi les arbres, défeuillés déjà, d'un jardin, Siméon voyait Notre-Dame, gigantesque, attachée au sol par le grappin prodigieux des arcs-boutants, solides, bien bâtis, œuvre robuste d'une foi!... L'une dans l'eau et l'autre dans la terre, il contempla ces deux poupes jumelles des deux navires : la Morgue et la Basilique. L'une pour les corps, l'autre pour les âmes... Oui, deux navires en partance éternelle et qui ne bougent pas, comme s'ils attendaient d'avoir reçu leurs passagers innombrables devant que de s'éloigner vers leurs infinis de néant!... Une cloche, dans les tours de Notre-Dame, se mit à battre, forcenée. La basilique s'impatientait ; elle sonnait le rappel, criait sa hâte et harcelait au loin la langueur des retardataires. Ah! quel désir immodéré de fuir, de rompre les amarres et de gagner les horizons!... Plusieurs cloches s'animèrent. Leur frénésie multipliée emplit le ciel d'une clameur vibrante. Et, quand elles se turent, comme lasses d'un tel effort, de leur exaltation déchaînée, Siméon crut voir les deux navires s'ébranler, avec leur charge d'âmes et de corps, laissant le reste...

Il redouta cette hallucination, passa ses mains sur ses yeux et fit quelques pas attentifs dans la réalité.

Il aperçut le corbillard.

Il se dépêcha, craignant de n'être pas là pour recevoir le cercueil de Marie Galande... Non ; il fut là. Les croque-morts parurent à la porte du bâtiment sinistre, avec le cercueil... Une draperie noire se retroussait pour laisser libres les poignées de métal : l'aspect du bois nu blessait, comme peu chaste et presque indécent. Les porteurs allongeaient le pas, cadençaient leur allure souple. Siméon se souvint de Marie Galande, après qu'on l'avait relevée, sitôt morte ; et ses mains aussi se souvinrent des cheveux appuyés sur leurs paumes...

Les curieux s'écartèrent. On regardait Siméon, le cercueil, le travail des croque-morts qui refoulaient le cercueil sur les planches du char, avaient soin qu'il fût bien en place, étendaient la draperie, en disposaient les plis et accrochaient une couronne de fleurs.

Siméon n'avait pas notion d'autre chose que de ces actes successifs et il lui semblait que son rôle était d'en contrôler le juste accomplissement.

Le char remua, partit. Une seconde, Siméon ne songea point à suivre. Et puis il avança, comme si une corde qui devait le tirer s'était tendue et l'entraînait avec le corbillard et le cercueil...

Les roues, sur le pavé, tressautaient, et la couronne oscillait à droite et à gauche : Siméon se désolait des cahots qui secouaient Marie Galande. En lui-même, il disait au pauvre petit corps :

« C'est la dernière étape; et puis, tu te reposeras. Ce sera fini de toute agitation. Tu n'auras plus qu'à dormir. Courage, courage !... »

Il lui parlait ainsi et l'exhortait.

Les passants saluaient. Des femmes firent le signe de la croix. La fine pluie continuait, lente, incessante, et peu à peu pénétrait. Siméon eut froid. Son âme surtout eut froid; et elle grelotta comme une pauvresse mal vêtue.

La route fut longue et fastidieuse; sur le sol humide, ses pieds glissaient. A cause de la fatigue, il eut peur de tomber sur les genoux. Sa misère criait en lui; le sentiment de sa solitude le jetait dans un infini de détresse et d'épouvante où il se perdait... Souffrir ainsi et souffrir seul : ah! Marie Galande, Marie Galande!... Il connut que l'amour est d'abord ceci : le dédoublement de la douleur en deux douleurs jumelles qui se tiennent compagnie et se dorlotent l'une l'autre. Pour mener le deuil de Marie Galande, Siméon regretta Marie Galande; et l'absurdité de son vœu l'émut d'horreur tragique. Les gens qui saluaient ou se signaient, au passage du convoi, l'agacèrent. Des regards de commisération lui déplurent. Il repoussa cette distraite sympathie : il détesta cette inutile politesse. Tout ce qui subsistait en lui de désir, malgré la morne lassitude, se concentra sur le souhait d'une souffrance immobile et qui n'eût pas à se traîner, par le calvaire des rues, à la suite d'un corbillard et d'un cadavre émouvant.

La pensée de Siméon, dolente, exténuée, allait et venait du cercueil à lui-même et confondait avec la morte qui était dans le cercueil cette autre morte qu'il portait en lui : son âme. Et il lui sembla que ces funérailles étaient les funérailles de lui-même. Sa pensée l'abandonnait et il s'égarait au hasard de la folle rêverie.

Il s'attendrit sur Marie Galande et sur lui-même, sans distinguer entre ces deux tristesses. Il n'apercevait plus nettement le motif de son chagrin; mais quelque chose, en lui, gémissait, comme un enfant malade qui ne sait pás d'où lui vient son mal et qui se plaint. Il se sentait au cœur une blessure, et il se lamentait.

Au cimetière, sa douleur se précisa, parmi les ifs, les tombes. L'arrêt brusque du corbillard lui fut un choc révélateur qui secoua son lugubre assoupissement. Il vit le caveau, la pierre, le trou béant, un employé pourvu des insignes municipaux. Les croque-morts ôtèrent leurs pèlerines comme qui, pour soulever un fardeau, veut avoir la liberté de ses bras. Ils décrochèrent la couronne; ils retirèrent la draperie noire, et le cercueil apparut, de nouveau, nu, chétif et pitoyable. Les croque-morts s'en emparèrent. Ah! Siméon, cette fois, put disjoindre de sa misère la misère de Marie Galande; il cessa de geindre sur lui- même, et il pleura Marie Galande!...

Une terrible agitation le prit, une âpre velléité d'agir, d'empêcher tout cela!... Il lui sembla qu'il avait lâchement permis des choses qu'il n'admettait plus. On abusait de la faiblesse où son grand malheur le laissait, et les événements s'étaient, sans qu'il le sût, hâtés : comment en interrompre la terrible promptitude?...

Il voulut s'approcher du trou, en vérifier la profondeur. Un croque-mort le heurta, faillit tomber; et Siméon craignit que ne chavirât le cercueil : si le front de Marie Galande se cognait aux planches, si le pauvre petit corps se déplaçait et affectait, pour l'identique éternité, une pose incommode ou laide!...

Siméon redouta cet effet de son intervention maladroite. Il eut soudain le sentiment cruel de son impuissance et, dès lors, assista, sans rébellion vaine, au strict accomplissement des nécessités.

Les cordes, leur glissement sur la maçonnerie, leur glissement sur le cercueil, un peu de terre et des cailloux qui tombent, qui sonnent creux; et puis, la pierre qu'on place sur le trou.

Quand la pierre, grinçant sur les rouleaux, avançait, dimi-

nuait l'espace ouvert, allait enclore la nuit du trou sinistre, la gorge de Siméon s'angoissait davantage. Et, quand la pierre s'appuya de ses quatre bords contre le châssis de briques préparé pour la recevoir, la gorge de Siméon s'étrangla; ses yeux se brouillèrent et, dans sa tête, quelque chose bougea.

Le corbillard, les croque-morts, les maçons, le gardien du cimetière partirent, l'œuvre faite. Siméon demeura.

Il lui semblait qu'un effroyable écroulement s'était produit, qu'un désastre illimité avait englouti, autour de ce coin de terre où il se tenait immobile près de Marie Galande invisible, toute l'immensité de l'univers. Il frissonna. Il restait debout au milieu de ce néant pathétique et ne discernait plus rien, même pas la pierre.

Bientôt, elle se dessina dans ses yeux, avec la forme nette et la rigueur géométrique du rectangle; il la sentit pesante. Une rage violente le saisit d'écarter cette pierre, de s'emparer d'elle, de la repousser et d'entrer dans la fosse, pour délivrer Marie Galande, la tirer à lui, la revoir. Son imagination bouleversée fit ce geste. Ses mains frémissaient et il crut qu'aux parois de la pierre ses ongles s'étaient déchirés.

Alors, les fatalités l'accablèrent; et il fallut toute leur implacable rudesse pour qu'il redevînt docile aux circonstances.

Il fut longtemps à ne pouvoir s'éloigner de cette place.

Ensuite, sans savoir pourquoi ni comment, il se détourna, mit son chapeau, longea des tombes et des tombes, lut des noms indifférents, examina des couronnes, des fleurs.

Il ne cherchait pas son chemin, ne décidait pas de quitter le cimetière. Il se promenait et oubliait qu'il n'avait plus rien à faire en ce lieu. Cependant sa pensée se calmait. Et les milliers de tombes entrevues évoquèrent en elle une idée prodigieuse de l'universelle mort : une idée confuse, indéfinie et poignante... Comme si la pierre et la terre étaient translucides à ses regards, il devina les cadavres innombrables, couchés là, entassés là, pêle-mêle, sans linceuls, nus, scandaleux, et si proches les uns des autres qu'ils formaient un terroir immonde de chair corrompue.

Une odeur de mort lui monta aux narines. Il retint son souffle; il tâcha de respirer le moins possible l'air pestilentiel

du charnier. Son dégoût lui donna l'énergie de s'évader. Il pressa le pas et, dans les sentiers étroits, évita de frôler les cyprès, de remuer leurs feuillages touffus où il flairait des nids affreux de miasmes prêts à s'exhaler...

La mort universelle !... Et il s'étonna de survivre, seul parmi la débâcle commune. Les formes vivantes qu'il apercevait, celles-ci agenouillées, celles-là qui déambulaient en silence, n'était-ce pas des ombres insidieuses, émanées du sol et qui jouaient la comédie d'exister, avant d'être absorbées de nouveau par le sol ?...

Dehors, Siméon vit des hommes et des femmes, dont la vérité matérielle le rassura. On s'agitait, on courait... Mais Siméon soupçonna, sous la parure des vêtements, les horribles germes de la mort, cachés et qui font en secret leur besogne de dissolution. Il ne vit que la mort partout, arrivée à ses fins ou les préparant.

Le lendemain, tandis qu'il songeait à Marie Galande, il évoqua de belles heures dont la lumière l'éblouit. Il se rappela leur premier baiser, ce matin qu'elle avait trop de chagrin, disait-elle, pour qu'on refusât de la câliner, ses cheveux blonds que le soleil éclaire en auréole ; ses yeux animés de joie ou alanguis de mélancolie gracieuse ; ses lèvres qu'une moue gentille relève et qui bientôt s'abandonnent au rire enfantin : — il se la figura telle qu'il l'avait le plus aimée.

Alors son mauvais cauchemar s'apaisa. Une douceur exquise se mêlait à sa tristesse. Marie Galande lui était si proche, il la sentait si présente, si véritablement là, toute jeune, toute gaie, qu'il lui parlait et qu'il entendait sa voix ! C'étaient les dialogues de naguère, mot pour mot recommencés. Mais, s'il changeait quelque chose à ses phrases, Marie Galande, comme déconcertée, se taisait. Il voulut inscrire les propos d'elle qu'il avait conservés intacts en sa mémoire ; il les prit sous la dictée du fantôme. Pendant qu'il les enregistrait, le ton, l'accent lui revenaient avec une si intense justesse que l'illusion de la réalité l'enchanta. Seulement, ils furent peu nombreux, les propos de Marie Galande que n'avait point altérés déjà la rouille du temps. Des autres, Siméon ne gardait que des bribes, des sons épars et dont le sens était perdu.

Il se reprocha d'avoir été moins attentif qu'il ne devait, quand Marie Galande vivait... Ah ! savait-il que ces journées délicieuses seraient si vite, une fois pour toutes, finies, et ne lui laisseraient bientôt qu'un peu de cendre dans la main?... Hélas ! il avait gaspillé son bonheur à en jouir quotidiennement, au lieu de l'épargner comme un avare circonspect ! Il se désola d'avoir été prodigue et de rester si pauvre désormais.

Du moins, ce qu'il avait encore, il le défendrait avec une âpreté jalouse. Il décida qu'il veillerait, qu'il écarterait le danger, qu'il entretiendrait dans sa pensée pieuse le délicat souvenir. Marie Galande morte subsisterait ainsi, pourvue par lui d'une réalité spirituelle. L'image était précise, nette.

Il l'examine longuement, afin d'en imprégner sa mémoire. Il l'analyse, l'étudie... Elle bouge. Et, par instants, elle s'échappe. Il veut la ressaisir. Un jeu de physionomie se substitue à celui qu'il contemplait. Il ne sait lequel choisir. Le plus vif a pour lui le plus d'attrait, mais ne dure pas. Et c'est un va-et-vient perpétuel de figures analogues, non identiques. Oui, ce sont des moments divers du visage de Marie Galande.

Siméon se félicite d'une telle variété, d'une telle richesse multiple... Et il a peur de s'égarer dans ce désordre... Car ces divers moments ne se suivent pas, ne dérivent pas les uns des autres par les nuances habituelles. Il manque des intermédiaires; les séries sont incomplètes et leur caprice fuit toute contrainte... Siméon s'efforce en vain d'immobiliser cette agitation. Plus il s'efforce, et plus étourdiment se dispersent les apparences. Il s'applique à les dénombrer : elles se sauvent; à les reconnaître : elles se transforment. Il se fatigue à cette lutte avec lui-même, où il est dupe de lui-même. Un artifice malveillant de son imagination le taquine, le harcèle.

Et voici que se substitue aux claires et gentilles visions la soudaine épouvante. Voici Marie Galande morte, blême sinistrement, du sang aux lèvres, les yeux chavirés; et la voici par les médecins légistes ouverte, tailladée; et la voici qui, dans la terre, se décompose !... Siméon clôt les paupières, il refuse de regarder, mais le funèbre spectacle s'est fixé en lui.

De ses mains fébriles, il fait le geste d'écarter une hantise. La hantise demeure; elle le nargue.

Ah! qu'il souffre de ce mélange impur de la hideuse mort avec la vie! Il lui semble que celle-ci est par l'autre souillée. Comment préserver du contact malsain de la mort le doux fantôme en qui palpite encore l'illusion fervente de la vie?... Siméon s'évertue à chasser les idées laides qui l'assaillent. Avec des paroles, il tâche de conjurer le maléfice: « Allez-vous-en! Ne touchez pas à cette forme belle! Éloignez-vous!... » Et il a recours à tous les stratagèmes pour isoler de ce fatras monstrueux une Marie Galande d'autrefois qui, au soleil matinal, chante le mouron des petits oiseaux et sourit.

Mais, peu à peu, l'image se désorganise; elle se défait et s'anéantit. Siméon la cherche en vain. Puis, brusquement, comme un coup de couteau dans le cœur, la voilà! Siméon croit la posséder; il concentre sur elle son attention: elle s'allonge ou se raccourcit, devient ridicule, grotesque. Siméon l'écarte, et il maudit son tourment.

Les jours suivants, l'image se simplifia, se dessécha et prit une rigidité singulière, glaciale. Au lieu de se mouvoir dans le décor environnant, elle parut liée aux objets voisins, soumise à d'invariables attitudes, privée d'initiative et comme paralysée. Elle ne bougeait plus; elle semblait pétrifiée, changée en statue peinte. Et muette!...

Siméon réfléchit qu'il la retrouvera, sans doute, s'il réveille en lui le souvenir des paysages où elle fut. Les arbres parmi lesquels, joueuse, elle courut la lui rendront. Il part; il recommence la promenade de Meudon. Le bateau, le fleuve, l'horizon de collines vertes et rousses... Mais le temps est gris, le ciel chagrin; les nuages s'embrouillent, pèsent languissament sur l'atmosphère molle et fade. Il n'y a plus de lumière sur l'eau. Le sillage du bateau ne soulève plus qu'une écharpe lourde et indolente... Oui, c'est ici qu'ils descendirent, c'est ici qu'ils déjeunèrent; et ils gravirent ce raidillon. Qu'il faisait chaud! Marie Galande s'appuyait au bras de Siméon, déclarant que la côte, en vérité, la fatiguait. Aujourd'hui, Siméon peine davantage à gagner le bois.

Ils prirent cet étroit sentier: Marie Galande le choisit pour la fraîcheur de son aspect. Quand ils y furent entrés, elle se mit à parler bas, à cause du recueillement que l'ombre des arbres et leur silence lui imposait. Et voici la source que

Marie Galande écouta, soudain rêveuse... « Oui, petite Marie Galande, la source, après que tu partis, continua son vain murmure. Il n'y a pas, dans les sources ni ailleurs, de délicates fées qui célèbrent ta venue et s'affligent quand tu t'en vas. Il n'y a que de l'eau qui coule — mécaniquement!... »

Siméon s'exalte. Il a reconnu les arbres dont Marie Galande toucha l'écorce, en sœur des arbres qui veut leur témoigner sa tendresse. Il a reconnu les branches auxquelles elle arrachait des feuilles, dans sa joie familière et splendide; et les buissons arrachèrent des fils à sa pauvre robe. Il a reconnu la mousse où elle fouilla, la terre qu'elle s'émut de sentir froide sur ses paumes...

Les arbres, la mousse, la terre!...

Et elle?... Et elle — n'est plus là!... Son fantôme? Non plus! Ce n'est point elle ni seulement son fantôme, cette indistincte silhouette qui, par instants, se dessine et, maladroite, singe les jolis gestes abolis, et puis s'évanouit sans avoir remué une feuille...

Marie Galande!... Siméon la désire et l'appelle... Rien, rien! C'est fini de Marie Galande.

Et Siméon, tandis qu'il s'en retourne, songe au cimetière et à la fosse lugubre où se corrompt le cadavre. Et en lui-même, dans son esprit, il sent qu'une autre fosse est close où se corrompt, se désagrège et tombe en pourriture le cadavre du souvenir. Et il oublie Marie Galande; mais il lui reste l'épouvante et le dégoût d'être la sépulture infâme qui ne garde pas son dépôt.

XIII

PICRATE ET SIMÉON

Siméon, quelque temps, resta sous le coup de la douleur qui l'avait assailli. Son esprit continuait à frémir d'horreur. Des cauchemars, en plein jour, le harcelaient.

Mais il résolut d'en finir avec ces mauvaises alarmes. Il monta de nouveau sur le siège de son fiacre, tint les guides

et mania le fouet, et conduisit de rue en rue le vain désir des gens.

Il lui sembla qu'un intervalle immense et vide séparait son existence en deux : le jadis et le maintenant, — le jadis lointain, reculé brusquement et qui laisse un trou à la place qu'il occupait, et ce ridicule aujourd'hui qui émerge on ne sait d'où, qui n'est pas un lendemain, qui surgit et qui choque par sa réalité crue.

Siméon s'étonna d'être, les deux fois, le même homme, de reconnaître dans le passé ce même individu qu'il est encore; oui, le même, sur le siège de ce fiacre.

Le même, — sauf ce grand désespoir qui avait dévasté son cœur et sa pensée! sauf cette idée de néant dont il était plein!...

Certes, jadis, quand il se faisait cocher par mépris des divertissements auxquels s'adonne la stérile activité humaine, quand il acceptait, à bout d'idéologie creuse, l'absurdité paradoxale d'une telle abnégation, certes il n'était pas la dupe d'illusions bien délicieuses. Il se croyait alors au terme dernier du renoncement. Point! Il était capable encore de céder à la promesse d'une joie.

Désormais, il est délivré de tout espoir, de tout mensonge. Nulle velléité d'être heureux ou d'imaginer un bonheur possible ne l'atteindra. Silence et nuit. Les alentours de sa pensée lui apparaissent comme un vaste champ de deuil et de décombres; et il s'y promène, vêtu d'un linceul. Au milieu de ce champ se dresse le sépulcre de sa pensée; les murs en sont mornes et le plafond bas : il s'y réfugie volontiers. C'est l'asile suprême où il va s'enclore, dès qu'un fantôme se lève parmi les ruines environnantes.

Il habite ce lieu funèbre.

Un jour, tandis qu'il rôde par la rue de Rivoli avec son fiacre nonchalant, il rencontre Picrate, et la colère lui brûle le cerveau.

Picrate, contre les grilles des Tuileries, est installé pour son négoce. Les anneaux brisés, les lacets de soie, de fil et de crin, les cartes postales illustrées s'offrent au client. Picrate est couvert de son stock. Mais il frise nerveusement ses moustaches.

Ses yeux regardent le sol avec insistance et, soudain mobiles, lancent de tous côtés leur inquiétude. Picrate voit Siméon. Sa courte personne frémit; ses mains prestes attrapent les deux poignées de bois; et il se campe, la poitrine bombée, l'air provocant.

Siméon, qui s'est arrêté, du haut de son siège dévisage Picrate, qu'un tremblement secoue. Entre ces deux hommes, une haine formidable s'accumule; telle qu'entre deux pôles électriques une décharge est imminente, leur rage de se détruire l'un l'autre augmente et menace d'éclater.

De la gorge de Picrate, des mots veulent sortir et ne peuvent pas. En Siméon bientôt s'éveillent des sentiments divers et trop nombreux; leur tumulte ne permet pas que l'un d'eux prédomine et, au détriment des autres, se manifeste. Siméon subit des velléités brutales qui le tourmentent et ne se déchaînent pas. Il examine Picrate, au pilori, — Picrate qui, n'est-ce pas? garde cette attitude guindée à cause d'un invisible carcan : le misérable pâlit, se congestionne; il a le cou pris dans cette chose qui l'exhibe et le supplicie. Est-ce que Siméon n'a pas pitié de ce Picrate qu'il voudrait tuer?...

Mais Picrate profite du désarroi de Siméon, s'esquive. Tête baissée, il fait volte-face et tâche, allant vite, de se perdre dans la foule. Alors, Siméon le déteste pour sa lâcheté, le suit et l'interpelle :

— Tu veux encore te sauver, canaille?...

Picrate essaye de ne pas répondre et continue son chemin, peureux, comme un chat qu'un chien relance et qui cherche un soupirail de cave où s'introduire. Siméon s'apprête à descendre de son siège, une voiture de laitier l'accroche; et puis, avant qu'il eût saisi Picrate au cou pour l'étrangler, ainsi que l'idée en vient à ses doigts, mille incertitudes l'envahiraient!... Cependant il longe le trottoir où Picrate navigue et perd, à trop se hâter, des bribes de son chargement : des cartes postales tombent de son chariot; de bonnes âmes les ramassent, les rapportent; Picrate les refuse et se dépêche. Il se fait un attroupement, qui voit Siméon d'un mauvais œil. Siméon remonte la rue à contresens : des cochers l'injurient. Malin, Picrate a guigné une porte des Tuileries : il s'y enfourne, il est sauvé.

Les badauds applaudissent au stratagème et narguent Siméon, qui regarde ces gens et qui se tait.

Ensuite, ayant repris la file, chargé des clients et dispersé de rue en rue l'irritation mesquine qui se mêlait à sa grande colère, Siméon discerna le ridicule lamentable de la scène. Il s'accusa de rancune médiocre et de faiblesse : — car enfin, s'il tenait à châtier Picrate, qu'il le tuât, oui ! mais courir après ce cul-de-jatte, ameuter les badauds autour d'une dispute imbécile, autant valait abandonner le drôle à son remords et n'y plus penser.

Seulement, le drôle était-il en proie au remords? Ah ! qu'importait à Siméon? Pourtant, il avait beau se dire qu'un tel détail, dans l'immensité de sa tristesse, ne comptait pas, il ne pouvait le négliger ; la question, taquine, le gêna : Picrate souffrait-il?... Siméon voulut que Picrate souffrît et il se félicita de l'avoir torturé quelques minutes. Il revit les traits convulsés de l'assassin : oui, Picrate, pendant ces minutes, expiait !

Le remords, le remords, — était-ce le remords?

La peur, oui !... Picrate eut peur. La panique seule le mit en déroute, quand il s'enfuit et s'esquiva. Il redouta que Siméon ne le fît arrêter. Voilà tout : il avait peur !

Cela suffisait-il? Souffrait-il assez de cette peur qui le harcelait, le giflait et le secouait? Siméon se le demanda ; il apprécia le cas, évalua le crime, observa les circonstances, et puis, sans décider rien, s'étonna de ce rôle de justicier qu'il assumait.

« Il faut que je me venge, — pensa-t-il, — sans faire semblant d'être impartial ; ou bien que je renonce à me venger... »

Et il s'efforça de ne songer plus à Picrate. Il méprisa cette fureur qui l'excitait hors de l'asile en deuil où il avait souci d'enclore sa pensée.

Mais le souvenir de Picrate tenait bon ; Siméon ne sut le chasser. Et il fallut, le soir, que Siméon cherchât Picrate, tant devenait impérieux le désir de le tourmenter. Il le guetta sur les huit heures, comme jadis, et il le vit qui rentrait se coucher probablement... Il se précipita vers lui :

— Ah ! te voilà ! — lui cria-t-il.

La tête de Picrate se leva vers Siméon, d'un mouvement brusque et tel que si elle allait tomber en arrière, le cou rompu. Dans les yeux de Picrate, Siméon put apercevoir une épouvante folle de bête traquée, éperdue. Il en éprouva soudain la contagion; et il tremblait lui-même en continuant la kyrielle des insultes et des menaces que sa colère proférait :

— Canaille! assassin! tu n'es pas encore en prison? Je vais t'y conduire, moi, misérable!...

Il en dit très long. Mais, à mesure qu'il parlait, sa voix était moins exaltée. Il lui parut bientôt qu'il prononçait des mots de mélodrame et dont le sens lui échappait. Il balbutia.

Picrate prit alors le dessus, habilement.

— Si tu veux que nous discutions, — dit-il, — viens chez moi, plutôt que de faire du scandale dehors.

Il voyait irrésolu l'adversaire. En possession de toute son énergie, il commandait.

— Viens!

Et il se mit en branle, résolument. Il avançait et ne s'occupait pas de savoir si l'autre le suivait. Siméon, d'abord, hésita. Il refusait d'obéir à Picrate et, pour marquer sa révolte, ne trouvait rien que rester coi, stupide. Et puis, il crut que Picrate se sauvait : il eut vite fait de le rattraper. Mais Picrate répétait :

— Viens!

Il le suivit docilement.

Quand ils furent entrés dans la chambre de Picrate, la porte fermée, Siméon s'effraya des quatre murs de ce taudis qui l'emprisonnaient seul à seul avec le meurtrier de Marie Galande... Pourquoi n'étranglait-il pas ce meurtrier? Ses doigts, derrière son dos, en firent le geste machinal...

Dans l'obscurité, Picrate se traînait à la recherche de sa lampe. Il l'alluma. Le décor qui s'éclairait évoqua pour Siméon la scène de ce dernier jour qu'il était venu là, Picrate le chassant avec des cris de haine; il l'entendit encore qui hurlait : « Va-t'en, ou bien je te tuerai! » En lui-même, il ripostait : « Je te tuerai, je te tuerai... Lequel tuera l'autre?... » Des phrases enragées sonnaient dans son esprit... L'un tuera l'autre : lequel? Siméon ne décidait pas lequel; mais

l'un des deux, cela sans aucun doute! L'idée du meurtre l'envahissait.

« Va-t'en, va-t'en, ou bien je te tuerai!... » Oui; et Picrate, bêtement, avait tué Marie Galande. Erreur, erreur! il avait tué Marie Galande au lieu de lui, Siméon, qu'il devait tuer... « Va-t'en, ou bien je te tuerai! » Cette phrase, tout à coup, prit une signification nouvelle. Siméon s'aperçut qu'il avait eu le choix : partir ou être tué, — et qu'il était parti : or, s'il avait choisi d'être tué, Picrate ne tuait pas Marie Galande. Marie Galande vivrait!... Et Siméon s'émerveilla de l'hypothèse; mais il souffrit amèrement d'avoir été mêlé aux combinaisons louches du Destin, et sa pensée s'agenouilla devant le souvenir de Marie Galande pour lui demander pardon.

Cependant Picrate achevait ses préparatifs.

— Eh bien! — dit-il à Siméon, — parle, à présent.

Cette voix brève et rude rappela Siméon de très loin. Certes, il devait parler, puisqu'il n'était pas venu pour autre chose. Seulement, il ne sut que dire, une seconde, tant il y avait en lui de trouble et de confusion. Mais il lança, presque au hasard :

— Pourquoi l'as-tu tuée?

— Qui ai-je tué? — répliqua Picrate.

C'était trop de cynisme; Picrate abusait. Siméon s'approcha de lui, se pencha vers lui, le regarda aux yeux fixement et lui cria de toutes ses forces :

— Marie Galande!... Marie Galande!... Tu as tué Marie Galande. Voilà qui tu as tué! Marie Galande!...

Picrate se secoua, se débattit comme s'il luttait contre des bras puissants. Mais Siméon négligeait de le toucher. Simplement, la volonté farouche de Siméon le ligotait; il répondit :

— Laisse-moi. Tu es fou!

Mais Siméon, plus impérieux encore, affirma :

— Je te dis que tu as tué Marie Galande. Tu m'entends bien? Marie Galande!... Je t'ai vu.

Picrate se mit à dodeliner de la tête, ridiculement. Ses yeux se fermaient à demi. Son insolence l'abandonnait; et il fut lamentable bientôt, comme une chiffe que le vent maltraite.

Il atteignit une bouteille de rhum, un petit verre et puis, par habitude, un autre ; il les emplit et, pour se ragaillardir, vida l'un d'eux.

Il s'efforça de nier encore ; seulement, il n'avait pas d'énergie et il articulait à peine cette pauvre jérémiade :

— Non, non... tu te trompes. Ce n'est pas moi. Je t'assure que ce n'est pas moi. Pourquoi aurais-je fait cela? C'est fou, c'est absurde. Siméon, je t'assure, je te garantis...

Ce mensonge imbécile ne put qu'exciter encore la colère de Siméon qui vociféra :

— Tu l'as tuée, tu l'as tuée; je te répète que tu l'as tuée!

Et, à mesure que s'affaiblissait la voix de Picrate, Siméon criait davantage. Ce fut une grande clameur accusatrice qui étouffait la plainte de Picrate et, par la chambre, soufflait comme un cyclone. Picrate là-dessous tremblait ainsi qu'une frêle feuille et oscillait ainsi qu'un arbuste noueux quand ses racines sont à bout de résistance.

— Tu es un menteur! Tu as tué Marie Galande!...

Picrate redouta que les voisins n'entendissent l'effroyable parole. De ses deux mains il battit l'air en signe d'imposer silence et, de sa voix un peu ressuscitée, il gémit :

— Tais-toi! tais-toi! Je te supplie de te taire... On va t'entendre : c'est comme si tu me livrais. Tais-toi!

Mais Siméon ne voulait pas se taire et son exaspération redoublait. Alors Picrate le saisit par les pans de sa jaquette, le tira vers lui, le fit chavirer et le maintint sur le sol, rudement. Siméon se tut et sans violence, dit :

— Lâche-moi.

Picrate sembla déconcerté, ouvrit les doigts, permit que Siméon se relevât. Et puis il affecta d'être généreux :

— Maintenant, tu es libre. Va moucharder, ce n'est pas moi qui t'en empêche. Va! Pourquoi n'es-tu pas déjà parti?

Et il se donnait un air de désinvolture, refaisant le nœud de sa cravate, veillant à la symétrie des boucles et les tapotant. Siméon l'examinait avec mépris et ne bougeait pas. Cette immobilité de Siméon gêna Picrate. Picrate ne savait que faire. Quand il eut épuisé la série des menues occupations que sa toilette lui pouvait offrir, il lampa un petit verre encore. Siméon l'imita, machinalement : il se baissa et but, deux fois.

Quelques secondes de silence s'écoulèrent. Picrate boutonnait sa veste et la déboutonnait, arrangeait ses cheveux, se frisait les moustaches; finalement, il se trouva désœuvré. Sa nervosité, d'instant en instant, augmentait et des tics bizarres contractaient les muscles de son visage, lançaient à droite et à gauche ses mains. Il cherchait une contenance, en hâte, et ne savait à quoi s'employer. Comme Siméon l'examinait sans relâche, il ronchonna :

— Et puis, reste, si tu veux ; tu ne me contraries pas.

Alors, il prit le tas de ses cartes postales et fit semblant de les ranger. Il les brouillait plutôt et, d'ailleurs, n'avait d'autre souci que de paraître attentif à sa besogne. Sur un feuillet de papier qu'il tira de sa poche et qu'avec sa paume il repassa d'abord, il inscrivit au crayon des chiffres. Il comptait ses collections et se livrait à des calculs inutiles que l'on eût dit fort mal commodes, à en juger par l'opiniâtre froncement de ses muscles sourciliers. De temps en temps, il levait la tête, pour réfléchir, combiner des nombres. La pointe du crayon sur la langue, il jetait un furtif coup d'œil à Siméon, haussait les épaules et revenait à ses écritures.

Siméon, debout, suivait la pauvre comédie de Picrate sans que rien, dans son attitude ou son visage, révélât les impressions qu'il en recevait. Cette impassibilité singulière bientôt troubla Picrate plus que nuls reproches et invectives ne l'eussent fait. Il s'impatienta et laissa deviner qu'il se fâchait. Son irritation faillit éclater lorsqu'une fois, ayant voulu soutenir le regard de Siméon et lutter avec lui d'obstination forte, il dut y renoncer. Il tressaillit de colère.

Mais, peu à peu, cette présence du guetteur ennemi le fascinait. L'embarras, le sentiment d'être gauche devint une insupportable souffrance qui paralysait les doigts du malheureux, lui tordait la bouche, lui serrait la gorge et, dans ses yeux, faisait danser de grandes lueurs éblouissantes, dans son cerveau de folles idées. Sa volonté s'en allait et ses idées n'étaient plus nettes ni distinctes. L'épouvante d'un vide absurde le réduisait au minimum de conscience : à peine subsistait-il de son individualité un reste misérable et douloureux, qui menaçait de se dissoudre et palpitait et durement agonisait.

Siméon n'avait pas prémédité le supplice qu'il infligeait à

Picrate. Ce n'était pas un châtiment qu'il eût choisi pour le drôle. Mais il l'épiait par curiosité, par bravade et machinalement. Un instant, il se demanda ce qu'il faisait dans cette chambre, en compagnie de ce meurtrier... Il crut partir, et demeura.

Il n'apercevait pas tout le martyre de Picrate. Cependant il le voyait moins cynique, moins armé de mensonge et qui renonçait à ses viles fanfaronnades. Ainsi, malgré la rancune, il ne le détestait plus autant. Ils eurent tous les deux la gorge sèche, burent encore, et, peu à peu, l'alcool agissait sur leurs esprits. A mesure que se détraquait l'énergie de Picrate, la haine de Siméon s'atténuait; et, tandis que Picrate tombait à n'être que panique et vertige, Siméon, vaguement, inclinait à quelque pitié.

Picrate, soudain, fut à bout de résistance. Il poussa un cri lamentable, un gémissement puéril et forcené. Ses mains fébriles balayèrent, sur la chaise qui lui servait de bureau, les cartes postales et le carnet et le crayon : tout cela, dispersé violemment, s'éparpilla sur le plancher. Il plia son coude, y appuya son front ; et, parmi des sanglots, on l'entendit implorer :

— Pardon ! pardon ! je ne l'ai pas fait exprès !...

Siméon se demanda si Picrate ne lui jouait pas une nouvelle comédie. Certes sa mimique n'était pas feinte; il se tortillait affreusement. Son front sur son coude et son bassin dans son chariot, seuls, étaient fixes ; entre ces deux extrémités, le corps se démenait avec des spasmes furieux. Mais Picrate allait ressassant :

— Je ne l'ai pas fait exprès... pas fait exprès...

Siméon l'interrompit :

— Tais-toi ! tu mens : tu étais là, comme par hasard, à guetter. Tu as visé, pour la tuer ; tu l'as tuée.

Picrate, sans tourner la tête, larmoyant toujours, nia :

— Non, non, non, non, non !

Sa voix rageuse se perdait à demi dans l'étoffe de sa manche; mais il scandait sa négation de sursauts brefs de tout son corps.

— Ne mens pas ! ne mens pas ! commanda Siméon. Explique-toi, je le veux !

Son ordre était catégorique au point que Picrate dut obéir.

Il se dressa, lentement, et ses yeux noyés de larmes parurent offusqués par la lumière. Sa bouche contractée prononçait mal ; il geignit plutôt qu'il ne dit :

— Ce n'est pas elle que je voulais tuer...

— Qui donc ?

— Toi !... Oui, c'est toi que je voulais tuer...

Siméon fut déconcerté par cette excuse inattendue. Il sentit une étrange émotion le gagner, à laquelle se mêlait, sans qu'il comprît pourquoi, de la douceur... Dans sa tête, les idées vacillaient... Il s'attendrit... Picrate, avec inquiétude, épiait sur le visage de Siméon l'effet de ses paroles ; et il croyait déjà triompher lorsque Siméon se ravisa :

— Ce n'est pas vrai : tu mens encore !

— Je te défends de m'insulter ! — essaya Picrate.

— Tu n'as pas voulu me tuer, mais Marie Galande ! répliqua Siméon. (Il insistait sur chaque syllabe et détaillait avec vigueur son réquisitoire.) Tu l'as tuée par jalousie, voilà tout. Oui, par dépit plutôt que par amour.

— Si, je l'aimais ! — hurla Picrate. — Je l'aimais, je l'aimais ! Tu n'as pas le droit de dire que je ne l'aimais pas !...

Siméon s'étonna de cette véhémence passionnée. Il réfléchit et, d'une voix plus indulgente, reprit :

— Oui, tu l'aimais. Je veux bien : mettons que tu l'aimais. C'est un mot vague et dont tu peux, comme les autres, te servir... Seulement, tu l'aimais à ta façon, qui est celle-ci. Tu as le tempérament et le caractère et la fatuité de ce qu'on appelle homme à femmes, oui, oui ! et tu es dépourvu de jambes. Alors, tu t'exaspères. Tu as commis un crime, faute de posséder tous les moyens de séduction dont a besoin l'homme à femmes pour l'exercice de ses appétits. Va, tu es ridicule surtout !

Picrate se révoltait de l'outrage. Il voulut répondre, Siméon ne le lui permit pas :

— Ah ! joli cœur !... Mais laisse-moi ce fatras d'orgueil imbécile. Comme ça, je te plaindrai.

Ils se turent tous deux. Dans le silence, Picrate, obéissant malgré lui, se dépouillait de son orgueil. L'idée que Siméon le plaindrait lui était infiniment chère. A ce dernier espoir de

compassion promise il s'accrochait avec assurance... Il vint à Siméon et lui tendit la main, disant :

— Siméon, plains-moi et pardonne-moi.

Siméon le vit simple désormais, et véridique : il accepta cette main meurtrière.

— Siméon, — continuait Picrate, — puisque tu devines et comprends, toi, tu peux me plaindre et me pardonner. Si tu me méprises, ce n'est rien... Méprise-moi ; mais sans me haïr... Je te supplie d'avoir pitié de moi, à cause de toute ma douleur, qui est immense, qui date de longtemps et qui, au jour le jour, m'a rendu vil comme je suis.

Siméon répondit à Picrate :

— Qu'as-tu à faire de mon pardon?... Mais s'il te faut que je te plaigne, oui, je te plains autant qu'homme qui vive. Avec un peu d'horreur et de dégoût ; mais je te plains !

... Les heures passaient ; l'affreuse nuit s'écoulait, vive et lente, inégale d'allure, et tantôt frénétique et tantôt morne, mais, en chacune de ses minutes, nécessaire.

De puissants mouvements la soulevaient ; telle se gonfle quelquefois la lourde masse de la mer, et puis elle retombe : sa torpeur apparente couvre de terribles remous.

Siméon s'était assis au pied du lit de Picrate : — un matelas sur le plancher. — Picrate s'appuyait le dos contre le mur. Et ils étaient là, tous les deux, face à face, dans le désordre de cette chambre, dans le désastre de leurs existences.

Picrate ne songeait plus à chasser loin de lui Siméon ; et Siméon ne songeait pas à fuir Picrate. Non qu'ils eussent, à se trouver ensemble, aucun plaisir, même cruel, aucun espoir d'allègement, d'oubli, d'accoutumance. Leur volonté n'était pour rien ici : seule, la destinée les immobilisait, les confrontait ; et ils devaient subir jusqu'au bout cette exigence de la destinée. A quelles fins? Ils ne le savaient ni ne cherchaient à le savoir...

— Siméon, — dit Picrate, — puisque je l'aimais, pourquoi l'ai-je tuée?...

Il attendait une réponse. Mais Siméon se tut. Cette parole tomba dans le silence où ils étaient, comme une pierre dans

une eau profonde ; le silence en fut strié de frémissantes ondes qui s'espacèrent, s'élargirent, et enfin moururent.

— Siméon, — reprit Picrate, — je l'aimais trop pour ne pas la tuer !...

Et, dans le silence encore ému de ses lamentations stridentes, il jeta ces cris, coup sur coup :

— Voilà pourquoi je l'ai tuée : je l'aimais trop !...

Et puis :

— Ah ! Siméon, dis-moi pourquoi on tue parce qu'on aime !

Et puis :

— Pourquoi la haine et l'amour ont-ils pareil effet ?

Siméon s'obstinait à ne pas répondre, comme si Picrate ne parlait pas à lui, et seulement proférait, en clameurs farouches, sa désolation. Ainsi éclate en vacarmes vains l'ardeur des nuits d'orage, appels perdus et qui ne font que propager au loin leur frénésie.

Mais Picrate continuait :

— Après que je l'eus tuée, après que je sus qu'elle était morte, j'éprouvai, Siméon, une sorte de joie telle qu'en donne la certitude de posséder une femme... Ah ! quelle femme !... Désirée, convoitée et qui se refusait... Une sorte de joie voluptueuse et orgueilleuse, comme d'un triomphe des sens, où l'on engage tout son être et qui paraissait impossible !... Tourments, rages cruelles ; et puis l'indéfectible certitude !

Siméon dit :

— C'est cela ; c'est cela justement. Il y a dans la mort une certitude : tout l'attrait de la mort est là !... Une bizarre certitude, — rudimentaire en somme : la simple négation des hasards que la vie comporte. Enfantillage, mais si spontané, si naturel et analogue au reste des gamineries humaines ! La vie a mille et mille inconvénients : on la supprime, c'est le plus commode remède. Il vous vient à l'idée tout de suite ; on n'a pas à se tracasser la cervelle pour le trouver. Les bambins qui cassent leurs joujoux l'ont inventé. Gribouille aussi... Ah ! Gribouille, Gribouille, l'essentiel Gribouille !...

» Voici deux beaux amants. Ah ! comme ils s'aiment et quelles parfaites délices ils goûtent à communier d'âme et de corps ! L'ivresse merveilleuse de leurs pâmoisons les gagne et

les exalte et les éveille à de nouveaux désirs. Chose fragile, leur amour! Il y a les malignités du sort, les aléas du lendemain; il y a surtout cette faiblesse lamentable de nos cœurs, — nos cœurs inconstants et pusillanimes qui sont vite au bout de leurs voluptés... Les beaux amants ne veulent pas que leur ferveur décline, et, quand ils ont atteint la félicité suprême, ils ne rêvent que de n'en point déchoir. Faute d'oser prétendre à des joies plus magnifiques encore, ils ne réclament que d'éterniser cette minute glorieuse.

» Éterniser, éterniser, — et la minute passe. Éterniser quelque chose d'humain! C'est le paradoxal souhait des beaux amants. Rien ne m'est plus, si la minute passe. Plus ne m'est rien, si passe la minute!... Romance, aubade, sérénade.

» Oui, oui, la courtoisie des troubadours. Et mieux : l'instinct profond de l'être. L'extase d'amour est momentanée; plaisir d'amour ne dure qu'un instant. Mais il s'agit bien d'autre chose : la perpétuation de l'espèce, comme disent ces darwiniens; disons : la prolongation de l'individu par delà le temps et le temps.

» Veuille, Picrate, ne pas outre mesure t'étonner de l'importance qu'ont, en chaque individu, les velléités amoureuses. A cet agrément des courtes minutes, que ne sacrifie-t-on? Certes, certes!... Admets seulement l'hérédité, qui est un fait assez plausible. Comment n'hériterions-nous point de nos pères cette inclination vers l'acte d'amour, duquel nous sommes nés?

» Volupté brève et projet de durer! C'est l'irrémédiable antinomie de l'amour... Voilà pourquoi les beaux amants s'acharnent à ne pas laisser défaillir la minute.

» Alors, ils vérifient bientôt qu'il n'y a pas contre la déchéance de la minute d'autre recours que dans la mort. La plupart, il est vrai, y renoncent. Mais tous en ont l'idée, s'ils aiment bien; et certains, enlacés étroitement, se tuent plutôt que d'être par la vie désenlacés. Ils disent qu'ils ne veulent pas survivre à leur félicité; ils disent qu'ils ne veulent pas exposer au péril des lendemains leur bel amour; ils disent qu'ils veulent éterniser la minute, l'éterniser dans la mort, qui est seule éternelle et seule intangible au temps... Crédules au lyrisme de leur émoi, Picrate, ils se tuent : voilà!

» Pauvres petits !... Gribouille, pour éviter l'averse, s'est trempé dans l'eau jusqu'aux cheveux. Les beaux amants, pour éviter une diminution de leur extase, se plongent dans le néant. Le néant ? Du moins, ils se privent de ceci, de cela, qui était la vie, — la vie vaille que vaille !

» Le meurtre et l'amour vont ensemble. Ils travaillent ensemble. Le meurtre de soi, le meurtre de l'autre, ou le meurtre de tous les deux : nuances, nuances ; mais le meurtre !

» On a figuré l'amour avec un arc et des flèches. Interprétation gentille du symbole : c'est la douce blessure que les yeux de la belle font au cœur du galant. Un arc et des flèches pour tuer, oui ! Ces armes sont aujourd'hui surannées : donnons au symbole d'amour un couteau de boucher, un revolver.

» Les beaux amants utilisent aussi le poison...

Picrate écoutait Siméon. Il tâcha de conclure.

— Mais moi, — fit-il, — je n'étais pas l'amant de Marie Galande. Alors, pourquoi l'ai-je tuée ?

— Tu étais son amant par le désir, par l'imagination. Tu avais la volonté d'être son amant. Tu étais son amant plus que moi.

— Tu étais, en réalité, son amant.

— Tais-toi ! — gronda Siméon ; — ce n'est pas vrai !

Mais Picrate continuait, selon de grossières logiques :

— Pourquoi n'est-ce pas toi qui l'as tuée, puisque vous vous aimiez tous les deux ? Tandis que moi...

Et déjà Picrate, avec sa fatuité complaisante, se déguisait en bel amant, à part soi, quand Siméon, brutal et rieur, lui répondit :

— C'est que tu es une brute !...

Mais Picrate suivait son idée. Un scrupule lui vint : les beaux amants meurent ensemble : or, il survivait à Marie Galande, lui.

— Siméon, — s'écria-t-il, — Siméon, j'aurais peut-être dû mourir ?

Il dit cela d'une voix si piteuse, malgré l'emphase, que Siméon le trouva ridicule et fut narquois en demandant :

— Pourquoi ? Pour être un bel amant ?... Tu cherches une attitude, Picrate ! Oui, tu voudrais bien dénicher

quelque stratagème qui pût orner ton personnage un peu. Je le conçois... Il serait plus simple, pourtant, d'y renoncer... A ta place, il me semble que je serais cynique, tout bonnement!

Mais Picrate se récusait :

— Non, non, j'aurais dû mourir, je le sens.

— Surtout, — répliqua Siméon, — tu aurais dû, s'il te fallait une victime absolument, te choisir, toi, de préférence. Tu étais le seul bel amant de l'aventure!

— Tu te railles de moi, — dit Picrate. — Tu veux encore m'humilier, m'avilir...

— Tu aurais tort d'être orgueilleux!

— Je n'ai pas l'intention d'être orgueilleux. Mais enfin, que dois-je faire? Je te demande de me dire ce que je dois faire. Et toi, au lieu de me répondre, au lieu de m'aider, tu n'as d'autre soin que de me tourmenter davantage... On le dirait... Moi, cependant, je consentais à t'obéir... Je t'obéirai, Siméon, si tu veux avoir pitié de moi. J'accepterais tout!... Dans l'état où je suis, il n'y a plus de sacrifice qui me coûte. Je suis abreuvé de douleur. Si tu m'avais conseillé de mourir, je serais mort, — tu l'as vu?

Il insista :

— Je serais mort! Tu n'avais qu'à l'ordonner.

Il poussa un soupir et, sans perdre de temps, ajouta :

— Mais je comprends bien qu'il faut vivre!

Et Siméon faillit éclater de rire, nerveusement, lorsque Picrate affirma, en secouant la tête :

— Il faut vivre, il faut vivre!...

Et Picrate, comme éperdu, reprit :

— Puisqu'il faut vivre, Siméon, dis-moi comment vivre! C'est trop de sarcasmes : tu peux bien te rendre compte de ma misère. Tu es un sage, toi. Je te conjure de m'indiquer un moyen de vivre, — toi qui as lu les philosophes!...

Siméon sursauta. Debout, en face de Picrate, il cria, d'une voix sifflante :

— Les philosophes, les philosophes!... Est-ce que nous allons maintenant appeler les philosophes à la rescousse?

Il ricanait et gesticulait. Picrate, sous l'âpre moquerie, sentait sa peau se glacer, comme si quelque bise mauvaise le harcelait. Siméon criait :

— Les philosophes à la rescousse! On les réclame pour organiser l'existence d'un assassin qui n'a point, à proprement parler, de remords, mais qui trouve des difficultés pourtant à juger confortable l'ici-bas. Holà! ceux d'Élée et d'Athènes, — y compris les délicats sophistes, eux surtout! habiles à démontrer que le noir est blanc comme le blanc est noir ; — ceux d'Alexandrie et ceux de Chaldée, rêveurs et prophètes ; ceux d'ailleurs : Abélard et ses camarades ; n'oublions pas Scot Erigène ; n'oublions pas Roger Bacon, vu qu'il a découvert la poudre, notamment, ni cet autre Bacon de Verulam, qui fut un voleur mais un logicien ; ni ce Jérémie Bentham qui inventa le calcul des petits bonheurs ; ni ces autres qui composèrent des méthodes pour parvenir à la vie agréable ; ni les métaphysiciens allemands !...

» Tu es curieux de ces gens, Picrate? Mais, choisis !...

» Il y en a pour tous les goûts. En veux-tu de tristes ou de gais? Il y en a qui te conseillent la joie ; il y en a qui préconisent le désespoir. Il y en a qui ne savent pas trop. Ces derniers ont l'inconvénient de vous laisser un peu le bec dans l'eau ; mais ils ont aussi l'avantage d'une circonspecte prudence. Qu'en dis-tu?... Rien, rien? Tu fais la moue? Je te comprends : tu veux des dogmatiques ; ces essayistes qui tergiversent ne sont pas du tout ce qu'il te faut, puisque tu es à la recherche d'une éthique...

» Alors? alors?... Décide-toi ! Les tristes ou les gais? Nous avons à ta disposition d'aimables drilles pour te prêcher un bon estomac, la belle humeur et tout ce qui s'ensuit. Ils te démontreront, clair comme le jour, que le monde, mon cher, est pour le mieux. Car Dieu est bon : s'il n'était pas bon, qui le serait? Or, c'est Dieu qui a fait le monde : si ce n'était lui, qui serait-ce? Donc, le monde est une merveille, un excellent Dieu l'ayant fait. Quoi de plus évident?... Écoute bien : tu n'as qu'à te laisser vivre, en ce monde parfait ; cède aux velléités de ta nature humaine. Elle t'engage à ne te point chagriner. Ah ! couronnons de lierre et de violettes nos cheveux et profitons de ce fumet qu'ont les vieux vins, de cette affabilité qu'ont les femmes. Tout cela en vertu d'un syllogisme avantageux autant que péremptoire !

» Mais toi, Picrate, te voici brouillé avec la vie au point

que ces dialectiques, tu les traites légèrement. Je le devine, je le sais. Tu dis : « Avec de la dialectique ingénieuse, que ne prouve-t-on ?... » C'est à quoi servent, justement, les dialecticiens. Ils travaillent à installer sur des formules honorables nos prédilections. Que n'utilises-tu ces gens ?

» Non, non ! Tu refuses. Tu boudes à tes plus chers instincts. C'est une crise. Elle passera : ensuite, tu feras comme les amis. Que diable !... Mais, en attendant, tu repousses les complaisances de la méthode déductive. Tu as le souci des réalités, — et foin des théorèmes : Dieu lui-même ne t'est pas une garantie, et tu écartes les prémisses où il figure avec son imperturbable excellence.

» Des réalités ? Donc, à nous la méthode expérimentale ! Un philosophe anglais a écrit : « J'affirme que présentement, et à toute heure du jour, — du jour et de la nuit, — tous les hommes sont absolument heureux !... »

» Tu as bien entendu ? Tous les hommes ! Après cela, n'essaye pas de t'excepter, sous le prétexte vain que tu serais ce spécial Picrate qu'à vrai dire le philosophe anglais n'a point connu. Tu es homme : du moment que tous les hommes sont heureux, tu es heureux. Il n'y a point à chicaner là-dessus. « Tous les hommes sont absolument heureux. » Un philosophe anglais l'a dit ; et les Anglais ont l'esprit positif : nul ne l'ignore. S'il l'a dit, c'est qu'il l'a vérifié.

» Je ne me souviens plus du nom de cet optimiste. S'il t'intéresse, Picrate, je le chercherai... Ah ! le crâne optimiste !... Il m'a toujours séduit, par sa belle intrépidité. D'autres sont timides et se contentent d'affirmer que le bien, somme toute, l'emporte sur le mal. Nous nous méfions de ces statistiques ; et, d'ailleurs, il suffit que l'on réserve à l'infortune un petit coin de la réalité pour qu'aussitôt nous nous y logions. Mais « tous les hommes sont absolument heureux » ! Va-t'en donc répondre à cela !... Ah ! le brave cœur de philosophe ! Il en faudrait de tels à tous les carrefours. Ils vous débiteraient leurs doctrines comme du quinquina. C'est réconfortant, c'est tonique, ça vous remonte. On irait, le matin, causer avec eux dix minutes. On ferait avec eux ses dix minutes d'optimisme quotidien comme on fait des haltères ou de la gymnastique suédoise. A quelles *performances* on arriverait

bientôt, Picrate, et quels biceps intellectuels on obtiendrait, quelle santé morale !...

» C'est dommage que ces optimistes ne soient pas mieux persuasifs ; c'est dommage qu'ils ne récitent que sornettes et propos vains ; c'est dommage que l'on ne puisse vanter un peu cette existence, louer un peu cet ici-bas sans dire des bêtises, et voilà tout, qui ne font pas illusion. Grande misère de notre état !... Car toi-même, Picrate, avec ton fort tempérament, tu ne t'y laisses prendre mie...

» Eh bien ! voyons les pessimistes. Si les gaillards nous déprisent la vie un peu congrûment, tôpe là ! nous aurons du dégoût pour la vie, le cœur léger... Oui, nous prendrons le deuil de toute joie et trouverons quelque repos dans la certitude de n'être pas dupes.

» Ciel morne et tendu de livides nuées, glauques marais où la lumière meurt, tocsins : — c'est le décor !...

» Giacomo Leopardi, « sombre amant de la Mort », consacra son génie à démontrer l'infinie vanité de tout. Il mit en vers la doctrine de l'universelle *infelicità* et prononça de telles paroles de néant qu'après les avoir lues on est plein d'amertume et d'ennui. Il disait que le monde est un peu de fange. La maladie tourmentait son corps et le déformait ; les trente-neuf ans qu'il vécut lui furent un quotidien supplice et son œuvre est un gémissement. Dépourvu de beauté, il n'eut en amour que des déceptions, dont pantelaient son cœur et son orgueil. Sa poésie maudit tout le réel et tout le possible... Cependant il se laissa vivre et même se soigna pour se prolonger. Dans ses poèmes, s'adressant à soi, il s'écrie : « Désespère donc pour la dernière fois ! » Il vivait dans l'attente, comme si les doux Destins lui préparaient peut-être un dédommagement délicieux, — bien qu'il sût et eût établi la nullité d'une telle hypothèse. Mais il n'arrivait point à « désespérer pour la dernière fois »... Il fallut que la Mort prît les devants, tant se montrait le « sombre amant » peu empressé.

» L'année que Giacomo Leopardi allait mourir, le choléra sévit à Naples. Il en fut singulièrement troublé. Peut-être la peur du fléau a-t-elle hâté sa fin plus que ne put le faire sa philosophie... Il mourut un soir d'été, à l'heure où flambe le

soleil bas. Il avait auprès de lui son ami fidèle, Antonio Ranieri, et la sœur de ce jeune homme, Paolina. Quelques instants avant la crise, il projetait des promenades au Vésuve, des parties de campagne, que sais-je !... Et puis, mourant, il dit à Paolina :

» — Ouvre la fenêtre, fais que je voie encore la lumière !

» Ainsi la doctrine de l'*infelicità*, ni la souffrance perpétuelle de la chair et de l'esprit n'empêchèrent de vivre Giacomo Leopardi. Les derniers mots de son agonie trahissent l'amour et le regret de la lumière !...

» Tu me diras qu'il n'était pas un philosophe, mais un poète lyrique. Bon ! Voici notre Arthur Schopenhauer : il épilogua sur la quadruple racine du principe de raison suffisante.

» C'était un petit homme à favoris, au museau rasé, aux yeux perçants, au nez crochu. Un terrible petit vieux bonhomme ! Il disait : « L'essence de tout, c'est la volonté... » Pourquoi pas ? Accordons-lui ça... Mais prenez garde : volonté, donc désir ; et le désir implique un besoin, donc une privation, donc une souffrance.

» Conséquemment, si la volonté est l'essence de tout, la souffrance est au fond de tout. C'est cela même. Tocsins, tocsins : sur la vie et sur le reste, malédiction, malédiction ! L'Ecclésiaste et Çakya-Mouni !...

» A cause de cette volonté, nous allons nous jeter à l'eau.

» Mais contre une telle logique Arthur Schopenhauer réagissait, quant à lui. Il avait du goût pour la clarinette, dont il jouait le matin, — tra déri déra ! — et pour la bière, dont il buvait des chopes en se régalant de saucisses grillées. Et puis, il trouvait un fameux plaisir à injurier Hegel et ses hegeliens. Certes, il n'en concluait pas moins que la vie est mauvaise, puisque ainsi le voulait sa philosophie. Mais, ayant découvert des divertissements acceptables, provisoirement il vivait et se tenait en belle humeur.

» Je te raconterai, Picrate, une histoire. C'était à Londres, il y a quelques années. Imagine du brouillard jaune qui dégage une odeur fade ; des pianos mécaniques s'acharnent et mènent à la diable la valse de la volonté forcenée... Une jeune fille, une quelconque jeune fille, blonde probable-

ment et adonnée au rêve, lut Schopenhauer, par hasard. Ce lui fut une révélation pathétique. Elle connut que la souffrance est en l'âme de tout, est l'âme de tout et geint dans l'être universel. Oui, de par ce raisonnement que je t'ai dit : volonté, désir, besoin, privation, souffrance!... La petite Anglaise en fut ébaubie et désolée. La logique du philosophe l'avait convaincue tout de suite, et si parfaitement que l'idée ne lui vint même pas de demander à d'autres dialecticiens des arguments contraires : elle ignorait que les dialecticiens ont des logiques de rechange à la disposition d'un chacun... Et Schopenhauer commentait, de la façon la plus poignante, sa théorie abstraite. A chaque page qu'elle tournait, de ses doigts chauds de fièvre, la petite Anglaise avait trouvé une raison nouvelle d'être sûre que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

» Elle en conçut un vif chagrin.

» Elle était poète, à ses heures, et le pessimisme se prête excellemment au langage rythmé. Elle composa des poèmes, déchirants et subtils, où elle reprenait pour son compte la pensée schopenhauerienne. Elle la développa et la paraphrasa et l'illustra de métaphores émouvantes.

» Quand elle eut assez de poèmes pour en faire un volume, elle choisit un imprimeur et lui confia son manuscrit. Elle en corrigea les épreuves avec un soin vigilant. Elle voulut qu'au frontispice une vignette fût gravée, qui représentait le coin d'une rue londonienne, d'une rue déserte et triste, nue, avec un bec de gaz pour tout ornement. Et ce coin de rue lui plaisait, pour sa grande détresse.

» Le matin du jour où parut le recueil de ces mélancoliques poèmes, la petite Anglaise se pendit au bec de gaz qui était le seul ornement de ce coin de rue dont la vignette parait le frontispice du livre. Elle attestait ainsi qu'elle avait pris au sérieux la dialectique de son maître.

» Schopenhauer l'eût blâmée. Il jouait, lui, de la clarinette, — tra déri déra! — mangeait des saucisses. Et, pour qu'on ne vînt pas l'accuser d'illogisme parce qu'il omettait de se pendre, il organisait un raisonnement préservatif. Il disait : — Comme le blasphème est, en matière religieuse, le plus éclatant hommage que l'on puisse rendre à l'existence de

Dieu, le suicide est l'affirmation la plus manifeste du « vouloir vivre » : ah! vous estimez donc la vie grandement que vous vous pendez pour elle? c'est trop d'honneur que vous lui faites, en vérité ; plutôt, laissez-vous vivre, par mépris!... — Et il préludait — tra déri déra! — très gaillardement à sa chanson matinale.

» Mais moi, je songe à la petite main de cette jeune fille londonienne qui tournait les pages du livre désespérant... Au fait, est-ce que j'y songe? Et toi, Picrate, y songes-tu?... Cette jeune fille était mal armée, la pauvrette, pour la vie Et voilà qu'elle est morte : qu'y pouvons-nous?... Les moralistes composent des systèmes à l'usage de qui les voudra bien employer. Schopenhauer a travaillé pour quelques personnes. Il n'était pas, lui, de ce groupe. Il aimait mieux la clarinette. On n'est point forcé de se fournir chez soi, de manger son fonds. Que diable! Il y a des marchands de vin sobres jusqu'à ne boire que de l'eau.

Picrate soupira. Siméon se tut un instant, puis demanda :

— Eh bien! que choisis-tu? Les pessimistes ou les optimistes? Décide-toi. C'est une affaire de goût. Le goût, vois-tu, Picrate, le goût! Il faut avoir du goût, premièrement : on appelle bon goût le goût que l'on a. Mais tu hésites.

» Ah! je devine, je devine. Tu n'es pas un esprit léger, frivole. Tu as été positiviste, en ta jeunesse. Et il en résulte que tu ne sais pas te décider au hasard... Pauvre Picrate, qui as écarté de ton entendement le hasard! Que tu es dépourvu de fantaisie, Picrate!... Je te dis, avec bonne grâce : « Choisis, Picrate!... » Et toi, tu ne sais pas choisir. Tu réclames des motifs, hé! hé!...

» Nous recourrons à la métaphysique, s'il te plaît. Les métaphysiciens ont énoncé des choses et des choses, concernant la raison dernière de tout... Ils sont menteurs, par exemple!...

» Oh! menteurs, c'est un bien gros mot. Disons qu'ils ont le sentiment de leurs responsabilités sociales.

» Ils vous démolissent, autour d'eux, un peu tout, — le reste aussi. Ils vous invitent à douter des opinions universelles. Ils vous démontrent, clair comme le jour, que l'on n'a dit que des bêtises avant eux; ils vous démontrent encore que c'est la faute de l'humaine raison, laquelle est un instrument

pitoyable. Voici des ruines et des ruines : ces messieurs ont passé par là.

» Une grande plaine... Imagine, Picrate, une grande plaine, qui va jusqu'à l'horizon. Il y avait là des tours splendides, fières de leur isolement... Dégringolées ! De méconnaissables pierres. A peine, en les étudiant, te sera-t-il possible d'apercevoir que ces décombres-ci proviennent du spiritualisme, ceux-là du matérialisme et ceux-là du panthéisme... Ah ! c'est ici que Spinoza demeurait ?... Et là Leibnitz ?... Mais il fait un froid de chien, dans cette plaine que n'abrite absolument rien. Le vent siffle et le soir tombe. Où coucherons-nous ?...

» Le bon philosophe qui t'accompagne ne veut pas que tu t'enrhumes. Il a soin de tes poumons et de tes muqueuses nasales. Et toi, tu geins ; toi, tu as peur et tu relèves ton collet.

» Vite, vite, avec les vieux plâtras, le bon philosophe va te rebâtir une maisonnette. Il prend des moellons par-ci, des briques par-là, des poutres ailleurs. Il se dépêche, à cause de ce vent ! Il a pitié de toi... Là : entrez ; couchez-vous !... Il te borde dans ton lit ; pour t'endormir, il te raconte des dialectiques assommantes. Tu n'as point eu froid, pendant qu'après avoir démoli le philosophe rebâtissait ? Il t'apporte un chaud lait de poule.

» Tu es logé !... Tu n'es pas logé magnifiquement. Que veux-tu ? Ça vaut toujours mieux que de coucher dehors. Remercie le bon philosophe qui t'héberge comme il peut.

» Ah ! Picrate, Picrate, si les philosophes perdaient, un jour, le sentiment de leurs responsabilités sociales, qu'est-ce que deviendraient leurs clients ? Si les philosophes n'avaient cure, au monde, que de dire la vérité, qu'est-ce qu'ils diraient ? Ils ne diraient rien que de négatif. A quel néant n'arriveraient-ils pas ? Un seul d'entre eux suffirait à tout détruire.

» Mais on les a jadis dressés. Ils savent ce qu'il leur en coûterait d'être véridiques imprudemment. Jadis, on a fait des exemples. On vous brûlait, emprisonnait, torturait ces penseurs libres, libertins, abstracteurs de quintessence, gens capables de découvrir, — par mégarde, qui sait ? — des parcelles de vérité mal consolante. Des parcelles ou, comme

disent les chimistes, des « traces ». Il n'en faut pas beaucoup pour que saute la machine considérable et tant fragile de notre petit bonheur. On les a dressés! Et ils mentent; — ils mentent, avec toute la circonspection désirable.

» Le souvenir de Galilée eut, Picrate, plus d'influence sur la philosophie de Descartes que la pure et simple logique.

» Quand on cessa de brûler sur des fagots les métaphysiciens, ils étaient sages, ils avaient pris de bonnes habitudes.

» Emmanuel Kant, bourgeois de Kœnigsberg, a composé une *Critique de la Raison pure* qui ne dénigre pas seulement les dires de tous les autres philosophes, mais encore dénigre par avance tout ce qu'un philosophe pourra jamais aventurer; bref, il établit, péremptoirement, que la raison n'est bonne à rien. Ensuite, au nom d'une certaine « raison pratique », il affirma tout ce qu'il avait nié, ah! mais, catégoriquement. Il l'affirma, comme cela, sans preuves, sans prétextes et démontra qu'il y aurait crime et, mieux, contradiction — crime devant la logique! — à le vouloir démontrer un peu. A grands coups de truelle, il restaura, réédifia la bicoque qu'il avait détruite. Logez-vous là. Le veilleur de nuit passe, ululant sa complainte : « Gens de la bicoque, dormez, — tout est calme!... »

» Pour achever cette *Critique de la Raison pratique*, — laquelle, d'ailleurs, n'est pas du tout une critique, mais un travail de maçon qu'on presse, — il fallait à Emmanuel Kant quelque temps. Intervalle très dangereux, si le lecteur du précédent volume en adopte les conclusions sans deviner qu'on les modifiera bientôt du tout au tout. Emmanuel Kant en eut le frisson. Et c'est pourquoi il adjoignit à la redoutable *Critique de la Raison pure* un chapitre où, d'avance, il annonce, il résume la réconfortante *Raison pratique*.

» Il le fallait. Que diable! il le fallait!... Emmanuel Kant s'effraya pour son lecteur. Et même il s'effraya pour lui-même. Tel qu'on le connaît, on se figure mal ce bourgeois de Kœnigsberg signataire, pendant plusieurs mois, d'une œuvre subversive. Il en fût tombé malade. C'était un homme méthodique. En redingote brune et gilet jaune, il sortait quotidiennement à cinq heures du soir, tapant; les autres bourgeois de Kœnigsberg, quand ils le voyaient passer, met-

taient leur montre à l'heure. Il n'aimait pas le changement. A la veste d'un jeune homme qui lui faisait de fréquentes visites, un bouton manquait. Emmanuel Kant s'était accoutumé à cette boutonnière oisive. Et il causait avec le jeune homme très volontiers. Or, un jour, le jeune homme fit recoudre le bouton qui manquait à sa veste. Emmanuel Kant, lorsqu'il le revit, s'aperçut de cette nouveauté : il en fut troublé, déconcerté, bafouilla. Il n'était pas un homme de changement : ses manies, je les considère comme un hommage qu'il rendait à ses idées conservatrices. Et je pense qu'il détestait la *Critique de la Raison pure*; il l'avait écrite malgré lui, sous l'empire de son génie, et tout de suite il la biffa.

» Tiens-tu à Dieu, Picrate?... Autrefois, je le sais, non, tu n'y tenais point. Mais aujourd'hui, dans le grand marasme où tu es, il se pourrait que tu y revinsses : on a vu cela. Consulte sur Dieu les philosophes. Ils vous le disloquent facilement. Sacrilège!... Oh! ne criez pas! Ils appellent Dieu autre chose; ils prêtent ce nom flatteur à des syllogismes, au total des possibilités, à la somme des réalités, à n'importe quoi, — même à rien : oui, à rien, mais à rien superbifié. Hop! et le tour est joué. Qu'est-ce que vous avez à vous plaindre qu'on vous a défait votre Dieu?... Dieu? Le voilà. Sans barbe, à vrai dire : spiritualisé!... méconnaissable!

» Les bons philosophes! moi, j'admire leurs façons respectueuses. Ils casseraient tout, s'ils le voulaient... Ils le voudraient, si l'on n'avait eu soin de brûler leurs prédécesseurs.

» Un beau jour, il sembla que la morale chancelait sur ses bases. La morale théorique, s'entend: car, pour la vie quotidienne, il y a les codes et les gendarmes. Elle ne chancelait pas seulement sur ses bases; mais on ne lui trouvait plus de bases. Quelle aventure!... Une base, une base, au moins, pour la morale, s'il vous plaît! On cherche de tous les côtés : rien! Rien : au ciel, Dieu n'est plus qu'un syllogisme anodin; sur terre, les gouvernements ont reçu des crocs-en-jambes; dans l'homme, — eh bien, dans l'homme, on remarque de l'égoïsme. Hélas! oui, de l'égoïsme évident : et le reste est bien aléatoire. L'égoïsme, lui, ne l'est pas. C'est juste le contraire de la morale! Qu'importe? La morale sera fondée sur l'égoïsme, puisque l'égoïsme seul est solide. Seulement, —

disent les philosophes, et les voici qui s'emploient de tout cœur à exposer cela, — seulement ayez la complaisance d'observer que l'égoïsme « bien entendu » consiste à beaucoup aimer le prochain : sans quoi le prochain ne vous aimera pas, et le prochain vous est indispensable. — Je ferai semblant de l'aimer! — Point! Car il n'est de comédie si réussie que la ficelle ne s'aperçoive : aimez votre prochain réellement, et... dans votre intérêt, mais aimez-le!

» Cette fois encore, le tour est joué. Picrate, c'est tout le système de ces Anglais que l'on appelle philsophes utilitaristes.

Picrate, pendant que parlait Siméon, crut voir que sa lampe baissait. Il s'approcha, vérifia que le pétrole était épuisé. Il la voulut remplir et d'abord l'éteignit.

Par la fenêtre, le petit jour insidieux apparut. Les carreaux blêmirent et la désolation de l'aube naissante se devina.

Siméon dit :

— Et nous avons encore Nietzsche. A ta place, je m'établirais *Uebermensch*!...

Il se tut. Picrate, qui s'apprêtait à la tâche facile de mettre du pétrole dans sa lampe et de la rallumer, regarda le triste et pauvre éveil de l'aube et sentit le froid l'envahir. Ses doigts tremblaient... Entre les buées nocturnes, un ciel verdâtre avait honte de naître.

Siméon reprit :

— Les Grecs de Périclès ont fait boire la ciguë à Socrate, qui n'était pas bien dangereux, quant à lui. Mais il y avait alors, par la Grèce, un tas de philosophes interlopes. Ils allaient de ville en ville, discourant avec ingéniosité. Ils s'étaient pourvus, en Asie Mineure et partout, dans les écoles ioniennes, éléates et autres, des plus spécieuses doctrines et ils les répandaient avec leur éloquence de conférenciers agréables. Les Grecs de Périclès reconnurent le danger que les dieux couraient, leurs dieux et leur éthique et leurs traditions. Ils prirent, au hasard, ce philosophe de Socrate, curieux bonhomme, et le collèrent en prison, pour faire un exemple. C'est à peu près ainsi, plus tard, que les Juifs clouèrent au gibet Jésus, révolutionnaire ingénu. Socrate, quand il eut

avalé le poison, ne se plaignit pas. Tandis que le froid mortel gagnait ses jambes, il parlait encore d'un Dieu singulier, peu conforme aux dieux de l'Olympe. Un petit nombre de disciples l'écoutaient : il pouvait raconter ce que bon lui semblait, ainsi à huis clos. Athènes, cependant, célébrait les dieux anciens et agissaient au gré des méthodes ancestrales.

» Les philosophes se le tinrent pour dit.

Picrate avait rallumé sa lampe. Siméon criait :

— Je te défie de me citer un philosophe, digne du nom de philosophe, dont le système, dégagé des indispensables mensonges, ne soit une bible de néant. C'est au néant qu'ils aboutissent tous. Au néant !... Tu réclames une certitude, Picrate ! En voici une ; seulement, aie la discrétion de n'en point demander une autre. La voici, cette seule certitude : — deux et deux font quatre.

» Qu'elle est pathétique, dans son désert universel !... Oh ! je la veux attentivement protéger. Si, par malheur, elle s'éteignait, on ne posséderait plus, ici-bas, de certitude aucune.

» Qu'elle est pathétique..., et bête comme tout !... Deux et deux font quatre, — mon Dieu, oui : puisque j'appelle quatre deux et deux.

» Deux quoi ? N'insistons pas. Deux !

» Disons plutôt : A est A. Picrate, salue ici le principe d'identité. Je te le présente : c'est lui. D'ailleurs, il n'y a rien à en tirer. Il est stérile absolument. Ni toi ni moi ni personne ne le persuaderait de faire des petits. Il n'a point les idées à ça.

» Et puis ? C'est tout ! A est A. Si seulement A n'était point A, nous verrions un peu... Mais A est A. Regarde bien cet « A est A » : tu contemples la somme des certitudes.

Picrate se lamentait comme un petit enfant qui a trop mal à ses gencives. Il gémit :

— Siméon, je n'ai rien à faire de cet « A est A ». Siméon, tu es terrible et méchant. Tu n'as pas eu pitié de moi. Tu me laisses dans ce néant !...

Il sanglotait et le geste de ses bras désignait vaguement l'infinité vide. Il continua sa plainte :

— Tu as tout dévasté... en moi... et hors de moi... Je veux mourir, à présent ; je ne veux plus que mourir...

A peine eut-il prononcé ces mots de désespoir balbutiant qu'il y devint attentif. D'une voix nette, il ajouta :

— Si je mourais?...

Siméon restait silencieux.

— Si je mourais? — reprit Picrate. — Ah! parle-moi, parle-moi. Il ne t'est plus permis d'éluder cette question suprême que je te pose. C'est toi qui m'as amené là. Parle!

Il fut impérieux. Siméon, brusque, répondit :

— Meurs, s'il te convient de mourir.

— Eh bien, je mourrai! — dit Picrate.

Une minute s'écoula sans que l'un ni l'autre fît un mouvement. Picrate soudain s'agita :

— Tu me le conseilles? — demanda-t-il à Siméon.

— Je ne te le conseille pas, — répliqua Siméon; — je n'ai pas à te conseiller. Cette médiocre solution n'importe guère et tu t'exagères beaucoup la gravité de l'incident. Meurs, si tu veux. Ou bien ne meurs pas. Tu es à moitié mort déjà. Tout le monde est à moitié mort et meurt un peu plus sans cesse. Je ne sais pas s'il y a une différence réelle entre l'incessant éparpillement dont les secondes successives marquent les épisodes et le dernier éparpillement des molécules charnelles ou mentales. Ah! si la mort était une soudaine disparition de quelque chose, alors, Picrate, il faudrait voir!...

— Est-ce que tu crois à la vie future?

— Je te dis, — continua Siméon, — que si quelque chose disparaissait, — j'entends : si quelque chose était et puis tout à coup n'était plus, — alors nous épiloguerions utilement sur l'opportunité de l'aventure. Certes!... Mais il n'est pas moins hasardeux de prétendre ceci que de prétendre cela. Et je m'abstiens d'épiloguer sur le non-être, faute de renseignements sur l'être. Quand je te parle du néant, c'est un mot que j'emploie pour abréger. Il n'a pas de sens par lui-même; il désigne la négation de je ne sais quoi que serait son contraire. Et de la mort, pareillement, je n'ai rien à te dire; pas plus qu'un aveugle-né, ignorant du jour, ne t'expliquerait la nuit. Mais il me semble qu'il y a, dans ce qu'on nomme « vie », assez de décomposition perpétuelle pour qu'on ne doive pas caractériser tout à fait autrement ce qu'on nomme « mort ». Tu n'as donc jamais vu de cadavre? Ou bien n'as-tu pensé jamais

à la pourriture d'un corps humain? Qu'est-ce que c'est que la matière? Je m'embrouille dans la diversité de ses fermentations. Songes-y, et tu sentiras la vie tout imprégnée de l'odeur de la mort. Au Campo Santo de Pise, une fresque d'Orcagna, — ou de quelque autre, — figure cette allégorie. De beaux seigneurs, parés d'atours très élégants, d'étoffes éclatantes et souples, coiffés de chapeaux merveilleux, approchent, cavaliers, de trois cercueils où des cadavres se désagrègent. Les chevaux reniflent ou se détournent ; les beaux seigneurs se bouchent le nez. Ces beaux seigneurs et leurs chevaux me paraissent simplistes autant que délicats. Je les voudrais voir qui se bouchent le nez et reniflent en face de la vie comme en face de la mort. Ou bien qu'ils aient, ici et là, bonne contenance ! Il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter. C'est-à-dire que, dans la maison de Jupiter, il n'y a rien qui soit plus vil que rien.

Picrate se débattit :

— Si tu me donnes de la répugnance pour la mort comme pour la vie, Siméon, que ferai-je ?

— Tu feras, Picrate, ce que tu voudras.

— Que ferai-je ? que ferai-je ? — répétait Picrate.

Siméon négligea de répondre, et les gémissements de Picrate tombèrent dans le silence.

Bientôt, Siméon remua, prit son chapeau, sa canne.

— Adieu, Picrate, — dit-il, la main tendue.

Picrate redressa la tête, qu'il avait inclinée vers le sol, et se récria de toutes ses forces :

— Ne t'en va pas ! ne t'en va pas ! Je te supplie de ne pas t'en aller. Tu ne peux pas me laisser tout seul, ainsi, dans ce désastre. Ce serait lâche et cruel. Je ne peux pas rester ici tout seul. Tu vois bien que j'ai peur. La police viendra, je serai pris !...

Il frissonna ; sa bouche se contractait.

— Si l'on m'arrête, je suis perdu ! Est-ce que tu crois qu'ils me condamneront à mort ?...

Ses doigts tremblèrent.

— J'aimerais mieux me tuer tout de suite... Réponds-moi ! J'ai peur de la guillotine...

Ses épaules furent secouées ; son cou se gonfla.

— Réponds ! réponds !

— Mais non ! Crime passionnel : le bagne ; à peine le bagne, — répondit Siméon, comme qui évalue tout au juste et ne veut rien exagérer. — Peut-être même t'acquittera-t-on...

— Je refuse ! je refuse ! — hurla Picrate. — Je refuse d'être acquitté. Le bagne, oui, le bagne. C'est bien. J'irai au bagne. J'aime mieux aller au bagne que d'être ici, dans ce désastre, dans ce désastre !... Qu'on m'arrête ! Qu'est-ce qu'ils ont à ne pas m'arrêter ? Ils sont fous, ma parole, fous !...

Picrate saisit violemment ses deux poignées et, de long en large, dans la chambre étroite, il fit rouler son chariot, à grand bruit... Et puis, il stopa soudain et parut calme... Il réfléchit et, d'une voix tranquille, annonça :

— J'ai pris ma résolution.

Siméon l'écoutait et le regardait.

— Tu peux t'en aller, Siméon. Moi, je vais me livrer à la police. Je vais leur dire que c'est moi qui ai tué Marie Galande. Ils m'enverront au bagne. Voilà.

Siméon dit :

— Réfléchis encore. Du moment qu'on ne t'a point arrêté jusqu'à présent, tu peux très bien leur échapper.

— Ce n'est pas cela !... — répliqua Picrate.

— Alors ?

— C'est que je ne trouve pas autre chose à faire. J'irai au bagne... C'est que tu m'as vidé de tout espoir, de tout désir, de toute idée !...

Siméon se récusait. Picrate dit :

— Je ne songe pas à te le reprocher, Siméon. Pourquoi ?... Ne t'imagine pas que tu sois responsable du parti que je prends. Je l'aurais pris sans toi. Plus tard, peut-être. Il n'importe ! Je l'aurais pris mal, stupidement, par instinct de bête traquée et qui a peur. De cette façon, c'est beaucoup mieux...

Picrate bavardait, bavardait. Une sorte de sérénité singulière lui vint, et les traits de son visage, peu à peu, se détendirent. Il sourit, en disant :

— Au moins, c'est vrai, ce que tu m'as raconté ? Il n'y a rien, n'est-ce pas ? rien, rien ?

Siméon se taisait. Picrate conclut :

— Absolument rien !... J'aime autant ça. S'il y avait la moindre petite chose, ça m'ennuierait !... Mais rien !... Oui, A est A. Tant pis pour « A est A » ! N'est-ce pas, Siméon, que nous pouvons bien négliger « A est A » ?... J'irai au bagne. Adieu, Siméon.

Siméon voulut répliquer.

— Mon pauvre Siméon, — dit Picrate, — ne te mets pas en peine. Mais comment peux-tu vivre, toi, dans ce désastre ?... Adieu. Ou plutôt, non ; pas tout de suite : nous sortirons ensemble. Tu me conduiras, un bout de chemin. Veux-tu ?...

— Qui sait — hasarda Siméon — si tu n'oublierais pas, avec le temps, assez pour te reprendre à vivre ?

Mais Picrate haussa les épaules :

— Attends-moi !...

Il s'aperçut que le jour luisait. La lumière de sa lampe semblait une petite veilleuse. Il la souffla. Le ciel morne d'un matin pluvieux entra dans la chambre.

XIV

ÉPILOGUE

Picrate s'apprêtait.

Il avait enlevé son veston, ouvert le col de sa chemise. A grande eau, il se lavait. Sa cuvette était installée par terre, devant un morceau de miroir. Ses mains, son éponge, sa tête penchée barbotaient dans l'eau, éclaboussant le mur, le plancher, Siméon... Il se frotta d'une serviette, avec entrain.

La fraîcheur de l'ablution lui fut agréable.

— C'est bon, — dit-il ; — et ça m'étonne que le ciel ne veuille pas en faire autant. Quelle figure !...

Il souleva le petit rideau de la fenêtre.

— Regarde-moi cette figure. On se débarbouille, que diable ! quand on est ainsi couvert de nuages, de suie, de fumée. Connais-tu rien de plus misérable qu'un matin ? Ça rechigne à naître, ça grogne...

— Il y a, — repartit Siméon, — des matins sublimes. On dirait qu'ils ne savent rien des précédents jours. Et telle est leur splendide innocence qu'on dirait qu'ils commencent la vie et l'inaugurent. Des matins de création, des aubes du monde, des aurores de l'ici-bas nouveau. De vierges et naïfs matins!...

— Je ne tiens pas à y penser..., — murmura Picrate.

— Penses-y, — insistait Siméon. — De vrais matins initiaux!... C'est comme si la vie s'était baignée aux léthéennes ondes et surgissait, éblouissante de jeunesse, hors des abîmes oubliés. *Incipit vita nova!*...

— Oui, oui, — reprit Picrate; — je me rappelle. C'est dans un tel matin rayonnant que nous apparut cette petite fille, avec le soleil à ses cheveux blonds, Marie Galande!...

— Marie Galande! — répéta Siméon.

— Elle chantait, — continua Picrate. — Ah! l'étonnante chanson de vie nouvelle! Une chanson légère et merveilleuse, toute pleine de bel espoir.

Ils se turent tous deux. A son miroir, Picrate achevait sa toilette, arrangeait ses cheveux, cirait ses moustaches. Il soupira :

— Marie Galande est morte. Je vais au bagne. Toi, que deviendras-tu? J'ai pitié de toi...

Il voulut ranger un peu sa chambre. Ce ne fut pas une besogne compliquée. Ses anneaux brisés, ses lacets et le stock de ses cartes postales, qu'il assembla, firent un tas au fond d'une armoire.

— On ferme! — disait-il. — Cessation de commerce!

Il examina les murs, le lit, le plancher, le décor de son existence passée. Il s'attendrit :

— Que c'est pauvre et laid, tout cela! Pourtant, j'ai vécu, des années nombreuses, entre ces murs.

Il parut hésiter, comme si quelque chose le retenait qu'il avait peine à rompre. Il pleura.

— Siméon, dis-moi pourquoi je pleure. Je n'abandonne rien que d'affreux et de douloureux. Alors, je ne sais pas pourquoi j'ai cette tristesse...

Et puis, il dit encore :

— La clarinette de Schopenhauer était, sans doute, la plus

désolante musique. Imagines-tu d'autres musiques pareillement appropriées à l'absurdité de la vie?... Il me semble que je l'entends qui entame des romances gaies, avec des roulades, des trilles et de prétentieux trémolos. N'est-ce pas? C'est un air sautillant, allègre et ridicule, pour accompagner mon départ. La clarinette de Schopenhauer rit et se moque. Ah! Siméon, Siméon, que j'ai envie de rire, moi aussi, de rire et de me moquer!... Seulement, le courage me fait défaut; je n'arrive pas à considérer avec détachement cette petite aventure qui est la mienne! Je pleure sur moi.

— Il est bien naturel, Picrate, — dit Siméon, — que tu pleures sur toi, puisque tu es toi. Mais ta douleur est un peu de la douleur universelle; et tu pleures sur tout au monde, sans le savoir.

Picrate s'essuya les yeux, vérifia que rien ne traînait plus par sa chambre...

— C'est pourtant bien plus vite fait de se tuer! — balbutia-t-il. — J'aurais mieux fait de me tuer, Siméon!...

Il n'attendit pas de réponse, et, gagnant la porte :

— Allons! — dit-il. — Passe le premier.

Siméon sortit. Picrate le suivait. Au moment de fermer la porte derrière lui, Picrate, deux secondes, tergiversa. Puis, il tira la porte violemment et, quand elle battit en se fermant, il gémit; sa plainte dura le même temps que le bruit de la porte dans le couloir.

Dehors, Picrate et Siméon marchèrent l'un près de l'autre. Il bruinait. Au ciel, de grandes nuées s'échevelaient, arrachées par le vent. La tristesse du jour se condensait en humidité froide. Tantôt Picrate se hâtait, comme si le poussait un intense désir; et tantôt il ralentissait l'allure de son chariot, comme si le désir l'abandonnait. Le long du trottoir, les boutiques n'étaient pas encore ouvertes. Seuls, les boulangers étaient à l'ouvrage. Quand on passait devant les soupiraux de leurs caves, on sentait une odeur de pain chaud.

Siméon s'appliquait à marcher ainsi qu'il le fallait pour ne précéder point Picrate. Il ne voulait pas le conduire, mais l'accompagner seulement.

Une crèmerie était de mine engageante. Picrate dit à Siméon :

— Si nous mangions un peu? Cette occasion ne se trouvera plus. Entrons!...

Ils s'installèrent. Picrate regardait, autour de lui, les murs blancs, les jarres de lait et les œufs dans leurs corbeilles, la crémière aussi, son tablier blanc, ses fausses manches de toile et ses mains rouges d'être bien lavées. Une impression de confort, de placidité, de calme, lui fut douce et l'étonna.

Un chat paresseux, à peine éveillé, vint et, le dos en voûte, frôla nonchalamment le pied de la table. Picrate laissa pendre sa main; le chat, câlin, s'y caressa.

— Mon pauvre Siméon, — fit Picrate, — c'est la dernière fois que le café au lait nous est à tous les deux versé dans de si proches tasses. J'en ai du chagrin!...

Siméon s'affligeait, à part lui.

— C'est drôle, — reprit Picrate, — que toute ta philosophie t'abandonne depuis que j'y veux céder... La responsabilité sociale, Siméon?... Tu me prends pour une petite Anglaise qui est victime de Schopenhauer? Tu as peur de ce disciple imprévu que ta désespérance a rencontré?... Siméon, Siméon, du courage!...

A travers les carreaux, Picrate regardait les gens passer, très vite presque tous, de pauvres gens que des besognes matinales réclamaient. Il les voyait comme de très loin. Le spectacle de la vie était pour lui maintenant plus étrange que de coutume. Il assistait à la commençante journée avec détachement.

Il dit à Siméon :

— Ces gens qui passent font, tous les matins, à la même heure, ce même chemin qu'ils font aujourd'hui. A quoi bon? C'est la volonté, n'est-ce pas, qui les tracasse?

— Si tu veux, — répondit Siméon.

— Oui, oui : la volonté. Désir, besoin, souffrance!... Leur geste quotidien n'est que le geste de leur souffrance. Comment ne se mettent-ils pas en grève?

— Contre qui? — demanda Siméon.

— En grève, — répliqua Picrate, — en grève contre la volonté!... Moi, je me mets en grève contre la volonté. Je refuse de me mêler à ce complot que fomente, avec le désir et la souffrance, la volonté. Je m'évade. Je tire mon épingle

du jeu. Là-bas, il y aura des règlements stupides et d'affreux gardes-chiourme ; ils seront les instruments de la volonté ; c'est affaire à eux : moi, j'abdique. Je ferai ce qu'ils commanderont. Toute l'infamie retombe sur eux. Moi, je n'y suis pour rien... Qu'ils s'arrangent ! Cela n'est plus mon affaire !...

— Schopenhauer t'aurait blâmé, — dit Siméon.

Picrate reprit :

— Mais toi, quand tu te consacrais autrefois à la philologie, est-ce que tu n'étais pas en rébellion contre la volonté ? A présent même, quand tu annihiles, à conduire de rue en rue ton fiacre et tes clients de rencontre, ton intelligence, ton rêve et toute l'ardeur de ton individualité, que fais-tu, Siméon, que refuser d'être complice de la volonté ?

— Oui, — répondit Siméon, — je me gaspille en pure perte, afin que la volonté n'ait de moi rien qu'elle utilise.

Picrate s'exaltait :

— Réagissons contre la volonté !

Il développa ce thème avec emphase.

— Tu y dépenses trop d'orgueil, — observa Siméon. — Crains d'être dupe, et ne sois pas la victime de toi-même pour faire la nique à la volonté. Cette révolte va te coûter cher. Le dédain suffit.

Picrate s'excusait :

— Je ne suis pas de nature dédaigneuse...

Dans leurs tasses, le café au lait fumait et son arome avait du charme. Picrate n'y fut pas indifférent. Il se chauffait les doigts à la faïence et, les narines ouvertes, il aspirait cette tiédeur bien odorante. Une brioche qu'il trempa dans le café au lait le régala. Cette gourmandise le disposait à capituler.

— C'est excellent ! — dit-il.

Ensuite, il ajouta, mi-sérieux et mi-narquois, regardant Siméon dans les yeux :

— Écoute, Siméon, si tu me trouves un motif, ou même simplement un assez bon prétexte de vivre, je n'irai point au bagne !... Je rentrerai chez moi. Tu comprends ?

Siméon tressaillit. Éperdu, il chercha. Ses idées s'embrouillaient et, dans leur confusion vaine, il ne trouvait rien.

— Parce que... tu conçois que je ne vais pas accepter de vivre pour la saveur de ce café au lait !...

— Pourquoi ? — demanda Siméon.

Picrate avait un air de défi. Siméon se tut...

— Eh bien ? — fit Picrate. — Rien ?

Après un silence, Siméon répondit avec effroi :

— Non, rien !...

— Allons-nous-en ! — dit Picrate.

Ils sortirent. Dans la rue, les boutiques ouvraient. Les concierges battaient leurs tapis. Des contrevents claquaient aux murs. Les passants étaient plus nombreux. Ils évitaient le chariot de Picrate. Siméon se rangeait et ne suivait pas sans difficulté Picrate qui lançait à grands coups son chariot.

— Réfléchis, Picrate !

Mais Picrate haussa les épaules et ne s'arrêta point.

A quelque distance, Siméon aperçut le drapeau du commissariat, la lanterne rouge...

— Alors, adieu, Picrate !

— Adieu, Siméon !

Ils se donnèrent une brusque poignée de main. Siméon se détourna. Tandis qu'il s'éloignait, le bruit de roues que faisait le chariot de Picrate l'émut péniblement. Et puis il ne discerna plus rien dans le tumulte de la rue ; et, sans savoir où il allait, il continua son chemin.

ANDRÉ BEAUNIER

L'ÉVASION DE LOUIS XVII

I

Les fouilles commencées récemment dans l'ancien cimetière de Sainte-Marguerite par la commission du Vieux Paris, en vue de rechercher les restes de Louis XVII, ont été jusqu'ici complètement infructueuses. Elles doivent être reprises très prochainement et l'on est impatient d'en connaître les résultats définitifs. Il s'agit en effet d'un problème qui, depuis cent ans, défie toute sagacité : Louis XVII est-il mort au Temple? ou l'a-t-on fait évader?

En dépit des investigations patientes et passionnées, l'histoire ne peut encore aujourd'hui se prononcer avec certitude, ni dans un sens, ni dans l'autre. Les deux opinions s'appuient sur des témoignages, des présomptions, des convictions. De part et d'autre, on a versé au procès des pièces nombreuses, invoqué et contrôlé des souvenirs, des écrits, des correspondances, des actes publics et des faits. On a entendu des contemporains de la Révolution, qui ont vu, probablement, ou entendu dire. On a interrogé également tous ceux qui se disaient en possession de documents. La cause a été plaidée par les maîtres du barreau de Paris; elle a fait l'objet de plus de cinquante ans d'études sincères. Et malgré tous les efforts, on attend toujours un peu de lumière.



Charles-Louis de Bourbon, dauphin de France et duc de Normandie, — le futur Louis XVII, — naquit au château de Versailles, le 27 mars 1785. Il était le troisième enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette. L'aînée, Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Royale, devenue plus tard duchesse d'Angoulême, avait sept ans de plus que lui. Le premier dauphin, Louis-Joseph-François-Xavier, né en 1781, mourut à huit ans, avec les apparences du rachitisme, après avoir joui jusqu'à cinq ans environ d'une santé florissante. Le duc de Normandie était, comme l'affirme dans ses Mémoires madame de Tourzel, par qui il fut élevé, un enfant délicat et pourtant vigoureux, bien constitué, vif, intelligent, ainsi que l'atteste Marie-Antoinette dans sa correspondance intime avec sa mère Marie-Thérèse.

Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, sœur du roi, Madame Royale et le duc de Normandie, furent enfermés dans la prison du Temple, le 13 août 1792. Logés d'abord dans la petite Tour, ils se trouvèrent réunis, jusqu'au 26 octobre de la même année dans la grande Tour, où on les avait transférés lorsqu'elle eut été rendue habitable. Le même jour, un arrêté du conseil du Temple retira le fils de Louis Capet, comme on l'appelait, des mains des femmes, sa mère et sa tante, pour le remettre à son père. Cette mesure, approuvée par le conseil général de la Commune, ne resta en vigueur qu'une quinzaine de jours. Le 11 décembre, peu d'instants avant sa comparution devant la Convention, Louis XVI fut séparé de son fils qu'il ne revit plus que le 20 janvier 1793, veille de son exécution. Le dauphin demeura sous la garde de la reine jusqu'au 3 juillet 1793.

Pendant tout le premier semestre de cette année, les tentatives de délivrance des prisonniers se succédèrent. Parmi ces complots qui échouèrent, les mieux ourdis furent celui de Toulan et Lepitre à qui s'associa le chevalier de Jarjayes, puis la conspiration du baron de Batz. Le Comité de Sûreté générale, instruit de ces divers projets, décida de paralyser toutes ces combinaisons en exerçant autour de Louis XVII la

surveillance la plus vigilante. Ce fut la tâche confiée au cordonnier Simon, assisté de sa femme. Le duc de Normandie resta entre leurs mains pendant six mois et demi, jusqu'au 19 janvier 1794.

Le portrait moral de Simon a été tracé si diversement qu'on n'en connaît en réalité point d'authentique. Les uns l'ont représenté comme le plus cruel des bourreaux, brisant à la fois dans l'enfant les ressorts de l'âme et les forces du corps, l'accablant des traitements les plus indignes, l'insultant constamment, lui faisant chanter des chansons ordurières, le rouant de coups, le contraignant à signer des accusations infâmes contre sa mère, le forçant de boire jusqu'à l'ivresse, et, par un calcul cyniquement poursuivi, abrégeant son existence en le privant d'air, d'exercice, de nourriture, de sommeil. Les historiens qui ont dépeint Simon sous ces couleurs, de Beauchesne, Chantelauze, ont voulu surtout apitoyer leurs lecteurs sur le sort du pauvre petit martyr : ils ont créé la légende encore aujourd'hui accréditée du Simon perpétuellement furieux, toujours ivre, barbare par plaisir, sanguinaire par dévouement à la République, vampire enfin, et du malheureux Louis XVII s'affaissant sous la haine de ce monstre et affaibli par la faim et les veilles, à demi mort dès le printemps de 1793.

Pour ceux qui ont étudié les documents, les textes, les pièces d'archives, les déclarations vraies ou vraisemblables de témoins authentiques, — nous nommerons MM. Henri Provins et G. Lenôtre, — non seulement Simon ne passait pas pour méchant dans son entourage « mais il n'exerça ses fonctions qu'à contre-cœur ». M. Lenôtre ajoute que le rôle de Simon, « nullement cruel dans l'intention, le fut terriblement dans ses résultats ». Le cœur du pauvre petit dauphin devait être gros d'une répugnance dont les Simon ne pouvaient même concevoir la possibilité; « mais aux tortures systématiques, aux coups de trique et de chenêts, rien ne fait croire ». M. Henri Provins précise : « Simon ne semble pas avoir été un gardien doux et commode. Qu'on imagine une nature vulgaire au service d'une intelligence médiocre, le tout cultivé dans une arrière-boutique de cordonnier et émergeant à une époque où il était de bon goût de professer la haine des

idées, des êtres et des choses tenant encore à l'ancien régime, on concevra facilement à quels emportements, à quels débordements grossiers, cet homme a pu s'abandonner dans un milieu où il était en quelque sorte tout puissant... Aussi nous ne prétendons pas diminuer l'exécration universelle qui s'attache à lui : mais nous rejetons absolument les récits que l'imagination seule a construits sur ce thème. » Et plus loin : « La plupart des scènes racontées sur l'existence de Louis XVII au Temple n'eurent aucuns témoins ; comment sont-elles parvenues à la postérité, si ce n'est par la puissance de l'imagination ? »

La femme Simon, Marie-Jeanne Aladame, ne fut, à vrai dire, qu'une comparse dans le drame du Temple quoique sa présence à la Tour ne fût pas interrompue. « Femme du peuple, aux mains rougies et crevassées sur les éviers, à la voix commune, au parler grasseyant, à la tournure lourde, aux caresses peu délicates, elle inspira, dit M. Lenôtre, sans doute par son aspect seul, de l'effroi au royal enfant ». Mais les historiens les plus hostiles à Simon reconnaissent qu'elle avait soin du petit captif, le peignait, le lavait, le traitait avec sollicitude, comme en témoigne d'ailleurs le tendre souvenir qu'elle lui conserva toujours. Tout concourt par conséquent à faire admettre que Marie-Jeanne, qui avait fait preuve de charité et de dévouement en soignant les blessés du 10 Août et qui, protégée par Chaumette à cause de son patriotisme, fit obtenir au cordonnier ses fonctions au Temple, dut intervenir chaque fois que le dauphin, qu'elle aimait réellement, se voyait exposé à des sévices. Elle déclara du reste que son mari ne rudoyait l'enfant qu'en présence des commissaires et pour inspirer de la confiance à la Commune [1].

La surveillance exercée par les Simon sur le fils de Capet cessa le 19 janvier 1794. Le cordonnier résigna ses attributions de gardien et d'instituteur du jeune roi. La Commune de Paris donna décharge à Simon et à sa femme de la personne du captif, et la pièce officielle, dont le *Moniteur* du 22 janvier 1794 reproduit le texte, porte que l'enfant fut remis en bonne santé aux commissaires.

1. Enquête. Archives nationales.

Louis XVII passa donc des mains de Simon sous la garde des membres de la municipalité de Paris, et resta ainsi sans gardien spécial jusqu'au 9 thermidor (27 juillet). Les détails précis sur cette seconde période de sa captivité, à peu près de même durée que la première, font défaut. M. Henri Provins[1] fait remarquer que les papiers relatifs à cette surveillance ont été enlevés ou détruits. La Restauration, dit-il, a eu soin de les faire disparaître[2]. Et elle y avait, suivant lui, un intérêt direct, afin de ne laisser subsister aucune pièce révélatrice de l'évasion. Toujours est-il qu'il n'existe plus, touchant le prisonnier, du 20 janvier au 27 juillet 1794, aucune communication écrite ou verbale, bien que, d'après un document retrouvé aux Archives Nationales (F. 7, 4391), les registres, cartons et cachets, concernant la famille royale au Temple eussent été remis au ministre Benezech sur un reçu de lui, le 10 germinal an IV (10 avril 1796).

Le silence et l'obscurité répandus sur cette période ont laissé toute carrière aux conjectures de MM. de Beauchesne et Chantelauze, les principaux interprètes de l'opinion qui soutient que le Dauphin est mort au Temple. Les historiens qui vinrent dans la suite, Taine, de la Sicotière, Alfred Bégis, n'ont pas comblé la lacune et se sont forcément trouvés réduits, comme leurs devanciers, à des suppositions ou à des déductions. Tous, au fond, n'ont fait que commenter Simien-Despréaux et Eckard, pillés ou paraphrasés par tout le monde, quoique ni l'un ni l'autre, en invoquant des arrêtés originaux,

1. Les deux volumes de M. Henri Provins intitulés : *Le dernier roi légitime de France*, contiennent, avec commentaires et discussion critique, toutes les pièces relatives à « la question Louis XVII ». En nous reférant à ce travail nous faisons nos réserves sur les conclusions de l'auteur, qui a pour but de prouver les droits du prétendant Naundorf, en qui ses partisans veulent voir le vrai Louis XVII, évadé sous la Révolution, reparaissant sous la Restauration, plaidant et perdant son procès, enfin mourant à Delft, en Hollande.

2. « En compulsant, dit M. Provins, les écrits relatifs à l'époque de la détention de la famille royale, nous avons été souvent mis sur la trace de pièces qui auraient servi, sans aucun doute, à établir la vérité, et quand nous avancions dans nos recherches, celles-ci devenaient infructueuses; les documents avaient certainement existé, nous en avons la preuve; mais nous ne pouvions les retrouver; on les avait fait disparaître. Quelquefois même les cartons qui auraient dû les contenir portaient la trace de leur disparition. » Les partisans de la version de l'évasion tirent leurs principaux arguments de cette soustraction des registres, d'après la maxime : *Fecit cui prodest.*

des procès-verbaux, des dépositions de témoins oculaires, n'ait démontré l'authenticité de son dossier[1]. Aucun document irrécusable ne justifie donc l'affirmation que le jeune roi, sous la garde directe de la Commune, aït été privé d'air, de lumière, de chaleur, d'aliments sains et suffisants, de linge propre, de toute hygiène, tant et si bien que le corps le plus robuste n'y aurait pas résisté et que la mort du pauvre petit supplicié aurait été fatale au bout de quelques semaines de cette réclusion et de cet atroce régime.

Or, quand, le lendemain du 9 thermidor, Barras, après la chute de Robespierre, se présente au Temple, rien, nous dit M. Henri Provins, ne lui fait croire à la situation désespérée du petit prisonnier. L'enfant n'est pas entouré des soins nécessaires, mais, si Barras le juge miné par la maladie, ce qui est une impression et non un fait constaté, il ne parle pas de dangers de mort, de fin prochaine, et en chargeant le gardien Laurent de veiller sur lui, ce n'est pas un moribond qu'il confie à cette vigilance. Ici encore les contradictions se donneront beau jeu. Le duc Decazes affirmera que Laurent ne prit aucun intérêt au sort du Dauphin, mais la duchesse d'Angoulême rapporte que le nouveau gardien, au contraire, demanda, dans un rapport adressé au Comité de Sûreté générale, la nomination d'une Commission pour constater l'état de l'enfant, et, d'autre part, M. de Beauchesne, qui n'est pas suspect de tendresse pour les gardiens de Louis XVII, dit que Laurent prit pitié de la victime et eut le courage de « lui faire du bien ».

Il est impossible d'établir un jugement d'après des pièces irrécusables sur cette période de la captivité de Louis XVII, puisqu'il n'y en a point. Mais, si l'on relève que Madame

1. L'ouvrage d'Eckard a pour titre : *Mémoire historique sur Louis XVII*, celui de Simien Despréaux est intitulé : *Louis XVII*. Les deux volumes parurent presque simultanément en 1817, c'est-à-dire au lendemain de la Restauration. Auteurs sans valeur historique, l'un et l'autre, Eckard, que l'on a accusé d'écrire sur commande, Simien-Despréaux, professeur obscur, n'eurent pour but que d'apitoyer leurs lecteurs sur le sort de l'enfant royal. Ils ignorent ou feignent d'ignorer ce qui s'est passé réellement au Temple; ils affirment sans preuves, sans vérifier leurs assertions, n'ont aucun souci des recherches de documents ou de leur contrôle. Pour eux, il n'y a eu qu'un seul et même petit prisonnier, victime de Simon et mort dans la prison, et cet enfant, Louis XVII, a succombé aux mauvais traitements, sans que personne ait voulu ou pu le faire évader.

Royale[1], la sœur du jeune roi fut, au contraire, toujours traitée avec bonté, avec sollicitude même par Laurent : — « Je n'ai eu, dit-elle, qu'à me louer de ses manières pendant tout le temps qu'il a été de service », — il est permis de supposer que le cœur de cet homme n'était pas à la fois cruel ou indifférent pour le fils de Louis XVI et bienveillant, prévenant même pour la princesse, les deux enfants royaux se trouvant également placés sous sa responsabilité.

Cette responsabilité était grave. Le gardien ne se le dissimulait pas. Aussi réclama-t-il, quelque temps après son installation, un collègue pour partager sa surveillance. On ne fit droit à sa requête qu'après cinquante jours, et on lui adjoignit Gomin, qui vint prendre possession de son poste le 18 brumaire an III (8 novembre 1794). Gomin est une des figures de second rang du drame, mais il y joue son rôle, surtout dans l'histoire de M. de Beauchesne dont il documenta verbalement le récit. Il ne connaissait pas Louis XVII quand il arriva au Temple, quoiqu'il ait affirmé plus tard en justice, en 1837, qu'il avait vu plusieurs fois et de très près le fils de Louis XVI dans le jardin du prince aux Tuileries. Madame Royale, qui l'appelle Gomier, dit : « Il eut un soin extrême de mon frère, qui reconnut ses attentions, en fut touché et s'attacha à lui. »

On peut donc admettre — et aucun de ceux qui ont parlé des prisonniers du Temple n'y contredit, quelles que soient leurs conclusions pour ou contre l'évasion, — que le jeune roi, en supposant même qu'il eût été l'objet des plus mauvais traitements et d'une barbarie sans exemple, avant de passer entre les mains de Laurent et de Gomin, dut à ceux-ci quelques adoucissements de son état.

Était-il malade quand les nouveaux gardiens prirent charge de lui? Tout semble le faire croire. Madame Royale dit qu'il avait les genoux et les poignets enflés, et d'autres affirmations recueillies par Simien-Despréaux, Eckard, de Beauchesne — qu'on ne peut toutefois accepter que sous réserve — corroborent cette opinion. Mais les soins que lui prodiguent Laurent et Gomin, rendent sa santé meilleure;

1. *Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême.* Firmin-Didot pp. 133 et 134.

l'hygiène qu'on ne lui interdit plus la raffermit; la médication ordonnée par le chirurgien Desault fait disparaître l'inflammation des membres, et il va de sa chambre à la plate-forme prendre de l'exercice et faire sa promenade quotidienne.

Or, tout à coup, contrairement aux prévisions de ses gardiens et du médecin, la maladie de l'enfant prend un caractère des plus graves, avec des symptômes qui n'avaient pas été constatés jusqu'alors[1]. Il se sent incapable de gravir les marches de la tour; on doit le porter sur la plate-forme, il se plonge dans un mutisme tel qu'il est impossible de lui arracher une parole; ses humeurs aux articulations, particulièrement aux genoux, sont revenues; il refuse de faire toute espèce de mouvement; mais il ne profère aucune plainte, ne donne aucune explication sur son mal, quelque pressantes que soient les questions qui lui sont adressées par les envoyés du Conseil général de la Commune, pour l'examiner à la suite du rapport que fait le chirurgien municipal qui a remplacé Desault.

M. Chantelauze place ce changement presque subit à la date du 8 ventôse (26 février 1795) sans dire cependant où il l'a prise, et M. Henri Provins en conteste l'exactitude. Le lendemain, le Comité de Sûreté générale envoie au Temple trois délégués choisis parmi ses membres, Harmand, Mathieu Mirampal et Reverchon, pour faire une nouvelle constatation. Harmand, qui publia en 1804 une relation détaillée de cette inspection et des circonstances qui accompagnèrent l'enquête, affirme formellement que « les trois conventionnels se sont trouvés en présence d'un enfant absolument sourd, absolument muet », clouant sur ceux qui l'interrogeaient son

1. M. Provins explique ce changement par la substitution d'un enfant muet au Dauphin que Laurent avait caché dans une autre partie de la Tour, en attendant l'occasion de faire évader le jeune roi. Un cuisinier, Gagnié, associé à cette combinaison, portait secrètement des aliments à Louis XVII. Telle est la version de ceux qui, admettant l'évasion, tâchent de démentir ainsi la possibilité matérielle d'une contradiction entre la santé de Louis XVII avant et après la visite de Barras au Temple. Nous verrons plus loin que, suivant eux, l'enfant muet fut remplacé par un enfant rachitique, choisi, croit-on, parce que le rachitisme connu du fils aîné de Louis XVI pouvait faire également admettre, par des médecins qui n'avaient pas connu le second Dauphin aux Tuileries, le rachitisme du dernier fils de Marie-Antoinette. C'est sur cette thèse que s'appuie en grande partie l'argumentation des Naundorfistes, qui invoquent d'ailleurs d'autres arguments.

regard invariablement fixe, sans aucun signe ni geste. Il lui trouva une tumeur au poignet et au coude et les mêmes grosseurs aux deux genoux sous les jarrets. « Le jeune prisonnier, continue la relation, avait le maintien du rachitisme; ses jambes et ses cuisses étaient longues et minces, les bras de même, le buste très court, la poitrine élevée, les épaules hautes et resserrées, la tête très belle dans tous ses détails, le teint clair mais sans couleurs, les cheveux longs et beaux, châtain clair, bien tenus. » Fait à noter : les délégués décidèrent que « le rapport de leur enquête ne se ferait pas en comité public, mais en comité secret ».

Peu de temps après la visite des conventionnels au Temple, Laurent, relevé, sur sa demande, de ses fonctions de gardien des enfants royaux, quittait la Tour et se rendait aux Iles sous le Vent, comme secrétaire du commissaire du gouvernement, poste qu'il avait obtenu grâce à l'appui de Barras, et d'où il alla, avec les mêmes attributions, à Cayenne. Le successeur de Laurent au Temple, comme surveillant de Louis XVII, fut Étienne Lasne qui y trouva Gomin et, selon le mot de M. Provins, « ils firent bon ménage ». L'entrée en fonctions de Lasne date du 11 germinal (31 mars 1795). Il ne tarda pas à se rendre compte de l'état alarmant de son jeune prisonnier. Le mal augmentait rapidement. Toutefois deux mois s'écoulèrent avant que le comité de Sûreté générale, averti, eût jugé urgent de faire mander le médecin. Cette fois, on s'adressa au docteur Desault qui avait examiné le malade sept mois auparavant. Il employa toutes les ressources de son art pour disputer à la mort une vie qui s'éteignait, mais n'obtint aucune amélioration. Le 31 mai, ce docteur cessa brusquement ses visites : « un mal subit, dit Cléry, l'avait emporté dans la tombe ».

Coïncidences singulières : dans la huitaine qui suivit la mort de Desault, deux autres médecins, Choppart et Doublet, ses amis, moururent, comme lui, subitement. Le 17 prairial an III (5 juin 1795), Pelletan, chirurgien en chef de l'hospice de l'Humanité, fut désigné pour remplacer Desault au Temple. Il vit le Dauphin dans une telle prostration qu'il jugea indispensable d'appeler en consultation le docteur Dumangin, premier médecin de l'hôpital de l'Unité.

Les deux médecins, le 19 prairial (7 juin 1795), trouvèrent l'enfant dans un état de faiblesse extrême. Il sortait d'un évanouissement produit par les frictions d'alcali qu'il n'était plus même en état de supporter et qui avaient fait craindre un moment qu'il ne mourût dans les bras du gardien Lasne. Dumangin constata, comme l'avait fait précédemment son collègue, que l'avancement de la maladie ne permettait ni espoir de guérison ni même de retarder la solution naturelle; les médecins ne purent qu'adoucir par de délicates attentions les dernières heures que le pauvre enfant avait encore à vivre.

Le lendemain, 20 prairial (8 juin) le malade expirait.

Était-ce Louis XVII?

De Beauchesne, Chantelauze, de la Sicotière, Gomin, Lasne, Cambacérès, Taine, Bégis, Lecoy de la Marche, bien d'autres, répondent affirmativement. Pour eux, le doute n'est pas possible. L'enfant qui succomba dans la tour du Temple le 20 prairial, était bien le fils de Louis XVI.

— Non, leur répondent Louis Blanc, Jules Favre, Gruau de la Barre, Henri Provins, Otto Friedrichs, Le Normant de Varannes, le comte d'Hérisson, le général d'Andigné et ceux qui se rallient à eux et dont M. Victorien Sardou incline, croyons-nous, à partager l'avis. Non, Louis XVII n'est pas mort au Temple. L'enfant dont on a recueilli le dernier soupir le 20 prairial, et que l'on a enterré au cimetière de Sainte-Marguerite, n'était pas l'enfant royal : Louis XVII évadé a survécu.

II

« Le problème dont la bibliographie comporte déjà plus de mille volumes ou brochures ne pourrait, dit M. Lenôtre, dans l'état actuel de la question, fournir cinquante lignes sérieuses à un historien se bornant à conter les faits sans entrer dans la discussion des hypothèses. » Pour sortir du domaine des conjectures, il faudrait que ceux qui sont en possession de documents précis appuyant l'une ou l'autre argumentation se décidassent à les livrer à la pleine lumière. Or, nous savons de façon certaine que non seulement en France, dans plusieurs familles de l'aristocratie, mais aussi en Allemagne

dans les archives secrètes, à Rome dans les papiers encore muets du Vatican, et ailleurs, il existe des pièces gardées sous les sept sceaux du silence.

Ceux qui soutiennent que l'enfant mort au Temple, le 20 prairial an III, était Louis XVII, empruntent leurs preuves aux formalités qui suivirent le décès, aux dépositions de Lasne et Gomin, au procès-verbal d'autopsie signé par Pelletan, Demangin, Lassus et Jeanroy, à la déclaration faite par Sevestre à la Convention dans la séance du 21 prairial, aux actes de déclaration et d'enregistrement du décès, au procès-verbal de l'inhumation, aux récits et aux rapports faits par l'ordonnateur de la cérémonie funèbre, Voisin ; par le concierge du cimetière de Sainte-Marguerite, Bureau ; par la veuve du fossoyeur Pierre Bertrancourt ; par le bedeau de la paroisse des Quinze-Vingts, Decouflet ; par les commissaires de police Petit et Simon ; par l'archiviste Peuchet[1]. Ils se fondent également sur des narrations historiques comme celles de Beauchesne et de Chantelauze et celles-ci s'appuient en grande partie sur les assertions presque toujours gratuites d'Eckard et de Simien-Despréaux. Telle est l'argumentation des partisans de la première version. Mais leurs contradicteurs signalent la disparition de tous les originaux des pièces, dont on prétend tirer des conclusions, et reprochent à de Beauchesne et à Chantelauze d'avoir fait une trop grande part dans leurs ouvrages soit à l'imagination, soit à la passion généreusement ou politiquement partiale.

Ceux qui n'admettent que l'évasion cherchent à démontrer — et c'est l'objet des deux importants volumes de M. Henri Provins et d'un virulent plaidoyer de M. Otto Friedrichs — que ce qui se passa au Temple depuis le 9 thermidor jusqu'au 10 prairial an III et ensuite au cimetière Sainte-Marguerite était, au vrai, une comédie organisée par Barras et le Comité de Sûreté générale, avec l'aide de Laurent, de Gomin et de Lasne.

Joséphine de Beauharnais, dont on connaît l'intimité avec Barras, aurait été du complot et peut-être l'aurait inspiré.

1. Tous ces documents sont connus et ont été publiés. Nous avons cru inutile de les reproduire ici *in extenso*. On les trouvera dans les divers ouvrages qui ont traité la question.

Pour le faire réussir, il y aurait eu deux substitutions. D'abord un enfant muet, dont on donne le nom, de Tardif, aurait pris la place du Dauphin; puis les conspirateurs, craignant que leur intrigue ne fût découverte, auraient mis dans la prison de Louis XVII un autre enfant, celui-ci rachitique et scrofuleux, appelé Léninger. L'évasion aurait été connue de Talleyrand, de Cambacérès, de Tallien, de Fouché, de Decazes, de Louis XVIII, de la duchesse d'Angoulême et de Napoléon par Joséphine. Parmi les acteurs du drame, à côté de la future impératrice, se seraient trouvés le général de Frotté, Pichegru, peut-être Hoche. « Barras, nous dit M. H. Provins, a conçu le plan de l'évasion du jeune roi, prêté la main aux substitutions d'enfants, à la mort de l'un d'eux et aux faux en écritures qui en sont la conséquence, le tout pour chercher à en tirer un profit personnel; Fouché, Talleyrand, Decazes exploitent après lui le fait de l'existence de Louis XVII; Louis XVIII et Charles X, qui eurent le bénéfice le plus manifeste et le plus considérable de cette intrigue, n'avaient aucun intérêt à mettre en lumière les preuves des substitutions de 1795. Tout au contraire, ils durent s'efforcer d'établir aux yeux des contemporains et de la postérité que Louis XVII est effectivement décédé au Temple. »

M. Provins développe longuement cette thèse des complicités de l'évasion. Nous n'avons pas à vérifier ici ses arguments. Le point qui nous intéresse est plus précis : il s'agit de savoir si Louis XVII est mort au Temple. Qui en fournit la preuve, et cette preuve a-t-elle été établie péremptoirement? Non. Et les fouilles faites à différentes époques au cimetière Sainte-Marguerite ne l'ont pas apportée.

La première recherche des restes de l'enfant royal eut lieu sur l'ordre de Napoléon, si l'on en croit des Mémoires dont l'authenticité n'est pas, d'ailleurs, rigoureusement démontrée.

L'empereur, à la lecture du procès-verbal d'autopsie, aurait été frappé de cette phrase : « On nous a d'abord représenté un corps qu'on nous a dit être celui du fils de Capet » ; ce qui ne voulait pas dire positivement que c'était celui du Dauphin. Il aurait fait faire des fouilles au cimetière, au lieu

indiqué de la sépulture du cadavre. La bière encore assez bien conservée, aurait été ouverte en présence de Bouché et se serait trouvée vide... »

D'autres fouilles, celles-ci bien connues, eurent lieu dans la suite. En exécution de la loi votée le 18 janvier 1816, et à l'occasion des recherches pratiquées dans le cimetière de la Madeleine pour retrouver les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Decazes, alors ministre de la Police générale, ordonna, le 1er mars 1816, que des mesures fussent prises pour transférer à Saint-Denis les restes de Louis XVII, si on les retrouvait. L'abbé Dubois, curé de Sainte-Marguerite, venait de faire plusieurs démarches auprès de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême, les assurant qu'il avait recueilli, d'un fossoyeur de son cimetière, des indications très exactes sur le lieu où avait été enterré le Dauphin. On crut néanmoins devoir faire une enquête. Le comte Anglès, préfet de police, délégua donc, à cet effet, les sieurs Petit et Simon. Ceux-ci entendirent à tour de rôle Dusset, commissaire et témoin officiel de l'inhumation, Voisin, ordonnateur en 1795, Bureau, depuis vingt-huit ans concierge du cimetière de Sainte-Marguerite, Decouflet, bedeau des Quinze-Vingts et confident du fossoyeur Bertrancourt. On négligea toutefois d'interroger Gomin et Lasne, les deux derniers signataires, encore survivants, de l'acte d'inhumation. Bref, les dépositions se trouvant contradictoires, les deux enquêteurs conclurent dans leur rapport : « Si les restes du jeune roi ne sont pas mêlés avec ceux des autres morts — dans la fosse commune, — ils doivent se trouver à l'endroit désigné par le sieur Decouflet et la veuve Bertrancourt. Si toutefois ce dernier lieu n'en garde aucune trace, on pourra alors vérifier les assertions du sieur Voisin. »

On prit date. Mais, au jour dit, un délégué du ministre de la police vint signifier à l'abbé Dubois qui, suivi de Decouflet, s'était rendu sur les lieux avec son clergé, revêtu des ornements sacerdotaux et croix en tête, que l'opération était ajournée. Voici pourquoi : le 11 juin 1816, le sieur Charpentier — sans y être invité — s'était présenté à la Préfecture de police disant : « C'est moi qui, avec l'aide des terrassiers

Charles et Le Rouy, ai enterré dans le cimetière de Clamart la bière transférée de Sainte-Marguerite, la nuit du 25 au 26 prairial 1795, cinq jours après l'inhumation du Dauphin. Ce faisant, j'ai agi par ordre du Comité révolutionnaire du Luxembourg et sous la conduite de l'un de ses membres. »

Il n'en avait pas fallu davantage. Pour Louis XVIII, l'imbroglio tournait au ridicule : « Nous ne pouvons pas nous exposer à déposer le corps d'un inconnu, dit-il, dans les tombeaux de la famille royale. » Et, le jour même, ordre fut signifié à l'abbé Dubois de n'avoir plus à s'inquiéter de cette affaire, toute initiative devant en être désormais abandonnée au Roi.

En 1846, l'abbé Haumet, curé de Sainte-Marguerite, dûment approuvé par l'autorité compétente, faisait creuser, en novembre, les fondations d'un appentis devenu nécessaire — disait-il — pour fondre une cloche[1]. Or, à une petite distance du sol et tout juste en face du pilier gauche de l'ancienne porte latérale de l'église[2] qui donnait autrefois accès dans le cimetière, les ouvriers terrassiers mirent à jour une bière d'enfant sur laquelle était tracée une croix noire, ayant au-dessus une fleur de lis formée avec dix têtes de gros clous de même sorte que ceux qui avaient fermé le cercueil. Telle qu'elle était, on transporta cette bière dans une des salles du presbytère. Elle y fut ouverte en présence de MM. Haumet, Bossuet, Serre (ancien vicaire général de Paris) et de trois médecins, dont les docteurs Milcent et Récamier. Tout le monde reconnut que les ossements y renfermés étaient bien ceux d'un enfant de dix ans. Mais un des médecins présents, ayant pris dans ses mains un des bras, démontra qu'à cause de sa longueur, on ne pouvait admettre que ce bras fût celui d'un enfant de dix ans, et que tout donnait à penser qu'on se trouvait en présence d'un enfant d'un âge plus avancé. L'abbé Serre intervint, et fit valoir que, d'après les rapports contem-

1. On sait que l'abbé Haumet retint, ce soir-là, l'abbé Bossuet, qui était venu lui faire une visite, et qu'il lui confia que la construction de l'appentis devait couvrir l'ordre secret qu'il avait reçu du Gouvernement de faire ces fouilles, et lui servir de prétexte.

2. C'était là, précisément, l'endroit signalé par l'abbé Dubois.

porains, la maladie du Dauphin « avait tellement allongé ses bras, qu'il pouvait, en s'inclinant un peu, lier les cordons de ses souliers tout debout ». Cette explication dissipa les doutes, et procès-verbal fut dressé de cette exhumation.

Le rapport sur le résultat de l'examen du squelette que les docteurs Tessier, Bayle, Andral, Simon de l'Häys et Lallemant firent ensuite contradictoirement, ne fut signé que le 25 avril 1847 par les docteurs Récamier et Milcent. On en dressa des duplicata qui furent déposés aux archives de la Préfecture de police et au presbytère de Sainte-Marguerite; ils furent brûlés sous la Commune. Le cercueil fut, plus tard, réinhumé au chevet de la chapelle des âmes du Purgatoire, de l'autre côté de l'appentis.

Comme M. Chantelauze assurait, dans son *Louis XVII*, que les ossements exhumés par l'abbé Haumet étaient réellement ceux du Dauphin, un certain nombre de partisans du prétendant Naundorf voulurent faire la preuve du contraire, espérant ainsi donner gain de cause aux descendants de celui qui prétendait être le vrai duc de Normandie. M. Laguerre demanda au Préfet de police — M. Lépine — qui la lui accorda, l'autorisation de pratiquer des fouilles à Sainte-Marguerite. Le 5 juin 1894, en présence de MM. Lejaïn, commissaire du quartier, Oscar Méténier, homme de lettres, Otto Friedrichs, un des principaux champions des Naundorf, de M. Paradis, curé de Sainte-Marguerite, et d'autres invités, des fouilles furent pratiquées près d'un soupirail en forme de croix tronquée. A 95 centimètres du sol, le fer des pioches frappa sur une caisse en bois. On déblaya le terrain : elle mesurait 50 centimètres de long et 24 de large sur une profondeur de 25. Tout auprès se trouvait un cercueil de plomb éventré. Sauf la fleur de lys, la trace des signes remarqués en 1846 était reconnaissable. Dès lors l'identité des restes avec ceux de 1846 n'était plus douteuse. On fit sauter le couvercle dont le bois vermoulu céda sous la pression d'une pince et l'on découvrit des ossements constituant un squelette à peu près complet. On les transporta dans l'appentis bâti par l'abbé Haumet; on les installa sur une table où vinrent les examiner les docteurs de Backer, Magitot, Bilhaut et Manouvrier, ac-

compagnés de MM. Quétin, dessinateur et Talrich, mouleur. Les conclusions du rapport furent les suivantes :

1° Le squelette est celui d'un sujet, probablement masculin, de la taille de $1^{m},63$ environ, et certainement âgé de 18 à 20 ans;

2° Ces constatations ne se rapportent aucunement à un enfant tel que devait être le Dauphin en admettant la tradition qui place sa mort et son inhumation à dix ans et deux mois.

Le 12 juin 1894, un des médecins replaça les ossements dans le petit cercueil de bois qui les renfermait; le tout fut mis dans une grande caisse en zinc. Puis, devant une douzaine de témoins, le cercueil fut descendu dans un petit caveau en maçonnerie et l'abbé Paradis récita les prières des morts [1].

III

Les fouilles faites par la commission du Vieux Paris, le 4 février 1904, paraissaient devoir répandre quelque clarté sur l'énigme séculaire. Elles avaient principalement pour but de vérifier quel crédit il convient de donner à l'assertion de Voisin. Celui-ci prétend qu'il a mis le cercueil du Dauphin dans une fosse spéciale, à dix pieds de la croix. Le concierge du cimetière soutenait, au contraire, que l'enfant avait été mis dans la fosse commune, tandis que, selon la veuve de Bertrancourt, ce fossoyeur après avoir retiré le corps de la fosse commune, l'aurait placé dans une fosse creusée à gauche de la porte de l'église et à un pied et demi de profondeur, en gravant ensuite à cet endroit, sur le mur de fondation, une croix.

Nous avons dit que jusqu'ici ces fouilles n'avaient pas donné de résultat et qu'il convient d'en attendre la reprise. Il se peut toutefois que l'attente soit déçue. En réalité les contradictions

1. Nous devons ce résumé des diverses fouilles à l'obligeance du vicaire de Sainte-Marguerite, M. l'abbé Tourniaire, qui a, lui-même, étudié à fond tous les documents relatifs à la question et a pu prendre connaissance de ce qui reste des archives de son église, malheureusement détruites par le feu. M. l'abbé Tourniaire prépare une histoire complète, en deux volumes, de l'église de Sainte-Marguerite.

sur l'endroit où aurait été inhumé le cercueil parti du Temple sont nombreuses. Personne ne peut dire au juste, en s'appuyant sur les documents connus, où, en quel point précis du cimetière, se fit l'inhumation. On peut admettre qu'un cercueil ait été amené là du Temple, à la date indiquée dans les pièces dont on n'a que des copies. Et, sans décider si ce cercueil contenait bien les restes de Louis XVII ou ceux d'un autre, il y aurait intérêt à faire des fouilles sur toute l'étendue du cimetière qui n'est pas très spacieux. Mais, même la découverte d'un cercueil contenant les restes d'un enfant masculin de dix ans, ne fournirait pas une solution définitive. Il resterait en effet à démontrer que cet enfant est bien Louis XVII. Il faudrait en outre pouvoir infirmer, sans réfutation possible, les témoignages en faveur de l'évasion et prouver que M. Lenôtre fait erreur quand il écrit (*Vieilles maisons, vieux papiers*, p. 45, p. 5) que la femme Simon *n'a pas menti*. Car elle disait que le Dauphin avait été enlevé du Temple et qu'on l'avait remplacé par un enfant endormi au moyen d'un narcotique. Elle confirma, en présence de la mort, le témoignage qu'elle n'avait cessé de rendre à l'évasion et à l'existence du prince dont la garde lui avait été confiée.

A cette déclaration, vient se joindre celle toute récente que nous devons à la sœur Vincent, petite-fille de la comtesse de Béarn, née Pauline de Tourzel. La voici, publiée pour la première fois :

Pauline de Tourzel, fille de la duchesse de Tourzel née Croy, gouvernante des Enfants de France, épousa le comte de Béarn, mon grand-père. Son fils, le comte de Béarn, mon père, nous a dit bien des fois, qu'à partir de 1815, il avait accompagné souvent Madame Royale sur la tombe du roi, de la reine, de Madame Élisabeth et de la princesse de Lamballe, mais jamais il n'a été question de celle de Louis XVII. Madame Royale a toujours cherché son frère, et encore très peu de semaines avant sa mort elle a écrit à mon père pour traiter de cette grave question qui lui tenait fort à cœur : je ne me souviens pas si c'est pour lui communiquer des renseignements ou pour lui dire d'en prendre de nouveaux; je ne pensais pas avoir à raconter ces détails jamais, par conséquent je n'y ai pas attaché d'importance, sans cela j'en aurais pris note, au lieu de les garder pour moi.

Mon père et bien d'autres personnages de l'entourage royal m'ont répété souvent que Naundorf avait demandé à être reçu, faisant précéder sa prière de rappel de souvenirs d'enfance que lui seul était à même de préciser, mais que Madame Royale ne put jamais le voir; le duc d'Angoulême et l'entourage du Roi l'en empêchèrent. Nous questionnions beaucoup mon père qui n'aimait pas à nous trop parler de ces détails, à cause de la politique et de sa situation d'ambassadeur, puis de sénateur sous l'Empire, craignant les indiscrétions de ses enfants, ardents royalistes. De temps à autre, il nous rapportait quelques anecdotes de la vie de sa mère, qui, enfant, partageait les jeux et les leçons de Madame Royale, comme du Dauphin; elle était bien convaincue que Louis XVII n'était pas mort, mais qu'il avait été soustrait au Temple et remplacé par un autre enfant.

Tous ces détails remontent dans mon souvenir vers 1855. Après mon entrée au couvent en 1862, je conservais la certitude que Louis XVII n'était pas mort au Temple, mais ne croyais pas que de nouvelles preuves m'en seraient données par une sœur de Saint-Vincent de Paul, que je retrouvai à l'Hôpital militaire de Montpellier où j'arrivai en 1864. Sœur Demongeot devait à cette époque avoir plus de soixante ans. Elle parlait constamment de la famille royale et de Louis XVII. En me voyant, sachant ma parenté avec Pauline de Tourzel, elle me demanda immédiatement ce que je pensais de la mort du Dauphin, à laquelle elle ne croyait pas plus que moi, mais avec d'autres preuves à l'appui. Entrée en 1813 au couvent et restée d'abord à Paris, où elle avait soigné la veuve Simon, ma sœur Demongeot m'a dit que cette femme, dont elle possédait toute la confiance et qui la préférait aux autres religieuses, parce qu'elle écoutait tout ce qu'elle lui disait de Louis XVII avec un intérêt sans bornes, ne cessait de lui répéter que le Dauphin n'était pas mort au Temple et qu'il avait été soustrait sous ses yeux et ceux de son mari, emmené par des messieurs qui mirent un enfant moribond à sa place.

La femme Simon, croyant bien faire et ne voulant garder ce secret pour elle seule, demanda à Louis XVIII une audience, sûre de lui être agréable en lui faisant connaître l'existence de son neveu, tout en ignorant l'endroit où il avait été emporté, hors de France sûrement. Grande fut sa surprise quand, ses confidences terminées, elle entendit le roi Louis XVIII lui faire de telles menaces, allant jusqu'à lui dire qu'il la ferait enfermer entre quatre murs, sans communication avec nul être humain, si jamais elle révélait son secret à qui que ce soit. Ce n'est que dans ces toutes dernières années qu'elle déchargea son cœur, en faisant promettre aux sœurs de ne pas l'exposer aux menaces du roi. Avec une lucidité d'esprit extraordinaire, elle revenait constamment sur son affirmation de l'existence du Dauphin. Était-ce le remords des souffrances que Simon lui avait fait

endurer ou simplement le regret de voir que la vérité étouffée faisait subsister l'injustice de son malheureux sort?

Ma sœur Demongeot, craignant de l'exagération ou un manque de sincérité dans les récits de la femme Simon, voyant sa mort approcher, pria l'aumônier qui l'avait confessée, de lui demander avant de lui donner la communion, si ce qu'elle avait raconté à la sœur Demongeot, relativement à l'évasion de Louis XVII, était l'exacte vérité. L'aumônier, tenant à la main la sainte hostie, lui dit : « Ce que vous avez raconté sur Louis XVII aux sœurs, est-ce bien la vérité? » La femme Simon se redressa et devant la sœur Demongeot présente s'écria : « Je n'ai plus rien à craindre des rois de la terre, puisque je vais bientôt paraître devant mon juge et mon Dieu que je vais recevoir : j'affirme que ce j'ai dit est la pure vérité[1] ». Sœur Demongeot ne s'est pas bornée à me raconter ce fait une fois, mais me l'a répété constamment jusqu'à sa mort en 1879.

Puisque vous recherchez des souvenirs de cette époque, il me revient à l'esprit un détail que mon père m'a raconté. Il le tenait de deux de ses tantes, anciennes religieuses, je ne sais plus de quelle communauté, qui, obligées de se séculariser, vivaient cachées dans une petite mansarde. Un prêtre, qui avait échappé comme elles aux recherches de la Terreur, venait dire sa messe chez elles. Le 20 janvier 1794[2], on vint frapper fortement à leur porte; elles eurent même très peur, mais se décidèrent à ouvrir à un homme qu'elles ne connaissaient nullement et qui les effraya fort. « Ne craignez rien, je sais que vous recevez un prêtre ici, je viens lui demander qu'il dise demain une messe pour le roi, la reine, Madame Elisabeth, madame de Lamballe. Je suis Simon, mais je ne vous trahirai pas et je viendrai même assister à cette messe[3]. »



M. Aulard, dans son deuxième volume de *Paris pendant la réaction thermidorienne* qui vient de paraître, cite deux documents se rattachant à l'évasion, Le premier est un extrait de la *Gazette française du 24 prairial*. Il y est dit que la mort du fils de Louis XVI a donné lieu à divers bruits. Les uns prétendent que l'enfant est plein de vie, qu'il y a très longtemps qu'il n'est plus au Temple et qu'une des principales

1. Le fait est confirmé par M. Lenôtre (*Vieilles maisons, vieux papiers*, p. 48).

2. Simon et sa femme avaient quitté le Temple, la veille, 19 janvier 1794.

3. « J'atteste que je viens de dicter tout ce qui précède, j'en garantis la véracité. » Rouen le 28 février 1904. Blanche de Béarn, Sœur Vincent.

conditions de la paix conclue entre la Prusse, les Chouans et les Vendéens, était de confier le jeune orphelin aux puissances étrangères. D'autres assurent, au contraire, que depuis plus d'un an, ils avaient la certitude que l'enfant était mort empoisonné. Tout en protestant contre des accusations qu'elle déclare calomnieuses et faites pour jeter l'odieux sur le gouvernement de la République, la *Gazette* déplore la disparition du jeune enfant, qui était, dit-elle, un précieux otage. Elle ajoute : « Sans doute, la vie de cet enfant n'était pas assez heureuse pour que ceux qui s'intéressaient à lui fissent des vœux pour qu'elle se prolonge longtemps, et il est plus consolant pour ceux que son âge et ses malheurs attachoient à son sort de le voir périr d'une mort naturelle que du supplice de son père, qui l'attendait peut-être ; mais il est à craindre que cette mort n'excite encore des soulèvements. » Pour la *Gazette*, la mort du Dauphin ne saurait être contestée ; cependant, ajoute-t-elle (et ce passage est à relever), cette mort aurait dû, pour la tranquillité générale et la confusion des malveillants, être solennellement, publiquement constatée à l'ouverture du cadavre. » Il existait donc dès ce moment deux opinions également accréditées, également soutenues : la thése de l'évasion comptait déjà des partisans. On en a d'ailleurs une autre preuve dans ces lignes que nous empruntons également au volume de M. Aulard :

Rapport du 24 prairial an III. — Jacquet rapporte que, dans le quartier du Temple, le peuple disait hautement que les préparatifs faits pour l'enterrement du petit Capet n'étaient qu'une feinte, qu'il n'était pas mort et qu'on l'avait fait partir et sauver bien loin[1].

*
* *

Voici une autre version inédite de l'évasion de Louis XVII. Nous devons ce renseignement à une parente du cardinal de La Fare, qui a bien voulu nous écrire ce qui suit :

Il existe, dans la famille du cardinal de la Fare, une tradition relative à Louis XVII. Le cardinal, ami et serviteur dévoué de la famille royale, a toujours connu l'évasion et le lieu de la retraite du Dauphin,

1. *Paris pendant la Réaction thermidorienne*, t. II, p. 7.

mais les facultés morales et physiques de l'enfant royal avaient été tellement annihilées, par la prison et les mauvais traitements, que le cardinal n'a jamais pensé qu'il fût en état de monter sur le trône; la raison d'État exigeait donc que l'on ne connût point son existence.

Toutes les personnes de l'entourage du cardinal savaient que chaque jour il célébrait une messe en noir pour les membres défunts de la famille royale et, dans la chapelle, les noms du roi, de la reine, etc., revenaient régulièrement; il n'a jamais dit sa messe pour le Dauphin (il est mort en 1829). Bien que le fait de l'existence du Dauphin fût considéré par la famille du cardinal comme un secret d'État, cependant ses neveux et nièces en étaient instruits et n'ont jamais mis en doute : 1° que Louis XVII vivait; 2° que les mauvais traitements l'avaient mis hors d'état d'acquérir les connaissances nécessaires à un chef d'État et par conséquent de régner.

***

Sans nous prononcer en faveur d'une des thèses, nous n'avons l'intention ici que de saisir le grand public, pour engager ceux qui savent ou peuvent savoir à produire leurs révélations. Et maintenant attendons. Les fouilles de Sainte-Marguerite ne diront pas le dernier mot. Quelques coups de bêche ou de pioche, remuant une terre de cimetière abandonné, ne peuvent clôturer ce procès. Tant que l'impossibilité du fait nouveau n'est pas irréfragablement reconnue, aucune péremption ne saurait imposer silence à l'histoire.

H. DE GRANDVELLE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANGLETERRE ET RUSSIE[1]

II

Ouvrez les statistiques du gouvernement anglais et les rapports de ses consuls et voyez, sous les chiffres, la révolution que, dans les six années dernières, a subie ou commencé de subir le commerce anglo-russe. Autrefois, la Russie avait été l'un des premiers clients conquis aux gens de Londres. Dès le milieu du XVIe siècle, sous le règne d'Édouard VI, au temps où régnaient encore sur les mers du Nord les flottes germaniques et néerlandaises, les navires anglais avaient essayé de pénétrer vers ce pays semi-légendaire que leur fermait la concurrence des grandes villes hanséatiques. Ne pouvant l'atteindre à travers la Baltique allemande, polonaise ou danoise, ils s'étaient hardiment lancés vers les rivages polaires, et Chancellor, en 1553, amenait à Arkhangel son *Édouard-Bonne-Aventure*; Arkhangel était alors le seul point où les Russes touchassent à la mer. Laissant là son bateau, Chancellor s'en alla porter à Moscou les lettres de son souverain; le tsar Ivan le Terrible l'accueillit avec les plus grands honneurs : aujourd'hui Édouard VII, envoyant à Nicolas II, par son amiral Louis de Battenberg, des lettres que le public n'est pas admis à connaître, ne fait que reprendre, à trois siècles de distance, les errements de son prédécesseur.

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Deux siècles et demi d'intimité politique et commerciale (1553-1800) furent la conséquence de cette première rencontre. Durant les XVIIe et XVIIIe siècles, en effet, Anglais et Russes s'unirent plus étroitement de jour en jour. Chaque mer nouvellement atteinte par la poussée russe devint un champ d'affaires pour la marine anglaise. Dans la Baltique d'abord, après la fondation de Pétersbourg (1703) et l'annexion russe des provinces suédoises ou polonaises, les Anglais vinrent prendre la place que les armateurs de la Hanse ou de la Hollande avaient si longtemps occupée. Dans la mer Noire ensuite, après la fondation d'Odessa et l'annexion russe des steppes tartares, les Anglais vinrent pareillement succéder ou faire concurrence aux marines latines de la Méditerranée, aux Vénitiens, aux Gênois, aux Marseillais. Grâce aux Russes, la Baltique et la mer Noire devenaient des provinces de la thalassocratie britannique. Aussi, loin d'entraver ou de jalouser les progrès des Russes, les Anglais les favorisaient alors de tout leur pouvoir : en 1770, c'étaient des pilotes et des équipages anglais qui, prenant dans la Baltique la flotte de Catherine II, l'avaient amenée dans les ports anglais, puis dans la Méditerranée, jusqu'aux Échelles du Levant, pour la jeter en face de Chio contre la dernière flotte qu'ait possédée le Sultan. Un Anglais, Dugdale, fabriquait et dirigeait les brûlots qui anéantirent, à Tchesmé, les vaisseaux du Grand Turc. Volontiers, les Anglais eussent conduit cette flotte de Catherine au forcement des Dardanelles.

En 1800, avec la politique bonapartiste de Paul Ier et ses projets de marche sur l'Inde, l'intimité politique des deux gouvernements se fêla, puis, au cours du XIXe siècle, se rompit entièrement. Mais les relations commerciales des deux peuples se maintinrent : la Baltique et la mer Noire restèrent jusqu'à nous des mers anglaises ; jusqu'à la fin du XIXe siècle, jusque vers les années *quatre-vingt* (comme disent les consuls anglais), le commerce britannique régnait sur tous les ports de la double façade russe. Ce commerce conservait le caractère qu'il avait eu dès les premiers jours : pour l'Angleterre comme, d'ailleurs, pour tous ses autres correspondants, la Russie a toujours été un fournisseur bien plus qu'un client ; elle vend beaucoup plus qu'elle n'achète, et même, de tous les pays du

monde, elle devrait être le plus riche, le plus prospère, le mieux pourvu de capitaux, s'il fallait admettre le fameux dogme de « la balance du commerce » que, si longtemps, les économistes placèrent à la base de leurs calculs : dans l'univers entier, aucun autre pays n'a jamais eu de balance aussi favorable ; le plateau des exportations russes l'emporte toujours sur le plateau des importations étrangères, parfois du double au simple.

L'Angleterre achetait donc aux Russes beaucoup plus qu'elle ne leur vendait. Mais elle leur achetait à bon compte des provisions dont elle ne pouvait se passer et qu'elle n'eût pas trouvées sur des marchés plus proches ou qu'elle eût payées bien plus cher sur des marchés plus lointains.

Interrompu un instant par la guerre de Crimée, ce commerce anglo-russe croît, puis se maintient à des sommes relativement très élevées jusque vers les années *quatre-vingt* ; importations et exportations décrivent la même courbe, en conservant toujours le même écart :

EXPORTATIONS ANGLAISES DE RUSSIE

(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875	1877
13,4	16,2	17,3	20.5	20,7	22,1

Dans cette progression constante, il y eut quelques années exceptionnelles ; ici, comme dans tout le commerce anglais, les années 1871 et 1872 furent des saisons triomphantes que le négociant anglais vante encore et regrette. Durant ce *boom* merveilleux, qui suivit la guerre franco-allemande, l'Angleterre, ayant à servir une clientèle insatiable, paya aux Russes 20 ou 21 millions de livres sterling (513 millions de francs) en 1871, 24 ou 25 millions de livres (650 millions de francs) en 1872. La Russie était alors pour l'ouvrier et l'éleveur britanniques le principal ou l'un des principaux greniers. De la mer Noire, l'Angleterre tirait son blé et son orge. Seuls, les États-Unis pouvaient alors faire concurrence au blé russe et les États-Unis n'avaient pas encore ensemencé leurs plaines de l'Ouest, si bien qu'Odessa et New-York se partageaient à peu près la clientèle anglaise : en 1871, l'Angleterre ache-

tait aux Russes et aux Américains les mêmes 15 600 000 quintaux de blé. De la Baltique, l'Angleterre tirait son avoine : la production russe déterminait en quelque mesure la consommation anglaise, car le marché russe, bon an mal an, fournissait la bonne moitié des avoines achetées par l'Anglais : jusqu'à nous, alors que tout changeait dans le commerce anglo-russe, cette proportion pour les avoines s'est maintenue et même, loin de diminuer, le rôle de l'avoine russe a au contraire grandi durant les années favorables et s'est maintenu durant les années les plus mauvaises.

A l'usine anglaise, la Russie fournissait en outre quelques matières premières, surtout des matières textiles. Les laines de la mer Noire n'étaient qu'un appoint aux laines américaines et australiennes. Mais, jusqu'en 1872, les chanvres de la Baltique réglaient les prix sur le marché anglais : les chanvres allemands ou italiens ne leur faisaient qu'une pauvre concurrence ; il a fallu, dans les années *soixante-dix*, le développement de la culture aux Philippines pour entamer le quasi monopole des Russes. De même pour le lin, la marécageuse Russie du centre envoyait aux ports de la Baltique les trois quarts au moins de la provision annuelle que pouvaient acheter les tisseurs anglais ; la Belgique et la Hollande fournissaient le reste, — un quart à peine. Enfin la Baltique russe était pour les Anglais un grand marché du bois.

En face de ces achats de l'Angleterre en Russie, les achats directs des Russes aux Anglais étaient autrefois bien peu de chose. Dans la mer Noire surtout, à ne voir que les statistiques, il semblerait que les ventes anglaises fussent presque nulles :

IMPORTATIONS ANGLAISES DANS LA MER NOIRE
(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875
0,35	0,47	0,50	1,5	1,7

Les Anglais pourtant y trouvaient leur bénéfice. En échange du blé, ils apportaient à Odessa leurs charbons et leurs fers, et ils détenaient là-bas le monopole des denrées coloniales, thé et café : leur marine avait ainsi dans la mer Noire des frets toujours assurés et fort avantageux... Les ports russes

de la Baltique, voisins des grandes villes et capitales du nord, étaient des acheteurs beaucoup plus riches et plus dépensiers :

IMPORTATIONS ANGLAISES DANS LA BALTIQUE
(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875
—	—	—	—	—
4,6	4,9	5,6	8,5	9,7

Ces chiffres ne traduisaient qu'inexactement la réalité. Pour entrer en Russie, bien des marchandises anglaises devaient suivre la voie allemande ; toute la Pologne russe était obligée d'emprunter à Dantzig l'entrée de la Vistule. Nombre d'exportations anglaises, que les statistiques attribuaient à l'Allemagne, avaient donc la Russie pour acheteur en fin de compte ; aussi n'est-il pas téméraire d'estimer que la Russie du nord vendait peut-être moins aux Anglais qu'elle ne leur achetait. C'étaient encore les charbons et fers anglais, mais aussi les machines, les filés et la quincaillerie qui trouvaient ici un débouché très profitable : cette Russie du nord et ses grandes villes achetaient des articles de luxe sans discuter les prix et, si parfois elles oubliaient de payer, l'expéditeur anglais ne s'y laissait pas reprendre ; peu à peu, toutes les affaires étaient arrivées à se traiter au comptant, et même le Russe acceptait de payer d'avance, sur simple avis que sa marchandise était embarquée. Les denrées coloniales, ici encore, fournissaient un fret avantageux aux bateaux anglais : de la Chine ou de l'Amérique, en passant par Londres et Liverpool, le thé et le café n'arrivaient au consommateur russe qu'à travers deux ou trois commissionnaires anglais. Et la jeune industrie cotonnière de la Pologne ou de la région de Moscou devait acheter aussi son coton brut à l'intermédiaire britannique, en même temps que ses machines au fabricant de Manchester ; dans les années de disette, cet intermédiaire anglais prélevait sur le coton brut un bénéfice énorme ; en 1866, il vendit aux Russes pour 26 millions de francs.

***

Ainsi établi, ce commerce anglo-russe était donc favorable aux deux partenaires. Cependant on peut dire que la néces-

sité le maintenait, bien plus que le désir des gouvernements ou des peuples. En Angleterre, l'animosité contre le Russe, en Russie, la défiance contre l'Anglais éclataient à toute occasion. La guerre des Balkans (1876-1877) les amena au paroxysme, et l'apparition de la flotte anglaise dans le Bosphore pour arrêter la marche russe sur Byzance ouvrit une ère nouvelle qui, durant les années *quatre-vingt*, transforma les relations commerciales des deux peuples. Il sembla que, consciemment ou inconsciemment, l'un et l'autre fissent de leur mieux pour arriver à se passer de l'adversaire et pour secouer une clientèle qu'ils s'imaginaient pouvoir transférer ailleurs. L'Angleterre restreignit au minimum ses achats :

EXPORTATIONS ANGLAISES DE RUSSIE
(en millions de livres sterling)

1877	1879	1881	1883	1885	1887
21,2	15,8	14	20,8	17,6	15,8

Nous sommes loin, comme on voit, des 24 millions de 1872. C'est dans la mer Noire surtout que les commandes anglaises avaient diminué. Alors que, d'année en année, l'Angleterre achetait au dehors des quantités de blé toujours croissantes (63 millions de quintaux en 1877, 71 millions en 1881, 81 millions en 1885), ses achats ne dépassaient pas 7 millions de quintaux à Odessa; il est vrai qu'une partie des blés russes, franchissant la plaine continentale, venait s'embarquer aux ports de la Baltique; mais en additionnant tous les envois russes et en les comparant au chiffre total de l'approvisionnement anglais, on voit combien la Russie était déchue de son ancien rôle de fournisseur :

ACHATS ANGLAIS DE BLÉ *(millions de quintaux anglais)*

	1879	1881	1883	1884
En Russie.	8	4	13	5
Dans le monde. . .	68	71	84	66

C'est que l'Angleterre, à mesure que la brouille anglo-russe se faisait plus profonde, avait lié parti avec un autre correspondant pour lequel elle nourrissait les plus tendres sentiments de race et sur lequel elle mettait toutes ses espé-

rances d'avenir : le Yankee. C'était le temps où les États-Unis, achevant leur poussée vers l'Ouest, ensemençaient les plaines jusqu'aux Montagnes Rocheuses et, par leurs deux façades de l'Atlantique et du Pacifique, jetaient dans les cales anglaises un approvisionnement inépuisable, semblait-il, qui doublait parfois d'une année à l'autre.

Chez ces Anglais d'Amérique (car les gens de Londres et surtout les gens de Birmingham, avec M. Chamberlain, ne voulaient voir dans les Yankees que des Anglais, des fils de la vieille mère-patrie), les Anglais d'Europe avaient trouvé leur ferme à céréales, à blé spécialement ; s'ils achetaient encore au Russe barbare la nourriture de leurs chevaux, leur avoine, c'était à l'agriculture savante des États-Unis qu'ils voulaient désormais devoir leur pain. Et cette ferme américaine apparaissait alors comme le consommateur assuré de toutes les manufactures de l'usine britannique : dressant ses beaux plans d'avenir sur les calculs et statistiques de ces années *quatre-vingt*, M. Chamberlain proclamait alors sa doctrine « panbritannique » dont il a fait depuis, par une transformation singulière, son plus petit impérialisme anglais. Le panbritannisme était alors gigantesque, mais solidement charpenté, en apparence : d'un côté, la ferme américaine avec ses 80 millions de paysans ; de l'autre, l'usine anglaise avec ses 40 millions d'ouvriers ; de l'une à l'autre, un échange ininterrompu de matières premières contre des produits fabriqués ; l'usine achetait en quantités énormes les matières premières ; la ferme lui rachetait en quantités moindres les manufactures de toutes sortes ; la balance du commerce semblait en faveur de la ferme ; la balance des bénéfices réels s'équilibrait en vérité.

Lancée à pleines voiles sur cette route américaine, l'Angleterre tournait un peu le dos à son ancien marché d'Europe, et surtout à son fournisseur de la mer Noire. Dans la Baltique, elle continuait ses achats d'avoine et de bois et, bon an mal an, payait chaque année aux Russes une centaine de millions (de francs) pour ces deux produits ; mais la concurrence suédoise avait fait tomber les cours à des prix de moins en moins rémunérateurs pour le paysan et le bûcheron ; les seuls intermédiaires juifs ou allemands dans les ports baltiques

continuaient de vivre de ce commerce anglais. Et les articles bien payés autrefois, lin et chanvre, devenaient partout d'une vente plus difficile à développer et même plus restreinte, à mesure que les cotonnades remplaçaient partout les toiles et linons et que les marins usaient de fils et cordes métalliques.

Ainsi, dans la décade des années *quatre-vingt*, tombaient peu à peu ou cessaient de se développer, les achats anglais en Russie, et l'Angleterre s'habituait à la pensée que ce fournisseur russe lui était, en fin de compte, presque inutile. Réciproquement, mais avec plus de hâte encore, la Russie abandonnait son fournisseur anglais ; les importations anglaises là-bas diminuaient à chaque saison. De 1880 à 1885 surtout, la chute fut continue et rapide. C'est dans la mer Noire que l'Angleterre perdit le plus grand nombre de ses clients. Odessa, grâce au canal de Suez, n'étant plus obligée de recourir à l'entrepôt anglais, recevait directement son thé et son café, soit par ses propres bateaux — elle commençait à se pourvoir d'une flotte, — soit par les marines latines ou grecque de la Méditerranée. En 1885, l'Angleterre ne vendit pas pour 25 millions de francs dans les ports russes de la mer Noire. Dans tout le pays russe, d'ailleurs, un concurrent se présentait que le Russe semblait enclin à préférer : le gouvernement russe (et ce gouvernement a tous les moyens d'imposer ses désirs et caprices) semblait favoriser de tout son pouvoir ce nouveau venu; à l'intimité de commerce anglo-américaine, la Russie répondait par une intimité russo-allemande.

L'Allemagne tournait alors le coude le plus brusque de son évolution commerciale : cette Allemagne terrienne, qui depuis la Réforme semblait avoir abandonné les entreprises lointaines et qui vivait sur sa terre, de ses maigres champs, venait d'achever ou d'acquérir le plus merveilleux outillage industriel. Dans son inexpérience de novice, elle ne réussissait pas encore à égaler ses maîtres anglais ou français; mais sa sobriété, son ardeur au travail et ses connaissances scientifiques lui permettaient de fournir à très bas prix et de distribuer aux marchés les plus divers des produits pour la foule, un peu grossiers, mais abondants et peu coûteux. Par la qualité même et le coût de ces produits, par son voisinage de la Russie et sa vieille intimité avec le peuple russe, par la

pénétration multiple et profonde en terre russe des colons, professeurs, ingénieurs, contremaîtres, négociants et intermédiaires allemands, l'Allemagne devait trouver en Russie un marché plus convenable que partout ailleurs, et la Russie officielle témoignait depuis deux siècles aux Allemands une faveur et une confiance qui jusqu'alors avait maintenu l'alliance des deux Empires et qui allait apparier les deux commerces.

D'ailleurs l'Allemagne, s'adonnant à l'industrie, avait, désormais, besoin des mêmes provisions et matières premières que l'Angleterre : sur la place allemande, la Russie pouvait donc écouler les produits agricoles que l'Anglais ne venait plus lui demander. Et l'Allemagne, s'adonnant au trafic proche et lointain, hasardant ses navires sur toutes les mers, mais les poussant d'abord aux parages britanniques et, par ses *clerks* ou par ses succursales, conquérant à Londres, Liverpool et Manchester une clientèle de correspondants, l'Allemagne pouvait s'offrir à convoyer au loin les récoltes russes ou à les revendre aux villes anglaises toujours affamées. Les statistiques nous font assez mal connaître les débuts de ces échanges russo-allemands : à travers la frontière terrestre, toute percée de fleuves, au long des côtes russe et allemande qui se prolongent l'une et l'autre sur la Baltique, par les chemins de fer qui, du nord ou du midi russes, viennent converger aux portes orientales de la Prusse, enfin par les colonies et maisons allemandes disséminées de Pétersbourg au Caucase, l'intermédiaire allemand accapara maintes affaires que les statistiques enregistraient sous d'autres noms. Durant ces années *quatre-vingt*, on peut dire que l'Allemand gagna dans le trafic de la Russie, importations et exportations, tout ce que l'Anglais perdait ou y abandonnait.

Pourtant il y eut une sorte de reprise anglaise vers la fin de cette période des *quatre-vingt*. Les rigueurs du protectionnisme allemand inquiétèrent et faillirent écarter les importations russes ; les exigences des hobereaux terriens croissaient en Prusse et semblaient devoir imposer bientôt de nouveaux droits à tout arrivage de céréales et matières étrangères ; la question des traités de commerce entre les deux Empires s'ouvrait ; il paraissait difficile de concilier les prétentions de l'aristocratie

allemande avec les intérêts du producteur russe. En même temps, l'Angleterre pouvait craindre que son fournisseur d'Amérique ne parvînt plus à lui suffire : de mauvaises années diminuaient là-bas les stocks d'exportation ; le Far West ensemencé se peuplait davantage et devait conserver une plus grande part de ses récoltes pour sa propre consommation ; dans tous les États-Unis, la population doublée réclamait aussi plus de pain. L'Angleterre revint donc à son fournisseur d'Odessa. Il sembla que les affaires d'autrefois allaient se remettre en train. Importations et exportations anglaises avaient atteint en 1886 leur point le plus bas ; de 1888 à 1892, elles rebondirent :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ANGLAIS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1886	1888	1889	1890	1891
A.	13,5	26,3	27,1	23,7	24,1
B.	6,4	7,6	8,6	8,8	8,1

Mais la politique douanière du chancelier Caprivi et les traités de commerce russo-allemands interrompirent brusquement cette reprise. Par ses tarifs «autonomes», le chancelier Caprivi imposa quelque modération aux exigences protectionnistes et il donna une sécurité de dix ans aux entreprises et spéculations allemandes avec l'étranger. De 1892 à 1904, l'Allemand poussa de plus en plus ses affaires en terre russe : partout, dans la Baltique et la mer Noire, il remplaça ou concurrença le correspondant anglais. Durant les dix années dernières, les importations et exportations allemandes en Russie n'ont pas cessé de croître :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ALLEMANDS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1893	1895	1897	1899	1901	1903
A.	17,4	28,4	35	36	36	41
B.	9,2	11	19	22	17	20

Pour mieux voir la grandeur et la rapidité de cette progression, traduisez ces chiffres en francs : en 1893, les Allemands exportent de Russie pour 440 millions de francs (somme ronde) et importent en Russie pour 230 millions ; en 1903,

leurs exportations s'élèvent à plus d'un milliard et leurs importations à près de cinq cents millions. Encore les dernières années ont-elles été marquées par de mauvaises récoltes, des crises et des famines russes, qui ont lourdement pesé sur les affaires : en 1898, qui fut la dernière bonne récolte en Russie, les Allemands avaient importé pour 550 millions. Et il faut encore noter que ce sont là chiffres du commerce « spécial », du seul trafic proprement allemand, des seules matières et manufactures consommées ou transformées, produites ou fabriquées par l'Allemagne ; les marchandises, qui n'ont emprunté la voie allemande que pour un transit entre la Russie et le reste du monde ou réciproquement, ne figurent point en ces statistiques ; il serait d'ailleurs difficile de les évaluer, étant donnés leurs rapides et multiples passages à travers ports, entrepôts et douanes de l'Allemagne ; mais il n'est pas douteux que, depuis dix ans, le commissionnaire allemand a, pour ce transit, développé ses affaires autant que le producteur ou le consommateur ont développé leur commerce « spécial ». Il faudrait donc ajouter des sommes notables aux chiffres cités plus haut pour avoir le total de tout le commerce entre la Russie et l'Allemagne.



Vainement, les consuls anglais prévenaient leur gouvernement et leurs nationaux de ces victoires allemandes. L'Angleterre se tenait pour satisfaite des relations qu'elle avait un peu améliorées depuis 1892 avec le marché russe. Après la reprise de 1888 à 1891, cette année 1892 avait été marquée par une nouvelle chute du trafic russe avec l'Angleterre. Puis les affaires s'étaient rétablies, moins par l'énergie ou même le désir des Anglais que par les nécessités d'une Russie nouvelle que les Anglais ont jusqu'à ces derniers temps ignorée. L'afflux des capitaux français et belges, éveillant ou subventionnant des entreprises dans tout l'Empire russe, a créé pour les manufactures et machines étrangères une clientèle dont l'Angleterre a eu sa part, sa faible part. Les affaires anglo-russes ont retrouvé, de 1893 à 1902, une allure que, depuis vingt ans, elles avaient perdue.

Les consuls anglais attiraient l'attention sur un phénomène nouveau : la Russie n'est plus seulement un marché d'approvisionnement ; elle devient, disaient-ils, un grand marché d'écoulement. Par la tranformation de ses provinces européennes, en effet, par l'avancée de ses frontières et de son influence asiatiques, la Russie acquérait une puissance d'absorption et des moyens de paiement, des besoins et des ressources, dont le fabricant anglais aurait dû tirer des bénéfices énormes, mais qu'il ignorait ou semblait mépriser. Avec son habituelle méconnaissance des phénomènes contemporains, l'Anglais ne voyait pas que la Russie était en train de devenir l'un des grands marchés, le plus grand marché peut-être de l'univers. Cet Empire de cent trente millions d'âmes et de vingt-trois millions de kilomètres carrés (le Royaume-Uni a trente-deux mille kilomètres carrés à peine) ne lui apparaissait toujours que comme un morceau de glace parsemée de quelques peuplades sauvages et tachetée, durant l'été, de quelques champs cultivables. L'Anglais en était toujours à ses rêves panbritanniques et à ses attentes d'une alliance familiale qui, réunissant sous un pacte d'amour ou derrière un rempart de tarifs protecteurs tous les Anglo-Saxons du monde, donnerait au laboureur d'Amérique la fourniture exclusive de la table britannique et à l'ouvrier anglais le monopole des boutiques américaines...

Pourtant la réalité quotidienne donnait à ces espoirs de fâcheux démentis. Assurément le chiffre brut des affaires anglo-américaines ne cessait pas d'augmenter : 100 millions de livres sterling (2 milliards et demi de francs) en 1872, 130 millions de livres en 1882, 150 millions de livres en 1892, la valeur totale des échanges anglo-américains atteignait 170 millions de livres en 1902, soit 4 milliards 250 millions de francs. Mais, dans cette valeur totale, les importations et exportations ne tenaient plus la même place respective. En 1872, les ventes des États-Unis en Angleterre ne surpassaient que d'un cinquième les ventes de l'Angleterre aux États-Unis: sur 55 millions de livres payés par les Anglais à leur fournisseur américain, les commandes américaines ramenaient en Angleterre plus de 45 millions. Mais, depuis, cette proportion s'était annuellement altérée au détriment du fournisseur anglais : les importations américaines en Angleterre avaient

toujours augmenté, 88 millions de livres en 1882, 108 millions de livres en 1892, 126 millions de livres en 1902 ; les exportations anglaises aux États-Unis avaient, au contraire, diminué ou s'étaient à grand'peine maintenues, 38 millions de livres en 1882, 41 millions de livres en 1892, 43 millions de livres en 1902. Que devenait, en cette balance par trop inégale, le fraternel partage des bénéfices entre les deux frères anglo-saxons ?

Et, sous ces chiffres, la nature même des échanges avait subi une révolution plus désastreuse encore pour les vendeurs anglais. Jusqu'en 1886, la ferme américaine et l'usine anglaise appariaient leurs productions et, complémentaires l'une de l'autre, pouvaient unir leurs intérêts harmonieux : c'étaient des matières premières qui venaient d'Amérique à l'ouvrier anglais, et c'étaient des manufactures que Londres et Liverpool envoyaient aux cultivateurs américains.

Mais voici que la ferme américaine s'est mis en tête d'avoir chez elle son usine et d'exploiter non plus seulement la fertilité de son immense domaine, mais encore les richesses de son merveilleux sous-sol : elle vient de les inventorier ; elles dépassent tous les espoirs. A l'exemple des vieux pays d'Europe, elle s'enclôt de tarifs protecteurs, prohibitifs. En 1892, les tissus et métaux ne forment plus que le quart ou même le cinquième des exportations anglaises aux États-Unis ; sur les 41 millions de ces exportations, les manufactures et produits britanniques ne figurent plus que pour 26 millions ; le reste, c'est-à-dire 15 millions, — près des 3/8, — n'est que de marchandises coloniales ou étrangères qui ont emprunté seulement la route anglaise. Dans ce trafic anglo-américain, l'Angleterre donc perd les bénéfices de fournisseur attitré et tombe au rang de simple commissionnaire.

En 1897, changement plus complet. Non seulement l'Angleterre n'exporte plus que pour 38 millions de livres aux États-Unis, alors qu'elle achète là-bas pour 113 millions. Non seulement sur ce chiffre total, les manufactures et produits britanniques ne comptent plus que pour 21 millions, alors que les marchandises coloniales et étrangères montent à 17 millions. Non seulement les gros articles d'autrefois — cotonnades et métaux — doivent faire place

à un commerce de détail, à des fournitures de boutique, de bazar ou d'atelier. Mais les manufactures américaines, après avoir conquis leur propre marché, commencent à se déverser sur le monde : elles arrivent en Angleterre, à Londres, à Liverpool et même dans les villes de l'intérieur. Et, de 1897 à 1902, on sait avec quelle ardeur et quel succès les manufactures américaines de toutes sortes ont été « poussées » presque de force dans la consommation anglaise... Mais je reviendrai quelque jour à ce commerce anglo-américain, quand les projets du protectionnisme britannique aboutiront à quelque texte de loi, tarif défensif ou dissolution du Parlement.

Où sont donc les beaux espoirs des « Panbrittons » ? Qu'est devenue cette providentielle entente de la ferme américaine et de l'usine anglaise? Pour remplacer le marché américain qui désormais leur échappe, M. Chamberlain offre aujourd'hui à ses gens de Birmingham une autre combinaison : c'est dans les colonies anglaises que l'usine britannique doit trouver la ferme nécessaire, ferme immense, aux produits innombrables, aux peuples sans industrie, ferme docile, respectueuse des liens de famille et des devoirs du sang, aux paysans tout pleins de déférence pour ces Messieurs de la ville métropolitaine... Mais jusqu'ici il ne semble pas que ces paysans coloniaux soient prêts à réserver leur ferme aux manufactures anglaises, et, d'autre part, bien des ouvriers de l'usine estiment que le monopole de leurs manufactures sur le marché colonial ne leur serait d'aucun profit s'ils devaient l'acheter au prix d'un monopole réciproque des marchandises coloniales sur le marché métropolitain. La guerre sud-africaine, qui devait noyer tous ces différends dans un déluge d'enthousiasme patriotique et d'orgueil victorieux (ainsi l'avait annoncé M. Chamberlain), n'a fait au contraire qu'aviver les dissentiments, susciter les querelles... Et le fabricant anglais, en attendant la Terre Promise par les impérialistes, est obligé de se mettre en quête de marchés nouveaux.

Or, parcourez le monde contemporain. Les deux Amériques échappent à l'exploitation anglaise, et c'est dans le commerce aussi que la doctrine de Monroë va s'établir :

l'Amérique du Nord ne relèvera bientôt plus que de sa propre industrie; l'Amérique du Sud, avant de se développer et de devenir un grand consommateur, aura passé sous l'influence et la clientèle des Yankees. L'Afrique ne semble pas, malgré les déclamations des prophètes, devoir jamais offrir un grand marché aux exportations européennes. Tiraillée d'ailleurs et partagée entre tous les peuples européens, elle devient un échiquier de chasses réservées. où chacun veut établir son monopole. Les Anglais, quelque jour, entre le Cap et le Caire, auront la plus grande de ces chasses; mais que d'efforts, que de dépenses, que de temps encore avant que cette chasse aménagée, enclose, rapporte le moindre bénéfice! Même dans les parties actuellement défrichées, même dans cette Afrique du Sud, piétinée et ratissée pendant deux ans par quatre ou cinq cent mille hommes, pourvue de mines, de ports et de chemins de fer, entièrement soumise au bon plaisir de l'Angleterre, le commerce est encore presque nul, et les « prospecteurs » officiels, envoyés par la métropole, n'ont donné que de faibles espoirs pour l'avenir même lointain. Lisez à ce sujet le rapport de M. Birchenough, le commissaire spécial délégué par le *Board of Trade*, pour s'enquérir de *la Condition présente et des Chances futures du Commerce britannique dans l'Afrique du Sud* (*Livre Bleu*, Cd 1844).

Est-il besoin de dire que l'Europe occidentale, France, Belgique, Allemagne, Méditerranée, ne saurait offrir aucun déversoir vraiment nouveau? Saturée de ses propres manufactures, cette Europe occidentale se détacherait plutôt de la clientèle anglaise, si elle n'y trouvait son propre bénéfice. En Asie, les Anglais ont exploré déjà et exploité toute la façade tropicale : leurs affaires y grandissent et grandiront encore; mais combien de rivaux viennent y ruiner leurs anciennes entreprises! Et cette Asie tropicale, qui depuis des milliers de siècles a porté de si nombreuses humanités, de si épuisantes civilisations, n'a plus les ressources ni les chances des terres nouvelles. Et cette Asie très peuplée est capable (voyez l'exemple du Japon) d'acquérir brusquement les machines et les méthodes de l'industrie européenne et non seulement de s'affranchir de la clientèle anglaise, mais encore de lui faire une concurrence désastreuse sur des marchés proches ou lointains.

*
* *

Entre l'Europe et l'Asie, les consuls anglais prévenaient leurs nationaux qu'il existait un continent immense, encore presque vierge d'entreprises britanniques : la Russie et son empire. Depuis dix ans, ces consuls essayaient de faire « réaliser » aux gens de Londres l'énormité de cet empire, de ses ressources déjà visibles et de ses chances encore inconnues. Chacun de leurs rapports insistait sur la transformation que pourraient subir les affaires anglo-russes, si les Anglais daignaient enfin s'apercevoir qu'il existe un marché russe et que ce marché, depuis dix ans, a subi une complète métamorphose. La Russie ne se contente plus de vendre ; elle achète et veut et doit acheter de plus en plus. Elle n'est plus seulement une terre à céréales : mines, usines, routes, ports, chemins de fer, elle veut acquérir tous les instruments et facteurs d'une industrie complète. Et la Russie n'est plus seulement une bande de plaines fertiles sur la mer Noire, de marécages et de solitudes glacées sur la Baltique et la mer Blanche : c'est tout un continent qui, de l'Allemagne au Pacifique, s'éveille à la vie, se peuple, se bâtit, s'outille et pourrait, durant des années, consommer les manufactures de l'usine anglaise, si ces manufactures lui étaient offertes et convenaient à ses besoins.

Aux rapports des consuls, quelques livres de publicistes et de voyageurs venaient s'ajouter : Henry Norman (*All the Russias*) et George Lynch (*The Path of Empire*) surtout répandaient dans le Royaume-Uni leurs appréciations enthousiastes. A les en croire, ces Russies d'Europe et d'Asie étaient l'Éden commercial du siècle prochain. La clientèle russe donnerait le commerce de l'Asie à qui saurait la conquérir ; les Allemands l'avaient bien compris qui, de toutes leurs ruses, essayaient de capter la confiance de leurs voisins ; les Français et les Belges avaient encore mieux deviné les coups de fortune que cette terre nouvelle réservait aux audacieux ; les Américains à leur tour, entrant par l'autre bout, et les Chinois et même les Japonais accouraient à ce festin ; pourquoi les seuls Anglais, boudant contre leur appétit, se tenaient-ils à l'écart ? le gouvernement russe était tout disposé à leur faire une

place, et la meilleure : M. Witte, le grand organisateur de cette curée moscovite, proclamait son amour du peuple anglais et son besoin des capitaux britanniques.

Les statistiques donnaient leurs chiffres à l'appui. Sur ce marché russe, de 1892 à 1902, les marchandises anglaises avaient, malgré la concurrence des rivaux et malgré l'ignorance ou le mauvais vouloir des Anglais eux-mêmes, trouvé des acheteurs plus riches et plus nombreux. Alors que l'Angleterre n'augmentait pas, mais plutôt diminuait ses achats en Russie, les Russes doublaient presque leurs achats en Angleterre :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ANGLAIS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1892	1894	1896	1898	1900	1902
	—	—	—	—	—	—
A	15,1	23,5	22,6	19,4	21,9	25,6
B	8,8	11,5	11,4	14,1	16,3	13,8

Que deviendrait ce commerce anglo-russe le jour où sérieusement les Anglais daigneraient en étudier les modes, en comprendre l'utilité, en développer les voies et moyens ? *New markets, new markets* (marchés nouveaux) ! gémissent les fabricants des Trois Royaumes. Et voilà un gigantesque marché que, bénévolement, ils abandonnent à leurs rivaux du continent !

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LE SERPENT NOIR

Je vis un jeune berger qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, un lourd serpent noir pendant à sa bouche...

... Ma main se mit à tirer le serpent, à tirer — en vain! elle n'arrivait pas à arracher le serpent du gosier. Alors quelque chose se mit à crier en moi : « Mords! Mords toujours!

» Arrache-lui la tête! Mords toujours!... »

... Le berger cependant se mit à mordre comme mon cri le lui conseillait...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Ainsi parlait Zarathustra.)

Lorsque fut reconnue définitivement, cet automne, l'excellence du sérum découvert par le docteur O..., pour le traitement du typhus et des maladies semblables, une certaine déception émut les actionnaires d'une société à laquelle j'ai la chance d'appartenir, ayant hérité de quelques titres. La Compagnie générale des Produits pharmaceutiques ne pardonnait pas à son agent général, M. Guichardot, d'avoir manqué une affaire qui aurait pu nous livrer le monopole d'un sérum analogue, antérieurement inventé par un certain docteur Le Guenn. C'était une perte évaluée à plus d'un million. Ce M. Guichardot fut appelé devant le conseil d'administration. Il devait se justifier, dire les moyens de réparer sa bévue. Mandataire de plusieurs parents qui ont aussi des intérêts dans cette entreprise, j'assistai à la séance. Autour d'un tapis vert, et confortablement assis dans des fauteuils de cuir, nous nous trouvâmes là, vingt messieurs décorés, affables, dissimulant, sous

les ambages de la courtoisie la meilleure, un vif sentiment de nos droits, de nos espérances, de nos mérites.

Homme délicat, menu, satisfait d'une petite moustache en crocs, avec une main fine que chargeaient des bagues féminines, le président exprima d'abord ses regrets d'un pareil désastre. Il rappela que la majorité du conseil, par l'intermédiaire de la commission des comptes, avait, en 1899, exigé des mesures très sévères pour ne plus consentir d'avances aux personnes en veine de recherches thérapeutiques, à moins que des garanties positives ne fussent offertes. Donc il n'avait pas dépendu des administrateurs de pouvoir accorder la subvention réclamée par l'agent général en faveur du docteur Le Guenn, médecin de la marine en congé, résidant à Belle-Ile-en-Mer, dans le bourg de Sauzon. Faute de subsides, celui-ci n'avait pu mener à bien ses expériences d'immunisation, ni fournir les preuves indispensables de succès. La découverte du sérum O... indiquait, malheureusement pour la Compagnie, que ce genre d'hypothèses n'était pas vain. En somme, la responsabilité de l'échec incombait en partie aux membres de la commission des comptes, qui, dans un louable désir d'économie, avaient lié les mains des administrateurs par le statut de 1899; et, d'autre part, à M. Guichardot, l'agent général qui, malgré son habituelle sagacité et sa compétence indiscutable, n'avait pas suffisamment insisté sur les prévisions de la notice théorique publiée par le docteur Le Guenn, et lue en séance publique de l'Académie de Médecine, le 27 juillet 1902. Le président souhaita que cet incident fût profitable au moins à l'esprit d'entente, que le désaccord existant depuis plusieurs années entre la commission des comptes et la minorité du conseil prît fin, après ce fâcheux résultat de leurs conflits. Discrètement et par voies allusives, l'orateur sembla vouloir démontrer que la défiance réciproque nous avait valu cette malchance : on voyait, en somme, à qui le fait donnait raison. Ne convenait-il pas que le statut de 1899 fût modifié dans un esprit de générosité plus ample? Cette question, il se ferait un devoir de la mettre à l'ordre du jour, lors de l'assemblée générale, si les membres du conseil en jugeaient ainsi.

Ayant parlé de la sorte, le président se rejeta dans la profondeur de son fauteuil, et sourit aux marques d'approbation qui lui furent prodiguées. Il avait annoncé la victoire évidente et prochaine de l'Administration sur le Contrôle. Je devinai que la lutte avait été longue et grave, que des procédés incivils avaient été employés; qu'on s'était accusé mutuellement de lésineries maladroites, de dilapidations malhonnêtes; que certaines paroles avaient dépassé la mesure; et j'augurai que M. Guichardot bénéficierait de cette effervescence. Le conseil pouvait-il montrer de la rigueur envers l'homme dont les fautes mêmes l'affranchissaient d'une majorité oppressive? Bienheureuses fautes!

Quand on l'introduisit devant le tapis vert, il ne parut, au reste, nullement gêné. Pour joindre sa place, il dut longer une dizaine de fauteuils. De gré ou quasi de force, il réussit à serrer les mains de ces dix juges ; puis il s'établit commodément au milieu du siège, tira de sa poche quelques notes, nous regarda tous à la ronde, et, d'une voix tantôt paisible et tantôt narquoise, présenta sa défense.

Je l'admirai d'abord. C'était un homme de quarante ans, large et solide, quelque peu ventru, mais sans lourdeur. Le visage rasé à la mode américaine, les cheveux blonds séparés par une raie médiane jusque sur l'occiput et plaqués le long des tempes, la lèvre grasse et moqueuse, l'élégance toute neuve d'une redingote à revers de soie, d'un col haut et rabattu, noué d'une petite cravate feu que maintenait un coulant d'or, les doigts trapus mais ornés d'ongles en ogives et d'une chevalière à cachet simple, — tout révélait un personnage soucieux d'imposer, par l'extérieur, au vulgaire, et certain d'y parvenir. Il eut la parole nette, vive et bonasse, les gestes calmes, le teint immuable. En somme, il recommença l'argumentation discrète du président, et appuya d'une manière plus désobligeante sur l'imprévoyance et l'avarice soupçonneuse du Contrôle. Il s'en était fallu d'une légère subvention délivrée à ce docteur Le Guenn que la société n'eût acquis, en tournant les difficultés de la loi par ses moyens ordinaires, la propriété d'un médicament souverain, difficile à préparer, impossible à contrefaire, véritablement sauveur. Lui, simple agent général, n'avait pas cru devoir contrevenir au fâcheux statut. Cependant il avait tenté l'impossible pour obtenir du moins que le docteur Le Guenn poussât plus avant ses expériences pratiques. M. Guichardot avait même imaginé une sorte de commandite assez particulière. Malheureusement, des scrupules respectables avaient empêché le docteur d'accepter. A son grand regret, M. Guichardot déclara qu'il ne pouvait, à ce propos, aborder les détails. Certaines personnes honorables, et de noms connus, se trouvaient, dit-il, mêlées aux délicates péripéties de cet essai d'arrangement. Toutefois, il désirait, pour sa propre justification, confier à deux ou trois des membres présents le récit de ses efforts. Ces délégués, ensuite, assumeraient, ou non, la responsabilité d'instruire le conseil. L'agent général demandait que trois commissaires fussent désignés pour l'entendre confidentiellement. La Compagnie s'en remettrait, si elle le voulait bien, au jugement de cette commission et de son rapporteur. Le Conseil apprécierait alors s'il convenait de reprendre l'affaire du sérum Le Guenn, ou de l'abandonner définitivement. M. Guichardot s'excusa de s'en tenir à ces propos vagues ; mais la vie privée de plusieurs personnes était en cause, ainsi que des sentiments très intimes, et, par cela même, très respectables.

Cette réserve de l'agent général fut admise par la majorité du Conseil. Cependant quelques membres ne laissèrent pas de manifester

leur inquiétude. On se murmura que ce M. Guichardot n'était pas, d'ordinaire, l'exemple des gens à scrupules, qu'il y avait apparemment une anguille sous roche; — et quelle anguille?... Interrogé directement par un vieillard sec, chauve, encadré de favoris blancs, muni d'une dialectique assez roide, l'agent général insinua qu'il s'agissait d'un cas passionnel. L'interpellateur esquissa une grimace, regarda son voisin de droite, son voisin de gauche, également adipeux, muets, solennels, et de moues hésitantes. Comme je pararaissais plus curieux d'apprendre ce dont il prétendait nous instruire, le vieillard se pencha de mon côté. Poliment, le monsieur qui nous séparait s'enfonça dans le fauteuil, de façon que nos paroles se pussent croiser par-dessus son ventre boutonné en un large gilet de drap noir à chaîne d'or, Mon interlocuteur assura que, selon ses propres renseignements, ce M. Guichardot, d'ailleurs licencié ès sciences physiques et naturelles, appartenait à une famille de petits boutiquiers flamands, qu'il en avait naguère, et à présent, les manières et la morale douteuses, que jadis, marié à la fille d'un quincaillier de Saint-Omer, il avait brutalement relégué cette malheureuse, durant ses couches, dans une campagne sinistre, et qu'il avait, en la terrorisant, engagé la dot, cent cinquante mille francs, dans des spéculations. Avec cette mise de fonds, le gaillard avait commencé d'entreprendre quelques affaires de publicité pour le compte des pharmaciens. Une certaine chance, beaucoup d'audace l'avaient servi. Il avait trouvé le moyen légalement inattaquable de s'associer, par un jeu de contre-lettres et de fidéicommis, aux docteurs qui découvraient des remèdes, et cela malgré les règlements sévères interdisant ces sortes de pactes. De courtier occasionnel, il était devenu courtier permanent près de la Compagnie.

*A la suite de la plus-value rapidement acquise par les deux fabriques d'iode que, sur ses avis, on avait établies à la côte bretonne, il avait gagné la sympathie des actionnaires. Le titre d'agent général l'avait récompensé, outre le privilège d'imposer sa propre marque à plusieurs produits de la Société, tels l'*Iode Guichardot *et le* Régénérateur Guichardot. *Mais il était trop habile homme. En Touraine, il louait un château ancien, en pressait les réparations archéologiques, le parait de meubles, de tableaux peints au temps de la Renaissance, ou de copies excellentes. Où se procurait-il l'argent?... Sans doute exigeait-il quelques pots-de-vin des gens qu'il mettait en relations avec la Compagnie, acheteuse de matières premières, ou dispensatrice des sommes nécessaires aux expériences de leurs inventions. Apparemment, le docteur Le Guenn, un marin tout rude, n'avait pas voulu payer les épingles du négociateur, ni participer à ces tripotages. L'occasion était bonne pour démasquer la filouterie de l'agent général.*

Durant cette confidence, je vis l'œil minuscule et malin de Guichardot nous épier à plusieurs reprises. Certes il n'ignorait guère les

sentiments de mon vieillard. Il devinait les propos échangés par-dessus le monsieur prudent et taciturne qui se contentait, lui, de balancer, signe de sagesse, une tête blême et mafflue. Comme je demandais pourquoi le président n'avait pas mieux accusé l'intermédiaire en faute, mon vieillard ricana. Selon lui, c'étaient là deux compères. Guichardot avait corrompu le joli petit homme dont les mains se caressaient indéfiniment. Aigre et téméraire, mon voisin dit cela presque tout haut. Le président fit le sourd. Mais les plus proches de nous chuchotèrent entre eux ; et la majeure partie des insinuations que je venais d'ouïr furent transmises, de bouche en oreille, autour de la noble table solennellement recouverte de son drap vert immaculé.

Quoique Guichardot continuât de s'expliquer fort aisément, et sans hésiter devant les termes de la conversation la plus familière, en homme qui vous tient pour camarades incapables de le vilipender, l'opinion fâcheuse ne cessa plus de se propager dans les cervelles. Je vis de sarcastiques grimaces l'adopter : je vis les yeux pétiller de petites joies indulgentes en apparence, mais cruelles en réalité. Les mines disaient : « Ah ! ah ! voilà un gaillard adroit et qui nous a roulés... Bravo, ma foi ! Très fort ! très fort !... Mais mon brave homme, on ne te payera pas toujours des châteaux en Touraine, nous te le ferons bien voir !... » Cela, les épaules le signifiaient en se haussant, les rides des pattes d'oie en se plissant, les phalanges goutteuses en tambourinant sur le papier des sous-mains ou en maniant des crayons aigus ; cela, les lèvres sèches, incolores et minces le signifièrent en contenant les manifestations d'un scepticisme cordial et amusé.

Bref, quelqu'un proposa de nommer incontinent la commission à laquelle se confierait M. l'agent général, puisque sa délicatesse ne souffrait point de trahir quelque secret, peut-être galant. L'humoriste qui parla de manière gracieuse, les mains tendues et la barbe en éventail, mérita qu'une gaieté modérée l'applaudît unanimement. C'était de mauvais augure pour cet infortuné Guichardot qui crut devoir rire, lui, tout à fait, en écarquillant sa large face flamande et rebondie.

Aussitôt les voix désignèrent le vieillard aigre, son voisin prudent et moi-même pour former le triumvirat. C'était assez dire qu'on jetait la victime aux bêtes féroces. Là-dessus, on recula brusquement les fauteuils et on se poussa vers le vestiaire. Le tumulte contraignit le président à lever la séance.

Cela se passait un lundi. Tous trois nous décidâmes d'entendre M. Guichardot le samedi suivant. Il nous pria d'avancer le jour de l'entrevue. Le vieillard s'y voulut opposer, alléguant des rendez-vous qu'il avait pris. Il trouva même très singulière cette insistance de la part d'un homme en si mauvaise posture. Guichardot parut ne pas saisir l'allusion. De l'air le plus aimable, il nous énumérait franchement

ses affaires et les soins qu'il leur devait. Samedi, la famille de son neveu, l'orphelin, se réunissait afin de choisir entre les divers modes d'éducation convenables. Non sans louer les excellents principes des Pères jésuites, il préférait que le jeune garçon reçût l'instruction dans un lycée. Car il avait là-dessus des théories essentielles ; et, loin de vouloir remarquer nos mouvements d'impatience, il développa surabondamment ses idées relatives à la méthode anglaise des exercices physiques et des leçons pratiques, à la méthode française des doctrines classiques et des philosophies transcendantes. Durant que nous assurions nos chapeaux sur nos chefs et nos paletots sur nos poitrines, il fut éloquent, jovial, avisé, fécond en opinions diverses et rares, servies par une verve de commis voyageur anglomane. Dehors il nous accompagna, empruntant les allures d'un qui se pût dire notre ami. En vain gardions-nous un aspect sévère et bougon. Il évita de s'en inspirer, bien qu'il le constatât. Même il finit par obtenir que le vieillard, excédé de son verbiage, se résolût au rendez-vous du vendredi. Guichardot crut naïvement miner notre méfiance et nous convaincre de sa bonne foi qui avait hâte de resplendir : nous nous réfugiâmes à grand'peine dans nos coupés. Un peu plus, il me demandait de le conduire au boulevard. Paraître dans ma voiture lorsque beaucoup de ces messieurs devisaient encore le long de la rue, c'eût été presque les avertir que sa vertu ne semblait pas soupçonnable, et qu'il subirait indemne notre examen. Je déjouai cette tactique. Proclamant que j'étais en retard, j'indiquai une adresse lointaine à mon cocher ; je m'introduisis vite dans le véhicule et refermai sur moi la portière, avec une brusquerie que l'agent général jugea bon de ne point contrarier, crainte d'encourir ma rancune.

Le mercredi matin, une parente éloignée de ma femme, la vieille comtesse de Breuilly, m'envoya par son valet de chambre une invitation à déjeuner pour le lendemain. Ce qui m'étonna beaucoup. Depuis dix ans que je la connais, cette chère dame nous prie à dîner deux fois l'an, avec la partie de sa famille entachée de roture. Elle me pardonne mal de ne pas porter un nom à particule, encore qu'elle témoigne de la sympathie pour mes travaux et mon caractère. Mais nous sommes un peu, ma femme et moi, la honte de sa vie, le témoignage de mésalliances inavouables. Quel que soit son esprit très ouvert, elle n'admet pas qu'un savant comme Pasteur, qu'un poète comme Hugo, dont elle commente très intelligemment les œuvres, aient pu se croire les égaux de n'importe quel petit vicomte dilapidateur, fêtard et benêt. C'est une foi qu'on ne saurait pertinemment discuter. Je ne me froisse pas facilement : aussi je supporte les procédés de cette personne âgée à notre égard. Mais j'estime que trois entrevues annuelles suffisent à nos besoins affectifs, — le jour de l'an, à Pâques, et à l'anniversaire de ma-

dame de Breuilly. — Elle pense là-dessus comme nous. Cette réserve nous contente. Il me surprit fort que notre parente eut décidé d'y forfaire tout à coup.

Le message exprimait seulement son désir de me montrer un homme curieux à connaître et que ses meilleurs amis lui recommandaient avec chaleur, entre autres son cousin Yves de Kerladec, qui est aux dragons, et qu'elle admire comme le prototype du parfait gentilhomme. Le valet de chambre attendait la réponse, comme s'il se fût agi d'une chose très importante.

Nous bâtîmes, ma femme et moi, mille conjectures. Comment la tante de Breuilly nous invitait-elle avec le comte de Kerladec et cet inconnu, soudain, au mépris de ses habitudes très chères? Nous arrivâmes anxieux, le jeudi, dans l'appartement du faubourg Saint-Germain, meublé selon le goût déplorable de la Restauration. Les deux laquais nous ouvrirent solennellement la porte du salon, et je faillis suffoquer en apercevant mon Guichardot adossé à la cheminée de brocatelle où une muse de cuivre s'éplore sur le cadran d'un rocher en bronze. Guichardot chez la comtesse de Breuilly! Et patronné par le capitaine comte de Kerladec, membre du Jockey-Club, président honoraire des Blancs de Bretagne!... La Jeanne d'Arc à cheval dans son cadre d'or semblait arrondir davantage les yeux innocents et immenses qui stagnent sur l'ovale plat de son visage traditionnel... Guichardot vint à moi très allègrement, protesta qu'il avait eu l'honneur de m'être déjà présenté; il fit l'éloge de mes capacités administratives à M. de Kerladec, qui sembla l'écouter avec une attention déférente, pour ainsi dire. L'un et l'autre m'apprirent qu'au temps où furent bâties nos fabriques d'iode sur la côte du Finistère, Guichardot avait fait acquérir par notre Compagnie des terrains appartenant aux Kerladec, puis enrôlé, parmi les moissonneurs de goémon, les pêcheurs des villages avoisinant le château. La misère de ces pauvres gens avait été diminuée par l'aubaine de ces nouveaux salaires. Enfin, dès que les fabriques commencèrent à prospérer, Guichardot avait décidé les administrateurs à réparer l'église médiévale de Kerladec. De cela, le comte lui savait une gratitude extrême. En outre, ils avaient tous deux l'amour des sports. Guichardot avait procuré, d'occasion, et à très bas prix, un véhicule Panhard dont les vitesses régulières enchantaient le capitaine de cavalerie. A causer de leurs machines, ils communiaient. Cela devint évident à table. Madame de Breuilly les plaisanta là-dessus. Guichardot offrit de m'avoir, pour six ou huit mille, une machine de trente chevaux à quatre cylindres; projet qui séduisit beaucoup ma femme. Le comte approuvait cet esprit de risque et d'audace qui lance le chauffeur sur les routes, à toute vitesse. Ce courage ressusciterait peut-être, dans les âmes médiocres de notre temps, la saine énergie française. Guichardot compara le chauffeur, enclos dans

son hanneton de fer, au chevalier des croisades dans son armure. Madame de Breuilly évoqua la figure de Jeanne d'Arc. Guichardot la révérait. Ils s'estimèrent. Quand l'agent général leur eut expliqué la théorie de Nietzsche, en taisant la partie antichrétienne pour s'étendre sur l'apologie de la force, quand il eut cité la fameuse phrase : « L'homme est quelque chose qui doit se dépasser ! » madame de Breuilly s'anima vraiment. Du rose gagna ses joues flétries. Ses lèvres pâles se colorèrent. Elle interrogea fiévreusement le convive sur Zarathustra. Chose curieuse, Guichardot avait lu soigneusement le philosophe germain.

A l'instant du café, comme par suite d'un accord préalable, le comte nous abandonna, lui et moi, dans une petite serre. Madame de Breuilly invita ma femme à venir admirer des estampes anciennes retrouvées, à la campagne, dans un galetas de son manoir. Guichardot avait arrangé cette charmante réunion pour me circonvenir à son aise : je ne voulus pas fâcher madame de Breuilly en refusant d'écouter ; mais je me tins sur la défensive.

— Monsieur, — commença-t-il, — Nietzsche a parfaitement raison, n'est-ce pas? L'homme est une chose qui doit se dépasser... Et il arrive qu'il se dépasse soit en bien, soit en mal, si nous consentons encore à employer ces termes surannés. Disons : par delà le bien et le mal. Ainsi, nous parlions l'autre jour de ce brave docteur Le Guenn, qui faillit découvrir le sérum du typhus, avant ses émules. Eh bien ! j'ose dire que Nietzsche eût salué en lui le surhomme, et cela malgré les conditions dans lesquelles Jean Le Guenn se surpassa. En effet, il ne suivit pas les conseils que je lui prodiguai, à la manière de mon maître Zarathustra. Il ne s'arracha point de la bouche ce noir serpent des vertus traditionnelles pour rire plus haut qu'un homme ordinaire, pour savourer la gaie science de vivre ! Non : il avala tout le serpent noir... Voilà ce que je ne pouvais guère expliquer devant ces vingt messieurs qui nous entouraient l'autre jour. Ils n'auraient pas compris. Ils n'auraient pas compris la parole de Nietzsche, ni le sacrifice de Le Guenn. Ce sont de ces gens de qui l'on peut dire que « leurs âmes pendent comme des torchons dans les greniers de leurs cervelles... » Vous vous rappelez, je pense, le rêve de Zarathustra : le berger dont le serpent noir suce le gosier. Moi aussi j'ai crié à Le Guenn, comme Zarathustra criait au berger : « Mords le serpent et crache sa tête, mords toujours ! » Mais Le Guenn ne s'est pas permis de m'entendre.

» Il semble que j'utilise des paraboles dans l'intention de vous en faire accroire sur moi-même, et sur mes facultés. Je m'en garderais bien, soyez-en sûr. Quoi ! en province, j'ai lu quelque peu. On ne peut pas toujours vivre au café. Il y a des soirs où l'on est las de gagner, à la manille, le prix des consommations. Il y a des matins où l'on

aime à rester au lit avec un livre, plutôt que de descendre au magasin du beau-père pour discuter le prix des essieux, des fourches, et des hoyaux avec des rustres en blouse bleue, qui ont campé, par luxe, un petit feutre sur leur crâne tondu. Quand la chasse est fermée, ou quand l'hiver détrempe les routes, il est bon de parcourir un volume au coin du feu, un volume qui fournisse à notre rêverie des motifs de divaguer. Ce qu'on écrivait sur Nietzsche, dans les journaux, m'avait plu. J'approuvai son mépris de la faiblesse, son exaltation de l'énergie personnelle, de la volonté, de l'orgueil... Moi, je suis d'instinct celui qui marche droit au but, sans s'occuper de la casse. Quand je convoite véritablement une chose, je la prends d'abord. Ensuite je regarde en arrière. Je n'ai jamais voulu que la peur de l'opinion ou du remords me rendît lâche devant mes désirs. On m'a souvent blâmé. Cependant j'ai eu la constance de ne pas douter de moi. Je me fus toujours fidèle, malgré les pleurnicheries de mes maîtresses, les récriminations de ma femme, les haines de ceux que je vexai et qui se laissèrent vexer. Né de parents pauvres, j'ai mesuré leur bassesse, et j'ai prétendu à tous les biens. Pour être en état d'acquérir vite, j'ai voulu d'abord être le premier à l'école, au collège, à l'université. Et il en advint selon mes fortes exigences. Vous imaginez quelle fut ma joie quand je découvris les maximes de Zarathustra : « En vérité, il vaut mieux faire mal que de penser petitement... Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leur vice... Vertu... c'est se tenir tranquille dans le marécage... Et il en est d'autres qui sont semblables à des pendules que l'on remonte. Ils font leur tic-tac, et ils veulent que l'on appelle vertu ce tic-tac... Vous voulez encore être payés, ô vertueux! Vous voulez être récompensés de votre vertu, marchands!... Avoir le ciel en place de la terre, et l'éternité en place de votre aujourd'hui... La vertu rapetisse. La volonté délivre. Que le plus fort domine le plus faible, voilà ce que veut la volonté... Au fond de leur simplicité, ils n'ont qu'un désir : que personne ne leur fasse mal. C'est pourquoi ils sont prévenants envers chacun et ils lui font du bien. Mais cela est de la lâcheté, quoique cela s'appelle vertu... » *Cependant Le Guenn n'a pas agi par lâcheté, en épargnant la faiblesse de sa femme, en choisissant la mort que lui vaudra son scrupule, tôt ou tard... C'est là le problème qui me tracasse. L'acte de mon ami Le Guenn ébranle ma confiance en cette philosophie qu'avant de lire Nietzsche j'avais toujours pensée, composée en moi-même, sans la formuler clairement.*

Durant tout ce discours, M. Guichardot n'avait tenu nul compte de mes objections : cela va sans dire. Il les bousculait d'un geste brusque, ou les effaçait en soufflant dessus la fumée de son cigare. Je cessai bientôt d'en présenter : le ton de sa certitude me retranchait du débat. Il m'eût paru convenable de me retirer, si madame de Breuilly n'avait

reçu ce jour-là. Toutes les cinq minutes, on entendait s'ouvrir la porte du vestibule, et le domestique s'empresser. De la petite serre où dissertait l'imperturbable Guichardot, je voyais, par l'intervalle des portières en tapisserie, défiler maintes dames aux silhouettes tantôt impériales et tantôt grotesques, je vénérais leurs noms héraldiques annoncés au seuil du salon par le valet introducteur. Certainement ma femme devait se réjouir de connaître ces personnes, et d'induire sur leurs caractères d'après leurs façons : pour elle, ce divertissement n'a pas d'égal. Elle s'y livre avec finesse et frénésie. J'eusse été trop peu galant si j'avais interrompu cette innocente félicité. D'autre part, il n'était pas douteux que madame de Breuilly nous avait invités afin de complaire au comte de Kerladec, empressé de servir son ami par cette rencontre. J'ai quelques raisons de vouloir être agréable à notre parente en paraissant la satisfaire. M. Guichardot me garda pour auditeur bénévole, jusqu'au soir.

D'ailleurs les mensonges qu'il me conta ne m'ennuyèrent qu'à demi. Sa verve rude, son intelligente grossièreté, la mimique prodigieusement accorte de sa large figure, sa facilité à me donner l'illusion des personnages décrits, par le geste, la grimace, les tons infiniment variables d'une voix comédienne et habituée au dol, tout cela vivifiait singulièrement les péripéties de ses imaginations.

En fin de compte, il proposa de me soumettre un mémoire dicté par lui, sur le litige, et qui certainement éclairerait ma religion. J'accueillis son offre. Le soir même je reçus le document que voici :

I

On a soutenu que la Compagnie générale des Produits pharmaceutiques m'avait indiqué la découverte du docteur Le Guenn. Ce n'est pas exact. Ayant rencontré mes anciens condisciples de la Faculté des Sciences au congrès biologique de 1902, j'appris, moi-même, de leur bouche, la nouvelle : l'Académie de Médecine décidait qu'en séance publique serait lue la notice de notre ancien camarade. Là-dessus, chacun clabauda, niant l'importance de ses recherches, comme il sied à des collègues et des émules. « Nos amis nous pardonnent moins un succès net qu'un échec avilissant ! » a dit tel sage de New-Jersey. Pour fielleuses et injustes qu'elles me semblèrent d'abord, la plupart des critiques devinrent tellement acharnées que je sortis du congrès en doutant que

mon ami breton eut créé rien qui valût pratiquement. C'était de la théorie pure, de la quintessence et de la transcendance : — ce qui ne se vend pas.

J'avais connu notre lauréat pendant un stage qu'il fit à Paris, avant de présenter sa thèse. Il avait alors, deux ou trois mois, fréquenté le laboratoire de chimie organique où je remplissais les fonctions de préparateur. Taciturne et doux, joli garçon, presque imberbe et les cheveux longs, il était souvent en butte à nos quolibets d'étudiants paillards pour la sévérité de ses mœurs « province », comme nous disions. Plusieurs fois il vint dans ma chambre, rue des Écoles, au cinquième, me demander le sens de certaines phrases grecques : il étudiait la peste antique chez les auteurs hellènes et latins. Reçu docteur, il nous quitta. Je sus dans la suite qu'on l'avait embarqué sur un croiseur, comme médecin en second. Puis je me mariai, j'allai vivre en Flandre, dans la quincaillerie de mes beaux-parents. J'engraissai. J'oubliai mon Le Guenn. Beaucoup plus tard, une année environ avant qu'on parlât de sa notice à l'Académie de Médecine, pendant un voyage d'affaires pour les iodes, je le retrouvai dans un café de Nantes. Il ne parut pas désireux de se lier davantage, et m'annonça seulement sa prochaine campagne dans le golfe du Mexique. Il espérait y recueillir des observations sur la fièvre jaune et le typhus. Je voulus l'emmener souper en aimable compagnie. Il allégua qu'il était marié, ce qui fit éclater de rire mes gracieuses Nantaises. L'usure et la coupe démodée de ses vêtements me suggérèrent plutôt qu'il ne pouvait subvenir aux dépenses accessoires de la petite fête. Et je me souvins qu'à Paris il repoussait, par scrupule excessif de pauvre, les avances de celles qui voulaient chérir gratuitement sa belle figure de chevalier moyen âge et sa jeune sveltesse. Je le laissai donc partir.

Telles étaient mes impressions de mémoire lorsque son nom fut prononcé avec tant de haine par ses anciens condisciples, au Congrès de Biologie. Cette animadversion générale me portait cependant à croire qu'il y avait quelque mérite insigne dans sa notice : une élite ne déteste rien tant qu'un cerveau supérieur à sa moyenne. Aussi, quand je dus entreprendre mon voyage semestriel en Bretagne, pour inspecter nos fabri-

ques d'iode et vérifier les cours d'achat du goémon, des algues, sur toute la côte, je me fis assigner par le conseil d'administration la tâche de m'enquérir du sérum Le Guenn. Je communiquai même à ces messieurs quelques passages de la fameuse notice, publiée dans la *Revue de Thérapeutique*. Ces messieurs s'intéressèrent à l'hypothèse, sans bien en pressentir toute la portée. Ils m'autorisèrent à voir le docteur. Mais ils m'engagèrent à la prudence la plus méticuleuse, puisque la commission des comptes, au fort de sa lutte contre le conseil d'administration, lui reprochait surtout, argument très sérieux auprès des actionnaires, certaines largesses réparties entre quelques chimistes : de coûteuses expériences n'avaient pas abouti, malgré mille promesses, non moins alléchantes que chimériques.

Ne voulant pas compromettre ma situation d'agent général par des audaces inutiles, je renonçai presque à mon dessein.

Un concours de circonstances très spéciales put seul me décider à la tentative. Ce fut d'abord le manque de l'argent nécessaire à un séjour dans la Haute-Engadine, où j'ai coutume de passer la saison chaude parmi les malades opulents et les médecins à la mode, clients de nos produits. Or je venais de m'offrir une automobile de vingt-quatre chevaux à mille francs l'un, payés comptant. Dans mon manoir de Touraine, loué tout récemment, des entrepreneurs remettaient en état les décorations faites au temps des Valois : or, ils s'avisèrent que les eaux du ciel, bues par la colline voisine, s'infiltraient dans les caves et menaçaient les assises. Je dus verser une provision inattendue et importante au maître puisatier du lieu qui était assez mal dans ses affaires. Démuni de mon argent, je résolus d'achever la saison dans l'économique Bretagne. Un pharmacien de Quimper, à qui je communiquai ce dessein, tout en réglant les comptes du Régénérateur Guichardot, me cita les personnes de ses relations qui habitaient les plages, et acceptaient des pensionnaires *at home*. Le nom du docteur Le Guenn fut prononcé. J'appris qu'il hébergeait, moyennant finance, des personnes honorables dans les appartements de Keryannic, son domaine

de Belle-Ile, sis au petit port de Sauzon : — vue sur la rade et le détroit que fréquentent les pêcheurs de sardines en leurs milliers de barques ; passage constant de vapeurs ; proximité de la mer sauvage à la Pointe des Poulains, etc.

Si discrètement que se trahît cette sollicitation indirecte, je déplorai que Le Guenn en fût à tenir une manière d'hôtellerie, lorsqu'il ne naviguait pas sous le pavillon tricolore des croiseurs. Mon estime pour son caractère fléchit tout à coup. Un homme doit savoir tirer de ses talents les avantages matériels indispensables à ses goûts. De sa gêne, je déduisis que son invention pourrait être acquise à très bas prix. Mais valait-elle l'examen ? Importait-il de passer la mer et de mettre le nez dans les mixtures de Keryannic ? Je m'informai de Belle-Ile : on m'assura que les routes, sauf une seule, détraquaient les automobiles. En ce moment-là, j'essayais les moteurs et les vitesses de ma Panhard-Levassor à quatre cylindres. M'en séparer quarante-huit heures m'eût trop désolé. Aussi n'hésitais-je point à retarder l'excursion.

D'autre part, Le Guenn m'avait toujours marqué de la froideur. Il est de ceux qui somnolent au tic-tac de leur vertu. Mon énergie lui déplaît. Au quartier latin, il me reprocha souvent de renchérir, au *poker*, si j'avais en mains les belles cartes, sans me préoccuper de nuire aux joueurs distraits ou pauvres. Je me rappelle encore ce blâme qu'il formulait, très calme, en souriant : une fois il se permit d'ajouter que, dans la vie, j'agissais de même. Il ne me pardonnait pas d'avoir bruyamment invoqué mon titre de licencié ès sciences physiques et naturelles, pour supplanter l'ancien préparateur du laboratoire, vieil homme qui, simple bachelier, remplissait cette fonction, par tolérance, depuis des années fort nombreuses, et qui en subsistait platement. Moi, je voulais vivre aussi. C'est ce que tous les Le Guenn refusent de comprendre. Mais je n'ai jamais perdu mon temps à nourrir contre eux de la rancune. La vengeance est une occupation de rêveur et de paresseux : peuple de lazzaroni, les Italiens sont vindicatifs. Des méfaits qui m'atteignent je tire un enseignement. Mon ennemi m'instruit de mes points vulnérables. Loin de le haïr, je le remercierais. Néanmoins je n'entends pas rendre le bien pour le mal. Ce serait reconnaître

qu'on m'a réellement lésé. On ne me fait pas de mal. Personne ne m'a jamais fait de mal. Quelques-uns m'ont démontré mes faiblesses. Voilà tout. Je n'aurais pas voulu que Le Guenn s'imaginât recevoir de moi le bien pour le mal, si je lui proposais une somme d'argent inespérée en échange de la formule relative au sérum typhique.

Ce sentiment ne me domina pas moins que l'envie de mieux expérimenter autour de Quimper la puissance de mes quatre cylindres et le fonctionnement de mon carburateur; en sorte que je n'eusse point, de toute la saison, tenté la traversée de Quiberon à Belle-Ile. Mais survint le pardon de Sainte-Anne d'Auray. C'est la mode de juger pittoresque cette assemblée de paysans, et d'éterniser leurs attitudes sur les plaques photographiques. Il n'est point de touriste qui manque cette occasion.

Soucieux de manœuvrer ma machine au milieu d'une foule, afin d'éprouver la vigueur des freins et la souplesse de la direction, je ne voulus pas non plus manquer l'occasion sacramentelle. Par une pluie de mer, fine et pénétrante, que la bourrasque vous chassait au visage, la veille du pardon, je filai d'Auray vers Sainte-Anne. Le long de la route qui mène de la gare au bourg des miracles, j'exerçai mon adresse virtuose pour doubler les hauts tapecus traînés par de solides petits chevaux blonds et chargés de bonnes femmes. Sous des mouchoirs à carreaux, elles protégeaient leurs coiffes complexes, et, sous des parapluies extravagants, leurs robes à larges bretelles de velours noir. Je réussis à n'écraser aucun des mendiants qui, le postérieur dans la boue, exhibent des moignons gélatineux et mobiles, des épaules veuves de leurs bras, des cuisses amputées aux genoux, des chairs rouges desséchées le long de tibias trop courts, des pieds recroquevillés par la paralysie, des mains sans doigts, des faces sans nez, des paupières collées pour toujours sur des yeux purulents. Contre tous les murs, à l'abri des arbres ruisselants, culs-de-jatte, aveugles et borgnes, coxalgiques et bossus, mille monstres en vie, sautillaient, psalmodiaient, rampaient, hurlaient et agitaient leurs haillons sordides, requéraient, par leurs lamentations et par le spectacle d'ulcères uniques, la pitié, d'ailleurs impassible, des cultivateurs cossus qui fouettaient leurs atte-

lages pour épargner de la pluie à leurs costumes d'opéra.

Pourtant je faillis renverser un macrobite à longs cheveux qui, sous la paille de son chapeau détrempé, récitait des orémus, en secouant un gobelet d'étain sale : j'eus le temps d'imprimer un quart de tour à la roue de direction. Mon pneumatique constella de fange le paletot verdâtre du bonhomme, si mal nanti de sensibilité qu'il ne cessa point, pour cela, d'invoquer le dieu des aumônes, tandis que son cornac, un avorton morveux, continuait stupidement à regarder les buveurs au seuil d'une ferme transformée en vide-bouteille. D'ailleurs, les gars abritaient, dans tous les cabarets, leurs costumes collants, leurs courtes vestes à poches de velours, et les triples rubans noirs de leurs chapeaux à boucles d'acier. Mais beaucoup de vieux allaient, tête nue, sous l'averse, pas à pas, égrenant leurs chapelets en l'honneur d'un saint. Au passage de ma voiture, et malgré les appels furieux de la trompe, ils ne se dérangeaient point. Tels les fakirs, ils ne redoutaient guère la mort au cours de prières si ferventes. Et c'étaient, ma foi, de courageux rustauds. J'avouerai même qu'ils me causèrent du dépit. J'aime que, devant mon char de métal, les piétons se dispersent, se garent affolés, que la foule rompe ses groupes, et se réfugie sur les trottoirs. Le plaisir que dut savourer jadis le chevalier en armure, sur son destrier à caparaçon de fer, la lance en arrêt, au milieu de manants fugitifs, ce plaisir m'échoit à mon tour. J'ai la jouissance de l'héroïsme, car, en somme, une simple déviation de ma roue directrice, et j'irais me fendre le crâne sur le premier obstacle, arbre, mur, talus, dans un parfait écrabouillement de moi-même et de ma monture. Le péril et le triomphe me prodiguent ensemble leur généreux émoi. Ces braves gens m'ôtaient la seconde de mes sensations pour me laisser la première toute seule, outre l'appréhension de payer quelque rente viagère à leurs veuves et orphelins, au cas d'un accident trop possible. Ces figurants du moyen âge refusaient de reconnaître en moi le successeur terrible de leurs barons. Ils me tenaient pour un simple cocher d'omnibus obligé à les contourner avec art et politesse. J'y gagnai de croire à l'obéissance exacte de mes freins ; mais j'entrai furieux dans le déluge qui défonçait les piètres andrinoples tendues sur

les perches des éventaires forains, qui noircissait les façades étroites de Sainte-Anne et picotait la boue liquide où les sabots innombrables de la Bretagne clapotaient.

A l'instant d'aborder l'Hôtel de France, j'aperçus dans le vestibule, parmi la cohue de touristes affublés d'imperméables, une jeune femme en demi-deuil. Aux allures des messieurs qui se tournaient vers elle, tous, je devinai sa grâce. Elle ne se donnait aucune peine. D'un signe, elle montra seulement le sac de peau jaune et le rouleau de plaids à sa famille qui s'empressait. Si mélodieuse était sa voix qu'elle me fit déjà rire l'esprit, malgré le vacarme hostile à la perception des mots. Un voile d'argent masquait son visage, un long paletot de caoutchouc enfermait ses mouvements faciles. Je sautai à terre, heureux d'avoir endossé mon grand manteau de Berlin. Pareil à une cloche de cathédrale, il m'entoure; on admire généralement le confortable de ses poches obliques à pattes surpiquées, le chic de sa pèlerine cousue contre le drap des épaules, et les goussets des parements rabattus sur les manches. La voyageuse ne put s'empêcher de porter son attention sur mon aspect majestueux que renforçaient mes bottines en cuir vert et ma casquette à couvre-nuque, du plus récent modèle allemand. L'automobile ne l'intéressa guère moins, quoique la boue eût encroûté les parois de chêne verni, moucheté les glaces du compartiment, et même souillé la galerie blanche qui tout en haut maintient la malle et les pneumatiques de rechange. — Elle m'a dit plus tard que je lui étais apparu comme l'animal fabuleux d'une planète autre, mais qui avait le pouvoir de quitter sa carapace. Ainsi qualifie-t-elle ma Panhard-Levassor à quatre cylindres.

Sous le porche de l'hôtel, je la frôlai pour avoir une raison de saluer et de murmurer :

— Pardon !

Elle m'adressa le plus aimable sourire. Je réclamai l'appartement retenu par mon télégramme. Pour affolées qu'elles fussent au milieu des arrivants, des bonnes maladroites et des portefaix godiches, les deux vieilles filles aubergistes durent m'entendre, car j'ai coutume de m'interposer délibérément entre ceux que je veux entretenir et leurs inter-

locuteurs. Ma carrure, mes façons aident à me faire place. J'agis toujours ainsi dans les petites choses et les grandes. Il me parut que la jolie femme m'observait avec une impertinence flatteuse. J'en fus ravi, bien que j'aie pour principe d'écarter de mon existence toute aventure sentimentale. Trop de belles courtisanes, expertes en leur art, nous accordent tout d'abord, pour un prix net, ce qu'un long flirt obtient seulement après des comédies ridicules et les rengaines vulgarisées par toutes les littératures. Aussi me suffit-il qu'aux regards des femmes je puisse lire tantôt leur haine moqueuse, — signe de ma force qui choque leur sensibilité de faibles, — tantôt leur peur nerveuse, — signe de ma supériorité qui s'impose à leur âme d'esclaves. — Dans les deux cas je me contente, et ne pousse guère plus avant. Il n'est qu'un point sur quoi je tienne à les détromper : leur illusion d'être en égalité avec moi par les compensations du charme ou de la beauté. Cela, je ne le tolère point.

Derrière son face à main d'écaille, la voyageuse me considéra comme le personnage d'un tableau singulier, ou comme un cyclope, dont la réalité pouvait être douteuse. Cependant les deux sœurs aubergistes se démenaient en l'honneur de mes dépenses prochaines. Les brides en dentelles du bonnet noir s'envolaient sur la nuque de la plus mûre. La robe, troussée par des tirettes, se dandinait sur la croupe de la plus jeune. Toutes deux appelaient, en se trompant de noms, leurs servantes auxiliaires ; et les cornettes blanches battaient éperdument des ailes.

Fier d'avoir accaparé leurs bonnes grâces au détriment de mes rivaux, je montai dans ma chambre pour faire quelque toilette. Lorsque je redescendis, je croisai dans l'escalier une sorte de cycliste minable, agile et pâle. Autant que je pus les discerner dans la pénombre, cette figure anxieuse et toute rasée, ses cheveux presque longs étaient ceux du docteur Le Guenn. En effet, je le reconnus complètement dix minutes plus tard. Au milieu de la salle à manger, couchant cinq des chaises contre la nappe, il marquait des places à l'une des longues tables. Je m'avançai :

— Le docteur Le Guenn !... Je suis Guichardot... tu te rappelles... Guichardot, du laboratoire de chimie organique...

Guichardot... mais si!... Guichardot, l'Iode Guichardot... le Régénérateur Guichardot!... Nous nous sommes rencontrés à Nantes, il y a deux ans...

Il joua quelques instants le rôle du niais à la mémoire courte. Évidemment, il se consultait avant de choisir une attitude.

— Vous êtes un peu changé, — me dit-il; — de là mon doute... vous avez engraissé...

— Toi, tu as maigri, mon vieux! Que d'os!... Enfin, ça ne te va pas mal... Alors tu es venu faire tes dévotions à sainte Anne d'Auray, en Breton d'image...

— Mon Dieu, oui...

Il sembla se résoudre à me fuir. Chose difficile. Planté au milieu de la salle, entre les deux tables de cent couverts, j'écartai les jambes; et, les poings sur les hanches, je développai les pans de mon manteau de manière à fermer l'issue. Déjà, pour se faufiler avec les piles d'assiettes, les petites servantes devaient s'aplatir contre les files de sièges et s'excuser. Mieux que des paroles adroites, les moyens matériels réussissent à seconder nos intentions.

— Je te félicite... L'Académie t'accorde les honneurs de la lecture... Eh bien, mon vieux, qui aurait imaginé cela, tout de même, quand tu n'étais pas fichu de comprendre, tout seul, les textes grecs sur la peste!... Tu te souviens?... Tu venais me querir dans mon cinquième... Tu me disais : « Mon petit Guichardot, fais-moi le plaisir de dîner avec moi au Boulant... » Moi, je m'attendais à une fête un peu corsée, avec des filles plaisantes, et un tour à Bullier pour finir!... Bonsoir, au dessert, tu tirais négligemment de ta poche une page arrachée au cœur de Thucydide; et tu m'obligeais à te construire le mot à mot!... Grand sournois, va!... Ça durait jusqu'à neuf heures du soir. Puis, au café, Galien et Stratonicos sortaient de ta poche! Hippocrate de Cos entrait en jeu dès la première goutte de fine champagne. Je parlais, ton crayon marchait... Eh bien, non! de ce temps-là, tu n'étais pas calé en grec!

Sur ces mots, je lui bourrai très amicalement la clavicule gauche...

— Eh bien, docteur! — appela du vestibule la voix mélodieuse de la dame en demi-deuil.

— Je vous demande pardon, — dit-il, esquissant une dérobade.

Je ne me laissai point faire. D'un grand coup de casquette, je saluai la charmante créature, et questionnai tout haut :

— Madame Le Guenn, sans doute?...

— Non pas... Madame est une parente de ma femme... Oui, ma cousine, les places sont marquées au bout de la table... J'ai commandé l'eau minérale... On sert à sept heures...

Il essaya de m'abandonner, simulant la galanterie. Je ne le permis point :

— Tu veux bien que je couche une chaise auprès des tiennes?...

Ainsi fis-je. En même temps je m'approchai de sa compagne, je m'inclinai :

— Présente-moi, mon cher !...

Force lui fut de m'obéir, sous peine de grossièreté. Une personne terne, en jaquette brune, était l'épouse du docteur. Une vieille dame à l'air viril, et qui maniait une trousse de vermeil, c'était madame La Revellière, mère du député centre gauche, feu La Revellière. La Parisienne exquise était madame Élisabeth, sa bru. Une fillette grave, au nœud Velasquez dans la chevelure, était sa petite-fille. Dans le Nord, j'avais eu l'honneur, autrefois, d'assister à un festin d'agriculteurs protectionnistes que présidait La Revellière. Il appartenait à la célèbre famille parlementaire qui, depuis le Directoire, fournit deux sénateurs et quatre députés aux différents régimes. Je n'oubliai pas de rappeler cette circonstance en égalant la descendance de La Revellière-Lepeaux à celles des Carnot et des Casimir-Perier. Il est bon d'agiter tout d'abord les hochets de la flagornerie.

— Mais, — insinua Le Guenn, sur un ton d'impatience, — avant de dîner, nous voudrions faire quelques pas dehors.

— Ces dames souffriraient-elles que je les accompagne?... J'ignore tout de ce pays. Toi seul peux m'initier aux pieux mystères de l'Armorique! — suppliai-je avec une bonne humeur gentiment révérencieuse.

Innocente, madame Le Guenn s'empressa de me convier. La magnificence de mon pardessus et la déférence de mes manières la séduisaient. Je compris qu'elle me serait protec-

trice, entre son mari vraiment hostile, madame Élisabeth narquoise, madame La Revellière trop froide, et la petite Gilberte maussade. Preste, je m'emparai du parapluie que la femme du docteur avait peine à déployer contre la bise, en relevant sa robe plate et en veillant sur une aumônière de velours taché. Je parvins à la protéger. Madame Élisabeth engaina ses longues mains dans les fentes latérales de son paletot et fit face à la pluie cinglante. Gilberte sauta les flaques, soigneuse de ne pas enlizer ses bottines. Madame La Revellière évita le contact de paysans qui flânaient au hasard, la tête en arrière. Et nous nous engageâmes au fort de la multitude dont les riflards dégouttaient, s'accrochaient, se chaviraient dans la rue continuant la route, avant d'encombrer, sur la droite, la grande place encadrée par les boutiques de scapulaires, de chapelets, par le porche énorme de l'église, et, sur la gauche, la prairie spongieuse où s'érigent les deux escaliers de la *Scala Sanctorum*, ceux que l'on gravit à genoux, jusqu'au tabernacle de la Patronne.

Avec une érudition active, madame Le Guenn, d'après les costumes, me nommait les pays d'où venaient les diverses familles de paysans. Ce grand chimpanzé montrant des yeux d'azur naïfs sous des sourcils en broussailles grises avait revêtu le matin, près de Pontivy, la courte veste de drap blanc aux poches de velours noir tailladées en pointes et placées sous les aisselles. Près des mêmes lieux, trois fermières s'étaient parées de tiares noires, qu'on eût dites chaldéennes et que prolongeaient, sur le dos, les lourds voiles de drap angulaires. A Locronan, des laboureurs s'étaient enjolivés d'une veste bleu de roi, à parements de velours, — « afin de se pavaner, sans doute, dans une toile de Watteau ! » supposa, derrière nous, madame Élisabeth. — Le vent rebroussait les grandes dentelles qui cachaient les mains des filles arrivant d'Hennebont. Il secouait les fausses brides empesées et flottantes des coiffes qui sertissaient le chignon des Belliloises. Il bousculait les guipures raides cousues aux hennins de Beg-Meil. Il froissait les tabliers zinzolins, gorge de pigeon, bleu céleste, vert éteint, qui diapraient les robes noires plissées sur les vertugadins des grosses tailles. Il emportait les velours triples attachés aux chapeaux ronds des hommes, ou les rejetait contre les

épaules, sur les encolures, sur les vingt boutons d'argent, orgueil des gilets. Il s'engouffrait dans les amples manches des femmes, dénudait, jusqu'au coude, leurs bras hâlés par les saisons. Il crispait les rides sur les visages tannés des pêcheurs. Il tourmentait le poil des chaperons neufs. Il collait mieux aux longues jambes des garçons leurs étroits pantalons rayés. Il ébranlait les vastes collerettes plissées de Concarneau. Il poussait l'averse oblique sur les diadèmes en soie rose qu'arborent les coquettes de Pont-Aven.

Riche en anecdotes historiques et religieuses, ma conductrice s'ingéniait à faire paraître sous des couleurs curieuses tout ce peuple d'Armor qui nous coudoyait sur la place, parmi les marchandes de cierges et celles qui exaltaient en glapissant les vertus des médailles et des chromolithographies bénites. Le prestige de mon élégance agissait parfaitement sur cette aimable provinciale, au corps et aux vêtements étriqués. Que, superbe et princier, possesseur d'une automobile coûteuse, je fusse respectueusement attentif pour la pauvre jaquette anglaise un peu blanchie aux coutures, pour les pieds en grosses bottines lacées, pour la maigre figure semée de rousseurs par-dessus le hâle, pour le chapeau de paille déteint et la chevelure incolore massée en catogan sur le col plat de la nuque fragile, cela l'émouvait, la grisait même un peu. De tout cœur, elle s'efforçait à me distraire. Chaque visage famélique creusé par les affres de la dévotion, elle le comparait aux visages qu'avaient peints les primitifs. Pendant son voyage de noces, qui semblait resplendir dans sa mémoire comme une lumière de félicité sans égale, elle avait salué les œuvres de ces vieux maîtres dans les villes bataves, flamandes et germaniques, enfin à Paris. A retrouver sur les faces bretonnes l'âme parente de celles fixées jadis sur les triptyques des églises et des oratoires, par le pinceau des croyants, elle se persuadait davantage que l'Inspiration Éternelle dirige les esprits des nations pieuses et l'art de leurs peintres. Sans qu'elle l'avouât, je le devinai. Tout aussitôt je lui dis, comme provenant de mon cru, ce que je soupçonnais être sa pensée profonde. C'était nous mettre d'accord. Utilisant ainsi ma sagacité psychologique, j'ai toujours réussi à me créer les sympathies nécessaires, au moins pro-

visoirement. Madame Le Guenn possédait une âme simple que j'eus vite jaugée.

Certes il eût été malhabile de me travestir en dévot : elle eût éventé la ruse. Il était mieux de faire le sceptique tolérant que le dogme ne trouve pas agressif, et qui s'intéresse aux choses de la religion en observateur consciencieux, doué de vénération pour une force sociale capable jusqu'ici de tant de miracles historiques. Je feignis de demeurer confondu devant la sincérité des fermières qui, sous les parapluies, attendaient, les jupes retenues par les coudes, leur tour de grimper, marche à marche, l'un des deux escaliers menant au tabernacle de la sainte. Au-dessus de cette foule priante et pateaugeante, une petite fille, en jupon court et en chaussettes, restait immobile, les rotules nues contre la pierre d'un degré, jusqu'à ce que ses lèvres d'écolière eussent achevé les dix oraisons du chapelet ; puis, debout, elle récitait une autre dizaine et s'agenouillait sur le degré suivant, entre les mères qu'édifiait sa ferveur. Beaucoup de laboureurs, aux petites blouses dures, balbutiaient aussi leurs patenôtres. Baisant la croix du rosaire, ils penchaient leurs fronts chauves, et s'élevaient ensemble le long de l'escalier par une sorte de mouvement général et vermiculaire. De toute cette masse prosternée les yeux demeuraient fixes vers l'image enclose derrière les grilles du tabernacle.

A voix basse, j'entretins madame Le Guenn de ma jeunesse au quartier latin. Verlaine alors y était illustre. Étudiants, nous buvions de la bière avec les poètes symbolistes et néo-chrétiens. Je me rappelai, par hasard, quelques sonnets mystiques de cette pléiade; je murmurai les vers : ma compagne en fut charmée. Elle en goûta les expressions rares. Elle fut ravie des gloses que j'y sus joindre pour éclaircir les passages obscurs. Nous fûmes des amis. Avec discrétion je lui signifiai que j'aurais plaisir à nous lier mieux : cette province du moyen âge demeurée telle, au xxe siècle, m'intriguait fort ; et je devinai que la femme de mon vieil ami Le Guenn me renseignerait merveilleusement sur les mœurs de cette population singulière. Aussitôt elle me prodigua ses remarques de curieuse qui sait voir. J'avisai un joint pour introduire une question relative à Keryannic et aux hôtes accueillis dans le

domaine : le pharmacien de Quimper ne m'avait-il pas dit qu'on pouvait y prendre pension ? Madame Le Guenn s'empressa de m'inviter. Au second étage, deux chambres, avec balcon sur la mer, étaient libres. Aussitôt elle traita la question de prix : ce prix fut modique. Poliment, je feignis de me laisser tenter. L'offre de location venait à point, sans doute ; la propriétaire devait savoir sa bourse près d'être vide, car elle se félicita vivement de sa chance. Je lui représentai cependant qu'il me fallait courir les routes, quelques jours encore, pour les intérêts de l'Iode Guichardot. Ensuite je profiterais de sa bonne hospitalité, probablement. — Avant toute décision, il m'importait d'apprendre mieux la valeur exacte des travaux poursuivis par le docteur.

Il pleuvait moins rudement. Une simple bruine effleurait nos vêtements et nos figures. Madame Le Guenn me quitta pour se joindre aux fidèles qui s'agenouillaient à la file sur les marches. Alors je pus entretenir Le Guenn sérieusement. Après quelques fantaisies de haute spéculation, son langage me parut moins chimérique. Nous revînmes vers la grande place et ses boutiques. Je lui fis entendre que la Compagnie des Produits pharmaceutiques encourageait parfois les études sérieuses avant même qu'elles eussent atteint la phase des résultats.

Il m'avait d'abord parlé hâtivement, comme pour se débarrasser de mes questions, non toutefois sans céder à l'instinct de me convaincre. Il changea de ton dès que je lui eus fait entrevoir la possibilité d'un bénéfice. Précipitamment, il passa le bras sous le mien. Sa voix, devenue saccadée, m'expliqua les angoisses de ses recherches. Tandis que la poudre d'eau nous pénétrait le visage, et que madame Élisabeth achetait pour sa fille, à la devanture d'une baraque ruisselante, les photographies du pape refusées par madame La Revellière aux instances de l'enfant, je sentis sur mon avant-bras se contracter les mains du docteur. Il chuchotait fiévreusement. Dans sa doctrine il avait foi ; une foi semblable à celle que tant d'yeux nous révélaient sous les coiffes et les chapeaux de la foule muette. Il croyait conquérir la science, comme ces braves gens croyaient conquérir le ciel. J'eus quelque peine à dissimuler le sourire que cette comparaison mentale

me mit aux lèvres. Le Guenn était ardent. Ses regards voulaient, au fond de mes regards, pénétrer ma raison, l'éblouir de leur propre éblouissement. Une si naïve extase transfigurait mon pasteur de microbes que je pensais à l'adoration des bergers devant la crèche : il rendait hommage à la divinité de son talent.

Madame Élisabeth se rapprocha de nous pour l'écouter, tant il lui parut chaleureux. Je soupçonne encore qu'elle s'assimila très peu de notre discussion histologique sur l'action du virus altérant les tissus de l'intestin et des artères, sur la bataille des leucocytes et des bactéries envahisseuses ; néanmoins elle asservit son attention. Je fus flatté de cette politesse qui se continua même à l'hôtel. Madame Le Guenn ne rentra qu'après le potage. Nous occupions l'extrémité d'une table indéfinie qu'entouraient des prêtres timides et goinfres, des familles provinciales aux gestes rares et sévères, quelques touristes en élégant négligé de route, beaucoup d'écolières pâles : leurs tresses s'accrochaient constamment aux dossiers de leurs chaises. Un escadron de petites Bretonnes volait avec les ailes battantes de leurs coiffes et les pans de leurs tabliers à bavettes. Préservés par des manches de toile, leurs bras maigres coupaient les tranches de pain, présentaient les soupières fumantes, apportaient les bouteilles de cidre, d'eau minérale, sous la surveillance des sœurs aubergistes, autoritaires et criardes. La clarté de la lampe montra la beauté de la veuve. Je m'empressai pour lui faire les honneurs du beurre breton, qui est excellent. Elle en apprécia la saveur crémeuse et salée. Sa belle-mère me taquina sur ce qu'elle devinait de ma gourmandise ; elle interdit à la petite fille d'imiter ma façon de composer, dans mon assiette, une sauce méridionale au vinaigre et au vin rouge qui relève agréablement le goût du bœuf. Au contraire, madame Le Guenn réclama, pour sa mixture, un hachis d'échalotes que je souhaitais. Madame Élisabeth m'avertit que cela rendait l'haleine un peu forte : je lui ripostai galamment que cet inconvénient me gênerait à peine, puisque je n'avais pas l'espoir de l'embrasser. Cette plaisanterie hussarde la fit presque blêmir. Son joli nez se pinça. Elle haussa les épaules assez brutalement. J'étais assis à sa droite ; le docteur était à sa gauche ;

madame La Revellière, avec la grave Gilberte, nous faisait face. Madame Le Guenn avait choisi sa place auprès de moi. Tout de suite elle affecta de sourire joyeusement comme si ma parole n'était que joyeuse. J'observai qu'à ce signal la veuve dompta sa petite colère. Elle se contenta de railler au moyen d'une phrase trop élégante et trop subtile pour que je m'en souvienne. Enfin elle me pria de discuter avec le docteur le problème scientifique entamé dehors, et qu'elle ranima d'une question propice.

Évidemment perspicace, elle ne se méprenait guère sur l'importance de notre rencontre pour ses parents; et elle manœuvrait afin de m'intéresser davantage aux expériences de Keryannic. Docile, je répondis à l'interrogation. Le Guenn développa ses vues. A vrai dire, elles me semblèrent excellentes. En moi-même je résolus de prendre pension quelques semaines à Belle-Ile : la chose valait la peine d'être approfondie. De plus, et sans verser dans les bêtises de l'amour, je n'étais pas éloigné de vouloir mieux connaître cette madame Élisabeth dont les gestes mesurés, la voix mélodieuse, les formes longues et souples me captivaient. Elle s'en aperçut, ne fut pas sans user de coquetterie. Moi, j'entrepris, contre elle, ces hostilités verbales et franches qui me font incontinent détester par les unes, ou tolérer, puis aimer par les autres. Celles-ci me jugent comme un vainqueur et me décernent les sympathies dévolues, dans tous les siècles, au soldat ou au riche; celles-là m'estiment butor, grossier, impudent, et m'excluent vite de leur commerce. Madame Élisabeth ne sembla point m'exclure. Au contraire, elle se plut à me découvrir l'âme, en me harcelant de propos aigus. Pendant tout le repas elle fut la dame qui, de son ombrelle, agace le molosse enchaîné dans la niche des convenances. Inutilement madame La Revellière désapprouvait notre jeu, par ses silences et sa moue. Avec l'air qu'ont les infantes, en leurs cadres de musées, mademoiselle Gilberte me dédaignait, muette et timide, en chipotant à peine les bribes de ragoût éparses dans son assiette. Elle feignit même de cligner des yeux et de ciller à plusieurs reprises, comme troublée par trop de vacarme, lorsque je houspillai la servante au petit châle. Pour la quatrième fois, cette génisse bretonne

me rapportait de la salade insuffisamment assaisonnée, en dépit de mes objurgations légitimes et payantes. Madame La Revellière défendit la bonne qui avait « tant à faire » et « ne savait, la pauvre fille, où donner de la tête ! » Moi, cependant, j'exigeais ma salade à point. Mon estomac s'accommode médiocrement de doses fantaisistes. Je représentai tout haut, prenant à témoin les convives des deux tables, que le fait de manger dans le Finistère, au milieu de pèlerins sincères, n'impliquait pas la nécessité de mettre à mal nos organes, par esprit de mortification. La petite servante ne put s'empêcher de pleurer. Deux larmes vinrent voiler ses yeux niais, pendant que l'aînée barbue des sœurs aubergistes la poussait vers la cuisine en l'injuriant tout bas.

— Ne vous tenez pas en dehors de ce peuple, monsieur ! Vivez plutôt quelques heures la vie de ce peuple ! — me conseilla madame Élisabeth. — Sans quoi, vous perdrez la chance de vous accroître de ses goûts et de ses pensées.

— Mais oui ! — ajouta madame Le Guenn. — Vous perdriez à juger nos Celtes selon votre esprit parisien. Ils méritent qu'on examine leurs âmes.

— Il est temps de pénétrer dans la basilique, — assura Jean Le Guenn, qui achevait sa portion de compote.

Déjà les prêtres, debout, faisaient le signe de croix en bredouillant les grâces. Une vieille dîneuse et deux adolescentes que couronnait la haute coiffe de Locronan s'attardaient seules à grignoter des amandes. De maigres mères avalaient en hâte leur café, sur lequel soufflaient leurs enfants pâlotes. Toute une famille américaine se levait, garçons aux jambes nues, filles robustes, déguisés en matelots et matelotes, avec des chevrons rouges sur leurs manches de toile bleue, deux dames aux profils sioux et qui boutonnaient leurs macfarlanes. Quelques paires de lunettes furent rajustées sur les nez germaniques de touristes en bas verts et en feutre tyrolien. Pansus, courts sur jambes, larges du dos, des Français, en gris, s'appelaient avec affectation, parlaient pour la galerie, dévisageaient les bonnes innocentes et bien trop affairées dans le branle-bas de la vaisselle qu'on changeait, des serviettes propres qu'on étalait : car une nouvelle série de convives humides et impatients était parquée dans le vestibule.

Contre eux. qui se ruaient au couvert, je sus garantir, de ma corpulence et de mon manteau berlinois, madame Élisabeth et madame Le Guenn. Je les fis sortir, à l'abri de ma personne imposante, tandis que l'on heurtait sans miséricorde l'infante, de qui le chapeau fut bouleversé, à la grande indignation de madame La Revellière, cramoisie. Ce qui ne me fut pas désagréable : elles purent ainsi juger le prix de mon amitié.

Dehors, le vent continuait ses assauts dans la rue, sur la place, encombrées par la foire religieuse. Il jetait la pluie aux figures ridées, il soulevait les coiffes raides et les parapluies tendus ; il soufflait dans les verres de lampes à pétrole qui fumaient partout, empestaient l'air, éclairaient par instants les métaux des médailles bénites, les grains des chapelets et les enluminures des saintes images suspendues aux ficelles des baraques branlantes. Il étouffait la voix des marchandes. Il appliquait aux croupes des paysannes leurs jupes épaisses. Il fripait sur leurs bras les larges manches à parements de velours. Il secouait les vitres des auvents mi-clos devant les vieilles petites boutiques de la place que fermait, au fond, l'église de Sainte-Anne, énorme, où des musiques sonnaient. Par delà le porche ouvert et la foule obscure, la lumière rousse de mille cierges révélait les perspectives des piliers successifs, des arceaux, des clefs de voûtes, et les rangées étincelantes des tuyaux d'orgue, au fond du chœur, après la série des lampes liturgiques.

— Voyez, le vieux culte du feu, de l'Agni, du Pur, Agneau de Dieu, qui se perpétue à travers les religions ! — me dit Jean Le Guenn, cessant de m'endoctriner sur les merveilles de son sérum. — Voilà pourquoi je suis heureux d'être catholique. Le rite demeure pareil aux plus anciennes des civilisations aryennes et védiques... Je veux ici penser comme les ancêtres lointains de mon esprit.

Et, fébrile, il me développa le credo banal de ces néo-chrétiens qui découvrent, sous les phrases de la Bible et des Évangiles, un sens imaginaire, grâce à quoi la cosmogonie de nos modernes astronomes et les théories de Darwin sur l'origine des espèces semblent prévues par le Pentateuque et Moïse ; grâce à quoi, Adam devient l'animalité en progrès ; Ève, la faculté d'évolution ; Abel, la force centrifuge ; Caïn, la force

centripète ; Dieu le Père, l'Ensemble des Forces inconnues et la Cause de la vie ; le Fils, l'humanité savante devant ces Forces, et le Saint-Esprit, le simple processus de la mentalité depuis la conscience de l'amibe jusqu'à la philosophie de Hegel ; cependant la Vierge-Mère symbolise l'Identité des contraires, d'où naît l'Absolu ou le Messie, la science future, qui nous ôtera l'ignorance, c'est-à-dire le mal, la douleur et la crainte de la mort, — de la mort, sommeil transitoire, promesse de résurrection sous des formes neuves (microbes végétaux et animaux), afin que l'on se perpétue dans la vie éternelle... Ainsi soit-il !

J'avais trop souvent ouï les faux mystiques de ma génération donner dans ce travers de cabaret et de salon théosophique, pour prêter beaucoup d'attention à de telles paroles. Il m'amusait que le docteur s'évertuât contre mon scepticisme, au milieu de la cohue fleurant le drap mouillé. Sur le seuil de l'église nous nous heurtâmes à la multitude compacte de pèlerins qui chantonnaient timidement les cantiques psalmodiés vers le chœur par les voix claires et tendres des vierges. C'était un spectacle des vieux temps. La houle d'un peuple étrange, peut-être ressuscité, battait les colonnes de cette basilique trop neuve pour les hennins et les coiffes qui formaient l'écume de cet élément humain aux flots innombrables. Fluide, il coulait partout, se tassait dans tous les angles, s'agenouillait sur toutes les dalles, s'adossait à toutes les grilles, s'étageait sur toutes les marches, s'accroupissait dans tous les coins. Telle l'eau de la mer monte dans les creux de la côte rocheuse. Là-bas flambaient les buissons de cierges. Les veilleuses, dans leurs godets écarlates, clignotaient au centre des couronnes planantes. A l'ombre des cornettes, mille faces sexagénaires et résignées, mille figures innocentes et timides marmonnaient perpétuellement, les yeux aux saints des niches. Des souliers à clous grinçaient. Venues de la côte, maintes paroisses assiégeaient les confessionnaux. Pour absoudre sans cesse, les prêtres se relayaient, las et hâves, malgré leurs teints saures de marins ou leurs carrures rustiques. Un à un, les pénitents s'introduisaient dans les édicules de bois, ils énuméraient leurs fautes, et, promptement, étaient pourvus du pardon sacramentel qui les renvoyait, sages et confus, rejoindre ceux prosternés en tas le long des balustrades.

D'abord nous ne pûmes avancer, tant était dense la masse de chrétiens. Madame Le Guenn prétendait atteindre au bénitier. Or le plus proche était bloqué par un bataillon d'hommes en vestes d'azur aux cent boutons de métal. Nu-tête, le chapelet dans leurs mains énormes, poilues, honorées de cicatrices, ces gars ne se divisèrent pas pour faire place. Pétrifiés là, dans leur attitude dévote, ils regardaient l'apparition de madame Élisabeth. Songeaient-ils qu'elle pouvait bien être Dahut, cette fille maudite du roi Gralon, si belle et qui nage au-dessus de la ville pécheresse engloutie près le raz de Sein? Du moins ce fut l'explication que balbutia madame Le Guenn, aimable pour sa jolie parente, même dans la maison de Dieu. Nous n'étonnions pas moins les courtes femmes de l'Armor, embéguinées dans leurs larges capelines à petites fleurs, ni celles qui, assidues à leurs oraisons, contemplaient, pourtant, mon fameux manteau, saluaient le docteur peureusement et s'écartaient sur les genoux, pour qu'il pût enfin tremper les doigts dans la vasque. Ayant offert l'eau bénite aux siens, il ne manqua point de se signer. Comme il pensa faussement que j'en serais surpris, il se pencha contre mon oreille :

— Au nom du Père et des Causes, du Fils et de l'Humanité qui les conçoit, du Saint-Esprit et de l'Évolution qui nous libère de l'ignorance animale...

Quant à moi, qui me pique de politesse envers toutes les croyances, je me signai franchement. Je ne partage pas le dédain de Nietzsche à l'égard du christianisme. C'est une philosophie très saine, à la portée de tous, et qui vaut bien tant de métaphysiques obscures ou contradictoires. La vigueur de l'Église domina l'occident du vieux monde, enfanta sa civilisation et celle des deux Amériques : il est un peu extraordinaire de conclure que c'est là une religion de faibles. Moi, je ne considère que les faits, les faits quantifiables. Or, après la civilisation sémitique d'Isis et l'hellénique de Zeus, celle du Christ a, ce me semble, accompli la plus énorme tâche de nos annales, en convertissant aux lois sociales les barbares des invasions. Cette œuvre n'est pas moins considérable que celle du capital industriel, ce successeur du christianisme et qui transforme aujourd'hui la vie du monde. Voyez-

vous, les prêtres de Memphis, la légion romaine, le clergé catholique et les trusteurs yankees, ce sont les trois grandes élites évidentes qui ont réellement manié et qui manieront les siècles !...

Je m'exténuais à séduire l'intelligence de madame Élisabeth en lui chuchotant ces opinions, lorsque sa fille se blottit contre elle. L'enfant détournait la tête; elle s'effrayait d'une Bigoudine en oraisons : un morceau de sparadrap remplaçait, au milieu de la figure, le nez qu'un chien ou qu'un abcès malencontreux avait dévoré. C'était, au reste, une chose fantastique, cette svelte fille droite dans son corsage noir, aux hiéroglyphes de soie jaune, dans ses lourdes jupes ballonnées autour d'une taille ferme, et qui priait avec toute la ferveur de sa face large, fauve, sans narines. Le contraste entre la vigueur du corps et l'horrible aspect du visage donnait à cette paysanne une singulière apparence de cauchemar. D'autres filles l'accompagnaient. En haut de leurs fronts, une étroite petite mitre de guipure cachait le point où s'attache la chevelure relevée depuis la nuque et lissée par-dessus les passementeries orientales du bonnet. Le Guenn nous instruisit sur cette race de Penmarch et de Pont-l'Abbé, la plus ancienne sans doute de l'Armorique, car elle garde encore la vêture colportée par ses aïeux conquérants, aux âges des invasions celtiques, depuis la péninsule indo-chinoise, où l'on retrouve ces broderies sur les épaules du Cambodge et ces mitres sur les têtes du Laos.

Derrière ces filles qui s'enfonçaient dans le peuple des fidèles, nous nous poussâmes, heurtant des vieilles écroulées sur leurs béquilles, des vieux ébaubis, ébranlés, qui dressaient leurs têtes du moyen âge, glabres et faméliques, entre les velours noirs de leurs encolures. Faces maigres, couturées, rasées, membres lourds et carcasses décharnées, en vestes de céladons, en pantalons collants ou bien en culottes bouffantes et guêtres espagnoles, ils allaient à la file, le chapeau contre le ventre, le rosaire aux doigts gourds; ils allaient vers les chants virginaux de l'autel, qui montaient jusqu'aux altitudes des voûtes successives. Ils allaient aux buissons de cierges incendiés, vers les hautes croix d'argent que les diacres inclinaient par-dessus les mouvements infinis des coiffes blanches, des tiares

noires, des bonnets à paillettes, des roides hennins, des petites mitres empesées. Déférentes et craintives, les paysannes se reculaient au passage de madame Élisabeth. Bientôt madame Le Guenn nous affirma qu'elles la comparaient effectivement à Dahut. La sirène présente n'avait-elle pas une toque de roseaux et d'algues noirs parfaitement imités par un excellent artiste en modes? Sa gaine de caoutchouc enveloppait d'une peau squameuse, brillante, les formes de sa gorge, la souplesse de sa taille, les rondeurs de ses hanches, l'ondulation de sa traîne bruyante... Entre les laideurs de cette plèbe recuite par les sels de l'air et de la mer, sa beauté fine et maîtresse triompha, tout à coup, de façon presque miraculeuse.

Je regardai Le Guenn la contempler, à mon exemple. Vraiment elle glissait, féerique et reine, entre ces dos trapus corsetés de velours, ces croupes accrues par les vertugadins d'autrefois et les plis chastes des grosses robes, ces cous brunis par la longue morsure des saisons agricoles, ces gestes d'esclaves et ces pas ferrés.

Je ne sais encore pourquoi, ni par quelle bizarre divination des faits à venir, je pensai tout à coup que cette créature superbe, riche à souhait, influente par ses alliances, aurait pu secourir la gêne manifeste du docteur Le Guenn, et le mettre à même de renouveler, jusqu'au succès, les expériences interrompues faute d'argent, comme il me le laissait comprendre depuis une heure de dialogue. Animée par le plaisir d'examiner cette foule si étrangère à nos mœurs contemporaines, madame Élisabeth était radieuse, ravie, souriante, affable. Cent idées ingénieuses affluaient dans ses paroles. Chaque type de Bretons, elle l'attribuait exactement à l'art d'un Dürer, d'un Memling, d'un Cranach, d'un Cimabue, d'un Mantegna; et sa mémoire impeccable décrivait les murs des pinacothèques où elle avait salué d'abord les portraits de ces gens rudes et pieux. Madame Le Guenn l'admirait de bon cœur, avec innocence et foi, la renseignait avec empressement sur les caractères des costumes; et elle répétait naïvement :

— Ah! ah! Lisbeth, tu l'aimes enfin ma Bretagne, toute ma Bretagne du moyen âge, toute ma Bretagne souffrante et croyante, toute ma sainte Bretagne... Vois-tu comme le vieux temps ressuscite ici?

De fait, nous foulions aux pieds des familles qui s'arrangeaient sur les marches du chœur pour y passer la nuit, conformément au vœu. A croppetons, des mères s'installaient en berçant les pleurs et les cris de leurs nourrissons effrayés par l'éclat des lumières et les rumeurs de la foule toujours plus dense. Maintenant elle comblait les chapelles latérales, s'accoudait aux autels, s'assoupissait sur les prie-dieu, et s'accotait contre le catalfaque remisé dans une encoignure. Les malades geignaient dans les bras de leurs parents accroupis et silencieux. Les bambins jouaient, en sourdine, à se poursuivre autour d'un pilier, sous le saint évangéliste qui levait deux doigts en plâtre. Mais leurs rires, brusquement, s'évadaient de leurs bouches glaireuses, et brisaient l'harmonie du cantique psalmodié par une équipe de servantes très sages qui gardaient leurs missels ouverts dans leurs mains rouges. Madame Le Guenn répétait parfois un vers de leur litanie et achevait la strophe avec elles. Alors elle ne différait pas beaucoup des choristes, tant sa physionomie était passive et résignée. Son teint pâle, ses mains fines et gantées, sa chevelure terne nouée sous le chapeau brun, ne suffisaient pas à la rendre distincte. Je l'imaginai sous la cornette à brides roides, sous le petit châle amarante, plissé au bas de la nuque, et dans la bure noire à biais de velours. Comment cette pauvre femme timide aiderait-elle le génie de son époux à vaincre l'hostilité du sort et l'indifférence des hommes? Ne préférerait-elle pas qu'il fût un saint pâle des vitraux, les yeux heureux au ciel, et le col tendu vers le glaive du tortionnaire?

« Si je m'appelais Le Guenn, — pensais-je, — je deviendrais l'amant de madame Élisabeth, qui me présenterait à des amis parlementaires, à la société des ministres. Alors je m'assurerais une clientèle opulente. Le sérum Le Guenn guérirait les fils des ambassadeurs, des millionnaires, des boursiers, des actrices... Ce serait une excellente publicité, meilleure que celle de notre compagnie anonyme pour le lancement des produits pharmaceutiques !... »

Je songeais à cela pendant que la veuve admirait le profil du docteur, ses cheveux à demi longs et plats, ses yeux purs de marin, son corps fagoté dans un costume de cycliste, ses

grandes jambes guêtrées comme celles des vieux Bretons. Lui aussi tenait contre sa poitrine un chapeau rond cerné d'un velours, et un chapelet d'agate que sa femme lui avait mis aux doigts tout à l'heure.

— Est-il le Celte parmi les Celtes, hein, ma mère! — disait à madame La Revellière sa bru en extase devant ce type de chouan maladif et mystique.

Nous cheminâmes plus avant. J'abandonnai ma supposition. Ou, plutôt, je la modifiai, m'adjugeant l'espoir de séduire la veuve et d'acquérir, par son entremise, les influences qui me font encore défaut dans le monde officiel. Aussi je me rapprochai de sa fille et de sa belle-mère tout occupées à se réjouir des enfants vêtus, comme les grandes personnes, de robes longues, de tabliers à bavettes, de mitres bigoudines, de hennins, de tiares à la Pontivy, ou de capelines lorientaises. Dans leurs pantalons larges aux chevilles, étroits aux cuisses, les écoliers trébuchaient.

Quand, passé les sacristies, nous parvînmes au cloître, madame Élisabeth ressentit de l'enthousiasme, ainsi que devant une vieille eau-forte dénichée au milieu d'une série d'images vulgaires. De l'ancienne basilique à laquelle fut substituée la bâtisse moderne de style composite et laid, le cloître est demeuré tel qu'au XVIIe siècle, avec sa galerie en quadrilatère, ses piliers trapus, ses arches un peu lourdes, ses stations du chemin de croix encastrées dans les murailles, ses combles d'ardoises que surmonte un clocheton ajouré, son calvaire érigé au centre de la cour. De suprêmes lueurs éclairaient mal les pèlerins qui grouillaient et piétinaient, chapeaux bas, le long du vieux mur suintant. Prosternées sur les dalles humides, maintes familles, les aïeux, le père et la mère, les fiancés, les écolières et les pâtres ânonnaient les oraisons du rosaire devant les tableaux de la Passion. D'autres allaient dévotement s'agenouiller sur les marches du calvaire. Avec précaution, les femmes retroussaient leurs robes pardessus leurs cottes de couleur, avant de prier, de se signer, de piquer une épingle parmi cent autres au socle de la croix, pour marquer leur vœu, selon la coutume. Toute une humble humanité s'ébahit de nous voir envahir son lieu de recueillement, avec la beauté de madame Elisabeth, sa couronne

d'algues noires, mon manteau considérable et mon aisance habituelle, avec la vieille madame La Revellière dont le face à main lorgnait impertinemment les dévots. La jeune Gilberte épelait à haute voix les inscriptions des ex-voto qui relataient les vies protégées par sainte Anne au cours de la campagne de Chine, celles arrachées à la mer furieuse, ou sauvées de trépas divers. Agitant ses mains gantées de blanc, madame Élisabeth ne dissimulait point assez qu'elle oubliait là ses devoirs chrétiens pour ses admirations de touriste. A voix étouffée, brièvement, car il parut un peu gêné de notre désinvolture, Le Guenn nous renseigna. Sa femme crut devoir s'incliner, parmi les paysannes et les pêcheurs, devant la xe station. Son chapeau misérable et mouillé prit place parmi les cornettes éclatantes. Comme toutes les Bretonnes, sa prière finie, elle caressa religieusement de la joue le cartouche et l'inscription sacrée, puis la petite croix fixée tout contre. Alors madame Élisabeth amortit la verve de son érudition architecturale, de ses comparaisons entre les toiles illustres des primitifs et le spectacle réel de ces hennins, de ces pourpoints, de ces physionomies façonnées par les goûts et les pensées des siècles révolus. Il me plut fort qu'elle se piquât de m'éblouir par l'originalité de ses aperçus trop littéraires.

Je poussai les exclamations flatteuses attendues par sa vanité. Elle ne laissa point d'en être ravie. J'attribuais à la dévotion hérétique, mais certaine, du docteur, le mécontentement, qu'il celait peu, de nous entendre ainsi disserter. Des vieillards interrompaient leurs méditations. Des filles levaient sur nous leurs yeux de génisses. Des garçons se dissipaient. Il nous ramena dans la basilique où s'affairaient de jeunes prêtres, qui vendaient des images, conduisaient des paroisses aux confessionnaux assiégés, recevaient les cierges en offrande, encaissaient les trente sous des messes prochaines. Dans la sacristie pleine de monde, plusieurs burettes et des chasubles avaient été oubliées sur les armoires. Assises sur les dalles, des mères allaitaient leurs enfants. Des ribambelles de grandes filles se suivaient, à demi dévotes, à demi rieuses, dans les ombres branlantes de leurs coiffes.

La nef était comble. Contre la table de communion, beaucoup commençaient à dormir, la bouche béante, et le chapelet

aux doigts. Sur le tapis du chœur, nombre de femmes s'asseyaient par compagnies, et d'Ouessantines noires peignées en bandeaux, et de Bigoudines brodées en jaune, passementées, pailletées, mitrées. Leurs paupières, rougies par les vents du large, s'abaissaient somnolentes sur les gerçures des joues. Celle au nez de sparadrap vaguait. Elle guettait de l'œil, avec son amie, une place libre qu'on ne leur offrait pas. Le col ouvert, les mains pendantes, des vieilles ronflaient en tas, sur les bases des piliers. Aux âmes purifiées par l'absolution le Christ envoyait la bienfaisance d'un sommeil réparateur. D'aucuns, courageux, se remuaient. D'autel en autel, ils vidaient toute leur mémoire des oraisons, des litanies et des psaumes. De nouveaux pèlerins affluaient, par tous les tambours des portes latérales. Du coude, ils se frayaient passage dans la masse noire des pénitents. Les paroisses se ralliaient autour de chefs qui levaient leurs mains calleuses, leurs ongles difformes, et puis de l'épaule fendaient la foule, se dirigeaient vers les édifices des châsses d'or, et les bouquets de cierges épanouis. Les yeux s'écarquillaient à l'espoir d'un Dieu visible.

Et les cantiques montaient dans le vacarme mal contraint. Trois mille voix virginales chantaient leur espérance sous la nappe des coiffes candides qui s'étalait depuis le chœur jusqu'au portail béant vers la nuit pluvieuse. Dans son hallier de cierges flamboyants, le Crucifié d'or, au faîte de l'autel, éblouissait la foi de son peuple en extase.

Nous traversâmes difficilement ce peuple dont l'odeur champêtre emplissait la profondeur entière du vaisseau. Le Guenn nous démontra qu'il était impossible de percevoir, sur ces cinq ou six mille figures glabres, d'autre signe que ceux d'une résignation confiante dans la miséricorde céleste. Hommes, femmes, enfants, ils allaient avec la même stupeur de se croire élus par le Supplicié divin pour absorber, puis devenir sa chair nouvelle et son sang de résurrection. Cela se déchiffrait sur tous les fronts têtus, sur tous les masques naïfs ou cruels, sur toutes les grimaces indélébiles façonnées par les bises âpres et les feux ardents du soleil, par les assauts des pluies obliques. Pas une âme ne se différenciait des âmes.

— Moi-même, — avoua le docteur, — moi-même, j'ai

peine à résister. La foi de mes Bretons s'exhale matériellement, quoique invisiblement, d'eux-mêmes, pour me pénétrer, m'enivrer. Curieux phénomène de physiologie biologique! Quels microbes subtils, pareils à ceux des odeurs, s'échappent de tous ces corps, comme les parfums émanent des fleurs, pour transformer soudain mon esprit? L'épidémie de la foi m'atteint, à cette heure. Mes cellules se souviennent d'avoir été transmises en germes par un sang frère de celui qui battait dans les veines amoureuses de leurs ancêtres. Chaque regard d'extase que j'observe me semble exprimer ce que j'éprouve. Mes entrailles, tous mes organes se font plus légers, comme si l'air tout à coup recevait une décuple quantité d'oxygène. Mes poumons respirent, mon cœur bat de la même façon allègre que j'ai constatée lors de mes visites aux cimes du Mexique, sur l'Orizaba. Grâce à l'entraînement du laboratoire, je puis analyser cette brusque modification de mon être. Une force se dégage de cette race, et qui se loge dans mes cellules douées, pour elle, d'une réceptivité singulière. Je note cela, point à point. C'est extrêmement curieux.

Sa femme n'observait point, elle. De tout cœur elle se livrait aux influences. Ses yeux rayonnaient, si elle achevait un cantique avec les filles de Ploemeur, si elle saluait l'autel avec une famille lorientaise. Tantôt elle semblait apercevoir le ciel à travers les arceaux, peut-être translucides pour l'imagination de sa race féconde en légendes; tantôt elle narrait éloquemment des miracles anciens à la petite Gilberte émerveillée, qui finit par copier les génuflexions et tous les signes de croix, devant les autels, les châsses, les statues aux belles auréoles. La ferveur publique gagnait l'enfant. Elle marchait sur la pointe des pieds; elle s'indigna des paroles profanes échangées par sa mère et son aïeule.

Dehors elle ne se permit d'être espiègle qu'au moment où nous eûmes quitté la place et ses boutiques de chapelets, de médailles, de scapulaires, pour longer, sur le flanc de la prairie, les bivouacs des arrivants. A des perches courbées, des gargotières avaient fixé de grosses toiles, en manière d'abri. Là-dessous, des bancs et des tables, improvisés au moyen de planches disparates, accueillaient les buveurs, les buveuses, leurs marmailles. Le cidre coulait des litres dans les bols, entre

les chandelles fichées sur des clous qui perçaient le bois. Devant chacune de ces tentes, cinq ou six grosses pierres contenaient un feu de branches pétillantes et fumantes; une marmite énorme y soufflait bruyamment sa vapeur. La maritorne soulevait le couvercle, plongeait la cuiller pour remplir les écuelles de soupe aux choux, de pain délayé, de viande bouillie. Sous leurs parapluies, les consommateurs s'empressaient autour des éventaires où vacillaient les lueurs des lanternes; des ménagères du pays, là-dessus, divisaient en tranches de longues miches épaisses, partageaient le pâté gras encore figé dans les poêlons. Des sardines grésillaient ailleurs, en plein vent; et leur fumée s'engouffrait dans la coiffe de la cuisinière. La pluie piquait les sauces en sifflant. Des cabarets voisins jaillissaient les rires et les cris de ceux qui fraternisaient devant l'eau-de-vie du comptoir, qui se serraient les mains, qui se frappaient l'épaule, qui s'expliquaient en cognant du doigt les rangées de boutons métalliques cousus aux broderies des vestes. Devant le seuil, on dételait les chevaux : l'eau dégouttait des crinières et des queues blondes.

Il survenait encore de hautes carrioles, pleines de bonnes femmes recroquevillées sous les riflards de coton, et que menaient des gaillards à la blouse ruisselante. Des mouchoirs à carreaux protégeaient les coiffes d'apparat sur les têtes des flâneuses troussées pour entendre, dans les flaques, la complainte des manchots. A tue-tête, les aveugles proclamaient leur infortune, tellement que nous crûmes d'abord à quelques vociférations de querelleurs. Guidés par des enfants, ils se plaçaient sous les lueurs éventées des falots afin qu'on lût les inscriptions de leurs pancartes. Et leurs plaintes lugubrement hurlées se marièrent aux exclamations de la foule déçue : on apprenait que la procession aux flambeaux n'aurait pas lieu. Les prêtres ne promèneraient pas la statue de la sainte sous la pluie ni dans la violence du vent marin. Madame Le Guenn en fut très marrie quand une femme de Belle-Ile l'eut prévenue. Cependant le nouveau chanoine chargé de l'organisation avait fait une neuvaine. Le visage en épouvante, la paysanne suspecta la sainteté de ce dignitaire : pareil mécompte n'était jamais advenu du temps de son prédécesseur; le ciel refusait évidemment la grâce. Madame Le Guenn réprimanda

cette médisante. L'autre secouait la tête par-dessus les plis de son petit châle à franges. Ses mains gantées de gris maintenaient le parapluie contre la rafale pour défendre la coiffe à jours, les bandeaux pommadés, le splendide tablier de lampas prune.

Donc nous ne pûmes contempler la procession nocturne, pour laquelle nous étions tous venus. Nous nous contentâmes de visiter encore une fois la basilique. Les foules s'y pressaient tant que Le Guenn put murmurer à madame Élisabeth :

— Voyez, il y a plus de têtes vivantes que de pierres immobiles dans cet édifice. Ces gens ne sont-ils pas comme celui dont le Christ a dit : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église »?... Et voyez encore ces attitudes d'Orient, ces femmes de Pontivy assises à terre, leurs fronts chargés de leurs tiares assyriennes, leurs mains qui tâtent le chapelet avec le geste fataliste des musulmans accroupis sur le sol de la mosquée. J'ai longtemps admiré cette attitude et ce geste à Beyrouth...

Sans me rendre bien compte, j'ouïs que la voix de madame Élisabeth se faisait, pour lui répondre, plus mélodieuse et plus tendre. J'eus le premier soupçon d'une intimité secrète, peut-être dangereuse, entre eux. D'ailleurs Le Guenn avait parlé fiévreusement, plus fiévreusement que ne l'exigait la matière assez banale de ses remarques. Je me dis que les mots n'étaient pas en rapport avec le sens des inflexions. sûrement voulues. Ce ne fut qu'un instant de sagacité : aussitôt je me persuadai que le veston défraîchi et les manchettes usées de mon ami Le Guenn ne pouvaient convenir à l'élégance raffinée de sa parente, et qu'un homme de son espèce ne songeait guère à tromper sa femme. D'autant que madame Le Guenn n'était point difforme, ni laide, mais un peu sévère d'aspect, un peu terne de peau, un peu neutre de manières. Mon impression calomnieuse ne persista point. De l'incident, je tirai cette conclusion, tout simplement, qu'une jolie créature, avec une voix si mélodieuse, devait certainement chérir les exercices de la volupté. Je me prescrivis de lui faire la cour, à tout hasard, n'en dût-il résulter que d'être son ami, et d'obtenir, par là, mes entrées dans son monde.

Une photographie de vieille personne étendue sur son lit

de mort décorait ma chambre : je me déshabillai, substituant à ce fâcheux emblème, dans mon esprit, l'image précieuse et riante de madame Élisabeth. En dépit de mon souhait, le sommeil n'évoqua point ses charmes : je dormis sans rêve, comme d'habitude.

Le lendemain, au réveil, je profitai d'une lucidité parfaite pour me convaincre que les expériences du docteur et les mérites de madame Élisabeth justifiaient le voyage de Belle-Ile. Quand je l'eus rejointe à table, l'éclat délicieux de sa figure accorte, la joie de ses yeux clairs, l'aisance harmonieuse de ses gestes, les malices dont elle moqua mes manies de gourmand, tout acheva de me déterminer.

J'avisai Le Guenn de mon intention : je ne croyais pas inutile, en vérité, un séjour à Keryannic qui me permettrait de fournir à ma compagnie une note précise, complète, sur le sérum du typhus. Le morne visage de madame Le Guenn s'illumina. Prête à communier, elle ne mangeait pas. Elle voulut savoir le jour, l'heure de mon arrivée. Madame Élisabeth exagéra presque la satisfaction commune. Mais je démêlai que si ma présence à Belle-Ile semblait devoir lui être agréable, mon désir de procurer une commandite aux travaux du docteur lui semblait aussi le plus louable de mes projets. Cousine de ce ménage à peu près pauvre, elle se réjouissait de l'aubaine possible. Étais-je autre chose pour elle que le porteur d'une nouvelle favorable à ses protégés? Malgré ma prudence ordinaire, je laissai trop se développer, parmi mes commensaux, l'espoir de la commandite. Trempant leurs tartines dans le café au lait, ils me décernèrent mille éloges. Tout à coup le docteur se rappela plusieurs aventures de notre jeunesse au quartier latin, et les commenta de la meilleure façon pour mon honneur. A madame Élisabeth il vanta mon savoir, mes études dans le laboratoire de biologie dirigé par le professeur Duvalon, aujourd'hui membre de l'Institut. Il me fournit l'occasion de pérorer à mon avantage devant la veuve. Je plaignis la faiblesse de ce pauvre homme qui, la veille, s'ingéniait à me faire comprendre la froideur de ses sentiments à mon endroit, et qui, aujourd'hui, dans l'attente de quelque argent, s'efforçait de découvrir mes vertus les plus

mystérieuses. Fallait-il que sa misère le harcelât! Même il amadoua madame La Revellière en ma faveur. La jeune Gilberte daigna me répondre et ajouter à ses monosyllabes plusieurs syllabes en surcroît. Elle toléra mes avis sur la façon de mettre au point sa jumelle photographique. Elle finit par condescendre jusqu'à m'interroger sur le rôle de l'iris artificiel propre à modérer le jet de la lumière contre la plaque sensible. Car le soleil, lentement, se dégageait des brumes. Il attirait hors des auberges les pèlerins. Devant les fenêtres de la salle à manger, ils défilèrent, s'appelèrent; plus heureux, ils accueillirent les invites des marchandes qui étalaient les couleurs et les métaux de leurs bagatelles sur les éventaires abrités de toile. L'écarlate de l'andrinople brilla plus vivement aux frises des baraques. Gilberte oublia tout à coup sa mine offensée, et demanda que l'on sortît. Déjà madame Le Guenn nous avait quittés pour la grand'messe.

Avec ses filles vendeuses de cierges, d'images et de chapelets, avec ses monstres mendiants, ses aveugles hurleurs, ses manchots brandissant leurs moignons, ses béquillards tendant leurs chapeaux informes, ses pèlerins nu-tête, — quelques-uns nu-pieds, conformément au vœu, — ses dévotes aux somptueux tabliers d'azur et d'émeraude, d'aventurine, avec ses hommes aux longues jambes rayées et aux vestes rehaussées de velours, avec ses enfants vieillots, tout le cours de la foule nous charria jusqu'à la Fontaine miraculeuse, jusqu'aux deux vasques et à la piscine qui flanquent trois bases de la pyramide. Là s'élève au ciel la statue de la Vierge-Mère et de sa vénérable éducatrice.

Gilberte braqua l'objectif sur les Bretons, qui s'imbibaient les yeux d'eau salutaire. Des aïeules, d'une main tremblante et rousse, se lavaient les rides. A genoux, un père et une mère mouillaient, en priant, les paupières de leur bébé blême, à demi mort. Il les vexait un peu qu'on les examinât. Le déclic de l'appareil les distrayait de leurs oraisons. Continuant de les réciter, ils ne s'en intéressaient pas moins à cette fillette qui, court-vêtue de drap beige et campée sur les courbes de ses fines jambes en bas gris, fixait l'instant de leurs attitudes. Ils semblaient ne pas comprendre que leur acte fût rare et singulier, et que nous eussions des motifs pour en vouloir

garder un souvenir perpétuel. Madame Élisabeth s'étonnait qu'ils n'eussent pas de colère contre nous. Plutôt paraissaient-ils admettre mal que nous prissions plaisir, ainsi que différents touristes, à les contempler, pieux et sincères. D'autres arrivaient par groupes. Les hommes ôtaient leurs chapeaux pour remplir, s'étant signés, leurs bouteilles à cidre avec le liquide merveilleux. D'aucuns délaçaient leurs chaussures, et plongeaient dans le bassin leurs pieds tout recroquevillés, leurs ongles gibbeux, fendus ou incarnés. Trois jeunes filles de Pontivy humaient la boisson d'une vasque en ayant soin d'écarter les guipures de leurs larges manchettes, et les voiles de leurs tiares neuves. Tour à tour les familles se succédaient, piétinant la flaque de la piscine, buvant aux conques de pierre, recueillant le jet de la fontaine sur leur mouchoir pour humecter leurs ophtalmies. Simplement elles accomplissaient le rite ancien avec des âmes de confiance et d'espoir.

Je ne pus m'empêcher de dire que la publicité de notre compagnie produisait des résultats moindres, et que le Régénérateur Guichardot devait être avalé par les malades avec moins de foi. Pour guérir plus d'hommes, pour sauver plus de vies, Le Guenn eût souhaité que le médecin fût revêtu d'un sacerdoce par la religion, et que, du haut de la chaire, il pût recommander le miracle véritable, en rendant grâces aux Lois inconnues d'avoir nécessité ce phénomène bienfaisant de la nature, en rendant grâces à leur esprit créateur, ce Dieu que les peuples adorent sous les formes diverses inventées par leurs imaginations fertiles. N'eût-il été le mari d'une épouse exemplaire, lui-même, au lendemain de sa découverte prochaine, une fois la réussite assurée, le docteur eût, volontiers, prononcé les vœux monastiques. Sa parole alors eût joint à l'efficacité du sérum le prestige de la consécration. Quelle aide apporte à la volonté de guérir l'énergie d'une ardente foi ! Dans les hôpitaux des colonies, n'avait-il pas vu échapper aux pires fièvres des matelots qui jugeaient leur médecin savant et paternel, tandis que périssaient en grand nombre ceux que le thaumaturge à trois galons n'avait pas su convaincre de ses mérites, souvent réels? Au reste, les pénitents de Lourdes ne parviennent-ils point à se traiter excellemment par la seule force de l'auto-suggestion, sans le

secours de la pilule ni du cachet? Le Guenn nous certifia qu'il recommandait à ses épileptiques de Belle-Ile les pèlerinages, l'assiduité aux pardons. Certes il avait obtenu des cures heureuses par l'hydrothérapie et les bromures. Néanmoins, Sainte-Anne-d'Auray, Saint-Jean-du-Doigt, Sainte-Anne de La Palue avaient amendé l'état de pauvres êtres en proie aux affections nerveuses et rebelles aux formules de la pharmacopée. Aussi, par les deux méthodes combinées de la suggestion religieuse et la thérapeutique ordinaire, il traitait les maux du grand sympathique avec un succès notable.

Il salua même une de ses malades qui se pressait dans le dos, entre la guimpe et l'épiderme de la nuque, un mouchoir abondamment mouillé. Le paradoxe m'amusait, comme une affectation d'ironie drôle envers les doctrines solennelles de la Faculté. Loin de nier la puissance parfois inespérée des remèdes que nous inventons les uns et les autres, nous n'ignorons pas néanmoins que leur effet demeure variable, précaire et, chose étrange, transitoire comme l'engouement qu'ils suscitent. Madame Élisabeth, elle, prenait au sérieux cette collaboration magique du prêtre et du médecin. Elle la défendait contre le scepticisme trop net et un peu borné de sa belle-mère, qui en était aux tournures d'esprit introduites dans l'aristocratie bourgeoise par les disciples du positivisme.

Le Guenn n'eut guère de peine à lui démontrer que, si la fontaine miraculeuse de Sainte-Anne était véritablement inefficace, le peuple celte se fût lassé, en deux siècles, d'y venir puiser. La multitude augmentait encore. Les individus s'unissaient ; les familles se confondaient et s'embrassaient ; les groupes s'aggloméraient autour de personnages taciturnes qui marchaient, le parapluie sous un bras, la miche sous l'autre. Les paroisses se formaient pour un cortège, avec les femmes portant les mêmes coiffes, les hommes parés des mêmes vestes à la Watteau, noires, bleues ou blanches, couleurs gaéliques. Plus criardes, les marchandes offraient les pains, les scapulaires, les sardines grillées, les images saintes, les pâtés et les rosaires de leurs baraques, à cette masse en mouvement qui nous étreignit dans ses méandres. Madame Élisabeth, que le son de ses propres jaseries choqua parce qu'il détonait dans le grave murmure du peuple en piété,

madame Élisabeth interrompit ses remarques de dilettante vaniteuse. J'appréciai qu'elle rougît de son bavardage et s'en offensât, mécontente d'elle-même. Elle eut un moment de beauté pudique tout à fait adorable, quand, sur le visage de Le Guenn, elle eut déchiffré un blâme moqueur. Ensuite, elle nous dit tout bas que cette nation pensait en dedans et ne livrait rien de ses réflexions. Les seuls propos entendus autour de nous, depuis la veille, n'étaient que des compliments de salutation ou des maximes relatives aux incartades fâcheuses du climat. De cette religion qui les attirait tous au parvis de Sainte-Anne les Bretons ne s'entretenaient guère. Leur prudente piété semblait craindre d'être trahie par le langage.

Nous retournions vers la basilique, entraînés par nos voisines aux larges dos et nos voisins aux coudes combatifs. Sur les marches du portail, les bannières de la procession commençaient à luire. Bientôt les cuivres bosselés de la fanfare, la grosse caisse, un essaim d'abbés nu-tête et affairés, un peloton de jouvenceaux décorés d'un sacré-cœur en broderie, se précipitèrent, repoussèrent les enfants curieux. Un hymne grêle s'envola de la nef béante, et la procession sortit entre les fidèles agenouillés sur les marches. Avide de voir la châsse et son baldaquin doré, la cohue nous bouscula. Moins haute que son parapluie, une petite fille se glissa devant madame Élisabeth et se clapit dans ses jupes. Je faisais îlot juste au milieu d'une famille ouessantine, dont les yeux clignaient, comme sous la brise de mer, au spectacle de la musique, des oriflammes, des chantres en surplis, de l'évêque mitré, de sa crosse orfévrée, des chanoines portant l'hermine, du deuxième évêque majestueux et corpulent, du troisième, brun comme un marin, de toute la série de Bretons baisant leurs chapelets, croisant les bras, fermant les paupières sur le souvenir de la communion récente.

Immense et neuve, l'église élevait aux nues la statue géante de sainte Anne, qui regardait mugir à ses pieds la ferveur des chrétiens, toute une nation de fermières noires aux coiffes blanches qui pullulaient hors des colonnes et des murailles retentissantes, parmi les sons des bugles, les versets des chantres, le tonnerre des tambours et les pointes des cierges éteints. Beaucoup bayèrent à la sainte comme si le

miracle devait se produire. Sans doute, ils attendaient qu'elle s'animât, qu'elle descendît de là-haut par le chemin des airs avec la Vierge, pour les aimer de plus près, pour toucher les blessures des âmes et prononcer les paroles qui guérissent toutes les peines secrètes, toutes les lassitudes enfouies derrière les figures ridées, les rictus douloureux. A mon côté, Le Guenn lui-même tourna la tête vers la statue couronnée de soleil. Il demeura quelques secondes en extase, saisi par l'enthousiasme sourd et vigoureux de sa race devant l'espoir du ciel. Observait-il, demi-croyant par la force des atavismes et demi-sceptique par les conseils de la science? Madame Élisabeth l'examinait. Nous échangeâmes une idée muette en hochant la tête : il nous parut loin de nous, reculé soudain au fond du passé sous la bénédiction épiscopale de deux doigts hiératiques et rustiques, ornés d'une améthyste. Je ne sais pourquoi, mais il me sembla que je triomphais, qu'entre madame Élisabeth et ma sardonique personne venait de s'établir une complicité intime. Elle dura même. Car presque aussitôt nous aperçûmes, au nombre de celles qui suivaient la châsse et les chantres, madame Le Guenn, plus pâle que de coutume, transfigurée par la grâce de la communion. Elle s'avançait, le justaucorps sanglé sur des formes de grande fillette, les cheveux blonds noués sur la nuque frêle et les mains unies sur le livre d'heures. Son mari la contempla, nerveux, presque larmoyant. Elle le discerna parmi la cohue pieuse. Son œil pur affirma qu'elle l'aimait avec toute la force même du Dieu inclus dans sa chair. Encore une fois la même idée unit aux miens les regards expressifs de madame Élisabeth. En silence, et d'accord pourtant, nous mesurions cet amour vrai d'une épouse chrétienne pour l'élu de sa vie.

Aujourd'hui je me rappelle très bien que l'évidence de cette affection troubla le teint de la belle veuve. Mais alors je m'assurai seulement qu'un sujet de conversation m'était échu, grâce à quoi désormais il me devenait loisible d'entretenir à l'écart, sans impertinence, celle que du moins je voulais feindre de séduire, si je ne pouvais la séduire. Parlant des Le Guenn et de leurs sentiments, j'allais tenir le moyen de poursuivre ces dissertations équivoques sur l'amour

qui ne manquent jamais d'affaiblir la vertu des imprudentes disposées à les entendre. Cela me satisfit à l'extrême. Par un signe je la fis complice de mes manœuvres en l'invitant à considérer les mouvements du docteur qui s'écartait de nous. Madame Élisabeth s'étonna de laisser surprendre ses pensées secrètes, avant d'avoir prononcé deux mots. Elle parut toute gênée. Une superbe rougeur qui fardait ses joues et jusqu'aux pétales de ses paupières me décela son émotion de sentir son âme ainsi dénudée. Cela servait au mieux mes intentions : elle reconnaissait mon pouvoir de m'immiscer dans son esprit. D'ailleurs les élans de la foule nous bousculèrent et nous ôtèrent le loisir de la réflexion.

Pour marcher non loin de la châsse, et pour aspirer l'atmosphère illuminée par sa dorure bénite, tous les fidèles se coudoyaient, se poussaient, se bourraient. Dans ce troupeau formidable et confus, le docteur plongea, complètement oublieux de nous. Malgré les résistances brutales de la foule, il s'obstina pour se maintenir en vue de sa femme qui lui souriait pas à pas. Il subit les horions, il écarta brusquement un pâtissier et sa corbeille de brioches, deux garçons roux obstinés à s'approcher de la relique, maintes filles empotées dans leurs gros jupons de drap. Nous eûmes toutes les peines à le suivre sur la place et dans la prairie, à contourner, derrière lui, les deux escaliers adverses de la *Scala Sanctorum*, et la tribune du reposoir tendue de pourpre. Nous pûmes enfin le joindre quand la multitude se fut soudain ruée sur les genoux.

Alors son geste presque impérieux de la main nous contraignit à garder le silence. Debout au milieu de mille dévots écroulés là, il se demandait apparemment pourquoi l'influence mystique de sa race le ressaisissait plus fort. Ainsi que tous, il semblait attendre, à cette minute, un miracle promis. Hommes, femmes, enfants ouvraient largement leurs yeux, en répondant aux litanies des chantres. Et tous regardaient la châsse, comme si la statuette de la sainte devait tout à l'heure s'animer, étendre les bras, dire les paroles de pardon pour tous les péchés connus et inconnus dont le châtiment avait torturé ces âmes timides et souffrantes, assommé ces corps lourds, raviné ces visages peureux, dégarni ces fronts de vieillards rachitiques, abruti ces faces rondes

d'écoliers tondus. Et les lèvres se hâtaient davantage pour multiplier les oraisons. Et les doigts égrenaient plus vite les chapelets d'os, les chapelets de buis, les chapelets de cuivre. Et, sous les milliers de coiffes éblouissantes, les paupières blêmes ou flétries battaient plus vite contre les regards anxieux de cette chose divine attendue par tous les rêves, par tous les espoirs, au fond des campagnes, dans les chapelles, dans les églises.

Alors madame Élisabeth dit à sa belle-mère que chacun de ces Bretons perdait, en ce moment, son âme individuelle, qu'une âme totale, immense, une seule âme de foi émanait de tous ces êtres ivres de Dieu, qu'ils étaient un seul esprit, sensible, sinon visible, dans l'air vif secouant les brides empesées des coiffes et les longs velours des chapeaux. L'illusion se déterminait; moi-même, je me plus à l'affermir. Je récitai à ces dames la maxime de Nietzsche : « Ce n'est qu'un préjugé moral de prétendre que le vrai a plus de valeur que l'apparence... Il n'y a point de contradiction essentielle entre le vrai et le faux... Ne suffit-il pas d'admettre des degrés dans l'apparence, en quelque sorte : des ombres plus claires ou plus obscures..., des *valeurs* diverses pour parler le langage des peintres? Pourquoi le monde *qui nous concerne* ne serait-il pas une fiction?... Et, dès lors, pourquoi chasser certaines fictions, introniser certaines autres?... » Et je louais le docteur de goûter la fiction religieuse jusqu'à pâlir, et jusqu'à s'incliner très bas au passage du cortège. De même il goûtait, à l'ordinaire, la fiction scientifique jusqu'à se menacer de mort par l'abus des veilles et de l'étude.

Madame La Revellière, en bonne républicaine, haussa les épaules. Elle réclama la vérité pure de Voltaire. Je lui répondis que c'était une chose bien délicate à définir entre tant d'autres vérités plus anciennes et plus nouvelles, entre celles d'hier et de demain, celle de Pascal, et celle de Darwin... Mais brusquement la foule autour de nous surgit, se redressa, s'élança vers la procession remise en marche. Ses flots nous enlacèrent, nous portèrent, tarabustèrent le chapeau de mademoiselle Gilberte indignée, puis me séparèrent de madame Élisabeth, m'étouffèrent et m'enlevèrent, me rejetèrent vers la châsse où l'âme de la race affluait dans un formidable appétit de miracle, l'appétit des vivants et celui des

ancêtres morts qui s'exaspérait par les cœurs, qui s'empressait par les membres de leur descendance éperdue.

Sous le soleil de midi radieux, cette humanité frénétique se poussa vers l'église, aux sons de la musique, à l'abri de ses bannières rouges, de ses bannières blanches, de ses oriflammes, de ses croix d'argent et d'or. Une ruée terrible nous charria vers les colonnes du portail. Précipités en avant, pétris par ces mille bras, écrasés contre les flancs des femmes. creusés par les poings des enfants, suffoqués par les odeurs du linge rance et du drap humide, tantôt immergés entre les dos de colosses, tantôt émergeant par-dessus les épaules de pygmées, nous fûmes crachés comme l'écume d'une vague sur le roc de la muraille, près de la porte enfin atteinte par la châsse brillante, les évêques bénissants et les cuivres qui retentissaient. Nous fûmes avalés par la nef béante que le tumulte remplit. Les enfants pleuraient. Foulées, cognées et piétinées, les vieilles braillèrent de leurs pauvres bouches édentées, de leurs lèvres violâtres, sans qu'eût pitié l'élan du peuple hagard. Avec la Bigoudine au nez de sparadrap, la face livide du docteur Le Guenn apparut, près de sa femme pâle qui voulait voir aussi le prodige éclater là-bas, dans l'ombre mangeant la flamme des cierges, vers le maître autel où Dieu, sans doute, allait resplendir pour les douleurs des étouffés et des écloppés, des mendiants hurleurs, des manchots vigoureux, de toute la multitude hérissée sur les pierres saintes.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LETTRES

A

GEORG BRANDES[1]

XI

Dresde, 30 avril 1873.

Cher Brandes !

Vous avez certes le droit de vous plaindre de ma lenteur à vous répondre. Une chose peut m'excuser : depuis que nous nous sommes vus, je n'ai guère quitté la plume sauf pour manger et dormir.

Je vous remercie infiniment des livres. J'ai lu *Ladislas Bolski* avec un vif intérêt. Pourtant l'exposition que vous m'aviez faite verbalement du sujet avait produit sur moi une impression tout aussi forte que la lecture de l'ouvrage.

Mais le livre de Stuart Mill[2] ! Je ne sais s'il m'est permis d'exprimer une opinion sur une matière où les connaissances spéciales me font défaut. Cependant, quand je songe que certains auteurs écrivent sur la philosophie sans connaître Hegel et la pensée allemande, il me semble que bien des hardiesses sont autorisées. Je vous avouerai donc franchement que je ne discerne aucun progrès, aucun avenir dans les théories de Stuart Mill. Il m'est incompréhensible que vous ayez pris la peine de traduire une œuvre dont le pédantisme rappelle

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

2. *La Morale utilitaire*; — traduction de G. Brandes.

Cicéron et Sénèque. C'est ma conviction que vous eussiez écrit vous-même un livre dix fois meilleur dans la moitié seulement du temps consacré à la traduction. Je crois aussi que vous avez bien tort de mettre en doute l'affirmation de Stuart Mill que toutes ses idées lui viennent de sa femme. — Un jour, dans une conversation, vous dîtes que la philosophie allemande avait pour objet la définition des concepts, tandis que la philosophie anglaise se proposait la démonstration des lois des phénomènes. Votre remarque me rendit curieux de lire les philosophes anglais. Or il ne me paraît pas que Stuart Mill ait résolu le problème indiqué par vous. Les « phénomènes » sont autre chose que des apparences et des contingences. Il se peut que cet ouvrage témoigne d'un esprit pénétrant et fin; mais si c'est là de la science, *l'Éthique chrétienne*[1] est aussi un livre scientifique. Je n'ose développer davantage ces idées sur le papier; mais je me propose de soutenir oralement mon opinion.

Je me réjouis de lire votre livre sur l'école romantique allemande, comme aussi de vous revoir. Mais où nous reverrons-nous? Je ne pourrai me rendre à Munich cet été. Ne pourriez-vous passer par Dresde? Je partirai d'ici vers le milieu de juin pour Vienne, où je resterai jusqu'à la fin de juillet. Voyez s'il vous est possible de faire concorder votre itinéraire avec mes projets.

Notre ami commun Adolphe Strodtmann a mal pris mon poème : *Signaux du Nord*. Je lui avais écrit au sujet de la préface de son livre, où il appelait ce poème une insulte à l'Allemagne. Dans sa réponse, il exprima son étonnement que j'eusse l'intention de laisser ignorer en Allemagne ce que j'écrivais dans les journaux danois. Je laissai tomber cette affaire. Naturellement, il m'est indifférent qu'on ait connaissance en Allemagne de ce que je publie en Danemark ; mais je proteste contre de fausses interprétations des choses que j'écris. Le poème en question renferme une raillerie qui n'est pas dirigée contre l'Allemagne. Je vois dans nos propres pays trop de choses qu'il me paraît utile de railler, pour que je me donne la peine de railler les Allemands. — Assez causé

1. Ouvrage de l'évêque luthérien danois Martensen.

aujourd'hui du livre de Strodtmann, sur lequel je vous ferai maintes réflexions de vive voix.

Donc venez bientôt! Votre arrivée sera saluée avec joie, en dépit de nos divergences d'opinions. Dans tous les cas, ne me laissez pas sans nouvelles de vous; je vous promets de répondre plus ponctuellement, car je puis à présent mieux disposer de mon temps.

Amitiés de ma femme et de

votre tout dévoué

HENRIK IBSEN

XII

Dresde, le 8 septembre 1873.

Cher Brandes!

Il y a juste un an que nous nous promenions ensemble à Dresde. Après avoir circulé sans repos tout l'été, je suis de nouveau installé dans mon habitation d'hiver et je pense chaque jour aux semaines de l'an passé où votre présence apportait la vie et la diversité dans notre existence retirée. Aussi je vous adresse aujourd'hui quelques lignes afin d'apprendre tout au moins où et comment vous vivez. Car j'ignore l'un et l'autre.

... J'ai passé deux mois de l'été à Vienne, comme membre du jury des Beaux-Arts; ensuite j'ai vécu quelques semaines à la campagne en Saxe. Pendant tout ce temps je n'ai pas eu l'occasion de lire nos journaux, et mes relations épistolaires avec le Danemark et la Norvège se sont bornées à des lettres d'affaires. J'ignore complètement ce que vous faites, où vous vous trouvez. Apprenez-moi, avant tout, où en est votre ancien projet d'un séjour prolongé en Allemagne.

Il y a une infinité de choses dont je voudrais causer avec vous; cela ne peut se faire «à fond» qu'oralement. Bien des signes, ce me semble, présagent du nouveau. Que dites-vous de cette fièvre de pèlerinages dans la France de Renan? Là-dessus, comme sur beaucoup d'autres choses, je ne m'étendrai pas, par crainte de m'exposer à être mal compris.

J'attends chaque jour mon nouveau volume[1] et suis dans l'anxiété au sujet de ce que vous en direz. De Norvège on m'écrit que Björnson — bien qu'il ne puisse le connaître — l'a qualifié d'« écrit athée », en ajoutant que je devais naturellement en arriver là. Je n'ai cure de rechercher ce qu'est ou n'est pas le livre. Je sais seulement que j'ai eu la forte vision d'un fragment de l'histoire de l'humanité ; j'ai voulu reproduire ce que je voyais.

Je veux espérer que ma lettre vous parviendra, en quelque endroit que vous vous trouviez ; si cet espoir se réalise, donnez-moi promptement de vos nouvelles. Mais voulez-vous me donner une joie plus grande encore? Venez en personne.

Et maintenant adieu de tout cœur et — si vous me le permettez — un amical souvenir à votre frère de

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XIII

Dresde, le 16 octobre 1873.

Cher Brandes!

Dans votre dernière lettre vous exprimez votre étonnement que je ne vous aie pas dit un seul mot de la seconde partie de votre histoire de la littérature, que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'été dernier. A cela je répondrai que mon étonnement n'est pas moins grand, car je croyais fermement vous avoir écrit en détail au sujet de ce volume peu avant mon départ pour Vienne. Il faut néanmoins que j'aie négligé de le faire ; je vous prie instamment de me pardonner ce manque d'attention.

Vous paraissez incertain de l'impression qu'a pu produire sur moi le livre. Cher Brandes, si je n'étais absolument sûr que ce doute n'est pas sérieux, je vous aurais répondu aussitôt. Vous devez bien penser que j'ai reçu du second volume la même impression que du premier. Vous savez que je considère votre œuvre comme faisant époque dans notre vie

1. *Empereur et Galiléen.*

intellectuelle. Cela sera reconnu dans les pays scandinaves, mais peut-être dans quelques années seulement. Vous dites que les journaux en Danemark ont tué le livre par le silence; d'autres Danois m'ont tenu un langage très différent. Il se peut que les journaux n'en aient pas parlé ; mais il n'est pas exact qu'ils aient réussi à le tuer au moyen de ce silence. Je m'expliquerais sans trop de peine que la seconde partie n'eût pas soulevé la même tempête que la première, car elle n'attaque pas aussi directement ce qui nous est propre. Mais on ne pourrait à ce seul indice juger de son action occulte. Il n'est d'ailleurs nullement besoin que je vous dise tout cela : votre sens critique suffit pour vous en avertir. C'est pourquoi je n'ai pas éprouvé le désir de vous consoler en cette occurrence. Je comprends fort bien que le découragement s'empare de vous parfois, entouré que vous êtes d'esprits étroits. Mais je sais aussi que vous avez des heures radieuses où vous voyez avec sérénité de quel côté est le bon droit et ce qui doit un jour se réaliser.

Voilà ce que je tenais à vous dire brièvement. Je ne me sens pas qualifié pour émettre des critiques, qui seraient sans valeur à vos yeux, puisque la compétence me manque. Vous avez en moi un lecteur heureux et reconnaissant, rien de plus.

Travaillez avec confiance à la suite. Je crois que le moment est propice. Un coup d'œil en arrière sur le développement de la culture scandinave nous apprend que nous ne marchons pas toujours de front avec les grands peuples civilisés. De temps en temps, ceux-ci prennent une avance sans que nous nous en apercevions. L'Europe se révèle alors à nous brusquement. Une surprise de ce genre ne peut se faire attendre longtemps encore. Aussitôt tout le monde chez nous comprendra votre livre, et chacun prétendra l'avoir toujours compris. Le revirement se fera tout d'un coup et l'ouvrage sera adopté d'emblée.

Quand vous recevrez ces lignes, vous aurez probablement entre les mains *Empereur et Galiléen*. L'agitation à l'étranger donne à l'œuvre un caractère d'actualité que je n'avais pas prévu.

Puis-je vous prier de remercier votre frère de la visite qu'il

se proposait de me faire à Vienne? Je regrette vivement d'en avoir été privé. Il me serait très agréable de voir l'un de vous deux à Dresde.

Cordialités de

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XIV

Dresde, le 20 avril 1874.

Cher Brandes!

... Je n'ai pas répondu à votre lettre antérieure concernant le périodique projeté, pour la raison que j'étais indécis quant aux termes et à la forme de la réponse. Je voyais bien qu'il ne s'agissait pas simplement d'un oui ou d'un non. Pour être sincère — et je voulais l'être — j'eusse dû en dire beaucoup plus long. Mais cela aurait pu se faire bien mieux oralement. C'est pourquoi j'attendais, dans l'espoir de vous voir sous peu ici. Cet espoir ne paraissant pas près d'être réalisé, je ne veux pas taire plus longtemps mon sentiment sur cette affaire. Ne m'en veuillez pas de ma franchise!

Vous et votre frère avez formé le projet de publier un périodique. Quelle sorte de périodique? — scandinave ou danois? Les littérateurs danois désirent trouver des lecteurs et des abonnés dans tous les pays septentrionaux, mais ils vivent dans l'atmosphère de Copenhague et n'en connaissent pas d'autre. Les discussions dans votre presse quotidienne et dans vos revues roulent uniquement sur des questions qui sont à l'ordre du jour chez vous. Seules les luttes politiques, philosophiques et autres, qui ont pour théâtre votre pays, ou, plus exactement, Copenhague, vous semblent dignes d'intérêt. Au fond, vous ne connaissez que celles-là dans toute la Scandinavie. Par contre, vous êtes assez bien renseignés sur l'étranger. Pour ce qui est des particularités du génie norvégien, c'est presque une grâce qu'on leur fait en Danemark chaque fois qu'on leur permet de se manifester dans la littérature. Est-on bien disposé à leur égard, on croit devoir s'en excuser. Au cas contraire, on raille, toujours dans la convic-

tion que ce qui porte la marque danoise doit servir de règle. Que savent les Copenhagais de notre situation intérieure, de notre politique et de nos politiciens? Rien. Les Norvégiens et en partie les Suédois, sont au courant de vos affaires ; vous ignorez presque tout de ce qui nous intéresse. L'ignorance des gens de Copenhague à l'égard des choses scandinaves n'est égalée que par leur orgueil.

Telle est, réduite au millième de ce que j'avais à vous dire, la raison pour laquelle les périodiques copenhagais ne peuvent subsister. Deux millions de Danois ne suffisent pas pour faire vivre une revue. Si vous voulez fonder quelque chose de durable, dépouillez-vous de votre morgue coutumière : elle vous fait oublier qu'il existe quatre millions de Suédois, deux millions de Norvégiens, un million de Finlandais, — sans compter la colonie scandinave d'Amérique, presque aussi nombreuse que la population finlandaise. — En tout, près de dix millions d'âmes. Renoncez à l'exclusivisme qui règne dans vos murs. Écrivez pour nous tous, et je serai des vôtres. Mais, à vous parler franc, je ne trouve pas qu'il vaille la peine de contribuer à une littérature qui ne s'adressera qu'à la population enfermée entre vos fortifications et aux habitants de vos faubourgs.

Je sais bien que vous faites sur beaucoup de points de l'opposition à l'esprit de chez vous. Malgré cela, vous en subissez, à votre insu, l'influence. Le premier volume de votre histoire de la littérature signale l'étroitesse de vues chez les Copenhagais, mais s'occupe peu de la masse des Scandinaves ; vous examinez spécialement des tendances littéraires et artistiques propres à votre ville. Mon avis est que dans le Nord aussi bien que partout ailleurs un écrivain doit, pour être écouté, se garder de limiter son champ d'action.

Veuillez, cher Brandes, considérer ceci comme une amicale invitation à me rejoindre à Dresde, afin que nous puissions concerter notre plan de campagne. Il ne faut pas abandonner le projet d'un périodique. Mais il est indispensable que celui-ci soit créé avec un programme plus large que n'en avaient les revues danoises antérieures, si vous voulez qu'il donne à vos idées une retentissement mérité et vous assure une existence agréable, dépourvue de soucis.

Je n'aborderai pas aujourd'hui les multiples autres questions. Pensez à ce que je viens de vous dire ; écrivez bientôt à

votre toujours dévoué

HENRIK IBSEN

XV

Dresde, le 30 janvier 1875.

Cher Brandes !

Pour vous convaincre — quoique, au fond, vous ne deviez pas avoir de doute à cet égard — que vous êtes particulièrement favorisé des dieux, je mets de côté toute autre occupation et je réponds à la lettre que j'ai reçue de vous hier.

Je vous suis très obligé de l'envoi de quelques numéros de la revue que vous publiez avec votre frère. J'y ai trouvé beaucoup de choses qui m'ont vivement intéressé. Mais mon sentiment reste le même : c'est, jusqu'à présent, une publication danoise, ou, plus exactement, copenhagaise, alors que vos efforts devraient tendre à en faire quelque chose de scandinave. En Allemagne, il ne se crée pas de revues pour le grand-duché de Bade ou pour le duché de Hesse-Cassel. N'avez-vous pas songé à demander le concours du professeur Sars, d'O. Skavlan[1], ou bien encore celui de F. Boetzmann[2], de Christiania ? En Suède, notamment, vous pourriez compter, ce me semble, sur beaucoup de collaborateurs. Vous publiez un article d'origine suédoise ; et ce qui prouve bien le caractère exclusivement danois du périodique, c'est que cet article est traduit en danois[3]. Pourquoi cela ? Ne comptez-vous pas avoir un public en Suède ? S'imagine-t-on à Copenhague que les Suédois voudront lire en danois des articles dont l'original fut écrit en leur langue ? En ce cas, que deviendra la question[4] qui pour nous est de la plus haute

1. Homme de lettres, beau-frère d'Ibsen par son mariage avec Sara Thoresen, sœur de madame Ibsen.

2. Homme de lettres norvégien.

3. On sait que, si la langue littéraire de la Norvège est le danois, la Suède a la sienne propre.

4. Celle du scandinavisme.

importance? J'ai quelque idée, mon cher Brandes, que cette question-là ne vous tient pas au cœur. Pour ma part, j'ai vécu trop longtemps en Allemagne pour n'avoir pas compris que c'est la chose essentielle, que tout le reste n'a qu'une importance secondaire. Quelle est la raison de l'isolement où vous-même et nous tous, qui avons une manière de voir européenne, nous sommes relégués, dans notre pays? C'est que ce pays n'est pas un tout bien constitué, une unité nationale; on y a des opinions, des intérêts communaux, non pas nationaux, c'est-à-dire scandinaves. Je n'attache pas grande importance à l'organisation politique; mais j'en attache une très considérable à la communauté de pensée et de sentiments. Vous appelez votre revue : *le XIXe Siècle*. Mais ce siècle a présentement une physionomie bien différente en Danemark, en Suède, en Norvège. Espérez-vous que le peu d'esprit européen dévolu à chacune des branches de notre race facilite le succès de vos idées? Seules les nations unies peuvent réaliser des progrès au point de vue de la culture générale. Le triomphe d'une philosophie de la vie et du monde n'est pas une affaire de clocher. Nous autres Scandinaves, nous occupons encore en Europe la situation d'un conseil cantonal. Nulle part un conseil cantonal ne s'occupera de préparer le « royaume à venir ».

Je ne veux pas m'attarder plus longtemps à ces considérations; je préfère répondre directement à votre lettre. Il est très exact que j'ai promis au conseiller Hegel quelques poésies pour la revue. Ces poésies traitent de questions franchement norvégiennes; en y réfléchissant, la peur m'est venue que le contenu ne fût par trop « scandinave » pour le public copenhagais. En outre, la forme n'en est pas encore travaillée; elles n'existent qu'à l'état d'esquisses : une simple revision serait insuffisante. J'avoue cependant n'avoir pas songé à les rendre plus « accessibles » : cela serait superflu. En effet, je sais par expérience qu'en Danemark, comme ailleurs, les gens sont d'humeur assez bienveillante pour prendre en bonne part ce qu'ils ne comprennent pas. Vous aurez donc ces poésies; mais, pour plus de sûreté, je m'en tiendrai au délai extrême fixé par vous : avril ou mai. Je n'ai pas connaissance d'avoir donné lieu à votre observation qu'il n'y aura pour moi rien de compromettant à écrire dans votre périodique. Pour vous

comme pour qui que ce fût, moi-même excepté, il serait sans doute malaisé de décider laquelle des deux éventualités suivantes aurait à mes yeux le caractère le plus compromettant : être un collaborateur de l'évêque Martensen ou avoir travaillé de concert avec feu David Strauss.

Je ne conçois pas que vous vous soyez offusqué de ce mot que la revue pouvait, à de certaines conditions, vous assurer une existence agréable. Je me souviens de vos lettres aussi fidèlement que vous paraissez vous souvenir des miennes : je puis donc vous affirmer avoir écrit cette phrase en réponse à un vœu exprimé par vous dans une de vos lettres. Il m'est impossible d'admettre que, de nos jours, l'on puisse trouver blessante la supposition que l'on prétende vivre de ce pour quoi l'on vit.

Je vous remercie sincèrement d'avoir parlé dans votre revue d'*Empereur et Galiléen*. J'aurais beaucoup à vous dire à ce sujet ; par écrit, je me bornerai à déclarer que j'aperçois une contradiction dans votre critique de la doctrine du déterminisme telle qu'elle est présentée dans mon ouvrage; en effet, cette critique ne concorde pas avec l'approbation que vous donnez à la théorie analogue exposée dans le roman de Paul Heyse : *Enfants du Monde*. Selon moi, dire en analysant le caractère d'un individu : « Il a cela dans le sang », ou bien : « Il est libre... sous la loi qui le contraint », c'est exprimer, à peu de chose près, la même pensée.

En avril, je me rendrai à Munich pour m'y fixer. N'avez-vous pas l'intention d'entreprendre bientôt un nouveau voyage? Il me semble que vous pourriez plus facilement diriger votre périodique de l'étranger qu'en restant dans votre pays. Ce que j'avais encore à vous dire sera pour une autre fois.

Écrivez bientôt à

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XVI

Munich, le 21 mai 1875.

Cher Brandes !

Selon mon habitude, je vous ai fait attendre ma réponse beaucoup trop longtemps. Depuis le milieu du mois dernier,

je n'avais pas touché à une plume ; vous êtes le premier à qui j'écrive. J'ai effectué pendant tout ce temps mon déménagement et mon installation à Munich. Hier seulement j'ai pris possession de mon nouveau logis. Veuillez donc, pour aujourd'hui, vous contenter de quelques lignes.

Je ne vous ai pas promis — je n'eusse pu le faire avec la perspective de ce déménagement — une contribution à votre numéro d'avril ou de mai : j'ai promis d'envoyer quelque chose dans le courant d'avril ou de mai ; je tiendrai ma promesse.

Mon idée est mûre. Je n'enverrai pas de vieilleries sans rapport avec votre entreprise. Je me propose de vous adresser une série de lettres rimées traitant, sous une forme légère, des courants intellectuels modernes. Je veux écrire librement, comme un ami à son ami. J'espère vous prouver que nous sommes d'accord sur beaucoup plus de points que vous ne paraissez le supposer.

Ce sera ma seule occupation dans un avenir immédiat ; je me mettrai à l'œuvre avec joie. Aujourd'hui je ne vous en dirai pas plus long.

J'ai grande envie de faire la connaissance de Paul Heyse ; pourtant il me vient une hésitation quand je songe que deux fois au moins on a essayé, à Copenhague, de me nuire auprès d'Adolphe Strodtmann. Si vous écrivez au docteur Heyse, ayez l'obligeance de m'introduire à l'aide de quelques bonnes paroles. J'ai déposé ma carte chez lui, mais sans lui faire connaître mon adresse. Je ne l'ai donc pas encore vu.

Ne viendrez-vous pas bientôt à Munich ? Mon adresse est : Schönfeld Strasse, 17, porte 3, rez-de-chaussée. Nous serions bien heureux de vous voir franchir le seuil de notre demeure !

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XVII

Kitzbüchel, le 16 septembre 1875.

Cher Brandes !

Excusez-moi de ne vous avoir pas donné plus tôt de mes nouvelles. J'ai reçu hier vos deux cartes-lettres. Il m'est

impossible de vous fournir quelque chose pour le numéro d'octobre. Je suis tout à l'idée d'une nouvelle œuvre dramatique[1] et cela m'interdit de m'occuper d'autre chose. A la fin de ce mois, je rentrerai à Munich et me mettrai sérieusement au travail. Si possible, je composerai quelque chose à votre intention entre deux actes. Vous n'imaginez pas le temps que me prend ma collaboration à votre revue. La rédaction, la mise au net sont peu de chose ; mais je n'exagère rien en vous disant que pendant un mois je fus absorbé exclusivement par la dernière pièce de vers que je vous envoyai. Pour l'instant, je ne pourrais vous consacrer d'autres moments que ceux où je me repose d'écrire pour le théâtre. Mais plus tard vous recevrez certainement quelque chose de moi. Soyez convaincu que je travaille très volontiers avec et pour vous.

En toute hâte. Compliment cordial de ma femme et de

votre dévoué

HENRIK IBSEN.

XVIII

Rome, le 3 janvier 1882.

Cher Brandes !

J'eus la joie aujourd'hui même de recevoir, par l'intermédiaire de M. Hegel, votre compte rendu des *Revenants,* si remarquablement clair et pour moi si flatteur. Un sincère et chaud remerciement de cet inappréciable et amical service ! Chacun, en lisant votre article, devra, ce me semble, comprendre mon nouvel ouvrage, pour peu qu'il le veuille bien. Je ne puis m'empêcher de penser qu'un grand nombre des fausses interprétations publiées dans les journaux émanent de gens en réalité plus clairvoyants. Cependant je suis porté à croire qu'en Norvège les inepties sont involontaires. Elles s'expliquent facilement. La critique y est faite en grande partie par des théologiens déguisés. Ces messieurs sont en général incapables de prononcer un jugement raisonnable sur une œuvre littéraire. L'affaiblissement du sens critique qui, chez les

1. *Les Soutiens de la Société.*

esprits moyens, est une conséquence des études théologiques, devient surtout apparent lorsqu'il s'agit de juger la nature humaine, les actes des hommes et les mobiles de ces actes. Le sens pratique et l'instinct des affaires ne risquent pas autant d'être amoindris par ces mêmes études. C'est pourquoi les membres du clergé font très bonne figure dans nos conseils communaux ; par contre, ce sont les plus détestables de nos critiques.

Et que dire de notre presse prétendue libérale? De ces *leaders* qui, tout en écrivant sur la liberté et le libéralisme, se font esclaves des opinions qu'ils supposent être celles de leurs abonnés ! Il se confirme de plus en plus, à mes yeux, que s'occuper de politique et se rallier à un parti a quelque chose de démoralisateur. Quoi qu'il en soit, je ne pourrais jamais être d'un parti qui aurait la majorité pour lui. Björnson dit : « La majorité a toujours raison. » Un politicien d'esprit pratique doit s'exprimer ainsi. Mais moi, je dis : « La minorité a toujours raison. » Naturellement, je n'ai pas en vue la petite fraction, restée stationnaire, de ce grand centre politique qu'est chez nous le parti libéral. Je pense à cette minorité qui marche en avant, laissant derrière elle la majorité. J'estime que celui-là a raison qui est le plus près d'être en intelligence avec l'avenir.

C'est une sorte de déclaration de principes que je vous livre, pour le cas où il deviendrait utile de la produire.

J'étais préparé à la tempête qui s'est déchaînée contre *les Revenants*. Il m'a paru que c'eût été lâche d'en tenir compte.

Je vous remercie de votre conférence sur moi et de votre intention de la faire imprimer, tout aussi vivement que de votre article du *Morgenblad*[1]. Hegel m'écrit que vous désirez faire usage de certains passages de mes lettres. Je n'y trouve rien à redire. Je m'en remets à vous de cela comme de tout le reste. Et je vous laisse toute liberté de citer la présente lettre, si cela vous convient.

Un réel découragement s'empare de moi quand je vois combien lents, et lourds, et apathiques sont chez nous les esprits, quand j'observe à quel niveau très bas se tient la

1. *Le Matin* (journal.)

pensée publique. Bien souvent je me dis que je pourrais tout aussi bien clore dès à présent mes travaux littéraires. Le besoin d'une littérature ne se fait pas sentir dans mon pays. Le *Journal du Storthing*[1] et la *Semaine luthérienne* sont là pour satisfaire les aspirations intellectuelles. Il y a aussi les feuilles des différents partis. Je manque de talent pour être citoyen, je n'en ai pas davantage pour défendre l'orthodoxie, et je ne m'occupe pas de choses où le talent me fait défaut. Pour moi, la liberté est la première condition de vie. Mes compatriotes se soucient assez peu de la liberté; ils convoitent des libertés, en quantité plus ou moins grande, selon la nuance de leur parti. Je me sens aussi très choqué de la vulgarité de ton qui règne dans nos discussions. Les louables efforts tentés pour faire de nous une nation démocratique nous ont mis en bonne voie d'être une nation de plébéiens. Une tournure d'esprit aristocratique semble se perdre chez nous.

Je m'arrête pour aujourd'hui. Veuillez présenter mes meilleurs compliments à votre charmante femme. Elle nous a laissé un ineffaçable souvenir. Merci, cher Brandes, de tout ce que vous avez fait et continuez de faire pour moi!

Votre sincèrement dévoué

HENRIK IBSEN

XIX

Gossensass (Tyrol), 21 septembre 1882.

Cher Brandes!

Il y a un peu plus d'une semaine que je me suis débarrassé de mon manuscrit[2]. Je reprends ma correspondance longtemps négligée.

Tout d'abord, je m'empresse de vous adresser un sincère remerciement pour le portrait que vous avez d'une main amicale tracé de moi. Ainsi que vous le dites, je ne suis pas insensible aux honneurs. Parmi tous ceux dont je me suis vu l'objet, j'apprécie particulièrement l'étude flatteuse et détaillée

1. Journal officiel, publiant le compte rendu des séances du *storthing* (parlement).

2. *Un Ennemi du Peuple.*

qui m'est consacrée, de mon vivant, par vous, le premier dans cette catégorie de la littérature contemporaine.

Quand ma nouvelle pièce sera entre vos mains, vous comprendrez combien il m'a paru intéressant, je dirai même amusant, de retrouver quantité de réflexions, de pensées détachées des lettres que je vous ai écrites et combien je suis heureux que ce portrait précède de si peu l'apparition de mon œuvre nouvelle. Cher Brandes, cette fois comme en beaucoup d'autres circonstances, votre amitié me vient en aide !

Vous me permettrez de rectifier une erreur qui s'est glissée dans votre article biographique. Mes parents appartenaient l'un et l'autre aux familles les plus considérées de Skien. Le maire Paus, qui fut pendant bien des années représentant au *storthing*, son frère, le juge, étaient demi-frères de mon père et cousins de ma mère. Une parenté étroite nous unissait aux Plesner, van der Lippe, Cappelen, Blom, c'est-à-dire à presque toutes les familles patriciennes qui dominaient alors dans la région. Mon père était négociant ; il avait des affaires nombreuses et aimait à exercer une très large hospitalité. En 1836, il dut arrêter ses paiements, et il ne nous resta qu'une petite propriété non loin de la ville. Nous nous y installâmes : ainsi furent rompus nos rapports avec la société que nous avions fréquentée jusque-là.

Dans *Peer Gynt*, j'ai fait appel à mes souvenirs d'enfance en décrivant la vie que l'on mène chez le riche Jon Gynt.

Vous revenez plusieurs fois, en vos dernières lettres, sur des faits dont je ne vous ai pas encore fourni l'éclaircissement. Lorsque je vins passer deux jours à Copenhague, on me dit que vous étiez à la campagne. Ni vous ni votre femme n'assistiez au dîner chez Hegel : je ne pouvais pas supposer que vous vous trouviez dans les environs immédiats de la ville. Je suis convaincu que Hegel l'ignorait également. Si je n'avais pas encore lu votre volume sur Lassalle quand je vous vis à Munich, c'est que Hegel ne m'avait pas envoyé le livre, chose qu'il a coutume de faire chaqne fois qu'un ouvrage édité par lui peut m'intéresser. J'étais d'ailleurs à ce moment-là absorbé par le plan des *Soutiens de la Société*. En pareil cas, je ne lis presque rien ; surtout, je m'abstiens de lire les

livres dont je sais par avance qu'ils accapareraient toute mon attention.

Je souhaite que vous vous trouviez bien à Copenhague, et j'espère vous y rencontrer l'été prochain. Il y a tant de choses dont je voudrais vous entretenir ! La route d'Italie nous est barrée par de grandes inondations ; nous ne savons quand nous pourrons être de retour à Rome.

Pour le moment, nous bornons nos désirs à gagner Pozen, mais ce n'est pas encore faisable.

Avec les meilleurs souvenirs à votre femme !

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XX

Rome, le 12 juin 1883.

Cher Brandes !

Il m'a été extrêmement agréable d'apprendre que votre étude sur moi sera bientôt publiée en Allemagne. Dès que j'en fus informé, j'écrivis à l'atelier photographique Hanfstängl, à Munich, avec prière d'adresser directement à la rédaction de *Nord und Süd* deux portraits différents, cartes-album. J'espère que cela est fait depuis longtemps. J'envoyai par la même lettre ma signature sur une carte de visite.

J'ai reçu votre grand ouvrage sur l'école romantique française et je vous en remercie cordialement. Il va sans dire que je l'ai lu avec le plus vif intérêt ; j'avais pendant cette lecture le sentiment de vivre l'époque que vous décrivez. Mais je ne puis m'exprimer sur vos livres dans une lettre, je ne le pourrai qu'oralement. Ils renferment un élément nouveau, intéressant l'avenir ; avec eux quelque chose est entré dans l'art de l'historien qui ne s'y trouvait pas auparavant, à ce qu'il me semble. Votre ouvrage sur Disraeli, notamment, m'apparaît comme une vaste et profonde conception poétique. Mais, encore une fois, il faut causer de cela : ma plume n'est pas apte à rendre ma pensée.

Je suis moi-même étonné de ne vous avoir rien commu-

niqué plus tôt sur les origines d'*Une Fête à Solhaug*[1]. Je n'attachais pas d'importance à la chose. Dans la suite, une nouvelle édition de cette œuvre de jeunesse exigeant une préface, l'occasion me parut favorable pour faire l'historique de la pièce.

Pour ce qui est d'*Un Ennemi du Peuple*, je crois bien que nous tomberions d'accord si nous pouvions échanger nos dées de vive voix. Bien entendu, vous avez raison quand vous dites que nous devons tous travailler à répandre nos opinions. Mais je soutiens que, dans l'ordre intellectuel, un combattant aux avant-postes ne peut grouper une majorité autour de lui. Dans dix ans, la majorité aura peut-être pris position là où se tenait le docteur Stockmann lors de la réunion publique. Lui ne sera pas resté immobile en cet espace de temps. Il aura gagné une avance d'au moins dix ans sur la majorité. Celle-ci, c'est-à-dire la masse, la foule, ne le rattrapera jamais. Jamais il ne réunira la majorité autour de lui. Pour ma part, en tout cas, j'ai le sentiment de cette perpétuelle marche en avant. Une foule assez compacte stationne actuellement aux étapes que j'ai parcourues en écrivant mes différents livres. Moi-même, je ne suis plus là, j'ai fait du chemin; du moins, je l'espère.

En ce moment je suis occupé du projet d'une nouvelle œuvre dramatique en quatre actes. Au cours des années, toutes sortes d'insanités s'amassent en nous auxquelles il faut chercher un dérivatif. Il ne sera question dans cette pièce ni de constitution particulière[2], ni de veto absolu, ni même de drapeau national. Aussi n'est-il pas probable qu'elle soit remarquée en Norvège. Mais on peut espérer qu'il se rencontre ailleurs des esprits attentifs.

Nous avons été très heureux de l'accueil que vous avez reçu à votre retour en Danemark et nous souhaitons de tout cœur que le séjour dans votre pays continue d'être agréable pour vous.

1. *Une fête à Solhaug,* pièce en trois actes, fut écrite en 1855. Le prince Napoléon assista, en 1856, à une représentation de cette pièce, à Christiania, et promit de la faire jouer aux Tuileries, — promesse qui ne fut pas tenue.

2. « Particulière » à la Norvège, — qui a son parlement, à elle, et ses ministres.

Vers la fin de ce mois, nous partirons pour le Tyrol afin d'y passer l'été.

Nos meilleurs compliments à votre femme et un remerciement réitéré pour tout ce que je vous dois.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXI

Rome, le 25 juin 188[4] (?).

Cher Brandes!

Je vous aurais répondu plus tôt, si tout mon temps n'avait été pris en ces derniers mois par un nouvel ouvrage dramatique[1]. Pour moi, écrire une lettre n'est pas chose aussi facile que pour vous.

Comme vous je sens avec certitude que nous sommes aujourd'hui, vous et moi, plus rapprochés que dans les premières années de nos relations. Cela vient, je crois, de ce que nous sommes venus au-devant l'un de l'autre pendant le développement de nos personnalités respectives. De cela et de quelques questions de même nature je m'entretiendrais volontiers avec vous oralement. Cela ne se peut pas par lettre.

Vous me parlez avec amertume des constatations que vous avez pu faire depuis votre retour dans votre patrie. Je n'en suis pas surpris. Votre résolution de vous fixer à Copenhague me parut très naturelle; mais je m'attendais à ce que vous n'y eussiez pas seulement des heures joyeuses. Vous reveniez porteur d'un nom qui avait acquis une notoriété européenne : la supériorité intellectuelle ne s'accorde guère avec les principes démocratiques. Ensuite il est infiniment plus facile de diriger un parti et un mouvement de loin que de près. Pour différentes raisons et à plusieurs points de vue, la présence réelle est irritante. J'ai eu l'occasion de faire là-dessus des observations qui m'ont servi en « mainte bataille[2] » livrée par moi.

1. *Le Canard Sauvage* (?).

2. Allusion à un passage d'une comédie de Holberg déjà cité dans la lettre du 26 juin 1869.

J'ai suivi avec attention le spectacle littéraire représenté, l'année dernière, par la presse[1]. J'étais préparé aux changements survenus dans la distribution des rôles, notamment dans l'emploi héroïque. Mais je ne veux pas parler plus longuement de cela aujourd'hui. Je préfère vous exprimer encore une fois ma reconnaissance de ce que vous dites avec tant de sincérité et d'amabilité dans votre lettre, ainsi que de l'adaptation allemande de ma biographie. Je n'ai pas vu la revue, mais j'ai pu lire l'article détaché. Merci, et encore merci !

Les journaux allemands et des touristes danois m'ont informé de l'énorme affluence de monde à vos cours. Vos compatriotes sont fiers de vous, alors même qu'ils ne résistent pas au plaisir de vous tourmenter de temps en temps. Je connais cela !

Le plan de mon nouvel ouvrage, qui comporte cinq actes, est dressé. L'exécution, l'élaboration du dialogue, l'énergique peinture des caractères, l'affinement du style m'occupent fortement. Dans quelques jours, je me rendrai à Gossensass, en Tyrol, afin de terminer ce travail dans le courant de l'été. En même temps, ma femme et mon fils partiront pour la Norvège. Excusez cette lettre écrite à la hâte ! Nos souvenirs à votre femme et à vos fillettes.

Votre ami dévoué

HENRIK IBSEN.

XXII

Munich, le 10 novembre 1886.

Cher Brandes !

Je ne sais vraiment si une lettre de moi a chance d'être acceptée par vous, plus d'une année s'étant écoulée sans que je vous aie donné de mes nouvelles. Cependant j'ai foi en votre bon cœur et en notre vieille amitié ; je ne puis croire que celle-ci puisse jamais se rompre sérieusement. De mon côté, c'est, dans tous les cas, impossible.

Mon obstiné silence provient de ce que je me laisse aller de

1. Allusion à une campagne de presse engagée entre les principaux représentants de la « gauche littéraire », notamment entre le poète danois Holger Drachmann et M. Georg Brandes.

plus en plus à n'occuper mon esprit que d'une chose à la fois, à concentrer ma puissance de réflexion sur une seule matière, et à repousser, pendant ce temps, tout le reste. Depuis mon retour ici, j'ai été tourmenté d'un projet de pièce[1] qui ne me laissait aucun repos. C'est seulement dans les premiers jours du mois dernier que j'ai pu me débarrasser de ce travail : cela veut dire que j'ai expédié le manuscrit. Ensuite est venue l'inévitable correspondance qui accompagne la publication et la traduction d'un livre. Je me suis mis lentement à cette pièce; ce n'est guère que dans le courant de juin que je m'y suis attelé pour de bon. Les observations que j'ai faites durant mon voyage en Norvège de l'avant-dernier été, les impressions que j'en ai rapportées m'ont longtemps troublé. Lorsque je fus arrivé à les coordonner, et que j'en eus tiré des conclusions, je pus enfin les présenter sous une forme dramatique. Votre voyage à Christiania et ce qui s'est passé pour vous pendant votre séjour en cette ville m'avaient aussi donné à réfléchir. Cela m'a fourni bien des traits pour la caractéristique de nos « hommes de progrès ». Jamais je ne m'étais senti aussi étranger aux faits et gestes, aux aspirations de mes compatriotes norvégiens qu'après les leçons que m'a apportées l'année écoulée. Jamais je n'avais éprouvé pareille sensation d'éloignement, jamais je n'avais été aussi désagréablement affecté. Pourtant je n'abandonne pas l'espoir que de cette barbarie provisoire sorte une vie harmonieuse et de haute culture. Mais cette éventualité n'intéresse pour le moment personne en Norvège. Et je ne crois pas que nos présents hommes d'action soient capables de traiter des problèmes d'un intérêt plus élevé que les questions qu'ils agitent aujourd'hui. A peine suffisent-ils pour celles-là. Ce fut une heure néfaste pour la cause du progrès en Norvège, que celle où Johan Sverdrup[2] arriva au pouvoir... et se laissa museler et mettre les menottes!

Malgré tout, je n'ai pas complètement négligé, cette année, de me renseigner sur les événements du monde extérieur, car je sais que vous étiez au printemps à Varsovie où vous avez

1. *Rosmersholm* (?).

2. Homme politique norvégien, chef du parti radical; devint ministre d'État.

fait des conférences. Ma famille et moi, nous espérions tout doucement que vous passeriez par Munich au retour. Mais vous n'en avez rien fait. Vous ignorez probablement combien de chauds admirateurs vous avez ici dans les cercles littéraires.

Nous vous remercions vivement de votre étude sur la situation en Pologne et de votre commentaire des propos de Luther sur le célibat. Le premier de ces écrits produisit sur nous une impression profonde et durable, le second nous divertit grandement. Veuillez remercier votre femme de la lettre de recommandation qu'elle a eu l'amabilité d'envoyer à Sigurd[1]. Il trouvera probablement l'occasion de l'utiliser dans le courant de l'hiver.

Nous causons souvent de notre visite dans votre charmant intérieur. Faites nos amitiés à votre femme et aux fillettes. Peut-être irons-nous en Danemark l'été prochain : nous avons grande envie, ma femme et moi, de passer quelques mois au cap Skagen. J'espère alors vous rencontrer à Copenhague. D'ici là, adieu!

Votre dévoué et obligé

HENRIK IBSEN

XXIII

Munich, le 30 octobre 1888.

Cher Brandes!

Après plusieurs mois d'un incessant travail consacré à une nouvelle pièce[2] en cinq actes, aujourd'hui terminée, je puis disposer de mon temps et m'occuper de lettres qui ne roulent pas uniquement sur les affaires.

Permettez-moi de vous remercier bien tardivement du télégramme que vous me fîtes le plaisir de m'envoyer à l'occasion de mon anniversaire de naissance, ainsi que de l'étude sur « le tempérament d'Émile Zola et le réalisme de son œuvre », que vous m'avez adressée, il y a quelque temps déjà, et que j'ai lue à plusieurs reprises avec un vif intérêt. Pour le moment, je suis plongé dans votre grand ouvrage : *Impres-*

1 Fils d'Ibsen.

m/ 2. *La Danse de la Mer* (?).

sions de Pologne, à l'exclusion d'autres lectures. C'est tout un vaste « continent » que vous révélez à l'Europe occidentale. Merci de tout cœur de cette nouvelle contribution à notre savoir!

Nous avons appris par les journaux que la suite de vos conférences attire une foule considérable. A part cela, nous savons peu de chose de votre vie; nous ignorons si l'existence dans votre pays vous convient. Il me semble qu'on doit pouvoir vivre très agréablement à Copenhague. Mais je n'y ai fait, il est vrai, que des séjours de courte durée.

Il me serait complètement impossible de me fixer en Norvège. En aucun autre lieu je ne me sentirais plus dépaysé. L'ancienne notion de patrie ne contente plus un individu d'intelligence quelque peu développée.

Nous ne pouvons plus nous tenir pour satisfaits d'être citoyens d'un État. Je crois que le sentiment national va s'éteignant et qu'il sera remplacé par l'idée de race. Dans tous les cas, cette évolution s'est opérée en moi. J'ai commencé par me considérer comme Norvégien; ensuite j'ai acquis une âme scandinave; finalement je suis devenu Germain.

Naturellement, j'accorde une grande attention aux événements de mon ancienne patrie. Ce qui s'y passe n'est pas précisément réjouissant. La marche de notre politique intérieure ne m'a pas déçu. Je savais d'avance ce qui arriverait par la force des choses. Mais chez nous les *leaders* de la gauche manquent d'expérience : par suite, ils se sont abandonnés aux plus folles illusions. Ils s'imaginaient qu'un chef de l'opposition [1] voudrait et pourrait rester toujours ce qu'il était avant d'arriver au pouvoir.

Le 4 novembre.

Cher ami,

J'ai dû interrompre la lettre commencée. J'ai été indisposé pendant quelques jours, et encombré d'un tas d'affaires urgentes concernant le théâtre.

Aujourd'hui, au moment où je m'apprête à continuer, m'arrive de Copenhague un paquet, et sur la couverture se lit votre écriture bien connue. Amicalement, vous m'envoyez vos *Impressions de Russie*. Je ne veux plus m'attarder à des

1. Allusion, probablement, à Johan Sverdrup.

considérations sur la situation chez nous. Il faut que ma lettre renfermant mon sincère remerciement parte tout de suite : la dédicace au crayon est un avertissement que je ne dois pas, par un silence prolongé, soumettre votre amitié et votre indulgence à une plus dure épreuve. Je reconnais avoir pleinement mérité votre silencieux et pourtant éloquent reproche qui réveille ma mauvaise conscience, sans toutefois me causer une sérieuse inquiétude. Une brouille réelle et durable me paraît une chose impossible entre nous.

Je joins à l'aveu de mes péchés un chaleureux remerciement à votre frère pour son compte rendu de *Rosmersholm*. J'en conserverai toujours le souvenir. La première fois que je le lus, j'eus l'impression d'un profond, délicat et pénétrant poème sur mon œuvre.

Je vois que le traître X... a commis encore une escroquerie littéraire en reconnaissance de bienfaits reçus. C'est son procédé habituel et son gagne-pain. Nous causerons de cela et d'autres choses plus longuement, à l'occasion.

Ma femme se joint à moi pour vous envoyer, ainsi qu'à votre femme et aux fillettes, nos meilleures amitiés.

Votre fidèle et reconnaissant

HENRIK IBSEN

XXIV

Christiania, le 24 avril 1896.

Cher Brandes !

Vous me proposez dans votre dernière lettre une visite à Londres. Je partirais tout de suite si je possédais suffisamment bien la langue anglaise pour la parler. Malheureusement, cela n'est pas le cas : aussi j'abandonne l'idée. Je suis d'ailleurs absorbé par le plan d'un grand travail que je désire ajourner le moins possible. Je pourrais recevoir une tuile sur la tête avant d'avoir eu le temps d'en écrire le dernier vers. Et alors, quoi?...

Cordiales amitiés.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXV

Christiania, le 11 octobre 1896.

Cher Brandes !

Je vous envoie, brièvement conçue, ma réponse à vos questions :

1° Je déclare sur l'honneur n'avoir jamais lu, ni dans ma jeunesse, ni plus tard, aucun livre de George Sand. J'avais commencé de lire une traduction de *Consuelo*, mais je laissai ce roman où je crus reconnaître une philosophie de dilettante, non l'œuvre d'un véritable écrivain. Peut-être me suis-je trompé, n'ayant lu que quelques pages du livre.

2° Ce qui précède rend superflue une réponse à la seconde question.

3° Je ne dois absolument rien à Alexandre Dumas quant à la forme dramatique, sauf que ses pièces m'ont appris à éviter certaines fautes et erreurs grossières assez souvent commises par lui.

Mon sincère remerciement pour la peine que vous voulez prendre en rectifiant ces fantaisies françaises.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXVI

Christiania, le 2 juin 1897.

Cher Georg Brandes !

Votre lettre m'avait appris que vous souffriez de nouveau de votre ancien mal, si long, si ennuyeux, la phlébite. Cela a été annoncé seulement dans le numéro de *Politiken*[1] que j'ai reçu hier. Je croyais que c'était un simple mal de gorge qui vous empêchait de faire vos conférences. Comment aurais-je pu soupçonner autre chose ? Je vous ai vu, ces dernières semaines, publier de longs articles sur la nouvelle pièce de Helge Rode[2],

1. Journal quotidien danois dirigé par M. Edvard Brandes.

2. Écrivain danois.

sur son œuvre littéraire, sur le monument de Victor Hugo, etc. Votre puissance productrice est inépuisable ! Je n'ai pu suivre dans tous ses détails la grande campagne provoquée par votre dissertation française sur moi : aussi je remets à notre prochaine rencontre le plaisir d'en causer avec vous et de vous exprimer mes remerciements. Ce que je dis là : « prochaine rencontre », n'est pas un propos en l'air. Devinez un peu ce que je rêve et médite et entrevois comme une chose délicieuse : me fixer sur les bords du Sund, entre Copenhague et Elseneur, dans un endroit découvert d'où je puisse apercevoir les grands bateaux venant de loin ou s'en allant au loin. Ici je ne le puis pas, car tous les chemins sont fermés (donnez à cela plusieurs acceptions), toutes les voies sont barrées à la communication de la pensée. Cher Brandes, on ne vit pas impunément pendant vingt-sept ans dans l'atmosphère large et libre des grands centres de la civilisation ! Ici, près des fjords, est ma terre natale, mais... mais... où est ma patrie ? La mer est ce qui m'attire le plus fortement... Au reste, je m'occupe dans mon isolement d'un nouveau projet d'ouvrage dramatique. Je ne vois pas encore clairement ce que cela sera.

Tâchez, avant tout, de retrouver la santé ! Après, nous nous reverrons dans ma nouvelle demeure, où j'aurai, devant moi, le Sund largement ouvert...

Votre fidèlement dévoué

HENRIK IBSEN

Traduction de madame M. R.-RÉMUSAT.

UNIVERSITÉS MUSULMANES D'ÉGYPTE

« Les sciences florissaient jadis, dans les premiers temps de l'Islam, à Bagdad, à Cordoue, à Cairouan, à Basra, à Coufa, lorsque ces villes jouissaient d'une prospérité aussi brillante qu'éphémère ; elles ne sont plus de nos jours cultivées que dans la ville du Caire. Les arts, et l'enseignement en est un, ont pris en Égypte un grand développement, une assiette inébranlable, parce que la richesse et la civilisation de ce pays, datant de plusieurs milliers d'années, sont presque indestructibles. »

Écrite au XIIIe siècle, cette remarque des admirables *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun[1] n'a pas cessé d'être exacte. A notre époque encore, l'Égypte est sans contredit la partie du monde où les centres universitaires musulmans sont les plus nombreux et les plus prospères. Autour de chacun des piliers de la fameuse mosquée d'El Azhar et sous le toit de la plupart des mosquées du quartier du Caire dont elle est le centre, des étudiants marocains, tunisiens, tripolitains, soudanais, syriens, turcs, arabes, afghans, indous, javanais, se pressent, dès la première heure de l'aube et jusque fort avant dans la nuit, pour recevoir l'enseignement qui leur est

1. Traduction de Slane, II, 449.

distribué par plusieurs centaines de professeurs, dans toutes les sciences, dont se compose encore l'encyclopédie islamique. A Tantah, dans le sanctuaire où repose la dépouille du saint national Ahmed el Badaoui, plus de quatre mille étudiants reçoivent à peu près le même enseignement qu'à El Azhar. Il en est ainsi, suivant de moindres proportions, dans plusieurs autres villes de la Basse-Égypte : Dessouk, Damiette, Alexandrie.

En dehors de ces anciennes et célèbres universités dont l'histoire est inséparable de celle de l'Égypte depuis les premiers siècles de la conquête arabe, l'enseignement est donné aux fidèles désireux de s'instruire, comme la religion le leur prescrit, autant que le leur permettent les ressources dont ils disposent, dans presque toutes les mosquées et aussi dans les monastères de derviches, autant que possible d'après les livres commentés et suivant les méthodes usitées dans les écoles où sont formés les cheikhs qui professent, souvent gratuitement, ces leçons populaires.

Ces livres, ces méthodes et les notions que les étudiants en retirent n'ont pas changé depuis que, vers la fin du XIVe siècle, « la porte de l'effort intellectuel ayant été close », les docteurs musulmans ont dû vivre sur le fonds désormais immuable, au moins théoriquement, des vérités acquises par leurs grands devanciers. C'est alors que, satisfaite d'elle-même, la pensée islamique se flatta de posséder — au moins dans les grandes lignes — la vérité définitive, et qu'elle se borna à défendre ses richesses, sans chercher à les accroître, sans même songer à modifier leur ordre de disposition. Aussi les centres scolastiques égyptiens d'aujourd'hui sont-ils restés ce qu'ils étaient durant la grande époque de pensée vivante et féconde qui vit éclore toute la civilisation musulmane. Aucune innovation vraiment importante n'y a été faite, soit dans les matières de l'enseignement, soit dans leur mise en œuvre. Le libre et vigoureux esprit qui les animait s'est, il est vrai, retiré ou, tout au moins, affaibli ; mais leur forme est toujours intacte. Les décrire tels qu'ils sont aujourd'hui, c'est donc les décrire tels que les ont vus tant de savants voyageurs attirés de loin sur les bords du Nil par l'éclat des foyers intellectuels qui y brillaient ; c'est, du même coup, — la suite de cet article le démontrera, je l'espère, — contribuer

efficacement, par l'observation d'organismes vivants de la même espèce, à l'étude des universités de Bologne, de Paris, de Salamanque, d'Oxford, et aussi des écoles de monastère durant le Moyen Age chrétien[1].

I

Quatre tendances ont dominé, parfois simultanément et confusément, la pensée islamique. Tout d'abord, les musulmans cherchent une règle de croyance et de conduite dans le Coran, dans les paroles et les exemples du Prophète, dans l'opinion de ses disciples immédiats. Il s'agit pour eux de réunir et de comprendre toutes les révélations et toutes les traditions. Tel est le premier objet de l'enseignement dans le monde islamique nouvellement créé, dès que ses organisateurs disposent de quelque loisir. Bientôt la conquête arabe s'étend démesurément. En s'annexant des populations à l'esprit subtil, en possession d'une civilisation raffinée, d'une religion séculairement élaborée, la doctrine nouvelle doit trancher des difficultés et résoudre des problèmes qu'elle n'avait eu jusque-là ni à prévoir ni à se poser. Sur les attributs et la nature de Dieu, les origines du monde, les rapports de l'homme et de Dieu, le Prophète n'avait rien dit de bien précis. Or, d'une part la raison grecque, d'autre part la sensibilité intuitive des Orientaux s'étaient exercées sur tous ces grands sujets. C'est pourquoi, dès les premiers siècles qui suivent l'hégire, le dogme est ardemment discuté, et bientôt, des explications purement rationalistes de l'origine et de la nature des choses sont proposées, au grand scandale des orthodoxes, cependant que les soufis s'enivrent de leur mysticisme panthéistique. En partie sous l'influence au moins indirecte de ces derniers, l'hérésie, que développent les aspi-

1. Plusieurs des documents que j'ai utilisés dans cette étude et beaucoup de faits et d'observations qui y ont trouvé place, me furent communiqués par deux érudits bien connus dans le monde des orientalistes : MM. Ahmed bey Zeki et Mustapha bey Beiram. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici toute ma gratitude. Je remercie aussi vivement M. Ismaïl bey Rifaat, professeur à l'École normale indigène et chargé d'un cours complémentaire à El Azhar.

rations nationales, menace sous mille formes l'unité de la foi. Un moment, les chiites et leur étrange messianisme semblent triompher, et la majeure partie de l'empire musulman reste longtemps soumise à des souverains de cette secte.

Ces tendances commencèrent à se disputer l'Égypte peu après la conquête musulmane et s'y manifestèrent aussitôt dans les écoles.

Une des premières préoccupations d'Amrou lorsqu'il eut, en 740, soumis ce pays au khalife Omar, fut de construire au milieu de sa capitale, Fostat[1], la mosquée à laquelle il a laissé son nom. L'enseignement de la doctrine victorieuse y fut donné par des hommes qui avaient pu la recueillir de la bouche du Prophète. La population de Fostat s'étant accrue, Ahmed Ibn Touloun construisit en 877, à l'autre extrémité de la ville, la gigantesque mosquée qui perpétue son souvenir. Le jour même de l'inauguration, au mois de Ramadan, une école y fut ouverte par le *khatib* ou prédicateur du nouveau sanctuaire, le savant Mohammed Ibn el Rabieh, qui y professa la loi religieuse suivant le rite fondé par Mohammed Ibn Idris, connu sous le nom d'Es-Chafei, mort cinquante ans auparavant en Égypte, où, d'après Ibn Batoutah, il enseigna son propre système dans la zaouiah située en face de la mosquée d'Amrou. A la leçon d'ouverture assistèrent Ahmed et ses fils et, chaque vendredi, ceux-ci vinrent, sur l'ordre de leur père, entendre Rabieh.

La période assez peu connue de l'histoire d'Égypte, qui va de la conquête arabe à la fondation du Caire, peut être qualifiée de préhistorique au point de vue spécial qui nous occupe. A n'en pas douter, les deux premiers siècles de l'hégire au cours desquels s'épanouirent, en dehors des quatre grandes écoles orthodoxes, tant de sectes, d'hérésies et de systèmes philosophiques ou mystiques, ne furent point stériles pour l'Égypte; malheureusement nous ne pouvons, faute de témoignages historiques, à peu près rien savoir sur les sources de science et de culture qui la fécondèrent à cette époque. Chroniqueurs, géographes et voyageurs[2] ont au contraire

1. Actuellement le Vieux-Caire.

2. Soyouti, Djemal Eddin el Habiki, Ibn Ayass, Ibn Batoutah, Ibn Djobaïr, Abd-

rivalisé pour nous donner un tableau minutieux et fidèle, bien qu'extrêmement confus, de la cité que Djauhar, secrétaire et général du khalife fatimite Moez, fit sortir en quelques jours du désert et qui absorba aussitôt une grande partie de la vie intellectuelle de l'Égypte.

Durant le règne des Fatimites, puis sous les Ayyoubites, sous les Mamelouks et même après la conquête turque, la nouvelle capitale fut le théâtre des plus violents désordres, fruits incessants et abondants d'une anarchie chronique. Despotisme extravagant et folles cruautés des sultans, émeutes, révolutions sanglantes de palais, usurpations du pouvoir par des esclaves promus aux plus hautes dignités, assassinat ou exécution du souverain ou de ses ministres, après quelques années, quelques mois ou quelques jours d'un règne aussi absolu que fragile, invasions, guerres civiles, massacres, insécurité complète et, pour couronner le tout, famines, épidémies périodiquement produites par l'incurie d'un gouvernement trop faible et trop instable pour exercer la surveillance continuelle et l'entretien minutieux des travaux publics sans lesquels l'Égypte ne serait qu'un désert, telles sont les péripéties de ce drame interminable, d'une outrance si monotone que la mémoire se fatiguerait inutilement à en garder le souvenir. Ici comme partout et même plus qu'ailleurs, les vices organiques du droit public musulman se manifestèrent par les mêmes malaises. La confusion du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle dans les mains du khalife eut pour conquence un despotisme complet que ne limita même pas une vie locale forcément inexistante, étant donnée l'ignorance de toute notion d'une personnalité juridique, autre que celle de l'État, où semble être toujours restée la législation de l'Islam. De même, l'absorption de l'ordre civil dans l'ordre religieux, la séparation des habitants en deux classes, l'une privilégiée et formée des croyants, l'autre composée des mécréants, soumise à des impôts spéciaux et maintenue par diverses prescriptions dans une situation inférieure, l'origine du pouvoir

Allatif, Léon l'Africain, Ibn Khallikan et surtout Makrizi, dont la topographie (*Khitat*), traduite partiellement par M. Bouriant et M. Casanova, est un vrai trésor. La traduction de la partie de ce dernier ouvrage, relative au Caire, n'a malheureusement pas encore paru.

exercé par le souverain, une conquête soudaine et rapide, ces diverses applications de la loi religieuse qui est le fondement de l'Islam, s'opposaient à la formation de tout sentiment national et ne permettaient pas la conception de quoi que ce fût qui pût ressembler à l'idée de patrie. Enfin, le défaut de toute règle dans la transmission du pouvoir encourageait les compétitions et les usurpations, n'établissant d'autre règne que celui de l'insécurité et de l'instabilité.

Dans l'immense vallée fécondée par le Nil et dépourvue de centres naturels de résistance, au milieu d'une population paisible et douce, essentiellement agricole, séculairement dressée à tout attendre et à tout subir de ses despotes, ces principes morbides agirent beaucoup plus fortement que dans les autres parties du monde islamique. La persistante anarchie politique qui en résulta comme une incurable maladie et dont je viens de résumer en quelques lignes les principaux symptômes, aurait dû arrêter tout effort spirituel et stériliser toute tentative de culture artistique ou scientifique. Le résultat contraire se produisit. Dans ce milieu continuellement bouleversé de violence barbare et éphémère, germa, s'épanouit et fructifia avec une fertilité inouïe, une vie intellectuelle, luxuriante et foisonnante. De tous les points de l'Islam, poètes, savants, artistes, artisans accoururent en foule et, parmi les palais que sultans et émirs construisaient à l'envi, s'élevèrent des écoles, des collèges, des couvents, des bibliothèques, mille édifices destinés à la recherche, à l'étude, à la discussion. « Au Caire, écrit Ibn Khaldoun, les marchés de la science sont très achalandés et les océans du savoir pleins à déborder. » « Les couvents de cette ville, observe de son côté Ibn Batoutah[1], sont très nombreux, car les émirs du Caire cherchent à se surpasser les uns les autres en construisant de tels édifices. Chacun d'eux est consacré à une troupe de fakirs dont la plupart sont d'origine persane, gens instruits et versés dans la doctrine du soufisme... Quant aux collèges, nul n'en connaît le nombre, tant il est considérable. » Ces fondations, instaurées souvent avec les dépouilles d'une dynastie déchue ou de quelque ministre disgracié, avaient pour auteurs les sou-

1. *Voyages*, I, pp. 70-71.

verains, désireux de perpétuer la mémoire de leur règne, habituellement si court, et surtout les émirs et les grands, toujours sous le coup d'une disgrâce suivie de supplice ou d'emprisonnement, tout au moins de confiscation. Ces dignitaires, la plupart d'origine étrangère et affranchis d'hier, étaient désireux d'éblouir leurs rivaux par l'éclat d'une récente splendeur, tout en se gagnant la faveur des oulémas, des derviches ou des soufis appelés à bénéficier de leurs œuvres, pieux et saints personnages pleins d'influence sur une population pour laquelle la religion était le seul lien social, la seule forme de la vie publique, et dignes d'être ménagés parce qu'ils constituaient l'unique classe dirigeante, la véritable aristocratie de cette société sans organisation. Une curieuse institution du droit musulman permettait aux fondateurs, en consacrant l'usufruit de leurs biens à des œuvres de leur choix, de s'en réserver la jouissance indéfinie, désormais assurée et paisible. Ce droit ignore la corporation, l'établissement d'utilité publique, ce que nous appelons la personne morale, mais il connaît le *ouakf*, le bien dédié, géré et représenté par une série d'administrateurs, conformément au but et aux conditions fixés ; en d'autres termes il favorise la combinaison suivante : des valeurs sont consacrées par acte entre vifs ou par testament à une fondation existante ou à créer, sous la réserve d'un usufruit ou de certains avantages dont profiteront le disposant, ses héritiers, les bénéficiaires qu'il désigne ; ces valeurs deviennent inaliénables et imprescriptibles y compris la partie réservée au constituant, qui est ainsi mise à l'abri d'une perte ou d'une spoliation. « Les émirs, dit Ibn Khaldoun, à la suite du passage précité, les émirs, pensant que l'empire pourrait un jour éprouver quelque grande catastrophe et craignant pour leurs enfants les avanies du souverain..., ont bâti un grand nombre de collèges et de couvents auxquels ils ont constitué en *ouakf* des immeubles d'un bon produit... sous la condition que leurs enfants en seraient administrateurs et toucheraient une partie des revenus. » Abstraction faite du sentiment religieux alors si vif dans tous les cœurs, ainsi s'explique la généreuse émulation qui couvrit le Caire d'écoles ou d'universités et ne cessa, pendant des siècles, de les doter richement.

II

Des centres scolastiques dont s'enorgueillit le Caire, du xe au xve siècle, Makrizi[1] nous a laissé une description vivante et attachante, en dépit de sa prolixité et qui resta exacte longtemps après la mort de son auteur. On peut les ranger en trois catégories suivant la nature des doctrines qui y étaient professées. De la première, Makrizi n'en cite qu'un, mais il est à présumer que certains des collèges qu'il énumère étaient également des sortes d'académie dont les études religieuses n'alimentaient qu'accessoirement les travaux. Dans l'aile nord du palais oriental des khalifes fatimites, la *Maison de la science ou de la sagesse* (Dar el Elm ou el Hikmah) fut installée en 1004 sous le règne du khalife Hakim biamr Allah, le fou aux caprices féroces qui se proclama Dieu et que les Druzes adorent encore de nos jours. Des savants nombreux y professèrent le droit, la médecine, la philosophie, l'astronomie, la grammaire. Le public y trouvait en outre une riche bibliothèque où l'encre et le papier nécessaires aux copies étaient mis à sa disposition. On y discutait les problèmes les plus ardus de la métaphysique, de la morale, voire de la politique, avec une ardeur et une hardiesse qui finirent par porter ombrage au souverain. L'écho de ces conciliabules commençait, paraît-il, à agiter le peuple, Aussi, sur l'ordre de l'émir Chahin el Afdal, la Maison de la Science fut-elle fermée, moins d'un siècle après son inauguration, cependant qu'on arrêtait les plus éloquents parmi les dialecticiens qui y argumentaient. Quelques années plus tard, cette académie put se rouvrir dans un autre local, sous la surveillance étroite du gouvernement, qui en contrôla les travaux au moyen d'un inspecteur spécial. En pleine prospérité, lors de la chute des fatimites (1175), elle fut à cette époque absorbée par l'université d'El

1. *Topographie (Khitat) de l'Égypte*, ouvrage repris et continué jusqu'à nos jours sous le même titre. par Ali Pacha Mobarek. Voir en outre la très remarquable reconstitution du Caire de cette époque d'après Makrizi, par M. P. Ravaisse, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*; 1887, troisième fascicule, p. 409, et 1889, p. 33 sqq.

Azhar. Au moment où disparaissait l'hérésie chiite, entraînée dans la ruine de la dynastie qui en faisait profession, l'orthodoxie, de nouveau maîtresse du pouvoir, triomphait ainsi de la philosophie[1].

El Azhar, la mosquée « florissante » qui devait finir par s'annexer tous les collèges du Caire et, récemment, tous ceux de l'Égypte, ne fut longtemps que le plus ancien et le plus important d'entre eux. Commencée presque en même temps que celle du Caire, sa construction fut achevée, moins de deux ans après, le 4 mars 970. Elle resta près de six ans un simple lieu de prière et, suivant Makrizi, la première leçon n'y fut donnée qu'en l'année 365 de l'hégire (975) en présence d'une nombreuse et brillante assistance. Les Fatimites prétendaient naturellement établir la légitimité de leurs croyances à l'encontre des *sunnites* leurs adversaires religieux et politiques qui la déclaraient hétérodoxe, ils furent donc pleins de sollicitude pour l'enseignement qui se donnait dans la mosquée par eux érigée au milieu de la ville qu'ils s'étaient construite en dehors de l'enceinte de la précédente capitale, tout à fait de même que les princes protestants du XVIe siècle fondèrent des universités destinées à la défense de leur foi nouvelle, sorte d'arsenaux ou de casernes théologiques. Le khalife el Aziz Billah[2], fils de Moez, secondé par son ministre Aboul Farag Yacoub, créa une bibliothèque dans la mosquée et y disposa des logements destinés aux étudiants ; il alloua des pensions aux savants, alors au nombre de trente-cinq, qui y professaient, leur distribua chaque année un vêtement à l'occasion du Beiram et construisit pour eux une maison dans laquelle ils se réunissaient le vendredi après la prière. On peut dire que ce prince fut le fondateur de l'université d'El Azhar. Son fils, qui n'est autre que le trop fameux el Hakim biamr Allah, se montra encore plus généreux, au moins dans les premières années de son règne et, grâce aux revenus énormes des biens qu'il lui dédia, la mosquée universitaire fut désormais assurée d'une fastueuse existence.

1. Makrizi, I, p. 455 et 458, édition de Boulaq; Ibn Khallikan's *Biographical Dictionary*, traduction de Slane, I, XXIX-XXX; cf. Ravaisse, *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, 1889, III, fascicule 3, p. 95.

2. 975-996.

Quand Saladin, prenant la place du dernier des fatimites, eut ramené l'Égypte à l'orthodoxie, El Azhar subit une longue éclipse. Pendant plus d'un siècle, la prière n'y fut plus faite le vendredi, et l'enseignement qui s'y donnait se ressentit forcément de cette mesure dont bénéficiait la mosquée de Hakim, située à l'autre extrémité de la ville. Rétablie dans sa dignité en 1268 et pourvue alors de professeurs empruntés à chacun des quatre rites orthodoxes, El Azhar ne cessa de s'accroître, de s'enrichir et de s'embellir, grâce à la libéralité des sultans et des émirs, l'un restaurant l'ensemble du monument, l'autre fondant de nouveaux cours, construisant une aile en vue de loger les étudiants de telle nationalité, un autre instituant des pensions, une distribution quotidienne de pains ou, plus modestement, consacrant les revenus d'un immeuble à la confection de quelque mets succulent destiné à régaler périodiquement les pensionnaires de la mosquée.

C'est ainsi, pour citer ce seul exemple, qu'en 1302, un violent tremblement de terre ayant renversé tous les monuments du Caire, les émirs se répartirent la charge de les reconstruire. L'un d'eux, nommé Salar, reçut El Azhar dans son lot et s'acquitta de sa tâche avec zèle et munificence.

Cependant les dotations dont bénéficiait la grande mosquée universitaire ne suffisaient pas à épuiser la générosité ambitieuse ou prudente des puissants personnages, soucieux d'attacher leur nom à une fondation qui fût leur œuvre ou, plus encore, de mettre leurs biens à l'abri d'un changement de fortune en les plaçant sous la protection en quelque sorte sacrée, d'un acte constitutif de *ouakf*, et enfin de profiter, dans leur vie future, des prières prononcées quotidiennement sur leur tombeau par les bénéficiaires de la fondation. Tout sultan ayyoubite ou mamelouk, dont le règne ne fut pas par trop éphémère, se préoccupa de construire soit un collège, soit un monastère, souvent les deux et d'y ériger son mausolée. Les émirs qui l'entouraient firent de même dans la mesure des moyens dont ils disposaient.

Les touristes qui visitent le Caire peuvent encore admirer bon nombre des édifices qui abritaient étudiants, derviches ou soufis. Avant que la conquête turque eût fait prédominer en Égypte le rite hanefite qui est celui du sultan de Constan-

tinople, le rite chaféite y était officiellement suivi et, d'après cette doctrine, il ne saurait y avoir dans chaque ville qu'un seul lieu où il soit loisible aux fidèles de se réunir chaque vendredi pour y célébrer la cérémonie appelée *khoutba*. Pour qui parlait correctement, le nom de mosquée (*gamâ*, réunion), était donc alors réservé à El Azhar et les autres monuments où se célèbre à notre époque cet office religieux, ainsi que le permet le rite hanefite, étaient dits le plus souvent collège (*medresseh*), parfois couvent (*ribat*, *zaouiah*, *khankah*). Actuellement, presque tous ces monuments sont avant tout, parfois uniquement, des mosquées; ils étaient alors, en vertu de la règle chaféite, principalement des collèges ou des cloîtres et ne servaient qu'accessoirement à la prière. Dans la plupart d'entre eux, cette destination primitive se manifeste au premier examen. Quatre ou tout au moins trois *liouans* (sanctuaire proprement dit) disposés symétriquement autour de la grande cour de la mosquée appelée *sahn* correspondent aux rites entre lesquels se divisaient maîtres et étudiants. Ces derniers logeaient dans des cellules éclairées par de nombreuses fenêtres qui percent les murs des façades. Quant au couvent (*khankah* et de nos jours *tekyeh*), ce qui le caractérise essentiellement, c'est une cour plantée d'arbres qui ombragent une fontaine ou un réservoir et sur laquelle prennent jour un ou plusieurs étages de cellules. Le sanctuaire est à proximité, parfois au centre de la cour. Souvent d'ailleurs le même édifice est disposé pour servir à la fois de *medresseh* et de *khankah*; étudiants et soufis y fraternisaient, les uns suivant les leçons dans l'intervalle de leurs méditations, les autres participant aux litanies, aux chants mystiques de leurs voisins et s'initiant à leurs doctrines. Tel fut le cas de celle des deux mosquées connues sous le nom de Kaïtbaï, qui est située au sud du Caire, derrière la mosquée de Touloun. C'était à la fois une *khankah* et une *medresseh*. Ce ravissant spécimen de l'art arabe est décrit par Bernard de Breydenbach qui visita l'Égypte en 1483, et qui nous le montre rempli de religieux « occupés à hurler jour et nuit les prières de leur secte[1] ». El Azhar elle-même, suivant le témoignage de Makrizi ne cessa, à partir de sa fon-

1. Édition de 1490.

dation, de servir d'asile à une population d'une centaine de fakirs. Une de ses parties, transformée récemment, l'école Akbaghaouieh, était spécialement réservée aux soufis ; des logements séparés y furent construits par le fondateur, sous le règne de Malek Daher au bénéfice des étudiants qui se vouaient au mysticisme.

Ce n'est pas tout : les *medressehs*, qui n'étaient que collèges, comptaient beaucoup de soufis parmi leurs élèves ou parmi leurs professeurs ; d'autre part, des dotations importantes étaient souvent consacrées à la création de cours qui devaient être professés aux fakirs suivant les principes du rite auquel appartenait le donateur. Certains de ceux-ci jouissaient d'une savante réputation qui remplissait le couvent, à certaines heures, de laïques avides de s'instruire. Aussi, alors comme aujourd'hui, la démarcation qui sépare la *khankah* de la *medresseh* était-elle difficilement visible, beaucoup de ces établissements offrant un caractère mixte et ambigu.

L'origine de ces monastères était diverse et leur valeur très inégale. « Pas de monachisme en Islam », avait dit Mahomet. En dépit de cette interdiction, les couvents naquirent spontanément de toutes parts dans le monde musulman, sous l'action irrésistible de besoins religieux et économiques. Makrizi présente comme le premier couvent musulman fondé au Caire la grande *khankah*, que Saladin installa en 1173 dans l'ancien palais des califes fatimites [1]. Cette affirmation n'est sans doute exacte qu'autant qu'il s'agit des monastères orthodoxes, l'hérésie chiite, dominante en Égypte sous la dynastie déchue, étant bien plus favorable au mysticisme et au panthéisme qui florissaient dans les maisons de fakirs et de soufis. Au surplus, durant les premiers siècles de l'Islam, on assiste à la formation des ordres religieux dont, en bien des points, les membres s'agglomèrent dans des maisons communes. D'autres causes plus accidentelles produisent de ces couvents et — c'est la raison pour laquelle je vais les indiquer — concourent toutes à leur donner un caractère scolastique.

1. V. p. 414. *Khankah Said el Soada*. Le chef de cet établissement portant le nom de cheikh des cheikhs (cheikh ech chioukh). Voir Soyouti, édit. lith., p. 143-144 et Makrizi, II, 414.

Quelque homme, pieux et charitable, fonde un asile destiné généralement aux pauvres et spécialement aux pèlerins. Les hôtes de cet établissement ne peuvent se décider à le quitter. En se prolongeant, la vie commune fait naître chez eux le besoin d'une règle générale, d'une organisation uniforme, manifestées par des exercices religieux et, c'est le point qui nous intéresse, par l'étude en commun du Coran ou de la tradition. Des gens, désireux d'acquérir les mérites spirituels qui sont conférés par la guerre faite aux infidèles, vont bénévolement tenir garnison dans les forts construits sur les limites de l'empire islamique. Là ils charment leurs longues heures de loisir par des pratiques de dévotion et par l'étude de la loi religieuse, et bientôt les mœurs et les habitudes du monastère prennent la place de celles de la caserne [1]. Par extension, le mot *ribat*, employé pour désigner ces casernes-couvents, s'applique parfois à toute maison de retraite, qu'elle soit réservée à des vétérans, à des savants ou même à des femmes répudiées [2]. Un saint personnage, célèbre par ses vertus, par sa science, quelquefois par un ouvrage dont il est l'auteur, vit entouré de disciples auxquels il communique sa doctrine, qu'ils étudieront et commenteront après la mort du maître dans une *khankah* construite sur son tombeau, et où le public, désireux de s'édifier et de s'instruire, sera admis à jour fixe. De tels établissements dégénéraient parfois très vite en asiles d'oisifs, voire en repaires d'illuminés et de fanatiques; en revanche ils abritaient souvent des imaginations ardentes, des esprits inventifs et subtils, occupés soit à épancher en vers mystiques l'amour divin qui débordait de leur cœur, soit à élaborer, sous une forme poétique, de nuageuses rêveries sur la nature divine de l'âme humaine, l'unité des êtres en Dieu, les conditions et les effets de l'union, momentanée ou définitive, de l'homme et de la divinité; bref, à donner une forme aux idées vaguement et confusément panthéistiques qui servent de matière à cette doctrine, manifestation suspecte, mais persistante et alors en pleine floraison, du Mahométisme.

1. Makrizi, II, 414; Slane, *Journal Asiat.*, 1842, I, 168. Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin*. 29-33.

2. Ravaisse, *Mémoires de la Mission arch. française au Caire*, III, 1889, p. 52.

III

Makrizi nous énumère minutieusement les *medressehs*, les *zaouiahs*, les *khankahs* et les *ribats* qui existaient à son époque. Il nous en décrit plusieurs. Après lui, Ibn Batoutah, Léon l'Africain et d'autres voyageurs moins illustres ont ajouté des traits pittoresques aux curieux tableaux de ce descripteur infatigable. Les reproduire intégralement serait passer en revue presque tous les anciens monuments du Caire. Bornons-nous à un ou deux types caractéristiques.

L'admirable mosquée du Sultan Hassan, qui passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'art arabe, fut longtemps, selon l'expression de Léon l'Africain, le plus fameux collège du Caire après El Azhar [1]. Son fondateur la disposa de 757 à 760 pour recevoir cent étudiants, vingt-cinq de chaque rite, répartis entre les quatre branches de la croix formée par le monument. Chacune des sections comportait un *liouan* (sanctuaire) et un *sahn* (cour avec bassin d'ablutions) entourée de logements destinés aux étudiants et formait ainsi comme autant de petites mosquées rayonnant autour d'une cour centrale [2], L'enseignement était donné par quatre cheikhs secondés par trois répétiteurs. Les premiers recevaient un salaire de 300 *dirhams* par mois qui s'abaissait à 100 *dirhams* pour les seconds, 4 250 *dirhams* étaient mensuellement distribués aux étudiants, sans préjudice de gratifications supplémentaires assez abondantes en argent, vêtements et victuailles. Des professeurs, grassement rémunérés, venaient souvent faire des cours supplémentaires. Toutes ces dépenses étaient couvertes par les revenus d'immeubles constitués en *ouakf* et situés, non seulement en Égypte, mais en Syrie [3].

La *khankah* Rokn-eddin-Baïbars fut construite en 1306 par le sultan de ce nom, alors encore émir, qui y installa 400

1. Léon l'Africain (Tr. Jean Temporal, 1556), p. 347.

2. Max Herz bey, *La Mosquée du Sultan Hassan au Caire*, p. 2.

3. Makrizi, II, p. 83.

soufis. Un *ribat* (maison de retraite) y fut joint, dans lequel trouvèrent place cent pensionnaires, anciens soldats ou fils de famille ruinés. Les cuisines étaient communes aux deux édifices, entre lesquels s'élevait un dôme qui recouvrait le tombeau du fondateur et où étaient professés des cours de traditions prophétiques (*hadis*). Dans les autres parties du couvent, des lecteurs psalmodiant le Coran jour et nuit. La nourriture matérielle n'était pas davantage épargnée aux pieux habitants de la *khankah* et du *ribat*. Les uns et les autres recevaient chaque jour trois pains de froment, une ration de viande et quelques friandises. Les revenus de vastes terrains situés en Basse-Égypte subvenaient aux dépenses. Baïbars ayant été détrôné et mis à mort, son successeur Kalaoun fit fermer la *khankah* dont il confisqua tous les biens. Quelques années après, en 1325, le même prince en ordonna la réouverture et lui restitua ses anciennes richesses. Longtemps fréquenté par des gens pieux et savants, qui y venaient étudier et faire échange de leurs connaissances, cet établissement était en pleine décadence au temps de Makrizi [1].

Vis à vis de la *khankah* qui vient d'être décrite, se trouvait un *ribat* plus ancien, appelé Bagdadieh et édifié en 1285 par une fille du sultan Daher Baïbars au profit d'une femme pieuse et très savante qui avait mérité le titre de cheikha. Il servit de retraite aux femmes répudiées. La discipline y était très sévère et les pensionnaires n'avaient d'autre distraction que l'instruction religieuse qui leur était très libéralement donnée par la cheikha et ses suppléantes, sous forme de leçons, de lectures, de sermons et d'exhortations [2].

L'enseignement que l'on venait chercher, jusque vers le XVIe siècle, dans les centres universitaires dont j'ai décrit quelques exemples pris un peu au hasard, offrait naturellement une valeur très inégale. Bien qu'il soit difficile de se représenter sa qualité moyenne, nous avons pourtant des raisons de le croire relativement sérieux et efficace, tout au moins dans les plus grands collèges. Les programmes étaient vraisemblablement aussi complets qu'ils pouvaient l'être alors,

1. Makrizi, II, 416.

2. Id. t. II, p. 427.

étant donné le but poursuivi : former des théologiens et des juges; ils devaient même être plus complets que ceux d'El Azhar avant les réformes d'il y a dix ans. Dans les établissements de ce genre, qui étaient de véritables universités, on cultivait les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la médecine [1], parfois avec des intermittences, toujours bien après non seulement les « sciences finales » : théologie et législation, mais même les « sciences préparatoires » : grammaire, rhétorique, etc. L'art médical était surtout pratiqué par des chrétiens et des juifs [2]; ingénieurs, géomètres et comptables se recrutaient exclusivement parmi les Coptes [3]. L'école musulmane s'était réservé les sciences du langage, de la religion et du droit; si elle ne dédaignait pas les autres, elle les négligeait comme inutiles à sa fin toute religieuse [4].

Quoi qu'il en soit, les recherches étaient alors facilitées aux travailleurs par les instruments abondants dont ils disposaient dans toutes les parties de la science. Sur l'outillage scientifique proprement dit de l'astronome, du géographe et du médecin [5], on possède peu de renseignements. Le Caire était pourvu d'un observatoire [6]. Entre autres merveilles, le palais des Fati-

1. « Voici quelle était dans ce temps-là ma manière de vivre. Je donnais des leçons dans la *djami* (mosquée) Alazhar, depuis le commencement du jour jusqu'à la quatrième heure; vers le milieu du jour, d'autres auditeurs venaient prendre des leçons de médecine et de diverses sciences; sur le soir, je retournais à la *djami*, où d'autres étudiants venaient prendre des leçons... » (*Vie d'Abd Allatif*, médecin de Bagdad, appendice de la *Relation de l'Égypte* d'Abd Allatif, au XIIIe siècle, traduction de Silvestre de Sacy, p. 449.) — La bibliothèque des Fatimites, dont il sera parlé plus loin, contenait six mille ouvrages de médecine.

2. Juif par la religion, le fameux philosophe Maimonide, qui dirigeait une école de théologie et de législation talmudique au Vieux-Caire, était le médecin de Saladin et de son successeur Melik Aziz. Si nombreuse était sa clientèle de malades qu'elle lui laissait à peine le temps de prendre ses repas. (Abd Allatif, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy, pp. 466 et 490.)

3. Yacoub Artin Pacha, *l'Instruction publique en Égypte*, p. 63.

4. J'ai sous les yeux la liste de tous les oulémas d'El Azhar, du VIIe au XIIIe siècle, avec l'indication de la matière enseignée par chacun d'eux; il en résulte que les sciences ont été professées, durant ce laps de temps, par soixante oulémas. Resterait à préciser ce qu'il faut entendre par « sciences ».

5. Les nombreux hôpitaux du Caire étaient divisés en plusieurs corps de logis et chaque espèce de maladie avait son local particulier et son médecin spécial choisi parmi ceux qui s'étaient illustrés par leur science et le nombre de leurs cures. Makrizi en décrit cinq, II, p. 405-408.

6. Cet observatoire changea souvent de place, Makrizi I p. 125-128. Cf. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. du roi*, p. 48, n. 2.

mites contenait deux globes célestes, dont l'un, d'argent, avait été fabriqué, disait-on, par Ptolémée lui-même, au prix de trois mille *dinars*, et plusieurs cartes géographiques, la plus remarquable, qui avait coûté vingt-deux mille dinars, en soie bleue, nuancée de vives couleurs, avec les noms des mers, des fleuves, des montagnes, des pays, des villes et des chemins brodés en caractères d'or et d'argent. Apparemment, Makrizi décrit ces objets à cause de leur ancienneté et de leur valeur et non de leur rareté.

En revanche, historiens et chroniqueurs nous ont transmis les détails les plus abondants sur l'incroyable richesse des bibliothèques du Caire pendant le moyen âge. Tout collège, tout *khankah* ou *ribat* avait la sienne, dont les livres, constitués en *ouakf*, parfois au nombre de plusieurs milliers, étaient inaliénables[1]. En outre, d'innombrables collections étaient à la disposition du public studieux. « Le château situé à l'est du Caire, connu sous le nom de Moez, par l'ordre de qui il fut construit, renfermait quarante bibliothèques, dont l'une comptait à elle seule dix-huit mille ouvrages anciens, parmi lesquels on admirait deux mille quatre cents Corans somptueusement calligraphiés, dorés et enluminés. D'après Ibn Toayer, il y avait, en outre au Moristan (hôpital encore existant à l'état de ruine), une bibliothèque de plus de deux cent mille ouvrages relatifs à toutes les sciences et qui furent vendus par Saladin. La bibliothèque de El Mostanser était si riche que, lors du pillage du palais de ce prince en 1067, par Nasser-ed-Doulah et les soldats turcs de la garde qu'il commandait, plus de cent mille volumes furent partagés entre les chefs. La plus grande partie en échut à Ibn-el-Mohtarek, gouverneur d'Alexandrie, et fut enlevée, pendant qu'on la transportait, par une tribu bédouine. Ces barbares arrachèrent la couverture des manuscrits pour se faire des souliers et abandonnèrent le reste dans le désert, près d'Abiar, en un monceau qui, bientôt recouvert par les sables, forma une butte appelée encore maintenant Tall-el-Koutoub, la Colline des livres[2]. » Après l'avènement de Saladin, cette bibliothèque fut

1. Plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Khédiviale portent cet *ex-libris* « Constitué en *ouakf* pour telle *medresseh* ou *tekyeh*. »

2. Makrizi, I, 408, 409.

reconstituée et posséda bientôt un nombre considérable de volumes dont plusieurs appartiennent actuellement à la Bibliothèque de Leyde.

IV

La décadence intellectuelle se produisit en Égypte comme dans les autres parties du monde islamique et sous l'action des mêmes causes, mais plus tardivement et moins complètement. Il en résulta, au Caire, un mouvement de concentration, ou mieux de congestion, en somme assez heureux. La vie intellectuelle se retira des points de la ville où elle avait rayonné, pour refluer, matériellement tout au moins, à son centre primitif, la mosquée d'El Azhar. Celle-ci continua de grandir en richesse et en influence cependant que dépérissaient les autres écoles de couvent ou de mosquée[1]. Ce dépérissement, dont il est difficile de démêler les causes multiples et insaisissables, se manifeste par la dilapidation et l'usurpation des *ouakfs*, par la dégradation et la ruine des bâtiments, spécialement dans leurs parties consacrées aux logements des maîtres et des étudiants. Ceux de ces collèges qui survécurent perdirent, les uns après les autres, toute personnalité propre, pour devenir ce qu'ils sont restés, de simples annexes d'El Azhar.

Ce mouvement centripète ne s'exerça pas en dehors du Caire. Dans toutes les parties de l'Egypte, même dans les plus reculées, des collèges et des couvents distribuaient l'enseignement. C'est ainsi que Taki-Ad-Din-Omar, prince de Hamat et petit-fils d'Ayoub[2], avait fondé, dans son fief du Fayoum, deux collèges richement dotés, l'un pour les étudiants de rite chaféite, l'autre pour ceux de rite malékite. Ces

1. Léon l'Africain, qui visitait l'Égypte en 1517, observe ceci, après avoir noté « l'infinité de collèges d'excellente structure et de merveilleuse grandeur qui signalaient tous les quartiers du Caire » : « Plusieurs des habitants vaquent à l'étude du droit et peu étudient les arts. Car, combien que les collèges soient amples et commodes, néanmoins le nombre de ceux qui y profitent est petit. » (Édition citée, p. 352.)

2. Mort en 1271. *Ibn Khallikan's Biographical Dictionnary*, traduct. de Slane, II, p. 391.

divers établissements ne furent qu'assez tardivement absorbés par El Azhar. Les universités de Tantah, de Dessouk et de Damiette conservèrent leur indépendance administrative et leur prospérité matérielle jusqu'à une époque assez récente. Au début du dernier siècle, le grand collège construit à Tantah autour du tombeau de Sidi Ahmed-el-Badaoui, jouissait de biens *ouakfs* dont le revenu s'élève aujourd'hui à plus de sept cent mille francs. Plus riche encore, le collège Matbouli, fondé par le sultan Kaït bey (1468-1496), possédait d'immenses terrains en Basse-Égypte, le quart du lac Menzaleh et la ville d'Achmounein. Ses dépendances renfermaient un moulin, une boulangerie et plusieurs cuisines. Chacun de ses mille étudiants était logé, vêtu, et mangeait trois copieux repas quotidiens.

Dans la capitale, ses résultats furent plus importants au point de vue politique, qu'au point de vue pédagogique. Concentrés dans l'enceinte d'une seule mosquée, les professeurs, unique corps homogène et cohérent de cette société anarchique, devinrent plus que jamais une force latente très redoutable. Il comprenait tous les oulémas de la ville qui jouissaient de quelque renom. Les oulémas [1] sont les docteurs de la loi, qui possèdent les sciences enseignées dans les *medressehs* et exercent, souvent simultanément, les fonctions sacerdotales auxquelles ces sciences sont nécessaires. On ne saurait imaginer la vénération dont le peuple égyptien entourait ces savants et saints personnages avant le bouleversement apporté, il y a environ un siècle, dans ses idées et dans ses mœurs par l'occupation française. La lecture des chroniques [2] que nous a transmises l'un d'eux Abd-el-Rahman Djabarti, peut seule donner quelque idée de ce sentiment. Un de ces cheikhs traversait-il le quartier dont les ruelles tortueuses mènent toutes à la grande mosquée, c'était à qui se prosternerait, puis se précipiterait pour baiser ou tout au moins toucher son manteau. Allait-il aux provisions, ce qu'il ne manquait pas de faire personnellement, le marchand choisissait les meilleures pièces de son étalage et recevait hum-

1. *Aalim* au singulier.

2. *Merveilles biographiques et historiques.*

blement, quand il le recevait, le prix, d'ordinaire dérisoire, que son vénérable client voulait bien lui payer en échange. Alors, comme aujourd'hui, la population musulmane de l'Égypte était presque tout entière répartie en des confréries hiérarchisées dont les oulémas composaient le personnel dirigeant, immense armée facilement accessible aux excitations de ceux qui, à ses yeux, représentaient la suprême autorité, celle de la tradition religieuse.

C'est pourquoi on voit très souvent, surtout à partir de la conquête turque, une délégation de cheikhs intercéder auprès des détenteurs momentanés du pouvoir en faveur de tel individu injustement malmené par eux, protester, parfois sous la forme d'une consultation solennelle *(fetoua)* contre les mesures des gouvernants, faire aux membres de l'oligarchie maîtresse du pays des remontrances soulignées par la suspension des cours, leur servir d'arbitre dans les démêlés qui éclataient constamment entre eux, intervenir en vue de rétablir l'ordre public quand il était troublé, et de terminer les désordres, conséquences des séditions et des coups d'État alors si fréquents. En cas de répression ou de représailles, la vieille mosquée universitaire offrait aux vaincus un asile qui fut rarement violé.

Les cheikhs jouèrent même parfois un rôle politique encore plus important. En 1501, secondés par quelques émirs, ils proclament sultan Kansou-el-Ghoury. Le 14 mai 1805, ils déposent Omar Makram, pacha d'Égypte, et choisissent Mehemet Ali pour occuper cette place [1]. En 1759, le grand-vizir, impatient des retards que subissait depuis plusieurs années le paiement du tribut d'Égypte, envoie de Constantinople au Caire deux commissaires munis des pouvoirs les plus étendus, en vertu d'un ordre direct du Sultan. Incapable de faire davantage, le gouverneur, Mustapha Pacha les met en rapport avec les cheikhs d'El Azhar, spécialement avec ceux d'entre eux qui représentaient la puissante famille religieuse El Bekri, composée des descendants d'Abou Bekr. Les oulémas s'engagent solennellement à faire rentrer sans retard les trois cent quatre-vingts bourses d'argent qui étaient encore dues à

1. Mangin, *Histoire de l'Égypte sous Mehemet Ali*, I, p. 158 et s.

la Mecque et tout l'arriéré en espèces exigible par la Porte. Peu après, les commissaires quittent l'Égypte, non sans avoir assisté à l'embarquement des sommes et des objets ainsi promis par les représentants traditionnels du peuple d'Égypte[1]. Lorsque Bonaparte entre au Caire, le 22 juillet 1798, les gouvernants de l'Égypte se sont éclipsés devant lui, et c'est au grand cheikh d'El Azhar que le général français s'adresse comme au représentant naturel des habitants. C'est lui qu'il nomme président du *divan* chargé de conseiller les Français et de rendre la justice aux indigènes. L'insurrection qui éclata au Caire, trois mois après, eut El Azhar pour centre et pour foyer. Là se tint le conseil des organisateurs du mouvement[2], là se réfugièrent les derniers insurgés, au nombre de plus de quinze mille, après que nos troupes eurent emporté successivement tous les quartiers de la ville. Lorsque le coup de grâce eut été porté à la révolte par le bombardement de la grande mosquée, ses principaux cheikhs allèrent implorer la clémence de Bonaparte. Avant d'arrêter le feu, celui-ci exigea d'eux une proclamation qui maudissait les « factieux insensés » et recommandait la soumission et l'obéissance. Peu après, à la suite d'une nouvelle démarche des oulémas, il accorda un pardon général et relâcha, entre autres, deux professeurs d'El Azhar qu'il avait fait emprisonner.

Les résultats scientifiques de l'expédition d'Égypte, stérile équipée si on l'envisage au point de vue politique, furent, chacun le sait, importants et durables. Son influence sur l'état social de l'Égypte fut également très grande et très persistante. Le contact des soldats, des administrateurs et des savants français, l'exemple de leurs mœurs, les idées nouvelles, les sciences perfectionnées, l'organisation régulière et efficace qu'ils introduisirent dans le pays, tout cela modifia profondément l'esprit public, en affaiblissant beaucoup le sentiment religieux ou plutôt en le rendant moins étroit et moins formaliste. L'autorité morale d'El Azhar, fort affaiblie pendant la période qui sépare la révolte du Caire de l'évacuation de l'Égypte par l'armée française ne recouvra jamais son an-

1. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, XVI, pp. 48-49.

2. Selon la relation de Nikoula-el-Turk, traduction Desgranges, p. 77. Djabarti ne mentionne pas ce détail.

cienne vigueur. Toutes les réformes réalisées, toutes les innovations introduites en Égypte par l'homme de génie que les oulémas avaient placé à la tête de ce pays se firent en dehors d'eux et même contre eux. A la civilisation vieillie qu'ils représentaient, Mehemet Ali en juxtaposa une entièrement moderne, copiée de toutes pièces sur le modèle européen et qui absorba bientôt, au préjudice de son antique rivale, toutes les forces vives de la nation. Renonçant à toute ambition, El Azhar et les collèges provinciaux se limitèrent décidément à la tâche utile mais modeste de conserver, plus ou moins intact, peut-être amoindri en certaines parties, le trésor grammatical, juridique et théologique dont ils ont la garde, sans tenter désormais de l'enrichir ni même d'élaborer les matières précieuses et parfois inutiles qui y sont rangées dans un ordre immuable.

A vrai dire, Mehemet Ali ne fit rien pour rajeunir la vieille université par une réforme qui, opérée prématurément, eût risqué d'être plus nuisible qu'utile. Absorbé par des travaux plus urgents, il laissa cette noble tâche à son descendant le khédive actuel et se borna à régulariser, avec sa vigueur habituelle, l'administration des biens de la mosquée et, du même coup, de ceux des autres mosquées, des écoles et des couvents. En 1810 et les années suivantes, le pacha, soucieux de remédier au mauvais état des finances, avait soumis les actes constitutifs des *ouakfs* à une revision sévère, vérifié la contenance des immeubles de cette nature et supprimé l'exemption d'impôt dont ils jouissaient, au moins partiellement, mesures qui soulevèrent des protestations continuelles dont les cheikhs d'El Azhar se firent l'organe à plusieurs reprises. En 1815 il prit une mesure plus vaste et plus hardie à l'intelligence de laquelle quelques détails historiques sont nécessaires. Soliman le Législateur succéda à Selim I en 1520, quatre ans après la conquête de l'Égypte par ce sultan, et travailla aussitôt à l'organisation de cette nouvelle province. Il se déclara le propriétaire du sol de l'Égypte et en concéda l'usufruit transmissible du tribut foncier à des sortes de feudataires, *moult ezim*, débiteurs du tribut foncier dont ils se récupéraient sur les fellahs possesseurs des terres. Pour se mettre à l'abri des reprises arbitraires de leurs concessions, beaucoup de *moul-*

tezim constituèrent en *ouakf* le bénéfice de leur titre à des mosquées ou à d'autres œuvres d'utilité générale sous la réserve habituelle de droits importants, ce qui les protégeait eux et leurs héritiers contre les spoliations ou les avanies. Le fisc autorisait cette combinaison moyennant une indemnité qu'il percevait lors de la constitution du *ouakf*[1]. Mehemet Ali révoqua ces concessions, substituant le trésor public aux *moultezim* et à leurs cessionnaires, s'engageant toutefois à payer des rentes perpétuelles aux uns et aux autres. En conséquence, une grande partie des biens des universités d'El Azhar, de Tantah, de Dessouk et de Damiette, des *zaouiahs, ribats* et couvents d'Égypte fut ramenée aux domaines de l'État, le revenu en étant remplacé par des annuités[2]. Cette réforme fut-elle, lors de son adoption, désavantageuse aux établissements qui la subirent? C'est ce qui semble résulter des protestations véhémentes qui l'accueillirent[3]. Quoi qu'il en soit, les immeubles ainsi nationalisés n'ont cessé, depuis lors, d'augmenter de valeur et leur plus-value, actuellement énorme, n'a profité naturellement qu'à l'État égyptien.

L'avènement de Mehemet Ali avait inauguré en Égypte, pour la première fois depuis des siècles, un gouvernement non seulement absolu — ce pays n'en connut jamais d'autres — mais stable, fort et direct. Le nouveau vice-roi et ses successeurs ramenèrent tout à eux, dirigèrent tout eux-mêmes, El Azhar et les universités musulmanes comme le reste. Jusqu'au XVIIIe siècle, El Azhar eut pour chefs les cheikhs des quatre rites et des sections entre lesquelles sont répartis les étudiants. A partir de cette époque un grand cheikh la dirigea. Le premier qui exerça cette fonction fut un malekite, Abou-Abdallah-el-Khourchi. Aucune loi fixe ne déterminait les conditions de sa nomination, mais les biographies

1. Estève, Mémoire sur les finances de l'Égypte (*Description de l'Égypte*, 2e édition), t. XII, p. 5; Marcel, *Histoire de l'Égypte moderne*, p. 196; Artin Pacha, *la Propriété foncière en Égypte*, pp. 83-93.

2. Ces rentes furent calculées au taux le plus bas. Le Pacha les fixa d'après une évaluation fournie par les *moultezim* eux-mêmes. Ceux-ci imaginant que ce renseignement leur était demandé en vue d'une augmentation de leurs redevances, dont ils se croyaient menacés, avaient déclaré un revenu très faible.

3. Djabarti, *loc. cit.*, VIII, 206 à 214, 321, 347; IX, 87, 91 à 95, 97, 122, 137, 195. Artin Pacha, p. 92.

de ces personnages que nous ont transmises les chroniqueurs nous apprennent qu'elle était le résultat du choix des cheikhs de la mosquée, parfois influencés par l'intervention du Pacha[1]. Mehemet Ali et ses successeurs ne laissèrent à personne le soin de désigner le titulaire de cette importante charge. Antérieurement au khédive Ismaïl, les grands cheikhs avaient toujours été inamovibles : ils devinrent désormais révocables *ad nutum*. Le gouvernement égyptien ne s'en tint pas là. Pendant plus de neuf siècles, El Azhar et les collèges fondés après lui n'avaient été régis que par la coutume. Au début de 1872, Ismaïl Pacha prit l'initiative d'une importante réforme en obligeant les candidats professeurs à subir un examen de capacité. Première atteinte à la tyrannie de la tradition et des précédents ! A peine proclamé, le khédive actuel s'engagea résolument dans la voie ainsi frayée par son grand-père et, tout en restaurant, conformément aux lois de l'esthétique et de l'hygiène, les bâtiments qui abritent El Azhar, il édicta de 1895 à 1900, une série d'importantes ordonnances grâce auxquelles toutes les mosquées universitaires d'Égypte furent soumises à une autorité centrale commune, instituée à El Azhar, pourvue du pouvoir réglementaire et guidée elle-même par un code clair, précis, minutieux de principes généraux et de règles pratiques, les uns et les autres destinés à fortifier la direction, à rétablir la discipline et la régularité des études suivant d'anciens usages longtemps négligés.

PIERRE ARMINJON

(La fin prochainement.)

1. Par exemple, l'élection mouvementée du cheikh El Cherkaoui, longuement racontée par Djabarti, VIII, pp. 362 et suivantes.

VIE DE CHATEAU[1]

VII

La restauration de Belcourt était fort avancée; on n'attendait plus que l'arrivée du jeune couple pour terminer les aménagements de l'intérieur. Depuis trois mois, le prince et la princesse de Prax voyageaient, Elinor dans la béatitude de ce que le mariage lui avait révélé, Armand las de cette identité d'actions qu'impose, par le rapprochement de toutes les minutes, la vie d'hôtel. Il lui tardait de voir cesser la période anormale qu'est le voyage de noces, il avait hâte de s'installer dans son poste nouveau de millionnaire et de recouvrer sa liberté. Il fut ravi en arrivant à Belcourt : le magnifique domaine rougeoyait au soleil baissant ; avec son horizon de forêts, ses bassins et ses vases, le peuple blanc de ses statues, il présentait un spectacle quasi royal. Dans la cour d'honneur, une valetaille à livrée bleue et argent se pressait au devant des maîtres. Un perron conduisait au vestibule demi-nu, d'architecture sévère, où l'escalier développait sa double révolution. L'écusson des Prax était là, solidement gardé par deux griffons de pierre.

Les ordres avaient été fidèlement exécutés; partout on reconnaissait la marque d'une sollicitude attentive aux moindres

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

objets. Un goût scrupuleux avait paré cette demeure d'une beauté digne de ses hôtes, en avait fait un séjour incomparable et propice à de fastueux projets. Mrs. Ledstone, sa tâche ainsi accomplie, embrassa énergiquement sa fille, reçut les compliments de son gendre et s'éclipsa.

Le nouveau divertit Armand ; un orgueil de conquête lui vint, les premiers temps, à exercer la petite royauté du seigneur sur sa terre. A pied, à cheval, il l'explorait en tous sens ; il apprenait le nom des carrefours, s'intéressait aux points de vue et ordonnait maintes améliorations. Il était chez lui au milieu du luxe, comme dans un patrimoine reconquis. Elinor, au contraire, n'estimait les choses rares, ne s'enorgueillissait de les avoir que pour les offrir à son époux. La fortune n'était pour elle qu'un moyen de se faire aimer davantage. Elle espérait qu'Armand la considérerait comme une petite fée bienfaisante, prête à exaucer tous ses désirs, et qu'il lui marquerait un redoublement de tendresse à chaque satisfaction nouvelle qu'il lui devrait.

Avec une expression de félicité sans égale, elle s'attachait à ses pas. Elle ne rêvait rien au delà de cette vie campagnarde où, gentille bergère, elle n'aurait d'autre rôle que de plaire à son idéal berger. C'était avec les palpitations de l'attente heureuse qu'elle pensait à ce que seraient leurs longs tête-à-tête, l'hiver, quand les blanches neiges leur ouateraient un cher nid bien clos.

Ses illusions l'empêchaient de s'apercevoir qu'Armand commençait à s'ennuyer mortellement. Après qu'il avait consacré une partie de sa journée à ses écuries, au compte rendu de ses gardes, à la lecture des journaux, il fumait vainement cigarette sur cigarette pour échapper à la mélancolie du crépuscule. Le soir, sa pensée voyageait vers Paris qu'il s'imaginait resplendissant et animé, avec le péristyle flamboyant de ses théâtres et la ligne lumineuse des boulevards parsemée d'aguichants minois. Il respirait le souvenir des coulisses où passent des bouquets, les parfums échappés des loges d'actrices ; il regrettait la table de son cercle, l'atmosphère des boudoirs et toutes les joies sensuelles où se délecte le viveur parisien.

Ils inaugurèrent leurs visites de voisinage par Rochemont.

Les deux jeunes femmes s'élancèrent aux bras l'une de l'autre avec l'effusion naturelle aux amies qui se retrouvent après que des événements ont transformé leur existence. Il semble, en effet, qu'on n'ait exactement la mesure du chemin parcouru qu'en présence des témoins d'autrefois. C'est dans leurs yeux que notre passé reparaît comme au poli d'un miroir.

Les embrassades furent répétées ; Elinor, émue, sentit se mouiller ses paupières. Tout marquait l'œuvre de l'amour dans sa personne transfigurée. L'accent de ses phrases les plus insignifiantes, l'ardeur de ses prunelles, ses vivacités fiévreuses disaient comme elle aimait son mari, comme elle s'était donnée à lui de tout son être, et de quels liens durables elle prétendait l'enlacer. Armand était toujours le même, un peu trop joli, avec un éclat de pierre dure entre les cils et sa moustache fauve qui s'évanouissait en fumée blonde. Il proposa de visiter le chenil pendant que ces dames se diraient leurs petits secrets.

— Les femmes n'en ont-elles pas toujours pour leurs maris ? — fit-il, avec le sourire satisfait de l'homme certain qu'il sera question de lui avantageusement.

Il ne se trompait pas. Dès qu'il fut parti, Elinor s'écria :

— C'est vrai qu'il m'intimide !... Je n'oserais jamais, devant lui, avouer combien je l'aime.

Le trop-plein de son cœur déborda en confidences telles qu'en risque souvent l'impudeur naïve des jeunes mariées. Elle ne rapportait de la divine Italie aucune impression d'art : elle n'avait rien vu. Les monuments ni les tableaux, les pays ni les gens ne l'intéressaient : elle n'avait d'yeux que pour Armand. Elle raconta les incidents adorables de son voyage, les longues routes côte à côte avec Armand à travers les défilés de montagnes où le bercement de la voiture continuait la douce intimité des nuits. Elle rappela une promenade où Armand avait puisé dans le creux de sa main à une source pour lui donner à boire. Elle se grisait au souvenir des soirs où, sur les bords du lac de Côme, Armand joignait ses lèvres aux siennes entre deux bouffées de cigarette.

Et maintenant, comme si les paroles avaient pu prolonger, renouveler, raviver ces heures sans pareilles, elle se plaisait au récit des mille petits riens dont est faite la félicité des amoureux.

— Comme tu es heureuse ! — soupira Germaine.

Elinor fut frappée de l'expression chagrine de son amie.

— Et toi ? — interrogea-t-elle.

Depuis le matin, Germaine avait d'importants soucis. Elle savait, à n'en pas douter, en quelles mains était tombée la lettre de son amant. Il avait été convenu entre eux qu'ils observeraient certaines précautions dans leur correspondance : chacun devait répondre à la lettre reçue et se garder de récrire avant de posséder la réplique. Germaine avait donc attendu toute une semaine la réponse de Maxence en se demandant : « Est-ce que déjà il commencerait à me négliger ?... » Puis, comme elle ne pouvait croire qu'on se détachât d'elle aussi aisément, elle chercha autre chose... Les circonstances de la matinée où son mari avait rencontré le facteur se représentèrent à son esprit et lui désignèrent le vrai coupable. Mais ce n'était pas tout : un fait grave, qu'elle ne savait comment expliquer, était survenu... Elle avait trouvé d'abord trop d'agrément à l'abstention conjugale d'Hubert pour s'inquiéter d'en connaître la cause ; mais, comme elle songeait encore à la disparition de sa lettre, elle fut saisie de la coïncidence : elle acquit une persuasion. Renonçant tout d'un coup aux conventions qui la faisaient muette, elle écrivit à Maxence. La réponse fut décisive. Maxence avait écrit : sa lettre était donc perdue ou volée. Germaine eut encore une minute d'hésitation, car, après tout, les fautes de la poste sont possibles, et moins fréquentes qu'on ne le dit, mais plus qu'on ne le croit. Pourtant elle se rendit à l'évidence : Hubert avait sa lettre... Que ruminait-il contre elle ? Tout de suite elle entrevit ce qu'elle redoutait le plus : le divorce. Être précipitée de l'échafaudage mondain où elle s'était joyeusement hissée, quelle chute !... Elle était bien près de s'en prendre au mauvais génie de l'amour. Comment avait-elle eu la folie insigne de céder à l'exigeant désir de Maxence, au moment même où ils allaient se quitter ? En femme positive, elle ne se jugeait pas indemnisée de ses risques. Ah ! si elle avait eu à choisir entre sa qualité de grande dame et le sentiment tout neuf qui l'occupait, elle n'eût guère balancé. La crainte de déchoir était en elle comme un instinct de conservation.

C'est avec ces tracas en tête qu'elle entendait la cantilène

de son amie. Une confidence attire l'autre. Germaine répondit à la question d'Elinor avec une sincérité triste :

— Il y a longtemps qu'Hubert et moi nous avons cessé de nous aimer.

Parmi les malheurs des autres, aucun n'était capable d'émouvoir davantage Elinor.

— Pauvre Germaine ! — fit-elle, — comment peux-tu vivre ainsi ?

Pour ne pas montrer une sentimentalité inférieure, Germaine laissa échapper l'aveu complet :

— J'aime un autre homme.

Elinor fut bouleversée d'entendre cette chose terrible, de la sentir tout près d'elle :

— Comme je te plains !...

Toute tristesse d'amour trouve un écho dans une âme éprise : en s'intéressant au mal d'une autre, on s'apitoie sur soi-même, pour le mal qui pourrait advenir. Elinor fouilla la blessure de Germaine, avide de savoir comment se produisait ce phénomène atroce, qu'on cessât d'aimer, qu'on aimât ailleurs. Elle se l'imaginait, comme ces cyclones qui ravagent les pays lointains, accompagné de catastrophes et de désastres. Avec son âme de passion, elle n'avait pas prévu le climat tempéré des amours faciles.

N'écoutant que sa droiture, elle proposa une solution pratique :

— Puisque tu aimes, pourquoi ne pas reprendre ta liberté?

Cette simplicité de vues abasourdit Germaine. Elle n'osa pas révéler qu'elle aimait un homme marié, ni que jamais l'idée de lui appartenir autrement que par l'adultère n'avait effleuré son esprit. Mieux valait équivoquer.

— Penses-tu donc qu'un mariage soit si facile à défaire?

L'amie étrangère, dont l'éducation ne s'était pas embarrassée de préjugés, estimait naturel qu'on sacrifiât des considérations secondaires à ses exigences de cœur. Elle suggéra :

— Il y a le divorce.

Germaine eut un soubresaut :

— Le divorce, dans notre position !... Tu n'y penses pas !... D'ailleurs mon mari ne consentirait jamais...

Cette phrase même, qu'elle venait de dire pour donner le

change à son amie, lui montra soudain le problème sous un autre aspect. Nous n'avons pas de procédé plus sûr pour deviner la conduite d'autrui que de nous interroger sur ce que nous ferions nous-mêmes, placés dans des conjonctures identiques : « Si Hubert m'avait trompée, est-ce que je divorcerais ? » se demanda-t-elle. Un éclat de malice, qu'on aurait pu interpréter par ces mots : « Pas si bête ! » traversa les yeux clairs de Germaine. Elle supputa ce qu'il y avait de similaire entre sa situation et celle de son mari : leurs intérêts respectifs n'étaient-ils pas d'accord pour maintenir une association où chacun était riche de ce qui manquait à l'autre ? En même temps qu'elle évaluait le prix du nom, du titre, des parents qui la situaient tout en haut de la minuscule éminence qu'est la société, le souvenir lui revint de la ruine d'où elle avait tiré le marquis. Elle se rappela les actes d'achat qu'avait consentis son père pour reconstituer le domaine de Rochemont ; elle vit la grosse lettre chargée qu'envoyait tous les mois le banquier de M. Lebouchard, et les innombrables présents qui s'y ajoutaient. « Allons donc ! — conclut-elle, — ce n'est pas moi qui perdrais le plus à une rupture. M. de Rochemont est un trop pauvre sire pour se permettre la vengeance onéreuse du divorce... »

Pendant que les jeunes femmes échangeaient leurs impressions, les deux cousins aussi s'étaient ouverts l'un à l'autre. Elinor eût été cruellement surprise s'il lui avait été permis d'entendre les propos que tenait son Armand.

— Ma foi, mon cher, je ne suis pas l'homme des voyages de noces ! Trois mois d'idylle avec promenades au clair de lune, non, vois-tu, cela n'est pas mon affaire... D'abord, assurément, j'avais trouvé que c'était frais, gentil, différent des amours parisiennes qu'assaisonnent tant de rosserie et de vanité ; mais il ne faut pas abuser des meilleures choses... Aussi lorsque arriva la dépêche de Mrs. Ledstone nous annonçant que tout était prêt à Belcourt, j'eus vite fait de commander les malles.

L'histoire de ce ménage intéressait Hubert de Rochemont comme une eau trouble où il tâchait de démêler un reflet du sien.

— Eh bien, — demanda-t-il, — te plais-tu à Belcourt ?

— Peuh !... Cela serait supportable si la maison était pleine de monde ; mais on s'y croirait dans un musée national interdit au public.

— Est-ce que ta femme refuse d'inviter des amis ?

Armand éclata de rire, à l'idée qu'Elinor pût lui refuser quelque chose !

— Non ! La chère créature ne cherche qu'à devancer mes caprices... Mais la vérité est que, pour le moment, mon intention est d'aller faire un tour à Paris.

— A Paris, en cette saison ?

— Pourquoi pas ? On y rencontre toujours des gens de passage. Tu ne te figures pas l'impatience où je suis de revoir des camarades, le cercle, quelques petites chéries... J'en ai comme le mal du pays, ma parole !

Hubert était confondu d'un tel enfantillage.

— Tu m'ahuris. Voyons, tu n'as pas l'intention de recommencer ta vie de garçon ?

— Non... mais il n'est pas défendu de s'amuser un peu, je pense !... Le mariage serait-il un internement ?

La fatuité dont avait toujours été empreinte la physionomie d'Armand avait maintenant quelque chose de plus satisfait encore, de si évidemment repu, que peu à peu Hubert, par un retour sur son propre sort, éprouvait une envie méchante contre ce bonheur trop insouciant.

— Crois-tu — insinua-t-il — qu'Elinor va tolérer que tu te paies du bon temps sans elle ?... Méfie-toi : les étrangères n'hésitent pas à mettre le capital en sûreté, quand elles s'aperçoivent qu'il est hasardé dans une mauvaise affaire ! Plus ta femme est riche, moins elle sera accommodante. C'est de l'amour qu'elle a voulu acquérir en t'épousant : si tu la frustres de ton apport personnel, que vaudra pour elle l'opération ?... Entre époux, vois-tu, celui qui est propriétaire de l'argent est puissamment armé contre l'autre. Le pauvre diable n'a guère qu'à tout endurer s'il ne veut pas retourner à la misère.

L'orgueil masculin piqué au vif, Armand se récria :

— Tu ne vas pas me dire que nos femmes, par le droit de leur fortune, pourraient se permettre des fantaisies, et nous, rien !... Ah ! ah ! voilà qui serait drôle !... Supposes-tu ces dames moins attachées que nous aux profits du ma-

riage ? Ces unions-là les flattent, si elles nous sustentent... Rassurons-nous : le nœud est solide, et il se resserre davantage à mesure qu'on tire dessus !... S'il n'y a pour te retenir que la peur des sévérités de ton épouse, ne te gêne pas, mon bon : elle n'a pas plus envie de redevenir Lebouchard que toi de chercher un emploi de deux mille quatre cents francs.

Hubert s'empressa de protester :

— Ce n'est pas pour mon compte que je prêchais. Tu sais, moi, j'ai été élevé dans des principes austères, je n'ai jamais mené un train à tout casser... A peine quelques anecdotes de garnison... Je suis un mari rangé, fait pour l'existence sérieuse avec une femme qui aurait mes goûts.

Il débitait ce boniment sur le ton aigre des gens vertueux qui se sentent dupés au marché de la vie.

Armand s'en avisa.

— On dirait que tu n'es plus amoureux de Germaine ?

— Hum !... Pas précisément !...

— Ah bah !... Alors, c'est que le mariage veut cela : car elle a de quoi plaire !...

Ils revinrent au salon.

Avec un petit sourire de défi, Germaine lança :

— Eh bien, avez-vous dit beaucoup de mal de nous ?...

Le prince, au besoin, avait toujours un madrigal sur les lèvres.

— Je déclarais, à l'instant, ma cousine, que vous êtes la séduction même... Si j'osais devant vous, je recommencerais !

Deux domestiques entrèrent, portant une table à thé. Le dessus recouvert d'une glace refléchissait les mille objets brillants et compliqués du service. On alluma la mèche : une petite flamme bleue jaillit, et l'eau se mit à chanter dans le grand samovar en argent. Germaine, debout près de la table, maniait les gentils ustensiles délicatement. Elle versait dans les tasses la boisson d'or fumante, et allait de l'un à l'autre, les mains chargées de corbeilles à gâteaux. Une légère vapeur blanche accompagnait ses mouvements et laissait après elle un sillage aromatisé.

Armand la suivait du regard. Il admirait la sveltesse de sa taille, et sa gorge pleine qu'une chemisette souple envelop-

pait. Il était de ces hommes dont les nerfs frémissent toujours à la vue d'une jolie femme, et qui les convoitent toutes, même celles dont ils ne doivent rien espérer.

On se sépara, et les Prax emportèrent la promesse d'une visite prochaine à Belcourt.

Depuis qu'Hubert avait abdiqué sa vengeance, ses yeux évitaient ceux de sa femme. Il était gêné par sa présence comme s'il avait pu être deviné. L'esprit tendu à dissimuler, il n'avait plus le loisir de penser à autre chose ni de s'adonner à ses occupations favorites. Il ne montait plus à cheval, n'attelait que rarement et se détachait de son luxe comme s'il ne s'en croyait plus le maître légitime. Un reste d'honnêteté travaillait encore cette conscience en faillite : il redoutait l'appât d'une richesse dont il ne se reconnaissait plus le droit de profiter. Les choses ne pourraient pas durer toujours ainsi. Toutefois il s'efforçait de maintenir entre lui et Germaine les rapports apparents d'une bonne camaraderie.

La visite du jeune couple princier leur fournit le sujet de quelques réflexions.

— Armand ne me paraît pas corrigé ! — dit Hubert. — ne parle que d'aller s'amuser à Paris. Il est capable d'y recommencer ses fredaines.

Germaine s'aventura sur le terrain miné :

— Il aurait grand tort, car sa femme est folle de lui et ne souffrirait de sa part aucune infidélité. C'est une nature audacieuse : elle ne reculerait pas devant les conséquences d'un éclat.

Hubert saisit l'occasion de proclamer des principes :

— Elle a raison. Comment pourrait-on, si on la connaissait, tolérer l'indignité de son conjoint ?

Germaine pensa :

« Puisqu'il parle si effrontément, c'est que son parti est pris de jouer l'ignorance. »

Et elle en éprouva un merveilleux soulagement. Libérée du tourment immédiat, elle songea au moyen de ménager l'avenir.

L'important était de regagner l'empire perdu sur l'esprit de son mari. Elle comprit qu'émancipé de l'esclavage sen-

suel il serait toujours dangereux. Tant qu'il ne serait pas remis en bride, un coup de tête était à craindre.

Un ménage qui n'observe pas le rite de la nature laisse vite se détraquer le mécanisme délicat de la vie à deux. Il n'y a que la volupté pour dissoudre les antinomies de race, pour adoucir les angles des volontés contradictoires. C'est dans la chaude atmosphère des caresses que se fondent ensemble et se lient les égoïsmes de chaque personnalité. Supprimer la trêve des minutes qui sont le plus vraiment conjugales, c'est ne plus accorder de temps qu'à la guerre.

Germaine résolut d'entreprendre la conquête de son mari comme s'il se fût agi d'un autre. Une petite joie fourbe la pénétrait, à l'idée d'exercer son pouvoir sur l'homme, en ce moment, le plus éloigné de l'aimer. Et puis, si elle réussissait à bien enjôler le mari, pourquoi ne l'amènerait-elle pas, comme tant d'autres, à subir entre eux la présence de l'amant?...

Elle avait confiance en elle, confiance en cette grâce intrigante qui la faisait d'ordinaire parvenir à ses fins. Vivifiée par son nouveau projet, un matin, au réveil, elle sonna vigoureusement sa femme de chambre et lui commanda de préparer son lever. Elle resta longtemps, très longtemps devant sa toilette, à utiliser les outils légers à manche d'écaille qui portaient sa couronne incrustée en or. Elle aimait ces objets enchantés dont dispose une femme pour se faire désirable. Elle s'en servit avec le même zèle que s'il s'était agi d'aller à quelque fête. Elle revêtit une robe de batiste crémeuse qui recouvrait son corps d'un tissu plus fin, plus coloré, plus souple encore que celui de sa chair. Et lorsqu'elle descendit déjeuner, flexible et parfumée, comment eût-elle douté de son prestige?

Pourtant la victoire se fit attendre. Hubert se méfiait de cette élégance qu'habituellement Germaine réservait aux étrangers : il se demandait quel piège allait se tendre sous ses pas, qui le ferait trébucher et lui infligerait un asservissement plus corrupteur encore que celui de l'argent. Elle ne se découragea pas. Sans paraître s'apercevoir du dédain qu'il lui opposait, elle eut pour son mari, avec une douceur féline, des égards et des prévenances auxquels il n'était pas accoutumé.

Il y eut une période d'irrésolution pendant laquelle un sin-

gulier combat se livra dans l'âme d'Hubert : tantôt une fierté tenace l'incitait à se dominer, à se garder libre pour une revanche future, où peut-être il secouerait son joug, tantôt sa chair d'homme jeune se rebellait, réclamait.

La nuit, souvent, une intolérable envie le tourmentait de se lever, d'aller comme autrefois trouver sa femme et d'oublier dans ses bras ce qu'il savait d'elle. Il l'eût possédée d'une étreinte de brute, sans prononcer une parole, et sans qu'elle se doutât, croyait-il, de son humiliation. Deux fois, il se glissa jusqu'à sa porte, et s'en retourna vivement, honteux de sa faiblesse.

Enfin il eut besoin de quelqu'un à qui confier sa misère. Maître Tardibois lui avait fourni les conseils de prudence calculatrice qu'on peut attendre d'un notaire ; il fallait maintenant un guide à sa conscience. Il résolut de soumettre son cas au curé de Tessé, au brave abbé Girard, de lui révéler, sous le sceau de la confession, toutes ses incommodes perplexités.

Lorsqu'il arriva, le prêtre récitait son bréviaire, en arpentant le jardin de la cure. Ce petit enclos avait un aspect prospère, discret, confidentiel. Les parterres, délimités par des bordures de buis, rappelaient le jour commémoratif où ces verdures mélancoliques se vendent à la porte des églises. Les fleurs étaient ordonnées avec la symétrie, la régularité d'une décoration d'autel, et leurs nuances, leurs formes mêmes, avaient quelque chose de liturgique. Seuls les arbres, dispensés de l'émondage, avaient un air d'indépendance et comme de force affranchie.

Après l'échange des bonjours, l'abbé offrit à son visiteur de lui montrer son vignoble, séparé du verger par une barrière. C'était sa marotte : depuis dix années, il employait les recettes préconisées pour exempter ce demi-hectare du phylloxera. Pourtant des taches jaunes, qui s'étendaient comme une lèpre, dénonçaient l'invasion de l'insecte ennemi.

Avec un soupir, il constata :

— Voyez, monsieur le marquis : malgré tous mes efforts, voilà une vigne perdue !

Hubert n'était pas venu pour parler viticulture. Il en voulait au prêtre de n'avoir pas deviné tout de suite qu'il était mal-

heureux. Pareil à tous ceux qui ont été pieusement élevés, il gardait l'espoir vague qu'aux heures difficiles la religion fût là pour éclairer, pour consoler; il se disait que les ministres de Dieu ont la mission de lire dans les cœurs et de les secourir surnaturellement.

L'abbé Girard n'aurait pas osé s'immiscer dans l'âme haut placée du châtelain. Il le jugeait d'ailleurs le plus fortuné des hommes et se louait d'avoir en lui un paroissien régulier, sinon fervent. Jamais Hubert ne s'était confessé hors de l'époque pascale. Aussi quelle ne fut pas la surprise de l'abbé Girard quand le marquis lui murmura :

— Monsieur le curé, voudriez-vous m'entendre en confession?

Il eut l'air d'un songeur qu'on éveille :

— Vous désirez?...

— Oui, je voudrais me confesser.

— Comment donc! Mais tout à votre disposition... Venez chez moi.

Ils s'acheminèrent ensemble vers le presbytère, sans dire un mot. Ils entrèrent dans le salon, une pièce pauvre, sorte de parloir, avec des rideaux de percale et des meubles recouverts d'un crin noir tissé en losanges. Aux murs, des lithographies de Pie IX, de Léon XIII et de plusieurs évêques. Le curé tira de sa soutane un immense mouchoir d'indienne et s'essuya le front après avoir accroché son chapeau. D'un air un peu contraint il indiqua un prie-dieu au marquis, et s'assit dans un fauteuil voisin. Les mains croisées sur la ceinture, les yeux aux boucles de ses souliers, la tête penchée de côté, il attendit.

Hubert se demanda comment il allait aborder le scabreux sujet. Ce péché d'une autre qu'il fallait déclarer pour expliquer son propre cas le gênait; il aurait voulu le taire, ne parler que de lui-même, mais c'était impossible.

Les premières formules prononcées :

— Ce que j'ai à dire est très embarrassant, — commença Hubert. — A proprement parler, il s'agit moins de me confesser que d'obtenir de vous une direction, un avis.

— Bien, mon fils, — dit le prêtre, — je suis à votre entière disposition.

Tout d'un trait, comme un poltron se jette à l'eau, Hubert exposa l'affaire.

Le curé, interloqué, l'écoutait. Ce drame du grand monde, si différent de la litanie fade des dévotes, l'intéressait prodigieusement. Il découvrait maintenant pourquoi la petite marquise lui avait toujours produit l'effet d'un démon femelle.

Hubert arrêta son histoire au moment où il était revenu chez lui, déterminé au silence.

— Vous avez pris là un sage parti, — fit le prêtre, — celui que je vous aurais moi-même conseillé. Notre-Seigneur ne nous enseigne-t-il pas le pardon des injures?

Cette approbation l'encouragea. Pourtant, ce qui restait à dire était malaisé.

Confus d'en venir à l'aveu de ses tentations charnelles, il balbutia :

— C'est que... enfin... j'ai pardonné, mais pas d'un cœur sincère. Depuis que je sais ma femme coupable, nous vivons comme séparés... Et je commence à douter que cet état puisse durer toujours.

Habitué aux mœurs des paysans qui épousent parfois des filles engrossées par d'autres, et suivent leur instinct sans scrupule, le prêtre fut surpris d'une telle réserve.

Il répondit :

— Mais, mon fils, Dieu n'exige pas de vous ce sacrifice. Vous l'offenseriez même en y persévérant. Vous êtes jeune, bien portant : vous avez le droit de vivre selon la nature et d'user des droits concédés aux époux.

Hubert ne se sentait pas compris. Comment expliquer à cet esprit simple qu'une réconciliation totale serait un sacrifice de l'honneur? Comment lui faire entrevoir ce qu'il y a parfois de grand, de noble, de sublime à poursuivre une vengeance plutôt qu'à y renoncer?

Le curé prêchait sur les obligations des époux, sur le devoir conjugal qu'il leur faut acquitter, sous peine que l'un ou l'autre soit, au dehors, induit en tentation ; il signala aussi les fins du mariage qui sont, comme dit l'Écriture, de « se multiplier ». Il termina en affirmant que la vraie doctrine chrétienne est l'oubli des offenses.

« Après tout, il a peut-être raison, — se dit Hubert en sortant, — et, puisque les exhortations laïques et l'autorité religieuse s'accordent à m'indiquer la même conduite, pour-

quoi m'obstinerais-je dans une bouderie que ma femme, à la longue, pourrait interpréter exactement ?... »

Pourtant, il ne discernait pas le moyen d'en finir sans renoncer par trop au respect humain.

Sur ces entrefaites, M. Lebouchard annonça son arrivée. Ce fut une joie pour Germaine, qui se promettait de trouver en lui un allié. Hubert même n'était pas mécontent de la diversion que leur assurait ce tiers, toujours en belle humeur. Sa présence, en effet, devait aider au rapprochement. De mornes et silencieux qu'étaient les repas, ils devinrent bruyants tout de suite. Le bonhomme parlait fort à table, mangeait beaucoup, buvait sec, et sa face, après dîner, se colorait comme une vigne à l'automne. Toutefois, sous cette épaisse enveloppe, il enfermait plus de finesse qu'on ne l'eût supposé. Sa sollicitude paternelle s'alarmait vite lorsqu'il s'agissait de Germaine : il flaira dans l'atmosphère une certaine hostilité. Sa première hypothèse fut de l'attribuer au dépit qu'il prêtait à sa fille de n'avoir pas d'enfant, et ses mêmes grosses plaisanteries reprirent, sur le peu d'empressement que mettait son gendre à faire de lui un grand-père. En même temps il enveloppait le jeune ménage d'un regard attendri et paterne qui, dans sa pensée, l'unissait plus étroitement, obligeait la nature à se montrer généreuse, féconde. Mais bientôt il s'aperçut que l'embarras redoublait, à ses allusions, et que les époux évitaient de se regarder. Souvent M. Lebouchard s'attardait à causer seul avec Germaine; il l'interrogeait sur son bonheur, avec l'anxiété jalouse des pères qui ont consenti à se priver de leurs filles à condition de transférer à un autre la mission de les rendre heureuses. Elle ne se plaignait pas de son mari, mais elle se plaignait vaguement de l'existence. Le bonhomme ne démêlait pas grand'chose dans ces tristesses, mais il les jugeait distinguées; elles augmentaient son admiration pour celle qui était capable de les ressentir.

Un soir qu'il l'avait menée jusqu'à la porte de sa chambre tout en devisant, Germaine lui dit :

— Entre donc, père... Je n'ai pas sommeil : nous causerons encore un peu.

Il eut une hésitation.

— C'est que... Je ne veux pas que ton mari me trouve là quand il va venir se coucher. Cela pourrait lui donner de l'humeur.

Elle répliqua vivement :

— Ne crains rien, je ne suis pas exposée à sa visite !

Cette révélation foudroya M. Lebouchard : était-ce une chose croyable, possible, que son bijou de fille, sa miraculeuse Germaine, fût négligée d'un mari?...

Elle, devenue très rouge, regrettait déjà ce qu'elle venait de lâcher inconsidérément. Pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il soupçonnât sa liaison coupable, car, tout accoutumée qu'elle fût à l'indulgence de ce papa débonnaire, elle était sûre de ne trouver en lui qu'un censeur si jamais il apprenait qu'elle eût trahi sa parole. L'honnêteté bourgeoise, dont il était foncièrement muni, lui faisait considérer le mariage comme un contrat qui oblige et auquel aucune des deux parties n'a le droit de se soustraire. En outre, son gros bon sens d'homme d'affaires l'aurait immédiatement averti du péril que courait sa fille, et il se serait constitué son gardien plus actif, plus gênant peut-être, que l'époux lui-même. Germaine ne pouvait pas laisser retomber sur son mari tout le poids de son imprudente parole sans risquer d'amener entre les deux hommes une explication d'où sortirait la vérité : elle allégua des prétextes évasifs, accusa la diversité de caractères, qui provoquait entre eux de fréquentes disputes.

Mais la méfiance de M. Lebouchard, une fois éveillée, ne se contenta pas de si peu. Il rassembla les observations qu'il avait faites sur l'humeur morose de son gendre, sur la froideur qu'il témoignait à Germaine, et résolut de le relancer, de lui dire son fait...

Tous les bruits du château s'étaient peu à peu éteints. Hubert, après s'être déshabillé lentement, ne pouvait se résoudre à gagner son lit : il savait qu'il ne dormirait pas.

Il s'accouda à la fenêtre et regarda la nuit. Les étoiles s'enfonçaient à des profondeurs infinies et devenaient plus innombrables à mesure que son attention se fixait sur une place du ciel. C'étaient comme des mondes et des mondes

dont l'attraction s'exerçait sur la secrète poésie que recèlent même les êtres les plus attachés aux choses terrestres. L'Indre coulait au bas des pelouses, traînant avec un bruit soyeux ses petits flots le long de la berge. Du pré, de la rivière, s'élevaient de faibles brises. Quelques bêtes menues, qu'on ne pouvait définir, traversaient les allées. Hubert s'était souvent promené par des soirs aussi beaux que celui-ci, avant d'être marié. Que de rêves alors!... Quel doux avenir aux côtés de la jeune fille qu'il aimait!... Comment n'avait-il pas cueilli le bonheur quand il fleurissait à sa portée? Maintenant, Charlotte était séparée de lui pour toujours. Pourquoi, naguère encore, ne l'avait-il pas retenue à deux mains en lui disant: « Attendez-moi; qui sait?... » Bah! que pouvait-il concevoir qui refît jamais de lui un homme libre?... Ceux qui sont fidèles aux croyances chrétiennes ne peuvent espérer de regain si la mort elle-même n'est venue faucher... Puis le sentiment de la situation présente le ressaisit. Dans cette nuit de beauté propice, il ne savait plus endurer le tourment de la solitude. Les bourdonnements de sa chaude santé aux tempes, il allait se décider, sortir de sa chambre, solliciter sa femme, apaiser en elle ses regrets de l'autre, ses appétits, ses colères, tout...

Il lui sembla soudain que des pas approchaient. Ses artères battirent : il crut que c'était Germaine qui le devançait. Il se tournait déjà vers elle, de ce mouvement avide qui, à l'heure du désir, recevrait toutes les femmes dans une même bienvenue.

La porte tourna sur ses gonds : apparut M. Lebouchard. Un peu gêné, balbutiant, il s'excusa:

— Est-ce que je vous dérange?...

Hubert était si étonné qu'il put à peine répondre :

— Non. Mais qu'est-ce qui vous amène à cette heure?

M. Lebouchard avait rassemblé ses esprits. Il répliqua :

— Vous savez, moi, je suis un homme tout rond : quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que je le dise. Si j'avais remis à demain, je n'aurais pas pu fermer l'œil.

Hubert ne s'expliquait pas ce que signifiait ce préambule.

— Qu'y a-t-il pour vous agiter?

— Mon cher ami, voilà : j'ai remarqué une certaine mésin-

telligence entre vous et votre femme. Vous l'aimez moins, vous la négligez. Qu'est-il survenu de fâcheux ?

Cette intrusion dans ses affaires déplut au marquis. Il fit un geste pour interrompre :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer ?...

Mais le bonhomme argua de ce que Germaine lui avait avoué son abandon ; il insista sur ce sujet avec une inconsciente grossièreté, et toujours avec sa manie d'obtenir une progéniture.

Pendant qu'il parlait, une pâleur de colère décomposait les traits d'Hubert. Ses mains tremblaient, impatientes de mettre dehors l'indiscret personnage qui se permettait de fouiller ainsi son alcôve. Mais l'habitude était prise de maîtriser ses premiers mouvements. C'eût été bien tentant, oui, de dénoncer Germaine, cette effrontée qui osait faire l'innocente, la délaissée, se plaindre ! Un mot aurait suffi pour anéantir ses revendications et confondre son impudence. Oh ! les courber tous deux devant la preuve et crier : « Voilà pourquoi j'ai déserté la couche de votre fille ! » Mais sur qui rejaillirait l'avanie ?... Hubert sentit l'embarras de ne savoir que répliquer si son beau-père, devenu son juge, lui répondait : « Comment ! vous aviez cette lettre et vous vous taisiez ?... Il vous convenait de rester l'associé de Germaine Lebouchard sans être son mari. Vous alliez continuer avec elle une existence commune qui vous laisserait jouir de ses revenus, profiter de mes chasses et toucher mes fermages en vous soustrayant, sous un faux semblant de fierté, à vos devoirs d'époux... Non, non, pas de comédie, assez de sophismes ! Puisque vous avez renoncé à votre vengeance et que, par conséquent, vous avez pardonné, il faut une réconciliation sincère qui se scelle dans les baisers... »

Ces arguments, que cent fois par jour Hubert entendait en lui comme son remords, lui dictèrent soudain sa conduite.

— Tranquillisez-vous, beau-père, — fit-il avec un rire forcé, — tout va pour le mieux dans mon ménage ! Lorsque vous êtes entré ici, j'étais justement sur le point de rendre visite à ma femme.

C'était à M. Lebouchard maintenant d'être gêné. Il ne prolongea pas l'entretien.

Germaine, aux aguets, avait perçu la démarche de son

père; elle en attendait le résultat. Que se serait-il passé entre les deux hommes? Hubert aurait-il osé la dénoncer?... Elle ne le croyait pas, sachant que ce serait s'accuser lui-même de lâche complaisance, et d'une sournoiserie vieille déjà de quinze jours, mais elle était inquiète. Elle se disait : « Tant que je n'aurai pas capturé mon mari vaincu dans mes bras, je ne serai pas tranquille sur ce qu'il peut machiner. »

Les cheveux défaits sur l'oreiller, enveloppée de linge odorant, et de ces innombrables délicatesses du lit qui font les riches mondaines si pareilles aux courtisanes, elle méditait toutes sortes de plans pour réparer son imprudence; mais l'attente l'oppressait. Elle se leva, glissa ses pieds dans de petites mules à la semelle ouatée, se mit à parcourir sa chambre où veillait une lampe de nuit. La lueur que filtrait l'abat-jour colorait de rose son peignoir, et ses beaux bras s'agitaient hors des manches de dentelles.

Chaque fois qu'elle passait devant la glace, profonde comme un horizon, elle y trouvait son image dans le reflet sombre des tentures et se souriait en prenant plus d'assurance. Elle se représentait son mari éveillé tout près d'elle, hanté par elle, la désirant et la haïssant à la fois. Elle subissait le magnétisme de cette pensée d'homme venant à elle à travers les cloisons. Tout à coup elle eut le pressentiment qu'elle allait être exaucée, que l'on approchait, qu'une main touchait la serrure. Elle se retourna : Hubert entrait doucement. Il referma la porte avec soin, puis marcha droit à la lampe et l'éteignit.

VIII

— Comment!... Vous ne vous êtes pas encore servi de l'attelage que je vous ai donné? — fit M. Lebouchard sur un ton d'affectueux reproche.

Le marquis expliqua bien vite qu'un des chevaux de volée boitait depuis un mois.

La marquise l'interrompit avec l'enjouement qui lui était revenu :

— N'en crois pas un mot, cher papa! Hubert et moi, nous

étions tacitement d'accord pour n'étrenner notre *coach* que lorsque tu serais ici. On va le prendre aujourd'hui pour aller à Belcourt.

M. Lebouchard, épanoui, pensa : « Que je suis content d'avoir mis fin à la petite querelle qui divisait ces chers enfants !... »

On se leva de table et ils allèrent aux communs. C'est là surtout que le propriétaire de Rochemont se sentait dans son véritable domaine ; tout y portait sa marque personnelle, depuis la couverture brodée d'une couronne rouge sur le flanc de chaque cheval, jusqu'aux dessins d'armoiries semés en sable de couleur sur la blancheur des dalles. Chaque jour, les cochers se faisaient une gloriole de renouveler cette décoration héraldique que les pas de la veille avaient foulée. C'était avec joie qu'ils avaient reçu l'ordre de mettre en état l'opulent équipage, car les hommes de service sont fiers de montrer la richesse de leurs maîtres sur les grandes routes, comme s'ils en étaient eux-mêmes enrichis ou anoblis.

Au milieu des préparatifs compliqués de l'attelage à quatre, le marquis était à son affaire. Le goût du sport était inné en lui. Pas un détail ne lui échappait, il rectifiait les moindres erreurs et s'entendait comme personne à douer ses voitures du style anglais. Il se plaisait à éblouir la gent d'écurie par son savoir impeccable et sa compétence en l'art hippique. L'ascendant facile, la parade d'autorité qu'il déployait ainsi, le vengeaient de sa dépendance conjugale. Satisfait, allant d'un *box* à l'autre, il examinait les belles croupes satinées et frappait amicalement l'encolure de la jument qu'il avait cessé de monter depuis sa mémorable promenade au bois de Boulogne.

Germaine l'observait avec malice. Sa sécurité renaissait. En même temps qu'elle avait rétabli le magique empire de la femme sur les sens de l'homme, elle assistait triomphante à la reprise, chez celui-là, d'habitudes aussi tyranniques que des passions. Amusée, elle constatait que son mari était de nouveau conquis, dominé par la double puissance du luxe et de la volupté. « A présent, se disait-elle, je suis tranquille : il ne complotera plus rien contre moi, je vais pouvoir être heureuse. » Et elle combinait déjà des moyens pour introduire Maxime dans son existence, en tiers.

Quand tout fut prêt, elle se hissa lestement sur le siège, à côté du marquis, et constata combien il était changé : son visage, sur lequel depuis des semaines elle avait vu transparaître les hésitations et les scrupules, que les soupçons et la certitude avaient tour à tour altéré, son visage n'exprimait plus que la joie sérieuse d'étrenner un jouet magnifique. En cet instant, Hubert oubliait le prix coûteux dont il avait payé ce jouet pour n'éprouver que l'intense satisfaction de le tenir en mains. Au tintement des chaînes et des gourmettes, il le mit en marche, descendit la côte, franchit la rivière et traversa le hameau.

Sur le seuil de leurs portes, les paysans, appelés par l'ébranlement du sol, regardaient l'énorme machine dévaler. Une sorte de respect les clouait sur place devant l'appareil imposant d'une telle force employée à la simple promenade du jeune couple seigneurial. Ils considéraient comme une divinité la petite marquise juchée en l'air ; ils admiraient l'aisance du marquis, la fringante allure des bêtes ; mais M. Lebouchard, un des leurs tout de même, un plébéien comme eux, les faisait rire, de la haute banquette où ses doigts cramponnés marquaient la surprise, et un peu la peur d'être là.

Quant à Hubert, il trônait sur son siège, heureux de se sentir riche et puissant. Quel triomphe d'orgueil, pour un homme encore si proche de la ruine, que de maîtriser quatre chevaux bien à lui ! Grisé par le plaisir des belles vitesses, il allait, il allait, lorsqu'à un tournant, dans un nuage de poussière, il croisa le cabriolet de maître Tardibois. Ce fut rapide et sonore comme un roulement de tonnerre. Pourtant, à la minute des saluts échangés, il crut percevoir un éclair d'ironie dans les yeux du vieux tabellion, et s'imagina que cela signifiait : « Eh bien ! ne vous ai-je pas rendu un fier service en empêchant vos folies ?... Seriez-vous à sillonner somptueusement le pays avec cette maestria, en compagnie de votre ravissante femme, si je vous avais laissé faire ?...

Le *coach* s'annonça devant la grille de Belcourt à grand son de trompe. Il décrivit une courbe savante autour de la cour d'honneur, et Germaine en sauta, légère, comme l'oiseau quitte la branche. Elle rejeta le manteau poussiéreux qui

la cachait, et entra au salon toute pimpante des pieds à la tête.

Abritée dans l'embrasure d'une fenêtre, la princesse de Prax brodait au métier, ou plutôt, une aiguille au bout des doigts, elle contemplait rêveusement les lointaines échappées du parc. Vivement elle se leva en voyant entrer ses hôtes, toute timide d'être ainsi surprise seulette à travailler. Elle les accueillit avec une gaucherie charmante, qui tempérait ce que sa personne avait d'un peu austère, et elle excusa l'absence de son mari. Il était parti à cheval, mais ne tarderait pas à rentrer.

En attendant, elle proposa de visiter le château. Les pièces se succédaient, solennelles et grandioses, proportionnées à l'ampleur ancienne des brocarts et des perruques, plutôt qu'au médiocre apparat des modernes. Quatre tapisseries des Gobelins d'après Mignard, bordées d'ornements, de fleurs, avec des enfants blottis dans les coins, recouvraient les panneaux du salon. Des flambeaux massifs aux rinceaux armoriés, des vases de la Chine et du Japon ornaient les cheminées. On voyait partout l'emblématique soleil louis-quatorzien darder ses rayons de bronze sur les meubles. Les vastes fauteuils de bois chantourné, les torchères soutenues par des génies, les consoles portant au fronton la face sculptée propre au XVIIe siècle, s'adaptaient merveilleusement à leur place comme à leur emploi.

Les visiteurs se récriaient sur la pureté du goût qui avait ordonné cette installation. Modestement, Elinor déclara que tout cela avait été choisi par sa mère et le prince avant le mariage; elle n'entendait rien, elle, aux décorations de style et à toutes les belles antiquités.

Germaine remarqua dans l'intonation quelque chose de triste comme un son de corde fêlée. Ayant plus attentivement regardé sa cousine, elle conclut bientôt que la mine n'était plus la même : les joues étaient creuses, le teint bistré; une sorte de langueur était répandue sur toute la personne.

A demi-voix, elle demanda :

— Est-ce que tu es souffrante ?

Elinor rougit, elle eut une seconde d'embarras; puis, dans l'oreille de son amie, elle glissa gravement :

— Je crois que je suis enceinte.

Germaine s'étonna :

— Comme tu dis cela !... Ne serais-tu pas contente ?... Toi qui désirais tant un enfant !...

Elinor eut un tressaillement de tout l'être.

— Oh si ! je suis heureuse, mais heureuse jusqu'à la douleur. Plus tard, quand nous serons seules, je t'expliquerai...

Elinor souffrait, elle souffrait d'une de ces anxiétés indéfinissables qui corrompent le bonheur sans qu'on sache comment. Elle sentait vaguement un danger planant sur elle, un grand danger inconnu. Il n'était cependant rien arrivé, rien, presque rien... Un peu moins d'amour chez Armand et toujours davantage en elle ; le froid que fait au cœur le baiser indifférent rendu au baiser passionné... Elle venait de passer une semaine sur sa chaise longue, où son mari l'avait abandonnée, plusieurs heures chaque jour, pour courir elle ne savait où. Et maintenant, il parlait d'aller à Paris sans elle, à qui le médecin défendait de voyager...

Comme on allait pénétrer dans un pavillon situé à l'extrémité du château, le prince rejoignit le groupe. Il était encore botté, éperonné, dans une jolie tenue cavalière, la figure animée par l'exercice. Sans remarquer l'expression d'extase qu'avait sa femme à le revoir après deux heures de séparation, il fit fête à Germaine.

— Ah ! bonjour, ma cousine... Comme vous nous avez fait attendre votre visite !

Elle fit observer gentiment qu'il avait failli la manquer.

Il convint :

— Oui, c'est stupide, ce besoin de mouvement qui me pousse tous les jours à enfourcher un cheval pour galoper sans but... Mais j'arrive à temps pour vous faire moi-même les honneurs de notre petite salle de spectacle, et j'en suis ravi... C'est tout ce qui reste intact de l'ancien château, la partie Louis XVI... Lorsqu'on l'aura épousseté, cela pourra devenir un joujou amusant...

En effet, la petite salle en rotonde était une merveille : on eût dit de chaque loge qu'elle était un écrin pour la beauté. Les murs vert céladon, le velours passé des tentures, les guirlandes festonnant d'une colonne à l'autre, composaient un

ensemble harmonieux comme une toilette de Fragonard. Des appliques en forme de feuillage étaient là pour des lumières en cire tendre. Une nuée d'amours se culbutaient au plafond parmi de petits nuages roses, et ces gambades recommençaient sur la soie peinte du rideau. Tout ce décor était fait pour inspirer les aimables projets, les pensées riantes.

Germaine songea au parti que l'on en pourrait tirer. A tout hasard, elle suggéra :

— Mais ce serait idéal de jouer ici la comédie, en costume!

Sa voix n'eut d'écho que celle du prince, mais ce fut un écho des plus vibrants.

— Certainement... très volontiers... Quelle bonne idée!

Hubert se taisait, le front rembruni. Est-ce que la saison de repos, qu'il croyait assurée, allait être compromise par des organisations de réjouissances?... Elinor fit alliance avec lui pour résister. Tout de suite, ils étaient devenus amis par une similitude de goûts et la ressemblance de leurs natures simples, dépaysées parmi les mondains. Chaque fois qu'on parlait de réceptions, la tendre amoureuse voyait s'abattre un pan de l'Éden où elle aurait voulu enfermer son rêve.

Elle insinua :

— Je parie que mon cousin est du même avis que moi. N'est-ce pas que la campagne est plus belle que les salons illuminés?

Hubert acquiesça vivement et se dit en lui-même :

« Comme la vie est mal arrangée! J'aurais pu être si heureux avec celle-là!... »

Germaine haussa les épaules. Elle vit que le prince la regardait. Il offrit de faire un tour de parc, et là-dessus tout le monde fut d'accord. Toutefois, au moment de sortir, Elinor se trouva fatiguée. Elle préférait se reposer en attendant les promeneurs. Ce fut à qui lui tiendrait compagnie ; mais elle n'accepta pas qu'on fît un sacrifice en sa faveur.

Aguichée par les confidences promises, Germaine annonça qu'elle reviendrait bientôt.

Elinor lui dit, à l'écart :

— Puisque Armand est si gentil avec toi, tâche de le faire renoncer à son voyage!...

Imbue de l'importance que lui conférait sa mission, Ger-

maine dit à son père et à son mari qu'elle avait à parler au prince de la part d'Elinor, et on la laissa prendre les devants avec lui. Il était fringant, éveillé, ravi comme s'il sortait dans une atmosphère de printemps après de longs mois de claustration. Il se retrouvait en humeur de galanterie, en belle humeur. Il ne pouvait s'agir de parler un autre langage que celui de l'amour à sa piquante cousine, dans ces jardins à la française, parmi ces parterres ouvragés comme des tapis, ces statues aux grâces provocantes, ces mystérieux bosquets et le murmure des eaux.

Armand avait l'agréable hardiesse de ceux qui sont habitués à séduire. Il parlait du sentiment avec compétence, en homme qui connaît le cœur des femmes, en véritable expert. Germaine sentait bien qu'il lui faisait la cour, qu'il la trouvait jolie, très jolie même. Mais quel mal y avait-il à cela? S'il était désireux de lui plaire, sa tâche de négociatrice en serait facilitée. Et elle prêtait une oreille complice à des choses un peu troublantes, très charmantes.

Il lui disait :

— Quand je suis arrivé ici, je me suis d'abord ennuyé démesurément, et, depuis ma visite à Rochemont, tout est changé. Le pays m'intéresse. Les routes, ces affreuses routes de poussière, sont devenues celles par où vous pouvez venir... Tenez, à travers les branches de ce grand sapin, on aperçoit la colline de votre château, baignée dans le bleu de l'horizon : eh bien! ces jours-ci, en espérant votre visite, je la regardais, je vous y devinais, et ce coin de la terre était le seul qui me parût habitable.

Persuadée que son charme opérait, elle s'empressa d'en mesurer la puissance :

— Vous prétendez cela, et pourtant vous ne pensez qu'à vous aller distraire à Paris!

La tentative réussit : Armand jura ses grands dieux qu'un mot d'elle suffirait à l'empêcher de partir.

— Eh bien, — fit-elle, — restez!

— C'est promis.

Germaine eut une vive satisfaction; elle se voyait ramenée aux meilleurs jours de ses succès, à son but véritable, qui était de plaire. Pourtant, avec l'intuition particulière aux

femmes très sollicitées, elle augura qu'elle était en face d'un adversaire dangereux, qu'il faudrait tenir à distance. En attendant, le jeu la divertissait. La conscience forte d'avoir travaillé au bénéfice de son amie, et sûre, croyait-elle, de son propre cœur, elle consentit à cueillir légèrement quelques fleurs de coquetterie.

Profitant de ce que le marquis et M. Lebouchard s'étaient arrêtés à causer avec un jardinier, le prince promena encore Germaine au long des bassins où se groupaient des nymphes et des tritons. Elle se pencha au-dessus de l'eau pour y contempler son image.

— Vous regardez combien vous êtes belle, — observa-t-il, — et cela vous amuse de penser à tous ceux que vous pouvez faire souffrir.

C'était vrai : une petite scélératesse féminine l'agitait à l'idée d'affoler ce joli garçon, en même temps qu'elle se servirait de lui pour revoir l'autre, son amant.

— Au contraire, — fit-elle, — je devenais modeste en me comparant à cette néréïde.

Elle savait bien, la rouée, quel surcroît de compliments lui vaudrait sa feinte modestie.

Armand saisit l'occasion d'exprimer son désir :

— Je ne sais où les sculpteurs du passé prenaient leurs modèles, mais aucune de ces divinités ne vaut ce que serait votre forme blanche, couverte des perles du jet d'eau... J'ai le feu dans les veines, rien qu'à m'imaginer ce spectacle !

Tout de même, la jeune femme fut gênée par ces allusions à sa nudité. Elle voulait bien qu'il la convoitât, mais pas trop : elle redoutait cet accapareur, ayant ses engagements d'autre part. Elle remit la conversation sur des sujets moins scabreux. Ils se communiquèrent leurs opinions, leurs préférences, et les trouvèrent d'accord sur beaucoup de points. Germaine prit une mine gentiment dolente pour se plaindre de son sort. La vie était si ennuyeuse à Rochemont ! Hubert, un vrai ours, ne se plaisait qu'aux occupations rurales ; il rentrait, le soir, harassé de ses piétinements en terre labourée, aussitôt béat dans le grand fauteuil où il fumait sa pipe et feuilletait les journaux agricoles. Elle l'accusa d'être sourd à ses réclamations, de la condamner à une existence sans dis-

tractions ni amitiés, d'emmurer sa jeunesse impitoyablement. Elle n'eut pas de peine à persuader le prince d'être son bon génie libérateur.

Il était ensorcelé par cette physionomie spirituelle, qui tantôt raillait, tantôt s'enveloppait d'un mystère inquiétant.

— Tout cela va changer, — jura-t-il; — nous laisserons votre mari se morfondre à Rochemont, s'il y tient, mais ici, nous organiserons des fêtes dont vous serez la reine... Et d'abord nous allons avoir des séries d'invités. Il y aura bal, comédie, gala, tout ce que vous voudrez...

Elle songeait à la répugnance d'Elinor pour tout projet de ce genre. Mais elle mit en ligne de compte le service qu'elle venait de lui rendre, en détournant Armand d'aller à Paris. Cela lui constituait bien un droit à travailler pour elle-même. Elle approuva les plans du prince avec un chaleureux entrain.

Armand soupira :

— Ah ! c'est une créature comme vous qu'il m'aurait fallu, une compagne aussi compréhensive, sachant partager mes goûts; une de ces femmes, enfin, par qui est tout illuminée la vie d'un homme !...

Il y eut quelques minutes de silence pendant lesquelles Germaine réfléchit qu'en effet elle aurait pu l'épouser et qu'elle serait devenue princesse. Elle en eut presque une jalousie contre Elinor, si peu faite pour sa brillante destinée, si incapable de captiver un mari volage. Elle eut comme une tentation de lui faire expier sa chance, mais aussitôt elle refléchit combien il serait dangereux de braconner ce mari amoureusement gardé. Non, Germaine ne s'égarerait pas dans cette réserve. Elle se contenterait d'user de son crédit sur le voisin pour qu'il transformât Belcourt en foyer de plaisir, et là peut-être elle réussirait à faire héberger celui qu'elle n'espérait plus installer chez elle.

Se rappelant soudain qu'elle était attendue par Elinor et que son mari devait s'impatienter en compagnie de son père, elle exhorta le prince à les rejoindre et le quitta.

Elle trouva sa cousine allongée dans un boudoir tendu de soie pâle, et dont l'exiguïté favorisait la causerie. Les joues de la jeune femme offraient des traces de pleurs et toute sa personne essayait de dissimuler une contrainte.

Germaine s'assit près d'elle, et, lui prenant la main :

— Raconte-moi... depuis quand as-tu des espérances ?...

— J'avais des doutes, des incertitudes, je ne pouvais croire à la réalisation de mon vœu le plus cher. C'est seulement depuis quelques jours que le médecin m'a formellement affirmé la chose.

— Eh bien, qu'est-ce qui t'empêche de te réjouir ?...

Elinor hésitait à cristalliser en paroles ce qui n'était encore qu'une douleur vague au fond de sa pensée. Soudain la peine qu'elle retenait fut la plus forte, elle lui donna cours :

— Il me semble qu'Armand ne m'aime plus... Que lui ai-je fait ? Mon Dieu, que lui ai-je fait ?

Comment la malheureuse aurait-elle pu le deviner ? Pourtant elle ne se méprenait pas, ou du moins elle approchait de la vérité.

Depuis qu'il la savait enceinte, son mari ne cherchait que prétextes à s'éloigner d'elle. Il se sentait maintenant quitte envers elle comme s'il avait soldé une dette. Lorsqu'elle aurait un enfant, l'avenir de leur ménage serait assuré, Elinor serait au comble de ses vœux et lui n'aurait plus besoin de jouer auprès d'elle cette comédie amoureuse dont il était si las. En attendant, il se montrait nerveux, irrité par toutes les niaiseries touchantes qu'elle ne cessait de lui débiter sur le petit être futur :

« Ah ! combien je l'aimerai, ton enfant !... Il te ressemblera. Ce sera un blond comme toi avec des prunelles d'azur. Ton image, mon Armand, je l'ai dans le cœur, je la vois quand mes yeux sont fermés... »

Il levait les épaules, et, lorsqu'elle lui présentait ses lèvres, à peine s'il les honorait de ce baiser rapide que le savoir-vivre ne peut refuser.

Germaine, émue de pitié, car elle avait constaté mieux que personne combien les appréhensions d'Elinor étaient justifiées, s'employa aux consolations mensongères :

— Mais tu es absurde ! Armand t'aime, il vient de me promettre qu'il ne te quitterait pas ; il renonce à ce voyage qui te chagrinait.

Elinor eut un élan de gratitude vers son amie ; elle l'embrassa avec un visage encore tout chaud de larmes et lui dit :

— Oh! merci, tu es bonne!

Et, secrètement, elle constatait : « A présent, il me faut une intermédiaire quand je veux obtenir quelque chose... »

Encouragée par le succès, Germaine annonça :

— Sais-tu le moyen que j'ai imaginé pour qu'Armand n'aille pas se distraire ailleurs?... Eh bien! je lui ai assuré que tu ne demandais pas mieux que d'inviter des amis, et qu'on s'amuserait, qu'on jouerait la comédie.

— Ah!... c'est cela qui l'a fait rester...

— Oui; que voudrais-tu que ce fût?...

Elle n'osa pas dire ce qu'elle avait souhaité. Ce cœur naïf ignorait tout de la diplomatie du mariage. Elle se figurait que l'espoir de paternité doit rendre les hommes plus empressés pour celle qui porte leur image; elle avait rêvé que son mari obéirait à un scrupule de tendresse envers elle, et se vouerait à la gâter par les mille petits soins que sollicite en s'alourdissant le corps de l'épouse.

Germaine insinua quelques avis :

— Écoute mon expérience, plus vieille que la tienne de deux années. Ne laisse pas ton mari s'ennuyer : c'est la monotonie qui détruit l'amour. Aide plutôt Armand à se distraire, et ne lui fais jamais obstacle quand il en témoigne l'intention. Sois sûre que l'atmosphère mondaine est plus favorable à l'humeur de la plupart des hommes que les retraites de l'intimité.

Jamais l'idée ne serait venue à Elinor qu'il fallût amuser un époux. Elle était toute surprise et désolée d'apprendre que l'amour n'est pas inépuisable et que c'est une véritable entreprise pour une femme que de le répartir sur l'ensemble de la vie.

Avec amertume, elle soupira :

— Je l'aime trop pour être si habile!

— Ma chère, — avertit Germaine, — faute d'habileté, tu peux tout perdre. Songe à ce que tu souffrirais s'il en aimait une autre.

— Aimer une autre femme!...

Elinor eut un redressement nerveux, comme si l'on eût approché d'elle un tison.

La possibilité que son mari pût lui devenir infidèle était

aussi loin de son âme honnête que les idées de vol et d'escroquerie. C'était pour elle un crime, un attentat qu'elle ne pouvait envisager sans frémir.

— Je te jure — répondit-elle — que, si je survivais au malheur d'être dédaignée pour une autre, les murs mêmes de cette maison me feraient horreur. Je partirais ; j'aurais du courage contre mon propre amour... D'un seul coup, d'ailleurs, le dégoût le tuerait, et j'abandonnerais Armand sans tourner la tête...

Germaine se félicita d'avoir été sur ses gardes. Un peu incrédule encore, elle insista :

— Tu ferais cela?... Tu commettrais une pareille folie?...

Elinor eut une explosion qui trahit sa véritable nature de créole au sang vif, et la sincérité de son caractère.

— Oui, — dit-elle, — sans une hésitation, je m'en irais. Pourquoi demeurer auprès d'Armand, si une autre y avait volé ma place?... Je l'ai épousé parce que je l'aimais, pour avoir son amour. Je l'ai épousé uniquement parce qu'il était le plus beau, le plus séduisant de ceux qui ont demandé ma main. Aucune autre considération n'a influencé mon choix. C'est maman que cela flattait de me voir princesse, mais moi !...

Et les sanglots qu'elle renfonçait dans sa gorge éclatèrent comme si déjà l'atroce prévision était accomplie.

Germaine fut émue par cette détresse d'innocente, elle éprouva même une petite indignation en se rappelant les choses qu'Armand avait osé lui dire.

— Pauvre chérie!... Calme-toi... Les nerfs te font mal, oui : tu es souffrante... Mais rien de ce que tu prévois là n'est près d'arriver ; ce sont des imaginations romanesques et, quand tu auras un enfant, tu ne t'en souviendras seulement plus.

Tout en lui tamponnant les yeux avec son mouchoir, elle pensait : « Armand fera bien de se tenir tranquille!... Avec cette petite sauvage, il court de gros risques... »

On entendit les promeneurs qui revenaient.

— Vite, — fit Germaine, — un peu de poudre, vite, pour qu'on ne voie pas que tu as pleuré...

Et elle lui présenta, au bout d'une chaîne, une boîte en or doublée d'une glace, où la houppette minuscule semblait un

oiselet frileux au creux d'un nid. Elinor s'en servit gauchement : elle n'avait l'habitude d'aucun artifice.

— Comme cela, — dit-elle, — Armand qui déteste les larmes ne se doutera de rien....

On reconnaissait le rire gouailleur du prince et le pas pesant de M. Lebouchard.

— Eh bien ! ces dames ont-elles fini d'échanger leurs secrets?

— Messieurs, — déclara Germaine, — c'est de vous qu'il était question : nous avons disposé de vos loisirs d'automne.

Pendant qu'Hubert était à surveiller les préparatifs du départ, on discuta sur les gens qu'il fallait inviter ; on chercha ceux qui jouaient la comédie, et lesquels mettraient le plus d'animation dans les parties. Elinor se résignait de bonne grâce à ce que Germaine lui avait présenté comme un moyen de garder son mari. Et la liste d'invitations s'allongeait, s'allongeait...

— A propos, — fit Germaine, — qui va s'occuper de nous trouver une pièce, de nous la faire répéter, et de combiner les détails de la mise en scène?...

Elle savait bien, la fine mouche, qu'il n'y avait dans la société qu'un homme à qui ces besognes délicates pussent être confiées, un seul qui réunît assez de tact et de souplesse, assez de talents, à l'occasion, pour remplacer avantageusement un professionnel. Le nom de Maxence Dutreil fut prononcé : — On ne sut pas au juste par qui, tant le tour avait été adroitement joué ; — il réunit tous les suffrages.

Le marquis reparut :

— La voiture est devant la porte, il ne faut pas faire attendre les chevaux.

Et l'on se sépara, contents les uns des autres.

IX

Toutes les chambres du premier étage étaient occupées, à Belcourt. On avait convié les Guerchain. La comtesse, devant

l'admirable ordonnance du parc et du château, et en apprenant les espérances du jeune ménage, se félicita d'avoir contribué à marier si heureusement une de ses compatriotes. Il y avait aussi le petit couple Saint-Cyron : — toujours amoureux l'un et l'autre après trois ans de mariage et si démonstratifs qu'on les aurait pris pour un ménage d'étudiants. — On ne les voyait qu'au fort de la saison parisienne, et, l'été, dans quelques villégiatures ultra-chics. Où vivaient-ils aux autres époques ? Personne ne le savait, et nul n'aurait pu se vanter d'avoir pénétré le secret de leur résidence. Lorsqu'on interrogeait le concierge du bel immeuble inscrit au *Livre d'Or des Salons* à côté de leur nom, c'était invariablement la même réponse : « Madame la baronne est sortie. » Les méchantes langues prétendaient qu'ils logeaient en réalité aux Batignolles et qu'ils louaient avenue d'Iéna une chambre, afin que le *high life* pût décemment leur adresser là des cartes et leur courrier. Tout cela n'empêchait pas que la jeune femme ne fût élégante et qu'elle ne roulât en voiture de cercle : son usage du monde était trop sûr pour se montrer en fiacre à la file des grands mariages ou dans la cour des hôtels aux jours de réception.

Les Brisaur venaient d'arriver : on les engageait partout dès qu'il était question de jouer la comédie.

Les airs ingénus de la petite Henriette lui valaient autant de succès que son talent. Son teint de porcelaine, ses cheveux de soie maïs, sa bouche mignarde, la faisaient comparer à une poupée, — une adorable petite poupée blonde avec laquelle tous les hommes avaient envie de s'amuser.

Étienne de Brisaur l'avait prise sans dot au moment où il défrisait la quarantaine. De taille gigantesque, avec des yeux limpides, une moustache drue et des muscles de lutteur, il rappelait les Gaulois qui défendirent notre sol contre l'invasion romaine. Impassible et hautain avec tous, il s'était fait l'esclave de sa femme. Il en chérissait la frimousse enfantine qui faisait excuser les caprices. Il était le premier à rire des œillades enchanteresses qu'elle décochait aux hommes, tant il les jugeait innocents. Mais sous ces dehors bénévoles, on le devinait si passionnément amoureux que toute sa personne en avait quelque chose d'auguste, de presque tragique.

Maxence Dutreil aussi était à Belcourt, partageant avec le

prince le privilège de plaire aux dames. L'invitation à passer un mois chez les Prax, reçue au moment où il désespérait de rejoindre Germaine, l'avait rempli de joie, et d'une ferveur accrue pour sa maîtresse d'un jour. Il accourait le cœur tout chaud, prêt à récolter la moisson d'amour dont une brève après-midi de printemps lui avait laissé l'enivrante promesse. En revoyant la jeune femme, en entendant sa voix, il tressaillit. Elle était venue seule faire une visite à Belcourt. Son visage était un peu pâle; elle approcha de son amant toute tremblante et renouvela le don d'elle-même dans un sourire. Il n'eut plus de pensée que pour l'instant où il atteindrait au bonheur ainsi promis encore.

Mais que de prudence serait nécessaire!...

La première fois que le marquis, ayant escorté sa femme chez leurs cousins, s'y trouva en face de Maxence Dutreil, un éblouissement le fit chanceler. Il craignit de défaillir et s'étaya au mur. Puis, il fixa sur son audacieux rival un regard violent, agressif. L'autre lui rendit ce regard: et la haine, une haine implacable surgit entre ces deux hommes.

Pourtant, sous peine d'attirer l'attention, ils étaient obligés de s'aborder. Comme ils hésitaient, le prince s'empressa:

— Est-ce que vous ne vous connaissez pas?

Dutreil se raffermit le premier.

— Si, si, — fit-il.

Et, avec une attitude parfaite de correction, il s'avança, la main tendue.

Leurs doigts glacés se rencontrèrent. Au fond, le marquis étouffait un besoin urgent d'écraser, de broyer cette main de voleur: — oui, un voleur, celui qui dérobe votre bien, qui, clandestinement, vous dépouille! — Il ne se contenait qu'en se rappelant son impuissance à injurier Dutreil, sans se désigner lui-même à la risée publique. Et il dissimula sa rage, jurant de plus belle que l'heure des représailles viendrait.

Enfin Germaine, qui avait tout observé, respira. Elle déduisit de l'incident que désormais une entière licence lui serait laissée.

« Faut-il qu'elle me suppose aveugle, — pensa Hubert, — pour avoir osé introduire ici son amant!... » L'idée ne lui

vint même pas que cette audace de Germaine, au contraire, fût soutenue par la certitude de sa lâche connivence.

Le prince ne fut pas long à constater que sa cousine se prêtait volontiers aux galanteries de Dutreil, tandis qu'elle se soustrayait aux siennes. Il en éprouva un ressentiment très vif, qu'il s'efforçait à peine de cacher à son hôte. Il fallait toute la souplesse de celui-ci, et la volonté qu'il avait de ne pas quitter Belcourt, pour tolérer les perpétuelles algarades d'un maître de maison dépité. Germaine, toute au plaisir de cette joute, dont elle était le prix, modérait l'humeur des deux hommes. Elle savait départir à chacun ce qui devait l'apaiser, réclamant toutes les concessions de celui à qui elle appartenait, persuadant à l'autre qu'elle luttait contre la préférence de son cœur par un scrupule d'amitié envers Elinor.

Ce nom de sa femme, que Germaine opposait sans cesse à ses désirs, ne servait qu'à irriter Armand. Rien ne nous est plus importun que le spectre d'un sentiment mort, à l'heure de fêter l'avènement d'un nouvel amour. Nous en voulons à l'être qui persiste à nous chérir, comme s'il commettait une mauvaise action, un attentat contre notre droit d'oublier. Aussi ne fut-ce pas vers la pauvre Elinor que retourna l'esprit mobile de son mari : il était de ceux qui ne débarquent pas deux fois aux mêmes rivages. A la fin, il en eut assez de courtiser inutilement la décevante Germaine ; afin de se prouver à lui-même qu'il était libre, libre de ses faits, de ses paroles, de ses bonnes grâces, et que son mariage n'avait rien d'une servitude, il reporta vers Henriette de Brisaur les hommages qu'il tenait à la disposition de toute femme un peu avenante. Il ne la quittait plus. On se réunissait l'après-midi pour répéter *la Surprise de l'Amour*, ce marivaudage fripon qui se joue en satins clairs et parmi des bosquets sinueux. Brusquement, le prince prétexta que le rôle de Lélio, qu'il s'était décerné précédemment pour y être l'amoureux de Germaine, lui convenait mal, et il l'échangea contre celui d'Arlequin, jusque-là dévolu à Maxence. C'était l'occasion d'adresser des galanteries et des clins d'œil à Henriette, tout à son aise. Elle était une Colombine idéale ; elle se laissait lutiner avec candeur, sans avoir l'air de distinguer, dans les privautés d'Arlequin, la

part du comédien et celle de l'homme. Elle interprétait son rôle en espiègle, y faisant ressortir tour à tour une ruse et une spontanéité qui ravissaient son partenaire. La princesse ne débrouillait pas ces trames. Son esprit simple, peu rompu aux finesses du français, démêlait difficilement l'artifice d'avec la vérité dans cette comédie; mais, à travers le dialogue léger, brillant, pervers, ce qu'elle discernait trop clairement, c'est que son mari n'était plus à elle. Chaque fois qu'il enlaçait la taille de Colombine pour quelque déclaration, elle se sentait mourir de jalousie.

Un jour que Brisaur, impatient d'admirer sa femme, s'était glissé, à la suite de la princesse, pendant une répétition, dans la salle interdite au public, il vit le prince mettre un baiser sur la nuque d'Henriette, et elle se prêter complaisamment à ce jeu de scène. Ils en avaient donc l'habitude!... Que dire, sans paraître un espion ridicule, puisque l'usage autorise de telles inconvenances?... Il se retira sans bruit. Toutefois cet homme apoplectique était devenu affreusement rouge, et la princesse se rendit compte que lui aussi aimait éperdument : il souffrirait autant qu'elle, s'il avait le malheur d'être trahi. Mais tous deux étaient loin de s'arrêter à une telle hypothèse!

Le soir, les femmes, réunies sous de hautes lampes voilées de dentelles, bavardaient pendant que leurs époux, en bons *clubmen*, se relayaient à une table de *bridge*. Lorsque c'était son tour de quitter le jeu, Armand s'asseyait auprès d'Henriette, et l'enveloppait de ses gentillesses. Parfois il l'isolait dans un coin et, en sourdine, lui contait des anecdotes grivoises. Tandis qu'elle pouffait comme si on l'eût chatouillée, la physionomie d'Elinor se figeait. Celle-là ne riait pas des plaisanteries salées. Son sens anglo-saxon de la pudeur la préservait de comprendre ce qui se disait autour d'elle, mais elle y devinait des malpropretés innomées dans son pays. L'idéal romanesque, que toute jeune elle s'était façonné, la gardait pure dans ce milieu d'intrigue et de luxure. Elle attribuait à sa naissance lointaine, à l'éducation étrangère qui faisait d'elle un être à part et, sans doute, un peu excentrique la tristesse d'exilée qu'elle éprouvait. Jusqu'au petit ménage Saint-Cyron, avec ses airs polissons de n'être pas marié, tout

la choquait dans cet entourage. Elle ne parvenait pas à saisir ce qu'on peut trouver de drôle aux choses de l'amour. Pour elle, c'était un mystère grave, dont il ne convient de parler qu'à deux, entre desservants d'un même culte.

Ce qu'elle endurait était d'autant plus cruel que malade, accablée par les malaises de son état, elle ne pouvait suivre les excursions organisées pour l'amusement de leurs hôtes. Son cœur se contractait alors qu'elle regardait partir le break où le prince emmenait la joyeuse compagnie visiter quelque château historique ou une ruine du voisinage. On était gai, on emportait du champagne et des victuailles dans les coffres de la voiture. Les adieux qu'on adressait de loin à Elinor avec la main, pendant qu'elle restait sur le perron à voir s'éloigner Armand, lui faisaient mal comme si ce fût pour toujours qu'il l'abandonnât.

C'était là pourtant une abnégation qu'elle s'imposait pour l'enfant qui naîtrait bientôt. Elle le chérissait déjà de toutes les forces de son être, elle lui appartenait complètement comme au père.

Au retour, il la trouvait sur sa chaise longue, où elle l'avait attendu, le cœur tout transi, avec de la tristesse aux yeux. Dès la porte, il devenait nerveux, ennuyé, prêt à mal accueillir ce qu'elle dirait. Tout en elle, son air de souffrance, ses moindres gestes, son attitude résignée, l'irritait aussitôt. A son côté, le souvenir des visages aimables qu'il avait récemment quittés le harcelait ; il ne songeait qu'à les rejoindre.

Certes, la pauvre Elinor n'était pas très adroite, mais l'est-on jamais quand on aime, quand on aime trop?...

Un jour qu'Armand rentrait plus tard que de coutume, elle l'accabla d'une tendresse gémissante.

— Oh ! — murmura-t-elle, — je ne t'ai presque pas vu aujourd'hui.

— Que veux-tu ! il faut bien que je me consacre à nos invités.

Elle se demanda, sans oser exhaler ce furtif reproche : « Était-il donc si nécessaire que notre maison fût pleine ? » Puis, soudain, avec l'énergie de la passion elle se jeta sur sa poitrine...

— Armand, mon Armand, dis-moi que tu m'aimes...

Il avait bien envie de l'écarter de lui, et que cette forme disgraciée ne s'appuyât plus à son corps.

Avec embarras il répondit :

— Certainement, petite folle, je t'aime! Mais sois sage, reste étendue.

— Oh! de quel ton tu me dis cela!... Ce n'est pas de la lassitude, non... Tu me repousses...

Il eut un haussement d'épaules, qui la fit éclater en sanglots. Alors, il la gronda :

— Elinor, ces enfantillages sont ridicules; vous allez vous défigurer, à pleurer ainsi!

Craignant d'être laide, encore plus laide que ne la faisaient sa taille élargie et ses joues creuses, elle essuya ses paupières. Mais sa lamentation continua.

— C'est que je t'aime tant, vois-tu!... Mille fois plus encore depuis que je sens, là, remuer la chère créature qui me vient de toi.

Armand essaya de la calmer.

— Justement, ménage-toi pour notre enfant, je t'en prie.

Mais elle, stimulée par un tourment qui avivait son amour, ne se laissa pas ôter la parole.

— Comprends-moi bien. Je t'adore, je t'ai donné ma vie, je suis prête pour toi à tous les sacrifices. Mais l'idée seule que tu pourrais aimer une autre femme, c'est comme un couteau qui s'enfonce dans mon cœur.

C'était la première fois qu'elle touchait à pareil sujet. La jalousie qui se montre, c'est la démence de l'adversaire qui, subitement, au milieu d'une partie, mettrait cartes sur table.

Ayant vu dans le jeu de cette âme loyale, Armand s'efforça de la rassurer.

— Où vas-tu chercher de semblables idées?... Sois raisonnable, ne dis pas de bêtises.

Elle se récria :

— Ce ne sont pas des bêtises! Devant une trahison de toi, il me semble que je tomberais morte. Ou bien je ne voudrais plus te revoir jamais; cela, je te le jure... Je me sauverais d'ici, je te fuirais comme un fléau. J'irais loin, loin, le plus loin possible, tout au fond de mon pays.

Armand prit ces propos à la légère et comme des extravagances que sa grossesse justifiait : il se baissa vers elle et lui mit aux lèvres le baiser qu'elle attendait, les bras ouverts. Puis, lestement, il s'évada pour revêtir son habit paré d'un œillet blanc.

Peu de chose suffisait à rassurer Elinor. Comment cette mère, que chaque tressaillement de ses entrailles attachait davantage à son mari, aurait-elle soupçonné qu'elle lui était maintenant plus qu'indifférente, qu'elle était l'objet de son dégoût? Tandis qu'au fond de sa chair se formait l'enfant commun, pouvait-elle s'aviser que le père, le mari, le dieu, consacrait tout son effort au dessein de la tromper?

« Je serai l'amant de la petite Brisaur », s'était dit Armand, Son coup d'œil libertin avait tout de suite évalué les qualités physiques de cette enfant. Elle avait une délicatesse de traits, un teint de fleur, qui faisaient penser aux gravures anglaises. Elle était tour à tour si naïve qu'on se serait demandé si elle avait cessé d'être vierge, et de si mauvais ton dans ses rires qu'on la pouvait croire dépravée. Ses prunelles énigmatiques promettaient, par moments, un facile abandon d'elle-même, et, par d'autres, elles intimidaient à force de candeur.

D'accord, en cela, avec Dutreil, le prince inventait tous les jours de nouveaux prétextes pour reculer l'époque de la représentation, car il avait été décidé qu'aussitôt après cette grande fête la troupe se disloquerait : les hôtes du château céderaient la place à une nouvelle série. Armand et Maxence, à chaque répétition, suscitaient quelque difficulté, cause précieuse de quelque retard ; ils s'ingéniaient, en revanche, à multiplier les agréments des journées.

Le matin était voué aux promenades à cheval. La forêt alentour offrait pour ce sport d'interminables allées de mousse et des ombres somptueuses. On partait au nombre de cinq : le ménage Guerchain, chez qui c'était une tradition d'hygiène que l'exercice du matin ; Dutreil, élégant cavalier, de carrure superbe, qui le premier se détachait du lot pour galoper dans la direction de Rochemont ; le prince avec Henriette de Brisaur.

Le mari de celle-ci, de trop gros poids pour charger les pur sang de l'écurie, avait d'ailleurs renoncé à l'équitation.

Il employait ses matinées à un régime qu'il avait combiné pour maigrir. C'était, d'abord, dans sa chambre, tout un système de gymnastique portative : haltères qu'il brandissait, courroies élastiques sur lesquelles il s'écartelait. Après quoi, descendu au jardin, et, jusqu'à ce qu'il eût exprimé sa dernière goutte de sueur, il marchait, marchait, avec la constance d'une âme qui sait commander aux muscles... « Ainsi, pensait-il, je me conserverai en forme, et Henriette ne constatera pas les vingt ans que j'ai de plus qu'elle... »

Quant au ménage Saint-Cyron, il était entendu qu'on ne le voyait jamais avant déjeuner. Ils quittaient leur chambre au dernier coup de cloche, et n'en paraissaient pas plus reposés.

La quotidienne cavalcade se dispersait, chacun des deux couples allant à sa fantaisie. Les Guerchain, en gens posés, trottaient botte à botte tout en causant. Elle, grande, avec les traits forts et réguliers de sa race et ce teint coloré des Américaines, que les vents d'Atlantique ont rafraîchi, sans doute, pour la durée de leur existence; lui, plus petit qu'elle, effacé, menu, semblant toujours la suivre plutôt que l'accompagner.

Dans une de ces chevauchées, soudain elle se pencha vers lui :

— Ne trouvez-vous pas — dit-elle — que le prince compromet beaucoup cette petite folle d'Henriette?

Sa rancune conjugale, volontiers en éveil, le fit riposter aigrement :

— Il a bien raison de s'émanciper un peu, puisque sa femme ne lui inflige pas l'humiliation d'être mené en laisse!

Cette allusion à l'assujettissement que lui-même subissait dans son ménage piqua l'autoritaire comtesse.

Elle répliqua par une leçon :

— Elinor est confiante, c'est bon! Mais il faudrait voir ce qui adviendrait si elle prenait le prince en faute. Croyez-vous qu'elle lui ait apporté six millions de dollars pour être supplantée par une passante?

Le comte se montra sceptique :

— Bah!... Elle n'aurait pas moins que lui à perdre par un scandale. Ne l'a-t-il pas faite princesse?

Madame de Guerchain fit parade d'une indépendance qu'elle eût été bien penaude de prouver :

— Ce n'est pas cette considération qui retiendrait une femme de notre race.

A son tour, le comte voulut établir la suprématie d'un des siens :

— En tout cas, ils ont tort de ne pas se méfier de Brisaur. Celui-là n'a rien à ménager. Il est riche, il idolâtre sa femme ; c'est un vrai sanglier qui foncerait sur eux, s'il se savait trahi.

La comtesse de Guerchain était d'humeur contrariante.

— Pour celui-là, c'est possible... Mais Rochemont, — fit-elle, — prétendrez-vous qu'il soit un mari farouche ?

Il y avait dans le ton de cette nouvelle attaque une ironie qui ne laissa pas d'intriguer le comte de Guerchain.

— Que voulez-vous dire ?

Un rire impertinent mit au jour l'implacable rangée des dents américaines.

— Et Maxence Dutreil ?...

— Quoi ?... Quelle méchanceté allez-vous insinuer là ?

— Mais regardez-le donc, là-bas, qui file sous bois, à la dérobée !... Je parie qu'aussitôt hors de notre vue il prendra la direction de Rochemont.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! croyez-vous qu'Hubert soit le seul à ignorer la liaison de Germaine avec Maxence ?

M. de Guerchain s'emporta :

— Comment hasardez-vous de pareilles accusations !...

La comtesse, froidement, allégua :

— Que voulez-vous ! Monsieur de Rochemont est un pauvre diable qui s'est marié sans un sou. La seule attitude possible pour lui est de se boucher si hermétiquement les yeux qu'il ne puisse rien voir de certaines fantaisies... Quelle ressource aurait-il, s'il lui arrivait de surprendre Germaine ?... Se taire.

Vexé d'entendre juger avec cette rigueur un camarade de cercle, un voisin, un représentant de la grande famille aristocratique dont les membres se sentent solidaires, M. de Guerchain se piqua de bâillonner sa femme :

— Taisez-vous ! Je tiens Hubert pour un très galant homme, incapable de tolérer l'inconduite s'il la soupçonnait.

C'est en devisant ainsi que ce ménage de mondains foulait la bonne terre où poussent les moissons, où les animaux vivent en paix.

D'autres, à la même heure, n'écoutaient que trop la voix tentatrice qui se mêle au concert des buissons, au frisson du feuillage et au chant des oiseaux pour inciter les êtres à s'aimer, à s'aimer librement, selon l'éternelle loi de l'instinct.

Seule avec Armand de Prax sous les branches, la petite Brisaur galopait. S'enivrer de grand air était délicieux. Le paysage, encore tout trempé de la rosée matinale, dessinait ses grisailles lumineuses. La forêt venait de s'éveiller. Les feuilles jaunissantes se fondaient harmonieusement dans la brume à un reste de verdure. L'haleine mouillée qui s'échappait des troncs saturait l'atmosphère de son parfum végétal. La terre était molle sous la foulée des sabots. Un désir vivace de fuir, d'aller loin, très vite, de se précipiter à quelque joie éperdue, transportait les cavaliers. Armand regardait la jeune femme. L'air avivait ses joues, les teintait d'un rose mûrissant. Son corsage bondissait; sa bouche, entr'ouverte pour un souffle accéléré, aspirait la vie audacieusement. Sous son chapeau d'homme, le chignon solide et luisant provoquait une impérieuse envie : Armand pensait à détordre, à éparpiller ces longs cheveux de femme sur les épaules de l'amazone afin qu'elle reprît son air de fillette. Il la trouvait infiniment attrayante avec la flexibilité qu'elle prêtait aux mouvements de sa bête.

Un matin, il pressa l'allure afin que la jeune femme s'animât davantage, et, dans le vent de la course, sans préambule, il lui déclara le désir qu'il avait d'elle. Effarée de cet assaut, elle jeta vers lui un regard peureux et, à toute vitesse, elle se sauva. Il l'eut bientôt rejointe et ne tarda pas à l'apprivoiser. Il retrouva pour elle les termes de la plus jolie tendresse, les mots toujours pareils qui avaient fait déjà palpiter tant et tant de femmes. N'est-ce pas, en effet, à ce miel toujours le même des protestations amoureuses que se laissaient engluer les petits cœurs novices de jeunes filles comme les cœurs coupables, déçus, qui, insatiablement, veulent encore et encore du mensonge?

Ce corrupteur habile savait l'accent sincère qui force la conviction. Il forgea toute une histoire.

— Je vous ai rencontrée pour la première fois, il y a deux ans, à un bal blanc que donnait la duchesse d'Arcicourt, et dès lors je vous ai aimée. Vous paraissiez à peine d'âge à danser, on s'étonnait que vous eussiez des robes longues. Mon Dieu que vous étiez délicieuse !...

Et elle, ingénument :

— Moi, je vous avais distingué parmi tous les autres : vous étiez le plus mince, le plus blond... Mais maman, qui flaira ma préférence, me dit : « Ne te prépare pas de chagrin avec celui-là, fillette, il n'est pas pour toi. »

Hypocritement, le prince soupira :

— Ah ! comme vous renouvelez mon crève-cœur !... Si vous saviez combien à cette époque j'ai maudit mes folies, ma ruine, tout ce qui me séparait de vous !... Ah ! si j'avais été libre de suivre mon penchant !...

Tandis qu'il nouait en guirlandes des phrases sur le grand amour, celui qui emplit une vie entière, etc., etc., Henriette, toute pensive, l'écoutait. Elle buvait ses paroles plus grisantes que l'air du matin. Elle balançait son buste gracieux en songeant : « Jamais Étienne ne m'a dit de pareilles choses... » Elle comparait l'épaisse encolure du bon géant qu'était son mari à la mine engageante de ce magnétiseur, de cet enjôleur ; et, abusée par les apparences, elle méconnaissait le seul attachement vrai qu'elle eût inspiré.

Aux fadeurs sentimentales, Armand substitua bientôt le langage plus irritant de la passion physique. Lui-même, allumé à la chaleur de ses paroles, ne sachant plus qu'il mentait, sans souci de l'ami crédule qui lui confiait cette enfant inexpérimentée, il l'entraînait avec lui vers un sort inconnu.

Ils regagnaient le château par les plus longs chemins, et, généralement, les derniers. Dès qu'ils s'apercevaient de leur retard, ils éperonnaient leurs chevaux et les lançaient d'un tel train qu'on les aurait crus emportés. Elinor, de sa fenêtre, guettait leur retour : ils accouraient d'une inconcevable vitesse, noirs tous deux sur l'horizon, se ruant droit vers le château comme deux oiseaux chassés par l'orage.

Brisaur, en faction, s'inquiétait de tous les accidents possi-

bles, sauf de celui qui le menaçait. Remis en gaieté par le seul aspect de la gentille amazone qui était sa joie, son bien, son orgueil, il s'écriait, sans varier sa formule :

— Eh bien ! bonne promenade ?...

Armand, afin d'éviter le moindre embarras à sa compagne, s'empressait de répondre :

— Excellente !... Nous mourons de faim...

Alors, entre ses bras d'athlète, Brisaur bouclait sa femme, il l'enlevait de la selle, la déposait à terre et lui appliquait sur les joues deux gros baisers de brave homme satisfait.

Dutreil, à son tour, rentrait, bride abattue, la physionomie victorieuse. C'est que lui aussi apprenait à se tirer avantageusement des difficultés que l'adultère rencontre à la campagne. Les premiers essais avaient été laborieux. Il ne réussissait à voir Germaine qu'en public, aux répétitions, ou furtivement dehors, avec le souci que leurs absences fussent remarquées. Peu à peu, s'étant persuadés que M. de Rochemont ne les surveillait pas, les amants s'enhardirent. Ils se donnaient rendez-vous à mi-chemin de Belcourt. Tantôt les huttes forestières, tantôt les taillis leurs servaient d'asile. Toutefois, avec la saison qui s'avançait, il leur fallut trouver un abri moins rustique. Il y avait au centre des bois de Rochemont un vieux pavillon, tapissé de lierre, refuge pour les chasseurs en cas de pluie. Les murs étaient recouverts d'une cretonne à feuillage, ainsi qu'un large divan logé dans une encoignure.

La clé grinçait dans la serrure, et, une fois entré, on respirait une odeur de moisi.

C'est là que Germaine résolut de recevoir Dutreil, dans la matinée. Elle le précédait, en apportant quelque objet destiné à parer leur retraite : un coussin, des livres, et toujours une botte de fleurs glanée au passage. Les chrysanthèmes foisonnaient, avec leur chevelure luxuriante et leur maigre verdure. Elle choisissait les plus clairs d'abord, fascinée par la lumière de leurs têtes neigeuses, puis allait aux pétales d'or et de cuivre rouge distribués en rayons de soleil, aux touffes cramoisies, à tout cet éparpillement qui saigne et rutile aux jardins de l'automne.

Lorsque ses bouquets étaient finis, elle attendait. Au milieu

du silence profond des bois, on entendait la fuite de quelque gibier sur le tapis craquant des feuilles mortes, et parfois une détonation lointaine. Un rien d'alarme aiguisait l'ouïe de la jeune femme. Soudain, c'était un bruit léger de pas : Maxence avançait entre les branches avec la prudence d'un chevreuil.

Il laissait son cheval chez l'aubergiste de Tessé, puis, à pied. il gagnait le pavillon en suivant un étroit sentier. Germaine entr'ouvrait la porte; il était dans ses bras enlacé par elle, l'étreignant à l'étouffer...

S'ils s'étaient aimés à Paris, dans la banalité d'une chambre d'hôtel ou d'un petit rez-de-chaussée, leur passion n'aurait pas eu sans doute cette fougue romanesque dont elle s'exaltait. L'amour aurait pris place parmi leurs occupations journalières entre les courses de l'un et les visites de l'autre. Mais là, sous la frondaison pourprée des grands hêtres, parmi les senteurs savoureuses de la terre, une poésie fermentait en leurs âmes. Les sèves de la nature s'associaient à leur fièvre et leurs âmes perdaient la notion du temps.

Parfois Maxence frémissait de sa responsabilité, des dangers auxquels il exposait Germaine. Au moindre bruit, il la quittait d'un bond, allait surveiller les abords. Assuré que tout était désert autour d'eux, il revenait et la serrait précieusement contre son cœur :

— Sens comme il bat!... Il me semble que, s'il arrivait quelque chose par ma faute, tu cesserais de m'aimer...

Elle riait de le voir si craintif, lui que tout le monde redoutait pour sa force et son adresse.

Avec une jolie expression de défi, elle secouait sa jeune tête échevelée :

— Personne ne peut nous découvrir ici : cette masure est dans la partie la plus écartée du bois, on n'y vient que s'il pleut, les jours de grandes battues.

— Mais ton mari?...

— Oh! ne parlons pas de lui!...

Germaine avait peu à peu recouvré de la sécurité. Au fond, elle craignait encore, par instants, une rencontre fortuite entre les deux hommes, un de ces hasards qui mettent un époux juste en face de l'évidence qu'à tout prix il souhaitait

d'éluder. « Assurément, — se disait-elle, — si Hubert apercevait Maxence sur ses terres, il trouverait que c'est aller un peu loin.... Mais bah! quelle probabilité y a-t-il d'une pareille malchance?... »

Aiguillonnée par cette pointe d'héroïsme que le péril ajoute aux aventures, elle redoublait d'ardeur et de témérité. Le risque même qu'il lui plaisait de courir pour ce séduisant garçon la faisait croire, en sa propre faveur, à une de ces nobles passions qui excusent l'adultère; elle se parait de dévouement comme d'un costume neuf et qui lui seyait bien.

Quand l'heure de l'adieu venait, un petit frisson la parcourait toute; elle pensait aux histoires qu'il faudrait fabriquer pour justifier son absence.

Lui devinait ce souci :

— Peut-être vaudrait-il mieux que je passe quelques jours sans revenir...

— Oh!... Non, non, je compte sur toi demain.

— Est-ce prudent?...

— Jure que tu viendras!

Il jurait, faible comme on est toujours quand on aime, et alors seulement sa maîtresse le laissait partir. Elle le regardait s'enfoncer dans les buissons, et restait à la même place jusqu'à ce que de très loin, dans le grand silence des bois, elle entendît l'imperceptible trot du cheval s'évanouir sur la route. Elle filait, à son tour, par la traverse, et rentrait au château exténuée d'émotions.

Tout exaspéré que fût le marquis de l'audace tranquille avec laquelle Germaine avait installé Dutreil chez leurs voisins, de l'aisance avec laquelle ils s'abordaient sous ses yeux et des ruses de leur langage, il subissait cet état de choses avec une apparente placidité. Sa revanche était de penser que ces amants n'avaient aucune possibilité de se voir en particulier à Belcourt. Le mari se fiait aux multiples entraves de la vie mondaine pour les contenir. Il goûtait une joie mauvaise à imaginer les désirs de son rival, élancés vers la femme dont lui était le possesseur et que, pour chaque nuit, il ramenait sous son toit. Il trouvait même à cette créature détestable un attrait plus vif de ce qu'elle était convoitée par un autre, et le lui témoignait.

Bientôt il remarqua une transformation dans les habitudes de Germaine : elle renonçait à paresser le matin ; elle partait de bonne heure, se dirigeant vers les bois ; on ne la revoyait plus avant le déjeuner. Quelle était cette passion subite pour la promenade ?...

Il s'informa, et apprit de la jeune femme qu'elle avait adopté des règles nouvelles d'hygiène, par crainte de l'embonpoint.

Un matin qu'il était en chasse, il la vit dans l'éloignement passer pimpante et rapide. Il aurait marché tout droit vers elle, tant son esprit, à cette heure, en ces lieux, était détourné du soupçon. Mais il observa qu'elle épiait de droite et de gauche. Alors il la suivit sous la futaie en se cachant. Elle atteignit le pavillon, y entra. Et comme il était à se demander ce que cela signifiait, un froissement de feuilles, à distance, lui fit faire volte-face : le frôlement de quelque animal, sans doute. Hubert épaula son fusil par le mouvement instinctif du chasseur. Comme où il allait ajuster, une figure humaine se dessina sur le fourré : la belle figure barbue de Maxence Dutreil.

La stupeur de cette découverte détendit son bras, il eut une hésitation. Puis, par un nouveau geste, criminel cette fois, il visa. Certes l'occasion était superbe ; jamais plus ne s'offrirait la pareille. Qui douterait de l'erreur par laquelle il aurait abattu cet homme, croyant tirer sur un gros gibier ? Pourtant le doigt, le doigt crispé, auquel vie ou mort était suspendue, ne bougea pas. Soit que la morale civilisée le frappât d'inertie, soit que le feu des premières indignations fût éteint par la durée des compromis, Hubert ne trouvait pas l'énergie d'assassiner. Et déjà l'autre, sans flairer le péril, ardent, joyeux, touchait au but. De l'intérieur, une petite main avait ouvert la porte et la refermait prestement.

Ainsi, c'est à cela qu'avaient abouti la patience, le silence et presque le pardon !... Les misérables étaient là, chez lui, à le braver... Que faire ? Des possibilités lui traversèrent le cerveau comme des éclairs sillonnent un ciel d'orage. Qui l'empêchait de défoncer cette porte et de fusiller ces coquins à bout portant, comme des chiens enragés ? Si ces mœurs sauvages lui répugnaient, il pouvait se borner à une ven-

geance pacifique, aller requérir des témoins, les aposter, leur dire : « Attention à ceux qui vont sortir de là !... » Qu'est-ce qui le retenait ? Quelle faiblesse appesantissait son vouloir, émiettait sa colère ?... Quelle lâcheté ?... Une première défaite de l'honneur suffit-elle donc à paralyser tout élan noble chez un gentilhomme, à faire de lui un calculateur qui suppute le prix des revanches ?...

Morne et comme en léthargie, le marquis restait immobile, les yeux fixés sur les murs du pavillon... Subitement, mordu de l'idée qu'on pouvait le surprendre là, espionnant la chose que pour tous il devait ignorer, une terreur le saisit. Mû comme par un ressort, il décampa... A le voir détaler ainsi sur son propre sol, on eût dit un voleur pourchassé.

CLAUDE FERVAL

(La fin au prochain numéro.)

LE TRAVAIL DE NUIT
DES FEMMES

La loi française du 2 novembre 1892 interdit, en principe, le travail de nuit, aux enfants de moins de dix-huit ans, aux filles mineures et aux femmes de tout âge, et il n'y aurait pas lieu de revenir sur cette loi, si elle n'avait admis des dérogations, temporaires ou permanentes, en faveur de certaines industries. Mais, depuis quelques années, une campagne énergique est menée pour supprimer toutes ces exceptions. L'*Association pour la protection légale des Travailleurs*, composée d'hommes appartenant à tous les partis politiques, s'est prononcée en ce sens. Les récents Congrès d'hygiène, et particulièrement celui de Paris en 1900, ont émis des vœux analogues. Une réunion tenue à Bâle au cours de l'été 1903 a même constaté que la situation internationale peut permettre aujourd'hui d'espérer la conclusion d'un accord entre les différents grands pays industriels sur ce point spécial[1]. La question viendra tôt ou tard devant nos assemblées : il peut être utile d'en présenter une rapide étude d'ensemble[2].

1. Voir à ce propos *Revue politique et parlementaire* du 10 octobre 1903 : A. Millerand, Les Traités de Travail — La réunion de Bâle.

2. Il sera souvent parlé, au cours de cet article, d'une enquête parlementaire c'est celle que mena, avant le vote de la loi de 1892, une Commission de la Chambre ayant pour président M. Ricard et pour rapporteur M. Richard Waddington. Cette enquête longue et minutieuse porta sur l'industrie de la couture à Paris et sur l'industrie textile dans le Nord et dans l'Est, de beaucoup les plus importantes et les plus intéressées.

*
* *

On a combattu le travail de nuit des femmes pour des raisons hygiéniques, sociales et morales.

Le travail de nuit est hygiéniquement déplorable parce que l'ouvrière, qui commence son travail à sept heures du soir, n'est pas reposée comme celle qui arrive à l'usine le matin : il en résulte pour elle une fatigue plus considérable. Elle travaille à la lumière, au détriment de ses yeux. La nuit est, par la nature même, destinée au repos ; l'activité de toutes les fonctions se ralentit et c'est presque un lieu commun que le sommeil du jour est moins réparateur que celui de la nuit ; quiconque fait du jour la nuit et réciproquement, paie tôt ou tard cette mauvaise habitude. En fait, le travail de nuit pour l'ouvrière aboutit à la privation de sommeil. Rentrée chez elle à six heures du matin, elle s'occupe de son ménage, de ses enfants jusqu'à huit heures et demie. Elle se couche alors jusqu'à dix heures, puis se relève vers midi pour préparer le repas ; elle se recouche ensuite d'une heure jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Elle ne peut donc prendre en tout que cinq heures d'un repos interrompu, troublé par le bruit des enfants, par les allées et venues de la maison : le plus souvent elle ne dort même pas aussi longtemps ; énervée, fatiguée, elle se lève, sort, va se promener. C'est ainsi qu'un industriel du Nord déclarait à l'enquête parlementaire avoir supprimé le travail de nuit dans ses établissements parce qu'il rencontrait le jour ses ouvrières, qui se promenaient faute de pouvoir trouver le sommeil et qu'il les voyait le soir, brisées de fatigue, s'endormir sur les métiers.

Mais le travail de nuit est particulièrement nuisible quand, au lieu de se substituer au travail de jour, il s'y surajoute, quand, après la journée de travail, il constitue une *veillée*, ce qui, avant la loi de 1892, était le cas normal à Paris dans l'industrie de la couture. Les ouvrières, qui se mettaient à la besogne vers neuf heures du matin, prenaient une heure de repos à midi pour déjeuner, puis se remettaient à la tâche jusqu'au soir ; alors, sans préavis, à la fin de la journée, lorsqu'elles avaient déjà le chapeau sur la tête, on les retenait

jusqu'à minuit, deux heures du matin, parfois toute la nuit; ces heures supplémentaires constituaient une besogne épuisante, car ces jeunes filles n'avaient rien mangé depuis midi, sauf un peu de chocolat grignoté tout en travaillant, à l'instant où la veillée avait été décidée. En outre, demeurant dans les quartiers excentriques, il leur fallait, pour regagner leurs domiciles, faire une heure de chemin par des rues mal fréquentées, sans même pouvoir compter, disait l'une d'elles à l'enquête parlementaire, sur la force publique : « Les agents nous répondent que les honnêtes filles ne courent pas les rues à pareille heure. » Rentrées chez elles exténuées, couchées le plus souvent sans avoir dîné, le lendemain, leur journée commençait à la même heure : seules, les maisons particulièrement bienveillantes toléraient un retard de cinq ou dix minutes à l'arrivée; passé ce délai, la porte était close et la demi-journée perdue. Que pouvait être leur sommeil commencé, après une soirée d'énervement, vers deux ou trois heures du matin ?

Ainsi, plus ou moins aggravé par des conditions insalubres, le travail de nuit des femmes a toujours comme conséquence la privation de sommeil. Or, voici ce qu'en dit le docteur Rochard[1] :

Le travail de nuit est pernicieux par lui-même et a des inconvénients sérieux, alors même que les femmes peuvent se reposer pendant le jour. La privation de sommeil est une des plus pénibles que l'on puisse endurer; elle devient plus cruelle encore lorsqu'il s'y joint un travail monotone et fatigant par la répétition des mêmes mouvements. Elle est surtout fatale à la santé des femmes. A ce régime elles maigrissent, s'anémient et bientôt tous les désordres nerveux, qu'entraîne l'appauvrissement du sang, se succèdent et s'enchaînent, en même temps que leur vue s'affaiblit et s'altère par ce travail accompli à la lumière vacillante du gaz.

Lorsqu'elles sont mères, leur lait se tarit et la santé des nourrissons, déjà fortement compromise par l'absence continuelle de la mère, est définitivement sacrifiée. Dans le jour, elles ont la ressource

1. Le docteur Rochard a exprimé cet avis dans le rapport qu'il a rédigé au nom d'une Commission de l'Académie de médecine composée de MM. Brouardel, Proust, Tarnier et lui-même, à laquelle avait été déléguée l'étude de la question sur la demande de la Commission parlementaire, et dont les conclusions furent adoptées à l'unanimité par l'Académie.

de les déposer à la crèche, mais celle-ci ferme le soir et l'enfant reste jusqu'au lendemain dans son berceau, sans soins et sans nourriture. Nous nous préoccupons à juste titre, en France, de notre natalité insuffisante, de la mortalité excessive des enfants du premier âge, et nous avons fait une loi pour les protéger. Le complément de cette loi tutélaire, c'est la suppression du travail de nuit pour les femmes, car il atteint les populations ouvrières dans leur source même en épuisant les mères de famille... Ce sont les ateliers de modes et de couture dont le séjour est particulièrement fatal à la santé. Ils sont petits, encombrés ; l'air n'y est pas renouvelé comme dans les usines ; il est surchauffé, vicié par les produits de la combustion des gaz et de l'exhalation pulmonaire. Ces industries nécessitent de plus une attention soutenue des yeux et une attitude spéciale.

Et le rapport concluait :

En se tenant, bien entendu, sur le terrain de l'hygiène, l'Académie déclare qu'une loi qui autoriserait les femmes à travailler la nuit dans les manufactures, usines et ateliers, aurait pour leur santé les conséquences les plus désastreuses.

Ces effets pernicieux du manque de sommeil ont été encore démontrés expérimentalement par Pettenkofer et Voit. Ils placèrent, dans une chambre de verre hermétiquement close, un homme vigoureux qui devait tourner une roue, autour de laquelle s'enroulait une chaîne portant un poids de 25 kilogrammes. Il recevait son alimentation habituelle. La durée du travail effectif était de neuf heures pour une journée. Cet ouvrier fut pesé à son entrée dans la cage et à sa sortie ; on pesa également ses aliments et on les analysa, ainsi que l'air de la cage avant et après son séjour. L'expérience montra que l'homme dépensait plus d'oxygène qu'il n'avait pu en absorber : il y avait un déficit qu'il n'avait pu combler qu'en consommant 20 p. 100 de l'oxygène de son organisme. Or, l'activité respiratoire étant moindre pendant le repos de la nuit, il ne pouvait pas compenser la totalité de cette perte, et chaque journée de travail augmentait le déficit. C'est de cette expérience que le docteur Hœyler, de Bâle, a déduit la nécessité du repos hebdomadaire.

Donc un homme normal, non surmené, travaillant le jour, prenant la nuit un sommeil réparateur, a besoin d'une journée de repos pour rétablir l'équilibre, et récupérer l'oxygène con-

sommé. Que faut-il en conclure, lorsque c'est une femme qui travaille la nuit, parfois seize et dix-sept heures, et qui ne dort pas plus de cinq heures, d'un sommeil interrompu, le jour ?

Mais, pour intéressantes ou probantes que puissent être des considérations ou des expériences scientifiques, rien ne vaut les constatations de la pratique journalière. L'enquête parlementaire fournit à chaque page des témoignages navrants, émanant d'ouvriers et surtout de patrons de l'industrie textile. Un patron roubaisien, M. Leclercq-Dupin, écrit :

J'étais déjà fabricant de tissus avant l'établissement du tissage mécanique : j'ai vu l'ouvrier travaillant chez lui à son foyer ; je le vois aujourd'hui dans mes vastes ateliers où je fais maintenir l'ordre et la morale ; je me suis toujours efforcé de lui donner un salaire suffisant pour qu'il puisse, dans sa dignité d'homme, subvenir aux besoins de sa famille. J'ai pu jusqu'ici lui assurer un travail régulier et sans chômage. Mais je me sens pris d'une grande tristesse à la pensée que je pourrais être moi-même forcé, sous peine de ruine pour moi et mes ouvriers, de les faire travailler jour et nuit. Je préférerais mille fois les petites affaires et la médiocrité de jadis à une grande situation industrielle achetée à ce prix.

Un autre industriel, M. Walter-Seitz, bien qu'opposé à la loi, par principe, parce qu'il repousse l'intervention du législateur en ces matières, juge le travail de nuit si néfaste que, plutôt que de l'imposer, il préfère demander à l'étranger une partie des filés nécessaires à son tissage et ne pas faire travailler sa filature la nuit. Enfin c'est un ouvrier venant dire simplement à la commission :

Ma femme m'a donné douze enfants. Elle a travaillé huit ans la nuit dans les peignages : les sept enfants conçus à cette époque sont mort-nés ou morts en bas-âge. Depuis, elle a été occupée à la vente des journaux ; les cinq enfants qu'elle a mis au monde sont vivants et bien constitués.

Aussi M. Waddington demandait dans son rapport : « N'y a-t-il pas lieu de craindre que ces mères anémiées ne donnent naissance à un bataillon d'infirmes ? » Cette conséquence suffirait seule pour mériter au travail de nuit des femmes l'accusation d'être un danger social. Mais, de plus, il désorganise et annihile la famille. Est-ce la mère que nous voulons consi-

dérer ? Le jour, bien ou mal, il faut qu'elle dorme ; les enfants vont à l'école ; elle prépare le repas du soir, mais elle ne le prend pas avec eux ; elle ne peut pas être au foyer durant les heures de la soirée qui, pour toutes les classes laborieuses, constituent le seul moment d'intimité de la famille. Est-ce l'épouse ? Le travail de nuit ne lui en laisse que le titre. Presque toujours, quand la femme travaille la nuit, le mari est occupé le jour : l'un quitte la maison quand l'autre y rentre. C'est à peine si, une fois par semaine, le dimanche, ils peuvent être réunis durant quelques heures. Et ce n'est pas là une situation passagère : c'est pour eux l'existence tout entière.

D'autre part, les enfants rentrés de l'école sont laissés sans direction, sans surveillance, car c'est un leurre de demander au père, le soir, une action efficace. Il n'est que bien rarement dans le tempérament d'un homme de pouvoir s'occuper d'une façon maternelle des enfants ; l'expérience montre trop souvent qu'il ne sait pas s'y contraindre. Les petits, une fois couchés, rien n'attache au foyer désert et mal tenu l'homme déjà assombri par la dure journée et par l'atmosphère pénible de l'usine ; c'est au cabaret qu'il va finir sa triste veille. L'enfant déjà grand, l'adolescent, le jeune ouvrier, qui ne se couche plus dès le repas fini, que devient-il ? Il est laissé à lui-même, au vagabondage, aux mauvaises suggestions de la rue, ou bien il accompagne son père au cabaret. Ce ne sont malheureusement pas là des vraisemblances : c'est la triste réalité de tous les centres ouvriers. « La mère à l'usine la nuit, a écrit quelque part le docteur Napias, c'est l'enfant dans la rue, le père au cabaret, la fille on ne sait où. »

Le père au cabaret : à ceux qui attribuaient la dégénérescence constatée dans le Nord et surtout dans l'Est, non pas au travail de nuit, mais à l'alcoolisme, M. Richard Waddington répondait : « Et cet alcoolisme sans cesse grandissant, qui donc en est cause ? » La fille on ne sait où ; c'est encore l'une des plaies de cette organisation du travail. La nuit, la surveillance fatalement relâchée, la promiscuité des sexes, le désordre dans l'habillement qu'entraîne la température élevée, la surexcitation nerveuse que la fatigue nocturne provoque, sont autant de causes d'une immoralité

malheureusement trop réelle, constatée par tous, qui atteint aussi bien la femme, isolée de fait, toujours séparée de son mari, que la jeune fille non surveillée et livrée sans défense à toutes ces causes de perversion, à ces exemples, à ces tentations. Dans l'enquête parlementaire, c'est un refrain que les patrons reprennent avec plus de force que les ouvriers.

Mais, grands à l'usine, combien ces dangers ne sont-ils pas encore augmentés dans le cas des veillées ! C'est à l'improviste que la veillée est décidée. Les parents des jeunes filles ne sont pas, ne peuvent pas être prévenus et, quand elles sortent à onze heures, minuit, ou même plus tard, ce sont tous les dangers de la rue, surtout à Paris, toutes les séductions, toutes les embûches. La surveillance des familles est rendue impossible : que voulez-vous répondre à une fille qui, rentrant trop avant dans la nuit, se justifie par ces mots : « On nous a fait veiller », alors que très souvent c'est exact.

Voilà bien des raisons pour interdire le travail de nuit ; elles ont pesé d'un grand poids dans la détermination du Parlement. Mais beaucoup de patrons accusaient encore le travail de nuit d'obliger un nombre toujours croissant d'industriels à l'adopter malgré eux, par crainte de la concurrence, sans profit pour personne, et l'on aboutissait fatalement à une formidable crise de surproduction, puis de chômage et de misère pour les travailleurs. Ainsi se trouvait réalisé ce paradoxe attristant d'imposer à la classe ouvrière un travail moralement et matériellement nuisible pour la plonger dans une situation sans issue.



Le tableau présenté par les partisans de l'interdiction était bien sombre. Leurs adversaires, qui souhaitaient l'abstention de l'État, leur opposaient deux sortes d'arguments, sans compter les préceptes de l'économie politique orthodoxe.

La suppression du travail de nuit, disaient-ils d'abord, augmentera les frais, contraindra à accroître le matériel, la force motrice, les bâtiments, nécessitera en un mot l'application de gros capitaux. Il y aura des intérêts individuels sérieusement compromis, et, chose beaucoup plus grave, la produc-

tion nationale se trouvera diminuée dans des proportions dangereuses. De ce fait ils prédisaient aussi le chômage.

En conséquence, les uns concluaient au maintien absolu du *statu quo* ; d'autres considéraient comme une compensation indispensable, préalablement à toute réglementation nouvelle du Travail, l'adoption des tarifs douaniers protecteurs alors en discussion. Au surplus, ils niaient que le travail de nuit fût aussi néfaste ; certains même le défendaient, lui trouvaient des avantages hygiéniques, comme de permettre à l'ouvrière de voir la lumière du soleil, au lieu de n'être jamais hors de l'usine qu'aux heures de nuit. Le salaire de la femme, alléguaient-ils, d'autre part, est un appoint indispensable pour le budget du ménage ouvrier. Malgré ses inconvénients, le travail de nuit seul se prête aux exigences de la famille, en permettant à l'un des deux époux de se trouver toujours à la maison ; seul, il donne à la femme les loisirs de jour nécessaires pour faire la lessive et raccommoder le linge.

C'était là l'autre aspect, la vue riante et séduisante du tableau ; mais à quel prix les mères achetaient-elles ces heures de travail ménager ? Beaucoup d'entre elles y tenaient ; mais combien ajoutaient mélancoliquement : « Ce n'est pas une existence que de travailler toute la journée à son ménage et toute la nuit à l'usine », Et il se trouvait aussi nombre de femmes qui affirmaient n'avoir pas pu résister à ce régime : elles avaient été pendant longtemps employées de sept heures du soir à six heures du matin ; mais, vaincues par l'anémie, elles avaient dû se résoudre à entrer dans des établissements dont les métiers ne fonctionnaient que le jour. Elles payaient trois francs par mois une femme pour garder les petits enfants, pendant que les autres étaient à l'école ; quant à leurs travaux de ménage, elles s'en tiraient très bien en faisant leur couture le soir et leur lessive le dimanche ; le repas de midi était préparé la veille.

A côté de ces arguments d'ordre général, toute une catégorie d'industries faisait valoir qu'étant tributaires du travail de la femme et dans certaines conditions toutes particulières, le travail de nuit était pour elles une nécessité vitale. Le problème en ce qui les concernait était plus complexe : « Est-il possible — se demandait M. Waddington — de substituer

sans transition, au régime de liberté abusive mais absolue qui a régné jusqu'ici, un système d'interdiction absolue et générale?... Il est certes désirable qu'il ne subsiste aucune exception; mais, pour passer de l'état de choses actuel qui est atroce, abominable au point de vue de la santé des ouvrières, à l'état de choses que nous proposons, une période de transition est nécessaire. »

C'est cette opinion très sage qui prévalut. La loi du 2 novembre 1892 porta interdiction du travail de nuit[1], mais déclara que des exceptions pourraient être admises en faveur de certaines industries. Dans la pensée du législateur, devaient seules bénéficier de ces dérogations, temporaires ou permanentes, les industries qui ne pouvaient, sans risquer leur existence, ni substituer une autre main-d'œuvre à celle de la femme, ni se passer du travail de nuit. Mais les considérations de commodité ne devaient jouer aucun rôle : on n'entendait favoriser ni des individus ni des catégories et, pas plus qu'on ne s'était arrêté aux doléances de l'industrie textile, on ne devait prendre en considération les plaintes d'autres industries, si elles pouvaient continuer à fonctionner, fût-ce au prix d'une gêne plus ou moins considérable.

En fait, le premier règlement d'administration publique, qui fut rendu sur la matière, dépassa de beaucoup le but ainsi défini. Il semblait même prendre à tâche de justifier cette boutade d'un sénateur qui résumait ainsi la loi :

Article 1. — Le travail de nuit est supprimé.

Article 2. — Il ne l'est pas tout à fait.

Article 3. — Il ne l'est presque pas.

Article 4. — Il ne l'est pas du tout, mais néanmoins il y aura édiction de la suppression du travail de nuit.

Le bénéfice des exceptions était accordé à quarante industries différentes. Ce régime dura peu. Deux ans plus tard, un nouveau décret réduisit considérablement la liste. C'est cette réglementation que certains, aujourd'hui, jugent encore trop large. Ils estiment que ces industries ne méritent pas plus que d'autres de rester en dehors de la loi, ils demandent la suppression de toutes les exceptions. Partout où le travail de

1. Est considéré comme travail de nuit celui qui est accompli entre neuf heures du soir et cinq heures du matin.

nuit n'est pas indispensable à l'existence de l'industrie, disent-ils, et où les qualités propres de la femme ne sont pas requises, partout où le travail peut être exécuté par des hommes ou par des machines, on doit appliquer la loi dans toute sa rigueur, car les dangers du travail de nuit restent aussi graves. Ils rappellent que malgré toutes les objections contre la loi de 1892, l'industrie française en général et l'industrie textile en particulier n'ont point subi les perturbations dont on nous menaçait. En ce qui touche l'intérêt des ouvrières, ils objectent aussi les leçons de l'expérience. La majeure partie des ouvrières a trouvé à s'employer de jour; même pour les autres, la situation n'a pas été rendue plus mauvaise.

Voici, en effet, ce qu'un grand patron filateur des Vosges, M. Strohl, qui avait plus que quiconque redouté les effets de la loi de 1892, a raconté en 1901 à l'Association pour la protection légale des travailleurs. Les femmes, qu'il utilisait jadis dans ses usines, ne travaillent plus ni le jour ni la nuit pour ne pas abandonner leur ménage. Comme elles vivent dans une région trop isolée pour se procurer aucun autre ouvrage, l'appoint de leur salaire manque à la famille; cependant le bien-être au foyer n'a pas diminué : la présence constante de la femme a compensé l'argent qu'elle rapportait jadis.

La thèse a le mérite d'être claire et logique ; elle ramène tout le débat à l'étude de chacune des industries considérées : elle supprime les généralités sur lesquelles personne ne propose de revenir ; elle reste en dehors des discussions d'écoles économiques ou des professions de foi féministes.

Les exceptions actuelles se divisent en deux groupes : les exceptions permanentes et les exceptions temporaires que nous examinerons successivement.

***

Comme exception permanente nous trouvons tout d'abord les usines à feu continu. Sont rangées sous cette rubrique les distilleries de betteraves, les fabriques et raffineries de sucre, les papeteries et les verreries (uniquement pour le triage et le rangement des bouteilles). Cette dernière exception a été introduite très récemment et l'on peut partager l'étonnement

de certains inspecteurs du travail : on ne voit pas bien en quoi il peut être indispensable que les bouteilles soient rangées et triées la nuit, alors surtout que pendant six ans il put en être autrement, ni pourquoi ce travail exige le doigté d'une femme.

Contre les industries de cette catégorie, on allègue un ensemble d'arguments d'ordre général pour montrer que l'emploi des femmes, la nuit, n'est pas dans la fatalité de leur fonctionnement : là où il se pratique, c'est qu'il y a mauvaise organisation ; ce n'est pas une de ces exceptions que concevait le législateur de 1892. La Suisse a supprimé le travail de nuit pour les femmes d'une manière absolue, aussi bien dans les usines à feu continu que dans les autres : l'application de cette mesure n'a pas entravé les industries suisses ; elle n'a même pas soulevé de protestations sérieuses dans ce pays. En France, dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, les usines à feu continu ont renoncé en fait au bénéfice de la loi : sur 21 331 personnes employées dans les 191 usines de ce groupe, c'est à peine si on compte 189 femmes travaillant la nuit. De même dans la circonscription de Lyon et dans celle de Nantes, les femmes ne travaillent que le jour. Il en est encore ainsi dans la circonscription de Limoges pour les papeteries. La plupart des grands pays industriels ont, comme la France, interdit aux femmes le travail de nuit, en admettant des exceptions au principe, notamment pour les usines à feu continu. Or ces industries privilégiées ne sont pas les mêmes dans tous les pays ! Les papeteries n'en bénéficient qu'en France, en Autriche et au Massachussets ; les verreries en France et au Massachussets.

De l'ensemble de ces considérations, on conclut que les usines à feu continu peuvent se passer du travail de nuit. Telle fut notamment la conclusion des rapports que tous les inspecteurs divisionnaires adressèrent en 1900 sur cette question au ministère du Commerce [1].

1. Il faut bien se rendre compte qu'il ne s'agit ici que des femmes et qu'on laisse, dans ces arguments, entièrement en dehors la question du travail de nuit des adolescents qui, bien que connexe, est, au point de vue technique, complètement différente.

Il existe une seconde exception permanente dont bénéficient quatre industries sans aucun lien entre elles : le coulage et le séchage de l'amidon de maïs, la préparation et l'allumage des lampes de mines pour la première descente, le pliage des journaux paraissant le matin, et le brochage des imprimés.

La première de ces industries ne bénéficie de cette exception que depuis une date récente. Ici encore, plusieurs inspecteurs divisionnaires s'étonnent qu'il ait fallu apporter une dérogation à la loi après tant d'années. De plus la France seule consacre une disposition particulière à la préparation de l'amidon de maïs et, dans la région de Lyon, cette tolérance n'est pas utilisée. Mais cette industrie n'a qu'une assez faible importance ; il n'y a pas lieu de nous y arrêter longuement.

Pour les lampes de mines de la première descente, l'emploi des femmes n'est également toléré que par la législation française. Il suffirait, nous dit-on, d'une dépense assez faible pour que les mines eussent un nombre de lampes suffisant et que les lampes de la première descente fussent préparées de jour comme les autres ; quant à la différence de prix qu'entraînerait le remplacement des femmes par les hommes, elle ne peut pas entrer sérieusement en ligne de compte.

Le pliage des journaux paraissant le matin ne peut, évidemment, s'effectuer que la nuit. Ce genre de travail ne se rencontre guère qu'à Paris ; six à sept cents femmes y sont occupées ; comme leur salaire ne dépasse pas soixante-dix francs par mois, elles vont l'après-midi exécuter les mêmes opérations pour les journaux du soir, et elles se livrent dans la journée à des besognes diverses, effectuant fréquemment ainsi seize et dix-sept heures de travail. La loi n'entend autoriser le travail de nuit que pour les femmes se reposant le jour. C'est cette violation de la loi qui retient l'attention sur cette catégorie bien plus que le nombre des femmes intéressées ou la rudesse de la tâche : celle-ci n'est, en effet, nullement pénible, mais elle exige une dextérité que, seule, une femme possède ; ces opérations doivent être effectuées entre deux heures et cinq heures du matin. Aussi, jusqu'à ces deux ou trois dernières années, cette dérogation s'imposait-elle.

Mais, depuis, on a imaginé des plieuses mécaniques, pouvant s'adapter aux presses rotatives : elles permettent de se passer du concours des femmes. Toutes les grandes imprimeries à journaux les ont adoptées. Cette exception est donc en voie de disparaître, sans nécessiter l'intervention du législateur ; celle-ci ne ferait qu'accenter un mouvement déjà commencé.

Il en va tout autrement du brochage des imprimés. Pourquoi cette exception est-elle permanente? Pourquoi, d'un bout à l'autre de l'année, faut-il qu'une équipe de brocheuses puisse travailler la nuit? Voilà ce que l'on se demande à première vue. Il ne paraît guère y avoir des à-coups de production dans l'industrie du livre; à peine, s'il s'en produisait, y aurait-il lieu peut-être à une exception temporaire. Ce qui apporte la perturbation chez les brocheurs, ce sont les revues et périodiques et les catalogues des grands magasins. Ces différentes brochures, qui paraissent à intervalles, sont réparties sur toute l'année, d'où la dérogation permanente. Mais par quoi est-elle rendue nécessaire? tout simplement parce que les feuilles à brocher arrivent à la dernière minute de chez l'imprimeur, et, si celui-ci est ainsi en retard, c'est que lui-même n'a eu le bon à tirer qu'à la limite extrême. Cependant, il n'est pas admissible que le secrétaire de la rédaction d'une revue soit régulièrement pris de court. Cela peut arriver une fois par hasard ; mais, en ce cas, il n'y aurait pas grand dommage à laisser paraître le numéro avec un ou deux jours de retard.

Toutefois, l'abus le plus flagrant en ces matières se produit à propos des catalogues des grands magasins. Afin de laisser ignorer, jusqu'au dernier moment, aux concurrents les prix et les occasions offerts à la clientèle, la délivrance du « bon à tirer » est retardée autant que faire se peut : l'imprimeur est surmené, puis le brocheur, qui se trouve alors contraint de travailler jour et nuit. Celui-ci le déplore; il n'a réellement aucun intérêt à le faire ; il est gêné pour recruter ainsi des équipes volantes ; mais ce brochage des catalogues constitue souvent le fond du travail de son atelier; il ne peut pas risquer de mécontenter ou de perdre son client, il lui faut en passer par ses exigences. Et comme il ne peut recruter des ouvrières supplémentaires qu'au prix de diffi-

cultés très sérieuses, on aboutit à cette déplorable combinaison que l'inspection du travail a trop souvent constatée et signalée : deux brocheurs s'entendent pour échanger leurs ouvrières ; celles qui ont travaillé le jour, chez l'un, s'en vont chez l'autre la nuit venue et réciproquement. Si l'inspecteur survient, elles donnent un faux nom : il a beau les reconnaître, être certain de ce qui se passe, il est dans l'impossibilité de sévir, de dresser procès-verbal, il est pratiquement désarmé, et les femmes qui, de bonne ou de mauvaise grâce, se font complices de cette violation de la loi, travaillent ainsi couramment seize, dix-sept et dix-huit heures par jour au lieu des onze heures actuellement autorisées. Or, aucune raison avouable, fût-elle même discutable, ne justifie de pareils faits : l'intérêt de l'industrie du brochage n'est pas en jeu, ni même en réalité celui des magasins, puisque la situation serait la même pour tous.

***

« La fraude ! favoriser, développer la fraude ! » voilà le grand argument que nous rencontrerons, le grand reproche que nous entendrons adresser par les adversaires du travail de nuit, aux exceptions temporaires que nous allons examiner maintenant, ou plutôt à la première et principale de ces exceptions, à celle dont bénéficient les industries saisonnières. Sous cette rubrique sont classées les industries qui ont, à chaque saison, un moment de presse, celles qui se rattachent au vêtement ; la plus importante de beaucoup, celle qui peut servir de prototype aux autres, est la couture. Nous nous retrouvons ici dans le cas des veillées.

Nous ne reviendrons pas sur les causes qui rendent particulièrement regrettable cette forme du travail de nuit. La loi ne l'autorise que soixante jours par an, jusqu'à onze heures du soir, et sans que la durée du travail quotidien puisse dépasser douze heures. Pour empêcher que l'ouvrière ne soit prévenue au dernier moment, l'administration exige que l'inspectrice du travail soit avertie au moins douze heures d'avance ; et, rendue prudente par une longue expérience, afin d'éviter toute contestation, elle prescrit que l'avis de la

veillée soit donné par une carte-télégramme, une carte-postale, une carte-lettre, une lettre ouverte ou par tout autre moyen, tel que le timbre de la poste soit apposé sur la pièce même que reçoit l'inspectrice, et non pas sur une enveloppe, afin qu'il puisse faire foi de l'heure d'expédition ; de plus, l'avis doit être immédiatement affiché dans l'atelier.

Même réduite à ces limites légales, la veillée présente des inconvénients : les soixante jours sont répartis en deux périodes de trente chacune au début des deux saisons d'hiver et d'été, aux époques de presse ; les veillées par suite se prolongent durant plusieurs semaines de suite. Comme elles ont une longue route à parcourir pour regagner leur domicile, les ouvrières qui sortent de l'atelier à onze heures ne sont guère rentrées avant minuit, et c'est alors seulement qu'elles peuvent dîner ; elles se couchent donc très tard et, comme la journée du lendemain recommence à la même heure, elles ont des nuits fort écourtées pendant ces semaines ; leur santé s'en ressent longuement. L'inspecteur du travail de Marseille relatait dans son rapport de 1900 qu'il avait fait procéder par ses inspectrices à une enquête auprès des ouvrières, et nombreuses avaient été les plaintes contre les veillées du régime actuel : les nuits réduites, pendant quelques semaines, font perdre le sommeil et très longtemps l'insomnie se poursuit, même quand les périodes plus normales sont revenues.

Fait beaucoup plus grave : malgré tout le luxe de précautions, la loi est dans un très grand nombre de cas cyniquement, outrageusement violée ; la tentation est forte quand on a travaillé jusqu'à neuf heures du soir de faire durer la séance une demi-heure ou trois quarts d'heure de plus, même quand on a dépassé son crédit de soixante jours ; ou bien, après onze heures du soir, de pousser la veillée. Deux exemples récents, tirés des rapports des inspectrices du travail, montreront l'écueil :

A la veille d'un des derniers Grand-Prix, les ouvrières d'un des ateliers les plus connus de Paris sont restées au travail trente heures consécutives.

Une inspectrice, passant place Vendôme à minuit, voit de la lumière aux fenêtres d'une maison de couture en renom. Elle monte et trouve essayeuses et ouvrières assises inoccupées,

luttant contre le sommeil ; « Que faites-vous là à pareille heure? interroge-t-elle. — Nous attendons des clientes qui doivent venir essayer à la sortie de l'Opéra ; elles sont pressées de leurs robes qu'on doit livrer demain, »

Ce sont là les faits que l'Inspection a pu constater. Mais de quels moyens n'use-t-on pas pour la tromper! Parfois, constate un inspecteur dans son rapport, quand l'inspectrice se présente, on la fait poser, on ne lui ouvre qu'après avoir fait évader les ouvrières. Ailleurs des lits sont disposés dans une pièce voisine de l'atelier : si l'inspectrice est signalée, les ouvrières éteignent la lumière, se dissimulent sous les couvertures ; il n'y a plus là qu'un dortoir. D'autres fois on ruse, on taquine l'inspectrice pour la lasser et la dépister. On éclaire les fenêtres plusieurs soirs de suite, alors que les ouvrières sont parties et que l'on est en règle ; on l'attire par des dénonciations anonymes ; elle s'y laisse prendre plusieurs fois et fait buisson creux, puis quand, par la force des choses, elle porte son attention ailleurs, on est tranquille pour quelque temps, et on ne se souvient plus qu'il y a une loi, sinon parce qu'on la viole.

Au cours d'une enquête personnelle, nous avons recueilli à ce sujet bien des anecdotes tristement instructives, mais dont le récit nous entraînerait trop loin. Nous avons consulté des ouvrières et des patrons ; nous avons pris l'avis d'un couturier de la place Vendôme qui est parmi les plus connus ; nous avons vu deux grandes faiseuses du quartier de l'Opéra ; nous avons causé avec différents patrons de moindre envergure, mais qui présentent l'avantage d'avoir travaillé dans de grandes maisons avant de s'établir pour leur compte, qui en connaissent donc certaines exigences et sont au courant des nécessités et des dessous du métier; de tout cela nous rapportons l'opinion suivante. La loi du 2 novembre 1892 a été partiellement utile : elle a produit un effet relatif dans les grandes maisons du quartier de l'Opéra, qui sont particulièrement surveillées. Mais, dans certaines maisons moyennes ou petites, chez les entrepreneurs qui travaillent pour les tailleurs de dames, les mêmes abus qu'avant 1892 se produisent encore. et il n'est pas rare que les ouvrières passent la nuit. Comment veut-on, d'ailleurs, que ces entrepreneurs

fassent autrement? ils reçoivent le soir à six heures l'étoffe nécessaire pour une robe à livrer le lendemain avant midi. Si l'ouvrage n'est pas rapporté à l'heure, on vient le chercher chez eux, en voiture, à leurs frais!

Contre de tels faits, l'Inspection du travail est impuissante, car elle est trop surchargée de besogne et ne peut effectuer trop souvent qu'une surveillance nominale : telle maison de couture a été visitée une fois en huit ans! La sanction des contraventions est une amende de cinq à seize francs, qui ne peut être portée de seize à cent francs qu'en cas de récidive, c'est-à-dire si le contrevenant a déjà subi une condamnation dans les douze mois, et la jurisprudence des tribunaux adoucit encore ces pénalités.

L'opinion des personnes que nous avons consultées est à peu près unanime pour attribuer la fraude au maintien des exceptions dans la loi. L'interdiction absolue l'entraverait, parce que l'inspectrice, commençant sa surveillance à neuf heures du soir et non plus à onze, pourrait visiter dans une soirée un nombre d'ateliers bien plus considérable. Ajoutez que les veillées constitueraient alors une concurrence déloyale à l'égard des patrons consciencieux, et ceux-ci feraient eux-mêmes leur police : ils seraient les meilleurs collaborateurs de l'Inspection. Encore faudrait-il qu'elle eût un moyen pratique de saisir la fraude, que celle-ci fût en quelque sorte mécaniquement enregistrée et pût être constatée même plusieurs jours plus tard : aujourd'hui une inspectrice, prévenue que le travail a été indûment prolongé certain soir, n'a d'autre ressource que de surveiller la maison incriminée, mais elle ne peut rien contre le fait en lui-même. Cet enregistreur peut être réalisé, et c'est un grand couturier qui nous en a donné la formule :

« Obligez, nous a-t-il dit, quiconque dirige un atelier de couture à tenir un registre spécial, émargé par les ouvrières, où sera inscrit chaque jour l'heure d'arrivée et de sortie de chacune d'elles, ainsi que le salaire de ce temps de présence. Qu'en même temps le patron soit astreint à tenir un carnet de paye officiel, également émargé par l'ouvrière. La concordance nécessaire de ce carnet avec le registre précédent et, le cas échéant, avec les livres de comptabilité, constituera le

meilleur moyen de contrôle : elle rendra inutile la surveillance de nuit, en permettant de relever à un moment quelconque, par simple examen, les contraventions qui auraient pu être commises, qu'elles aient ou non été signalées par les intéressés ; malgré le nombre restreint des inspectrices, la violation de la loi sera impossible. »

Mais pourquoi fraude-t- on, ou d'une manière plus générale pourquoi veille-t-on ? On veille pour une livraison du lendemain, parce que les clientes sont exigeantes, parce qu'elles s'y prennent trop tard pour faire leurs commandes, parce qu'en certaines occasions tout le monde veut être servi en même temps, parce que, surtout, le pli en est pris, parce que c'est un fait admis, reconnu, proclamé, que Paris est la ville des merveilles et des tours de force, où l'on peut commander un domino à six heures et l'avoir à neuf heures, et que par suite la question des délais est bien la dernière dont il faille se préoccuper. On n'hésite pas aujourd'hui à fixer la date d'une soirée huit jours d'avance, de sorte que les couturières ne disposent que de quatre ou cinq jours pour faire les toilettes ; et là-dessus, il leur faut compter avec les brodeurs, les peintres sur étoffes et les autres fournisseurs.

Mais aussi, fréquemment, la veillée tient à une mauvaise organisation : les tissus et les garnitures ne sont pas distribués en temps opportun ; les vendeuses répartissent mal les livraisons ; elles ont intérêt à vendre et par suite à promettre tout ce que les clientes demandent, sans se préoccuper de la faculté de production de l'atelier. On veille parfois, nous a encore dit un de nos interlocuteurs, lorsque la « première » a perdu son temps et ne s'est mise à travailler qu'à quatre ou cinq heures. Tout cela, le plus souvent, dans les grandes maisons le patron ne le sait pas : il n'entre pas dans ces détails ; en général même, il ne le pourrait pas car il n'est pas du métier. Mais on veille pour des motifs plus regrettables encore : par gloriole, parce que l'atelier d'en face en fait autant, pour afficher une clientèle égale, par pure réclame. Cette raison-là, on la trouve à chaque déposition de l'enquête parlementaire, et elle nous a été donnée par tous ceux, sans exception, que nous avons consultés. Enfin un fait classique révèle le plus invraisemblable type de veillée : on veille pour finir une robe

et, deux jours après, elle est encore sur les tables, même pas emballée. C'est, m'a-t-on dit, pour tirer le plus de profit possible de la main-d'œuvre supplémentaire qu'on engage aux moments de presse. La pensée se reporte invinciblement, en présence de faits semblables, à une scène de *Petite Amie*, de Brieux. L'auteur nous transportait dans un magasin de modes, chapeaux de dames tout confectionnés; c'était dimanche, il faisait beau temps, et dans l'atelier, à côté, on entendait bavarder les ouvrières. « Au fait, demandait la femme, pourquoi les as-tu fait venir aujourd'hui, ces petites? Nous ne sommes pas pressés. — Ma chère, lui répondait le mari, si je n'agissais pas ainsi, elles m'échapperaient et ne viendraient pas quand j'en aurais besoin. »

Pourtant, il se produit des cas où le patron est réellement pris de court. Il faut bien distinguer alors entre la veillée, c'est-à-dire le travail prolongé après neuf heures du soir, et la durée quotidienne du travail, c'est-à-dire les heures supplémentaires que personne n'attaque sérieusement : elles peuvent se justifier par de très bonnes raisons, mais elles n'ont pas pour conséquence nécessaire le travail de nuit : comme le jour légal s'étend sur seize heures, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, il est facile de trouver entre ces limites douze heures de travail effectif. Ce que l'on cherche dans la veillée, c'est la possibilité de finir pour le lendemain de bonne heure une besogne urgente, ce n'est pas une prolongation de la soirée en elle-même. Or, si l'on veut rester dans la limite légale de douze heures effectives, quand la journée commence à neuf heures du matin, on ne peut pas garder les ouvrières au delà de dix heures du soir en tenant compte de l'heure du déjeuner ; on ne gagne donc qu'une heure de travail : réclamer la limite de onze heures du soir, c'est un leurre si on ne viole pas la loi. Au contraire, affirme le couturier dont nous avons déjà cité plusieurs fois les avis, si l'on commençait la journée à sept heures, on pourrait gagner deux heures pour cet ouvrage pressé quitte à congédier les ouvrières à huit heures le soir afin de rester en règle avec la loi; et même en commençant le matin à huit heures seulement, pour finir le soir à neuf heures, on évite la veillée et ses inconvénients, tout en gagnant l'heure supplémentaire que l'on peut réaliser le soir.

En outre, le travail du matin est bon, tandis que celui du soir est extrêmement défectueux. On n'agit autrement que par routine.

Mais beaucoup de patrons refusent de discuter ; ils réclament leur droit de veiller jusqu'à onze heures, sans donner de motifs : routine soit, ils y tiennent. D'autres allèguent l'impossibilité de faire venir les ouvrières le matin avant neuf heures. C'est là, en effet, le gros argument auquel se heurte l'Administration. Quand on va au fond des choses, on s'aperçoit que c'est une légende. Lorsqu'on veut commencer la journée à huit heures, les ouvrières en prennent vite l'habitude; M. Laporte, inspecteur divisionnaire à Paris, a raconté à ce propos un fait bien caractéristique : une maison qui, plus que toute autre, alléguait cette impossibilité, s'est trouvée avoir épuisé son crédit de soixante jours de veillées ; se sachant particulièrement surveillée, ne pouvant pas ou ne voulant pas frauder, elle a pris le parti de fixer l'ouverture des ateliers à huit heures au lieu de neuf heures et, depuis, elle continue sans avoir rencontré de difficultés.

Toutes les maisons moyennes, toutes les petites couturières commencent le travail à huit heures. Or si on excepte peut-être quelques apprêteuses, quelques premières mains auxquelles on tient pour leur adresse particulière, ce sont les mêmes ouvrières qui, suivant les moments, s'embauchent dans ces maisons et dans les grandes. On répond, il est vrai, que l'assimilation n'est pas possible et que les grandes maisons de couture sont en quelque sorte des sanctuaires dont on ne peut pénétrer ou comprendre les mystères. Et c'est pour cela que nous citerons encore l'exemple du même grand couturier : sa maison est un de ces sanctuaires ; il a bien voulu nous y laisser jeter un coup d'œil. Sans y être nullement contraint, il a fixé l'entrée à huit heures du matin, et ses ouvrières — une d'entre elles nous l'a confirmé — préfèrent ce régime parce qu'elles peuvent ainsi sortir à sept heures ou huit heures le soir et avoir régulièrement leur soirée libre. Sans doute, au début, il a senti un peu de résistance : elle provenait de trois ou quatre de ces jeunes femmes habituées à passer joyeusement la soirée et à se coucher tard, se refusant par suite à se lever de bonne heure ; mais cette résis-

tance vaincue, il n'a plus entendu de protestations, tout au contraire.

Il n'y a donc là qu'une habitude à prendre ; la loi y aiderait puissamment. Si les ouvrières se sont accoutumées à se lever tard, c'est à l'abus des veillées qu'elles le doivent ; elles reviendraient facilement à d'autres mœurs. Il y a d'ailleurs une très nombreuse catégorie de jeunes filles qui, habitant la banlieue, profitent des trains ouvriers et sont ainsi contraintes de perdre deux heures dans Paris avant l'ouverture des ateliers ; pour celles-ci, l'ouverture à huit heures serait un bienfait.

Reste une considération que nous ont fait valoir deux grandes faiseuses des environs du Théâtre-Français. Les mères de famille ne peuvent pas arriver dans le centre de Paris avant neuf heures, car il leur faut s'occuper de leurs enfants, les conduire à la crèche ou à l'école, faire les approvisionnements du ménage, etc. Ceci est plus intéressant, mais on peut répondre tout d'abord que ces mères, en commençant la journée à huit heures, se trouveraient dans la même situation que les employées de commerce. En fait, les ouvrières de cette catégorie sont une minorité infime dans les maisons du centre ; on ne les rencontre guère que dans les ateliers de quartier, à proximité de chez elles, et d'où elles peuvent rentrer déjeuner ; dans ces ateliers, elles viennent toujours à huit heures.

Au surplus il ne s'agit que des heures supplémentaires exceptionnelles. Cette grande maison reconnaît que les occasions où il y a nécessité d'y recourir sont très rares : depuis le commencement de la saison d'hiver, elle n'avait pas veillé une seule fois, à la fin de décembre : elle n'use pas plus de cinq ou six fois, chaque saison, de la tolérance légale. Et quand nous avons demandé à ces dames : « En présence de ces difficultés que vous constatez, des exigences de votre industrie, et, d'autre part en présence des effets des veillées que vous qualifiez de désastreux pour l'ensemble des ouvrières, que feriez-vous si vous aviez voix au chapitre ? » elles nous ont répondu : « Nous les interdirions sans hésiter. Les ouvrières se plieront sans doute à la nécessité les rares fois où cela sera indispensable, et surtout

il faudra bien que l'éducation de la clientèle se fasse quand la règle sera partout la même. »

*
* *

La dernière catégorie d'exceptions temporaires vise les industries mettant en œuvre des matières premières susceptibles d'une détérioration rapide Le seul problème qui se trouvé posé ici est relatif aux conserves de fruits ou légumes et aux conserves de poisson. Le principe de cette dérogation est admis même par la plupart des adversaires du travail de nuit. Les barques de pêche rentrent quand la marée le permet et apportent de grandes quantités de poisson qu'il faut traiter immédiatement. De même, un brusque coup de soleil succédant à une forte pluie peut amener les fruits à un degré de maturité qui ne permette pas d'en retarder la cueillette et, celle-ci faite, ils doivent subir aussitôt leur préparation. Il semble qu'il y ait là une fatalité inéluctable : tout au plus des discussions s'élèvent-elles sur l'opportunité d'interdire la nuit les opérations accessoires ; comme il s'agit là de travaux se rattachant plutôt au groupe agricole qu'au groupe industriel, seul visé par la loi, l'interdiction absolue du travail de nuit pourrait sans doute être édictée sans les atteindre.

*
* *

De l'exposé que nous venons de faire, il résulte que les adversaires du travail de nuit sont convaincus que les exceptions pourraient être supprimées sans nuire aux industries. On a néanmoins cherché sur ce point spécial une entente entre les pays industriels : puisque tous ont admis le principe de l'interdiction, ne pourrait-on par aboutir à l'unification des lois nationales sur ce point, par la suppression de toutes les dérogations ? C'est la tâche que s'est proposée l'*Association internationale pour la protection légale des travailleurs*.

La question étudiée en 1902, à Cologne, par le Congrès de toutes les sections nationales, avait été renvoyée à une Commission qui s'est réunie cet été à Bâle. La section française était représentée par MM. Millerand et l'abbé Lemire, députés, et par M. Keufer, vice-président du Conseil supérieur du travail. Les sections étrangères avaient délégué également les

personnalités les plus en vue de leurs pays, entre autres le baron de Berlepsh, ancien ministre du commerce de l'empire d'Allemagne, ancien président de la Conférence de Berlin en 1890. Tous les gouvernements s'étaient fait représenter : au nom du Gouvernement français, M. Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du commerce, apporta l'appui de sa compétence universellement appréciée.

Cette assemblée émit le vœu qu'une Conférence internationale officielle fût réunie pour l'unification des législations sur ce point spécial. Le Conseil fédéral de la République helvétique a été sollicité de prendre l'initiative de cette réunion.

Sans vouloir préjuger de l'accueil que cette requête pourra recevoir, il n'échappera à personne que c'est là un événement d'une importance capitale.

Mais il est une autre conclusion qui s'impose. La loi, fût-elle internationale, ne peut avoir son plein effet que si elle est soutenue par l'opinion publique. Dans le cas des veillées, c'est le public, c'est la clientèle qui est souvent responsable des abus et provoque les violations de la loi. Cette clientèle, il faut en faire l'éducation, lui révéler une situation qu'elle crée, mais qu'elle ignore ou qu'elle soupçonne à peine. Il faut lui enseigner les conséquences de ses caprices et lui révéler en même temps le rôle social que tout acheteur doit et peut jouer. Cette œuvre sera celle de la *Ligue sociale d'acheteurs*, fondée en décembre 1902 sur le modèle des ligues similaires américaines, les *Consumers leagues*, qui en dix ans ont accompli là-bas une œuvre aussi colossale qu'admirable. Cette *Ligue sociale d'acheteurs*, dont le siège est à Paris, à l'Hôtel des Sociétés savantes, a fait déjà œuvre utile. En ces quelques mois, elle a dressé un programme d'action et reçu l'adhésion de patrons qui s'engagent à observer les conditions qu'elle pose : leurs noms, inscrits sur une *liste blanche*, sont l'objet d'une profitable réclame auprès des membres de la Ligue. Il faut que cette Ligue soit connue : ce qui a réussi en Amérique, et en Hollande doit réussir en France.

GEORGES ALFASSA

VICTOR HUGO A GUERNESEY[1]

— SOUVENIRS PERSONNELS —

II

Un soir de la fin de janvier 1867, comme je revenais du Collège Elizabeth, je rencontrai Victor Hugo, qui sortait de chez lui.

— Venez — me dit-il — dîner à la maison samedi prochain, à six heures et demie. Je vous présenterai à madame Victor Hugo. Elle arrive de Paris.

En remerciant comme il convenait et en promettant d'être exact, j'exprimai cependant la crainte que des maux de tête assez violents dont je souffrais alors me missent ce jour-là dans l'impossibilité de me rendre à une invitation qui me comblait d'autant de plaisir que d'honneur.

— Bah! d'ici à samedi, vous avez le temps de devenir amoureux. Vous savez que c'est le remède souverain contre les maux de tête?... Mais je ne parle pas de l'amour transi, bien entendu! Je parle de l'amour heureux et récompensé... A samedi.

Fus-je docile au conseil de mon grand docteur? Le fait est qu'au jour dit j'étais en très bonne santé et que je me rendis à Hauteville House, la tête légère et le cœur en joie.

C'était un dîner de famille, puisqu'il n'y avait pas d'autre invité que moi, sans compter l'éternel Kesler; mais, eu égard

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

au petit nombre des convives, c'était un dîner de luxe, sardanapalesque, pantagruélique, et très évidemment destiné à fêter l'arrivée de madame Victor Hugo. Je fais cette remarque avec un vrai plaisir et je suis tout heureux de pouvoir ici donner certains détails de l'authenticité la plus réelle et la plus *réaliste*, afin de démentir hautement une légende calomnieuse d'après laquelle le poète n'aurait fait bombance que chez madame Drouet, condamnant ses invités et sa propre famille à une frugalité lacédémonienne.

Après un honnête potage au vermicelle, vint un poisson qui couvrait toute la table.

— Voilà — s'écria Victor Hugo — un monstre digne du récit de Théramène... Ah! ce réjouissant récit de Théramène! Quelle suite de bêtises on a écrites à son sujet!... Quand on pense que notre ami M. Guizot, qui n'est point un sot et qui veut bien convenir que ce long morceau est un hors-d'œuvre, fait une réserve en faveur des vers, qu'il déclare *magnifiques*... Magnifiques! mais, monsieur, s'il y a jamais eu des vers de mirliton, c'est cette description du monstre :

Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Sa croupe se recourbe en replis *captieux*...

— « Tortueux », — dis-je en reprenant un morceau du monstre.

— « Tortueux », si vous voulez, ça m'est égal... Seulement, permettez-moi de vous donner le conseil de vous réserver pour le foie gras.

Un énorme pâté de foie gras aux truffes de Périgueux fut servi en effet, mais à son tour, après un délicieux gigot de pré salé, qui, à la différence des côtelettes de mouton farouches dont s'indignait Marquand, était tendre, juteux, saignant comme il faut et cuit à point. Le dessert se composait de fruits secs envoyés directement de Grèce, de miel du mont Hymette, d'autres friandises de toute nature et de... morceaux de charbon. Quand on me présenta ces charbons, rendu un peu familier et hardi par l'allégresse stomacale d'un excellent dîner, je m'écriai, comme Gavroche :

— Qu'est qu'c'est qu'ça?

— C'est du charbon, — me répondit Victor Hugo. — Mangez-en de confiance. Il n'y a pas de meilleur digestif après le dîner. Prenez, prenez, pour détruire les vapeurs, corruptions, miasmes et pestilences de votre estomac. Le charbon est sain. C'est un *antiputride* [tel était, en 1867, le premier nom français de ce qu'aujourd'hui, par amour du grec, nous appelons un *antiseptique*]. Croyez-en le plus grand médecin du XIXe siècle, condamné, hélas! à traîner dans l'exil une existence méconnue.

Et, joignant l'exemple au précepte, Victor Hugo prit un de ces vilains charbons et le mangea très bien. Je fis de même. C'est bon, c'est sucré, ça ressemble aux petits « alberts ». Madame Victor Hugo en prit un aussi et l'approcha de sa bouche, mais c'était trop noir; elle n'eut pas le courage d'y mordre. Et puis, pensent toutes les dames, comment peut-on manger du charbon?

Madame Victor Hugo, âgée alors d'une soixantaine d'années, était une personne majestueuse et imposante, dont une toilette à grand étalage, couronnée par une ample coiffure en larges tire-bouchons, faisait encore ressortir les formes avantageuses. Esprit juste et sensé, elle énonçait gravement des vérités de cette force :

— Alors, vous êtes de Paris, monsieur?... Ah! Paris! c'est une ville unique, c'est la première ville du monde. Il n'y a que Paris. On ne travaille qu'à Paris. On ne s'amuse qu'à Paris. A Guernesey, vous avez de jolies promenades; mais vous n'avez pas les boulevards, les bibliothèques, les musées, les théâtres, et tant d'autres ressources, et tant d'autres distractions! Comment peut-on vivre ailleurs qu'à Paris... à moins qu'on n'y soit obligé par ses principes politiques?

Au jugement le plus judicieux, madame Victor Hugo joignait un goût délicat et pur, une scrupuleuse attention à parler correctement le français et à faire respecter notre belle langue. Sa sœur, madame Chenay, m'ayant obligeamment offert de me verser « du médoc »...

— Ah! Julie! — s'écria-t-elle, — comment peux-tu dire : « du médoc »? On doit dire : « du vin de Médoc », du « vin de Champagne ». C'est ainsi qu'on parle dans la bonne compagnie. L'autre jour, j'étais au Théâtre-Français.

Voyant entrer en scène une actrice que je ne connaissais pas, je demandai : « Qui est-ce? » On me répondit : « C'est Favart. » *C'est Favart!* Quelle vulgarité! Cela me fit bondir. J'étais tellement choquée, que je fus sur le point de quitter la loge.

On passa au salon, sans avoir pris garde à une boîte d'angélique mêlée aux autres bonbons du dessert et dont on ne s'avisa qu'après le café. Hugo, maintenant édifié sur ma gourmandise, la fit serrer dans une armoire, en déclarant qu'on ne l'ouvrirait que le jour où je reviendrais dîner. Il fut charmant toute la soirée, plein d'une bonhomie enjouée et spirituelle, qui faisait un contraste heureux avec la solennité un peu roide de la maîtresse de la maison, et passant avec grâce des sujets les plus familiers aux considérations les plus sérieuses et les plus élevées. Je remarquai, ce soir-là, dans ses propos cette qualité assez rare que j'y ai encore notée quelquefois, par exception, mais qui ne les caractérisait pas d'habitude : une modération, une tolérance singulière dans l'affirmation de ses propres idées.

Il me parla longuement de son éducation. Il n'était pas du tout fort en grec, ignorant la langue presque absolument, et je crois même qu'il m'avoua, avec franchise et simplicité, ne guère connaître la littérature grecque, sauf Eschyle et Homère; mais il possédait à fond et la langue et la littérature latines. C'est dans des traductions latines qu'il avait lu Eschyle et Homère. A l'exemple de Caton l'Ancien, il s'était mis à l'étude du grec dans sa vieillesse ; mais il ne se vantait pas d'y avoir fait beaucoup de progrès. Huit auteurs latins surtout, Horace, Juvénal, Virgile, Lucrèce, Justin, Tacite, Quinte-Curce et Salluste, avaient été lus par lui si souvent et si complètement qu'il pouvait en réciter des pages entières par cœur.

Un jour, il citait à Cousin cette phrase célèbre de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

— Mon pauvre Hugo, — lui dit le professeur en haussant les épaules, — Tacite ne savait pas le latin.

— Vous me consolez — répondit le poète — de ne pas savoir le français.

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse pour ajouter à ce passage des conversations de Victor Hugo une anecdote

piquante qui s'y rapporte, sans que je puisse bien me rappeler aujourd'hui si c'est de lui que je la tiens ou de M. Guizot. Peut-être de tous les deux. Ce qui est sûr, c'est que le grand orateur rendait justice à la merveilleuse science du vocabulaire que Hugo possédait ; je me souviens très bien de lui avoir entendu dire que, dans les séances de l'Académie française où l'on travaillait au dictionnaire, rien n'était amusant comme les discussions du poète avec le chef de l'école éclectique.

Puriste enragé, M. Cousin soutenait qu'on n'avait parlé français en France qu'au XVIIe siècle, et encore pendant dix années seulement ; ses autorités littéraires étaient peu nombreuses : c'était d'abord et presque uniquement Racine. Victor Hugo présenta un jour à l'Académie la liste des auteurs considérables que le dictionnaire ne citait jamais : elle ressemblait, par sa longueur, à la liste des « mille et trois » victimes de don Juan ! Dans ces batailles académiques, où les haines nées soit de la politique, soit de la philosophie, aggravaient et envenimaient les querelles littéraires, Victor Hugo avait un auxiliaire puissant en la personne de Royer-Collard. Le vieux doctrinaire assistait le poète, non de son éloquence (car il parlait peu), mais de l'antipathie profonde qu'il avait vouée à Cousin. Quand le philosophe était aux prises avec son grand adversaire — le révolutionnaire romantique, — Royer-Collard ressemblait, selon l'image homérique de Victor Hugo, au maître de l'Olympe regardant par-dessus les nuées et faisant tout bas des vœux pour la victoire du vaillant Achille sur le pauvre Hector Cousin.

Un jour, le secrétaire perpétuel, M. Villemain, lisait à l'Académie un des essais envoyés au concours pour le prix d'éloquence. Un mot s'y rencontra qui fit bondir M. Cousin sur son fauteuil. Il interrompit brusquement :

— Qu'est-ce que c'est que ce néologisme ?... La voilà bien, l'affreuse langue de notre époque !... Qu'il avait donc raison, Voltaire, quand il disait que nous dégringolons dans la barbarie !... Messieurs les romantiques ont créé un nouvel idiome... Lisez tous les écrivains du XVIIe siècle, oui tous, entendez-vous, messieurs ? Lisez-les d'un bout à l'autre ; quand vous les aurez lus, relisez-les ; je vous mets au défi d'y trouver jamais ce mot-là !

Tout le monde s'attendait à voir Victor Hugo relever vive-

ment l'insulte jetée à l'école romantique. Il ne sourcilla pas. S'adressant avec le plus grand calme à l'appariteur :

— Mon ami, — lui dit-il, — veuillez aller chercher dans la bibliothèque le *Voyage en Laponie* de Regnard, tome III de ses *Œuvres complètes*.

Dans un profond silence, où l'on entendait voler les mouches autour des crânes académiques, l'appariteur sortit et revint, après quelques minutes, avec le volume demandé. Il le remit à Victor Hugo, qui l'ouvrit tout droit à une certaine page qu'il connaissait bien.

— Monsieur le secrétaire perpétuel, veuillez avoir la bonté de relire tout entière la phrase où se trouve le terme qui a fait interrompre votre si intéressante lecture.

M. Villemain la relut d'un bout à l'autre. Après quoi, d'une voix nette et ferme, Victor Hugo lut à son tour un passage du *Voyage en Laponie*, qui contenait le même terme employé dans le même sens, ferma tranquillement le volume et le rendit à l'appariteur sans ajouter un mot.

Mais M. Cousin ne voulait pas être battu.

— Eh! dit-il, Regnard n'est pas une autorité; c'est un écrivain de second ordre ; et puis faut-il, parce qu'un mot se trouve dans le coin d'un auteur...

Ici la patience échappa à Royer-Collard. Coupant la parole à M. Cousin :

— Il n'y a pas de coin, monsieur, — dit-il de son ton hautain et nasillard, — il n'y a pas de coin aux auteurs ; un auteur n'a pas de *coin*.

Dans la même conversation qui suivit le mémorable dîner ouvert par un monstre marin digne du pinceau de Théramène, Victor Hugo dit encore :

— Je crois que je finirai par être ermite. Ce ne sera pas étonnant, puisque je suis diable... Je m'arrangerais très bien de vivre dans un trou, au bord de la mer, et de ne manger que des coquilles... Cependant, pour être de bonne foi, je voudrais bien qu'un nain m'apportât chaque jour ma côtelette... Il me prend par moments des envies folles de m'enfuir aux îles Sorlingues et de m'enfermer dans une solitude inaccessible où je ne recevrai ni journaux ni lettres.

En même temps il tira de la poche de son veston un énorme paquet de lettres et de journaux, qu'il jeta sur la table, en me faisant remarquer que c'était le courrier d'un seul jour. Je comptai. Il y avait dix-sept lettres et un peu plus de journaux.

— Comment voulez-vous que je lise tout ça?... Je n'ai pas seulement le temps de parcourir, pas même celui d'ouvrir... Et c'est dommage... J'ai ouvert ce matin une lettre reçue au mois de juin dernier. Elle était très intéressante...

A neuf heures, Victor Hugo devint sublime. L'essence et les attributs de Dieu, la nécessité de la prière, l'absurdité du panthéisme, l'absurdité du positivisme, l'absurdité du matérialisme, le système solaire et planétaire, le temps et l'espace, les deux infinis, celui de la grandeur et celui de la petitesse, la divisibilité de la matière, l'immortalité de l'âme, tous les plus hauts problèmes de la métaphysique furent posés et résolus.

— Oh! que l'athéisme est pauvre! qu'il est petit! qu'il est absurde! Dieu est. Je suis plus sûr de son existence que de la mienne. Si Dieu me prête vie, je veux écrire un livre où je démontrerai que la prière est nécessaire à l'âme, qu'elle est utile et efficace. Pour moi, je ne passe pas quatre heures de suite sans prier. Je prie régulièrement chaque matin et chaque soir. Si je me réveille la nuit, je prie. Que demandé-je à Dieu? De me donner sa force. Je sais ce qui est bien et ce qui est mal; mais j'ai conscience de mon imperfection, et en moi seul je ne trouve pas la force de faire ce que je sais qui est bien. Dieu nous soutient et nous enveloppe. Nous sommes en lui. Nous avons en lui vie, mouvement, être. Il est l'Auteur de tout. Il est le Créateur. Mais il n'est pas vrai de dire qu'il *a créé* le monde. Car il le crée éternellement. Il est l'âme de l'univers. Il est le Moi de l'infini. Il est... Tu dors, Adèle?

Cette question s'adressait à madame Victor Hugo, qui, écroulée dans un fauteuil depuis le dîner, dans l'attitude pelotonnée et recueillie d'une personne intérieurement attentive, le menton appuyé sur sa noble poitrine, les mains croisées sur son abdomen et les paupières closes, probablement pour mieux écouter, n'avait encore fait entendre que le bruit régulier de sa respiration. Réveillée en sursaut de sa méditation silencieuse, elle protesta avec toute l'énergie de l'innocence injustement accusée :

— Cher grand ami, comment pouvez-vous croire que je dors pendant que vous parlez?

*
* *

Dans les délais réglementaires, je fis ma visite de digestion à madame Victor Hugo.

Je surpris Adèle et Victor mangeant maritalement dans la même casserole une bouillie dont ils se disputaient le gratin. La chemise du maître, ouverte par devant et faisant une grosse bouffissure sur le pantalon mal boutonné, laissait voir une camisole de flanelle rouge, qui, n'étant pas elle-même bien fermée, montrait une peau velue, mais très propre. En professant un souverain mépris pour « l'enveloppe superficielle », le « philosophe scythe », comme il s'appela lui-même en cette occasion, avec bonhomie, tenait extrêmement à la propreté du linge et à celle de la peau.

Madame Victor Hugo, se redressant avec dignité, me dit majestueusement :

— Bonjour, monsieur.

Mais son hirsute époux, qui continuait d'être de la plus charmante humeur, entonna gaiement la louange de la bouillie, suivie de l'apothéose du gratin, et couronnée par un dithyrambe à la gloire de tous les laitages en général :

— Rien n'est meilleur pour la santé. Une des boissons les plus hygiéniques que l'on puisse prendre à table, chez soi, c'est du lait coupé d'eau, et ce n'est pas fade du tout, comme le croit le vulgaire.

A la qualification complaisante qu'il se donnait souvent de « grand classique méconnu », Victor Hugo ajoutait non moins volontiers celle de « grand médecin incompris ». Les consultations dont sa haute science me gratifia sont nombreuses et diverses. Il disait que, dans les grands dîners, quelles que fussent l'abondance et la variété des excellents crus offerts aux convives, on ne devait boire que d'un seul vin, blanc ou rouge, boire sec et boire peu. Il avait une doctrine remarquable sur la meilleure façon de prendre les bains de mer.

Il fallait choisir, dans une plage infréquentée, un rocher surplombant la mer, s'y dépouiller prestement de tous ses

vêtements, après avoir assez couru pour être en sueur, plonger, faire deux ou trois brasses, revenir en nageant entre deux eaux, se hisser des mains et des pieds sur sa roche, se sécher au soleil comme on pouvait, et se rhabiller en un clin d'œil. Plus le bain était court et réduit à un plongeon rapide et complet, plus le corps entrait chaud dans l'eau froide, plus aussi l'action du sel marin était tonique et salubre.

Je suivis son conseil et faillis me noyer. Car, ayant rencontré un courant qui m'emportait au large et me trouvant loin de tout secours, je me vis fort en peine de regagner par mes seules forces le rocher dont j'avais fait mon vestiaire.

Ces bains solitaires et sauvages n'avaient point d'amateurs dans la haute société. J'eus la bonne fortune d'y surprendre une ou deux fois Diane et ses compagnes, mais elles ne descendaient pas de l'Olympe. Il y avait bien, à Guernesey, un vague établissement, avec des cabines dégarnies et mal closes pour se déshabiller; l'installation n'était guère moins primitive que celle du rocher à la mode de Victor Hugo : ni costumes, ni caleçons, ni peignoirs, ni serviettes, ni baquet d'eau chaude. On se baignait absolument nu (les hommes, du moins), et on se séchait avec son mouchoir de poche. J'usai de ces bains-là aussi quelquefois; j'y rencontrai plusieurs de mes grands et de mes petits élèves, et au milieu de ces garçons, nus comme des plats d'argent, je marchai nu moi-même comme l'Hassan d'Alfred de Musset. En France un professeur, qui ne craindrait pas de paraître devant ses élèves dans l'état du premier homme avant le péché, perdrait tout son prestige. Les Anglais, avec une simplicité admirable, une grave et antique *naïveté*, ne trouvent ni ridicule ni inconvenance dans ce spectacle naturel.

Après m'avoir fait un éloge très bien senti de l'alimentation lactée, Victor Hugo m'entretint de l'éducation des femmes. Quels étaient la nuance et le degré de son *féminisme*? Je l'ai un peu oublié, mais je me rappelle que ce grand révolutionnaire était plutôt conservateur en ce domaine pour des raisons ou pour des sentiments de galanterie française et de vieille chevalerie.

Il me parla aussi de Voltaire :

— Voulez-vous verser un flot de lumière sur ce que vous

écrivez? Tracez au milieu d'une page blanche ces deux syllabes : Voltaire. Toute la page en est éclairée.

Recette plus pratique et plus judicieuse qu'elle n'en a l'air. Dans cet heureux traitement du style amphigourique ou obscur, — simple phénomène de suggestion, — le mot « Voltaire » cesse d'être un pur signe abstrait pour devenir, avec les lettres claires et sonores dont il se compose, un symbole pittoresque et lumineux, analogue aux dessins dont Victor Hugo illustrait les marges de ses manuscrits et par lesquels il secondait souvent et achevait les idées de son intelligence. Mais pour comprendre que la prescription n'est point absurde, pour apercevoir ou sentir ce que le simple tracé d'un nom propre sur une page blanche peut représenter ou suggérer, peut-être est-il nécessaire d'être un peu poète et d'avoir une imagination à la fois graphique et auditive.

Victor Hugo fit une autre remarque, utile contre-partie des procédés plus ou moins charlatanesques qu'on a tant reprochés, non sans raison, plus encore à ses éditeurs qu'à lui-même :

— Il faut éviter, comme dépourvue de toute signification, cette phrase commune : « Tel ouvrage a eu tant d'éditions ». Cela ne veut absolument rien dire. En effet, le roman de *Notre-Dame de Paris* fut tiré d'abord à onze cents exemplaires divisés en quatre éditions, et *William Shakespeare* à vingt mille exemplaires ne formant qu'une seule édition compacte. La seule formule qui ait un sens est celle-ci : « On a vendu deux, trois, quatre mille exemplaires de tel ouvrage. »

Avant de me laisser partir, le poète me montra d'intéressantes curiosités de ce qu'on peut appeler son musée, notamment un fusil, cadeau d'un ouvrier belge enthousiaste qui avait gravé sur le canon les noms de tous ses drames.

Je crois, sans être ici bien sûr de ma mémoire, que madame Victor Hugo présidait encore, à Hauteville House, le 24 février 1867, un dîner de famille et d'amis à la fin duquel j'assistai dans des circonstances que je vais conter tout à l'heure; mais, après cette date, je ne la revis plus. Elle était retournée dans son cher Paris auprès de l'oculiste qui soignait ses pauvres yeux malades. Elle mourut à Bruxelles, le 27 août 1868. Victor Hugo, auquel j'adressai mes condo-

léances, me répondit, de sa large écriture écrasée qu'on dirait sortie moins d'une plume d'oie ou d'aigle, même taillée avec un sabre, que d'un éclat de poutre trempé dans l'encrier :

Je n'ai que la force d'un serrement de main, cher monsieur, et je vous l'envoie du fond du cœur.

VICTOR HUGO

***

Le 24 février était l'anniversaire de la seconde République. Je n'avais pas été invité ce jour-là chez le proscrit de l'Empire. Mais, usant de la liberté qu'il me laissait si hospitalièrement, je me présentai chez lui d'assez bonne heure, avant qu'on fût sorti de table. J'eus mon dessert. On crut même pouvoir m'offrir encore quelque chose d'un pâté de bécassines aux truffes; mais, le couvercle ôté, il se trouva qu'il n'en restait plus. Ce qui est notable ici, comme un trait de délicatesse tout à l'honneur du grand homme, c'est justement le fait que *je n'avais pas* été convié à ce festin. Quand j'entrai, l'illustre exilé me dit crûment que j'étais « tombé dans un guêpier »; car on allait boire à la santé de la République.

J'avoue que je n'y avais point songé et que je me préoccupais fort peu des inconvénients que ma participation ou ma présence à ce toast républicain pouvait avoir pour ma carrière. Mais Victor Hugo y pensait pour moi. Sa sollicitude au sujet de mon avenir s'est montrée dans certains détails assez curieux. Je trouve digne de remarque sa longue hésitation à contenter enfin mon envie et à me donner le petit volume des *Châtiments* (édition de 1853, Genève et New-York), lui qui me fit magnifiquement cadeau d'autres ouvrages d'une valeur matérielle beaucoup plus considérable, telles que son *Théâtre* et que *l'Homme qui rit*, exemplaire de la première édition en quatre volumes in-octavo. Il craignait réellement de me compromettre. Il savait que mon ambition était de devenir, en entrant dans l'enseignement supérieur, un fonctionnaire de Napoléon III, et il se faisait un cas de conscience d'apporter la plus légère entrave à l'accomplissement d'une si haute destinée.

Il me dit donc, il me répéta avec une insistance presque touchante, que j'étais absolument libre de m'unir ou non au

toast qu'il allait porter, et je crois vraiment qu'il eut la discrétion exquise, la bienveillance extrême de donner à son discours politique un tour qui me permît de m'y associer de tout mon cœur : car c'est sans la moindre réserve que je pus lever mon verre à la santé de la République libérale, pacifique, généreuse, tout aimable et toute conciliante, *idéale*, en un mot, dont il fit l'éloquente définition.

Puis la conversation roula sur Homère, sur Rembrandt, sur Rubens, sur Shakspeare, sur Michel-Ange, sur Jordaens, sur Van Dyck, sur Eschyle, sur... « Plonplon » — et sur une tache de graisse que madame Chenay avait faite à sa robe. Aussi grand donneur de recettes ménagères que de conseils hygiéniques, le poète déclara que le meilleur remède était de tremper l'étoffe immédiatement dans du vinaigre pur.



Franchissons un espace mort de sept mois, non que mes relations avec Victor Hugo aient été tout ce temps interrompues, mais parce que je n'ai conservé de cette période ni lettre, ni note, ni aucun souvenir.

Je trouve bien, dans la vie intérieure du Collège Elizabeth, au mois de mai de cette année-là, une nouvelle assez grosse : mes élèves jouant et d'abord annonçant par voie d'affiche *les Sages Femmes* de Molière, grande comédie en vers et en cinq actes, plus connue sur le continent sous le nom des *Femmes savantes*; mais ce fait divers, qui ornerait assurément l'histoire de Guernesey, si c'était elle que je racontais, n'intéresse point la chronique de Victor Hugo.

Le 20 octobre 1867, j'allais descendre de ma chambre pour prendre ma place au dîner de une heure dans l'excellente famille bourgeoise où j'étais pensionnaire, quand je vis passer sous ma fenêtre, avec son grand chapeau de charbonnier et sa belle démarche, « l'homme à la jambe de prince » revenu de son voyage annuel en Belgique et dans les Pays-Bas. Je sortis tout de suite après dîner, dans l'espoir de le rencontrer au retour de sa promenade, et je le rencontrai en effet.

— Eh bien! — me dit-il, — nous voilà revenus tous deux de voyage?

— Oui, et j'ai lu dans les journaux que vous étiez allé à Genève, et même, s'il faut les croire, à Paris.

— C'est du roman pur. Je n'ai été qu'en Belgique et en Hollande. Mais, à l'heure qu'il est, il y a encore à Paris trois personnes sur quatre qui croient que j'y suis allé et plusieurs même affirment m'avoir vu. Louis Ulbach connaît un monsieur parfaitement convaincu qu'il a dîné avec moi à Versailles. De même pour mon prétendu voyage à Genève et pour ma rencontre avec Garibaldi. Une feuille catholique me prête un discours au Congrès de la Paix; elle le cite, l'analyse, le critique et s'indigne... N'y a-t-il pas là de quoi nous rendre bien défiants quand nous lisons l'histoire? Que devient la certitude historique? Dans cent ans, il se rencontrera un nouveau Taine pour écrire : « Nous avons mis la main sur des documents inédits qui nous permettent d'affirmer de la façon la plus catégorique l'authenticité d'un fait qu'on avait jusqu'ici contesté et nié : Victor Hugo est allé à Paris au mois de septembre 1867. La chose ne peut plus faire question. Un contemporain a dîné avec lui à Versailles; il raconte le dîner dans une lettre à un ami. » Et, au bas de la page, il y aura une note renvoyant le lecteur aux pièces justificatives de la fin du volume. « Avec la preuve du voyage de Victor Hugo à Paris, — continuera le Taine de 1960, — nous avons celle de son voyage à Genève, tout aussi vrai et d'ailleurs moins invraisemblable. Il est certain qu'à la même époque Victor Hugo alla à Genève et qu'il prit la parole au Congrès de la Paix, puisqu'un journal a donné son discours et que Victor Hugo ne l'a point démenti... » Voilà comment on écrit l'histoire! Voilà les erreurs où l'on s'expose en attachant une importance excessive aux petits faits! Les grands faits moraux importent seuls, et non point les particularités extérieures, la couleur des cheveux, le lieu de la naissance, etc. Un critique n'a-t-il pas eu l'idée saugrenue d'écrire toute une page pour expliquer la nature de mon talent poétique par l'influence de la Franche-Comté? Je suis né en Franche-Comté, c'est vrai; mais, à l'âge de six semaines, j'ai quitté le pays et je n'y suis jamais retourné... Ni Tacite ni Thucydide n'ont donné dans ce ridicule travers. Eh! qu'importe qu'un homme ait les cheveux blonds ou noirs? Prétendez-vous expliquer par là son tempérament?

Frédégonde avait les cheveux blonds comme un ange du ciel. Auguste Vacquerie, talent robuste et viril, réunissant en lui ce qu'il y a de meilleur dans Pascal et ce qu'il y a de meilleur dans Voltaire, avec quelque chose de plus, — Auguste Vacquerie a les cheveux blonds, ou du moins il les avait blonds dans sa jeunesse. Paul Meurice, talent surtout gracieux, d'une infinie douceur, a les cheveux noirs... La critique à la mode du jour, qui lâche l'essentiel pour de vaines curiosités, cherche la solution du problème fameux : connaissant la hauteur du grand mât et la quantité des vivres à bord, calculer l'âge du capitaine.

***

Je fus mis en quarantaine, une fois, par « le plus grand médecin du XIX[e] siècle ». Kesler fut le commissionnaire qui me signifia ma consigne par le laconique billet que voici :

Mon cher confrère,

J'irai vous remercier moi-même quand les petits pois ne pousseront plus chez vous. C'est un légume que M. Victor Hugo redoute beaucoup quand il prend le nom de petite vérole. Merci encore et tout à vous.

KESLER

On sait les proportions effrayantes que prennent avec la rapidité de la foudre les moindres bruits de maladies contagieuses. Voici exactement ce qui s'était passé. Entre le 17 et le 20 décembre 1867, le jeune Jack Valrent, fils cadet des braves gens chez qui je logeais, fut pris d'une indisposition subite à laquelle l'imagination alarmée des voisins s'empressa de donner le nom de petite vérole ; on pourra juger de la gravité du mal quand on saura que le prétendu varioleux garda le lit une matinée, la maison un jour et demi, et que, le surlendemain, il pouvait sortir par tous les temps, manger à sa faim, boire à sa soif, jouer, sauter, courir et faire le diable à quatre avec la permission du médecin.

Respectant l'excommunication que Victor Hugo avait lancée sur moi et qu'aucun jugement nouveau ne m'autorisait à croire levée, je n'avais pas osé encore, à la fin de janvier 1868, reparaître à Hauteville House, et j'attendais impatiem-

ment l'occasion de rencontrer le poète en plein air, afin d'éclairer, sans péril pour lui, sa religion sur la vérité de l'histoire. Cette occasion me fut donnée enfin, le 26 janvier, devant la plaine immense, pure et salée de l'Océan. Me tenant à une distance respectueuse et parlant d'une voix haute et bien articulée, je fis, dans le vent qui soufflait du large, le récit authentique des faits.

— C'est bien! — dit, en se rapprochant, mon Esculape. — Dans les maladies contagieuses, il faut distinguer deux périodes : la période d'inflammation et la période de farination. Ce n'est pas pendant la première que la contagion est à craindre; c'est pendant la seconde. Mais, si votre jeune varioleux était guéri le 22 décembre, il est permis d'espérer qu'à son tour la période de farination est terminée, et que tout grave danger est écarté désormais. Je vous prie de *me faire l'honneur* de revenir bientôt me voir à Hauteville House.

— Maître, — répondis-je, — j'aurai l'honneur d'aller vous demander à déjeuner cette semaine.

C'est le vendredi 31 janvier 1868 que ma rentrée eut lieu et ce jour est une grande date dans ma chronique de la vie de Victor Hugo à Guernesey. La nouvelle s'était répandue, la veille, qu'une troupe d'acteurs français en voyage, venant de Jersey, où ils avaient joué *Horace* avec succès, arrivait à Guernesey pour offrir à Victor Hugo une représentation d'*Hernani*.

Cette nouvelle agréable me causa surtout une vive agitation; car je désirais ardemment que la haute société de l'île fît son devoir en cette circonstance, et je n'étais pas sans inquiétude sur l'empressement qu'elle mettrait à honorer le poète par son affluence au théâtre,

Mon agitation fut, dans une certaine mesure, celle de la mouche du coche, puisque je pouvais avoir confiance en un homme d'autant d'esprit et de littérature que le bailli, sir Stafford Carey, pour faire en cette occasion tout le nécessaire. Mais lui-même eut à défendre la cause de la poésie, de l'honneur local et du sens commun contre l'incroyable sottise de certains personnages officiels qui disaient hautement que cette aventure les laissait froids, *Hernani* étant un spectacle « immoral ».

Il fallait d'abord ouvrir le théâtre, l'épousseter, l'aérer et l'éclairer; il restait fermé constamment, et, depuis 1866, je ne l'avais vu ouvert qu'un seul soir, pour une représentation de *la Somnambule*, avec un piano et deux violons à l'orchestre. Sir Stafford Carey donna au procureur de la reine et aux autres autorités des instructions qui furent suivies avec plus ou moins de bonne grâce. Justement, il y avait, le 30 janvier, à sept heures et demie (telle était l'heure *fashionable*) une grande soirée chez le bailli, avec mascarades et tableaux vivants. Miss Carey me déclara sa ferme résolution d'aller au théâtre, et elle me promit d'user de toute son influence pour y entraîner ses amies. Frederick de Sausmarez, un de mes grands élèves du Collège Elizabeth, celui qui, socialement, avait le plus d'importance par la noblesse de sa famille, me fit les mêmes promesses, et le bailli me dit que la représentation d'*Hernani*, qui ne souffrait plus aucune difficulté, aurait lieu le lendemain.

Le vendredi 31 janvier, toute la troupe déjeunait à Hauteville House. On pense si, à midi, j'oubliai que j'avais mes libres entrées. Victor Hugo, avec sa bonne grâce accoutumée, ne parut nullement ennuyé ou surpris de l'arrivée de ce convive surnuméraire, et il me dit même que j'étais bien aimable d'être venu!

La présentation des acteurs au poète par le maître du protocole, Hennet de Kesler, eut lieu dans les salons du premier étage. Le galant vieillard fit à mademoiselle Othon ce compliment :

— Mademoiselle, on m'avait bien dit que je verrais une très belle doña Sol.

Cette actrice était la seule personne de la troupe qui eût l'usage du monde et qui parût à peu près à son aise. Ruy Gomez, en descendant l'escalier, me confia qu'il était extraordinairement ému.

En se mettant à table, chaque comédien trouva sous sa serviette le portrait du grand homme. J'avais suggéré cette idée au vaillant photographe Arsène Garnier, qui passa toute sa nuit à tirer des épreuves et qui assistait, naturellement, au banquet. Un murmure admiratif et reconnaissant accueillit ce gracieux cadeau.

Malgré les efforts du maître de la maison pour rompre la glace, une lourde contrainte pesait sur tous les convives. Hernani demeurait stupide. Don Carlos ne desserrait les dents que pour avaler, en étouffant, quelques morceaux. Ricardo se mouchait dans sa poche. Ruy Gomez, un homme grand comme un tambour-major, qui soufflait comme un phoque, buvait énormément pour se donner du cœur. Ils avaient tous une peur horrible, et ils devaient être encore bien plus troublés le soir : car, obligés de retrancher un tiers de la pièce, faute d'un personnel suffisant, et de décorer la scène avec des manches à balai, ils étaient confus de ne pouvoir présenter au poète qu'un squelette décharné de son chef-d'œuvre.

Comme il arrive toujours quand on n'a rien à dire, et de même qu'on aurait parlé des enfants s'il y en avait eu dans la maison, on parla du chien, qui était devenu le personnage principal par la liberté de ses allures, gambadant autour de la table, se fourrant dans toutes les jambes et posant sa tête sur tous les genoux. Kesler se préparait à réciter le distique, inédit encore, autrefois écrit de la main du poète sur le collier de Sénat : je ne sais pourquoi Victor Hugo le lui défendit; mais le maître étant sorti pour donner un ordre, Kesler en profita aussitôt :

Je voudrais que chez moi quelqu'un me ramenât.
Mon état? chien. Mon maître? Hugo. Mon nom? Sénat.

Le collier fut volé, naturellement; ce qui (pour terminer l'histoire) fournit à un flatteur, peut-être à Kesler lui-même, l'occasion de ce madrigal :

— Maître, pourquoi aussi mettez-vous des diamants au cou de votre chien?

Au dessert, Marquand porta un toast au grand poète en termes outrageusement hyperboliques, comme l'exige peut-être le genre. Victor Hugo, évidemment pris à l'improviste, fit une réponse modeste et spirituelle, détournant de lui-même l'honneur qu'on lui faisait et le reportant sur les comédiens. Nous nous levâmes tous et nous levâmes nos verres, en disant :

— A Victor Hugo !

La représentation était annoncée pour sept heures et demie. On fut si ponctuel qu'étant entrés au théâtre à sept heures trente-cinq, Frederick de Sausmarez, Arsène Garnier et moi, nous eûmes le désappointement de trouver le rideau levé et le spectacle commencé. Nous ne gagnâmes nos stalles d'orchestre ou de parterre (je crois que la distinction n'existait pas) qu'après le premier acte. Victor Hugo était arrivé à l'heure, avec cette parfaite exactitude qui est la politesse des princes. Il se dérobait aux yeux derrière le rideau de sa loge, madame Chenay, seule en vue, occupant la place de devant; tout au fond se cachait Juliette, invisible. Dans la loge voisine de la sienne, deux jolies perruches de mon cours de littérature, qui auraient dû se contenter d'être délicieuses à regarder dans leurs fraîches toilettes, riaient sottement et jacassaient, parlant presque aussi haut que les acteurs. Je leur faisais des yeux que j'essayais de rendre farouches ; je les aurais étranglées... croquées plutôt.

J'avoue que je prêtai fort peu d'attention à la pièce et à la façon dont elle fut jouée, tant j'étais uniquement préoccupé de la conduite de la salle et du succès personnel qu'elle ferait au poète! Le théâtre n'était pas bondé de spectateurs, cependant il était honnêtement rempli; on n'applaudissait pas beaucoup, cependant on applaudissait. Entre le troisième et le quatrième acte, Victor Hugo parut un instant. J'en profitai pour crier :

— Vive Victor Hugo!

Ce cri n'eut pas d'écho, mais une partie de la salle battit des mains.

Après le quatrième acte, j'allai voir Victor Hugo dans sa loge et je fus présenté alors, pour la première fois, à madame Drouet, que je ne connaissais pas encore personnellement, ne lui ayant point fait de visite et ne l'ayant jamais rencontrée à Hauteville House. Victor Hugo me demanda de faire l'article pour la *Gazette officielle*.

Après le cinquième acte, quand il n'y eut plus sur la scène que des cadavres, un Anglais se leva et dit :

— *Three cheers for mister Victor Hiougo!*

Les hurrahs réglés et les bans en mesure sont proprement la forme des acclamations britanniques : Victor Hugo eut ses

trois *cheers*. C'est tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer.

On se fera une idée des coupures énormes qu'avait nécessitées dans le chef-d'œuvre l'indigence de la scène et de la troupe, si je raconte qu'étant allé chez Garnier après le spectacle boire une bouteille de champagne (pardon... je voulais dire : de vin de Champagne... ne te courrouce pas, ombre de madame Victor Hugo !) avec mes chers élèves Edward Ozanne et Fredy de Sausmarez, bien dignes de cette récompense pour avoir fait comme il faut leur devoir d'applaudisseurs, j'étais dans mon lit à dix heures et demie — et Victor Hugo dans le sien, sans aucun doute.

Je travaillai le lendemain à mon article, qui parut dans *la Gazette* du 3 février et qui fut reproduit, m'a-t-on dit, par plusieurs journaux parisiens, notamment par *le Figaro*. Tout l'intérêt que ce document conserve aujourd'hui se réduit à quelques lignes du commencement et de la fin, que je vais seules transcrire :

Les deux ou trois cents spectateurs qui remplissaient vendredi soir le petit théâtre de Guernesey ne savent peut-être pas qu'ils assistaient à une fête que les Parisiens eussent payée bien cher. Quarante ans après les luttes terribles et, peu s'en faut, sanglantes, qui ont signalé les premières représentations d'*Hernani*, huit mois après l'éclatant triomphe de la reprise, voir jouer devant son auteur, loin du monde, dans une humble salle, sans bruit et comme en famille, ce drame qui est l'événement le plus considérable de l'histoire littéraire de notre siècle ! C'était une fête de l'intelligence. Rien pour le plaisir des yeux. L'excessive simplicité de la mise en scène rappelait ces représentations dramatiques du XVIe siècle, où une forêt, un château étaient figurés par des poteaux avec cette inscription : *Le théâtre représente une forêt... Le théâtre représente un château.* . Les grandes œuvres savent se passer du luxe des décors; l'absence de tout ornement extérieur faisait d'autant mieux ressortir la beauté supérieure des vers...

... M. Victor Hugo, avec cette politesse qui sied aux poètes comme aux princes, n'avait pas voulu que sa personne pût devenir l'objet du spectacle aux dépens des applaudissements directs qu'on devait aux acteurs. Il avait donc demandé, ou plutôt exigé, qu'on lui trouvât une place où il fût invisible. A cette condition seulement il consentait à se rendre au théâtre. Mais, pour gagner sa place et pour la quitter, il a dû se montrer à une partie de la salle. Les applaudissements ont

éclaté aussitôt, à deux ou trois reprises, surtout à la fin, et M. Victor Hugo a remercié chaque fois par une gracieuse inclination. Ces applaudissements ne venaient pas du parterre, d'où l'on ne pouvait apercevoir le poète, mais des loges, occupées, encombrées par l'aristocratie de l'île, qui a fait preuve de beaucoup d'esprit et de cœur en saisissant cette occasion unique de venir rendre un public hommage à l'hôte illustre de Guernesey.

Le rideau s'est relevé après le cinquième acte, et doña Sol ressuscitée a offert au maître, au milieu des acclamations, une couronne de laurier. Nous avons vu cette couronne ; elle porte la légende suivante en lettres d'or sur un cartouche bleu :

Hernani. — A V. Hugo, les artistes reconnaissants. — Guernesey, 31 janvier 1868.

***

Le jeudi 6 février, j'appris de madame Chenay, rencontrée à la promenade dans *Park Lane Steps*, en compagnie de Sénat, que « monsieur Victor Hugo » avait lu avec plaisir l'article de *la Gazette*, et que, pour me témoigner sa satisfaction, il se proposait de m'offrir, avec sa signature sur la première page, un exemplaire de son théâtre.

J'allai le voir dès le lendemain, à l'heure habituelle, j'entends à celle du repas de midi. En entrant, le dernier, dans la salle à manger, où les convives étaient déjà réunis, Victor Hugo me remercia en termes parfaitement simples ; on se mit à table, et sur-le-champ il commença la critique de mes idées, ayant soin d'ajouter que, s'il me contredisait, c'est parce qu'il faisait cas de mon article. Sans quoi, il se serait borné à un remerciement de politesse.

Mais me voici obligé (j'en demande pardon à mes lecteurs) de donner d'abord une analyse de mon travail pour introduire et pour rendre intelligibles les critiques de mon amphitryon.

Je disais donc que l'art dramatique de Victor Hugo ressemble aussi peu à celui de Shakspeare qu'à celui de Racine. Shakspeare se distingue par une telle fécondité créatrice de types individuels, si variés, si originaux, si vivants et si vrais, qu'on peut comparer son œuvre immense à une miniature de l'univers. Racine excelle dans une fine analyse des passions, dans une étude profonde du cœur humain, qui fait de son théâtre, généralisateur à l'excès, une école de philosophie

morale. Par la concentration puissante et l'unité toute française de ses pièces, Victor Hugo diffère extrêmement de Shakspeare ; il ressemblerait plus à Corneille qu'à Racine, par la grandeur de ses héros, dont le langage et les actions surpassent la nature ; mais il sait mieux que les classiques français unir le réel à l'idéal en donnant aux géants de ses drames une couleur locale, un costume pittoresque et tous les caractères particuliers de leur époque et de leur pays. « S'il fallait absolument, disais-je encore, trouver à Victor Hugo un prototype et un pair, nous nommerions Eschyle, dont les personnages surhumains continuaient à parler sur la scène dramatique le langage de la poésie lyrique et de l'épopée. »

Je n'ai jamais cru un mot de cette prétendue ressemblance de Victor Hugo avec Eschyle, et je m'accuse d'avoir cédé ici à la tentation de flagorner l'auteur du *William Shakspeare*. Afin de racheter cette lâche complaisance, je terminais ma petite dissertation littéraire par une réflexion toute simple et qui n'a l'air de rien, mais qui suffisait pour me séparer nettement du troupeau des hugolâtres (le séide Kesler me le fit bien sentir) :

En 1830, il fallait choisir entre le siècle de Louis XIV et *Hernani*. On était classique ou romantique, et sans savoir au juste ce qu'on voulait, on se faisait la guerre, une guerre à mort, au bruit de ces mots vides de sens. Aujourd'hui ces querelles sont bien loin de nous. La critique, devenue équitable en apprenant l'histoire, sait comprendre et honorer Racine en même temps que Shakspeare et que Victor Hugo, et s'incliner avec un intelligent respect devant toutes les gloires consacrées par l'admiration d'un grand peuple et l'assentiment du genre humain.

Victor Hugo me dit d'abord que je m'étais trompé sur Shakspeare.

— Vous partagez sur ce grand poète l'opinion courante, mise à la mode par Taine et par Deschanel, qui ne voient dans Shakspeare qu'un reproducteur des hommes tels qu'ils sont et de la nature telle qu'elle est. A ce compte-là, Shakspeare ne serait donc qu'un premier exemplaire de Balzac ? Non, non, ses personnages participent de l'idéal comme ceux de Corneille et d'Eschyle. Où trouver dans la nature, je vous prie, les types de Macbeth, de Richard III, d'Othello, de

Falstaff, de Falstaff surtout? A l'élément humain Shakspeare ajoute l'élément surhumain, et c'est par là qu'il est grand. Tout vrai poète est un créateur de types, et il est de l'essence des types d'être au-dessus de la nature et surhumains.

J'étais si loin de contester à Victor Hugo sa doctrine excellente sur l'idéale vérité de l'art comparée aux plates réalités de la nature, que je lui proposai d'en faire une plus large application et d'étendre à Balzac ce qu'il avait dit de Shakspeare.

J'avançai donc que Balzac, lui aussi, était plus et mieux qu'un réaliste pur, et que, d'ailleurs, le pur réalisme est impossible en art et contradictoire. Qu'il le veuille ou non, un créateur littéraire idéalise toujours plus ou moins. Je citai le père d'Eugénie Grandet comme exemple d'un type d'avare idéalement agrandi. Victor Hugo l'accorda, et il ajouta même au père Grandet le père Goriot, type irréel et monstrueux de l'amour paternel, comme non moins admirable à ce point de vue. Mais il avait contre Balzac une objection capitale et d'un autre ordre.

— Ce n'est pas un artiste, ce n'est pas un écrivain. La forme, le style, lui font trop défaut. Voyez Horace : il n'y a pas, en général, beaucoup de profondeur dans sa poésie ; mais elle vit et vivra éternellement, parce que l'exécution est parfaite.

Et, rompant les chiens, le plus grand de nos écrivains en vers se mit à me réciter, d'un bout à l'autre, la belle ode d'Horace :

Eheu, fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni...

en la traduisant pour sa belle-sœur.

Mon erreur sur Shakspeare était la moindre faute de mon article. Je m'étais trompé bien plus gravement sur les classiques français :

— Vous avez fait à Racine beaucoup trop d'honneur en le mettant dans la compagnie des plus grands poètes (puisque vous le nommez à côté d'eux), en l'égalant à Corneille. Racine n'est qu'un écrivain du troisième ordre, à peine supérieur à Campistron. C'est un poète essentiellement bourgeois. Il répond à un besoin qu'on peut appeler national, tant il est universel en France : le besoin de la poésie bourgeoise.

Pascal, qui n'a pas dit beaucoup de bêtises, en a dit une fameuse quand il a prétendu que le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre, c'est de dire : « Je l'aurais fait. » Alors, quand nous lisons le *Prométhée enchaîné*, nous pensons que nous aurions pu le faire!... On nous rabat les oreilles avec ces vieux clichés : « Racine est un poète de cour, Racine était de son temps. » S'il avait été un génie, il aurait été au-dessus de son temps; s'il avait été un génie, il n'aurait pas fait sa cour à Louis XIV... Les bourgeois ont voulu avoir leur poète : ils l'ont, c'est Racine. Et ils en ont d'autres encore : la famille des poètes bourgeois commence à Racine et finit à Émile Augier, en passant par Casimir Delavigne et Ponsard.

De même que, dans une conversation précédente, Victor Hugo avait opposé Boileau à Racine, il lui opposa, ce jour-là, Molière. Il regardait Molière comme un grand écrivain, mais seulement dans sa première œuvre; la mieux écrite de toutes ses comédies était, selon lui, *l'Étourdi*.

— *L'Étourdi* a un éclat, une fraîcheur de style, qui brillent encore dans *le Dépit amoureux*, mais qui s'éteignent et s'effacent à mesure que Molière, malheureusement assagi, abandonne davantage la langue pittoresque du temps de Louis XIII :

Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensais retenir toutes vos actions
En faisant de mon corps mille contorsions.

— Quel style! quel mouvement! quelle couleur! quelle poésie! La prose de Rabelais n'est pas plus vive. Et, dans toute la littérature française du XVII[e] siècle, je ne connais rien de comparable, comme expression passionnée de l'amour, au reproche que Lélie fait à Mascarille, coupable d'avoir dit du mal de celle qu'il aime :

Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.

Ces deux beaux vers, prononcés avec feu par le grand poète romantique, recevaient une beauté nouvelle de tout ce que son lyrisme ajoutait à leur dramatique éloquence.

— « Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez » : voilà,

poursuivait Victor Hugo, de ces images qu'un poète seul rencontre et que, dans la prose de *l'Amour peintre*, Molière sème encore comme des fleurs.

En me donnant son théâtre, l'auteur d'*Hernani* me conseilla d'y relire la préface de *Cromwell* et de relire aussi *l'Étourdi*.

« La langue des hommes est flexible, dit quelque part Homère, et elle a toutes sortes de discours de toutes les couleurs, et le pâturage des paroles s'étend çà et là. » Dans la salle à manger de Hauteville House, le 7 février 1868, les matières les plus diverses furent touchées tour à tour d'une aile prompte et légère : — *le Roi des Aulnes*, de Schubert, « une des trois ou quatre choses » que Victor Hugo admirait le plus en musique ; — Agrippa d'Aubigné et Mathurin Régnier, « deux grands poètes dont on ne parle jamais dans les classes » (cela ne serait plus vrai aujourd'hui) ; — Lucrèce et Juvénal, « que l'infâme Université rejette dans l'ombre, parce que l'un a levé le voile de la nature et que l'autre a fait la guerre aux tyrans »... Hugo mettait Lucrèce et Juvénal au-dessus de Virgile et d'Horace, non seulement comme poètes, mais comme écrivains. Il m'avoua qu'après avoir adoré Virgile, il l'aimait moins aujourd'hui. C'est le flatteur d'Auguste qui, dans l'esprit de l'auteur des *Châtiments*, a dû faire tort au chantre d'Énée, et c'est aussi la perfection soutenue du cygne de Mantoue, contraire aux doctrines esthétiques du *William Shakspeare*.

Sur Bossuet, qui fut effleuré à son tour en passant, la sentence de Victor Hugo fut sévère :

— Bossuet a fait de bons devoirs. Ses oraisons funèbres sont de bonnes compositions de rhétorique. Mais il y a, dans les *Maximes et réflexions sur la comédie*, une page sur la mort de Molière, qui est horrible et qui est sublime.

Dans ce méli-mélo de jugements rapides, d'idées abordées à peine et déjà remplacées, madame Chenay demanda à son beau-frère ce qu'il pensait de l'abbé Delille ; car ce poète était un de ceux qu'on lui avait appris à admirer au couvent. Victor Hugo ne daigna faire aucune réponse. Alors, à propos du chef de l'école descriptive, je racontai qu'un poème immense, en plus de onze mille vers alexandrins, avait été inspiré par l'Exposition universelle de 1867, que je ne l'avais

point lu, mais que j'avais la douceur d'en connaître deux vers savoureux :

Le jus de betterave a longtemps combattu
Avant que pour sucrer s'établît sa vertu.

J'ai quelquefois eu l'honneur de faire rire Victor Hugo, mais jamais d'aussi bon cœur que le jour où je lui citai ce grave et solide échantillon de poésie didactique,

Le *poète* n'y put tenir, il éclata.

— L'auteur? l'auteur? — demandait-il en toussant et en s'essuyant les yeux.

Mais le signataire du chef-d'œuvre m'était inconnu. Je ne pus lui dire son nom.

La conclusion de ce long et libre entretien, dont le point de départ avait été la réfutation de mon article sur *Hernani*, fut que la vraie critique était encore à naître :

— Elle comparera les œuvres à l'idéal. Il y eut d'abord la critique qui faisait la guerre à la forme. Trente ans la *Revue des Deux Mondes* a vécu sur cette ineptie. C'était le temps de Gustave Planche. Puis, vint la critique de Taine, de Michelet, de Deschanel, qui s'amuse à de petits faits insignifiants, à des circonstances matérielles de temps et de lieu, fond frivole sur lequel elle construit, avec la gravité de la science, sous prétexte de vérité, de nature et d'histoire, l'édifice fantastique de ses idées creuses...

A cet endroit de son discours, Victor Hugo eut besoin de se moucher, comme un simple mortel. Le distique du jus de betterave irritait encore sa muqueuse. Il tira de sa poche un mouchoir de soie :

— Si j'avais l'honneur — continua-t-il — d'avoir à ma table M. Taine, il ne manquerait pas de remarquer que je me mouche dans de la soie, et sur cette observation il bâtirait toute une théorie. Or, il est bon que vous sachiez que je me mouche dans de la soie trois ou quatre fois par an tout au plus, quand je suis enrhumé du cerveau et que tous mes mouchoirs de coton sont au sale.

PAUL STAPFER

(A suivre.)

L'ÉMOTION SPORTIVE

Il faut beaucoup de courage pour « parler sport » dans une revue ou dans un grand journal. Le sport n'est pas un sujet noble. Comme au temps de l'abbé Delille, il y a encore aujourd'hui des sujets interdits, des sujets de mauvais ton. Qu'ils soient beaux, de haut goût, curieux ou féconds, peu importe, il n'en faut rien dire. C'est ainsi qu'un auteur qui se respecte ne devra que sournoisement, et tout à fait par hasard, laisser passer sous sa plume les mots *vélodrome, entraînement* ou *raid*. Il peut discourir, pendant quarante pages, d'un salon où l'on prend sottement du thé en parlant de son âme, d'un boudoir où, plus sottement encore, on pleurniche et l'on soupire. Un romancier n'aura point honte de prêter à ses personnages d'interminables propos sur le Tendre, qui eussent fait pâmer, en leur temps, M. de Mascarille ou la trop sensible Bélise ; mais je ne sais quelle pudeur le forcera de faire l'ironique et le méprisant, s'il doit traiter des exploits d'un tireur d'aviron ou d'un lanceur de disque. Et cependant Virgile mit jadis tous ses soins à conter en vers éternels un assaut de boxe, un carrousel et des régates ; et les Grecs votaient des statues à des vainqueurs de championnats, — les Grecs dont Renan disait que ce fut un peuple auprès duquel tout autre devait sembler barbare…

Cette étrange pudeur, nous l'avons héritée directement du Second Empire, si ce n'est même de la Restauration. Lorsque l'on commença, en ces époques héroïques, à régulariser les courses de chevaux, il n'y eut qu'un rire parmi les gens sérieux et les « penseurs » : s'occuper attentivement de ces besognes-là, cela passa tout de suite pour le dernier mot du ridicule et de la frivolité ; ce ne pouvait être qu'une affectation de dandy, réservée uniquement aux fils de famille, aux dissipateurs et aux cerveaux brûlés. Si Théophile Gautier lui-même, qui aimait tous les luxes, venait à toucher mot, dans ses nouvelles, du « turf » ou des « chevaux anglais », c'était avec une gravité outrée, pleine de moquerie. Ce dédain semblait universel. Évidemment, dès qu'on songe qu'il fallut en France près de vingt ans, avant que l'on cessât de traiter les romans naturalistes d'attentats aux mœurs, et guère moins de dix ans pour que l'on fût las de sourire parce que M. Bourget avait osé parler de je ne sais plus quel corset de satin, évidemment on ne peut, dès lors, s'étonner qu'il nous ait fallu un bon demi-siècle pour nous habituer graduellement à tenir les exploits physiques en considération : ce n'est même pas encore chose entièrement faite.

Et pourtant, depuis 1830 et 1860, le sport s'est profondément implanté dans nos mœurs. Il est devenu, pour ainsi dire, inévitable. Le service militaire obligatoire, l'anglomanie systématique, l'invention de l'hygiène par les médecins, etc., lui servirent tout d'abord de prétexte, le justifièrent parmi nous, lui fournirent une sorte d'existence légale et de droit de bourgeoisie. Puis l'invention de la bicyclette, presque aussitôt suivie par la création de la presse sportive, le popularisa. Enfin le développement soudain de l'industrie automobile, le besoin croissant et universel de grand air et de mouvement qui en furent la conséquence, la lutte des « marques » et produits, l'importance des capitaux engagés d'une part, de l'autre, l'excellence reconnue des chevaux de pur sang, leur utilité pour l'avenir de notre élevage et de nos remontes, tous ces intérêts mêlés achevèrent de donner au monde immense du sport, de tous les sports, l'homogénéité, le sérieux, la puissance organisée qui lui manquaient. On l'a reconnu officiellement, on l'a encouragé, subventionné, décoré. De

simples organisateurs de tournois d'escrime ont reçu la Légion d'honneur, et les étalons de l'État sont exactement des fonctionnaires. Qui viendra parler de distractions frivoles et de soucis puérils, après cela ?

De grands cercles très actifs et très riches, des associations imposantes, comme le Touring Club ou les différentes Sociétés de courses, doivent être tenus pour de véritables pouvoirs publics. Dans les faubourgs et dans les provinces, les bicyclistes ou les joueurs de *football*, ouvriers ou petits bourgeois, se sont groupés et solidarisés. Des fédérations bien disciplinées et bien soutenues veillent aux intérêts communs. De nouveaux champs de courses et des vélodromes ont été créés de tous côtés. Sortant enfin des milieux aristocratiques et « fashionables », ainsi que disaient nos pères, la passion sportive est devenue magnifiquement populaire : l'émotion des « pelousards » à Auteuil ou à Longchamp, l'enthousiasme des paysans et des innombrables badauds lors des grandes épreuves de bicyclette et des *raids* à travers pays, leur empressement à suivre les marches de toutes sortes, et naguère même à risquer l'écrasement pour voir passer les automobiles sur route, quelles meilleures preuves donner de l'engouement, du dévouement public, diraient certains? C'est à tel point que l'émotion sportive me semble aujourd'hui l'un des derniers sentiments nobles qui puisse être éprouvé à la fois, sans mélange politique et presque au même degré, par toutes les classes de citoyens réunis en un même lieu.

Qui ne se souvient d'avoir au moins lu dans les journaux des comptes rendus de la « descente » que firent chez nous, lors de l'Exposition de 1900, les grands athlètes américains, anglais, italiens et grecs ? Cette fête de plusieurs jours, sur les gazons et sous les arbres du Racing-Club, au bois de Boulogne, beaucoup de profanes y assistaient, soulevés par un enthousiasme qui dut leur sembler inexplicable. Des estrades avaient été dressées : on les prenait d'assaut, quand on ne se précipitait point à l'autre bout du terrain pour voir les sauts méthodiques et prodigieux de tel ou tel champion, ou bien les essais admirables et le geste classique de nos modernes discoboles. Il y avait là toutes les toilettes, toutes les tenues possibles, depuis le chapeau de cérémonie des messieurs graves et

les gants blancs des organisateurs, jusqu'à la casquette délavée de l'humble cycliste et les paletots douteux du populaire, qui venait d'enjamber la clôture : il y avait des robes émouvantes et somptueuses mêlées à des cotillons de midinettes et à de braves corsages en satin puce ou gros bleu... On fraternisait, par le sport — en 1900, déjà !

Et cette année 1904 même, à Chantilly, dans ce pays où le moindre paysan comprend l'importance d'une course et le prix d'un poulain bien né, une sorte de magnifique allégresse passa dans les cris de la foule quand on vit la superbe bête qui gagnait le derby ! La pelouse s'égosillait, c'est-à-dire toute une tourbe de prolétaires, d'ouvriers, de cultivateurs, de peuple enfin. Il n'est point de duc ni de milliardaire qui, en de pareils moments, ne donnerait volontiers l'accolade au dernier de ses compatriotes, et l'émotion sportive alors diffère peu de celle qui dut étreindre l'héroïque Assemblée nationale en la folle nuit du 4 Août.

*
* *

Mais qu'est-ce au juste que cette émotion, ou mieux que le plaisir sportif ? Car, dès que je l'appelle un sentiment noble, j'entends bien qu'on s'étonne, et qu'on se récrie : « Eh bien, et le jeu ? N'est-ce pas l'attrait du gain qui pousse tout un peuple sur la pelouse, par exemple, autour des bookmakers ? » Or, la passion du jeu n'est pas un sentiment noble.

Ne pas avouer que le jeu contribue pour les deux tiers au succès des courses serait de la mauvaise foi. Oui, c'est entendu, le menu peuple fait surtout le voyage du bois de Boulogne pour tâcher de doubler ses cent sous en « touchant » le favori ; et nous formons, nous autres, des espoirs plus grandioses encore : on nous a confié des renseignements sûrs, nous avons combiné d'irréprochables calculs, nous allons certainement rentrer chez nous plus qu'enrichis... Bref, nous jouons, vous jouez, ils jouent ; soit. Toutefois, n'est-ce que cela qui nous émeut quand nous examinons les chevaux avant l'épreuve, quand nous les voyons courir, lutter, arriver ?

Interrogez un vieil habitué des pesages, et demandez-lui s'il est satisfait de devoir le gain qu'il vient de faire, à un accident ou à une course irrégulière. Il vous répondra probablement qu'il eût en toute sincérité préféré perdre, pourvu que la lutte eût été légitime et loyale. Et sans même s'en remettre aux délicats, aux raffinés, observez l'enthousiasme splendide qui se manifeste, dans les tribunes comme sur la pelouse, lors d'une belle arrivée et comparez avec la froideur méprisante qui suit les courses molles ou incorrectement disputées : pourtant on gagne aussi bien à celles-ci qu'aux autres. Seulement une mauvaise épreuve touche peu, offense presque, et c'est sans gloire, sans amour qu'on va réaliser le gain qu'elle procure. N'en doutez point, on joue aux courses; mais une autre volupté s'y mêle au jeu, un plaisir spécial et tout à fait inconnu dans les tripots.

Croit-on que de simples loteries, ou même des établissements de roulette attireraient jamais autant de monde que le grand prix d'Auteuil, ou qu'une coupe Gordon-Bennett? — Mais dans cette dernière épreuve, l'intérêt de toute notre industrie automobile se trouve en cause : il y va de millions, et de l'avenir des usines, des routes, des campagnes... — Du diable si l'humble spectateur, qui regarde partir comme des flèches les puissantes machines, suppute des chiffres d'affaires ! Il est « enlevé », tout simplement, par la vue de ces efforts terribles, et s'il a quelque pensée, c'est : « Effrayant... superbe... Comment la marque X., que j'estime la meilleure, fera-t-elle pour dominer cela? » Et dans les vélodromes, où se presse régulièrement une telle foule, joue-t-on? Non, certes. Si l'on y risque, de-ci de-là, des sommes insignifiantes, c'est d'une manière clandestine et sous forme de paris individuels. Et aux frontons de pelote basque? et sur les terrains de foot-ball? que verrez-vous sinon des centaines de dilettantes qui suivent passionnément les parties et apprécient les coups en critiques désintéressés, en artistes?

A côté du jeu, dans les sports, et même aux courses (surtout aux courses ! diraient les fervents du cheval), il existe donc un charme singulier, compliqué, assez difficile à définir. Comment l'analyser? Il est à la fois moral et physique. Il participe des goûts humains les plus brutaux comme les

plus nobles, voire même les plus délicats. Essayons néanmoins de nous y reconnaître.

***

Et tout d'abord, notons que le plaisir sportif consiste avant tout peut-être, dans la « lutte ». C'est une lutte de la sensibilité de chacun contre celle des adversaires. Acteur, on est partie; spectateur, on prend parti, et avec d'autant plus de vivacité qu'on est compétent et pratiquant, puisque l'on deviendra presque toujours acteur soi-même, le jour suivant, dans ce sport que l'on juge ou dans quelque autre analogue, n'importe. Que l'on juge... N'oubliez point cela ! L'homme de sport est un critique, un critique rigoureux et instruit : il peut faire, sur les combats auxquels il assiste, des observations techniques et précises ; il sait ce dont il parle. La critique scientifique possède assez de séduction pour déterminer annuellement dans la jeunesse de fermes vocations d'historiens, d'archéologues et d'érudits : elle décide aussi, et plus souvent qu'on ne le croirait, maintes vocations de sportsmen.

Ajoutons que pour ceux qui, cessant de juger, deviennent acteurs et descendent eux-mêmes dans l'arène (comme il est juste de dire ici), il se joint aux angoisses de la lutte une sorte d'exaltation et de griserie physique. Je ne puis décrire cette sauvagerie, soudaine et savoureuse. Qui l'a une fois ressentie ne l'oublie plus. C'est un délicieux et puissant mouvement du sang. Il vous semble qu'on soit devenu redoutable, et qu'assurément on triompherait, — on ne sait de quoi, il est vrai, — mais cela ne fait rien. Ce n'est pas une impression vile.

Autre mérite. Qu'il regarde ou qu'il s'efforce en personne, l'homme de sport se trouve dévoré d'un continuel désir de gloire. Rien ne saurait, n'est-ce pas, exprimer plus directement la gloire que les acclamations poussées par une foule en plein air ? C'en est l'image sensible et rudimentaire. Or, on ne la marchande guère en sport. Jules César ne fut jamais acclamé d'une façon plus sonore que le jockey Stern, qui vient de gagner le Derby et le Grand-Prix ; et certainement, César encore le fut moins souvent que Stern. Un bon athlète

peut éprouver, après chaque championnat dont il sort vainqueur, l'illusion d'avoir remporté une grande victoire nationale. Les fameux acteurs seuls connaissent ces enivrements répétés, et n'en sont pas moins friands que les athlètes. Quant à la volupté, pour le public, d'applaudir et de manifester en criant son enthousiasme, elle est toute latine et sociable, et charmante. Nous fabriquons frénétiquement ainsi la renommée de qui nous aimons, nous affirmons qu'il est bien des nôtres, et voilà, on l'avouera, un sentiment que tous les poètes ont chanté.

Sans compter qu'en plus d'un cas, ces athlètes qu'on croit grossiers — et qui le sont par ailleurs, j'en conviens — témoignent d'un désintéressement aujourd'hui perdu : car j'en ai vu qui se consolaient d'une défaite par la virtuosité de leurs vainqueurs ; ils applaudissaient au succès de l'adversaire pour l'amour de l'art. Quand donc les gens de lettres et les artistes atteindront-ils à cette élégance ?

Enfin, visitez-vous les Salons, chaque année, tous les Salons de peinture et de sculpture? Vous devez en ce cas avoir mélancoliquement constaté qu'on ne sait désormais plus trop où voir un beau geste, une forme pure, un dessin ferme, une allure noble. Eh bien, un conseil : gagnez les terrains de sport, et regardez attentivement. Suivez les mouvements des joueurs de pelote basque, ou l'académie de quelque boxeur, ou les galops de nos grands pur-sang, ces merveilles de grâce et de force. Apprenez à comprendre la violence rapide et bien ordonnée d'une partie de *foot-ball*, ou guettez la courbe furieuse des motocyclettes au vélodrome. Vous en reviendrez avec un grandiose, joli ou rude souvenir de beauté animée. Et n'est-ce point, hélas, la dernière et la seule qui nous reste, à présent qu'on coupe les forêts, qu'on lotit les parcs, qu'on vendra bientôt les églises, et qu'on laisse aller à terre les campaniles et les châteaux?

Le peuple même doit trouver, à considérer le magnifique cheval Ajax ou le corps de Constant le Boucher, quelque plaisir esthétique. Il sait, en tout cas, que ce sont là des modèles admirables, des chefs-d'œuvre ; il fera des comparaisons. Et ce rudiment d'éducation, pour ses yeux mal ouverts et son goût primitif, demeure, sans aucun doute, bien plus

efficace que celui qu'il peut recevoir au Salon, où il passe devant des pauvretés, devant du vague, — voire même au Louvre, qu'on n'apprécie guère sans quelque culture, et où du reste il ne va pas.

En somme : de toutes les satisfactions humaines, celles qui viennent des sports figurent actuellement parmi les plus irrésistibles, les plus sympathiques, et peut-être aussi les moins basses. A quoi bon, d'ailleurs, juger le plaisir sportif? Contentons-nous de noter qu'il existe, et qu'on s'en doit soucier à juste titre, puisqu'il rend heureux des milliers d'hommes, qu'il en nourrit des milliers d'autres, et qu'il a même donné naissance à toute une classe d'individus, à un type nouveau dans notre société, l'athlète.



Eh, sans doute, un type nouveau! Les romanciers sont étonnants. Voilà des humanistes qui se font fort d'étudier le monde où ils vivent; mais ils en oublient la moitié. Il y a des centaines d'athlètes à Paris, en France. Entendez par là des gens qui vivent d'une manière qui leur est propre, qui ont certains traits de caractère communs, et qui poursuivent une carrière laborieuse. On en avait déjà vu dans l'antiquité; on ne trouvera pas les nôtres très différents de leurs ancêtres, à tout prendre.

Un athlète est un homme qui s'adonne régulièrement à un ou à plusieurs sports musculaires, dans le but de remporter des prix. Quand ces prix consistent en espèces sonnantes ou en billets de banque, l'athlète est nommé « professionnel »; on l'appelle « amateur » lorsqu'il se contente d'objets d'art. Mais la distinction ne reste pas toujours très claire. Certains amateurs sont presque des professionnels : on les fait voyager, on les nourrit, on les héberge à cause de leur talent; ils vendent leurs prix et les convertissent en argent comptant. Il arrive qu'ils se mesurent même, et fréquemment, avec des professionnels. Peu importe, du reste : au point de vue qui nous occupe, il n'y a pas lieu de distinguer; l'athlète amateur suit les mêmes aventures que l'athlète professionnel; ils par-

tagent les mêmes travaux, nourrissent les mêmes soucis, leur carrière est presque semblable, et à quelques faibles nuances près, ils ne diffèrent point. On attribue seulement un rang social plus considéré au premier qu'au second. Il existe deux classes de prix, voilà tout ce que l'on peut retenir.

Faut-il absolument se proposer de gagner des prix pour être un athlète? Sans doute. On ne saurait en effet donner ce nom à quiconque, par exemple, cultiverait un ou deux sports, même d'une façon régulière, mais par pure hygiène, ou par caprice, ou simplement pour distraire sa neurasthénie. Un véritable athlète se propose d'exceller en son art, c'est-à-dire de surpasser ses rivaux, et cela publiquement, officiellement. Or, il n'y a pour démontrer sa supériorité qu'un moyen : remporter des prix. D'où la définition qu'on vient de lire, et qui est d'ailleurs conforme au sens antique du mot *(athlon, prix du combat)*.

J'appelle « sports musculaires » les exploits hippiques[1], la bicyclette, la pelote basque, le *foot-ball*, le canotage, la lutte, la course à pied, le saut, le lancement du disque, l'escrime, la boxe, etc. Ils s'opposent aux sports qu'on pourrait peut-être nommer « auxiliaires », automobile, yacht ou aérostation : car s'il est besoin de jugement, de science, de courage, pour conduire ces machines fantasques dans les grandes épreuves, il y faut toutefois peu ou point de qualités physiques. Supposons que les vrais athlètes soient des combattants, des soldats. Les chauffeurs, les meneurs de yachts et de ballons, en ce cas, pourraient à peu près représenter l'état-major, lequel est éminent et prestigieux, mais nullement athlétique.

Dans quelles classes de la société se recrutent les athlètes? Dans toutes, sans exception. Il n'est pas d'école communale ni de lycée aristocratique où l'on n'en prépare plusieurs centaines par an ; dans le monde, au cercle, non moins que par les rues, à l'usine, voir même aux champs, vous rencontrerez de nombreux jeunes gens qui vivent dans l'espoir fervent

1. On se fût fort diverti naguère d'entendre appliquer le terme d'athlète à des jockeys, par exemple. Ces petits spécialistes passaient pour des monstres contrefaits. On les eût ironiquement comparés à Milon de Crotone. La taille pourtant ne fait rien ici. Certains d'entre eux témoignent d'une force surprenante, et d'un modèle régulier.

d'étonner bientôt l'univers par quelque performance remarquable ou d'éclatants succès publics. *Gentleman rider* ou coureur cycliste, qu'ils endossent après l'entraînement la redingote fine ou le veston percé aux coudes, vous les verrez tous également soutenus par la plus énergique volonté de réussir dans le prochain *match* et d'arracher coûte que coûte leur brin de laurier. Le travail qu'ils s'imposent est quotidien, pénible, rebutant parfois; il faut qu'ils se maintiennent dans un certain état de santé, qu'ils renoncent à goûter les mets qu'ils préfèrent, à boire ou à fumer. Mais peu leur en chaut! Loin de souffrir de ces privations et de ces labeurs, ils s'y complaisent, ils s'en vantent; pour tout dire en un mot, ils ont la foi.

On concevra qu'une telle discipline, longtemps suivie, doive forcément prêter à qui l'observe certaine habitude de se contraindre, assez d'aisance avec le prochain, et peut-être aussi quelque rudesse commode et saine. Malheureusement, les meilleurs athlètes s'abandonnent tôt ou tard à tous les défauts des comédiens : ils deviennent jaloux à la folie les uns des autres, affamés de réclame, éperdument vaniteux, intrigants, médisants et plus que susceptibles. Les professionnels, en outre, manquent de parole à leurs *impresario*, respectent à peine parfois les contrats qu'ils signent, et ne sont que trop souvent enclins à tricher, à *bluffer*. Encore qu'au surplus, cela se comprenne : les professionnels ayant tous une dot à gagner, en somme, et les affaires, même sportives, étant toujours les affaires.

***

Et puis, ils ont une autre excuse. On l'a dit et redit : ce qui contribue à corrompre tant les professionnels que les amateurs, c'est en grande partie, il faut bien l'avouer, la presse sportive. N'accusons que les journaux de monter la tête à ces honnêtes garçons, de les enivrer par une réclame excessive, d'en faire enfin des hommes publics et des cabotins, soit. Mais reconnaissons, d'autre part, que sans cette presse spéciale qui les informe, les recrute, les encourage et les enrichit, nos innombrables athlètes, dispersés dans Paris et dans les provinces, se trouveraient perdus et dénués d'ap-

pui. Leurs associations, leurs cercles pourraient-ils suffire à les grouper et à les mettre en lutte les uns avec les autres? Non, car ces cercles eux-mêmes et ces associations demeureraient isolés ; nuls rapports ne s'établiraient entre eux, et les épreuves solennelles, les championnats internationaux deviendraient impossibles à organiser. C'en serait bientôt fait du zèle et de l'entraînement. Plus de prix à gagner, partant plus d'athlètes. La presse est l'âme même des sports; ils ne sauraient subsister en dehors d'elle.

Les journaux spéciaux, qui traitent avec tant de soin des courses de chevaux, existent depuis trop longtemps et sont trop universellement connus pour que l'on s'en occupe ici. Tout au plus voudrais-je supplier les profanes — s'il en est — qui n'ont jamais ouvert *le Jockey* ou le *Paris-Sport*, d'y jeter au moins une ou deux fois les yeux : ils seront stupéfaits des méthodes impeccables de raisonnement qu'ils y verront régner dans les moindres articles, du ton « chartiste », scientifique et net, que l'on y sait donner aux calculs des chances probables de chaque cheval. Il ne se peut pas qu'un historien, par exemple, rompu aux exercices de la plus méticuleuse critique, ne trouve une saveur extrême à la lecture du *Jockey*, le matin de quelque épreuve classique. J'ajoute que le philologue y fera de bonnes observations sur le dialecte curieusement imagé, gracieux parfois, en tout cas précis et vivant, que parlent les hommes de cheval[1].

Mais il est encore certains journaux et revues qui, sans se spécialiser dans les études hippiques, veillent à tous les autres sports, en donnent les nouvelles, annoncent les moindres championnats de province et en rendent compte, forment des courants d'opinion, contribuent à la création ou à l'affermissement des cercles, organisent eux-mêmes des épreuves considérables, possèdent des vélodromes, et constituent enfin, par leur gros tirage, leur chiffre d'affaires et les bonnes volontés dont ils disposent, une puissance véritable,

En décembre 1892, paraissait pour la première fois un

1. Quand un hippologue dit d'un cheval qu'il est *compact*, par exemple, ou s'il lui reproche d'avoir un caractère *entreprenant*, ces adjectifs ne conservent-ils pas fort exactement tout leur sens ? Des mots fabriqués, comme *oreillard* ou *viandeux*, sont irréprochables.

organe quotidien, *le Vélo*, consacré aux sports en général, et à la bicyclette en particulier. Le succès en était grand presque aussitôt. Chacun alors « pédalait » avec rage, et les fabricants comprirent vite le parti qu'ils pouvaient tirer, pour augmenter leur popularité, des épreuves fréquentes et « sensationnelles » disputées au vélodrome, comme de la prospérité d'un journal de propagande et de vulgarisation sportives.

En octobre 1900, nouveau coup de théâtre : le premier numéro de *l'Auto* était crié par les rues. Il s'appelait alors *l'Auto-Vélo*, et se présentait comme l'organe officiel de *l'Automobile-Club de France*. Le nouveau cercle avait aisément recueilli des centaines d'adhésions ; l'industrie de l'automobile devenait rapidement l'une de nos plus florissantes, celle peut-être où les Français excellaient sans conteste ; et la fortune du journal suivait celle de l'industrie qui l'avait fait naître. Si bien qu'aujourd'hui, le prestige de l'ancien *Vélo* ayant pâli dans la lutte, *l'Auto*, organe quotidien de tous les sports, tant « auxiliaires » que « musculaires », tire en moyenne à cent mille numéros, fait avec les fabricants des traités de publicité pour plus d'un million par an, et atteint, comme vente, à six cent mille francs nets. Ce dernier chiffre le classe cinquième sur la liste de nos journaux, après *le Petit Parisien*, *le Petit Journal*, *le Journal* et *le Matin*. En même temps, des revues sportives illustrées étaient fondées. Il en naît encore de nouvelles à toute saison. La plus ancienne et la plus célèbre, *la Vie au grand air*, créée en 1898, tire chaque semaine à quarante-huit mille, et encaisse annuellement deux cent cinquante mille francs de publicité.

Que si quelques incrédules veulent encore apprécier, au moyen de chiffres, l'engouement du public pour des sports si bien soutenus et vulgarisés, on a compté jusqu'à vingt mille entrées dans les vélodromes, les jours de belles épreuves : il y en eut cent dix mille à Longchamp, lors du dernier Grand-Prix ; le nombre des spectateurs était, à la lettre, incalculable au départ de la course automobile Paris-Madrid ; et, bien que nous soyons assez loin des soixante-quinze à quatre-vingt mille spectateurs qui suivent, en Amérique, les solennelles parties de *foot-ball*, du moins finirons-nous sans doute quelque jour par en approcher sensiblement.

Le seul fait qu'on ait d'ailleurs si bien acclimaté à Paris un tel jeu suffirait à convaincre l'esprit le plus prévenu. En un pays épris, comme le nôtre, de grâce un peu facile et de divertissement brillants, il est surprenant d'observer que des centaines de badauds s'en viennent, par de moroses journées d'hiver, passer leur dimanche exposés ainsi à la bise et au froid. Ils n'ont à contempler qu'un terrain livide, bientôt occupé par ces étranges « forts de la pelouse », des manières de sauvages à demi nus, de gladiateurs sans armes ou de héros barbares, redoutables, farouches, vêtus de maillots déteints, les cheveux au vent ou coiffés d'un bonnet bizarre qui leur cache les joues. Et la partie commence. Au bout de trois minutes, les guerriers des deux camps sont entièrement couverts de terre. Une bataille savante se livre sur l'herbe saccagée : le ballon, comme un gibier traqué, saute, roule et fuit dans la boue, entraînant toute une grappe humaine après lui. De temps à autre, un corps demeure étendu sur le sol : bah! quelques soins, quelques secondes d'évanouissement, et il retourne en boitant reprendre sa place dans la mêlée. Puis, la lutte finie, on se presse pour voir remonter et défiler au milieu du bruyant public les combattants qui passent un à un, en guenilles, les vêtements arrachés, les mains et les genoux en sang, exaltés par la victoire ou courroucés par la défaite, haletants, rudes, herculéens!

Et d'innombrables fanatiques applaudissent à ces spectacles, comme ils applaudiront plus tard au triomphe d'un Aucouturier par exemple, ou d'un Garin qui, devant tout un vélodrome tumultueux et debout, arrive premier en quelque épreuve formidable, après avoir, en dépit de chaleurs torrides ou de pluies furieuses, traversé la France entière sur sa bicyclette.

Dans la nuit qui précéda la grande course automobile de mai 1903, Paris entier couvrait la route de Versailles. Les voitures énormes filaient comme de gros phalènes, trouant l'ombre avec leurs yeux éblouissants. Mais une multitude de vers luisants semblaient glisser aussi de toutes parts : c'étaient les chétifs bicyclistes qui se dépassaient l'un l'autre, sacrifiant sommeil et bien-être pour contempler seulement, de loin, le « démarrage » des machines célèbres... Que d'abnégation en

cet exode nocturne de citadins roulant éperdument, silencieusement, emportée par une même passion !

***

Certes, un goût si profond et si populaire pour le sport s'est déjà manifesté sur nos terres latines. Et notre enthousiasme ne paraîtra peut-être encore qu'une mode, si l'on songe à la plèbe hurlante qui, dans la Rome impériale, s'entassait au Cirque Maxime pour acclamer les verts et les bleus ; si l'on se rappelle même les combats de l'amphithéâtre où les gladiateurs étaient exaltés ou hués selon les talents d'escrimeurs ou de matadors qu'ils montraient. Voudra-t-on voir ici plus de bestialité que d'esprit sportif, — quoique, en réalité, les mêmes instincts cruels pourraient dès lors être reprochés à nos amateurs de *steeple*, à nos dilettantes du vélodrome depuis l'invention de la motocyclette, à nos friands de duels, aux *aficionados*, et même aux habitués des terrains de *football* ? Mais évoquons, en ce cas, les grandioses assemblées d'Olympie, de Delphes, de Corinthe, alors que la Grèce entière, accourue de toutes parts, malgré le long voyage et les dangers des routes, couronnait solennellement ses athlètes vainqueurs...

Reconnaissons qu'un peu de cette flamme, qui fut divine et qu'Homère, que Pindare, que Virgile ont connue, s'est rallumée en nous. C'est pour l'avoir senti passer encore sur des foules palpitantes, au clair soleil, par quelque belle journée de printemps ou d'été, que tous les poètes devraient retrouver, au fond de leurs souvenirs classiques, l'amour et le respect du sport. Je crois, non sans tendresse, que, si notre mélodieux Chénier pouvait jamais revivre parmi nous, et qu'on le conduisît, au prochain dimanche, sur l'un de nos hippodromes, il jugerait toujours antique un tel spectacle. Peut-être eût-il glorifié de nos jours, en quelque ode éternelle, la grande race de *Flying Fox*, digne des Dioscures !

Faute d'un si bel exemple, souhaitons du moins que tous les Français de sens et d'esprit ne se détournent plus si légèrement du monde sportif, puisque celui-ci est aujourd'hui vivace, puissant, immense. Qu'ils apprennent qu'on y vit

ardemment, qu'on y lutte, qu'on y souffre au besoin et qu'on y trouve enfin de la beauté. Vienne même le jour où certain repentis quitteront leur chambre close pour aller, eux aussi, tenter en plein air un record. Qu'ils fassent de la gymnastique, comme Socrate; qu'ils dansent, comme Sophocle; qu'ils chassent, comme Pline; qu'ils deviennent écuyers fameux, comme Xénophon, Léonard de Vinci ou le savant Henri Estienne; qu'ils passent, au besoin, le détroit pour acheter des chevaux anglais, comme Victor Alfieri; qu'ils s'abandonnent aux aventures du plus lointain tourisme, comme le vicomte de Chateaubriand, — ou qu'ils retournent tout simplement du foin en batifolant dans les prairies... Cela vaudra toujours mieux que de tant écrire, que d'écouter des musiques confuses ou que de regarder tant de piètre peinture!

MARCEL BOULENGER

ANGLETERRE ET RUSSIE[1]

III

Avertis enfin par leurs consuls et par leurs journalistes, surtout pressés par le besoin de clientèle, quelques industriels britanniques, des Écossais principalement, ont voulu, durant ces années dernières, voir de leurs yeux ce marché russe. Dans les ports de la Baltique et de la mer Noire, ils sont allés en étudier les ressources et, dès les premiers pas, ils ont dû reconnaître que leurs consuls ne les avaient pas trompés : la Russie d'aujourd'hui n'est pas cette terre morte que l'Anglais « de la rue » se représente volontiers comme un gouffre de pauvreté et de famine ; elle offre aux hommes d'entreprises et d'argent plus de chances peut-être à faire rapidement fortune que tous les Eldorados du monde contemporain ; pour les Anglais, en particulier, l'heure serait propice s'ils savaient appliquer leurs efforts à deux ou trois tâches, d'ailleurs faciles. Prenez l'exemple d'une seule région (l'étude de l'empire russe tout entier nous entraînerait trop loin) et voyez comment dans la mer Noire les Anglais trouveraient matière à de belles réussites : c'est eux qui récolteraient ici, en fin de compte, tout le bénéfice des efforts belges et français.

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.



La Russie méridionale et son commerce de la mer Noire ont été radicalement transformés au cours des dix années dernières. Jadis, un seul produit, le blé, et un seul port, Odessa, attiraient le marchand anglais. Les cultures de blé couvraient alors les deux tiers du Tchernosiom, de cette immense et fertile région de la « Terre Noire », qui occupe, au nord des steppes maritimes, les soixante millions d'hectares de la plaine russe entre le Prout et le Volga.

Malgré l'absence de routes carrossables, malgré la rareté de chemins de fer, ces blés de l'intérieur descendaient assez facilement à la côte par les fleuves et rivières, Dniester, Boug, Dniéper, Donetz et Don : aux estuaires de ces fleuves, Odessa avait établi ses succursales de Nicolaïef, Kherson, Taganrog et Rostov. Tous ces ports chargeaient du blé ; mais Odessa restait la bourse et le marché central. Au blé, venaient s'ajouter quelques produits secondaires : la Bessarabie versait à Odessa quelques grands chargements de maïs ; la Crimée avait un peu de vin ; les steppes et pâturages entre mer d'Azov et mer Caspienne fournissaient à Rostov une laine fort appréciée sous le nom de laine du Don, que les Anglais et les Américains se disputent encore.

A ces embarcadères et à ce trafic de la Russie proprement dite, la Transcaucasie et ses ports de Batoum et Poti auraient dû joindre nombre de produits indigènes et un lourd fret de marchandises étrangères. Cette Transcaucasie bénie avait au creux ou aux flancs de ses vallées des vignes, des olivettes, des vergers et même quelques champs de thé et de coton. Elle avait dans ses monts des carrières et des minerais, des troupeaux et des bois. Elle avait, surtout, au bord de la Caspienne, dans la presqu'île enflammée d'Apchéron, les sources et puits de pétrole qui, découverts depuis longtemps et régulièrement exploités depuis trente ans à peine, auraient pu faire une concurrence européenne aux pétroles américains. Enfin Tiflis aurait dû devenir le carrefour des deux routes mondiales qui auraient mis en contact l'Europe industrielle avec les marchés de la Perse et de l'Asie centrale : de Tiflis à

Tauris et à Téhéran, route persane; de Tiflis à Bakou, puis, au delà de la Caspienne, à Krasnovodsk et Merv, route des Khanats.

Les Anglais avaient jadis escompté l'usufruit de ces routes pour le transit de leurs cotonnades : au traité de Berlin, ils n'avaient contresigné la cession de Batoum aux Russes que sur la promesse écrite que, de port turc, Batoum deviendrait port franc... Mais, dès 1881, la Russie fermait Batoum et les routes de la Transcaucasie au commerce étranger. En outre, durant ces mêmes années *quatre-vingt*, la politique de russification conduisit les fonctionnaires russes à une défiance, puis à une persécution systématique des Arméniens, les grands marchands, caravaniers, intermédiaires et financiers de cette Transcaucasie; on contraria, on empêcha leurs entreprises; on entrava leurs moindres affaires; on voulut les isoler dans la prison russe et leur couper autant que possible leurs anciennes relations avec l'Europe occidentale. Le bazar de Tiflis, qui devrait être l'un des marchés du monde, retomba au rôle de simple fournisseur des paysans d'alentour... Et si la Russie dut accepter, pour l'exploitation du pétrole, l'intervention et l'installation de capitaux, ingénieurs, entrepreneurs et commerçants européens, encore s'arrangea-t-on pour détourner de l'Europe la majeure partie de ces huiles minérales; on voulait les réserver pour la consommation russe; on n'avait pas encore exploré les houillères du Donetz et de la Sibérie; la Russie ne brûlait alors dans ses locomotives et ses vapeurs que des bois et des huiles minérales; au long du Volga déboisé, dans les déserts et steppes nues de l'Asie centrale, elle pensait avoir besoin de tout son pétrole; Bakou, centre de la production, tournait donc ses envois vers les terres russes d'Europe et d'Asie, vers Astrakan et Krasnovodsk; le surplus — un faible surplus — arrivait difficilement à Poti ou Batoum et pouvait gagner les marchés européens.

Autrefois, donc, en ces ports de la mer Noire, l'Anglais trouvait à acheter du blé, à vendre du charbon, des fers, quelques machines agricoles et des denrées coloniales, — grands achats, faibles ventes; les armateurs britanniques recueillaient, du moins, un bénéfice certain de ces échanges qui faisaient circuler de lourds produits sur de très longues routes de mer.

Durant les années *quatre-vingt-dix*, les capitaux belges et français ont subitement ouvert à cette Russie méridionale un avenir industriel que personne n'avait pu même entrevoir; par contre-coup, la vie de ces paysans, la culture même de ces champs a été bouleversée. Au fond de la mer d'Azov et sur les bords du Donetz, un Pays Noir a dressé comme par enchantement ses usines et ses cheminées. Les charbonnages du Donetz et les minières de la steppe ont fourni en abondance les deux matières nécessaires à la grande industrie : la houille et le fer.

Le bassin du Donetz, écrit un consul anglais [1], est l'un des plus riches du monde. Il s'étend, partie dans le gouvernement d'Ekatérinoslav, partie dans la province des Cosaques du Don. Ses ressources sont pratiquement inépuisables : on compte qu'il pourra fournir encore 14 ou 15 milliards de tonnes; au taux de l'exploitation actuelle, même en tenant compte de la progression régulière, il en aurait pour huit siècles avant d'être épuisé. En 1897, 254 mines en exploitation donnaient environ 5 millions de tonnes de charbon et 1 million de tonnes d'anthracite : en 1899, l'augmentation fut de 150 ou 200 000 tonnes. On estime qu'en 1904 le rendement sera de 13 ou 14 millions de tonnes et que l'on pourrait arriver à un rendement normal de 20 millions de tonnes.

Au sortir même de la mine, ce charbon du Donetz trouve les riches minerais de fer, dont les dépôts commencent à peine à être explorés [2] :

Les principales minières sont sur le Donetz, près de Kertch, dans le territoire des Cosaques du Don et à Krivoïrog. Celles du Donetz sont les moins étendues et le minerai, contenant 40 ou 45 p. 100 de métal, ne se présente d'ordinaire qu'en poches; l'exploitation en est donc hasardeuse. Les dépôts de Kertch sont les plus vastes : les dernières estimations évaluent à 52 ou 53 milliards de pouds russes, soit 846 millions de tonnes anglaises, les quantités de minerai entassées là, à quelques milles du port de Kertch, presque à la surface du sol, et faciles à extraire et à fondre, mais de qualité inférieure : 30 ou 40 p. 100 de fer, 10 ou 20 p. 100 de silice et 1 ou 2 p. 100 de phosphore exigent un traitement spécial.

Le minerai de Krivoïrog est le plus riche : il contient jusqu'à 65 p. 100 de métal. Mais, faute de consommation suffisante en Russie,

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 523.

2. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2997.

on doit exporter les meilleures qualités : en 1902, 32 000 tonnes seulement avaient pris le chemin de l'étranger ; en 1903, c'est 290 000 tonnes qui sont parties moitié sur rails vers la Silésie, moitié par Nicolaïef, vers les usines d'outre-mer.

Toute la région au pied du Caucase, face au nord, reste à explorer ; mais déjà, on connaît, en certains points, de riches dépôts de zinc, de cuivre, de plomb et d'argent.

Installés dans ce Pays Noir, les capitaux, machines, ingénieurs et contremaîtres belges ou français eurent besoin d'une main-d'œuvre indigène d'autant plus nombreuse qu'elle était plus inexpérimentée. Ils trouvèrent facilement cette main-d'œuvre et ils la trouvèrent abondante, sans grands frais, en ce pays de salaires très bas. Mais ils ne la trouvèrent qu'aux dépens de l'agriculture qui jusque-là, mal outillée, mal pourvue de routes et de moyens de transports, ne parvenait qu'à grands renforts de bras à ensemencer et à récolter les énormes étendues de ce territoire peu peuplé et à charroyer jusqu'aux ports d'embarquement les millions de quintaux de la récolte.

La nécessité du moment fut aggravée de l'incertitude du lendemain. En d'autres pays, la même concurrence entre l'industrie et l'agriculture pour la main-d'œuvre aboutit assez rapidement à un partage, à une spécialisation, comme on dit, des ouvriers industriels, d'une part, et des ouvriers agricoles, de l'autre : désormais, chacune sait à peu près sur quelle somme de bras elle peut moyennement compter. En Russie, rien de pareil : toujours en quête ou en rêve de nouveau, toujours en mal de départ ou de retour, en perpétuel vagabondage, l'ouvrier oscille de l'atelier à la ferme, non pas en raison du travail et du salaire ou des saisons et de l'agrément, mais sans raisons apparentes, au gré du seul caprice, s'enfuyant aujourd'hui du village vers les cabarets et les lumières de l'usine, reprenant demain le chemin boueux de l'isba en ruine et du champ déserté.

Du jour où l'industrie détournait ainsi la main-d'œuvre et la retenait ou la renvoyait pour la reprendre et la lâcher encore, l'agriculture ne pouvait plus garder son régime d'autrefois : il lui fallait de toute nécessité restreindre ici ses emblavures et chercher une culture plus facile ou plus rému-

nératrice, laisser là ses champs en friche ou ses récoltes sur pied. On vit en 1895-1897 les parties les plus fertiles de la Terre Noire rester sans labourage et, tout à côté, certains propriétaires implorer comme une faveur du gouvernement l'envoi de régiments de cavalerie qui, fourrageant le blé mûr et le donnant aux chevaux, préparaient du moins et fumaient le sol pour la semence prochaine. Les grands propriétaires du Sud, plus voisins de la mer et pouvant, sans de trop longs charrois, envoyer leurs récoltes aux quais d'embarquement, s'outillèrent de machines agricoles, semeuses, faucheuses, batteuses, etc., que leur fournirent le fabricant anglais, mais surtout les commissionnaires allemands et américains : quelles belles affaires aurait faites alors l'Angleterre industrielle si elle n'eût pas méprisé ou ignoré ce consommateur! Les propriétaires de l'intérieur, poussés d'ailleurs par le gouvernement qui voulait que le peuple russe n'achetât plus son sucre à l'étranger, transformèrent leurs champs de blé en champs de betteraves. D'autres suivirent l'exemple de l'Administration des Domaines et de la Maison Impériale, qui plantait en vignes toute la façade méridionale de la Crimée et les tièdes coteaux de la Bessarabie.

Kief devint le centre des cultures et usines sucrières. De 1880 à 1900, ces cultures gagnèrent chaque année une plus vaste étendue. La Conférence de Bruxelles, supprimant les primes accordées par les nations occidentales à leurs sucres d'exportation, réduisit chez toutes ces nations les surfaces plantées en betteraves et la production annuelle du sucre. Mais la Russie ne fut pas atteinte, — au contraire. Les statistiques officielles et privées constatent que, durant l'année 1902, la diminution ayant été en Allemagne et en France de vingt-six pour cent, en Autriche-Hongrie de dix-huit pour cent et en Belgique de trente-neuf pour cent, l'augmentation fut encore en Russie de plus de dix pour cent. C'est que le gouvernement russe pousse au développement de cette culture, non par des primes extérieures (que la Conférence de Bruxelles l'eût obligé de supprimer), mais par un ingénieux système d'impôts intérieurs, dont il reste toujours le maître[1].

1. Cf. là-dessus, *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2997.

Le domaine du blé se resserrant de jour en jour, la population ouvrière des districts voisins augmentant par contre et réclamant pour sa consommation une quantité de pain toujours plus grande, il est arrivé que la Russie méridionale n'aurait plus eu de blé à exporter, si l'armée des intermédiaires, spéculateurs, commissionnaires, etc., n'eût prolongé artificiellement les habitudes anciennes. Mais cette prolongation même ne put se maintenir aux chiffres d'autrefois ; les mauvaises récoltes firent tomber ces exportations à quelques chargements de bateaux. Et l'on s'aperçut que, même réduites à ce minimum, ces exportations étaient encore prises sur les besoins réels du pays : les famines éclatèrent et devinrent presque périodiques au cœur même des districts agricoles; désormais la Russie méridionale ne put plus fournir de pain à l'étranger qu'en le retirant de la bouche de son paysan. De là, une situation nouvelle pour le commerce.



Il paraîtrait au premier abord que cette situation est toute à l'avantage des Russes : d'une part, une usine avec les matières premières, charbon et fer en abondance, et, d'autre part, une ferme pourvue d'un énorme domaine très fertile ; entre les deux, aucun obstacle naturel, mais une plaine uniforme, de grands fleuves et la mer : ne voilà-t-il pas réunis les deux éléments qui semblent aujourd'hui nécessaires à la prospérité du commerce et à la fortune des deux contractants? En d'autres pays, où le libre jeu des initiatives et des concurrences finit rapidement par amener l'équilibre, il est possible que cette situation aurait créé déjà un état de choses satisfaisant, tout au moins tolérable. Mais nous sommes en Russie, où la fantaisie gouvernementale intervient à tort et à travers pour bouleverser, contrarier, rebrousser parfois le cours des phénomènes économiques. En d'autres pays encore, où la disponibilité des capitaux lentement amassés rend moins dommageables les fantaisies protectionnistes et l'intervention gouvernementale, la fortune publique permet d'attendre que le cours naturel des échanges finisse par se rétablir. Mais en Russie, on peut dire que toute la situation reposait et repose

encore sur des combinaisons fictives, des spéculations rationnelles, mais fragiles, bref, sur un arrangement artificiel et, en réalité, sur le bon plaisir d'un homme : le ministre des finances, M. Witte.

Cette gigantesque usine, en effet, qu'à partir des années *quatre-vingt-dix* les Belges et les Français élevèrent dans la région du Donetz, n'eut d'abord qu'un client : le gouvernement russe. Le paysan vivait toujours dans sa maison de boue et de bois avec ses primitifs instruments et outils de bois, neconsommant ni fer ni charbon. Ce fut par la seule clientèle des chemins de fer que l'usine vécut, et elle se développa à mesure que de nouvelles lignes étaient tracées par les espoirs grandioses de M. Witte, à travers la Russie d'Europe et d'Asie. Il sembla, il est vrai, surtout au cours des années 1895-1897, que cet intarissable génie pourrait fournir à l'usine un ouvrage sans mesure durant des années sans nombre : le Transsibérien d'abord et ses embranchements, puis le Transmandchourien, puis le Transmongolien, et le Transchinois, et le Transafghan, et le Transpersien, et le Transarménien, chaque jour voyait surgir l'entreprise ou la conception, l'annonce d'une ligne mondiale qui chiffrait par millions de kilomètres la longueur des rails à fabriquer! Et, dans la Russie d'Europe seulement, par centaines, les projets d'intérêt local ou général, les petites et grandes voies de communication entre Moscou et la mer Noire ou la Caspienne, entre Pétersbourg et l'Oural ou la mer Blanche, entre la Pologne et le Caucase, et même, annonçait déjà M. Witte, entre l'Angleterre et l'Inde! Ajoutez les lignes de raccordement et de circulation entre mines et fours, entre villes ouvrières et ports, et les chemins à voie étroite de chargement et de déchargement!

Toutes cheminées fumantes, même en doublant son outillage, son personnel et la superficie de ses installations, l'usine n'arrivait pas à suffire aux commandes officielles de rails, de roues, de plaques, de poutrelles, de barrières, de locomotives et de wagons. Et l'on avait encore en espérance l'armée à fournir de canons et de voitures, la marine surtout à délivrer de la construction étrangère qui, seule, donnait à l'Empire russe ses flottes militaires et commerciales! L'usine ne suffisait pas

au travail, mais surtout la mine et le charbonnage ne suffisaient pas à l'approvisionnement. Après avoir réclamé des tarifs prohibitifs contre le charbon anglais, qui tenait encore un reste de clientèle dans les ports, les charbonniers russes eux-mêmes étaient obligés d'implorer du gouvernement le retrait de ces tarifs; on souffrait d'une véritable « famine du charbon »; de même, on accueillait, on appelait les minerais et les fers étrangers. De 1895 à 1899, cette prospérité se soutint[1] :

PRODUCTION MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE
DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE *(en millions de pouds)*

	1895	1896	1897	1898	1899
	—	—	—	—	—
Charbons	298	311	414	462	561
Minerais de fer . .	58	75	117	129	181
Fontes	33	38	46	61	82
Aciers	18	21	24	38	42

Mais l'année 1899 amena l'arrêt, puis la crise soudaine. La machine se détraqua par un vice de construction qu'il était aisé de prévoir. Elle ne pouvait continuer sa course que si le gouvernement russe continuait de lui fournir le combustible, en quelque façon, des commandes. Le gouvernement russe avait fourni ce combustible, sans compter, tant qu'il avait puisé sans compter lui-même aux ressources, qu'il pouvait croire inépuisables, du prêteur étranger, en particulier de ce même prêteur français et belge dont les autres capitaux étaient engagés en cette usine de la Russie méridionale. Ainsi s'était établi comme un circuit fermé d'intérêts solidaires qui, partant de la banque franco-belge, retournait à l'épargne belge et surtout française, — car l'opération, malgré les apparences et le nom, était française avant tout : les Belges y avaient leur part sans doute ; mais, pour la plus grande commodité des affaires, les capitaux français étaient souvent allés à Bruxelles s'enrôler en des compagnies plus faciles à former sous la loi plus libérale des Belges.

En ce circuit d'intérêts solidaires, le courant aurait pu et dû continuer de passer avec la même intensité et la même production d'énergie, de bénéfices, si toutes les pièces n'avaient

1. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 555.

offert qu'une résistance ou une dépense raisonnables. Mais faute de contact ou de justes accointances il y eut des pertes, des détournements ; le courant peu à peu se ralentit, eut des éclipses et soudain manqua. C'est que la pièce-maîtresse du circuit était le gouvernement russe. Il recevait à Paris ou à Bruxelles des emprunts qu'il promettait d'employer à des travaux effectifs et à des œuvres utiles. Il aurait dû verser tout ou grande partie de ces emprunts à l'usine franco-belge qui, de son côté, s'était mise en frais pour exécuter les travaux et concourir à l'œuvre. Mais on sait que ce beau nom de gouvernement couvre dans tout l'Empire russe une pratique de gaspillages, de concussions, de gâchages de vies humaines et d'argent, où l'argent, surtout, fond sans profit pour le public entre les mains d'innombrables pillards.

Sur six ou sept milliards de francs, empruntés par la Russie durant les dix dernières années et prêtés en majeure partie par le « bas de laine » français, combien de millions sont allés à leur destination légale, à des travaux réels, à des œuvres ou à des études, préparatifs et approvisionnements de paix et de guerre ? Trois milliards peut-être, au compte des témoins les plus indulgents. En champagnes et jeux de grands-ducs, en royales voleries de ministres et de hauts fonctionnaires, en gaspillages mesquins de sous-ordres, les deux ou trois autres milliards ont disparu. Les grands projets de M. Witte ont dû se restreindre, puis se remettre à plus tard ou s'oublier. Les commandes du gouvernement à l'usine franco-belge se sont réduites. Une crise ruineuse a succédé aux riches années 1895-1899. Cette crise, ouverte à la fin de 1899, est toujours allée en s'aggravant :

La condition industrielle et financière de la Russie, écrit en mai 1901 l'agent commercial anglais [1], ne montre aucun signe de réveil de cette pessimiste léthargie qui l'a caractérisée durant les deux années dernières. Cette année fut une série de faillites et de désillusions.

L'activité fiévreuse de 1898-1899 ne pouvait durer : la baisse,

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 555, *Mineral and Metallurgical Industries of Russia*. Je vais faire de nombreux et longs emprunts à ce rapport : même quand je ne le citerai pas expressément, entre guillemets, ce rapport me servira de guide dans la plupart des phrases de cet exposé.

commencée durant la seconde moitié de 1899, a continué sans interruption. On parla d'abord de crise mondiale, sévissant partout sur toutes les industries, et de la défiance témoignée dans toutes les Bourses contre toutes les valeurs industrielles. Mais il fallut bientôt chercher une explication plus proche, en Russie même. La Russie forme un monde à part et sa crise métallurgique ne relève que d'elle-même. La Russie occupe aujourd'hui la quatrième place dans le monde comme productrice de fer ; elle vient après l'Allemagne, avant la France :

PRODUCTION DE LA FONTE DANS LE MONDE

(en millions de tonnes)

	1891	1893	1895	1897	1899
	—	—	—	—	—
États-Unis.	8,4	9,2	9,5	9,8	13,8
Grande-Bretagne. .	7,5	7	8	8,9	9,4
Allemagne	4,6	4,9	5,7	6,8	8
France	1,9	2	2	2,4	2,5
Russie.	1	1,1	1,4	1,8	2,7

D'un bond, en quelques années, la Russie a atteint cette production industrielle qui, chez d'autres peuples, fut l'œuvre de plusieurs générations. Les circonstances furent pendant quelque temps extrêmement favorables. La fiévreuse activité des années 1895 et 1896 donna l'essor à toute une série d'entreprises minières, métallurgiques, constructrices et autres, qui ne reposaient sur aucune base assurée, ne répondaient à aucune demande du marché général, mais escomptaient seulement les commandes du gouvernement et les chances de la spéculation. La construction de lignes ferrées à travers de vastes régions ne créa pas seulement un grand appel de matériel et de fournitures : elle ouvrit encore de nouveaux marchés et suscita, avec de nouvelles ressources, une nouvelle consommation. Attirés par les tarifs protecteurs et par les commandes officielles, capitaux et entrepreneurs étrangers accoururent de Belgique et de France. Des compagnies se fondèrent, dont les actions montèrent et dont les gains furent magnifiques : des dividendes de 40 et 50 p. 100 propagèrent ou maintinrent les illusions. Alors les compagnies surgirent partout comme des champignons et la fièvre de spéculation transforma cette Russie méridionale en une Belgique russe.

A la fin de 1899, changement complet. La concurrence fait tomber les prix. Les moyens ou la volonté manquent au gouvernement pour continuer ses entreprises et ses commandes. Un temps d'arrêt rend plus prudents les capitaux étrangers... La crise s'ensuivit. La fin de 1899 et l'année 1900 furent marquées par des faillites retentissantes : les établissements Mamontof, les compagnies Dervise, Phœnix, etc.,

entraînèrent dans leur ruine nombre d'autres valeurs. Les dividendes disparurent presque partout,..

Et l'agent commercial anglais dresse une interminable liste de compagnies et d'entreprises dont les valeurs ont perdu un tiers, parfois un demi, parfois même deux tiers de leur ancien prix. La Russie entière fut éprouvée, mais surtout la région du Donetz. Le remède à cette situation ne pouvait venir que de nouvelles commandes officielles. Ces commandes supposaient de nouveaux emprunts. Ces emprunts étaient possibles, faciles même, tant était grande, inaltérable, la confiance du prêteur français... Mais les affaires d'Extrême-Orient survinrent, la guerre des Boxeurs en Chine, puis les menaces de guerre en Corée, enfin la rupture avec le Japon et la désastreuse campagne qui se poursuit actuellement dans les eaux et les plaines mandchouriennes... Tant de risques et de désillusions n'ont pas encore ruiné la confiance du prêteur généreux : elles l'ont ébranlée cependant. Et l'argent que le gouvernement russe a pu récemment obtenir d'un dernier emprunt, ces huit cents millions souscrits au printemps dernier se sont engouffrés soit dans les dépenses militaires et les frais de la première campagne, soit dans les frais moins visibles, mais non moins grands, d'une autre campagne bien différente, plus victorieuse jusqu'ici, que la rente russe a dû livrer sur les Bourses européennes contre les joueurs à la baisse... En fin de compte, il n'est rien resté pour les commandes pacifiques et pour l'allégement de la crise industrielle. Et du train dont vont les choses en Mandchourie, il se passera longtemps sans doute avant que l'usine franco-belge du Donetz retrouve dans la sollicitude du gouvernement russe la place qu'autrefois elle occupait.

Que va-t-il se passer? Ces grandes entreprises franco-belges trouveront-elles chez les porteurs de titres le crédit suffisant pour hiverner durant ces jours de désastre et reparaître aux beaux jours qui, sûrement, reviendront avec la paix rétablie? Les consuls anglais ne semblent pas prévoir un pareil avenir :

La dépression industrielle continue. Les prix baissent encore. Nombre d'établissements métallurgiques du Donetz ont diminué leur produc-

tion : sur 54 hauts fourneaux, 23 étaient en activité à la fin de 1902 ; le résultat a été treize cent mille tonnes de fonte en 1902 au lieu de quinze cent mille en 1901. Beaucoup d'entreprises ont des embarras financiers : les unes ont été saisies par leurs créanciers, d'autres sont en liquidation ou réduisent leur capital. Les dividendes sont très rares ; à grand'peine on arrive à couvrir les frais...

Il faut compter que, dans les deux années dernières, les entreprises françaises, dont le capital se chiffrait à deux milliards de francs, ont perdu 50 pour cent au moins de ce capital ; les huit cents millions de capital belge ont perdu bien davantage encore. Ruineuse pour les capitalistes étrangers, cette crise sera un bien peut-être pour le pays et pour l'industrie indigène : le malaise à la longue apportera de lui-même son remède. Les capitalistes sans doute ont en mains le moyen de se rattraper ailleurs. Mais les petites et moyennes bourses qui, de France et de Belgique, avaient envoyé leurs épargnes à ces entreprises surchauffées, auront-elles le cœur à prolonger et à répéter l'expérience? On en peut douter et, de là, dépendra peut-être tout l'avenir des entreprises financières en Russie[1].

* * *

Les Anglais ont raison peut-être d'escompter cette panique ou cette lente désaffection des petits capitaux français et belges, et d'entrevoir déjà à ce Panama russe la même solution, hélas ! qui termina pour l'épargne française le Panama américain. Après avoir accompli une œuvre gigantesque en cette Russie méridionale, le capital français n'en soldera que les écoles et les premiers débours : d'autres viendront juste à l'heure critique pour en recueillir les bénéfices. Par timidité, par découragement, par crainte d'une perte totale, le petit actionnaire français vendra coûte que coûte et acceptera le prix qu'on voudra bien lui en offrir. Si du moins il était soutenu en cette épreuve, comme il a été entraîné en cette aventure, par ses guides naturels et ses défenseurs-nés, ou ceux du moins qui devraient l'être ! Mais les Anglais connaissent assez la France pour savoir ce qui demain arrivera.

Si les Anglais sont habiles ou seulement avertis, ils peuvent, en ce Panama russe, reprendre le rôle et les bénéfices que, si adroitement, les Américains tirèrent de l'autre Panama. Cette

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 2904, 3115, etc.

affaire étudiée, montée, fonctionnant ou prête à fonctionner de nouveau, les Anglais peuvent la racheter pour presque rien, et quelle source de profits elle pourrait devenir entre leurs mains ! Car entre leurs mains tout changera et les temps eux-mêmes auront changé. Prenant la suite des Belges et des Français, les Anglais pourront lier avec le peuple russe, et non plus seulement avec le gouvernement, une série d'affaires que les consuls aperçoivent nettement, décrivent et démontrent faciles.

Le peuple russe commence à avoir des besoins et surtout à en prendre conscience. Le paysan lui-même comprend que son ancienne façon de cultiver ne peut plus le nourrir et que le règne des machines est arrivé. Les machines agricoles doivent partout suppléer au manque de bras : quel marché tout prêt pour qui saura s'en emparer ! Rachetant l'usine du Donetz et les mines voisines, l'Anglais pourrait en faire une fabrique de produits bruts seulement ou demi-travaillés, fers et poutrelles : il amènerait chez lui, à sa main-d'œuvre plus experte, ces produits bruts que l'ouvrier britannique transformerait en manufactures véritables, en machines, outils et instruments de toute nature. Il ne faut pas oublier que la Grande-Bretagne ne fournit plus le minerai de fer à sa propre industrie, que cette industrie doit aller au loin chercher et ramener des minerais ou des fers espagnols, algériens, levantins, suédois. Quelles ressources et de quelle exploitation facile pourraient offrir ces minerais de Kertch, de Berdiansk et de Marioupol, épandus à fleur de rivage sur tout le pourtour occidental de la mer d'Azov !

La Russie méridionale est toute disposée, disent les consuls, à cette entente commerciale avec les Anglais, car, seuls, ils peuvent lui acheter le produit qu'elle a aujourd'hui à vendre en grande quantité : le sucre. Car la Terre Noire, cessant d'être un grenier, est devenue un champ de betteraves ; elle ne produit plus que le blé nécessaire à la consommation nationale ; mais elle a, chaque année, d'énormes quantités de sucre à exporter, et l'Angleterre, presque seule dans le monde actuel, ne produit pas son sucre, mais l'achète au dehors. Cette question du sucre est de première importance, tant pour le producteur que pour le gouvernement russes : dans les provinces méridionales, tous deux tirent aujourd'hui des

cultures sucrières le plus clair de leurs revenus; tous deux savent que l'Anglais serait le meilleur client et le plus sûr.

Il ne faut pas croire, ajoutent les consuls, que le peuple et le gouvernement russes soient animés de dispositions anglophobes, — tout au contraire. Dans toute la Russie, on considère toujours la marque anglaise comme supérieure à toutes ses rivales, et le peuple anglais comme la plus riche des nations. Or, la pauvre Russie sait bien — et elle sent mieux chaque jour — qu'elle a besoin d'un ami très riche et que la richesse française se détourne un peu ou s'épuise. Allemagne ou Angleterre, des deux bâilleurs de fonds entre lesquels demain elle aura à choisir, la Russie n'hésiterait pas, si le choix lui était vraiment donné : autant elle a de défiance aujourd'hui contre l'exploiteur allemand, à qui elle abandonna si longtemps l'intendance de son domaine, autant elle appelle avec empressement le partenaire anglais qui ferait les affaires de tous deux, tout en faisant d'abord les siennes propres. Aussi, partout où l'Anglais se présente, voyez comment on l'accueille! Examinez seulement ce qui se passe depuis deux ou trois ans en Transcaucasie.

Là aussi, la découverte et l'exploitation des houillères du Donetz et de la Sibérie a, par contre-coup, amené une révolution dans les affaires. Ayant désormais le charbon en abondance pour ses locomotives et ses vapeurs, ne pouvant d'ailleurs consommer autrement ce combustible et ayant cherché vainement à l'exporter vers les rades levantines, la Russie a pensé que désormais elle n'avait plus à réserver son pétrole pour elle seule, qu'elle avait tout intérêt au contraire à répandre dans le monde cette marchandise précieuse dont chaque jour elle découvre chez elle de nouveaux gisements. Après la presqu'île d'Apcheron, la façade nord du Caucase et les rives de la Caspienne explorées ont décelé de grands gîtes pétrolifères, qui promettent des sources et des puits pouvant suffire durant des siècles à la consommation du monde. Le gouvernement russe s'est enfin décidé à organiser la vente européenne de ce pétrole caspien.

Une seule ligne de chemin de fer, mal établie et encombrée d'autres chargements, amenait autrefois les vagons-réservoirs de Bakou sur la Caspienne à Batoum ou Poti sur la mer

Noire : rien n'était organisé à Batoum, rade foraine, pour faciliter l'embarquement ; tout était tracassièrement administré et surveillé en route pour retarder les convois. On concéda d'abord au pétrole une autre ligne de parcours : par le nord du Caucase, à travers un pays dépeuplé et sans grand trafic, il put venir de Bakou à Novorossisk et, pourvu de quelques engins modernes, ce bon port de Novorossisk put accueillir les grands vapeurs pétroliers. Mais de Bakou à Novorossisk, douze ou quinze cents kilomètres de chemin de fer grevaient encore le pétrole russe de frets coûteux, qui pratiquement lui rendaient la concurrence difficile avec les pétroles américains. Car les Américains ont organisé le chargement direct du puits pétrolifère au bateau pétrolier par le système des *pipe-lines*, des lignes de tuyaux où le pétrole pompé et refoulé est amené jusqu'à la rive de l'Atlantique : telle *pipe-line* américaine a cent cinquante kilomètres de long.

Décuplant les *pipe-lines* américaines, les pétroliers du Caucase ont construit ou achèvent une conduite de mille kilomètres entre Bakou et Batoum, avec des pompes et des réservoirs de distance en distance : bientôt le pétrole caspien coulera directement dans les réservoirs des bateaux de la mer Noire, et tout sera changé dans le commerce mondial de cette marchandise. Il me paraît inutile d'insister sur les conséquences économiques de ce changement. Avec les progrès de l'automobile, avec les projets des marins pour leurs chaudières à huiles minérales, le pétrole devient matière de première nécessité. Si quelques producteurs secondaires, Italie et Roumanie surtout, en peuvent verser quelques tonnes à la consommation européenne, les États-Unis détenaient jusqu'ici une sorte de monopole que les médiocres arrivages de la Caspienne ne faisaient que modérer un peu.

Demain, grâce à la nouvelle *pipe-line*, ce monopole peut, doit passer aux gens de Batoum et Bakou : quelle fructueuse association on pourrait lier avec eux ! Ils vont avoir besoin de bateaux et de commissionnaires dans tous les ports européens. Malgré les tarifs protecteurs, l'industrie russe, trop inexpérimentée, ne peut leur fournir ni l'outillage, ni la machinerie qui, chaque année, se perfectionnent ou doivent se remplacer : la seule *pipe-line* (il a fallu refuser les deux cin-

quièmes des tuyaux commandés aux usines du Donetz), ses pompes, ses réservoirs et ses usines seront pour les manufacturiers un client notable. Et pour l'envoi du pétrole, les vases et caisses, le fer-blanc et l'étain! Et quel éveil de transactions, d'affaires et d'entreprises va forcément, que le gouvernement le veuille ou non, se produire dans tout le Caucase! Déjà les Allemands accourent : leur *Deutsche Levant Linie*, écrit le consul anglais[1], monopolise le trafic de Batoum; elle accepte les chargements pour tous les ports du monde; les seuls ports français de la Méditerranée restent desservis par les compagnies françaises. Et ces Allemands, comme partout, ruinent d'abord les affaires anglaises : jadis Batoum achetait à Swansea le fer-blanc et la soudure de ses bidons; les Allemands apportent aujourd'hui le fer-blanc américain.

L'abstention anglaise se comprenait autrefois. Le gouvernement russe témoignait beaucoup de défiance à ces Anglais trop amis à son gré des revendications arméniennes. Mais aujourd'hui, les dispositions officielles ont changé et quelles que soient encore les tracasseries policières, du moins sont-elles égales pour tous : les Anglais n'en sont plus spécialement l'objet... Et voici qu'ils se mettent enfin à découvrir les ressources de ce pays. Chaque année, depuis 1899, les consuls ont signalé l'arrivée au Caucase d'ingénieurs et de prospecteurs et l'installation de compagnies britanniques, dont les affaires ont bientôt prospéré[2]. Ce n'est pas le pétrole qui, tout d'abord, les a attirés. Le Caucase fournit le monde industriel d'un produit encore plus nécessaire : le manganèse. Pour la fabrication des aciers résistants, le manganèse est aujourd'hui devenu indispensable; les minerais du Caucase semblent les plus riches et les plus abondants du monde : Kertch et la mer d'Azov pourraient fournir de minerais de fer l'usine britannique; Batoum et le Caucase achèveraient de la pourvoir, grâce à ces dépôts manganésifères, dont l'étendue n'a pas encore été mesurée. Puis les Anglais sont allés au pétrole; plusieurs compagnies se sont formées pour recon-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 206.

2. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 2 623, 2 979, 2 782, 3 206, etc.

quérir la part anglaise dans ce commerce du Caucase : « le seul manque d'activité et de volonté laisse couler aux Américains une clientèle que nous devrions avoir, écrit le consul anglais de Batoum ; mais les efforts de quelques-uns de nos compatriotes ont réussi déjà à rétablir ici nos affaires ».

*
* *

Dans la Russie entière (il faudrait un long exposé de détail pour bien le montrer), cette union commerciale entre le producteur russe et le fabricant anglais s'impose aux deux parties avec une nécessité grandissante. Les Pays Noirs de l'Oural, de Moscou et de Pologne offriraient aux Anglais les mêmes chances de réussite que le Pays Noir du Donetz. Les grains, les chanvres, les bois, les volailles de la Russie baltique, glaciale et sibérienne ont besoin du consommateur anglais. Quelque jour, je reviendrai à cette Russie baltique et glaciale, à la Sibérie et aux relations un peu surprenantes qui déjà unissent à Londres Arkhangel, Omsk, Tomsk et Irkoutsk. A mesure que les autres greniers s'épuisent ou diminuent leurs exportations, il semble que la ferme russe puisse approvisionner l'Angleterre de tous les vivres et céréales : depuis dix ans déjà, les blés sibériens arrivaient par Riga; depuis deux ou trois ans, voici les œufs, les beurres, le lait concentré qui viennent concurrencer à Londres même les produits danois, français ou canadiens. La Sibérie, qui jadis semblait ne devoir jamais être qu'un désert glacé, se révèle aux explorateurs comme un autre Canada, bien plus vaste, bien mieux pourvu de mines, avantagé surtout d'un été fort court, mais fort chaud qui permet aux céréales de mûrir en quelques semaines. Peut-être certains enthousiasmes mettent-ils trop d'espoirs en cette ferme sibérienne : telle quelle, aux regards des plus sceptiques, il est certain qu'elle apparaît comme une province désormais importante du commerce mondial.

Or, ici plus encore que dans les autres provinces de l'Empire russe, le manque de bras se fait sentir durement, malgré la colonisation officielle qui a établi déjà des centaines de milliers de paysans européens dans la steppe des Kirghiz. Pour suppléer à la main-d'œuvre, il faut des engins de toutes

sortes; le voisinage d'abondantes houillères rend facile et rémunérateur l'emploi des machines à vapeur; la découverte de nouveaux gîtes pétrolifères, sur le pourtour de la Caspienne et de la mer d'Aral, promet encore à cette industrie agricole un réservoir d'énergie transportable et économique. C'est donc avec raison que les Anglais avertis voudraient se faire ici leur place, ne pas abandonner ce client aux rivaux d'Allemagne et d'Amérique.

Les voyageurs et publicistes qui ont traversé ces provinces asiatiques déplorent tous l'absence du représentant anglais sur les grandes places de Kharbine, d'Irkoutsk, de Tomsk, etc., où le trafic est allé aux seuls Allemands et Américains, où les Chinois et les Japonais eux-mêmes commencent à s'établir, où les affaires se chiffrent par millions de roubles et croissent à chaque saison. L'ignorance et la paresse anglaises, disent Lynch, Normann et les agents commerciaux, sont en quelque mesure responsables de cette négligence. Mais il n'est pas moins sûr que, systématiquement, le gouvernement russe jusqu'ici tâchait d'éliminer l'Anglais et le considérait comme l'espion, l'ennemi : en cette terre d'absolutisme rien n'est possible sans la tolérance, sans la faveur du gouvernement. En d'autres pays, les relations de commerce s'établissent ou se maintiennent en dehors des combinaisons politiques. En Russie, le commerce anglais ne sera possible que le jour où les cabinets, ayant concilié leurs ambitions, auront rétabli l'entente, la concorde, — certains Anglais disent : l'alliance, — qui jadis, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, unissait les cours de Londres et de Pétersbourg.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

AVENTURES DE JEUNESSE

— 1740-1769 —

Dans le volumineux recueil de documents, publié, voici quarante ans, par Feuillet de Conches sous le titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth,* fut révélée l'existence des *Mémoires* du comte Valentin Esterhazy, l'un des plus brillants seigneurs de la cour de France durant les années qui précédèrent la Révolution. Feuillet de Conches avait eu communication d'une copie de ces *Mémoires* écrits de 1798 à 1800. Il en cita dans son livre divers fragments et c'était, jusqu'à ce jour, tout ce que nous en connaissions. Mais, à une date récente, la confiance des héritiers du comte Valentin, fixés depuis un siècle en Hongrie, leur pays d'origine, a mis entre mes mains le manuscrit original dont Feuillet de Conches n'avait eu qu'une copie. J'ai donc pu le lire en son entier et me rendre compte du vif intérêt qu'il présente.

Ce n'est pas que les récits qu'il contient nous puissent apprendre aujourd'hui beaucoup de nouveau sur les débuts de la Révolution ni sur les émigrés de Coblentz dont, en 1791 et 1792, le comte Valentin fut le représentant à la cour de Russie. Mais il y a, dans ces pages d'outre-tombe, des souvenirs antérieurs à la Révolution, et ce que le comte Valentin nous raconte de sa jeunesse, de son entrée dans la vie, de ses fredaines d'adolescent, de la cour du roi Stanislas, de celle de Versailles et de la société de Vienne constitue de véritables tableaux de mœurs, propres à former, pour l'histoire de la seconde moitié du XVIIIe siècle, un contingent précieux. Le lecteur en jugera par les extraits dont on lui offre ici la primeur. Ils ont été choisis dans la première partie du manuscrit.

ERNEST DAUDET

I

Une naissance illustre, mes enfants, est un grand avantage. Elle donne un espèce de droit à recueillir le prix des services rendus par d'autres à la patrie ou au souverain; elle rapproche des grandes places et l'éducation soignée qu'elle procure permet d'y prétendre. Mais ces prérogatives uniquement dues au hasard sont liées à des obligations impérieuses. Ce n'est pas assez d'être issu de braves guerriers ou de grands hommes d'État: il faut acquérir leurs talents et montrer leur courage. On a le droit d'exiger davantage de gens d'une naissance distinguée, puisqu'ils jouissent en entrant dans le monde de la reconnaissance de la société pour les services de leurs pères; ils doivent transmettre à leurs enfants les mêmes exemples de courage, de probité et de vertu, dont ont disposé ceux pour qui la fortune n'a rien fait.

Vos ancêtres font, depuis plusieurs siècles, partie de la noblesse du royaume de Hongrie; ils y ont possédé de grandes charges et ont réuni de grands biens. Nicolas, votre quatrième aïeul, était palatin du royaume sous le règne de Ferdinand III[1]. Son fils aîné, Paul, lui succéda dans cette dignité. Il fut fait prince d'Empire par Léopold Ier[2], lui et tous ses descendants. François son second fils fut votre trisaïeul. Il eut trois fils : Antoine votre bisaïeul, Joseph et François. Antoine prit le parti des mécontents[3]. Il fut proscrit sous le règne de l'empereur Joseph, et ses biens furent confisqués. Il mourut à Rodosto en Turquie, n'ayant pour vivre qu'une

1. Empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, né en 1608, mort en 1657.

2. Fils et successeur de Ferdinand; régna de 1657 à 1705.

3. Dans les dernières années du règne de Léopold, en 1703, la Hongrie, qui ne supportait qu'avec impatience le joug de l'Autriche, se souleva. Cette insurrection ne prit fin qu'en 1710 sous le règne de Joseph Ier. Les nobles hongrois qui y avaient pris part, et notamment le comte Raczowski, le comte Esterhazy, le comte de Bercheny, se réfugièrent en Turquie, où le Sultan, qui les avait soutenus, leur donna asile. Les uns y moururent et les autres, peu à peu, vinrent prendre du service en France où Bercheny les avait précédés dès 1712.

pension que lui faisait le Grand Seigneur. Il laissa un seul fils de sa seconde femme, née comtesse Nigrelli : Valentin Joseph qui fut mon père. Ses deux frères étaient restés attachés à la maison d'Autriche. Joseph fut fait maréchal et *Judex Curiæ* du royaume. Il ne laissa qu'un fils que j'ai connu et qui est mort sans enfants. François, l'autre frère d'Antoine, en eut plusieurs, et notamment Charles, devenu évêque d'Erlau, et Nicolas qui a été ambassadeur en Russie.

En lisant, mes enfants, l'histoire des révolutions de Hongrie, vous verrez les détails de la proscription de mon grand-père, et sa retraite à Rodosto. Après sa mort, mon père sans ressources vint en France, où le comte, devenu depuis maréchal de Bercheny, son compatriote et son parent, proscrit lui aussi, lui donna une compagnie dans un régiment de hussards qu'il avait levé, composé des émigrés de notre pays, qui étaient en grand nombre en Turquie et qui, sur son conseil, entrèrent au service du roi très-chrétien[1]. Les premières années que mon père passa en France, sachant mal la langue, il les passa à sa compagnie, ou chez le colonel de Bercheny qui s'était marié à Haguenau. Le voisinage de Strasbourg le fit connaître du maréchal du Bourg[2] commandant en Alsace, qui le prit en amitié. Le maréchal obtint pour lui, en 1735, la levée d'un régiment de hussards, et une pension. Venu à Paris à cette occasion, mon père y fut très bien traité. Mais la

1. C'était en 1720. A cette époque, le comte de Bercheny, nommé mestre de camp, commandait le régiment de hussards de son nom. Il fut fait brigadier en 1734, lieutenant général en 1744, grand-croix de Saint-Louis en 1753 et enfin maréchal de France en 1758. Il était en outre grand écuyer de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar qui lui avait donné, avec l'agrément du roi de France, le gouvernement de Commercy et ne cessa d'ailleurs d'appeler sur lui l'intérêt de sa fille, la reine Marie Leszczinska.

En 1752, le 3 septembre, ce prince écrivait, de Lunéville, au comte d'Argenson, ministre de la guerre :

« C'est une continuelle répétition, mon très cher comte, pour moi à vous rendre infinité de grâces pour les nouvelles marques de votre chère amitié. Je suis sensiblement touché de celle que vous m'annoncez et des soins que vous avez pris de procurer la grâce au comte Bercheny auquel je m'intéresse beaucoup. Mes obligations ne finiront qu'avec mes jours et vous prouveront toute ma vie combien je suis de tout cœur votre affectionné. — Stanislas *Rey.* » *(Archives de la Guerre.)*

2. Marie du Maine, comte du Bourg, né en 1655, mort en 1739. Maréchal de France en 1724. Il figure dans la plupart des guerres du temps de Louis XIV. Il commandait en 1709 à Rumersheim et remporta sur les Impériaux une brillante victoire.

vie de Paris ne lui plaisait pas; il retourna bientôt à Strasbourg où il s'occupa de la levée de son régiment qui, peu après sa formation, fut envoyé dans les provinces méridionales.

Son état-major était au Vigan, petite ville des Cévennes. Le jeune colonel y devint amoureux d'une demoiselle de condition nommée de la Nougarède-Lagarde[1], d'une ancienne famille qui avait eu des biens assez considérables, mais que les guerres des Camisards avait ruinée. Il la demanda en mariage et l'obtint en 1739. Son régiment étant allé cette année en Corse, il fut obligé de différer son mariage jusqu'en janvier 1740, où il vint épouser au Vigan Philippine de la Nougarède, sœur aînée de cinq enfants dont une fille. Je naquis le 22 octobre de l'année 1740. A la fin de l'hiver, la guerre s'annonçant après la mort de l'empereur Charles VI[2], mon père put augmenter son régiment de quatre escadrons, ce qui le mit à même de donner des compagnies de nouvelle levée à trois de ses beaux-frères, le quatrième étant destiné à l'état ecclésiastique.

Mon père partit pour la Bavière en 1741, laissant sa femme grosse. Elle accoucha de ma sœur le 9 octobre suivant. La campagne ayant duré tout l'hiver, ce ne fut qu'en 1742 que mon père put venir voir sa femme et ses enfants. Il retourna à l'armée au mois de mars 1743. Il se distingua à Dillingen où il reçut une contusion et eut un cheval tué sous lui. Nommé brigadier, la mort le surprit, d'un coup de soleil, quelques jours après la bataille. Il rendit l'âme sans savoir qu'il avait obtenu ce grade. Il fut enterré dans l'église des capucins de Dibourg, près d'Aschaffenbourg, et son régiment fut donné à M. David, son lieutenant-colonel.

Ma mère, en perdant un époux qu'elle chérissait, perdait en même temps toute espèce d'espoir de fortune pour ses enfants. Mon père, accoutumé à la dépense d'une maison opulente, avait eu de la peine à vivre de ses appointements et de la

1. Elle avait alors vingt-cinq ans. Sa famille était alliée aux Polignac, aux La Fare, aux de Ganges, aux de Ginestous et à d'autres maisons notables du Midi. A l'occasion de ce mariage, le père de la fiancée partagea son bien entre ses six enfants et la nouvelle comtesse Esterhazy reçut en tout et pour tout dix mille francs.

2. Il avait succédé comme empereur d'Allemagne à Joseph Ier, en 1711.

pension qu'il recevait du roi[1]. Les frais d'un équipage et de fréquents déplacements l'avaient forcé de contracter des dettes que sa position, en s'améliorant, lui aurait permis de payer mais que sa mort transformait en une charge écrasante pour sa veuve. Elle n'hésita pas à sacrifier son modeste avoir, afin de ne pas laisser de tache sur la mémoire de son mari. Elle consacra toute sa dot à satisfaire les créanciers, sans que mon grand-père, ayant déjà partagé sa fortune entre ses enfants, pût lui venir en aide. Elle, ma sœur et moi nous nous trouvâmes donc sans pain. Dans cette détresse, elle prit le parti d'aller en solliciteuse à Versailles. Elle partit avec son père et fut assez heureuse pour obtenir mille écus de pension pour elle et ses deux enfants[2], des promesses pour mon avenir et

1. Elle était de trois mille francs et elle lui avait été accordée au moment de son mariage. C'était alors l'usage que, pour faciliter l'établissement des officiers, la générosité royale s'exerçât sous forme de pension ou de douaire. En 1754 et 1755, les Chimay, les Vaubecourt, les Chiffreville, les Valence, les Colbert, les Montcalm, les Beaufort, les Choiseul, les Poulpry obtiennent des pensions variant entre trois mille et cinq mille francs. Lorsque le fils du maréchal de Bercheny épouse mademoiselle de Baye, le roi met dans la corbeille le brevet d'une pension de cinq mille livres.

Quant à Valentin Esterhazy, l'auteur de ces Mémoires, lorsqu'il se marie en 1784, étant maréchal de camp, gouverneur de Rocroy, inspecteur des troupes et chevalier des Ordres du roi, quoique les appointements que lui valent ces places se grossissent déjà de deux pensions de trois mille livres, il en reçoit une de douze mille livres, reversible sur la tête de sa femme. En 1787, on ajoute à ses fonctions celle de membre du Conseil de guerre, qui lui assure six mille livres de plus.

Il y a d'autres exemples de ces grâces et ils expliquent la gêne du Trésor, laquelle s'aggravait souvent de la nécessité de faire des avances aux pensionnaires. En 1775, le trésorier de l'ordre de Saint-Louis a avancé des sommes si considérables qu'il ne veut plus payer que les termes échus. Le maréchal de Bercheny lui-même ne peut obtenir une avance, bien qu'elle ait été ordonnancée, et il est obligé de recourir à M. de Boullongne, trésorier général de l'Extraordinaire des Guerres, qui consent à la lui faire. Tous ces détails nous sont fournis par les Archives de la Guerre.

2. Le dire du comte Valentin est en contradiction avec les documents officiels. Ils établissent que la jeune veuve n'obtint que la moitié de la pension que touchait son mari. Et encore ses protecteurs, le duc de Richelieu, la princesse de Talmont, le comte de Bercheny, durent-ils appuyer ses démarches. Bercheny écrivait au ministre de la Guerre : « L'état misérable dans lequel je sais qu'est cette famille m'oblige de recourir à vos bontés, Monseigneur. Il est, j'ose le dire, de la grandeur du maître que nous avons l'honneur de servir d'avoir compassion de cette veuve et de ses enfants. Ils sont revêtus d'un nom illustre et ils n'ont pas de pain. » Le duc de Richelieu rappelait que la reine de Hongrie avait fait au défunt des offres considérables. « Il n'y eut jamais objet qui méritât mieux la commisération du roi. » (*Archives de la Guerre.*)

une gratification pour payer notre voyage. Revenue au Vigan, elle s'attacha à nous donner toute l'éducation que comportait une petite ville de province. Nous vécûmes ainsi jusqu'en 1748.

A cette époque, un de mes oncles, capitaine dans le régiment de David, fut tué à la guerre et, après la paix d'Aix-la-Chapelle, on procéda à une grande réforme dans le corps des hussards, laquelle porta surtout sur les officiers hongrois qui s'y trouvaient en grand nombre et diminua singulièrement les chances que je pouvais avoir d'obtenir plus tard le régiment de mon père, ainsi qu'on l'avait fait espérer à ma mère lors de son voyage à Versailles. Par surcroît de malheur, le colonel David, redoutant d'en être dépossédé à mon profit avant même que j'eusse l'âge de commander, — ainsi qu'on l'avait fait pour le régiment de Septimanie accordé au duc de Fronsac, bien qu'il n'eût que six ans, — se fit autoriser à vendre le sien et le vendit au comte Turpin. Ma mère fit des représentations; on lui répondit, d'une manière évasive mais assez polie, pour que j'aie pu, dans la suite, m'en faire une espèce de titre pour avoir la propriété d'un régiment de hussards.

J'avais alors neuf ans; à peine savais-je lire et écrire. Une pauvre école, où la vanité maternelle se refusait à m'envoyer, était le seul moyen d'éducation qu'il y eût au Vigan. D'autre part, ma grand'mère me gâtait tellement, que ma mère commença à craindre que je ne devinsse opiniâtre, paresseux et fier, défauts que la manière dont j'étais élevé devait naturellement me faire contracter. En se rappelant l'accueil qu'après la mort de mon père elle avait reçu à la cour, elle conçut l'espoir d'y trouver des ressources pour élever son fils et le mener à la fortune. Nous partîmes donc, en 1749, pour Paris, ma mère, l'aîné de mes oncles, ma sœur et moi. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'en 1743. La mémoire de mon père était oubliée. De ses protecteurs, le maréchal du Bourg et le comte de Maurepas, l'un n'était plus et l'autre était disgracié. L'intérêt qu'avait inspiré une veuve jeune et jolie était affaibli. Le seul secours qu'elle put obtenir fut une petite pension sur la cassette du roi, trop faible pour subvenir aux frais de l'éducation de ses enfants. Elle recourut

alors à la reine, fille du roi Stanislas. La reine s'intéressa à un nom qu'elle avait connu en Pologne; elle voulut que ma mère nous menât chez elle, ma sœur et moi. Elle fit entrer ma sœur à Saint-Cyr et me destina une place dans ses pages, quand je serais d'âge.

Dans l'intervalle, le comte de Bercheny vint à Paris avec le roi Stanislas dont il était grand écuyer. Un peu de mes parents, il avait amené mon père en France, et quoiqu'il n'eût pas approuvé son mariage, il me continua le même intérêt qu'à lui. Il n'était pas fort riche, et il avait six enfants. Néanmoins, il proposa à ma mère de m'adopter en septième, de me mettre en pension avec son fils aîné, de pourvoir, en un mot, à mon éducation, jusqu'à ce qu'il pût me placer dans son régiment et me mettre à portée de faire ma fortune moi-même. Ma mère accepta avec la plus vive reconnaissance cette proposition, et, pour ne pas s'éloigner de ses enfants et pouvoir subsister à Paris avec son peu de fortune, elle prit logement dans un couvent. Quant à moi, je fus mis en pension chez Rhombier, rue des Postes. Cette pension, où on apprenait l'allemand, était à la mode. J'y connus MM. de l'Aigle, de Montazet, du Mont de Bize, de Caulaincourt, de Guibert[1]. Pendant que j'y étais, l'aîné de mes oncle se maria à Paris avec une vieille veuve que l'on croyait riche. Elle avait épousé en premières noces un monsieur D... et elle était restée avec plus de dettes et de procès que de biens. Mais mon oncle, qui avait aussi des dettes, fut ébloui par l'espoir de les payer en se mariant. Il fit venir à Paris son jeune frère, qui était abbé et qu'il plaça au séminaire. Ma mère sortit de son couvent pour aller à la noce. On m'y fit assister aussi et de tout cela, il ne résulta que des dépenses inutiles. Le nouveau ménage se brouilla, mon oncle retourna dans sa province, et le cadet resta à Paris à la charge de ma mère, avec très peu de vocation pour son état.

1. On sait que le comte de Caulaincourt fit, sous Napoléon Ier, une brillante carrière, fut général et ambassadeur en Russie. Quant à M. de Guibert qui, dès avant la Révolution, était devenu maréchal de camp, il est moins célèbre par ses exploits militaires et ses écrits que par la passion qu'il inspira à mademoiselle de Lespinasse sans la payer de retour.



J'étais depuis deux ans chez Rhombier, allant passer le temps des vacances à Lusancy, terre du comte de Bercheny, lorsqu'en 1751, il obtint que son fils aîné lui succéderait à la tête de son régiment. Il le retira de la pension et y mit à sa place le chevalier, son frère. Le nouveau colonel avait quatre ans de plus que moi, et son cadet quatre ans de moins. Le comte de Bercheny donna à celui-ci une lieutenance dans ce même régiment et, fidèle à l'engagement qu'il avait pris envers ma mère de me traiter comme ses fils, il m'en donna une aussi. En attendant de pouvoir en être investis effectivement, nous continuâmes nos études. Mais, en 1753, les vacances terminées, au lieu de retourner de Lusancy à Paris, nous allâmes à Lunéville où le comte de Bercheny avait l'habitude de passer l'hiver à la cour du roi Stanislas. Nous y fûmes placés sous la surveillance de l'abbé Leconte, chanoine régulier, à qui M. de Bercheny avait fait avoir le prieuré d'Hérival. Le prieur nous dirigeait. Nous allions tous les jours à l'École des Cadets; on nous y donnait des leçons de mathématiques, d'armes et de cheval, tandis que nous avions à la maison des maîtres d'allemand, de danse et de violon, et que lui-même nous apprenait le peu de latin qu'il savait.

Jusqu'alors, n'étant qu'un enfant, j'avais peu réfléchi. Durant mon séjour à Paris, mes ambitions se bornaient à bien faire mes devoirs, mes plaisirs à polissonner avec mes camarades aux heures de récréation, ou à aller, les fêtes et dimanches, me promener avec M. Rhombier et sa famille au Luxembourg ou au Jardin du Roi. Nous étions tous égaux, vêtus à peu près de même pour l'étude, et la satisfaction de porter un uniforme le dimanche me faisait voir sans envie les beaux habits à parements et les talons rouges des écoliers plus riches que nous. Les douze francs par mois que nous avions suffisaient pour acheter quelques échaudés, et nous ne mettions de prix qu'à ce genre de jouissances. L'arrivée à Lunéville, en étendant mes idées, me mit dans le cas de penser, et là, n'ayant pour camarades que les deux frères Bercheny, l'un plus âgé que moi et déjà un personnage,

l'autre trop jeune pour être mon confident, je fus forcé de garder mes petits secrets en moi-même et de ne communiquer à personne mes observations. Je dois en faire connaître ici le résultat et tracer, d'après celles que je faisais, le portrait des habitants de la maison Bercheny, d'autant que c'est là qu'a véritablement commencé mon éducation. J'ai plus appris par ce que j'ai vu alors, que par ce que l'on m'a enseigné.

Le comte, depuis maréchal de Bercheny, était un parfait honnête homme de l'ancien temps. Il avait commencé à s'instruire à l'âge où les autres hommes oublient ce qu'ils ont appris. Bon, sensible, bienfaisant, il aimait et respectait sa femme, dont l'humeur et l'avarice le contrariaient quelquefois. Il aimait non moins tendrement ses enfants. Mais il les avait accoutumés à un respect extrême, qui faisait qu'il en était craint, sans qu'il grondât jamais, et qu'il en a été aimé sans qu'il leur prodiguât des caresses. Il avait l'inconvénient de se plaire parmi ses inférieurs, ce qui lui donnait un air de bassesse. Appelé souvent chez les ministres, il traitait leurs commis en camarades, ce dont ils étaient très flattés. Le genre de vie qu'il avait adopté, de dîner à midi et de se coucher à dix heures, ne lui permettait pas de vivre dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, et sa société ne pouvait être que dans sa famille. Il se levait de bonne heure, faisait de longues prières, fumait deux pipes et prenait deux tasses de café à l'eau, après quoi il s'habillait et recevait ses enfants. Il passait ensuite dans son cabinet, ou il allait se promener et dînait à midi. L'après-dîner, si ses occupations ne le réclamaient pas, il restait dans le salon, faisait une partie. A huit heures, il soupait, fumait sa pipe et, ses prières dites, allait se coucher.

La comtesse, depuis maréchale, était une fille de rien. Il l'avait épousée par amour, Elle était grande, avait été belle et bien faite. Quinze à seize enfants étaient nés de leur mariage, dont six seulement étaient encore vivants. Madame de Bercheny possédait une belle voix, mais sans savoir chanter, peu d'esprit, un mauvais ton. Elle se disait souvent malade pour intéresser, bonne femme au fond, mais d'humeur fantasque et menant son mari avec l'apparence de la soumission.

Elle l'appelait toujours : « Mon Matchel ». Assez sévère avec ses enfants, excepté le chevalier, qu'elle préférait à tous les autres, elle était personnelle et avare. Elle tenait les cordons de la bourse. On a découvert, à sa mort, deux mille louis qu'elle avait mis de côté sans que personne s'en doutât. A la fin de sa vie, elle n'était jamais de sang-froid en sortant de table, et cette habitude a sans doute contribué à l'hydropisie dont elle est morte, en 1766.

Mademoiselle Géraf, sa sœur, qui a changé son nom en Wiett quand on lui a eu fait une généalogie, était une bonne paysanne alsacienne, une brune qui, dit-on, avait été piquante. Ignorante de la langue française, dépourvue de bonnes manières, au mauvais ton de sa sœur elle joignait des formes ignobles, qui prouvaient sa naissance et son éducation. Elle avait servi de bonne à ses nièces, travaillait bien à toutes sortes d'ouvrages, et avait toujours été un peu galante, d'abord dans l'espoir de se faire épouser comme sœur, et ensuite par habitude.

Nicolas, l'aîné des Bercheny, était d'une très jolie figure, doux, aisé à vivre, mais ignorant, sans esprit et sans caractère ; timide dans toute l'acception du mot. Lorsqu'il eut été nommé colonel du régiment de son père, il épousa mademoiselle de Baye, fille du maréchal de camp comte de Baye, dont il se disposait à être jaloux. S'il eût été bien entouré en entrant dans le monde, il eût peut-être vaincu sa paresse et tiré un meilleur parti des avantages de sa position et de sa figure. Il est mort de la petite-vérole à Mulhouse, en 1762. Le chevalier, aujourd'hui comte de Bercheny[1], a épousé, en 1774, une fille de M. de Pange, bossue, mais d'un très bon caractère; elle est morte sans enfants. En 1776, il s'est remarié à mademoiselle de Santo Domingo, sœur de madame de la Suze. Il en eut un fils et une fille.

Outre les deux enfants mâles dont je viens de parler, le maréchal avait conservé quatre filles : Madeleine et Marianne, mortes à Vienne en 1795 et 1796, non mariées, Sophie, qui se fit religieuse et devint abbesse de Flines, figure agréable sans être jolie, de l'esprit naturel et une espèce de coquetterie, permise aux abbesses des Flandres, et enfin Adélaïde,

1. Nous rappelons que ces *Mémoires* ont été écrits de 1798 à 1800.

qu'on appelait mademoiselle de Lusancy. Jolie, vive, piquante, avec un œil un peu plus bas que l'autre, Adélaïde, élevée au couvent, y avait pris de déplorables principes. Joints à une mauvaise tête et à des sens très ardents, ils lui ont fait commettre plusieurs sottises, lesquelles ont contribué à abréger ses jours. Elle est morte de la poitrine à l'abbaye de Flines, où sa sœur l'abbesse de Flines l'avait recueillie.

M. Gérard de Wiett, frère de la maréchale, était soldat dans le régiment de Bavière. Lorsque sa sœur épousa le comte de Bercheny, celui-ci acheta son congé et le fit officier dans son régiment. Il en devint le major à la paix de 1748, puis lieutenant-colonel. Pendant la paix, il le mena fort bien. Il n'en fut pas de même à la guerre. J'aurai occasion de parler de ses talents ; ils étaient au-dessous du médiocre. Il est mort dans un domaine qu'il avait acheté près de Verdun, et qu'il a laissé à ses nièces et neveux. M. Hégenet de Wiett, frère du précédent, soldat comme lui et comme lui officier, était honnête homme, sans caractère et sans talents, mais bienfaisant, généreux et avec assez d'esprit naturel pour ne pas être ennuyeux.

Du moment que je fus arrivé à Lunéville, je fus établi dans la famille comme un enfant de la maison. On ne donnait rien au chevalier de Bercheny qu'on ne m'en donnât en même temps. Tel était l'ordre du maître et personne ne se fût avisé de ne pas l'exécuter strictement. Du reste, les enfants me regardaient comme leur frère ; ils ne paraissaient nullement fâchés de voir un intrus au milieu d'eux. Mon respect pour le fils aîné, alors mon colonel, et peu auparavant mon camarade, et mes attentions pour ses sœurs leur rendaient à tous ma présence agréable. Quant au chevalier, il était si jeune qu'il ne pouvait y avoir ni rivalité, ni émulation entre nous. Mais la comtesse et sa sœur ne partageaient pas ces sentiments, l'une étant trop avare pour ne pas regretter les dépenses qu'on faisait pour moi, et l'autre à qui ne pouvait plaire le fils d'un homme qu'elle avait aimé et qui l'avait laissée là.

Ces dames ne perdaient aucune occasion de dire devant moi, que j'étais une grande charge, et que le comte était bien bon, ayant déjà six enfants, de se charger d'un étranger.

et encore de quelle manière, en ne mettant aucune différence entre eux et celui à qui il ne devait rien, qu'il avait pris par pure charité. Ces phrases dures, et d'autres dans le même genre, n'étaient jamais dites qu'en l'absence du comte. Pour lui, au contraire, il me parlait toujours de ma famille avec égards et se trouvait heureux, disait-il, d'avoir pu en adopter un rejeton. Il ne m'appelait jamais que *Fiam*, mon fils, et voulant que je l'appelasse *atyam uam*, mon père.

Plus il mettait de délicatesse dans ses bienfaits, et plus j'étais sensible aux propos humiliants que sa femme et sa belle-sœur se plaisaient à tenir, moi présent. Mais n'ayant pas le droit de m'en plaindre, je pensais que le seul moyen de les faire cesser ou du moins de prouver que je ne les méritais pas, était de redoubler de soins et d'empressement près d'elles et des enfants de la maison. S'il était question de leur rendre de petits services, de faire leurs commissions, de ramasser ce qu'elles laissaient tomber, enfin de prévenir ce qu'elles semblaient désirer, j'étais toujours prêt. Leur plaire devint mon principal souci, pendant que d'un autre côté, je tâchais de profiter des leçons de mes maîtres, convaincu que ma mère n'était pas en état de m'en donner et que, ne les devant qu'à la générosité d'un parent éloigné, je serais doublement coupable si je n'en tirais aucun avantage.

Mon application jointe aux caresses que je faisais à l'abbé Leconte pour qui j'avais véritablement de l'amitié, me valait souvent des éloges. Cet homme avait de l'esprit naturel et plus d'usage du monde que sa naissance et son éducation n'eussent dû lui en procurer. Peu instruit, il avait une notion très imparfaite de toutes les connaissances et surtout peu de mœurs; mais un extérieur fort décent et une figure douce et franche le rendaient attachant. Il causait souvent avec moi de ma position, convenait qu'elle n'était pas sans désagréments, mais me montrait d'un autre côté tous les avantages que j'en pouvais tirer dans la suite, pour mon avancement et ma fortune.

La vie douce que je menais, les petits succès que je recueillais dans la bonne compagnie de Lunéville et, plus que tout, le goût passionné que mademoiselle de Lusancy et moi avions conçu l'un pour l'autre, rendaient, malgré tout, ma situation fort heureuse. L'idée de la voir finir m'eût paru un

malheur. Nous allions deux fois par semaine à la cour du roi Stanislas. La marquise de Boufflers et la famille de Beauvau y donnaient le ton. Elles y jouaient un grand rôle conjointement avec le comte de Tressan, madame de Saint-Lambert et autres gens d'esprit. Dans cette société fort agréable, où la morale était trop relâchée, le ton restait excellent. Les ridicules d'autrui y étaient promptement saisis et plaisamment exprimés. Tout cela contrastait avec l'austérité de la maison Bercheny. L'innocence simple et ignorante des deux filles aînées, et le mauvais ton de la mère et de la tante, étaient l'objet des persiflages de la cour. La bonhomie du père y trouvait seule grâce. Aucun des autres n'y était épargné. L'aîné des garçons y passait pour un sot, le cadet pour un enfant.

Pour ma part, je bénéficiais de plus de bienveillance. A la cour, les personnes dont je parle m'adressaient souvent la parole. Elles paraissaient contentes de mes réponses. Une grande vivacité dans mes goûts, qui avaient déjà pu être remarqués, une grande mémoire et le besoin qu'on eut d'une bouche dans la comédie des *Femmes savantes* que cette société s'avisa de vouloir jouer, firent qu'on demanda pour moi à M. de Bercheny la permission d'aller chez la marquise de Boufflers où avaient lieu les répétitions. Il ne put la refuser et, quoique sa femme le désapprouvât, disant que je n'avais pas besoin d'aller à une si mauvaise école, que je serais déjà assez vaurien sans cela, il ne voulut pas se rétracter après s'être engagé. C'est ainsi que je fus admis dans ce monde aimable et élégant et que je m'y liai avec les trois sœurs Boufflers, Chimay, Bassompierre, le comte de Sainte-Croix et tous ceux que j'ai déjà nommés.

La facilité que j'avais à apprendre des vers fut pour moi un mérite dans une société composée des meilleurs poètes du siècle. On imagina de faire jour *Nanine*[1] par les enfants. La petite Boufflers, depuis madame de Boisgelin, joua Nanine, mademoiselle Alliot joua la baronne, et je trouvai moyen de faire offrir le rôle de la marquise à mademoiselle de Lusancy, après avoir déterminé son père, ce qui était encore plus diffi-

1. Comédie de Voltaire.

cile, à permettre qu'elle acceptât. A cette occasion, la marquise de Boufflers fit une visite à madame de Bercheny, elle loua sa voix et sa taille et, par cette démarche, la décida à donner aussi son assentiment. Madame de Bercheny fut invitée à assister à toutes les répétitions et même à y envoyer sa sœur, que le roi Stanislas n'avait même jamais osé recevoir à la cour, tant elle y eût été ridicule.

Ce fut vers la fin de cet hiver, que le feu prit à l'aile gauche du château où nous logions. Beaucoup d'effets furent brûlés ou plutôt volés. Pour dédommager un homme qu'il estimait et aimait, le roi loua une maison sur la Place Neuve, où nous nous installâmes en attendant que le château incendié fût redevenu habitable. On décida que le comte, la comtesse et leurs deux filles aînées iraient passer l'été à Lusancy avec le chevalier. Mesdemoiselles de Wiett et de Lusancy, l'abbé Leconte et moi devions rester à Lunéville, pour surveiller les réparations du château et en disposer les appartements. Mademoiselle de Wiett devait être la couturière, le prieur le tapissier, et mademoiselle de Lusancy et moi, nous devions leur servir d'aides.

L'hiver précédent avait été fort gai pour moi ; les répétitions des comédies, les bals masqués m'avaient donné des occasions de faire des connaissances que je tenais à cultiver. Comme on se couchait de très bonne heure à la maison, j'avais trouvé moyen de desceller un des barreaux de fer de ma fenêtre au rez-de-chaussée, et quand tout le monde était couché, j'allais parader chez mes nouveaux amis. Une de nos voisines surtout m'attirait, chez qui, presque tous les soirs, on me voyait apparaître. L'attachement qu'elle avait pris pour M. de Beaufort, jeune officier des gardes lorraines, lui fit trouver bientôt mes visites importunes ; elle chercha à s'y dérober et, à cet effet, me conseilla de prendre dans la maison de M. de Bercheny, ce que je ne pouvais chercher dehors sans me compromettre. Elle leva mes scrupules, me montra les facilités que j'avais, me rappela plusieurs circonstances que j'avais cru ne pas devoir mettre à profit, et me décida enfin à suivre une affaire à laquelle ma conscience répugnait, mais dont mon âge et une préférence très marquée me faisaient désirer depuis longtemps le succès.

Nous ne nous apprîmes rien, mademoiselle de Lusancy et moi, en nous disant que nous nous aimions. Mais nous ne nous l'étions jamais dit, et cet aveu réciproque fut suivi d'un baiser bien tendre, que nous répétions toutes les fois que nous étions seuls. Cette caresse innocente fut aperçue dans une glace par mademoiselle de Wiett ; elle s'alarma des conséquences, et après avoir tenu conseil avec le prieur, il fut décidé que le meilleur moyen de couper court à ces tentatives d'émancipation était de nous traiter en enfants, et de donner le fouet à chacun de nous dans nos chambres. J'avais quinze ans, Adélaïde quatorze. Nous dûmes néanmoins subir l'humiliation de ce châtiment. Mais il eut un effet précisément contraire à ce qu'avaient espéré nos juges. L'idée d'avoir été punis l'un pour l'autre augmenta notre attachement et, en commençant à nous observer davantage, nous cherchâmes naturellement les occasions d'être seuls. On peut croire qu'elles se présentèrent souvent pendant le cours d'un été employé à meubler et à arranger une vaste maison.

Le comte et sa famille revinrent en automne, et s'établirent dans l'aile du château qu'ils habitaient avant l'incendie. Les distributions en avaient été un peu changées. Un corridor, fermé par une seule porte, desservait les chambres de mademoiselle de Wiett et des trois demoiselles de Bercheny, et une espèce de lingerie où logeaient des femmes de chambre. De l'autre côté, on avait fait un logement pour l'aîné des fils, et pour sa femme s'il se mariait, et, dans le double, trois chambres entrant l'une dans l'autre pour le chevalier, le prieur et moi.

Un jour, mademoiselle de Lusancy étant dans la lingerie, entendit du bruit dans la chambre de sa tante. Elle regarda par une fausse porte, dont on avait fait une armoire, et vit clairement le prieur donnant une leçon de physique expérimentale à la vieille tante. Elle s'empressa de me faire part de sa découverte, et je résolus aussitôt d'en tirer parti pour me donner plus de liberté. J'étais quelquefois sorti la nuit de ma chambre, tantôt sans quitter la maison, tantôt pour aller au bal masqué ou à quelque joyeux souper, mais toujours avec la crainte d'être surpris par le prieur, sinon par le suisse qui était dans mes intérêts et m'avait promis de ne s'apercevoir

de rien, pourvu que je ne sortisse pas par la porte. Depuis la découverte de mademoiselle de Lusancy, je me gênai moins ; j'affectai même de faire du bruit en traversant la chambre du prieur. Un soir, il m'entendit et m'interrogea pour savoir où j'allais. Je lui répondis que j'allais au bal. Il voulut se fâcher, me demanda si j'étais fou. Je lui objectai que, n'ayant pas, dans la maison, les mêmes ressources que lui, j'étais obligé de passer par une fenêtre pour aller les chercher. Il se troubla, je m'assis sur son lit et lui promis discrétion en sollicitant son indulgence. Le marché fut conclu, et il fut religieusement rempli de part et d'autre.

***

L'hiver fut très gai. Il y eut beaucoup de bals à la cour et chez le vieux marquis du Chastelet. Outre les comédies de société qui furent jouées par madame de Boufflers, d'autres personnes de second ordre en jouèrent aussi. J'allais souvent aux répétitions. Je sortais seul, en disant seulement où j'allais, et en tout j'étais très heureux. C'est durant cet hiver (1756) que je me suis enivré pour la première fois à un goûter chez M. S..., avec du vin de muscat, ce qui m'a laissé un grand éloignement pour les vins doux.

A la fin du carnaval, je me brouillai avec mademoiselle de Lusancy. Je vis que je devais la plus grande partie de sa tendresse à la vivacité de ses sens et qu'elle s'attachait plus aux choses qu'aux personnes. Cela s'accordait si peu avec l'idée que je m'étais faite du sentiment, et me laissait voir tant de dangers dans la suite d'une liaison qui, au milieu de sa plus grande ivresse, m'avait toujours laissé une sensation de répugnance et de remords, que je rompis absolument, sans rien changer à ma conduite extérieure, qui avait toujours été très décente, et me livrai à mes goûts avec d'autant moins de réserve que le prieur avait perdu le droit de les censurer. J'éprouvai à cet égard une petite mortification.

Il y avait parmi la société de second ordre qui jouait la comédie une très jolie personne, fille du garde de l'orangerie du Roi. Je fis l'empressé auprès d'elle ; elle sembla recevoir assez bien mes soins, et je hasardai à lui écrire une belle

lettre pleine de tendresse et, sûrement, bien ridicule. C'était la première fois que j'écrivais en ce genre et j'en attendais le plus heureux succès, lorsque, le surlendemain, étant au manège je vis chacun de ceux qui étaient à cheval avec moi tirer une lettre de sa poche, et je reconnus une copie de la mienne. Tous n'étaient pas dans le secret de l'auteur de la lettre, mais tous se réunissaient pour la trouver ridicule. Je n'eus d'autre parti à prendre, pour échapper aux railleries que je méritais si bien, qu'à demander aussi une copie de cette fatale lettre et de faire semblant de rire aux dépens du sot qui l'avait écrite. J'ai su depuis qu'un de ceux qui montaient à cheval avec moi était l'amant favorisé de la belle et qu'elle lui avait fait le sacrifice de la lettre, dont il avait fait l'usage que je viens de dire, pour dégoûter les rivaux qui auraient pu être attirés par la mine jolie et coquette de sa belle.

L'année 1757, qui s'ouvrit par la tentative d'assassinat de Damiens sur la personne du roi Louis XV, vit aussi se généraliser la guerre de l'Angleterre contre la France. M. de la Galissonnière avait battu l'escadre anglaise, commandée par l'amiral Byng ; la prise de Mahon par le maréchal de Richelieu avait été la conséquence et la suite de cette bataille. La cour de Versailles venait de conclure un traité d'alliance avec l'Impératrice-Reine. En vertu de ce traité, la France devait fournir vingt-quatre mille hommes à l'Autriche, pour marcher contre le roi de Prusse, qui s'était allié aux Anglais et était entré en Saxe, dont il s'était emparé. Je ne rappelle ces grands événements politiques et militaires que pour fixer, mes enfants, vos idées sur les époques. Le prince de Soubise fut nommé pour commander ces vingt-quatre mille hommes, et tout ce qui avait du crédit l'employait à faire partie de cette armée. Depuis la disgrâce du comte d'Argenson, ministre de la guerre[1] et ami du comte de Bercheny, le crédit de ce dernier était diminué. Malgré ses démarches, il ne put obtenir que le régiment de son fils fût désigné pour aller à l'ennemi. En revanche, et comme il me l'annonça bientôt, il obtint pour moi l'agrément d'y acheter une compagnie.

Au commencement de cette année, le maréchal d'Estrées

1. Il avait succombé en 1758 à l'inimitié de madame de Pompadour.

alla porter à Vienne la ratification du traité de Versailles et prendre avec cette cour des arrangements pour la campagne. Le résultat de sa négociation fut qu'indépendamment des vingt-quatre mille hommes prescrits par le traité, la France en enverrait soixante mille sur le Bas-Rhin, qui attaqueraient les possessions prussiennes en Westphalie et pénétreraient ensuite dans le pays de Hanovre pendant que l'armée de Soubise s'emparerait de la Hesse. Le maréchal d'Estrées devait les commander. Lorsqu'en allant à Vienne il avait passé par Lunéville, le comte de Bercheny lui avait demandé de s'entremettre pour obtenir, à la faveur de l'alliance conclue entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, la levée de la proscription dont il était frappé ainsi que sa famille et qui datait du temps de l'empereur Joseph I[er]. Le maréchal plaida chaleureusement cette cause auprès de Marie-Thérèse. La grâce des proscrits lui fut accordée, sous la seule réserve qu'elle ne leur donnait aucun droit sur leurs biens qui avaient été confisqués, soit au profit de la couronne, soit au profit des particuliers. Même avec cette réserve, la grâce était une chose heureuse pour le comte de Bercheny. Un autre bonheur suivit celui-là. Il fut nommé lieutenant général et pourvu d'un commandement dans l'armée d'Estrées. Le régiment de son nom, que commandait son fils, fut désigné en même temps pour faire partie de l'armée de Soubise. On décida qu'un premier détachement partirait au printemps, et que le reste suivrait dès que les effectifs seraient au complet. C'est au commencement du carême de cette année que le comte de Bercheny me fit venir un matin dans son cabinet.

— *Fiam,* me dit-il, je vous ai élevé comme mes enfants ; je n'ai mis aucune différence entre eux et vous ; vous avez répondu à mes soins: mais il me reste à vous mettre à portée de faire votre chemin d'une manière digne de votre naissance. Dans ce but, je viens d'obtenir pour vous l'agrément d'acheter une compagnie dans le régiment de mon fils. En vous donnant des appointements suffisants pour vivre, elle vous mettra à même de vous faire connaître à la guerre qui vient de commencer. J'ai payé cette compagnie dix mille florins pour vous et, comme j'ai six enfants à qui je suis comptable de ce que je puis avoir amassé de biens, si nous vivez, vous me

rendrez peu à peu cette somme sur les économies de la campagne. Si je vous perds, quelque considérable qu'elle soit en raison de ma fortune, elle sera toutefois ce que je regretterai le moins.

Il m'embrassa après ce discours, et, en me remettant mon brevet, il ajouta :

— Je veux vous mener moi-même au régiment de mon fils, et vous recommander aux officiers qui ont fait la guerre sous mes ordres. Suivez leurs avis, profitez de leurs exemples, vivez dans la crainte de Dieu, soyez obéissant et subordonné à vos supérieurs, doux et complaisant pour vos égaux, et juste envers vos inférieurs; donnez-leur l'exemple du courage et de la bonne conduite. Enfin, *Fiam*, montrez-vous digne du sang que d'illustres ancêtres vous ont transmis, soyez toujours un *igaż magyar* (véritable Hongrois), et un *vitez katena* (brave hussard).

La joie d'avoir une compagnie à moi, le plaisir d'aller au régiment, de ne plus avoir de maîtres, de ne plus dépendre enfin, me fit oublier facilement les amusements que j'avais à Lunéville. J'attendis avec la plus vive impatience le moment fixé pour aller à Vaucouleurs, où le régiment de Bercheny était en garnison. Jusqu'alors je n'y avais fait que de rares apparitions, une fois pour me faire recevoir officier, et une autre fois au camp de Richemont, près de Metz. Ces voyages m'avaient inspiré le goût le plus vif pour mon métier, et pouvoir m'y livrer uniquement était l'objet de mes vœux les plus ardents. Enfin, le jour du départ tant désiré arriva et je ne regrettai pas de ne pas me trouver à la noce du comte de Bercheny avec mademoiselle de Baye, qui devait se faire après Pâques. Je ne songeais qu'au plaisir de monter à cheval, de manœuvrer, d'exercer mes recrues, enfin de me livrer aux devoirs de mon état, afin de pouvoir me distinguer à la guerre. Je me trouvais très heureux d'être capitaine à dix-sept ans ; mais je sentais que ce ne devait être qu'un acheminement à de nouveaux grades, et comme, à cette époque, tout s'achetait dans le militaire et que je n'avais rien, je me disais qu'il fallait ou me faire tuer, ou me faire assez remarquer pour qu'on s'écartât de la règle pour m'avancer, et qu'en attendant d'avoir de l'expérience je devais y suppléer par beaucoup

d'activité, et être toujours le premier partout. Ce principe, dont je me suis departi le moins possible dans ma vie, a été un des grands moyens de fortune que j'ai eus. Je vous recommande, mes enfants, l'activité comme la qualité qui convient le mieux à la jeunesse, la seule qui supplée à l'expérience et qui la fait plutôt acquérir, enfin celle qui inspire le moins de jalousie parce qu'il dépend de chacun de l'avoir et celle qui excite le plus souvent des louanges, parce qu'elle semble avoir moins de mérite.

Nous partîmes de Lunéville au commencement d'avril, et nous allâmes à Commercy, dont le comte de Bercheny était gouverneur. Nous y passâmes deux jours qui me parurent bien longs, et enfin nous arrivâmes à Vaucouleurs, où le régiment était réuni pour choisir le détachement qui devait rejoindre l'armée à la fin du mois. Le lendemain de notre arrivée, le major de Wiett me reçut capitaine en présence du comte de Bercheny le père. Le fils, mon colonel, était à Paris pour son mariage. Je me plaçai à la tête de ma compagnie, et, quand tous les officiers furent réunis autour de leur général, il leur demanda pour moi leur amitié, en m'exhortant à suivre leurs avis, à me laisser conduire par leur expérience, à imiter leur bravoure et à tâcher d'acquérir leurs talents militaires.

Il retourna coucher à Commercy, et moi je conduisis ma compagnie à Rigny-la-Salle, où était mon quartier. Dès le lendemain, je me livrai tout entier à mon métier. Je passais mes matinées aux écuries, et le reste de la journée à monter les jeunes chevaux, à faire faire l'exercice aux recrues, à connaître tous mes hussards par leur nom. Le soir, je me retirais de bonne heure, pour être le matin le premier à tout. Ce genre de vie, si différent de celui que j'avais mené jusqu'alors, au lieu de me paraître insipide et monotone, avait pour moi tout l'attrait du piquant de la nouveauté. Enfin, au mois de mai, nous reçûmes l'ordre de partir pour l'armée du Bas-Rhin. Ce me fut une grande joie. J'allai à Lunéville prendre congé des dames. Le comte de Bercheny était déjà parti pour l'armée. Son fils aîné l'y avait devancé. Le plus jeune et M. Hégenet de Wiett lui servaient d'aides de camp. L'abbé Leconte était à la fois aumônier du père et gouverneur des fils.

Revenu à Vaucouleurs, je me disposai à partir. Marcher avec un régiment était encore pour moi une chose toute nouvelle; mon activité se plaisait à tous les détails minutieux de la marche, de l'étape, du fourrage. Les vieux officiers avaient bonne idée d'un jeune homme qui n'était pas paresseux et qui se chargeait avec plaisir de leurs corvées[1].



De retour à Giessen, j'avais rapporté de mon voyage à Paris une espèce de fatuité qui contrastait avec ma figure et mon métier de hussard et qu'augmentait un peu d'argent que j'avais encore. Bien traité par mes chefs, jouissant de beaucoup de considération dans la garnison, j'ambitionnai des succès d'un autre genre et j'offris mes hommages à une jolie demoiselle, à qui un capitaine d'infanterie faisait la cour. Il était d'une belle figure, fort amoureux, et elle paraissait recevoir ses soins avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de coquetterie. Il y avait de la folie à vouloir le supplanter; mais cela ne m'empêcha pas de le tenter. Je profitai de l'avantage que j'avais de parler l'allemand, pour exciter la jalousie de son attentif, en lui parlant à elle la langue qu'elle préférait, ce qui le mettait en fureur. Je ne manquai pas l'occasion de dire à la belle beaucoup de mal de la jalousie, et, m'étant assuré que son galant avait toujours été respectueux, je voulus décider la chose pour lui ou pour moi.

Je feignis de la tristesse, du chagrin. Lorsqu'elle m'en demandait la cause, je me contentais de soupirer; je me fis l'ami d'une de ses cousines que des petits présents de peu de valeur m'avaient rendue favorable et que j'entretenais sans cesse de ma passion, bien sûr qu'elle répéterait mes propos. Bientôt je crus m'apercevoir que ma belle balançait entre le

1. Nous passons quelques pages où le comte Esterhazy raconte sa première campagne et comment sa conduite lui valut la faveur de son général, le comte de Broglie. Après la campagne, et tandis que ses parents d'Autriche s'efforçaient d'obtenir de Marie-Thérèse la levée de la proscription qui pesait encore sur lui, il alla à Paris, d'où il revint à Giessen, petite ville de la Hesse-Darmstadt, où se trouvait son régiment.

fantassin et moi. J'essayai alors de la décider en ma faveur en frappant un grand coup. Je demandai à mon général, M. de Blaisel, la permission d'aller en détachement du côté de Lambach, et de tenter d'enlever un poste ennemi que je savais un peu exposé. Il me le permit et donna des ordres pour que je partisse le soir, les portes fermées. Je courus chez la demoiselle, dont le père était ennemi mortel des Français et soupçonné de donner aux ennemis toutes les nouvelles qu'il pouvait se procurer. Je lui confiai le secret de mon expédition en lui disant que si je n'étais pas aimé d'elle, j'aimais mieux mourir, qu'elle n'avait qu'un mot à dire à son père, que mon détachement étant découvert serait battu et que, décidé à ne pas me laisser prendre ni à m'enfuir, je me consolerais si j'étais tué en pensant que c'était par elle. Mais j'ajoutai qu'ayant une si belle occasion de se défaire de mes importunités, si elle me gardait le secret, je croirais qu'elle ne rejetait pas mes vœux et qu'elle était disposée à me préférer à mon rival.

Elle fut flattée de ma confiance et touchée de la vivacité de mes sentiments. L'après-midi, j'évitai de m'approcher d'elle et, à l'heure dite, je me mis en route. Mon détachement fut heureux : je pris une partie du poste ; je ramenai une douzaine de prisonniers et plusieurs chevaux. J'eus soin de passer sous ses fenêtres avec ma prise, et je l'aperçus derrière un rideau avec un air satisfait. Le fer était chaud, je le battis et, quelques jours après, pour éviter qu'on ne nous découvrît, je la priai de ménager un peu et de traiter moins mal le rival dont j'avais été si jaloux.

La vie que je menais à Giessen était charmante, et j'aurais attendu l'ouverture de la campagne d'une manière très agréable si la fureur du jeu ne m'avait gagné. On jouait un jeu d'enfer chez les *Fräulein* de Bousek et, quoique mon amie s'opposât à ce que j'allasse dans cette maison, l'amour du jeu ou plutôt l'amour de l'argent m'y conduisit souvent. D'abord la fortune m'avait été favorable ; ensuite elle m'avait moins bien traité ; mais tout était encore assez bien compensé, et il n'y avait pas beaucoup de différence de la perte au gain, quand une fois je jouai avec un tel malheur qu'après avoir épuisé ce que j'avais d'argent chez moi, je perdis près de mille louis sur parole.

Ce ne fut que le lendemain que je sentis toute l'horreur de ma situation. Pour comble de malheur, la garnison partait pour faire le siège de Dillenbourg; heureusement, elle ne se sépara pas et mes créanciers partirent avec moi, ce qui n'était pas pour alléger mes angoisses. Il s'en fallait de plus de vingt mille francs que je n'eusse un sol. L'idée de me brûler la cervelle fut celle qui me vint en tête, et je chargeai mes pistolets avec une tranquillité apparente, qui n'était que l'effet du plus affreux désespoir. L'idée de ma mère et de ma sœur vint subitement à ma pensée. Je me représentai la douleur qu'elles éprouveraient en apprenant mes fautes et mon crime. En même temps, je compris que ma mort ne paierait personne et que ma mémoire n'en serait pas moins flétrie. Dans cette détresse, je résolus d'aller trouver le comte de Bercheny, mon colonel, de tout lui avouer et de lui demander la permission de vendre ma compagnie achetée dix mille francs quand elle n'était que de vingt-cinq chevaux et qui en comptait maintenant soixante-quinze. Mes dettes ainsi payées, je pourrais, en changeant de nom, aller m'engager, trouver peut-être le moyen de me distinguer sous le mousquet et d'arriver à la fortune.

Cette idée me parut un trait de lumière. Je sortis gaiement de ma chambre, afin d'aller demander du temps à mes créanciers, et convaincu que dans peu je serais à même de les payer. Mais alors m'apparurent les difficultés de mon projet. Mon colonel pouvait me punir pour avoir joué, réduire ceux qui m'avaient gagné au paiement fixé par le Tribunal des Maréchaux de France, paiement qui ne peut dépasser cent pistoles, m'empêcher de faire la campagne et me refuser la permission de vendre ma compagnie. Regrettant presque ma résolution désespérée du matin, j'étais resté sur la place n'ayant pour toute fortune qu'un double louis, qui m'avait été payé pour mes appointements en quittant Giessen. Un officier à qui je devais vint à passer; il me demanda ce que je faisais; je lui contai ma position et mon malheur.

— C'est dommage, — dit-il, — qu'il ne te reste que cela; on joue au café un jeu superbe, tout argent comptant. Viens; qui sait? le diable n'est-il pas toujours à la portée d'un pauvre homme?

Je me laissai conduire machinalement en maudissant le jeu, les cartes, et ceux qui les avaient inventées. En entrant au café, je jetai mon double-louis sur le billard où on jouait au trente et quarante. Je me mis dans un coin sur un vieux fauteuil. Je gagnai, je fis paroli. On me demanda si je voulais tenir la main, j'acceptai. Presque tous ceux qui étaient à cette table étaient ceux à qui je devais. Je tins tout; je passai plusieurs fois; et à la fin de la main, je me trouvai quitte avec tout le monde et plus de soixante louis devant moi. Je fus aussi accablé de mon bonheur que je l'avais été de ma mauvaise fortune, mais dans ma première situation, chaque instant l'avait aggravée, au lieu que dans l'état où je me trouvais en sortant de la maison, chaque moment qui me rendait à moi-même me faisait sentir mon existence d'une manière agréable, ainsi qu'un homme qui se retrouve à terre après avoir échappé à un naufrage. Une fois revenu à moi-même, je m'engageai, serment que j'ai tenu, à ne jamais jouer sur parole, et à ne risquer que l'argent que j'avais chez moi.

L'hiver de 1762 ne ressembla guère au précédent. Autant le premier avait été actif, autant celui-ci fut insipide. Je me livrai à l'étude, je pris des leçons de géométrie et de langue anglaise. Pendant ce temps, le colonel de Bercheny eut la petite vérole à Mulhouse, où il était, avec une partie de son régiment, aux ordres de M. de Chabot[1]. Dès que je le sus malade, j'y courus et il expira dans mes bras. Mon premier mouvement fut d'envoyer un courrier à M. le comte de Choiseul[2], que je ne connaissais pas, afin de demander le régiment pour le chevalier de Bercheny. J'ajoutai que, quoiqu'il ne fût encore que capitaine, je servirais avec plaisir sous lui, trop heureux de prouver par là, ma reconnaissance au maréchal[3] son père, à qui je devais tant. Cette lettre fit le meilleur effet. Le ministre me répondit que le roi avait signé la

1. Le maréchal de camp, comte de Chabot, qui devint plus tard lieutenant général et duc de Rohan-Chabot.

2. D'abord ministre des affaires étrangères, il venait de remplacer à la guerre le maréchal de Belle-Isle mort en 1761. Il était lieutenant général et fut nommé peu après duc et pair.

3. Le comte Esterhazy ne se vante pas en rappelant cette démarche qui lui fait honneur. Voici la lettre qu'au lendemain de la mort du colonel de Bercheny, il écrivait à Choiseul : « J'étais venu le voir de Göttingen. Je suis arrivé pour le

nomination du chevalier, mais que Sa Majesté, en même temps, m'avait nommé colonel en second de la Légion royale, en attendant qu'il se présentât une occasion de me placer plus convenablement et selon mes vues.

Au commencement de l'automne, et même pendant la campagne, j'avais reçu plusieurs lettres de ma tante, la princesse Esterhazy, née Lunati-Visconti, femme du chef de notre famille, habitant l'Autriche. Elle me proposait de venir à Vienne, où son mari, qui me voulait du bien, était fort malade. J'en avais parlé au comte de Broglie[1] qui m'avait dit que son frère, ayant l'intention de me placer à Göttingen, où j'aurais un bon traitement, il fallait commencer par y aller et que si, comme tout semblait l'annoncer, il n'y avait rien à faire cet hiver dans cette ville, qui était dans un état de défense infiniment supérieur à celui de l'année précédente, il me ferait avoir un congé de cinq mois pendant lequel je jouirais de mon traitement. Depuis ce temps-là, il avait été exilé, ainsi que son frère. Je m'étais adressé en vain à M. de Muy[2] qui commandait l'armée. La mort du colonel de Bercheny m'avait fait oublier ma demande, lorsqu'à la fin de février, au moment où j'y pensais le moins, je reçus mon congé pour aller à Vienne.

COMTE VALENTIN ESTERHAZY

(La fin prochainement.)

voir expirer. Bien loin de vous demander le régiment pour moi, je vous demande de l'accorder au chevalier frère du mort. Il était mon ancien capitaine. On lui a fait un passe-droit en me faisant colonel. Je ne ferai aucune difficulté de servir sous lui, trop heureux si je puis prouver par là la reconnaissance dont je suis pénétré pour la maison de Bercheny, en ayant reçu autant de bienfaits. Je vous demande cette grâce avec beaucoup plus d'ardeur que je ne le ferais pour moi-même et j'ose me flatter que le chevalier de Bercheny remplira fort bien ce dont il sera chargé, son intelligence et sa volonté étant au-dessus de son âge. » (*Archives de la Guerre*).

1. Frère du maréchal, duc de Broglie, sous les ordres duquel il exerça un commandement pendant la guerre de Sept-Ans. Il avait été ambassadeur en Pologne. On sait qu'il dirigea plus tard la diplomatie secrète de Louis XV. De nos jours, son descendant, l'éminent duc de Broglie, a mis son rôle en lumière dans le beau livre : *le Secret du Roi.*

2. De Félix, comte de Muy, alors lieutenant général, ministre de la guerre et maréchal de France sous Louis XVI.

LE SERPENT NOIR[1]

II

Après quelques jours de visites utiles dans nos entrepôts de goémon, dans nos fabriques d'iode et de soude, je remisai mon automobile à Vannes, et j'allai m'embarquer sur le petit vapeur qui mène du continent à Belle-Ile. Mieux instruit des relations que madame Élisabeth cultive, j'étais devenu fort amoureux de son influence, qui eût servi mes desseins ordinaires.

Chacun aime à sa façon. Les uns admirent la beauté. Les autres convoitent les plaisirs voluptueux. Ceux-ci goûtent les malices de l'esprit. Ceux-là prisent l'élégance audacieuse ou raffinée. Moi, j'adore la puissance discrète qu'une femme a su conquérir et qu'elle détient. Autrement dit, mes hommages s'adressent à la science diplomatique des courtisanes ou des mondaines.

La beauté d'un corps me satisfait un instant comme celle d'une estampe, voilà tout. Je passe et j'emporte un souvenir agréable, mais fugitif. Pour la volupté, j'en achète chez les marchandes de cette denrée, d'autant meilleure, à mon goût, qu'elle est du commun. Les malices de l'esprit me paraissent, en général, assez pauvres, et je n'approuve pas la méchanceté des calomnies inutiles : c'est du temps perdu que de juger

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

ses contemporains; et il faut être bien sottement vaniteux pour se croire équitable. A l'élégance je n'attribue qu'une valeur accessoire.

Trois passions qui, de vingt à quarante ans, troublèrent ma vie furent exclusivement suscitées par des femmes souveraines dans leurs milieux. J'ai sincèrement aimé la fille d'un adjoint au maire. Il me procura le monopole de quelques fournitures municipales. Elle est ma femme. J'ai fait deux ou trois bêtises, pour Clarisse Gaby, la comédienne de l'Odéon, chez qui j'ai rencontré le baron Vogt. La charmante fille! Et quel entregent! Vogt a pris cinq cent mille francs d'actions émises par notre Compagnie, et j'ai touché une jolie commission sur l'affaire. Clarisse eut ses épingles, car j'étais fou d'elle. Enfin, j'ai été l'assidu de madame Rachel Rosenthal, qui mourut si tragiquement, l'année dernière, quand son automobile eut fait panache, non loin de Bourges. Toutes trois me témoignèrent de ces affections indiscutables que les résultats, au moins, consacrent.

Vous souriez? Vous avez tort... Vous avez tort. Pourquoi juger moins noble l'amour qui crée une énergie, fût-elle sous la forme d'une affaire? Pourquoi lui préférer la passion stérile en idées, le triomphe tout nu d'un sentiment obscur, et, après tout, animal? Pourquoi est-il plus généreux de trahir l'ami dont nous persuadons la femme, si nous le faisons afin de contenter uniquement nos instincts naturels; et pourquoi est-il moins généreux de le trahir si, de là, nous tirons un moyen d'assurer notre action sur les hommes? Après chacun de mes amours, je me suis trouvé en meilleur état d'augmenter mes entreprises, qui fournissent à beaucoup de pauvres un travail rémunérateur et les dégagent de la misère. J'accomplis un bien dont se soucie peu celui qui s'en tient aux satisfactions désintéressées d'un adultère romanesque, par exemple.

Moi, je cherche à m'accroître. Je veux étendre ma vie par delà les vues de la myopie publique. Ainsi, lorsque je faisais la cour à ma fiancée, ni son visage clair, ni son rire sain, ni sa promptitude à gesticuler, ni sa parole sérieuse et probe ne me déterminèrent, mais plutôt les opinions de son entourage, le bon sens de ses parents, la philosophie docte et

positive d'un parrain à héritage, les empressements de toute une société bourgeoise qui se groupait autour du magistrat municipal, réputé pour l'excellence de son flair financier. Ces divers personnages me semblaient faire partie de la jeune fille autant que ses mérites personnels, puisque sa volonté, secourue par un caractère affable, avait su les rendre dociles à ses fantaisies. Ils appartenaient à sa substance et à son esprit; ils étaient de sa nature ; ils en étaient pour ainsi dire les modalités et comme les adjectifs ; leurs vigueurs, dont je savais maîtresse sa vertu, me décidèrent autant que ses charmes.

De même, en Clarisse Gaby, j'adorai le pouvoir des gazetiers, l'influence des artistes, la souveraineté des millionnaires que subjuguaient sa malice, sa prestesse, l'harmonie de sa chair toujours adolescente et de ses toilettes savamment élues. Le baron Vogt n'était pas moins attirant que les mains comédiennes de notre amie. Il dépendait un peu d'elle comme ces membres délicats et animés. Si jolis que fussent les yeux divinateurs de Clarisse, je les aimai pour l'adresse qu'ils avaient eue de prévoir les âmes des chroniqueurs, d'après leurs physionomies, afin que, choyant leurs vices essentiels, elle les obligeât, en retour, à mieux affermir sa gloire d'actrice, comme les millionnaires pourvoyaient à son luxe, comme les peintres et les sculpteurs meublaient sa galerie déjà célèbre, demain opulente, comme les auteurs écrivaient leurs pièces avec la seule intention de mettre en saillie ses talents particuliers, en des rôles victorieux.

Certes, madame Rachel Rosenthal m'a fort séduit par les splendeurs orientales de sa carnation mate, par ses nonchalances de sultane coquette, par le langage alliciant de ses regards profonds aux lourdes paupières bistrées, par ses paroles indolentes, mais riches de littérature, de philosophie, qu'elle s'assimilait et propageait sans prétention. Néanmoins les princes de la science, les jeunes docteurs qui fréquentaient chez elle, et qui aidèrent tant au succès de l'Iode Guichardot, me parurent toujours des facultés de son intelligence large. Et cette intelligence, exprimée par la bouche de Rachel ou commentée par les discours de ses amis, fut la vertu dont je me sentais féru complètement. Au total, quand j'aime un être, je ne sépare pas sa personne physique de sa puissance. J'avouerai

même que cette puissance sur les hommes est la qualité dont je m'éprends surtout, car elle prouve la souplesse avisée du caractère et le discernement, outre les forces attractives de la beauté. Sans doute celles-ci me paraissent-elles indispensables, par surcroît.

Madame Élisabeth La Revellière possède justement, ainsi que sa belle-mère, cette souveraineté. Je puis dire que jamais un sentiment aussi vif n'avait ému mon être raisonnable et sensible. Obtenir une force sociale de cette valeur, et dans l'écrin d'une pareille magnificence corporelle, cela m'eût permis de porter un bon jugement sur mon flair, ma mentalité, mes tactiques. Aussi, j'affrontai joyeusement la brise dure qui soulevait la houle. Je laissais un Quiberon sablonneux, rempli de baigneurs vulgaires et qu'empestait le parfum d'huile frite dans les confiseries de sardines. J'allais vers une Thulé d'opéra, une île de rêve à peine perceptible, là-bas, derrière un voile de brumes brillantes. Elle semblait suspendue parmi les vapeurs du ciel au-dessus des eaux toutes embues elles-mêmes. Les grandes lames accourues du large formaient, sur le fond du détroit, un ressac qui haussait dans les airs notre bateau toussant et haletant par tous les organes de sa machine. pour le précipiter ensuite dans les vallées liquides, entre les cascades qui roulaient sa quille, le penchaient à tribord contre les écumes bouillonnantes, le rejetaient à bâbord dans les vertes concavités des flots.

En dépit de la migraine marine qui déjà m'alourdissait le front, je m'enorgueillissais de mon équilibre sur la passerelle dont les barres touchaient parfois, à droite ou à gauche, la crête des grosses vagues fendues par la proue. Il me séduisait de venir sur le vaisseau des légendes, par la mer terrible, vers ce mirage d'île où dormait à cette heure, probablement, la princesse de mes espoirs. Je me rappelai les métaphores que mes anciens camarades symbolistes et décadents avaient mises en vers libres, au quartier latin. Puis je m'amusai à me croire le Hollandais volant du *Vaisseau Fantôme*. Bien qu'elle grandît progressivement à mes yeux, la longue silhouette de Belle-Ile demeurait trouble dans ses vapeurs blanches et rousses tout illuminées de soleil, comme les écumes de l'Océan, comme la voile brune gonflée à l'avant d'une lourde barque noire que

cahotait la houle. A mesure que nous approchions, d'autres canots pareils apparurent nombreux.

La mer charriait une flottille d'épais bateaux noirs numérotés en blanc, et que poussaient mal les souffles enflant les misaines tannées, semblables à du cuir. A travers les brumes diaphanes il s'en profilait d'autres et d'autres, qui chevauchaient les flots successifs, qui grimpaient sur leurs cimes mousseuses, qui descendaient avec eux, repoussaient du poitrail la résistance des eaux creuses. Rien n'avait dû modifier les formes de ces nefs depuis les temps reculés du moyen âge. Je m'imagine que les Normands avaient, sur de petits bâtiments identiques, exploré les anses et les criques de l'Océan, afin de pénétrer les estuaires des fleuves et de remonter jusqu'aux villes riches. Notre steamer côtoya l'une de ces embarcations. Je pus à loisir examiner les faces rasées des pêcheurs, leurs mines rudes et saures, leurs grimaces invétérées sous les assauts du grand soleil, du vent et de la pluie. Avec le béret, deux portaient encore de longs cheveux blancs. Plus sombres que le reste de l'étoffe décolorée par les lessives, des morceaux neufs étaient cousus dans leurs courts surcots de toile marron. Dix maniaient d'énormes rames aussi longues que leurs mâts et qui frappaient lentement les ondes. A la barre, le patron se tenait taciturne, emprunté vraiment au tableau de tel vieux peintre qui fixa les traits des peuples anciens.

Quand, à travers les vapeurs moins denses, la terre se révéla tout entière, allongée dans l'écume de l'Océan, la distance d'émeraude et d'argent liquide ne tarda plus à se rétrécir. Bientôt nous distinguâmes les cubes éclairés des maisons. Puis une ligne de sapins majestueux se dessina nettement au sommet d'un plateau. Blanches, en bas, deux tourelles élevaient leurs phares au bout des môles : ils embrassaient le port empli de ces lourdes barques. Les mâts innombrables cachaient presque les maisons de la cité maritime, les cheminées jaunes des vapeurs amarrés le long des quais, les roches où s'érigent les remparts angulaires de la citadelle.

Et de mêmes barques en foule se dirigeaient là. Notre hélice rejetait sur elles les flocons du remous que son mouvement produisait. Nous ralentîmes l'allure pour ne pas heur-

ter leurs avirons lents, leurs coques sans beauprés, ni les basses vergues de leurs voiles pesantes. Dans chacune je reconnaissais les types entrevus parmi les pèlerins de Sainte-Anne-d'Auray, ces figures d'autrefois, ces visages glabres des croisades, ces têtes de routiers historiques à qui manquait seulement la cotte de mailles par-dessus les courtes camisoles couleur de buffleteries.

Au moment de pénétrer dans le port, les voiles brunes s'abattaient le long des mâts. Toute cette flotte du moyen âge s'entassait au cœur du Palais, ville pareille à celles de Flandre que Vauban fortifia pour les mousquetaires du XVIIe siècle. Ces matelots du XIVe envahirent la petite cité plantée d'arbres en ligne le long du canal. Je débarquai moi-même pour prendre place, avec mes bagages, dans une voiture à rideaux de cuir, dont le modèle primitif avait été inauguré vers le temps des ligueurs et des huguenots. Cette succession d'images à l'antique, l'anachronisme même de leur mélange me charma comme le décor de ces tableaux primitifs, où, les époques étant confondues, on voit tantôt des soldats byzantins et florentins percer le flanc du Christ sur la croix, tantôt le prince de Troie faire visite au roi de France.

Je me flattai de concevoir que le cadre était littéraire à souhait pour y saluer une belle dame. Conduit par un croquant au chapeau galonné de velours lâches, cet équipage me transporta, selon le trot d'un cheval blond, dans une campagne de blés verts et d'avoines mûrissantes. Un soleil amical se jouait sur la plaine, et faisait, à l'horizon, étinceler la mer. Nous gravîmes des côtes, nous nous enfonçâmes dans des chemins creux tapissés d'ajoncs et de ronces. Enfin, passé un pont, se découvrit, à gauche, le plus délicieux ensemble de maisonnettes roses penchées sur le bord d'une crique profonde. Au bout, derrière un phare trapu et un brise-lames, la surface de la mer lumineuse montait au ciel pâle en frissonnant pour le plaisir des fenêtres ouvertes. Sur les quais, maints pêcheurs bleus sommeillaient devant leurs barques échouées à demi dans le reflux clapotant des eaux. Contre les versants de la crique, des vaches paissaient la lande. Une colline déborde les toits de Sauzon et tend au ciel la croix d'un calvaire. Le bourg s'étage au flanc du terrain dodu.

L'église neuve règne sur une place ombragée par quelques arbres octogénaires, animée par le jeu des enfants. Les façades que nous longeâmes s'ornaient de roses trémières et de fleurs grimpantes. Nous gravîmes une pente semblable à un praticable de théâtre. Nous doublâmes le coin d'un cabaret. Le croquant, après quelques tours de roue, arrêta son cheval contre une barrière de *cottage*. Par la claire-voie je vis resplendir, entre de jaunes tournesols épanouis, nombre de grands lis.

Keryannic était une maison de grès brillant comme le sel. Récemment blanchies, les lignes où se joignaient les moellons lui donnaient un air de propreté avenante qu'attestait aussi la peinture récente et rouge des volets, des portes. Une petite Bretonne accourut, la coiffe au vent, et toute effarée, pour me crier que le docteur n'était pas là.

— Annoncez-lui monsieur Guichardot... oui, Guichardot... l'Iode Guichardot... Il ne connaît que cela... Il me recevra..., jolie fille!

— Monsieur le docteur n'est pas là... Il est au laboratoire...

Elle tendit même le bras à demi couvert d'un fichu de popeline, afin de me barrer le passage. Mais j'ai coutume de joindre mon but, sans me préoccuper des empêchements. Je traversai donc le jardin, sur le flanc de la maison, par la sente qui devait être le bon chemin, puisque ce geste me l'interdisait. La servante protestait, marchait à reculons devant moi. Je m'en tins à la complimenter sur la soie puce de son tablier. Ainsi nous atteignîmes une terrasse étroite embarrassée de parterres et de cactus; elle en dominait une autre plus large, assise sur les rocs à pic que baignait l'oscillation du flot. La rade était pleine de barques à l'ancre.

J'avançais toujours, plaisantant la petite bonne empourprée par l'indignation.

— Qu'est-ce donc? — demanda la voix sévère du docteur.

Et il apparut, au fond de la terrasse, sur le seuil d'une cabane vitrée. A la main il froissait un linge de toilette. En dépit de mes exclamations chaleureuses, il hésitait à me bien accueillir. Je ne suis pas de ceux qui s'en laissent imposer

par un accueil froid. Je marchai vers lui, m'emparai de ses deux mains, de celle même qui gardait la serviette, et je les lui secouai vigoureusement. Je lui proclamai ma joie de le revoir dans une agréable maison, et par un temps si favorable, à la fois lumineux et frais. Je m'informai de ces dames, de leur santé, de leurs plaisirs, avec la meilleure volubilité. Lui me laissa dire, le front soucieux, puis, m'interrompant, il me fit remarquer:

— Je suis avec une malade...

J'avisai, par la porte ouverte, une paysanne empotée dans ses grosses jupes, et qui vint jusqu'à la bonne pour s'écrier en l'admirant :

— Anne-Marie, tu te fais trop belle donc... Est-elle propre, ma fille!...

Et, du regard, elle exigeait que ma mimique l'approuvât. Je souris de telle sorte que la petite ne manqua point de rougir, comme si je lui avais déjà proposé le jeu défendu. Cependant je dis mon intention de séjourner à Keryannic en qualité de pensionnaire, puisque madame Le Guenn avait bien voulu m'y autoriser. Content de se pouvoir débarrasser, le docteur enjoignit à la servante de me conduire au premier étage et de me montrer l'appartement libre. Puis il s'enferma brusquement avec sa patiente, non sans m'offrir quelques excuses à la fois camarades et bourrues... Ces dames étaient sorties.

Dans l'escalier, m'appuyant sur la rampe en vieux bois sculpté et clouté de cuivre, j'assaillis de galants reproches la jeune fille : elle me semblait agréable et fort représentative de la beauté bretonne, s'il en est une.

— Ma belle enfant, — lui disais-je, affectant un langage assez précieux, avouez que vous fûtes pour moi sans bienveillance. Ma physionomie ne vous revenait donc pas? Avais-je l'air de ces courtiers importuns qui pénètrent, de force, chez les gens pour les contraindre d'acquérir une pièce de vin ou une machine à coudre?... Anne-Marie, que je suis désolé de vous avoir paru d'abord un fâcheux personnage! Si nous devons passer ensemble, sous ce toit, quelques semaines, ah! combien il m'eût plu de ne pas vous dégoûter à l'avance!

Anne-Marie restait silencieuse, mais elle souriait, le sang aux joues, et les yeux sournois. Il est de règle qu'user de belles

façons sert le séducteur auprès des caméristes, tandis que faire le butor le met en excellente posture auprès des mondaines. Je me suis rarement départi d'appliquer cette syntaxe infaillible de la grammaire transmise par les Don Juan. La jeune fille me tenta. Elle arborait la coiffe de Pont-Aven, une sorte de diadème fait d'un ruban rose sur lequel se greffent plusieurs brides diverses empesées, recerclées d'une manière élégante et saugrenue. De l'énorme collerette à plis minuscules se dégageait le brun de la nuque. Parmi les cheveux châtains, frisaient quelques bouclettes d'or. Je la considérai mieux que les deux chambres garnies dans le style breton du XVIIe siècle. Les meubles en hêtre massif, patinés à la cire, armés de cuivrures, le balcon sur la rade, ne m'intéressèrent pas autant que la frimousse naïve et hâlée de ma conductrice, que son cou dénudé par la guimpe basse, que ses gestes nerveux. Bien entendu, je continuai de lui tenir des discours empreints d'une exquise politesse. Je n'ignore pas qu'elle en fut ravie.

Mais la bagatelle m'importait peu. J'avais écrit à Paris une vingtaine de lettres pour recueillir des renseignements sur Le Guenn, auprès de ses collègues et de nos anciens camarades. Avant qu'il eût le loisir d'organiser un trompe-l'œil, je désirais me rendre un compte exact des effets produits par le sérum. Redescendu, je m'introduisis aussitôt dans la cabane à vitrages qu'Anne-Marie nommait respectueusement « le laboratoire ».

— Espérez ! — répondit la paysanne à une appréhension de son médecin. — Ça passera, puisque je vais, que je viens. Depuis la Saint-Jean, est-ce que j'ai eu de mes étouffements?... Que non, donc ! Si je m'engourdis, vous me piquerez avec la petite seringue, comme vous avez piqué ma fille, qu'elle était si bas, si bas... et que la voilà bien guérie du typhus !

Avec l'orgueil naïf du rustre qui sait une chose, elle m'adressait aussi les phrases, dans l'intention de m'instruire. N'eût été mon débarquement impromptu, j'aurais pu soupçonner une adroite comédie. D'ailleurs je demeurai sur mes gardes.

Lui s'éplorait presque :

— Marie-Anne, je vous assure qu'il faut vous soigner. Ce n'est pas la fièvre typhoïde qui vous menace, vous : mon sérum ne vous soulagerait pas. Vous êtes tous les mêmes... Vous ne croyez à la maladie que le jour où elle vous couche à terre... Voilà le dynamomètre : serrez ferme... Il y a progrès, mais un tout petit progrès... Vous saisissez : un tout petit progrès... Nous allons l'inscrire sur la courbe.

— Hé donc! monsieur Le Guenn, il y a du progrès...

Et Marie-Anne se mit à rire, montra ses gencives édentées parmi les rides de sa vieille face rugueuse. Debout dans sa robe aux galons de velours lépreux, elle hochait la tête et les banderoles de sa coiffe resplendissante.

Le Guenn simula l'étonnement de constater là ma présence, alors qu'il ne m'avait pas convié. Je feignis de ne pas comprendre ; je vantai bien haut la propreté de l'appartement, le balcon, le style du mobilier. Ensuite je déclarai mon désir de louer au prix que madame Le Guenn m'avait laissé entendre : quinze louis par mois.

Il accepta tout de suite, mais sans joie évidente, malgré sa phrase de complaisance ; et il invita la bonne à faire monter mes bagages.

Je voulus mettre la main sur le flacon qu'il me désignait comme de sérum nouveau. Son geste défensif m'écarta résolument. Il avait pu, m'expliqua-t-il, en fabriquer seulement très peu, dans les conditions déplorables où il se trouvait, au fond de la Bretagne et en possession d'un laboratoire mal organisé. J'avais déjà supputé la gêne que dénonçait l'agencement de cette ancienne buanderie. Plusieurs caisses d'emballage contenaient les cobayes et les lapins d'expérience, qui ruminaient sur des carottes flétries.

— Il te faut acheter huit ou dix chevaux, les immuniser, et en tirer la quantité de sérum nécessaire à des expériences définitives, — commandai-je.

Il se contenta de secouer la tête, et de faire la moue. Toutefois il voulut me donner le change.

— Pour établir la théorie, la seule chose qui nous amuse, nous, ces bestioles me suffisent. D'ailleurs, j'ai pu traiter quatre cas de typhus. J'ai guéri la fille de cette bonne dame,

celle qui vous a montré les chambres. Les résultats sont plutôt encourageants. Voici les courbes. Regardez.

Je jugeai les quatre courbes également satisfaisantes. A travers les cases du carton jaune, leurs lignes brisées zigzaguaient depuis les chiffres des températures hautes jusqu'à ceux des températures normales, avec des reprises lentes de la fièvre, puis de soudaines rémissions, dès que le sérum avait été administré, comme le signifiaient les gros points rouges.

— Il ne faudrait que trois cents observations pareilles, approuvai-je, pour que ta théorie devînt une création pratique...

— Malheureusement, je ne puis encore fabriquer de sérum en quantité nécessaire...

— Oui : je le vois bien....

Il se laissa pâlir parce que mon regard inspectait les murs lépreux de la buanderie, son fourneau fêlé, le secrétaire d'acajou démodé, taché, éraflé, les tablettes de sapin cru supportant des bocaux et des bouteilles pharmaceutiques, des livres médicaux, des brochures en piles. Alors, pour cacher sa confusion, il rédigea l'ordonnance de la paysanne, et la lui tendit :

— Voilà votre ordonnance, Marie-Anne... Vous boirez cette potion : une cuillerée, dix minutes avant chaque repas... Revenez après-demain...

— Oh ! j'ai mes pommes de terre à arracher, après-demain... Je ne peux pas venir avant dimanche, donc !

— Vrai ?... Il faut cependant que j'observe les effets de la médication... Eh bien, j'irai chez vous... s'il le faut !... Quinze kilomètres ! Et de mauvaises routes pour la bicyclette.

— Pas si mauvaises donc !

— Ça ne fait rien, j'irai tout de même. Vous pourriez prendre un peu de fièvre. Je dois surveiller ça de près... Au revoir, Marie-Anne, embrassez vos petits pour moi.

— Merci donc, monsieur Le Guenn... Si je ne suis pas à la maison après-demain, je serai aux pommes de terre... Vous me trouverez bien toujours...

— Sans doute !...

— Je passe par la cuisine : je vais dire au revoir à ma fille...

Et la rustaude ramassa deux paniers, une paire de galo-

ches, s'en fut au gré de sa démarche pareille à celle des canes, dans le roulis de ses grosses jupes. Je ne pus m'empêcher de dire :

— Tu en as, mon vieux, de la bonté!... Comment! tu vas courir au diable, et dans les champs, pour tâter le pouls de cette dondon? Elle se moque de toi, la bonne femme!... Je parie que tu vises à la députation, toi, pour quand tu feras liquider ta pension de retraite?

Il se récria. Certes non, il n'avait pas l'intention de négliger ses travaux pour se mêler aux manœuvres de la politique; certes non, bien qu'il fût condamné sans doute à quitter la marine. Deux fois il avait dû renoncer à son tour d'embarquement. Une faiblesse générale l'affligeait, consécutive du typhus qu'il avait gagné dans les hôpitaux de la Vera-Cruz, en soignant les matelots du *Surcouf*. Le conseil de réforme ne finirait-il pas, quelque jour, par prononcer sur le sort d'un marin incapable de servir à bord des croiseurs?

Il m'interrogeait en savonnant ses mains dans une petite fontaine de zinc clouée au mur avec sa cuvette et sa coquille.

— Mais alors cela ne te vaut rien de courir la campagne à bicyclette par tous les temps! Tu devrais d'abord guérir ta cachexie... Il y a des remèdes connus, sapristi!

Il ricana :

— Oui, cesser tout travail, un an ou deux. Séjourner sur les montagnes de l'Engadine. Promenades en voitures. Bannir les soucis, abandonner toute préoccupation intellectuelle. Être végétatif, et millionnaire.

— Et il y a des sots pour prétendre que la fortune ne fait pas le bonheur!... D'abord elle procure la santé.

— Bah! — fit-il en plaisantant, après un silence. — J'achèterai une bouteille de Régénérateur Guichardot! Et je boirai la fin de mes misères... A propos, j'ai vu des affiches sur tous les murs de Nantes, de Quimper, de Lorient, de Vannes... Il y avait peinte dessus, une cocotte qui soulevait des haltères monumentales, tandis qu'un vieux monsieur retroussait la pointe de ses moustaches!

— Un symbole, un pur symbole!...

Je flairai qu'en nommant le Régénérateur, il essayait

d'apprendre si la Compagnie des Produits pharmaceutiques l'aiderait. Je crus devoir détourner la conversation :

— Perdrot, notre vieil ami Perdrot, tu te rappelles? l'ingénieur en second des services sanitaires... Oui... Perdrot m'a dit que ta belle-mère t'avait légué des immeubles.

— Cette maison, tout simplement, et quelques arpents épars dans l'île.

Il réfléchit pendant que je bourrais ma pipe. Nous nous promenions entre les fleurs de la terrasse. Soupirant, il confessa :

— Je me suis marié jeune. J'avais une théorie... J'ai toujours aimé les théories... Donc, j'avais une théorie : je ne voulais pas épouser une dot; je ne voulais pas être de ceux que leurs femmes entretiennent..., moi !

Il me regarda fixement aux yeux. Pensait-il humilier ma conception positive de la vie? Je me hâtai de le détromper :

— Quelle naïveté!... Et tu as imaginé qu'on t'en saurait gré?... Ha! ha! la bonne blague !

Je ris; je lui frappai sur l'épaule. Son visage se crispa.

— Oui, oui, — fit-il, — je sais : ces idées-là n'ont plus cours. Que voulez-vous ! je fus l'élève de mon grand-oncle, le vice-amiral Le Guenn, un homme à principes, un homme de la Restauration, un catholique fervent qui avait lu toutefois Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre...

— Je vois ça d'ici... Une bonne tête d'ancêtre!... Voilà ce qu'on appelle une solide éducation. Il t'a enseigné à t'admirer noble et généreux... Il t'a accoutumé à te voir debout, en bronze immortel, sur un socle définitif... Et toi, pour t'admirer noble et généreux, homme pourri d'orgueil, tu as gâché deux existences : celle de ta femme, la tienne. Mon pauvre vieux !... Elle en est à prendre des pensionnaires, ta femme...

— Nous en sommes à prendre des pensionnaires..., mais oui !

Il me regarda de telle sorte que je m'attendis à des injures. On ne m'intimide pas. Nous étions arrêtés devant la porte-fenêtre qui mène au salon de Keryannic. Je le pris à la taille, avant de franchir le seuil, par un geste camarade qui lui fit frissonner le dos. Je savourai le triomphe de penser : « Cet homme m'appartient, à moi, Guichardot. »

Nous nous installâmes dans les fauteuils d'une salle Louis XIV qui ne manque pas de galbe. Le Guenn était tout menu dans le large meuble fait pour les habits des mousquetaires et les perruques amples des courtisans, qu'attira dans ces lieux la fortune légendaire du surintendant Fouquet. Mon hôte passa les mains sur sa figure, puis déclara, d'une voix méprisante :

— Il faudra bien que je lance aussi mon Régénérateur Guichardot. Ce sera le Sérum Le Guenn!... Voyons : ça peut t'intéresser, toi, l'agent des Produits pharmaceutiques...

Il daignait enfin me tutoyer.

Je me carrai dans le meuble antique. Sur mon genou droit, je ramenai ma jambe gauche pliée, en saisissant le bas de mon pantalon pour l'empêcher de glisser. Après deux ou trois bouffées de pipe, je réduisis sentencieusement à peu de chose les illusions qu'il bâtissait sur sa trouvaille. Le conflit entre notre commission des comptes et notre conseil d'administration m'obligeait à la réserve.

— Qu'un médicament soit bon ou mauvais, — lui représentai-je, — cela n'a qu'une importance relative. Avant tout, il est nécessaire que la fabrication ne coûte rien ou à peu près, si l'on entend gagner : les pharmaciens exigent des remises énormes. Toi, je te vois venir. Tu es un orgueilleux. Tu leur vendras un liquide composé avec des éléments de choix. Et tu ne joindras pas les deux bouts... D'ailleurs rien à faire sans publicité. Or une chronique de réclame scientifique, dans un grand journal de Paris, se paie cinq ou six mille en première page, la seule dont le texte convainque le public ; trois mille en seconde, dont les articles ne valent que pour réveiller les souvenirs d'une clientèle préalablement avertie. Et il convient de louer à ce prix les colonnes de six ou huit gazettes lues par le public riche et soucieux de ses maladies.

— Il n'en faut pas tant! — s'écria-t-il. — Les résultats de mes expériences seront prodigieux dès que j'aurai pu fabriquer mon sérum en quantité convenable.

— Le monde ne s'occupera guère de tes résultats, mon petit, s'il les ignore. Et, sans publicité, il les ignorera. Tu inventerais l'eau de Jouvence, eh bien, sans publicité, ça ne rajeunirait pas dix vieilles drôlesses.

— Pardon, pardon : l'Académie de médecine discutera mes notices. J'en rédigerai trois. Et les procès-verbaux seront communiqués aux publicistes.

— Les journaux les inséreront si tu paies. Si tu ne débourses pas... bonsoir !

— Quand ils apprendront qu'il s'agit de sauver des existences par milliers...

— Des milliers de vies, qu'est-ce que ça fait aux administrateurs des quotidiens?... Penses-tu qu'ils vont gâcher leur affaire en recommandant un produit gratis ! Des milliers de vies !... Ah là là ! ce qu'ils s'en moquent.

— Pourtant, ce ne sont pas des cannibales !

— Ce sont des calculateurs ! Ils possèdent un prospectus. Ils en louent les colonnes au plus offrant. Ils ne veulent pas avilir leur marchandise en la donnant pour rien... Des milliers de vies? Bah !... S'ils sont très philanthropes, peut-être toléreront-ils que l'on publie, là-dessus, dix lignes en troisième page, entre une convocation de réservistes et les rabais concédés par le chemin de fer P.-L.-M. aux voyageurs qui prennent des billets circulaires pour visiter les régions du Midi. Personne ne lira ça... Vois-tu, mon vieux, pour lancer ton sérum, ça coûtera cent mille francs net.

— Je ne vous savais pas l'ami des exagérations.

Il oubliait encore de me tutoyer.

Je secouai la tête, puis j'analysai la somme, chiffre à chiffre. Évidemment, à mes démonstrations il ajoutait peu de foi. Elles l'attristèrent cependant. Il examina les ongles de ses mains longues et impatientes. Soudain il fit le narquois, et me dit à brûle-pourpoint :

— Je commence à me figurer que tu n'es pas venu seulement ici pour respirer l'air du large et renouer nos relations d'étudiants...

Il entendait, par là, que je majorais le péril de l'entreprise, afin de lui faire accepter les propositions de notre Compagnie, à son désavantage. Je me retranchai derrière des réticences.

— Tu es trop malin, toi !... Eh bien, non, en ce moment nous restreignons plutôt le cercle de nos affaires... Quel est ce portrait?

Je devins obstinément curieux de connaître le nom d'un

grave monsieur peint en uniforme. C'était le père du docteur, le capitaine de frégate Le Guenn, tué jadis par les Pavillons Noirs. Un autre, dont les épaulettes brillaient sur un fond de mer, avec vaisseaux de ligne lâchant les feux de leurs bordées contre les fortifications d'un roc fumeux, c'était l'aïeul maternel du docteur, le contre-amiral de Kerladan. Il assistait à la bataille de Navarin.

— L'indépendance de la Grèce?... Oui..., — ricanai-je en me levant, — de la politique d'opéra... Voilà, mon petit! tu as trop de militaires dans l'atavisme pour rien entendre aux affaires... Ainsi, moi qui les réussis, on m'a réformé pour la vue : tout à l'heure je vais prendre mon fusil et t'abattre, dans ce vol de mouettes, quatre bêtes sur cinq visées.

Il se planta debout, les mains dans les poches de sa culotte de cycliste; il me dévisagea, railleur et rude :

— Oui, tu es un homme de l'époque, toi... A présent, je vais te montrer la maison.

Maintenant il me tutoyait sur un ton d'impertinence.

Quand nous fûmes au vestibule qui s'ouvre sur le jardin, devant la route, nous rencontrâmes madame Le Guenn. Ses mains, gantées de filoselle, supportaient des poireaux, une langouste et un livre d'heures. Elle sortait de l'église. Sa joie fut extrême de me saluer. Elle appréciait la venue d'un pensionnaire qui verserait quelque argent au ménage. Elle appela la jolie servante, l'embarrassa de ses emplettes culinaires, détacha son chapeau en paillasson noir, et nous poussa dans le salon.

— J'ose espérer que le pays vous plaira... Que pensez-vous de notre vue?

— Mais je n'ai pas encore bien regardé...

C'était vrai. Le docteur et ses pauvres astuces m'avaient trop diverti pour que j'eusse pu contempler tranquillement le décor. J'ai toujours préféré le spectacle des hommes et de leurs passions à celui des paysages sublimes. Seulement alors je remarquai la féerie singulière. C'était le retour de la pêche. Aux cent mâts des barques ancrées sous la terrasse, se déployaient, se gonflaient les fins tissus bleus des filets à sardines, canevas diaphanes derrière quoi transparaissaient la mer d'émeraude laiteuse, et le cap abritant la rade pleine

de cris joyeux. Des pêcheurs s'appelaient, débarquaient, escaladaient les éboulis de rocs, avec leurs paniers de poissons luisants. Aux balcons des maisonnettes roses, pourvues de jardinets, leurs femmes et leurs filles questionnaient sur la pêche. D'autres filets d'azur étaient encore hissés vers les cimes des mâts, pour s'enfler et flotter au vent contre les clartés du ciel. On eût dit que cette flotte de théâtre allait tout à l'heure emmener, vers les îles légendaires, des équipages de sylphes et d'ondines, si la brise soufflait plus dans ces voiles translucides. Entre les nuages de neige, le soleil se jouait, se cachait, ressuscitait, animait, par des alternatives d'ombres douces et de lumières intenses, l'étendue variée des eaux et les ailes battantes des goélands.

— J'aimerais beaucoup chasser de ces volatiles, madame, — souhaitai-je, oublieux du panorama, car leur essor encerclait la haute bouée rouge fixée sur un récif, à notre gauche. — Est-ce que votre mari tire bien ?

— Oh! nous n'aimons pas voir les oiseaux agoniser tout sanglants.

— Moi, je ne m'occupe pas des oiseaux. Je m'occupe de mon adresse.

— Oui, ma chère, il s'occupe d'accroître son adresse, sa force, sa personne, fût-ce au détriment de la vie universelle.

— Mais oui : la sensibilité atrophie la vigueur parce qu'elle limite les énergies de l'action. Elle nous rend pitoyables, peureux, infirmes d'âme... N'est-ce pas votre avis ?

— Non, oh! non, — dit courageusement madame Le Guenn. — Je crains mon égoïsme; je refuse de vivre en lui obéissant.

— Vous allez pourtant nuire à la langouste achetée par vous ce matin pour être cuite et mangée!...

— Nous cédons à la nécessité de nourrir notre corps... Ce n'est pas un meurtre inutile.

— Et moi, je cède à la nécessité d'accroître mon adresse, en l'exerçant sur des bêtes dont la chair est insipide. Prouvez-moi donc, chère madame, qu'il est permis de nourrir le corps, cette humble matière, et non pas d'accroître son adresse, cette qualité spirituelle. Vous donnez le pas à la matière sur l'esprit. Ce qui est discutable.

— Vous raisonnez comme un diable logicien ! — répondit-elle en riant avec tristesse.

Mais elle se trouva sans riposte. Nous rentrâmes, et nous nous assîmes dans le salon. Son mari regardait fixement mon fauteuil. Je m'aperçus de la cendre qui, tombée de ma pipe, souillait le lampas du siège. Je m'excusai en chassant, de mes pichenettes, cette poussière de feu mal éteint.

— N'ai-je rien brûlé?... Non. Je serais navré. Cette étoffe vaut bien quarante francs le mètre.

— Cinquante, monsieur, — rectifia madame Le Guenn. — Nous l'avons fait tisser autrefois dans une fabrique de Lyon, tout exprès, sur un vieux modèle breton.

— C'est cher et trop précieux pour les fumeurs, — décidai-je, agacé, car j'ai l'horreur d'un certain luxe qui contrarie nos aises par les soins qu'il exige.

Madame Le Guenn perdit de sa gaieté. Doucement, elle m'avertit qu'à l'ordinaire le docteur fumait sur la terrasse. Je rabattis cette prétention de me le faire imiter. Puisque je payais pension, j'étais libre de choyer mes manies. Je répondis, assez brutalement, en homme qui veut dicter le ton de son protocole :

— Moi, j'aime à fumer à l'intérieur, dans un bon fauteuil où l'on s'étale bien... Ça ne vous gêne pas?

Les yeux effarés, elle m'autorisa. Je n'ai jamais consenti à modifier mon caractère en abdiquant quelques-unes de mes habitudes essentielles. Elles l'entretiennent en vigueur. Bien remplir un fauteuil, la pipe en bouche, cela me confère, auprès des personnes timides, une majesté dont il est bon que je me flatte, si j'entends persévérer dans ma confiance en moi. Voilà des règles auxquelles je ne saurais déroger, quelles que puissent être ma compassion et ma sympathie pour ceux qui souffrent de mes licences.

Devant passer plusieurs semaines chez les Le Guenn, je souhaitais tout d'abord établir les bases certaines de nos relations. Il seyait qu'ils les approuvassent en se résignant à ne les point critiquer. Ainsi j'avais su, durant cette première heure, dissuader l'un de me rabattre les oreilles avec son espoir de commandite, et démontrer à l'autre que je comptais jouir de mes commodités en son logis. Car je tiens pour indispensable

d'épargner tout avilissement, fût-il commandé par la stricte courtoisie, aux manières dont l'usage trempe nos facultés de victoire. Être trop poli, c'est s'accoutumer à la concession, à la lâcheté, à l'hypocrisie, à toutes les faiblesses qui, lentement, débilitent notre esprit d'agression, de supériorité. Au contraire, l'arrogance impose à ceux obligés de la subir une avantageuse idée de nous, si véritables que soient leur haine secrète et leur rébellion contenue. Ma force réside en ceci que je sais ne m'apercevoir nullement des reproches insinués par voie d'allusion, ou masqués par un air facétieux. J'ai toujours affecté la sottise là-dessus. Je ne comprends rien, à demi-mot, de ce qui peut m'être hostile; et, comme il y a peu de gens assez courageux, ou assez mal élevés, pour employer la colère, je demeure presque toujours maître du terrain.

Déjà je l'étais à Keryannic. Ayant demandé la permission de faire quelque toilette avant le déjeuner dont je critiquai l'heure tardive, je montai dans mes appartements. Anne-Marie avait débouclé les valises. La chaleur était grande. J'hésitai à revêtir le pyjama de soie bleue que j'endosse chez moi par de telles températures. Cela choquerait, sans doute, les dames. Mais ne convenait-il pas de les choquer afin de leur découvrir combien je suis un mauvais esclave? Madame Le Guenn ne se risquerait point à me froisser en me priant de changer mon costume, puisqu'elle attendait de moi la manne de ma bourse; espérant la commandite, le docteur réprimerait son irritation : je pouvais me conduire en goujat impunément. Restait madame Élisabeth de qui les sympathies étaient à conquérir. Cette désinvolture lui semblerait-elle d'un maître, d'un homme simple, ou d'un malappris? A ma faconde de lui laisser la première de ces opinions ! Il me plaît d'aborder l'obstacle difficile. Volontiers je me compare à un cheval joyeux qui fait sauter la terre en la frappant de ses sabots et qui se lance au hasard par-dessus les haies, les ruisseaux, les barrières ; — surtout par-dessus les barrières.

Ayant quelque peu compensé l'indécence de cette tenue par un parfum rare et coûteux dont je m'aspergeai, ayant divisé ma chevelure par une raie mathématiquement droite, ayant rasé de près mes joues et mes lèvres, ayant poli mes ongles avec des pâtes merveilleuses, ayant fourré mes doigts dans mes

bagues les plus somptueuses et mes pieds dans des souliers de daim blanc, ayant fermé la camisole du pyjama, sous le menton, par une épingle à tête de saphir, je jugeai mon apparat satisfaisant. Lorsque la cloche eut sonné pour la deuxième fois, je descendis. Fier d'une musculature très appréciable sous l'étoffe légère, je pensai que l'esthétique de madame Élisabeth s'intéresserait à l'harmonieuse construction de ma personne herculéenne. Mon masseur, les prévôts de ma salle d'armes, et mon ami Lantheaume, le sculpteur d'athlètes, m'ont, à ce propos, nanti de vanité. J'omets les suffrages des demoiselles professionnellement aimables.

Madame La Revellière fut la plus vexée parmi les convives réunis au salon : lorsque j'eus avancé, en guise d'excuses, que les voyageuses admettaient le pyjama, à la table des paquebots naviguant sur la mer Rouge, la vieille dame salua sèchement, n'essaya même point de sourire, et se remit à feuilleter un album. Sa bru me toisa, de la tête aux pieds, fort insolemment, à travers le face-à-main. Pour limiter à un seul jour le privilège que je réclamais, elle déclara que les gens mûrs, fatigués par la secousse de la mer, avaient droit à toutes les indulgences. Je tentai de surprendre l'assentiment de mademoiselle Gilberte. Droite et osseuse dans un costume de flanelle beige, elle-même aussi roide que l'empois de son col marin, elle finit par répondre que je ressemblais aux Chinois des livres illustrés. Ce qui permit à madame Le Guenn de convertir en plaisanteries sa mauvaise impression. Son mari blêmissait. Elle se hâta de rétablir la conversation interrompue par mon entrée. La fillette avait lu quatre tomes de mémoires historiques depuis une semaine : cela comblait d'admiration l'assistance. Madame Élisabeth remercia chaleureusement le docteur d'avoir inculqué le goût de la lecture à une enfant jusqu'alors trop peu curieuse des ouvrages graves. Et madame La Revellière, de sa voix virile, renchérit. Je me sentis presque gêné. Anne-Marie annonça que madame était servie. Nous passâmes, sans offrir le bras, sur la terrasse, où le couvert étincelait à l'ombre d'une tente.

Pendant ces quelques minutes, j'avais seulement examiné les splendeurs physiques de madame Élisabeth. L'air moqueur du visage trahissait la ruse perpétuelle de son génie.

Les goguenardises de ses yeux malins signifiaient : « Il veu nous étonner par son insolence ! Tactique assez banale ! » Au demeurant, je ne voulais pas souffrir de la chaleur... Je m'assis à la droite de madame Le Guenn, qui me séparait de Gilberte. Devant moi, la jeune veuve s'installait à la gauche de notre hôte, madame La Revellière occupant la place d'honneur.

On commença de manger en silence. Je sentis que les convives étaient fort mécontents de moi. Pour rompre la glace, je rappelai que, jadis, j'avais eu l'avantage de souscrire à un banquet d'économistes présidé par feu M. La Revellière. Il venait d'obtenir alors que la Chambre prodiguât les primes au sucre exporté. Madame La Revellière se rengorgea, fière de son fils. Je m'évertuai dans mes louanges. Je démontrai comment, grâce à cette initiative, quelques-uns de nos raffineurs avaient empoché trois cent mille francs de bénéfice net, par année, en vendant leurs produits très cher ici, et à moitié prix sur les marchés des Iles-Britanniques. Aussi les Anglais avaient-ils, avec nos sucres picards et nos fruits normands, fabriqué des confitures et des compotes à bas prix. Transportées en France, ces marchandises supplantaient naturellement celles de nos épiciers nationaux, preneurs de sucre cher, et qui, par cet achat, acquittaient l'impôt indirect destiné au paiement des primes... Je m'étendis sur les procédés ingénieux de cette combinaison, où personne n'avait perdu que le populaire en sucrant son café et en mangeant sa gelée de groseille. Le docteur ne put s'abstenir de remarquer qu'en cette affaire la patrie avait moins gagné que les gros raffineurs du Nord.

— Et que leurs députés ! — ajoutai-je. — Ces braves industriels les firent constamment réélire par leurs ouvriers, par les cultivateurs, dont les usines acceptaient ou refusaient les betteraves selon les votes soupçonnés. Aussi parlementaires et raffineurs avaient-ils organisé le banquet La Revellière, afin d'offrir au fils de madame une médaille d'or... En ma qualité de chimiste expert, préposé à l'analyse des pulpes et des jus de betteraves, je faisais partie du comité. La médaille nous coûta trois cents francs au total. Je me souviens d'avoir versé vingt francs.

— Oh ! je puis vous les rendre ! — s'écria madame La Revellière, furieuse et feignant d'ouvrir la bourse d'argent suspendue parmi les bibelots de sa trousse.

— Vous raillez, madame !... Vous raillez !

J'imitai le geste comique de celui qui, dans une scène de vaudeville, écarte les présents de quelque Artaxercès.

— N'oubliez pas, Élisabeth : monsieur a donné vingt francs...

— Oh ! oh ! monsieur a donné vingt francs — reprit Gilberte, — pour la médaille qui est dans l'écrin violet... Oh ! oh !...

— Ah ! monsieur, — sourit madame Élisabeth — voilà bien une chose dont je vous saurai un gré éternel... Touchez là.

Par-dessus les verres, elle me tendit sa main fluette, veinée, délicatement habillée de bagues légères, de perles, d'opales, de petits brillants. Je lui serrai le bout des ongles avec gentillesse. Ne lui avais-je pas prouvé que je méritais d'être craint ? J'ai toujours eu le triomphe jovial et point rageur. Évidemment, les deux veuves, la vieille et la jeune, pestaient contre mon audace. Au fond d'elles-mêmes pourtant, elles apprenaient qu'un maître vivait là.

Je continuai ce manège de m'imposer. Sans hardiesse, poli, concentré, amer, et toutefois bienveillant, Le Guenn n'était pas homme à m'indiquer la porte. Il n'ignorait pas ma réputation d'escrimeur, ni qu'une dispute eût entraîné des suites dangereuses, où se fût prouvée, d'une façon plus objective encore, son infériorité devant moi. Je pus avancer mes affaires. D'ailleurs mon art consiste à blesser pour marquer ma force, et à répandre aussitôt sur la blessure le baume de ma bonne humeur, afin de fournir à mon adversaire une excuse d'être lâche, un prétexte de ne pas riposter.

Aussi je me mis à exalter la science de mon hôte, à rapporter les paroles élogieuses de la paysanne, en y applaudissant avec tous les bruits des adjectifs sonores. Je demandai à sa femme comment il avait sauvé la servante Anne-Marie, ce dont la fidèle épouse me fut reconnaissante, dans l'espoir d'aider, par son explication, au contrat de commandite. En même temps, je posai quelques jalons sur le chemin du vice où je désirais que se promenât bientôt, en ma compagnie, la

petite femme de chambre. Mes périodes les plus fleuries chantèrent sa figure, sa promptitude, l'intelligence de ses regards pour deviner ce qui manquait à chacun, puis sa dextérité pour y pourvoir. Le contraste entre la brutalité des phrases que je destinais aux convives et celles que je décernais à la servante l'enorgueillit. Elle se dit que, même devant le monde, je ne pouvais soumettre l'exubérance de mes sentiments, tant ils étaient sincères.

Ensuite Gilberte reçut mes hommages. Je lui demandai quelques-unes de ses épreuves photographiques. Touchée de mes attentions, elle consentit à émettre des syllabes articulées. Quelques mots, une phrase même, furent substitués à ses monosyllabes des premiers moments. Elle alla jusqu'à me confier que la mieux réussie de ses épreuves représentait sa mère, avec le docteur, en haut de la falaise, et toute la baie de Sauzon, toutes ses roches géantes, toutes ses anses, tous ses gouffres, jusqu'à la Pointe des Poulains... Je la félicitai, l'assurant que le plus difficile en photographie, est, à coup sûr, de fixer les délicatesses d'un paysage marin. Quant à madame Le Guenn, pour la ravir je lui rappelai la foule innocente et mystique de Sainte-Anne-d'Auray; je discutai la date approximative qu'évoquent les barques lourdes, les voiles semblables à du cuir, et les vêtements de toile tannée en usage parmi les pêcheurs.

Sans rien négliger de ces copieuses flatteries, je persévérai dans mon œuvre de domination. A table, j'aime manger sans contrainte. Il m'est désagréable de perdre quelque peu d'une bonne sauce. En dépit des règles, je pique la mie au bout de ma fourchette : j'éponge ainsi le fond de la faïence avant d'engloutir la mouillette. Ce jour-là, des crevettes garnissaient un plat. Elles me parurent fraîches. Je m'en accordai beaucoup. J'accaparai le beurre, dont le morceau presque entier glissa dans mon assiette. Je malaxai les bestioles et la motte, sans pudeur, sous les regards outragés de l'assistance. Le face-à-main de madame Élisabeth se braqua sur mes manœuvres. J'entendis Gilberte murmurer le nom de Gargantua.

— Les gourmets américains ne mangent pas les crevettes autrement, — déclarai-je. — Ils appellent ça : *shrimp-toast*. Madame vous devriez faire comme moi. Parole d'honneur,

c'est excellent! On prend un bon morceau de beurre... Un bon morceau! Et avec la fourchette on écrase les crevettes dedans, sans ôter les têtes... Comme ça... Madame, faites comme moi : vous m'en direz des nouvelles!

— J'aime mieux non. Ça ne vous désoblige pas?... — me répondit madame Élisabeth, impertinente.

— Oh! vous êtes libre. Vous êtes libre! Seulement, pardonnez-moi, vous ne savez pas ce qui est bon. Avec une tartine au fromage fondu saupoudré de chapelure, c'est l'ambroisie!

Madame La Revellière s'indigna tout à fait :

— Le fromage fondu! Mais ça empeste!...

— Vous trouvez?... Tant pis pour les nez fins... A New-York, les pauvres diables déjeunent avec ce parfum, à la porte des bars, sans avoir besoin d'y entrer; je vous le jure!...

Gilberte ne put s'empêcher de rire; ce qui nous réconcilia. Nous parlâmes de la gastronomie chez les anciens et les modernes. On cita les lamproies engraissées avec des esclaves vivants : c'était obligatoire. De la sorte, mes goûts et mon individu furent exclusivement l'objet des propos durant ce premier repas. Après le dessert, je voulus du café froid au lieu du café chaud que chacun humait. Ainsi fut-il nécessaire de s'occuper de moi, de me servir à part, de m'interroger sur cette bizarrerie. Je demeurai le personnage, tandis que ce pauvre savant de Le Guenn et les deux veuves parlementaires n'avaient qu'à m'entendre, à m'applaudir tout haut, à me blâmer tout bas.

Rien ne vous donne de l'autorité sur les gens comme ces façons. Dans toute compagnie où je suis inconnu, je commence par insister sur la particularité de mes habitudes gourmandes. Tantôt je retourne mon verre vide sur la nappe et je déclare à mes voisins que je me prive de boisson, crainte de trop engraisser. Tantôt je refuse tous les mets en accusant leurs sauces de provoquer la dyspepsie. Presque toujours je sollicite les domestiques de m'apporter une chose spéciale : tartines grillées, œufs, biscuits, quand les autres mangent du pain ordinaire, des ragoûts ou des crèmes. Présente-t-on des fruits frais? Je prie qu'on me les échaude. Ces exigences agacent un peu mes hôtes, mais les obligent à me satisfaire,

Aussitôt je fais le monsieur qui se permet d'être impudent, et qui, sans doute, se le peut permettre, pour des raisons secrètes mais certaines. On attend que je révèle les mérites qui m'ont autorisé à me différencier du vulgaire, et à prendre la coutume de l'importuner délibérément. Cela prépare les convives à la déférence envers moi. Le soin de paraître goujat ne peut dénoncer, chez celui qui s'en targue, que l'habitude d'être assez puissant pour imposer à tous sa grossièreté.

Si fine que soit madame Élisabeth, je lui en fis accroire. A la fin du déjeuner, elle devint, pour moi, curieuse, attentive, malveillante et jalouse. Or la jalousie implique la reconnaissance d'une force supérieure. J'étais, à son avis, une force détestable, mais supérieure. Elle estimait judicieux de me railler, en apparence, et de me craindre au fond. Le contraste entre ma désinvolture et mes élégances, entre les excès de mon sans-gêne et les ressources de mon savoir, l'inquiétaient. Fatalement elle pensait à moi.

Tout l'après-midi, comme la chaleur empêchait la promenade, je parlai allègrement de Nietzsche, de sa doctrine, des méprises qu'elle suscite; je multipliai les citations. Le Guenn, qui devait, jusqu'alors, régenter l'intelligence du groupe, fut réduit au silence : il ignorait trop Nietzsche. Madame Élisabeth espéra s'instruire sur ce moraliste sans avoir à lire attentivement de lourds volumes germaniques. M'écouter lui plut. Je me félicitai de la tenir près de moi, patiente et sage, dans un fauteuil d'osier, sur la terrasse. Brunie par le soleil des plages, sa face n'en éclairait pas moins sous le turban de cheveux châtains qui couronnait son front lisse, et se terminait, au-dessous de la nuque, par une torsade à reflets de cuivre.

J'assistai au spectacle de sa grâce multiple et une. Elle me représenta ce que jusqu'alors je m'étais imaginé de Sémiramis, je ne sais pourquoi : une femme plutôt grande et de proportions nobles, embellie d'une taille longue, d'une gorge robuste, de hanches sèches et de jambes chasseresses. Bien que le temps normal de son deuil fût écoulé depuis un an, madame Élisabeth portait encore des robes simples et sombres que je comparais aux simarres violettes de cette reine illustre. Les colères brèves et vite réprimées, que lui valurent mes

petites offenses, coloraient ses joues de brusques rougeurs délicieuses à voir, et qui rendaient ses yeux hardis. C'étaient des moments précieux pour un admirateur.

Je formai le dessein de lui paraître une sorte de barbare sarcastique mais à demi policé, un cynique louable pour ses franchises téméraires. Cela durerait quelques semaines. Certain jour, à l'instant propice, au milieu d'une conversation banale, je me changerais, tout à coup, sans une phrase préparatoire, en conquérant subit, brutal et implacable, de son corps épouvanté. Dès lors pourrait-elle échapper à sa honte intime si elle ne restait point ma maîtresse?

En quarante-huit heures je m'assurai du prestige dans la maison. Le docteur fut le premier à s'accommoder de la chose. Quelles qu'eussent été ses répugnances à mon égard, il donna l'exemple de souffrir mes manières et ma faconde. Au reste, il se confina dans la masure qui lui servait de laboratoire. Madame Le Guenn me supportait dans l'espoir de la commandite. Elle me jugea fort mal appris, mais capable d'être amélioré, peut-être converti. J'eus à peu près ses confidences; ou plutôt, de ses propos naïfs, je pus déduire l'indispensable. Dix ans, le ménage avait, fraction par fraction, grignoté les quelque cent mille francs des deux patrimoines. La solde du médecin avait été trop minime pour satisfaire aux dépenses des nombreux voyages qui avaient rapproché les époux amoureux. Ensuite les expériences de chimie organique avaient absorbé l'argent d'emprunts hypothécaires garantis par les immeubles du bien dotal. Les Le Guenn se débattaient. L'ancien aspect d'aisance persistait cependant. Mais n'importe qui eût pu, moyennant peu de débours, acquérir la propriété du sérum en incubation, à Keryannic, dans les veines des cobayes et des lapins. Malgré le mauvais vouloir, malgré l'économie maladroite de la commission des comptes, et si modiques que fussent nos ressources prévues par un budget avare, je calculai que l'affaire se pourrait conclure. Grâce à l'influence déjà prise dans la maison, j'avais lieu de croire que mes avis seraient accueillis par un savant aux abois, dénué d'esprit pratique, et follement désireux de pousser à leur fin ses travaux. La place m'appartenait.

La Compagnie générale des Produits pharmaceutiques aura donc à tenir compte de ces premières dispositions, lorsqu'elle jugera définitivement mon initiative et mes procédés.

Veuillez noter que la commission des comptes elle-même, en me renvoyant à Belle-Isle mon premier rapport sur la valeur probable du sérum Le Guenn, et en y joignant les résultats d'investigations faites à Paris, me pria tout d'abord de ne consentir nulle avance, sauf instructions spéciales. Par malheur, l'opinion du monde médical était alors peu favorable à mon ami. Les renseignements recueillis par l'agence de notre Société ne différaient pas sensiblement de ceux que je reçus à titre particulier. Le Guenn n'attire pas les sympathies, encore moins les amitiés. On peut l'admirer, le respecter, le plaindre, on n'est pas tenté de lui rendre service puisqu'on le sait incapable d'en rendre aucun à son tour. Orgueilleux, il se refuse à toute démarche. Il voudrait ne rien devoir qu'à son talent. Il voudrait que le monde fonctionnât selon les règles de l'abnégation chrétienne et du stoïcisme romain. Et, comme le monde néglige de se conformer à ces disciplines, il hausse les épaules, se détourne des hommes sans leur nuire, ni les haïr, ni même les mépriser, mais en les oubliant. Seuls les auteurs de livres scientifiques, et les malades sur lesquels il étudie les effets de sa thérapeutique, lui semblent mériter qu'il garde la mémoire de leurs noms. Il ne se connaît pas de ces amis décidés à nous secourir parce qu'ils sont avant tout les complices de nos passions, et parce que nos vices ambitieux justifient le succès des leurs.

Quand j'interrogeais Le Guenn sur tel et tel de nos anciens camarades, sur ses collègues de la marine, il fouillait en vain dans ses souvenirs, ou me communiquait les avis de l'annuaire. Après vingt-quatre heures de séjour chez lui, je ne flairais même plus ses vagues répugnances trop évidentes lors de notre rencontre à Sainte-Anne-d'Auray. Il me subissait comme l'ardeur trop intense du soleil, ou la fraîcheur trop vive du soir : — choses funestes mais inévitables, et devant lesquelles il s'agit, après tout, de s'aguerrir, l'humeur égale, pour ne point se laisser distraire de sa méditation.

J'étais un inconvénient de sa pauvreté, le pensionnaire désagréable qu'on supporte à cause de son rendement pécu-

niaire. Depuis que j'avais chassé de la conversation même sa timide confiance aux décisions de la Compagnie, il n'en soufflait plus mot. Tout de suite il avait renoncé, sans plus de lutte. Et ses yeux niaient à l'avance, lorsque sa femme, par des allusions discrètes, essayait de me faire dire une parole encourageante.

Mais, au laboratoire, il parlait surabondamment, avec moi, de toutes les théories célèbres ou obscures. Il entendait m'éblouir de son savoir, d'ailleurs considérable. Maniaque, il disposait les éprouvettes, les fourneaux, les instruments, d'après une sorte de rituel. A ma deuxième visite dans sa buanderie, il voulut me faire comprendre un phénomène de putréfaction locale des tissus : il me saisit la tête, et me contraignit, en pesant, de toute sa force, sur mon cou, à coller l'œil contre la lunette du microscope. Cette farce de collégien l'enchanta comme ses jeux avec Gilberte qu'il poursuivait, à la course, le long des terrasses ou par les éboulis de rochers, lui plus agile, bien qu'après l'avoir atteinte, il lui arrivât de pâlir affreusement sous les rosées de la sueur.

Le troisième soir, il nous conduisit tous devant la confiserie de sardines proche de Keryannic. La lune illuminait la lande morne, les longues bâtisses blanches, la foule des travailleuses et des travailleurs au repos dans les ajoncs; elle plaquait une lueur rousse sur les frissons de la mer étreinte par les caps de l'anse abrupte et broussailleuse.

Les sardinières, s'étant levées, défripèrent leurs tabliers de couleur, rajustèrent leurs chignons dans la guipure de leurs étroits bonnets, et offrirent leurs mains pataudes aux mains gonflées des pêcheurs. Une farandole se forma, puis une ronde. Deux chœurs, l'un de voix féminines et jeunes, l'autre de voix graves et mâles, se répondirent, répétant, à plusieurs reprises, chaque distique d'une complainte. Au son des paroles, la chaîne des bras se balançait en mesure. Un flux de pas menait la ronde vers la gauche; un reflux de pas la ramenait vers la droite. On eût dit que le mouvement des eaux animait lui-même tous ces membres passifs. Son rythme, certes, guidait le ton de la mélopée triste et lente, fougueuse parfois : telle la course d'une vague lourde qui va s'écrouler

dans la mer uniforme. Le murmure voisin de l'Océan était la musique de cet étrange bal. Dans l'ombre argentée, les apparences diverses des êtres se confondirent ; les couleurs des tabliers s'éteignirent. Le bruit claquant des sabots scandait, d'un même son, la joie sage des sauteurs. Les gars piétinaient le sol, et les filles secouaient leurs jupons sur leurs larges hanches, selon les plaintes de la chanson qui racontait le malheur de la fiancée, la fin de son matelot dans l'Océan :

Pleurez, pleurez, la belle :
Les poissons l'ont mangé !
Pleurez, pleurez, la belle :
Les poissons l'ont mangé !...

Cent corps fredonnaient, allaient, venaient. De droite à gauche, la ronde oscillait comme, du large à la côte, oscille la masse de la mer. Pareilles aux fracas sourds du flot, les voix mâles et graves se lamentaient véritablement. Pareilles aux rumeurs lointaines des ondes, les voix féminines et jeunes berçaient doucement le sort douloureux de l'héroïne. On eût dit que leurs accents ironiques acclamaient la malice des forces qui se jouaient de leurs rêves, de leurs vies. Cependant le refrain plaignait des espoirs fragiles et rompus, sur un mode langoureux que scandaient la cadence funèbre des sabots, le balancement des bras mariés, le roulis de la danse, à la lueur de la lune impassible reflétée dans le frisson de la petite rade.

En tournant, les sardinières ne quittaient pas du regard madame Élisabeth, moulée par la brise dans un manteau noir. Elles murmuraient aussi : « Ahés, Dahut », les noms de la fille qui régna sur Ys avec le roi Grallon, et qui, sur la cité des vices, attira le courroux de Dieu, la vengeance de l'Océan déchaîné, où tout fut englouti de la ville opulente, de ses cent églises, de ses rues aux boutiques pleines de trésors. Par sa beauté sévère et haute, drapée de deuil, notre amie leur paraissait un être légendaire, que leur envie de pauvres créatures accusait déjà. Madame Le Guenn me montra que madame Élisabeth s'était placée, le dos à la mer, sur un gros caillou, comme si elle venait d'en surgir. Cela suffisait pour que l'imagination bretonne créât aussitôt.

— En chacun de ces humbles cerveaux, présentement, —

me dit le docteur, — toute l'histoire d'Ys se retrace, miraculeuse et véritable. Les plus naïves de ses filles croiront demain avoir vu la superbe Dahut admirer leurs danses, et répandre des larmes parce qu'elle ne pouvait s'y joindre, étant damnée. Évidemment, elles rencontreront notre cousine dans les rues du bourg, sur le port, à travers la lande, et la salueront : ce sera le réel. Mais, pour cette race, le réel a moins d'importance que l'illusoire. Et celles de leurs compagnes qui les entendront faire ce conte, loin de le démentir, aideront à le grossir de leur témoignage. Toutes finiront par se persuader que Dahut emprunte la forme de madame Élisabeth pour errer autour de leurs plaisirs... Oui, le réel a moins de puissance que l'illusoire... Moi, souvent je peine, quand je poursuis mes travaux, afin d'établir la différence entre les données de l'hypothèse et les résultats objectifs de l'expérience. Ma foi en ceux-ci ne me semble point plus positive que ma foi en celles-là. C'est, pour un esprit scientifique, une fâcheuse disposition, tu peux m'en croire !

— Mais — lui dis-je — on n'a jamais atteint la vérité que par l'entremise de l'erreur, ou plutôt d'erreurs sans cesse transformées jusqu'à la limite du positif. C'est le génie intuitif qui préside à presque toutes les découvertes notables. Quelques-unes seulement sont l'œuvre de la déduction. Le propre du talent scientifique, c'est de construire des hypothèses. Il arrive que, de ces illusions premières, l'une se transforme en vérité tangible ; et l'inventeur alors triomphe...

— Vraiment ?... tu crois cela, toi aussi ? — s'écria Le Guenn.

— Vous aussi ? — demanda sa femme anxieuse.

— Moi aussi !

— C'est que parfois je suis inquiet, — expliqua-t-il. — L'illusion me dompte. Avant que ces braves gens eussent prononcé le nom de Dahut, je songeais de la même façon qu'eux. Ce rayon de lune qui s'écrase à la surface des eaux, n'est-ce pas la clarté d'une ville sous-marine, la clarté de la cathédrale flamboyante, centre d'Ys submergée, d'après les fables... Si l'on veut, on peut entendre aussi, dans les rumeurs de la marée, retentir l'appel des cloches...

— Ça... — dit madame Le Guenn — on a toujours en-

tendu les cloches sonner sous la mer... tout le long de la côte. Écoutez !

Je prêtai l'oreille. Chacun perçoit ce qu'il préfère dans la rumeur confuse de l'élément. Je serais plutôt enclin à me figurer qu'un express roule contre un vent déchaîné dans un chemin creux, là-bas, ou bien qu'il franchit un pont métallique, par instants, lorsque le flot s'épanche et grince sur le galet. Pourtant j'adoptai le sentiment de mes hôtes. A tout prendre, le son des cloches pouvait être discerné parmi les bruits de l'espace liquide. Madame Le Guenn fut contente de mon adhésion. Son mari susurrait le refrain de la complainte. Il se dandinait un peu dans les sens alternatifs de la ronde :

Pleurez, pleurez, la belle,
Les poissons l'ont mangé !...

— C'est étrange : j'ai presque besoin d'entrer dans la danse, de saisir deux de ces mains difformes et grasses, de me laisser conduire par elles, de respirer cette odeur d'huile frite qui imprègne les jupes des femmes. Je voudrais que ma voix fût parmi celles des chœurs... Est-ce assez drôle, hein ?

Et il chanta tout haut, avec les sardinières :

Pleurez, pleurez, la belle,
Les poissons l'ont mangé !...

Tandis que, de ses souliers, il frappait le sol selon la cadence dictée par le bruit des sabots claquants, madame Le Guenn, de même, fredonna le refrain, remua ses bottines. Vraiment ils résistaient mal à leur lubie.

Si Gilberte n'eût été trop écœurée par l'odeur de la sardinerie, si elle ne se fût plainte jusqu'à ce que l'emmenât sa grand'mère, je ne doute pas que ces deux Bretons ne se fussent livrés à l'obscure puissance qui leur conseillait le jeu de chanter la résignation de leurs vies brèves et pénibles, en se raillant un peu, comme le thème du choral à deux parties.

Par delà le détroit, sur le continent, les phares clignaient leurs yeux de feu, leurs yeux d'or et leurs yeux de rubis pour voir les sardinières danser au fond de l'anse rocheuse, selon le mouvement des eaux qui sautaient en fusées blanches dans les creux de la falaise ruisselante.

III

L'araignée Scepticisme, comme dit Nietzsche, tissait sa toile dans le cerveau de Jean Le Guenn. Entre les croyances de ses ancêtres et les calculs précis de la science, il demeurait rêveur, indécis, accueillant pour les uns et les autres, en Breton imaginatif et sensible, trop disposé à la résignation parce que nulle opiniâtreté humaine n'a pu approfondir le mystère de l'Océan qui berce ou noie cette race, depuis tant de siècles, l'enrichit ou la détruit, au gré d'une force capricieuse, tantôt riant avec l'éclat ensoleillé de ses vagues, tantôt hurlant avec le ressac emprisonné dans les cavernes affreuses de la côte. Au lieu de lui fournir, ainsi qu'à tant d'autres, mille raisons pour vivre selon la santé de ses instincts, le scepticisme faisait du docteur un passif et un nonchalant. Seules les idées, disparates et nombreuses, se reflétaient en lui comme en un miroir, et l'occupaient de leurs images. Il ne se proposait que d'agir sur elles, et non sur les hommes, chose infiniment plus commode pour celui dont les vices paresseux, ayant perdu toute énergie, s'endorment au tic tac d'une vertu patiente et lâche.

Je portai sur lui ce jugement définitif durant une promenade que nous fîmes par un ciel tragique et sous les attaques du vent le plus rude. Madame Élisabeth avait résolu d'aller voir la tempête à la Pointe des Poulains. C'est un chaos de rochers majestueux et noirs qui termine l'île, vers le nord-est, et bastionne une large baie granitique ouverte aux ruées du large.

Madame Élisabeth, qui se pique d'art et de littérature, prétendait à quelques satisfactions de paysagiste. Elle avait choisi le meilleur de ses appareils photographiques. Nous avions oublié à la maison madame Le Guenn qui surveillait, pour le soir, une soupe aux poissons, la *cautriade*. Madame la Revellière que le vent agace, et la petite Gilberte sujette aux rhumes de cerveau, avaient décliné l'honneur de nous suivre là. Trois seulement nous affrontâmes l'effort de la bise qui

salait nos lèvres, ébouriffait nos cheveux sous les casquettes. Notre compagne en avait une de velours, solidement épinglée au rouleau de ses cheveux. Les paroles étaient enlevées au loin avant d'avoir été entendues : aussi renonçâmes-nous vite à nous communiquer nos impressions des prairies rebroussées, des buissons et des blés versés. Au cours des siècles, pas un arbre n'avait subsisté : sous la fureur des souffles, l'île rase se blottissait, effaçait son échine, ne vivait que dans le creux de ses vallons humides, où, blanches et rousses, paissaient les vaches indolentes.

Sur les plateaux, quelques brebis noires tondaient la lande lépreuse, verte, parfois hérissée d'ajoncs rébarbatifs, végétation malingre. Ces bêtes de sorcellerie nous regardaient obliquement. Nous étions les seuls humains sur la route qui, du sud-est au nord-ouest, partage la longueur du pays. A mesure que nous avancions, l'Océan sonnait davantage en s'abattant sur les décombres des promontoires. On eût dit d'une canonnade voisine entre deux flottes invisibles. Le docteur résistait de son mieux aux rafales qui s'engouffraient dans sa pèlerine de bord. Collant à ses maigres rotules sa culotte de cycliste usée, elles le faisaient paraître chétif, bien que ses jambes, en bas épais, marquassent un effort souple. Quand nous arrivâmes à la Pointe des Poulains devant les clartés des hautes lames giflant les pentes des blocs et les étages de schistes feuilletés, quand, après un corps à corps pénible avec l'autan, nous eûmes gravi l'énorme éponge pétrifiée que semble être la roche sans herbes ni sables, quand nous fûmes exposés au délire des éléments qui jetaient leurs clameurs et leurs bataillons liquides à l'assaut de la côte noire, Jean Le Guenn me parut tout à fait pitoyable. Il avait voulu nous montrer un abîme qui se creuse depuis le sommet du cap, devant la maison du phare. Assez lestement il avait grimpé jusque-là, sur notre droite; et, fonçant, de la tête, dans le vacarme, il avait atteint le bord de la crevasse, lorsqu'un subit coup de vent lui arracha sa casquette, l'échevela et le bouscula si brutalement qu'il fut retourné, rejeté sur nous au pas de course, comme une feuille par l'orage d'automne. Il dut se cramponner à ma manche afin de pouvoir s'arrêter.

Nous dûmes tous trois opposer le dos à la force éolienne,

et nous arc-bouter les uns aux autres, étourdis par le tumulte. Le froid soudain avait rendu violet le visage du docteur ; ses cheveux bruns secoués dans l'espace découvraient un front étroit, un front ogival de petite fille ; ses lèvres et son rire tremblaient ; les osselets de ses mains blafardes s'agriffaient à mon manteau de Berlin par un geste de détresse ; dans ses yeux presque hagards était l'effarement de se comprendre si faible, alors que madame Élisabeth et moi demeurions à peu près fermes, parmi les claquements de nos habits.

Certes, il en était à s'apercevoir que sa maladie et sa mauvaise hygiène de savant, tantôt reclus avec les miasmes, tantôt exténué par des courses à bicyclette chez les malades lointains, avaient profondément miné sa vigueur normale. Je constatai qu'il essaya de lire sur ma physionomie. Je ne crus pas devoir lui cacher mon pronostic défavorable; qu'une grimace de pitié confirma :

— Voilà — criai-je à madame Élisabeth — un marin qui n'a pas les jambes très solides ! Nous autres gens de terre...

Les vociférations de l'air m'interrompirent, et nous nous retournâmes ensemble.

Devant nous, sous les nuages opaques soulignés d'argent par un soleil presque masqué, la mer, en bonds immenses et furibonds, accourait dans l'arc abrupt de la baie, y poussait les lignes de ses vagues galopantes qui s'effondraient en cascades, se reformaient en conques d'eau glauques et diaphanes, ressurgissaient, s'empanachaient d'écumes, sautaient les cailloux monstrueux, comblaient les trous des récifs envahis, s'épanchaient par les brèches, escaladaient les massifs de pierres vertes, redescendaient en torrents de mousse, en rivières bruyantes, pour se rallier, mugir, s'unir et grandir, peuple innombrable de fantômes fluides qui, depuis l'horizon, se ruait de nouveau contre les colossales murailles de granit, y montait, lançait au faîte ses bras d'eau rageuse, et retombait, en giclant, parmi les tourbillons confondus d'où s'envolait la neige des embruns.

Le docteur s'était mis derrière nous afin de se protéger contre la violence de l'ouragan. Si je m'écartais un peu, il chancelait en riant de soi. Plus amie, madame Élisabeth se

rapprochait, interposait la statue de son corps et sa face voilée d'argent. Lui, maigre silhouette aux rotules saillantes et au fin profil violacé, semblait tout éperdu de sentir sa chair résister moins que sa vaillance. Et je soupçonnai qu'à cette heure il croyait sa fin prochaine, pour la première fois.

Tout en contemplant la tragédie de la nature en désordre, je déduisis que si les expériences préalables duraient encore plusieurs saisons, mon ami ne vivrait pas le temps nécessaire. Son travail et les ennuis matériels ne le tuaient pas assez doucement. Il eût fallu que la production du sérum en certaine quantité pût s'accomplir dans l'année. Alors les probabilités de la réussite eussent convaincu la Compagnie d'assurer à ce pauvre garçon le repos, la quiétude et la conquête d'une nouvelle santé. Sinon, la théorie du docteur Le Guenn ne deviendrait pas une certitude vérifiée dans les hôpitaux par un nombre suffisant d'observations; et le remède, pour la Compagnie des Produits pharmaceutiques, ne semblerait pas un article de vente rémunératrice. Ce cerveau mourrait peut-être avant d'avoir enfanté complètement l'idée capable de le guérir.

Quels que soient ma fermeté et mon dédain logique des faibles, j'éprouvai de la compassion, autant dire littéraire, pour ce malheureux qui tentait de se raidir. Le deuil de l'espace, le hurlement de la mer dévoratrice, qui depuis tant de siècles ronge cette terre, me parurent appropriés d'avance aux funérailles de ce Breton sévère, épuisé par le typhus du Mexique, coupable d'avoir soigné trop consciencieusement ses marins dans les entrepôts et dans les lazarets. La fatalité des forces roulait dans le *stroom* cette vertu solide, comme elle roule le granit éboulé des roches et le sable de la lande.

Madame Élisabeth sembla s'inquiéter aussi : elle parla de retour. Nos derniers regards saluèrent l'Océan qui coiffait de ses meutes blanches et bouillonnantes les pyramides informes des rocs entassés dans la courbe de cette baie sauvage. Un essor de goélands lumineux s'y déploya. Des poussières d'eau s'élevaient des abîmes, puis filaient, au gré du vent, vers les landes monotones. Nous partîmes avec elles, chassés de même par la tempête rugissante dont les chocs formidables heurtaient nos échines, secouaient nos habits, arrachaient nos

casquettes, cependant que tournaient toujours les élans du flot fracassé au fond des cavernes.

Le docteur ne tenta pas de converser lorsque nous eûmes regagné l'abri des vallons. Nos pas foulèrent les sentes entre les prairies, le long des buissons courbés. Nous écoutions madame Élisabeth raconter ses voyages en Norvège, décrire les paysages, préciser les mœurs du Nord. Du moins nous simulions des âmes attentives à ses dires. Moi, je me récitais encore les passages utiles des lettres que je recevais, chaque jour, de Paris, d'ailleurs, et relatives à notre ami. On le dénigrait généralement. Il avait dû froisser maintes et maintes gens par son caractère oublieux, froid. Évidemment, ses émules s'évertueraient d'abord à critiquer le sérum Le Guenn, à le décrier partout avant l'heure de la publicité. Comment, dès lors, engager dans une pareille affaire la Compagnie des Produits pharmaceutiques?... Je surpris le malade qui se tâtait le cœur sous sa pèlerine d'ordonnance, et qui se mordait les lèvres ensuite.

Une pluie lourde nous cingla brusquement. La préoccupation de nous y soustraire et de hâter le pas n'évinça qu'à demi ces calculs sévères.

J'y songeais encore, lorsque nous nous assîmes autour du thé que madame Le Guenn avait disposé dans le salon. Devant elle, le docteur fit bonne contenance. De sa chambre, il était redescendu peigné, réchauffé, quasi pimpant, pour lui baiser avec effusion les mains comme par jeu, à cause d'une tarte imprévue. Cette effusion signifiait toute sa peine intérieure, tout le chagrin de craindre que sa femme ne restât bientôt sans appui, sans fortune. Ce geste décelait toute sa gratitude pour les soins qu'elle lui prodiguait simplement, comme les prières à leur Dieu. Le rouge du plaisir et de la pudeur gagna le front de l'étroite personne, tandis que ses yeux riaient et s'étonnaient à la fois. Elle ne devinait pas les raisons de cette caresse trop émue. Je la détournai d'une recherche qui aurait pu devenir une inquiétude, en réclamant mon jambon. Jamais je ne voyage sans mon jambon qu'on m'expédie de Cincinnati, directement. Anne-Marie le fut querir.

Entre tous mes plaisirs, j'apprécie fort celui de voir arriver

devant ma faim une superbe viande cuite à point sur un plat net. Je ne ressens pas de meilleure satisfaction à l'aspect d'une jolie personne près de m'être affectueuse.

— Mademoiselle!... présentez-moi la pièce, avant de couper, je vous prie... Voilà qui est bien : vous faites les choses avec une grâce!... Hein! a-t-il bonne mine, ce Yankee! Ah! les produits américains! Voyez-moi le rose ferme de cette chair à tissu serré, la blancheur du lard qui l'entoure! Qu'en dites-vous, madame Élisabeth?...

Je ne me rappelle guère avoir éprouvé un appétit plus sain qu'à cette heure-là. Mordre dans la masse succulente, la posséder avec mes dents féroces, ma langue caressante et les muqueuses habiles de mon palais, ce désir me valut des impatiences délicieuses et passionnées. Le grand air m'avait mis en veine de gourmandise. La petite Anne-Marie, qu'amadouaient de plus en plus mes paroles élégantes, était presque aussi fraîche que le cœur du jambon. Le jeune cou brun s'inclinait joliment dans l'échancrure de la large collerette plissée. La face craintive et claire, enflée de cheveux bruns, devenait anxieuse sous le diadème rose, sous les brides empesées et recercelées de la coiffe saugrenue. Le tablier de lampas à bavette contournait et marquait des formes adolescentes. Toute sa gentillesse m'inspirait autant de convoitise que le mets soigneusement soutenu par ses mains pieuses, avec le flacon de sauce anglaise. J'en oubliai Le Guenn et ses malheurs. Mon être eut voulu goûter ensemble la chair du porc et les lèvres de la servante. Je m'évadais ainsi des ombres auxquelles mon énergie évite de s'attarder. Penser pitoyablement aux faibles, c'est risquer de s'affaiblir aussi.

Par-dessus la tasse où elle buvait, madame Élisabeth tour à tour regardait le jambon et mon âme. J'amusais son œil narquois. Peut-être estimait-elle inconvenant que je n'offrisse point ma friandise à la ronde. Madame La Revellière et Gilberte pouvaient revenir, à l'instant, de leur visite chez l'institutrice ; il eût fallu les comprendre dans la distribution : comme je voyais déjà entamée largement la pièce de Cincinnati, je craignais d'être dépourvu avant la fin de mon séjour à Keryannic. Voilà pourquoi je m'écriai :

— Anne-Marie, coupez légèrement..., coupez plus fin...,

plus fin, mon enfant!... Mesdames, en prendrez-vous? Je n'ose insister..., car la sauce est mauvaise... Sans sauce, ce n'est que du jambon... Vraiment, ce n'est que du jambon, un jambon indigne de vous... Emportez ça, mon enfant!... Vite, emportez ça!

Je sauvai de la sorte ma victuaille, tout en dévorant. Le docteur refusa les tartines grillées de sa femme. Elle en fut désolée. Il s'excusa sur l'urgence de son travail : la moindre digestion alourdissait les manœuvres de son esprit. Ces dames le plaignirent. Il haussa les épaules, plaisanta, vanta le charme de ses études et l'agrément d'analyser la psychologie des lapins, des cobayes, avant, après les inoculations. Même il dit une chose subtile sur les invasions des bactéries dans les centres nerveux. Il développa toute une comparaison ingénieuse entre la stratégie des armées humaines et des armées microbiennes.

Madame Élisabeth prêtait l'oreille dévotement. Elle posa dans le calice de ses longues mains son menton pur, et admira le causeur. Enfin elle scanda cette longue phrase, évidemment préparée durant le discours de notre hôte :

— Elles doivent être sans égales, les heures que vous passez dans votre laboratoire, accoudé devant les coupelles où s'élabore l'essence de la vie. Quelle angoisse rare et sublime! Comme je voudrais être moins ignorante, afin de participer aux sensations de ces moments-là!...

Mélodieuse, la voix, pour ainsi dire, se solfiait. Le Guenn écoutait, avec une félicité visible, tinter les mots élogieux. Sa femme hocha la tête. De son doigt, elle lissait la nappe à thé :

— Moi, je les ai longtemps partagées, ces heures-là... Oui, ce sont des instants inoubliables. Nous espérons tant sauver des milliers et des milliers d'existences! C'est à cela que nous avons consacré beaucoup de notre fortune. C'est pour cela qu'il fuit toutes les distractions, qu'il ne se permet même pas de lectures, son délassement d'autrefois... Car il faut bien, puisqu'on le pourra, sauver des milliers et des milliers de vies! Il faut bien... Mais il les sauvera... Il les sauvera... C'est absolument sûr. On ne peut plus douter.

— Tu ne doutes plus, n'est-ce pas, Yvonne? — demanda madame Élisabeth confiante...

— Mais je n'ai jamais douté, ma chérie, jamais !

— C'est vrai, — appuya Le Guenn en souriant ; — jamais elle n'a douté, elle !

— Elle aime trop pour douter, — objectai-je.

Il se renfrogna. Nous regardâmes, un instant, la mer d'étain livide et ses bavures d'argent mousseux... Il pleuvait sur les voiles brunes qui chevauchaient les mâts abattus et couchés dans la longueur des barques noires. A l'abri de ces tentes improvisées, les pêcheurs attendaient l'embellie, sur la rade houleuse. Derrière l'averse oblique, le cap, ses landes désertes et vallonnées, ses éboulis de roches grises, étaient lugubres.

En silence, mes hôtes sollicitaient de moi la parole assurant que je ne doutais pas non plus. Je fus tenté de leur complaire, tant me navrèrent leurs regards brefs, puis vite détournés... Mais l'humanité ne doit pas être une boutique de déchets. Il eût été lâche d'encourager des illusions que je savais déjà vaines. Je devais avoir l'audace d'encourir leur animadversion plutôt que de travestir la véritable apparence des faits :

— Tu devrais pousser les choses, — conseillai-je au docteur. — Tu devrais élargir tout de suite le champ de tes investigations. Au lieu d'immuniser quatre lapins de choux et de soigner avec six gouttes de sérum, parcimonieusement, deux ou trois petites paysannes perdues dans les hameaux de la côte, il est temps d'immuniser des chevaux et de recueillir assez de leur sérum pour agir dans les hôpitaux.

— Tu as raison, mon cher ami ! murmura Le Guenn ; tu as raison... Trois cents cas de guérison me paraissent à moi-même indispensables pour démontrer...

— Acheter des chevaux vivants ? — gémit madame Le Guenn. — Et les nourrir ?... Et pendant combien de temps ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien, — avoua le docteur. — Plusieurs années peut-être... Le sang d'un cheval peut ne s'immuniser entièrement et ne rendre un sérum parfait qu'au bout de quatre, cinq, six ans, huit ans même...

— Huit ans ! — pleura madame Le Guenn.

— Huit ans !... Ah diable ! — grognai-je à mon tour, et de façon très significative.

La rafale ébranla les fenêtres d'un corridor voisin. Le

noroît s'engouffrait dans la maison. Une porte claqua rudement là-haut. Nous nous tûmes. Je tendis ma tasse pour une seconde libation de thé. Je pinçai deux morceaux de sucre. Madame Élisabeth se leva, fut à la vitre, et revint pour s'indigner, les mains vives :

— Dire qu'il s'en faut d'un peu d'argent, de cet argent que tant d'imbéciles prodiguent à des bookmakers et à des filles !

— Il ne s'en faut que de cela pour sauver tant de vies humaines... Ah ! c'est comique ! — ricana madame Le Guenn...

— Oh ! oui, c'est comique ! — renchérit sa belle parente.

L'accent d'amertume sincère et violent me surprit. Plus sincère peut-être, plus violent à coup sûr que l'accent de l'épouse elle-même. Et, comme je la regardais avec une stupéfaction curieuse, la jeune veuve s'avança vers moi :

— Enfin, monsieur, expliquez-nous donc pourquoi une Société comme la vôtre ne s'intéresserait pas aux travaux du docteur ?

— Mais — répondis-je prudemment, afin de ne pas lui déplaire — on y a pensé...

— Ah ! monsieur, comme je vous remercierais !

Les deux époux s'échauffaient déjà. Je jugeai bon de faire intervenir la douche :

— Ne me remerciez pas : il n'y a rien de fait...

— Bien entendu !... — admit madame Élisabeth, sur le ton d'une personne qui sait comment on feint de tergiverser, avant de conclure une affaire certaine.

Je souris de son optimisme. Elle pensa que c'était une manière d'acquiescement, et, dans sa liesse, arrosa mon thé de vieux rhum, très abondamment.

— Halte-là ! — priai-je, — pas tant d'alcool... Il n'en faut pas plus dans le thé que d'ennemis dans l'existence... Un peu, c'est bien : ils font parler de vous... Trop : ça nuit... Hein ! Le Guenn ?...

Il protesta qu'il ne se connaissait pas d'ennemis. Les deux femmes trouvèrent ma supposition bizarre. Elles raillèrent.

— Des ennemis !

— Des rivaux, des émules, des amis, si vous préférez :

c'est la même chose, — affirmai-je. — Nietzsche n'a-t-il pas écrit : « En son ami on doit voir son meilleur ennemi... » et : « Il faut honorer l'ennemi dans l'ami » ?...

Madame Élisabeth goûta les aphorismes. Mais Le Guenn exigea les noms de ses adversaires. Je lui citai ceux d'anciens camarades que nous avions connus au laboratoire, qui avaient joué au *poker* avec nous, à la brasserie, rue de Médicis, et qui, depuis, suivaient leur carrière. Je désignai plusieurs médecins à deux et trois galons qui servaient alors sur les escadres, ou dans les ports militaires de la Bretagne. Le Guenn écarquillait les yeux. Les femmes haussaient les épaules et s'impatientaient.

— Que leur ai-je fait ? — demanda-t-il de l'air le plus naïf.

— Une notice que l'Académie discute ! — répliquai-je tout de suite.

— De l'envie, alors ? — ricana madame Élisabeth.

Les Le Guenn l'écoutèrent conseiller le mépris à l'égard de ces malfaisants et piètres personnages.

— Vraiment, — continua-t-elle, — ce ne sont pas les ennemis que je redoute pour un caractère de votre vigueur, qui a tôt fait de s'allier les sympathies des honnêtes gens.

Le rouge de la colère ennoblissait encore les joues de celle que je voulais séduire. Insoucieuse de son maintien, à l'ordinaire mystérieux et pudique, elle marchait délibérément, se révélait comme une personne robuste, et de tournure presque mâle. Ce changement m'ébahit. Il dénonçait la fougue de ses sentiments et le degré de son trouble. C'était décidément une cousine dévouée. A détruire les chimères du savant, je risquais de contredire cette femme exquise, de qui mes ambitions attendaient beaucoup. Déjà son esprit assez perspicace me comptait pour une manière d'homme barbare et téméraire, mais débarrassé de sottise comme d'hypocrisie. Loin de me détester, à l'exemple de sa belle-mère, loin de me vénérer et de me craindre, à l'exemple de madame Le Guenn, loin de me négliger, à l'exemple du docteur, loin de dédaigner mes façons, à l'exemple de la petite Gilberte, elle étudiait mes allures et mes paroles avec l'application d'une personne qui se pique de démêler, en toute âme, les simulacres

des réalités. Orgueilleuse jusqu'à vouloir qu'on prisât les efforts de sa famille même, elle m'eût volontiers taxé de jalousie. Déjà madame Le Guenn, forte de cette connivence, haussait les épaules à toutes mes déclarations, bien que son mari m'approuvât de ses gestes et de ses sourires pénibles, bientôt résignés.

Cependant je ne reculai point, et leur fis un tableau assez fâcheux de la situation : les émules de Le Guenn ne lui pardonnaient pas de s'être mis tout à coup sur le chemin de leur succès. Il barrait brusquement la route suivie par eux avec astuce et obstination depuis des années. Au Congrès de Biologie, où nous nous étions trouvés en nombre, pharmaciens, chimistes, entomologistes, histologistes, physiologistes, toute la séquelle en « iste », leur mauvaise humeur avait brutalement éclaté. Nous bavardions les uns et les autres lorsque courut la nouvelle : l'Académie discuterait en séance publique la notice du docteur Le Guenn, sur les métamorphoses du bacille de Peyer dans les affections typhiques. Ce fut un tollé : « Le Guenn! notre vieux Le Guenn, ce bon garçon de Le Guenn, qui jusqu'alors ne gênait personne, Le Guenn médecin de marine, à fond de cale, quelque part dans les mers de la Sonde, ou sur les côtes de la Patagonie, Le Guenn allait avoir sa notice commentée publiquement par l'Académie! Ah! mais, voyez-vous ça : ce Bas-Breton qui décroche, à l'improviste, le succès convoité par tous!... D'un élan il dépasse les camarades de l'internat! Le voilà tout installé au gîte de l'étape, où nous espérions d'abord loger nos vanités légitimes... Ah mais!... Ah mais!... »

Et chacun de se rebiffer aigrement. Moi-même, Guichardot, je me suis rebiffé tout comme un autre... Mais oui...

— Il faut remarquer que M. Guichardot ne s'embarrasse pas d'hypocrisie! — nota fort durement madame Élisabeth.

— Tout cela est naturel, tout cela est humain! — acceptait le docteur, qui tambourina, des ongles, sur la table.

Je crois bien qu'à ce moment je l'eusse écrasé du talon comme une chenille, tant sa lâcheté chrétienne me révolta. Il en fut autrement de sa femme, qui, des regards, l'adora, puis se répandit en indignations puériles :

— Ces gens-là ne peuvent donc pas accepter que l'un d'eux

mène au triomphe leur idée, l'idée de leur génération?... car c'est la théorie chère à toute sa génération que mon mari confirme par sa découverte!

— Et vous faisiez chorus avec ses détracteurs?...

Je dus rejeter mon buste sur le dossier du fauteuil : vraiment, la veuve s'approchait de moi pour m'invectiver. Elle était d'ailleurs superbe dans sa robe collante et sombre.

— Non pas! — m'écriai-je, — je l'ai défendu!

— Bien sûr?...

— Sûr : j'avais flairé l'affaire du sérum Le Guenn pour ma Société!

— C'est juste!... — fit en riant madame Élisabeth.

Et, sur sa figure, passa comme une lumière d'approbation pour la logique de mon caractère. Je suis certain qu'à cette seconde elle m'eût aimé, si... Mais il ne sied pas d'anticiper, car elle fit tout aussitôt une réserve impertinente :

— C'est vrai, on peut compter sur vous en certaines occurrences... Et, dans le cas contraire, qu'eussiez-vous fait?...

— J'aurais rugi comme les autres! — déclarai-je loyalement, sur le ton d'hilarité que j'emploie souvent pour faire admettre en gaieté les rigueurs de ma morale.

— Charmant!

— Ah! monsieur!... — protesta madame Le Guenn, pâle et rouge alternativement.

— Vous êtes magnifiques!... — répliquai-je, en me levant et en marchant... — vous êtes magnifiques!... Vous vous imaginez qu'on laisse un concurrent s'emparer d'une chance, sans la lui disputer... sans hurler!...

— Vous n'aviez pas tous, cependant, écrit sur le sérum du typhus, voyons! — fit observer madame Élisabeth.

Le docteur lui répondit fort sérieusement que chacun choye, en secret, sa foi dans une invention particulière, et l'estime excellente par-dessus toutes autres. Il ajouta que, si on l'avait toléré, lui, dans le rang, il pouvait être juste qu'on n'en voulût pas en tête. Au reste l'année précédente, on s'était servi de ses observations sur le sang défibriné, après leur publication dans la *Revue d'Histologie*, pour avilir, par des comparaisons à son avantage, la doctrine du professeur Courtel, lequel, vers ce temps-là, s'approchait de la première place : — donc il

importait que ceux de sa génération le jetassent à bas, prestement.

— Oui, — achevai-je. — Et grâce à la complicité naïve de ces louanges émises, non pas en ta faveur, mais contre le succès de Courtel, c'est toi qui emportes sa place! Avoue que c'est vexant... On enrage, mesdames, vous comprenez!

— C'est du propre! — condamna madame Élisabeth irritée.

— C'est écœurant! — osa dire sa cousine.

Auparavant, je n'eusse point soupçonné que cette dame neutre, maigre et flexible pût tout à coup se métamorphoser en être de combat. Ses mains osseuses se crispaient. Les saillies de ses omoplates tressaillaient dans sa blouse de mousseline à fleurs. Les taches rousses de son teint vivaient comme des yeux pour accroître, en sa physionomie contractée, l'air de menace et l'indéniable expression de dégoût.

Cependant madame Élisabeth, ayant pris une chaise, la traîna vers moi, s'assit, me fit rasseoir. Ensuite, face à face, elle me somma, dans une extraordinaire surexcitation, de lui démontrer comment « toutes ces infamies » pouvaient nuire au succès du docteur Le Guenn. Elle posait la question pratique.

Qu'elle fût plus acharnée que sa cousine, cela m'abasourdit. Toutes deux me parurent à demi folles, tant elles s'exaltaient, contrairement à leurs habitudes d'élégance, d'éducation et de piété. Si cette attitude se justifiait encore chez l'épouse par une hypertrophie du sentiment conjugal, la parente était moins autorisée à de telles manifestations. Sur le moment, je supposai qu'elle aimait beaucoup sa cousine Yvonne, qu'elle voulait éperdument lui épargner la déception, donc me convaincre de subventionner les travaux du mari.

J'eus de la peine à dissimuler mon étonnement. Néanmoins, j'expliquai que les adversaires de notre ami se coaliseraient sans aucun doute pour détruire, par leurs critiques, les effets de toute publicité, fût-elle considérable. Dans ces conditions, il était à craindre que la Compagnie générale des Produits pharmaceutiques refusât le concours de ses capitaux.

— Mais personne n'ignore, — s'écria brusquement madame Élisabeth, — que jamais des valets n'ont jeté bas l'œuvre de leur maître!

Elle se dressa, repoussa la chaise, et se démena prodigieusement. Le docteur la remerciait d'un geste humble, en baissant les épaules. Il s'étonnait lui-même, autant que je pus croire, de cette turbulente plaidoirie. Sa femme s'empêtra parmi les développements de théories médicales abstruses, afin de me démontrer la magnificence du génie inclus dans ce pauvre homme en culotte usée, en bas de laine reprisés. Il nous souriait indolemment, spectateur déjà las d'une trop longue dispute. Et ceci m'émerveilla : les deux femmes vantaient surtout la suprématie intellectuelle du docteur ; elles méprisaient tous ses confrères, tous les savants. C'était à sa mentalité seule que se vouaient leurs éloges, et non à sa vie probe, héroïque, laborieuse. Elles oubliaient le médecin du lazaret de Santa-Cruz, pour n'admirer que le penseur tatillon de l'ancienne buanderie transformée en laboratoire, à gauche de la terrasse. Or cela, c'était l'aveuglement lyrique de la passion. Madame Le Guenn aimait son mari passionnément, et elle avait enrôlé dans sa folie l'imagination littéraire de sa cousine. L'une et l'autre attestaient que l'électro-magnétisme du sang, découverte première de Le Guenn, est un fait positif indiscutable, « un fait qui s'analyse, qui se dose, qui se chiffre ». Elles récitaient ensemble les vingt lignes bibliographiques écrites dans la *Revue des Annales médicales*, par le chirurgien des La Revellière, pour affirmer que, nulle des nouvelles hypothèses sur les altérations du sang n'égalait celle du docteur. Les envieux nieraient-ils l'évidence, enfin ?

Madame Le Guenn en vint à planter ses mains sur ses hanches; madame Élisabeth dut rattacher son turban de cheveux déséquilibré par ses mouvements de persuasion. L'une et l'autre perdaient le sens de leur dignité. Lui semblait ne les avoir jamais aperçues dans cet état, et vouloir me le dire. Quant à moi, j'adoptai les formes conciliantes. Je prétendis que, sans nier les avantages de la découverte, nos adversaires l'attaqueraient certainement. Bien entendu, ils se garderaient d'en méconnaître les mérites sûrs, mais ils mettraient en lumière les points encore faibles. Ces points accessoires, ils les présenteraient comme essentiels. Le Guenn convint qu'ils exagéreraient ses défauts, et qu'ils passeraient sous silence ses qualités originales.

— Perdrot, là, notre ami Perdrot, tu sais bien, Yvonne... Perdrot!... Il m'a déjà reproché certaines imperfections inhérentes à l'état actuel de la science et qu'il n'a jamais reprochées, par exemple, à Pasteur ou à Berthelot.

Mais elles ne se rendirent à aucune raison. Elles pensaient que rien de ces manigances ne réussirait à prévaloir. Classer la sérumthérapie Le Guenn au nombre des expériences de laboratoire sans portée pratique, affirmer que les inconvénients de l'application l'emporteraient sur les avantages de la thèse; employer à ces allégations l'art supérieur d'hommes très intelligents mais aigris par l'insuccès, l'ingratitude du sort et la misère — toutes ces manœuvres probables mes deux amies les tenaient pour vaines. Je finis par taquiner une sympathie aussi chaleureuse. Là-dessus, madame Élisabeth cessa brusquement de pérorer, tandis que le docteur affectait de rire à mes facéties. Bientôt elle m'interrompit, rappelant que, jusqu'au dernier jour, il avait soigné M. La Revellière, après avoir prolongé plus de deux ans une maladie mortelle, d'ordinaire foudroyante. La mère et la veuve du député n'oublieraient jamais les délicatesses d'une aide touchante, désintéressée, noble. Je m'inclinai. Le Guenn prononça des paroles modestes.

En cherchant mon étui à cigares dans la poche de mon veston, je ramenai le paquet des lettres hostiles que j'avais eu soin de descendre. Madame Élisabeth plaisanta l'épaisseur de ces documents. Du tout je me contentai d'extraire deux missives signées Perdrot, notre ancien camarade, et d'en lire certains passages à madame Le Guenn, en exemple de la perfidie commune.

La première lettre était datée du 16 avril 1901, — avant que l'Académie de médecine eût accueilli la notice. — Elle contenait ceci : « Quant à Le Guenn, c'est vraiment quelqu'un. Le panier de provisions est léger à son bras, je veux dire que son érudition ne l'embarrasse pas, qu'elle ne le détourne pas de la voie directe, qu'il emploie aisément toutes ses connaissances dans le dessein unique et précis de vérifier son électromagnétisme. Cela le désigne comme un cerveau parfaitement aménagé par un labeur scrupuleux, etc... » La deuxième était datée du 20 mars 1902, — après la décision honorifique de l'Académie : — « Et Le Guenn!... *Quel silence assourdissant!...*

Il n'est question que de lui, mais il ne produit rien, rien, rien!... Quand accouchera-t-il, ce bel esprit en gésine?... Dans ses communications à la Faculté, il loge toutes ses lectures mal digérées. Ce n'est pas du Le Guenn, c'est du *Tout le Monde*, depuis Hippocrate jusqu'à Koch... »

— Mais n'est-il pas nécessaire que je cite des autorités à l'appui de mes raisonnements?... Sans cela, Perdrot me reprocherait de construire en l'air des postulats!

Le Guenn, cette fois, s'irritait un peu contre des phrases déterminées, contre un nom, et un personnage objectif. Allait-il enfin s'enflammer, luire de haine et de vaillance? Je l'observai.

— Vous ne me ferez pas croire que tous sont infâmes! — proféra madame Élisabeth, qui devenait plus pâle et frémissait.

— Perdrot a tort. Je cite son état d'esprit parce qu'il est celui de la plupart. Ainsi, Davenon, le jeune prodige de l'obstétrique, Davenon s'en va partout criant que Le Guenn n'est qu'un beau cas de kleptomanie. « Le kleptomane Le Guenn », dit-il sans cesse en éreintant ta théorie!

Le docteur se taisait dans son coin. A peine sa bouche fut-elle déformée par une moue. Il se désintéressait peut-être, parce qu'une heure plus tôt il avait constaté sa faiblesse maladive et nettement appréhendé sa fin. Si nettement qu'il avait, au retour, cherché un refuge d'enfant douloureux dans l'amour, en baisant avec effusion les mains de madame Le Guenn. Peut-être aussi, par adresse, abandonnait-il aux femmes le soin de plaider. Mais, à entendre madame Le Guenn soutenir que les grands professeurs le défendraient, il fronça les sourcils pour blâmer le mauvais goût de cette insistance. Ses regards trahirent son étonnement lorsque madame Élisabeth eut adopté cet argument, eut riposté à mes objections avec l'insolence d'un amour-propre qui ne tolérait pas d'être trop contredit.

Or, moi, je voulais, dans cette épreuve, la séduire par mon acharnement à la dompter. Quelle que fût mon ambition de la conquérir, et quel que fût mon instinct de l'aimer, splendide, vivante, robuste, superbement opiniâtre, je luttais de toutes mes forces afin de ne pas céder au désir de lui plaire par ma soumission.

« L'homme est quelque chose qui doit se dépasser ! » répétai-je entre mes dents, chaque fois que ses paroles se ruaient vers moi, chaque fois que sa mimique naturellement coquette offrait le troc mensonger de ses complaisances en échange de mon adhésion aux espoirs de ses cousins. Je résistai. Je soutins que les professeurs de la Faculté, aussi bien que nous, redoutent l'inimitié de leurs disciples. En dénigrant les cours, en proclamant les erreurs quotidiennement commises dans les cliniques, une élite médicale peut au moins discréditer les maîtres, amoindrir leur autorité, partant leur clientèle de financiers, d'archiducs, de ministres et d'actrices, celle qui paie l'opération dix mille francs, et davantage. De plus, les maîtres hésitent à s'enthousiasmer pour les découvertes qui s'accomplissent loin de leur inspiration...

— Enfin, — terminai-je — Le Guenn a fait des gaffes !

Madame Élisabeth fit éclater un rire sardonique :

— Lui, l'homme de tact par excellence !... Ha ! ha ! que c'est drôle !...

Elle insultait à ma bonne foi. Toutes ses jolies grimaces me signifiaient brutalement qu'entre elle et moi rien n'était possible, sinon les conséquences de sa rancune. Le docteur la contemplait, stupide, et les paupières clignotantes. Une légère rougeur sur ses pommettes indiquait à la fois sa honte d'être défendu tumultueusement, et son plaisir de l'être par une telle amie.

Nous en arrivions à une de ces minutes dramatiques où plusieurs personnes, ayant fini de s'instruire réciproquement sur leur compte, jugent la conjoncture opportune pour se révéler dans leur quasi vérité. Au bout de ces quelques jours passés ensemble, nous estimions nécessaire d'ôter nos masques de courtoisie, de nous éclairer mutuellement sur nos caractères et sur nos convictions. Nous allions devenir intimes : ennemis ou amis, mais intimes.

— Des gaffes !... — répétait madame Le Guenn. — Ah ! Seigneur ! des gaffes !...

Le mot outrageait sa parfaite éducation. Elle ne saisissait pas le sens indulgent de cet argot parisien. Elle le traduisait par : « inconvenance » ; elle en était vexée.

— Oui, des gaffes... Ainsi, lorsque vous êtes venus à Paris

tous les deux, après la nouvelle du succès obtenu par la notice, votre mari ne vous a pas conduite chez madame de Parr, où le docteur Prostet aime à recevoir sa pléiade. Or, vous deviez bien cela tous deux à celui qui avait partout colporté le texte de la communication, et surtout dans les couloirs de l'Institut biologique, où les académiciens la connurent.

— Madame de Parr n'est-elle pas une ancienne fille entretenue ? — questionna la veuve en me regardant de haut.

— Les honnêtes femmes ne peuvent voir ces sortes de personnes ! — déclara péremptoirement madame Le Guenn (elle étala ses deux mains dans l'air horizontalement). — C'est la première règle des convenances.

— Oui, en province. Non, à Paris ! Voilà des nuances importantes.

Ignoraient-elles que madame de Parr avait accueilli le docteur Prostet quand il n'était qu'un petit externe de l'Hôtel-Dieu, traînant des bottines éculées, sous des paletots verdis, que la dame galante l'avait trouvé gentil, très intelligent, qu'elle lui avait d'abord livré le reste, puis bons soupers, bon gîte, jusqu'à ce qu'il recrutât une clientèle parmi les amis nombreux et riches de sa bienfaitrice ? Ignoraient-elles que Prostet se pique de gratitude et de franchise ? Il exige qu'on encense la chère apôtre de ses talents. Le Guenn avait profondément blessé cette vieille amoureuse, en omettant de lui présenter sa femme.

Sur le ton le plus impérial, madame Élisabeth décida qu'il serait approuvé de tous les braves gens.

— Certes, — rétorquai-je, — les braves gens l'approuveront. Mais ils ne le commanditeront pas. Les braves gens ne commanditent jamais !

Madame Élisabeth ne put s'empêcher de sourire avec moi :

— C'est malheureusement vrai...

— Voyez-vous, madame, — ajoutai-je, — le vice est téméraire, mais la vertu est lâche... Oui, le vice gambade sur les tréteaux ; mais la vertu sommeille au fond de ses alcôves... et de ses provinces... Quoi de pire, le tréteau ou l'alcôve ? autant dire, la vie ou la torpeur ?

— Oh ! oh !... En tout cas, je ne regrette pas notre bévue !

dit madame Le Guenn. Jean ne me place pas au rang des femmes à vendre. Il me respecte...

— Madame Guichardot est moins respectée de moi... car elle fait visite à madame de Parr. Aussi, dans les services de Prostet, l'Iode Guichardot est en usage. « Je gagne en me déshonorant. » C'est ma devise et je la confesse. Bien plus ! monsieur et madame Perdrot dînent chez madame de Parr. Soyez sûr que Prostet ne réfutera pas les critiques de notre ami Perdrot sur le sérum Le Guenn.

— Et les autres professeurs imiteront, sans doute, la conduite de Prostet, dont ils vénèrent à bon droit le génie !

— Probablement ! — répondis-je au docteur dont l'ignoble résignation m'exaspérait.

Ma rude logique révoltait madame Élisabeth en la persuadant. Madame Le Guenn ne croyait guère à mes fâcheuses prédictions. Elle épluchait sa robe, sur laquelle le chat avait semé des poils blancs, et niait de la tête. La migraine plissait déjà le front de sa figure vieillotte, incapable de suivre un débat si neuf pour elle, et contraire aux traditions de sa morale.

Je continuai mes reproches après avoir jeté un coup d'œil sur les lettres éparses de mes correspondants. Le Guenn s'était exempté de paraître aux banquets de l'Association de Biologie. Il avait simplement expédié des télégrammes enthousiastes. Autre tort !... Madame Élisabeth se rangea, sur ce point, à mon avis. De son vivant, M. La Revellière assistait à tous les festins électoraux, économiques et mutualistes. Elle me concéda que nul des présidents ne pardonnerait à notre hôte ces absences qu'ils relèveraient comme des marques de dédain. J'additionnai :

— C'est encore sept ou huit ennemis puissants que tu t'es fabriqués là !

Déjà madame Élisabeth se repentait de m'avoir donné raison une seconde ; elle s'écria :

— Allons, docteur, empiffrez-vous... si vous tenez à ce que la Faculté s'occupe de sauver la vie des hommes en utilisant votre science !

Le Guenn en était à se récréer de notre discussion. Il me considérait comme un acteur de vaudeville ou un diseur de

monologues hilarants. Son fatalisme de matelot le consolait de tout ce déboire. Ça le réjouissait que madame Élisabeth se passionnât à la manière des comédiennes. Seule la peine de sa femme le navrait.

— Il n'a cependant pas les moyens de courir à Paris, banqueter toutes les semaines! — pleura madame Le Guenn avec un visage de détresse.

Et elle examina le costume délabré de son mari.

Je me gardai de répondre directement et continuai l'analyse de mes lettres. Pourquoi avait-il décliné l'honneur de prendre quelques abonnements à la *Revue d'Histologie pratique*, à la *Revue de Thérapeutique nouvelle*, aux *Annales de Biologie*, à d'autres périodiques dirigés par sept ou huit de nos anciens amis qui se croyaient en droit de compter sur son aide, comme ils avaient usé de la mienne? Ces revues, qui font foi chez tous les médecins de province, consacreraient peu de paragraphes à ses essais. Madame Élisabeth fut encore obligée d'avouer que M. La Revellière avait soin de souscrire à toutes les obscures revues politiques démunies de lecteurs, afin de prouver que les élucubrations de ses collègues ne le laissaient pas indifférent.

— Mais — supplia madame Le Guenn — nous n'avons plus les moyens de nous abonner à tant de publications!

Je balançai la tête, en signe de doute, comme si je n'ajoutais nulle foi à la pauvreté de mes hôtes. Implacablement, j'exposai la série des griefs. Le Guenn n'avait pas envoyé son obole pour l'érection d'une nouvelle statue à Claude Bernard, dont l'Institut de Chimie organique avait assumé l'initiative. Faute de pécune, le monument n'avait pu être construit. Le camouflet avait sérieusement atteint les organisateurs; ils inscrivaient les noms de ceux qui n'avaient pas répondu à leur appel.

— Mais nous n'avons plus les moyens! — assura madame Le Guenn.

Je l'interrompis d'un petit geste, et persévérai. Douze lettres émanaient de médecins et pharmaciens de province : ils protestaient en termes aigres contre l'insolence du docteur, qui n'avait pas satisfait à leurs demandes d'éclaircissements complémentaires sur l'électro-magnétisme du sang. Autant d'en-

nemis. Madame Le Guenn jura que la poste lui coûtait soixante francs, chaque mois. Elle ne pouvait, sur ce chapitre du budget, accroître la dépense.

— Décidément, — ricana madame Élisabeth, — en science, c'est comme en politique. Le docteur commence à être célèbre : il faut qu'il paie la fanfare !

— La pauvreté est le vice qu'on excuse le moins, — énonçai-je sentencieusement.

— Parmi les gens d'affaires, oui ; mais parmi les gens d'intelligence ?

— Si vous voulez, la richesse est la vertu qu'ils prisent le plus !

— C'est faux, c'est faux ! — s'écria madame Le Guenn. — Est-ce que Jean n'a pas donné publiquement son avis sur les travaux de Robertson, malgré la renommée de ce charlatan millionnaire ?...

— Autre gaffe ! Tous ceux à qui Robertson prête de l'argent, tous ceux qui rencontrent à sa table des personnages utiles, tous ceux qui flirtent avec sa trop jolie femme, seront les ennemis naturels de Le Guenn !

— On ne lui saura donc aucun gré de dire courageusement la vérité, même aux puissants ?... Vous me faites rire, monsieur !

Madame Élisabeth rageait. Véritablement, elle rageait, telle qu'une enfant volontaire. Quelque chose mouilla ses yeux pâlis. Elle rattachait encore une fois son rouleau de cheveux à son chignon branlant ; et ses longs bras gracieux étaient beaux à voir. L'hésitation de son esprit, tour à tour, exécrait et saluait mon imperturbable logique. C'étaient alors des transformations successives et superbes de sa physionomie, tantôt haineuse comme un masque de tragédie antique, tantôt détendue par l'aise de goûter l'à-propos de mes répliques :

— On lui sait gré par-dessous ; mais par-dessus, et pour ne pas encourir les représailles de la coterie Robertson, chacun accusera Le Guenn d'envie, de jalousie, comme vous accuserez d'envie et de jalousie ceux qui vont l'attaquer, chère madame...

— Vous êtes presque de ceux-là !

— Moi ?...

Et je croisai les jambes, l'air gai, tandis que j'allumais un cigare.

— Mais oui, — rugit-elle, — vous êtes comme les autres... Cela vous gêne, vous, les gens de Paris, qu'un honnête homme vive, avec son goût de science et de dévouement à l'humanité, dans le fin fond d'une province, sans se mêler à tous les trafics et à tous les calculs de ces infâmes coteries!...

— Sans mener sa femme chez des personnes perdues de réputation!...

Le Guenn se contraignit à rire pour excuser leur incartade. C'était inutile. Rien ne peut me froisser. Je considère que rien ne vaut la peine que je me vexe. Je m'estime supérieur à toutes les insultes, surtout quand elles proviennent de jeunes dames exaspérées par l'étalage cynique de mes thèses. Aussi, pour rassurer le docteur, sans désobliger mes ardentes interlocutrices, je m'inclinai devant elles en manière de jeu, puis :

— Mais je supporte, nous supportons très bien que Le Guenn demeure dans sa chère Bretagne, en travailleur héroïque et silencieux. Quand il aura soixante ans, le monde reconnaîtra la valeur de son génie jusqu'alors obscur!... D'abord, pourquoi veux-tu triompher tout de suite?

— Pour sauver des milliers de vies que le typhus dévore à toute heure! — prêcha madame Le Guenn.

— Ça n'intéresse que fort peu de gens cette sensibilité-là... mais oui, fort peu... sauf les malades... et ils ignorent votre remède!...

— C'est à vous, monsieur, qu'appartient la mission... — ânonna timidement la femme du docteur.

— Je ne me charge pas d'une mission. Je n'ai pas l'étoffe d'un apôtre, moi. Je suis un humble courtier. J'examine les chances d'une affaire. Or, les chances de réussite sont diminuées par toutes ces antipathies.

— Eh bien! — gémit Le Guenn, — je ne me savais pas redoutable au point de mettre en émoi tant d'adversaires...

Il se leva, s'étira, puis fut regarder la mer, qui cahotait les lourdes barques noires, et leurs voiles transformées en abris contre l'averse persistante. Le vent ébranla les portes et les vitres de la maison.

— Mais enfin, monsieur Guichardot, dites-moi : il n'y aura donc point d'honnêtes gens pour le défendre contre cette cabale?

— Il y en aura, madame Le Guenn, il y en aura. Seulement, ceux que vous appelez les honnêtes gens n'ont pas d'influence. Je vous l'ai déjà dit, ce sont des timides. Ils s'indignent à l'ombre, dans leur coin, prudemment. Ils aiment leur repos et ils laissent les audacieux vaincre.

— C'est si vrai, cela! — fit Le Guenn.

Il était de mon avis sur tous les points, lui! Madame Le Guenn, immobile dans son fauteuil, devait sans doute adresser au Seigneur une prière afin qu'il m'inspirât de lui faire verser une avance par la Compagnie des Produits pharmaceutiques. Madame Élisabeth acceptait que la conversation déviât vers des généralités philosophiques touchant le bien et le mal. Je ramassai les lettres éparses sur la table et les repliai soigneusement.

La bataille était finie. Nous nous sentions près de la limite où la fâcherie eût succédé fatalement à nos escarmouches. Nous devisâmes mollement une demi-heure.

Anne-Marie entra. On venait de Goulphar chercher le docteur. Un éclat de fer rouge avait sauté de l'enclume et blessé à la tête le maréchal ferrant. Son fils était là, suppliant qu'on portât secours... Le Guenn demanda sa trousse.

— Un éclat de fer dans le crâne, ça ne peut pas attendre... Mais huit kilomètres par ce vent... et vent debout... diable! La bicyclette est sous le hangar?...

— Prends ton caoutchouc! — commanda madame Le Guenn dont les yeux se bridèrent.

Je surpris le murmure par lequel il réclamait ses pilules de strychnine. Madame Le Guen s'effara :

— Encore de la strychnine!... tu es donc plus malade?...

— Non, vous savez bien, c'est une précaution.

La pauvre épouse se précipita derrière lui, et l'accabla de questions. Ils sortirent. Je notai que madame Élisabeth fit, pour les suivre, un mouvement. Elle raisonna même avant d'admettre ses motifs de rester. Cela lui coûta certainement, car, dans son impatience et sa distraction, elle dut se rattacher encore les cheveux par un geste fébrile et machinal.

Voulant approfondir le sens de cette émotion très visible,

je lui dis que, si Le Guenn prenait de la strychnine, c'était qu'il avait le cœur affaibli. Les vitesses de la bicyclette accélèrent fâcheusement le jeu de cet organe, et l'épuisent. Il eût été préférable que le docteur fît ses visites en voiture, surtout par la tempête.

— Il serait préférable, en effet, — me répondit-elle avec colère, — il serait préférable que toute sa vie changeât !...

Je flairai que son but était de rouvrir la discussion. Je m'y fusse montré trop à mon désavantage, pour ne point perdre auprès d'elle le reste de mon prestige. Aussi je me souvins de ma correspondance en retard, et je fus dans mon appartement.

— N'oubliez pas votre Compagnie... du moins ! Et parlez de lui !

Elle renforça la valeur de ce pronom par la tendresse la plus mélodieuse de sa voix. En montant l'escalier, je me permis de croire qu'elle pourrait, un jour, aimer le mari de sa cousine, et que ce sournois de Le Guenn l'avait émue.

Mais, de ma fenêtre, j'aperçus, au milieu de la route, l'épouse immobile, à quelque cent mètres de la maison. Elle regardait, sous la pluie qui recommençait, la fuite du cycliste le long du port à sec, fange immonde encombrée de flaques, de tessons et de vieilles boîtes en métal rouillé. Sans doute, la pauvre ne se doutait pas que l'averse détériorait sa robe déjà piteuse, et collait à son cou les mèches de sa coiffure défaite à demi. Car elle était là nu-tête, les yeux grossis, dans l'attitude rigide propre aux maniaques affligés d'une idée fixe.

Une femme douée d'une telle hypertrophie des forces nerveuses devait inconsciemment agir sur celles de son entourage. Ma première conjecture demeurait la bonne : madame Élisabeth subissait cette influence, et, avec une sensibilité plus vive, un tempérament plus passionné, une intelligence plus éloquente, elle semblait plus anxieuse du destin qui se déterminerait entre les murs granitiques de ce Keryannic dont la rafale secouait les portes, dont le grain fouettait les fenêtres, dont la mer baveuse masquait l'horizon habituel, — le continent clair et doré de l'Armor.

PAUL ADAM

(A suivre.)

L'ÉCLAIRAGE

PAR

INCANDESCENCE

Les idées scientifiques reposent, depuis deux mille ans, sur la double conception de la matière et de la force, ou encore de la matière et de l'énergie, la première étant inerte par essence et faisant appel à la seconde pour modifier son état. Mais, à faire cette distinction, on a fini par prendre pour une réalité ce qui n'était qu'un artifice de raisonnement ; on s'est représenté l'énergie et la matière comme aussi distinctes que le seraient, pour certains philosophes, l'âme et le corps, et il faut, de temps en temps, se retourner vers la nature pour comprendre combien est loin d'elle cette fiction de dualité, cette théorie *spiritualiste* de l'univers. En fait, l'énergie et la matière forment dans le monde un tout indissoluble ; il est impossible de les séparer l'une de l'autre. La matière a pour propriété fondamentale, non pas d'être inerte, mais, au contraire, d'être dans un état perpétuel d'agitation et de transformation. Les corps font incessamment commerce d'énergie; l'activité du radium et de ses congénères est venue récemment illustrer cette propriété; d'autres faits, plus anciennement connus, la rendent tout aussi manifeste.

Prenons un solide quelconque, par exemple un bloc de métal. Il est là, devant nos yeux, immobile en apparence; en

fait, sa masse prétendue inerte est pleine de mouvement et de vie ; chacune de ses particules est dans une incessante agitation, et l'espace qui l'environne est traversé par des trains d'ondes qui convoient l'énergie entre lui et le reste de l'univers. Seulement il reçoit autant qu'il donne, et c'est ce qui nous laisse l'impression qu'il est inerte : erreur aussi lourde que serait celle d'un économiste qui jugerait qu'un État n'est pas commerçant lorsque son exportation balance exactement son importation. Mais élevons, par un moyen quelconque, la température de notre bloc de métal. A mesure qu'il s'échauffe, son agitation interne va croissant ; l'importation d'énergie restant toujours la même, l'exportation augmente ; l' « équilibre mobile des températures », suivant le terme consacré, est rompu dans un sens, comme il le serait en sens inverse si on refroidissait le métal au lieu de l'échauffer. A mesure que le bloc s'échauffe, son rayonnement s'étend, non seulement en quantité, mais encore en variété. Le thermomètre ou le sens du toucher nous montrent seulement l'accroissement total du rayonnement, mais l'œil va bientôt nous permettre des observations plus délicates :

Si nous regardons, dans une obscurité complète, le corps progressivement chauffé, nous verrons, dès qu'il a dépassé la température de 400 degrés, une lueur très faible, de coloration indécise, qui se précisera vers 500 degrés en un rouge encore très sombre. La température croissant, la lumière augmentera très rapidement, en même temps que sa nuance se modifiera, passant successivement au rouge cerise, à l'orange, au blanc, au blanc éblouissant[1]. Ces faits sont d'observation courante ; chacun a pu les constater sur une barre de fer chauffée; ils manifestent assez clairement que le rayonnement d'un corps varie, en quantité et en qua-

1. Pendant longtemps, cette différence de coloration a constitué le seul procédé pratique, pour évaluer les températures élevées; on utilisait, à cet effet, le tableau classique dressé par Pouillet sous le nom d' « échelle des teintes. »

Rouge naissant	525°	Orange foncé.	1 100°
— sombre	700	— clair	1 200
Cerise naissant.	800	Blanc.	1 300
— proprement dit. . . .	900	— soudant	1 400
— clair	1 000	— éblouissant	1 500

lité, avec sa température. Mais les physiciens ont, à leur disposition, des instruments qui leur permettent de pousser plus loin l'analyse des phénomènes. Le plus utile en l'espèce est le *spectroscope* : la lumière, émise par le corps incandescent et reçue sur un prisme qui en sépare les différentes couleurs, est observée dans une lunette ; on peut même étendre grandement le champ des observations spectroscopiques en substituant à l'œil, à l'extrémité de la lunette, des thermomètres d'une extrême sensibilité, capables d'indiquer les différences de température d'un cent-millième de degré centigrade, et ce procédé a l'avantage de nous manifester les phénomènes dans toute leur généralité, car le thermomètre est sensible à toutes les radiations, qu'elles soient lumineuses ou obscures, en proportion de leur intensité, tandis que l'œil présente, pour les diverses radiations, une sensibilité très inégale. Voyons donc, avec les méthodes que l'analyse spectrale met à notre disposition, quelle sera la loi du rayonnement aux diverses températures.

Pour nommer les radiations visibles, les couleurs, notre langue a créé une nomenclature bien imparfaite, puisqu'elle ne comprend guère que sept ou huit termes, alors qu'il en faudrait des milliers pour distinguer l'infinie variété de teintes qui s'étend du rouge jusqu'au violet ; quant aux radiations invisibles, le langage les ignore. La science possède, par bonheur, un moyen parfait de désigner toutes les radiations, depuis qu'elle a établi que chacune d'elles est constituée par des vibrations d'une fréquence déterminée, le rouge correspondant à 400 trillions de vibrations par seconde, le jaune à 500, le violet extrême à 700 trillions. Ainsi, chaque espèce de lumière, visible ou invisible, pourra être caractérisée et désignée par un nombre qui en indiquera en même temps la propriété essentielle, tout comme un son est défini par sa hauteur.

Voici, dès lors, ce qu'on constate : chaque radiation commence à apparaître à une température déterminée, et son intensité croît avec la température suivant une progression très accélérée. Les radiations apparaissent dans l'ordre de leur fréquence ; aux basses températures, le corps chauffé n'exporte que celles dont la fréquence est inférieure à 400 tril-

lions, — ce sont les radiations purement calorifiques, qui échauffent sans éclairer; au-dessus de 400 degrés, il commence à émettre les radiations rouges, puis jaunes, vertes, bleues; la lumière violette apparaît à partir de 1 000 degrés; et si la température continue à croître, d'autres radiations apparaîtront, plus rapides encore, que notre œil ne voit point, mais dont la présence nous est révélée, soit par l'action sur une plaque photographique, soit par l'illumination qu'elles produisent en frappant les corps fluorescents : la gamme des radiations s'étend et s'amplifie sans cesse, comme la mer en montant accroît sa profondeur en chaque point, et s'annexe en même temps de nouvelles parties du rivage. Ainsi, l'éther qui baigne tous les corps charrie sans cesse, sous forme de vagues infiniment courtes et rapides, l'énergie qu'ils échangent entre eux; les plus chauds donnent davantage, mais aucun ne reçoit sans donner : tel est le frémissement incessant qui se cache sous le calme apparent de la nature; et notons qu'il ne s'agit pas ici d'hypothèses plus ou moins vraisemblables, mais de faits indéniables et cent fois contrôlés; tout, y compris les nombres formidables cités plus haut, est aussi assuré que l'existence même des corps qui nous entourent.

Un point encore est à noter. Il aurait pu arriver que chaque corps eût une loi propre de rayonnement, en relation avec sa nature chimique ou avec l'état de sa surface; or, à voir les choses d'un peu haut, et en négligeant quelques cas exceptionnels, le rayonnement est le même, à surface et à température égales, pour tous les corps solides : un centimètre carré de charbon, d'oxyde de fer ou encore de platine, portés à la même température, émettront les mêmes radiations et en proportions égales. Une observation bien simple, que chacun de nous a pu faire, en fournit la preuve. Regardons, par une ouverture étroite, l'intérieur d'une enceinte dont tous les points soient à la même température, d'un four à porcelaine par exemple, ou encore d'un four à puddler : tous les points de cette enceinte et les corps placés dans son intérieur nous paraîtront également éclairés et de la même nuance, quelle que soit la température générale de l'enceinte; or dans l'intérieur d'un four à puddler se trouvent en même

temps les parois de brique réfractaire, des escarbilles de coke, les gueuses de fonte dont certaines parties sont métalliques et d'autres recouvertes d'oxyde ou de laitier; tous ces corps ont pourtant même éclat et même coloration, et c'est à grand'-peine qu'on peut distinguer leurs contours : n'est-ce pas une preuve indéniable que, portés à la même température, ils rayonnent semblablement?

***

Si les solides et les liquides incandescents émettent, à haute température, toute la gamme de radiations dont nous avons parlé tout à l'heure, en revanche, les gaz et les vapeurs se caractérisent par la pauvreté de leur émission : qu'on regarde la flamme bleuâtre des fourneaux à gaz en usage dans nos cuisines, ou encore celle de l'hydrogène brûlant dans l'air; on pourra constater qu'elles sont à peine éclairantes; pourtant, leur température est voisine de deux mille degrés, et il suffit de plonger dans ces flammes un fil fin, de fer ou de platine, pour le voir, porté au rouge blanc, projeter une vive lumière; si les flammes d'un bec de gaz, de l'acétylène ou d'une lampe sont vivement éclairantes, cela tient à ce qu'elles renferment en suspension des particules de carbone *solide*, rendues lumineuses par la chaleur du gaz en combustion qui les entoure[1].

Si donc, nous voulons utiliser pour l'éclairage les radiations des corps chauffés, nous sommes amenés à une série de conséquences qu'il est facile maintenant de formuler. En premier lieu, les gaz incandescents n'ayant qu'une médiocre radiation, ne pourront concourir à l'éclairage qu'indirectement, en échauffant d'autres corps; c'est le cas des flammes éclairantes du bec Auer, ou encore de la lumière Drummond, dans laquelle un bâton de chaux ou de magnésie est porté à haute température par le jet d'un chalumeau oxhydrique.

1. Chacun sait qu'il suffit de placer une assiette au contact de la flamme pour recueillir ces particules de carbone sous forme d'enduit noir ou de suie, et, d'autre part, qu'on obtient les flammes non éclairantes en brûlant complètement le carbone par un afflux d'air suffisant, de telle sorte que la flamme ne contienne plus aucun élément solide.

Comme, d'autre part, on ne voit pas quel dispositif pratique permettrait d'utiliser l'éclat des liquides, tels les métaux fondus, portés à haute température, il résulte de là que, nécessairement, c'est aux solides qu'il a fallu s'adresser pour réaliser les formes connues d'éclairage par incandescence, et non pas à un solide quelconque, mais spécialement à ceux qui, aux températures élevées, ne sont ni décomposables ni volatils. Entre tous ces corps, le charbon a été jusqu'ici presque exclusivement employé, et c'est pourquoi on a pu dire que toute la lumière artificielle nous était fournie par l'incandescence du carbone : c'est elle qui nous éclaire dans la flamme des bougies, dans celle des lampes à huile ou à pétrole, dans la lampe à incandescence et dans l'arc électrique dont l'éclat provient, pour plus des neuf dixièmes, des charbons entre lesquels il éclate ; ce n'est là, pourtant, qu'une vérité toute relative, et nous verrons bientôt que rien ne s'oppose à ce que d'autres solides soient substitués au carbone.

Une seconde conséquence des notions générales que nous avons acquises, c'est que la nuance de la lumière émise par les corps incandescents varie, suivant l'échelle des teintes, de telle façon que les sources les plus chaudes donneront la lumière la plus blanche en même temps que l'éclat le plus grand, c'est-à-dire la plus grande somme de radiation lumineuse pour chaque centimètre carré de leur surface. Même, avec l'arc électrique, dont la température maxima peut atteindre 4 000 degrés, les radiations bleues et violettes ont pris, relativement aux autres, une telle prédominance, que la lumière émise nous paraît, non plus blanche, mais nettement bleuâtre.

Nous savons depuis les travaux du physicien américain Langley, que le soleil, dont la température est encore bien supérieure à celle de l'arc, nous envoie de la lumière parfaitement bleue, et qui nous paraîtrait telle si nous pouvions aller la recevoir aux confins de notre atmosphère ; mais l'air et surtout la vapeur d'eau absorbent en grande quantité les radiations violettes et bleues, au point de ramener la radiation du soleil, telle que nous la percevons, à la couleur blanche. Parfois même, l'absorption est plus grande encore, sur-

tout au lever et au coucher des astres, quand leurs rayons traversent obliquement des couches atmosphériques plus voisines du sol, partant plus denses et plus humides; c'est à cette extinction du violet et du bleu que nous devons les doigts de rose de l'aurore, et la splendeur de nos couchers de soleil. La couleur blanche de la lumière solaire ne serait pas ce qu'elle est si la température de cet astre était différente, si notre atmosphère était plus épaisse ou plus chargée de vapeur d'eau; elle est, non pas l'absence de couleur, mais une couleur comme les autres.

Mais il faut encore étudier les choses sous un autre aspect : il faut considérer le *rendement optique* des corps incandescents, c'est-à-dire le rapport de l'énergie lumineuse à l'énergie totale rayonnée par ces corps, et c'est ici que nous allons toucher du doigt le défaut capital de tous nos procédés d'éclairage. Les corps incandescents ne fabriquent pas que des radiations lumineuses; en deçà et au delà du spectre visible s'étendent les gammes successives de l'infra-rouge et de l'ultra-violet; nous ne recueillons sous forme de lumière qu'une part de l'énergie dépensée pour échauffer les corps incandescents, et l'on ne sait pas assez combien cette fraction utilisée est dérisoire : ainsi, le rendement optique d'une bougie n'atteint que quatorze cent-millièmes, c'est-à-dire que. sur cent mille calories libérées par suite des réactions chimiques qui s'accomplissent dans la flamme, quatorze seulement sont représentées par des radiations visibles; tout le reste est inutile, et la majeure partie de cet énorme déchet, manifestée sous forme de chaleur, est plutôt une cause de gêne. Et ce résultat peut encore s'exprimer en disant que. dans un paquet de bougies de 500 grammes, qui peut nous fournir l'éclairement d'une bougie pendant un peu plus de deux jours, il y aurait assez d'énergie pour nous donner la même lumière pendant près d'un demi-siècle, si nous savions transformer toute cette énergie en lumière.

Considérons maintenant le tableau suivant, où sont consignées les mesures, effectuées pour un certain nombre de sources lumineuses, du rendement optique et de la température :

Source lumineuse.	Rendement optique.	Température.
Bougie de l'Étoile	0,00014	1 200°
Bec de gaz Bengel	0,00018	1 300
Lampe à incandescence (peu poussée)	0,00050	1 700
Bec à récupération	0,00053	1 750
Lampe à arc	0,00250	3 500
Soleil	0,01400	7 500(?)

A première vue, on constate que le rendement optique va en croissant très rapidement avec la température de la source : c'est dans cette simple constatation que gît l'explication de la plupart des progrès réalisés depuis un siècle; on a employé des sources lumineuses de plus en plus chaudes, et du même coup on a obtenu un double résultat : une amélioration notable de rendement et une modification de la nuance, cette dernière étant d'ailleurs d'importance accessoire, car, si les lumières blanches ou bleuâtres des sources les plus chaudes peuvent paraître fatigantes ou désagréables, rien n'est plus facile que de les ramener, par l'emploi de verres colorés, à la nuance voulue, et cela sans dépréciation notable du rendement.

***

Nous possédons maintenant la clef de la méthode générale suivie, consciemment ou par empirisme, pour perfectionner les procédés actuels d'éclairage, qui sont tous fondés sur l'incandescence des corps solides. Rien de plus facile, dès lors, que de comprendre l'évolution dont nous avons été témoins. Mais, pour rendre les choses plus simples et plus claires, nous nous limiterons à ce que les spécialistes nomment proprement l'incandescence; laissant de côté les flammes et l'arc électrique, qui pourtant relèvent des mêmes principes généraux et méritent aussi bien d'être considérés comme des corps incandescents, les électriciens et les « gaziers » professionnels réservent le nom d'éclairage par incandescence électrique aux dispositifs qui utilisent des filaments solides chauffés par le passage du courant, et ils nomment incandescence par le gaz le mode d'éclairage réalisé à l'aide des manchons Auer.

Il serait aujourd'hui bien oiseux de décrire la lampe à incandescence électrique ; chacun sait que, traversant un mince filament de carbone, qui est scellé dans une ampoule soigneusement purgée d'air, le courant l'échauffe jusqu'à la température où son rayonnement équilibre l'apport d'énergie dû à l'électricité. On peut donc, en réglant convenablement la résistance électrique du filament et la tension, ou voltage, de la source électrique qui l'alimente, faire varier la température atteinte et, par suite, le rendement optique de la lampe en même temps que la couleur de la lumière émise. Il semble résulter de ce qui a été dit qu'il y a intérêt à élever autant que possible cette température, à « pousser » les lampes au maximum. Rien n'est plus exact en principe ; mais, dans l'application, le filament s'altère par l'usage ; les proportions relatives de carbone ordinaire et de graphite qui le constituent se modifient, en même temps qu'une partie du filament, lentement volatilisée, vient se déposer sur l'ampoule et en obscurcir les parois ; toutes ces modifications sont d'autant plus rapides que la lampe est poussée davantage ; si même la température du filament avoisinait 2 000 degrés, quelques minutes de ce régime excessif suffiraient pour déterminer sa rupture et mettre la lampe hors de service.

Tout se ramène dès lors à un compromis entre le prix de revient de la lampe et celui de l'énergie électrique qui l'alimente. La lampe est-elle d'un prix élevé ? Il y a intérêt à la ménager en lui demandant moins de lumière. C'était le cas à l'origine ; mais, à présent, le prix d'une lampe du type courant est tombé de cinq francs à cinquante centimes et, pendant les quatre cents heures de sa vie normale, sa consommation d'énergie électrique atteint une vingtaine de francs ; il convient donc, pour utiliser au mieux cette énergie, de pousser la lampe jusqu'à une température qui peut atteindre 1 800 degrés, quitte à la remplacer impitoyablement au bout de trois cents à quatre cents heures de service effectif : agir autrement serait d'une économie aussi mal comprise que d'user jusqu'au bout la mèche d'une lampe à pétrole.

Mais si l'altérabilité des filaments minces de nos modernes lampes à incandescence oblige à les pousser modérément, il n'est pas impossible, toutefois, d'obtenir un meilleur rendement.

Un électricien éminent, M. Blondel, s'est attaché, en effet, à montrer que les lampes à gros filament résistent mieux que les autres et peuvent être amenées à une température voisine de 1 850 degrés sans éprouver une altération trop rapide; de l'emploi de ces ampoules, résultera donc une nouvelle économie. Avec les lampes à incandescence primitives, pour produire une « bougie-heure », c'est-à-dire pour maintenir pendant une heure l'intensité d'une bougie, il fallait dépenser une énergie électrique voisine de 1 800 kilogrammètres ; le même résultat, avec les lampes actuellement en usage, n'en exige plus que 1 200, et cette dépense d'énergie se réduirait à 900 par l'emploi des lampes à gros filament. L'économie est appréciable, mais il faut considérer aussi l'envers de la médaille : les lampes à gros filament du type courant ne peuvent fonctionner isolément sur les canalisations électriques actuellement en usage, où la tension admise est généralement de 110 volts; il faut alors grouper ces lampes par séries de cinq que traverse ensemble une même dérivation, ou bien employer le courant alternatif et joindre à chaque lampe un petit transformateur destiné à abaisser le voltage aux limites requises. De fait, aucune de ces deux solutions n'entraîne de grandes complications; elle exige seulement chez la clientèle une résignation moins passive, et la volonté d'obtenir un maximum de lumière avec un minimum de dépense.

Mais, malgré tout, l'emploi de filaments en charbon limite toujours étroitement la température maximum des lampes à incandescence. Aussi, des milliers de brevets, pris depuis dix ans, attestent-ils les efforts des électriciens pour obtenir un filament plus inaltérable. Tout, semble-t-il, a été essayé, avec un médiocre succès ; tous les carbures, tous les siliciures ont été passés en revue et, en fin de compte, une seule substance paraît avoir quelques-unes des qualités requises pour être substituée au carbone : c'est l'osmium. M. Auer, le très habile chimiste autrichien, qui a renouvelé l'éclairage au gaz par l'emploi du manchon incandescent, s'est attaché pendant de longues années à rendre pratique la lampe à incandescence à filament d'osmium. Ses procédés, brevetés depuis 1900 et appelés, dit-on, à une très prochaine exploitation industrielle, sont imparfaitement connus ; il est acquis, cependant, qu'on

est parvenu à réduire en filaments élastiques l'osmium, qui n'était connu jusqu'ici que comme un métal cristallin, cassant et très difficile à travailler. La lampe à osmium, expérimentée dans plusieurs laboratoires, est capable de fournir, pendant un millier d'heures, un éclairage fort économique puisque le maintien d'une bougie-heure ne correspond qu'à une dépense de 550 kilogrammètres. Cet avantage serait compensé, il est vrai, par le prix plus élevé de la lampe, mais d'autre part le filament usé serait loin d'être sans valeur. Seule, une exploitation industrielle permettra de faire la balance des inconvénients et des avantages.

***

On peut se montrer, dès à présent, plus affirmatif au sujet du mode d'éclairage inventé en 1897 par le professeur Walther Nernst, de Göttingue. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de cette lampe plus merveilleuse que celle d'Aladin, qui ne l'ait vue, aux expositions ou dans certains magasins, se faire à elle-même la plus brillante des réclames. Examinons pourtant la chose de plus près.

On sait que la conductibilité électrique des corps varie, comme la plupart de leurs propriétés, avec la température ; celle des métaux diminue à mesure qu'on les échauffe ; au contraire, celle du filament de carbone des lampes à incandescence augmente, et est deux fois plus grande à 1 800 degrés qu'à froid. Cette variation est donc un phénomène très général, mais il est certains corps chez lesquels elle s'exagère remarquablement : tels sont la plupart des oxydes, des sulfures, des phosphates, des silicates, qu'on a appelés *conducteurs de seconde classe*. Ces corps ont, à la température ordinaire, une conductibilité tellement faible, qu'on peut les considérer pratiquement comme des isolants ; mais, dans le voisinage du rouge, leur conductibilité commence à prendre une valeur appréciable, puis croît très rapidement avec la température. Le fait avait déjà été signalé en 1868 par M. Le Roux, et Jablochkoff en avait fait l'application, en 1877, aux bougies

électriques qui portent son nom; deux crayons parallèles de charbon étaient séparés par une couche de kaolin ; l'arc jaillissant entre les deux crayons volatilisait peu à peu cet isolant dont l'usure suivait celle des charbons; mais en même temps, la partie du kaolin voisine de l'arc était chauffée par lui jusqu'à devenir conductrice ; le courant qui la traversait la maintenait à température élevée, et son rayonnement formait ainsi une notable part de la lumière émise par la bougie.

Mais au moment où Nernst retrouva la propriété des conducteurs de seconde classe pour en faire l'application que tout le monde connaît, cette propriété était presque oubliée par les savants et inconnue des industriels. Il serait donc souverainement injuste de déprécier un mérite qui reçut, d'ailleurs, une double récompense, car les brevets Nernst, en outre de la juste notoriété qu'ils acquirent à son auteur, furent achetés par la puissante Société allemande, *Allgemeine Ælektricitæts Gesellschaft* au prix d'un million; le savant professeur de Göttingue, non content de récompenser par un don de cent mille francs l'ouvrier dont l'habileté lui avait permis de réaliser sa première lampe, consacra au laboratoire de l'Université où il enseigne la majeure partie de la somme restante. Une fois mise entre les mains des industriels, l'invention de Nernst fut encore soumise, de 1897 à 1900, à une série d'études techniques destinées à la rendre tout à fait pratique, en même temps qu'une série de réclames, savamment graduées, créait dans le public le désir impatient d'être mis en possession de la nouvelle lampe qui devait reléguer à côté des quinquets à l'huile les plus modernes procédés d'éclairage.

Sous sa forme actuelle, la lampe Nernst se compose essentiellement d'un petit bâtonnet de magnésie[1] agglomérée par des silicates, ayant deux à trois millimètres de diamètre et quinze millimètres de longueur; des raccords en platine servent à le mettre en relation avec la canalisation électrique. Une fois chauffé vers six cents degrés, le bâtonnet devient

1. Parfois remplacée par des mélanges d'autres corps, par exemple les oxydes de zirconium et d'yttrium.

conducteur, le courant le traverse, y use son énergie qui s'y convertit en chaleur comme dans le filament de charbon des lampes à incandescence, et, alors, plus n'est besoin de chauffer le cylindre ; le courant suffit seul à cette tâche et, en même temps, décompose la magnésie, devenue conductrice, en ses deux constituants : le métal magnésium, qui se forme au pôle négatif, et l'oxygène, qui est libéré au pôle positif ; c'est d'ailleurs pour cette raison que le bâtonnet ne doit pas être maintenu dans le vide, car il serait rapidement détruit par l'électrolyse, tandis qu'au contact de l'air le magnésium se réoxyde à mesure qu'il se forme, et la magnésie subsiste inaltérée ; c'est pourquoi le procédé inventé par Nernst a reçu le nom d' « incandescence à l'air libre. »

Réduite à son cylindre de magnésie, la lampe Nernst serait loin de fournir le service automatique qu'exige le consommateur ; pour en faire un générateur pratique de lumière, il faut lui adjoindre deux dispositifs supplémentaires et, en premier lieu, un dispositif d'allumage. Pour que le courant passe, en effet, il ne suffit pas de tourner le bouton d'un commutateur, il faut encore porter la magnésie au rouge sombre. On obtenait primitivement ce résultat en la chauffant directement à l'aide d'une lampe à alcool. Dans les lampes actuelles, le bâtonnet est entouré d'une spirale métallique, que le courant traverse tout d'abord et qui produit la chaleur nécessaire ; dès que la température voulue est atteinte, le jeu automatique d'un petit électro-aimant met la spirale chauffante hors circuit. Quelque ingénieuse que soit cette solution, elle n'en présente pas moins l'inconvénient que la période d'allumage dure au minimum trente secondes, et c'est beaucoup pour un public habitué au fonctionnement instantané des lampes à incandescence ordinaires. Mais une autre complication, encore, est nécessaire : à mesure que la magnésie devient plus conductrice, elle se laisse traverser par un courant plus fort ; la chaleur dégagée augmente, par suite la température s'élève, la lampe « s'emballe » jusqu'à fusion des attaches en platine et rupture consécutive du circuit. Il faut compenser cette conductibilité croissante du bâtonnet et maintenir une intensité stable du courant ; ce résultat est obtenu d'une manière très pratique en intercalant dans le circuit un fil de fer très fin

dont la résistance, au rebours de celle de la magnésie, croît avec la température.

Avec tous ces accessoires, la lampe Nernst fonctionne d'une façon satisfaisante ; le cylindre éclairant peut durer trois à quatre cents heures ; pendant ce laps de temps, il fournit une lumière véritablement éblouissante, explicable par sa température voisine de 3 000 degrés ; son rendement optique atteint 1,5 p. 100, c'est-à-dire que, parmi les lumières artificielles, l'arc seul est plus économique, mais sans posséder les qualités qui rendent la lampe Nernst, comme l'ampoule d'Edison, particulièrement appropriée à l'éclairage intérieur. Il n'empêche que, après quatre années d'exploitation industrielle, et malgré l'abondance de la réclame, la lampe à incandescence à air libre ne paraît pas faire aux autres modes d'éclairage une concurrence victorieuse. La complication de ses organes, ayant pour conséquence leur fragilité et un prix d'achat assez élevé, et principalement la lenteur de l'allumage sont à coup sûr des inconvénients sérieux, il faudrait qu'ils fussent sérieusement atténués pour que l'invention de Nernst réalisât les espérances qu'elle avait fait concevoir à l'origine.

***

Jusqu'ici, nous avons eu la satisfaction de voir le progrès industriel se poursuivre, avec une parfaite logique, suivant les lois générales posées par la science ; il en serait toujours ainsi, si la science n'avait des lacunes. Les larges routes qu'elle trace à travers la nature ne mènent pas partout, et les aventuriers qui s'en écartent font parfois d'étranges découvertes.

Pareille fortune est échue, en 1885, au chimiste autrichien Auer von Welsbach ; sa découverte, arrivée au moment où l'éclairage électrique s'apprêtait à terrasser son rival, l'éclairage au gaz, a donné aux gaziers des armes nouvelles ; elle a joué par suite un rôle social considérable, mais elle présente aussi un grand intérêt scientifique, car elle nous montre que les lois du rayonnement, que nous avions données comme générales, souffrent pourtant des exceptions.

M. Auer a raconté lui-même[1] l'histoire de sa découverte ; nous en reproduisons l'abrégé ; le lecteur y trouvera, sur le fait, cet ensemble de soudaines révélations et de recherches rebutantes dont est tissée l'histoire de la plupart des inventions :

« En 1880, dit Auer, je m'occupais de la chimie des terres rares[2]. Mais les petites perles d'oxydes qu'on prépare ordinairement à l'extrémité d'un fil de platine et qu'on chauffe dans une flamme ne permettent guère d'obtenir des spectres très lumineux et d'en étudier les radiations. Je cherchai donc à disposer les oxydes dans la flamme de telle sorte que l'émission fût plus intense ; je pensai, tout à fait par hasard, à imbiber avec une solution de sels de ces oxydes une trame de coton et à calciner ensuite : il semblait probable que cette expérience n'aurait aucun succès et que le squelette d'oxydes restant après combustion n'aurait aucune cohérence ; l'épreuve réussit cependant, et les terres conservèrent la forme du coton. Quand je rendis, peu de temps après, visite à mon vieux maître Bunsen, à Heidelberg et que je lui expliquai mon procédé, il secoua la tête et me dit qu'il jugeait invraisemblable qu'on pût obtenir par ce moyen une masse résistante ; aussi fut-il grandement étonné en voyant comment j'obtenais mes manchons.

» Au cours de ces recherches, je remarquai un composé dont le pouvoir émissif était très considérable ; c'était l'oxyde de lanthane ; c'est lui qui me suggéra l'idée d'employer les terres rares pour une production économique de la lumière. Par malheur, si le manchon d'oxyde de lanthane était parfait, il me donna pourtant ma première désillusion. Je m'absentai plusieurs jours en l'enfermant avec soin et, lorsque je revins, il était tombé en poussières. D'autres fois encore j'éprouvai la même déception : ma première joie avait été courte. Je dirigeai alors mes tentatives sur les mélanges à base d'oxyde de zirconium ; les résultats furent meilleurs ; la lumière était bonne et la durée du manchon atteignait quelques centaines

1. *Journal für Gasbeleuchtung und Wasserversorgung*, 1901.

2. Les chimistes désignaient autrefois sous ce nom des minéraux naturels très rares, et contenant des oxydes voisins de la chaux et de la magnésie : oxydes de zirconium, cérium, lanthane, thorium, etc.

d'heures. Encouragé par ce succès, j'expérimentai aussi sur l'oxyde de thorium, et je constatai avec surprise que les mélanges qui en renfermaient donnaient une brillante lumière. Ces expériences prouvèrent que certains mélanges d'oxydes constituent de véritables combinaisons, et émettent une lumière particulièrement intense lorsqu'ils sont placés en treillis très fin autour de la flamme.

» Je fis alors aux représentants de la presse viennoise une conférence dans le laboratoire du professeur Lieben; les comptes rendus, pour la plupart bienveillants, firent connaître mon invention au public et ce fut M. Scaps, rédacteur au *Neue Wiener Tageblatt*, qui la baptisa du nom d' « incandescence par le gaz ». Mais d'autres personnes affectaient un grand scepticisme. Tel industriel s'offrait à parier, contre n'importe qui, qu'on n'installerait pas mille becs par an; tel autre, sollicité de s'intéresser à cette industrie, refusa en répondant que sa maison ne s'occupait que d'affaires sérieuses. Ces réponses n'ébranlaient pas ma confiance. Par bonheur, obligé d'abandonner quelque temps mon travail, je trouvai pour le continuer un homme très distingué, M. Haitinger, à qui je dois une grande reconnaissance. C'est lui qui observa l'importance de la combinaison du cérium; il soumit les substances à une analyse exacte et put ainsi livrer un assez bon produit. Je revins reprendre mes travaux et fis des centaines d'essais, à peu près inutiles, pour augmenter la luminosité des manchons.

» Cette période fut pour moi bien pénible; les bailleurs de fonds s'impatientaient et me menaçaient de procès, au lieu de me laisser travailler en paix. On ferma la fabrique de manchons d'Atzgerdorf, mais je l'achetai et j'y restai seul. La nécessité rend ingénieux; il fallait aboutir; de nouveau, et en vain, j'expérimentai tous les corps possibles; les procédés ne paraissaient pas perfectibles. Pourtant, ayant repris l'étude du thorium, corps alors très rare et très coûteux, je découvris quelques méthodes nouvelles pour le traiter et le purifier, et je constatai alors que, plus le sel de thorium employé était pur, moins le manchon qu'on préparait avec lui était lumineux. Des expériences ultérieures me permirent de déterminer la nature du corps qui, uni au thorium, déterminait la luminescence. Ce corps, voisin du thorium et dont les

sels sont retenus par les sels de thorium, n'était autre que le cérium.

» Dès lors, je n'eus plus qu'à mélanger par petites portions une solution de cérium à une solution pure de thorium, à imbiber mes manchons du mélange, et j'obtins la lumière éclatante que chacun connaît. Le pouvoir émissif du nouveau manchon était à peu près triple de celui des anciens et sa durée était aussi plus grande. Au commencement de 1890, je lançai le nouveau mode d'éclairage dans le public; les manchons étaient composés, dès ce moment, de 99 p. 100 d'oxyde de thorium et 1 p. 100 d'oxyde de cérium. La valeur de mes brevets était alors tombée à un minimum et il était grand temps d'aboutir, car je risquais de perdre les derniers fidèles que j'avais encore. »

A partir de 1890 commence la récompense de tant d'efforts, et le triomphe industriel le plus complet dont on puisse citer l'histoire; mais la science y trouvait encore son bénéfice : les terres rares n'étaient guère connues, avant 1890, que par quelques échantillons contenus dans les collections minéralogiques; il fallait en trouver des sources plus abondantes pour réaliser la production en grand des manchons. Bientôt, les prospecteurs de la Société Auer découvrirent dans les terrains aurifères de l'Oural, du Brésil, de l'Amérique du Nord, de la Tasmanie, des gisements considérables d'une substance nommée *monazite*, déposée en lits de sables denses et brillants, qui avaient donné plus d'une déception aux chercheurs d'or. Or, la monazite est formée principalement d'un mélange de phosphates de ces corps rares. Ainsi se créa une industrie des terres rares; des produits à peine connus des chimistes se vendirent brusquement au kilo : la *Welsbach Light Company*, de Gloucester City (N. J. États-Unis) possède une réserve de sels de cérium s'élevant à une dizaine de tonnes et produit annuellement plusieurs tonnes des différents sels de lanthane, de zirconium et de thorium. L'industrie a donc payé largement sa dette à la science pure; grâce à la découverte d'Auer, une demi-douzaine de corps simples, avec toutes leurs combinaisons, sont entrés brusquement dans la vie des laboratoires.

Et d'autre part, l'énigme posée à la science par la découverte d'Auer n'est pas encore résolue. Pourquoi la radiation du

manchon incandescent est-elle différente de celle de tous les autres corps placés dans les mêmes conditions? Un manchon au thorium pur donne une lumière d'un bleu blafard, dont l'intensité vaut deux bougies; un autre, fait avec l'oxyde de cérium, donne sept à huit bougies sous forme d'une lumière rougeâtre, tandis qu'en associant ces deux corps dans la proportion de 1 de cérium pour 99 de thorium, on obtient, avec la même dépense de gaz, une lumière de 70 bougies au début, qui se maintient au-dessus de 50 bougies pendant un millier d'heures; et il ne faut pas s'écarter beaucoup des proportions indiquées sous peine de diminuer notablement la luminescence.

Certains physiciens expliquent les faits en montrant que le manchon a un plus grand pouvoir émissif que les autres corps dans les régions jaune, verte et bleue du spectre. L'opium, pareillement, fait dormir en vertu de sa propriété dormitive. Pour d'autres physiciens, l'oxyde de cérium favorise la combustion des gaz de la flamme, ce qui est un fait constaté expérimentalement; il en résulte une élévation de température que le manchon traduit par une émission plus grande. Le professeur Bunte confirme cette théorie en indiquant le rôle joué par le thorium : ce corps se présente dans le manchon sous forme d'une masse boursouflée constituée par des filaments extrêmement fins; cette matière très poreuse et par suite très mauvaise conductrice sert de support à l'oxyde de cérium dont les particules peuvent être portées à une température supérieure à 2 000 degrés sans perdre de chaleur par conductibilité du manchon; et alors on pourrait dire que l'oxyde de cérium est l'élément actif, celui qui émet principalement les radiations, et que son rendement optique excellent tient uniquement à la température élevée qu'il atteint dans la flamme. Ce n'est là, il faut le dire, qu'une hypothèse, et il est probable que l'explication véritable est encore à trouver.

*
* *

Quoi qu'il en soit, trente ans de labeur scientifique ont accumulé bien des découvertes et amené bien des progrès.

Nous sommes loin du temps où Goethe pouvait dire qu'il ne voyait guère d'invention plus utile que celle d'une chandelle brûlant sans être mouchée. Nous avons eu la satisfaction de constater un progrès continu et méthodique, dû à un emploi de plus en plus rationnel de la même méthode générale : l'incandescence des corps solides. Le rendement optique des sources actuelles de lumière est dix à vingt fois meilleur que celui des chandelles de cire et des lampes à l'huile dont l'humanité s'est contentée jusqu'au début du XIXe siècle ; en même temps, leur coloration a viré progressivement du jaune au blanc, et ce double résultat est dû à l'emploi de foyers lumineux de plus en plus chauds.

Mais chaque pas en avant nous rend plus exigeants ; il semble que la nuit nous irrite et nous gêne. L'éclairage au gaz de nos rues a constitué un grand progrès, et pourtant on se contentait, il y a cinquante ans, d'une quantité de lumière qu'on peut évaluer à un dixième de bougie par mètre carré; aujourd'hui, sur les principales artères de nos grandes villes, l'éclairement est voisin de trois bougies par mètre carré. Il faut encore cinq fois plus de lumière pour éclairer la scène de nos théâtres, où le public peut chaque soir contempler des effets lumineux qui dépassent assurément ceux de la grande fête donnée par Louis XIV au palais de Versailles, où deux mille chandelles de cire, servies par cinquante moucheurs, entretenaient, au dire de Saint-Simon, une clarté éblouissante.

Si la lumière nous coûte vingt fois moins qu'il y a un siècle, en revanche, nous en usons des centaines de fois davantage. Le problème de la lumière artificielle est donc chaque jour plus pressant ; il l'est d'autant plus que la science, en nous aidant à le résoudre, nous a montré combien nous étions encore éloignés d'une solution économique. L'emploi des méthodes d'incandescence ne paraît qu'un pis-aller, malgré les merveilleux résultats de ces dernières années ; on ne voit pas, en effet, que ces méthodes puissent fournir les radiations lumineuses autrement que mélangées à d'autres radiations non éclairantes, et surtout à des radiations calorifiques ; et pourtant, la *lumière froide* n'est pas un mythe ; la nature nous la montre dans le rayonnement du ver luisant

et d'autres animaux qui fabriquent exclusivement des radiations lumineuses.

C'est déjà quelque chose que de savoir que le problème n'est pas insoluble ; mais il paraît difficile, à l'heure présente, de prévoir à quels phénomènes nos successeurs pourront demander la lumière de l'avenir. A moins que le hasard ne vienne brusquer les choses, il faudra procéder logiquement et étudier les animaux photogéniques jusqu'à ce qu'on ait découvert les procédés par lesquels s'élabore leur radiation. Mais quand saura-t-on percer ce mystère ?

L. HOULLEVIGUE

L'AMOUREUSE SAISON

I

L'ÉVEIL

Ce n'est peut-être pas encore le printemps ;
Mais les arbres, le long des rameaux palpitants,
Laissent en surgeons neufs s'épanouir les sèves.
Voici vers ma maison venir le chœur des rêves :
Invisibles, aériens, tumultueux,
Ils frôlent de leurs vols mes tempes et mes yeux.
La première fleur s'ouvre à la première abeille ;
La terre frémissante et chaude se réveille
Aux chansons des oiseaux, aux murmures des bois :
C'est ainsi que j'ai vu mes amantes parfois,
Dans l'éparpillement de leurs tresses défaites,
Entr'ouvrir au matin leurs yeux de violettes
Et bientôt, m'enlaçant de leurs bras reposés,
Offrir leur jeune grâce à de nouveaux baisers.

Mon âme de tendresse et de joie étonnée,
Quelle est celle vers qui vous irez, cette année?
Autrefois j'ai pleuré, j'ai peut-être souffert...
Je me suis endormi tout le long de l'hiver,
Afin que mes douleurs en ce sommeil encloses
Fussent les sœurs du deuil ensommeillé des choses.
Mon âme, le printemps revient : vous l'attendiez.
Aux pentes des coteaux neigent les amandiers,

Leurs pétales bientôt vont recouvrir la terre :
C'est la robe de noce et non plus le suaire.
L'air est frais ; les moineaux pépient sur mon chemin ;
Des cloches dans le ciel disent : « Pâques demain ! »
Et soudain, animé d'une flamme divine,
Mon sang joyeusement coule dans ma poitrine,
A grands flots, comme les ruisseaux libres du gel.

La tendre brise au goût de lait mêlé de miel
Frôle de ses conseils mes heureuses oreilles,
Et je ne rêve plus que de lèvres pareilles
A des fruits que l'on cueillerait dès le printemps...
Me voici donc, seigneur Amour ; je vous attends !
Venez vers moi, vous qui déjà sur mes tourelles
Rendez rauques les voix des blanches tourterelles.
L'heure est douce, et je suis comme l'heure : voyez
Ma tête fléchissante et mes genoux ployés...
Me voici ! Poursuivant l'image de mon rêve,
Je défaille, tandis que ce beau jour s'achève
Sur les prés recueillis et les bois frémissants,
Et, les yeux pleins de pleurs ineffables, je sens
Mon cœur, qu'emplit déjà votre chère démence,
Mon cœur s'épanouir comme une fleur immense.

II

PRIÈRE A UN POÈTE

Je vous connais surtout par les vers de Guérin,
Jammes : voici l'enclos, roses et romarin,
Les murs moussus, le toit où niche l'hirondelle,
Et votre vieille mère, et votre chien fidèle.
Le nez au vent, le cœur et les yeux grands ouverts,
Vous regardez la vie et vous faites des vers :
Vous louez le ciel bleu, les oiselets, les ânes,
Les beaux vergers, les paysans, les paysannes,
Les monts où, paraît-il, on est plus près de Dieu...
Je vous donne raison de tout mon cœur, monsieur.

Poète au cœur plus frais que le mois de Marie,
Parlez-moi, dites-moi d'être la bergerie
Où, sans cesse, parmi des thyms aux goût d'encens,
Je verrais folâtrer mes pensers innocents
Comme des agnelets rêvés par Deshoulières.
Ah! puissé-je à mon tour jusqu'aux heures dernières
Vivre bien sage, afin que l'on dise : « Il aimait
A cueillir des baisers pareils aux fleurs de mai
De qui la douce grâce embaume nos journées
Et qu'on oublie, après qu'elles se sont fanées,
Parce que l'on sait bien que d'autres fleuriront ;
Il sut dans la clarté du ciel baigner son front,
Oublia, caressé par un souffle de brise
L'angoisse qui torture et la douleur qui brise,
Récolta ses moissons, tira l'eau de son puits,
Et cueillit simplement ses jours comme des fruits. »

III

LES CHARMILLES D'AMOUR

Solitude muette et pensive des arbres,
Et vous, maison, et vous, parc antique où les marbres
Lassés ou souriants figurent tour à tour
Les désenchantements ou les plaisirs d'amour,
Faunes moussus tapis au creux d'une rocaille,
Sirènes aux beaux seins que le lichen écaille,
Vénus qui dors parmi les genêts et les houx,
Des femmes, autrefois, ont aimé près de vous!
Le temps a dispersé leurs amours éphémères ;
Mais je vous connais bien, aïeules et grand'mères,
Puisque le souvenir de vos charmes mortels
Demeure encore enclos aux cadres des pastels.
Languissamment, sur fond de ciel ou de collines,
Je vous vois, entr'ouvrant, dévotes ou câlines,
Vos lèvres, pour des mots d'amour ou des avés.
Sur les écussons d'or vos noms restent gravés,

Tous pleins d'une vieillotte et tendre poésie :
Juliette, Anaïs, Jacqueline, Almazie...
Col frêle, regards bleus doucement éblouis,
Juliette fut belle au temps du roi Louis ;
Ses petits pieds rythmaient savamment la pavane.
Anaïs a rêvé forêt vierge et savane
Et trouvait trop étroits l'enclos et le jardin
Parce quelle avait lu Jean-Jacque et Bernardin.
Malgré l'éclat joyeux de ses cheveux d'aurore,
Jacqueline aujourd'hui semble porter encore
En ces yeux qu'une main habile dessina
Le deuil du héros mort à la Bérésina.
Almazie, accoudée à côté de sa harpe,
Laisse le vent du soir jouer dans son écharpe,
Et, geste qui fut cher à Tony Johannot,
Autour de son doigt fin contemple son anneau ;
Sa grâce d'être triste et fatale s'honore :
Elle a pleuré les pleurs d'Elvire et d'Ellénore
Et, sans doute, admira le rêve forcené
Dont Werther était mort et dont souffrait René...
Souvent j'ai respiré sur leurs tombes chéries
Leurs odorantes chairs en roses refleuries,
Et, la nuit, dans le coin le plus sombre du parc,
Au fond de la charmille où l'Amour tend son arc,
— L'enfant Amour, tout blanc dans l'ombre violette, —
Quelquefois un murmure aérien volète.
Telles que je vous vois aux murs de ma maison,
Mes aïeules, souvent, dans ma jeune saison,
Lorsque j'allais errer tout seul sous les charmilles,
Vous passiez près de moi, femmes ou jeunes filles.
C'était là que l'amour, en de lointains avrils,
Avait gonflé vos seins et vos cœurs puérils ;
Et chacune, plus tard, y revint, étonnée
D'avoir vu le bonheur durer une journée,
Lasse et pâle, cachant ses larmes de ses mains,
Et maudissant, amour menteur, tes baisers vains...
Que l'amour nous mentait, je l'ai su dès l'enfance,
Pour avoir écouté leurs voix dans le silence :
Elles m'ont tout appris, et je n'ai point connu

Aux heures des baisers, ce plaisir ingénu
Que le doute jamais n'attriste ou ne tourmente.
J'ai pleuré dans les bras de ma première amante :
Tout ce que le passé, jadis, m'avait conté
De noirs pressentiments mêlait ma volupté;
Je devinais déjà ce que le Bonheur traîne
Aux plis de son manteau de regret et de peine,
Et, grave, je sentis s'ouvrir, le même jour,
Mon rêve à la tristesse et mon cœur à l'amour.

IV

L'ÉNIGME

Pour la voir, je quittai souvent
Notre maison avant l'aurore;
Elle était encore une enfant
Et j'étais un enfant encore.

En souriant, sur le chemin,
Je me disais : « Bientôt, peut-être,
Je verrai sa petite main
Me faire signe à la fenêtre;

» Nos fronts voisins se pencheront
Vers la fontaine où sourd l'eau claire;
Et j'entendrai sur le perron
Tinter les rires de sa mère... »

Je pensais : — Quand j'aurai vingt ans,
Elle sera grande elle-même;
Je lui dirai : « Je vous attends
Depuis toujours, et je vous aime. »

Après les rêves de l'hiver,
Avril me ramenait vers elle;
Et le ciel était toujours clair,
Et sa mère était toujours belle...

J'espérais que bientôt l'Amour
Allait passer sur notre route,
Et je me disais, chaque jour :
« Ce sera pour demain, sans doute... »

Près d'elle, dans la paix des soirs,
Comme ma voix se faisait tendre !
Mais ses yeux, ses yeux, ses yeux noirs
N'avaient pas l'air de me comprendre...

Désirait-elle mon baiser,
Des aveux, un geste, un sourire ?
Hélas ! je n'ai jamais osé
Dire ce que je voulais dire.

M'aurait-elle tendu les bras ?
Préférait-elle attendre encore ?
M'aimait-elle ? Je ne sais pas.
Avait-elle peur ? Je l'ignore.

Le rêve en son cœur prisonnier,
Pour jamais elle a su le taire :
Elle est morte au printemps dernier ;
Ses yeux ont gardé leur mystère.

V

LA PREMIÈRE TRISTESSE

Le soir d'or ruisselait dans la coupe du ciel ;
Dans l'enclos bourdonnant, près des ruches à miel,
Dansaient des tourbillons de lumière et d'abeilles,
Et les filles des champs portaient dans leurs corbeilles,
Tandis qu'elles rentraient par le sentier vermeil,
Avec des raisins mûrs des rayons de soleil.

Puis, quittant le séjour ombreux de la vallée,
La nuit s'achemina, languissante et voilée,
Vers la blonde colline où chantaient les bergers :
Doux murmures, fraîches odeurs, souffles légers!
On eût dit sur la plaine embaumée et mouillée
Qu'une déesse en pleurs s'était agenouillée...
Tous deux, nous nous étions assis sur le perron;
Une rose parfois s'effeuillait sur ton front,
Et mon baiser cueillait doucement au passage
Son parfum qu'avivait celui de ton visage.
Tu parlais, tu riais, tu chantais : le jardin
Et moi, nous t'écoutions en silence. Soudain
— Qu'était-ce? le savais-je? un geste, une parole,
Un rire trop aigu, peut-être, chère folle
Qui m'as fait tant de fois souffrir sans le vouloir! —
Soudain le vol muet et froid du désespoir
Vint s'abattre sur tant de douceur et de charme;
Une étoile tomba du ciel comme une larme;
Et je restai tout près de toi, sans plus penser
A laisser sur ton front se jouer mon baiser,
Sans plus pouvoir sourire et sans te dire même
Le mot que ta tendresse eût souhaité : « Je t'aime... »
Hélas! j'avais compris alors que pour toujours
Je ne sais quoi de doux mourait en nos amours.
Câline, tu penchais vers moi ta tête brune,
Dans ton rire tes dents luisaient au clair de lune,
Mais rien de tout cela ne charmait mon souci.
Et je demeurai grave et triste, comme si
J'avais senti qu'une fillette, une de celles
Dont les yeux clairs brillaient sous des boucles rebelles
Quand nos jeux puérils, dans le jardin natal,
Faisaient tinter gaiement des rires de cristal,
Une belle petite fille, dont l'image
Faisait naître déjà dans mon cœur d'enfant sage
Des pensers frémissants de tendresse et d'émoi,
Venait d'agoniser, quelque part, loin de moi.

VI

LA TEMPÊTE

L'étang est calme au seuil de la forêt profonde ;
Nul vent tumultueux ne fait frémir son onde:
La nymphe en ce repos délicieux se plaît.
L'étang s'endort; l'étang n'est plus que le reflet
Des arbres nonchalants et du ciel qui s'incline,
Lassé de son fardeau d'astres, vers la colline...
Mais là-bas, vers la rive où le brouillard tremblant
Se promène, voici que sur son socle blanc
Soudain votre statue, Amour, s'est animée!
Et moi, j'ai vu, du fond de la nuit embaumée,
Tandis que vous bandiez votre arc d'un geste rond,
Une sournoise joie illuminer ce front
Que j'avais couronné de ronces et d'ortie;
Puis vers l'étang la flèche en sifflant est partie.
Et le vent querelleur s'est levé; des sanglots
Ou des rires semblent bruire dans les flots :
La naïade paraît au seuil de sa demeure,
Elle tord ses cheveux, elle rit, elle pleure,
Elle presse ses seins bleuâtres de ses doigts,
Et ses glauques regards se tournent vers le bois
Où le désir velu du satyre se cache.
Le vent gémit; le vent bat l'onde sans relâche,
Et l'étang, qui mirait les arbres et le ciel,
Dans les remous et dans l'essor perpétuel
De l'écume d'argent jusqu'aux bords projetée,
N'en garde qu'une image obscure et cahotée.

Nature, il fut une âme où tes forêts, tes monts
Qui portent le soleil et le ciel sur leurs fronts,
Les fruits que tu mûris et les fleurs que tu sèmes
Étaient aussi divins et charmants qu'en eux-mêmes.
Depuis l'aube d'argent jusqu'au soir violet
Ma vie à ton sourire immense se mêlait,

Et, lorsque je penchais mes yeux vers une rose,
Ma pensée et la fleur étaient la même chose.
Puis une enfant passa le long de mon chemin;
Elle sourit, et moi, je la pris par la main,
Et je baisai sa bouche, un soir, sous la tonnelle.
Mais, cherchant vainement le bonheur auprès d'elle,
J'ai senti se mêler, même aux jours les meilleurs,
Au goût de ses baisers l'âcreté de mes pleurs...
C'est fini ! je ne suis que trouble et que détresse;
L'impitoyable azur des ciels heureux oppresse
La douleur de l'esclave et l'orgueil du damné.
Et je me dis, pareil à mon aïeul René,
Lorsqu'il laissait flotter sur un roc d'Armorique
Son manteau ténébreux dans le vent romantique :
« Il n'est rien à présent qui me serait plus doux
Que de voir à mes pieds les vagues en courroux
S'élancer à l'assaut des rochers sur la grève,
Et, lassé d'écouter les sanglots de mon rêve,
De bercer, au fracas de ces flots écumeux,
Un cœur comme eux dément et farouche comme eux. »

VII

LE VOYAGE

Grands bois, nous sommes las de vos retraites fraîches,
Et las aussi de toi, beau verger, où les pêches
Embaumaient nos baisers de leurs sucs mielleux !
Notre rêve s'enfuit vers ces horizons bleus
Que marque à nos regards la ligne des collines.
O mon amie, entends grelotter les clarines
Encore; entends le son des angélus encor :
Toujours la même idylle et le même décor...
Nous avions dit : « Nous sourirons, nous serons sages
Comme ces amoureux qu'on voit dans les images;
Sur l'eau sombre des grands bassins nous pencherons
En mêlant nos cheveux la clarté de nos fronts;

Nous mettrons des rubans de couleur azurée
Aux pattes de la tourterelle préférée... »
Que désirer de plus? Respire l'oranger
Dont le parfum sucré, caressant et léger
S'échappe doucement de la serre entr'ouverte;
Vois, la maison est blanche et la pelouse est verte,
Et tu pourrais cueillir en étendant la main
La glycine bleuâtre et le fauve jasmin
Dont la saveur est chère aux abeilles camuses.
Alors, pourquoi toujours ces tristesses confuses
Qui pèsent sur ton cœur, amie, et sur mon cœur?
Méfions-nous! au fond du parc, l'Archer moqueur
Cache ses yeux sournois sous un bandeau de mousse...
Eh bien, soit! nous fuirons cette maison trop douce:
L'amour s'endormirait dans le sommeil des bois.
Nous partirons. J'ai vu des pays autrefois
Où je rêvais, enfant que le désir tourmente,
De vivre quelques jours à côté d'une amante.
Partir! fracas berceur et paisible des trains
Où, dans l'ombre des nuits, câline, tu m'étreins;
Nos réveils au matin dans les gares sifflantes;
Puis les ports lumineux, la mer: les vagues lentes
S'éploient en éventail sur les sables dorés...
Vous vouliez un pays de soleil? Vous l'aurez!
Voici la côte bleue où la terre lascive
Distille dans son sein le suc blond de l'olive.
Égrenons lentement sous un ciel sans embruns
Les villes, merveilleux chapelets de parfums :
Nice, les mimosas; les violettes, Grasse.
Nous ne sommes qu'azur et mollesse; de grâce,
Remercions le ciel, mettons-nous à genoux
Et soyons éperdus d'amour... Préférez-vous
Sentir sur nos baisers les errantes haleines
Des lourds œillets pâmés dans les nuits madrilènes?
Je le veux bien : voici les filles aux longs cils,
Les alcades, les toreros, les alguazils;
Et, si nous sommes las d'admirer la nature,
Nous ferons, mon amour, de la littérature.
Fuyons : voici la Grèce; autour de l'Archipel,

Les nymphes sur les flots viennent à notre appel;
Nous pourrons, nous aussi, prier sur l'Acropole.
Mais Venise nous tend les bras : vite, en gondole!
Parfois vous me direz, ma chère, en frémissant :
« Soyez Musset, et moi, je serai George Sand... »
Et puis, un jour, après les monts, après les grèves,
Las d'avoir promené sans fin les mêmes rêves
Et des baisers toujours pareils sous d'autres cieux,
Nous verrons qu'il vaut mieux s'arrêter, qu'il vaut mieux
Ne plus s'abandonner aux espérances vaines,
Et se dire qu'au temps de ces courses lointaines
Notre amour insensé traînait derrière lui
Ces deux noirs compagnons : la tristesse et l'ennui.
Alors, nous reviendrons sur nos pas, et peut-être
Nous sera-t-il bientôt très doux de reconnaître
Dans le soir le parfum familier du jasmin,
Et de revoir, là-bas, au bout du blanc chemin,
Sous le bois frissonnant que l'automne dénude
La maison du silence et de la solitude.

CHARLES DERENNES

VICTOR HUGO A GUERNESEY[1]

— SOUVENIRS PERSONNELS —

III

Victor Hugo ne m'a jamais raconté deux fois la même histoire. Sans doute, il aimait à revenir sur les idées qui lui étaient chères ; mais cette insistance honorable n'a rien de commun avec le radotage, faiblesse de tant de gens qui ne sont pas tous des vieillards. — « Dans telle ou telle circonstance, je vous ai dit telle ou telle chose »... Et c'était vrai, et le propos allégué datait quelquefois de plus d'un an. Il se rappelait avec une mémoire sûre et la matière et les termes et l'occasion de tous ses discours, et il en renouvelait au besoin le fond et la forme ; mais il était attentif à ne pas se répéter.

Pour remplir la fonction d'un secrétaire exact, le rapporteur de ses conversations doit, à mon avis, suivre sa méthode tout simplement, sans craindre de revenir avec lui sur les mêmes choses, ces retours ne risquant point d'être des redites. Au groupement des matières, par lequel un certain goût d'arrangement pourrait être séduit, mais qui est artificiel, il faut donc continuer à préférer, dans une relation comme la nôtre, l'ordre réel de la chronologie.

En février 1868, je préparais sur Alfred de Musset une

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

conférence qui fut mon début dans l'exercice de la parole publique et que je donnai, le 25 mars, à Clifton Hall, sous la présidence de M. Carré, — qui lui-même, huit jours auparavant, avait fait à la même place un discours sur les constitutions politiques en général et sur celle de Guernesey en particulier. — M. Carré était le président de la *Société guernesiaise*, société fondée pour le maintien de la langue française dans l'île.

Étant allé déjeuner à Hauteville House, le 21 février, j'entretins Victor Hugo du sujet de mon travail.

— Je ne suis pas frappé — me dit-il — de ce que la critique a cru découvrir depuis la mort d'Alfred de Musset : les prétendus « grands côtés » de sa poésie. Musset est un poète charmant, léger, délicat, de la famille d'Horace et de ce bon La Fontaine, que M. Taine prétend offrir à notre admiration comme le plus grand poète de la France ! Grand ? non pas. Ils ne le sont ni l'un ni l'autre. Réservons aux géants ce qualificatif. Si Musset a atteint la grandeur, c'est exceptionnellement, comme Béranger a atteint la poésie, par un coup d'aile qui ne s'est pas soutenu. Il a beaucoup imité Byron, et je trouve juste autant que jolie la définition qu'on a donnée de son talent en l'appelant « miss Byron ». Cependant, parce qu'on l'a surfait, il ne faudrait pas le rabaisser au-dessous de sa valeur. Quoi qu'en dise M. Ulbach, Alfred de Musset est un poète supérieur à Béranger; mais il est très inférieur à Lamartine, chez qui la grandeur n'est pas exceptionnelle, et qui plane dans les hautes régions comme dans son élément...

Passant à une autre idée, Victor Hugo ajouta :

— Madame Sand a dit du livre de Paul de Musset qu'il était « infâme » : ce mot est extrêmement fort dans sa bouche. Car madame Sand est une âme douce et calme, à la différence de la mienne, qui ne peut se contenir quand elle est indignée, comme elle le fut dernièrement par l'abomination de Mentana.

L'imprimerie Bichard, rue du Bordage, à Guernesey, venait d'imprimer à part, sous ce titre : *la Voix de Guernesey*, un pamphlet minuscule, dont Victor Hugo me fit hommage, et qui figure à présent dans ses œuvres complètes, au numéro XIV de la seconde *Corde d'Airain* de *Toute la Lyre* et au nu-

méro XXXVII des *Années funestes*, mais sous un titre nouveau. Cette violente satire contre l'Empire et contre la papauté ne s'appelle plus *la Voix de Guernesey*; elle est intitulée *Mentana* et s'adresse à Garibaldi.

D'Alfred de Musset, la conversation du 21 février passa aux prosateurs du XVIIe siècle, très naturellement et sans autre rupture dans l'harmonieuse suite des idées que la brusque sortie sur les fusils Chassepot « tuant » aux mains des Français, pour le service du pape, « douze hommes par minute ».

Victor Hugo professait une vive admiration pour ce qu'il appelait « le style courant » du XVIIe siècle, c'est-à-dire la langue écrite sans apprêt et sans prétention par les hommes et par les femmes qui, en ces heures d'heureux nonchaloir, ne faisaient pas métier d'écrivain. Il déclarait le style épistolaire de Racine « excellent »; c'est le seul et unique bon point que je l'aie entendu donner au divin poète, avec un autre certificat de bonnes études qui trouvera sa place plus loin.

Exception faite pour Voltaire, Diderot et Beaumarchais, il jugeait la prose du XVIIIe siècle « faible, commune et vulgaire ».

— Est-ce que vous n'exceptez pas Montesquieu aussi? demandai-je au maître.

— Non, — me répondit-il.

Sur Rousseau, que je dus nommer, je n'ai souvenir d'aucun jugement tombé de sa bouche.

Au XIXe siècle, il ne reconnaissait qu'un seul classique : lui-même.

— Il n'y a qu'un classique dans ce siècle, un seul, entendez-vous bien? C'est moi. Je suis l'homme de nos jours qui sait le mieux le français. Après moi, viennent Sainte-Beuve et Mérimée.

Victor Hugo reconnaissait donc un certain mérite à ce Mérimée, qu'il a si malmené dans ses écrits : la science de la langue et même quelque talent.

— Mais, — ajoutait-il, — c'est un écrivain de courte haleine, un *phtisique*, un de ceux pour lesquels l'adjectif « sobre » a été fait. Bel éloge à faire d'un auteur, vraiment! Sobriété veut dire mauvais estomac. La continence n'est pas une

grande vertu non plus, quand on est continent comme Origène. Barthélemy Saint-Hilaire, traducteur de *l'Iliade*, ne s'est-il pas avisé de louer la sobriété d'Homère ? Penser, grand Dieu ! que le père de la poésie est tombé entre les mains de pareils imbéciles ! Tout ce qu'on peut dire de plus bête en littérature, c'est au sujet d'Homère qu'on l'a dit. Un nommé Vallès a écrit cette phrase à propos des *Travailleurs de la Mer* : « Qu'est-ce qu'Homère ? un cliché. Que M. Victor Hugo y prenne garde ! s'il continue, ses ouvrages descendront aussi bas que *l'Iliade* et *l'Odyssée*... »

Plusieurs écrivains du XIXe siècle furent passés en revue et vivement qualifiés :

— Thiers est un portier écrivain qui a trouvé des portiers lecteurs... Villemain a plus de talent... Trente-cinq membres de l'Académie française ignorent le français, et, dans ce nombre, notre ami M. Guizot, écrivain terne, écrivain gris, écrivain protestant, mais grand orateur, le plus puissant orateur politique du siècle. Je l'ai beaucoup admiré et soutenu autrefois ; il fut un temps où il avait en moi un fidèle appui de sa politique, sous Louis-Philippe... Cousin est un infâme gueux, et il n'a même pas, quoi qu'on en dise, un réel talent d'écrivain. Édouard Bertin me demandait un jour ce que je pensais de lui. « Je le méprise profondément, répondis-je. — Vous avez raison, reprit Bertin, c'est une âme de laquais... » Nisard a changé de peau plusieurs fois. Je l'ai connu romantique, et c'est moi qui le fis entrer aux *Débats*, d'où Armand Carrel, un homme sans aucune espèce de talent, l'attira au *National*... Vitet aussi était de ceux dont parle l'Évangile : il avait vu la lumière, il l'a abandonnée. Pas mauvais garçon, d'ailleurs... Chateaubriand est plein de choses magnifiques. Il a déployé dans les *Mémoires d'Outre-tombe* un immense talent ; mais c'était la personnification de l'égoïsme, un homme sans amour de l'humanité, une nature odieuse.

Dans cette sommaire hécatombe des écrivains du siècle, où tous étaient frappés, s'ils ne mouraient pas tous, un seul se dressait en pleine gloire, immortel, invulnérable : Lui ! Victor Hugo (je n'apprends rien à personne) avait un orgueil démesuré ; mais ne l'en blâmons point, car il en convenait,

et cet aveu dans sa bouche n'était nullement celui d'une faiblesse ; il disait, et je crois qu'il n'avait pas tort de dire :

— On m'accuse d'être orgueilleux. C'est vrai. Mon orgueil fait ma force.

L'apparente humilité des grands hommes, dans la comparaison générale qu'ils font d'eux-mêmes avec leurs pairs, est toujours un mensonge conventionnel, que la seule politesse impose, et dont les natures fières et droites s'affranchissent hardiment. Mais, en ayant raison de s'estimer un très haut prix, les génies peuvent se tromper dans le discernement de leurs mérites propres, et c'est le droit de la critique de ne point les suivre dans tous les considérants sur lesquels ils fondent leurs titres à la couronne.

Victor Hugo, qui très justement s'appelait « un grand classique », se vantait peut-être en disant que son travail essentiel d'écrivain avait consisté à débarrasser la langue de toute superfluité, qu'il était parvenu à donner au français la concision du latin, et qu'il mettait la critique au défi de lui montrer dans tous ses ouvrages un seul mot impropre ou inutile.

Impropre, d'accord ; mais inutile ? La souveraine règle grecque et latine aussi, la règle classique par excellence, du *Ne quid nimis*, est devenue, avec les années, de plus en plus étrangère au génie de Victor Hugo. Il a résumé en deux articles tout le programme de sa révolution littéraire :

Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !

On peut le féliciter d'avoir en général très bien rempli le second point ; mais pour ce qui est du premier, oserons-nous dire que l'auteur de *l'Ane* se flattait ?

On pourrait s'étonner, faute de réflexion, que je n'aie pas choisi pour sujet de ma première conférence publique à Guernesey Victor Hugo lui-même. Mais la proximité du vivant héros d'une telle étude aurait fort gêné ma critique. Cependant je suis heureux de pouvoir dire, à l'honneur du poète-roi, qu'il m'a toujours laissé, dans mes entretiens avec lui, une liberté assez large. Je croirais volontiers que ce grand esprit rencontrait, sans trop de déplaisir, une certaine résistance à quelques-unes de ses idées, parce que cela le

changeait un peu et le divertissait du refrain de Pandore trop répété par son entourage : « Maître, vous avez raison !... »

Ma conférence sur Alfred de Musset contenait deux passages où je faisais allusion à Victor Hugo.

Dans le premier, je louais hautement chez Musset certaines qualités, dont je laissais entendre qu'elles n'appartiennent qu'à lui et ne sont point celles de Hugo :

Il y a des poètes plus grands que ce brillant favori de la jeunesse. D'autres, parmi ses compatriotes et ses contemporains, ont une imagination plus riche et plus active, un souffle plus étendu et plus continu, plus viril ou plus pur, une plus grande variété de sujets et de styles. Mais aucun n'est français comme lui. Aucun ne possède comme lui cet ensemble de qualités nationales, qui ne sont point, il est vrai, les plus poétiques, ni par conséquent les plus admirables, et que la raison nous défend d'aimer le plus, mais pour lesquelles nous avons un faible secret plus fort que la raison et que les raisonnements. Aucun poète de nos jours ne possède comme Musset le bon goût, le tact et l'esprit, l'art d'être éloquent sans enfler la voix, grave sans rider son front et vieillir son visage, profond sans le dire à l'oreille du lecteur, philosophe sans avoir l'air de le savoir et sans en perdre un éclat de rire. Aucun poète de nos jours ne possède comme Musset l'usage aisé, naturel, et plein d'heureux caprices, d'un instrument toujours harmonieux, le talent de changer de ton à propos et de s'arrêter à temps, l'horreur du remplissage et du galimatias, l'amour de la justesse, de la mesure, de l'élégance et de la raison.

La péroraison — c'est le second de mes deux passages — était toute consacrée à l'illustre exilé de Guernesey. Après avoir salué deux autres grands poètes vivants, Tennyson et Lamartine, j'arrivais, pour conclure, à lui :

Plus heureux que Lamartine, Victor Hugo travaille encore et n'a pas fini son œuvre. Aussi je n'ai garde de hasarder sur lui rien qui ressemble à un jugement. Il est trop près de nous, et vous conviendrez qu'ici surtout il est terriblement près. Mais quoi de plus naturel, à la fin d'une conférence faite à Guernesey sur un poète de notre temps, que de saluer celui qui est la plus grande gloire de la poésie contemporaine, et qui est venu chercher à Guernesey une retraite pour ses travaux littéraires en même temps qu'un abri contre les orages de la politique? J'ai dit qu'il n'a pas fini son œuvre, et j'espère que longtemps encore on pourra dire qu'il ne l'a pas finie. Mais, s'il m'est permis d'exprimer un second vœu, je voudrais qu'il poursuivît ici l'achèvement d'un de ses grands ouvrages. En 1859, deux

ans après la mort d'Alfred de Musset, Victor Hugo livrait au monde le commencement d'un livre extraordinaire, où, quittant les sentiers battus par ses contemporains et par lui-même de la poésie confidentielle et intime, il déployait un style si large, une pensée si haute et si impersonnelle, que je me suis demandé plus d'une fois, en le lisant, si l'auteur de ces petites épopées ne s'est pas trompé sur sa vocation, et s'il n'était pas né pour donner un poème épique à la France. Dans cette île discrète et solitaire que les agitations du monde ne troublent pas, je voudrais voir ce grand poète mettre son âme complètement en harmonie avec la paix qui l'environne, n'accabler ses ennemis littéraires et ses ennemis politiques que de son indifférence, et, les regards fixés en arrière sur l'histoire, en avant sur la postérité, autour de lui sur la nature, sans autre souci que l'idéal, terminer *la Légende des Siècles*.

Ma conférence ayant été imprimée par les soins de la *Société guernesiaise*, je la donnai à Victor Hugo, qui en fut content, car il m'engagea à la faire connaître à la presse parisienne et m'offrit même pour cette publicité ses inestimables services. Il me fit en outre cadeau de sa photographie, rendue pour moi doublement et triplement précieuse par cette ligne au dos signée de son grand nom : « Applaudissement à vos belles et éloquentes paroles ».

***

Au mois de mars 1868, Victor Hugo perdit un petit-fils, le premier-né de Charles. Ce deuil resta longtemps très sensible au grand-père : car, étant allé déjeuner chez lui le 17 avril, je l'en trouvai affligé comme d'une nouvelle récemment reçue. Toute sa conversation de ce jour-là eut le ton grave et solennel qui convenait à la circonstance. Il me parla de la mort avec sublimité, disant qu'elle n'était qu'une apparence et qu'il n'y croyait pas. Les choses dont il doutait le moins sont les réalités invisibles. Je compris très clairement que la doctrine de ses écrits en vers et en prose sur la migration des âmes, sur leurs changements successifs de domicile, n'était pas seulement à ses yeux une idée poétique, mais un article de foi, une certitude du cœur et de l'esprit, une évidence pour le sens intime. Il était vraiment persuadé que le cher enfant mort serait rendu à ses parents de la même

manière réelle et matérielle que « le Revenant » des *Contemplations*.

Ce n'est pas seulement *le Revenant* que Victor Hugo me conseilla de relire, c'est *Ce que dit la Bouche d'Ombre* et le *William Shakspeare*. Il m'avertit qu'il fallait faire de ce dernier ouvrage une étude particulièrement attentive, parce que les choses les plus importantes, celles qui donnent la clef de la pensée secrète de l'auteur, se cachent çà et là dans une ombre plus ou moins obscure et passent inaperçues ou incomprises à une première lecture superficielle. Une phrase, entre toutes, est capitale et contient l'explication de l'univers. Le lecteur distrait n'y voit que des mots ; mais ces mots sont *le mot*, la solution de la grande énigme. Quelle phrase? Victor Hugo me promit de me la lire un jour; pour mon malheur, il a oublié de tenir sa promesse, et voilà pourquoi je suis condamné à clocher misérablement dans la nuit du doute, de l'ignorance et de l'erreur.

La conversation continuant sur ce sujet plein de mystères, le poète me dit encore :

— Il n'y a pas longtemps, un Anglais m'envoya un livre où il développe sur la grande question de l'âme humaine des idées ingénieuses, mais qu'on ne peut dire originales, puisque son ouvrage est postérieur à mes *Contemplations* et à mon *Shakspeare*. Selon ce lecteur intelligent de mes deux œuvres, les mêmes âmes reparaissent à divers moments de l'histoire du monde dans une suite d'individus, qui, différant les uns des autres par beaucoup de traits particuliers, se ressemblent par leur caractère fondamental et comme par un air de famille :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum...

» Mon philosophe a donné la série probable des migrations de certaines âmes, entre autres, de la mienne. Voici son histoire : j'ai été Isaïe, Eschyle, Judas Macchabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres, et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms.

Victor Hugo, quoique un peu étonné d'avoir deux fois régné sur la Grèce, me parut en somme satisfait de tous ses

avatars et très flatté surtout de l'honneur nouveau qu'un étranger lui faisait d'ajouter aux pacifiques enveloppes corporelles de poètes, de prophètes et de peintres, — les seules que sa propre modestie eût jamais osé rêver pour son âme, — la peau du vieux lion qui vainquit Antiochus.

Comme complément de cette conversation tenue dans l'ombre auguste du fauteuil des ancêtres, il faut bien que je rapporte maintenant, si je veux rassembler tous mes souvenirs sans aucune omission, un entretien en plein air que j'eus un jour avec Victor Hugo rencontré dans la campagne de Guernesey, sans que je puisse retrouver dans ma mémoire ou dans mes notes le cadre ni la date de cette causerie.

Un après-midi donc, je rencontrai Victor Hugo se promenant pensif dans la campagne, selon son habitude. Il me dit à brûle-pourpoint, dès que je l'eus abordé :

— Je ne reviens pas de la stupéfaction où m'a plongé une découverte que j'ai faite ce matin... Figurez-vous que j'ai trouvé dans Juvénal la traduction d'un de mes vers, et d'un vers inédit encore !

Je demandai quelques explications sur un phénomène si bizarre.

— Il y a — reprit-il — tout un volume de *Châtiments* qui n'a pas encore vu le jour ; plus tard, vous y lirez ceci :

« Personne ne connaît sa maison mieux que moi
Le Champ de Mars.

» Eh bien ! j'ouvre aujourd'hui par hasard mon Juvénal, et qu'est-ce que j'y trouve ?

Nulli nota magis domus est sua quam mihi lucus
Martis.

» C'est la traduction exacte en latin de mon vers français.

— Mais — objectai-je respectueusement — votre vers ne serait-il pas plutôt la traduction exacte en français du vers latin de Juvénal ?

— Non pas ! — répliqua-t-il avec énergie, — car c'est la première fois que je le rencontrais. Je n'ai pas lu absolument toutes les satires de Juvénal. Il y en a que je sais presque par cœur, à force de les avoir lues et relues ; mais il y en a

quelques-unes aussi que je ne connais pas, et celle-ci était du nombre. Puisqu'il faut, de toute nécessité, que l'un de nous deux ait volé l'autre, je soutiens que c'est Juvénal qui est le voleur [1].

***

Le 5 mai 1868, la salle à manger de Hauteville House retentit de paroles plus sérieuses et plus mémorables. Il n'y eut, pour les entendre, que madame Chenay et moi. Je ne compte point Kesler, mal disposé au rôle d'auditeur des éloquents et poétiques discours que Victor Hugo tint ce jour-là, par son matérialisme vulgaire, par des froissements personnels qui lui faisaient affecter à l'égard de son grand ami une réserve glaciale, sourde menace de rupture, et par un mal d'oreille qui l'exaspérait et le mit en fuite au milieu du déjeuner.

Victor Hugo loua d'abord le courage dont Théophile Gautier avait fait preuve en le nommant avec de grands éloges dans son rapport à l'empereur sur le progrès des lettres.

— Car mon ami Gautier n'ignore pas que je suis l'homme du monde que Napoléon dernier aime le moins...

D'une manière générale, à propos des vieilles et des nouvelles réputations mentionnées dans ce célèbre rapport, Hugo remarqua que la gloire littéraire est comparable à une plantation ou à une bâtisse : il faut qu'elle ait de solides racines ou de profondes fondations.

— Les ouvrages que vous écrivez aujourd'hui et qui sont ignorés, qui resteront obscurs longtemps peut-être et jusqu'à la fin de votre vie, seront les titres de votre gloire à venir... Vous souffrez bien, Kesler?

— Comme un damné. Garnier m'a magnétisé sans résultat. Insuccès prévu et prédit. Les passes magnétiques sont une blague.

— Il se peut que Garnier, bon photographe, soit un mau-

1. Comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, il est fâcheux pour le paradoxe du poète que le vers de Juvénal se trouve au commencement de sa première satire, une des plus connues. Mais qu'est-ce que ce volume de *Châtiments* « qui n'a pas encore vu le jour »? Je ne sais, car j'ignore dans quelle œuvre de Victor Hugo, posthume ou par lui publiée, se trouve :

Personne ne connaît sa maison mieux que moi
Le Champ de Mars.

vais magnétiseur; mais vous avez tort de nier l'efficacité du magnétisme. Ce n'est pas une blague. C'est un fait, un fait acquis à la science et scientifiquement étudié. Mon fils François, étant enfant, avait des insomnies. On avait employé inutilement tous les moyens pour le faire dormir, et l'état du malade devenait si grave qu'un jour on le crut perdu. J'essayai des passes magnétiques. Il dormit quinze heures sans se réveiller. Ce sommeil fut si réparateur et si bienfaisant, que le médecin émerveillé n'eut plus qu'à constater la guérison sans y rien comprendre. Et l'enfant me disait : « O père! continue! encore! encore! ça me fait tant de bien!... » Voici une expérience que j'ai faite plusieurs fois avec un succès complet : on suspend à un fil qu'on tient à la main une bague au-dessus d'un baquet d'eau. Le poignet est fortement appuyé sur une table, pour que la main ne remue pas. On ordonne à la bague de tourner dans un sens d'abord, puis dans l'autre, de frapper les parois du baquet, et on dirige de toute son énergie sa volonté dans ce sens : la bague exécute tous les mouvements. Les tables tournantes sont une réalité. De quel droit la science nie-t-elle à priori les faits dont l'explication lui échappe?

Victor Hugo, comme tous les poètes, ou plutôt comme tous les hommes qui ne sont pas de plats philistins, avait le sentiment profond de la solidarité universelle et mystérieuse des choses. Mais, à la différence de beaucoup de poètes, et contrairement à ce que supposent peut-être quelques-unes de ses admiratrices, il n'aimait point le vague et ne se plaisait guère dans les nuages. Son viril esprit, avide de clarté, avait besoin de conclure et de transformer en idées ou en phénomènes saisissables les songes de l'imagination et les impressions de la sensibilité. Les voix désespérées des flots venant vers nous le soir et se racontant des histoires lugubres, la plainte du ramier au fond des bois, les chiens qui hurlent à la lune, « les moutons sinistres de la mer », la joie colossale des vents qui jouent, « l'osier des berceaux vagissants », l'expression haineuse et féroce de l'œil de la vipère, les têtes de veau, de brebis, de carpe, d'autruche, de félin, de dogue ou de loup, qui bestialisent tant de bipèdes humains, n'étaient

pas pour lui des faits insignifiants ou des analogies superficielles; mais ces choses et tous les autres phénomènes naturels recélaient à ses yeux les rapports secrets que déjà, dans une très haute antiquité, sous le nom de magie, la science occulte des Perses avait cherché à découvrir en faisant voir la solidarité de la nature avec la société humaine et en demandant à la connaissance du monde matériel des règles pour la conduite du monde moral et politique.

Le grand poète qu'était le philosophe Bacon fut hanté toute sa vie par cette idée superstitieuse; il l'expose notamment dans son amusant traité *de la Sagesse des Anciens*, que j'étudiais curieusement alors pour ma thèse latine, et que les conversations de Victor Hugo me rendirent encore plus intéressant. C'est à ces mystères aussi que songeait Shakspeare lorqu'il faisait dire à Hamlet : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. » Et Victor Hugo, à son tour, en considérant comme réels, et non pas seulement comme imaginaires, les invisibles fils qui lient nos âmes aux choses, a fini par formuler avec une singulière précision la doctrine philosophique de la *Bouche d'Ombre* : « Tout est plein d'âmes... Les arbres sont des religieux... Le sang coule aux veines des marbres... Ce mulet fut sultan. »

— Il m'arrive quelquefois — dit en suivant la pente de sa rêverie, ce grand sensitif et ce grand voyant — de m'éveiller au milieu de la nuit, en proie à une vive angoisse; il me semble entendre le gémissement d'une âme qui souffre, et ce gémissement me poursuit jusqu'à ce que, par une ardente prière, j'aie obtenu de Dieu qu'il le fasse cesser.

Nous savons tous par cœur les vers admirables où Musset accorde, « si l'on veut », le nom de « grand homme », mais refuse le nom de « poète » à celui qui ne sait pas

durant les nuits brûlantes
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes,
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus!

On croit que ces vers sont un blâme de la prétendue impassibilité d'Olympio. C'est très problable. Aussi est-il bien intéressant d'entendre Olympio parler des accès subits de sympathie pour la souffrance humaine qui venaient la nuit troubler son repos, et cela avec autant d'émotion et de sincérité qu'il y en a dans les beaux vers, si pathétiques et si passionnés, d'Alfred de Musset.

L'auteur des *Châtiments* a écrit que les champs et les prés, le lac, la fleur, la plaine, les nuages, l'océan, les forêts, le phare et l'étoile « le connaissaient ». Les bêtes aussi le connaissaient et lui rendaient le fraternel amour qu'il avait pour elles. Preuve en soit l'anecdote suivante, que le sujet en question, la solidarité mystérieuse de toutes les parties de l'univers, amena sur le tapis.

— Un jour, entouré de ma famille, je faisais une lecture à haute voix dans un champ, à Jersey. Une vache paissait dans un champ voisin, à une petite distance de notre groupe. Dès que j'eus commencé à lire, la vache s'approcha, et, allongeant le cou, posa sa tête sur une petite barrière qui séparait les deux champs. Elle écouta, jusqu'à ce que j'eusse fini; alors elle s'éloigna. Une demi-heure après, je repris ma lecture : la vache revint à la même place et écouta dans la même position. Après avoir lu environ dix minutes, je passai, pour reprendre haleine, le livre à Kesler... Tiens! il n'est plus là. Pauvre diable! son oreille lui faisait trop mal... La vache tourna le dos et s'en alla paître.

Victor Hugo dit encore que le miracle était dans la nature, que les merveilles inexpliquées, mais réelles, de l'univers étaient plus merveilleuses que toutes les fictions de la poésie et qu'il y avait plus de matière épique dans les *Travailleurs de la Mer* que dans la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*, — sans mentionner la *Henriade*, qui, sans doute, ne valait pas l'honneur d'être nommée. — Il affirma l'existence du grand serpent de mer, ou du moins sa possibilité naturelle et logique :

— Qu'y a-t-il d'absurde à croire qu'un tel monstre vit dans les profondeurs de l'abîme et surgit de temps en temps à la surface, où des navigateurs dignes de foi attestent qu'ils l'ont aperçu? N'a-t-on pas nié aussi l'existence des pieuvres gigantesques?... Les *Travailleurs de la Mer* sont une épopée

vraie. La poésie n'a plus le droit d'inventer des prodiges, puisque les prodiges existent réellement... Ma *Fin de Satan* sera à la fois un drame, avec des personnages, avec une action, et réalisera l'idée qu'on se fait communément du poème épique... Mon poème sur *Dieu* commencera par une ligne de points et finira par une ligne de points, parce que Dieu n'a ni commencement ni fin. Il existe de toute éternité. Il est la seule réalité vraiment substantielle. Il est le créateur toujours en acte et une providence que l'homme prie pour son bien : double vérité, que n'a point vue ce pauvre athée aveugle, Proudhon.

L'excellente et pieuse madame Chenay, tantôt édifiée, tantôt un peu effarouchée par la métaphysique de son beau-frère, opposa à ses doctrines philosophiques sur Dieu les enseignements du catholicisme, qu'elle préférait. Victor Hugo reprocha doucement à « sa bonne Julie » de ne pas faire pour sa conversion plus de prosélytisme. Elle répondit qu'elle se contentait de prier Dieu pour son bonheur et pour son salut.

— La prière n'est jamais perdue, — dit gravement le grand vieillard, en la remerciant.

Le déjeuner était fini. Victor Hugo tourna sa chaise vers la cheminée, où mourait un de ces feux de petit bois comme on en allume encore dans les froides matinées de mai, mit ses pieds sur les chenets, m'invita à faire comme lui, et, pendant que sa belle-sœur vaquait silencieusement aux soins du ménage, il me dit :

— J'ai été grondé hier soir pour être descendu dîner quelques minutes en retard. Voici ce qui m'avait retenu :

» A six heures et demie, j'aperçus par terre, dans le belvédère où je travaille, ce que j'y revois chaque année au printemps, et cela me fait toujours de la peine : des abeilles mortes. Les pauvres bestioles entrent chez moi à midi, quand on ouvre; les fenêtres fermées, elles restent prisonnières. Ne voyant pas l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent, pour sortir, contre les vitres de ma serre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, jusqu'à ce que, le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent.

» Mais hier, avec les abeilles, il y avait un gros bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gail-

lard, mais encore très vivant, ma foi! et qui s'élançait de toutes ses forces contre les carreaux, comme un grand bêta qu'il était.

» — Toi, l'ami, — dis-je, — tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite aussi; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de ceux des abeilles. Allons! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : sauvons la vie à cet insecte; un bourdon vaut peut-être un homme aux yeux de Dieu, et vaut mieux sans doute qu'un prince.

» J'ouvris un carreau, et avec une serviette je chassai l'animal dans cette direction; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement; il bondissait en fureur contre les vitres, comme s'il eût voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens le belvédère entier, éperdu, désespéré, fou...

» — Ah! tu veux me prendre! ah! tu veux me ravir ma liberté! tyran! despote! affreux bourreau! ne me laisseras-tu pas tranquille, à la fin? Je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu?

» Après d'assez longs efforts je parvins à le faire tomber, et, en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh! comme il aurait voulu se venger! Il dardait son aiguillon; son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur. Mais moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouai la serviette : le bourdon, un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

» Eh bien, — concluait le poète, — j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été *sa providence*. Mais (c'est la morale de ma fable), bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la providence de Dieu? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs emportés dont l'accomplissement n'est pas

possible ou nous perdrait sûrement; n'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons comme des fous et comme pris de vertige; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point.

» Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos desseins, nous nous mettons à bourdonner, nous aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa providence; nous ne comprenons pas d'abord que, s'il nous persécute, bouleverse tous nos plans et nous fait tant souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini. Nous lui opposons notre sagesse, notre bêtise, notre petite philosophie et notre proudhonisme... O Proudhon! — bourdon!

Ce bel apologue du bourdon, qu'on ne me pardonnerait pas d'omettre à cette place sous prétexte qu'il dort, depuis 1872, dans mes *Causeries parisiennes*, — d'où il a passé dans je ne sais quel recueil suisse de morceaux choisis de prose française, — a eu l'honneur de reparaître sous une forme nouvelle, quatorze ans après la mort du poète, dans *le Phare de Normandie*, revue spirite publiée à Rouen, qui, le 1er juin 1899, en donna une traduction versifiée due à l'obligeance de l'esprit de Victor Hugo. Mais depuis que ce grand génie est affranchi des lois de la pesanteur, sa poésie ne semble pas avoir fait les progrès séraphiques qu'on aurait attendus : car les vers qu'il nous a envoyés du ciel, il y a cinq ans, ne valent pas le diable.

***

Dix jours plus tard, le 15 mai, Racine fit les frais de la conversation. Le pauvre poète, si sensible à la critique, fut traité avec une rigueur qu'aucun censeur littéraire ne lui avait infligée depuis l'époque de ses vivants et cruels ennemis.

— Vous êtes — me dit Victor Hugo, parlant à ma personne — un exemple de la difficulté incroyable que la vérité trouve à se faire jour. Vous n'êtes pas un esprit bouché (je m'inclinai), ni borné (je fis un nouveau plongeon); mais combien peu d'hommes aujourd'hui, même parmi ceux qui

pensent librement et qui sont ouverts à la lumière, sont assez éclairés pour voir ou assez indépendants de l'opinion publique et traditionnelle pour oser dire que Racine est un écrivain de très mince talent! Paul de Saint-Victor, Émile Deschanel, Théophile Gautier[1] (ce ne sont pas des cuistres de collège que je vous nomme là), bien d'autres critiques distingués en sont au même point et pensent, comme vous, que Racine est un grand écrivain et un grand artiste. Ce préjugé a de si anciennes et si puissantes racines qu'il est devenu très difficile que la vérité en ait raison. Vous ne parviendrez à reconnaître votre erreur qu'à force de réflexion, par une étude attentive et consciencieuse... Nous n'avons pas eu beaucoup de peine à faire justice des tragédies de Voltaire. Pourquoi cette résistance quand il s'agit de Racine? Sans doute il faut faire la part de ce qu'il peut avoir de bon, et je conviens que tout n'est pas mauvais dans ses ouvrages. Je vous ai concédé, l'autre jour, l'excellence de son style épistolaire; j'ajouterai qu'il y a dans son théâtre des choses assez bien faites, un certain talent de composition, une psychologie générale de la passion de l'amour, qui n'est pas sans valeur : c'est un auteur estimable du second ou du troisième ordre. Mais je suis positivement révolté de l'erreur monstrueuse que le goût français a commise en le plaçant au premier rang comme écrivain. Les incorrections sont si nombreuses dans sa langue poétique que si nous lisions ensemble une de ses tragédies, n'importe laquelle, nous ne finirions pas de les compter. Il y a trois ou quatre fautes de français dans le seul discours d'Agrippine; mais elle ne sont pas choquantes, elles se dissimulent habilement dans la trompeuse harmonie des vers... Tenez! voici un autre discours qui passe pour très beau. Dans *Phèdre*, Hippolyte dit à Aricie :

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus...

1. Victor Hugo se trompait sur Gautier. Nous savons par Flaubert, par les frères Goncourt, par Maxime du Camp, que Théophile Gautier ne trouvait dans tout Racine qu'un seul vers admirable :

La fille de Minos et de Pasiphaé...,

et qu'il estimait, au reste, que ce poète « écrivait en vers comme un porc », — image et jugement d'une justesse contestable à deux ou trois points de vue.

» Que diable ce galimatias veut-il dire?

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune...

» Oh! ce grand nigaud d'Hippolyte importuné par son char! Non! est-ce assez burlesque?... Oubliez donc enfin les leçons de vos maîtres de rhétorique; ouvrez les yeux et voyez par vous-même; ouvrez votre intelligence, comparez et jugez. L'Hippolyte de Pradon dit la même chose, mais il la dit en français :

Depuis que je vous vois, je n'aime plus la chasse,
Et si j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

» De quel côté est la nature, la simplicité, la sensibilité vraie et la grâce? Et ce sont les vers de Pradon que Voltaire trouve ridicules, et toute la critique après lui! Il faut donner à la roue de l'opinion un tour complet, mettre Pradon en haut et Racine en bas, et dire au goût français: « Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré... »

S'il n'est pas impossible de convaincre d'erreur quelques-unes des critiques particulières adressées à Racine par Victor Hugo, j'estime que l'entreprise serait inutile et absurde de réfuter le jugement général porté par le grand poète du XIXe siècle sur celui du siècle de Louis XIV. En vérité, j'aimerais presque mieux renchérir sur son paradoxe que le combattre : on s'amuserait davantage, et ce jeu ne serait pas plus vain qu'un naïf travail d'apologie. Mais, sans aller aussi loin, nous pouvons très sérieusement accorder à Victor Hugo qu'il a raison et qu'il fait de l'excellent ouvrage en portant une main hardie sur nos convictions traditionnelles. Rien ne saurait être plus utile que ces violentes secousses qu'un grand esprit ose donner à des préjugés séculaires. De deux choses l'une : ou nous les rejetons, ou nous les conservons; dans l'un et l'autre cas, nous les avons mis à l'épreuve.

Après avoir ainsi traité Racine, Victor Hugo refit sur Shakspeare la même réserve qui m'avait déjà surpris et frappé dans le premier entretien que j'eus avec lui. Il m'avoua qu'il apercevait dans Shakspeare des taches ; mais, semblable aux pieux enfants de Noé qui jetaient un manteau respectueux sur la nudité de leur père, il aimait mieux ne pas en parler.

Exemples de taches dans Shakspeare : la fin d'*Hamlet*, l'échange des fleurets.

— D'ailleurs, je suis un fanatique. Je ne suis pas de ceux qui disent : *Quandoque bonus dormitat Homerus*... J'admire tout dans Homère, dans Shakspeare et dans la Bible.

*
* *

J'avais à Paris un joyeux correspondant qui, un jour, complota avec l'Esprit malin de se payer (si cette locution irrévérencieuse est permise) la tête de Victor Hugo, et la mienne par-dessus le marché. L'idée diabolique de la mystification qu'il imagina lui était venue en entendant un bon bourgeois de Nîmes raconter dans un salon parisien qu'une baisse considérable du Rhône avait mis à nu, dans le lit du fleuve, un rocher sur lequel la main d'un promeneur récent s'était amusée à charbonner cette ligne :

Malheur à la génération qui me verra !

Mon correspondant commença par vieillir de plusieurs siècles cette inscription, trop prosaïquement française et moderne : il la traduisit en deux vers latins formidables. Puis il inventa et m'écrivit l'historiette suivante :

Dans le département du Gard il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis un an. Les torrents sont desséchés. Le Rhône a baissé effroyablement. En vain la population s'est réunie dans les temples pour demander miséricorde. Les cieux fermés par Dieu sont devenus d'airain! Il y a quelques jours, un pêcheur, en se réveillant, aperçut au milieu du Rhône un rocher monstrueux qu'on n'avait jamais vu, et qui se dressait, menaçant et horrible, au-dessus du fleuve. Il sauta dans sa barque et aborda le monstre. Stupeur! Il y avait quelque chose d'écrit en langue barbare. Il alla trouver les autorités municipales, déclarant qu'il avait découvert une inscription païenne du temps de Charlemagne. Le maire et les adjoints, avec les pompiers de l'endroit, se transportèrent sur les bords du fleuve; on gagna le rocher, et un monsieur, qui, comme les apôtres, parlait toutes les langues, lut et expliqua ce qui suit :

Quæ nudum Rhodani dorsum fatale videbunt
Sæcla, ibunt tenebrosa se involventia nocte.

On fit immédiatement détruire l'inscription, comme excitant à la haine et au mépris du gouvernement.

Le facétieux conteur me conseillait d'aller raconter cette histoire « au père Hugo », assurant qu'elle l'intéresserait au plus haut degré; et, prêtant d'avance à l'oracle des paroles d'une sublimité mystérieuse, il terminait sa petite « fumisterie » par ce commentaire apocalyptique presque entièrement composé de phrases empruntées au *William Shakspeare* :

Le prophète dira : « Rocher foudre! Il y a de l'infini dans ce rocher! Pensée à laquelle le rugissement convient! Des cuistres objecteront que le second vers manque de césure. Vers plein d'ombre! Maintenant, écoutez. Ce rocher fait au monde une annonce. Laquelle? La nuit. Le binome est inclus dans ce rocher. Il atteint l'absolu, et cela ne se dépasse pas. L'œil n'a qu'une quantité d'éblouissement possible. Cette pensée a en elle l'incommensurable et l'innombrable. Elle ne peut être domptée par aucune concurrence. Elle est aussi pure, aussi complète, aussi sidérale, aussi divine en pleine barbarie qu'en pleine civilisation. Il y a de l'infini, dis-je, dans ce rocher, mais de l'infini latent. C'est le grand. C'est une exsudation de lumière, une explosion de sagesse et de virginité amoncelées. Car cette roche est vierge. Ceci demande une explication : *La garde meurt et ne se rend pas !*

Il y avait bien, dans cette lettre, quelques petites choses qui m'avertissaient de me méfier, et je connus que mon correspondant s'égayait en des broderies joyeuses. Cependant je crus pouvoir accepter comme vrai le fond même de l'histoire, et j'avais trop oublié les leçons de mes chers maîtres de Sainte-Barbe, Paul Mesnard et Eugène Despois, quand je préparais ma licence, pour mettre en suspicion la latinité du prodigieux distique. Je glissai donc la lettre dans ma poche et j'allai déjeuner à Hauteville House.

C'était un dimanche, le 21 juin. Je sentis, dès mon entrée, qu'il y avait de l'orage dans l'air. Victor Hugo était nerveux. Madame Chenay sortait à chaque minute et paraissait soucieuse et préoccupée. Kesler avait une colère blanche : — c'était la couleur de toutes ses colères, à la différence de celles de Victor Hugo qui étaient rouges. — Il me dit tout bas que le maître devenait « personnel » à un point qui ne se pouvait plus supporter, qu'il en avait assez, et que cela finirait mal.

J'appris bientôt la cause de toute cette grande agitation. Un prestidigitateur anglais, le docteur Lynn, était invité à déjeuner et devait, dans l'après-midi, donner à Hauteville House une séance d'escamotage et de magie. La séance devait d'abord avoir lieu dans le salon rouge et le salon bleu du premier étage, l'opérateur ayant la serre du rez-de-chaussée pour faire ses préparatifs. Tout étant ainsi convenu, Kesler avait cru pouvoir annoncer cette partie du programme au photographe Garnier, à toute la compagnie en général, et d'abord au docteur Lynn lui-même, acteur unique et principal intéressé. Mais la veille, à dîner, chez madame Drouet, Victor Hugo avait déclaré tout à coup qu'il refusait de prêter le salon rouge et le salon bleu et de livrer la serre à la cuisine du magicien. Stupeur et protestation du factotum Kesler : « L'ordre et la marche du spectacle sont arrêtés. Toutes les dispositions sont prises. Que craint-on ? Les préparations chimiques? Il n'y en aura pas. Le déplacement des meubles, des statues?... » Victor Hugo répondit qu'il n'avait pas à fournir de raisons, qu'il était le maître et prétendait n'être pas gouverné. « Et moi, — cria Kesler en fureur, — moi, qui ne veux gouverner personne, je prétends aussi n'être pas gouverné! » De blessantes personnalités furent échangées. En vain madame Drouet s'efforça de calmer « les courages émus ». Victor Hugo et Kesler sortirent l'un après l'autre en fermant violemment la porte.

Quand ces incidents me furent racontés, je m'expliquai une chose que j'avais contemplée de ma fenêtre avec étonnement : Victor Hugo, sans chapeau, passant comme la foudre dans la rue, à huit heures du soir, et se dirigeant vers la campagne, d'une allure qui ne lui était pas habituelle ; il ne marchait pas, il courait; il faisait les gestes d'un homme qui a un vif besoin de grand air et s'évente pour se rafraîchir le sang.

Le lendemain, dimanche, moyennant quelques concessions réciproques, les choses s'arrangèrent tant bien que mal; mais le maître avait fait prévaloir son refus de prêter les salons du premier étage, et la séance fut organisée dans une salle du rez-de-chaussée, dans la serre et dans le jardin.

On se mit à table. Les convives du déjeuner étaient, outre

Kesler et moi, le docteur Lynn, Garnier, enfin monsieur et madame Marquand, qu'on ne pouvait pas toujours éviter d'avoir avec Kesler, — dont les dispositions à leur égard étaient celles d'un chien de garde pour le chat de la voisine.

La conversation fut languissante. Le seigneur du logis restait, contre son habitude, assez silencieux. J'en profitai pour risquer mon anecdote du rocher du Rhône, — que je réduisis à l'essentiel, omettant Charlemagne, le conseil municipal et les pompiers, mais citant avec un sérieux très convaincu l'inscription latine. Victor Hugo en parut extrêmement frappé. Il me fit réciter trois fois de suite les douteux hexamètres ; puis il dit, pensif :

— De tels vers sont impossibles à Virgile.

Et, après une nouvelle méditation d'une demi-minute, il reprit :

— Voici comment on pourrait les traduire :

Les siècles qui verront, Rhône, ta croupe affreuse,
Iront s'enveloppant dans la nuit ténébreuse.

— Alors, vous traduisez *fatale* par « affreuse » ? — dit Kesler, grincheux.

— Ah ! voilà bien le grand critique Kesler !... Traduisez-les donc vous-même, mon cher... Sans doute, « dos fatal » serait plus exact ; mais que voulez-vous ? on fait comme on peut... Un de mes amusements favoris, c'est de traduire des vers latins en vers français. Mais je veux que la traduction soit rapide (qu'elle ne me prenne pas trop de temps) et qu'elle soit exacte. Il y a, sur une tapisserie des Gobelins que j'ai là-haut, ces deux vers :

Juppiter aurati pacâsset jurgia pomi ;
Qui litem sedet sed Paris eligitur.

» François me demandait, un jour, comment je les traduirais. Je répondis sur-le-champ :

Jupiter de la pomme eut apaisé la guerre ;
Mais Pâris est choisi pour décider l'affaire.

» Un poète du XVIe siècle a dit :

Qui linguam frenare potest sensusque domare,
Fortior est illo frangit qui viribus urbes.

» Je traduis :

Qui peut dompter sa langue et ses passions viles
Est plus fort que celui qui prend d'assaut des villes.

On en vint à parler ensuite de l'enseignement donné par l'Église. Marquand voulait qu'on retirât au clergé l'instruction de la jeunesse. Mais Victor Hugo se déclara pour la liberté. Kesler, ennemi féroce des prêtres et de la religion, dut faire semblant de partager l'avis du poète, afin de n'être pas du parti de Marquand.

Après le déjeuner, nous passâmes au jardin, où nous attendîmes les invités. On se rappelle que c'était un dimanche et que la société anglaise est d'une intransigeance rigoureuse sur l'observation du troisième commandement. Aussi n'était-elle pas en nombre. Je vis cependant quelques personnes de l'aristocratie, notamment trois jeunes filles et une dame de mon cours de littérature, avec lesquelles je fis plusieurs fois le tour du jardin. Les directeurs des deux journaux de l'île s'étaient excusés, l'un en termes polis et même spirituels, l'autre avec une grossière franchise, qu'il prenait probablement pour du courage, et en faisant à Victor Hugo un sermon sur la sainteté offensée du repos dominical.

Trois coups de tam-tam annoncent que le docteur Lynn est prêt : on prend place.

Après les tours connus du bocal rempli d'eau et de poissons rouges sortant des basques d'un mince habit noir aussi plat qu'une feuille de papier ; du pigeon qui s'envole du goulot d'une bouteille et se change en pot de fleurs, vinrent d'autres surprises plus nouvelles. De petits papiers sur lesquels nous avions écrit des chiffres furent recueillis et placés dans la main de Victor Hugo, où l'addition de tous les nombres se fit d'elle-même. Sur d'autres petits papiers nous écrivîmes n'importe quoi ; puis, nous les pliâmes en huit, en douze, en seize : d'un bout à l'autre de la pièce, le magicien, armé de sa baguette, lut, au travers de cette épaisse enveloppe et à cette distance, tout ce que nous avions écrit. J'avais griffonné, pour ma part, les deux vers nouvellement éclos du génie de notre hôte, s'exerçant sur une relique sacrée contemporaine de Roland :

Les siècles qui verront, Rhône, ta croupe affreuse,
Iront s'enveloppant dans la nuit ténébreuse.

Le sorcier les savait comme un texte classique... Enfin, sur d'autres papiers encore, Victor Hugo traça des mots qui, instantanément, se trouvèrent reproduits en lettres de feu sur le bras nu de l'opérateur.

L'auteur des *Contemplations* était grave. La séance finie, il ouvrit sa bouche d'ombre, d'où s'envolèrent des discours sagement prophétiques. Il déclara que les faits qu'on venait de voir appartenaient à un ordre de choses pour lequel nous n'avons pas d'explication.

— Il ne faut pas se servir du mot « surnaturel », vu qu'il est vide de sens, tout dans la nature étant naturel. Mais il y a deux parties dans la nature : l'une que nous connaissons et expliquons ; l'autre, que nous commençons à connaître et n'expliquons pas encore. C'est une nouvelle science qui est en train de se fonder. Malheureusement, nos savants sont aussi intolérants que les catholiques et les inquisiteurs du XV[e] siècle. On n'allume plus de bûchers ; mais on cloue les révélateurs et les initiateurs d'un ordre de choses nouveau à ce pilori : le ridicule.

Victor Hugo, continuant de révéler l'abîme à ses auditeurs frappés de respect, ajouta qu'il avait vu d'autres faits du même genre que ceux dont nous venions d'être témoins, et qu'il les tenait pour absolument inexplicables par toutes les explications connues.

— Les frères Davenport ont fait à Bruxelles, sous mes yeux, des choses véritablement merveilleuses, qui sont du même ordre... On prétend que Robert Houdin est capable de faire tout ce que faisaient les frères Davenport. Je le nie : il y a entre les deux catégories de phénomènes la même différence qu'entre la prestidigitation des jongleurs et l'électricité ou le magnétisme.

Le poète manifesta au magicien son admiration dans les termes les plus flatteurs. Même il le récompensa magnifiquement : car, pour payer l'inestimable séance qu'il avait donnée à Hauteville House, avec la seule monnaie qui fût vraiment princière et digne de ces deux grands prêtres de l'Invisible, il promit d'écrire une lettre à sa gloire.



Mes vacances d'été commençaient. J'étais à la veille de partir pour Paris. Je pris congé de Victor Hugo pour plusieurs mois. Il me dit, en souriant, que j'allais m'exposer aux séductions des Parisiennes, et que ce que je pouvais faire de plus conforme à la raison et à la nature, c'était de me laisser aller à leurs charmes sans résistance, les rosières ayant toute son estime, mais non pas les « rosiers ». — Telle fut la paternelle bénédiction d'adieu dont le sage vieillard munit, comme d'un viatique, ma jeunesse voyageuse.

Kesler m'invita à passer chez lui, afin de me communiquer des détails intimes et des documents curieux sur ses rapports personnels avec Victor Hugo.

La querelle qui venait d'éclater entre le maître et lui et qui était calmée à présent, n'était qu'un des fréquents épisodes d'une mésintelligence qui avait des accès terribles, mais toujours de courte durée. La scène la plus violente avait eu lieu à propos d'un vil agent de la police impériale qui s'était faufilé dans l'entourage du grand proscrit et qu'on soupçonna un jour de n'être qu'un espion. Le soupçon se changea bientôt en certitude. Mais, avant que l'évidence fût faite, l'imprudent et innocent Kesler avait pris la défense du faux frère, et Victor Hugo l'avait accusé, avec un extrême emportement, d'être lui-même un traître et un mouchard. L'injure dite, il la regrettait aussitôt. Kesler me montra des lettres d'excuse qu'il avait reçues du grand homme et qui font honneur en même temps à son bon cœur et à son esprit : — car avouer qu'on a eu tort, quand on est en droit de se croire supérieur au reste de l'humanité, c'est magnanime ; mais donner à cette confession un tour si ingénieux qu'on ne s'y prendrait pas autrement pour maintenir qu'on a eu raison, c'est malin. J'ai pris copie de deux courts billets, qui m'ont paru les modèles du genre :

Mon cher proscrit, je crois avoir raison et il est probable que vous ne croyez pas avoir tort. Ce qui s'est passé entre nous, c'est que je suis très cordialement votre ami, et je tiens à vous le dire le premier.

Kesler, quand il reçut cette lettre, ayant eu des insomnies toute la nuit et des leçons à donner toute la matinée, répondit, par quelques lignes honnêtes, qu'il était trop fatigué pour se présenter personnellement à Hauteville House. Nouveau billet de Victor Hugo. La maison de Kesler était exactement en face de la sienne : il n'y avait que la rue à traverser. C'est toujours la bonne madame Chenay qui faisait la navette, messagère évangélique de toutes les réconciliations :

J'aurais voulu vous serrer la main, ce matin. Il est évident que toute ombre entre nous ne peut être qu'un malentendu. Dormez et portez-vous bien.

P.-S. — Une idée. Si vous veniez dîner aujourd'hui, vous savez que vous seriez l'archi-bienvenu.

Malheureusement, c'était un mardi. Victor Hugo l'avait-il oublié, ou feignait-il de ne s'en pas souvenir? Kesler ne dînait jamais chez madame Drouet le mardi, parce que c'était le jour où Marquand était invité de fondation.

Des faits et gestes de Victor Hugo, je ne garantis que ce que j'ai vu. On croira donc ce qu'on voudra de ce que j'ai entendu encore de la bouche de Kesler.

Il m'a dit que l'auteur de *Noces et Festins*, ayant à satisfaire des appétits gloutons, non par vulgaire gourmandise, mais parce qu'il avait un royal estomac, mangeait quelquefois excessivement, et qu'après ces repas léonins la moindre contrariété l'échauffait et pouvait le jeter dans une colère effroyable. Quand il était dans cet état, madame Drouet était la seule personne qui eût le pouvoir de lui imposer quelque retenue. Sa belle-sœur ne pouvait rien dire pour le raisonner et le calmer sans qu'il la rembarrât avec une brutale rudesse. Kesler ajoutait que ces grandes fureurs étaient récentes et dataient seulement de deux ou trois ans. (Il est singulier alors que je ne m'en sois pas aperçu.) Il attribuait l'irritabilité du poète à la souffrance rentrée qu'il devait ressentir de l'isolement où le laissait sa famille, ses fils ne mettant plus jamais les pieds à Guernesey...

Ce rapport est vraisemblable, je veux dire conforme à ce qu'on suppose volontiers d'avance quand on sait que Victor

Hugo avait un tempérament sanguin et colérique. Mais je n'ai jamais assisté à la moindre scène de vrai emportement; j'ai pu, dans les limites de la prudence et du tact, contredire un peu le terrible lion sans l'irriter, et je tiens à redire que ce qui m'a le plus frappé, du commencement à la fin de sa fréquentation, c'est l'exquise politesse, la souveraine élégance de ses manières avec les hommes et avec les femmes surtout, — avec toutes les femmes.

Visiblement il était né pour la vie de famille, pour le bonheur bourgeois du foyer domestique. On n'a pas oublié l'étonnant festin par lequel il fêta l'arrivée de madame Victor Hugo en janvier 1867, et je ne le vis jamais plus gai, plus content, plus heureux que durant les quelques semaines où il posséda sa femme à Hauteville House.

Je conserve religieusement une lettre que m'écrivit madame Chenay, le 8 août 1872, en réponse à l'envoi de mes *Causeries parisiennes*. Cette lettre, d'une charmante simplicité, atteste la tendre et fraternelle affection, sans réserve et sans ombre, qu'avait, pour le glorieux mari de sa défunte sœur, l'excellente créature du bon Dieu :

Cher monsieur, je vous ai trouvé bien sévère pour le pauvre Sénat. Depuis votre départ, il s'est singulièrement amélioré, et c'est toujours mon vieux camarade... Sur le grand homme que vous savez si bien apprécier, il y a quelques critiques que j'aurais mieux aimé ne pas voir. Je vous l'écris en toute sincérité, veuillez excuser ma franchise; vous savez que *j'aime mon beau-frère sans restrictions.*

PAUL STAPFER

(La fin prochainement.)

UNIVERSITÉS MUSULMANES D'ÉGYPTE[1]

V

C'est en Basse-Egypte que sont situés les établissements religieux qui méritent, à un degré inégal, le nom d'université : El Azhar et ses nombreuses dépendances du Caire ; puis chacune des deux mosquées construites sur le tombeau des grands saints égyptiens fondateurs d'ordres, Ahmed el Badaoui, Ibrahim el Dessouki, et qui furent le noyau, l'une de Tantah, l'autre de Dessouk, villes florissantes grâce aux fêtes de leur patron ; El Bahr et Matbouli, les deux vieilles mosquées de Damiette qui servent d'abri à une corporation de professeurs et d'étudiants ; enfin le collège Ibrahim Bacha, installé au centre d'Alexandrie dans la mosquée de ce nom, par une riche famille qui le dirige et l'administre avec une complète indépendance. Au total, pour l'année 1902, 395 professeurs et 15 760 étudiants réguliers.

Deux ordonnances khédiviales, l'une de 1896, l'autre de 1898, subordonnent étroitement Tantah, Dessouk et Damiette au cheikh de l'Université d'El Azhar qui vient d'être récemment réorganisée et à un comité de cinq oulémas choisis parmi ceux de la mosquée et institué en 1895 pour « reviser les règles de l'enseignement, rétablir l'ordre dans le classement des diverses sections d'étudiants et dans les répartitions à eux

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

affectées, fixer les attributions et le rang des oulémas... élaborer tous règlements sur ces diverses matières »[1]. Ces établissements, ainsi presque entièrement unifiés, sont devenus en quelque sorte une seule et même communauté au point de vue des règlements, des livres classiques et des programmes d'enseignement, sans cependant perdre leur individualité ni leur personnalité respectives. A partir du Caire, dans la Haute-Égypte et tout le long de l'étroite vallée du Nil égyptien, on chercherait vainement quoi que ce soit de comparable aux universités qui viennent d'être énumérées. A vrai dire, les « lieux d'enseignement », pour employer l'expression officielle, y sont innombrables. Règle générale, on trouve dans chaque mosquée, non seulement une école enfantine (*kouttab*), mais des leçons assez régulièrement données, après la prière de l'*asr*, aux boutiquiers et aux paysans du voisinage, par deux ou trois cheikhs habituellement pourvus d'une *idjaza* ou *licentia docendi* conquise à El Azhar, Dessouk ou Tantah et quelquefois, mais rarement, rémunérés dans ce but sur les revenus de quelque fondation. J'ai sous les yeux un recensement semi-officiel qui dénombre, en les qualifiant étudiants, les auditeurs bénévoles venus de temps en temps, dans le courant d'une année, à la mosquée pour y apprendre les préceptes et surtout les pratiques de leur religion. C'est leur faire beaucoup d'honneur. Quelquefois, il est vrai, au moins dans les villes d'une certaine importance, ces leçons portent sur la théologie qui est enseignée au moyen d'un commentaire classique, suivant les formes, sinon dans le langage en usage dans la *medresseh* où le professeur a mérité son diplôme; mais, le plus souvent, faites sans livre à de braves gens illettrés, elles sont comparables tout au plus à un catéchisme musulman très élémentaire et consistent tantôt en exhortations dont le paradis, l'enfer, le jugement dernier forment le thème principal, tantôt en instructions pratiques sur la façon de procéder aux ablutions, de dire les paroles de la prière, d'exécuter les prosternations dont elle se compose. Souvent, d'ailleurs, le charitable imam ayant ainsi satisfait la curiosité religieuse de ses auditeurs, consent à leur donner quelques notions de lecture et d'écriture, avec une douceur,

1. Ordonnance khédiviale du 3 juin 1895. Cf. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 5 à 13.

une patience et une cordialité vraiment touchantes. A Damiette, j'ai même vu de savants maîtres, notamment le grand cheikh de la mosquée Matbouli, ne pas dédaigner, leurs cours finis, d'instruire suivant cette méthode rudimentaire les pauvres gens qui attendaient patiemment, debout, derrière les étudiants ordinaires, le moment de prendre leur place. Mais il est évident que l'instruction ainsi distribuée à tout venant, dans la plupart des mosquées et même des chapelles d'Égypte, n'a rien de commun, si ce n'est l'intention et la fin dernière, avec le véritable enseignement universitaire musulman [1],

Les cinq universités égyptiennes groupées dans le polygone irrégulier dont j'ai délimité l'aire assez exiguë, se ressemblent beaucoup, elles offrent également l'analogie la plus frappante avec les grandes *medresséhs* de Fez, Tunis, Kairouan et Damas. La plus importante en étant décrite, du même coup les autres le seront aussi à peu de chose près. Des besoins identiques ont créé partout des organes semblables.

El Azhar va donc retenir assez longtemps notre examen. Une rapide visite à ses succédanés du Delta suffira à nous révéler les légères différences, tout extérieures et de détail, qui l'en séparent.

Ayant parcouru la majeure partie du Mousky, longue rue rectiligne, mi-arabe mi-européenne, bien connue des touristes, nous tournons à droite et nous nous frayons un chemin à travers la foule bariolée qui stationne dans une ruelle tortueuse, rétrécie par des étals de bouchers et de poissonniers auxquels succèdent les étagères, aux rayons garnis de livres ou de babouches, des relieurs et des cordonniers dont ce quartier est le centre. Un dernier tournant nous amène devant la principale façade de la mosquée. Encore quelques pas et nous touchons au seuil de la fameuse Porte des Barbiers, restaurée ou plutôt refaite il y a quelques années, de même

1. Dans les deux principales mosquées d'Assiout, capitale de la Haute-Égypte, une soixantaine d'étudiants suivent du matin au soir les leçons de quelques cheikhs et jouissent en attendant leur entrée à El Azhar, de la dispense du service militaire, privilège qui distingue les véritables étudiants des simples auditeurs ; mais les autres villes de la Haute-Égypte ne connaissent rien de tel.

A ma connaissance on ne trouve en Égypte rien de semblable aux grandes *zaouiahs*, buts de pèlerinages, si nombreux dans tout le reste de l'Afrique septentrionale où elles sont des centres scolastiques plus ou moins importants.

que la plus grande partie de la mosquée, avec une érudition et un goût auxquels on ne peut guère reprocher qu'un excès de pureté et de perfection. Enfonçons nos bottines dans les énormes chaussons de paille que nous tend le portier. Ainsi équipés nous traversons un vestibule et, laissant à droite les bureaux de l'administration et à gauche les locaux de la bibliothèque commune fondée en 1897 et riche de 12 700 ouvrages, nous débouchons dans une vaste cour carrée entourée de portiques. Quel spectacle ! Accroupis sur les dalles de marbre que chauffe le soleil ou étendus sous leur manteau à l'ombre du péristyle, plusieurs milliers d'enfants, d'adolescents, d'hommes faits et même de vieillards, causent, discutent, dorment, rêvent tout éveillés, lisent en balançant leur buste, selon un rythme lent et régulier, mangent de compagnie des galettes de pain assaisonnées d'une salade multicolore à demi liquide. A travers les groupes circulent touristes aux kodaks braqués, marchands de victuailles, un large éventaire assujetti sur leur torse cambré, porteurs d'eau au tablier bariolé, l'échine courbé sous une énorme jarre fermée d'un bouchon de glace et entrechoquant avec fracas des gobelets de cuivre, matous affamés quêtant sournoisement une pitance que leur disputent des bandes bruyantes de moineaux. Tout à coup un silence relatif se fait. Aux appels sonores des *mouezzins*, les corps se redressent, les yeux deviennent fixes et la prière commence. L'heure qui suit est consacrée aux cours. Laissons-nous entraîner par le flot des étudiants.

Nous voici au milieu d'une immense salle de 3 000 mètres carrés et dont 126 colonnes soutiennent le plafond de bois noirci, très bas. C'est le *liouan* ou la partie de la mosquée réservée à la prière. Quatre *kiblehs*, une par rite, niches creusées dans le mur du fond, permettent aux fidèles de s'orienter vers La Mecque. Adossée à ce mur, une chaire de bois précieux délicatement fouillé et incrusté, sert le vendredi au prône du *khatib* (prédicateur). Chaque professeur s'accote à l'un de ces piliers, le visage tourné vers la *kibleh*, ses étudiants groupés autour de sa chaise, les jambes croisées sur la natte de paille qui recouvre le dallage, les babouches soigneusement rangées en festons ou en spirales à l'intérieur du cercle. Il récite l'invocation qui ouvre tous les chapitres du Coran : Au

nom de Dieu clément, miséricordieux, — et commence sa leçon.

Quel qu'en soit le sujet, celle-ci consiste toujours dans l'explication du commentaire classique d'un ancien ouvrage ou même du commentaire de ce commentaire. Un des élèves lit le texte à expliquer et le professeur se borne le plus souvent à en reproduire avec moins de concision et plus clairement l'idée, que l'auteur a ordinairement exprimée en termes archaïques. Les auditeurs ne prennent pas de notes, mais ont tous entre les mains un exemplaire du livre sur lequel porte la leçon; ils interrompent souvent, parfois avec insistance (le règlement les autorise à le faire seulement trois fois[1]) pour réclamer, en langue vulgaire, des éclaircissements toujours donnés de bonne grâce.

Le maître traite de la nature de Dieu et de ses attributs, parmi lesquels il place naturellement la prescience.

— Dieu savait donc de toute éternité, — interroge un des étudiants, — que l'oncle du Prophète et son protecteur, Abou Taleb, refuserait toujours obstinément d'adopter la vraie foi ?

— Oui.

— Abou Taleb ne pouvait donc faire autrement que de rester dans l'erreur, puisque telle était la volonté éternelle de Dieu. Alors comment est-il puni pour ne pas avoir accompli un acte impossible ?

— Impossible, non ; il n'y avait aucune impossibilité à ce qu'Abou Taleb se convertît ; mais Dieu savait qu'il ne se convertirait pas.

— Je ne vois pas la différence, réplique le questionneur.

Sans rien ajouter, le professeur reprend son commentaire[2].

Laissons-le, en nous promettant de revenir l'entendre à la première occasion.

Pour sortir, nous passons au milieu d'une troupe d'enfants des deux sexes, rangés le long de la cloison de bois délica-

1. Décision du Conseil de Direction du 1er février 1897, art. 3.

2. Ce petit dialogue, noté aussitôt après avoir été entendu, m'a rappelé la discussion du même genre entre El Djobbaï et son élève El Achaari qui détermina la naissance de la secte achaarite. Dugat, *Histoire des Philosophes musulmans*, pp. 144-145 ; — L. Gautier : *La Philosophie musulmane*, p. 38.

tement ajourée qui sépare le *liouan* du portique. Sous l'œil sévère et la baguette menaçante du maître, ils tiennent à la main une tablette d'argile vernissée et s'efforcent d'y transcrire un verset du Coran, qu'ils déchiffreront et apprendront par cœur. Non loin d'eux, contraste piquant, sur lequel j'attire l'attention du cheikh qui me guide, cinq hommes à barbe blanche forment le cercle et causent amicalement :

— Qui sont ces bons vieillards ?

— Des étudiants ; voilà cinquante ans qu'ils étudient.

— Pourquoi étudient-ils si longtemps ?

Mon guide sourit et lève le doigt au ciel :

— Pour profiter là-haut de la science qu'ils auront acquise sur cette terre.

Nous voici de nouveau dans la grande cour. En face de nous s'ouvre un passage voûté. Au moment de nous y engager, nous remarquons des avis épinglés au mur : « O étudiants, ô mes frères, dit l'un d'eux, je prie celui de vous qui a trouvé dans la cour un encrier de cuivre finement ciselé de demander Ali el Saoui du *riouak* (section) Ibn Mâmer, qui suit les leçons du cheikh el Nechaoui, et Dieu le récompensera. » Pénétrons dans le passage, il débouche dans une salle qui communique avec la *medah,* cour d'ablutions disposée, depuis les récentes restaurations, suivant toutes les règles de l'hygiène moderne. De vigoureux gaillards se douchent au jet des robinets. Un escalier nous conduit à un étroit couloir sur lequel s'ouvrent des chambrettes exiguës sommairement meublées de trois ou quatre lits bas et étroits faits en forme de cages à pigeons avec des branches de palmier[1]. Nous sommes au milieu d'un *riouak,* c'est-à-dire d'un appartement d'étudiants construit et entretenu à l'aide d'un *ouakf.* On compte vingt-neuf de ces logements, la plupart situés en dehors de la mosquée, quelques-uns pourvus d'une riche bibliothèque dont profitent seuls leurs habitants[2]. Un cheikh spécial préside à chaque *riouak* et y maintient l'ordre et la discipline.

Nous sortons d'El Azhar par une porte latérale qui ouvre

1. Il faut avoir vu un de ces meubles pour comprendre la parole de Jésus au paralytique : « Prends ton lit et marche. »

2. Le nombre des volumes contenus dans ces bibliothèques particulières s'élève à 18 482, sans compter les livres de la bibliothèque commune.

sur une ruelle de l'autre côté de laquelle se trouve la section des aveugles *(Zaouiah el Emiyan)*. Une vingtaine de ces malheureux suivent une leçon que leur fait un professeur également aveugle. Celui-ci commente un livre tenu par un lecteur charitable et clairvoyant.

Dans presque toutes les mosquées situées au centre du quartier arabe, des cours sont faits aux étudiants de l'Université trop nombreux pour pouvoir trouver place dans El Azhar. D'autres, et ceux-ci méritent de nous retenir un instant, furent institués en 1895 sur les sciences jusque-là négligées, telles que les mathématiques, la géographie, l'histoire, et sont restés facultatifs, n'étant pas sanctionnés par un examen. Ils sont professés par des maîtres étrangers au corps professoral ordinaire d'El Azhar et que secondent des répétiteurs choisis parmi les étudiants. Plusieurs de ces derniers cours se donnent dans la petite mosquée de Mohammed bey située en face de la principale façade d'El Azhar. Un répétiteur, garçon de dix-huit ans, vient de poser le problème suivant : une montre retarde de 35 minutes toutes les douze heures. De combien de minutes retarde-t-elle au bout d'une demi-heure? L'auditoire reste muet. Avec une bonhomie souriante, le jeune répétiteur résout le problème et en fait la démonstration. Un peu plus loin, un effendi en vêtements européens couvre le tableau d'équations du second degré. Dans une des salles les plus retirées de la mosquée du Sultan Moayad, un autre effendi, professeur à l'École normale indigène, enseigne l'histoire islamique; il parle d'abondance, sans commenter aucun livre et ses auditeurs prennent des notes.

Dans certaines *tekyehs*, un ou plusieurs maîtres, empruntés au personnel d'El Azhar ou pris parmi les derviches pensionsionnaires du couvent et rémunérés s'il y a lieu sur les revenus d'un *ouakf* institué à cet effet, font des cours de théologie ou de « morale religieuse ». C'est le cas notamment pour les deux belles *tekyehs* dont les remarquables façades bordent la grande rue des quartiers indigènes du Caire, connue sous le nom de Darb el Gamamiz. D'une façon générale, on peut constater dans les couvents musulmans comme une sorte de renaissance des études religieuses et mystiques. Assez mal vues de la partie éclairée du monde égyptien, certaines de ces

communautés tendent à justifier leur existence en s'organisant pour l'enseignement et la prédication.

Transportons-nous maintenant à Tantah, centre commercial extrêmement important, grâce aux trois foires annuelles auxquelles le culte d'Ahmed el Badaoui sert d'occasion et qui y attirent près de deux millions de personnes. Au milieu de la ville, une vaste mosquée, massive et basse, fraîchement restaurée, abrite le tombeau du saint, mort en 1276. C'est le siège de l'université. Qu'on se figure une immense cour carrée, entourée d'un grand péristyle à trois rangs de colonnes, qui supporte les appartements des étudiants. Aux quatre angles, des salles couvertes. Sous un dôme, le mausolée que défend une grille en cuivre forgé. Bien en évidence entre cette grille et la porte, une énorme caisse en bois précieux, fermée d'une triple serrure et destinée aux offrandes des pèlerins. C'est le produit de cette caisse qui constitue le principal revenu de l'université. Ici, comme à El Azhar, l'ordre et le silence sont parfaits. Les leçons y sont faites par 70 professeurs, sous le péristyle et dans les salles couvertes, d'après le programme, les méthodes et les livres usités à El Azhar. Plus de 4 000 étudiants resserrés en une cinquantaine de groupes, dans ces étroits espaces, donnent une impression de fourmillement saisissante.

Un peu plus au nord, sur la rive droite du Nil, Dessouk est également un but de pèlerinage et, du même coup, un centre commercial, les fêtes en l'honneur de Sidi Ibrahim El Dessouki étant des foires qui attirent toute la Basse-Égypte. Sur le tombeau du saint, mort en 1374, une mosquée s'est élevée que n'ont cessé d'enrichir les offrandes des pèlerins. Quel meilleur usage faire de ces libéralités, sinon les consacrer à répandre la science? Et l'université naquit, se développa, devint riche et prospère, puis s'appauvrit et déclina par l'usurpation de ses *ouakfs* et par la concurrence de ses anciennes et plus célèbres rivales que favorisait le récent établissement des chemins de fer en Basse-Égypte. Elle compte actuellement 17 professeurs et 334 étudiants.

Les mêmes causes de décadence agirent au détriment des deux collèges de Damiette installés l'un dans la mosquée Matbouli, l'autre dans la mosquée El Bahr. Cette université

perdit, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle les riches biens-fonds dont elle jouissait alors et qui pourvoyaient à l'entretien de ses mille étudiants. Aujourd'hui, réduite à 250 étudiants qu'instruisent 23 professeurs, la vie se retire d'elle comme elle s'est retirée de Damiette, depuis longtemps ville morte aux palais vides et croulants. La visite de ces deux collèges aux nombreuses salles dilapidées que font paraître plus vastes les groupes clairsemés des auditeurs, ne nous apprendrait rien de nouveau et nous n'en retirerions qu'une impression pittoresque.

Le collège libre Ibrahim Bacha, d'Alexandrie, mérite une mention sinon une visite. C'est une fondation purement privée et par là entièrement indépendante, dans les limites que son acte constitutif a fixées en 1818. Depuis cette époque, les nombreux actes de libéralité inspirés par le désir de développer l'instruction publique n'ont guère profité qu'à des écoles purement primaires ou secondaires. 35 professeurs, appartenant en majorité au rite malékite, y donnent l'enseignement à 600 étudiants dont 80 sont logés et ont à leur disposition une bibliothèque de plus de 3 000 volumes.

VI

La promenade rapide que nous venons de faire nous a montré des docteurs à la robe flottante interprétant leur doctrine traditionnelle au milieu de disciples sérieux et déférents. Comment se recrutent les uns et les autres ? Quel est leur mode d'existence ? Sur quelles matières porte l'enseignement que les premiers donnent aux seconds ? D'après quelles méthodes ces matières sont-elles mises en œuvre et quel est le résultat de ce travail ?

Aux termes de l'ordonnance du 1[er] juillet 1896, ceux qui désirent être admis comme étudiants *(taleb,* pluriel *talabah)* doivent être âgés de quinze ans au moins, savoir lire et écrire et posséder par cœur la moitié du Coran. Aux aveugles, et ces infirmes sont nombreux au point de composer à eux seuls une des sections d'El Azhar, on demande de pouvoir réciter la totalité du livre saint. Le postulant adresse une demande

et présente ses papiers au cheikh de la section à laquelle il désire être attaché, il subit ensuite un examen devant un jury composé de trois oulémas [1]. Une fois admis, le nouveau *taleb* est immatriculé sur le registre d'un des *riouaks* dont il est désormais membre. Nous savons déjà qu'on désigne sous ce nom une institution qui correspond assez exactement aux collèges de nos anciennes universités, et qui consiste en un certain nombre d'étudiants groupés pour les besoins de la vie matérielle et de la discipline, conformément aux clauses d'une fondation qui pourvoit, au moins en partie, à leur entretien, de telle sorte que tout *taleb* est ou sera dans un certain délai plus ou moins boursier. On distingue douze *riouaks* destinés aux Égyptiens et qui sont désignés tantôt par des noms de provinces : Béhéra, Fayoum, etc., tantôt par les rites dont les doctrines y sont spécialement professés : hanéfite, chaféite, etc., avec une population totale de 9 758 inscrits et 17 dont les hôtes, au nombre de 645 à la même date, sont étrangers : Maugrabins, Soudanais, Syriens, Turcs, Afghans, etc. Sur ce nombre 4 000 étudiants sont logés, les autres le seront, s'ils le désirent au fur et à mesure des vacances. Chacun des collèges comprend donc des logements plus ou moins vastes, installés un peu partout, non seulement dans la mosquée même qui donne son nom à l'université, mais dans des maisons avoisinantes, construites ou louées à cet effet, parfois dans d'autres mosquées ou dans quelque ancienne *tekyeh*. La condition faite à leurs pensionnaires est très inégale. Certains *riouaks*, ceux des étrangers venus de pays lointains, comptent seulement quelques étudiants. Les avantages dont jouissent ces derniers sont en raison inverse de leur nombre, le revenu restant le même. Chacun d'eux a d'ordinaire une chambre à lui seul et reçoit une pension mensuelle *(morattab)* assez copieuse, indépendamment des rations de pains *(gueraia)* distribuées quotidiennement aux étudiants. C'est ainsi que, dans la mosquée Mohammed-Bey qui fait face à El Azhar, cinquante Turcomans occupent le même nombre de cellules très proprement meublées de divans et de tapis et touchent chaque mois suivant leur degré d'ancienneté, 20, 30 et 100 piastres.

1. Art. 14 et 15. Cette condition, récemment édictée, ne s'applique pratiquement qu'aux Égyptiens.

Incomparablement plus nombreux, les pensionnaires des *riouaks* consacrés aux gens de la Haute et de la Basse-Égypte sont naturellement moins bien traités; ceux d'entre eux qui sont logés doivent cohabiter avec plusieurs compagnons de chambre, les autres attendent patiemment, parfois longtemps, qu'une place devienne vacante. La quantité des pains distribués et, s'il y a lieu, le chiffre des allocations, se règlent également sur l'ancienneté ou, ce qui revient au même, sur le nombre des ouvrages classiques étudiés, car un élève ne peut passer de tel commentaire à tel autre plus difficile qu'après avoir étudié le premier un certain temps. Règle générale, c'est seulement trois ans après son inscription au registre d'un *riouak* que l'étudiant est admis à solliciter une nouvelle inscription qui le fera profiter des rations de pain et même des allocations en numéraire, au fur et à mesure des vacances, dans une proportion qui s'élève en même temps que le nombre des livres étudiés jusqu'à concurrence de sept à huit pains par jour. Innovant sur ce point, certains cheikhs des sections et notamment celui de l'important *riouak* des hanéfites, en même temps grand *moufti* d'Égypte, ont décidé récemment que l'admission à cette sorte de tableau d'avancement et toutes les promotions à une subvention plus élevée qu'elle comportait, auraient pour condition un examen subi avec succès.

Cette distribution, survivance du succulent régime alimentaire des *riouaks* de jadis dont les cuisines étaient la pièce principale, se fait chaque matin, non seulement aux étudiants mais aux professeurs, et l'on ne saurait imaginer plus amusant spectacle. Bien entendu, les sortes de miches molles et minces à moitié cuites, excessivement nourrissantes ainsi réparties, sont pour la plupart revendues immédiatement. Le reste forme, avec les fèves frites dont le peuple d'Égypte est si friand, la base de l'alimentation des étudiants.

Chaque *riouak* est dirigé par un cheikh pris parmi les oulémas qui en furent membres, conformément à un règlement interne très variable mais toujours large et indulgent qui laisse aux étudiants la plus complète liberté d'allures. Ce directeur administre les *ouakfs* consacrés au *riouak* et en répartit les revenus, il maintient la tranquillité entre ses pensionnaires, juge

leurs petites querelles, réprime leurs écarts ou les signale s'il y a lieu à la direction générale[1]. Des surveillants dont le chef, sorte de préfet des études, est connu sous le nom de *el guindi* achèvent d'assurer le respect de la discipline et du règlement spécialement au point de vue de l'assiduité aux cours. Jusqu'à une époque assez récente, ces appariteurs ne quittaient jamais un énorme martinet, dont ils faisaient un énergique et fréquent usage. Un cachot très noir et souvent rempli, démoli depuis quelques années, achevait de tenir en respect les récalcitrants. Aujourd'hui les peines disciplinaires sont beaucoup plus douces : elles consistent dans un avertissement ou un blâme infligé à l'étudiant par son professeur ou par le cheikh de son *riouak*, dans la suspension ou la suppression de la distribution du *gueraia* et du *morattab*, enfin dans l'exclusion temporaire ou définitive[2].

Il n'y a d'ailleurs presque jamais lieu d'y recourir, tant sont remarquables le zèle, la régularité, l'application tranquille de ce petit monde scolaire, uniquement soucieux de son travail et dont les courtes distractions elles-mêmes s'inspirent de l'étude et de la religion. Un groupe d'étudiants a-t-il terminé l'explication d'un commentaire, tous se réunissent dans une chambre aussi brillamment illuminée que les ressources de l'hôte le permettent et boivent quelques tasses de thé à la santé de leur professeur, en s'entretenant du livre, occasion de la soirée. L'un de ces compagnons de cours quitte-t-il l'université, ayant conquis sa licence, on organise en son honneur une petite fête durant laquelle des poésies sont récitées à sa louange, cependant qu'on l'asperge d'eau de roses. Le congé hebdomadaire est consacré à des promenades champêtres. Les étudiants marchent gravement, par petits groupes, argumentant en termes choisis, avec une pureté d'intonation quelque peu apprêtée et qui contribue à les faire reconnaître autant que leur costume, composé d'un étroit turban blanc, d'une robe ajustée en étoffe rayée et d'un manteau flottant à larges manches. L'étymologie, la formation des mots et les cas de conscience sont les thèmes ordinaires de leurs discussions et

1. Décision du Conseil de direction d'El Azhar, du 24 janvier 1897.

2. Ordonnance khédiviale du 1er juillet 1896, art. 56, 57. Décisions du Conseil de direction d'El Azhar, des 27 janvier et 2 février 1897.

de leurs conversations. — Est-il licite de porter des souliers noirs? — Non, Mahomet n'en a jamais fait usage. — Cela ne prouve rien; à cette époque, il n'existait pas de chaussures d'une telle couleur. — L'écorce des fruits est-elle un aliment impur?... etc., etc. Ces graves problèmes sont toujours résolus au moyen de textes cités d'après le Coran, la tradition prophétique ou les commentateurs.

On trouve parmi ces jeunes gens un certain nombre de pères de famille. Il n'est pas rare, en effet, que le futur *taleb* se marie vers quatorze ou quinze ans, avant de quitter son village pour entrer dans la mosquée universitaire. Il laisse derrière lui sa femme qu'il retrouvera chaque année, tantôt en été, tantôt en hiver, au moment des vacances, divisées en deux périodes dont l'une est fixe et l'autre, qui dure deux mois et demi[1], tombe à une époque variable suivant les phases de la lune, ainsi que toutes les dates de l'année arabe.

Jusqu'en 1872, date de l'institution des examens, le corps professoral se recrutait principalement parmi les étudiants, de la façon suivante. Avant et après les cours, les étudiants se réunissent par petits groupes et préparent ou revoient le commentaire, objet de la leçon. Les plus habiles jouent le rôle de moniteurs et il arrive souvent qu'un des mieux doués parmi les anciens fait autorité et prend l'habitude de trancher en dernier ressort, si bien que, sa réputation grandissant, le cercle formé autour de lui s'élargit et il prend peu à peu les allures d'un vrai professeur. Avoir franchi cette période préliminaire sans mésaventure était à cette époque un sérieux succès pour l'entreprenant *taleb*, que ses camarades se chargeaient s'il y avait lieu, de rappeler à la modestie par des interruptions saugrenues, de cruelles moqueries et même des coups de soulier vigoureusement assénés. Discrètement prévenus, les oulémas venaient ensuite, à diverses reprises, s'asseoir en face de leur futur collègue, le questionnaient, lui demandaient des explications, lui posaient des objections comme tout étudiant peut le faire et finissaient souvent par l'admettre sans autre formalité dans leurs rangs.

Ce système, fait pour stimuler l'émulation et réaliser un

1. Chaaban, Ramadan et Chaoual pour la première période. Du 1er juillet au 15 août pour la seconde. (Ordonnance du 7 avril 1898.)

choix approuvé et contrôlé par l'opinion publique, avait, paraît-il, dégénéré, et de graves abus en étaient résultés. C'est pourquoi un règlement du cheikh de la mosquée, rendu en 1871 et approuvé par le vice-roi l'année suivante[1], impose au candidat l'obligation de présenter une requête mentionnant les ouvrages qu'il désire enseigner et sur lesquels il doit être examiné. Six cheikhs font subir cet examen d'où résulte, en cas de succès, l'aptitude pour l'étudiant à la situation de professeur.

Sauf quelques modifications de détail, cette organisation a survécu aux ordonnances khédiviales qui, de 1885 à 1896, ont réformé les universités musulmanes[2]. Elle a eu pour résultat de diminuer beaucoup le nombre des *moudarris*. De 325 en 1876, le corps professoral d'El Azhar tombe à 189 en 1893.

Le corps enseignant est actuellement divisé en trois classes subdivisées chacune en deux catégories composées respectivement des oulémas promus avant l'institution d'un examen d'admission et de ceux qui furent admis après et qui correspondent à un degré de science plus ou moins élevé et à une aptitude plus ou moins grande dans l'enseignement. Il comprend au total 251 oulémas. Les maîtres qui forment la première classe enseignent les sciences de leur choix, ils étaient 74 en 1902; les maîtres de seconde classe, au nombre de 74, ne commentent que les livres dits « moyens », à l'exclusion des livres dits « supérieurs » ; enfin, les 103 de troisième classe ne peuvent expliquer que les « petits » livres. Seuls les oulémas qui ont conquis leur licence à El Azhar ont le droit de professer dans cette mosquée, ainsi que dans tous les autres collèges d'Égypte ; ceux qui sont diplômés de Damiette, Dessouk et Tantah peuvent professer partout, excepté à El Azhar[3]. Au surplus, des oulémas étrangers se sont fréquemment fait entendre dans la grande université. Bénéficiaire de cette faveur, le cheikh afghan Gammal Eddin, si célèbre même en Europe[4],

1. Ordonnance khédiviale du 23 zilkadé 1288 (1872).

2. Ordonnances des 24 mars 1885, 19 janvier 1888, 3 janvier 1895, 17 janvier 1895, 1er juillet 1896, etc., etc.

3. Ordonnances du 24 mars 1885 et du 19 janvier 1888.

4. Voir sur cet homme extraordinaire, esprit chimérique et supérieur, l'appréciation de Renan dans l'appendice de sa conférence sur l'Islam et la Science, écrit

ne craignit pas d'y enseigner la philosophie, c'est-à-dire le rationalisme, fort peu de temps, d'ailleurs, car une bande d'étudiants fanatiques se porta sur lui aux pires sévices et l'expulsa violemment de la mosquée.

En dehors du cadre régulier des oulémas, des professeurs extraordinaires, appartenant pour la plupart aux écoles secondaires gouvernementales, nommés et payés par le ministère de l'instruction publique, dont ils dépendent, font des cours complémentaires sur les sciences récemment ajoutées à titre facultatif à l'antique programme des collèges religieux. Ils sont assistés par des répétiteurs choisis parmi les étudiants.

Pour achever le dénombrement de l'énorme personnel des mosquées universitaires, il faudrait ajouter aux professeurs ordinaires ou extraordinaires, répétiteurs, surveillants, étudiants que j'ai passés en revue, une petite armée d'auxiliaires et de serviteurs : employés, balayeurs, scribes, barbiers.

Ce qui surprend plus encore que le chiffre formidable de ce total, c'est l'exiguïté des ressources sur lesquelles vit cette population. Les éléments dont se composent ces ressources sont nombreux et variables. Le premier consiste dans le revenu des *ouakfs* gérés par l'administration de ce nom. Celle-ci verse ainsi chaque année 5 775 livres égyptiennes (environ 150 000 francs)[1] à El Azhar, 500 (13 000 francs) à l'université de Tantah, 200 (5 200) à celle de Dessouk, et 200 aux deux collèges de Damiette. Elle y joint une distribution journalière de pains qui s'élève pour El Azhar à 4 000 auxquels il faut en additionner 10 000[2] fournis quotidiennement par les *ouakfs* particuliers à chaque *riouak*. Ceux-ci sont admi-

en réponse aux observations que Gammal Eddin avait présentées dans le *Journal des Débats* (*Discours et Conférences)*, p. 403 : « Peu de personnes ont produit sur moi une plus vive impression. C'est en grande partie la conversation que j'ai eue avec lui qui me décida à choisir pour sujet de conférence à la Sorbonne les rapports de l'esprit scientifique et de l'Islamisme. Le cheikh Gammal Eddin est un Afghan entièrement dégagé des préjugés de l'Islam... La liberté de sa pensée, son noble et loyal caractère me faisaient croire, pendant que je m'entretenais avec lui, que j'avais devant moi, à l'état de ressuscité quelqu'une de mes anciennes connaissances, Avicenne, Averroes ou tel autre de ces grands infidèles qui ont représenté pendant cinq siècles la tradition de l'esprit humain. »

1. La livre égyptienne vaut environ vingt-six francs, elle se divise en cent piastres.

2. Exactement 14 019 par jour au total. Ces pains sont d'un demi-rotoli, soit à peu près 225 grammes.

nistrés par le cheikh du *riouak*, qui profite lui-même des revenus dans une certaine mesure. A El Azhar ils produisent 1 632 livres. Viennent ensuite les subventions versées par le ministère des finances en représentation des concessions ramenées par Mehemet Ali aux domaines de l'État. El Azhar reçoit de ce chef 6 611 livres.

Les deux mosquées-collèges de Tantah et de Dessouk sont, nous le savons, des centres de pèlerinage. Elles retirent un revenu supplémentaire des offrandes apportées par les pèlerins et que recueille un tronc placé dans les mausolées de sidi Ahmed el Badaoui et de sidi Ibrahim el Dessouki. Les sommes ainsi versées chaque année à Tantah atteignent parfois 75 000 francs, elles sont réparties suivant une proportion fixe entre les représentants de la famille du saint, les professeurs, les étudiants et les employés de la mosquée[1].

Incomparablement plus riche que ses rivales, El Azhar jouit, tout compte fait, d'un revenu en espèces de 14 à 15 000 livres (350 à 375 000 francs[2]), dont une partie, consacrée à la mosquée proprement dite, ne profite pas à l'enseignement qui s'y donne. Le surplus étant en outre partiellement distribué à titre de pension aux enfants des cheikhs défunts et sous forme d'allocations mensuelles aux étudiants, cinq mille francs étant enfin attribués à la bibliothèque, les professeurs ordinaires d'El Azhar, exception faite pour le grand cheikh dont le traitement est très considérable[3], reçoivent une rémunération qui semble dérisoire, surtout si on

1. A une date très récente (30 septembre 1903), un notable égyptien, colossalement riche, Menchaoui Pacha, a constitué en *ouakf* d'immenses terrains qui produisent, dit-on, un revenu de plus de 1 200 000 francs, au profit de diverses œuvres de bienfaisance ou d'utilité générale. Parmi celles-ci, la mosquée universitaire de Tantah s'est vu attribuer deux rentes, l'une de 200 livres (5 200 francs) au profit de ses étudiants, l'autre de 240 livres (6 200 francs) au profit de ceux de ses oulémas qui ne reçoivent pas de traitement, et le collège de Dessouk recevra chaque année 100 livres (2 600 francs) à distribuer entre ses professeurs.

2. D'après M. J. Bryce, *Studies in History and Jurisprudence*, II, p. 230, le revenu annuel de tous les collèges d'Oxford, dont les 3 000 étudiants sont dans des conditions analogues à celles des 10 500 *talabah* d'El Azhar, est de 333 000 livres sterling, soit 8 400 000 francs, vingt-deux fois plus !

3. Ce personnage, un des plus grands de l'Égypte, dispose d'un traitement mensuel de 1 840 francs (71 livres) et du revenu de 400 *feddans* (acres) de terrain. Il lui est en outre attribué chaque jour 75 pains qu'il distribue généreusement aux pauvres.

tient compte de leur rang social et du respect religieux dont ils sont entourés. Leur traitement mensuel régulier va de 19 fr. 50 c. (75 piastres) à 78 francs (300 pst.). Ils sont, à ce point de vue, répartis en deux groupes, respectivement divisés en trois classes et composés, le premier des anciens oulémas antérieurs à l'institution des examens, et le second des nouveaux qui ont conquis leurs diplômes[1]. Ajoutons que plusieurs cheikhs nouvellement promus ne reçoivent rien et doivent attendre qu'une vacance ait rendu disponible la somme nécessaire au paiement de leur salaire. Contraste curieux et quelque peu choquant, les professeurs empruntés aux écoles gouvernementales du Caire, qui font dans les mosquées voisines des cours complémentaires et facultatifs sur les sciences non enseignées à El Azhar, touchent des indemnités de 4 livres (100 francs) et leurs répétiteurs, choisis parmi les étudiants de l'Université, reçoivent 3 livres, c'est-à-dire autant que le cheikh d'El Azhar le mieux payé.

Bien entendu, diverses subventions permettent de relever quelque peu cette paye ridicule. Aux plus notables oulémas qui se sont distingués par leur zèle et leur érudition, le khédive confère des manteaux d'honneur en drap violet bordé d'or. Les bénéficiaires de cette distinction, au nombre de cent, reçoivent une pension qui oscille entre 312 et 775 francs (12 à 30 livres), suivant qu'ils appartiennent à l'une des sept classes entre lesquelles ils sont répartis[2]. D'autre part, les revenus des *ouakfs* de la mosquée, affectés spécialement aux divers *riouaks*, permettent de gratifier les oulémas d'allocations pécuniaires, de leur distribuer chaque jour des pains et de loger ceux d'entre eux qui sont célibataires.

La situation pécuniaire des professeurs d'El Azhar est presque enviable lorsqu'on la compare à celle de leurs confrères des Universités provinciales. Les oulémas de Tantah, de Dessouk, de Damiette touchent normalement chaque mois 11 fr. 50 c. (45 piastres), 9 francs (35 pst.) et 6 fr. 25 c. (25 pst.) et leurs grands cheikhs 26 et 30 francs. Il est vrai que le *tronc* des deux premières de ces mosquées fournit un casuel assez appréciable. Un peu mieux partagés, les maîtres

1. Règlement du 29 juin 1895, art. 12 et 13.

2. Règlement du 29 juin 1895, art. 1 à 5.

du collège libre d'Ibrahim Bacha disposent d'une solde annuelle de 700 francs à titre de traitement fixe ou de gratification.

Quelles que soient la simplicité et la frugalité de leurs goûts, les savants personnages qui nous occupent auraient, comme bien on le pense, beaucoup de peine à vivre décemment s'ils disposaient seulement des ressources qui viennent d'être énumérées. Presque tous délivrent des consultations sur des points de droits religieux ou de morale. Plusieurs exercent une fonction plus ou moins élevée et lucrative, l'un *cadi* ou *moufti*, l'autre *khatib* ou *imam* dans une mosquée; celui-ci fonctionnaire, celui-là professeur dans une école gouvernementale. Beaucoup sont propriétaires et vivent sur le produit de leurs terres. Certains même pratiquent, ouvertement ou non, quelque commerce, le plus souvent en qualité de commanditaire d'un libraire, d'un relieur ou d'un épicier. Les étudiants agissent volontiers de même, au moins pour les plus anciens, et plusieurs de ces derniers font fructifier leur pécule en le plaçant dans un négoce honorable et tranquille auquel ils se consacrent après avoir conquis le diplôme qui leur permet de professer à la mosquée de leur village tout en leur assurant prestige et influence auprès de leur clientèle. Leurs camarades moins fortunés se procurent parfois quelque argent de poche en donnant des leçons, en lisant le Coran dans les maisons pieuses les jours de fête, en vendant des carrés de papier couverts de signes cabalistiques et grâce auxquels, la foi aidant, les malheurs sont évités, les maladies écartées et les entreprises réussissent; mais le plus grand nombre vit pauvrement sur les pains de la mosquée et les modestes cadeaux de leurs proches.

VII

Pour apprécier l'ingénieuse logique qui a inspiré la composition et la distribution du programme encore en vigueur aujourd'hui dans les universités musulmanes, il faut considérer avant tout la raison d'être et la fin de l'enseignement dont

ces établissements ont soigneusement conservé la tradition. Toutes les leçons y ont été combinées et hiérarchisées de manière à donner aux étudiants une connaissance aussi complète que possible de tout ce que Dieu a révélé directement ou indirectement. La parole divine est contenue de toute éternité dans le livre transmis à Mahomet. En outre, dès que Dieu l'eut choisi, le Prophète resta une grande partie de sa vie sous l'impression d'une inspiration latente, telle que son langage et sa conduite ont traduit mille précieuses vérités au contact, en apparence fortuit, des hommes et des choses. Le Coran, les entretiens et les exemples de Mahomet et aussi, dans une moindre mesure, de ses compagnons, renferment, au moins virtuellement, tout ce dont les fidèles ont besoin : une doctrine et une règle de conduite. Mais ces sources sont placées au-dessus des tentatives vulgaires. Ne peuvent les découvrir et y puiser que ceux qui se sont longuement préparés à ce sublime travail dont la récompense immédiate est la science.

En quoi consiste cette préparation ? Il ne faut la demander ni aux arts pratiques — mathématique, mécanique, médecine — imaginés en vue d'accroître le bien-être matériel, utiles d'ailleurs et même nécessaires, mais étrangers à la science ; ni aux notions rationnellement déduites, propres seulement à satisfaire, sous le nom d'astrologie, d'alchimie, etc., une curiosité toujours assez vaine, parfois même décevante et dangereuse. Elle se limite en principe à l'étude des formes grammaticales et logiques sous lesquelles la révélation fut transmise. C'est seulement lorsque cette discipline préliminaire l'a dressé à apprendre et à comprendre que l'étudiant peut travailler à connaître, dans les principes et dans les applications, tout ce que l'homme doit croire et tout ce qu'il doit faire.

On distingue ainsi deux catégories de sciences dont l'étude est nécessaire, celles du but *(makasid)*, celles du moyen *(oüasaïl)*. La première comprend la théologie dogmatique, la morale religieuse, le droit, les principes du droit, l'exégèse coranique et les traditions prophétiques. Figurent dans la seconde : la syntaxe, l'étymologie, les trois parties de la rhétorique, la logique formelle, la critique des traditions ou

hadis, en tout onze sciences, nombre théorique qui s'accroît pratiquement de la méthode ou politesse dans la discussion (logique appliquée) de la prosodie et de l'astronomie appliquée à l'art de s'orienter vers la Mecque et de déterminer l'heure des prières.

L'histoire islamique, la géographie, la cosmographie, les mathématiques, sont enseignées, depuis 1896 [1], tout au moins au Caire et à Tantah, en dehors de la mosquée, siège principal de l'Université, par des professeurs empruntés aux écoles gouvernementales, mais à titre purement facultatif et sans autre sanction qu'un examen honorifique [2].

Les quatre premières années passées dans la mosquée sont presque entièrement consacrées aux sciences accessoires et c'est seulement lorsqu'un *taleb* possède les principaux commentaires qui en traitent qu'il peut étudier les sciences finales.

Ces dernières sont enseignées le matin et, pour quelques-unes, dans la soirée ; les cheikhs qui professent les autres doivent se contenter des heures chaudes de l'après-midi. Les premières leçons, faites par les oulémas les plus anciens et les plus illustres, commencent immédiatement après la prière du matin, c'est-à-dire de trois à cinq heures suivant la saison, elles portent sur l'explication des commentaires du Coran et des recueils de traditions prophétiques. Au lever du soleil, une nouvelle série de professeurs prend la place de la première, en vue d'étudier le droit et ses principes. Cette seconde séance prend fin vers neuf ou dix heures et les étudiants restent libres tout le reste de la matinée. L'après-midi est consacré à la syntaxe, à la rhétorique et à l'étymologie. Puis nouveau repos et, le coucher du soleil ayant donné le signal de la prière, des cours de logique formelle et appliquée ou « convenances dans la discussion » sont professés. Certains cheikhs, absorbés durant la matinée par quelque fonction officielle,

1. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 17 et suiv. Voici le nom arabe de ces sciences suivant l'ordre dans lequel elles viennent d'être énumérées et qui est celui que leur assigne l'ordonnance susdite : *kalam, akhlaq, diniya, fiqh, oussoul al fiqh, tafsir al qorân, hadis; nahou, sarf, mâni, baïan, badi, manteh.*

2. Jusqu'en 1903 une somme de six cents livres était distribuée par l'administration des *ouakfs* entre les étudiants qui avaient le plus brillamment subi cet examen. Cette somme est actuellement répartie entre les cheikhs qui ne reçoivent pas de traitement.

réservent pour la soirée leurs leçons de droit ou d'exégèse coranique. Chaque leçon dure une heure au moins et deux heures au plus. Chaque étudiant doit en suivre au moins trois et chaque *moudarris* en faire au moins deux [1], règle plus ou moins strictement observée. Les professeurs se groupent dans la salle d'après le rite auquel ils appartiennent. On sait que la doctrine islamique est expliquée par quatre écoles orthodoxes différentes désignées par le nom de leur fondateur. Les hanéfites, disciples d'Abou Hanifa, mort à Bagdad l'an 150 de l'hégire (767) suivent l'opinion qui domine en Turquie et qui, étant celle du Sultan, est suivie par tous les mouftis et par tous les cadis de l'empire ottoman proprement dit. Les malékites, sectateurs de Malek Ibn Anes, mort à Médine en 179 (795), jadis dominant en Andalousie, peuplent le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine. La Mésopotamie et l'Yémen suivent de préférence Ibn Hanbal, mort vers 241 (855), dont le système étroit, exclusif et fort intolérant, s'en tient strictement à la lettre du Coran. Enfin l'Égypte, ainsi que les régions qui en dépendent, sont restées fidèles, même depuis la conquête turque, aux idées de Mohammed-el-Chafei, mort en 204 (820) au Vieux-Caire, où se trouve son tombeau, et la majorité des oulémas y est encore chaféite [2]. Cette classification des musulmans n'est en aucune façon purement théorique. Chaque rite correspond à un système juridique, de telle sorte que les pays musulmans ne comptent pas moins de quatre législations distinctes. En d'autres termes, la vie domestique, les relations familiales et sociales des mahométans sont assez dissemblables selon qu'ils appartiennent à tel ou à tel rite. On peut dire en effet sans exagération que, dans la religion islamique, toutes les actions de la vie sont réglées par la loi qui est un ordre de Dieu. Les réformes, dont l'empire ottoman a été le théâtre au cours du XIXe siècle, ont dans une large mesure, sur le territoire égyptien tout au moins, sécularisé le droit en remplaçant les prescriptions de l'école hanéfite par des dispositions empruntées aux codes français, surtout en ce qui concerne le régime des

1. Décision du 1er février 1896.

2. En 1902, les cheikhs d'El Azhar se classaient ainsi au point de vue du rite : 100 chaféites, 77 malékites, 72 hanéfites et 2 hanbalites.

biens. Néanmoins la place occupée par les légistes dans cette société reste très grande. Tous les oulémas sont jurisconsultes, car le but de la science est non seulement l'intelligence des vérités révélées par Dieu touchant la nature des êtres, l'origine du monde, ou la vie future, mais plus encore peut-être la connaissance de la règle de conduite tracée par lui. Voilà pourquoi El Azhar et les universités qui en dépendent sont essentiellement des écoles de droit. C'est ce que ne doit pas perdre de vue celui qui veut comprendre la nature de l'enseignement qui s'y donne.

Cet enseignement néglige presque complètement l'histoire et tout ce qui s'y rattache. C'est seulement depuis l'année 1896 que des cours d'histoire islamique sont faits aux étudiants de bonne volonté, à titre purement facultatif, par un savant professeur à l'École normale du Caire qui se plaint de ne jamais parler devant plus de cinq auditeurs. Les oulémas ne disent rien de l'origine des ouvrages qu'ils expliquent et ils transmettent telle quelle la doctrine qui y est contenue sans se préoccuper de sa formation et de son évolution. Cette doctrine ils n'ont ni à l'établir ni à la défendre, aussi est-ce bien rarement que le professeur de théologie se laisse aller à réfuter brièvement les erreurs contenues dans les systèmes rationalistes ou dans le credo d'une secte infidèle : « Les *naturalistes*, — disait devant moi un savant cheikh, parlant à ses élèves, — les *naturalistes* attribuent la création du monde à la condensation de l'éther et son développement à la force mystérieuse qu'ils appellent « nature naturante » et qu'ils opposent à la « nature naturée »; mais ce qu'ils n'expliquent pas c'est en quoi consiste cette force, son origine, son action sur le monde et ses rapports avec lui. » Encore moins justifierait-il les vérités qu'il expose. Quelques brèves allusions dans le genre de celle que je viens de reproduire; une réfutation, d'ordinaire par l'absurde, du polythéisme à l'occasion de la partie de la théologie consacrée à l'unité de Dieu *(taouhid)*, voilà pratiquement à quoi se réduit l'apologétique musulmane.

Il est pourtant une des sciences enseignées dans les collèges musulmans dont la critique des textes commentés a dû nécessairement précéder l'exposition. Je veux parler des tra-

ditions prophétiques ou *hadis* qui se présentent sous la forme d'une sentence, d'une déclaration du Prophète, de la mention d'un de ses actes ou d'un de ses gestes, voire du silence gardé par lui dans telle circonstance et ont été transmises par le témoignage de ceux qui les ont entendues, témoignage dont il importe naturellement de vérifier la réalité et la sincérité. C'est pourquoi, à côté des traités qui ont pour sujet l'explication des *hadis*, se placent ceux qui discutent et établissent leur authenticité[1].

Pour ce qui est de la philosophie *(falsafah)* c'est-à-dire de l'explication des êtres et des choses, abstraction faite de la doctrine révélée, les docteurs musulmans sont unanimes à la réprouver comme une discipline fausse, impie, dangereuse, au moins depuis les temps très anciens où l'orthodoxie imposa péremptoirement silence à la réflexion personnelle et indépendante. Son étude est rigoureusement prohibée dans tous les collèges musulmans, et *philosophe* y est synonyme de *libertin*, au sens du XVIIe siècle. Modeste servante des « sciences du but », la logique n'est point englobée dans cette proscription et les commentaires des principaux traités dont les auteurs ont accommodé cette science au goût des Arabes, sont journellement expliqués dans les mosquées universitaires, entre autres, une sorte d'adaptation de l'*Introduction à l'organon* du néo-platonicien Porphyre, faite par le cheikh El Abiari sous le nom légèrement arabisé de Isagougi[2]. Au contraire chacune des sciences accessoires (y compris la grammaire et la rhétorique telles que les Arabes les exposent) n'est guère qu'une logique formelle ou appliquée. La science finale si importante et si originale connue sous le nom de « bases ou principes de droit » *(oussoul al fiq)* est elle-même, en somme, une méthodologie.

1. En 1225 (622) un collège fut fondé au Caire pour l'enseignement des traditions, par le sultan Al-Kamil-Nasr-ed-Din-Mohammed, fils de Malek-el-Aadil sous le nom de *Dar-el-Hadis* (maison des traditions). Il n'existait que deux établissements de ce genre dans tout l'Islam. Le second avait été fondé à Damas. (Ibn Khallikan, III, p. 242.) L'un et l'autre ont disparu depuis longtemps.

2. Εἰσαγώγη εἰς τὴν φιλοσοφίαν τοῦ Ἀριστοτέλους. L'auteur de l'*Isagougi* est pour certains de ses commentateurs, le savant cheikh Isagougi. D'autres l'attribuent au cheikh Isa et à son disciple Gog.

VIII

Un savant cheikh d'El Azhar, homme consciencieux et méthodique, préparait ses leçons de la manière suivante. Sur une vaste table ronde pivotante, il disposait en rangées semblables à des rayons de circonférence, tous les livres où se trouvait traitée la question qu'il devait élucider : au centre l'ouvrage original *(matn)*, puis le commentaire *(charh)* de ce texte, ensuite la glose du commentaire *(hachiah)*, et enfin l'explication de celle-ci *(takrir)*. Assis à l'orientale, un papier sur les genoux, l'encrier en sautoir, le roseau à la main, il lisait soigneusement la rangée placée devant lui ; ses notes prises, il faisait pivoter légèrement la table et dépouillait de même la rangée suivante, abordait successivement toutes les autres, et arrivait ainsi, sans s'être dérangé, à passer en revue, relativement au point qui l'intéressait, je ne sais combien de couches de gloses et de commentaires. Ce trait permet de saisir sur le vif la méthode d'exposition en honneur chez les représentants actuels de la science musulmane. Trop modestes pour tenter d'accroître l'héritage des vérités légué par les grands auteurs des premiers temps de l'Hégire, ils ne se hasardent même pas à élaborer sous une forme nouvelle les notions dont ils ont reçu le dépôt. C'est tout au plus si les plus doctes d'entre eux reprennent en les modifiant, en les amplifiant ou en les résumant quelque peu les commentaires et les gloses, végétation parasite qui recouvre, depuis des siècles, la pensée des maîtres. Ce n'est jamais qu'un commentaire, et parfois de troisième ou de quatrième main qui sert de matière aux leçons ou mieux aux gloses des oulémas. Ceux-ci, suivent phrase par phrase le commentateur qu'ils ne perdent jamais de vue et dont ils se bornent souvent à reproduire la pensée en un langage moins concis et plus moderne. De son côté l'étudiant se contente de comprendre et de retenir le commentaire qu'il a sous les yeux durant la leçon et dont le professeur explique tous les passages les uns après les autres. S'il possède texte,

glose et explication le jour de l'examen, il est assuré d'obtenir une licence de première classe, sans avoir jamais eu l'occasion de faire une recherche originale, un travail personnel ou même un exercice quelconque[1].

Jusqu'à ces dernières années les études dont le programme et la méthode viennent d'être esquissés ne recevaient d'autre sanction que l'*idjaza*, sorte de certificat délivré par un cheikh et attestant que tel *taleb* avait suivi certain cours déterminé, possédait certains ouvrages désignés, était digne d'enseigner une ou plusieurs sciences spécialement définies. Pendant la grande époque du moyen âge musulman, toute l'ambition des étudiants était de collectionner le plus possible de ces licences ; ils allaient donc d'école à école, faisant presque le tour du monde et recueillant l'enseignement de tous les savants en renom. Parfois ceux-ci leur épargnaient le déplacement en s'arrêtant eux-mêmes pour y faire des cours dans les principales mosquées qui jalonnaient la route du pèlerinage aux Lieux-Saints. C'est ainsi que Makrizi avait suivi les leçons de plus de six cents maîtres.

L'*idjaza* se délivre encore volontiers, mais n'a plus guère qu'une valeur sentimentale depuis que des examens réguliers et méthodiques ont été institués. Ces examens sont au nombre de trois. Le premier est destiné à vérifier que les jeunes gens âgés de vingt ans, régulièrement inscrits dans les *riouaks*, profitent de leur séjour à l'Université; il porte sur les sciences préparatoires : grammaire, rhétorique, etc., et confère en cas de succès la dispense du service militaire. Le second peut être subi par les étudiants qui justifient de huit années d'études, devant un jury composé de trois oulémas de rites différents présidés par le grand cheikh de la mosquée ou par son suppléant et désignés par lui[2]. Les candidats admis reçoivent un certificat dit de capacité qui leur permet de postuler une place d'*imam*, chef de prière dans les mosquées, de *khatib*, prédi-

1. Les ordonnances du 4 juillet 1896 (art. 22 et 23) et du 10 mars 1897 interdisent la lecture des *takrir* (commentaire de commentaire de commentaire) sauf autorisation du Conseil de direction de l'Université; elle permet d'étudier le commentaire de commentaire, seulement à ceux qui ont passé quatre ans au moins dans leur collège ; mais il paraît que ces prohibitions reçoivent en pratique de nombreuses exceptions.

2. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 27-33.

cateur, ou d'instituteur. Enfin la justification de douze années d'études consécutives dans toutes les branches scientifiques permet de postuler un diplôme de « savant » que confère un jury de six oulémas à El Azhar, trois seulement dans les autres Universités, présidés par le grand cheikh, empruntés aux trois principaux rites dans la proportion d'un tiers pour chacun d'eux, et auxquels on adjoint un cheikh hanbalite si le candidat appartient à ce dernier rite[1].

Ce diplôme est divisé en trois classes. Pour attribuer l'une ou l'autre, le jury tient compte, en premier lieu, de l'intelligence plus ou moins vive du texte expliqué, manifestée par le candidat, en second lieu de la connaissance plus ou moins étendue de la science traitée par ce texte que révèlent les questions à lui posées incidemment par les examinateurs[2]. Ceux-ci sont rangés en face de l'examiné qu'encadrent en cercle ses camarades. Le futur docteur commente la glose qu'il a entre les mains, exactement comme le font les professeurs : les membres du jury questionnent, argumentent à la manière des étudiants. En cas d'insuccès, le candidat ne peut subir un nouvel examen qu'après un délai de deux années ; un second échec lui laisse la ressource de se représenter à l'expiration d'une nouvelle année. Si alors il échoue, il doit quitter l'Université. La même mesure est prise contre lui s'il a laissé passer les deux années consécutives à son premier échec sans subir une nouvelle épreuve[3]. La durée des études ne peut, dans tous les cas, dépasser quinze ans[4], sage innovation grâce à laquelle se trouve supprimée, sans effet rétroactif, il est vrai, cette classe de vieux étudiants qui, entrés à la mosquée pour suivre la classe enfantine, n'en sortaient que pour être portés au cimetière. Il m'a été accordé d'assister à l'un de ces examens. Le texte commenté devant moi fut le premier verset du Coran : « Au nom de Dieu clément, miséricordieux. » Le jeune homme analysa grammaticalement la phrase, donna toutes les étymologies que lui demandèrent les examinateurs, expliqua le sens religieux de cette invocation et énuméra les

1. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 34-36.
2. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 45.
3. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 51.
4. Ordonnance du 1er juillet 1896, art. 24.

principales circonstances dans lesquelles on doit la prononcer ou au contraire s'abstenir de le faire, ce qui fournit aux cheikhs du jury l'occasion de poser de nombreuses questions. Lorsque cette explication eut duré environ une demi-heure, et après cinq minutes de délibération, le jury déclara digne du second degré le candidat que ses camarades embrassèrent chaleureusement.

Quel profit avait retiré cet heureux candidat de ses quinze années d'études universitaires, achevées à un âge où, dans nos pays, on fait depuis longtemps déjà œuvre pratique? C'est ce dont un Européen peut malaisément se rendre compte. Si nous interrogions les oulémas qui ont eu l'occasion de comparer le vieux système, grâce auquel ils se sont formés aux méthodes en usage dans les écoles supérieures du Caire organisées à la moderne, ils reconnaîtraient unanimement et sans hésiter que notre nouvel *aalim* a perdu beaucoup de temps sur les nattes de la *medresseh* et aurait pu aisément entrer en carrière six ou sept ans plus tôt, porteur d'un bagage de notions moins encombrantes mais plus utiles que celui dont il est muni.

Cette opinion n'est pas nouvelle; Ibn Khaldoun appréciait déjà de la même manière la durée interminable de l'enseignement donné de son temps dans les écoles du Maghreb. « Par l'effet de l'instruction défectueuse qu'ils ont reçue, de l'interruption des bonnes traditions académiques *et aussi de l'usage exagéré de tout apprendre par cœur*... le temps pendant lequel les étudiants doivent demeurer dans les collèges est fixé à onze ans alors que cinq années seraient un minimum suffisant... Ce laps de temps est devenu nécessaire dans le Maghreb pendant les derniers siècles, à cause de la difficulté d'y acquérir la faculté scientifique *qui résulte uniquement de l'imperfection du système d'enseignement*[1]. »

Cette imperfection tient elle-même à deux causes principales. La première est l'ignorance, le plus souvent presque complète, des jeunes hommes qui entrent dans la *medresseh*. Sachant seulement lire et écrire, ne connaissant la langue littéraire que par les versets du Coran emmagasinés machinalement dans sa mémoire, le *taleb* doit consacrer ses premières années de cours à des études que l'absence à peu près complète, jus-

1. *Prolégomènes*, traduction de Slane, II, p. 444.

qu'à ces derniers temps, de toute école secondaire arabe ne lui a pas encore rendues accessibles et qu'il fera dans de très mauvaises conditions. Fort heureusement les grands et incessants progrès réalisés en Égypte par le service de l'enseignement primaire sous la direction de Fakhry Pacha et Artin Pacha, la création récente dans ce pays d'écoles secondaires de langue arabe, tendent chaque jour à pourvoir les *medresseh*s de bons élèves.

Bien plus complexe, la seconde cause de cette imperfection doit être cherchée dans le caractère tout passif et machinal des études qui viennent d'être décrites. La mémoire n'y laisse presque aucune place au raisonnement. C'est pourquoi, dit encore Ibn Khaldoun[1], « en se donnant une peine bien superflue pour surcharger ainsi leur mémoire, les étudiants n'acquièrent rien d'utile en ce qui touche la faculté de faire valoir ces connaissances et de les enseigner ». L'auteur des *Prolégomènes* aurait pu ajouter que personne n'apprend au *taleb* à user de cette faculté et ne lui donne l'occasion de faire œuvre spontanée et personnelle. A ma connaissance, aucune place n'est réservée, dans les mosquées, aux exercices pratiques : recherche, combinaison, expression des faits ou des idées qui sont la partie essentielle de notre discipline scolaire. Peut-être estime-t-on que cette sorte de travail n'est pas nécessaire, étant donné un système de culture qui fait consister la science dans la connaissance de toutes les décisions, de tous les commentaires et de toutes les explications des anciens docteurs. Il n'en demeure pas moins que, même dans l'exercice de cette méthode toute traditionnelle et autoritaire, la faculté de penser par soi-même, de vérifier les idées et les raisons, en démêlant celles qui sont justes de celles qui sont fausses, est encore considérable et mériterait d'être cultivée.

Je suis bien loin de prétendre que les inconvénients de ce système ne soient compensés, dans une certaine mesure, par de sérieux avantages. Le jugement que Renan a porté sur les études des séminaires catholiques devient assez juste quand on l'applique aux *medresseh*s : « Soustrait à toute inspection, à tout contrôle officiel, ce régime est celui de la liberté la

1. *Loc. cit.*, p. 443.

plus complète : rien ou presque rien n'étant demandé à l'élève comme devoir rigoureux, il reste en pleine possession de lui-même... Un tel genre de vie anéantit l'esprit faible mais donne une singulière énergie à l'esprit capable de penser par lui-même... Voilà pourquoi ces établissements sont une source si féconde d'esprits distingués... La nullité même de l'enseignement qui s'y donne est, en un sens, un avantage ; l'esprit des jeunes gens conserve par là plus de liberté. La vieille scolastique qu'on y apprend est si insignifiante que personne ne peut s'en contenter et que chacun garde sa pénétration d'esprit, s'il en a, pour penser à sa guise. L'instruction positive y est, comme partout, ce que chacun se la fait[1]. »

Les cheikhs sortis d'El Azhar peuvent en effet s'enorgueillir des hommes vertueux, originaux, sagaces et érudits qu'ils comptent dans leurs rangs et dont les qualités morales et intellectuelles suffiraient à justifier la vénération dont leur corporation est entourée ; mais il est clair que les études universitaires doivent être organisées en vue des esprits ordinaires qui ne peuvent se passer de méthode et de direction. Une réforme des *medressehs* supérieures d'Égypte est donc nécessaire[2]. Les ordonnances rendues de 1885 à 1900 l'ont ébauchée, mais avec un succès qui ne peut qu'engager leurs auteurs à continuer, comme le désire, paraît-il, le khédive, qui n'a cessé, depuis son avènement, de s'intéresser aux études supérieures musulmanes et l'on doit tout espérer de sa claire intelligence et de sa prudente fermeté.

PIERRE ARMINJON

1. *Essais de Morale et de Critique* (sur Lamennais), p. 149-150.

2. Cette réforme a été partiellement réalisée dans l'École normale indigène Nasrieh du Caire (ancienne école Dar el Onloum). Cet établissement, qui se recrute parmi les jeunes cheikhs d'El Azhar ou de ses succursales du Delta, est, on peut le dire sans exagération, une sorte d'Université musulmane modernisée.

VIE DE CHATEAU[1]

X

S'étant éveillée un matin mieux portante que de coutume, Elinor eut l'idée qu'une promenade en voiture lui serait salutaire. Ses hôtes étaient déjà partis à cheval avec son mari. Elle s'en alla toute seule dans sa victoria, après avoir recommandé qu'on roulât doucement par les chemins couverts de la forêt.

La journée s'annonçait radieuse : une de ces journées de novembre où la nature fait une dernière toilette, tente un suprême effort de rajeunissement avant son déclin. L'air était lumineux, léger, caressant. Elinor, menée d'une allure tranquille, était heureuse de sentir la vie de son enfant s'agiter en elle. Ses soucis sommeillaient au fond de son âme. Elle pensait à son Armand, elle se disait que peut-être un bon hasard le lui ferait rencontrer, et qu'elle le suivrait, et qu'elle reviendrait avec lui.

A un détour d'allée apparut Étienne de Brisaur, à pied, naturellement. Il haletait à « couvrir » les six kilomètres qu'il s'imposait chaque matin. La vue de ce brave homme l'enchanta, car elle avait de la sympathie pour lui. Elle le trouvait bien un peu primitif, un peu lourdaud, mais si touchant dans sa tendresse pour sa femme !

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

Il ôta son chapeau pour la saluer et montra un front veineux où perlait la sueur.

La princesse fit arrêter sa voiture.

— Dites-moi, mon cher, pourquoi vous vous éreintez à marcher de la sorte !

Brisaur eut le haussement d'épaules par lequel on convient d'une manie inguérissable.

— Que voulez-vous ! je défends comme je peux ce qui me reste de jeunesse. Songez donc !... Si j'allais devenir énorme et qu'Henriette me jugeât trop vieux pour elle !

Elinor éclata de rire.

— Et vous pensez que l'exercice ?...

— Mon médecin le prétend.

— Eh bien ! moi, — fit-elle, — je vais vous donner une recette pour se faire aimer... Ce serait de ne jamais quitter sa femme, d'être toujours là pour lui rappeler qu'on l'adore, qu'on ne peut pas se passer d'elle.

— Vous croyez ?...

— Certainement. Voulez-vous en faire l'expérience ? Renoncez pour ce matin à votre corvée hygiénique et venez avec moi retrouver Henriette. Il y a des pas de chevaux tout frais dans cette direction : elle a dû la prendre avec mon mari. En suivant cette piste, nous allons les rejoindre.

La proposition était tentante. Revoir la chère petite une heure plus tôt !... Brisaur hésita ; il faillit accepter, puis il se ravisa. Non, décidément : il était en chemise de flanelle, sans gilet, la face et le cou ruisselants ; ce n'était pas une tenue à se faire accueillir avec faveur.

Elinor, qui devinait toutes les délicatesses de l'amour, n'insista pas.

Elle continua sa promenade. Les roues écrasaient profondément la mousse, et l'essieu grinçait avec un petit bruit acide. Rien ne bougeait nulle part. La terre semblait couvée par une de ces brumes tièdes d'où éclosent les soleils d'automne, chauds, rouges et violents.

Elinor se plaisait dans cette solitude. La tête renversée au dossier haut de la victoria, elle se laissait aller à une mollesse rêvassante. L'obscure et vague joie de l'attente, où s'engourdit l'âme des femmes enceintes, la berçait d'une sensation déli-

cieuse. Tout à coup, en traversant une clairière, elle vit deux chevaux de selle attachés à un arbre. C'étaient ceux du prince et d'Henriette : elle les reconnut aussitôt. Le premier mouvement fut de plaisir. Les cavaliers avaient sans doute mis pied à terre, ils ne pouvaient pas être loin.

Elle descendit de voiture et regarda autour d'elle. Le silence du bois était si parfait qu'il lui fit peur. On n'entendait rien, rien au monde que l'eau effleurant les pierres d'un ruisseau et l'imperceptible frisson des insectes enamourés. Pas un brin d'herbe ne remuait.

Où pouvaient être les cavaliers?...

Elinor appela... On ne lui répondit pas... Son cœur commençait à battre singulièrement. Un soupçon l'assaillit : est-ce qu'ils se cacheraient?... Au trouble de tout son être, elle sentit qu'elle avait deviné juste. Alors, à pas chancelants, elle s'engagea dans un chemin creux. Un moment, elle fut si faible qu'elle s'adossa contre un tronc. Elle ne pouvait plus avancer : un mystérieux avertissement la clouait, lui disait de n'aller pas plus loin, qu'un danger était proche. Mais, stimulée par l'inquiétude, elle reprit sa marche. Brusquement, à quelques mètres au delà, elle aperçut deux formes humaines, deux amants...

Au cri qu'elle poussa, ils se trouvèrent debout. Elle les dévisageait, immobile et muette, effarée de sa découverte... Puis elle fut saisie d'un tremblement, d'un tremblement fou comme dans les cauchemars où l'on se croit assassiné, et des sons rauques sortirent de sa gorge.

Les autres restaient confondus, ne sachant que dire ni que faire.

Pourtant le prince, voyant Elinor si pâle, crut qu'elle allait s'affaisser : il s'approcha d'elle avec l'intention de la soutenir. Elle ne put souffrir d'être enlacée par ces bras de traître, fût-ce pour en recevoir du secours. D'un geste farouche elle s'échappa, se mit à courir, à fuir comme s'il avait voulu la tuer. Elle s'élança parmi le taillis, désertant les allées, coupant au plus court et déchirant sa jupe aux ronces des buissons. Elle courait devant elle, sans savoir où elle allait, mue par le besoin sauvage d'être seule et d'anéantir sa souffrance dans un tourbillon.

Elle heurta du pied une racine hors de terre, qui, pareille à un serpent, barrait le sentier; comme si ses jambes se fussent brisées sous elle, tout de son long elle s'abattit, sans connaissance...

Lorsqu'elle revint de cet évanouissement, son mari était agenouillé auprès d'elle. Une douleur aiguë la lancina. Elle maintint ses yeux clos pour qu'il ne sût pas qu'elle était ranimée. Elle redoutait par-dessus tout ce visage qui guettait le sien, prêt à mentir, à s'excuser, à s'attendrir sur elle, peut-être. Son esprit travaillait, raisonnait, juxtaposait les faits, unissait les circonstances. Comment n'avait-elle pas deviné plus tôt?... Et maintenant!... Maintenant, c'était sa vie détruite, toute joie finie, un avenir de désolation. Une angoisse sans nom lui faisait regretter le néant où, durant quelques minutes miséricordieuses, elle venait de sombrer. « Pourquoi ne suis-je pas morte? » se demandait-elle. Et des larmes coulèrent, brûlantes, sur ses joues.

Son mari murmura :

— Elinor!

Cette voix lui fit un mal atroce; qu'allait-elle dire?... Elinor écarta la main qui timidement la frictionnait aux tempes.

— Merci, je n'ai besoin de personne.

Et elle se souleva, déjà toute résolue au départ. Mais ses reins ne la portèrent pas : elle retomba assise contre l'arbre qui avait causé sa chute.

Armand, épouvanté de la course folle où il l'avait vue s'élancer, avait suivi Elinor, laissant sa maîtresse en proie à un bouleversement explicable. Il ne se rendait pas compte au juste de ce que sa femme avait discerné. Il se demandait si la rencontre avait été fortuite ou préméditée par elle.

A tout hasard, il essaya de nier.

— Pourquoi me repousser ainsi?... Je suis moins coupable que vous ne croyez.

Elle ne semblait pas l'entendre, perdue dans la contemplation fixe d'une image intérieure, d'une image intolérablement gravée dans son cerveau.

Après avoir médité un instant, elle dit :

— La voiture ne doit pas être loin. Je vais me faire conduire directement à la gare, et ce soir je serai chez ma

mère. Je ne veux plus rentrer chez moi : notre maison me fait horreur.

Le prince ne redoutait rien tant que ce coup de tête. Aussitôt il en supputa les funestes conséquences.

— Vous ne partirez pas ainsi, Elinor; vous ne commettrez pas un éclat irréparable...

A ce mot, qui lui révélait la préoccupation dominante de son mari, elle eut un redressement de colère :

— Comme vous avez peur!

— C'est vrai, j'ai peur; mais je vous jure que ce n'est pas pour moi. J'ai peur pour vous, qui allez compromettre votre santé. J'ai peur aussi, je l'avoue, pour la malheureuse que son brutal mari serait capable de tuer s'il soupçonnait...

Elinor se souvint :

— Il a failli m'accompagner!...

— Oh! — fit le prince saisi d'un frisson à l'idée de ce que l'intervention de Brisaur aurait eu de terrible.

Les bras au ciel, Elinor s'écria :

— Ainsi, vous saviez que cet homme était dangereux, vous saviez que je vous quitterais sans retour et que votre trahison risquait de me faire mourir... Rien n'a pu vous arrêter!...

Et, secouée de sanglots, elle détourna sa figure, une figure où se marquait une invincible répugnance.

— De grâce, pour une heure de folie ne soyez pas impitoyable.

Elle répliqua :

— Mon but n'est pas de vous punir : Dieu seul est juge de nos fautes. Je ne veux que m'éloigner de vous, être délivrée de votre présence qui me torture.

Mais c'était précisément le scandale de cette fuite qu'il fallait éviter à tout prix. Armand eut recours à l'argument qu'il jugeait décisif. Il se fiait à la mère pour obtenir le pardon que l'épouse persistait à refuser :

— Elinor, pensez à votre enfant.

Son enfant!... Elle n'y songeait plus dans le naufrage de tout son être. A ce rappel, ses nerfs se détendirent, elle eut un attendrissement, une surabondance de larmes... Cet enfant ne serait pas l'œuvre d'amour, l'ineffable lien entre elle et son mari... Elle ne répondait pas, s'éternisait dans

une immobilité endolorie où elle était sans force pour agir.

Armand profita de cette accalmie pour saisir entre ses paumes volontaires les poignets de sa femme. Il tenta de la raisonner :

— C'est au nom de notre enfant que je vous supplie de réfléchir. Laissez-moi vous ramener à la maison en malade, et non en justicière. Vous passerez quelques jours dans la retraite, sans voir personne ; je renverrai nos hôtes sous le prétexte d'un repos nécessaire à votre santé... Et lorsque nous serons seuls, Elinor, vous ne refuserez pas de m'entendre ; vous serez indulgente, vous écouterez mes excuses, vous ne continuerez pas à me mépriser, à me haïr... Peut-être même, un jour, me pardonnerez-vous.

Mais Elinor n'était pas dupe de ce repentir hypocrite. Elle dégagea ses mains nerveusement, comme à un contact venimeux.

— Ne comptez pas sur mon pardon. Je suis de celles qui tiennent parole, et je vous déclare qu'il n'y a désormais plus rien de commun entre nous... Toutefois, comme je ne veux pas que ma conduite attire sur vous et sur votre misérable complice des conséquences peut-être meurtrières, je renonce pour le moment à mon projet.

Armand se crut sauvé, car il savait bien, le roué personnage, que sa femme était sans témoignage et sans preuve contre lui.

— Oh! merci, vous êtes généreuse.

Mais elle poursuivit rudement :

— Allez rejoindre madame de Brisaur et dites à cette gueuse que je lui accorde vingt-quatre heures pour débarrasser ma maison. Qu'elle se débrouille comme elle pourra avec son mari. Elle n'en est pas à un mensonge près, je suppose... Surtout, que je ne la retrouve jamais sur ma route.

Après ces derniers mots, elle se releva, digne, quoique défaillante, repoussa le bras que le prince lui offrait, et se traîna jusqu'à sa voiture.

— Je rentrerai seule, — dit-elle.

Et elle donna l'ordre de la ramener au château à toute vitesse.

Pendant la route elle demeura inerte d'âme et de corps, tant sa lassitude était grande. Elle ne reconnaissait plus les paysages qui filaient à ses côtés. Le monde lui semblait changé de couleur. Tout avait cessé d'exister, hormis son cœur qui lui faisait mal, à tenir trop de place dans sa poitrine.

A peine arrivée, elle s'enferma dans sa chambre, obéissant à l'instinct de souffrir seules qu'ont les bêtes blessées.

Tout à coup, elle fut tirée de sa désolation par une douleur aiguë qui lui traversait le ventre et les reins. Elle ne comprit pas d'abord ce qui survenait en elle, puis, pressentant la vérité, elle sonna pour avoir de l'aide. Sa femme de chambre accourut; on se mit à la recherche du prince et d'un médecin... Le prince n'était pas encore rentré. Lorsqu'il se présenta chez elle, Elinor refusa de le recevoir. Ses cris redoublèrent; il fallut la déshabiller, la mettre au lit. Les symptômes d'un accouchement prématuré se déclarèrent. Pendant quinze heures le flanc de la malade fut labouré d'un mal intermittent; les pires instants étaient ceux où le répit physique permettait à la pensée d'être lucide : Elinor revoyait la scène abominable, avec l'impression d'éprouver mille tortures en une seule.

Elle balbutiait : « Maman, maman... », avec cet accent lamentable des êtres martyrisés.

Sa mère et des médecins de Paris arrivèrent dans la soirée. Elinor s'aperçut à peine de leur présence, tant elle souffrait. Enfin une convulsion plus déchirante que les autres écartela son corps; ce fut la fin : elle avait mis au monde un enfant mort. Les douleurs s'apaisèrent comme une tempête quand le vent a cessé de souffler. Il y eut un silence lugubre dans la chambre. Personne n'osait dire la vérité.

Soudain Elinor devina qu'elle venait d'enfanter un cadavre. Pouvait-il naître d'elle quelque chose de vivant?

D'une voix exténuée, elle réclama :

— Mon enfant?...

Le visage de Mrs. Ledstone se pencha vers le sien :

— Aie du courage... Il n'a pas pu vivre.

Le dernier espoir s'éteignit.

— Il est plus heureux que moi! murmura la jeune femme.

Et ses larmes jaillirent.

Elle pleura sans secousse, comme on respire. Puis les jours et les nuits se succédèrent; elle ne pouvait échapper à cette obsession : « Je n'ai plus de mari, je n'ai plus d'enfant... »

L'émoi avait été considérable parmi les hôtes du château, à l'annonce de cet accident. Le prince l'expliqua par une chute malencontreuse qu'Elinor avait faite en forêt. Personne n'opposa d'incrédulité à cette fable plausible, et, le jour même, par un sentiment de discrétion, chacun s'éclipsa et l'on gagna d'autres villégiatures.

Mrs. Ledstone s'alarmait de l'hébétude désolée où restait abîmée sa fille; elle commençait à se demander si cette grande douleur muette n'avait pas un motif qu'on lui celait. Elinor ne parlait pas de l'enfant mort : on eût dit qu'elle l'avait oublié. Pourtant des pleurs continuaient à raviner ses pauvres joues; elle s'obstinait à refuser la visite de son mari. L'attitude du prince était également suspecte à Mrs. Ledstone : il insistait moins qu'elle ne l'eût souhaité pour pénétrer dans la chambre de sa femme.

Quand sa mère s'informait, d'une voix bien douce :

— Est-ce que tu vas mieux?

— Oui..., non, — répondait Elinor, sans savoir si c'était aller mieux que de ne pas mourir.

La crise qu'elle venait de subir l'avait complètement modifiée. Son mari lui apparaissait tel qu'il était réellement, tel que jamais auparavant elle ne l'avait jugé. Ce n'était plus l'idole qu'elle avait adorée, ce n'était plus son visage ni ses allures, ni la personne morale qu'elle lui prêtait : c'était un libertin audacieux et menteur, qui ne l'avait épousée que pour sa dot. Et elle avait aimé un tel homme! Elle avait placé en lui toute sa confiance!... Elle comprit que l'amour rapproche trop les êtres : ils ne sont plus à la distance qu'il faut pour se voir. Elle comprit l'imposture du mariage, où la femme aliène sa liberté, ses biens et jusqu'à son nom pour n'être plus que la chose aveugle de celui qui met la main sur elle. On croit avoir mêlé deux âmes, on n'a réuni que des intérêts. Les cœurs, les volontés restent aussi étrangers l'un à l'autre que deux pays séparés par un Océan.

Sa foi dans la vie était ruinée; elle se vouait au pessimisme

avec l'exagération des natures droites déçues trop jeunes. Non seulement elle se méfierait toujours des hommes, qui mentent avec de douces paroles, mais elle se méfierait d'elle-même, de ses yeux, de ses oreilles, de ses sens qui l'avaient trompée. Elle n'écouterait plus sa mère, puisque c'était sa mère qui l'avait hissée au sommet de toutes les vanités sans l'avertir des précipices qui sont autour. Elle se vit absolument seule, misérable et abandonnée dans un chaos de choses détruites. Une seule lumière aurait pu la guider, lui montrer le chemin qui mène à la résignation : la petite âme de son enfant, — mais elle ne s'était pas allumée.

Ah ! cette dernière trahison du sort l'achevait, consommait sa perte. Elle ferma les yeux pour regarder au dedans d'elle-même, jusqu'au fond. Son amour pour Armand n'était plus que la blessure fraîche d'un sentiment amputé. Quelle solution s'offrait ? Rien qu'une, toujours la même : briser la chaîne qui la liait au mari parjure, divorcer, partir. Oh ! oui, s'en aller loin, bien loin, au pays de son enfance, mettre la masse des flots entre son passé et l'être nouveau qu'elle s'efforcerait de devenir. Là-bas, elle retrouverait la mémoire de son père et les fondations de bienfaisance dont il avait doté New-York. Elle continuerait cette pieuse tradition : faire du bien. Ce but rayonna devant son âme prodigue de tendresse et l'attira décidément.

Un jour que sa mère était assise au pied de son lit, elle résolut de lui parler.

— Est-ce qu'Armand vous a dit ce qui a causé mon accident ?

— Oui : tu as fait une chute.

— Non, maman. Je l'ai vu, dans les bois, qui me trompait avec madame de Brisaur.

— Oh !...

Mrs. Ledstone ne répondit que par un élan de tendresse, car elle n'eut pas l'idée que sa fille eût mal vu. Elle baisa de toute son âme cette figure amaigrie où brûlaient des yeux de fièvre.

— Pauvre, pauvre petite !... comme tu as souffert !... Et quel courage tu as eu de cacher la vérité !... Ce que tu as fait là, c'est brave...

Elinor l'interrompit :

— Maman, je ne veux plus rester avec mon mari. Je suis décidée à demander la séparation, le divorce... ce qu'il faudra pour que je ne revoie plus M. de Prax.

Mrs. Ledstone eut un sursaut. Ce que cette personne mesurée et mondaine réprouvait par-dessus tout était la rupture d'un ménage. Et c'était celui-ci qui s'effondrerait, ce monument que son orgueil avait bâti avec tant de persévérance! De toutes ses forces, elle essaya de lutter. Avec sa foi vive d'Espagnole, elle repoussait l'éventualité d'une union nouvelle pour sa fille; elle lui montra un avenir solitaire, déplorable, dans un pays qui n'était même pas le sien.

Elinor répondit :

— J'abandonnerai ce pays, cette maison et les souvenirs mortels qui se lèvent de ces bois; je retournerai habiter l'Amérique, où nous avons des parents.

Mrs. Ledstone estima qu'il fallait accorder quelque chose :

— Oui, tu as besoin d'oublier. Eh bien, nous ferons un voyage. Si tu l'exiges, nous traverserons la mer, mais jure-moi que ce ne sera pas sans esprit de retour, ma chérie... Tu ne vas pas bouleverser nos existences de fond en comble pour un chagrin d'amour!

La jeune femme se récria :

— Comme vous dites cela!... Ne pensez-vous pas qu'il n'y a rien de plus grave, dans la vie, que de perdre l'amour où l'on avait mis sa croyance et toute sa raison d'être?... Le mensonge d'Armand a tué en moi bonheur, espoir, désir; il m'a tout ôté; je n'ai plus rien. Ma foi en lui se confondait avec le souffle de notre enfant. Il l'a tué. Il a tué ma jeunesse. Le mariage m'a dupée, volée, frappée aux entrailles : je renie le mariage.

Rien ne contrariait plus Mrs. Ledstone que les excès d'imagination. La prudence ambitieuse avait été sa règle et le ressort même de son amour maternel. Elle répliqua fermement :

— En es-tu encore à ignorer, ma fille, que l'amour n'est dans le mariage que par hasard? S'il ne s'y rencontre pas, ou s'il s'en va, les bases religieuses et sociales du mariage n'en sont pas entamées.

Mais Elinor s'indigna : ainsi, le palais de ses illusions

s'était abattu d'un seul coup, et on lui parlait d'en fouiller les décombres, de reconstruire à côté une maison de rapport! Fi donc!...

En sortant de chez Elinor, Mrs. Ledstone, fort irritée, se rendit chez son gendre.

Armand n'était pas tranquille. Depuis qu'il n'y avait plus la grossesse pour retenir Elinor, il redoutait tout du tempérament exalté qu'il lui connaissait.

Assurément, il jugeait impossible qu'elle prouvât son infidélité, et donc qu'elle lui infligeât le divorce, le ruineux divorce, épouvantail suprême. Mais elle pouvait s'en aller, proclamant partout le motif de son départ; et lui, ne se trouverait-il pas quelque peu déconsidéré de conserver la fortune de la femme sans la femme?

Lorsqu'il vit entrer sa belle-mère, avec des éclairs dans les yeux, il lui fut aisé de conclure que l'heure de la scène était arrivée.

Mrs. Ledstone s'emporta; elle fut véhémente et reprocha durement au prince son indigne conduite à l'égard d'Elinor.

Lui l'écoutait, taciturne et méditatif. Il décida enfin de traiter la chose comme insignifiante, affirma qu'il n'y avait rien de sérieux dans sa faute, rien qu'une ébullition passagère pour laquelle on ne saurait être sans merci. Il protesta hautement de ses regrets et promit d'être à l'avenir un mari exemplaire.

Le ton de la belle-mère s'adoucit.

— C'est auprès d'Elinor qu'il faudra plaider votre cause. Pour le moment, elle est au comble de la rancune : elle ne parle que de séparation, de divorce, et jure qu'elle ne consentira jamais à vous revoir.

Quelle que fût la sévérité de langage dont usât Mrs. Ledstone, Armand pressentit en elle une alliée. Les mères ne sont-elles pas en cela toutes pareilles qu'elles veulent le bien de leur enfant selon les recettes accréditées de la sagesse bourgeoise?

Il usa d'une de ses intonations câlines, qui le faisaient si convaincant :

— Madame, ne daignerez-vous pas me ménager une entrevue avec ma femme?

C'était précisément ce que souhaitait Mrs. Ledstone. Elle se fiait au charme tout-puissant de cet enjôleur; elle se leurrait de l'espoir qu'il réussît là où elle avait échoué. L'âpre manière dont Elinor condamnait son mari n'était-elle pas le garant de la passion qu'elle lui conservait toute chaude, prête encore à flamber?

Fatiguée de combattre et sûre d'elle-même, Elinor promit qu'avant de quitter Belcourt elle recevrait une fois le prince. Mais elle ne paraîtrait devant lui qu'à la veille de son départ, guérie, debout, habillée, dans la tenue cérémonieuse où l'on accueille un étranger... Un étranger! Voilà donc ce qu'était désormais pour elle celui contre qui elle avait rêvé de dormir jusqu'à la mort!

Le jour où il sut qu'Elinor l'attendait, Armand fut pris d'émotion. Ah! il allait jouer une grosse partie! Quelle que fût sa fatuité, il ne se dissimulait pas combien il serait malaisé de se rallier cette âme si grièvement offensée. S'il n'y parvenait pas, son plan était fait : il renoncerait à la comédie sentimentale dont il était si las; il proposerait à la princesse de maintenir la façade de leur union ainsi que cela se pratique tous les jours dans la haute société. Il lui prouverait que, leurs apports étant égaux, ils avaient le même intérêt à s'accommoder de leur contrat et à demeurer des associés... Mais si le raisonnement ne prévalait pas contre une volonté rebelle?... Si cet esprit chimérique, habitué à considérer le mariage comme une aventure romanesque, refusait d'admettre aucun argument?... Alors dans quelles inextricables complications serait-il précipité!...

Sans tarder, il s'agissait de reconquérir son pouvoir. Comment? Nier, il n'y fallait plus songer... Convenir qu'une minute de fièvre, une de ces surprises sensuelles dont ensuite on se repent toute la vie, lui avait fait perdre la direction de lui-même. Et puis, gagner sa grâce à force de protestations amoureuses, de larmes, de baisers. Oui, voilà le plan qu'il adoptait, qui lui garantissait le triomphe. Ah! il était passé maître dans l'art des contritions pharisaïques!...

Il réfléchit, afin de bien combiner ce qu'il dirait à sa femme. Puis il monta l'escalier. Une glace entre deux pilastres occupait le fond du vestibule : il y jeta un coup d'œil

et sourit à son image séduisante. Il se vit légèrement pâli, affiné par les récentes émotions ; mais cela ne lui allait pas mal. Fier du retroussis vainqueur de sa moustache, il eut confiance. Il assura le pli onduleux de sa chevelure et, l'ayant senti souple et soyeux entre ses doigts, il s'annonça par deux petits coups frappés à la porte.

— Entrez ! — fit une voix qu'il reconnut à peine.

Elinor était dans un fauteuil. Elle ne dit pas un mot, ne fit pas un mouvement jusqu'à ce qu'Armand fût tout près. Elle fixait sur lui ses yeux, d'un noir mat, qui semblaient deux trous profonds ; sa bouche saignait dans un visage aux teintes de safran. Elle était comme diminuée, ramassée sur elle-même. Pour la première fois de sa vie, le prince se sentit gauche : il y a des minutes où l'éducation la plus raffinée ne vaut pas l'élan d'un être simple et sincère.

Subitement le prince prit son parti et s'agenouilla contre la robe de sa femme. La tête baissée, il soupira :

— Je suis bien malheureux !

Elle l'écarta d'un geste dédaigneux, lui désignant un siège.

Il s'assit alors à côté d'elle, de manière à éviter de lui faire face. Ce regard obstinément fixé sur lui l'incommodait. Il s'empara doucement de la petite main amaigrie qu'Elinor tenait appuyée à son flanc. D'un mouvement sec, elle la retira.

Alors, persuadé qu'il réussirait mieux en s'humiliant, il implora :

— Est-ce que vous ne voulez pas me pardonner ?

Avec effort elle répondit :

— Je ne peux pas. J'ai essayé, j'ai rudoyé ma conscience ; c'est impossible.

— Tant d'amour qu'il y avait dans votre cœur s'est-il donc dissipé ? Ah ! pour moi, je vous jure qu'un égarement n'a pas changé le mien. Je vous aime, Elinor, je vous ai toujours aimée.

Elle eut un cri de révolte :

— Et que disiez-vous donc à l'autre ?...

Il rusa :

— Je feignais. Hélas ! est-ce qu'on n'abuse pas toujours une femme en lui extorquant de l'amour sans lui engager sa

vie en échange?... Mais vous, Elinor, vous avez ma vie, je vous l'ai donnée.

— Comme vous savez mentir ! — gémit-elle.

Vivement il répliqua :

— Pas aujourd'hui !...

Mais, par une dénégation de la tête, Elinor marqua qu'elle ne le croyait plus.

Alors il tenta un dernier effort. Confiant dans la puissance des caresses, il voulut reprendre sa femme : il lui entoura la taille, lui lissa les cheveux de sa main qui naguère la faisait frissonner. Il approcha son front, puis ses lèvres de la bouche qui naguère buvait son haleine. Tout fut inutile. Elinor, glacée, se raidissait, rebelle à l'enlacement.

Les paroles n'eurent pas plus de succès. Armand eut beau roucouler la romance des délices passées, promettre des baisers encore et de nouvelles ivresses, Elinor ne semblait pas l'entendre. Elle était de ces femmes en qui l'idéal et la volupté forment une harmonie indivisible : si la voix du rêve se tait, tout le concert est aboli. Elle sentit que l'accord était irréparablement brisé entre elle et Armand, qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle ne pourrait plus l'aimer jamais.

— Nous sommes — lui dit-elle — si différents l'un de l'autre que, sans doute, à aucune époque, nous n'avons dû nous comprendre. Avant de nous séparer pour toujours, je veux que vous sachiez la compagne que j'avais l'illusion d'être pour vous. Pendant que vous escomptiez l'argent de ma dot, je ne songeais qu'au charme de votre personne. Je vous aurais épousé si vous aviez été sans nom ni famille. Votre titre n'était à mes yeux qu'une parure qui vous seyait avantageusement. Je m'imaginais sottement que votre âme était l'égale de la mienne et que vous auriez voulu de moi si j'avais été pauvre. Je connais mieux maintenant les rouages de votre société : j'ai appris que ma qualité d'héritière me destinait à un trafic. Si vous aviez eu le respect de votre foyer, j'aurais pu l'ignorer toujours. Si la maternité ne m'avait pas, elle aussi, déçue, j'aurais peut-être trouvé en elle une cause de résignation : le mariage me serait apparu avec un sens, un but, une tâche à remplir. Mais, telle qu'elle est, notre union ne serait qu'un marchandage réciproque. Mon caractère se

refuse à de telles malpropretés... Je suis résolue à demander le divorce.

Le prince, sûr à présent que toute chance de conciliation était perdue, quitta ses façons captieuses et accepta franchement la lutte :

— Alors, vous vous figurez qu'il suffit d'avoir assez de son mari pour obtenir le divorce?...

Elle le brava du regard :

— Prétendriez-vous me dénier le droit de l'obtenir?

Avec un aplomb imperturbable, il riposta :

— Parfaitement!

Devant cet adversaire démasqué, sur un terrain qui n'était plus que celui de la spéculation, Élinor recouvra toute la vigueur de sa nature. Ce n'était pas pour rien qu'elle était fille d'un roi des affaires.

— Eh bien, prenez garde!...

La mine d'ironie qu'affecta le prince témoigna le peu de cas qu'il faisait de cette menace.

— Vous avez tort de rire, car je vous déclare que, si vous résistez à ma volonté de n'être plus votre femme, je saurai, toute seule, parvenir à me libérer.

— Puis-je savoir?...

— Oui. J'irai trouver monsieur de Brisaur, et je lui dirai tout. Il se remémorera la coïncidence de certaine promenade et de mon accident. Je lui rappellerai, au besoin, des détails qui l'aideront à se souvenir, et il ne doutera pas de ma parole.

Armand ne ricanait plus. Il prévoyait le drame de cette dénonciation. Si elle ne devait pas fournir à sa femme les moyens légaux qu'elle cherchait, ce serait du moins l'occasion d'un scandale abominable.

— Elinor, vous ne ferez pas cela!...

— Et qu'est-ce donc qui pourrait m'arrêter?

— Vous connaissez Brisaur : peut-on prévoir à quels excès de vengeance il se précipiterait?

Implacable, elle répondit :

— Libre à vous d'empêcher que je parle... Mais si, après m'avoir bafouée, trompée, martyrisée, vous avez l'odieuse prétention de me garder malgré moi, je serai sans scrupule ni pitié.

Le prince était enserré dans un irrésistible étau. En admettant même qu'il assumât la responsabilité d'exposer Henriette de Brisaur aux représailles de son mari, quelle serait sa situation personnelle? Un duel ne l'effrayait pas, mais ensuite?... Pourrait-il imposer sa présence à une femme qui l'aurait décrié, répudié? N'éprouverait-il pas quelque embarras, devant l'opinion avertie, à profiter de son luxe, à jouir de sa fortune?... Son esprit avisé eut vite passé en revue les combinaisons possibles qui eussent paré au désastre. Au bout de chacune, ce n'était que ruine ou dégradation. Décidément, il perdait la partie.

En beau joueur, il jeta les cartes.

— Qu'exigez-vous?

Elle dit :

— Je suis peu experte en ces choses-là; mais il faut que vous me procuriez la possibilité d'un divorce. Inventez une comparse, fabriquez des lettres, faites ce qui sera nécessaire. Vous reprendrez votre nom; je vous laisserai assez de fortune pour vous assurer une existence honorable, et vous n'entendrez plus parler de moi.

Pendant qu'elle parlait ainsi, l'obscurité avait envahi la pièce. Armand ne voyait plus dans la face maigre de la jeune femme que l'ombre creuse des yeux, plus profonds que jamais. Il ne distinguait sur l'étoffe foncée de la robe que des mains blanches et nerveuses dont les doigts se tordaient.

Le prince fit de la dignité :

— Merci pour l'aumône. Nos hommes d'affaires régleront ces questions.

Il y eut un silence de fin du monde. Tout était dit entre ces êtres, nés à mille lieues l'un de l'autre, qu'un instant le mariage avait rapprochés.

Le prince se leva.

— Quand comptez-vous partir?

— Demain, — fit-elle.

Il s'inclina.

— C'est bien. Moi, ce soir, j'aurai quitté Belcourt. Vous êtes chez vous ici; vous venez de me retirer le droit d'y demeurer davantage.

Elinor sentit que ses forces physiques allaient lui manquer. Indiquant la porte, elle pria :

— Voulez-vous faire appeler ma mère?

Il sortit.

Mrs. Ledstone était aux aguets. Elle fut promptement auprès de sa fille, qui suffoquait dans une crise de sanglots et de plaintes entrecoupées :

— C'est fini!... Maman!... Je n'ai plus que vous!

Avec la bonté humble des mères devant les désespoirs que l'amour cause à leurs enfants, Mrs. Ledstone soupira :

— C'est vrai! Mais moi, que puis-je pour ton bonheur?... Ma pauvre petite, pourquoi cette rupture, puisque tu n'as pas cessé d'aimer ton mari?

— Non, maman, — répondit la jeune femme, — je n'aime plus Armand. Il est mort pour moi : c'est sa mort que je pleure. Ne discutons pas ce qui est irrévocable. Terminons au plus vite nos préparatifs de départ. Loin d'ici, je me sentirai mieux.

Mrs. Ledstone se résigna. Il le fallait bien!

Elle dit :

— Je vais m'occuper de tout... Mais tu es épuisée : tâche de dormir...

Elinor, en effet, ne demandait qu'à être seule.

Le soir, elle entendit des piétinements de chevaux sur le sable de la cour. Elle courut à la fenêtre et, derrière les rideaux, regarda. C'était la voiture que le prince avait commandée pour le conduire à la gare. On chargeait les bagages : de longues malles écrasantes, qui portaient encore l'estampille illustrée des hôtels italiens.

Leur voyage de noces! Des visions défilèrent : Côme, son lac d'azur serti par des villas de marbre; les promenades du soir au long de la côte escarpée, dans l'amer parfum des lauriers lourds de fleurs... Milan aux pinacles aigus... Venise qui offre ses palais, ses sérénades, à l'amour voyageur, et le promène en gondole sur un miroir d'étoiles. Elle revit la passionnante tristesse de Torcello, à l'extrémité des lagunes... les forêts d'Engadine, où souffle la griserie des sommets... Ces souvenirs lui criaient la désolation, le bonheur enfui...

La voiture franchit la grille et s'enfonça dans les profon-

deurs de la perspective. Elinor suivit du regard le coffre noir qui emportait ses illusions mortes. Quelques secondes encore, elle perçut le trot des bêtes sur la route après que l'attelage eut disparu à un tournant. Puis, plus rien... La nuit insondable... L'air était glacial, le ciel immense et vide. Sur les parterres, sur les ifs taillés du jardin, sur les vases et les balustres, la lune versait une lumière bleuâtre, dure, sépulcrale. Les marbres et les statues de ce paysage froid semblaient peupler une nécropole. Sur la forêt planait le silence, et les squelettes d'arbres tendaient vers la nuit leurs ramures éperdues. La détresse de son âme était si intolérable qu'à ce moment Elinor souhaita de mourir.

Pourtant les énergies de sa race étaient en elle, pour la tirer d'abattement et la conduire à l'action qui console du rêve... Un jour viendrait, qu'elle n'apercevait pas encore, où, détournée des égoïsmes de la passion, elle se dévouerait, n'existerait que pour d'autres, soulagerait la vaste douleur humaine. La misère des femmes, ses sœurs de faiblesse, solliciterait son zèle. Par des fondations généreuses, par des sacrifices, par l'exemple, elle s'associerait contre l'homme à leur effort d'affranchissement. Elle grossirait le nombre des émigrées de l'amour, de celles qui explorent le champ de l'activité universelle, au lieu de rester là, comme hypnotisées, l'œil fixé sur le détail de leur propre mésaventure.

XI

Un drame s'étant substitué à l'agréable marivaudage qu'on s'apprêtait à jouer sur le théâtre de Belcourt, Maxence Dutreil s'était trouvé sans emploi. Il lui avait fallu dire à sa jolie maîtresse un adieu furtif et précipité, avant, hélas! de regagner Paris. Germaine avait regardé partir son amant avec une petite âme désolée, une âme de pensionnaire dont les vacances sont finies : elle s'était si vite et si bien accoutumée aux rendez-vous forestiers, aux rencontres quotidiennes chez les voisins, à toutes les menées secrètes de l'amour, qu'elle en était venue à les considérer comme la condition

indispensable du séjour à la campagne. Qu'allait-elle maintenant devenir?...

Elle s'était émue d'apprendre que la grossesse de son amie avait eu un fâcheux dénouement. Plusieurs fois elle avait tenté de la voir, mais elle s'était heurtée à une consigne du docteur. Elle avait dû se contenter d'une visite à Mrs. Ledstone.

— Elinor — avait-elle demandé — n'est pas gravement malade?

— Non, mais sa tristesse me préoccupe.

— Bah! le prince aura vite fait de redonner à sa femme l'espoir d'un enfant...

Mrs. Ledstone n'avait pas répondu.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de la jeune marquise lorsqu'elle reçut une lettre d'Elinor, datée de Paris, qui lui révélait d'étranges événements! Elle avait surpris, écrivait-elle, une correspondance de son mari et d'une ancienne maîtresse avec laquelle il avait renoué des relations. Révoltée, elle était en instance de divorce.

La rusée Germaine flaira tout de suite que les époux avaient dû se mettre d'accord pour une substitution de personne. Elle avait trop bien connu les manœuvres d'Armand auprès d'Henriette de Brisaur pour ne pas soupçonner que leur intimité fût la véritable cause de ce qui se passait. Comment Elinor avait-elle acquis une certitude?... Germaine en était réduite aux hypothèses : les amants, après leur séparation, avaient dû s'écrire... Quelle imprudence!... Elle pensa : « Ils ont eu de la chance de n'être pas surpris par Brisaur! » Et un frisson d'effroi lui courut entre les épaules... Elle se dit encore : « J'aurais pu jouer le rôle d'Henriette : il m'avait été proposé par la fantaisie de Don Juan... » Que serait-il advenu de son propre ménage, si elle avait été compromise dans cette affaire qui aurait une suite devant les tribunaux?... Assurément M. de Rochemont n'était pas de ceux que la jalousie pousse aux brutalités criminelles, il l'avait bien prouvé; mais sait-on jamais à quoi peut se trouver entraîné un mari, quand l'affront devient public?... L'orgueil des hommes réveille parfois terriblement leur conscience. Décidément, l'amour était un jeu à se casser le cou. Les risques qu'on y court

attiédirent pour un temps l'ardeur de Germaine, et une sensation de délivrance mitigea le regret d'avoir vu s'éloigner son amant.

En personne circonspecte, elle communiqua les nouvelles à Hubert, telles que les lui fournissait la lettre d'Elinor, et se garda d'y ajouter ses propres commentaires. Il est toujours inutile d'attirer l'attention d'un mari sur l'inconduite prouvée d'une camarade. C'était bien assez des réflexions que ne manquerait pas de suggérer à celui-ci l'acte rigoureux de la princesse. En effet, M. de Rochemont n'apprit pas le divorce de son cousin sans une forte secousse. Il se partagea entre le dépit de voir un ami, un des siens, dépouillé, puni par une femme, et l'admiration que lui inspirait la loyauté de cette femme. Avait-elle hésité, cette créature d'élite, à rompre les attaches qu'elle aurait encore eues avec un mari indigne d'elle? S'était-elle arrêtée à des considérations de rang social?... Non! Tout pour elle avait sombré dans le naufrage de son bonheur intime. Cet exemple gênait Hubert : il ne pouvait se défendre d'établir un parallèle entre la manière d'Elinor et la sienne. Toutefois il se cherchait des excuses, il se plaisait à supposer qu'à la place de la princesse il se fût montré aussi intraitable qu'elle. « Après tout, — pensait-il, — quoi de si héroïque à sacrifier un nom, un titre? S'il ne s'agissait pour moi que de renoncer à de vains avantages, au superflu, est-ce que je transigerais?... Mais c'est du nécessaire qu'il faudrait me priver. Je devrais délaisser mon toit, mon pays, je ne serais plus qu'une épave... Non, vraiment, — décidait-il, — mon cas n'est pas le même. »

Il restait des journées entières sans prononcer une parole, tourmenté par sa conscience. Sa détestation allait croissant contre l'épouse qui lui infligeait tant de perplexités. Les appétits malsains qu'il avait pu éprouver naguère en se la représentant aux bras d'un autre s'étaient tournés en dégoût. Les séductions de Germaine, son teint d'hortensia, ses cheveux en orfèvrerie, ses yeux glauques ne lui apparaissaient plus qu'en image allégorique de la corruption. Il croyait lire une ironie sur la lèvre courte de la jeune femme, en arc sur l'émail des dents ; il y devinait un sourire d'augure, et comme les bravades de la complicité. Comment savoir si cette coquine était

sa dupe, si elle ne l'avait pas depuis longtemps percé à jour?... Parfois, ne tolérant plus le tête-à-tête des repas, il allait demander au grand air un calmant, un dérivatif. Le fusil sur l'épaule, suivi de ses chiens, le garde à ses trousses, il s'en allait, marchait, frappait d'un pas dur le sol, son sol payé par tant d'avanies!

Chaque jour, le dédale où il s'était engagé devenait plus obscur. Le marquis de Rochemont descendait de préférence vers les basses compagnies, cherchant auprès des inférieurs des respects salariés. Il accostait un jardinier, s'attardait avec lui à dire des sornettes. Puis il attachait sur le serviteur un regard astucieux, tâchant de distinguer ce qu'on savait, ce qu'on pensait de lui. Oh! ne serait-il donc toute sa vie qu'un pauvre homme tremblant d'être jugé pour ce qu'il était? Ne lui arriverait-il pas de redresser à son tour la tête?

Un matin, on lui remit une dépêche. Elle était de Caen. La supérieure de l'Abbaye-aux-Dames lui annonçait que sa grand'-tante, madame Aubemer, venait de rendre l'âme. Sans rien découvrir à Germaine de l'éventualité qui surgissait (car il était le plus proche parent de la défunte), il partit afin d'assister aux obsèques. La mort de cette grand'tante, qu'elle ne connaissait pas, laissa la jeune châtelaine parfaitement indifférente. Rien ne pouvait lui faire soupçonner que ce médiocre événement pût renfermer de quoi changer la face de son ménage.

Après une nuit de voyage, le marquis arrivait à Caen. Il reconnut de loin la vieille cité tapie dans la brume, avec ses cheminées d'usines, toutes ses flèches pointues et les deux clochers jumeaux et trapus de Saint-Étienne, l'Abbaye-aux-Hommes. A l'autre extrémité de la ville, sur la hauteur, se dressait l'unique tour romane, le bijou géant, de l'Abbaye-aux-Dames. C'est là que madame Aubemer avait habité, dans une dépendance de l'ancien monastère.

Il y avait douze ans qu'Hubert n'avait revu sa grand'-tante et qu'il ne savait rien d'elle, sinon qu'elle était riche et bienfaisante. Il s'en voulait de n'avoir pas tenté un rapprochement depuis la mort de son père. Il aurait pu essayer de fléchir une rancune qui remontait loin et à laquelle lui n'avait pas été mêlé. Une fierté l'avait retenu : la crainte qu'on

ne l'accusât de convoiter l'héritage. Et maintenant, c'était fini! En venant ici enterrer madame Aubemer, il faisait une démarche de convenance qui ne modifierait en rien son sort. Mais, au fond, il espérait que madame Aubemer lui aurait tenu compte de sa réserve; il espérait que cette fortune serait à lui.

Une tourière tira le cordon, le portail s'ouvrit. Ce fut un enchantement. On se serait cru à plusieurs siècles en arrière. Hubert était dans un vieux cloître. Le carré vert d'une prairie s'encadrait d'ogives aux fines voussures. Les dalles inégalement jointes étaient couvertes d'inscriptions. Sur des cordes, d'une arcade à l'autre, s'agitait un étendage de linge blanc. Les cornettes des religieuses, elles aussi, vacillaient au vent, prêtes à s'envoler. On respirait une bonne odeur de lessive aromatisée et d'herbes pharmaceutiques.

Le marquis ayant dit qu'il était le neveu de madame Aubemer, une sœur lui fit observer qu'il s'était trompé d'entrée. La chambre de la défunte était située dans le bâtiment des dames pensionnaires. Toutefois elle proposa de l'y conduire en traversant l'hôpital : il accepta. La religieuse le précédait d'un pas feutré, qui déplaçait un peu le bas lourd de sa robe.

Ils gravirent un escalier de pierre, franchirent de hautes salles et des couloirs qui n'en finissaient plus. Par des portes entre-bâillées, on apercevait des rangées de lits, à peine soulevés par la forme aplatie des malades. Le blanc des draps et des rideaux, le blanc des tabliers et celui des murs déployaient un froid de linceul sur cet asile de la douleur. Peu à peu l'esprit du jeune homme se familiarisait avec l'idée de la mort.

Le salon de madame Aubemer, où on le fit attendre, était tendu d'une vieille perse à dessins bleus. Des meubles anciens, quelques portraits d'ancêtres, un tapis donnaient à cette pièce un aspect confortable. Une statue de la Vierge, sur la cheminée, rappelait seule qu'on fût dans un couvent. La fenêtre large, coupée de croisillons, avait vue sur un jardin botanique, où chaque plante était étiquetée.

« Quelle paix ici! » — pensa Hubert.

Un bruit de rosaire lui fit tourner la tête : la sœur, sur le

seuil de la chambre voisine où veillait une lumière jaunâtre, lui fit un signe.

Il s'avança sur la pointe des pieds. Entre les quatre montants d'un lit de cellule, une très vieille figure livide, une espèce de momie, reposait sur l'oreiller. Devant sa parente ainsi méconnaissable, le neveu éprouvait un malaise à se sentir sans chagrin. L'émotion le fuyait. Il n'avait qu'une envie impatiente d'être informé des volontés testamentaires. Ainsi, cette bouche avait dit sa dernière parole, ces doigts de cire avaient écrit le nom de celui qui devait hériter. Serait-ce Hubert?... Il se reprocha ses désirs cupides en face de la mort. Une terreur confuse le saisit, pesa sur lui, l'agenouilla. Il marmotta quelques prières, celles de l'enfance qu'on sait toujours. Puis sa pensée revint aux choses profanes. Tout en inspectant les traits inanimés de la défunte, il songea au mystère de cette existence finie, presque entièrement murée dans un cloître. Il se rappela ce qu'on chuchotait, lorsqu'il était enfant, sur la brouille avec « tante Caroline » : un enlèvement, un mariage fait contre le consentement de la famille avec un tout jeune officier, pauvre et de naissance obscure... Ce héros de roman était mort jeune. Jamais madame Aubemer n'avait amnistié l'opposition des siens. Celle-là aussi avait eu ses combats, ses difficultés, ses passions, et puis tout cela s'était figé dans l'égoïsme de la vieillesse. Et maintenant il n'y avait plus personne sur terre pour en conserver le souvenir.

Le silence de la chambre n'était troublé que par le tic tac d'une pendule, — un petit temple en marbre, dont le balancier allait d'une colonnette à l'autre. — « Cette pendule sera-t-elle à moi? » se demanda Hubert. Il n'attachait aucun prix à cet objet; mais, il avait beau chasser l'obsession, l'idée s'acharnait à lui sous une forme ou sous une autre.

Il se releva et sortit de l'appartement funèbre. Il avait hâte de causer avec les religieuses qui avaient assisté sa tante. Elles lui parlèrent de la pieuse dame comme d'une sainte dont les vertus avaient édifié le couvent. Dans cette atmosphère spéciale que l'on crée à l'entour d'un mort, comment Hubert aurait-il abordé la question qui le préoccupait?...

La supérieure, ayant appris la présence du marquis de

Rochemont, lui fit remettre un pli que maître Bourville, le notaire, lui avait adressé, à tout hasard, au domicile de sa défunte cliente. Le marquis était convoqué à l'étude.

Il se mit en route. A travers les rues étroites, pavées de pierres inégales, qui font ressembler la cité normande à un grand village d'autrefois, il erra nerveux, ne trouvant pas sa route. Enfin le double panonceau de cuivre brilla au détour d'une place. Hubert était chez maître Bourville.

Lorsque le marquis de Rochemont se fut nommé, le notaire vint à lui avec un empressement marqué. C'était un gros homme carré, avec un cou sanguin, la lèvre mince et les yeux malins des paysans cauchois. Il avança un fauteuil à son client, et lui dit :

— Je vous ai prié, monsieur le marquis, de passer chez moi pour vous donner lecture du testament de madame Aubemer, car ce testament vous concerne.

Ce préambule fit cogner le sang du jeune homme dans ses artères au point de l'assourdir. Contracté de peur attentive, il écoutait. Mais le bourdonnement de ses oreilles était si fort qu'il craignait de ne pas entendre ce qu'on lui lirait... Cela commença par des phrases vagues où perçaient les anciennes rancunes; puis les sentiments chrétiens l'emportèrent : le pardon des offenses, et le devoir qu'on a de laisser à ceux de sa famille l'argent qui vient de la source commune... Enfin l'air s'allégea et ces mots de bénédiction résonnèrent :

« A l'exception de cent mille francs que je destine à l'établissement hospitalier de l'Abbaye-aux-Dames, où j'ai vécu trente ans entourée de soins, je lègue toute ma fortune à mon petit-neveu Hubert de Rochemont... »

Hubert très pâle ne parvenait pas à reprendre son souffle; l'angoisse lui barrait la poitrine.

Le notaire, ayant replié la feuille, s'enquérait :

— Puis-je vous demander, monsieur le marquis, si vous avez l'intention de rester quelques jours à Caen?

— Aussi longtemps que ma présence sera nécessaire. Je vais prévenir chez moi qu'on ne m'attende pas.

— Bien, — fit maître Bourville, — car j'aurai besoin de vous pour quelques signatures. Mais nous tâcherons de terminer le tout au plus vite.

Avant de se retirer, le marquis avait sur le bout de la langue une question brûlante.

Il la risqua :

— Pourriez-vous, dès aujourd'hui, me dire à combien s'élève la fortune de madame Aubemer?

— Approximativement, oui, monsieur.

Le notaire atteignit un carton placé haut, puis, en feuilleta le contenu. Il marmotta des chiffres et finit par lâcher :

— Près de six cent cinquante mille francs ; ce qui, le legs acquitté, ainsi que les droits de succession, établira votre part à un peu plus d'un demi-million.

Hubert répondit avec un sang-froid bien joué :

— Parfaitement !... c'est bien ce que supposais.

Et le notaire pensa : « Il n'y a vraiment que les grands seigneurs pour recevoir la nouvelle d'un héritage avec cette indifférence !... »

Madame Aubemer fut enterrée le lendemain : le service se fit dans la chapelle de l'Abbaye-aux-Dames, où dorment côte à côte, sous une dalle immense, Guillaume et Mathilde de Normandie, ce couple royal, rentré en terre française par le tombeau, après avoir été se conquérir une autre patrie.

La semaine suivante, le marquis de Rochemont, dûment muni des pièces qui le mettaient en possession de l'héritage, revenait à Tessé-sur-Indre. Comme il n'avait averti personne de son retour, aucune voiture du château n'était à la gare. Il se rendit d'un bon pas jusqu'au village, où il ferait halte chez son vieil ami Tardibois. De là, il enverrait le jardinier faire atteler un cabriolet qui le conduirait à Rochemont.

Le dévoué notaire avait appris avec plaisir, par une lettre confidentielle d'Hubert, l'aubaine advenue à son client. De tout temps, il avait souhaité que l'argent affluât aux mains des nobles, qu'ils en eussent toujours et toujours davantage, afin de rétablir ou de consolider leur suprématie. Il s'imaginait que les fonds seuls avaient manqué pour ramener Henri V sur le trône en 1873 ; et son vieux sang tourangeau s'échauffait à l'idée que le domaine de Chambord pût ravoir un hôte royal.

Il accueillit le gentilhomme avec un sourire tout guilleret qui plissait le parchemin de son visage.

— Eh bien, monsieur le marquis, vous voilà riche!

— Oh! riche, non pas, mais à même de recouvrer mon indépendance, de payer ma revanche de mari.

Maître Tardibois, interloqué, remonta sur son front ses besicles d'or.

— Bah! vous songez encore à cette histoire?...

— Plus que jamais.

Et Hubert raconta ce qu'il avait enduré depuis six mois : l'inconduite persistante de la marquise, le cynisme qu'elle avait eu d'attirer son amant à Belcourt; l'audace du misérable qui, devant tous, le narguait, la main tendue. Il dit la connivence probable des voisins, les intrigues, les jeux de cette société corrompue qu'il fallait bien tolérer sous peine de n'être qu'un grognon ridicule. Tout son ressentiment, il le vomit comme un poison qui vous soulève le cœur.

Il évoqua l'exemple d'Elinor qui avait fait justice de l'infidélité du prince. Et lui resterait honteusement à ronger son frein? Enfin! son tour était venu. Cette lettre qui depuis tant de semaines lui brûlait les côtes, il l'exhumerait, il la jetterait à la tête de Germaine et lui crierait : « Hors d'ici, coquine! allez rejoindre votre amant... » Ah! celui-là! combien il lui tardait aussi de régler son compte!... On se battrait : le sang seul peut laver l'affront d'un gentilhomme.

Hubert eut un accès de rage verbeuse contre le rival si longtemps haï et toléré :

— Oh! l'atteindre, le défigurer!... endommager d'un sévère coup d'épée ce visage de traître!...

Maître Tardibois l'arrêta :

— Vous allez trop vite!... Je vous conseille de ne pas faire un scandale avant d'être certain d'obtenir le divorce.

— Que voulez-vous dire?

— La lettre interceptée n'aurait en justice qu'un effet nul. Son action est périmée dès lors que la bonne entente n'a pas cessé, du moins en apparence, entre vous et madame la marquise.

Le marquis riposta violemment :

— Mais les débordements de ma femme ont recommencé depuis l'époque de notre réconciliation! Je le sais, j'en suis sûr.

— Avez-vous de quoi le prouver?

— Non!... Mais est-il possible qu'on refuse d'admettre une preuve indéniable parce qu'elle date de six mois?

— Précisément!... Quelle raison alléguerez-vous lorsqu'on vous demandera pourquoi vous produisez cette lettre aujourd'hui, après l'avoir cachée?

Le gentilhomme demeura penaud. Il n'était pas d'humeur à convenir devant des magistrats que l'étiage de son honneur variait avec ses ressources pécuniaires. Avouerait-il que ses tolérances de mari dépendaient de quelques centaines de mille francs, et qu'il avait fallu l'héritage d'une vieille tante pour ressusciter son courroux? Ah! il discernait cruellement, à cette première clarté illuminant les ténèbres de son âme, combien la route droite est difficile à retrouver après qu'on s'est égaré aux chemins de traverse.

Une impatience de rompre son insoutenable chaîne bouillonnait en lui. Oh! redevenir un homme libre!... se démasquer, débrider ses mouvements!...

La hâte qu'il avait d'exécuter Germaine n'acceptait plus de retard. Toutefois il rentrerait chez lui résigné au silence, puisque c'était la seule chance qu'il eût d'acquérir l'indispensable preuve. Il surveillerait, il fouillerait les tiroirs. Au besoin, il interrogerait les domestiques, toujours si renseignés sur nos secrets.

M. Tardibois inclinait toujours vers la concorde; il plaida pour la jeune marquise. Qui savait si, instruite par l'événement du voisinage, elle n'était pas revenue à la sagesse? En ce cas, le mieux ne serait-il pas de jeter sur le passé un voile d'oubli? Mais l'héritier ne voulut rien entendre. Il s'éleva net contre la théorie d'indulgence qu'à d'autres heures il avait adoptée si aisément.

— Détrompez-vous, — affirma-t-il; — les créatures de cette sorte ne sauraient profiter d'un enseignement grave: par instinct, elles se détournent de la vertu. Elles n'ont de regards que pour les godelureaux aguichés par leur coquetterie. S'il arrivait que madame de Rochemont eût évincé monsieur Maxence Dutreil, tôt ou tard elle reprendrait un autre amant. Mais elle ne reviendra pas à moi, jamais à moi, qui lui représente le devoir, la vie sérieuse, la campagne, tout ce

qu'elle exècre. Même si j'oubliais sa trahison, même si je pouvais croire à sa fidélité future, je devrais me délivrer de cette écervelée, de ce tyran mondain, de cette étoile parisienne, car elle n'est pas la compagne qu'il m'aurait fallu!...

Décidément, le temps des complaisances était loin! M. Tardibois réprima une pensée malicieuse et donna un bon conseil au marquis :

— Puisque vous êtes résolu à une rupture, vous ferez bien de ne pas laisser soupçonner à votre femme qu'une fortune personnelle vous est échue : cela pourrait la mettre sur ses gardes.

— C'est bon, — fit-il, — je ne dirai rien.

Cahoté dans la guimbarde louée chez l'aubergiste, le marquis remontait la côte de Rochemont. Son absence n'avait duré qu'une semaine, et il lui semblait revenir d'un long voyage. Il rapportait une âme renouvelée. Il rentrait en maître chez lui, en maître que rien ni personne n'a le pouvoir d'en déloger. Pour la première fois depuis la mort de son père, il récupérait son droit souverain de propriétaire, il humait l'air avec plénitude, il se sentait solidement rétabli sur le vieux sol natal.

Pourtant ce patrimoine, venu à lui par la chaîne ininterrompue des aïeux, ne lui appartenait plus qu'en partie. Seuls le parc et le château étaient encore sa propriété. Le reste, bois, fermes, prairies, avait été racheté à ses créanciers par M. Lebouchard et englobé dans la dot de Germaine, en sorte que le marquis aurait à restituer le domaine en même temps que la fille. Mais la chose n'avait rien de troublant : il pouvait maintenant, à beaux deniers, s'offrir le luxe de reprendre aux Lebouchard la terre qui portait son nom de Rochemont. Ne serait-il pas facile de conclure ce marché avec son beau-père? Et même, en homme riche, qui arrange à son gré les événements, Hubert se flattait d'y trouver l'occasion d'une excellente affaire : M. Lebouchard, le gros bourgeois citadin, serait trop content de revendre des terres qui, séparées de l'habitation, perdaient la moitié de leur valeur!...

Dans ces dispositions, Hubert se mit à considérer la totalité du domaine étendu sur les collines environnantes. La brume

d'automne le couvrait de mousselines vaporeuses ; les bois coupaient l'horizon de leur crête déchiquetée, descendaient jusqu'aux prairies plates, bordées par l'Indre d'une ligne d'argent. Les yeux du seigneur s'arrêtaient avec complaisance sur le joli castel, si légèrement ouvragé qu'il semblait ne pas poser à terre.

Il admirait l'effet des toitures sur le paysage. C'était comme un îlot d'ardoise émergé des ramures. Il éprouva dans toute sa force l'allégresse d'un naufragé qui revoit son rivage, ce sentiment de bien-être et de paix qu'on respire avec les odeurs du pays.

Soudain, de la hêtraie défeuillée, en plein bois, Hubert vit s'élever une fumée floconneuse, comme d'un feu qui s'allume. Sa première impression fut d'angoisse, car cela pouvait être un incendie. Mais non ! Le panache blanc se dressait, régulier, paisible, au-dessus des cimes. D'après la direction, il ne pouvait être fourni que par la cheminée du pavillon de chasse.

Qui donc osait habiter ce pavillon, s'y comporter comme chez soi, s'y chauffer ?...

Les plus furibonds souvenirs d'Hubert lui répondirent. Depuis certain jour, sa rage, ses imaginations avaient heurté bien des fois aux murs de ce même pavillon. Il se dit que Germaine avait profité de son absence pour rappeler l'amant auprès d'elle.

C'était vrai. Aussitôt seule, la jeune femme avait ressenti le malaise qui émane des vieilles maisons pour qui n'y a pas été habitué dès l'enfance. La nuit, chaque craquement de muraille la faisait tressaillir; ses nerfs répercutaient le cri de la chouette. Elle avait peur. Le jour, c'était l'ennui qu'il fallait combattre; mais comment ?... Le froid dessinait sur les vitres ses fleurs de givre. Au ciel, de longues nuées voyageuses entraînaient la pensée vers d'autres horizons. Germaine essaya de sortir : aucune joie n'errait au dehors. Il n'y avait plus de chrysanthèmes aux parterres, et les allées ouatées de feuilles mortes exhalaient un relent de pourriture. Faudrait-il, comme les jardins, attendre le lointain printemps pour refleurir ?... N'était-ce pas la saison d'être deux pour les chaudes caresses ? Tout conseillait la reprise des amours interrompues.

Le premier soin de Germaine avait été de prévenir Maxence qu'il pouvait écrire sans inconvénient. Aussitôt il la supplia de le faire revenir : il arriverait un soir, il se cacherait à l'auberge, et, le lendemain, sans que personne connût sa présence dans le pays, elle lui ouvrirait la porte du discret pavillon. La possibilité du bonheur en crée aussitôt l'irrésistible désir. L'occasion était tentante pour cette jeune femme, libre, assurée momentanément de n'encourir aucune surveillance. Libre! On n'imagine pas l'effet magique de ce mot sur les êtres accoutumés à la contrainte conjugale. C'est comme une poussée de vie, un souffle du large qui emplit la poitrine. L'air devient plus actif, plus généreux, et rend capable de toutes les promptitudes et des plus dangereuses initiatives personnelles. Germaine ne put retenir l'élan de sa jeunesse : elle accorda l'autorisation sollicitée par Maxence. De nouveau, les enivrantes perspectives s'éclairaient devant elle. Oh! s'éveiller en songeant : « Il n'est pas loin. Je le verrai aujourd'hui... Ce ne sera plus pour rien que j'aurai ces mains et ce visage. J'entendrai des petits mots caressants qui n'ont de signification que pour moi seule. Je ne serai plus l'être incomplet et misérable qu'est une femme séparée de celui qu'elle aime!... » Pendant les vingt-quatre heures de l'attente, son cœur s'allégea, s'épanouit. Et le lendemain, lorsqu'elle reçut contre sa poitrine frémissante, sur ses lèvres avides, les lèvres et la poitrine de son amant, toute leçon de prudence était oubliée.

Cette fois la persuasion que les amants fussent à sa merci fit éclater dans l'âme d'Hubert une joie démesurée. C'était le triomphe du chasseur qui retrouve la piste après un long défaut.

« Je les tiens », pensa-t-il.

Toutefois, comme les ruses du gibier pris au gîte lui étaient familières, il fit aussitôt son plan. Un témoin lui était indispensable.

Il dit au cocher de retourner chez M. Tardibois. Là, d'une voix haletante, il expliqua au notaire les raisons qu'il avait de croire sa femme enfermée dans le pavillon avec Dutreil, et déclara l'intention d'aller les y surprendre sur l'heure.

Il ajouta :

— Et je compte sur vous, monsieur Tardibois, pour m'accompagner.

Le notaire fut consterné du rôle qu'on lui destinait là. Rien, dans son honorable carrière, ne l'avait préparé pour les drames de l'amour. Il en avait la crainte propre aux gens de province qui parfois n'ont possédé qu'une femme, la leur, et pour qui l'ordre social est la loi même de l'univers. La morale stricte de ce bourgeois timoré s'effarait d'approcher l'enfer du péché. Surtout il redoutait d'être mêlé à cette aventure, d'avoir à déposer devant les tribunaux, etc., etc.

Il essaya de se dérober :

— Ne pensez-vous pas, monsieur le marquis, que mon caractère officiel me désigne mal pour vous assister en cette circonstance ?

L'autre n'était pas d'humeur à souffrir les objections. Il riposta :

— Aussi n'est-ce pas au notaire que je m'adresse, mais à l'ami de mon père, à mon ami... Il me répugne d'avoir à requérir des subalternes en pareil cas.

— Pourtant je ne saurais suffire, — objecta encore M. Tardibois ; — il faudrait avec moi une autre personne.

Le marquis réfléchit un instant. Il pouvait emmener le premier clerc. Mais l'aversion que lui avait déjà inspirée l'idée de convier la gent paperassière à vérifier ses malheurs conjugaux le détourna de ce choix. Il y avait bien les gendarmes... Mais non ! Mieux valait ne se confier qu'au vieux garde Blairon, le compagnon habituel de ses randonnées, presque un intime, — auquel d'ailleurs il n'aurait peut-être rien à révéler !

M. Tardibois, résigné, couvrit sa tête blanche du vénérable chapeau de soie aux larges ailes qu'il arborait pour ses excursions de tout genre. Il passa lentement les manches d'une pelisse en peau de bique, où son antique petite personne perdait la gravité professionnelle ; et, prenant sa canne à pommeau d'ivoire, tout maugréant, il suivit le tyrannique châtelain.

La route fut silencieuse ; les deux hommes, tour à tour, jetaient de furtifs regards vers les bois d'où la fumée s'élevait

maintenant plus légère, allait se perdre dans un ciel embrumé. Ils se disaient : « C'est là... »

Hubert ne se lassait pas de penser et de repenser à la minute où il se trouverait en présence des coupables. L'idée de les tenir comme une proie lui faisait battre le cœur à toute vitesse.

La vieille imagination du notaire, elle aussi, se troublait, mais plus humainement. « Quelle est donc — se demandait-il — la force inexplicable de la sensualité, pour qu'elle enhardisse des gens comblés de richesse et des biens nombreux de la vie à tout compromettre pour une heure de plaisir? » Et il demeurait songeur...

En effet, à cette heure, les amants s'abandonnaient à l'oubli profond de la volupté sans percevoir la rumeur mystérieuse du destin qui approche. Ils ne savaient plus qu'il existât sur terre autre chose qu'eux-mêmes ; ils goûtaient cette illusion d'infini que donne le bonheur d'amour, même le plus passager.

La voiture s'arrêta devant le perron du château. Des domestiques s'empressèrent auprès du maître.

Par une dernière précaution, le marquis interrogea :

— Madame est-elle ici?

Le valet de chambre, sans que sa physionomie bronchât, répondit :

— Madame la marquise est sortie après le déjeuner.

— En voiture?

— Non, monsieur, à pied.

Aucun doute n'était possible : l'heure qu'attendait depuis si longtemps le mari venait de sonner. Germaine n'était pas femme à errer seule par la campagne, en cette saison. Le crépuscule d'hiver commençait à obscurcir les sous-bois. A l'horizon, le ciel s'obscurcissait. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Qu'on aille tout de suite dire à Blairon de me rejoindre au carrefour de Double-Croix.

Avec M. Tardibois, le marquis se dirigea vers la futaie. Les pas étaient sourds sur le tapis de mousse humide; une âcre odeur pluviale flottait par le taillis; parfois éclatait le cri sinistre d'un corbeau attardé qui rattrapait la tribu noire.

Blairon était à la place indiquée, la casquette aux doigts,

dans son immuable tenue de velours fauve, bottes et carnier de cuir, l'arme en bandoulière.

C'était un rôdeur attentif que Blairon. Depuis quelques jours, en faisant sa ronde, il avait remarqué des traces de pas autour du pavillon : il le surveilla, et bientôt découvrit la vérité.

Le brave homme, qui ne voulait de mal à personne, était attaché d'une tendresse particulière à son maître. Il se souvenait des premiers lapins que le petit Hubert avait tirés avec son fusil, et du temps où il jouait avec ses gars, tout en dévorant des tartines de rillettes. A mesure qu'on approchait de ce maudit pavillon, l'inquiétude du vieux serviteur s'aggravait. Qu'allait-il se passer si monsieur le marquis venait à s'apercevoir que la madame la marquise était là, et pas seule !... Blairon prétexta que les chemins étaient détrempés dans ce layon afin que l'on allât d'un autre côté. Mais l'ordre bref qu'il reçut de se taire l'avertit qu'on marchait à un but déterminé : il n'y avait plus qu'à obéir.

Hubert avançait vite, avec l'unique préoccupation de ne pas perdre une seconde. Il voyait d'avance quelle serait son attitude, car il saurait dominer ses nerfs et n'échanger avec Maxence que les paroles nécessaires au duel. Ce duel, il le désirait passionnément, férocement, avec la rage de venger sa longue humiliation.

On pénétrait dans la partie du taillis où était situé l'abri des amants. Blairon se tenait en arrière, près de M. Tardibois. Tous deux, sans se parler, se coulaient des regards piteux. Ni l'un ni l'autre n'était fier de se rencontrer à pareille besogne.

D'un pied félin, le marquis rasa les murs. Devant la porte, il eut l'oreille aux écoutes... Des voix babillaient à l'intérieur. Subitement, elles se turent, mises en alerte par le craquement de quelques branches.

Il commanda :

— Ouvrez !

Personne ne répondit, mais on discerna des chuchotements.

M. de Rochemont répéta l'ordre :

— Ouvrez !...

Une voix de femme, qu'on cherchait à déguiser, s'informa :

— Qui est là ?

— Votre mari.

Il y eut un silence, puis des pas qui légèrement circulaient. Hubert reprit :

— Si vous n'ouvrez pas, j'enfoncerai la porte.

Et, comme on ne répondait toujours pas, il donna une si violente secousse que la vieille serrure rouillée de la cahute céda.

Avant même de s'être assuré si l'ennemi n'avait pas d'armes, Maxence Dutreil l'aborda. Il était brave, et affrontait ainsi la mort : car le mari, sur ce seuil clandestin, avait presque un droit d'assassinat. Du moins Maxence aurait-il protégé sa maîtresse. Abattue sur le divan, celle-ci pleurait de fureur. La tête dans les mains, elle évitait de regarder son mari.

Les deux adversaires, face à face, hors d'eux-mêmes, les poings serrés, se dévisageaient.

— Vous êtes un misérable ! — cria le marquis.

L'autre, posément, riposta :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Tous deux résistaient à l'envie qu'ont les mâles rivaux de se précipiter l'un sur l'autre, de s'entre-déchirer, de vider leur querelle séance tenante. La forêt sauvage, autour d'eux, conseillait la méthode sauvage des corps à corps. Pourtant ils se continrent. Sur un appel du marquis, le notaire et le garde s'approchèrent. Ce dernier risqua un coup d'œil à l'intérieur de la maisonnette. Ce n'était plus l'endroit rustique destiné à une assemblée de chasseurs. La pièce, ornée par Germaine de coussins et de tapis, sentait bon. Il y avait une branche de camélia dans un vase.

Blairon conclut : « Tant pis, après tout, pour ceux qui vont se ficher dans de pareils pétrins !... »

M. Tardibois, engoncé par sa rude fourrure, avait lui-même l'air d'une bête prise au piège. Immobile, effaré, il inspectait le couple captif ; il en avait pitié. La misère de leur situation lui était pénible. Il aurait souhaité leur venir en aide, leur dire la parole indulgente que mérite toute faiblesse humaine : « Allez et ne péchez plus... »

La voix brusque du marquis le tira de ses méditations.

— Vous venez de constater — fit-il en se tournant vers ses deux acolytes — que monsieur et madame étaient verrouillés ici et qu'ils ont refusé d'ouvrir ?

Le notaire et le garde inclinèrent la tête.

— Cela suffit, je suppose, à établir le flagrant délit d'adultère, — ajouta le marquis.

Et il leur fit signe qu'ils pouvaient s'éloigner.

Germaine, qui commençait à se remettre et dont la crânerie regimbait, demanda :

— Que comptez-vous faire ?

— Mon instance en divorce sera déposée demain. Je vous chasse ! — fit-il avec un geste qui la jetait loin.

Elle eut un ricanement, car, dans sa pensée, une chose la vengerait :

— Nous verrons lequel de nous y perdra davantage.

Puis elle affecta une indifférence hautaine.

Le marquis se retourna vers Dutreil :

— Eh bien, monsieur, qu'attendez-vous ici ?... Allez chercher vos témoins ?

— Demain, ils attendront chez moi les vôtres.

— Agissons vite, faites-les venir à Tessé. Ils se rencontreront à l'auberge avec les miens.

— Soit ! après-demain, ils seront là... Et moi aussi.

Et les deux hommes se tournèrent le dos.

Maxence allait se retirer : Hubert le devança par insolence, sortant le premier, n'ayant trouvé rien de mieux pour marquer un indicible mépris aux deux complices que de se désintéresser d'eux, de les laisser ensemble.

Maxence s'approcha de Germaine humblement ; ses yeux imploraient une parole d'amour.

— Me pardonnerez-vous jamais le trouble que j'ai apporté dans votre vie ?...

Mais elle n'en était plus aux épanchements. La combativité de son esprit se ranimait.

— Tout n'est pas perdu ! — dit-elle avec une mine de défi.

— Qu'espérez-vous ?

Elle lança un regard dédaigneux dans le dos de son mari déjà lointain, et déclara :

— Je vais m'adresser à mon père : il est assez riche pour obliger ce pauvre sire à continuer de se taire.

Maxence réclama :

— Vous n'allez pas nous empêcher de nous battre ?...

Elle manifesta une décision formelle :

— Je ne veux pas de scandale, je ne veux pas de divorce.

— Croyez-moi, Germaine, vous n'éviterez rien.

— Pourquoi ? — fit-elle, avec un rictus d'ironie.

Après tout le temps de réflexion qu'il a pris, M. de Rochemont ne s'est pas montré aujourd'hui pour reculer ensuite. Les événements sont inévitables.

Germaine se demandait qui avait machiné ce guet-apens. Elle avait si bien l'habitude de l'impunité qu'elle n'admettait pas la possibilité, chez Hubert, d'une telle initiative. Il fallait que quelqu'un s'en fût mêlé... Mais comment savoir que le doigt de la Mort avait ouvragé tout cela? Comment la jeune femme aurait-elle pu deviner que trois lignes écrites au fond d'un monastère par une vieille dame avaient suffi à métamorphoser un pleutre en homme, en gentilhomme ?

La marquise tendit à Maxence une petite main ferme.

— Adieu. Nous nous retrouverons bientôt. Il ne me reste que le temps d'agir.

La jeune femme prit sa course à travers bois. Sous la brume du soir qui lui mouillait les épaules, dans l'aigre vent qui fouettait son visage, elle galopait. Elle atteignit le château hors d'haleine. Elle commanda qu'on fît ses malles, et qu'une voiture fût attelée pour la mener à la gare. Elle serait à Paris le soir.

XII

Le lendemain, M. Lebouchard débarquait à Rochemont. Sa détermination, comme toujours, avait été prompte. Au récit de Germaine, il avait résolu d'intervenir auprès de son gendre. Il n'avait pas gaspillé les minutes en gronderies oiseuses. Le père et la fille étaient en cela pareils que, devant le fait, ils supprimaient les phrases vaines. Il avait seulement exigé d'elle une réponse vraie, en commerçant honnête qui ne donne son aval qu'à bon escient :

— Si j'obtiens que ton mari te pardonne, auras-tu la loyauté de ne pas revoir l'imbécile qui t'a perdue?...

— Vous pouvez compter sur moi, — avait promis Germaine.

Et elle était sincère.

Il n'en faudrait pas déduire qu'elle n'eût aucune affection pour Maxence Dutreil. Ce beau garçon lui plaisait extrêmement; elle n'avait pas eu le temps d'épuiser les ressources de son esprit raffiné ni de sa compétence indiscutable en amour. Elle n'eût pas cessé de l'aimer s'il avait pu garder auprès d'elle la place discrète qu'une femme « comme il faut » assigne à l'amant. Mais, devant l'impérieuse urgence de sauver son avenir mondain, comment hésiter? En congédiant si lestement l'homme dans les bras de qui elle avait connu l'émoi suprême, Germaine croyait s'exempter de tout autre expiation. Elle le sacrifiait en pleurant, mais elle le sacrifiait. D'une promesse franche, d'un mot qui lui faisait mal, elle l'arrachait de son petit cœur étriqué. Elle lançait son amant pardessus bord comme aux heures de péril l'aéronaute s'allège de lest, afin de continuer son voyage.

Le marquis de Rochemont ne s'attendait pas à la visite de son beau-père : il en fut désagréablement surpris. Le bonhomme arrivait à pied, sous le givre, la figure rougie de froid. Si désireux que fût Hubert d'esquiver un entretien avec M. Lebouchard, il était impossible de s'y soustraire. Il le reçut en grand seigneur condescendant, tranquille, allongé dans un fauteuil.

M. Lebouchard fut dès l'abord frappé par la physionomie glaciale de son gendre. Là où il croyait trouver du chagrin, de la colère ou du moins l'abattement qui suit les crises, il ne rencontrait qu'un air d'orgueil et d'inflexibilité. Il fallut du courage au père intimidé pour aborder son sujet sous ce regard qui le toisait méchamment. Il commença par les excuses dont Germaine l'avait constitué le messager. Sa fille s'avouait coupable, très coupable, mais elle se repentait. Elle maudissait son erreur et se déclarait prête à y renoncer. Elle accepterait la vie de retraite que son mari jugerait bon de lui imposer. Devant cette bouche close qui s'obstinait au mutisme, M. Lebouchard fit effort pour exhiber ses propres sentiments. Il rappela quelle tendresse il avait

toujours témoignée à ses chers enfants et protesta de la douleur qu'il aurait à voir briser leur union. Il évoqua le souvenir de ce qu'il avait déjà fait pour eux et laissa entendre qu'il ferait davantage.

Tout fut inutile. Hubert repoussait d'un refus catégorique les tentatives de conciliation. Germaine s'était conduite en gredine : il la chassait de chez lui.

Après s'être évertué vainement à entamer l'âme de son gendre durcie par la rancune, M. Lebouchard quitta l'humilité. Il essuya ses yeux où perlaient de grosses larmes, et se ressaisit de son sens pratique. « Le pauvre diable — se disait-il — n'a pas les moyens de me tenir tête !... » Et il en vint au chapitre des intérêts. Avec des précautions où il exprimait le souci de sauvegarder l'avenir du marquis tout aussi bien que celui de Germaine, il démontra les inconvénients du divorce pour chacun d'eux. Comme il ne gagnait toujours rien, il recourut à son dernier argument, celui auquel il se fiait pour enlever la citadelle.

— La majeure partie de votre domaine divisé resterait en ma possession...

Depuis la veille, Hubert avait eu le temps d'aligner des chiffres. Tout était calculé : il rembourserait à son beau-père les trois cent vingt mille francs que celui-ci avait déboursés ; il vivrait à Rochemont avec le revenu des terres et ce que rapporterait le surplus de son modeste capital.

Tranquillement, il riposta :

— Je vous offre de racheter au prix coûtant, et de payer sans délai, la totalité de mes bois, fermes et prairies.

M. Lebouchard n'en croyait pas ses oreilles. Que s'était-il passé ? D'où le marquis tirerait-il cet argent ? Où puisait-il cette arrogance ?...

Le beau-père avait oublié, sinon toujours ignoré, l'existence de madame Aubemer.

L'étourdissement du coup reçu avait été si subit qu'il demeurait sans parole.

Le marquis renouvela sa proposition.

— Eh bien ! est-ce une affaire conclue ?...

Peu à peu l'ancien entrepreneur recouvrait cette fermeté de caractère qu'il avait opposée contre tous dans sa rude carrière,

sauf contre sa fille et le mari de cette fille adorée. Dès que celui-ci faisait le méchant, parlait des tribunaux, il redevenait l'étranger; il n'était plus que la partie adverse.

Par un de ces phénomènes de la mémoire qui nous font revoir les choses autrement qu'elles ne nous sont apparues en leur temps et de façon plus exacte, il se rappela les mépris aristocratiques de son gendre pour ses manières bourgeoises; il se représenta la façon hautaine dont ce monsieur accueillait ses générosités, ce dédain qu'il avait de remercier, la politesse offensante de ses bonjours, et mille autres détails vexants. Ces réminiscences échauffèrent le sang du riche plébéien, le hâtèrent dans ses veines. En un instant, elles ravivèrent la haine atavique du manant contre le seigneur. Ah! monsieur le marquis de Rochemont lui déclarait la guerre! Eh bien, ce serait entre eux la guerre: une guerre de voisinage harcelante et cruelle, où chaque arbre et chaque pierre du chemin crieraient au propriétaire d'autrefois : « Nous avons changé de maître! »

D'un robuste mouvement, M. Lebouchard se redressa. Debout, énorme devant le marquis, et d'une voix qui reniait la bonté passée, il jeta sa réponse :

— Non, monsieur, je ne suis vendeur de rien.

Là-dessus, il se dirigea vers la porte.

Hubert ne s'attendait pas à cette résistance... Il avait imaginé que le gros homme ne tiendrait pas à rester propriétaire dans un pays d'où sa fille était bannie.

— Vous partez? — s'écria le marquis en essayant de le retenir. — Attendez au moins qu'on attelle pour vous conduire à la gare.

— Non, merci. Adieu.

Voilà que c'était au tour de M. Lebouchard à dire non, toujours non! Intraitable, il sortit.

En traversant la cour, il regarda les murailles remises à neuf et se souvint... « C'est moi, pourtant, qui ai relevé ce donjon; sans moi, ces cheminées monumentales seraient à terre!... Serait-ce pour M. de Rochemont que j'aurais travaillé ainsi?... »

Il ne concevait pas néanmoins que tout fût terminé. L'espoir d'éviter la débâcle, de parvenir à un accommodement,

persévérait en son cœur paternel. Cet espoir tenace lui suggérait des combinaisons pour lesquelles il avait hâte de causer avec le notaire. D'un pas diligent, il descendit au village et entra dans l'étude de son vieux partenaire Tardibois, qui lui avait recommandé ce gendre.

Là, il apprit qu'un demi-million d'héritage venait d'échoir au marquis.

— Nous sommes perdus ! — s'écria-t-il.

Il comprenait que toute chance de rapprochement venait de s'évanouir. Germaine n'était plus préservée par le bienheureux talisman de sa richesse. Elle avait en face d'elle, tout à coup, un mari indépendant.

Le notaire, fidèle à ses traditions, voulut persuader à M. Lebouchard de revendre au marquis la terre des ancêtres. — N'était-ce pas grand dommage de morceler un si beau domaine, qui depuis quatre siècles restait d'un seul tenant malgré les guerres et les révolutions ? — Mais l'autre s'en moquait bien !... Il eût exproprié de grand cœur tous les nobles dont il enveloppait la caste entière dans sa rancune contre son gendre. Lui aussi ne pensait plus qu'à se venger pour l'échec de ses tentatives, pour la déconsidération qui allait irrémédiablement frapper Germaine.

— Non, non, mon ami, n'essayez pas de me convaincre : tout serait inutile. Je garderai mes hectares, je garderai ma terre de Rochemont. Je remarierai ma fille, j'aurai des petits-fils. S'ils ne sont pas seigneurs de Rochemont par la naissance, comme ils l'auraient pu, ils le seront par le droit de conquête, par mes droits de propriété.

Et tout en prenant congé de M. Tardibois pour retourner à la gare, M. Lebouchard distinguait dans l'ombre du crépuscule la masse grise du château, serrée, enfermée par la ceinture épaisse de ses bois.

« Quoi qu'il en soit, — pensa-t-il, — le châtelain de Rochemont est mon prisonnier... »

Si vif que fût le dépit d'Hubert à s'être heurté contre le refus de M. Lebouchard, son humeur n'en fut pas trop affectée. La satisfaction d'être redevenu maître de lui-même l'emportait sur tout. Sa vraie nature, qui était celle d'un

simple hobereau passionnément attaché au terroir, renaissait. Après tout, s'il fallait renoncer aux amples espaces qui font l'orgueil d'un propriétaire, du moins gardait-il son château, ce don royal fait à sa famille, et la couronne plusieurs fois centenaire des futaies inaliénées.

Son premier soin serait de renvoyer la valetaille et de vider les écuries. Il lui tardait de dépouiller ce luxe, pesant à ses épaules. Peu de chose, en somme, était nécessaire pour mener le train qui lui convenait : deux chevaux, un cocher et son garde suffiraient à ses goûts. Cependant, il y avait assez d'abnégation dans ces mesures d'économie pour prêter un faux air d'héroïsme à sa conduite. Effaçant de sa mémoire les longues reculades, les lâches poignées de main, les baisers de capitulation, il ne se jugeait que sur sa tardive rigueur. Il se disait : « J'étais libre de tout ignorer ou de pardonner encore, et je suis à la veille de me battre pour venger mon honneur de mari, je sacrifie une fortune de plusieurs millions, et j'enferme ma jeunesse dans le célibat qu'impose le divorce aux gens de ma sorte. »

Cette opinion l'accommodait, elle le dispensait de fouiller sa conscience. Il évitait ainsi de descendre au plus intime de lui-même, où une voix importune lui eût peut-être murmuré : « Sans la chance inespérée qui te libère, tu en avais pour la vie, à subir l'inacceptable, car tu désapprenais chaque jour comment un homme crie et s'indigne... »

Il requit, sans plus tarder, les deux amis qui l'assisteraient sur le terrain. Le choix était embarrassant parmi tant de voisins scandalisés qui, certes, ne demanderaient pas mieux que de s'associer à sa vengeance. Déjà, sans doute par la domesticité, la surprise du pavillon s'était ébruitée : c'était à qui accablerait Germaine et Maxence pour avoir déshonoré un des plus vieux noms, un des plus respectables parmi ceux de la contrée.

Ayant réfléchi depuis la veille à ce choix honorifique, Hubert alla prier les deux châtelains les plus proches, le baron de Cantelaur et le comte de Guerchain. Il leur donna ses instructions : faire vite, imposer l'épée de combat, puisqu'il avait le choix des armes. Guerchain en possédait une paire, qu'il offrit. Cantelaur se chargea d'avoir un médecin.

Rentré chez lui, Hubert vint à d'autres réflexions. Il avait depuis peu pris en trop grande estime les testaments pour négliger de faire le sien. A qui laisser son héritage?... Cette pensée l'agita. Serait-il possible qu'il dût lâcher si vite un bien si cher, tant convoité; qu'un autre l'eût, le possédât pendant que lui serait sous terre?

Un attendrissement sur lui-même étreignit son cœur à l'idée qu'il pouvait perdre la vie au moment où elle allait redevenir douce et fière.

Il se sentait affreusement nerveux; il se tournait et se retournait sur son fauteuil, sans se décider à écrire. Le temps passait. On vint lui annoncer que le dîner était servi. Seul en face de son assiette, il n'avait pas faim, mais il mangea, pour que son domestique ne racontât pas que la peur lui coupait l'appétit...

La veillée s'allongeait. Hubert fumait interminablement. Au milieu de la nuit, le froid le saisit; il s'aperçut qu'il n'y avait plus de bois dans la cheminée.

Il se mit à marcher d'une façon machinale pour se réchauffer. En même temps, il se disait : « Il faut en finir. »

Il s'assit devant une feuille de papier. Ses mains tremblèrent un peu, ses idées tournoyèrent encore un instant, fuyantes, douloureuses comme s'il allait renoncer à lui-même en instituant par hypothèse un autre en son lieu et place.

Puis il traça deux lignes :

« Je nomme pour légataire universel et unique héritier de ma fortune mon cousin le prince Armand de Prax. »

Et il data, signa.

Toute action accomplie délivre. D'une secousse, Hubert se releva, plia la feuille et la fit disparaître dans un tiroir. Pourquoi avait-il écrit ce nom plutôt qu'un autre, ayant beaucoup de cousins au même degré?... Sans doute parce que le sort d'Armand l'avait intéressé dans ses similitudes avec le sien. N'était-il pas un mari vendu comme lui naguère, et comme lui frustré?

Il se dit : « A présent, allons dormir. »

En effet, il dormit : après tout, il était brave, au moins de cette bravoure qui accepte plus volontiers l'idée de verser son sang qu'une sueur au travail.

Les témoins de Maxence n'ayant pu arriver que tard le lendemain, la rencontre fut différée jusqu'au jour suivant.

C'était un de ces rudes matins d'hiver où la nature apparait luisante et cassante comme du cristal. Les arbres, parés de givre, étincelaient au soleil, et le sol résonnait comme au-dessus d'une voûte pierreuse.

Hubert usait sa nervosité à piétiner sur place. Enfin une voiture fut signalée qui cherchait son chemin : on la héla, et tout le monde fut bientôt sur l'emplacement choisi la veille : une clairière noire, un lieu calciné, où les bûcherons allumaient leurs feux de fagots.

Les deux témoins descendirent d'abord, puis le médecin, puis Maxence Dutreil. Il avait amené Jacques de Cœuvres et un camarade de cercle, Harris, dont c'était la spécialité que les affaires d'honneur où l'on désespérait d'un arrangement.

A revoir l'homme qui lui avait ravi le repos et l'honneur de son foyer, Hubert sentit une envie forcenée de le tuer. Plus il regardait cette silhouette altière et mâle, ce beau visage adoré des femmes, plus il désirait les anéantir.

Maxence, paisiblement assuré dans son adresse et dans son expérience de tireur, achevait de fumer une cigarette d'Orient. Avec soin il ôta sa jaquette, son gilet, puis les plia et les déposa au pied d'un arbre. Son torse d'athlète dessinait des bosses de muscles sous les plis de la chemise soyeuse. Rochemont se prépara aussi.

Les places des adversaires, comme les armes, avaient été tirées au sort. Les médecins procédèrent à la désinfection des pointes. Harris, correct, affairé, prit la direction du combat.

— Allez, messieurs !

Le froid était sec, l'haleine blanchissait aux lèvres, la glace allumait partout de petits miroirs éblouissants.

Les épées mirent dans l'air deux éclairs bleus et l'on entendit sonner leurs coquilles. Le jeu de Maxence était attentif et prudent; il se bornait à parer les coups de l'adversaire, s'abstenait de mouvements superflus.

Brusquement, la distance entre eux se raccourcit. Le marquis attaquait avec vigueur, forçait l'autre à rompre en

prenant des « contre » et tendant la pointe. Les lames aiguës ne cessaient de menacer les poitrines.

Harris allait commander un arrêt lorsque Maxence, allongeant le bras avec une parfaite mesure, atteignit le poignet de Rochemont.

— Halte! — crièrent les témoins.

Le blessé prétendait continuer; mais, après un rapide examen, les médecins déclarèrent qu'il était hors d'état de le faire.

En effet, Hubert déjà se sentait au bout du bras un poids de cent kilos.

Tandis qu'on le pansait, les témoins allèrent rédiger et signer le procès-verbal dans le pavillon de chasse, qui se trouvait à quelques pas du terrain. Après quoi, on se sépara cérémonieusement.

Les amis d'Hubert le ramenèrent chez lui en voiture. A peine assis là, tous deux manifestèrent la joie que ce fût fini.

— Quel bon débarras! — fit Cantelaur.

— Ouf! — répondit Guerchain.

Et le marquis ne savait pas s'ils voulaient parler du duel ou de sa femme, mais lui aussi éprouvait un merveilleux soulagement...

Ils longèrent la cour de ferme, faisant fuir des volailles effrayées, attirant hors de sa niche le chien de garde qui aboya. Des gars aux sabots crottés se rangeaient sur leur passage, ôtaient gauchement leur casquette. La vue de ces choses familières attendrissait l'âme du blessé. Lorsqu'on s'engagea dans l'avenue de sapins et qu'il aperçut les tourelles claires de son château profilées sur le ciel, il ne sentit plus sa blessure. Une paresse heureuse l'envahissait : il allait se reposer dans ses vieux murs, à lui, bien à lui pour toujours.

Sur le seuil l'attendait son garde Blairon, le visage crispé d'inquiétude, tenant de ses gros doigts gourds la laisse des bassets accouplés. D'un sourire, le maître rassura le regard mouillé du fidèle serviteur, et sa main libre rendit aux chiens leur caresse.

Désormais il mènerait avec eux l'existence à demi animale des paysans et des hobereaux. Il ne quitterait plus sa terre, la terre sacrée qu'il avait honte de fouler quand sa conscience

était trouble, et que, maintenant, il redevenait digne, à ses propres yeux, de posséder. Son temps ne connaîtrait plus d'autre variété que celle des saisons, que l'ouverture et la fermeture de la chasse. S'il devait arriver que parfois un visage de femme égayât sa retraite, ce serait celui d'un être simple et naïf qui viendrait du village et porterait ses cheveux enveloppés dans la charmante coiffe en linon des filles de l'Ouest.

En apprenant que tant de scandales s'étaient abattus au doux pays de Touraine, il n'y eut pas de château où l'on ne se lamentât. Madame de Cantelaur ne manqua pas d'exprimer une fois de plus l'opinion que l'aristocratie n'était plus une élite depuis que les gens bien nés s'avisaient d'épouser des Américaines et des filles de bourgeois. Elle ne s'occupait pas de savoir qui avait tort ou raison dans ces abominables histoires; elle s'obstinait à n'en voir que la cause, une seule, toujours la même : la manie qu'ont les gens de s'allier à ceux-là qui ne sont pas de leur monde.

La comtesse de Guerchain, avec son insupportable jargon anglo-sportif, résumait tout, selon sa coutume, en une formule d'équitation :

— Si les femmes — disait-elle — tenaient leurs maris en main, il n'y aurait jamais de ces accidents.

Et le vieux baron de Geyssac, sanglé dans sa cravate de satin noir, le menton haut sur le rempart de son faux col, tournant le regard vers les lointains sommets d'une autre époque, s'écriait :

— Il n'y a plus de société.

CLAUDE FERVAL

ATTAQUES DE FLOTTILLES

Par l'accroissement continu de nos flottilles (torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins), nos côtes de la France sont ceinturées de petits bâtiments de plus en plus nombreux, qui forment nos « défenses mobiles ». Après les rades militaires et quelques ports de commerce particulièrement exposés, ce sont maintenant nos points d'appui coloniaux que l'on veut munir. Bientôt chacun d'eux sera pourvu d'une défense mobile, sur laquelle on compte pour le mettre à l'abri de toutes attaques venant de la mer.

Cependant, en Extrême-Orient, sept mois de guerre navale ont été remplis par les opérations des flottilles. Pas un télégramme, pas un rapport officiel où il n'en ait été question ; les informations qui nous sont parvenues, parfois contradictoires et souvent démenties, ne permettent pas encore d'en connaître tous les détails ; les résultats néanmoins s'en dégagent déjà nettement, et l'influence que ces flottilles ont eue sur les événements peut être évaluée avec assez d'exactitude. Une nation comme la nôtre, qui confie à ces petits bâtiments une part importante de sa défense navale, ne saurait trop s'intéresser au rôle qu'ils ont joué dans la première guerre où ils se soient trouvés en nombre.



Rappelons — ou précisons — le but de chacun de ces types de petits navires, — torpilleurs et contre-torpilleurs, d'abord; les sous-marins viendront ensuite. Leur arme commune est la torpille automobile : ce projectile à grande capacité d'explosif est particulièrement redoutable parce qu'il marche sous l'eau et frappe dans les œuvres vives, mais il rachète cet avantage par une courte portée et par une vitesse relativement faible (30 nœuds au plus). Il faut donc lancer la torpille de près, tant pour qu'elle arrive jusqu'au but que pour diminuer l'influence des erreurs de visée : erreurs sur la position du navire attaqué, sur sa route, sur sa vitesse s'il est en marche, etc. De plus, comme chaque bâtiment ne porte que deux torpilles, il lui faut économiser ses munitions, et ne lancer qu'à coup presque sûr ou, du moins, avec les plus grandes chances de réussite.

C'est cette nécessité d'approcher l'ennemi à petite distance (quatre ou six cents mètres au maximum) qui a déterminé les caractéristiques des torpilleurs, les premiers navires faits pour se servir de la torpille automobile. Les torpilleurs sont petits pour n'être pas vus de loin, et rapides pour pouvoir se mettre en position de lancement avant que l'ennemi ait eu le temps de manœuvrer et de régler son tir contre eux. Il est bon aussi qu'ils agissent en nombre afin de disperser les feux de l'adversaire : sur six ou huit attaques simultanées, venant de directions différentes, il y a bien des chances pour qu'une au moins réussisse.

Les contre-torpilleurs sont, comme les torpilleurs, armés de deux tubes lance-torpilles; mais leurs torpilles, de plus gros calibre, ont une charge deux fois plus forte et sont capables de détruire un navire auquel les autres ne feraient que des avaries (il est bien probable que ce sont des torpilles de torpilleurs qui ont atteint les cuirassés russes à Port-Arthur, le 8 février; des torpilles de contre-torpilleurs les auraient coulés, ou au moins les auraient mis définitivement hors d'usage). Les contre-torpilleurs ont un tonnage plus élevé (300 à 350 tonnes au lieu de 100 à 150) qui leur donne

plus de vitesse, un plus grand rayon d'action et une meilleure tenue à la mer. Ils portent enfin une artillerie légère, impuissante contre les grands bâtiments, mais efficace contre les tôles minces des torpilleurs ; ces derniers, qui ont à peine deux ou trois canons du plus petit calibre, ne peuvent pas grand'chose contre eux. Les contre-torpilleurs, étant plus grands, ont naturellement l'inconvénient de coûter plus cher et d'être plus visibles. Cependant ils tendent de plus en plus, dans presque toutes les marines, à remplacer les petits torpilleurs dont l'action est trop limitée aux eaux territoriales[1].

En Extrême-Orient, il y avait au début de la guerre : du côté russe, 27 contre-torpilleurs et 12 torpilleurs ; du côté japonais, 20 contre-torpilleurs et 41 torpilleurs. Les navires de chaque type étaient presque identiques dans les deux nations, la plupart ayant été faits en Europe et souvent sur les mêmes chantiers.

Torpilleur ou contre-torpilleur, pour attaquer au mouillage un bâtiment dont on connaît la position et qui ne se garde pas, la tactique est simple : s'approcher de lui dans l'obscurité, les feux de route éteints, de préférence à petite vitesse afin de ne pas être trahi par la fumée ou les flammes qui s'échappent de la cheminée aux grandes allures ; si l'on est aperçu et canonné, marcher plus vite, le plus vite possible, jusqu'à avoir la sensation d'un abordage imminent (on est alors à trois ou quatre cents mètres encore) et lancer sa torpille en visant le milieu du but ; puis se sauver, — si l'on peut. Si l'on est plusieurs, chacun attaque dans un secteur déterminé à l'avance.

C'est ainsi que les Japonais ont torpillé la flotte russe, le 8 février, devant Port-Arthur. Dans la rade ouverte, les cuirassés russes reposaient à l'ancre, leurs feux de position allumés ; pas de grand'gardes à l'entrée de la baie, pas de projecteurs en action ; les factionnaires russes regardaient avec tranquillité s'avancer ces torpilleurs qu'ils prenaient pour des amis... Allumer les projecteurs électriques, monter des soutes

1. Et non pas la navigation ; car nous envoyons nos torpilleurs de 83 tonneaux, par leurs propres moyens, à Madagascar et en Indo-Chine. Mais ils n'ont pas leurs torpilles à bord, et, les auraient-ils, qu'ils ne pourraient s'en servir en haute mer que par des temps tout à fait exceptionnels.

les munitions des pièces à tir rapide, cela prend du temps ; dans la confusion qu'ont produite à bord de tous les bâtiments russes les explosions des premières torpilles japonaises, qui venaient de toucher le *Cesarewitch*, le *Retvisan* et la *Pallada*, bien des minutes ont dû s'écouler avant que fût tiré contre les agresseurs le premier coup de canon efficace. Du reste, de nombreuses torpilles furent encore lancées par les Japonais; le lendemain, on les retrouva à la côte ou flottant dans la rade[1]. Aucune n'atteignit les navires russes : elles avaient été lancées de trop loin, sans doute, ou au hasard. Et il semble bien, à voir cette non-réussite, à voir surtout le peu de pertes supportées par les Japonais, que leurs torpilleurs ne s'approchèrent pas beaucoup. Ce n'est pas faute d'audace : ils ont donné trop de preuves de leur courage pour qu'on en puisse douter; ils sont allés jusqu'à la témérité dans leurs tentatives d' « embouteillage » de Port-Arthur. Mais par manque de sang-froid peut-être, par manque surtout d'entraînement, ils n'ont pas tiré de cette première surprise un grand bénéfice. Une division de torpilleurs bien exercés, dans des circonstances aussi extraordinairement favorables, aurait détruit la flotte russe, ou y aurait péri.

Ces circonstances exceptionnellement favorables du début ne pouvaient plus se reproduire. Désormais, les navires russes, lorsqu'ils étaient obligés de passer la nuit dans la rade extérieure, étaient gardés par des contre-torpilleurs faisant des rondes au large ; une estacade fermait le port ; les faisceaux des projecteurs électriques barraient la route aux assaillants, en indiquant le but aux canons à tir rapide des bâtiments et de la côte. Il est encore impossible de savoir combien d'hommes et combien de navires coûtèrent aux Japonais leurs nombreuses tentatives contre les bâtiments russes devant Port-Arthur. Il est certain pourtant que peu de leurs torpilleurs y furent sacrifiés, puisqu'ils en avaient encore quarante-quatre en ligne à la bataille du 10 août ; et cela montre bien qu'ils ne s'en-

1. Les torpilles automobiles sont munies d'un mécanisme qui doit les faire couler à la fin de leurs parcours si elles ont manqué leur but, afin qu'elles ne constituent pas ensuite un danger pour la navigation. Ce mécanisme paraît avoir mal fonctionné pendant cette guerre ; peut-être aussi les Japonais faisaient-ils exprès de ne pas s'en servir.

gageaient pas à fond, comme des Français eussent essayé de le faire en pareil cas ; pour nous, le torpilleur doit se lancer sans arrière-pensée, considérant sa propre perte comme insignifiante au prix du résultat qu'il peut obtenir en arrivant assez proche de l'ennemi ; nous estimons qu'il vaut mieux renoncer à son attaque, quitte à la recommencer ensuite, que de lancer sa torpille hors de portée.

On ne saura peut-être jamais combien les Japonais, eux, ont envoyé des torpilles sans atteindre personne. Le 14 février, pendant une tempête de neige, leur flottille essaie vainement d'approcher les cuirassés russes : le feu de l'artillerie la tenant à distance, elle lance des torpilles qui ne touchent pas. Le 24, c'est le *Retvisan* échoué à l'entrée du port qui lui sert de cible, mais qui la repousse avec l'aide des batteries de terre : le lendemain, on trouve six torpilles à la côte ; deux torpilleurs japonais sont coulés. Le 25, même tentative ; des torpilleurs s'étaient gréés de voiles pour n'être pas reconnus : même insuccès. Le 26 mars, le 11 avril, le 3 et le 23 mai, nouveaux essais sans résultat. Le 23 juin, toute l'escadre russe est mouillée devant le port : « Pendant la nuit, dit l'amiral Togo dans son rapport officiel, les divisions de torpilleurs japonais livrèrent de nombreuses attaques. Huit fois elles revinrent à la charge. » Elles croyaient avoir coulé au moins un cuirassé, et en avoir avarié deux autres. Mais le rapport officiel russe remet les choses au point : « Malgré le clair de lune, les trente torpilleurs ennemis effectuèrent dans la rade, jusqu'à l'aube, des attaques qui furent repoussées avec succès par nous. Le matin près des navires, on trouva le long du rivage, douze torpilles Whitehead lancées par l'ennemi à grande distance, car on ne laissa pas approcher les torpilleurs à moins de 12 encâblures (2 400 mètres). Les torpilleurs attaquèrent par groupes. »

Ainsi, malgré leur grande vitesse, malgré leur bonne méthode d'attaque par divisions, pas une fois les torpilleurs japonais n'ont pu arriver à bonne portée de l'escadre russe, quand elle se tenait sur ses gardes. Toujours aperçus et canonnés à plusieurs milliers de mètres, ils renoncent à s'avancer davantage, et, perdant sans doute la notion de la distance dans les flots aveuglants de la lumière électrique, ils déchargent vai-

nement leurs tubes lance-torpilles vers le tas des navires à l'ancre, du même geste dont un des leurs, réfugié dans la mâture d'un transport qui coulait, déchargeait son revolver dans la direction d'un canot russe éloigné de plus de cinq cents mètres.



Si peu heureux contre les bâtiments au mouillage, les torpilleurs ne pouvaient l'être davantage contre les navires en marche. La visée d'un but mobile, qu'on aperçoit à peine comme une masse noire dans l'obscurité ou qui vous aveugle de ses projecteurs, et dont il faut pourtant apprécier avec exactitude la direction et la vitesse, est une opération des plus difficiles, même dans un exercice de temps de paix : en guerre, sous le feu des canons à tir rapide, elle exige un sang-froid et une adresse qui ne peuvent être qu'infiniment rares.

Les quelques attaques que Japonais ou Russes eurent l'occasion de tenter à la mer, eurent un pareil insuccès. C'est ainsi que l'escadre de blocus devant Port-Arthur sortit toujours indemne des tentatives dirigées contre elle, et que la division des croiseurs de Vladivostock ne fut pas sérieusement inquiétée pendant ses raids dans la mer du Japon : les torpilleurs ne la trouvaient pas, ou le mauvais temps les paralysait, ou bien ils ne pouvaient arriver à portée de lancement. Lorsque l'escadre russe sortit, le 23 juin, après ses réparations, trente torpilleurs l'attaquèrent, une fois le soleil couché, sans toucher un de ses navires.

De jour, l'évaluation des éléments de la visée est plus facile ; mais la défense l'est aussi bien davantage : les gros bâtiments peuvent manœuvrer pour gêner les torpilleurs ou éviter les torpilles ; les canonniers peuvent rectifier leur tir à cinq ou six mille mètres, comme dans un exercice. Dans la bataille du 10 août où quarante-quatre torpilleurs et contre-torpilleurs japonais donnèrent les premiers, lançant des torpilles contre les dix grands bâtiments russes, ils ne purent que « rendre leur manœuvre très difficile » (rapport de l'amiral Matoussewitch) et accentuer dans la ligne ennemie un

désordre qui se manifestait déjà. La *Diana* s'échappant vers Saïgon fut attaquée par une escadrille qui lui lança neuf torpilles sans l'atteindre; neuf torpilles manquèrent également le *Cesarewitch*, qui pourtant, avarié déjà par le canon, gouvernait mal et marchait à petite vitesse. De même, seize torpilleurs russes avaient attaqué sans succès le *Hatsuse*, qui se trouvait désemparé par le choc d'une torpille fixe. De même encore, pendant les opérations devant Port-Arthur, toutes les sorties de jour, que tenta la flottille de défense, furent sans résultat contre les grands bâtiments : elles dégénérèrent en luttes à coups de canon contre les torpilleurs ennemis japonais. Ces combats amenèrent plusieurs fois la perte de petits navires qui s'étaient laissé cerner par des forces supérieures : ce furent, surtout pour les torpilleurs russes, les plus meurtriers.

Des deux côtés, mais surtout chez les Japonais, l'activité et l'endurance des flottilles ont été remarquables. Comme les grosses unités, et plus encore qu'elles, les torpilleurs étaient obligés après chaque opération d'aller se ravitailler et se réparer dans un port de guerre, ou au moins prendre du charbon aux îles Elliot qui sont à 75 milles de Port-Arthur. Mais leurs séjours n'y durent guère ; on en voit constamment plus de la moitié dehors, quelque temps qu'il fasse. Les machines souffrent de ce surmenage : le 1er juillet, par très beau temps, onze torpilleurs japonais essaient en vain de gagner à la course les croiseurs de Vladivostock, qui pourtant avaient été reconnus bien moins rapides aux essais ; le *Novik* échappe aisément dans toutes ses sorties à la poursuite des petits bâtiments.

Mais ces derniers ont fourni un dur service ; outre les attaques nombreuses dirigées contre Port-Arthur, ils ont fait un va-et-vient incessant entre la place investie et les ports du Japon, portant les dépêches, escortant les transports de troupes, arrêtant les jonques et les vapeurs de commerce. Ils ont coopéré par leur artillerie à diverses opérations de terre, remonté le Yalou, pris les troupes russes à revers à Kin-Tchéou, etc. Ils ont escorté les navires spéciaux qui mouillaient ces torpilles automatiques, ou mines sous-marines[1],

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

qui furent fatales à tant de bâtiments des deux nations. Ils ont aidé à relever les engins analogues posés par les Russes : plusieurs d'entre eux ont même péri dans cette manœuvre dangereuse.

De même, la flottille russe a contribué à défendre contre les soldats japonais les baies avoisinant Port-Arthur. Elle a perdu plusieurs unités en essayant de relever les torpilles automatiques posées par l'ennemi. Ses contre-torpilleurs ont passé plusieurs fois à travers les lignes de blocus pour porter des dépêches. Ceux de Vladivostock ont attaqué Gensan sur la côte Est de Corée, arrêté des transports de troupes et des vires marchands, et insulté le côté nord du Japon.

Il semble que, des deux parts, ce soient ces opérations secondaires, et pour lesquelles ils ne sont pas faits, qui aient le mieux réussi aux torpilleurs et contre-torpilleurs. En mettant à part l'agression du 8 février, où du reste ils n'ont pas donné tout ce qu'on aurait pu attendre, il semble que la torpille automobile, leur arme principale, en vue de laquelle ils sont spécialement construits, n'ait donné presque aucun résultat. Et, constatation inattendue, c'est par le canon, dont chacun porte à peine quelques petits échantillons, qu'ils ont pu rendre des services.



De cette inefficacité des torpilleurs dans la guerre russo-japonaise, faut-il conclure à l'inutilité des torpilles? Évidemment non : les mines automatiques, dont la charge est bien plus faible que celle des torpilles automobiles, et qui n'explosent pas comme celles-ci au contact direct de la carène, ont eu une action terrifiante. Ces mines ont anéanti — avec le concours de circonstances encore inconnues — deux grands cuirassés, le *Petropavlosk* russe et le *Hatsuse* japonais, sans parler des unités moins importantes ; mais elles ont aussi causé la perte de l'*Iénisséi* et les avaries de l'*Amour*, les deux navires russes qui étaient spécialement chargés de les mouiller. Outre les précautions qu'exigent leur pose et leur relevage, ces sentinelles aveugles, retenues entre deux eaux ou flottant à la dérive, échappent à tout contrôle et détruisent

qui les touche, ami, ennemi ou neutre. Ce sont des armes dangereuses pour ceux qui les manient, discutables au point de vue du droit international, des engins anarchistes, comme les a baptisés un de nos camarades de la marine française.

Les torpilles automobiles, plus puissantes, doivent causer des effets plus certains, et limités au but qu'a choisi le torpilleur. Faut-il donc croire, puisqu'elles n'a presque rien produit dans cette guerre, que ceux qui s'en servaient manquaient de l'adresse et du sang-froid nécessaires, ou que le maniement en est trop difficile, pratiquement impossible ?

Il est toujours délicat, quand on n'a pas pris part à une action, de juger ceux qui y ont risqué leur vie. Les exercices du temps de paix, sur quoi s'est fondée l'opinion généralement admise au sujet des torpilles et des torpilleurs, comportent bien la recherche et l'attaque, pendant la nuit, d'un bâtiment ou d'une escadre marchant sans feux apparents ; et on y lance de vraies torpilles, auxquelles il ne manque que la charge, mais dont la partie antérieure, écrasée au choc, est le témoin de la réussite. Mais, dans ces exercices, tout est réglé de manière à éviter les accidents, c'est-à-dire à faciliter la tâche des assaillants : il y a bien la lumière éblouissante des projecteurs, qu'on dirige sur les torpilleurs découverts, mais il y manque, bien entendu, le canon ; en outre, le bâtiment attaqué ne manœuvre pas, et les contre-torpilleurs qui le gardent, s'il y en a, sont surtout préoccupés d'éviter les abordages. Bref, ces exercices, pour indispensables et même probants qu'ils soient, ne permettent pas, quand ils ont réussi, d'affirmer qu'une véritable attaque aurait été couronnée d'un pareil succès. Ce qu'on peut dire de plus sûr, c'est que Russes et Japonais ont lancé de trop loin ; nous en avons une double preuve : les torpilles n'ont pas touché et les torpilleurs ont généralement peu souffert. Mais ceux-là mêmes qui, dans les exercices, ont su maîtriser leurs nerfs et retarder leur commandement de *feu* ! jusqu'à être à peu près assurés de toucher le but, ne sauraient répondre d'en faire autant en campagne, sous le feu rapide de l'artillerie.

Cette arme encore nouvelle qu'est la torpille automobile, arme plus scientifique, plus terrible et aussi plus difficile à manier qu'aucune de ses devancières, aura comme elles un

certain rendement, un rendement assez faible. Depuis la guerre russo-turque de 1877, où elle a fait son apparition, jusqu'à la guerre sino-japonaise, on avait compté que, dans des attaques réelles, trente-cinq torpilles avaient été lancées par des torpilleurs contre des navires au mouillage, c'est-à-dire dans les conditions les plus favorables : sept avaient porté, ce qui représente un rendement de 20 p. 100. Encore l'artillerie à tir rapide n'existe-t-elle que depuis quelques années, et la seule vue des torpilleurs, faute de canons pour les écarter, produisait un affolement général. Ce rendement peut sembler faible : il est pourtant douteux qu'on l'atteigne jamais de nouveau. N'oublions pas qu'à la bataille de Santiago, les coups de canon n'ont porté que dans la proportion de 3 p. 100; il n'est pas probable qu'ils aient été mieux ajustés dans la présente guerre sur mer. Or, le tube lance-torpilles n'est qu'un canon de faible portée, qu'on ne pointe pas au dernier moment (c'est le torpilleur qui se pointe, approximativement) et qui n'a qu'un coup à tirer. Et il faut bien compter avec les caprices d'une machinerie invraisemblablement compliquée. Cependant on s'attend, et parfois même dans les milieux maritimes, à ce que toutes les torpilles aillent droit au but. Il n'est pas mauvais que l'expérience vienne dissiper une si dangereuse illusion.



Il n'y avait pas de sous-marins en Extrême-Orient ; ce type de navire, le dernier-né dans la longue série de l'évolution navale, n'a pas encore fait ses preuves ; aussi est-il commode de s'imaginer qu'il aurait changé la face des événements : avec deux sous-marins à Port-Arthur, a-t-on dit, les Russes auraient rendu intenable le blocus maritime de la place. De pareilles exagérations saluent toujours l'apparition des engins nouveaux.

L'invisibilité, nécessaire au lancement de la torpille à faible distance, le torpilleur la demande à sa petite taille et à la nuit dans laquelle il opère ; le sous-marin l'obtient en plein jour en s'immergeant. Caché à quelques mètres sous la surface, il voit par son périscope ce qui se passe au-dessus ; il évalue

tranquillement la distance, la route et la vitesse de son ennemi. L'eau qui le dissimule l'abrite en même temps contre les obus. Il semble donc, à première vue, qu'invisible et invulnérable, il choisisse sa victime et son heure et ne frappe qu'à coup sûr. Mais la marche sous l'eau entraîne un inconvénient qui semble pour le moment inhérent à son principe même : on n'obtient jamais qu'une faible, très faible vitesse, parce qu'il n'existe pas de moteur puissant, capable de fonctionner dans un milieu confiné, et cette vitesse est réduite encore par la grande résistance qu'oppose à la marche l'immersion complète de la coque. Cette lenteur de mouvement, comparée surtout aux grandes vitesses des navires modernes, exigera pour la réussite d'une attaque de sous-marin un concours de circonstances favorables qui se produira bien rarement : le sous-marin n'est guère qu'un chasseur à l'affût, attendant que le gibier passe à portée, et condamné à manquer, faute d'une assez grande agilité, les plus belles occasions.

Encore cette invisibilité, qui est sa qualité principale, n'est-elle pas complète. L'extrémité du périscope, qu'il faut bien montrer au-dessus de la surface, se distingue d'assez loin quand on a l'attention éveillée ; si l'ennemi, l'ayant aperçu, met brusquement le cap sur lui, le sous-marin n'a d'autre ressource que de plonger le plus rapidement possible pour passer par-dessous — au risque de ne pas trouver assez de fond ; la fin tragique et récente d'un sous-marin anglais à Spithead montre assez le danger de cette manœuvre. En outre, une coque complètement plongée dans l'eau est particulièrement sensible aux explosions sous-marines ; en des parages semés de mines automatiques, le sous-marin aura de grandes chances d'en heurter une et d'être détruit, là où le torpilleur passerait impunément grâce à son faible tirant d'eau.

Enfin, de même que l'on a trouvé dans le canon à tir rapide, allié au projecteur électrique, l'ennemi — jusqu'ici victorieux — du torpilleur, on créera sans doute une arme nouvelle contre les sous-marins. Ce sera peut-être le tube lance-torpille à tir rapide, envoyant à de courts intervalles de petites torpilles spéciales ; on en parle déjà en Angleterre pour armer les contre-torpilleurs qui deviendraient en même temps des contre-submersibles... Mais déjà l'insuffisance de vitesse

limite à une zone étroite l'action du sous-marin. Tant qu'il ne marchera pas plus vite — et les progrès ne s'annoncent guère dans cette voie — il n'est pas sûr que ce torpilleur de jour soit beaucoup plus efficace que son aîné le torpilleur de nuit. Il aura très probablement un meilleur rendement, parce que le sang-froid y est plus facile; mais les occasions où il servira seront plus rares. Pas plus que le torpilleur, en tout cas, il ne produira dans la guerre navale cette révolution tant de fois annoncée, qu'on escompte à l'apparition de chaque nouveau type de navire.

Comptons cependant sur nos flottilles. Bien entraînées par des exercices méthodiques où se cultivent le sang-froid et l'endurance de leurs équipages, elles rétabliront peut-être, en se sacrifiant pour quelques coups heureux, une égalité à laquelle nous ne saurions prétendre d'abord. Mais ne leur demandons pas plus qu'elles ne peuvent faire. Une batterie de côte, bien abritée et munie de projecteurs électriques, défendra mieux un port qu'une division de torpilleurs, ou que deux ou trois sous-marins trop semblables encore à des torpilles fixes. A cette défense, torpilleurs et sous-marins apporteront un appoint qui pourra n'être pas négligeable : à eux seuls ils seraient incapables de l'assurer ou même d'y tenir la première place.

Mais surtout n'oublions pas que la maîtrise de la mer, indispensable aux communications et aux transports, et qui seule permet l'offensive féconde, n'appartient qu'aux navires de haut bord, rapides, puissamment armés et protégés. C'est à nos croiseurs-cuirassés à couvrir de loin, par des croisières actives et des attaques audacieuses, les côtes où sont les points d'appui destinés à les refaire et à les ravitailler. Les flottilles ne sont, pour ces points d'appui, qu'une garde rapprochée et accessoire. Il serait imprudent, dans la défense de nos colonies, de leur assigner un autre rôle.

LIEUTENANT ★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

DISCIPLINE

DRAME EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

M. DE RUSCH, colonel.
M. DE BESSER, commandant.
M. DE GLOCKE —
M. DE MARK —
M. DE BOSEN, 1er lieutenant.
M. DE RASTER, 2e lieutenant.
M. DE KRONE, 2e lieutenant.
M. DE WART —
SCHRŒDER, uhlan.
BAUER —
KŒHLER —
SCHUSTER —

Au mess des officiers d'un régiment de uhlans, dans une petite ville de garnison, proche de la frontière.

Le premier acte, vers le soir; le deuxième, dans la matinée.

ACTE PREMIER

La salle de lecture du mess. — Au fond, porte sur le couloir. A gauche, porte sur un petit bureau. A droite, portes sur la salle à manger et sur le billard. — Grande table avec des journaux. Petites tables, fauteuils, chaises, etc. Lustre. Tapis persan. Portraits de hauts personnages.

SCÈNE PREMIÈRE

WART, BOSEN et, à la fin, KŒHLER.

BOSEN, *assis.* — Je suis éreinté, absolument éreinté. *(Il s'étire.)* Quatorze heures de manœuvre, sans désemparer! Il n'y va pas de main morte, le colonel... *(Il se lève.)* Il faut que je voie s'il me reste un peu d'énergie. *(Il est allé à Wart, qui est assis, la tête dans ses mains, et il lui donne une claque énorme sur l'épaule.)* Ça va encore!

WART. — Vos plaisanteries, Bosen...

BOSEN. — Faites-en de meilleures, si vous pouvez. *(Un silence.)* Mais quelle drôle de figure!... Vous avez des ennuis?

WART, *agacé.* — Mais non, mais non...

BOSEN. — Autrement dit : « J'ai les embêtements les plus profonds, mais de quoi te mêles-tu?... » J'y suis, n'est-ce pas?

WART. — Possible !

BOSEN. — Quand je vous le dis, qu'il y avait en moi l'étoffe d'un devin !... Mais toute chose humaine est périssable, Wart, y compris les soucis et les peines. Un bon souper, et ça passera, croyez-moi.

WART. — On voit bien que vous n'avez pas eu affaire aujourd'hui au colonel.

BOSEN, *intéressé.* — C'est avec le colonel que ça ne va pas?

WART. — Ah ! non, ça ne va pas!

BOSEN. — Qu'est-ce qu'il y a?

WART. — Après tout, j'aime autant vous le dire. Vous me donnerez votre avis.

BOSEN. — Je parie qu'il vous a repincé à jouer.

WART. — Hélas! oui. Ma maudite maladie!... Et il veut me faire quitter l'armée.

BOSEN. — Non? Pour une peccadille comme celle-là?... Où vous a-t-il pris? Vous ne pouviez pas vous cacher?

WART. — Impossible. C'était à la Brasserie Centrale : je jouais avec le conseiller Hardt et quelques autres civils; le conseiller m'a bien fait signe quand il a vu entrer le colonel, mais trop tard! Le colonel m'avait vu. Il m'a appelé et, tout de suite, il m'a déclaré que je ne pouvais plus faire partie de l'armée.

BOSEN. — Vraiment? Ça me fait beaucoup de peine, cher ami... Mais il laissera peut-être tomber la chose.

WART. — Il l'a déjà relevée : le commandant de Besser est chargé de faire un rapport sur moi.

BOSEN. — Oh ! si c'est Besser qui fait le rapport, tranquillisez-vous : ça finira bien.

WART, *joyeusement.* — Vous croyez? Vrai, vous croyez?

BOSEN. — Parbleu !

WART, *lui frappant sur l'épaule.* — Ah! si vous pouviez avoir raison! *(Entre Kœhler qui apporte une bouteille et deux verres.)*

BOSEN, *à Kœhler,* — Tu y as mis le temps! Allons, débouche... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'une bouteille qui n'est pas débouchée?... Et à l'heureuse fin de votre affaire, Wart!

WART. — Merci. *(Ils choquent leurs verres.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, RASTER.

RASTER, *ouvrant vivement la porte.* — Bonjour !

WART. — Ah ! vous m'avez fait peur. Je croyais que c'était le colonel.

RASTER. — Il n'est pas huit heures! Il ne vient lire ses journaux qu'à huit heures.

BOSEN, *à Kœhler*. — Un verre encore. *(Kœhler sort.)*

RASTER. — Mais, vous savez, demain matin, sortie à trois heures. C'est Kleist qui vient de me le dire. Et marche forcée jusqu'à la frontière... Il doit être d'une humeur massacrante, le colonel.

BOSEN. — Après sa déconfiture à la petite guerre de ce matin, ce n'est pas un miracle! *(Wart est allé prendre son album de croquis, et commence à dessiner.)*

RASTER. — Un autre que lui, après un pareil affront, n'aurait plus qu'à s'acheter une redingote et un chapeau haute forme.

BOSEN. — Un autre?... *(Kœhler apporte un troisième verre et une seconde bouteille, et s'en retourne. — Silence pendant qu'il est là.)* Quand on a été comme lui pendant trois ans chef d'état-major auprès d'un prince, on est sûr d'avoir les circonstances atténuantes... *(Raster rit.)* Wart, qu'est-ce donc que vous faites là? *(Il se penche sur son épaule.)*

WART. — Un croquis de l'attaque. *(Il le regarde.)* Pas mal, n'est-ce pas?

BOSEN, *avec un rire bon enfant*. — L'important est que vous en soyez persuadé.

WART, *à Raster*. — Il paraît que le général, qui jugeait les deux camps, aurait dit à quelqu'un : « J'avais fait toutes les hypothèses; mais que l'on pût s'aviser d'occuper cette position, j'avoue que je ne m'y attendais pas... »

RASTER, *sarcastique*. — Attrape, mon colonel!... C'est sanglant, pour lui.

WART. — Et Besser lui a porté le dernier coup. Ça me fait plaisir d'avoir été de cette affaire-là.

BOSEN. — Mais, dites donc, vous ne paraissez pas vous douter que pour le commandant de Besser, c'est... comment dirai-je? ... son suicide militaire?...

WART. — Son suicide?

RASTER. — Et pourquoi?

BOSEN. — Oui, un suicide, il n'y a pas d'autre mot. On ne va pas prendre deux batteries à son colonel.

WART. — Mais c'était son devoir, puisqu'il représentait l'ennemi!

RASTER. — Et le général l'en a hautement félicité.

BOSEN. — Qu'est-ce que ça fait? A sa place, moi, j'aurais renoncé à ces lauriers-là... Surtout qu'ils ne sont déjà pas bien ensemble, Besser et le colonel!...

RASTER. — De quoi aurait-il peur? Quand on est bien en selle, comme lui, que voulez-vous que vous fasse même la malveillance d'un colonel!

WART. — Oui, de quoi aurait-il peur?

BOSEN. — Vous êtes jeunes, mes enfants.

RASTER, *à Wart.* — Alors, vous y étiez, vous? Comment c'est-il arrivé?

WART, *s'animant.* — Sur le renseignement donné par la patrouille que je commandais, Besser se tenait avec l'escadron du côté du précipice de Masskirchen. Aussitôt que j'arrive lui dire où se trouve l'ennemi, il commande : « Escadron... arrière! » Il fait faire un mouvement tournant; et avant que l'ennemi ait rien vu, nous sommes à la forêt, sur les derrières des batteries. Un coup de sifflet, un signal, et au galop, marche! Et, avant même que l'artillerie ait pu faire front, nous voilà au milieu des canons... Le commandant de la batterie et le colonel faisaient une de ces paires de têtes... que j'aime mieux ne pas qualifier!

BOSEN. — C'est intéressant.

RASTER. — Et c'est alors que le général a déclaré les batteries hors de combat?

WART. — En disant : « Je félicite M. de Besser. »

BOSEN. — Eh bien, mes enfants, je vous le répète, si le colonel lui pardonne ça, je veux être condamné à ne plus boire que de l'eau.

RASTER. — Qu'est-ce que vous auriez fait à la place de Besser?

BOSEN. — Oh! moi, quand j'ai à combattre contre un supérieur, je fais toujours l'imbécile, comme une simple recrue; et je lui laisse la victoire. Ça ne me fait pas de mal; et à lui, ça lui fait plaisir. Il se dit : « Tout de même, je suis un fier soldat!... » Croyez-moi, c'est la bonne règle pour vieillir au service tranquillement.

RASTER. — Pourquoi donc vous êtes-vous fait soldat?

BOSEN, *haussant les épaules.* — Que voulez-vous que fasse un gentilhomme? Ah! les bourgeois ne se doutent pas de la chance qu'ils ont de pouvoir se faire une carrière dans la vie active!

RASTER. — On y a aussi des chefs.

BOSEN. — Pas toujours. Mais quand on en a, ceux-là savent qu'ils se nuisent à eux-mêmes en écrasant un subordonné intelligent, et ils ne l'écrasent pas.

RASTER. — On ne peut pas écraser Besser

BOSEN. — Je le souhaite.

SCÈNE III

LES MÊMES, KRONE, et, un instant, KŒHLER.

KRONE, *pour dire bonjour.* — Messieurs !...

BOSEN. — Tu as vu le commandant de Besser ?

KRONE. — Il fait le tour des chambrées, mais il va venir. Si tu as à lui parler...

BOSEN. — Ce n'est pas moi. Mais il y a ici deux hommes, — de ton peloton, — qui le cherchent partout depuis une heure. Je les ai fait attendre à l'office.

KRONE, *allant à la porte de la salle à manger.* — Qu'est-ce qui leur est arrivé?... Qu'est-ce qu'ils lui veulent, au commandant ?

BOSEN. — Interroge-les.

KRONE. — Oui. *(Il a ouvert la porte. — A Kœhler.)* Les deux hommes qui attendent... Ici !

KŒHLER, *dans la coulisse.* — Bien, mon lieutenant.

RASTER, *à tous.* — Et qu'est-ce qu'on va faire, ce soir ?

BOSEN. — Rien, comme d'habitude.

RASTER. — Ce que c'est mort, cette garnison ! *(A Bosen, en prenant un numéro de revue).* Vous ne lisez pas le roman de la *Revue ?*

BOSEN. — Lire? Ah ! non ! Qui est-ce qui lit? Regardez les revues : pas une page n'est coupée... sauf celles des romans, que vous êtes seul à lire.

RASTER. — C'est vrai, je ne sais pas pourquoi on appelle cette salle la salle de lecture. On y joue...

BOSEN. — Le modeste jeu de l'écarté.

RASTER. — On y fume, on y boit...

BOSEN. — On y dort aussi. C'est ce qu'il y a de mieux. Les bons fauteuils... *(Assis, les jambes étalées.)* Moi, je préfère ça, même à la salle à manger. *(Il la montre.)*

RASTER, *montrant la salle de billard.* — Et surtout à la salle de billard, où il faut se donner trop de mouvement ! *(Entrent les deux uhlans.)*

BOSEN, *à Krone.* — Tes hommes !

SCÈNE IV

LES MÊMES, les deux uhlans SCHRŒDER et BAUER.

KRONE, *aux deux uhlans.* — Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous avez encore avalé ?

SCHRŒDER. — Voilà, mon lieutenant... Le colonel nous a intimé, à Bauer et à moi, qu'on aille au rapport chez le commandant.

KRONE. — Pour quoi faire?

SCHRŒDER. — Pour qu'il nous f... au bloc.

KRONE. — Si vous parliez plus correctement?...

SCHRŒDER, *ahuri.* — Correctement?

KRONE. — Qu'est-ce que vous aviez fait?

SCHRŒDER. — On galopait trop vite, qu'il a dit. Mais c'est pas vrai, mon lieutenant, on allait du même train que d'habitude.

KRONE. — Vous allez toujours comme si vous aviez le feu au derrière.

BOSEN, *aux deux uhlans.* — Est-ce que le colonel a commencé par vous attraper, ou bien a-t-il demandé d'abord le numéro de votre escadron?

SCHRŒDER. — Le colonel a demandé d'abord le numéro de notre escadron. *(Les lieutenants échangent des regards d'intelligence.)*

KRONE. — Pas de votre peleton?

SCHRŒDER. — Non, mon lieutenant. Seulement de l'escadron.

KRONE. — C'est bon. Demi-tour, marche! *(Les deux uhlans se retirent.)*

SCÈNE V

WART, BOSEN, RASTER, KRONE.

BOSEN. — Vous avez entendu, messieurs. Le colonel commence à payer sa dette à M. de Besser, car c'est pour l'atteindre.

KRONE. — C'est évident. Mais qui est-ce qui a prédit ce qui arrive? Il y a deux mois, dès le premier jour où le colonel de Rusch a pris possession de son commandement...

BOSEN. — Oui, tu l'as prédit. C'est convenu.

RASTER, *mystérieusement.* — Moi, je prétends qu'une antipathie comme celle-là doit avoir d'autres raisons que des raisons de service.

WART. — Quoi donc?

BOSEN. — Ne faites donc pas attention à ce qu'il dit...

RASTER. — Parce que?...

BOSEN. — Il s'exalte l'imagination à lire des romans, et il voit des romans partout.

RASTER. — Vous trouvez ça naturel, vous?

KRONE. — Moi, je vais vous expliquer...

RASTER. — Mais non! taisez-vous. Quand on cause entre gens sérieux, vous n'avez qu'à vous taire.

KRONE, *à Bosen.* — Alors, explique-lui, toi.

BOSEN. — Il n'y en a pas, d'explication ! Ou, plutôt, c'est bien simple : c'est la même chose pour les antipathies que pour les sympathies. C'est irrésistible. Ces deux hommes-là sont le contraire l'un de l'autre. Le colonel est un officier de cour ; le commandant de Besser, un officier de la carrière active. Le colonel est un finaud, très difficile à définir : moi, je ne vois pas clair dans cet homme-là... Tandis que le commandant est un brave homme tout rond, un peu brusque, un vieux dur à cuire. Un emporté aussi, malheureusement !

WART. — Vous l'aimez beaucoup ?

BOSEN. — Sauf le colonel, qui est-ce qui ne l'aime pas ? C'est la crème des hommes, et le meilleur officier du régiment.

VOIX DE BESSER, *dans le couloir du fond.* — Par ici ! passez par ici !

WART. — Attention ! je crois que c'est lui.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BESSER.

BESSER, *ouvrant la porte.* — Vous êtes là, Raster ?... Bonsoir, messieurs. *(On aperçoit dans la coulisse un uhlan sur une civière, portée par deux hommes et accompagnée par un maréchal des logis.)*

RASTER, *salut militaire.* — Mon commandant !...

BESSER, *retournant vivement au malade.* — Il se trouve mal ? Posez-le... Il ne peut pas respirer... Vous ne voyez donc pas ?

BOSEN, *qui est allé au malade et qui aide à déboutonner son habit.* — Si, tout de même, il respire.

BESSER. — Il y a ici du cognac, de l'eau de seltz ? *(Wart en prend vivement sur une table et donne à boire au malade.)* Maréchal des logis, je ne veux plus de ça, sous aucun prétexte. Cet exercice était trop dur pour cet homme-là. Vous devez tenir compte de ce que c'est un bleu... *(Au malade.)* Eh bien, ça va mieux ? Oui ?... *(Au maréchal des logis.)* Pas besoin d'ajouter que demain vous le dispensez de la manœuvre... *(A Raster.)* Monsieur de Raster, voulez-vous voir, pour l'infirmerie ?...

RASTER. — Oui, mon commandant. *(La civière est emportée. Raster la suit.)*

BESSER, *riant.* — Seulement, si nos hommes apprennent qu'on a ici du cognac à volonté !... Heureusement qu'il nous en a laissé !...

KRONE. — Mon commandant, il y a là deux hommes, Bauer et Schrœder, que le colonel a vus galoper trop vite : il désire que vous les punissiez.

BESSER, *fronçant les sourcils.* — Je vais leur parler.

KRONE. — Je vous les amène, mon commandant. *(Il sort.)*

BESSER. — Et j'aurai à vous dire deux mots, monsieur de Wart.

WART, *salut militaire.* — Mon commandant...

BOSEN. — Je vous laisse. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

BESSER, WART, et, à la fin, KRONE.

BESSER. — Eh bien! tonnerre de Dieu, qu'est-ce que vous avez encore fait? Ces jeunes officiers, ma parole, c'est pis qu'un poulain au manège, qui rue des quatre fers, et qu'on ne sait par quel bout prendre... Je ne sais encore que ce que m'a dit le colonel; mais j'ai déjà noirci quatre grandes feuilles de papier ministre en votre honneur... Vous savez, pour vous, de quoi il retourne?... Eh bien! voyons, qu'est-ce qui s'est passé?

WART. — Je me trouvais hier à la Brasserie Centrale, avec le conseiller Hardt... *(avec hésitation).* Il m'a proposé de jouer...

BESSER. — A quelles armes?

WART. — Baccara.

BESSER. — Naturellement!... Quel sacré démon aussi a inventé ce jeu-là?... Après?

WART. — La porte s'est ouverte, et le colonel est entré. J'ai fait un mouvement pour jeter les cartes sous la table; mais trop tard: il avait tout vu.

BESSER. — En voilà aussi une idée, une riche idée!... de vous faire ratiboiser votre traitement par le conseiller Hardt!... Vous n'ignorez pas de quoi il est question pour vous?

WART, *anxieux.* — Le colonel m'a dit... qu'il me faudrait quitter l'armée.

BESSER *(Il va et vient, agité, et grommelle entre ses dents).* — Pour de pareilles balivernes!... Enfin, ce n'est pas encore fait... *(A Wart.)* Seulement, c'est moi qui vais me faire attraper par le colonel, en tâchant de vous repêcher.

WART, *faisant le salut militaire, et avec une profonde émotion.* — Mon commandant... je vous remercie.

BESSER, *bourru.* — Est-ce que je vous demande ça?... Mais n'y revenez pas, mon ami, n'y revenez pas, c'est le principal... Je pourrais vous prier de me jurer sur l'honneur que vous ne recommencerez pas. Mais, sacré mille tonnerres! un homme de votre âge doit savoir se conduire sans qu'on soit obligé de lui demander comme à un gamin de promettre qu'il ne le fera plus... Fourrez-vous

donc plutôt dans vos bouquins, et préparez l'École de guerre. Vous êtes officier. Il faut faire à fond tout ce qu'on fait... *(Krone rouvre la porte, suivi des deux uhlans).*

KRONE. — Mon commandant, voici les deux hommes.

BESSER, *aux deux uhlans.* — Avancez, vous autres... *(A Wart et Krone.)* Et c'est bien, messieurs, je vous remercie. *(Wart et Krone font le salut militaire et sortent.)*

SCÈNE VIII

BESSER, SCRŒDER, BAUER.

BESSER. — Qu'est-ce qu'il y a ?

SCHRŒDER. — Mon commandant, c'est le colonel qui nous a intimés qu'on vienne se faire punir, parce qu'on avait le galop trop vite, qu'il a dit.

BESSER. — Vous montez un cheval de la quatrième escouade ?

SCHRŒDER, — Vénus, mon commandant.

BESSER, *à Bauer.* — Et vous, Théodora ?

BAUER. — Oui, mon commandant.

BESSER, *réfléchit.* — Deux bêtes dures à mener... Mais vous êtes les meilleurs cavaliers de mon escadron. Faites donc attention, que diable ! Croyez-vous que ça me fasse plaisir, ces plaintes perpétuelles ?... Les chevaux étaient en sueur quand vous êtes rentrés ?

BAUER. — Non, mon commandant.

SCHRŒDER. — Fait' excuse, mon commandant, mais on faisait le galop réglementaire, quand le colonel...

BESSER, *sursautant.* — Sacré mille noms d'un chien, allez-vous vous taire ? Je ne vous ai pas demandé ça. Si le colonel vous a envoyés me trouver, il avait ses raisons... Le maréchal des logis a vu vos chevaux à la rentrée ?

SCHRŒDER et BAUER. — Oui, mon commandant.

BESSER. — C'est bon. Je causerai avec lui. Demi-tour, marche ! *(Les deux uhlans s'en vont. Besser les suit du regard, soucieux. Puis, se secouant.)* C'est idiot de me faire de la bile. Il ne peut rien contre moi. *(Entrent Glocke et Mark.)*

SCÈNE IX

BESSER, GLOCKE, MARK.

GLOCKE. — Vous savez la nouvelle ?

BESSER. — Quelle nouvelle ?

GLOCKE. — Le malheur arrivé au commandant de Fuchs !

BESSER. — Non.

GLOCKE. — Il est tombé de cheval. Une chute grave.

BESSER. — Vraiment ?

GLOCKE. — Oui, son cheval bai, dont il était si fier... C'est celui-là qui l'a jeté à terre... Et on craint qu'il ne se soit brisé la colonne vertébrale.

BESSER. — Ah! mon Dieu!... Et qui est-ce qui le soigne?

GLOCKE. — Le chirurgien-major.

BESSER. — Il a l'habitude d'exagérer pour se faire plus d'honneur de ses guérisons : espérons que ce n'est pas si grave.

GLOCKE. — Espérons !

MARK. — Avec le commandant de Bruckmann en convalescence, nous ne sommes plus que nous trois au régiment.

BESSER. — Heureusement qu'on n'est pas en temps de guerre, monsieur de Mark, car vous seriez privé de faire la guerre!

MARK. — Pourquoi ?

BESSER. — C'est vous le plus jeune, et, de plus, c'est votre tour : c'est vous, évidemment, qui seriez désigné pour l'escadron de dépôt, si monsieur de Fuchs est hors d'état de servir.

MARK. — C'est juste.

BESSER. — Vous venez souper?

MARK. — Pas encore : je n'ai pas faim. *(Il s'assied près de la table de lecture.)*

GLOCKE, *à Besser.* — Moi, je vous accompagne.

BESSER, *sortant avec Glocke.* — Ce pauvre Fuchs, tout de même!... Ça me fait de la peine. *(Ils referment la porte. —Mark resté seul, prend une revue, puis la rejette sur la table, au moment où entre le colonel.)*

SCÈNE X

MARK, LE COLONEL.

MARK, *se levant.* — Mon colonel!

LE COLONEL. — Ah! charmé de vous rencontrer, mon cher Mark : j'ai à vous dire quelque chose d'agréable. Je viens de passer par votre escadron, et je n'ai qu'à vous féliciter. Tous vos gens étaient à leur poste ; et vos chevaux bien soignés et en bon état, malgré les fatigues de ce matin... Et ce qui achève de vous conquérir ma sympathie, mon cher monsieur de Mark, c'est qu'aux vertus d'un bon soldat vous joignez les parfaites qualités de l'homme du monde... Oui, oui, cela a son prix.

MARK, *feignant l'embarras.* — Mon colonel...

LE COLONEL. — Oh! d'un homme de mon âge vous pouvez ac-

Voyages en Italie

ROUTE DU SAINT-GOTHARD

Itinéraire le plus court et le plus pittoresque

de PARIS à MILAN et à VENISE

Trains rapides composés de voitures de 1re et 2e classes à intercirculation avec lavabos et water-closet, entre **Paris** (Est) et **Bâle** et en correspondance directe à **Bâle** avec les trains rapides du chemin de fer du Gothard.

Les trains de jour sont munis d'un wagon-restaurant et les trains de nuit d'un sleeping-car et de voitures-salons, ainsi que d'une voiture directe de 1re classe de Paris à Milan.

Depuis le **1er Octobre 1904**, d'importantes améliorations ont été apportées dans les services directs reliant la France avec la Suisse et l'Italie par la voie de Bâle et du **Saint-Gothard**.

Le train qui partait de **Milan** à midi 30 a été retardé, il quitte **Milan** à 2 h. 30 soir et relève les correspondances des trains partis de **Rome** à 11 h. 10 la veille au soir, de **Florence** à 6 h. 10 matin et de **Venise** à 8 h. 20 matin en correspondance à **Bâle** avec le train rapide de nuit arrivant à **Paris** à 7 h. 40 matin.

En outre, un nouveau train rapide partant de **Bâle** à 4 h. 38 soir, arrive à **Paris** à 11 h. 35 soir. Il relève à **Bâle** les correspondances des trains partis de **Milan** à 7 h. 10 matin, de **Saint-Moritz** à 6 h. matin, de **Coire** à 11 h. 23 matin, de **Zurich** à 2 h. 25 soir et de **Berne** à 1 h. 40 soir. — Il contient une voiture directe venant de **Vienne** à **Paris**, et un wagon-restaurant est attelé dans le parcours de **Vesoul** à **Paris.**

Dans l'autre sens, une nouvelle et rapide relation de jour de toutes classes est établie sur la **Suisse** au départ de **Paris**, du **Nord** et de la **Champagne** par le train express qui quitte **Paris** à 9 h. 09 matin, et qui reçoit à **Chalindrey** la correspondance d'un train express venant de **Lille, Cambrai, Laon, Reims** et **Châlons-sur-Marne.**

Ce train arrive à **Bâle** à 8 h. 40 soir et correspond avec les express de la soirée vers **Zurich, Lucerne** et **Berne.**

Billets directs ordinaires au départ de PARIS (Est)

A. — Billets simples

DESTINATIONS	PRIX DES BILLETS 1re classe	2e classe	3e classe	DURÉE
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	jours
Côme	98 85	68 20	46 55	10
Florence S. M. N. (*via* Chiasso-Milan-Bologne)	149 40	103 60	67 55	10
Florence S. M. N. (*via* Chiasso-Milan-Voghera ou Vigevano ou Luino-Novare-Gênes-Pise)	155 30	107 70	69 95	10
Luino	96 40	66 45	45 15	10
Milan (*via* Chiasso)	104 85	72 40	47 70	10
Milan (*via* Luino-Laveno)	107 60	74 30	49 75	10
Rome (*via* Chiasso-Milan-Bologne-Florence)	189 75	131 80	84 05	10
Rome (*via* Chiasso-Milan-Voghera ou Vigevano ou Luino-Novare-Gênes-Pise)	187 70	130 40	83 20	10
Venise	138 70	96 10	63 15	10
Vérone P. V.	124 »	85 80	57 15	10

B. — Billets d'aller et retour

DESTINATIONS	PRIX DES BILLETS 1re classe	PRIX DES BILLETS 2e classe	DURÉE
	fr. c.	fr. c.	jours
Luino	149 05	105 75	15 (*)
Milan (*via* Chiasso)	164 80	116 75	30
Milan (*via* Luino-Laveno)	167 45	120 75	30
Rome (*via* Chiasso-Milan-Bologne-Florence)	293 40	206 85	45
Rome (*via* Chiasso-Milan-Voghera ou Vigevano ou Luino-Novare-Gênes-Pise)	290 30	204 65	45
Venise	216 30	153 95	30

La durée de validité des billets d'aller et retour **Paris-Luino**, **Milan** et **Venise**, peut être prolongée de 15 jours et celle des billets d'aller et retour de **Paris-Rome** de 22 jours moyennant un supplément de 10 0/0 environ.

(*) Lorsque les billets d'aller et retour pour **Luino** viendront se souder pendant cette durée aux billets circulaires délivrés au départ de cette gare pour l'Italie, ladite durée sera portée à 60 jours.

Tout voyageur porteur d'un billet direct simple ou d'aller et retour pour l'Italie, a droit au transport gratuit de 30 kilog. de bagages sur le parcours français seulement.

En Italie, les billets de 1re et 2e classe sont valables à tous les trains ayant dans leur composition des voitures de la classe correspondante, sauf les restrictions prévues dans les horaires officiels.

VOYAGES CIRCULAIRES

à itinéraires fixes

NORD et SUD des ALPES

Les voyageurs qui désirent se rendre en **Italie** peuvent se procurer à **Paris** (Est) et dans les gares du réseau de l'**EST** situées sur l'itinéraire, des billets circulaires à itinéraires fixes dits au " **NORD et SUD des ALPES** " qui permettent de faire des excursions variées en **Italie** dans des conditions économiques.

Les Touristes ont le choix entre quatre excursions au **Nord des Alpes** (parcours en dehors de l'Italie) et un grand nombre d'excursions au **Sud des Alpes** (parcours italiens) qu'ils peuvent effectuer avec deux billets délivrés, l'un pour les **parcours français** (Est ou P.-L.-M), **suisses**, et l'autre pour les **parcours italiens**.

Le billet, pour être valable, doit porter le timbre à date de la gare de départ et la signature du titulaire. Il est personnel et ne peut être transféré. — L'émission des billets a lieu en livrets séparés pour les parcours au **Sud** et pour ceux au **Nord des Alpes**.

Les deux billets d'un même voyage circulaire peuvent être chacun d'une classe de voiture différente, mais doivent former ensemble un circuit non interrompu.

Les billets sont valables pour les deux parcours réunis pendant **60 jours**, à compter de la date de leur délivrance indiquée par le timbre de la gare de départ. La durée de la validité expire à minuit, le 60e jour, et ne peut être prolongée ni pour cause de maladie ni pour tout autre motif.

Le voyageur peut suivre à son gré l'itinéraire dans l'*ordre inverse* de celui indiqué. — Toutefois, ce sens ne peut être modifié pendant le cours du voyage. Il n'est rien remboursé pour les parcours abandonnés.

Tout parcours non prévu dans l'itinéraire doit être payé à part sans aucune compensation pour les parcours abandonnés.

Les billets sont délivrés toute l'année et les demandes aux gares des réseaux de l'Est ou de P.-L.-M. situées sur l'itinéraire à parcourir doivent être faites au moins quarante-huit heures avant le jour du départ. A Paris, la délivrance de ces billets a lieu immédiatement à première demande.

Les billets donnent le droit de s'arrêter :

(*a*) **Sur les Chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée** à toutes les stations du parcours desservies par les trains, à la condition de faire apposer, à l'arrivée, dans une des cases disposées à cet effet, le timbre à date de la gare d'arrêt ;

(*b*) **Sur les Chemins de fer Suisses**, à toutes les stations du parcours desservies par les trains, sans formalités ;

(*c*) **En Italie**, à toutes les stations desservies par les trains, en faisant apposer au moment du départ, dans l'une des cases disposées à cet effet, le timbre de chaque gare d'arrêt.

Tout voyageur porteur d'un billet circulaire a droit au transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages sur les parcours français seulement.

NOTA. — Pour les prix, conditions et autres renseignements se rapportant aux billets circulaires ci-dessus, consulter le *Livret des Voyages circulaires que la Compagnie des Chemins de fer de l'Est* envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

Voyages Internationaux

à Prix réduits

à Itinéraires tracés par le Voyageur



La Compagnie des Chemins de fer de l'**Est** délivre toute l'année des Livrets internationaux à coupons combinables à prix réduits, de l'Union de Chemins de fer Européens, permettant aux voyageurs de composer à leur gré, un voyage circulaire ou d'aller et retour à l'étranger comportant des parcours sur les grands réseaux français, sur les chemins algériens P.-L.-M., **Ouest-Algérien**, Bône-Guelma et sur certaines lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, la Compagnie de Navigation mixte (Compagnie Touache), la Société générale de Transports maritimes à vapeur, ainsi que sur les Chemins de fer **Allemands, Austro-Hongrois, Belges, Bosniaques** et **Herzégoviniens, Bulgares, Danois, Finlandais, Italiens, Luxembourgeois, Néerlandais, Norwégiens, Roumains, Serbes, Suédois, Suisses** et **Turcs.**

Minimum de parcours : 600 kilom. — Pas de franchise de Bagages

Durée de validité :
- **45** jours jusqu'à 2.000 kilomètres inclus ;
- **60** jours de 2.001 à 3.000 kilomètres inclus ;
- **90** jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Dans aucun cas, la durée de validité des livrets ne pourra être prolongée, ni l'itinéraire modifié.

La réduction par rapport aux prix des billets simples atteint et dépasse 20 0/0.

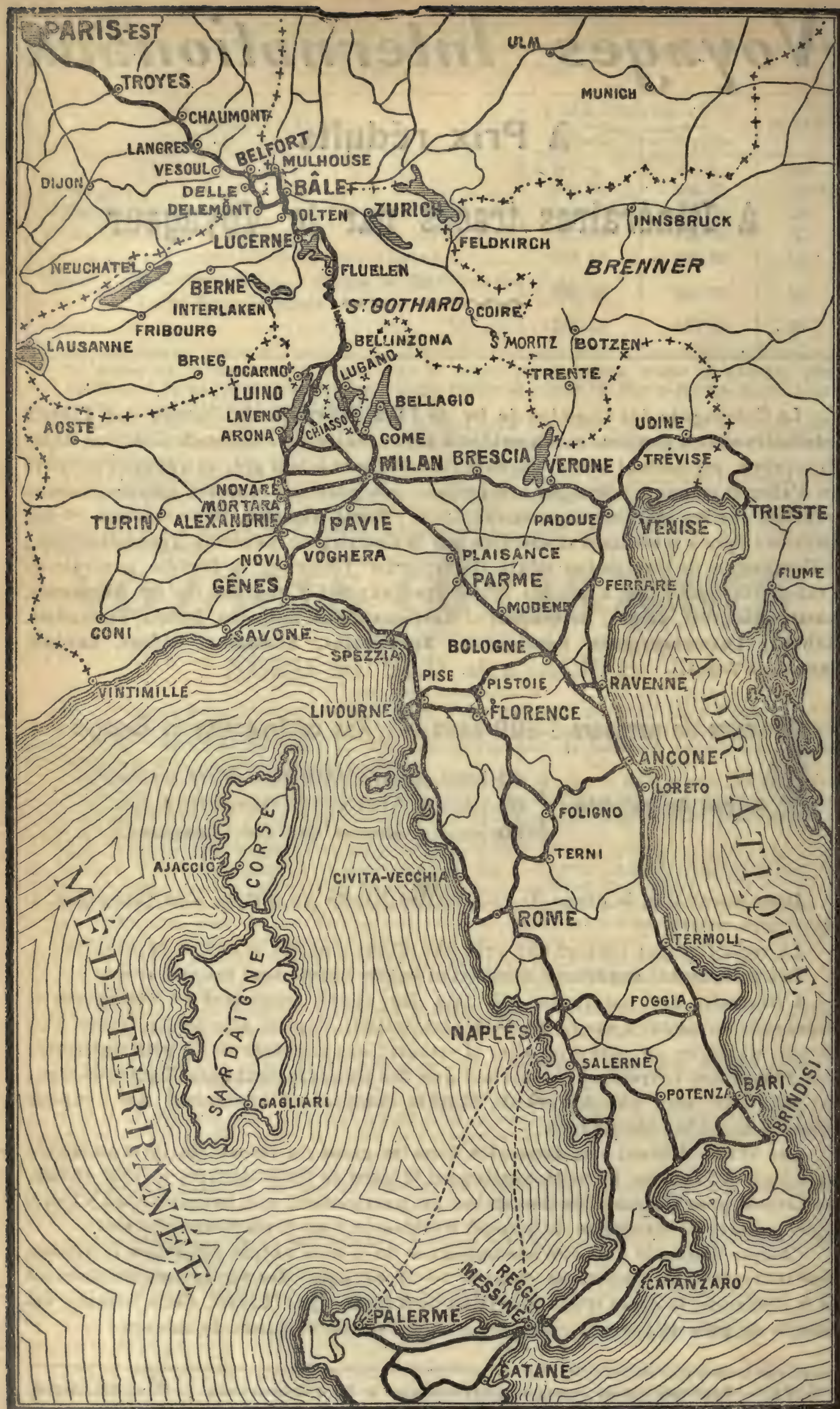
Les principales conditions d'émission de ces livrets sont les suivantes :

L'itinéraire doit emprunter à la fois des lignes françaises et étrangères et ramener le voyageur à son point de départ initial; il peut affecter la forme d'un voyage circulaire ou celle d'un aller et retour. Sous ces réserves, il peut également être délivré des Livrets ne comportant que des parcours étrangers. Toutefois, dans ce cas, il ne sera pas délivré de Livrets comprenant seulement des coupons afférents aux chemins italiens.

Les livrets doivent être demandés dans les gares du réseau de l'Est au moins trois jours à l'avance. Exceptionnellement la gare de Paris délivre, le jour même, les Livrets pour lesquels les demandes lui parviennent six heures avant l'heure réglementaire de fermeture du bureau d'émission fixée à six heures du soir.

Chaque demande doit être accompagnée de la liste exacte des villes à visiter, avec indication des itinéraires choisis. — Il est exigé des voyageurs, au moment de la demande, le dépôt d'une provision de 3 francs par Livret. Cette somme est déduite du prix du Livret lorsque le voyageur prend livraison de celui-ci.

NOTA. — Pour tous autres renseignements consulter le *Tarif international G. V. n° 205*, déposé dans les gares.



Imp. Eug. Marx, Paris. *Octobre 1904*

cueillir cette observation sans rougir... Mais je voulais vous demander... dites-moi donc... Qu'est-ce que vous pensez de Wart, le petit lieutenant que j'ai surpris au jeu? Je serais curieux de connaître votre opinion sur lui. Il y a si peu de temps que je suis au régiment!...

MARK. — Wart... *(il hésite)* est un gentil garçon.

LE COLONEL. — Tant mieux! Mais... au point de vue du service?

MARK. — Vous voulez dire par là, mon colonel?...

LE COLONEL, — Je veux dire : a-t-il des qualités de soldat? Cela m'étonnerait.

MARK. — Il n'a jamais servi dans mon escadron, mon colonel.

LE COLONEL. — Oui... mais parfois ça n'empêche pas de savoir. On entend parler l'un et l'autre. Soi-même on est frappé par certains détails... Savez-vous quelque chose?

MARK. — Rien de particulier.

LE COLONEL. — Eh bien! en général?

MARK. — Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait en lui l'étoffe d'un bon officier.

LE COLONEL. — Inutile de vous dire que je considère ce jugement comme un secret professionnel. Et je suis heureux de constater que nos opinions concordent sur la valeur de monsieur de Wart. La vie de cour a ceci de bon qu'elle enseigne à juger les hommes; et je n'ai plus besoin de les pratiquer longtemps pour deviner ce qu'il faut penser d'eux... C'est tout ce que je voulais savoir, mon cher Mark. Vous alliez souper, sans doute : je ne veux pas vous retenir. Mais, si vous rencontrez le commandant de Besser, dites-lui donc, je vous prie, qu'il ne s'en aille pas sans m'avoir vu : j'ai à lui parler.

MARK. — Il est ici, mon colonel. Je vais le prévenir.

LE COLONEL. — Je vous remercie.

MARK, *faisant le salut militaire.* — Mon colonel!...

LE COLONEL. — Au revoir, monsieur de Mark. *(Mark sort.)*

SCÈNE XI

LE COLONEL, BESSER.

BESSER, *la main à sa casquette.* — Mon colonel m'a fait appeler?

LE COLONEL, *les mains au dos.* — Oui... Baissez la main... Et, dites-moi d'abord, — je suis si nouveau ici que je ne sais pas encore par cœur l'origine de tous mes officiers, — comment êtes-vous entré dans le régiment?

BESSER. — Je sortais comme enseigne du corps des cadets.

LE COLONEL. — Et de quelle façon s'est déroulée votre carrière?

BESSER. — J'ai toujours été au régiment. Le seul commandement que j'aie eu, au dehors, ç'a été à l'École de cavalerie.

LE COLONEL. — Ainsi vous n'avez passé ni par l'École de guerre, ni par l'état-major?

BESSER. — Non, mon colonel. Notre ancien chef a voulu me proposer pour l'état-major; mais je lui ai demandé de me laisser au régiment. Je savais que je servirais mieux Sa Majesté ici qu'autour d'un tapis vert : car je ne suis dans mon élément qu'au service actif. Bien entendu, je n'ai pas négligé de m'instruire tout de même théoriquement, à fond; et je suis persuadé... que, même là-dessus, je peux tenir tête aux camarades. Mais, pour tout vous dire, ces offres qu'on m'avait faites de passer à l'état-major, c'était à une époque où il y avait des bruits de guerre. Et vous comprenez que je tenais à rester à mon poste. Un régiment de frontière, c'est une chance. Et je la connais comme ma poche, la frontière. Il m'a semblé qu'ici je pouvais rendre beaucoup plus de services...

LE COLONEL. — Je me suis laissé dire que vous l'avez même traversée, la frontière, en civil, à bicyclette.

BESSER. — Deux fois, mon colonel : pour reconnaître des points utiles aux envois de patrouilles.

LE COLONEL. — L'intention est très louable. Vous n'ignorez pas cependant qu'il est interdit de traverser la frontière sans permission!... et que c'est dangereux.

BESSER. — L'amour du métier, mon colonel!... Et je dois ajouter que mon chef d'alors m'avait autorisé, en secret.

LE COLONEL. — Ah! très bien... C'est d'ailleurs à ces petites excursions que vous devez votre succès de ce matin. Je vous félicite encore sur la chance que vous avez eue. *(Besser s'incline légèrement.)* Mais qui donc vous avait informé des positions occupées par les deux batteries?

BESSER. — Le lieutenant de Wart.

LE COLONEL. — Wart? Tiens! le singulier hasard! Il est vrai qu'à force de picorer, même une poule aveugle finit par trouver du grain... Mais, à propos de Wart!... nous en venons précisément au sujet dont je voulais vous entretenir... Je vous avais demandé hier un rapport détaillé sur le lieutenant de Wart. Comme vous le savez, il a joué. Et je ne vous ai pas caché que mon intention était d'aboutir à son exclusion de l'armée. Je vous ai dit aussi que j'avais besoin de vous pour en arriver là, puisque ce jeune lieutenant n'a pas encore de dossier de service, et que personnellement je ne le connais pas assez pour y suppléer. Tout cela était bien net. Aussi... ai-je été extrêmement surpris tout à l'heure, en recevant votre rapport, de

voir que c'est pourtant un panégyrique de ce garçon-là que vous avez fait.

BESSER, *modestement*. — Mon colonel, tout ce que j'ai écrit de lui, j'en réponds.

LE COLONEL. — Alors, avant tout, une question préjudicielle : croyez-vous possible qu'un joueur puisse faire un bon officier ?

BESSER. — Pour vous dire franchement mon opinion, mon colonel..., oui.

LE COLONEL. — J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille réponse. Et cela me fait de la peine de vous entendre parler ainsi..., beaucoup de peine !

BESSER. — Mon colonel..., je ne veux pas défendre le jeu. Moi, je n'ai jamais touché une carte. Mais j'ai vu tant d'officiers qui étaient d'excellents soldats, et qui jouaient !... J'ai même remarqué que souvent ces joueurs-là étaient les plus hardis cavaliers... Je n'en suis pas moins d'avis comme vous, mon colonel, qu'il faut parer au mal. Mais tuer le malade, ce n'est pas le guérir.

LE COLONEL. — Sur cette question du jeu, je pense autrement que vous, mon cher monsieur de Besser, et je veux espérer qu'avec le temps vous vous rangerez à mon avis... J'ai fait à la cour une grande partie de ma carrière, et là j'ai appris à juger le monde de très haut, d'un point de vue très général... Soit dit sans offenser votre amour-propre, vous pourriez vous soumettre à mon jugement pour ces choses-là... Et pour en revenir à notre sujet, je ne change pas d'avis : monsieur de Wart doit quitter l'armée. Je vous demande donc de vouloir bien m'établir sur sa valeur professionnelle un rapport... mieux fait que le projet que vous m'avez soumis.

BESSER. — Mon colonel..., je suis profondément peiné de me voir dans l'obligation de vous contredire ; mais il m'est impossible d'établir un rapport différent sans parler contre ma conscience... Wart est un cavalier exceptionnel, un officier dévoué et intelligent, et un excellent camarade. Il a donc, à mon point de vue, toutes les qualités qui peuvent faire un bon serviteur de l'armée... Et ce n'est pas par vice qu'il s'est laissé aller à jouer ; sûrement non ! Mais que voulez-vous ! ces jeunes officiers, en garnison dans une petite ville, avec un service extrêmement chargé... ils ont besoin de se secouer un peu, de se distraire. Ils n'ont même pas ici de théâtre. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils recourent à des moyens blâmables...

LE COLONEL. — Nous autres, anciens, nous avons servi, et bien servi, sans avoir besoin de ce genre de distractions... Et enfin, mon cher commandant, c'est très bien, ce que vous me dites de monsieur de Wart ; mais vous oubliez que monsieur de Wart n'est qu'une unité dans notre corps d'officiers. Vous ne vous êtes pas demandé quelle in-

fluence un homme comme celui-là peut avoir sur ses camarades. Un seul joueur comme lui peut suffire à me gâter tout mon régiment.

BESSER, *après un léger sursaut.* — Vous pouvez être tranquille, mon colonel. Wart est trop jeune pour avoir une telle influence. D'ailleurs je lui ai lavé la tête aujourd'hui; et je peux vous répondre qu'il ne jouera plus.

LE COLONEL, *après un léger mouvement d'agacement.* — Nous sommes là, à causer à tort et travers, et nous ne finissons pas... Dans mon esprit, l'exclusion de Wart est une chose décidée. Il ne s'agit pas de discuter, mais simplement de corriger votre rapport... dans le sens que je vous indique.

BESSER. — Mon colonel..., il m'est impossible d'y rien changer.

LE COLONEL. — Me voici donc obligé de conclure... que vous avez ainsi parlé de monsieur de Wart en termes favorables, dans l'unique dessein d'empêcher que s'accomplisse ma volonté.

BESSER, *surexcité.* — Mon colonel!

LE COLONEL. — Je me suis renseigné par ailleurs sur cet officier; et ce qu'on m'a dit de lui ne concorde nullement avec ce que vous dites, vous.

BESSER. — Mon colonel..., puis-je vous demander le nom de la personne qui vous a dit de Wart le contraire de ce que je vous dis?

LE COLONEL. — Pour quoi faire?

BESSER. — Pour lui en demander raison.

LE COLONEL. — Non, commandant, je refuse. J'attends de vous demain un autre rapport. C'est tout. Bonsoir, commandant.

BESSER, *se dominant.* — Il m'est impossible de faire un nouveau rapport. Et je vous prie instamment, mon colonel, je vous prie respectueusement, de me faire savoir le nom de l'homme qui m'a ainsi accusé d'altérer la vérité.

LE COLONEL. — Vous devriez comprendre que cette communication m'a été faite sous le sceau du secret professionnel, et qu'ainsi donc je ne puis vous répondre.

BESSER, *faisant toujours effort pour se contenir.* — Pardonnez-moi, mon colonel, mais il me faut alors vous demander, le plus discrètement possible... mais je ne peux pas plus discrètement: vous-même, vous mettez en doute... ma véracité, ma bonne foi?

LE COLONEL. — Que voilà donc, monsieur de Besser, une question inopportune!

BESSER. — A laquelle... je suis forcé de vous demander une réponse catégorique. Aussi pardonnez-moi si je la répète, cette question : Vous mettez en doute... ma véracité?

LE COLONEL. — Eh bien! oui, que voulez-vous! puisqu'il vous

faut une réponse catégorique. *(D'un ton très décidé.)* J'ai remarqué depuis le premier jour votre goût fâcheux pour l'opposition, et j'ai la conviction absolue que c'est cette malheureuse tendance de votre esprit qui vous a conduit à prendre contre moi parti pour le lieutenant de Wart, et contrairement à ce que vous savez de lui. *(Besser va pour répondre, mais il se contient, profondément ému.)* J'attends donc pour demain un nouveau rapport.

BESSER, *ayant peine à se contenir.* — Mon colonel... *(Il s'arrête. On entend dans la cour une sonnerie.)*

LE COLONEL. — Le couvre-feu!... La prière... *(Tous deux retirent leur casquette, la tiennent devant leur poitrine et inclinent la tête.)*

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

RASTER, BOSEN et, un instant, SCHUSTER.

Bosen est étendu et fume. Le planton Schuster apporte le registre des ordres du jour. Bosen signe sans lire.

RASTER. — Vous ne lisez pas?...

BOSEN. — Vous me direz ce qu'il y a. *(Au planton.)* Un verre de Pilsen.

SCHUSTER. — Bien, mon lieutenant.

RASTER, *après avoir lu et signé.* — A onze heures, l'affaire du lieutenant de Wart. *(Schuster sort.)*

BOSEN. — Vrai?

RASTER. — C'est au rapport : « Pour onze heures, le lieutenant de Wart au bureau du colonel. »

BOSEN. — Alors, c'est décidé maintenant : il est onze heures et quart... Je lui souhaite bonne chance, à ce pauvre Wart, quoique j'aie de mauvais pressentiments!...

RASTER. — « Bonne chance... » Tout dépend de Besser. S'il a cédé..., Wart est fichu.

BOSEN. — Il n'a rien dit, Wart? Il ne sait rien?

RASTER. — Il ne sait que ce que lui a dit Besser hier soir. *(Schuster apporte la bière et s'en va.)*

BOSEN. — Il paraît que Besser veut porter plainte contre le colo-

nel. Il ne sait quoi inventer pour se suicider. Car, je vous le dis, c'est un suicide. Vous verrez que c'est lui qui devra quitter l'armée.

RASTER. — Où irait-on si, par amour de la paix, comme vous aimez à le dire, il fallait courber la tête sous des accusations aussi monstrueuses?

BOSEN. — Vous connaissez ma recette : penser tout ce que l'on veut, — et se taire.

RASTER, *s'excitant.* — Oui; et je vous ai déjà dit ce que j'en pense. J'ajouterai que si quelqu'un doit sauter, dans cette affaire-là, c'est le colonel.

BOSEN. — Vous croyez ça? Il ne lui arrivera rien. Et c'est notre brave commandant qui paiera les pots cassés, même si on lui donne raison, et si le colonel lui fait des excuses. Tôt ou tard, il le paiera, *(Entre Wart, suivi de Krone.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, WART, KRONE et, un instant, SCHUSTER.

WART *(Il entre en courant. Il embrasse Bosen et Raster).* — Ah! mon vieux Bosen! mon petit Raster!... *(Il se précipite à la porte de droite.)* Planton! une bouteille de Pommery, et un, deux, trois, quatre verres! *(Il referme la porte.)*

BOSEN. — Il n'y a pas besoin de lui demander...

WART. — Oui, je reste! Il faut fêter ça... Je n'y croyais plus... Quel moment, mes enfants! J'avais le cœur dans les talons... Si je tenais Besser, je l'embrasserais, ma parole. Quel brave homme!

RASTER. — Eh bien! racontez.

BOSEN, *se lissant les cheveux.* — Il m'a tout défrisé.

WART. — Je reste! je reste! J'en suis quitte avec trois jours d'arrêts... *(Il imite le colonel.)* « Je veux bien, cette fois encore, faire preuve de longanimité, et ne plus parler de votre exclusion. Mais tenez-vous sur vos gardes. La prochaine fois, je serais sans pitié. » Ah! ah! j'en ai ri... en dedans!... Car je sais bien que c'est à Besser que je dois de rester.

RASTER. — Ça fait plaisir de voir votre joie.

WART. — Figurez-vous qu'en passant devant l'écurie je viens de voir mes deux chevaux : je suis entré, et je les ai embrassés... Et je ne touche plus une carte, je me le suis juré... Enfin, pour fêter l'événement, j'offre au mess un beau portrait de Blücher que j'avais. Je l'ai déjà envoyé chercher. *(A Schuster qui apporte le vin et les verres.)* Regardez donc s'il est là, et apportez-le.

SCHUSTER. — Oui, mon lieutenant. *(Il sort.)*

BOSEN. — Allons, toutes nos félicitations. Et à votre santé! *(Ils trinquent.)*

WART. — Merci. Je ne souhaite pas à mon plus mortel ennemi les émotions que je viens d'avoir. Je n'osais plus regarder un soldat. Je me sens renaître, vrai! *(A Schuster qui apporte le tableau.)* Ici! *(A ses camarades.)* Je fais bien les choses, n'est-ce pas? Il est superbe, ce vieux Blücher!

BOSEN. — Vous avez un faible pour lui. C'était un joueur effréné, lui aussi.

WART. — Tiens! comme ça se trouve! Non, mais ce bonhomme-là à cheval, avec ses cheveux blancs, m'a toujours paru le patronné de tous les cavaliers. Il semble crier : « En avant!... » Oui, vieux père, sois tranquille, on te suivra.

RASTER. — En attendant, il faut l'accrocher.

WART. — Où faut-il le mettre?

KRONE. — Au-dessus de la porte du billard.

WART. — Si vous alliez chercher un marteau et des clous?

KRONE. — Moi?

WART. — Vous vous y entendez si bien!

KRONE. — Vil flatteur! *(Il sort pour un instant.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, MARK, et, un instant, SCHUSTER et KŒHLER.

MARK. — Je vous félicite, Wart. Ça me fait bien plaisir pour vous.

WART. — Merci.

MARK. — Vous n'aviez encore rien écrit de l'incident à votre père?

WART. — Non, mon commandant.

MARK. — Tant mieux! Il n'aura pas eu à se faire de soucis pour rien. *(Krone apporte un marteau et des clous, et accroche le tableau. — Schuster a apporté un sandwich à Bosen. Mark se tourne vers lui.)* Eh bien! mon sabre?... Je vous ai dit que je suis pressé.

SCHUSTER. — Le commandant ne m'avait rien demandé.

MARK. — C'est ça!... mentez, maintenant!...

SCHUSTER. — Peut-être... à l'autre planton.

MARK. — Il y a un autre homme, ici?

SCHUSTER. — Oui, mon commandant. *(Il sort.)*

MARK. — Que le diable les reconnaisse! Ils ont tous l'air plus bête l'un que l'autre.

RASTER. — Celui-ci est de votre escadron, mon commandant.

MARK. — Vous figurez-vous donc que je connaisse tous les hommes de mon escadron? J'aurais trop à faire. *(Kœhler apporte le sabre de Mark.)* Allons, c'est vrai, je me suis trompé. *Errare humanum est! (Kœhler est sorti; Mark sort aussi. Entre Besser.)*

SCÈNE IV

BOSEN, RASTER, WART, KRONE, BESSER.

TOUS. — Vive le commandant!

BESSER. — C'est bon, c'est bon!... Vous savez que je n'aime pas ça... Et puis, vraiment, je ne suis pas d'humeur...

WART, *lui donnant la main.* — Merci, du fond du cœur, mon commandant.

BESSER. — Enfantillages, je vous dis!... Ce n'est pas moi qui suis cause que vous êtes un bon soldat.

WART. — Mon commandant..., il faut que je vous embrasse. *(Il l'embrasse.)*

BESSER. — Voyons, Wart, vous êtes fou!

WART. — Non, mon commandant, je suis heureux, je suis vraiment heureux. Et c'est à vous que je dois tout... Planton! encore un verre... *(Schuste rapporte un verre.)* Messieurs, nous vidons nos verres... au protecteur de l'innocence! *(Tous rient. Wart s'arrête, un peu sot.)*

BOSEN. — A la santé du commandant de Besser.

TOUS. — Et vive le commandant!

SCÈNE V

LES MÊMES, GLOCKE.

GLOCKE. — Bonjour, messieurs. *(A Wart.)* Je vous félicite, Wart. *(Il lui donne la main.)*

WART. — Merci, mon commandant.

GLOCKE, *à mi-voix, à Besser.* — Je vous cherchais. J'ai à vous parler.

BESSER. — Tout à votre disposition.

GLOCKE, *aux lieutenants.* — Messieurs, je regrette beaucoup, mais... je vous serais obligé de nous laisser quelques minutes dans notre coin, Monsieur de Besser et moi. Ici *(indiquant la porte de la salle à manger)*, on met le couvert; le billard est occupé... Et je ne peux pas sortir avec Monsieur de Besser : le colonel m'a donné rendez-vous ici. *(En souriant, à Besser.)* Le meilleur moyen de les faire partir!...

KRONE. — Si le colonel vient, alors...

BOSEN. — Et la bouteille est vide. Il n'y a donc plus aucune raison morale pour que nous restions ici. *(Les quatre lieutenants sont sortis par le fond.)*

RASTER, *à Wart.* — Un temps de galop, avant le déjeuner ?

WART. — J'en suis !... et je saute tous les fossés, si larges qu'ils soient ! *(Geste du jockey qui saute.)*

RASTER. — Ça va ! *(Ils sortent tous les quatre.)*

SCÈNE VI

GLOCKE, BESSER.

GLOCKE. — Nous voilà seuls. Et ça presse : le colonel va arriver.

BESSER. — Vous l'avez vu ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Retire-t-il ses paroles ? Car je me plaindrais... S'il le faut, j'irai jusqu'à l'empereur. On ne peut tolérer d'être traité ainsi. Si ça continuait, il finirait par me prendre pour son valet de chambre, pour son bouffon. Je suis un officier.

GLOCKE, *allumant un cigare.* — Mon cher Besser, avant tout, calmez-vous donc... Le calme est la première des vertus... Voulez-vous un cigare ? C'est excellent contre les nerfs.

BESSER. — Non, merci. Je vais tâcher de me dominer. Excusez-moi. *(Il lui serre la main, douloureusement.)*

GLOCKE. — A la bonne heure ! le ton devient déjà plus parlementaire... *(Il s'assied.)* Asseyons-nous, Besser. Je ne vois pas pourquoi nous restons debout. *(Besser s'assied. Glocke fume.)* Et commençons... Je suis donc allé chez le colonel de votre part. Il m'a écouté attentive ment ; mais, au moment où il allait me répondre, on est venu l'avertir que le général le demandait. Il m'a dit alors que je le retrouverais ici. C'est tout ce que j'ai à vous apprendre. Vous voyez que vous ne pouvez pas encore savoir si votre colère est justifiée.

BESSER. — Mon cher Glocke, le colonel m'a nettement accusé de mensonge...

GLOCKE. — Eh bien, non, ce n'est pas si net que vous vous le figurez ! Il s'imagine que vous lui faites de l'opposition, et ça l'a un peu monté contre vous... Qu'est-ce qu'il a dit au juste ?...

BESSER, *l'interrompant.* — Il a dit...

GLOCKE, *vivement.* — Non, laissez-moi finir... Peu importe ce qu'il a pu dire, vous savez bien que dans notre jargon militaire nous avons tous l'habitude d'amplifier les choses démesurément... En somme, le colonel ne demandait qu'une chose : que vous changiez le ton de votre rapport. Pourquoi diable allez-vous vous attirer des ennuis pour ce petit lieutenant ? Il est bien gentil, parbleu ; mais s'il est assez bête pour se faire pincer par le colonel, c'est son affaire !

BESSER. — Vous n'allez pas supposer que j'aurais laissé ce pauvre garçon se noyer quand je pouvais le tirer de là !... C'eût été agir contre ma conscience, donc contre mon devoir. Puisque je vous dis qu'il est bon soldat !... Et, sacrebleu ! ça ne pousse pas comme la mauvaise herbe, les bons soldats. Vous le savez aussi bien que moi... Quand on a de bons éléments, il faut les garder... D'ailleurs, je considère comme un des devoirs les plus nobles d'un supérieur de répondre pour ses subordonnés. Ce n'est pas par esprit d'opposition que j'ai agi, c'est par conviction.

GLOCKE, *agacé.* — Enfin, c'est bon !... C'est possible...

BESSER. — Possible ?

GLOCKE. — Oui, je vous crois... Mais, en résumé, qu'est-ce que vous attendez du colonel ?

BESSER. — Qu'il s'excuse, en votre présence, de m'avoir offensé. Ou je vais plus loin.

GLOCKE. — Hum !

BESSER. — Je ne parle plus de la seconde partie de ma requête, puisque là j'ai déjà eu satisfaction, et qu'il a renoncé à me demander un nouveau rapport. Il ne l'a fait que contraint par mon attitude...

GLOCKE. — Mais enfin il l'a fait, et sans vous importuner une seconde fois... Alors, Besser, voyons, est-ce qu'il ne serait pas plus raisonnable, et plus avantageux pour vous, de vous contenter de ce résultat ?

BESSER. — Me contenter ?...

GLOCKE, *vivement.* — Je vous parle en ami. Je n'ai aucun intérêt à vous conseiller une chose plutôt que l'autre. Je vous l'affirme. Et d'ailleurs vous le savez bien... Allons, consentez à ce que j'aille trouver le colonel, lui dire que vous retirez votre plainte ?

BESSER. — Non. Je ne peux pas.

GLOCKE. — Avez-vous assez réfléchi à tout ce que peut chez nous un colonel, et à quel point nous sommes dans sa main ? Tout notre avenir dépend de lui ; et même si vous obtenez satisfaction, vous devrez cependant finir par faire le petit garçon.

BESSER. — Pourquoi ? Je fais mon devoir, complètement. Personne ne peut me nuire. Personne. Et puis, tant pis !

GLOCKE. — Vous l'avez déjà dit. *(Un silence.)* Vous rappelez-vous qu'un jour, il y a peut-être trois mois, ici même, nous discutions ensemble des relations des supérieurs avec les inférieurs ? Et vous m'avez dit — je m'en souviens comme si c'était d'hier : — « Avant tout, le bien de l'armée. On doit tout lui sacrifier... » Est-ce que ce ne serait pas le cas aujourd'hui d'appliquer ce principe-là ?

BESSER. — Pas du tout ! Il y a, au contraire, ici, une affaire à tirer au clair, dans l'intérêt même de la discipline. La discipline, au

grand sens du mot. Et cette discipline-là ne consiste pas seulement en ceci que l'inférieur obéisse aveuglément à son supérieur : elle exige que le supérieur soit juste et impartial envers son subordonné, et qu'il respecte ceux qui travaillent sous ses ordres à la même œuvre que lui. M. le colonel de Rusch l'ignorait ? Il l'apprendra, cette fois.

GLOCKE. — Si vous prenez la chose de ce côté-là, s'il y a là pour vous une question de principe, je n'ai évidemment plus rien à vous dire.

SCHUSTER, *ouvrant la porte et annonçant.* — Le colonel !

GLOCKE, *vivement, à Besser.* — Je vous en prie, Besser, entrez là, jusqu'à ce je vous appelle. *(Il l'a conduit à la porte du billard.)*

BESSER. — Volontiers. *(Il sort. Glocke, seul, tire un petit livre bleu qui était dans sa poche, de façon que ce petit livre soit visible. Il va ensuite pour sortir au devant du colonel, mais celui-ci arrive. Schuster referme sur lui la porte).*

SCÈNE VII

GLOCKE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.* — J'ai entendu dire, mon cher monsieur de Glocke, que vous avez l'intention de demander un congé. Madame de Glocke n'est pas malade ?

GLOCKE. — Non, mon colonel. Merci. C'est pour un simple voyage d'agrément. Ma femme ne connaît pas encore la Suisse, et j'aurais l'intention de l'y mener.

LE COLONEL. — Peut-être vous faudra-t-il retarder ce voyage.

GLOCKE. — Pourquoi donc, mon colonel ? Est-ce qu'on reparlerait de la guerre ?

LE COLONEL. — Précisément !

GLOCKE. — Vous y croyez ?

LE COLONEL. — Oui, je viens de recevoir des ordres secrets, très circonstanciés, très significatifs.

GLOCKE. — La guerre ! enfin !... Si ça pouvait être vrai !

LE COLONEL. — Je ne vous demande pas le silence. Je sais que les journaux vont en parler tout à l'heure. On commence à préparer le public. *(Apercevant tout à coup le petit livre bleu qui sort de la poche de Glocke.)* Tiens ! vous avez mon petit traité du service en campagne.

GLOCKE, *renfonçant le livre.* — Mon colonel !...

LE COLONEL. — Pas de fausse honte, mon cher Glocke ! Vous

ne faites là que votre devoir. Tout le monde ne le fait pas... Je suis sûr que monsieur de Besser se garde bien d'appliquer mes idées dans la conduite de son escadron. *(Un silence.)*

GLOCKE, *après avoir toussoté avec quelque embarras.* — Vous m'aviez convoqué, mon colonel, pour la plainte de monsieur de Besser.

LE COLONEL, *fronçant les sourcils.* — Oui, c'est vrai... Monsieur le commandant de Besser s'est bien rendu compte de ce à quoi il s'expose dans le cas où sa plainte serait reconnue injustifiée?

GLOCKE. — Je le suppose, mon colonel.

LE COLONEL. — Enfin, qu'est-ce qu'il désire au juste ?

GLOCKE, *de plus en plus embarrassé.* — Il déclare que... vous lui avez reproché d'avoir fait sciemment un rapport... contraire à la vérité... Et il voudrait que... devant moi... vous lui en... fissiez des excuses. *(Il respire, soulagé.)*

LE COLONEL. — Ah !... Ou alors il portera plainte ?

GLOCKE. — Oui, mon colonel. *(Un silence.)*

LE COLONEL. — Je me demande si, étant donné mon grade, je dois consentir, ou laisser la plainte suivre son cours. J'ai des raisons de penser — je puis même dire que je suis sûr — que le général lui donnera tort... Monsieur de Besser est d'une susceptibilité exagérée. Il pèse au milligramme des paroles prononcées dans une conversation un peu vive... Qui donc est assez sûr de soi pour ne jamais dépasser la mesure ? On dit parfois un mot de trop, évidemment. Mais quand on a comme moi mille responsabilités, est-ce qu'on a le temps aussi de mesurer toutes ses paroles ?... D'ailleurs, j'ai beau réfléchir, je ne puis pas me rappeler que j'aie ainsi directement accusé monsieur de Besser de mensonge... Enfin, j'ai cessé de lui réclamer un nouveau rapport sur le lieutenant de Wart, ayant renoncé — pour d'autres motifs — à faire sortir celui-ci de l'armée... Si monsieur de Besser n'était pas si susceptible, il sentirait davantage que je suis son supérieur, et il pourrait largement se contenter de ceci : que j'aie renoncé spontanément à exiger un nouveau rapport... Il ne s'en contente pas ? *(Glocke reste immobile.)* Faire des excuses à un officier de mon régiment, il me semble que c'est rabaisser ma dignité, vraiment ! Ce n'est pas votre avis ?

GLOCKE, *toujours embarrassé.* — Il m'est difficile de répondre à cette question, mon colonel. Tout ce que je dois vous dire, c'est que monsieur de Besser est absolument convaincu d'avoir été directement accusé de... farder la vérité.

LE COLONEL. — « Farder la vérité !... » J'avais cent raisons de le croire... Mais que diable ! tout de même, je n'ai pas voulu offenser Monsieur de Besser, quoique.... Enfin ! je suis d'avis que le linge sale doit se laver en famille. Porter l'incident en haut lieu, cela ne pour-

rait que nuire... à monsieur de Besser lui-même, et à tout le corps d'officiers... Donc, dans l'intérêt général, j'aime mieux faire un sacrifice... Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

GLOCKE. — Certainement, mon colonel.

LE COLONEL. — Eh bien, où est-il, monsieur de Besser?

GLOCKE. — Ici, mon colonel.

LE COLONEL. — Une fois de plus nous allons prouver la justesse du vieux principe : que c'est le plus raisonnable qui cède. Tout homme d'esprit large doit savoir se placer au-dessus de ces petites misères... Si vous voulez prier monsieur de Besser de venir?...

GLOCKE. — Oui, mon colonel. *(Il ouvre, et appelle.)* Besser, voulez-vous venir? *(Besser entre, et s'incline.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BESSER et, à la fin, SCHUSTER.

LE COLONEL. — Commandant de Besser, le commandant de Glocke m'a informé que vous aviez l'intention de porter plainte contre moi, vous étant senti blessé dans votre honneur par une parole que j'aurais dite. Conformément au règlement, avant de porter plainte vous avez essayé d'une médiation... Mon cher commandant, il m'est extrêmement agréable de voir très aiguisé le sentiment de l'honneur chez mes officiers. Et je vous en féliciterais, s'il ne fallait pas craindre de voir ce sentiment dégénérer en susceptibilité. Je n'ai donc qu'à vous répéter ce que je viens de dire au commandant de Glocke : qu'il peut très bien arriver — à quelqu'un qui a mille soucis en tête — de ne pas peser exactement tout ce qu'il dit. C'est mon cas. Et maintenant je pourrais tranquillement laisser aller votre plainte : je sais que l'on me donnerait raison. Mais, comme je viens encore de le dire à monsieur de Glocke, j'estime qu'il faut laver son linge sale en famille. Donc, dans l'intérêt général, et aussi, en fin de compte, dans votre intérêt à vous, je... je m'excuse des paroles que j'ai prononcées. Seulement, il m'est impossible de ne pas ajouter que je ne suis pas certain que vous sachiez bien juger vos subordonnés.

BESSER, *ému, mais se contenant.* — Ainsi, mon colonel, vous persistez à croire que je suis dans mon tort pour ce qui est de monsieur de Wart?

LE COLONEL. — Mais oui, mon cher commandant. Toutefois, par amour de la paix, je suis tout prêt à vous tendre la main... Par amour de la paix!

BESSER, *d'une voix étranglée.* — Alors..., mon colonel..., j'aurais tort maintenant... d'accepter cet arrangement. Et il me faut continuer à vous demander... de remettre à qui de droit... le soin de décider sur notre différend.

LE COLONEL, *très frappé.* — Hum! *(Un silence.)* Comme vous voudrez, commandant. *(Schuster entre et fait le salut militaire.)* Qu'est-ce que c'est?

SCHUSTER. — De nouvelles dépêches, mon colonel!

LE COLONEL. — Donnez. *(Schuster donne les dépêches. Le colonel lui fait signe de se retirer. — A Glocke.)* Je vais les lire au bureau du mess. *(Il salue les deux commandants, qui lui rendent son salut; et il sort.)*

SCÈNE IX

GLOCKE, BESSER.

BESSER. — Eh bien, qu'est-ce que vous en dites?

GLOCKE. — Si vous voulez que je vous dise franchement mon avis, vous n'auriez pas dû faire ce que vous venez de faire. Tout ce que vous voudrez, excepté ça!

BESSER, *surexcité.* — Pourquoi pas? Suis-je donc un chien? Est-ce faire des excuses que de les annihiler tout de suite après, sans même reprendre haleine? Non, c'est se moquer du monde, c'est mépriser ses subordonnés. Voilà ce que c'est.

GLOCKE. — Pensez à ce que je vous dis, Besser : vous risquez là votre épaulette.

BESSER. —Au moins j'aurai sombré pour avoir fait mon devoir... *(On entend dans le couloir des éclats de voix.)* Qu'est-ce que c'est que ce bruit?

GLOCKE, *l'entraînant à droite.* — Ce n'est pas le moment de voir nos camarades... Je vous en prie, venez avec moi. Venez avec moi...

BESSER. — J'ai fait mon devoir. *(Ils sortent à droite.)*

SCÈNE X

RASTER, BOSEN; puis WART et KRONE; puis MARK.

RASTER, *brandissant un journal avec allégresse.* — La guerre! c'est la guerre!... inévitable!... Voyons, Bosen, ça ne vous transporte pas?

BOSEN. — Eh bien, quoi? la guerre! je suis prêt. Je n'ai pas de testament à faire. Personne ne se battra pour hériter de ma brosse à dents. L'ennemi peut foncer. Je suis solide au poste. Je l'attends. *(Il bâille.)*

RASTER. — Ce qu'il y a d'enrageant, c'est que ce soit juste au

moment où nous avons un colonel qui ne sait même pas ce qu'il veut, un indécis... Et quand on pense que nous sommes à la frontière, et qu'il a un service d'avant-garde! qu'il doit organiser patrouilles sur patrouilles!... Connaît-il seulement les quatre points cardinaux?

BOSEN. — Il connaît au moins tous les soleils levants!

RASTER. — Mais c'est très grave, cher ami. Je vous ai expliqué tout à l'heure...

BOSEN. — Oui, vous m'avez étonné par votre instruction.

RASTER. — Hé! je ne lis pas que des romans, comme vous le prétendez... Ah! si c'était Besser qui fût notre colonel!... En voilà un sous les ordres de qui on marcherait avec confiance!

WART, *entrant, suivi de Krone.* — Hourra! hourra! c'est la guerre!... *(A la porte de la salle à manger.)* Planton! une bouteille de Pommery! Deux bouteilles de Pommery! *(Il referme la porte.)* Ah! enfin! ça y est! *(Entre Mark, qui va vivement prendre un journal.)*

RASTER, *à Wart.* — Toutes vos joies se manifestent par des commandes de Pommery... Mais, vous savez, le colonel s'est fait présenter la note que vous avez au restaurant du mess. Il paraît qu'elle se monte à cinq cent thalers.

WART. — Qu'il m'étrille, s'il veut!... Si seulement il était meilleur soldat!... Tous les épiciers savent faire une addition.

MARK. — Monsieur de Wart, vous ne remarquez pas que je suis là. Prononcer de telles paroles devant moi, sur votre chef..., c'est au plus haut point manquer de tact. *(Wart s'incline pour s'excuser. Rentrent Besser et Glocke.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, BESSER, GLOCKE.

RASTER, *allant au devant de Besser.* — Vous savez, commandant?

BESSER, *avec allégresse.* — Oui, mes enfants, la guerre!

GLOCKE, *à Besser.* — Alors, c'est convenu, ça efface tout?

BESSER. — C'est convenu. Je ne pense plus qu'à la guerre... Enfin! trouver l'ennemi!... La vraie guerre!... Ah! on va s'en donner, leur montrer ce qu'on peut faire. On va respirer. *(Aux lieutenants.)* Vous autres, jeunes gens, vous n'avez pas, comme moi, vingt-cinq ans de service sur les épaules; vingt-cinq ans d'exercices, rien que d'exercices, de parades... Enfin! on va travailler, pour l'empereur, pour la patrie!

MARK. — Je vous envie, Besser, pour votre belle ardeur et la fraîcheur de votre enthousiasme.

BESSER. — Mais vous êtes plus jeune que moi ! Et ça ne vous emballe pas aussi de connaître enfin vraiment l'ivresse, la belle ivresse du danger ?

MARK. — Si on me donne le dépôt, je ne partirai pas.

BESSER, *avec compassion.* — Ah ! c'est vrai, mon pauvre ami ! Je vous plains.

MARK. — D'ailleurs, si le danger a son charme, que j'apprécie, il y a dans la guerre, cependant, une grossièreté que je n'aime pas. *(Besser rit. Glocke cause avec Marck.)*

RASTER, *à mi-voix, à Besser.* — Ah ! commandant, si on vous avait à la tête du régiment !...

KRONE et WART. — Oh ! oui, commandant !

BESSER, *gaiement.* — Je suis déjà bien content d'avoir mon escadron.

WART. — Allons-nous en sabrer !... Hourra !

WART, RASTER et KRONE. — Hourra !... hourra !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, *rentrant.* — On est gai, messieurs. *(Mouvement des lieutenants, qui restent un peu interloqués.)* Tant mieux ! Je regrette seulement de vous interrompre. J'allais faire appeler messieurs les commandants... que je vois ici, et avec qui j'ai à conférer... *(Aux lieutenants.)* Mais vous devez avoir faim, messieurs. Déjeunez de bon appétit. Qui sait combien de bons déjeuners vous ferez encore ! *(Les lieutenants s'inclinent et passent dans la salle à manger.)*

SCÈNE XIII

LE COLONEL, MARK, BESSER, GLOCKE.

LE COLONEL. — C'est une fatalité, messieurs, que deux de mes commandants manquent à l'appel en un instant si grave. Mais enfin j'espère que le commandant de Bruckmann pourra demain reprendre son service. Quant à monsieur de Fuchs, malheureusement... *(Il s'arrête.)* Je commence, messieurs. *(Mouvement des commandants. Le colonel quitte le ton de la conversation.)* La guerre paraît inévitable. Je n'ai cependant pas besoin de vous donner d'ordres particuliers, ou, tout au moins, de vous les donner dès à présent. Tout a été prévu, et tout viendra en son temps. Je me contenterai d'attirer votre attention

sur tous les points de détail que précise mon traité du service en campagne, *(regardant Besser)* que je ne saurais trop vous recommander. Passez dès aujourd'hui la revue la plus minutieuse de vos escadrons. Faites-vous tout montrer. Rendez-vous compte par vous-mêmes des plus petits détails. Vous devez tout savoir : par exemple, le nombre exact de costumes de rechange que vous avez en magasin, le nombre de ceux qui sont à réparer... Ainsi, chez vous, monsieur de Besser, quelle est la situation, à ce point de vue ?

BESSER, *réfléchissant.* — Je dois avouer que, pour l'instant... je ne sais pas au juste.

LE COLONEL. — Ah ! vous ne savez pas au juste !... Et chez vous, monsieur de Mark ?

MARK. — Je n'en ai que cinq à réparer, mon colonel, et quatre-vingt-quinze en magasin.

LE COLONEL. — Prenez modèle là-dessus, commandant de Besser. Je sais très bien que vous n'êtes pas un mauvais officier. Mais il y a d'excellents officiers, et il y en a qui sont... moins bons. Il ne suffit pas d'avoir une susceptibilité... exagérée. Enfin, passons !... J'avais à prendre une décision importante. Je n'ai que trois commandants valides ; mais, je le répète, j'espère que monsieur de Bruckmann nous reviendra demain. Quant à monsieur de Fuchs, le chirurgien-major m'a donné de lui les plus tristes nouvelles. La colonne vertébrale est brisée : pas d'espoir. Il m'est dur de perdre un si bon officier, surtout en ce moment. *(Les commandants se sont regardés avec émotion.)* Et me voici dans la triste obligation de désigner un autre de mes commandants pour l'escadron de dépôt. Je dis : triste, puisque le commandant ainsi désigné ne pourra prendre part à la guerre. La formation de la réserve est une chose trop importante : je ne puis confier ce soin à un premier lieutenant. Les règlements, d'ailleurs, s'y opposent. *(Un silence.)* Cela me fait beaucoup de peine, mais il est impossible de faire autrement : je suis obligé de prendre l'un de vous. *(Un silence.)* En vertu des pleins pouvoirs que j'ai à ce sujet, je désigne donc, pour servir d'escadron de dépôt et tenir ici garnison, le troisième escadron, commandé par monsieur de Besser. *(Mouvement parmi les commandants. — Besser sursaute, mais il se contient, quoique avec peine.)*

BESSER, *après un silence.* — Moi, mon colonel ?

LE COLONEL. — Mais oui, vous, monsieur de Besser. Ceci, d'ailleurs, vous donnera le temps de bien revoir au juste ce que votre escadron possède en magasin... Et, comme le très long séjour que vous avez fait ici vous a forcément donné une connaissance assez étendue de la frontière, je vous prie, dans l'intérêt général, de préparer sur ce sujet une conférence, à laquelle assisteront tous les officiers du

régiment, à cinq heures. *(Un silence.)* C'est tout ce que j'avais à vous dire pour l'instant. Je vous remercie, messieurs. Au revoir !... Je parcours les journaux. *(Glocke et Mark s'inclinent et sortent par la salle à manger, avec un regard d'inquiétude sur Besser, qui reste.)*

SCÈNE XIV

BESSER, LE COLONEL et, à la fin, MARK.

BESSER. — Mon colonel...

LE COLONEL. — Vous désirez ?

BESSER, *d'une voix blanche.* — Je voudrais vous parler, mon colonel.

LE COLONEL. — Je vous en prie...

BESSER, *qui se contient avec peine.* — Votre ordre... est irrévocable ?

LE COLONEL. — Bien entendu, mon cher commandant.

BESSER. — Mon colonel, c'est impossible. Impossible ! *(Il se prend la tête dans ses mains.)* Il y a vingt-cinq ans que j'attends la guerre, que je travaille pour ça ; et quand elle va se déclarer, il faut que je reste à la maison ? Voir les autres partir et faire campagne, savoir qu'ils se battent ! Et moi... Vraiment, il n'y a pas moyen de revenir là-dessus ?

LE COLONEL. — Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne reviens pas sur mes décisions, même lorsqu'il se présente un obstacle. Dans ces cas-là, j'attends, mais, tôt ou tard, ma volonté s'accomplit. Ici, j'ai plein pouvoir. J'ai réfléchi. Donc, ma décision est irrévocable.

BESSER. — Alors, mon colonel, je vous en supplie, laissez-moi servir comme simple uhlan... Je ferai chaque matin la toilette de mon cheval, comme un homme du rang, je me soumettrai aux ordres d'un sous-officier. Mais ne me laissez pas à la garnison. *(Il sanglote.)* En quoi ai-je mérité cela ?... Permettez-moi d'abandonner mon grade... Mais ne pas rester ici... Tout... tout, excepté ça !

LE COLONEL. — Abandonner votre grade ? Non pas. En voilà, des idées ! *(Sarcastique.)* Que deviendrait votre plainte ?

BESSER. — Glocke allait vous dire que je la retire, mon colonel.

LE COLONEL. — Hé ! que vous la retiriez ou que vous la mainteniez, croyez-vous donc... qu'en cet instant surtout je me préoccupe de pareilles futilités ?

BESSER. — Mon colonel...

LE COLONEL. — Il suffit ! Votre démarche actuelle, vous ne semblez pas vous en douter, est tout à fait anti-militaire. Mais je veux bien tenir compte de votre émotion et passer par là-dessus. Et puis, en résumé, il faut que quelqu'un reste... Je vous ai choisi...

BESSER. — Mais pourquoi moi, mon colonel?.,. Je suis le plus ancien commandant... *(A part.)* Ah! mon Dieu! me contenir, me dominer!

LE COLONEL. — Pourquoi vous? Parce que vous m'avez paru être l'homme qui convient à ce poste. Et, au surplus, je ne vous dois pas d'explications.

BESSER, *d'une voix étranglée.* — Ainsi, je ne saurai même pas pourquoi... Je vous en supplie, mon colonel, dites-le-moi... Je n'arrive pas à comprendre. J'ai toujours servi avec passion. J'ai beau chercher, je ne trouve pas en quoi j'ai pu manquer à mon devoir. Tous mes hommes m'adorent Si je vous montrais toutes les lettres que j'ai reçues des libérés, ou de leurs familles!... Quant à mes officiers, ils travaillent avec joie sous mes ordres. Je suis là devant une énigme : car l'honneur militaire me défend... me défend absolument de supposer... ce que d'autres peut-être ne pourraient s'empêcher de croire...

LE COLONEL. — Enfin, si vous tenez absolument à connaître mes raisons..., après tout, je veux bien. C'est très dur pour vous, ce que je vais vous dire..., mais c'est vous qui l'aurez voulu. Voilà : vous avez de vous-même une opinion beaucoup trop bonne, mon cher monsieur de Besser; mais vous n'êtes pas du tout l'officier extraordinaire que vous croyez être. En temps de paix, ça peut aller à peu près. Mais en temps de guerre, où il faut des qualités d'un ordre tout à fait supérieur...

BESSER. — Je n'ai jamais eu de tous mes chefs que d'excellentes notes, les meilleures qu'on puisse avoir.

LE COLONEL. — Je ne juge pas mes officiers d'après ce qu'ont pensé d'eux mes prédécesseurs; je les juge par moi-même.

BESSER, *sursautant et avec un rire amer.* — Vous les jugez par vous-même. Je sais donc ce que ça veut dire!

LE COLONEL. — Commandant!

BESSER. — Arrive que voudra, il faut que je vous fasse savoir ce qui se passe là *(il se frappe sur la poitrine),* ou bien ça m'étoufferait... Du premier jour où vous avez été mis à la tête du régiment, vous avez cherché toutes les occasions de m'offenser, de me blesser, de me frapper. Du premier jour, vous avez voulu me rendre la vie impossible. Je vous félicite : vous y avez réussi.

LE COLONEL, *avec autorité.* — Commandant de Besser!

BESSER, *au comble de la surexcitation.* — Il y a vingt-cinq ans que je fais mon devoir, sans rien à me reprocher. Il a fallu que vous veniez, et en deux mois vous avez trouvé le moyen de réduire à néant toute ma carrière. Et ce bel exploit, pourquoi? Parce que vous avez vu que dans l'ordre militaire je pouvais vous vaincre, et que j'inspire

au régiment plus de confiance que vous. Voilà pourquoi vous me privez de faire la guerre. Si vous n'étiez pas mon chef, ça se laverait dans le sang. Mais au moins vous dirai-je que ce que vous avez fait, c'est lâche et misérable ! misérable !

LE COLONEL, *pâle comme un mort, après un silence, d'une voix blanche.* — Commandant de Besser, vous attendrez ici mes ordres ! *(Besser reste atterré, commençant à comprendre la gravité de ses paroles. Le colonel va à la porte de la salle à manger, et l'ouvre. Il regarde, et il appelle.)* Monsieur de Mark ?

VOIX DE MARK. — Mon colonel ! *(Il apparaît aussitôt. Il referme la porte. Il voit l'attitude de Besser. A mi-voix, au colonel.)* Excusez-moi, mon colonel... Excusez ma hardiesse : qu'est-il arrivé ?...

LE COLONEL. — A moi ? Rien, mon cher monsieur de Mark. Que voulez-vous qu'il me soit arrivé ?... Mais accompagnez-moi, je vous prie. *(Ils sortent tous deux par le fond.)*

BESSER, *seul. (Il éclate en sanglots.)* — Qu'est-ce que j'ai fait ?... Oh ! c'est fini !... fini !

SCÈNE XV

BESSER, GLOCKE.

GLOCKE, *ouvrant la porte de la salle à manger, et aux lieutenants qui se pressent derrière lui.* — Non, je vous en prie... Attendez... *(Il referme la porte, et va à Besser. Avec amitié.)* Qu'est-ce que vous avez fait, Besser ?

BESSER. — Oui, c'est affreux. Affreux ! J'ai faibli... Moi... qui avais toujours eu... une si haute conception du devoir... Et c'est mon chef... et je l'ai insulté !... Moi !... moi !... Oh !... ce n'est pas les trois ans de forteresse que je crains. C'est l'exclusion de l'armée... et de me sentir condamné... par mes camarades, par mon roi, et par moi-même.

GLOCKE, *pris d'un espoir subit.* — Mais s'il ne se plaignait pas ?... Ça peut être son intérêt ! S'il craint que l'histoire ne l'éclabousse !...

BESSER, *tristement.* — Vous avez entendu, n'est-ce pas ? Et, en ce moment, il s'assure que vous avez entendu. La chose est publique : il ne peut plus l'arrêter.

GLOCKE, *après un silence.* — C'est vrai.

BESSER. — Vous irez... prévenir ma femme... Ma pauvre Marthe !

GLOCKE. — Comptez sur moi.

BESSER, *lui serrant la main.* — Merci. *(Un silence.)*

GLOCKE. — Les lieutenants... voulaient entrer vous serrer la main.

BESSER, *péniblement.* — Qu'ils entrent! *(Il va vers la porte.)*

GLOCKE, *le devançant.* — Je les appelle. *(Il ouvre.)* Messieurs!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, WART, RASTER, BOSEN, KRONE.

WART, *très surexcité, suivi de Raster, Bosen et Krone.* — Mon commandant, je prétends, moi, que ce n'est pas fini. Il faut faire front, tous, courageusement, contre le colonel.

BESSER, *presque violemment.* — Ah! ah!... C'est donc là l'exemple que je vous ai donné!... l'exemple que j'ai donné à tout le régiment!... A l'heure où il faut, au contraire, que tous sentent plus vivement que jamais la valeur du serment qu'ils ont fait!... Vous l'avez donc oublié, vous aussi, le serment du soldat? Eh bien! je vous le rappelle, moi... qui viens de manquer au mien... Je le sens, maintenant, l'exemple abominable que j'ai donné. Si chacun ne voit plus qu'un homme dans son supérieur, c'en est fait de l'armée, de notre belle armée. On se fera encore tuer, parbleu! mais, sans discipline, comment voulez-vous qu'on retrouve la victoire?... Et c'est moi, moi! qui, dans mon régiment, ai donné le premier coup de pioche contre la discipline! Je ne me le pardonnerai pas... Pensez à cela, messieurs, et ne parlez plus de faire front contre vos chefs... *(Il tend la main à Wart.)* Vous, pardonnez-moi, et réfléchissez. Vous verrez que j'ai raison. *(Un silence.)* Seulement, je suis épuisé. Parlons d'autre chose, voulez-vous? Voyons... y en a-t-il un de vous qui veuille m'acheter mes chevaux?

RASTER. — Pourquoi donc, mon commandant?

BESSER. — Je ne suis pas comme l'autruche qui se fourre la tête dans le sable pour ne rien voir. Il faut penser... à la vie pratique. Vous les connaissez, mes chevaux. Je voudrais trois mille marks pour la paire... Ça vous va-t-il, Bosen? Si vous vouliez vous en défaire ensuite, le moment est favorable.

BOSEN. — Si ça peut vous faire plaisir, mon commandant.

BESSER. — Vous remettrez l'argent à ma femme.

BOSEN. — Pourquoi pas à vous?

BESSER, *se mordant les lèvres.* — Ah! bien... qui sait... ce qu'on va faire de moi? Qui sait où je serai demain?

BOSEN, *très ému.* — C'est dur, tout de même, mon commandant. *(La porte du fond s'ouvre, et Mark apparaît en grande tenue. Un silence.)*

SCÈNE XVII

Les Mêmes, MARK

MARK, *avec embarras.* — Monsieur de Besser, je suis profondément peiné. J'ai reçu l'ordre du colonel de... *(il cherche un mot)* de vous faire accompagner à la forteresse.

BESSER. — Je suis à vous, monsieur de Mark... Je vous demanderai seulement... si vous voulez m'accorder une minute pour écrire un mot à ma femme.

MARK. — Je vous en prie!... Écrivez tranquillement. Je considère comme un devoir de vous faciliter le plus possible ce moment douloureux.

BESSER. — Je vous remercie, Mark... Je vais écrire dans le bureau... Adieu, messieurs. *(Il serre la main à Krone, à Raster et à Wast. Arrivé à Glocke.)* Et encore merci, vous. Vous lui porterez le mot que je vais écrire... *(A Bosen, en lui serrant l'épaule de la main gauche, la voix étranglée.)* Adieu, mon bon vieux Bosen. *(Puis, il sort. Bosen presse son mouchoir contre sa bouche, pour étouffer ses sanglots.)*

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, moins BESSER.

WART. — Il me fend le cœur. *(Un silence.)*

RASTER. — Oui... Et que dire?

GLOCKE, *à Mark.* — C'est affreux, n'est-ce pas?

MARK. — Evidemment! Mais que voulez-vous! La discipline avant tout. Il était si simple pour lui... *(On entend un coup de revolver dans le bureau où Besser vient d'entrer.)*

GLOCKE. — Mon Dieu! *(Tous sursautent et se précipitent vers le bureau.)*

WART, *sanglotant.* — Mon Dieu! mon Dieu!

FRANZ DE CONRING

Traduit et adapté de l'allemand par

JEAN THOREL

LE SERPENT NOIR[1]

IV

Dans la nuit qui finissait, plusieurs voix se répondirent entre les bruits de la mer ruisselante. Par les ruelles sablonneuses de Sauzon, les groupes des pêcheurs dégringolaient vite, gagnaient leurs barques. Les sabots claquèrent sur les dalles du quai. De mon lit, j'entendais les joies et les querelles. Une corde cria dans sa poulie : on hissait les vergues. Sur les bordages, grincèrent atrocement les chaînes des ancres. Il fallut renoncer au sommeil. Ce fut un démenti à ma volonté, qui me déplut : je n'aime pas que ma journée commence par un échec. Mais que faire? Des rires, des appels animaient l'air, dont la fraîcheur pénétrait la fenêtre béante de ma chambre. J'aurais dû fermer, la veille, mes persiennes, et abdiquer ainsi mon plaisir de respirer l'Océan, au cours de mes songes; mais abdiquer m'indigne : je n'avais pas voulu céder à mes craintes de tumulte. Et il me fallait maintenant tout subir.

Dans le phare trapu, le fanal écarlate s'éteignit. Les astres nocturnes s'éclipsaient aussi parmi les pâleurs naissantes de l'aube. En face, au delà de la rade qui clapotait sous les rames, plusieurs rochers commencèrent à saillir de l'obscur.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

A la pointe du cap, le fortin en ruines se profila. Déjà s'accomplissait la métamorphose du firmament : il devenait une lueur d'opale immense pareille aux eaux étales dont le flot languissant psalmodiait en sourdine. Et, tel qu'en la pierre d'opale, un feu d'or rose essayait de transparaître sur l'horizon bleuâtre. Là-bas, du continent breton, le soleil allait surgir pour resplendir sur le détroit et jusqu'à la côte de Belle-Isle.

Je voulus me dérober au réveil. Je somnolais, l'âme lourde. Mais la puissance de la lumière composa le décor du vaste espace qu'irisèrent toutes les nuances fines. Cette force triompha de ma torpeur. L'admiration pour ce qui me vainc a toujours tempéré les ennuis de mes défaites : je renonçai au sommeil, et fus à la fenêtre, pour contempler du moins la superbe de mon ennemi. Du port, une à une, glissèrent les embarcations entre les brise-lames. Successivement elles dépassèrent, à ma droite, la tour du phare, elles longèrent le flanc granitique du cap, dans son ombre. Enfin la proue du premier canot fendit le clair de l'étendue, ses moires d'opale, d'émeraude et d'argent fluides que coupa la cadence des avirons, que vinrent tacher les silhouettes angulaires des voiles encore noires, que troublèrent les propos et les rires des équipages, que refoulèrent les élans de la flottille montant, au gré de la brise, vers la raie d'incendie. Majestueuse, la sphère en feu émergea des lointains. Son reflet trembla sur une traînée de vagues vermeilles et scintillantes.

De ces impressions matinales je suis parfois avide. Il me semble qu'alors s'éveille toute la santé de mon animal, que ma poitrine aspire le souffle vigoureux de l'univers.

Content, j'assistai à cette lente ascension des barques. Leur essaim s'éparpilla, s'éloigna, emporta les refrains, les cris du travail, les courbes des focs enflés, et s'amoindrit sur la perspective infinie des ondes en rumeur. Net et pourpre, le soleil teignait maintenant, de lueurs roses, les petites vagues partout étincelantes ; il révélait les arêtes des récifs au pied du promontoire, le champ d'avoine éventé là-bas sur la falaise, et l'entrée de notre calme rade, et la bouée flottante, et les contreforts herbeux de notre rive ; il dessina les lis de notre terrasse, la blanche margelle de la citerne, le vol oblique des

hirondelles, les marches du perron, et le corps parfait de madame Élisabeth qui vint fredonner la plainte d'Yseult, sur son balcon, en massant, à la hâte, sa chevelure.

Ce matin-là, j'eus la conviction qu'une vie plus riche devait éclore : du triomphe sûrement devait m'échoir devant le miracle de cette aube et de cette belle femme qu'unissait la magie des coïncidences. Même je ne doutai pas que la nature ne témoignât ainsi de son penchant à se faire complice de mes vues sur madame Élisabeth. Je fus très confiant.

Ma voisine interrompit son chant. Sa voix joueuse vanta le spectacle. En bas, sur la terrasse, le docteur la saluait. Je m'aperçus qu'il avait une mine heureuse. Ses yeux celtes, perles grises et vivaces, signifiaient sa gloire de respirer là, près de la jeune femme éloquente. Pourquoi leurs deux êtres me semblèrent-ils les cariatides nécessaires de ce décor? Les lignes de leurs formes, les évidences de leurs sentiments réciproques complétaient l'harmonie du monde à tel point que la splendeur du paysage grandissait étrangement depuis que je les regardais se rire dans cette aube. Ma stupeur les admira. Leur attitude me parut semblable à un emblème de religion. Je pensai vaguement que rien ne muerait plus du soleil, ni de l'océan, ni de l'éther, ni de leur geste, assemblés par le génie des causes inconnaissables, afin de créer ce mirage, imprévu par nos rêves mêmes de la Beauté pure. N'était-ce pas leur attrait mutuel et fatal que la nature divulguait ainsi en les situant parmi ces prestiges inoubliables? Le destin, à ce que je conclus, m'avertissait que ces deux personnes allaient se chérir, et que je n'avais que faire dans leur aventure. Mordue par la jalousie, toute ma chair se révolta. Mes espérances devinrent agressives.

A parler raisonnablement, l'illusion ne dura point. Presque aussitôt, ces personnages me furent une gracieuse dame enveloppée dans un peignoir de soie souple, un monsieur tout simple dans son pauvre veston, et qui, l'un avec l'autre, s'amusaient à l'échange de phrases trop pompeuses. D'ailleurs le ciel s'azurait platement; le soleil perdait son fard d'incendie; la mer se reposait d'avoir été rare, en adoptant ses tons gris et glauques les plus quotidiens. Je n'en demeurai pas moins

sûr de ma déconvenue. C'était un rival, cet homme appuyé contre le mur bas qui limitait la terrasse et le maigre jardin de cactus rébarbatifs, de tamarins atrophiés, de sveltes lis héraldiques, cet homme qui se caressait les joues en écoutant les beaux discours de madame Élisabeth.

Rien d'autre, pourtant, ne dénonçait qu'il y eut entre eux du mystère. Tous les jours, à cette heure précise, le docteur traversait ainsi la terrasse de Keryannic pour s'enfermer dans le laboratoire de l'ancienne buanderie. Sa peau brune et fauve n'était pas, à l'ordinaire, moins dorée, ni ses yeux moins fiévreux dans les cavités de leurs orbites. Sa taille mince, son échine nerveuse se cambraient dans ce même costume décoloré, gonflé aux genoux et aux coudes, fripé aux manches, relevé du col sur une chemise de laine bleue. Le docteur avait, aux pieds, les mêmes chaussures de toile bise. Sur les cheveux noirs, épais et plats, la même casquette d'ordonnance, aux galons dédorés par l'atmosphère marine, ne rehaussait guère le reste de la tenue. Ce n'était pas l'équipage d'un galant. Quant aux propos de ma voisine et de notre hôte, ils ne fournirent pas d'indices.

Inutilement j'analyse mes appréhensions d'alors pour démêler les motifs qui me décidèrent au soupçon : quoique les événements l'aient bientôt justifié, je m'assure encore que seul m'avertit l'aspect insigne de ce couple en sympathie, dans un moment magnifique. Une semaine de vacances déjà s'était écoulée sur cette plage. Je mangeais à la table commune. Je suivais madame Élisabeth et notre hôte dans leurs excursions; ils m'accompagnaient dans les miennes. Je participais à toutes leurs causeries, car ils n'en avaient pas, que je susse ni que je sache, de secrètes ni d'intimes. Leurs paroles étaient choisies, cordiales, comme il seyait à deux intelligences, éclairées, l'une par la pratique de la science, l'autre par le goût des arts, à deux amis qui s'appréciaient de longue date et qu'une alliance avait même apparentés, dix ans plus tôt. Je voyais de plus en plus clairement qu'ils se complaisaient à l'examen de leurs convictions morales, mais sans pouvoir discerner si l'accroissement de leur esprit était le but de ces entretiens chaleureux, ou bien s'ils souhaitaient, en se révélant les qualités particulières de leurs émotions, se persua-

der de leur franchise, de leur confiance et, par suite, de leur mutuel consentement à se livrer leurs âmes, avant leurs corps.

Cela ne suffisait point à confirmer mon jugement téméraire. Toutefois je ne l'écartai plus. Encore que je fusse debout à une fenêtre du deuxième étage, les causeurs, tout occupés d'eux-mêmes, ne songeaient point à la présence possible d'un tiers. Je me flattai, quelques secondes, que, si la passion les possédait, ils se fussent défiés d'un auditeur, et eussent, au préalable, exploré, du moins, l'altitude médiocre de la façade. Donc ils n'étaient pas amants... Néanmoins ils pouvaient feindre de ne pas m'apercevoir pour me donner le change sur les anxiétés de leur vice... Je restai perplexe.

Le Guenn finit par me découvrir. Il me dit bonjour très joyeusement, en homme loyal que nulle indiscrétion ne gêne. Je saluai madame Élisabeth. Son étonnement ne trahit pas de confusion ni de dépit. Au premier étage, son fief, elle continua de vanter l'aube en affectant le langage que les critiques d'art utilisent. Frottis, pleine pâte, valeurs, mélanges sur palette et mélanges optiques, cent autres mots analogues lui servirent à commenter l'œuvre des Forces. S'échauffant à nous ravir par les excentricités un peu naïves de sa conversation dilettante, elle fut bien aise de nous avouer, sur le ton le plus naturel et de sa voix gaie :

— Le couchant est trop emphatique pour moi. C'est le déballage d'un tapissier officiel, de quelque Belloir qui cloue rapidement l'écarlate et l'or sur les planches brutes de l'estrade, vingt minutes avant l'arrivée du ministre. On attend les discours de messieurs négligés, et l'exécution de *la Marseillaise* par les musiques militaires... Tandis que l'aube, ah !... C'est toujours la naissance de Vénus au centre des mondes recueillis, et en adoration de ses apparences...

Inclinant son profil très rectiligne, à la grecque, elle épia l'approbation de ma physionomie. Dans la réponse de mon sourire, je ne pus dissimuler une ironie indulgente : l'hiver précédent, aux salons parisiens, des phrases pareilles étaient sorties, en trop grande abondance, des lèvres féminines les plus estimées. Au contraire, Jean Le Guenn manifestait une

admiration sincère. Ce qu'il y a de factice et d'apprêté dans ces sortes de déclarations esthétiques, mon provincial ne le discernait pas. J'en conclus alors qu'il était l'amoureux aveugle. Moi, je trouvais madame Élisabeth charmante à cause de ce défaut, de quelques autres, qui dénoncent une âme cabotine et divertissante; lui, prenait ces faiblesses pour des mérites. Je me suis rendu compte plus tard de cette divergence entre nos logiques.

Le docteur courut dans son laboratoire retrouver ses cobayes inoculés, ses cobayes témoins, ses bouillons de culture. J'attendais que ma voisine quittât le balcon. Son galant une fois parti, elle n'avait qu'y faire. « Si elle ne se retire pas tout de suite, pensai-je, c'est qu'elle me voudra leurrer : prolongeant la conversation, elle voudra me persuader que le docteur et moi l'intéressons également, qu'il ne lui est de rien. Machiavélisme d'ailleurs ingénu!... J'en garderai la certitude qu'elle s'occupe de flirter avec lui... Mais qu'après trois banalités polies, à mon adresse, elle aille se recoucher, et je l'accuse à coup sûr : car elle aura fallacieusement joué le rôle de celle qui ne songe même pas que je puisse, une minute, me douter de cette liaison ; et, par là, elle aura cru détruire ce doute même. Autre machiavélisme, et non le moins sagace... Quoi qu'elle décide, j'ai mes raisons de préparer le combat. »

Presser le vendeur et l'acheteur de questions insidieuses, les acculer, par toutes les arguties, à l'aveu de la valeur qu'ils peuvent m'offrir, c'est une habitude qui me doue d'une implacable perspicacité. On ne me trompe guère. Madame Élisabeth y serait parvenue, si je n'avais rigoureusement résisté aux suggestions de mon amour-propre, qui préférait mes suprématies physiques et sociales aux appas de Jean Le Guenn, et qui supposait à toute femme une semblable préférence.

La veuve se conduisit adroitement. Elle n'éternisa point la station à sa fenêtre. Ayant, après maints auteurs, comparé la flottille éparse à un essaim de papillons posés sur une soie liquide, elle protégea, de la main, ses yeux contre l'intensité de la lumière, puis, à voix basse, loua l'énergie de notre hôte qui s'enfermait dans le laboratoire, dès cette heure, avant de visiter les malades du bourg et des hameaux. Je dis que l'Académie de médecine lui décernait, en somme,

un très bel honneur. Le sens pratique de madame Élisabeth intervint aussitôt. Il eût fallu joindre à cet honneur, prétendit-elle, un bénéfice objectif : soit un grade supérieur dans la marine, soit un poste dans les hôpitaux de Paris. A ses yeux, rien n'était valable que ne consacrait pas la renommée de la capitale. En cela elle se montrait femme à la mode, pour qui le succès, fût-ce d'un crime, ne glorifie son homme qu'à la condition de nourrir les propos des flâneurs logés entre l'Étoile et le Bois de Boulogne. Enfin elle plaignit gentiment sa cousine, dont elle vénérait le courage, la vertu sévère, la piété sans hypocrisie, les calculs d'économie domestique : un sort ingrat payait mal tant de sacrifices au devoir. Très affectueusement, et sous la forme la plus discrète, elle fit allusion à cette vie très difficile, m'expliqua certains détails d'un mariage trop noble. Jean Le Guenn avait épousé sa cousine Yvonne Larvor parce qu'elle s'était trouvée brusquement orpheline, sans appui, sans autre fortune que ce petit domaine de Keryannic, — la maison de granit à terrasses, les trois hectares de landes, un troupeau de moutons noirs, un de juments blondes et de poulains élevés dans le vent des falaises, qui tous avaient été vendus à la remonte de cavalerie. — Madame Élisabeth laissait entendre que les hypothèques grevaient le revenu; qu'elle payait pension comme moi durant cette villégiature, et que cela était indispensable aux Le Guenn. Cette commisération bienveillante dissimulait au mieux les sentiments probables de la belle dame. Je souris du manège. Lorsqu'elle crut avoir suffisamment dépisté mes soupçons, elle bâilla, s'excusa d'être reconquise par le sommeil, et s'en fut.

Malgré cette retraite, qui donnait peu de prise à la malignité, tant l'artifice en était bien choisi, je persistai dans mes suppositions. Toutefois j'exige des événements, pour en tirer une certitude, cette sorte de preuves matérielles sans quoi nous ne pouvons exactement condamner.

Loin de cesser mon flirt auprès de madame Élisabeth, je résolus, au contraire, de mettre en usage quelques audaces : jaloux, le docteur me confierait ou sa convoitise ou son triomphe. J'accordai tout aussitôt à ma toilette des soins très

minutieux. Un linge d'été mauve, à rayures blanches, sous un costume de drap beige, vêtit ma carrure et mes jambes que chaussèrent des bottines en daim gris. Ayant savonné copieusement mes cheveux, dont la quantité décroît, j'obtins qu'ils parussent nombreux en bouffant autour de ma tête. Cette coquetterie, ai-je besoin de le dire? était moins au service de ma luxure que de mes ambitions. Vainement essayai-je de lire, d'écrire. La sévérité des vieux meubles celtes en bois ciré ne m'inspira que peu de calme. Des panneaux anciens, ajustés aux faces du lit, offraient le relief d'un cortège nuptial : deux de ses personnages gonflaient du souffle, la panse d'un biniou ; la mariée en coiffe haute et biscornue, ses compagnes dansantes, les gens tapant du sabot m'agacèrent comme s'ils eussent été les spectateurs importuns de mon dépit. Je leur tournai le dos, m'enfouis dans une bergère vénérable, pour contempler les pentes bleuâtres et chatoyantes de la mer, l'horizon enfumé par la course d'un vapeur, et, là-bas, la côte de Quiberon où brillait le blanc de quelques façades éparses. Déjà, sur le cap voisin, les carriers, à coups de pioche, entamaient le roc.

Tout en regardant leurs efforts, je me rappelai que la médisance seconde fort bien ceux qu'elle désigne à la curiosité publique. En notre temps, comme en tous les temps, les mérites de l'intelligence et de l'activité n'aident qu'à demi. Rien ne vous rend notoire comme l'impudeur, puisque les propos de tous les salons et de tous les fumoirs s'évertuent exclusivement à commenter les liaisons illicites. Madame Élisabeth porte le nom d'une famille illustre dans la société républicaine comme celui des Carnot et des Perier. Une faiblesse de cette personne élégante, riche, et qui passe pour spirituelle, prêterait un thème à tous les entretiens de son monde. La célébrité de son ami serait immédiate et constante dans les lieux mêmes où se trament les petits complots pour organiser les adjudications officielles. D'où la gloire probable de mes talents jusqu'alors méconnus. A force de m'entendre nommer comme le héros de cette aventure, les députés se piqueraient d'apprendre si je suis un imbécile ou un financier d'importance, si j'ai de l'entregent et du bonheur.

Rival heureux, le docteur ne me privait pas seulement

d'une amusette, il annihilait cette chance de parcourir ma carrière avec le secours des commérages et des calomnies les plus utiles : c'était mon destin qu'il entravait. Trop graves étaient, par conséquent, les intérêts en jeu ; il me parut obligatoire de tirer les choses au clair : je me résolus à l'action.

Dès neuf heures, j'attendais madame Élisabeth dans le salon de Keryannic. Nerveux, j'inspectai la pièce longue et tendue d'étoffe amarante, selon la nuance du XVIIe siècle. Je palpai le chêne des bahuts, leurs cuivres étincelants ; j'essayai tous les fauteuils monumentaux et roides où durent s'asseoir les amis de Fouquet, marquis de Belle-Isle, ses traitants, ses courtiers, ses débiteurs. J'imaginai leurs perruques fastueuses qui s'étalèrent sur les dossiers de lampas, leurs habits à grands pans, leurs hauts-de-chausses à canons de Hollande ; j'arpentai ce parquet en losanges où sonnèrent les lourds éperons des bottes à entonnoir. Je tapotai, de mes ongles, la table massive et polie par les ans, où furent déposés les larges baudriers de cuir, les épées pesantes comme des glaives, les portefeuilles à fermoirs armoriés, les chapeaux à galons. J'interrogeai le surintendant qui, sur la hotte de la cheminée, parade dans son cadre. Il a une calotte noire au sommet de l'occiput, d'où s'épanche sa chevelure jusque sur le col de toile carrée, le pourpoint de velours bis, les manches bouffantes. Ses yeux considèrent en paix le spectacle de la mer, et la côte du pays royal. Sa moustache étroite, à demi rasée le long de la lèvre, n'amende pas la grosseur du nez courbe, mais rajeunit la finesse du sourire mince et gentil, évidemment gracieux pour mademoiselle de La Vallière et Brébeuf, pour mademoiselle de Scudéry et Pellisson, pour madame de Sévigné et le bon La Fontaine, pour Saint-Évremond, pour ses nombreux clients, — tous ceux qui le défendirent lors de son procès, puis rimèrent des suppliques en demandant la grâce du captif. — J'admirai que, de son air avenant et paisible, l'image de ce fameux concussionnaire examinât la mine grincheuse du vice-amiral, grand-oncle du docteur, lequel, chamarré d'or, de décorations, et qui commande encore à la vile humanité par ses petits yeux colériques, trop intenses sous les sourcils blancs hérissés. Je

m'intéressai mal aux rouets, aux quenouilles, ornés de devises celtiques et d'attributs religieux, aux plats, aux vieilles faïences illustrées de maximes et de personnages, au biniou d'honneur brodé de soies multicolores, au modèle délicat et compliqué de quelques vaisseaux historiques, dont *le Vengeur*. Dans les fenêtres, l'Océan, pareil et monotone, était en torpeur. La brise traînait mollement les barques sur la surface pailletée de soleil. J'en étais à entr'ouvrir les livres de médecine sur les dressoirs anciens convertis en bibliothèques, lorsque madame Le Guenn rentra de l'église.

Elle souriait, quoique ses dents fussent les unes jaunes, les autres bleuâtres. Trop insoucieuse de coquetterie, elle ne s'était pas encore aperçue, à trente ans, qu'il lui seyait de sourire avec beaucoup de réserve. Elle dépouilla sa jaquette, ses gants noirs éraillés, son chapeau de grosse paille à ruban de cuir, pour apparaître en blouse et en robe de serge bleue décolorée par les lessives de la teinturerie. Évidemment, le docteur ne pouvait, si sauvage qu'il fût, préférer à madame Élisabeth cette personne neutre. Je résolus, non pas d'avertir madame Le Guenn, ce qui eût été dangereux pour l'avenir, mais pourtant d'attirer son attention indirectement sur les périls qui, peut-être, menaçaient son bonheur conjugal. Morose et active, elle rangeait des factures, des traites. Elle s'excusa d'écrire au notaire. Je me dis que tout, dans le ménage, subsistait par le miracle de cette énergie, le mari s'obstinant à ne rien savoir de leurs difficultés budgétaires.

— Le docteur — commençai-je après quelques préliminaires de politesse — écoute les charmantes divagations de madame Élisabeth avec une patience!... Je suis moins héroïque, moi!... Il arrive qu'elle me fatigue.

— Quel homme sévère vous faites! — s'écria-t-elle, un peu fâchée. — Depuis la mort de monsieur La Revellière, ma cousine évite la vie mondaine. Elle veut parfaitement éduquer sa fille. Elle s'oblige à lui nourrir la mémoire de faits et de sentiments, puis d'idées instructives et belles; dans les propos les plus simples et les plus ordinaires de la vie courante, elle veut que la petite Gilberte glane inconsciemment certaines conceptions de science et de morale. C'est une tentative qu'il faut approuver, dans un temps où l'éducation

des enfants est bien faussée, où ils sont élevés à la manière des malfaiteurs, sous prétexte de laisser agir la nature...

Elle continua l'apologie. J'estimai l'instant peu propice à mes avertissements. La belle-mère de madame Élisabeth survint. Elle guidait les salutations de l'enfant gamine envers sa parente, revêche envers moi. J'ignore pourquoi cette petite péronnelle court-vêtue m'a toujours craint. Seule avec moi, elle prend l'air maussade, se perche sur une chaise, et feint de feuilleter les vieux in-folio à gravures du XVIIe siècle. Inutilement j'use de jovialité ou de pédantisme : elle demeure triste, gênée, sournoise. Aussi bien je n'ai que faire de son amitié. A-t-elle deviné que j'entreprends de séduire sa mère? Les fillettes ont de ces intuitions précoces. Peut-être est-elle jalouse, soit des attentions que madame Élisabeth me témoigne, soit des bons jugements qu'à mon insu l'on porte sur moi dans l'appartement du premier... A moins que la vieille dame n'y déblatère sur mon compte au point de me rendre odieux à cette jeune pimbêche!

Quelle que soit son antipathie pour moi, madame La Revellière l'oblige, d'ailleurs, à me marquer de la déférence. Aussi j'ai, pour cette dame, pour son visage sanguin et sa perruque de cheveux gris, calamistrés, ondulés à l'américaine, une indulgence qui va s'augmentant chaque jour. Vieille parisienne, elle ne sourit pas moins que moi, lorsque sa bru, par des phrases de sonnet, étonne les Le Guenn. Ce matin-là, quel que fût mon désir de plaire définitivement à madame Élisabeth, nous nous regardâmes, et nous ne pûmes refréner notre moquerie, dans le moment où la jeune femme, arrivée en retard, comme toujours, disait à sa cousine :

— J'adore le jardin de la terrasse, ma chérie ! Je ne veux être regardée que par des fleurs simples. Les autres me semblent pétries de vices... Tes lis, tes pensées me sont des amis, maintenant... J'ai en horreur les petits chiffons des roses, les dahlias courtauds et apoplectiques, les gueules-de-lion pareilles à des jouets de bazar. Mais les lis purs et sveltes me suggèrent le désir de noblesse et de droiture. Les pensées violettes qui ont un cœur jaune, c'est la grave méditation, la science, dont les résultats illuminent discrètement notre sensibilité. La droiture et la science, c'est bien là mon Yvonne et son Jean.

Le dernier nom propre fut prononcé sur un ton qui me déplut : lentement, langoureusement, dirai-je. Et, là-dessus, Jean lui-même nous rejoignit aussitôt. Ses mains savonnées et lavées sans cesse dans les antiseptiques, un peu rèches sur l'épiderme, il me les tendit. Gilberte lui sauta brutalement au cou : ce manque de retenue, chez une fille déjà grandelette, m'intriguait. Il la détacha de ses épaules et la déposa sur le sol sans lui rendre le baiser : sa pudeur le gêna. Du rouge montait à ses pommettes. Je ne sais pourquoi, je compris son appréhension de choyer cet être qui était un peu de madame Elisabeth. Autant que ma psychologie le put pressentir, il se fût accusé de savourer sur les joues de l'enfant une odeur de chair pareille à celle de la mère, et de voler ainsi ce qui ne lui était sans doute pas encore promis. Sinon, il eût embrassé franchement la fillette. Il est vrai qu'alors je l'eusse soupçonné de vouloir, par ce geste audacieux, révéler à madame Élisabeth comment il adressait à l'enfant une affection qu'il n'osait offrir à la mère. En tout cas, il n'était pas une de leurs attitudes qui ne les convainquît.

Rien ne me semble moins sage que de construire une hypothèse sur des bases aussi fragiles. Mon esprit, plutôt positif, se fût donné tort, si je n'avais maintes fois déjà constaté l'étrange accord survenu entre des intuitions apparemment chimériques et la réalité d'événements consécutifs. Notre faculté de prévision, encore embryonnaire, latente et souvent fallacieuse, dans l'état présent, à ce point du progrès mental, se révèle seulement, il faut l'avouer, lorsque surgissent telles espèces de symboles dessinés par un aspect soudain des choses et par les attitudes instantanées de certaines personnes, en une seconde où la destinée inscrit là une évidence bien claire, mais impossible à démontrer selon les règles de notre pauvre logique.

Le lendemain, madame Le Guenn répondit à mes questions que son mari, peut-être, se détachait un peu de leurs anciennes préférences pour le sol breton, pour ses annales, pour sa physionomie de jadis. Elle seule aimait encore les hennins des bonnes femmes, les vieilles façades en bois couvertes d'ardoises angevines, les statues naïves sculptées dans les pilastres

de Quimper, les fileuses de quenouilles assises au seuil des maisons humbles, les moutons noirs, solitaires et rétifs dans les déserts de la lande, les mélancolies des refrains interminables où la mer dévore tant de gars, les ossements humains qui percent la verdure des cimetières, et les cris de cette histoire farouche dont les échos retentissent sur les parvis des cathédrales usées, aux carrefours des forêts, dans les buissons des chemins creux.

— Dieu m'a frappée, monsieur, en lui envoyant les fièvres à la Vera-Cruz, en l'obligeant à ce long repos, sans qu'il pût reprendre de service à la mer. Depuis lors, il s'épuise sur les livres, il respire les miasmes de sa buanderie, tous ces microbes qu'il cultive et dont il étudie les venins..., tous ces infimes serviteurs du démon Belzébuth, seigneur des insectes immondes !... Et cela le détourne de ce qui fut notre bonheur... Avant, il chérissait la terre d'ici, il se faisait archéologue. Que de fois nous avons entrepris des fouilles autour des menhirs pour déterrer les bijoux de bronze et les haches de silex, les bracelets d'os !... Il voulait apprendre comment la race asiatique des Bigoudens est venue dans la région de Pont-l'Abbé, avec les faces et le costume du Cambodge, les broderies indo-chinoises, les petites mitres que se mettent les femmes sur leurs têtes aplaties, les broderies jaunes de leurs manches, de leurs gilets solaires. Il étudiait, dans les rites des pardons, la survivance des coutumes orientales et païennes... Maintenant il délaisse tout ce qui, huit ans, nous plut, tout ce qui fit la joie de notre existence... Je sais bien : il veut sauver les mille et mille vies que sacrifie le typhus, sur tous les points du monde. Il cherche le sérum qui sauvera les mille et mille vies... Les mille et mille vies !...

Ayant répété plusieurs fois cette expression, elle cessa de parler, regarda les frissons de la mer. Une douleur lourde gonflait son cœur.

— Je voudrais tant — reprit-elle — qu'il revînt à nos études, à nos recherches !... Ah ! quand il rassemblait ici tous ces meubles des siècles bretons, quand il furetait dans les chaumières des campagnes pour découvrir une faïence, quelques sculptures d'armoires, un livre aux armes du surintendant Fouquet !... Ce furent les bonnes années !... Voilà pourquoi je

remercie, chaque heure, ma cousine Élisabeth, qui le détermine à l'accompagner, à l'instruire de nos coutumes. J'espère que la première âme de Jean ressuscitera. Voyez-vous : il se tue à respirer tous les poisons de cette étuve qui sent le fade... Peut-être eût-il mieux valu qu'il continuât de soigner bonnement ses malades sans vouloir sauver tant de vies ! L'orgueil nous perd... un orgueil intérieur qu'on ne montre pas, que ne trahissent pas les manières accueillantes, ni l'humeur égale, mais qui nous domine et qui nous a, tous les deux, asservis.

Elle cousait, en écoutant sa plainte m'avertir. Pour la première fois, se révélait à moi son intelligence des menaces sourdes et subtiles qui naissaient autour d'elle. Confiante en madame Élisabeth, elle devait cependant redouter la faiblesse du docteur, puisqu'elle m'expliquait les raisons de sa tolérance devant les intimités de sa cousine et de son mari. Avant cette heure, je la classais comme une bonne dame, pas jolie, simple, courageuse, dévote et sans esprit, sauf pour veiller à la succulence de nos repas, à la propreté de la coiffe qui, de ses ailes, ombrait le minois plaisant de la petite servante Anne-Marie. Madame Le Guenn m'apparut alors comme une personne de grande finesse. Je l'interrogeai plus habilement. Elle laissa poindre son ambition de ramener à la foi son mari qui s'en écartait toujours davantage. A ses yeux, le soin de faire son salut était la seule préoccupation qui pût consoler de tout.

— Je vous confesserai — dit-elle — que mon véritable bonheur consiste à m'imaginer les délices du paradis, si maladroite que je sache cette méditation... Je cultive mes petites qualités musicales parce que, d'après tous les théologiens, l'extase procurée par la mélodie est ce qui s'éloigne le moins des félicités angéliques...

Là-dessus elle essaya toute une évocation des béatitudes célestes qui ne manquait pas de réminiscences. Elle avait lu les mystiques avec scrupule. Les principaux passages des œuvres visionnaires me furent parfaitement récités. Plusieurs miracles me furent ensuite contés avec une verve de Bretonne que le merveilleux sollicite perpétuellement devant les mystères de l'étendue océanique, dans les plaintes bizarres

des vents, et parmi les traditions fantastiques de la veillée. A sa race religieuse, songeuse et dolente, madame Yvonne Le Guenn appartenait tout entière.

Je ramenai la conversation sur les mérites du docteur. Loin de les amoindrir, elle les exalta. Néanmoins, la foi lui semblant indispensable à la félicité, elle souhaitait, par amour de son mari, qu'il récupérât les croyances du catéchisme. A cela visait-elle par toute sa tactique de séduction, par l'archéologie régionale, la recherche des légendes et la discussion sur l'origine des cultes.

Le dimanche, après déjeuner, nous passâmes les heures dans le calme. Chacun de nous avait choisi un livre. Tout en contemplant la variation de la mer déserte, le vol des mouettes, nous parcourions nos chapitres. Sous le mur de la terrasse, en haut de la falaise, serpente un étroit chemin. Deux à deux, les filles du pays s'y promenaient, saintes et paisibles, parées de leurs fichus amarante ou zinzolin, de leurs tabliers en moire, de leurs bonnets en linon ajouré, aux brides ballantes. Ces dames se rendirent à vêpres. Le docteur m'écouta vilipender quelques couples parisiens, puis il détourna la conversation sur les analyses qu'il avait faites du sang.

— Souvent, — dit-il, — quand je relis mes notes, je m'imagine accomplir un travail historique, et non pas une œuvre pathologique. La guerre entre les leucocytes et les bacilles envahisseurs se déroule comme une véritable calamité humaine. Autour du foie, région stratégique principale, des combinaisons géniales sont tentées par les états-majors des deux nations. Leurs brigades ardentes et tumultueuses se font charrier par les cours de sang. Elles occupent les veines, défendent l'accès des artères, se ravitaillent par les capillaires, s'agitent dans la lymphe, assiègent les centres nerveux. Je prodigue les munitions à mes leucocytes par des convois de quinine, d'antipyrine et de pyramidon, qui leur arrivent en suivant le tube digestif. Si, trop las, ils s'engourdissent, je stimule leur énergie par une légère addition de strychnine... Alors mes défenseurs reprennent courage. La bataille recommence. On l'emporte sur les intrus, qui vont

se tapir dans les recoins, jusqu'à la prochaine expansion de leur vigueur...

» Pour moins pâtir de ces attaques, il faudrait se montrer d'abord hospitalier et, si j'ose dire, cosmopolite au point d'appeler chez soi l'étranger, de l'accueillir dans le domaine organique, de lui donner des terres, un foyer, de le nourrir, de le combler de bienfaits, de le faire citoyen en notre chair. Alors il dépouillerait son appareil hostile, il deviendrait un brave colon de nos tissus. Reconnaissant, il défendrait sa nouvelle patrie, au lieu de la saccager... Mais, pour cela, il importe que j'introduise dans mon corps les étrangers du caractère le moins agressif. Il faut que je leur ôte, avant de les faire pénétrer chez moi, leur esprit de combat, leur barbarie. Il convient que je modifie, pendant plusieurs générations de leurs familles, l'âme de mes ennemis, en les éduquant, en affaiblissant leur énergie mortelle.

» Voilà pourquoi je fais recueillir sur les typhiques des hôpitaux maritimes quelques-uns de ces terribles vainqueurs, pourquoi je les caserne dans les tissus des cobayes, des lapins et des chiens. Là, par une bonne pédagogie, je les transforme de classe en classe, je veux dire de lapin en lapin. Ils deviennent moins nocifs. Ils tuent de plus en plus lentement l'être où ils s'éduquent ; puis ils cessent de le mettre à mort, ils finissent par ne lui valoir que des malaises. Bientôt ils ne minent plus l'organe essentiel, ils vivent où leurs œuvres ne menacent plus les sources de la santé ; ils s'arrangent des existences normales dans des viscères capables de les subir sans s'altérer. Enfin ils aiment le sol assez pour s'opposer aux ravages d'autres invasions, si j'introduis nombre de leurs tribus encore sauvages... Devenus propriétaires dans leur pays d'adoption, sans doute les sédentaires convertissent à la religion de la fraternité, de la pitié, du travail, leurs parents belliqueux : car l'animal dont le sang fut préalablement visité, puis colonisé par ces apôtres, résiste parfaitement à l'assaut des microbes externes... Voilà ce qui m'intéresse passionnément. Je m'astreins à faire l'éducation progressive des bactéries typhoïdiques, en cultivant quelques générations successives, en amendant leurs conceptions, en les faisant passer de l'état guerrier à l'état rustique.

» Quand je serai parvenu à me garantir contre toute erreur dans cette pédagogie, quand les règles en seront devenues indiscutables, je pourrai sûrement préserver les hommes du typhus. Ce sera par milliers que mon sérum sauvera les vies, sous les tropiques, en Europe où les marins et les voyageurs rapportent l'infection, où les eaux la transmettent. Ne trouvez-vous pas étrange l'analogie entre l'histoire d'un peuple, qui évolue de la conquête à la production, et l'exposé de mon plan ?...

Nul ne m'exaspère comme ces médecins folâtres qui travestissent la science positive en rêveries de rimeur ou de métaphysicien. C'est là vraiment une sorte de manie très absurde parmi les innombrables démences de ce temps. Je comprenais, tout à coup, pourquoi les imaginations de ce bon thaumaturge séduisaient l'esthétique intempérante de notre Élisabeth. Avec leur petit savoir ils fabriquaient, l'un et l'autre, les prestiges de leurs bavardages poétiques, dont ils s'éprenaient.

Lorsque vint l'heure du thé, mon impatience et ma fureur internes étaient au paroxysme. Ces dames rentrèrent, l'infante en avant, et qui me présenta, de la plus mauvaise grâce, deux roses cueillies au jardin du presbytère, puis me tourna son dos menu, balayé par une chevelure ostentatoire. Madame Élisabeth avait chaud : elle oublia de discourir sur la belle simplicité des vêpres rustiques, et réclama le nécessaire pour boire frais. Silencieuse, elle me fut malheureusement trop admirable. La chaleur avait coloré ses joues à miracle. Au lieu de se darder et de s'assombrir alternativement, l'éclat de ses yeux persistait pour refléter dans le vague quelque image irréelle mais triomphale. Une légère fatigue amollissait plus ses gestes nonchalants et voluptueux. Elle s'adossait au coussin du fauteuil. Sa main éleva le cristal d'un verre tout embu. Ses jambes longues se croisèrent un peu virilement. Cela ne révélait-il pas que son être assumait, à cette minute, une détermination courageuse ? Sous la jupe, la bottine blanche se balançait un peu ; et les aiguillettes du ruban luisaient, puis s'éteignaient.

Le charme extrême de cette attitude était plus sensible encore par l'opposition que fournissait madame Le Guenn,

si terne dans sa robe plate, dans ses bottines de toile, dans sa blouse de percale. Bien que fins, les doigts hâlés de notre hôtesse firent paraître plus étincelantes les mains nacrées de madame Élisabeth, quand elles tripotèrent ensemble le vieil argent bossu de la théière, du sucrier, du pot à lait, quand elles remplirent les faïences bariolées de nos tasses.

Tout en rivalisant de théories sur nos gourmandises diverses, — la flamande, la bretonne, la parisienne et la tourangelle, fort connue de madame La Revellière, — nous applaudissions secrètement à cette divinité provisoire de la jeune veuve. Ce fut à regret que le docteur dut sortir pour consoler une petite diphtérique dans un hameau sis à plusieurs kilomètres de Sauzon. Nous vîmes le vol de sa bicyclette tourner le coin de la rue encombrée par les pêcheurs badauds, qui s'ennuyaient d'être inactifs, ce dimanche, dans leurs costumes neufs et bleus, autour du phare trapu. Bientôt madame La Revellière et madame Le Guenn consentirent à faire le domino de Gilberte, qui l'exigeait. Au bord de la terrasse, nous nous installâmes, madame Élisabeth et moi.

Je ne me soucie pas de traduire ici mes émotions : elles furent banales; tous les romans les ont décrites. Il serait également oiseux de relater les tactiques de langage que j'employai pour réussir dans mes ambitions amoureuses. Je dirai seulement que je fus aidé en cela par un incident. Derrière le cap barrant la rade, fut chantée l'une de ces ballades bretonnes à répons et à refrain qu'interminablement les voix reprennent sur un mode plaintif. Puis la proue d'une barque dépassa la pointe. Des rubans avec un bouquet tricolore paraient le mât et la voile rosée. En simples jupes grises, debout à l'avant, se tenait un chœur de jeunes filles aussi pures de lignes que de nuances. La brise secouait un peu leurs tabliers de moire, les brides roides et libres de leurs coiffes. L'une riait franchement. Dans le canot, les garçons glorieux maniaient les cordages : ils gouvernaient pour faire, dans la rade, une entrée digne de la victoire remportée par ceux de Sauzon aux régates de l'Ile, comme nous l'apprit la petite servante. Sur les goémons glauques des roches que découvrait le reflux, les pêcheurs bleus descendaient, acclamaient leurs camarades, jetaient au ciel leurs bérets en signe de liesse.

Cette apparition d'un bateau rempli d'amoureux, dans la belle vesprée, me permit de célébrer les avantages de la passion, sur un mode à la fois sceptique et troublant que j'avais d'abord étudié. Madame Élisabeth essaya de dériver mon exaltation vers les merveilles naturelles, en ne laissant à la barque de fête qu'une importance décorative. Elle l'estima toute égalée par les petits rochers insulaires perdus au milieu de l'eau comme ceux peints sur les tableaux des primitifs. Elle montra le cap et ses ajoncs sombrement verts, et ses bruyères violettes. Pour ses regards de personne étendue sur un *rocking chair*, les lis roses des belladones contenaient entre leurs tiges toute la mer, la côte blonde lointaine, la ville aux murailles éclatantes, quelques pays de nuages pourpres, en marche vers nous... Je souris durement de cette phraséologie. Madame Élisabeth s'en aperçut, et me dit, les yeux dans les yeux :

— Je ne m'explique pas qu'on fasse la cour aux femmes... Que peut espérer à ce jeu un homme intelligent?... Connaître mieux notre être, partager ses intimes sensations?... Moi, je dis tout à quiconque m'approche. Je ne cache rien de mes pensées. Le docteur, vous, Yvonne Le Guenn ne m'ignorez pas plus que ne m'ignorent ma fille et ma belle-mère. Celui qui deviendrait l'amant d'une femme de ma sorte n'y gagnerait rien, sauf ce que peut lui procurer, pour quelque argent, n'importe quelle fille de luxe. Encore cette marchande déploiera-t-elle apparemment, toute une virtuosité dont je n'ai pas su m'enquérir... Je ne possède pas de secrets. J'agis dans le cristal. Et mon vœu, c'est d'agir toute ma vie dans le cristal. Suis-je la seule ainsi? Je ne le crois guère. A notre époque, la plupart des femmes ont abandonné les façons mystérieuses parce qu'on les contraint beaucoup moins. Notre orgueil s'est amélioré : nous voulons que nos mérites l'emportent dans la lutte, au milieu de tous les mérites concurrents. Nous les affichons aussitôt sans y joindre l'attrait factice du secret... Je vous assure qu'auprès de ces femmes-là, don Juan ne recevrait pas le salaire de sa peine. La victoire ne lui donnerait rien qu'il n'eût au préalable possédé... Que font les amants dans les livres? Ils se parlent avec franchise et confiance; ils se com-

muniquent leurs idées sur les choses, les êtres et l'univers. Mais n'est-ce pas là ce que je fais, ce que font aussi les amis, les convives d'une même table, les habitués d'un même salon, les hôtes d'une même maison, pourvu qu'ils se soient plu quelques heures? Alors que gagnerait-on si l'on mêlait à cela ce que les sots nomment l'amour? Moins que rien... De pauvres caresses vulgaires et inutiles, des sentiments artificiels et déclamatoires, les rengaines de tous les rimeurs, moins de réserve l'un devant l'autre, partant plus de grossièreté... Ne le croyez-vous pas aussi?...

Je la supposai en humeur de séduire, tant elle discourait avec grâce, tant elle appuyait ses paroles de gestes choisis et délicats. Elle avait ôté sa capeline de dentelle et massé longuement le poids de sa chevelure au faîte de son visage linéaire. Était-il possible que tant d'art fût employé sans vouloir me tenter? Je ne le pensai pas. Si nous eussions été seuls, elle et moi, j'aurais pris mon élan et l'eusse proprement terrassée. A lire cette envie dans ma mine, elle sourit et s'attrista.

— L'amour... — affirma-t-elle, après un silence où nous mesurions la portée de ce que nous allions dire, — l'amour n'ajoute à l'amitié que si les deux êtres peuvent passer leurs existences ensemble, unis, mariés. Alors ils essayent de perpétuer leurs âmes, devenues leur âme, dans une descendance qu'ils éduquent selon leur idéal. C'est une œuvre. Ils construisent ainsi l'avenir à leur image, comme Dieu fit le monde... Mais aucune autre combinaison n'assure aux partenaires des joies qui compensent l'ennui de mentir, de susciter le scandale, la honte de corrompre, par l'exemple, les vertus qui nous entourent, celles précieuses de nos enfants... Une fille peut-elle admettre la nécessité d'être loyale, si elle s'aperçoit que sa mère abuse, au bénéfice d'une liaison, leur famille? C'est donc toute la vie de sa fille que la mère condamne à la ruse et à la bassesse, quand elle-même s'embarrasse de ruse et de bassesse. Voilà de ces responsabilités qu'on ne peut prendre à moins d'être une créature vile.

Après ces mots prononcés fermement, elle se leva, fut voir le jeu de Gilberte et de madame La Revellière.

Je demeurai seul, devant la splendeur de l'Océan où serpentaient, plus clairs, les courants, pareils à des chemins d'azur tracés pour les pieds de ces prophètes qui marchent légèrement à la surface des mers miraculeuses. De la nef galante, les jeunes filles sautaient sur les dalles du débarcadère. Serrés contre leurs bustes, noués étroitement derrière leurs tailles, les châles de couleur les signalaient encore parmi les groupes de matelots qui les entraînaient vers le petit phare trapu. Un garçon agitait le bouquet de la victoire, en gambadant.

Je m'étonne que ces images toutes physiques se soient imposées à moi dans le moment où s'effondrait le principal dessein de mon voyage. Elles gardèrent leur magnificence en dépit de la rage que j'avais peine à contenir, et qui me fit alors empoigner frénétiquement les bras de mon *rocking chair* : tant, pour soulager ma colère subite, il me fallait meurtrir une chose, à défaut d'un être !... Jamais je ne m'étais autant convaincu de ma faiblesse. Parce qu'une coquette différait l'heure de se plaire à mes avances, je doutais tout à coup de moi, de mes talents, de mon avenir. L'homme est ainsi fait : un petit déboire le navre autant que la pire aventure, et l'incite à méconnaître les plus réelles de ses facultés... du moins pendant une seconde !

Je me dois d'avouer que cette dépression dura peu. Le raisonnement d'Élisabeth, après tout, ne me semblait pas si faux. Quelques filles de luxe, évidemment, me fourniraient ce que je réclamais de sa camaraderie. Mais fallait-il renoncer à l'avantage d'être fréquemment cité dans les propos du monde politique comme l'intime de la belle madame La Revellière-Lepeaux? Fallait-il renoncer à l'avantage d'attirer ainsi l'attention sur moi, sur mes affaires? Fallait-il abdiquer cette prétention ? Cela me coûtait.

J'ai pour règle de ne pas m'obstiner dans les tentatives trop difficiles. On y perd le temps le plus précieux. Vous risquez un insuccès capable de vous diminuer devant l'opinion : elle ne se préoccupe pas de savoir si le but est inaccessible ; elle constate la chute afin de se gausser de vous, et de faire baisser le cours de votre notoriété. Au nom de mes principes, je résolus de ne pas fatiguer madame Élisabeth par des réci-

dives aussi vaines qu'absurdes. Puisqu'elle me proposait le refuge de son amitié, il semblait adroit de m'y établir, puis de transformer, dans la suite, cet honnête asile en un palais de joie, s'il se présentait une de ces occasions propres à faire céder le rigorisme d'une femme aimable, — quand l'orage la surexcite, ou quand les rires d'une conversation scabreuse la persuadent tout à coup. J'attendrais patiemment le hasard de l'orage, ou tout autre.

V

Afin de prouver à madame Élisabeth la décision de ma sagesse, je terminai la conquête, jusqu'alors retardée, de la petite Anne-Marie.

Cette fille était trop touchée de mes manières et de mon langage pour ne pas ressentir, comme ses pareilles en un tel cas, une vive amitié à mon égard. J'avais élu pour sujet de notre conversation quotidienne sa maladie et les soins du docteur : ainsi me renseignais-je sur la thérapeutique du sérum. A me parler de soi, sans que je parusse me lasser, elle ne se défiait plus. Aussi me suffit-il de consacrer une heure à la ruse, en lui contant des histoires licencieuses, cinq minutes au simulacre de jouer avec elle en la chatouillant, et deux minutes à la violence, pour qu'elle devînt, bon gré mal gré, ma maîtresse d'abord fâchée, puis contente. Dès lors elle me fut une servante affectueuse et câline, docile à souhait, pas importune, car madame Le Guenn l'appelait à chaque instant. Je n'en eus que de la satisfaction pendant la première semaine. Elle se levait de bonne heure, à l'aube, pour me fêter avec l'ardente curiosité de l'adolescence. Dans le jour, elle dissimulait maladroitement les signes de notre furtive intelligence, tant elle était avide de mes attentions, prix de ses œillades téméraires. Madame Élisabeth ne tarda point à remarquer le manège. Dès lors elle se dispensa de craindre ma poursuite, et nous adoptâmes des façons très franches d'être amis.

Ce que les gens lâches ou timides nomment ma « brutalité » continua de la distraire. Aux promenades, nous causions familièrement des Le Guenn et de leur sort. J'attendais de la

Compagnie générale une réponse à mon rapport touchant l'invention. J'y avais décrit la cure d'Anne-Marie ; et je m'étais abstenu de mentionner les fâcheuses dispositions des professionnels à l'égard de leur rival. Ne croyez pas que ce fût là un effet de sotte compassion : durant mes séances au laboratoire j'avais acquis la foi que justifient maintenant les succès du docteur O... Quelques-uns me reprochent de ne pas avoir renseigné la Compagnie : mes trois rapports sont aux archives ; libre à tous de les consulter. Naturellement, il me fallut l'avertir que l'échéance des applications pratiques n'était pas immédiate. Pouvais-je agir autrement ? Est-ce ma faute si la commission des comptes s'empara de ce prétexte pour refuser officieusement, à l'avance, de sanctionner les « largesses » du conseil d'administration ? A plusieurs reprises, j'assurai madame Élisabeth que l'affaire était bonne. Elle me sut gré de cette déclaration. N'ignorant point mes principes de véracité, elle encouragea les espoirs de sa cousine ; et nous supputions les chances.

Ayant échoué par les moyens de vice qui donnent une influence exclusive et supérieure sur une femme, force me fut de conquérir les sympathies de la fillette et de la belle-mère afin qu'elles ne m'aliénassent point la bienveillance de madame Élisabeth. Tout cela me coûtait bien du tracas, d'autant que je prétendais ne rien retrancher à ce qu'il y avait d'insolite et de choquant, pour elles, dans mes procédés ordinaires. Grâce au besigue chinois, je parvins à me faire tolérer par madame La Revellière. Gilberte finit par admirer mes épreuves photographiques, et mon agilité pour descendre, puis escalader les roches, en lui évitant les chutes. Enfin je lui tuai quelques mouettes et cormorans dont les ailes ornèrent ses chapeaux, tant que le permirent les vents de la mer. Mais, de toutes les prévenances, celle qui leur agréait le mieux fut sans contredit mon indulgence pour le talent du docteur. Toutes ces dames l'adoraient. Elles voyaient son avenir dans mes mains : donc elles respectaient ma puissance. Avec Anne-Marie elle-même, il n'était question que du docteur. Elle répétait, sur un ton de mélodrame, qu'elle lui devait la vie, — ce qui d'ailleurs était juste : sans le sérum des cobayes immunisés, aucun malade atteint si gravement n'eût guéri. Anne-Marie

avait de la gratitude. Je ne me flatte guère en pensant qu'elle me prodigua ses complaisances parce que ses maîtres attendaient, de ma seule entremise, leur salut. Aussi me choyait-elle obstinément, jusqu'à me gêner.

Pour manifester sa tendresse, elle découvrait à tout bout de champ un grain de poussière sur mon costume, ou quelque souillure sur mes bottines. Et d'accourir alors, la brosse en main, puis de me rendre net, en me caressant. Si personne n'était là, elle me tendait les lèvres. Il arriva que son zèle, armé d'un torchon noirci par le contact du fourneau, tacha mes souliers de daim, à l'heure d'un départ. Je me fâchai : rien ne me désoblige comme l'incident qui me fait paraître en public sans un air de suprématie à peu près indiscutable. Anne-Marie ne supporta point l'aspect de mon visage convulsé par la colère : une moue tordit sa bouche enfantine; des larmes se précipitèrent le long de ses joues. Deuxième ennui ! On pouvait venir. Il fallait la consoler vite et jovialement :

— Arrête le déluge !... Où donc est mon arche de Noé?...

Je feignis de chercher cet ustensile biblique, avant de la saisir. Furibonde, elle se débattit, m'échappa. J'observai la résurrection d'une certaine rancune, fort bien contenue depuis mon brusque triomphe sur sa pudeur. Elle commença par geindre en rajustant son ample collerette, qu'avait passablement chiffonnée mon embrassade pacificatrice.

— Monsieur est trop méchant avec moi...

— Anne, ici ! — criai-je, en imitant, de façon burlesque, l'accent impérieux du chasseur qui appelle son chien.

Elle regimbait. Ses yeux séchèrent... Elle me considéra, des pieds à la tête, avec une affectation de dégoût. Je devenais déjà tel que son remords me redoutait : un maître exigeant, au lieu d'un amant attendri. En effet, de l'aventure j'avais voulu tirer cette assurance de réussir en toutes choses, futiles ou graves, cette assurance que nous confirme la plus mince victoire sur la vertu de nos voisines et sur la volonté de nos voisins. C'est là un exercice qu'il importe de ne pas négliger, si l'on souhaite la force indispensable pour surmonter son indolence morale. La preuve faite, que m'importait cette rustaude passive et affublée? Toutefois il était intéressant de

convaincre une jeune Bretonne de mes raisons. J'y songeai durant ses récriminations véhémentes. Dans un verbiage de feuilleton, elle me reprocha d'avoir vilainement profité de son innocence, d'avoir perdu sa vie, que sais-je encore ?...

— Anne-Marie, vous êtes inique, ma chère !... En vous aimant, je vous fis un grand plaisir, — m'écriai-je ; — avouez-le, dites la vérité !... Vous n'osiez pas me demander, par la parole, ce que sollicitaient les malices de vos regards ; si vous fîtes mine de résister, ce fut pour rendre plus piquante votre défaite !

— Vous avez agi avec moi comme une brute... une brute ! Mais oui !... Laissez-moi !

Les bandelettes empesées et recercelées de sa coiffe, son diadème de soie rose, tout branlait avec les mouvements de sa jeune face pleurnicheuse... Elle menaça de se plaindre au docteur, de me dénoncer.

Je me renversai dans mon fauteuil, j'affectai de sourire charitablement. Mon aisance et ma quiétude la surprirent. Elle arrêta net son réquisitoire.

— Ma petite chérie, — lui dis-je, — vous n'en ferez rien. Et pourquoi ?... Parce que l'on vous demanderait quels motifs vous empêchèrent de vous dérober ou d'appeler à l'aide lors de mes entreprises... Parce que le docteur et madame Le Guenn, la cuisinière, vos amies, vos connaissances, vos parents eux-mêmes apprendraient la chose... Cela détruirait votre réputation sans me punir beaucoup. Que peut le docteur contre moi ? Rien qu'un sermon, et j'ai de quoi riposter... D'ailleurs, jamais homme de mon espèce ne fut tourmenté sérieusement pour de semblables bagatelles. La police, même bretonne, respecte un notable commerçant. On vous rira au nez, mon enfant !... Et, si vous faites du bruit, on vous accusera de vice. Pensez donc ! une femme de chambre !... On a des opinions sur ces vertus-là, des opinions toutes faites. Chacun dira que vous n'avez pas demandé mieux... ce que je pense, au reste !

— Vous ne le pensez pas... Je n'ai pas été assez forte pour vous résister, voilà tout...

— Mais depuis, ma petite Anne, vous ne résistez guère, il me semble...

Elle baissa les yeux... Je lui empoignai les mains. Elle détournait ingénument la tête vers la mer coquette et les filets bleus qui s'enflaient, diaphanes, le long des mâts nombreux, puis s'affaissaient selon les souffles de la brise.

— Je devais me marier, à la Noël... avec quelqu'un! — gémit-elle.

— Eh bien?... Votre fiancé n'a rien à savoir, et vous n'avez rien à lui dire...

— C'est ça!... J'irai tromper un brave garçon?... non-da!...

— En le prévenant, Anne-Marie, vous le chagrinerez, s'il vous aime... C'est mal de chagriner les gens qui nous veulent du bien... Tenez-vous à le désespérer?...

Elle haussa les épaules, en essuyant sa frimousse, et marmonna de vagues menaces. Pour naturel qu'il fût, son joli teint ressemblait au fard des anciens portraits. Elle avait la taille souple dans le corsage garni de larges velours, et sous la bavette du tablier mauve à fleurs brochées.

— Il est marin, n'est-ce pas?... Il navigue?

Un signe des paupières me répondit affirmativement. Anne-Marie jugeait sa faute : comme elle s'avouait criminelle à l'égard de son fiancé, elle eut plus d'indulgence à l'égard de son amant. Sans quitter un air boudeur, elle m'écouta qui lui représentais combien il serait dur d'ôter à ce malheureux, lorsqu'il débarquerait, toutes ses illusions du long cours. Était-elle sûre qu'aux escales il n'eût pas lui-même taquiné les mulâtresses des Antilles? Et pourquoi siérait-il d'accorder plus d'importance à notre jeu qu'au sien? Je ne comptais ni plus ni moins qu'une mulâtresse, dans leur vie. J'étais un accident ou un incident, voilà tout.

— Vous avez fait de moi une fille perdue!... Et sans m'aimer seulement! Je le vois bien, à présent. Vous vous moquez de moi... Vous vous êtes moqué de moi!...

— Mais non, petite bête!...

— Mais si!...

Elle tapa du pied et se lança dans mille récriminations inutiles, — sur mon égoïsme, ma méchanceté, l'absence de mes remords et de ma passion, le tout dans un langage naïf d'écolière façonnée, à la fois, par la leçon des choses, le catéchisme et la morale des feuilletons populaires. Les petits

journaux à un sou avaient dû lui communiquer ses principales notions de la vie réelle. Tout d'un trait, elle me conta qu'elle voulait ouvrir boutique après la noce, car elle avait du goût, et aurait vendu des étoffes, des lingeries. Elle me cita telle et telle qui gagnaient beaucoup. Elle se voyait déjà commerçante, vénérée par les femmes de pêcheurs et les sardinières... Soudain, cette chance lui parut impossible, puisqu'elle avait péché ! De nouveau, les larmes mouillèrent ses cils, de petits sanglots grognèrent dans sa gorge maigre... Je lui fis observer que mon exploit ne semblait pas avoir été le premier qu'elle eût subi, et que ce péché-là succédait à d'autres.

— Il aurait fallu être sans cœur, pour me refuser à mon amoureux quand il est parti à la mer !... Sait-on s'ils reviendront, eux ?

— C'est juste ! — approuvai-je.

— Vous vous moquez de moi !

— Mais non, petite chérie... mais non... Je n'ignore pas que l'existence de chacun est fragile... que le mieux est de prendre le plaisir du moment... comme de bonnes bêtes simples, et aussi sincères que leurs instincts... Ne crois-tu pas, petite chérie ?... Va, ne gémis plus... Viens !

Je lui tendis les bras, puis, ayant attrapé le pan de son tablier mauve, je l'attirai, lourde et maussade, mais sans qu'elle résistât trop :

— Monsieur est sans cœur !... Monsieur est sans cœur !...

— Anne-Marie, tu sais bien que non...

Je pus l'asseoir sur mes genoux. Elle permit à mes caresses de la faire sourire... Brusquement, elle se débarrassa de mes mains :

— On vient...

— Qu'importe !

— Laissez-moi, je vous dis !

Elle s'enfuyait déjà, les brides au vent...

— Ah ! petite, petite... tu n'as pas le courage de tes opinions... — criai-je, pour madame Élisabeth qui, les mains au ciel et de la malice plein les yeux, nous surprenait.

— Oh ! soyez tranquille : je n'ai rien vu !

— Mais je ne me cache pas !...

Mes intentions étaient remplies. Désormais, la veuve ne craindrait plus que je ne lui fisse la cour. Mon cynisme l'amusa.

— Alors, vous agacez la femme de chambre?

Narquoise et charmante, elle s'appuyait à la table pour contenir sa joie de belle fée.

Je me défendis de nourrir des passions ancillaires exclusivement; et j'expliquai mon cas.

Dès que j'arrive dans un pays, je goûte au vin du cru, aux pâtisseries indigènes, aux plats régionaux; je tue et mange son gibier. De même, je recherche les complaisances de ses filles. Elles m'informent de la race. Par leur langage, leurs gestes, leurs mœurs et leurs manières d'aimer, elles me laissent une impression vive du peuple autochtone. L'impression demeure. Auparavant, j'ai interrogé quelque encyclopédie sur la constitution géologique de la province, son aspect montagneux ou plat, sur le régime des eaux, les productions agricoles et industrielles, sur l'histoire locale. Le souvenir d'une amoureuse m'est un excellent moyen mnémotechnique pour fixer en moi toutes ces notions nécessaires à la diffusion de mes négoces. Ainsi je garderai mieux la mémoire de ce que j'appris sur les Celtes, parce que ces études se trouvent associées dans ma cervelle aux gentillesses d'Anne-Marie. Que j'oublie le chiffre de la production annuelle du sarrasin, chose bonne à savoir, je me dirai: « Anne-Marie, le joli teint pareil à du fard, le sourire bien plissé, les taches de rousseur autour des yeux profonds, la nuque hâlée par le vent de la mer: 6 875 927 hectolitres de sarrasin! »

— Ah! que vous êtes donc ingénieux! — fit madame Élisabeth. — Vous tirez parti de cela même qui semble, par nature, opposé à tout bénéfice...

Elle se piqua de me vexer habilement. Je me hâtai de lui répondre :

— N'est-ce pas que je suis ingénieux?... C'est ma force... Du varech, du goémon, mes usines extraient la soude, l'iode. Avant l'installation des fabriques Guichardot, on laissait perdre sur cette côte le varech et le goémon; aujourd'hui mes remèdes guérissent parfois les gens, et huit cents ouvriers vivent mieux que de la pêche...

— Bien répondu! — concéda madame Élisabeth.

— Mais oui : on se fait des idées fausses sur les gens, sur leurs facultés... Par exemple, quoi qu'on en dise, la Bretonne, outre sa peau très douce...

— Je n'en doute pas!

— De quoi?...

— Je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de me dire des inconvenances... Je n'y tiens pas!...

— Peuh! Vous êtes sortie du couvent. Vous avez été mariée, n'est-ce pas?... On peut causer, je pense!...

— On ne peut rien! — signifia très impérieusement madame Élisabeth, encore qu'un sourire adoucît la sévérité de son accent. — J'ai horreur de ces histoires-là : elles semblent établir tout de suite, entre celui qui les conte et celle qui les écoute, une complicité préalable pour un vice prochain...

— Eh! — répliquai-je, tout doit vous prouver, à présent, que je ne me propose pas de vous faire la cour!

— Aussi n'avez-vous aucun droit aux privautés.

— Quêteriez-vous, madame, une déclaration... qui vous donnerait le droit, à vous, de me rabrouer ensuite?... Pas si bête! Guichardot n'est pas si bête, chère madame!

Elle me nargua de l'œil avec l'air de me dire que les raisins étaient trop verts... Je n'aime point qu'on me tance, même gentiment, ni qu'on me déclare en infériorité. Aussi je lui portai vite le coup droit de mon soupçon :

— Guichardot n'est pas si bête... chère madame! Il sent que la place est prise... Eh! oui, jouez l'étonnement. Demandez-moi le nom avec une voix ironique, qui vous prêtera l'air de croire à une plaisanterie... Vous riez : c'est encore mieux!

— Il faut que je rie, à moins de me fâcher... Vous êtes comique!...

Je haussai les épaules. Madame Élisabeth était manifestement touchée. La pâleur de l'émotion chassait l'incarnat de ses pommettes. En même temps, une lueur de colère illumina ses yeux bruns : elle me détesta. Le coin gauche de ses lèvres, plus retroussé qu'à l'ordinaire, tremblait convulsivement sur le sourire impuissant à me duper...

— Je suis positif, — ajoutai-je, — C'est ma force... auprès des femmes elles-mêmes...

Adroite, elle se hâta de détourner la conversation en feignant de ne pas s'intéresser le moins du monde à mon attaque :

— Alors on ne vous résiste pas ?

Je lui montrai les muscles de mes bras, en lui certifiant que la violence m'avait toujours réussi. Elle se récria :

— Et les pères, les maris, les gendarmes ?...

J'énumérai mes diplômes obtenus dans les concours de boxe, de tir et d'escrime. C'était là de quoi calmer les époux, les parents : peu d'entre eux aiment à recevoir un horion, outre l'ennui d'être ridiculisé par leur femme, leur fille, leur sœur. Et les pécores se gardent bien d'étendre le scandale en invitant la justice à vérifier leur agréable infortune. D'ailleurs, la plupart simulent la passion après la défaite de leur vertu. Elles évitent ainsi l'aveu de leur humiliation : car il est moins pénible d'être tenue pour une créature libertine que pour une pauvre personne dont le passant, à sa guise, bouscule et s'approprie le corps. Anne-Marie s'obligeait à me chérir afin de ne pas confesser que sa faute s'était accomplie sans la participation de l'amour : la romance lui eut trop manqué.

Madame Élisabeth m'accusa de jouer les fanfarons de vice. A me conduire de la sorte, j'eusse évidemment, prétendit-elle, fatigué l'indulgence de mes amis et perdu mes relations. Il n'en est rien. Nanti d'influence électorale dans les arrondissements de mes usines, — puisque les ouvriers et les contremaîtres achètent les poissons des pêcheurs, la farine des meuniers, les œufs, le lait, le beurre des paysans, — je suis le gouverneur d'intérêts trop certains pour n'être pas redoutable, et, par conséquent, respecté, voire adulé. Et puis, je dispense l'argent de notre société, connue pour la solidité de son crédit. Je suis tout de même une petite puissance à peu près invulnérable, sauf dans le sein même de notre administration.

Pendant que je démontrais cela, madame Élisabeth supportait chaque argument comme une injure personnelle. Elle sentit que mon pouvoir restreignait son pouvoir dans l'atmosphère de Keryannic, que moi seul y dominais, en fin de compte ; que la vie des Le Guenn, le destin d'Anne-Marie et sa propre pudeur, à elle, madame Élisabeth La Revellière, cette pudeur jalouse, — tout cela dépendait de mon caprice... Si l'on peut dire caprice, car notre fantaisie la plus appa-

remment délurée ne fait que choisir entre les quatre ou cinq lois inéluctables auxquelles il nous demeure loisible de nous asservir, sous le commandement de notre caractère, de notre atavisme et de la fatalité! Néanmoins les sentiments de madame Élisabeth se traduisirent par cette phrase :

— Vous n'êtes pas heureux, parce que ce n'est pas le bonheur que d'être haï...

Elle me haïssait donc. Je ripostai que, s'il est un bonheur, il réside dans le sens du triomphe.

— Oh! — conclut-elle — pour être heureux, il faut se sentir aimé!...

Je lui décochai promptement :

— Est-ce pour cela que vous êtes heureuse?

— Ai-je dit que j'étais heureuse?

Je lui révélai qu'elle me semblait, à tout instant, près de crier sa joie secrète... Malgré son astuce, elle en vint à rougir. Vivement j'ajoutai :

— Le Guenn ne vous regarde pas ; il vous contemple!...

— Il contemple aussi le vide, le ciel, ce fauteuil, cette bibliothèque... Il a l'œil du marin habitué à l'exploration des espaces.

Puis elle s'embarrassa dans un discours sur les particularités de l'optique marine. J'estimai suffisante mon expérience, et ne la poussai guère plus avant. Le nom du docteur troublait la jeune femme. Sûre de ne m'avoir plus à me craindre comme rival de Le Guenn, elle ne rejetait qu'à demi mes insinuations.

Gilberte entra comme une petite folle, gaie, par hasard, et nous entraîna dehors. Le vent l'ébouriffait. Des torpilleurs, dit-elle, manœuvraient à la Pointe des Poulains. Elle voulait fixer leur image sur les plaques sensibles de sa jumelle photographique.

Je fus chercher ma canne, et nous suivîmes la fillette par la route sablonneuse, entre les ajoncs des talus que surmontait la perspective mouvante de la mer. Gilberte m'étonna. Elle s'agitait. Une courte jupe rouge collait à ses jeunes formes, ne recouvrait pas ses genoux, ses jambes hâlées, en chaussettes et en espadrilles. De son chapeau en toile attaché

sous le menton, une mèche dorée s'échappait et flottait, selon la brise, contre le front obstiné, contre les yeux, tour à tour espiègles et joyeux. Elle gambadait vraiment, l'appareil en sautoir. Son épagneul la devançait. Peu docile, il inquiéta les moutons noirs au piquet, de-ci de-là, qui paissaient la lande lépreuse.

— Domino! Domino!... Oh! oh! quel chien! — gémissait-elle, quand il faisait la sourde oreille à ses appels, où quand il pourchassait une brebis de sabbat qui tournait éperdument au bout de sa longe tendue.

Sans hâte, il revenait vers sa jeune maîtresse en flairant les mottes. Puis il se précipitait à la poursuite des courlis, dont les bandes volaient au ras du sol. A la grande frayeur de l'enfant, il galopait sur la corniche de la falaise, ou même déboulait le long de ses parois abruptes, avec les masses de sable, les touffes d'herbe et les graviers, jusqu'aux roches amoncelées en bas, dans les vagues mousseuses que les oiseaux frôlaient de leurs ailes obliques. Alors il les accompagnait. Il suivait le flot sur les petites grèves de cailloux ; il piétinait les marbrures des eaux qui l'éclaboussaient, qui se retiraient mélodieusement, qui revenaient en conques glauques s'épancher et baigner ses pattes. L'essaim triangulaire des courlis chatoyait, allait par-dessus l'écume, s'inclinait et s'illuminait, se redressait et s'assombrissait, s'engageait dans les vallons mobiles de l'Océan, les traversait, puis franchissait les crêtes liquides des grosses lames, pour virer de bord et atterrir derrière les blocs géants, où Domino s'empressait de les rejoindre, non sans culbuter sur les franges des goémons visqueux.

Gilberte, en s'essoufflant, s'évertuait à ne pas le perdre de vue. Étourdi par l'instinct de son espèce, il n'obéissait plus à nos voix. Taché de feu et de blanc, il disparaissait dans le chaos des cailloux, reparaissait très loin, sur les granits humides et assiégés par les élans de la mer. Un moment, Gilberte s'imagina qu'il allait être noyé. Elle proféra des cris nerveux, et, malgré sa mère, dévala par une piste très roide vers l'anse échancrée au fond de l'abîme. Nous surplombions de quarante mètres environ les eaux bruyantes. J'eus la certitude que cette petite fille bientôt glisserait, roulerait hors de la sente mal tracée par les sabots des pêcheurs, et qu'elle finirait par

s'abattre sur les énormes galets sombres, au pied de la falaise en ruines. Madame Élisabeth ne sembla point d'abord s'effrayer. Vainement elle la rappelait, mais s'amusait plutôt de sa désobéissance.

— Quelle sotte ! Le docteur a fini par la rendre trop audacieuse, vraiment. A Paris, elle n'ose pas traverser la rue sans que l'institutrice lui donne la main... Voyez-moi ça !... Voyez donc, à présent !...

La courte jupe rouge flottait derrière les jambes brunes au galop. Dans leurs manches blanches, les deux bras frêles étendus faisaient l'office d'un balancier douteux ; puis ils s'agriffaient aux saillies des rocs, aux tiges des ronces, les lâchaient dès que l'enfant était descendue d'un degré par cette route des lézards. Nous regardions anxieusement le chapeau de toile s'agiter au flanc du terrain presque concave. Dans sa course, la petite semblait rebondir comme une pierre lancée pour des ricochets. Elle ne buttait pas. Cependant elle poussa des cris plus aigus, des cris de peur.

Nous l'appelâmes de nouveau sévèrement. Elle continua sa dégringolade sans nous répondre. J'estimai nécessaire de me risquer à la secourir, si je ne voulais pas être taxé de froideur par la veuve, et si je prétendais au titre de son ami. D'ailleurs, pour un gymnaste, c'était une occasion merveilleuse d'obtenir sa gratitude ou d'augmenter, en tout cas, sa confiance. Je m'engageai sur la piste, m'accrochant aux plantes, me calant sur le plat de mes semelles, tantôt le corps en arrière pour retenir mon poids trop vite attiré, tantôt laissant la pesanteur m'aspirer vers les éboulis du fond, vers les remous des petites vagues captives entre les cubes de granit noir. Et bientôt il me fallut glisser, assis: debout, j'oscillais trop ; le moindre écart de mon pied eût déterminé ma chute dans le cirque de blocs disparates où mes os se fussent rompus. Gilberte y arrivait. A la racine de la falaise, le petit chapeau de toile noué sous le menton n'était plus qu'un point pâle sautillant d'aspérité en aspérité avec la courte jupe rouge collée par le vent sur les formes minces et alertes. Les petits bras en manches blanches devinrent deux des quatre pattes sur lesquelles l'enfant se traînait avec prudence au bord d'un roc équarri par le hasard, afin de décou-

vrir le moyen de gagner une table inférieure toute ruisselante d'eau. Mais elle dut renoncer. Elle se releva, jeta le nom de son chien, trop fidèle aux courlis, puis elle demeura toute droite, fine et haute sur ses jambes brunes. Alors elle battit l'air de ses poings crispés, et de véritables hurlements sortirent de sa poitrine. Je me fis entendre d'elle ; mais elle n'y prit garde. Ses épaules étroites étaient secouées par les sanglots. Elle trépignait avec rage. Elle pleurait. Enfin je l'atteignis en tombant, parmi des graviers, des mottes et des galets plats, sur la plate-forme qui l'isolait.

— Qu'avez-vous, Gilberte, et pourquoi vous désoler ainsi ?

Sous la mèche dorée, ébouriffée, et sous l'évasure du chapeau, le jeune visage, entre les ruissellements de larmes, grimaça. Des fils de salive reliaient les lèvres béantes. Je l'interrogeai sans qu'elle me gratifiât d'une parole. Elle me tourna le dos. Sa veste de piqué blanc était verdie par les herbes et jaunie par la terre. Je lui touchai la manche : elle se dégagea brusquement.

— Oh ! Gilberte, vous n'êtes pas aimable. J'ai failli me casser le cou pour vous aider à sortir d'ici... Et voilà comment vous me recevez !... Voyez là-haut, sur le bord de la falaise, votre maman qui nous fait des signes... Domino n'est pas perdu, il joue... Je le vois d'ici courir, en agitant le panache de sa queue.

— Comment remontera-t-il, maintenant ?... Vous savez bien qu'il ne peut pas remonter !

Elle indiqua du regard la muraille de terre et de granit qui s'érigeait, inaccessible, depuis les décombres jusqu'au ciel.

— Mais si !

— Non, je vous dis !... Il ne pourra pas... Il ne pourra pas... Domino ! Domino !... Oh ! quel chien !...

Et la convulsion des pleurs bouleversa la petite figure, tandis que l'enfant trépignait encore et crispait ses poings hâlés, serrant de toutes ses forces les coudes contre les hanches. Je lui remontrai doucement la sottise de son désespoir. Comment une grande jeune fille pouvait-elle se livrer à de pareilles colères ?

— Je veux que mon chien m'obéisse, à la fin !... C'est trop

fort ! — dit-elle entre ses sanglots ; — tout le monde me martyrise ici... même le chien !

Elle délira... Sa fureur était bête, inexplicable et incoercible. Ça l'humiliait que Domino ne voulût point l'entendre quand il chassait les oiseaux des grèves, et ça l'épouvantait qu'il s'engageât dans les rochers, dans les trous, pendant que la mer gagnait du terrain... D'une part, son affection pour cet animal s'alarmait outre mesure. D'autre part, son orgueil souffrait à l'extrême du ridicule qu'il y avait à rappeler Domino sans qu'il s'inquiétât de ces injonctions. Elle voulait à la fois le battre du fouet qu'elle tenait à la main, et mourir avec lui plutôt que de l'abandonner au péril de la marée.

— Si je pouvais descendre de là ! — gémit-elle, — je courrais... je l'attraperais...

— A moins que les courlis ne s'envolent et qu'il ne les suive !...

— Ils sont fatigués... ils ne bougent plus.

— Gilberte, votre mère vous demande. Allons auprès d'elle. Domino saura bien nous rejoindre,

— Oh ! non ...

J'essayai de la diriger. Elle se débattit. Elle poussa de nouveau des cris déchirants. Je lâchai ses doigts : il m'eût déplu qu'elle pût conserver un souvenir très désagréable de notre contact sur ce roc... Adorée par ces dames La Revellière, elle pouvait, en me détestant, les influencer de la pire façon. J'y réfléchis, tout en la regardant se moucher dans un tout petit foulard que le vent essayait de lui ravir, pour comble d'infortune !... Là-haut, madame Élisabeth n'était qu'une silhouette de perfection interposée entre le soleil et mes yeux. L'accent de sa voix nous parvenait confus, je ne distinguais pas ses mots ; mais je l'avertis, du geste, que j'allais, avec sa fille, querir Domino.

— Voyons, Gilberte, est-ce là ce que vous désirez ? Je vais vous aider à descendre.

— Vrai ?

— La preuve...

Déjà je m'étais assis sur l'extrême bord de notre monstrueux piédestal, et je m'apprêtais à me laisser choir plus bas en fléchissant les jarrets. Ce que je fis sans peine. Là, je cherchai

quelque saillie en bonne place afin de me rehisser vers Gilberte et lui offrir les échelons de mes bras, de mes épaules, de mon dos... Elle me regardait agir, muette, en reniflant et ravalant ses sanglots. Lorsque je lui tendis les mains pour qu'elle y posât les pieds, elle eut une répugnance visible à me confier le bout de sa précieuse personne. Son air habituel reparut, grave et dégoûté du monde. Pourtant, elle daigna se risquer sur l'étrier que lui présentait le nœud de mes mains, et sauter ainsi sur l'assise inférieure. De là, sans m'attendre, elle dégringola, par les degrés énormes et couverts de goémons humides; elle franchit leurs intervalles où pénétrait l'eau du flux argenté, puis s'enfonça jusqu'aux chevilles dans le fin gravier noirci par le contact du flot, mais qui, plus loin, s'étalait, sec et gris, au fond des cavernes béantes.

— Domino! Domino!... Ici!... Ici... Domino!

Comme je l'avais prévu, les courlis, à notre apparition, quittèrent leur refuge. L'essor de la bande s'abaissa jusqu'à frôler la cavalerie écumante du triple flot qui se précipitait à notre droite, assiégeait les forteresses de granit, projetait des escadrons liquides dans les creux, des pelotons furieux sur les cimes, et puis s'écoulait par mille issues, pour se rallier en arrière avec un grand bruit frémissant. Le chien préféra son gibier: il s'en fut loin devant nous.

Égosillée par ses appels, Gilberte s'efforça de courir. Sa voix rapidement s'altéra, devint rauque. Je marchais derrière elle à distance, car, dans ce gravier mou, je prévis que son élan aurait bientôt faibli. Domino disparut après avoir contourné un amas de rocs. Et nous demeurâmes seuls à côté de l'Océan qui charriait, entre le continent et l'île, deux steamers suivis de leurs longues fumées, maintes barques éparses sous leurs voiles brunes inclinées par la brise, éclairées par le soleil, bercées par les houles tumultueuses qui affluaient au rivage avec le souffle violent de l'espace.

Gilberte espérait le retour des courlis et que Domino les serrerait de près. Il n'en fut rien. Quelques minutes s'écoulèrent dans l'attente, puis elle grimaça, silencieuse; des larmes se détachèrent des cils; les poings minuscules et osseux se crispèrent dans une sorte de convulsion qui secouait à plusieurs

reprises les bras, qui pliait brusquement les coudes. Sans résultat, je l'invitai à prendre une vue de la flottille de pêche. Se détournant avec fureur, elle refusa même de me prêter son appareil qu'elle avait en bandoulière.

D'en haut, par bonheur, madame Élisabeth me héla : près d'elle était la silhouette du terrible chien qui nous examinait, la langue pendante, et les oreilles dressées par l'attention.

Gilberte cessa de pleurer et de frémir. Alors il fallut regagner la corniche. Nous escaladâmes assez prestement les énormes caillous aux franges visqueuses et les éboulis des roches sèches, puis l'avalanche figée des blocs. Je gravissais d'abord; j'attirais ensuite l'enfant par ses deux mains, fluettes et moites. Malgré quelques écorchures à ses genoux nus, elle finit par se divertir des difficultés. Nous nous trouvâmes, un instant, perchés sur une étroite motte de terre. Grain à grain, le vent l'avait sans doute fixée, parmi les herbes, dans l'interstice de deux blocs lisses, l'un qui plongeait dans la mer, l'autre élevé de trois mètres environ par delà ma main tendue. Au centre de cette motte, large comme une selle de cheval, un pêcheur avait planté deux chevilles à quoi se pouvaient retenir momentanément nos pieds.

Alors je m'aperçus de notre fâcheuse position. Mal accrochés au milieu d'une muraille granitique et unie qui tombait à pic dans les eaux, nous ne découvrions, au-dessus de nous, nulle aspérité où s'agriffer pour atteindre le faîte. Retourner nous était impossible. J'avais pu faire grimper l'enfant sur une pente roide et presque polie, mais la faire redescendre me sembla très dangereux : le vertige aurait pu s'emparer de cette fillette malade, qu'inquiétait déjà trop ma recherche d'un point d'appui dans le bloc supérieur. Seule était visible une petite anfractuosité capable, à la rigueur, de recevoir l'extrême pointe de ma chaussure. C'était l'unique aide. Il me fallait donc introduire le bout du pied dans cette minime ouverture placée à hauteur de mon estomac, puis, m'agrippant, de l'orteil, au bord de ce trou, me lancer pour atteindre la crête. Si je manquais mon élan, je m'abîmais en arrière, et j'allais me fracasser sur les roches à fleur d'eau.

Comme je pesais mes chances, je sentis la motte s'affaisser lentement sous notre poids. Du sable s'en détacha, que j'en-

tendis couler le long du granit. Avant peu de secondes, ce pan d'herbes et de terre se désagrégerait : nous serions tués. Bien que ma logique le certifiât, ma volonté s'efforça de la démentir vainement. Je connus alors toutes les affres du couard : mes tempes se glacèrent. De crainte qu'elle ne devinât l'angoisse de mes hésitations, je n'osais pas regarder ma petite compagne. Pourtant je vis trembler ses genoux écorchés sous la courte jupe rouge. Dans ma main, ses doigts chauds tressaillirent. Je voulus les abandonner, pour une première tentative d'élan : elle se cramponna. Ses ongles perçaient ma peau, à travers ses mitaines de fil et mes gants de Suède. Je baissai les yeux vers son visage : il était livide et hagard. Contre le roc supérieur, elle s'aplatissait. Je la priai de me lâcher, elle refusa. Le « non » fut étranglé dans sa gorge. Sous l'évasure du chapeau de toile, la mèche dorée se mouilla de sueur. La poitrine osseuse haletait dans la batiste de la chemisette... J'entendis couler de nouveau le sable de la motte, qui fléchissait davantage.

— Gilberte, — dis-je assez fermement. — il faut me lâcher la main. Je vais mettre le pied dans ce trou ; je sauterai ; j'attraperai la crête ; j'exécuterai un rétablissement, et, de là-haut, je vous pêcherai. Ne bougez pas...

— J'ai peur...

Elle râlait. Son petit visage se décomposa. Elle allait s'évanouir, peut-être.

— Peur de quoi ? Vous n'êtes pas si poltronne... voyons !

En haut, l'épagneul impatient aboyait contre nos lenteurs et parcourait la corniche, en se penchant, attentif à nos manœuvres. Madame Élisabeth ne se doutait pas du péril, car ses appels nous parvinrent, très gais.

— Entendez-vous votre mère qui se moque de vous ?... — repris-je. — Lâchez ma main, voyons : il faut que je saute ; nous sommes trop mal installés, ici...

De nouveau le sable coula. Je sentis mollir tout à fait la terre. Je songeai que le ciel radieux et le granit étincelant, que l'émeraude mouvante des eaux assisteraient, tout à l'heure, à notre chute, à l'enfouissement de nos deux corps dans cette anse : le sang de nos chairs ouvertes rougirait les arêtes des pierres visibles sous la transparence glauque. Cette eau battante

devait nous engloutir et nous détruire, si je ne me hâtais. Mourir me déplut.

J'ai toujours été fort lucide aux minutes fâcheuses : aussi répudiai-je vite cet absurde attendrissement. Je voulus dégager ma main des doigts humides et brûlants qui l'étreignaient. Certes l'enfant pouvait, démunie de soutien, s'effrayer davantage, perdre connaissance et tomber... Tant pis ! décidai-je. Une brusque torsion de mon poignet ouvrit l'étreinte ; et je m'abstins de regarder de quelle façon la victime se laissait choir. Il n'était plus temps. Devant cette vie chétive et condamnée déjà, ma solide personne méritait que mon élan se calculât, que mon pied gauche s'assurât, par l'extrême pointe de la chaussure, dans le trou, et que l'autre, repoussant la motte et les herbes, me projetât vers le but. Sans écouter le hurlement de Gilberte, je sentis enfin le cuir de ma semelle emboîté pour le mieux. Je pliai le jarret. Le ressort de mes muscles se contracta, se détendit, me lança pendant que la terre s'effritait à grand bruit. Mes griffes, puis mes coudes mordirent la crête du roc supérieur ; mes épaules s'élevèrent, mon ventre, mes cuisses. La volte s'opéra. J'étais sur la pierre de mes vœux, et ma poitrine exhala son plus large soupir.

Quant à l'enfant..., c'était une pauvre chose calée par les chevilles de bois qui cédaient avec les derniers morceaux de la motte pendante... Surpris qu'elle n'eût pas encore glissé, je me vautrai sur le granit, et laissai pendre les bras. dont l'un tenait ma canne à bec recourbé :

— Attrapez donc ma canne par le crochet, Gilberte !... Attrapez-la, voyons, petite sotte ! Prenez-la des deux mains... Votre pied dans le trou, maintenant... Là... Une... et deusse !... Vous y êtes.

En effet, et contre mon attente, elle se cramponna désespérément au bâton, que j'attirai jusqu'à ce que je pusse saisir le collet de la petite veste en piqué blanc. Je halai vivement le tout, canne et fille, en me redressant sur les genoux. Les deux chevilles de bois, le fouet à chien, les herbes et les derniers fragments de terre faisaient en bas rejaillir l'eau criblée par leur chute.

— En voilà des manières !... pour une jeune personne qui fait du sport ! — plaisantai-je.

Et je relevai la malheureuse, verte comme un cadavre.

Elle chancelait dans la courte jupe rouge que le vent fit claquer. Une vilaine sueur dégouttait de la mèche dorée sur les yeux caves, sur les joues rendues granuleuses par la chair de poule. Les jambes brunes ne se cambrèrent nullement lorsque je l'eus plantée debout : elles fléchirent. Alors la petite tournoya, s'affaissa...

— Gilberte ! — fit d'en haut madame Élisabeth, épouvantée.

Elle-même chercha le moyen de nous rejoindre. Bientôt elle fut auprès de nous. La petite reprenait ses esprits dans mes bras, dont elle s'évada tout de suite, avec une moue fâchée. Alors elle fondit en larmes, se cacha la tête dans le corsage de sa mère. Une convulsion secoua encore ses poings crispés, replia brusquement ses coudes.

Madame Élisabeth alors montra beaucoup d'ennui et de tristesse. Pourtant je me gardai de lui dire quel danger sa fille avait couru, et quel était mon étonnement de ne pas la voir écrasée sur les roches à fleur d'eau. Chaque fois que Gilberte expliquait les causes de sa frayeur, je les niais par des facéties. Mon calme n'était pas pour inspirer des craintes à la veuve. Quelle que fût son opinion sur mon défaut de sensibilité, certes elle ne soupçonnait pas que j'avais, dix minutes auparavant, sacrifié tout net la vie de cette enfant fragile pour sauver ma personne. Par ailleurs, je n'éprouve, à cette idée, nul remords. Il n'y avait pas de comparaison entre la valeur de ces deux existences : celle d'une écolière nerveuse et celle d'un manieur d'affaires destiné à développer considérablement plusieurs branches de l'industrie chimique. Cette jeune pécore ne pouvait être, dans l'avenir, qu'une jolie femme dépensière et inutile. Moi, je puis transformer le commerce français des produits pharmaceutiques en un rival du commerce allemand, et modifier ainsi la puissance économique de deux États. « Un peuple — écrit Nietzche — est un détour de la nature pour parvenir à six ou sept grands hommes... » Sans prétendre à être un de ces grands hommes, j'estime, avec mon philosophe, que l'individu dans le troupeau doit succomber au bénéfice de l'individu dans l'élite. C'est une morale sociale; et, quand on possède de fermes principes soigneusement triés, on ne peut se repentir d'y conformer ses actes

même les plus cruels en apparence, à moins qu'on n'ait l'esprit « femme ». — « Celui qui lutte contre les monstres doit voir à ne pas le devenir lui-même », écrit encore Nietzche : j'ai lutté toute ma vie, contre le monstre *compassion* ; comment n'eussé-je pas été content de ma nouvelle victoire?

Aussi madame Élisabeth, à m'envisager, ne douta plus que sa fille n'inventât, par démence, le récit d'un péril illusoire.

Quand madame La Revellière, inquiète du retard, nous reçut dans le salon de Keryannic, elle se lamenta sur le malaise de la fillette encore émue de tremblements bizarres. D'abord réconfortant pour l'anémie de la jeune malade, l'air de l'Océan commençait à trop exciter ses nerfs sensibles. A leur arrivée, le docteur l'avait prévu discrètement, bien qu'il se défendît d'en convenir aujourd'hui. La vieille dame mit de l'amertume à rappeler ce diagnostic. Elle déclara nécessaire d'abréger le séjour à Belle-Isle.

A ces mots, le visage de madame Élisabeth se colora, puis se décolora. Quitter si tôt le docteur lui semblait, peut-être, douloureux. Pendant que toutes trois montaient à leur appartement, elle protesta que l'indisposition de sa fille était accidentelle.

J'avertis madame Le Guenn lorsqu'elle rentra :

— Vos amies vont-elles nous abandonner?... Ce serait fâcheux.

J'observai ce que sa mine allait trahir : soit l'ennui de perdre l'argent de la pension qu'elles lui versaient, soit — et ceci m'eût bien intéressé — le plaisir de voir s'éloigner l'admiratrice de son mari. Elle me répondit sans hésitation :

— Je ne pense pas qu'Élisabeth se hâte de partir. Le pays lui plaît. Elle ne doit pas craindre que le climat soit nuisible à la santé de Gilberte... Peut-être se trompe-t-elle... Excusez-moi : je veux veiller à ce que rien ne leur manque...

Tout affairée, elle grimpa l'étage.

PAUL ADAM.

(A suivre.)

L'ESCADRE DE LA BALTIQUE

Elle a déjà beaucoup fait parler d'elle, cette escadre russe de la Baltique, devenue officiellement, depuis le 20 juillet, la *seconde escadre du Pacifique.* Sa composition, sa valeur militaire, son rôle possible, son itinéraire futur, ainsi que son ravitaillement en charbon durant un long trajet, sont d'inépuisables sujets de discussions. Comme il est visible qu'elle a de la peine à quitter ses ports d'attache ou de relâche, Cronstadt et Libau, les gens avisés ont prétendu qu'elle ne partirait jamais ; ils ont parié, ils ont démontré qu'elle ne pouvait pas partir. Et, en effet, il y a quelques semaines, une note semi-officieuse dans son laconisme diplomatique faisait le tour de la presse européenne : « L'escadre russe, y disait-on, ne quittera pas les eaux de la Baltique, en raison de l'attitude de l'Angleterre. » Quelle attitude ?...

L'Angleterre, sans doute, n'est pas contente des exactes visites que les croiseurs russes font subir à ses paquebots ; elle l'est d'autant moins que ces visites révèlent souvent la contrebande de guerre plus ou moins mal dissimulée par des connaissements de complaisance. Il serait puéril de nier que c'est dans les usines anglaises que se réapprovisionnent l'armée et la flotte japonaises. Mais l'incident le plus grave, celui du *Malacca*, ayant été rapidement réglé à l'amiable, on était en droit de penser que les industriels et les armateurs

d'Outre-Manche se résigneraient à une gêne et à des risques inévitables, lorsque le Foreign-Office a cru devoir « rappeler » aux gouverneurs des colonies anglaises les règles qui doivent diriger leur conduite au sujet du ravitaillement en charbon des navires belligérants qui relâcheraient dans les ports placés sous leur autorité. Il résulte de ces instructions que tout navire isolé ou toute flotte, se rendant sur un point quelconque dans le but d'intercepter la contrebande de guerre, ne peuvent faire du charbon dans les ports ni dans les eaux britanniques.

Aussitôt cette décision connue — et je me borne pour l'instant à constater cette admirable faculté du peuple anglais de considérer très sincèrement, comme *juste en soi*, toute mesure favorable à ses intérêts — les pessimistes ont eu beau jeu : « Nous l'avions bien dit! l'escadre russe ne partira pas! Comment ferait-elle pour se ravitailler sur sa route, puisque les ports anglais et les eaux anglaises même lui sont interdits... Il ne saurait être question pour cette escadre de déclarer qu'elle renonce à gêner le trafic de la contrebande de guerre : ce serait une humiliation intolérable! Et d'ailleurs, pourquoi partir? Port-Arthur va tomber dans quelques jours; Vladivostock sera fermé par les glaces dans quelques semaines; ce qui reste de la première escadre du Pacifique sera détruit, et le sort de la guerre terrestre décidé à Moukden ou Kharbine... Ne vaut-il pas mieux garder une force navale dans la Baltique, en cas de complications européennes?... »

Non, il ne vaut pas mieux garder cette force navale dans la Baltique! Il faut qu'elle aille en Extrême-Orient et elle y peut aller, en dépit des traquenards anglais.

Il faut qu'elle y aille et qu'elle se batte; il le faut pour bien des motifs. C'est d'abord un principe absolu, et fort sage en sa rigueur, qu'une fois la guerre engagée on doit la soutenir avec toutes ses forces, toutes ses armes, toutes ses ressources, sans rien ménager, réserver, ni retenir... Qu'avons-nous gagné en 1870 à garder précieusement nos cuirassés? Quels services nous ont-ils rendus, après la guerre, plus essentiels que ceux qu'ils nous auraient pu rendre, au début des opérations, en attaquant vigoureusement Kiel et en rete-

nant sur les côtes du Slesvig, par l'incertitude de ce qui pouvait suivre, les troupes que l'inaction systématique de notre marine permit de diriger vers les champs de la Lorraine, — tels ces Poméraniens du 2e corps, qui arrivèrent tout juste, le soir du 18 août, pour l'assaut final aux positions du Point du Jour.

Que les Russes ne nous imitent pas! Qu'ils ne craignent pas de jeter dans la balance le poids de leur dernière escadre de haute mer. L'adversaire, si bien outillé, si intrépide, si bien exercé que l'on se plaise à le reconnaître, n'est pourtant pas invincible; les derniers engagements révèlent certaine fatigue du personnel, certaine usure du matériel, qu'il était facile de prévoir après sept mois d'opérations actives. Cet adversaire conserve, il est vrai, l'énorme avantage d'être chez lui, d'avoir sur le théâtre même de la lutte ses ports, ses arsenaux, ses bases d'opérations; Port-Arthur aura succombé, sans doute, après avoir fourni une résistance plus admirable encore, s'il est possible, que celle de Sébastopol; Vladivostock sera peut-être encombré de glaces. Mais ce Vladivostock, après tout, reste pour une escadre russe venant d'Europe un excellent point d'appui, bien mieux placé, bien plus facile à atteindre que Port-Arthur. Le port de guerre est beaucoup plus spacieux, beaucoup plus commode; les avancées se prêtent mieux aux mouvements des vaisseaux; on a eu, d'ailleurs, le temps de perfectionner les défenses, de compléter l'outillage et les approvisionnements. Il y a les glaces, c'est entendu; mais il est rare que la banquise soit formée avant la fin de décembre, et, au surplus, les vapeurs brise-glaces ont fait leurs preuves.

La situation, en somme, n'apparaît pas si difficile, et l'on peut raisonnablement admettre que la seconde escadre du Pacifique ne restera pas « en l'air » au bout de son long et difficile voyage: le bel arsenal de la Province maritime, injustement dédaigné des Russes eux-mêmes dans ces derniers temps, lui fournira, je ne dis pas sans lutte et sans combats, un solide refuge et d'amples ressources.

La guerre sera finie, disent les stratégistes de cabinet... Qu'en savent-ils?... « La guerre de Russie est une guerre de trois ans, s'écria Napoléon, bien inspiré alors, lorsqu'il

conçut le projet de s'arrêter, au mois d'août 1812, à Smolensk : 1813 nous verra à Moscou, et 1814 à Pétersbourg! » On en pourrait dire autant de la guerre actuelle, sauf qu'ici ce n'est plus l'assaillant, mais le défenseur qui a intérêt à la prolonger, ayant plus d'argent et plus d'hommes, avec l'espace immense derrière lui...

D'autres diront encore : « L'escadre de la Baltique pourra se rendre dans les mers de Chine et s'y maintenir. Nous admettons même qu'elle balance la force navale japonaise. Mais quel sera le résultat de ce gros effort et la répercussion de ces opérations maritimes sur celles qui se dérouleront en Mongolie, à un millier de kilomètres de la mer? »

Eh bien! les événements de guerre de ces six derniers mois ne permettent plus de contester l'énorme influence sur les opérations terrestres de la possession de la mer, même momentanée, même précaire et disputée. Voyez ce qu'ont pu faire trois croiseurs russes, bien peu soutenus, certes, par l'escadre de Port-Arthur, et ce qu'ils ont causé de dommages aux armées japonaises : le parc de siège destiné à l'armée du général Nogi a été en partie coulé, et l'attaque décisive de la forteresse russe retardée de six semaines ; un gros convoi de vivres et de munitions chargé à Nagasaki pour Niou-tchouang était obligé d'y rester, ce qui paralysait les opérations des première, deuxième et quatrième armées. Aujourd'hui on nous annonce que ce convoi, acheminé après le combat du 10 août et la destruction du *Rurik*, vient d'arriver à l'embouchure du Liao-Ho; sûrs de leur réapprovisionnement, les généraux japonais ont repris l'offensive. Sans doute, il serait téméraire de compter que la nouvelle escadre russe puisse venir à bout de la flotte japonaise ; mais il suffit que la suprématie reste indécise sur mer pour que les lignes de communication des armées japonaises soient virtuellement coupées. Et l'on ne peut supposer que les Nippons aient le temps, l'argent, la puissance industrielle, etc., etc., pour organiser à Niou-tchouang, à In-kéou, à Port-Arthur reconquis, ou même en Corée, les bases de réapprovisionnement qui leur permettraient de se passer du va-et-vient continuel de leurs paquebots, voiliers et jonques.

Et pourquoi garder l'escadre de la Baltique? En vue de

quelles complications européennes? Que peut l'Angleterre contre les côtes de la Russie? Où trouverait-elle aujourd'hui un allié assez complaisant et assez aveugle pour recommencer une guerre de Crimée? Remarquons que l'escadre russe de la mer Noire reste intacte et qu'elle est fort belle (quel dommage qu'elle ne puisse sortir de son grand lac!). Remarquons aussi qu'une fois l'escadre en route, il restera encore bon nombre de bateaux dans la Baltique, les uns de haute mer que l'on remet en état ou qu'on achève, les autres, gardes-côtes, ceux-ci assez anciens, mais particulièrement propres à la guerre dans ces parages accidentés, semés d'îlots et de rochers. Et puis il y a les mines sous-marines, dont on fait grand emploi depuis longtemps, depuis un demi-siècle tout juste, sur ce littoral. Et l'on sait assez qu'il ne faut plus aujourd'hui, comme en 1854, faire fi de ce moyen de défense.



La composition de cette escadre de la Baltique n'est point très facile à présumer dans le dédale des informations contradictoires : peut-être l'amirauté russe elle-même ne pourrait-elle pas répondre que tel ou tel bâtiment neuf et dont les essais s'achèvent à peine soit en état de se joindre en temps utile à l'escadre : nous ne savons pas encore si l'*Orel*, par exemple, cet *Orel* qui a déjà éprouvé tant de vicissitudes avant d'avoir pris la mer, se rangera définitivement sous le pavillon de l'amiral Rodjestvensky.

L'ordre impérial du 20 juillet, qui constitue la « seconde escadre du Pacifique » lui donne deux divisions. La première comprend 4 cuirassés dont deux modernes seulement et 1 croiseur-cuirassé ancien... La seconde comprend : 1 croiseur-cuirassé, ancien aussi, avec 3 croiseurs modernes. Cet effectif ne répond ni aux véritables ressources de la Russie en unités de combat, ni, disons-le tout de suite, aux nécessités stratégiques du moment. Si affaiblie que l'on puisse supposer la flotte japonaise après le dernier et terrible combat qui précédera, suivant toute apparence, la chute de Port-Arthur, elle se mesurerait encore sans trop de désavantage contre les deux divisions russes — la seconde n'étant, en somme, qu'une

« division légère », une division d'éclaireurs. Les Russes savent très bien que les cinq grands cuirassés japonais de 13 000 et 15 000 tonnes et les six croiseurs-cuirassés du type *Asama*, sans parler du *Nishin* et du *Kasuga*, ont une valeur militaire et une force de résistance considérables. Et puis, il restera encore aux Nippons nombre de croiseurs protégés, nombre surtout de contre-torpilleurs ou torpilleurs de haute mer. Il n'est donc pas douteux (et la plupart des nouvelles subséquentes m'assurent dans cette opinion) que l'ordre impérial, à dessein sans doute et ne fût-ce que pour endormir l'adversaire, passe sous silence une division cuirassée et peut-être deux croiseurs-cuirassés tout neufs, dont on négocie l'achat avec une puissance de l'Amérique du Sud. En tout cas, depuis le 20 juillet, on a officieusement annoncé l'adjonction à la seconde escadre du Pacifique de trois croiseurs auxiliaires rapides (ce sont de grands paquebots, achetés à Hambourg ou à Brême), de cinq vapeurs armés de la flotte volontaire russe, d'une douzaine de contre-torpilleurs et d'un convoi de *cargo-boats* ravitailleurs. On parle aussi d'un bâtiment-atelier et d'un bâtiment-hôpital, que l'on aménage en ce moment à Toulon. Finalement, voici quel doit être, à bien peu près, l'ordre de bataille de l'escadre russe :

CUIRASSÉS DE LIGNE EN DEUX DIVISIONS :

Empereur-Alexandre III *Borodino* *Kniaz-Souvorov* *Orel (?)*	bâtiments neufs, 13 000 tonneaux, 18 nœuds.
Osliabia	Bâtiment neuf, 12 000 tonneaux, 18 nœuds.
Navarin *Sissoï-Veliky*	Bâtiments anciens, 9 000 tonneaux, 15 nœuds.

CROISEURS-CUIRASSÉS :

Amiral-Nakhimof *Dmitri-Donskoï*	Bâtiments anciens, 8 000 et 6 000 tonn., 16 nœuds.
Pamyat-Azowa (?)	Bâtiment ancien.
X (?) *Y (?)*	Bâtiments neufs, 20 nœuds.

CROISEURS PROTÉGÉS :

Aurora *Oleg* *Kagout (??)*	Bâtiments neufs, 6 700 tonneaux, 21 et 22 nœuds.
Svetlana	Bâtiment neuf (ancien yacht), 3 200 tonneaux, 20 nœuds.
Jemtchoud *Almaz* *Izoumroud*	Bâtiments neufs, 3 000 tonneaux, 24 nœuds.

CROISEURS AUXILIAIRES :

Don *Oural* *X*	Paquebots allemands, 23 nœuds.
Petersbourg *Smolensk* *Léna (?)* *Koréal (?)* *XY*	Steamers de la flotte volontaire russe d'Odessa. de 19 à 20 nœnde.

CONTRE-TORPILLEURS :

12 du type Shichau ou du type des chantiers Vulkan;
2 construits à Pétersbourg.

SERVICES AUXILIAIRES :

1 navire-hôpital, *Orel*;
1 transport ravitailleur de torpilleurs;
1 transport de mines sous-marines;
1 transport-atelier.
N... Cargo-boats charbonniers.

Voilà, en somme, une fort belle armée navale; avec les paquebots charbonniers et ravitailleurs, elle n'ira pas à moins de 50 à 60 unités : ce sera le plus grand armement qui soit passé d'Europe en Asie. La proportion de croiseurs cuirassés, néanmoins, y est faible, insuffisante si l'hypothèse de l'acquisition des deux bâtiments argentins (ou chiliens, inutile de préciser) ne se réalise pas. De même, 12 ou 14 contre-torpil-

leurs et torpilleurs de haute mer[1], en face des 40 ou 50 navires de cette catégorie que l'escadre japonaise mettait dernièrement en ligne, ce n'est pas assez. Qui l'eût dit, il y a quelque douze ou treize ans, lorsque, précurseurs comme toujours, mais précurseurs timides, nous emmenions à Cronstadt deux torpilleurs incorporés à notre division cuirassée du Nord? Une escadre de combat ne saurait plus aujourd'hui se passer de ces précieux auxiliaires, de ces Cosaques de la mer, comme on l'a dit déjà... Et encore les torpilleurs, véhicules justement préférés de la terrible torpille automobile, peuvent-ils jouer au cours du combat, un rôle décisif que n'assument guère, en général, les sotnias de cosaques.

Quel appoint, en cas de jonction, les forces navales russes actuellement agissantes en Extrême-Orient donneraient-elles à la deuxième escadre du Pacifique?... Ceci, évidemment, est le secret des combats. Que restera-t-il des cuirassés de Port-Arthur après la sortie finale? Les cuirassés, au surplus, si on en juge par la bataille du 10 août, ne se coulent pas aisément à coups de canon. Que restera-t-il aussi des trois beaux croiseurs de Vladivostock (le *Bogatyr* étant réparé, dit-on)? S'ils pouvaient rejoindre l'amiral Rodjestvensky; si le *Bayan*, le beau *Bayan*, chef-d'œuvre de notre chantier de la Seyne autant que le *Cesarevitch*, pouvait s'échapper en temps utile de Port-Arthur, on n'aurait plus grand'chose à reprendre à la composition de la nouvelle escadre.

Mais quand sera-t-elle prête, vraiment prête à partir, cette escadre? On avait dit juillet, puis août. Nous voici maintenant en octobre, et cela n'est point indifférent, à cause des moussons, pour le choix de l'itinéraire.

N'oublions pas que ces retards n'ont rien, au fond, qui doive étonner; il n'est pas de marin qui ne sache les mécomptes que peut donner la fixation d'une date quand il s'agit de la disponibilité réelle d'un bâtiment. Si ce bâtiment est neuf et en essais, la dernière sortie d'épreuves peut tout

1. La dénomination de « torpilleur de haute mer » redevient plus juste que celle de « contre-torpilleur », puisqu'il apparaît bien que le principal rôle de ces unités de 250 à 350 tonnes consiste moins à écarter de l'escadre les torpilleurs ennemis qu'à torpiller elles-même les cuirassés de l'adversaire, au cours du combat, soit de jour, soit de nuit. Et, au surplus, l'un de ces rôles n'exclut pas l'autre.

arrêter : un tube de chaudière crevé, un échauffement qui tourne mal dans la machine, une tourelle où le pointage est trop pénible, et combien d'autres incidents!... Si le navire sort de la réserve, l'essai de fonctionnement normal peut révéler brusquement l'usure d'organes importants. Multipliez ces chances fâcheuses par 40 ou 50 — nombre des bateaux de notre force navale — et vous vous expliquerez aisément les retards de la grande escadre russe. Encore ne parlé-je que du matériel; mais il ne faudrait pas croire que l'organisation du personnel d'une aussi importante force navale n'ait pas donné quelque tablature à l'amirauté russe. Des marins, ou plutôt des matelots, la Russie en a certainement; des marins instruits, elle en a moins déjà; des sous-officiers réellement compétents dans les services techniques, elle en a beaucoup moins encore. Quant aux officiers, il semble qu'on en ait fait déjà une grande consommation. De toute manière, il n'est jamais, ni nulle part, très facile de donner quinze mille hommes à un amiral : on trouverait plus aisément cinquante mille hommes pour un général...

Enfin, va pour le 15 ou 20 octobre, après le fâcheux équinoxe, où l'inévitable traversée du golfe de Gascogne ne va pas sans de rudes épreuves. Il faut dire d'abord que les cinquante ou soixante unités ne navigueront pas de conserve, du moins tant qu'elles seront encore loin du théâtre des opérations. Les paquebots ravitailleurs peuvent être en route déjà pour les relâches convenues, où le charbon passera de leurs cales dans les soutes des navires de combat. Les croiseurs auxiliaires, eux, sont certainement partis; on en entend assez parler, et leur course, où ils pelotent en attendant partie, font le désespoir des négociants anglais. Quant aux bâtiments légers, torpilleurs de haute mer surtout, on ne commettra pas la faute de les obliger à suivre — à dix nœuds au maximum! — le lourd corps de bataille des cuirassés et croiseurs cuirassés anciens. Ces petits, mais rapides bâtiments ne s'accommoderaient point de cette allure. Il leur vaut beaucoup mieux marcher à quatorze, seize ou même dix-huit nœuds, devancer à la relâche prochaine le gros de l'escadre et y faire leurs nettoyages de chaudières et menues réparations. Au moins le personnel y prend-il, pendant la

nuit, un repos bien gagné. Je ne parle pas des croiseurs qu'il faudra détacher quand on approchera des mers de Chine pour explorer au loin, visiter les passages étroits, recueillir des nouvelles ou en porter, faire des commandes de vivres, d'eau, de charbon en des points où les relâches n'avaient point été prévues.

***

Mais, enfin, avant-garde, détachements, convois, corps de bataille, grands navires et petits bâtiments, tout doit suivre la même route générale. Or, il y a trois routes possibles. Il y en avait même quatre jusqu'au commencement de juillet, si l'on compte celle de l'océan Arctique, la route à la Jules Verne, dont il a été fort question ce printemps. C'était, de beaucoup, la meilleure au point de vue stratégique ; l'effet moral d'une pareille nouveauté eût même été considérable, — quelque chose comme le passage du Grand Saint-Bernard en 1800...

Les routes qui restent sont celles de Suez, du cap de Bonne-Espérance et du détroit de Magellan.

La route de Magellan, à certains égards, serait préférable aux deux autres. Sans doute, le trajet serait long : quatre mois [1], au bas mot. Mais si, d'une part, on convient qu'il est dès maintenant impossible d'arriver assez vite pour secourir Port-Arthur, et si, de l'autre, on admet que la guerre de Mandchourie ne fait que commencer, qu'importe d'arriver en novembre ou en février? Mieux vaudrait même attendre encore un peu, emmener sûrement l'*Orel* et quelques petits croiseurs de plus, ne partir enfin qu'en novembre pour arriver à la pointe du printemps, à la première craqure de l'embâcle de Vladivostock. Et alors quelle liberté d'allures dans tout ce long voyage! Quelle indépendance vis-à-vis de la gênante Angleterre! Quelles commodités pour se bien amariner, pour s'exercer à tous les genres de combat dans la

1. Vingt-trois à vingt-quatre milles marins à parcourir. Si l'on suppose que le gros de l'armée navale n'ira pas à plus de trois cents milles par jour, — et encore! — cela fait soixante-quinze jours de mer, quatre-vingts plutôt, auxquels il n'est pas excessif d'ajouter de trente à quarante jours de relâche.

traversée du Pacifique, pour tirer du canon sur les moindres cailloux isolés!... On descendrait de Brest à Dakar, puis de Dakar (ou de Saint-Vincent du Cap-Vert) à Rio ou à Montevideo; on soufflerait un peu à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan; de là on remonterait, par les canaux latéraux de Patagonie, jusqu'à Lota du Chili, où navires de combat et paquebots ravitailleurs se bonderaient de charbon, et, d'escale en escale, de Valparaiso au Callao, du Callao à Panama, ou mieux Acapulco, puis à San-Francisco et à Vancouver, on atteindrait la pointe étroite du segment énorme que le Pacifique découpe sur la planète; cette pointe de fuseau traversée le plus haut possible, on tomberait bientôt dans des mers russes, et on laisserait les Japonais incertains si l'on passerait par la Manche de Tartarie ou par le détroit de la Pérouse, ou encore par celui de Tsougar, pour atteindre Vladivostock. Cette incertitude de l'ennemi ne serait pas le moindre avantage de la route en question, sans parler de la difficulté pour la flotte nippone d'être avertie à l'avance de l'approche de l'escadre russe, car les explorations de croiseurs sur de vastes étendues de mer sont rarement fructueuses.

Mais cette très longue marche ne rallierait probablement pas tous les suffrages; l'opinion publique devient tous les jours, même en Russie, plus impatiente et plus nerveuse. Limitons donc notre choix entre Suez et le Cap.

Passer par Suez, c'est fort bien : c'est simple, c'est court; deux mois tout de même, car il y a 11 000 milles environ, soit 45 jours à 10 nœuds; et il faut ajouter les relâches. Mais, justement, ce qui m'inquiète, c'est la durée d'une de ces relâches, ou plutôt la durée du passage du canal de Suez par ces 50 ou 60 unités. Il y a là, sans que cela paraisse d'abord, une grosse difficulté matérielle, à supposer même que le gouvernement égyptien et la Compagnie internationale ne se croient pas obligés d'épouser les querelles anglaises. Car enfin on ne peut interrompre absolument la circulation commerciale et il faudra bien laisser passer au moins les courriers?... Et les incidents, les échouages, les obstructions, les collisions?... Ce n'est pas tout : en octobre, la mer Rouge a encore des souffles brûlants; durant ce parcours de 12 à 1 300 milles, on prend d'ordinaire, pour conduire les feux, des chauffeurs

arabes ; comment en avoir assez pour tant de bâtiments à la fois?... Et puis, au débouché dans l'océan Indien on trouvera la mousson de nord-est déjà établie : il faudra que les petits croiseurs et les torpilleurs de haute mer rallient la côte d'Arabie et de Mascate pour couper le golfe d'Oman à la hauteur de Bombay, puis qu'ils relâchent en ce port et suivent tout le littoral de l'Hindoustan, littoral anglais! Cette gênante mousson, on la retrouvera, et encore plus forte, le long de la côte d'Annam et dans le détroit de Formose, avec le grand souci de rencontrer là les Japonais, si on ne les a pas trouvés déjà au sortir du détroit de Malacca, car ils n'hésiteront pas à descendre, vent arrière et fort à leur aise, sur cette voie si connue... Et toute la côte d'Asie sera pleine d'embûches, l'Europe ayant commis la faute insigne d'en laisser occuper les défilés (les Pescadores, par exemple, notre éternel regret) par les entreprenants et avisés Nippons. Je ne dis rien de l'inconvénient de ne trouver partout que des relâches anglaises, des *coaling stations*, où les malheureux Russes, en face d'énormes amas de « Cardiff » et de « Newcastle », éprouveraient le supplice de Tantale.

Plus longue de 5 000 milles au moins (6 000 même si, comme je le dirai tout à l'heure, on « arrondit » fortement à l'est des archipels de l'Asie orientale), la route du Cap exigerait, relâches comprises, 75 jours, peut-être 80. L'arrivée à Vladivostock aurait lieu, par conséquent, au milieu de l'hivernage, et il conviendrait de songer à la barrière des glaces. Rappelons à ce sujet que la division de croiseurs de Vladivostock n'en a jamais été sérieusement gênée; mais ne dissimulons pas non plus qu'il serait autrement difficile de faire rentrer une trentaine de bâtiments (je suppose les *cargo-boats* ravitailleurs renvoyés ou laissés à la dernière relâche, une fois leurs cales vidées) à travers cette petite banquise et en présence d'un ennemi aussi actif, aussi prompt à saisir l'occasion que l'amiral Togo.

Cette réserve faite, la route du Cap a des avantages. Elle est beaucoup plus libre, toutes les relâches pouvant être fixées en dehors des établissements anglais : Brest, Dakar, Baie de la Baleine (ou tout autre mouillage du Sud-Ouest Africain), Lourenço-Marquez, qui n'est pas encore possession

britannique, Diégo-Suarez ou Bourbon, suivant l'inflexion que l'on donnera à la route, puis, au milieu de l'océan Indien, l'île des Cocos (?) qui ne donnerait sans doute qu'un mouillage précaire. Arrivé là, on aurait à choisir l'un des nombreux détroits de la chaîne malaise : le plus oriental serait le plus commode et l'on aurait fixé à l'avance à des charbonniers, frétés un peu partout dans les grands ports d'Asie et d'Australie, une des baies des Moluques ou de Mindanao. Une autre relâche possible serait aux Mariannes, qui appartiennent à l'Allemagne et ne sont pas trop à l'est, puisque le méridien de la pointe orientale de Yéso les traverse.

En remontant ainsi du sud au nord le Pacifique occidental, on aurait beaucoup plus de chances d'échapper aux éclaireurs japonais qu'en suivant le dangereux couloir de la mer de Chine ; à la vérité, ces chances diminueraient à mesure que l'on s'approcherait de l'archipel nippon ; mais pourquoi ne pas céder à la tentation de l'aborder franchement, de menacer Yokohama, l'arsenal de Yokoska et Tokio même, d'y attirer, par conséquent, la flotte de Togo et de se dérober ensuite rapidement vers le nord, ou vers l'ouest, suivant le cas ?... A moins, bien entendu, que l'on se sentît assez fort déjà pour battre cette escadre japonaise ; seulement, ce serait une grosse partie à jouer, car, si loin encore de Vladivostock, que deviendrait-on si l'on avait le dessous ?

***

Le ravitaillement en charbon est toujours la grande affaire, quelle que soit la route adoptée. Je commence par rappeler qu'il est possible — je ne dis pas commode — de faire son charbon à la mer, c'est-à-dire de transborder des sacs du paquebot ravitailleur au navire de guerre. Il y a plusieurs procédés pour cela ; le plus employé est le *temperley*, appareil lourd, encombrant, d'un montage difficile par roulis. Aussi est-ce la terreur des commandants de croiseurs et de cuirassés. Mais les capitaines de *cargo-boats* charbonniers le garderont sans doute tout monté. En choisissant bien son temps et en se résignant à perdre chaque fois deux bonnes journées, l'amiral peut espérer que ses unités de combat rempli-

ront leurs soutes au beau milieu de l'Océan, sans avoir par conséquent rien à demander à personne.

Dès qu'il veut mouiller, par exemple, jeter un pied d'ancre sur une côte quelconque — à moins, ce qui est bien rare, que le point choisi se puisse trouver au delà des trois milles marins de mer territoriale, — le voilà justiciable d'une puissance riveraine et obligé d'accepter toutes les restrictions qu'il plaît à celle-ci d'imposer au droit si naturel de renouveler la source d'énergie motrice de ses vaisseaux. Je dis bien : droit naturel, car enfin, si nous n'avions pas la vapeur, me refuseriez-vous le vent nécessaire à enfler mes voiles et à me pousser hors de votre rade vers la haute mer et peut-être tout droit sur l'ennemi? Comment feriez-vous, du reste, et en viendriez-vous à m'interdire de mouiller chez vous?...

Au fond, c'est bien cela que semble vouloir le gouvernement britannique, lorsqu'il défend aux belligérants (et tout le monde sait bien qu'il ne s'agit pas des Japonais) non seulement d'acheter du charbon dans ses ports ou ses établissements extérieurs, mais même d'y exécuter tout transbordement de combustible de paquebot charbonnier à navire de guerre. Et ici, justement, il y a un point resté obscur qui ne laisse pas d'être délicat : l'interdiction de transbordement s'appliquera-t-elle à un paquebot faisant *partie intégrante* de la force navale mouillée sur rade anglaise, à un ravitailleur venu avec elle et couvert par son pavillon, voire par la « flamme de guerre » battant à son grand mât?... Cela ne paraît pas soutenable; mais encore faudrait-il le savoir. En tout cas, je ne pense pas qu'on ait relevé depuis longtemps un acte aussi *unamical* de la part d'un neutre pour l'un des belligérants. Ou je me trompe fort, ou la Russie en conservera un ressentiment amer.

Mais enfin les Anglais ne sont pas partout : on peut faire un long trajet sans être obligé de relâcher chez eux. Seulement, les stocks ordinaires des établissements commerciaux, français, allemands, portugais, hollandais, etc., ne pourraient suffire au ravitaillement d'une force navale de quarante à cinquante unités. Le gouvernement russe aura donc dû se préoccuper de passer des marchés en temps utile avec les propriétaires de ces parcs privés, Ainsi, par exemple, il aura né-

gocié depuis plusieurs mois avec la Compagnie des Messageries Maritimes françaises pour que son stock de Dakar soit, en septembre, doublé, triplé ou quadruplé. Et je ne vois pas quel article du droit international s'opposerait à la conclusion de cette affaire, étant entendu au demeurant que le gouvernement japonais serait parfaitement libre d'en faire autant à Saïgon, s'il le jugeait convenable.

La règle admise depuis longtemps est que, dans un port neutre, l'on donne aux belligérants le charbon qui leur est nécessaire pour atteindre le port de leur nation le plus proche, Autant dire, dans beaucoup de cas, que l'on peut leur laisser remplir leurs soutes. A Lourenço Marquez, à Bourbon, à Dakar même, il en serait ainsi pour des navires russes. Et, d'ailleurs, la formule est fort élastique puisqu'elle ne spécifie pas — et ne peut évidemment spécifier — la vitesse à laquelle les belligérants regagneront ce port le plus rapproché de leur nation. Or tout le monde sait que les consommations de charbon croissent beaucoup plus vite que les vitesses : les 1 500 tonnes de combustion d'un grand croiseur lui font parcourir 10 000 milles à 10 nœuds, et seulement 1 500 milles à 21 nœuds.

Il faut bien reconnaître, pour conclure, que cette question capitale du ravitaillement en charbon des belligérants dans les ports neutres est fort mal réglée. On devrait la tirer au clair après cette guerre-ci. Mais à quoi servirait, objecteront les sceptiques, d'édicter des règles dont aucune sanction pénale effective ne saurait garantir l'observation?... En attendant, retenons que, pour toute puissance maritime autre que l'Angleterre qui voudra entreprendre des opérations stratégiques d'une certaine durée et d'un rayon étendu, le problème du ravitaillement en charbon[1] de ses bâtiments de guerre se posera longtemps encore sans doute sous la forme de négociations délicates et secrètes, aussi bien avec les gouvernements qu'avec les particuliers — propriétaires de mines, transpor-

1. Et en eau douce pour les chaudières, faut-il toujours ajouter. Les bâtiments modernes ont bien des appareils distillatoires qui assurent théoriquement le réapprovisionnement des citernes de la machine en même temps que celui des caisses à eau de l'équipage; mais ces bouilleurs s'encrassent vite, s'usent et ne donnent jamais assez d'eau.

teurs de charbon, détenteurs de stocks, etc,, etc... Il faudra de la prévoyance, du doigté, de la promptitude, une connaissance exacte des marchés et des affaires; il faudra des agents à l'extérieur adroits, rompus à l'intrigue commerciale... et beaucoup d'argent. Ce que je dis là ne s'applique pas seulement au charbon, mais à tous les approvisionnements et de toute espèce.

***

Supposons toutes ces questions résolues par l'amirauté russe et sa belle escadre décidément en route pour l'Extrême-Orient. Que feront les Japonais ?

Pour répondre à cette question il faudrait d'abord savoir quelles forces navales leur resteront au moment de l'apparition de l'escadre russe sur le théâtre de la guerre et préjuger de l'issue du combat — acharné sans doute et plus décisif que celui du 10 août — qui s'engagera entre l'amiral Togo et l'amiral Ouchtomsky (ou son successeur) au moment de la chute de Port-Arthur. Cela n'est pas possible. Nous ne connaissons même pas en gros, tant les Japonais sont secrets, les pertes ou les avaries de leur flotte. On peut remarquer cependant que, depuis un mois on entend peu parler de cette force navale. Est-elle encore devant Port-Arthur ? Les navires russes sortent librement pour prendre part aux opérations actives de la défense. Est-elle postée à l'affût dans sa rade de repos, sa base intermédiaire des îles Elliott ? Est-elle allée, en totalité ou en partie, se réparer et se réapprovisionner à Nagasaki ou à Sasébo. Il paraît certain qu'elle a souffert beaucoup ; il est encore plus certain qu'elle a vidé, ou à peu près, ses soutes à munitions : c'est d'ailleurs une habitude chez les Japonais. Et puis en quel état sont ses appareils moteurs, auxiliaires et électriques, après huit mois de fonctionnement intensif ? Assez mal en point, je suppose, et je n'en veux pour preuve que l'inefficacité de la poursuite après la dispersion de l'escadre russe. Passe encore pour les cuirassés de Togo, — bien qu'on se demande comment ils ont pu laisser échapper le *Cesarewich*, filant quatre nœuds au plus, de son propre aveu, ou comment ils n'ont pas pu mordre sur

les cinq autres, au moment critique, quand ceux-ci rentraient lentement et en ligne de file espacée dans le couloir de Port-Arthur. Mais les quatre beaux croiseurs cuirassés tout neufs de l'amiral Kamimoura, qu'ont-ils fait de leurs vingt-deux nœuds, pour avoir laissé filer devant eux le *Gromoboï* et la *Rossia* ? On est même en droit de supposer que le vieux *Rurik* (dix-huit nœuds aux essais !) leur eût échappé, s'il n'avait pas eu cette avarie de gouvernail qui l'obligeait à décrire des cercles sur l'eau au lieu de suivre sa route.

Et les grands torpilleurs, qu'ont-ils fait le 10 août ?... Ils étaient quarante ; l'amiral Ouchtomsky dit soixante, et, s'il n'y a pas là l'indice d'un « état d'âme », on peut du moins y voir la preuve que ces petits bâtiments montrèrent beaucoup d'activité dans les divers engagements de la journée. Quarante contre-torpilleurs et torpilleurs de haute mer ! Chacun d'eux disposait d'au moins deux ou trois torpilles... Que sont-elles devenues, ces cent et quelques torpilles ? Quel est le bâtiment russe qu'elles ont coulé ? Le *Cesarevitch*, tout examen fait, n'a, paraît-il, aucune brèche au-dessous de sa flottaison. Que faut-il donc croire ? Que les torpilleurs japonais n'excellent que dans les attaques de navires au mouillage, et la nuit encore, par surprise ? ou que leurs facultés s'épuisent dans la lutte contre les contre-torpilleurs russes ? ou que, le 8 février, ils avaient des torpilles bien réglées, sortant de chez Whitehead, qu'ils n'ont plus maintenant ?... Toutes ces suppositions peuvent avoir quelque fondement ; mais la plus plausible de beaucoup, c'est qu'il y a déjà un déchet sensible dans la marine japonaise, — déchet inévitable. A la mer, tout s'use vite ; à la guerre, bien plus vite encore : engins, armes et appareils, matériel et personnel, forces physiques et forces morales se détériorent, s'altèrent et baissent à la fois. C'est pour cela que l'arrivée d'une flotte fraîche, au bout de dix mois d'une guerre si active, peut avoir sur le résultat final une si grande influence !

Mais admettons que Port-Arthur a succombé (puisque enfin c'est une règle absolue des traités d'art militaire qu'une place assiégée qui n'est pas secourue doit fatalement tomber aux mains de l'assiégeant), que la flotte russe a encore du charbon — de quoi se battre et aller à Vladivostock, — qu'elle

s'est battue en effet, qu'elle a perdu trois cuirassés sur cinq, ce qui fait bonne mesure aux Japonais, que le reste enfin a pu rallier dans le grand port de Sibérie les trois croiseurs de l'amiral Jessen. Voilà donc une situation bien nette de ce côté-là : 2 cuirassés, 3 croiseurs cuirassés (avec le *Bayan*, venant de Port-Arthur), 2 croiseurs protégés (*Bogatyr* et *Pallada* venant de Port-Arthur), plus un nombre difficile à déterminer de torpilleurs et contre-torpilleurs.

Cette force navale fort sérieuse encore se proposera évidemment de faire sa jonction avec l'escadre Rodjestvensky, ou, tout au moins, de retenir devant Vladivostock le plus grand nombre possible de bâtiments japonais, ce qui soulagera d'autant les bâtiments arrivant d'Europe, dans la lutte inévitable et probablement décisive qu'ils auront à soutenir avant d'atteindre Vladivostock. La petite escadre Jessen (ou Skrydlof, si cet officier général juge à propos d'en exercer le commandement immédiat) devra donc se montrer fort entreprenante, fort résolue, faire de fréquentes sorties; elle ne craindra pas de s'engager à fond, surtout à l'époque où elle saura prochaine l'arrivée de l'escadre de la Baltique.

Et les Japonais? — J'y viens. Les Japonais ont une belle partie à jouer, et, s'ils s'en tirent à leur honneur, ce qui est fort possible, c'est qu'ils auront fait leur profit de l'étude du chapitre de la stratégie qui traite des « lignes intérieures ». Ils se trouveront placés en effet entre deux escadres russes tendant à se réunir, l'une, la plus faible, sur laquelle ils exerceront une action immédiate, puisqu'ils la tiendront bloquée ou qu'ils la surveilleront étroitement; l'autre, la plus forte, venant de loin, dissimulant sa marche, et que, jusqu'au dernier moment, ils ne sauront où prendre, à moins qu'elle ne commette la faute de s'engager dans ce couloir à étranglements successifs dont je parlais plus haut, qui va de Malacca à la Manche de Tartarie.

C'est la situation générale des flottes anglaises et franco-espagnoles en juillet 1805, quand Villeneuve revient des Antilles en Europe, tirant sur Brest, tandis que Ganteaume l'y attend, prêt à appareiller, mais bloqué par Cornwallis. Celui-ci détache au moment opportun quinze vaisseaux de sa flotte, qui en compte trente-cinq en tout, et les jette sur Villeneuve sous

le commandement de Calder. L'engagement est indécis : ni Calder ni Villeneuve ne sont des foudres de guerre. Cependant l'impression morale produite sur l'amiral français est telle qu'il n'ose plus, même après avoir reçu des renforts au Ferrol, remonter sur Ouessant. Il se retire à Cadix, le Kiaotchéou ou le Shangaï de l'époque; Nelson survient, le bloque, et le beau plan de Napoléon s'évanouit.

Mais, pour que les opérations sur les lignes intérieures puissent réussir, pour que l'on puisse battre l'une des fractions de la force ennemie tout en contenant l'autre, ou les battre toutes deux successivement par le jeu de navette d'une réserve portée d'un côté et de l'autre au moment opportun, il faut réaliser certaines conditions. Il faut être *très manœuvrant*, comme on dit chez nous; mettons, si vous voulez, qu'il faut avoir de la vitesse et de l'endurance ; il faut avoir du coup d'œil, la décision prompte, des subordonnés intelligents et énergiques pour commander les détachements, des éclaireurs nombreux, habiles et bien outillés (la télégraphie sans fil est admirable pour ces cas-là); enfin il faut, si l'on ne dispose que de forces inférieures à la totalité de celles de l'adversaire, que du moins ces forces soient sensiblement supérieures à chacune des fractions séparées de l'ennemi ; sans quoi l'on risquerait trop d'être battu à la première rencontre, ou, victorieux, d'y éprouver des pertes qui ne permettraient plus d'en affronter une seconde.

Les Japonais réalisent-ils ces conditions, les réaliseront-ils surtout en décembre ou janvier prochain ? Vitesse et endurance, je le disais tout à l'heure (et je n'ai pas été le seul à le remarquer) ont subi un sérieux déchet. Le coup d'œil, la décision peut-être aussi, quoique à un moindre degré ; mais, les ressorts psycho-physiologiques des facteurs intelligence, jugement et caractère peuvent se retremper plus aisément qu'on ne répare des machines avariées ou des chaudières surmenées. J'ignore si l'amiral Togo a des lieutenants qui le valent : le combat de Chémoulpo ne saurait faire un très grand honneur à l'amiral Uriu, ni celui du 13 août à l'amiral Kamimoura. Cependant ces officiers généraux semblent de bons chefs de détachement. D'autre part, la flotte japonaise conserve, malgré ses pertes, avouées ou non, nombre de bons

éclaireurs, dont les commandants ont de l'activité et de la hardiesse. Quant au corps de bataille, au noyau solide, j'y trouve, sauf erreur, les trois cuirassés qui restent du type *Mikasa* (15 000 tonnes), le *Fuji* et le *Yashima*, un peu moins forts, le vieux *Chen-Yuen*, ancien cuirassé chinois, refondu, mais d'une valeur assez médiocre ; cinq croiseurs cuirassés fort bons du type *Asama*, deux autres, excellents aussi, *Nishin* et *Kasuga*, venus des chantiers italiens au début de la guerre ; et enfin les trois bâtiments du type *Matsushima*[1], que l'on ne sait trop comment qualifier, ayant des parties de navire de ligne, d'autres de croiseurs, et d'autres encore de gardes-côte, mais qui firent fort bien, il y a dix ans, au Yalou, et qui se sont honorablement conduits le 10 août dernier.

Si tel est bien l'effectif dont disposera l'amiral japonais (à supposer qu'il ne perde pas un seul navire dans la dernière sortie de l'escadre de Port-Arthur, — cette supposition est complaisante), reconnaissons que cet effectif satisfait à la dernière condition que je posais tout à l'heure ; et cela grâce à la puissance initiale des cinq cuirassés de 13 000 et 15 000 tonnes et à la valeur offensive des sept ou huit croiseurs cuirassés modernes. Voici d'ailleurs comment on pourrait répartir *grosso modo* les forces japonaises : le *Fuji*, le *Chen-Yuen*, les trois *Matsushima*, quelques croiseurs relativement anciens et une trentaine de torpilleurs seraient opposés à l'escadre de Vladivostock, avec ordre de s'engager à fond, de se sacrifier plutôt que de la laisser passer, tandis que les douze belles unités neuves avec les meilleurs éclaireurs et le reste des grands torpilleurs, les plus aptes à servir en haute mer, se porteraient le plus loin possible à la rencontre des Russes de la Baltique. Des croiseurs auxiliaires et d'autres bâtiments sans valeur militaire assureraient les communications, favorisées, du reste, par la disposition géographique des archipels japonais.

Ah ! quelles belles opérations vont se dérouler là-bas ! Quelles belles prises de contact, quelles habiles fausses routes, quelles feintes adroites, quels *raids* échevelés, quel harcèlement continuel par l'escadre légère japonaise des unités lourdes et lentes de l'escadre russe, quelles passes d'armes des torpil-

1. Il est question à l'instant de la perte de l'un d'eux, *Itsukushima*, qui aurait heurté une torpille fixe en rade de Port-Arthur. — Sous réserve, bien entendu.

leurs et contre-torpilleurs, et, finalement, quelle superbe bataille des deux gros, bataille qu'il faudra bien rendre plus décisive que la lointaine canonnade de l'autre jour, avec ses brillants mais inutiles intermèdes des escadrilles chargeant en fourrageurs.

Tout cela sera fort beau et palpitant d'intérêt ; nous autres, gens du métier et tranquilles spectateurs, nous en jouissons d'avance ; et pourtant !... Mais à quoi servirait de tristement philosopher ici sur le deuil de l'humanité et sur le démenti cruel que donne à tant de généreuses rêveries l'effroyable effusion de sang qui se fait là-bas ? Il est bien clair que la tuerie n'est pas près de finir et que nous n'y pouvons rien ; que les deux adversaires sont plus acharnés que jamais ; que, d'ailleurs les intérêts en jeu sont considérables, dépassant, on le sent bien, ceux des deux peuples entrés en conflit... Eh bien donc, « Au plus fort la poigne », comme disent nos matelots ! Et si l'on sait où vont forcément nos vœux, affirmons du moins que nous ne marchanderons pas nos louanges à celui des deux adversaires, quel qu'il soit, dont l'habileté, l'activité, la force morale auront, dans cette nouvelle phase de la lutte pour la maîtrise de la mer, définitivement fixé la victoire.

XXX

LA POPULATION

DE

LA GRÈCE ANCIENNE

Dans les républiques helléniques on distinguait en général trois catégories de personnes, les esclaves, les étrangers et les citoyens.

Il semble que les maîtres auraient dû encourager leurs esclaves à procréer ; car tout esclave qui naissait dans la maison était un capital fourni gratuitement par la nature, au même titre qu'un poulain, un veau ou un agneau, et, de même qu'un éleveur s'enrichit par la fécondité de son bétail, de même aussi une esclave prolifique pouvait être une source de profits. Il y avait en Grèce des gens qui spéculaient là-dessus : témoin ce Gellias d'Agrigente, qui montrait avec plaisir à ses hôtes les enfants que lui donnaient ses esclaves. Mais il est douteux que cet exemple ait été partout suivi. Divers indices tendent à établir que l'on s'efforçait plutôt de restreindre la natalité de cette classe. Au lieu de rapprocher les deux sexes, on avait soin de les séparer, surtout la nuit, et on ne tolérait leurs accouplements que de loin en loin ; « Nous ne devons pas permettre, dit Xénophon, que nos esclaves aient des enfants sans notre agrément ». C'était là une faveur qu'on accordait à ceux dont on tenait à récompenser ou à stimuler le zèle, et si, malgré toutes les précautions, il survenait au maître, par cette voie, plus d'esclaves qu'il n'en voulait, il n'hésitait pas à les supprimer.

Cette répugnance, si singulière au premier abord, pour les naissances serviles s'explique aisément. L'esclave n'avait de prix que s'il était en état de travailler. Tant qu'il était dans l'enfance, il ne rapportait rien et il dépensait. Il en était de lui comme des animaux, qui pendant quelque temps ne sont guère qu'un capital en espérance. Mais pour ceux-ci cette période d'attente est assez courte : pour les esclaves elle durait plusieurs années. Un esclave n'était vraiment productif qu'à l'âge adulte, et, si dès l'adolescence on le mettait à l'œuvre, il est clair qu'il rendait encore fort peu de services.

Avant 1848, le Conseil colonial de la Guadeloupe estimait « qu'un noir de douze ans avait coûté à son propriétaire cinq fois plus qu'il ne valait et le double de ce qu'il devait valoir à vingt-cinq ans ». Cette assertion est probablement exagérée ; mais il ne faudrait pas, d'autre part, tomber dans l'excès opposé, et dire, comme on l'a fait, que les frais d'entretien des jeunes esclaves se réduisaient à rien. Nous avons la preuve qu'en 329 avant J.-C., chaque esclave public entraînait pour le trésor athénien une dépense annuelle de deux cents francs, sans parler du logement, et qu'à Délos, vers l'année 180, on comptait pour la nourriture une moyenne de cent vingt francs et pour les vêtements une moyenne de quinze francs. Si l'on prend le tarif de Délos, qui est le plus faible, et qu'on le diminue des quatre cinquièmes pour les esclaves de un à douze ans, on verra que ceux-ci, au moins depuis leur sevrage, occasionnaient environ trente-neuf francs de frais par an, et cela sans compensation, puisqu'ils demeuraient forcément inactifs. C'était donc à peu près quatre cents francs qu'on était obligé de risquer avant qu'un esclave fût en mesure de rien gagner, et souvent on sacrifiait cette somme en pure perte, car la mortalité devait être considérable parmi ces enfants. Or les esclaves achetés revenaient beaucoup moins cher. Pour un prix approximatif de deux cents francs, on pouvait avoir un esclave ordinaire ; parfois même, quand cette marchandise abondait au lendemain de quelque guerre, on s'en procurait à un taux inférieur. Aussi jugeait-on préférable de les acquérir déjà adultes plutôt que de les faire produire à domicile.

Nous avons un témoignage positif de la rareté des esclaves

« nés à la maison ». Le hasard nous a conservé une foule d'actes d'affranchissement, où est indiquée l'origine des individus qu'on libère de la servitude. Dans plusieurs, la liberté est accordée simultanément à une femme et à ses enfants. Or, presque toujours, la femme n'a qu'un fils ou une fille, et c'est par exception que le nombre des enfants monte à deux, trois ou quatre. Il est vrai que ces familles ne sont peut-être pas toutes au complet; néanmoins, les exemples sont assez fréquents pour justifier une conclusion générale.

Malgré cette limitation systématique des naissances, les esclaves pullulaient. La guerre, la piraterie, d'autres causes encore les multipliaient à l'infini, et on ne remarque pas qu'ils aient jamais manqué sur les marchés. On les recrutait en Grèce et surtout à l'étranger, si bien que ce trafic avait pour effet d'enfler constamment la population des cités par l'immigration. Mais l'affluence des esclaves dépendait des besoins du pays. Aujourd'hui, quand un homme s'expatrie, il s'en va souvent à l'aventure, et il peut arriver qu'il aille dans une contrée où sa présence était inutile. Les esclaves, au contraire, étant achetés, ne vont que là où on les appelle, et on ne les appelle que si l'on y trouve un avantage.

Lorsqu'un individu était riche, il aimait à s'entourer d'une foule de serviteurs. Partout le travail domestique était accaparé par les esclaves, et il se compliquait à mesure qu'on avait plus de fortune. Il embrassait des besognes qui, de nos jours, en sont détachées, telles que la boulangerie, le tissage des étoffes, la confection des vêtements, et dans chaque partie du service il y avait un véritable gaspillage de main-d'œuvre. De petits ménages, qui chez nous n'auraient certainement pas l'idée de se pourvoir d'une « bonne », avaient un ou plusieurs esclaves. Le philosophe Aristote, sans vivre dans l'opulence, n'en avait pas moins de neuf, non compris les enfants. Par dédain des occupations manuelles, peut-être aussi par désir de paraître, on en réunissait chez soi le plus possible, au risque de se priver un peu sur quelque autre article de son budget, et on s'efforçait de mettre en pratique le précepte de Démocrite : « Use des esclaves comme des membres du corps, un pour chaque chose. » De toutes les formes du luxe, celle-là était la plus prisée et la plus répandue.

On sait, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le rôle que jouaient les esclaves dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Si parfois on a eu le tort de méconnaître l'importance du travail libre dans les sociétés antiques, il reste vrai qu'une large place, une place prépondérante peut-être, était réservée au travail servile. L'esclave était aussi indispensable au propriétaire foncier que les bœufs de labour et les instruments aratoires. C'est par les esclaves que les mines étaient exploitées. Ils remplissaient les boutiques, les ateliers, les comptoirs, les navires marchands. Aucune profession, depuis les plus relevées jusqu'aux plus humbles, ne leur était fermée, et on les regardait comme les agents, sinon exclusifs, du moins essentiels, de la production.

Cette institution se prêtait, avec une merveilleuse souplesse, aux combinaisons les plus variées. Il y avait des individus qui possédaient tous les esclaves dont ils avaient besoin; tel était le cas du père de l'orateur Lysias, qui laissa à ses héritiers une fabrique d'armes garnie de cent vingt ouvriers. D'autres, au lieu d'affecter une partie de leurs capitaux à cet objet, aimaient mieux prendre des esclaves en location, les embaucher quand ils avaient du travail, et les renvoyer dans les moments de chômage. Parmi les loueurs de main-d'œuvre qu'on nous signale à Athènes, figure Nicias, qui tirait de là un bénéfice net de cent soixante francs par jour. Enfin certains maîtres autorisaient leurs esclaves à travailler pour leur propre compte, en n'exigeant d'eux que le versement d'une redevance journalière de tant par tête.

Par l'esclavage, une cité augmentait à sa guise le nombre de ses habitants. Mais, comme la plupart des esclaves arrivaient du dehors et que tout esclave importé supposait une dépense d'argent faite par un particulier, ce procédé n'était de mise que dans les États riches. Un individu ne doublait son personnel domestique que s'il en avait les moyens. Un négociant, un industriel ne se procurait de nouveaux ouvriers que si ses affaires s'étendaient. L'accroissement de la population par les esclaves était donc un signe de prospérité, comme chez nous l'extension et l'amélioration de l'outillage.

L'histoire de la Grèce est caractérisée par l'essor économique qui commença au VIIIe siècle avant Jésus-Christ pour

ne plus s'arrêter qu'au IVe. Dans le principe, la Grèce n'était guère qu'une contrée agricole; mais peu à peu un changement s'accomplit. La configuration du pays, les qualités de la race, l'état social et politique, tout concourut à la tourner vers l'industrie, le commerce, la navigation, la colonisation, et partout naquirent des villes qui, comme Milet, Chalcis, Corinthe, Égine, et plus tard Athènes, trouvèrent dans ces voies nouvelles la richesse et l'éclat. Il se produisit là, en petit, un phénomène comparable à celui dont les peuples modernes ont tour à tour donné le spectacle. Toutes les sociétés progressives ont suivi cette marche, et la Grèce en cela ne fit qu'obéir à une loi de l'humanité.

De nos jours, le machinisme peut suppléer à l'insuffisance des bras et fournir autant de forces auxiliaires qu'il en faut. Les Grecs n'avaient pas cette ressource. La science n'était pas encore assez avancée pour multiplier à volonté les moyens mécaniques, et c'était l'homme qui devait, à lui seul, exécuter toute la besogne. De là le développement graduel de l'esclavage. Ce fut une ville maritime, Chio, qui la première introduisit chez elle des esclaves d'origine exotique. Son exemple fut imité par les cités qui avaient des besoins analogues, et ainsi se forma un courant régulier d'immigration qui, de tout l'Orient, amena en Grèce un supplément de travailleurs. Les seuls États qui échappèrent à cette innovation, du moins jusqu'au IVe siècle, sont ceux qui, comme la Béotie, la Phocide, la Locride et la majeure partie du Péloponèse, restèrent étrangers à l'évolution économique dont j'ai parlé.

Une autre cause favorisa le progrès numérique de la classe servile. Il est remarquable que les citoyens perdirent de plus en plus leurs habitudes laborieuses. Primitivement, personne ne méprisait le travail manuel, et on voyait même des fils de rois faire œuvre d'artisan. Dans la suite, au contraire, il arriva que l'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie riche, et finalement le peuple, répugnèrent de plus en plus au travail. Cette tendance s'observe ordinairement dans les pays esclavagistes, et ce n'est pas là une des conséquences les moins funestes de cette institution. Elle fut accentuée dans le monde hellénique par les nécessités militaires qui arrachaient constamment l'individu à ses affaires pour l'envoyer à l'armée,

par l'attrait de la politique qui parfois l'absorbait tout entier, par la diversité des secours et indemnités pécuniaires que l'État distribuait et qui étaient autant de primes à l'oisiveté. Or, chaque fois qu'un homme libre désertait le travail, un esclave prenait sa place. Si l'on avait à ce sujet de bonnes statistiques, on constaterait, de siècle en siècle, un déplacement lent peut-être, mais continu, de la main-d'œuvre, un recul incessant des ouvriers et des employés libres devant les esclaves. Le champ d'activité, de plus en plus rétréci pour les premiers, s'élargissait de plus en plus pour les seconds, et il fallait que les marchands de chair humaine alimentassent sans interruption ce foyer d'appel toujours ouvert.

Les documents nous signalent dans quelques cités la présence d'une masse énorme d'esclaves, 400 000 en Attique, 460 000 à Corinthe, 470 000 dans la petite île d'Égine. Mais il est évident que ces chiffres sont faux ; comment admettre en effet qu'abstraction faite de la population libre, Égine ait compté 4 700 habitants par kilomètre carré, Corinthe 522 et l'Attique 150? Le malheur est que nous ignorons dans quelle mesure ils le sont. Ceux qu'on a essayé de leur substituer ne sont pas moins arbitraires, et c'est par pure hypothèse qu'on attribue à l'Attique 100 000 esclaves, à Corinthe 60 000 et à Égine 70 000. Le premier surtout paraît beaucoup trop faible, lorsqu'on réfléchit que la plupart des familles athéniennes étaient servies par des esclaves, que certaines en possédaient plus de cinquante, et que des textes dignes de foi mentionnent des patrons qui en avaient jusqu'à six cents et même mille. De l'ensemble des témoignages, se dégage cette impression que les esclaves abondaient partout où le travail était très intense; mais la natalité n'y était pour rien. Si cette classe augmentait dans un pays, ce n'était pas à cause de la fécondité des mères et de l'excédent des naissances, c'était parce que ce pays était riche et qu'il tirait de l'étranger une multitude de bras. Le nombre des esclaves était en rapport avec la fortune publique, parce qu'on ne les acquérait que là où on pouvait les payer et les occuper.

L'esclave sortait souvent de la servitude. Cet avantage lui était conféré par son maître, tantôt du vivant de celui-ci,

tantôt par testament, et la concession en était ou bien gratuite, ou bien subordonnée au paiement d'une rançon. Il arrivait parfois, mais très rarement, que l'esclave était libéré soit par la loi, soit par une décision de l'autorité publique.

On devine sans peine que la classe des affranchis avait de l'importance surtout dans les États riches. D'abord c'était là, on l'a vu, que s'accumulaient les esclaves, et il va de soi qu'il y avait une relation numérique entre ces deux sortes de gens. En outre, dans un pays prospère, l'esclave avait plus de chances qu'ailleurs d'amasser le prix de sa rançon.

Il est difficile d'apprécier jusqu'à quel point la pratique de l'affranchissement affectait le chiffre total de la population d'une cité. La première idée qui se présente à l'esprit, c'est qu'elle le laissait intact. L'élévation d'un esclave à la dignité d'homme libre était ici indifférente, puisque l'individu, après comme avant sa promotion, ne comptait jamais que pour un. Au surplus, le maître stipulait volontiers que l'affranchi lui continuerait pendant quelque temps ses services, si bien que provisoirement ce dernier conservait sa position de la veille. Mais les choses ne se passaient pas toujours de cette manière. Il était assez usuel que le maître octroyât d'emblée une liberté complète et que l'affranchi obtînt, suivant l'expression consacrée, le droit « de faire ce qu'il voulait et d'aller où il voulait ». S'il en profitait pour s'établir au dehors, il amoindrissait d'une unité la population de l'État qu'il quittait, et à la longue il pouvait se faire que ces départs la diminuassent sensiblement. La question est donc de savoir si cette éventualité était très fréquente. Or l'affranchi n'était guère enclin à se déplacer. S'il émigrait dans une cité voisine, il y retrouvait la même condition, puisque partout l'étranger et l'affranchi étaient traités pareillement. Il est vrai qu'il échappait alors à l'autorité de son ancien maître; mais cette autorité était une protection plus encore qu'une charge, car le maître avait le devoir de l'assister, de l'aider à gagner sa vie, et souvent il l'employait lui-même ou lui procurait du travail. L'affranchi perdait cette garantie au delà de la frontière, et c'est pourquoi il se gardait habituellement de la franchir.

Loin de réduire la population, l'affranchissement servait à l'accroître. Supposez un homme qui se sépare par ce procédé

d'une partie de ses esclaves. A moins de restreindre son train de maison ou ses affaires, il sera obligé d'en acheter un nombre égal, et il le fera d'autant plus qu'il aura, par la vente de la liberté, réalisé un plus fort bénéfice. Le vide formé par la libération d'un esclave était donc immédiatement comblé. Pour un affranchi que l'on congédiait, on acquérait un nouvel esclave, et chaque fois c'était un être humain de plus qui pénétrait dans le pays.

L'affranchi, n'étant pas citoyen, ne pouvait pas posséder d'immeubles, si ce n'est par autorisation spéciale du peuple. Mais il pouvait s'occuper de commerce et d'industrie, et par ce moyen parvenir à une honnête aisance ou même à la fortune. On en cite beaucoup qui exerçaient des métiers lucratifs et dont le rang social était assez haut; ils semblent notamment avoir eu presque le monopole des opérations financières. Or, en ce cas, ils faisaient comme tout le monde : ils achetaient, eux aussi, des esclaves, soit pour le service domestique, soit pour leurs ateliers et leurs bureaux, et ainsi ils étaient à leur façon des agents d'immigration, puisqu'ils appelaient à eux tout un personnel désormais indispensable à leur profession et à leur bien-être.

Ce n'est pas tout. Dans la classe servile, la natalité était sans cesse entravée par le maître qui ne voulait pas avoir à sa charge des bouches inutiles. Cet obstacle disparaissait pour l'affranchi. Du jour où un individu était déclaré libre, sa fécondité n'était limitée que par sa propre volonté, et non plus par celle d'autrui, et il est probable qu'il n'y apportait pas les mêmes restrictions. Il était naturel que cet homme eût le désir de fonder une famille et de se procurer les joies de la paternité. Il lui fallait avoir des enfants pour être certain de recevoir après sa mort ces honneurs funèbres auxquels les anciens attachaient tant de prix. S'il était pauvre, il tirait parti de leur travail et se ménageait en eux une ressource pour sa vieillesse. S'il était riche, il se croyait intéressé à laisser des héritiers directs; sans quoi, le fruit de ses épargnes passait de droit à son ancien maître. Tout l'engageait en un mot à éviter la stérilité, qui auparavant lui était presque imposée, et la population s'en ressentait.

***

Les étrangers domiciliés ou métèques tenaient une large place dans la plupart des cités ; c'étaient des gens qui avaient abandonné sans esprit de retour leur pays d'origine. Leur situation juridique était à peu près identique à celle des affranchis. Comme la loi leur refusait le droit de propriété immobilière, ils se consacraient forcément à l'industrie et au commerce, et ils fournissaient non seulement des ouvriers, des artisans, des matelots, des marchands de détail, mais encore des chefs d'entreprise, des armateurs, des banquiers et des négociants. Ils se rendaient de préférence dans les cités qui pouvaient offrir un aliment à leur activité et à leurs spéculations, c'est-à-dire dans les ports de mer, les centres de grande production et les villes de gros trafic. La remarque que nous avons faite au sujet des esclaves s'applique également à eux ; ils étaient d'autant plus nombreux dans un État, que cet État était plus prospère : leur affluence allait de front avec la richesse.

A Athènes, par exemple, on voit que vers la fin du ve siècle avant Jésus-Christ, les métèques, avec les affranchis, atteignaient le chiffre de 100 000 âmes contre 120 000 citoyens, soit la proportion de cinq à six. Ce chiffre baissa dans le siècle suivant ; néanmoins, en 309, on comptait un métèque pour deux citoyens. Les étrangers n'étaient pas uniformément répartis sur le territoire de l'Attique ; ils s'installaient le plus volontiers à Athènes et au Pirée. Sur 246 métèques, dont la résidence nous est indiquée, 87 logeaient à la campagne et 159 habitaient la ville ou son annexe maritime. Cela montre bien la nature de leurs professions.

L'aversion de Platon pour la fortune mobilière se traduit par une hostilité toute pareille envers les immigrés. Dans la république de ses rêves, il tolère la présence de ceux-ci, parce qu'il faut évidemment que quelqu'un exerce les métiers interdits aux citoyens ; mais il exige qu'ils partent au bout de vingt ans avec tout ce qu'ils possèdent, et si, avant ce délai, ils dépassent une certaine somme de richesse, ils devront s'en aller dans les trente jours. Cette mesure a pour objet essentiel d'empêcher l'accumulation des capitaux. La chose est si vraie

que, lorsqu'un étranger ne séjourne pas et vient simplement en touriste, Platon recommande de le bien accueillir.

Sparte était un État continental, plus soucieux de maintenir sa prépondérance militaire et ses vieilles institutions que de s'enrichir ; aussi se montrait-elle peu hospitalière pour les étrangers. Contre eux, elle employait fréquemment le procédé brutal de l'expulsion. Elle les autorisait à pénétrer chez elle au moment des fêtes et à y demeurer quelques jours ; mais il ne semble pas qu'elle leur ait permis de s'y fixer. On n'a pas la moindre preuve de l'existence en Laconie d'une classe de métèques. C'est tout au plus si l'on y aperçoit de rares individus de cette espèce.

Quel contraste avec les cités dont le développement économique était plus avancé ! Là on ne se contentait pas d'ouvrir la frontière toute grande aux étrangers ; on les invitait à entrer et on s'appliquait à les garder. Nulle part cette politique ne se manifeste avec autant de netteté qu'à Athènes. « Notre cité, dit un écrivain du ve siècle avant J.-C., a besoin de métèques à cause de sa marine et de la multiplicité de ses métiers. » C'est de cette pensée que s'inspira toujours le parti progressiste : Solon, Pisistrate, Thémistocle, Périclès furent tous favorables aux étrangers qui apportaient en Attique soit des capitaux, soit certaines aptitudes professionnelles. Ils n'étaient pas arrêtés par la crainte de susciter des concurrents aux citoyens ; ils estimaient que plus il y aurait de travailleurs, mieux cela vaudrait. D'ailleurs, s'il est vrai, comme je l'ai déjà noté, que les citoyens prirent de plus en plus le goût de l'oisiveté, il fallut bien que la classe des métèques, avec celle des esclaves, les suppléât, et de fait on remarque qu'il y eut, à partir du IVe siècle, un empiètement graduel à la fois du travail servile et du travail des étrangers.

Il existait à Athènes une foule d'usages profitables aux métèques. On leur accordait une entière liberté d'allure et de langage, et un conservateur déplorait que rien extérieurement ne les distinguât des citoyens. Ils n'étaient point parqués dans un quartier spécial, comme à Gortyne ; ils habitaient où il leur plaisait. Ils participaient aux cérémonies religieuses, et leurs filles figuraient dans la procession solennelle des Panathénées. Ils avaient toutes les facilités désirables pour

célébrer leurs cultes particuliers ; on leur permettait même d'élever des sanctuaires en l'honneur de leurs dieux, fussent-ils absolument étrangers à l'Olympe grec, et on leur concédait des terrains à cet effet. La loi les protégeait dans leurs biens et dans leurs personnes presque autant que les citoyens, et, le cas échéant, on défendait leurs intérêts au delà des frontières. Il y avait toute une hiérarchie de faveurs qu'on leur octroyait au fur et à mesure qu'ils en paraissaient dignes : exemption totale ou partielle de certaines charges, assimilation aux citoyens en matière d'impôts, droit d'acquérir des immeubles, enfin, comme récompense suprême, droit de cité.

Quelques novateurs auraient souhaité qu'on fût encore plus généreux. Lorsque vers l'année 350 av. J.-C. Xénophon se demanda par quels moyens on pourrait restaurer la puissance affaiblie d'Athènes, il songea aussitôt aux métèques et il proposa une série de réformes destinées à les séduire : abolition des coutumes qui blessaient gratuitement leur amour-propre, création d'une magistrature investie à leur égard d'un droit de tutelle, abandon des emplacements vacants dans la ville avec faculté d'y bâtir des maisons, dispense du service militaire dans l'infanterie, admission des plus riches dans le corps aristocratique des cavaliers. Ce conseil ne fut pas écouté ; mais Athènes n'en resta pas moins le point de mire de quiconque cherchait une nouvelle patrie. Un contemporain de Xénophon le déclare expressément : « Elle se montre, dit-il, si libérale aux étrangers, elle s'adapte si aisément à leurs besoins, qu'elle attire aussi bien ceux qui veulent gagner leur vie que ceux qui veulent jouir de leur fortune. Heureux ou malheureux, ce n'est pas en vain qu'ils s'adressent à elle : elle offre aux uns la plus agréable résidence et aux autres l'asile le plus sûr. »

Nul doute que cette politique n'ait été suivie, à des degrés divers, par les cités qui ne se suffisaient pas à elles-mêmes. Nous savons que plusieurs d'entre elles se montraient fort accueillantes pour les étrangers. Cela tenait parfois à l'humeur de leurs habitants ; mais cela dépendait encore plus de leur état économique. Leur sociabilité dérivait d'une exacte compréhension de leurs intérêts. Rhodes est peut-être, de toutes les républiques anciennes, celle qui fut le mieux

organisée en vue du commerce; aussi était-elle pleine de métèques. Je n'examine point s'il n'eût pas été préférable que partout le travail fût aux mains des seuls citoyens. Je dis simplement qu'étant données les mœurs et les institutions, une ville de commerce et d'industrie ne pouvait se passer de ces gens-là, et qu'alors toutes les barrières s'abaissaient devant eux.

Ce n'était pas uniquement par eux-mêmes, par l'apport de leurs personnes et de leurs familles, que les métèques grossissaient la population ; ils y contribuaient aussi d'une autre manière. S'il y avait des pauvres parmi eux, les riches n'y manquaient pas non plus. La fabrique la plus considérable que nous connaissions dans le monde hellénique était à un métèque athénien. Un individu originaire de Thrace n'occupait pas moins de mille esclaves dans les mines du Laurion. Certains faisaient fortune dans les banques, les entreprises de travaux publics, le commerce maritime. Leur activité étant dirigée tout entière vers le gain, il leur arrivait souvent de gagner beaucoup d'argent, et nous savons que dans toute la Grèce, depuis Athènes jusqu'à Byzance, ils possédaient des capitaux abondants.

Or les métèques riches agissaient comme les citoyens riches : ils achetaient des esclaves, car l'esclave était l'accompagnement obligatoire de la richesse. Même s'ils bornaient leur ambition à mener la vie oisive du rentier, il leur fallait à domicile un personnel de serviteurs. Une nécessité analogue, et plus impérieuse encore, pesait sur ceux qui étaient dans les affaires, puisque le travail servile tendait à tout envahir. Il s'ensuit que tout métèque riche était le centre d'un groupe d'esclaves. Sa venue dans une ville n'ajoutait pas seulement une unité à la population ; elle y ajoutait, soit immédiatement, soit à la longue, autant d'unités que cet homme amenait ou acquérait d'auxiliaires.

Mais ici une question se pose. Si les métèques arrivaient des pays non helléniques, leur immigration était pour la Grèce un bénéfice net ; si, au contraire, ils étaient Grecs eux-mêmes, leurs déplacements pouvaient modifier la population de telle ou telle cité isolée ; mais ils ne changeaient rien au chiffre total de l'ensemble. Or les métèques se re-

crutaient à la fois parmi les Barbares et parmi les Grecs, dans une proportion qu'il est impossible d'établir exactement. Il est certain que les Grecs dominaient et même qu'ils avaient une assez forte majorité ; mais à côté d'eux on aperçoit aussi des Asiatiques, des Africains, des Thraces, et bien d'autres. La puissance d'attraction d'une cité se faisait sentir partout où rayonnait son action politique et commerciale, et, quand elle était assez énergique pour franchir les limites du monde grec, elle entraînait les Barbares. Il y eut donc de ce chef une infiltration permanente d'éléments exotiques, et elle fut régie par la même loi que nous avons signalée à propos des esclaves. S'il se forma entre l'étranger et les républiques helléniques un double courant d'esclaves et d'hommes libres, c'est parce que ces républiques étaient riches et travailleuses. Les premiers venaient de force, tandis que les seconds venaient spontanément et par intérêt ; mais les uns et les autres obéissaient à la même impulsion et remplissaient le même office. Ils allaient là ou étaient les capitaux et les chances de gain, et ils y apportaient avec eux un surcroît de prospérité et de population.



Le problème est plus délicat en ce qui touche les citoyens, par suite des intérêts multiples qui étaient ici en conflit.

Les philosophes grecs insistent de leur mieux sur la nécessité de restreindre cette classe. Platon veut qu'une cité ait « un territoire suffisant à l'entretien d'une certaine quantité d'habitants modérés dans leurs désirs », et que cette quantité soit telle « qu'ils puissent soit se défendre contre les attaques de leurs voisins, soit leur prêter main-forte à l'occasion ». Le chiffre de la population civique doit donc être, d'après lui, tout relatif et dépendre du chiffre qu'atteindra celle des États limitrophes. Néanmoins, pour des raisons qu'il est superflu de rappeler, il finit par décider qu'il y aura cinq mille quarante familles, pourvues chacune d'un domaine indivisible et inaliénable. On aura soin que le nombre de ces familles demeure immuable. Les garçons se marieront de trente à trente cinq ans, et les filles de seize à vingt. Pendant les dix premières

années, les époux s'appliqueront à avoir des enfants; après ce délai, on les tiendra quittes, si l'union a été féconde; sinon, on les séparera. Pour assurer la perpétuité des familles par les mâles, on permettra aux pères qui auront plusieurs fils d'en céder à ceux qui n'en auront pas. Si la natalité est exagérée, le gouvernement « interdira la génération », et, si ce n'est pas assez, il enverra au dehors, pour y fonder une colonie, l'excédent des citoyens. Par contre, il se pourra que les naissances soient en déficit, et que les exhortations des vieillards, les flétrissures et les distinctions honorifiques soient incapables de remédier au mal, — ou bien encore que les guerres et les épidémies ramènent la population à un niveau trop bas. Dans ce cas, on se résignera à l'obligation fâcheuse, mais inévitable, d'appeler des éléments de qualité inférieure, c'est-à-dire probablement des étrangers.

Aristote part de ce principe qu'une cité, comme toute chose, ne doit être ni trop petite ni trop grande. Trop petite, elle ne trouve pas en elle les moyens nécessaires à son existence, et le propre d'une cité est de n'avoir besoin de personne. Trop grande, elle est non pas une cité, mais une nation, et dès lors elle est très difficile à gouverner. Comment, par exemple, un général commandera-t-il à une multitude excessive de soldats? Quel héraut se fera entendre dans l'assemblée, s'il n'a pas une voix de stentor? Il est bon que tous les citoyens se connaissent entre eux, qu'ils sachent s'apprécier mutuellement; sinon, les magistratures seront mal ordonnées et les jugements mal rendus. Enfin, lorsqu'un État est très peuplé, rien n'est plus aisé pour les étrangers que de se glisser frauduleusement dans les rangs des citoyens. Ainsi Aristote estime qu'un chiffre élevé de population est un inconvénient, soit qu'il provienne de l'étendue du territoire, soit qu'il tienne au taux de la natalité. Dans la première hypothèse, le défaut ne peut être conjuré qu'au moment où la cité est constituée; dans la seconde, c'est l'affaire de l'autorité publique.

Les mariages auront lieu pour les femmes à dix-huit ans, pour les hommes à trente-sept; c'est l'âge où ces derniers ont la plénitude de leur vigueur. On choisira de préférence le mois de Gamélion, qui correspond à notre mois de janvier. D'ailleurs, on consultera au préalable un médecin, qui aura

à déterminer le moment où le corps est le mieux disposé. En tout cas, il faudra cesser d'engendrer après la cinquante-cinquième année. Durant la grossesse, on veillera attentivement sur la santé de la femme, sur son alimentation qui devra être substantielle, sur son état mental qui devra être calme et paisible. Si l'enfant naît malingre ou difforme, on le jettera à la rue : à quoi bon conserver un être destiné à périr bientôt ou à végéter misérablement? Si l'on s'aperçoit que la population grandit trop, on limitera la faculté de procréer des enfants, et si, malgré tout, il y a trop de femmes enceintes, on les fera avorter, non pas en cachette, mais ouvertement et pour obéir à la loi. La seule condition requise sera que le fœtus n'ait pas encore donné signe de vie.

Les opinions des philosophes ne sont pas à négliger, parce qu'il est toujours intéressant de savoir ce que de grands esprits ont pensé. Mais, pour l'historien, elles n'ont le plus souvent qu'une valeur médiocre, sauf dans le cas où elles ont passé dans les faits. Tant qu'elles restent à l'état de théories, il n'a guère à en tenir compte. Qu'importe à ses yeux une vue personnelle de Platon ou d'Aristote, si elle n'est pas sortie du domaine de la spéculation? Il attache beaucoup plus de prix, surtout lorsqu'il s'agit d'un peuple libre, au sentiment de la foule qu'à celui des penseurs, et une institution concrète l'éclaire mieux qu'une notion abstraite ou un système dogmatique. En Grèce, notamment, il n'est pas rare de noter une contradiction absolue entre les conceptions des philosophes et les tendances de la masse des citoyens. Il en est ainsi pour ce qui concerne le travail. Il pourrait en être de même de la population. A supposer que le point de départ des unes et des autres fût identique et qu'une idée commune les inspirât, il n'en subsiste pas moins que la pratique conduit à des tempéraments dont la logique n'a cure et qu'une société s'arrête parfois à mi-chemin, alors qu'un théoricien va jusqu'au bout.

Le service militaire étant la première des obligations civiques, il fallait, semble-t-il, qu'une cité eût de nombreux citoyens pour avoir de nombreux soldats; de là vient sans doute qu'à Sparte, c'est-à-dire dans un État où tout était tourné vers la guerre, le célibat était considéré comme un

délit. Cependant le souci de la défense nationale influait, en somme, assez peu sur la natalité du monde grec. On pouvait, en effet, se procurer des soldats ailleurs que parmi les citoyens. Les métèques étaient régulièrement enrôlés, et souvent dans une forte proportion. On avait encore la ressource, dans les circonstances graves, de recourir aux esclaves. Enfin, l'habitude se répandit de faire appel aux mercenaires, et ceux-ci, après avoir été au début un simple appoint, en arrivèrent à former presque toute l'armée.

On avait un moyen factice d'augmenter la classe des citoyens, c'était de prodiguer les naturalisations d'étrangers. Cette faveur était accordée tantôt à des individus isolés, tantôt à des groupes d'individus. Lorsqu'on voulait réparer les effets de quelque calamité qui avait dépeuplé le pays, on faisait de larges promotions de citoyens, et alors on ne se montrait pas difficile dans les choix; parfois on allait jusqu'à accueillir, les yeux fermés, quiconque se présentait. Clisthène procéda ainsi à Athènes dans un intérêt politique, quand, pour renforcer le parti démocratique dont il était le chef, il donna le droit de cité à une multitude de métèques et d'affranchis. Mais d'ordinaire on était moins généreux. Même dans les républiques les plus ouvertes, ce privilège envié n'était octroyé qu'après un long stage et en récompense d'une suite de services. Le gain normal de la population civique était donc, de ce chef, assez médiocre. La fraude elle-même n'était pas toujours efficace; car les listes des citoyens étaient périodiquement revisées et les intrus sévèrement punis. J'ajoute que, si l'on excepte les moments de crise où l'État offrait ce titre à qui était désireux de le prendre, la plupart des naturalisés se trouvaient déjà sur place. Ce n'étaient pas des gens qui accouraient tout exprès du dehors pour jouir de cet avantage; ils étaient depuis longtemps établis dans la contrée, et la distinction qu'ils recevaient enlevait à la classe des métèques tout ce qu'elle apportait à celle des citoyens, de sorte qu'il y avait compensation. Quant aux naturalisations en masse, elles servaient plutôt à boucher des trous qu'à créer des citoyens supplémentaires.

La raison principale, qui amena Malthus à préconiser la limitation volontaire des naissances, fut la persuasion que la

population augmente beaucoup plus vite que les moyens de subsistance. Aujourd'hui cette opinion est reconnue fausse. En Grèce, on ne l'exprimait pas dans des termes aussi rigoureux que Malthus ; mais le préjugé était en vogue, du moins à l'état de pressentiment obscur. On était convaincu que les citoyens ne devaient pas être fort nombreux, sous peine de mourir de faim. Le sol en général était peu fertile et les procédés de culture bien inférieurs aux nôtres. Il y avait donc presque toujours un déficit de denrées alimentaires, notamment en Attique, et par là on se trouvait constamment à la merci de l'étranger. La législation athénienne sur les blés atteste une crainte permanente de la disette. Encore cette cité avait-elle la chance de posséder une marine puissante, qui lui permettait d'assurer la régularité des arrivages, et des mines d'argent qui lui fournissaient un numéraire abondant. Mais que dire de celles qui n'avaient ni métaux précieux, ni industrie active, ni commerce lointain? Elles devaient s'arranger pour vivre sur leur propre fonds, puisqu'il leur était difficile de s'approvisionner au dehors. Aussi, lorsqu'il s'était établi une espèce d'équilibre entre la production et la consommation, on tenait à ce qu'il ne fût plus troublé, et la meilleure précaution paraissait être de ne pas accroître le nombre des bouches à nourrir. Comme on ne croyait pas alors à la possibilité d'étendre indéfiniment les moyens d'existence, il était naturel que l'on crût à la nécessité de restreindre les besoins, et ainsi se formait dans la classe des citoyens un état d'esprit défavorable à la natalité.

Un autre motif se joignit à celui-là pour conseiller la prudence. Ce que les Grecs demandaient à l'État, ce n'étaient pas seulement les biens que toute société civilisée en attend, je veux dire la sécurité extérieure, l'ordre intérieur, la garantie des droits individuels, ils exigeaient en outre de lui certains profits matériels. La cité étant un groupement d'intérêts autant qu'une association morale, chacun réclamait sa part d'avantages palpables. Sous le régime aristocratique, les nobles se réservaient la majeure partie du butin, vendaient la justice aux plaideurs et exploitaient les roturiers sans vergogne. Dans les démocraties, le peuple prenait sa revanche. Par l'impôt et la confiscation il extorquait aux riches des

sommes considérables, et, au lieu de les affecter exclusivement aux besoins généraux de l'État, il se les attribuait volontiers à lui-même. Pendant les fêtes, il se nourrissait et s'amusait aux frais du Trésor ou des riches ; le reste du temps il se faisait payer pour assister à l'assemblée et siéger dans les tribunaux, et, s'il y avait des excédents budgétaires, il en ordonnait souvent la répartition. Le citoyen, surtout le citoyen pauvre, était un parasite à la charge de l'État, et le gouvernement devait s'ingénier pour satisfaire ses convoitises. Or, il est clair que plus on conviait d'individus à la curée, et plus les portions étaient réduites. Puisque le fonds commun était limité, le nombre des ayants droit devait l'être également. Un accroissement exagéré de la population civique eût été pour tous un malheur, et il était préférable qu'elle demeurât stationnaire et même qu'elle baissât.

Il y avait une république où la loi elle-même nuisait à la natalité, c'était Sparte. Là chaque citoyen possédait au cœur du pays un petit domaine, concédé gratuitement par l'État et suffisant pour son entretien. Des serfs, désignés sous le nom d'ilotes, cultivaient ces terres moyennant une redevance annuelle. Le taux en avait été fixé une fois pour toutes et jamais il ne fut modifié. Il semble qu'on l'eût évalué d'une façon assez stricte. Nous savons en effet que le maître touchait soixante hectolitres de grain. Or, il dépensait à lui seul pour son repas du soir, qu'il partageait avec ses concitoyens, une dizaine d'hectolitres, et il lui en fallait encore pour son repas du matin et pour sa famille. Ajoutez qu'il n'avait point d'autre ressource : tout commerce, toute industrie, toute occupation lucrative lui étaient interdits ; on voulait que rien ne le détournât de ses devoirs civiques et qu'il fût toujours à la disposition de l'État.

Dans les premiers temps, Sparte fit quelques conquêtes autour d'elle, particulièrement en Messénie, et il est probable qu'on en profita pour élargir un peu les lots primitifs. Mais bientôt ce mouvement d'expansion s'arrêta et les revenus privés se consolidèrent. Or, il est notoire que du jour où un rentier cesse de s'enrichir, il s'appauvrit. Sans doute la redevance du Spartiate échappa à cette cause de dépréciation qui

provient de l'avilissement de l'argent, puisqu'elle était perçue en nature. Mais, si forte que fût la discipline sociale, elle fut incapable d'empêcher l'amour du bien-être et le progrès du luxe. Ces goûts nouveaux commencèrent à poindre vers la fin du ve siècle avant J.-C., quand les métaux précieux affluèrent au lendemain de la guerre de Péloponèse, et ils persistèrent, en s'aggravant, lorsque la décadence arriva. On s'accoutuma à dépenser davantage alors que les revenus ne changeaient pas, et cette imprévoyance obligea les citoyens à emprunter. Le fléau des dettes prit très vite une grande extension, et, comme les capitaux ne se reconstituaient pas par le travail, il conduisit ceux qu'il atteignait à une gêne irrémédiable, lorsqu'il ne les condamnait pas à une ruine totale.

Le Spartiate avait toujours été intéressé à ne pas se surcharger d'enfants, puisqu'il avait pour vivre un revenu médiocre et invariable. Il dut se surveiller encore plus dès que ses dépenses somptuaires s'accrurent. Aussi voit-on qu'au IVe siècle av. J.-C., on se plaignait déjà du déclin de la natalité. Le gouvernement, alarmé, essaya de l'enrayer en affranchissant de certaines corvées militaires les pères de trois enfants, et en exemptant d'impôts les pères de quatre. Ce n'était pas se montrer bien exigeant, et pourtant la mesure fut inefficace. Peut-être eût-il mieux valu abolir tout simplement les prescriptions qui vouaient le citoyen à l'oisiveté; mais nul n'y songea. Bientôt on ne se contenta pas de limiter le plus possible la fécondité matrimoniale; on cessa même de se marier. Polybe nous décrit au second siècle des communautés de frères, réunis sur le domaine familial, avec une femme unique dont ils usaient à tour de rôle et qui leur donnait à tous des enfants. Cette pratique singulière remontait très haut; mais, tandis qu'autrefois elle avait pour objet d'empêcher l'extinction de la famille en autorisant un citoyen impuissant à se faire suppléer par un homme du même sang que lui, désormais elle ne servait qu'à diminuer le nombre des ménages, et par conséquent des naissances.

On s'explique dès lors que la population civique ait décru d'une façon continue. S'il est douteux qu'en 479 av. J.-C. elle ait compté 8000 mâles adultes, les calculs les plus modé-

rés lui en attribuent au moins 3 000 en 418. Or, une centaine d'années plus tard, elle n'en avait plus, d'après Aristote, qu'un millier, et il ne lui en restait que 700 au milieu du siècle suivant. On a essayé d'épiloguer sur ces chiffres ; on a prétendu que, si les citoyens s'étaient raréfiés, c'est parce que beaucoup d'entre eux étaient tombés dans les classes inférieures. Mais les textes, consultés sans idée préconçue, prouvent qu'il y eut vraiment dépopulation. Ce phénomène tient à des causes diverses, notamment à la fréquence des guerres. Je crois cependant que la principale fut la restriction de la natalité. Il était assez ordinaire, au IVe siècle, qu'il se trouvât dans les familles une fille unique pour recueillir l'héritage paternel ; c'est l'indice, non pas qu'on s'arrêtait à un premier enfant, mais que les enfants n'abondaient pas.

Dans les autres États grecs, le citoyen n'était pas assujetti par la loi aux mêmes conditions d'existence qu'à Sparte. Néanmoins, le fait que nous avons constaté ici fut à peu près universel. Si l'on considère Athènes, dont l'organisation et les mœurs furent toutes différentes, on remarque dans le courant du Ve et du IVe siècle av. J.-C., que le nombre des citoyens âgés de plus de dix-huit ans paraît avoir baissé d'un tiers environ. Cette chute fut en partie déterminée par des causes accidentelles, comme la peste qui, de 430 à 427, enleva 4 700 hommes, et aussi la guerre, surtout la guerre du Péloponèse. Mais habituellement un peuple viril ne tarde pas à combler les vides créés par de tels fléaux. Si Athènes ne parvint pas à réparer ces pertes, si même le déficit s'accentua dans la suite, c'est évidemment pour des motifs non plus transitoires, mais permanents, dont l'action s'étendit à la Grèce entière.

Vers la fin du IVe siècle, de graves perturbations survinrent dans la Méditerranée orientale. La Grèce, comme on l'a dit, « ne fut plus au point central du commerce et de la politique. » La formation de l'empire d'Alexandre et des royaumes qui lui succédèrent déplaça, pour ainsi parler, l'axe de la prospérité économique en faisant surgir partout des villes nouvelles, qui furent les rivales des villes helléniques et qui bientôt les supplantèrent. C'est à Éphèse, à Rhodes, à Alexan-

drie, à Pergame que passa la prépondérance ; c'est là que s'élabora désormais la richesse, et, sauf quelques exceptions, les cités de la Grèce propre ne jouèrent plus qu'un rôle effacé.

A la même époque se produisit un exode ininterrompu de ses habitants. L'Orient attirait à lui tous ceux qui aimaient les aventures ou qui avaient envie de faire fortune. Ils s'en allaient, légers d'argent, mais pleins d'espérance, vers ces contrées immenses dont on leur disait tant de merveilles et qui semblaient ouvrir à leur activité et à leur intelligence un champ presque illimité. Soldats mercenaires, fonctionnaires publics, artisans, employés, traficants, usuriers, précepteurs, médecins, ils ne dédaignaient aucune profession et ils réussissaient dans toutes. Le Grec n'est dépaysé nulle part ; à plus forte raison était-il prompt à s'acclimater dans ces monarchies à demi hellénisées d'Asie et d'Afrique, où il retrouvait à chaque pas sa langue et ses compatriotes. Il se tourna également vers l'Occident à mesure que les rapports des Romains avec l'Orient se multipliaient ; il envahit lentement l'Italie, comme il avait envahi les royaumes d'Égypte et de Syrie, et il arriva ainsi que la Grèce s'appauvrit peu à peu en hommes, de même qu'elle s'appauvrissait en capitaux.

Il y aurait lieu de se demander si les mœurs privées n'étaient pas jusqu'à un certain point préjudiciables à la propagation de l'espèce. Lorsqu'on songe aux relations anormales que souvent les hommes nouaient entre eux, lorsqu'on se rappelle la place si restreinte que tenait dans leur vie l'intimité du foyer domestique, l'étrange tolérance qu'on avait pour le concubinat, l'attrait extraordinaire qu'exerçaient les courtisanes, on incline à penser que tous ces dérivatifs du mariage compromettaient singulièrement la fécondité des femmes légitimes.

Les règles du droit influaient aussi sur elle. Au IV[e] siècle, le fils aîné n'avait aucun privilège dans la maison. Si les filles n'héritaient pas, à moins d'être sans frères, si elles devaient se contenter de la dot qu'elles avaient reçue en se mariant, les fils se partageaient la succession paternelle par portions égales. Le père pouvait avantager l'un d'eux ; mais il ne pouvait tester en faveur d'une personne étrangère à sa descendance directe que dans le cas où il n'avait point d'enfant mâle. Le patrimoine se morcelait donc d'une génération

à l'autre, et les fils étaient en général plus pauvres que leur père. Jadis, aux beaux temps de la Grèce, il leur était possible de relever leur condition. La chose fut plus difficile lorsque les sources de gain commencèrent à se tarir. La décadence économique dont souffrirent la plupart des cités s'opposa à la reconstitution des fortunes individuelles, et, par une fâcheuse coïncidence, l'amour du plaisir grandit au moment même où les revenus fléchissaient. Cette époque est celle où les poètes comiques nous montrent les Grecs constamment occupés à faire bombance et à se divertir. Il existait en Béotie des sociétés dont l'unique objet était de bien manger et de bien boire; on leur léguait des capitaux, même au détriment de ses enfants, et leurs adhérents avaient parfois dans le mois plus de repas de corps qu'il n'y avait de jours. La contagion gagna jusqu'aux Spartiates, dont la sobriété avait été si longtemps proverbiale. On s'asservit à une foule de besoins factices, et d'autant plus impérieux, qui alourdissaient les budgets des particuliers. De là, des dettes et des expropriations; de là, le progrès des idées socialistes et la violence croissante des guerres que se livraient les pauvres et les riches.

Tous ces motifs déterminaient le citoyen, dans l'intérêt de ses enfants comme dans le sien, à restreindre de parti pris sa famille, et cela sans qu'il courût le risque d'en abréger la durée, puisque l'adoption l'aidait à la perpétuer. Une étude attentive des ménages athéniens conduit à cette conclusion que ceux de quatre enfants et au-dessus étaient assez nombreux au ve siècle av. J.-C. et au début du IVe, tandis que plus tard on alla très rarement au delà de trois. Je sais bien que ces chiffres sont approximatifs; car nous ne sommes presque jamais sûrs de connaître tous les enfants d'un même personnage; mais ils valent en tout cas comme points de comparaison entre les deux périodes. Nous avons d'ailleurs du fait qu'ils indiquent, une preuve irrécusable. Un des plus graves historiens de l'antiquité, Polybe, signale parmi les fléaux du second siècle avant notre ère la dépopulation. « Nous n'avons eu à subir, dit-il, ni des épidémies ni des guerres prolongées, et pourtant les villes sont désertes et les terres stériles. Nous manquons d'hommes parce que nous manquons d'enfants. On aime trop l'argent et le bien-être,

et pas assez le travail. Par suite, on ne veut plus se marier, ou, si l'on se marie, on tâche de n'avoir pas plus d'un ou deux enfants, afin de les élever dans le luxe et de leur laisser un plus bel héritage. » Ces lignes semblent dater d'hier; tant il y a sur ce point d'analogies entre la société hellénique et la nôtre !

Dans cette voie cependant, les Grecs s'avancèrent plus loin que nous. Aujourd'hui il n'est personne, même parmi les malthusianistes les plus décidés, qui demande l'anéantissement des nouveau-nés. Ils conseillent des mesures préventives, mais non pas des mesures destructives. Ils sont d'avis qu'il faut produire peu d'enfants; mais ils respectent la vie de ceux qui naissent. En Grèce, on était plus radical. Le père avait toujours le droit de se débarrasser de sa progéniture, et il en usait volontiers, surtout si c'était une fille. Il ne tuait pas l'enfant brutalement; l'usage était plutôt qu'il l'abandonnât. Beaucoup de ces petits êtres mouraient; d'autres étaient recueillis par les passants et d'ordinaire jetés en servitude. De toute façon ils étaient perdus pour le pays : comme les pères restaient libres de les revendiquer à toute heure, ceux qui s'en étaient chargés prenaient la précaution de les vendre à l'étranger, de préférence en Orient. La pratique de l'abandon était d'origine très ancienne; mais, loin de s'atténuer avec le progrès des mœurs, elle ne fit au contraire que s'étendre. Les pauvres y recouraient pour alléger leur misère, les riches pour réduire leurs dépenses pendant leur vie et éviter l'éparpillement de leur patrimoine après leur mort. Le texte de Polybe sur la dépopulation renferme une allusion très nette à ce procédé, et un philosophe postérieur écrivait : « Ce qui me paraît le plus odieux, c'est que des gens qui n'ont pas la pauvreté pour excuse, qui possèdent des biens, qui sont même riches, se refusent à nourrir leurs enfants et tuent quelques-uns d'entre eux pour grossir la part de leurs frères ».



Les lois qui régirent en Grèce le mouvement général de la population furent, comme on voit, d'ordre économique. Le nombre des habitants, aussi bien des esclaves que des

hommes libres, fut partout en raison directe de la prospérité publique. Dans les temps modernes, le perfectionnement de l'outillage est tel qu'on peut exécuter une besogne énorme avec peu de bras; les capitaux, très mobiles, circulent à travers les différents États pour les vivifier; l'abondance et la rapidité des moyens de communication mettent les produits du monde entier à la portée de tous. Il en résulte que, si la population continue d'être un élément essentiel de la richesse des nations, elle n'en est pas l'élément principal. Rien de pareil dans les pays grecs, où la force humaine n'était pas aidée par la machine, où les capitaux n'osaient guère s'aventurer au dehors, parce qu'ils n'y étaient pas suffisamment protégés, où le rayon d'approvisionnement de chaque État était assez restreint. Là, une cité était obligée de compter avant tout sur ses ressources propres, et la plus nécessaire était celle que lui procurait une nombreuse population. Mais une cité n'avait une population très dense qu'à la condition d'être largement pourvue de travail et d'argent. Du jour où ces deux choses lui faisaient défaut, elle tendait à se dépeupler.

Aussi la Grèce du second et du premier siècle av. J.-C. offre-t-elle à cet égard le spectacle d'une lamentable décadence : « Thèbes, dit Strabon, n'est plus qu'un bourg et les autres cités de Béotie ont éprouvé la même déchéance. » La Messénie est « en grande partie déserte », et la Laconie « n'est rien en comparaison d'autrefois ». En Arcadie, « les villes se sont vidées et les campagnes sont délaissées ». Vers l'année 214, Larissa de Thessalie avait son territoire en friche. Dans l'île d'Eubée, « les deux tiers du sol étaient incultes, et jusqu'aux portes des villes on se serait cru au milieu d'une solitude ». Enfin Plutarque résume tout en déclarant, avec quelque exagération, que la Grèce serait incapable d'armer plus de trois mille hommes d'infanterie de ligne.

PAUL GUIRAUD

AVENTURES DE JEUNESSE[1]

— 1740-1769 —

II

Je me mis en route et pris le chemin par Mulhouse, Gotha, Nuremberg et Ratisbonne. En arrivant à Ratisbonne, j'y appris la mort du prince Esterhazy. C'était lui qui m'avait fait écrire par sa femme pour me faire venir. Sa mort me jeta dans une grande perplexité, car j'avais peu d'argent. Toute réflexion faite, je me décidai à continuer mon voyage. Arrivé à Vienne, je descendis chez la princesse veuve. J'y fus reçu à merveille. Mes autres parents, le prince Nicolas qui revenait de son ambassade de Russie, le comte François qui a été depuis grand-chancelier, le comte Joseph, me firent l'accueil le plus tendre et m'accablèrent de bons procédés. J'eus une voiture et des gens pour me servir. Je trouvai de l'argent sur la table de ma chambre, et je fus averti que mes oncles et ma tante s'étaient cotisés pour me faire une pension de quatre mille florins.

La fortune me souriait et je me trouvai le plus heureux des hommes. Des succès dans la société vinrent augmenter mon bonheur. Le prince de Kaunitz[2] me traita avec bonté. Le comte du Chastelet[3], depuis duc et qui a péri sous le fer

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

2. Chancelier d'État en Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, après avoir été ambassadeur à Versailles.

3. C'était le fils de la marquise qui fut liée avec Voltaire et Saint-Lambert

des scélérats qui désolent la France, était alors ambassadeur. Il m'avait connu à Lunéville où il venait voir son père, et, à cette époque, a commencé une amitié qui n'a fini qu'avec sa vie. J'étais bien traité à la cour, bien vu dans le monde et je jouissais d'une aisance dont je n'avais jamais eu l'idée. Le comte François, mon oncle, fort attaché à la maison d'Autriche, ami intime de l'empereur François I[er], me dit un jour que, plus il avait d'amitié pour moi, plus il voyait avec peine un Esterhazy au service étranger, qu'il avait parlé à l'Impératrice-Reine du désir que toute la famille avait de me voir au service impérial, et sollicité pour moi, en Autriche, un grade équivalent à celui que j'avais en France. La souveraine avait consenti à m'attacher comme colonel au régiment d'Emeric Esterhazy-hussard. Mon oncle ajouta qu'il ne doutait pas de ma joie et de ma reconnaissance. Le grade de colonel, que je partageais en France avec plusieurs de mon âge, était bien d'un autre prix au service de l'Empereur. D'ailleurs, en France, j'étais isolé, sans parents, sans autres connaissances que celles que j'avais faites à l'armée, tandis qu'à Vienne je me trouverais au sein de ma famille qui, par ses richesses et son crédit, pouvait m'aplanir le chemin de la fortune.

Ébloui par ces paroles, attaché à tous mes parents et surtout à lui par la reconnaissance, j'acceptai son offre, en me réservant seulement d'en prévenir l'ambassadeur et de lui faire accepter ma démission en lui exposant les motifs qui me déterminaient à la donner. Mon oncle me le permit. J'allai chez le comte du Chastelet. Mais celui-ci ne pensa pas comme mon oncle :

— Le service de France, me dit-il, ne peut se comparer à aucun autre pour l'agrément qu'il procure. La guerre ne peut plus durer. Avec le sort que vos parents vous ont fait, vous pouvez, comme garçon, mener en France la vie la plus heureuse. Comme colonel, pendant la paix, vous n'avez que quatre mois de service par an. Les hivers, vous pouvez les passer à Paris à vous amuser, à cultiver vos connaissances. Peut-être parviendrez-vous à y faire un mariage riche, au lieu qu'ici, à la paix, confiné dans un village de Bohême ou de Hongrie, vous aurez, tout au plus tous les deux ans, la per-

mission de venir passer l'hiver à Vienne, et cette demande, trop souvent sollicitée, vous ferait même tort. Vos parents, sans doute, sont très riches ; ils vous logeront, vous feront quelques présents ; mais vous serez dans leur dépendance et vous ne pouvez guère vous flatter d'une grande fortune militaire, puisqu'elles sont aussi rares ici que communes en France. Il n'y a pas d'héritières dans ce pays ; on épouse des filles sans bien. Ainsi cette ressource vous manquerait. D'ailleurs, colonel de bonne heure, si la paix se fait vous n'aurez pas d'occasion de justifier cette préférence ; elle excitera force jalousies contre vous, tandis qu'en France, où votre avancement a été le prix de votre conduite et de quelques actions heureuses, vous vivrez avec ceux avec qui vous avez servi et qui l'ont considéré comme une juste récompense plutôt que comme une faveur. Au reste, ajouta l'ambassadeur, c'est mon amitié pour vous qui dicte ces observations. Enivré de vos succès ici, de l'existence de votre famille, il n'est pas étonnant que vous voyiez l'avenir en beau. Mais je suis de sang-froid ; je vous connais ; quand vous serez à vous ennuyer dans un village, vous vous repentirez de n'avoir pas suivi mes avis. Pensez-y bien, et je ne recevrai votre démission que quand vous aurez fait vos réflexions.

Je retournai chez mon oncle, très tourmenté. Néanmoins, ses caresses et la joie de me voir passer au service de son maître me déterminèrent. Il me dit qu'il allait partir pour Luxembourg, où était la cour, et qu'il allait demander à l'Impératrice de permettre qu'il me menât porter à ses pieds mes remerciements. Il revint le soir et m'apprit que le jour de mon audience était fixé au dimanche suivant. J'en reçus la nouvelle sans ravissement. Mais le sort en était jeté. Je l'annonçai à l'ambassadeur. Il m'en témoigna du regret, mais ne me désapprouva plus.

Le dimanche arrivé, je fus à Luxembourg avec mon oncle. Mais nous ne pûmes voir l'Impératrice. Un courrier avait apporté, pendant la nuit, la fâcheuse nouvelle de l'échec que le maréchal de Serbelloni avait subi en Saxe[1], et Sa Majesté

1. Ayant attaqué les Prussiens après leur avoir longtemps résisté sur la Mulda, il dut battre en retraite devant eux, ce qui ne lui fut pas pardonné et entraîna sa destitution.

s'était renfermée pour mettre son chagrin au pied du crucifix et ne voulait voir personne. Mon oncle fut plus contrarié que moi de cet événement, dont je courus rendre compte à M. du Chastelet. Il savait la nouvelle, et je le trouvai occupé à m'écrire un billet par lequel il me mandait que la retraite du maréchal Serbelloni mettait la légion royale, à laquelle j'étais attaché et qui avait ses quartiers à Gotha, entièrement à découvert; que, ma démission n'étant pas acceptée, il pouvait être désagréable pour moi que ce corps eût une affaire où je ne me trouverais pas; qu'en conséquence, non seulement il me conseillait, mais même il exigeait, en sa qualité d'ambassadeur de France, que je me rendisse sur-le-champ au corps dont j'étais commandant en second sous M. de Vallière, brigadier. Il m'autorisa à faire usage de sa lettre vis-à-vis de mes parents, en me faisant remarquer qu'après la campagne, je serais toujours à temps de quitter le service de France, si je ne changeais pas d'avis.

Je portai cette lettre à mon oncle. Il approuva mon départ, que je fixai au surlendemain. Je partis, comblé des présents de mes parents. Jamais, je n'avais eu autant d'argent. Je passai par Prague, où je restai vingt-quatre heures, recevant toutes sortes de politesses des personnes à qui j'avais été recommandé. Enfin j'arrivai à Gotha. J'y trouvai la égion royale parfaitement tranquille. Je fus reçu comme colonel en second, et peu après nous eûmes ordre de nous rendre en avant de Minden, du côté d'Oslar. Pendant la marche, je demandai la permission d'aller remettre des lettres que j'avais pour le comte de Stainville, frère du duc de Choiseul, et qui venait de passer du service d'Autriche à celui de France comme lieutenant général, sous les ordres des maréchaux d'Estrées et de Soubise, à Cassel.

Je fus reçu parfaitement des uns et des autres. Le séjour que j'avais fait à Vienne, la manière dont j'avais été traité par la cour, les ministres et les personnes les plus considérables du pays, m'avaient donné une sorte d'aisance que je n'avais pas eue avant. Questionné beaucoup par les maréchaux, je leur témoignai le désir, s'il y avait une affaire heureuse, d'être choisi pour en porter la nouvelle à Vienne. Cette commission, agréable pour tout autre, l'eût été infiniment plus

pour moi. D'ailleurs une liaison que j'avais formée à Vienne avec une demoiselle fort jolie me faisait désirer un prétexte pour y aller. Le maréchal de Soubise me le promit positivement, et le maréchal d'Estrées me parut disposé à ne pas s'y opposer, mais ajouta, avec son air ricaneur en montrant ses longues dents, qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

Je joignis la légion à Moringen et ne pensais qu'à préparer mes paquets pour Vienne. A Gotha, je m'étais fait un bel équipage, quoique à la hâte. J'avais acheté des chevaux et des voitures; les tailleurs du corps étaient occupés de faire les habits des gens que j'avais ramassés un peu partout. J'avais pris un bon cuisinier et, à force d'argent, je m'étais monté une maison qui éclipsait celle du chef du régiment.

***

J'obtins alors un congé pour aller à Vienne. Je dus laisser tout mon équipage entre les mains de valets fripons. Ils le mirent au pillage ou le vendirent, de telle sorte que je n'en tirai presque rien. Mon chasseur me vola toute mon argenterie; les gens de la cuisine, la batterie et le linge; des chevaux que j'avais achetés quatre-vingt louis furent vendus pour cinq; d'autres suffirent à peine pour payer le fourrage qu'ils avaient mangé. Mais tout cela ne me faisait pas grand'-chose. L'amour me rappelait à Vienne et ce sentiment assez vif en moi était considérablement augmenté par un motif de reconnaissance.

En partant, j'avais reçu un portrait que je portais toujours avec les lettres de l'original dans une poche de côté de mon habit. Auprès de Rothembourg, à l'attaque du château de Friedwald, où les ennemis avaient jeté un poste de chasseurs qu'on ne put déposter qu'en brûlant le château à boulets rouges, je reçus un coup de fusil qui brisa le portrait, mais qui, amorti par plusieurs papiers et par le cuir du portefeuille qui les renfermait, ne me fit qu'une légère contusion. Devoir la vie au portrait de celle qu'on aime me parut un si grand bonheur que tout calcul d'intérêt céda au désir de ne pas différer d'un jour d'aller porter à ses pieds toute ma recon-

naissance. Je partis de Francfort au mois de novembre. La paix n'était pas encore faite entre l'empereur et le roi de Prusse. Des partisans prussiens étaient en course autour de Bamberg. Le prince-évêque voulut me retenir, mais inutilement. Je bravai tout, et arrivai heureusement à Vienne, où je fus parfaitement reçu de mes parents, de la cour, et surtout de ma maîtresse.

J'y passai l'hiver le plus heureux du monde. Au printemps mon oncle Nicolas me mena avec lui en Hongrie, d'abord chez lui à Totis, ensuite à Papa, chez son frère l'évêque d'Erlau. Cette terre, ayant appartenu à mon grand-père, avait été confisquée au moment de sa proscription et donnée ensuite à son frère François, marié à une sœur de la maîtresse de l'empereur Joseph Ier. L'évêque me dit qu'il y avait à Deruze, château dépendant de Papa, un vieillard qui avait servi avec mon grand-père, qui lui était personnellement attaché, mais qui, ayant été blessé et pris à la bataille de Waag, s'était retiré à Deruze et qu'il lui avait été donné un asile au château d'où ses infirmités l'empêchaient de sortir. Sachant qu'il y avait à Vienne un petit-fils de son ancien chef, ce vieillard avait dit à mon oncle qu'il mourrait content s'il pouvait me voir. J'y fus; il baigna mon visage de ses larmes et me voyant vêtu à la hongroise, il me dit:

— Ce qui me plaît en toi, c'est que tu n'as rien d'allemand.

Après une course de six semaines environ, nous revînmes à Vienne. J'y retrouvai une sœur de ma grand'mère Nigrelli, qui était abbesse du couvent de Himmelspforte. J'assistai à son renouvellement de profession, et je dînai au couvent, avec l'Impératrice qui assistait ordinairement à ces sortes de cérémonies.

Je ne pensais plus à quitter le service de France; je préférais le séjour de Vienne au monde entier; mais je sentais que je pourrais y passer plus de temps en servant en France que si j'étais au service de l'Empereur. Et puis, l'idée d'être à Paris quand je voudrais me flattait d'autant plus que j'étais entouré de gens qui regardaient le bonheur d'obtenir d'y aller comme le plus grand de tous. Mes désirs se bornaient donc à ce que ma position n'éprouvât aucun changement, lorsqu'au

mois de juillet, des nouvelles de Paris annoncèrent une grande promotion : M. de Vallière fut fait maréchal de camp et la légion royale donnée à M. de Nicolaï, colonel de dragons, mon cadet, sous les ordres duquel je me trouvais, puisqu'on me laissait colonel en second. Je croyais n'avoir plus d'ambition. La paix générale conclue, je n'avais plus pensé au militaire, ni à mon rang. Plusieurs de mes cadets avaient obtenu la croix de Saint-Louis. Il eût fallu aller à Paris pour la solliciter comme grâce, n'ayant pas l'ancienneté voulue, mais y ayant plus de droits que plusieurs de ceux à qui on la donnait. Quelque désir que j'eusse de me la voir accorder, il avait cédé au plaisir de rester à Vienne et je ne le regrettais pas. Mais le passe-droit que j'éprouvais me fut vivement sensible.

Je m'étais attaché à la légion royale; j'y étais aimé. La grande dépense que j'y avais faite, pendant la campagne de 1762, m'y avait donné de la considération. Officiers et dragons, persuadés que je ne pouvais que succéder à M. de Vallière qui, ayant eu la même place que moi, avait remplacé M. de Malfort, semblaient attendre le moment de la promotion avec impatience. Sur la nouvelle qu'elle était faite et qu'elle allait paraître, j'avais déjà reçu mille compliments, et non seulement j'étais déçu de cette espérance, mais encore je me voyais préférer un cadet sur qui j'avais l'avantage de la naissance, qui n'avait servi ni aussi longtemps, ni aussi bien que moi. J'allai trouver l'ambassadeur et lui reprochai d'être cause que j'étais resté à un service où j'éprouvais un tel désagrément; je lui annonçai que j'allais quitter, et passer au service d'Autriche, avec le regret de n'avoir pas pris plus tôt ce parti.

Il m'écouta avec beaucoup de flegme, prit part à ma peine et finit par me prouver que mon plan était détestable. Quitter par humeur, c'était sortir par une mauvaise porte d'un service où, dans le fond, j'avais été bien traité, puisque j'y avais été fait colonel avant vingt et un ans, c'est-à-dire ayant à peine l'âge prescrit par l'ordonnance pour l'être. M. de Nicolaï était, à la vérité, moins ancien au service, mais il était plus vieux que moi. Nous étions colonels du même jour, et le rang que jusque-là j'avais sur lui était le fait d'une ancien-

neté imaginaire. L'ambassadeur ajouta que j'obtiendrais sans doute en Autriche ce qui m'avait été offert l'année précédente, mais que ce serait vu sous un jour tout différent. Alors mes parents le désiraient; c'était à eux que l'Impératrice avait accordé cette grâce. Aujourd'hui, c'était moi qui le demandais, et cela non parce qu'on m'avait fait un passe-droit, puisque je conservais mon rang, mais à cause du désagrément que je subissais. Mais, quel est le service où on n'en éprouve pas? Le maréchal de Villars disait que s'il avait quitté au dixième désagrément qu'il avait éprouvé, il n'eût jamais été fait maréchal de France. En résumé, l'ambassadeur me conseilla d'écrire une lettre de sensibilité, mais soumise et respectueuse au duc de Choiseul. Il y joindrait des observations sur les sacrifices que j'avais faits ici pour rester en France, il ne négligerait rien pour engager le ministre à me dédommager par l'un des mille moyens que donnait le service de France, d'autant que, par suite de la grande réduction opérée à la paix dans la légion royale, le commandement de ce corps avait perdu beaucoup de son importance.

Je me rendis à ses raisons, je rédigeai une lettre que je lui soumis. Il la corrigea et je la lui laissai pour qu'il la joignît à son paquet. Je reçus une réponse polie, mais qui m'ordonnait de me rendre à Annonay en Vivarais, où était la légion royale. Elle m'expliquait que des motifs particuliers avaient déterminé le Roi à donner le commandement à M. de Nicolaï, mais que mon désir d'être placé ailleurs serait connu de Sa Majesté. Le ministre finissait en me mandant de lui annoncer mon arrivée à Annonay. Il n'y avait plus de moyens d'éluder; il fallait partir.

A la douleur que je ressentais d'aller servir sous mon cadet, se joignait le regret de quitter Vienne. La personne qui m'y attachait partageait le chagrin de notre séparation, et un soir elle me proposa de me suivre. Sa naissance était illustre; elle était adorée de sa grand'mère qui lui destinait son bien. Elle avait fait son plan : nous devions nous marier en sortant des États de l'Impératrice; de là elle devait écrire à sa grand'mère, lui demander d'approuver son mariage sous peine de devoir se résoudre à ne plus la voir. De mon côté, je devais écrire à mes parents que c'était elle qui m'avait forcé à la prendre

avec moi, que j'y trouvais une fortune inespérée, et que je quittais dès ce moment le service de France, pour demander d'entrer à celui de l'Impératrice. De très beaux diamants, que son oncle l'Électeur de Cologne lui avait donnés, nous auraient fourni les moyens d'attendre la réponse. Enfin elle avait arrangé tout son plan, les risques n'étaient que pour elle et les avantages pour moi.

Ce fut précisément ce qui m'empêcha d'accepter et me donna le courage de résister à ses prières et à ses larmes. J'étais jeune et fort amoureux; elle était belle et pressante; mais je sentais les devoirs que m'imposait l'honneur et les reproches que j'aurais à me faire si ses parents étaient inflexibles. Le malheur de sa vie eût été mon ouvrage, comme la tache qu'une démarche de cette nature eût imprimée sur elle. Plus elle se compromettait, plus je crus devoir m'opposer à ce projet. J'aurais sans doute risqué ma vie pour elle; mais je ne voulais pas risquer son honneur. Un sentiment de moralité, qui ne m'a presque jamais abandonné dans mes erreurs, me donna le courage de la refuser, et je m'arrachai de ses bras, le désespoir dans l'âme, pour précipiter mon départ. La certitude d'avoir fait une bonne action calma les peines d'un voyage, dont la fin devait être aussi pénible pour l'amour-propre et l'ambition que le commencement en était douloureux à mon cœur.

Je passai par Strasbourg, Besançon, et j'arrivai à Lyon. J'appris dans cette ville qu'on n'y avait pas vu M. de Nicolaï, qui devait la traverser pour se rendre à Annonay. Je désirais qu'il arrivât à la légion avant moi, afin d'être dispensé de le recevoir moi-même. La phrase de la réception où j'aurais été obligé de dire : « De par le Roi, nous obéirons à M. de Nicolaï », me paraissait un peu dure à prononcer. Je restai quinze jours à Lyon en l'attendant. J'avais trouvé dans cette ville des personnes que j'avais connues à l'armée, et j'y passai mon temps aussi agréablement que le permettait ma position. Mais l'ordre que j'avais reçu de rendre compte de mon arrivée au ministre, me fit craindre qu'en la retardant, je ne me fisse tort auprès de lui, surtout s'il entendait qu'elle précédât celle de M. de Nicolaï. Ces motifs me déterminèrent à partir.

Je trouvai une consolation à mes peines dans la manière dont je fus reçu par les officiers et les dragons de la légion royale; ils ne me cachèrent pas qu'au plaisir de me revoir, se mêlait pour eux la douleur d'avoir un autre chef. Ils annonçaient même de la haine pour celui qui allait le devenir, et cette expression de leurs sentiments aigrit tellement mon âme, que je pris la résolution folle et absurde de défier M. de Nicolaï et de me battre avec lui, avant d'être obligé de le recevoir. La Providence me retint heureusement au bord du précipice où j'allais me jeter. Elle me mit dans l'impossibilité de me perdre, ce que j'aurais fait inévitablement en mettant à exécution mon ridicule projet.

Le jour de la Saint-Louis, la légion de Soubise, qui était à Tournon, donna une fête, où une grande partie des officiers de la légion royale, dispersés dans des villages du Vivarais, furent invités. Je ne pus me dispenser de m'y rendre. J'en revins avec une forte fièvre et, deux jours après, la rougeole se manifesta. Il y avait trois jours qu'elle était déclarée, quand M. de Nicolaï arriva. Il ne quitta pas le chevet de mon lit; je reçus de sa part les soins d'un frère, et quand je fus en état d'entendre parler d'affaires, il m'exposa d'une manière si franche les raisons qui lui avaient valu son commandement, que ma haine se changea en intérêt et qu'il me fut impossible de lui en vouloir.

Il était dépensier; il avait contracté des dettes à la tête du régiment de dragons, que le crédit de son oncle, évêque de Verdun, ami intime du Dauphin, père de Louis XVI, lui avait fait obtenir. Son père, très avare, refusait de les payer, alléguant qu'il avait déjà donné cent mille livres pour payer le régiment. En accordant au fils un régiment sans finance, tel qu'était la légion royale, on le tirait d'embarras. L'argent donné pour prix du régiment de dragons serait alors rendu, et pourrait être employé pour les dettes. Cette combinaison fut adoptée. Le duc de Choiseul, qui voulait obliger le premier président de la Chambre des comptes, dont il avait été content pour l'échange du duché d'Amboise, s'y prêta. J'étais loin; personne ne prit mon parti et je fus oublié. Un mot d'observation l'eût empêché; mais il ne fut pas dit.

Content des explications de Nicolaï, mais toujours choqué de devoir lui rendre compte, je profitai de ma convalescence pour ne pas rester à Annonay et j'allai attendre aux campagnes voisines la réponse du duc de Choiseul. Elle fut telle que je la désirais : approbation de mon exactitude, espoir pour l'avenir, permission de venir à Paris, et désir de faire connaissance avec moi. Cette lettre n'était pas même du bureau, mais du secrétaire particulier du ministre. Je m'arrêtai encore quelques jours à Lyon, et j'arrivai à Fontainebleau où était la Cour. J'y trouvai beaucoup de mes connaissances de la guerre; je débutai à la chasse du Roi et soupai avec lui. La feue reine Leszczinska me traita avec distinction, et se souvint de m'avoir vu enfant. J'éprouvai des politesses de tout le monde, et M. de Choiseul me dit même un jour :

— Cherchez une place qui puisse vous convenir et nous tâcherons de vous arranger.

M. du Chastelet avait préparé mon arrivée par les lettres qu'il avait écrites à ses amis, entre autres à madame la duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul, et qui avait un grand crédit sur lui. Elle me reprocha un jour, chez son frère, de ne pas aller la voir. J'y fus; elle me reçut fort bien; elle m'encouragea de m'adresser à elle quand j'aurais trouvé quelque chose qui me convînt : elle en ferait son affaire. Ma mère était en ce temps-là au couvent de Saint-Germain, où elle avait retiré ma sœur à sa sortie de Saint-Cyr. L'abbesse de Flines, fille du maréchal de Bercheny, m'avait engagé à lui donner celle-ci chez elle; elle était alors chez son père à Lusancy. J'allai la voir en revenant de Fontainebleau. En renouvelant ses offres pour ma sœur, elle m'engagea aussi à y mener ma mère; elles seraient plus agréablement et plus convenablement chez leur parente, dans une riche abbaye des Flandres, que dans un triste couvent. Ma mère et ma sœur acceptèrent la proposition, et, au mois de décembre, je les conduisis à Flines, où après avoir passé quelques jours, je les laissai chez l'abbesse et revins à Paris.

Je pensais à solliciter une place dans l'état-major de l'armée qu'on allait former d'une manière permanente. J'en parlai au général de Chabot, qui m'avait marqué de l'intérêt pendant la guerre. Il désapprouva mon projet et m'invita,

puisque madame de Grammont s'intéressait à moi, à tâcher de faire revivre l'espèce de promesse qui avait été faite à la mort de mon père, au sujet de son régiment et de la lettre que M. d'Argenson avait écrite à ma mère, à l'époque où M. David avait vendu ce régiment au comte Turpin. Ce n'étaient là que de bien faibles titres ; mais, avec des protections et de l'activité, il est quelquefois possible de se servir d'un compliment comme d'un titre de droit. En outre, M. de Chabot s'engagea à faire, de son côté, ce qui dépendrait de lui à cet égard, et je pouvais d'autant plus compter sur sa promesse qu'il désirait ma place pour le comte de Ludre, lieutenant-colonel de la légion de Soubise.

Je rassemblai les papiers, et nous fîmes ensemble une espèce de mémoire, dont je donnai une copie à la duchesse de Grammont, et une autre à une princesse Kinski, née Palfy, dont le duc de Choiseul s'était fort occupé à Vienne. Elle l'avait suivi à Paris, et, étant un peu de mes parentes, elle prenait intérêt à moi. Mes batteries disposées, je me présentai chez le duc de Choiseul, pour le prévenir que j'avais remis à sa sœur une note me concernant ; le comte de Chabot, de son côté, était à l'affût pour savoir quand cette note serait renvoyée au bureau pour l'y appuyer. Mais un certain Dubois, qui avait un grand crédit près du ministre, désapprouva la chose. A son sens, il était absurde de former un nouveau régiment, quand on venait d'en réformer seize, et de le donner à un jeune homme qui n'en avait jamais eu, quand il y avait douze colonels qui avaient perdu le leur. Ces raisons n'étaient pas sans fondement.

J'y opposai, d'une part, la promesse qui m'avait été faite à la mort de mon père d'une grâce dont il y avait plusieurs exemples. Le fils du maréchal de Lowendal et le duc de Fronsac avaient eu des régiments fort jeunes, avant d'avoir fait la guerre, tandis que c'était par des faits militaires que j'avais été fait colonel avant l'âge. Un sentiment louable de reconnaissance m'avait empêché de former des prétentions sur le régiment de Bercheny, auquel mon grade me donnait droit, et le désagrément que j'avais éprouvé étant colonel en second de la légion royale de me voir préférer mon cadet méritait un dédommagement que je recevrais par l'arrange-

ment proposé. Un nouveau régiment de hussards ne coûterait rien au Roi, si, des trois existant à douze compagnies, on en formait quatre de huit compagnies.

Le ministre, combattu entre les femmes et son premier commis, ne se décidait pas, et je dus craindre que le temps ne diminuât son intérêt. Je m'adressai de nouveau à madame de Grammont. Elle fut choquée d'apprendre que Dubois se mettait en travers d'une demande qu'elle avait appuyée. Elle me dit qu'elle l'enverrait chercher pour lui parler, et je conçus bonne espérance de voir sa vanité blessée. Vers la fin de janvier (1764), M. de Chabot me dit :

— Votre affaire va bien, mais ne vous montrez pas ; on cherche à faire naître des obstacles, mais avec de la discrétion nous les écarterons.

La princesse Kinski continuant à solliciter hautement mon affaire, j'en profitai pour aller voir ma mère en Flandre. Je priai seulement la princesse de m'y envoyer un courrier en cas de succès. Je partis pour Flines. Je ne parlai que d'une manière vague à ma mère et à ma sœur de mes espérances, dans la crainte qu'elles n'en fissent part à l'abbesse comtesse de Bercheny. Quoique je dusse compter sur son amitié, je savais d'autre part que ce que je souhaitais ne pouvait se réaliser qu'en ôtant quatre compagnies au régiment de son frère, et on a beau aimer les autres, on s'aime toujours un peu plus.

Enfin, le 13 février au soir, arriva le courrier de la princesse Kinski avec la nouvelle que, le 10, j'avais obtenu en propriété un régiment de hussards de mon nom, formé des compagnies enlevées aux autres. Je partis dans la même nuit ; j'allai remercier ceux qui m'avaient si bien servi. Je portai ensuite mes remerciements au Roi et je reçus les compliments de bien des gens qui enrageaient. M. de Chabot fut chargé de rédiger l'ordonnance et de procéder à la formation du régiment, qui fut terminée le 6 mai suivant. A la fin d'avril, je m'étais rendu à Lunéville chez le maréchal de Bercheny. Le roi Stanislas m'accueillit avec bonté et me dit qu'il voulait voir mon régiment, quand il passerait par la Lorraine. Il me rappela des espiègleries de mon enfance qu'on lui avait contées depuis que j'avais quitté sa Cour, et j'attendis là le jour

où les compagnies détachées des trois régiments se réuniraient à Toul pour former le mien. M. de Chamborand demanda un congé pour ne pas se trouver à un démembrement qu'il avait en vain tâché d'empêcher[1]. Sûrement le 6 mai 1764 a été un des plus heureux jours de ma vie.

*
* *

L'existence d'un colonel-propriétaire était la plus agréable dans le militaire de France. De toutes les pertes que j'ai faites par la Révolution, celle de mon régiment m'a été la plus sensible. Il m'a donné des jouissances constantes pendant vingt-six ans. Il n'y avait pas un officier que je n'y eusse placé, pas un hussard que je n'y eusse vu arriver. Je les regardais comme mes enfants, je les aimais de même.

Mon régiment traversa Lunéville trois jours après sa formation ; il parada devant le roi Stanislas, par qui furent reçus à dîner les officiers. Nous allâmes tenir garnison à Phalsbourg, d'où je ne partis qu'à la fin de l'été pour aller passer l'hiver à Paris. Ce que j'aurais à raconter de la vie que j'y menai tiendrait plutôt du roman que des mémoires, et ressemblerait à ce qui arrive à tous les jeunes gens : on est amoureux ou on croit l'être ; on prend une tête échauffée, l'activité des sens, pour de vraies passions. La moindre résistance est attribuée à un effort de vertu et les faiblesses sont honorées du nom de sentiment. Mais, sexe charmant pour qui les hommes ne sont que trop injustes, quelles obligations ne vous ai-je pas? Si j'ai eu quelques succès dans la société, ils ne sont dus qu'au désir de vous plaire ; c'est à vous que je dois mon attachement constant aux principes de l'honneur. Si mes sentiments sont devenus délicats, ce changement est votre ouvrage, et le goût que j'ai montré pour l'étude et l'application n'avait pour objet que l'espoir de vous paraître plus aimable.

Le commandant de Phalsbourg était M. de Seilhac, beau-frère de M. Dubois, premier commis. Il savait que c'était mal-

1. Malgré ce démembrement, le régiment de cavalerie hongroise, acheté en 1761 par M. de Chamborand et auquel il a donné son nom fut maintenu ; il devint ensuite le 2e hussard.

gré ce dernier que j'avais eu mon régiment et il crut faire la cour à son beau-frère en tracassant les officiers et les hussards de service. Je m'en plaignis au duc de Choiseul. Il me répondit : « Il n'y a qu'à vous faire sortir de là. » Je le demandai à Sainte-Rheuse, qui était à la tête du mouvement des troupes et qui n'aimait pas Dubois. Je lui remis une note signée et, quatre jours après, je reçus l'avis que mon régiment partirait pour Sarrebourg, petite ville ouverte à trois lieues de Phalsbourg, où les hussards étaient logés chez les bourgeois, au lieu d'être casernés. Mais sur les représentations du maréchal de Contades, commandant de la province, touchant la nécessité d'avoir des troupes à Phalsbourg même, on nous fit sortir de l'Alsace et on nous envoya dans les Trois-Évêchés, à Mouzon-sur-la-Meuse, et je fus relevé par un autre régiment qui alla à Phalsbourg.

Il y eut pendant l'été un camp à Compiègne, où j'eus la permission d'aller. Ce fut cette année où, à l'étonnement de toute la cour, feu M. le Dauphin parut en uniforme de son régiment, le commanda devant le Roi à toutes les manœuvres, et brava l'usage adopté par les princes de la maison royale et même les princes du sang, de ne mettre jamais d'uniforme, lequel d'ailleurs n'était jamais porté à la cour. Depuis cette époque, on l'a vu au moins plusieurs fois.

Après le camp, je retournai à Mouzon. Au mois d'octobre, mon régiment reçut ordre de se rendre à Clermont en Auvergne, pour se remonter. Je fis quelques marches avec lui ; après quoi, le laissant aller sous la conduite du major M. de Waldner, je me rendis à Lusancy, ensuite à Paris et à Fontainebleau pendant le séjour qu'y fit la cour et qui fut très long à cause de la maladie de M. le Dauphin qui y mourut au mois de décembre.

A Paris, je vivais en bonne compagnie et m'occupais de mes plaisirs. J'allais tous les quinze jours à Versailles ; je chassais une fois par mois avec le Roi, et, sur quatre voyages à Choisy ou à Marly, j'étais communément nommé un. Cela suffisait pour me classer parmi les gens de la cour, sans m'assujettir au métier de courtisan. Au printemps, je retournai en Auvergne. Mon grand-père maternel était mort l'année précédente. L'aîné de mes oncles, veuf et sans enfants, engagea

beaucoup ma mère à venir vivre avec lui. L'air des Flandres et la vie de l'abbaye ne plaisaient pas à ma mère; elle désirait revoir son pays natal et accepta la proposition de son frère. Comme de raison, je tâchai de lui en faciliter les moyens. A la fin de l'hiver, je la conduisis avec ma sœur à Paris. Elles en partirent avec une personne de ma connaissance qui allait à Lyon, où mon oncle vint les prendre pour les mener chez lui.

Le Vigan n'était pas loin de l'Auvergne. L'été venu, je résolus de m'y rendre. Je fis ce voyage à cheval à travers les montagnes de l'Auvergne et celles des Cévennes. La route que je pris, impraticable aux voitures, était très bonne et pittoresque. Elle se déroule à travers des vallons riants, arrosés par des ruisseaux aussi rapides que limpides. A la descente des plateaux, se succédaient des zones très différentes, les unes plantées de chênes verts, les autres de châtaigniers, puis des vignes, des oliviers, enfin, au milieu des rochers, des buissons d'arbousiers couverts de fruits, et partout les herbes les plus odorantes. On admire l'industrie des hommes qui, dans un pays montagneux, ont su fixer l'abondance par la culture. Les eaux sont dirigées de manière à arroser de petites prairies qu'on fauche plusieurs fois par an, et avec la terre fixée entre des rocs, que la poudre a fait se séparer, on forme une espèce de caisse où croissent des mûriers dont la feuillée, en nourrissant des vers à soie, fait la richesse d'une contrée qui eût été la plus heureuse de la France, si elle n'eût pas servi d'asile à une religion persécutée, que le faux zèle de Louis XIV a voulu réunir à la dominante à coups de sabre et de fusil.

Il y avait dix-sept ans que j'avais quitté ces montagnes. J'éprouvai un vif plaisir à les revoir; je n'y connaissais plus personne; mais j'étais connu de tout le monde. J'y revis ma nourrice, les camarades de mon enfance, les lieux où j'avais porté mes premiers pas et qui avaient fixé mes premiers regards; c'est une réjouissance vive dont on ne peut se rendre compte et que Saint-Lambert a si bien décrite dans une épître qui commence par ces vers :

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître.

Je quittai le Vigan avec regret au bout de quinze jours. Je devais me trouver à Clermont pour l'arrivée de M. de Poyanne, mon inspecteur, et je n'avais que le temps du retour. Je partis avec l'espérance de revenir l'année suivante. A mon arrivée à Clermont, je reçus une lettre de M. de Poyanne qui me mandait qu'obligé de rester à Saumur, où étaient les carabiniers qu'il commandait et qui devaient paraître à Compiègne l'année d'après, il avait été dispensé de se rendre à Clermont pour inspecter mon régiment. Il me faisait encore savoir que j'étais autorisé à procéder moi-même à l'inspection, sous la seule condition de venir ensuite lui en rendre compte, pour qu'il pût faire le travail avec le duc de Choiseul. Très aise de cette commission, qui témoignait de la confiance qu'on avait en moi, je partis à cheval, l'opération faite, pour aller à Saumur, avec M. de Kleinemberg, mon lieutenant-colonel, par la Marche et la Touraine.

A Saumur, madame de Poyanne, qui y était, avait attiré beaucoup de monde de ma connaissance : mesdames de Courteille, de la Suze, de La Rochefoucauld, avec leurs filles et une partie de la noblesse du voisinage. Le séjour que j'y fis se passa en fêtes militaires et en divertissements. J'allai de là voir, à Ruffec, le comte de Broglie que je n'avais pas revu depuis la guerre et qui m'avait donné tant de preuves de bonté. Il me montra ses terres, l'ordre qu'il y établissait, ses entreprises pour l'économie. Tout ce qu'il faisait était marqué au coin du génie et de l'activité, quoique tout ne lui ait pas réussi.

En le quittant, j'entrai dans le Limousin et m'arrêtai quelques jours à Limoges, où résidait le régiment de Bercheny. Le colonel n'y était pas ; il avait été appelé à Lusancy pour rendre des soins à sa mère qui était fort malade et qui mourut à peu près vers ce temps-là. Sombreuil commandait à sa place, ce même Sombreuil qui a été guillotiné, étant lieutenant-général et commandant des Invalides. Il y était amoureux d'une demoiselle qu'il a épousée depuis et qui a été la mère des deux infortunés, dont l'un a été guillotiné avec son père, et dont l'autre, fait prisonnier à Quiberon, a péri comme un héros.

Paris était désert quand j'y retournai. Le comte du Chas-

telet, revenu de son ambassade à Vienne, était à la campagne avec sa femme et sa sœur. Il me proposa de venir passer le reste de l'automne avec lui. J'acceptai, et nous menâmes une vie très douce. Il faisait bâtir, planter, faire des routes dans ses bois. Les ouvriers, la chasse, des visites chez les voisins remplissaient nos journées, et les soirées se passaient dans la société des deux dames, qui ont été mes amies intimes jusqu'à ce que la mort en ait enlevé une à la fleur de son âge et que l'autre ait péri sous le fer de Robespierre, sans qu'on ait jamais pu lui faire le moindre reproche. Son âme pure et sensible se cachait sous un extérieur froid. Mais il ne fut jamais une amie aussi tendre, une femme aussi douce, une tête mieux faite. Sûre dans la société, indulgente pour les autres, sévère pour elle seule, elle était adorée de ceux qui la connaissaient à fond, et estimée de tous. La douleur profonde que m'a causée son supplice est un des principaux motifs qui m'ont décidé à ne jamais mettre les pieds en France, théâtre de tant d'horreurs.

Je fus faire une course à Fontainebleau, pendant le voyage de Civry, après quoi, je revins à Paris au mois de décembre 1766. J'y étais amoureux d'une femme de beaucoup d'esprit, qui avait la tête exaltée. Je crois que je ne lui étais pas indifférent, mais soit sévérité, soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit peut-être d'autres motifs, elle ne répondait à mes hommages que par un sentiment d'amitié beaucoup trop froid pour celui qu'elle m'avait inspiré.

— Que je serais heureuse d'avoir un fils tel que vous! me disait-elle quelquefois.

Nous lisions ensemble de la morale ; elle s'occupait à m'instruire, épurait mes mœurs, me donnait des principes de vertu, de conduite avec les femmes, me faisait voir des vices, des crimes même, où je n'avais vu que de la gaieté ou de la légèreté. Elle semblait se plaire avec moi et, quoique sans droit, j'étais parfois jaloux. Une manière d'être aussi sensible, aussi tendre même, et en même temps, aussi calme ne pouvait exister, me semblait-il, que dans un cœur prévenu pour un autre. De là, je donnai l'essor à mon imagination, et il m'arriva un jour de lui faire la plus ridicule scène de jalousie ; j'en fus puni par le fait et la honte.

Le remords joint à la pluie que j'avais sur le dos en traversant tout Paris à pied, en habit brodé, le chapeau sous le bras, me donna une fièvre violente qui s'aggrava d'une espèce de fluxion de poitrine, je fus très mal. Elle n'envoya pas une fois savoir de mes nouvelles et cette indifférence augmentait ma maladie. J'ai su depuis qu'elle s'en informait exactement chez des amis communs. Enfin je guéris, je retournai chez elle ; elle ne me fit aucun reproche, me traita plus froidement qu'autrefois, mais toujours avec intérêt, quoiqu'il arrivât que sa porte me fût fermée. Enfin un jour, elle me dit :

— Je m'occupe de vous plus que vous ne pensez, et je voudrais que vous voyagiez ; vous en avez besoin au physique comme au moral. Paris vous est malsain.

Je combattis son projet ; il n'en fut plus question, mais il me devint de plus en plus difficile d'avoir accès chez elle, quoique je m'y présentasse tous les jours.

Il y eut, au printemps, un voyage de Marly dont je fus. Je faisais des courses à Paris, à cheval. Le comte de Boufflers[1] voyageait toujours de cette manière. Nous nous rencontrions quelquefois en chemin et nous allions ensemble. Un jour, nous fûmes dépassés par le duc de Choiseul, chez qui nous allions dîner à Marly. Il dit au comte de Boufflers qu'il était un vrai hussard. Celui-ci répondit qu'il était très disposé à le devenir, et demanda au duc de le faire colonel en second de mon régiment. Cela fut convenu et nous partîmes ensemble pour l'Auvergne au mois de juin.



Ma santé n'était pas parfaitement rétablie ; je ne me ménageais pas au régiment, et, au moment où je me proposais d'aller voir ma mère, j'eus une fièvre double tierce, très opi-

1. C'est du poète, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde* qu'il est ici question. Il était le second fils de la célèbre marquise de Boufflers, l'amie du roi Stanislas, que ses contemporains désignaient sous le nom de Dame de Volupté. Destiné à l'état ecclésiastique, il porta quelque temps l'habit des sulpiciens ; on l'avait appelé d'abord l'abbé de Boufflers. Il le quitta, se fit chevalier de Malte et comme on le voit ici, devint hussard dans le régiment d'Esterhazy. Il fut maréchal de camp, gouverneur du Sénégal, membre de l'Académie française, siégea aux États-Généraux et mourut en 1815.

niâtre. Mes amis de Paris obtinrent un congé pour moi, et m'engagèrent à revenir pour changer d'air et consulter de meilleurs médecins que n'en pouvait fournir ma ville de province. Convalescent et encore très faible, je partis pour Paris. La Cour était à Compiègne; je m'y rendis. Les carabiniers y comparurent, le camp fut très brillant; je fus dispensé de retourner en Auvergne et j'allai passer l'automne à Civry où ma santé se rétablit. Nous revînmes de bonne heure à Paris. Le comte du Chastelet fut nommé ambassadeur à Londres. Il s'en était défendu longtemps; mais il fut obligé de céder; il avait obtenu le régiment du Roi et l'avait emporté sur plusieurs concurrents, il lui était difficile de refuser une commission que le Roi lui demanda d'accepter par un billet de sa main.

Je désirais voir l'Angleterre. C'était une bonne occasion et je me proposai d'y aller l'automne suivant, M. du Chastelet ayant tout l'hiver pour faire ses préparatifs, lorsqu'au mois de février, M. le duc de Choiseul me fit venir chez lui et me dit :

— J'ai envoyé en Prusse et en Autriche différents officiers pour me rapporter des notes sur les troupes. J'en ai reçu de très satisfaisantes sur l'infanterie et la cavalerie, mais il m'en manque sur le service des hussards, et j'ai fait choix de vous pour cette commission. Vous irez d'abord à Cassel pour les détails, où ils sont les mêmes qu'en Prusse; de là vous irez à Berlin, et quand vous aurez vu là ce qu'il y a à voir pour l'objet que vous avez à remplir, vous irez à Vienne, d'où il vous sera aisé d'obtenir de l'empereur Joseph la permission de le suivre dans différents camps qu'il doit aller voir. Préparez-vous pour partir avant Pâques, pour être à Cassel au moment du retour des semestriers, et choisissez un officier de votre régiment pour vous accompagner.

Mon régiment était alors à Mirecourt en Lorraine. Le quartier-maître, nommé Maréville, avait perdu au jeu et s'était brûlé la cervelle. La justice était saisie de l'affaire et, pour empêcher les poursuites, on avait donné un congé à M. de Kleinemberg, lieutenant-colonel, commandant en mon absence, qui avait un peu négligé les formes à remplir pour constater juridiquement le suicide. Je demandai à le prendre

avec moi. J'y joignis un secrétaire qui avait été au maréchal de Bercheny. J'achetai une berline et nous partîmes. Je pris Kleinemberg à Strasbourg, en passant. Je me doutais bien que toute cette commission et ce voyage avaient été arrangés par la dame qui avait à cœur de m'éloigner de Paris. L'absence effectivement produisit sur moi l'effet que ses rigueurs n'avaient pu produire; je pris mon parti et revins à la raison. Mais jamais je n'oublierai ce que je lui dois. Je désire, mes enfants, que vous vous attachiez un jour à quelqu'un qui sache rendre la vertu aussi aimable et qui puisse vous inspirer comme elle le goût des bons livres et de l'application.

Je parcourus, en quittant Francfort, les lieux où j'avais fait la guerre. Je m'arrêtai deux jours à Giessen, autant à Marbourg, et de là j'allai m'établir à Cassel. Il y avait plusieurs étrangers, entre autres le prince Alexandre Kourakin; les deux comtes Mniszeck y passèrent aussi, venant de Paris. La sœur du landgrave d'alors[1], l'abbesse d'Hererden, me traita à merveille. La princesse de Soubise y avait aussi une petite cour, et celle du landgrave était également très brillante. Il était le singe du roi de Prusse. Maréchal au service de celui-ci, il avait attiré plusieurs officiers prussiens. Au nombre près, l'armée hessoise imitait la prussienne. Jusqu'aux uniformes, tout était pareil. Mais les hussards étaient peu nombreux. Le colonel Dahlwig, qui les commandait, me communiqua tout le règlement; il n'y avait rien en grand et c'est là ce qu'il m'importait de savoir.

Au bout de quinze jours, je partis pour Berlin, chargé de lettres de recommandation de la princesse de Hesse pour sa sœur la princesse Henri[2], de tous les officiers qui avaient servi en Prusse pour leurs amis ou parents. Arrivé à Potsdam, j'écrivis à M. Anhalt[3], alors favori du Roi, qui me répondit une lettre fort polie, dans laquelle il me mandait de m'adresser directement au Roi. Je le fis et, le même jour, je fus prié à souper par le prince royal, aujourd'hui Roi[4]. La princesse était fort agréable. Elle avait été très jolie. Le mé-

1. Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel.
2. Femme de l'illustre général, frère du grand Frédéric.
3. Prince régnant d'Anhalt-Dessau. Son père avait été feld-maréchal en Prusse.
4. Frédéric-Guillaume II qui régnait à l'époque où furent écrits ces Mémoires.

nage était fort mal logé, dans le quartier assigné au mari comme colonel, et faisait très mauvaise chère.

Le lendemain, à la parade à laquelle j'assistai, je vis le général de Sedlitz et le général, aujourd'hui maréchal, de Mollendorf. Mais le Roi ne parut pas. Je dînai à mon auberge; le soir, je fus encore invité par le prince royal. Le lendemain matin, je reçus la réponse à ma lettre; elle était courte : « Allez à Berlin, je vous y verrai avec plaisir. — *Frédéric* ».

Je crus d'après cela ne pas devoir rester à Potsdam un quart d'heure, d'autant qu'il y avait toujours deux ordonnances qui ne me quittaient pas. La position d'un Français en Prusse était à cette époque assez embarassante. Il y avait eu une querelle entre les cours de Versailles et de Berlin pour Neufchâtel[1], et elles étaient sans ministres respectifs. Mais, sachant que le général de Nugent, avec qui j'avais été lié à Vienne, était ministre de l'Empereur à Berlin et qu'il y était aimé et considéré, je fus tranquille, bien sûr qu'il me présenterait et me rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Je passai chez lui, dès mon arrivée, et il se chargea de moi. Je portai mes lettres de recommandation, je fus introduit dans le monde, prié à souper tous les jours, partageant mon temps entre les manœuvres où j'allais chaque matin, et la société qui était fort agréable. Chez la comtesse Denhoff à qui j'avais été vivement recommandé, et dans la famille de W... on me traitait comme l'enfant de la maison. Le lieutenant-colonel de Brettwitz, alors commandant du régiment de Ziethen, me conviait à toutes ses manœuvres, et me mettait à même de remplir l'objet de ma mission.

Le Roi revint à Berlin à l'époque des revues. Je lui fus présenté. Il me parla de Vienne, du risque que ma tante la comtesse de Paar avait couru à Rome d'être tuée par un soldat du pape, dont le fusil était parti, et voilà tout. Je ne fus pas prié à dîner, mais seulement aux revues de Poméranie; celles de Silésie me furent refusées. A mon retour de Poméranie, où je ne vis que ce que j'avais vu à Berlin, je restai quelque temps encore dans cette capitale. J'allai visiter Spandau, les maisons de campagne, et je m'amusai, étant fort bien reçu partout.

1. La principauté de Neufchâtel en Suisse qui appartenait à la Prusse.

Après un séjour de plus de deux mois, je partis pour Dresde. La cour était à Pilnitz. Le prince Xavier[1], sous les ordres de qui j'avais fait la guerre, administrait l'Électorat; le général Martange, que j'avais connu, était avec lui. L'Électeur et ses frères étaient des enfants ou traités comme tels. L'électrice douairière et ses belles-sœurs étaient occupées de leurs galanteries. Le tout ensemble rendait Pilnitz ennuyeux, mais à Dresde on s'amusait davantage. M. de Wurbrand, ministre de l'Empereur, avait épousé mademoiselle Tarouco, que j'avais beaucoup connue à Vienne. Les fils du comte de Brühl[2] y étaient, dont un avait servi en France. Il y avait avec cela des femmes qui se sentaient de l'ancienne manière de la cour de Saxe et qui étaient aimables, une vieille comtesse Meczienska et le comte de Saxe, enfants du roi Auguste et frère et sœur de la mère du maréchal de Saxe.

Je partageais mon temps entre la société et des courses sur les champs de bataille. Je visitai des camps fameux : Pirna, Plauen, Maxen, Dippoldiswald, Königstein. Plusieurs officiers saxons que j'avais vus à l'armée française me communiquèrent des plans et des relations des affaires qui avaient eu lieu autour de Dresde. Cette partie de mes Mémoires est une de celles qui me fait le plus regretter la perte de mes papiers. J'avais rédigé, avec beaucoup de soins, les détails de ce voyage militaire. La partie relative aux manœuvres avait été remise au ministre, et j'en avais gardé la minute. Le reste était accompagné de plans et de cartes.

***

Je quittai la Saxe pour me rendre à Vienne. Les camps n'étaient pas encore commencés. J'en profitai pour séjourner à Gratzen en Bohême, chez la comtesse de B..., ma cousine.

1. Prince Xavier de Saxe, second fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne. Pendant la guerre de Sept Ans, il avait servi en France sous le nom de comte de Lusace. En 1763, à la mort de son frère Frédéric-Christian, électeur de Saxe, dont l'héritier était mineur, il administra l'électorat jusqu'à la majorité de celui-ci, qui devint roi sous le nom de Frédéric-Auguste I[er] et régna jusqu'en 1827.

2. Homme d'État au service de la Saxe, un des hommes les plus fastueux et les plus excentriques de son temps.

Au cours d'une promenade que nous fîmes, son mari et elle, nous versâmes. Je fus seul blessé, mais je le fus assez grièvement, au-dessus de l'œil gauche. J'avais obtenu de l'Empereur de le suivre aux camps ; ma blessure m'empêcha d'aller à Vienne. Je me rendis directement au camp de Moravie, où il me reçut avec bonté, bien qu'un emplâtre sur le front me rendît extrêmement ridicule. Je visitai à sa suite les travaux qu'on commençait à Theresienstadt, pour fermer le passage de la Bohême. Je le quittai à Budweiss, d'où il alla en Haute-Autriche, et je me rendis à Vienne. Ma plaie était guérie ; il ne me restait qu'une légère cicatrice couverte d'une longue mouche.

La jeune fille que j'avais aimée et dont j'ai parlé, s'était mariée, après une fuite d'étourdie, à un jeune homme d'une grande maison de l'empire, mais fort borné. Sa grand'mère était morte, sans révoquer le testament qui lui donnait tout son bien, mais elle y avait ajouté une clause qui en laissait la jouissance à sa mère sa vie durant. La fille était venue voir celle-ci et devait retourner avant l'hiver à Mannheim. La conduite qu'elle avait eue avant et après son mariage, une coquetterie excessive, avaient servi de prétexte aux dames de Vienne, peut-être un peu jalouses de sa figure et de ses talents, pour ne pas la voir. Sa naissance et son rang lui donnaient entrée aux assemblées ; mais, hors de là et du spectacle, on ne la voyait nulle part.

J'avais laissé un billet à sa porte et ne l'avais pas encore rencontrée lorsque je l'aperçus au théâtre. J'allai la saluer dans sa loge. Elle profita d'un moment où nous étions seuls pour m'assurer qu'elle n'avait jamais aimé que moi, et que mon absence était l'unique cause de ses torts, d'ailleurs bien exagérés. C'était, ajouta-t-elle, parce qu'elle m'avait su à Vienne qu'elle y était venue. Je la crus et devins l'esclave de sa volonté et de ses caprices. Je dus, pour lui plaire, cesser de voir les personnes dont elle n'était pas contente, fréquenter des sociétés où je n'étais jamais allé, et que l'usage de Vienne interdisait aux personnes de la première noblesse. J'encourus de la sorte le blâme des uns et la compassion des autres.

Enfin après avoir constaté l'empire qu'elle exerçait sur moi, elle affecta tant de préférence pour un autre, que je ces-

sai de la voir chez elle et tâchai, par une gaieté affectée, de faire bonne mine au mauvais jeu. Ma conduite parut la laisser indifférente. Elle affecta d'aller partout avec mon rival et de ne pas me faire l'honneur d'un regard. Mais cette manière d'être de sa part amena tout le monde de mon côté. On me félicitait d'avoir secoué une chaîne indigne, et l'opinion publique me dédommagea de ce que j'avais perdu du côté du plaisir.

Alors, elle voulut prouver que je ne lui avais échappé qu'autant qu'elle l'avait voulu. Elle me rechercha partout, se mettait à côté de moi à table, quand même je m'efforçais de l'éviter, traita durement en ma présence celui à qui je semblais avoir été sacrifié. Enfin, un jour, sa mère, à qui notre première liaison avait fait beaucoup de peine, se réunit à elle pour me rattacher. C'était à la veille de leur départ pour Mannheim. Elle me confia qu'elle craignait la tête de sa fille et la complaisance bête du mari. Puisque je devais retourner en France, je lui rendrais le plus grand service en partant en même temps qu'eux. Ayant un réel ascendant sur sa fille, je l'empêcherais de commettre des étourderies qui partaient plutôt de sa tête que de son cœur et qui la faisaient croire coupable quand elle n'était que légère.

Je m'en défendis, en alléguant l'incertitude où j'étais quant à la date de mon départ, la nécessité de prolonger mon séjour à Vienne autant que possible, qui m'obligerait ensuite à faire la route d'une traite pour arriver à l'expiration de mon congé. Bref, je donnai toutes les raisons que je pouvais alléguer à une mère qui semblait se contenter de s'en affliger, sans pouvoir y faire des objections solides, lorsque la fille entra :

—Vous ne pouvez, dit-elle, ne pas partir avec moi. Je vous attendrai, car je veux partir avec vous. J'irai comme vous voudrez, la nuit, le jour, tout me sera égal pourvu que nous allions ensemble.

Je répliquai; elle plaisanta, coqueta. Je sortis, résolu de ne lui pas annoncer mon départ. J'avais ordre de me trouver à Paris après Fontainebleau, pour rendre compte de ma mission et faire rédiger des instructions qui devaient être exécutées aux camps de Compiègne. J'avais bien fait partir Kleinemberg ; mais il parlait mal le français et, s'il pouvait faire

exécuter ce qu'il avait vu, il ne pouvait pas en donner d'explication. Nous étions à la fin de septembre et toutes les fois que la dame me voyait, elle me demandait tout haut :

— Quand partons-nous ?

Pressé par le temps, je pris congé et, pour qu'elle ignorât le jour de mon départ, je ne me montrai à personne qu'à mes parents. J'appris enfin qu'elle était partie. Je restai deux jours encore pour lui donner le temps de filer, bien résolu à quitter, dès Munich, la route de Mannheim pour être plus sûr de ne pas la rencontrer, et aimant mieux faire cinquante lieues de plus que de tomber dans les pièges de cette sirène. Mon projet échoua. A dix lieues de Vienne, je la trouvai dans une maison de poste où elle m'attendait depuis deux jours, sure que je n'avais pas passé. Son mari était allé en avant voir des terres qu'il possédait en Bavière. Elle l'avait persuadé qu'il était plus économique et plus simple qu'elle restât dans un endroit isolé, seule, en fixant le jour où ils se réuniraient à Munich que d'aller l'attendre dans cette ville, où elle ne pourrait pas se dispenser de voir du monde. Il crut tout ce qu'elle voulut, et moi je fus pris comme au trébuchet. Comment résister aux larmes, aux prières, aux caresses d'une femme que j'avais beaucoup aimée, dont je croyais avoir beaucoup à me plaindre, mais que pourtant j'aimais encore ? Elle avait trop peu de principes pour se reprocher son triomphe, et je pris les jouissances de son amour-propre pour les transports de l'amour.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce qui se passa depuis la fin de novembre jusqu'à la fête des Rois que je quittai Mannheim. Tout ce que la coquetterie la moins scrupuleuse peut faire pour retenir un homme, tout ce que la malice jointe à l'esprit peut imaginer pour le tourner en ridicule et le rendre malheureux, fut employé par elle dans ce maudit voyage. Tandis qu'elle se faisait un mérite près de moi de sa tendresse, du sacrifice qu'elle me faisait de sa réputation, elle me faisait passer pour un sot ayant la tête tournée pour elle, sans espoir. On ne la croyait pas tout à fait, mais le goût que j'avais pour elle, l'honnêteté et la discrétion qu'on doit à toute femme, m'imposaient le silence. La conduite de son mari, qui m'aimait et me l'avait confiée comme à un gardien du sérail,

donnait du poids à ce qu'elle disait. Je fus tourmenté, persécuté, persiflé par elle, et dans les moments où elle craignait que je ne lui échappasse, j'étais fondé à croire qu'elle avait pour moi la passion la plus vive. Enfin j'étais déjà la fable de la cour et de la ville à Mannheim, lorsqu'un jour que j'avais été très mécontent d'elle, nous allâmes ensemble au *Misanthrope*. La représentation de cette pièce me donna un courage qui m'avait manqué plusieurs fois. Je sortis avant la fin de la pièce; je courus à mon auberge, fis mettre des chevaux de poste, écrivis un billet au comte de Rupenheim chez qui je devais souper, pour lui dire qu'une lettre que je venais de recevoir me forçait de partir, et à elle, que grâce à Molière, je lui disais un adieu éternel. La joie de mes gens et surtout de mon secrétaire fut extrême; ils rougissaient pour moi du rôle que je jouais.

J'étais déjà près de Landau, quand elle reçut mon billet; elle m'envoya une estafette qui me joignit près de Strasbourg. Mais sa figure n'était plus là pour donner de l'éloquence à ses paroles, et son épître, quelque touchante qu'elle fût, n'eut de réponse de ma part qu'une lettre très polie et très respectueuse. J'ai su depuis qu'elle n'avait tant d'intérêt à me garder à Mannheim que parce qu'elle attendait le Rhingrave de Salm à qui elle comptait me sacrifier publiquement.

Si je suis entré dans autant de détails sur cette folie de ma part, c'est que c'est celle de ma vie qui m'a le plus humilié et qui m'a rendu le plus mécontent de moi-même : je la connaissais bien, je la méprisais, je voyais ses mœurs; et elle avait conservé un ascendant sur moi dont je rougissais, et auquel je me voyais forcé de me soumettre. Mais dans un état aussi violent, aussi désagréable, il ne m'est jamais arrivé de la compromettre ni de lui manquer du respect qu'on doit à tout ce qui est femme, quelques torts qu'elle puisse avoir.

COMTE VALENTIN ESTERHAZY

TURKESTAN, TIBET
CACHEMIRE

I

Au commencement de juillet 1903, je me trouvais à Tiflis. En route déjà depuis quatre mois, je venais de parcourir une partie de la Turquie d'Asie et je me disposais à gagner le Turkestan russe, comptant passer ensuite en Perse. J'eus la bonne fortune de rencontrer là, par hasard, un Américain, M. Oscar Crosby. Nous étions l'un pour l'autre des inconnus. Mais, aujourd'hui, le monde n'est plus qu'un grand village : nous nous trouvâmes bientôt des relations communes, et j'eus même le plaisir d'avoir par lui des nouvelles de mon frère, qu'il avait vu à l'ambassade de France à son départ de Washington. Je fus vite sous le charme de cet homme, qui, possédant toutes les qualités de sa race, agrémentées de beaucoup des nôtres, semble réaliser pour moi le type idéal de l'Américain. Une haute intelligence transparaissant à travers des yeux lumineux qui ne reflètent que de nobles pensées, une énergie vibrante, un calme imperturbable, une curiosité d'esprit universelle, une largeur d'idées qui, malgré des opinions personnelles très arrêtées, lui fait respecter toutes celles des autres, voilà Crosby. Bien qu'extrêmement occupé, il trouve parfois le temps de voyager. Il est vrai que c'est pour se reposer, dit-il. Il y a quelques années, il avait fait, pour se reposer, un voyage d'exploration en Afrique. Maintenant,

pour le même motif, il allait en faire un en Asie centrale. Son but était Lhassa. Il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Mais il avait une recette : un phonographe, où il avait fait enregistrer un petit discours en chinois à l'adresse du Dalaï-Lama et dans lequel il se recommandait en bons termes ; malheureusement, l'instrument s'égara sur les chemins de fer russes.

Nous résolûmes de voyager ensemble dans le Turkestan russe, nos projets étant les mêmes jusqu'à Andijan. Peu après, faisant cause commune, lui renonçant à Lhassa, moi renonçant à la Perse, nous prîmes le parti de gagner les Indes, en traversant le Turkestan chinois et en faisant un crochet par le Tibet. Le 14 juillet, nous nous embarquions à Bakou sur la Caspienne. Nous emmenions avec nous un interprète, Joseph, Chaldéen persan, parlant très bien français. Le lendemain, nous débarquions à Krasnovodsk.

Sans nous attarder dans cette triste ville, environnée de rocs dénudés et de sables brûlants, nous prenons le train pour Boukhara. Nous traversons d'immenses déserts, plats, mornes et monotones, par une chaleur de 35 à 38 degrés. Mais nous ne pouvons pas nous plaindre : la saison est exceptionnellement fraîche ; d'ordinaire, le thermomètre va jusqu'à 50 degrés. De loin en loin, de rares oasis : Gœk-Tépé, dont la forteresse fut si brillamment enlevée par Skobelef ; puis Askhabad, Merv : c'est le pays des Turcomans Tekkés, qui se distinguent par leurs énormes bonnets d'astrakan.

Au delà de l'Amou Daria, qu'on franchit sur un pont de 1 600 mètres, à mesure que l'on approche de Boukhara, la plaine devient plus fertile. Boukhara est certes une des villes musulmanes les plus curieuses qu'il existe. N'ayant pour ainsi dire pas subi le contact des Russes, qui résident à Kagan, à 15 kilomètres de là, et jouissant des privilèges que le tsar laisse à l'émir, elle est restée la cité la plus typique du Turkestan. Les habitants, au nombre d'une centaine de mille, sont des Sartes, population qui occupe toute la plaine comprise entre l'Amou Daria et l'Alaï. Les hommes, vêtus de longues robes multicolores aux dessins variés, portent sur la tête un large turban blanc. Les femmes sont entièrement recouvertes de la tête aux pieds d'une enveloppe d'étoffe grise, dans laquelle elles sont

comme sous une cloche : un masque noir apparaît à la place de la figure impénétrablement cachée. Les préceptes de l'Islam sont strictement observés à Boukhara. A l'heure de la prière, les hommes affluent aux mosquées; les bassins voisins grouillent de gens se lavant les mains et les pieds. Il faut voir les fidèles écoutant l'instruction religieuse devant le médressé. Il n'y a pourtant chez ces gens aucune apparence de fanatisme. Ils sont doux et paisibles; on n'entend pas de cris, même dans le bazar; les marchés se font avec calme. Ces Sartes n'ont pas l'air belliqueux : l'émir a pu habiller et faire manœuvrer ses soldats à la russe, mais leur tempérament les prédispose mal au métier des armes.

Nous reprenons le train pour Samarcande, où nous rentrons en Russie. Notre première visite est pour le gouverneur, le général Médinski. Il nous invite à déjeuner. Sa résidence est au centre de la ville russe. Là, au milieu de larges rues tracées d'équerre, bordées de beaux arbres et encadrées de maisons européennes, on se croirait en pleine Russie. Les parties les plus reculées de l'empire du tsar ne sont que le prolongement de la terre russe et ne ressemblent en rien à nos colonies. Qu'ils soient à Erivan, à Samarcande ou à Vladivostok, les Russes se sentent chez eux; pour se transporter jusque là-bas, ils n'ont pas même à faire le petit saut brusque du Français qui, parti de Marseille, débarque à Alger : faites le voyage de Vladivostok par voie de mer et faites-le par voie de terre; vous verrez combien seront différentes vos impressions en arrivant au point final. De plus, les Russes, à demi orientaux, comprennent bien mieux les populations asiatiques et en sont bien mieux compris que nous : entre les deux, il n'y a pas la différence de mentalité et de mœurs qui nous sépare des indigènes de nos colonies.

A peu de distance de la cité russe, s'élève la ville sarte, avec les ruines des magnifiques monuments témoins de la grandeur de Tamerlan. Que ceux qui veulent les regarder se hâtent! Ils sont bien près de crouler. Un récent tremblement de terre leur a porté un coup fatal : depuis mon passage, s'est effondré l'édifice qui renferme le tombeau du grand conquérant, formé des deux plus gros blocs de jade connus. Actuellement encore, les mosquées de la place du Rhégistan

et quelques mausolées, construits dans ce style mongol qui devait, sous les descendants de Tamerlan, atteindre aux Indes son suprême degré de perfection, sont suffisamment conservés pour émerveiller les yeux.

Nous poursuivons notre route sur Andijan. De grands déserts s'étendent aux abords de la vallée du Syr Daria. Mais, en se rapprochant du fleuve, les oasis deviennent plus nombreuses. Nous ne faisons que toucher à Kokand. Le 24 juillet, nous arrivons à Andijan, point terminus du chemin de fer transcaspien. Les abords de la gare ont un aspect étrange. Des centaines de wagons juxtaposés couvrent une vingtaine de voies : ils sont bondés de gens qui y vivent. Nous entrons dans la ville. De toutes parts, des maisons éventrées, des pans de murailles, des tas de décombres. Par-ci par-là, on voit cependant quelques maisons debout : celles-là sont neuves ou fraîchement réparées : tout le reste est à bas. C'est l'effet du tremblement de terre du 12 janvier 1903. La catastrophe a coûté la vie a une quinzaine de milliers de personnes. En voici la cause, nous dit-on : il existerait dans la région d'immenses cavités souterraines servant de réceptacles aux eaux des glaciers, qui ne s'écoulent à la surface du sol que par un très petit nombre de rivières; brusquement la couche terrestre aurait cédé. Cette explication, si elle est juste, serait bien inquiétante pour l'avenir.

Nous quittons vite ces tristes lieux pour gagner en voiture Och, point de départ des caravanes pour l'Asie centrale. Nous traversons un pays très bien irrigué, donc riche et peuplé : les villages se succèdent tous les deux ou trois kilomètres. Il manque un hôtel à Och. Heureusement, à peine sommes-nous arrivés qu'un officier vient nous offrir l'hospitalité au *sobranié* (cercle militaire). Nous allons tout de suite nous présenter au colonel Zaïtsef, chef de district. Les formalités nécessaires pour obtenir l'autorisation de passer en Chine demanderont quelques jours. Le colonel nous promet de les faciliter. Nous employons le temps à compléter nos approvisionnements et à parcourir la ville, qui est très pittoresque. Des rochers nus, admirablement découpés, se dressent aux alentours. L'un deux est nommé Rocher de Salomon. Ses flancs sont couverts de tombeaux de saints musulmans : on y vient pieusement en

pèlerinage. Tout en haut, on montre l'endroit où Salomon aurait prié : les traces de ses mains, de ses coudes et de ses genoux sont imprimées sur le roc. Il paraît qu'à la vue du beau paysage qui s'étendait devant lui, il se serait écrié : « Och ! » nom qui serait resté à la ville.

Un soir, nous assistons à une fête au sobranié : concert, comédie, danses. On est très gai à Och et les réunions sont fréquentes. Ce jour-là, la petite colonie russe était au complet : officiers, fonctionnaires, et quelques civils avec leurs femmes et leurs filles ; on était même venu de la garnison voisine, Marghelan. La musique fut excellente, comme toujours chez les Russes. La comédie resta lettre morte pour nous. Quant aux danses : polkas, mazurkas, lesghienne et autres, elles nous ravirent. Hommes et femmes dansent avec une grâce naturelle incomparable : c'est le triomphe des Russes. Ici, Crosby trouva un compatriote : c'était bien inattendu. Ce vieux bonhomme, né dans l'Alabama, a été officier et a combattu à l'armée du Sud pendant la guerre civile. Puis, réduit à la misère comme tant d'autres, il a quitté son pays et a fini par s'échouer ici, ayant marié sa fille à un aumônier du régiment. Et il ne retournera pas en Amérique, nous dit-il, non ; depuis qu'il a su que ce *negrohead* de Roosevelt avait invité à dîner Booker Washington, il a renoncé pour tout jamais à revoir sa patrie.



Enfin, le 29 juillet, la caravane est prête. Nous nous mettons en route pour Kachgar par la route de l'Alaï, emmenant notre interprète Joseph, un Sarte qui doit faire les fonctions de cuisinier, deux caravaniers kirghizes et dix chevaux. Hommes et animaux ne sont engagés que jusqu'à Kachgar. La distance à franchir est de 460 verstes. Le chemin est connu et assez facile : il est suivi deux fois par semaine par un courrier russe de la poste militaire ; on trouve de l'eau partout.

Au sortir d'Och, on prend une route carrossable à travers un pays riche et très peuplé. Une trentaine de kilomètres plus loin, l'aspect change. On aborde les montagnes : plus de cultures, plus d'arbres et presque plus d'habitants ; mais

des fleurs à profusion, des lis martagons et des sauges. Il fait chaud et c'est un plaisir de coucher à la belle étoile. Goultcha, où nous faisons halte, est un petit village, situé dans un bosquet de verdure et occupé par une compagnie d'infanterie. C'est le dernier point qui soit relié à l'Europe par le télégraphe, mais on travaille à prolonger la ligne qui atteindra cette année Kachgar et les postes militaires du Pamir. On travaille également à améliorer le chemin, qui n'est plus praticable aux voitures un peu au delà de Goultcha.

Nous cheminons au milieu de montagnes dénudées et presque désertes. Nous laissons sur notre gauche le chemin du Térek-Davane (Col des Peupliers), qui nous épargnerait soixante verstes; mais, en été, on ne peut pas y passer; la fonte des neiges rend les torrents infranchissables. De nombreuses caravanes nous croisent : chaque jour descendent cent à cent cinquante animaux, chevaux, chameaux ou ânes. Le commerce entre le Turkestan russe et le Turkestan chinois est considérable : on l'évalue à deux millions de roubles par an. De Russie, on exporte principalement des produits européens; de Chine, du coton et du feutre.

Nous voilà en plein pays des Kirghizes; la montagne est à eux comme la plaine est aux Sartes. Les Kirghizes peuplent de leurs essaims nomades toute la région montagneuse du centre de l'Asie. Ce sont de braves gens, hospitaliers, chez lesquels on est en pleine sécurité. Ils habitent des tentes, appelées *iourtes*, formées de clayonnages et recouvertes de feutre : un campement se compose généralement de trois à huit tentes. Ils vivent de leurs troupeaux et pour leurs troupeaux : moutons, chevaux, chameaux, yaks. La bêche leur est inconnue; jamais ils ne font la moindre culture. Les hommes ont la garde des bêtes : c'est tout. Le reste est l'affaire des femmes : ce sont elles qui fabriquent les clayonnages des *iourtes*, qui filent la laine, qui font le feutre et les tapis, qui dressent les *iourtes :* il ne viendrait à l'idée d'aucun homme de leur donner un coup de main. Elles ont une coiffure étonnante, un véritable monument d'étoffes blanches enroulées, autour duquel pendent de longs ornements de cuivre ou d'argent.

Les Kirghizes pratiquent assez rigoureusement l'islamisme :

on en voit qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. Comme chez la plupart des nomades musulmans, les femmes ne sont pas voilées et n'éprouvent aucune gêne au milieu des hommes, même étrangers. Leur langue est la même que celle des Sartes, un dialecte turc.

Nous voilà au col de Taldick (3 600 mètres) et nous passons de la vallée russe du Syr Daria dans la vallée chinoise du Kizil-Sou, dont le nom signifie eau d'or et qui est en effet remarquable par la couleur rouge vif de ses flots. Ici la flore change comme par enchantement : plus de lis ni de sauges, mais, à perte de vue, des edelweiss, des digitales blanches. Et, au milieu des prairies, des marmottes, des marmottes en quantité. Il y en a tous les vingt pas, jouant ensemble gentiment : à notre approche, elles s'enfuient avec des cris perçants près de leurs trous; là, assises comme de petits chiens savants, elles nous regardent tranquillement, d'un air étonné.

Laissant à droite la route du Pamir, nous longeons la chaîne neigeuse du Trans-Alaï, nous maintenant pendant un jour à l'altitude de 3 600 à 3 800 mètres. Puis nous tombons dans la vallée d'un autre Kizil-Sou, tout aussi justement nommé que le précédent : celui-là est un affluent du Tarim qui va se perdre dans les sables du Gobi chinois. Irkestan, dernier poste russe, est situé exactement à la frontière de Chine. Il n'y a là que deux bâtiments : la douane et un fortin où tient garnison un petit détachement. Le capitaine, un Cosaque d'Orembourg, dont la vie ne doit pas être gaie, nous offre l'hospitalité. D'autres voyageurs arrivent : toute une famille de Kachgar, composée d'une dizaine de personnes, hommes et femmes, vieux et jeunes. Les femmes portent de petits bonnets de fourrure et de grands voiles percés de deux trous à la place des yeux. Ce sont des pèlerins revenant de la Mecque : leur déplacement a duré huit mois, aller et retour. Ils étaient partis par le Transcaspien et la mer : ils reviennent par Bombay, Kaboul et Samarcande.

Après une bonne journée de marche au delà d'Irkestan, nous arrivons à Oulouktchat, premier poste chinois : un petit fort, entouré de quelques *iourtes*. Une dizaine de soldats chinois sont là; ils nous dévisagent avec l'expression d'ironie moqueuse et méprisante que prennent d'ordinaire les

Célestes vis-à-vis des « diables étrangers ». Le mandarin devant nous recevoir, ils revêtent leur uniforme et mettent sur leur épaule de longues perches portant aux deux bouts de grosses lanternes ornées de dessins bizarres : précédés par eux, nous entrons chez le représentant du Fils du Ciel, qui nous attend assis au banc d'honneur. Joseph traduit en russe nos discours français ; notre cuisinier sarte traduit le russe de Joseph dans sa langue ; un troisième interprète fait passer ce sarte en chinois. Il faut d'abord décliner nos noms qui doivent être pris par écrit. Le mien va à peu près ; mais celui de Crosby soulève l'hilarité générale : les Chinois ne connaissent pas l'R ; le malheureux mandarin, fort embarrassé, cherche vainement quel est celui des quatre-vingt mille caractères qui pourrait faire l'affaire. La conversation n'est pas facile avec tous ces intermédiaires. J'essaye de mettre le sujet sur Confucius, en lui disant que, dans mon pays, on admire beaucoup ce grand philosophe. C'est trop compliqué et nous sommes obligés de nous en tenir aux banalités.

Après Oulouktchat, nous traversons et retraversons le Kizil-Sou, dont les eaux sont assez grosses : il faut chercher des gués et recourir parfois aux chameaux pour les franchir. Le pays est aride, inhabité, mortellement triste, bossué de montagnes de terre argileuse, rouges, très friables, dans la configuration desquelles chaque pluie doit amener un changement notable. Enfin le 9 août, nous apercevons au loin de la verdure : c'est l'oasis de Kachgar. La campagne est couverte de cultures, céréales, coton, lin, et de bouquets d'arbres, saules, peupliers, mûriers, jujubiers. On se sent renaître à la vie.

***

Lorsqu'on arrive dans le Turkestan chinois, à Kachgar, on est vivement surpris en retrouvant les mêmes populations que l'on avait laissées en deçà de l'Alaï et en constatant que ces énormes montagnes n'ont pas été réellement une barrière ou du moins une frontière. D'un côté les Sartes, de l'autre les Turkis. Mais le nom seul diffère. C'est la même race, se rattachant par l'origine à celle des Turcs ; la même langue

offrant beaucoup d'analogie avec celle qui est parlée à Constantinople; la même religion, l'Islam. Les villes et villages des deux Turkestans sont formés de petites maisons de terre, contrastant par leur pauvreté avec la richesse du sol : telle photographie de Kachgar ou de Khotan pourrait aussi bien avoir été prise à Samarcande. Les Turkis sont la proie d'une maladie que nous avions déjà remarquée dans le Turkestan russe, mais qui chez eux est excessivement répandue, le goître : un quart au moins de la population en est atteint.

En fait de Chinois, il n'y a dans le Turkestan chinois que quelques mandarins, quelques soldats et quelques marchands. Il est assez curieux de voir, à notre époque, les Chinois dans la posture de conquérants. Ici, ils sont réellement conquérants, puisque, en 1871, à la mort de Yakoub-Beg, ils ont repris la Kachgarie les armes à la main. Pour moi, qui me trouvais dans le Pé-tchi-li en 1900 et qui avais été alors témoin de leur faiblesse et de leur incapacité, je fus vivement intéressé de les voir dans ce rôle militaire. Je constatai qu'ils sont bons et sages administrateurs, que l'autorité mandarinale n'est nullement fictive et que son action se fait sentir partout, bien qu'elle n'ait pour l'appuyer qu'une force militaire insignifiante; il est vrai que les Turkis sont essentiellement doux et pacifiques. Le *fou-taï* d'Ouroumtsi est gouverneur de la province de Sin-Yang, dont fait partie le Turkestan. Il a pour subordonnés des *tao-taïs* et des *ambans* placés dans les villes principales, auxquels obéissent des agents indigènes, *yeuzbachis* ou *begs*, ayant le commandement des villages et des tribus. Tout cela forme une organisation régulière, sous laquelle la population n'est pas plus malheureuse, je crois, que sous le régime russe.

Kachgar compte environ 400 000 habitants. C'est la résidence d'un *tao-taï*, d'un consul-général russe et d'un agent anglais. Notre première visite fut pour le consul-général russe Pétrowski : c'est un vieillard, occupant depuis de longues années ce poste dans lequel il a rendu les plus grands services à son pays. Nous allâmes voir ensuite le colonel Miles, agent anglais. Il nous reçut avec la courtoisie que j'ai toujours trouvée chez les officiers britanniques, nous offrit l'hospitalité et s'employa activement à nous aider de toutes façons.

Nous passâmes chez cet homme aimable quelques charmantes journées ; nous lui gardons la plus vive reconnaissance. Son rôle consiste à soutenir les intérêts de quelques commerçants indiens établis dans le Turkestan ; le trafic entre cette contrée et les Indes est assez important. Mais l'influence de la Russie est tout à fait prépondérante à Kachgar : son consulat est fortement organisé, il comprend un capitaine d'état-major, un lieutenant et cinquante cosaques de Sémiriétchensk : à quelques journées de marche, à Tachkourgan, il y a encore un peloton de cosaques.

Les employés du consulat, ceux de la Banque russo-chinoise, les agents de la douane et quelques commerçants forment une petite colonie russe d'une vingtaine de personnes. Nous fîmes la connaissance de la plupart d'entre elles à un joyeux dîner auquel le capitaine nous convia. Les officiers russes ont l'habitude d'associer leurs hommes à leurs plaisirs. Les Cosaques étaient donc de la fête qu'ils égayèrent de leurs chants et de leurs danses. A la fin du repas, une dizaine d'entre eux empoignent successivement chaque convive, et, entonnant une chanson en son honneur, le font sauter en l'air à la manière dont nos hommes font passer les bleus à la couverte. Puis les toasts commencent. A chacun d'eux, il faut s'embrasser sur la bouche. Je ne saurais dire combien de fois l'on but à la France, à l'armée française, au 86e, à M. Loubet, et, en l'honneur de Crosby, on but à Roosevelt, aux États-Unis, à l'Amérique du Nord et à l'Amérique du Sud.

Pour compléter le tableau de la colonie européenne, il ne faut pas oublier le P. Hendriks, missionnaire catholique hollandais, et la mission protestante suédoise. Malgré tous leurs efforts, le christianisme ne progresse pas beaucoup. Depuis trois ans que les Suédois sont là, ils n'ont fait qu'une conversion. Quant au P. Hendriks, il dit avoir une centaine de fidèles répartis entre Aksou, Kachgar et Khotan, sur un territoire grand à peu près comme la moitié de la France. L'église orthodoxe n'a pas de représentants : c'est un principe absolu chez les Russes de s'abstenir de toute action religieuse sur les peuples soumis à leur influence.

Le P. Hendriks est une curieuse figure. Fixé en Chine depuis une quarantaine d'années, il a parcouru les différentes

parties de l'empire du Milieu et connait mieux que personne les Chinois, les Mongols et les Turkis. Ayant établi définitivement sa résidence à Kachgar, il vit là à l'asiatique, aimé et respecté de tous, sans autre souci que de mettre en pratique la charité chrétienne. Sa demeure est une misérable masure, dépourvue du confort le plus élémentaire dont il a perdu toute notion. Il dit sa messe seul, dans l'unique pièce qui compose son logement. Qui pourrait croire que cet homme, avec l'existence qu'il a menée et qu'il mène encore, soit un savant? Et c'est pourtant la vérité. Il a tout étudié, philosophie, histoire, littérature, sciences, et a des idées personnelles sur chaque sujet. Il parle de nos classiques, de Victor Hugo, de Zola, comme le ferait le Parisien le plus érudit, et connait une douzaine de langues, depuis le sanscrit et le pâli jusqu'à l'anglais et le français.

La rencontre de ce vénérable prêtre fut une bonne fortune pour nous, car nous le décidâmes à nous accompagner jusqu'à Khotan. En même temps qu'un interprète parfait, c'était un charmant compagnon de route et il nous rendit des services inappréciables. La grosse affaire pour nous était d'obtenir l'appui du *tao-taï*. Le secrétaire du colonel Miles nous fit l'honneur de nous accompagner chez lui en qualité d'interprète. Je puis bien dire qu'il nous fit l'honneur, car c'est l'homme de plus haute lignée que j'aie jamais vu : il nous a montré sa généalogie, inscrite sur un rouleau de papier d'une longueur démesurée, remontant jusqu'à Adam, en passant par Mahomet. Donc nous fûmes reçus en grande pompe au *Yamen*. Les portes du milieu s'ouvrirent devant nous et au bout de l'enfilade nous aperçûmes le *tao-taï* qui nous attendait en grand costume de cérémonie. Crosby l'intéressa particulièrement : il n'avait jamais entendu parler de l'Amérique. Il lui demanda le nom de son roi et combien de temps il faudrait pour aller à cheval dans sa capitale. Après les banalités d'usage, nous venons au fait et nous lui demandons une lettre de recommandation. Pour aller où? Prononcer le nom de Roudok, que nous voulions gagner au delà de Polou, était imprudent; car on sait que les routes du Tibet sont interdites. Nous disons donc que nos plans ultérieurs ne sont pas bien arrêtés et seront subordonnés aux circonstances. Ne pas bien

savoir ce qu'on veut faire, c'est, pour un Chinois, la preuve de peu de sagesse. Le mandarin ne répond rien ; nous réitérons la question : il réfléchit, bâille, prend un air fatigué, et finit par nous demander des nouvelles du colonel Miles. Enfin son secrétaire accède à notre désir et nous donne une lettre.

Une très sérieuse difficulté fut de trouver un interprète, le P. Hendriks ne voulant pas nous accompagner au delà de Khotan, et Joseph, malade, désirant retourner à Tiflis. Nous mîmes la main sur un jeune Turki, Akbar, qui avait appris quelques mots d'anglais à la mission protestante. Certes il était fort insuffisant. Nous le prîmes faute de mieux, bien heureux de l'avoir trouvé. Il vendit son petit fonds de boutique au prix de dix-huit tinguers, — environ cinq francs, — et se décida à partir. Nous embauchâmes un caravanier afghan, Mir Mollah, vénérable vieillard musulman très pieux et Lasso, tibétain de Ladak, très intelligent, débrouillard, bon cuisinier, qui avait fait le voyage d'exploration du capitaine Welby.



Le 15 août, nous nous mettons en route pour Khotan. Le P. Hendriks nous suit dans une petite voiture du pays appelée *mapa* : le pauvre homme, ayant eu les mains gelées, ne peut monter à cheval. Crosby entreprend aussitôt — tâche ardue — d'apprendre l'anglais à Akbar ; au prix de quels efforts et de quelle patience ! Combien de fois lui ai-je entendu dire d'un ton triste et découragé : *Akbar, Akbar, you are dreadful!*

La route de Khotan n'offre pas de difficultés, c'est une piste très fréquentée par les indigènes. Mais bien rares sont les Européens qui y passent : au delà de Kachgar, on n'en voit plus. Il faut faire exception pour un seul, un marchand tatar d'Orembourg, établi à Khotan. Le dernier Français qui fût venu à Kachgar était le prince Louis d'Orléans, un an avant moi ; les derniers qui fussent allé à Khotan étaient l'infortuné Dutreuil de Rhins et son compagnon Grenard. Il est donc naturel que l'Européen soit regardé partout comme une bête curieuse, mais il est toujours bien accueilli par les douces populations turkis et traité avec les plus grands égards.

La route traverse la partie occidentale du désert de Gobi, appelée Taklamakan. Elle est monotone : des sables nus à l'infini; parfois des tertres de terre argileuse, témoins d'un seuil ancien dont il ne restera bientôt plus trace. Rien qui fixe l'œil, sauf çà et là ces colonnes de poussière grise que le vent soulève en tourbillons et qui errent silencieusement à son gré. Cependant on ne fait jamais plus de 30 à 40 kilomètres sans trouver de l'eau. Et là où il y a de l'eau, il y a des cultures, des animaux, des hommes. L'eau! ceux qui ne connaissent que nos régions ne se doutent pas de tout ce que ce mot veut dire. L'eau, c'est la vie... Le P. Hendriks racontait qu'un jour un évêque, qui était venu le voir, lui dit : « Je n'aurai pas le temps d'aller visiter vos chrétiens à tel endroit, mais je prierai le Bon Dieu pour eux. — A quoi bon, lui répondit-il, ils ont de l'eau. »

L'oasis, grandie par le mirage, apparaît de loin comme quelque chose de fantastique. Mais il faut marcher, marcher longtemps encore pour y arriver. Lorsqu'on l'atteint, on croit entrer au paradis. Donc, tous les vingt ou trente kilomètres au plus on rencontre une oasis, parfois immense — telle Yarkand, qui compte 700 000 habitants, — parfois minuscule; et là, on trouve toujours des fruits, des légumes, des poulets, de la viande et un caravansérail. On peut vivre sur le pays et s'abriter. Nous n'avons pas besoin de toucher à nos conserves que nous réservons pour les régions difficiles que nous aborderons bientôt. Le colonel Miles a eu l'amabilité de prévenir les *aksakals* indiens de notre venue. L'*aksakal* est le chef de la corporation des marchands, il y en a un dans chaque ville de quelque importance.

A notre arrivée à Yarkand, nous apercevons une douzaine de cavaliers venant à notre rencontre en caracolant : c'est la *tamacha*, organisée en notre honneur par l'aksakal Gauri-Mall, escorté de quelques notables de la ville. Ils descendent de cheval et, nous croyant Anglais, nous tendent leurs mains pleines de pièces de monnaie en signe du tribut qu'ils pensent nous devoir. Une maison nous a été préparée par leur soin. Nous y restons deux jours. L'*amban* chinois, un Mandchou fort intelligent, nous reçoit avec beaucoup d'égards : il fait tirer trois coups de canon à notre entrée au *Yamen* et se

montre on ne peut plus aimable. Nous achetons des chevaux et nous prenons à notre service deux nouveaux caravaniers : Mohamed Jou et Osman. Le premier est un Cachemirien d'une force herculéenne, extrêmement intelligent et expérimenté; il a fait partie de l'expédition de Deasy : ce sera notre caravan-bachi. Le second est un Turki : c'est le type du bon serviteur dévoué, ne se plaignant jamais.

Au delà de Yarkand, nous rentrons dans le désert pour revoir de loin en loin les mêmes villages jusqu'à Khotan. Tous les soirs, à l'arrivée au gîte, le P. Hendriks nous lit une page de ses notes, rédigées en latin, qui sont le fruit de longues méditations et de nombreuses observations personnelles. Il y en a pour tous les goûts : exégèse, linguistique, art, sciences, histoire et mœurs des populations asiatiques : chaque branche des connaissances humaines a son chapitre.

Le 29 août, arrivée à Khotan. L'aksakal indien et son collègue russe se disputent l'honneur de nous héberger. Nous nous installons dans une belle maison préparée à notre intention par l'Indien. Khotan compte une trentaine de milliers d'habitants et ressemble à toutes les autres villes turkis. Mais, dans ses environs, on peut voir des curiosités toutes particulières : des ruines enfouies dans le sable, restes d'une ville qui fut un peu avant l'ère chrétienne un des principaux centres bouddhistes. Le docteur Stein les a explorées l'an dernier, et, chose étonnante, il a découvert des bas-reliefs et des médaillons établissant d'une manière indiscutable l'influence de l'art grec.

C'est ici qu'il faut faire nos derniers achats, et nous munir de tout ce qui nous sera nécessaire : chevaux, vivres, cordes, fers, bottes de feutre, manteaux de peau de mouton, etc. Nos caravaniers ne se pressent pas, voulant jouir des délices de Khotan, qui, paraît-il, est la Capoue du Turkestan. Les femmes de cette ville sont renommées dans la littérature musulmane, sans qu'elles paraissent justifier leur réputation; elles sont voilées moins strictement que dans le Turkestan russe. L'*amban* chinois, un très brave homme, nous accueille on ne peut mieux. Il vient de recevoir une lettre du *tao-taï* de Kachgar, lui enjoignant de nous dissuader par tous les moyens possibles de traverser le Kouen-Lun à

Polou : il nous représente toutes les difficultés qui nous attendent. Nous tenons bon et, après avoir fait nos adieux au P. Hendriks, nous nous mettons en route pour Polou.

Au delà de Khotan, on ne tarde pas à entrer dans la région montagneuse; mais on atteint assez facilement le village de Polou, situé à l'altitude de 2 500 mètres. Le 7 septembre, jour de notre arrivée, doit être une date mémorable pour les habitants de Polou, qui n'avaient jamais vu que quatre ou cinq Européens. Aussitôt descendu de cheval, je m'installe devant ma porte pour me raser. Tout le village s'attroupe. Mais voici bientôt un nouveau sujet d'étonnement que je partageai avec les indigènes. Un autre Européen paraît. Nous engageons la conversation par l'intermédiaire de nos interprètes. C'est un Russe qui, étant à Kiria, a appris par l'aksakal russe de Khotan que nous devions arriver ici : il a voulu venir nous voir. Pourquoi voyage-t-il? quelle est sa mission? Nous ne comprenons pas bien. Il a un phonographe et nous propose de nous le faire entendre. Quelques instants après, le grand air du *Toréador* retentissait au milieu des indigènes ahuris.



Le 8 septembre, nous quittons Polou et nous nous engageons dans les monts Kouen-Lun. La caravane comprend : nos cinq hommes, Mohamed-Jou, Mir Mollah, Lasso, Akbar et Osman; seize chevaux portant vingt-cinq jours de grain et une quarantaine de jours de vivres pour nous, conserves, riz, farine, œufs. Nous prenons un guide qui doit nous accompagner pendant une huitaine de jours. Nous louons huit ânes pour décharger nos chevaux et embauchons un homme par animal pour aller jusqu'au col. Le chemin que nous prenons n'avait été fait avant nous que par quatre Européens : deux Français, Dutreuil de Rhins et Grenard, et deux Anglais, Carey et le capitaine Deasy. Ce dernier y avait perdu un homme, plusieurs chevaux et quelques bagages.

Nous remontons à travers des gorges sauvages le torrent Dorab. A une journée de marche, nous rencontrons des chercheurs d'or, qui font leur métier suivant le procédé pri-

mitif du lavage : ils ne s'y enrichissent certainement pas; c'étaient les derniers humains que nous devions voir de longtemps. La route se hérisse de difficultés. Il faut traverser le torrent vingt fois peut-être. Les hommes sont obligés de soutenir les chevaux qui risquent d'être emportés par le courant; l'un d'eux faillit bien être englouti; on le repêcha non sans peine, mais sa charge était perdue. La nature devient de plus en plus sévère. Le chemin est à peine frayé. Il faut tantôt marcher au milieu de rochers, tantôt escalader ou descendre des pentes extrêmement raides, tantôt filer sur des sentiers de chèvres le long d'affreux précipices. Constamment on est obligé de décharger les chevaux et de faire porter les bagages à dos d'homme. Parfois il faut presque porter les chevaux eux-mêmes : à la montée, on les tire par la bride et on les pousse par derrière; à la descente, on les tire par la queue et on les retient par la tête. Ce sont des tours de force. De temps en temps, un animal tombe, glisse, roule. Aussitôt nos caravaniers se jettent dessus, souvent au péril de leur vie : ils nous font frémir; Mohamed Jou surtout montre une hardiesse incroyable. Comment, malgré le dévouement de ces braves gens, aucune de ces chutes effroyables n'a-t-elle été mortelle? J'ai peine à me l'expliquer. Enfin, après trois journées terribles, trois journées de cauchemar, le 11 septembre, nous arrivons au col, à l'altitude de 5 100 mètres. Quelques chevaux sont blessés; mais la caravane est au complet; c'est prodigieux. Le froid est devenu très rigoureux : nous endossons nos manteaux de peau de mouton et chaussons nos bottes de feutre.

Nous allons camper au bord du lac Saraskoul, attendant les ânes qui sont restés en arrière. Le lendemain, rien n'étant venu, nous renvoyons deux hommes voir ce qui se passe. En attendant nous chassons : le lièvre, celui de nos pays, seulement un peu plus blanc sur le train de derrière, abonde ici; comme il n'est pas du tout sauvage, on en peut tuer en quantité.

Nos caravaniers reviennent. Ils n'ont vu ni ânes ni âniers; mais ils ont trouvé, abandonnés sur la route, quelques sacs de grain qu'ils rapportent : il en manque un bon nombre, sans doute perdus dans les mauvais passages. Est-ce pour

cette raison, par crainte de reproches, que ces hommes sont partis sans vouloir nous revoir? Est-ce une trahison de leur part? Nous ne le saurons jamais. Nous voilà donc avec cinq ou six jours de grain de moins pour les chevaux. C'est très fâcheux; mais n'ayant guère envie de retourner nous réapprovisionner à Polou, nous nous décidons à continuer notre route.

La région des hauts plateaux du Tibet, sur laquelle nous nous trouvons maintenant, est à l'altitude moyenne de 5 000 mètres. Elle est inhabitée et inhabitable, c'est peut-être la plus triste et la plus désolée du monde. Des montagnes nues, couvertes de glace, se dressent de toutes parts, cerclant le sombre inconnu de ces contrées inexplorées. Çà et là, quelques petits cours d'eau en descendent, qui vont bientôt se perdre dans la terre ou dans des lacs sans écoulement. Le sol, formé de sable ou d'argile, est tout fendillé par les eaux qui, à l'époque de la fonte des neiges, transforment le pays en un immense marécage. En ce moment, il est absolument sec et aride. On peut marcher des journées entières sans voir une herbe. On se croirait à ces premiers âges du monde, avant l'apparition des êtres et des plantes. En face de cette nature sinistre, au milieu du grand silence que rien ne trouble jamais, on éprouve une impression de solitude et de tristesse infinie.

Cependant, de loin en loin, on voit deux plantes poussant ordinairement ensemble, une herbe maigre de la longueur d'un doigt, que les chevaux mangent avidement, et le *bourtza*, espèce de mousse ayant des racines très développées. Le bourtza est précieux : ses racines sont, avec le crottin de cheval, qu'on ramasse soigneusement et l'*argol*, crottin de yak, lorsqu'on en trouve, le seul combustible. Ces combustibles, dont nous avons d'ailleurs manqué quelquefois, ne suffisent qu'à faire un petit feu, auquel on peut à peine se réchauffer les extrémités des membres; mais ils permettent de faire bouillir l'eau, qui, là haut, ne bout pas à des températures bien élevées, et de faire du thé. Le climat est très dur. A ces grandes altitudes, on souffre du mal de montagne, qui cause des oppressions extrêmement pénibles et qui m'éprouva particulièrement. Je fus haletant à l'état perma-

nent et épuisé de fatigue après le moindre effort, tant que je ne descendis pas à 4 000 mètres.

L'atmosphère est très sèche : jamais de pluie ni de brouillard. Pendant le jour, le soleil est encore assez chaud ; mais un vent glacial, généralement d'ouest, souffle violemment presque sans interruption, et, la nuit, le froid devient excessif. Au lac Saraskoul, le thermomètre marquait 13 degrés au-dessous de zéro ; peu de jours après il descendit à 20 et 25, et plus tard jusqu'à 30. La faune est plus variée que la flore. Çà et là on voit des antilopes, des gazelles, des yaks, des chevaux et des chiens sauvages. Mais tous ces animaux sont inapprochables : nous ne pûmes jamais en tirer que de très loin et nous n'en tuâmes pas un seul. En fait d'oiseaux, on voit celui que l'on trouve partout, sous l'équateur comme dans les climats les plus rigoureux, le corbeau.

Conduits par notre guide, nous nous mettons en route vers l'est en suivant un sentier assez mal tracé ; de loin en loin, des tas de pierre indiquent la direction. Nous traversons un bassin volcanique, entourant les lacs sans écoulement, Atchikoul et Oulongkoul, et après avoir franchi un col à 5 500 mètres, nous tombons, à l'est de Baba-Hatoun, dans la vallée d'une rivière, le Kiria Daria. Deasy avait passé par Baba-Hatoun, localité inhabitée, marquée par les ruines d'un vieux fort. Pourquoi notre guide prit-il une autre route? Je ne saurais le dire. Là, un fâcheux incident se produisit. Ce guide, un vilain homme à l'air bestial, donnait depuis quelque temps des signes de mauvaise volonté. La confiance régnait si peu que nous le faisions lier la nuit. Mais lier à quoi? il n'y a pas d'arbre. On lui attachait chacune des jambes à la jambe de deux de nos caravaniers qui se couchaient à côté de lui. Néanmoins, une nuit, il parvint à rompre ses liens et s'évada, bien que n'ayant reçu que la moitié de son gage. Était-ce prémédité? craignait-il d'être réprimandé par les Chinois pour nous avoir indiqué une route du Tibet?

Continuant à remonter la rivière, nous atteignîmes ses sources. Là, au milieu d'un enchevêtrement inextricable de montagnes et de vallées, il faut se décider à choisir un chemin. Étant donné le peu de grain que nous avons pour nos chevaux, nous renonçons à marcher sur Roudok et nous

nous proposons de nous diriger sur la passe de Lanak pour gagner Leh. Mais nous n'apercevons plus de tas de pierres pour nous guider et nous craignons de nous jeter trop à l'ouest, ce qui nous ferait tomber dans le désert Aksaï-tchin. Après différents tâtonnements, nous nous engageons dans une vallée sablonneuse, qui a l'avantage d'offrir une route aisée, mais qui, à notre insu, nous mena tout droit dans ce désert que nous voulions éviter.

La vallée dans laquelle nous cheminons est bordée de chaque côté de chaînes de montagnes infranchissables. Des effets de mirages prodigieux nous font passer une journée dans une véritable hallucination. Nous longeons un lac, long d'une quinzaine de kilomètres, dont nous avions comme d'ordinaire apprécié la distance deux ou trois fois trop court; nous le dépassons, constatant qu'il est sans écoulement; nous dépassons un autre petit lac sans écoulement également. Bientôt, nous voyons sur notre gauche à une distance vague se dessiner un grand fleuve d'un bleu cru. Nous retournant, au lieu de nos deux lacs, nous n'en voyons plus qu'un seul, mais immense, d'où sort le fleuve. Devant nous, nous apercevons un autre lac, dont les eaux surélevées se dressent comme une muraille. Nous prenons comme point de direction son bord. Mais bientôt ce bord s'écarte, empiète sur les montagnes voisines : nous obliquons vers la droite; quelque temps après, le lac se retire : nous obliquons à gauche. Rien de plus déconcertant; c'est à se demander si l'on ne devient pas fou. Enfin, après plusieurs zigzags, nous atteignons la rive.

CAPITAINE ANGINIEUR

(La fin prochainement.)

L'IMAGE SCIENTIFIQUE

EN LITTÉRATURE

D'abord, quelques exemples. Stendhal écrit dans son livre *de l'Amour* :

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures et voici ce que vous trouverez : aux mines de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire, de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de vous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Cette image est devenue courante. Tellement, qu'à l'usage elle s'est déformée et que la cristallisation représente volontiers, non plus ce travail d'embellissement, ces parures dont s'orne l'idole, mais la prise en masse, en un bloc aux vives arêtes, d'un état de pensée naguère indécis et flottant. Mais dans son sens primitif comme dans son sens faussé, la cristallisation a fait fortune.

Dans la *Dernière incarnation de Vautrin*, Balzac écrit, sur le désespoir et l'affaissement du célèbre forçat après la mort de Lucien de Rubempré :

Le fer cède à certains degrés de battage ou de pression réitérés... Sans être en fusion, le métal n'a plus la même vertu de résistance. Les maréchaux, les taillandiers, tous les ouvriers qui travaillent constamment ce métal, en expriment alors l'état par un mot de leur technologie : « *Le fer est roui.* » Eh bien, l'âme humaine, ou si vous voulez, la triple énergie du corps, du cœur et de l'esprit, se trouve dans une situation analogue à celle du fer, par suite de certains chocs répétés. Il en est alors des hommes comme du fer : ils sont rouis.

Sully-Prudhomme, en tête de son livre intitulé *le Prisme*, a mis ces vers :

Comme un rayon solaire, au sortir de sa source,
Droit et blanc, s'il rencontre un prisme dans sa course,
Au choc s'y décompose et d'un spectre irisé,
Va colorer l'écran qui le reçoit brisé,
L'âme perd sa candeur en traversant la vie...

Ainsi, dans ces trois cas, des opérations de l'esprit deviennent sensibles grâce à leur analogie avec des faits d'ordre matériel. C'est la définition même de l'image. Mais de ces exemples se dégage la nature spéciale de l'image scientifique, qui compare des phénomènes du monde mental à ceux que la science nous révèle dans le monde physique.



Comment naissent et se répandent ces images? Pour les comprendre, pour les goûter, il faut avant tout connaître la notion scientifique sur laquelle elles se fondent. C'est la condition nécessaire à leur succès. Aussi voit-on que Balzac, Stendhal et Sully-Prudhomme, prennent grand soin de décrire le fait d'expérience dont ils entendent rapprocher le phénomène moral. Ils se sont défiés — peut-être à juste titre — de la science de leurs lecteurs. Ils dissipent l'igno-

rance, ou tout au moins réveillent la mémoire. Ils éclairent leur image. C'est encore le procédé qu'emploie Dumas fils, dans *l'Étrangère*, pour comparer l'action néfaste du duc de Septmont à celle du vibrion. Il commence par définir la nature et le rôle de ce minuscule organisme. « Ils sont chargés d'aller corrompre, dissoudre et détruire les parties saines des corps. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties à de certains moments, et qui produisent des vibrions à face humaine. »

Mais, souvent aussi, les connaissances scientifiques sont suffisamment vulgarisées pour rendre cette précaution inutile. Les métaphores qui les utilisent sont alors comprises de tous, sans initiation préalable. Les images qui empruntent leur force et leur relief à des notions techniques déjà populaires, se diffusent vite, et passent aussitôt dans la langue. Et lorsque le même Dumas, dans *l'Ami des femmes*, fait dire d'un homme sans cesse violent et passionné : « Il est comme l'alcool, il ne gèle jamais », la salle accueille l'image d'un rire unanime, car le thermomètre a répandu cette notion que l'alcool reste liquide même aux plus grands froids. C'est ainsi que Paul Hervieu a pu imposer au public un titre de roman comme *l'Armature*, qui s'inspire de la construction métallique, et Brieux un titre de pièce comme *l'Engrenage*, qui relève de la mécanique. C'est encore ainsi qu'une connaissance vague de l'électricité et de la métallurgie a permis d'apprécier et d'adopter des expressions comme une volontée bien trempée, un regard magnétique, deux êtres rivés l'un à l'autre, une foule électrisée, un mot à l'emporte-pièce...

Puisque ces petits symboles ont besoin d'une base matérielle accessible à tous, des formules neuves doivent donc éclore chaque fois que la culture scientifique de la foule gagne du terrain. En effet, dès qu'une découverte sort du laboratoire et tombe pour ainsi dire dans le domaine public, on peut être sûr qu'elle va fournir à la langue quelques images nouvelles. Bien entendu, ces images sont rudimentaires, puisque la foule n'a devant les yeux que de la science de rue. C'est de l'imagerie plutôt que de l'image. Mais elles témoignent de son aptitude pour ces figures. Ainsi, l'aéronaute évite une chute

trop rapide en précipitant par-dessus bord quelques sacs de sable : aussitôt on dira de quiconque sacrifie une partie de son bien pour sauver l'autre, qu'il « jette du lest ». Les chemins de fer ne roulent guère que depuis une soixantaine d'années. Et déjà, l'homme qui sort de sa voie « déraille ». S'il s'engage dans une nouvelle direction, il « s'y aiguille ». Et s'il recule il fait « machine arrière ». Du jour où l'on prend l'empreinte des planches typographiques, la phrase banale, souvent reproduite, devient « un cliché ». La photographie rend sensible l'opération délicate de la mise au point; et l'attitude, le geste vivant cueillis au vol dans un regard, sont baptisés des « instantanés ». Le cinématographe n'a pas dix ans : que de fois déjà n'a-t-on pas comparé ses projections animées à la succession rapide des images dans l'esprit!

Ce n'est pas tout. Au-dessus de la langue officielle, et comme une écume à sa surface, bouillonne sans cesse un idiome léger, trivial, argotique, dont une partie s'évapore et passe aussi vite qu'une mode, mais dont l'autre portion, au contraire, persiste et peu à peu se mêle et s'incorpore à la substance du langage admis. La nouvelle image tient sa place dans ce dialecte provisoire, que guettent le dictionnaire ou l'oubli. L'art des chemins de fer réapparaît dans ce vocabulaire fantaisiste : le quidam impatient de se voir ouvrir la voie « siffle au disque ». Le machinisme y laisse sa trace : l'effort d'influence grâce auquel un candidat médiocre passe un examen devient un « coup de piston ». La boussole, parce qu'elle est un instrument de direction, y devient synonyme de lucidité d'esprit; et s'affoler, c'est la perdre. La galvanoplastie même intervient : d'extrémités que la paresse immobilise, on dira qu'elles sont nickelées; Tristan Bernard, humoriste exquis et styliste délicat, a même pris ce néologisme d'avant-garde pour titre d'une piécette. L'automobilisme, avec son allumage docile à l'avance ou au retard, son pneu qui dérape ou qui crève, ses pannes hélas! fréquentes, l'automobilisme prête aux images pittoresques. Et il offre un titre de roman tout prêt à l'écrivain désireux de peindre ces défaillances féminines où l'héroïne ne s'écarte qu'un instant de la route droite : l'*Embardée*.



Mais l'analogie scientifique ne se borne pas à des jeux de phrases. Elle est aussi un moyen de démonstration, un instrument de recherche. Elle ne se contente pas de coiffer, pour ainsi dire, chaque phénomène mental d'un phénomène physique. Elle entend aussi, isolant chacun des grands mouvements de l'esprit, se pencher sur lui, descendre dans le détail minutieux de ses rouages et rendre sensible et clair la vie de tous ses organes. En un mot, elle ne s'exerce pas seulement en surface, mais encore en profondeur.

L'amour, sans doute parce qu'il est le plus intéressant des mobiles humains, l'amour a déjà subi cette enquête de détail. Prenons-le donc en exemple. Quelques citations encore montreront les résultats acquis par cette étude. Quelques vues succinctes indiqueront ensuite comment on pourrait la prolonger, la creuser plus avant.

La cristallisation, modèle de l'image scientifique, est également le type de ces métaphores heureuses qui éclairent droit un phénomène, nous le font voir et toucher dans la phase où elles le saisissent. Stendhal a échelonné les progrès de la passion sur sept degrés, depuis l'admiration jusqu'à la conclusion coutumière. La cristallisation porte le numéro 5. Mais la clarté nette et crue, projetée sur ce cinquième moment de l'amour, nous le montre avec une vigueur de tons, une précision de lignes, un relief scintillant qui manquent aux six autres.

Treize ans plus tôt, Gœthe, par une de ces audaces qui ne réussissent qu'au génie, donnait à un roman d'amour ce titre chimique : *les Affinités électives*. Et c'était bien, en effet, de la chimie appliquée à l'amour. Cette fois, l'analogie scientifique n'étudiait plus la passion dans ses phases successives, mais dans sa genèse. On en connaît l'affabulation. Le baron et la baronne font excellent ménage. Mais un second couple, le capitaine et la cousine, entre en réaction avec le premier. Dès lors, des combinaisons nouvelles vont se produire. Dans un entretien qui explique et prépare l'avenir, le baron et le capitaine initient la baronne à ces lois d'attraction qui régis-

sent la matière et les humains. Rien d'étrange comme ce cours de chimie amoureuse, cette causerie de salon où les deux hommes, avec les connaissances scientifiques de leur temps, s'efforcent de faire comprendre à une femme ces mystères ingrats. C'est la baronne qui, ayant entendu prononcer le mot d'affinité, veut absolument en connaître la valeur. Car elle ne sait rien de plus sot que d'employer à faux un terme scientifique. Le baron est fort embarrassé. « Comment lui donner l'explication qu'elle désire? » dit-il au capitaine. Ce dernier se décide. Après un long préambule sur la cohésion, il touche au vif du sujet.

... Nous nous servons du nom d'affinité pour désigner telle faculté qui, dès que certaines substances se rencontrent, les oblige à se saisir mutuellement. Cette affinité se manifeste le plus visiblement chez les acides et les alcalins, qui, bien qu'opposés les uns aux autres, et peut-être par cela même, se cherchent, se saisissent, se modifient et forment ensemble un corps nouveau. La chaux, par exemple, a un penchant prononcé pour tous les acides.

La baronne, qui a déposé son ouvrage et qui écoute attentivement, fait avec justesse remarquer en passant : « ... On peut comparer ces affinités à celles qui rapprochent et unissent des personnes opposées d'esprit et de caractère. » Le baron intervient. Il annonce que ces affinités, qui opèrent des unions, provoquent aussi des divorces. La baronne se récrie. Elle préférera toujours, dit-elle ingénument, l'art d'unir à celui de séparer. Mais le capitaine poursuit sa démonstration :

— ... Ainsi, la pierre calcaire provient d'une terre unie à un acide subtil, qui ne se révèle que sous forme de gaz (l'acide carbonique). En mettant un morceau de cette pierre dans de l'acide sulfurique, cet acide s'empare de la chaux et se transforme avec elle en plâtre, tandis que le gaz subtil s'envole. Voilà donc une séparation suivie d'une combinaison. Ne pourrait-on pas voir dans ce phénomène la rupture d'une union ancienne et la formation d'une nouvelle? Quant à nous, nous appelons ces sortes d'affinités *électives*, parce que l'ancien lien ayant été brisé pour en contracter un nouveau, les faits semblent indiquer qu'il y a eu choix, élection, préférence.

La baronne a l'âme tendre : « Le seul qui m'intéresse en

tout cela, dit-elle, c'est le pauvre acide aérien désormais condamné à errer dans l'infini. » Mais le baron la rassure : « Les chimistes ne sont pas des barbares, ma chère amie. Ils savent mettre le remède à côté du mal, et découvrir une quatrième substance destinée à égaliser les rôles. » Et le capitaine confirme, avec humour : « Le pauvre gaz n'a qu'à contracter lui-même une autre alliance, — à s'unir à l'eau par exemple — où le nouveau couple reparaîtra à l'état de source minérale, pour la plus grande satisfaction des malades et même des gens bien portants. » Puis déplorant de ne pouvoir tenter une expérience sous les yeux de la baronne, il ajoute : « Essayez donc, madame, bien que le procédé sente un peu l'école, de vous figurer le corps A d'abord inséparable de B, puis C inséparable de D. Rapprochez les deux couples et vous verrez peu à peu A s'unir à D, et C à B, sans qu'il soit possible de dire lequel des deux a le premier abandonné son conjoint, cherché et contracté un nouveau lien. »

Montrant ces quatre corps, unis deux par deux et mis en présence, qui se dédoublent et changent de partenaire, il résume : « C'est dans cette quadruple nécessité de s'abandonner et de fuir, de se chercher et de s'unir, que réside pour nous la loi en quelque sorte fatale sur laquelle repose notre théorie, bref ce que les chimistes appellent à juste titre *affinités électives*. » Et s'échauffant à mesure qu'il parle, il termine sur cette vue véritablement prophétique : « Il faut voir de ses yeux les substances en apparence inertes et néanmoins toujours prêtes à s'émouvoir sous l'action d'une vitalité latente, il faut les voir tour à tour se chercher, s'attirer, se saisir, se dévorer, se détruire, pour reparaître, après une nouvelle et mystérieuse alliance, sous des formes inattendues et neuves. C'est alors, mais seulement alors, qu'il est permis de leur attribuer non seulement une vie immortelle, mais une âme et des sens !... »

Et le récit, ouvert sur cet aride entretien, se poursuit uniquement en scènes romanesques et passionnées, où les personnages démontrent par eux-mêmes cette toute-puissance des affinités dont la mort seule aura raison.

Gœthe défendait donc, dans le roman, dès 1809, l'analogie entre les phénomènes de l'amour et les réactions de la matière. Depuis, nombre d'écrivains ont ressuscité cette théorie et renou-

velé cette tentative. Il est curieux de constater que, bientôt cent ans après *les Affinités électives*, le jeune chef de l'école naturiste, Saint-Georges de Bouhélier, s'exprime ainsi dans la préface de son roman *Julia ou les Relations amoureuses* : « ... Par des exemples tirés de la science qu'il cultive, l'un d'entre nous, un chimiste éminent, nous montra que ces phénomènes spirituels, si singuliers, dans lesquels les âmes se rejoignent, s'influencent, se fécondent, ou enfin se séparent, ne sont en somme guère différents de ceux qu'expose la chimie : seulement, on les connaît moins. Et les lois qui président à ces combinaisons sont encore aujourd'hui à peu près ignorées. » Et dans ce roman de passion, que l'auteur présente comme « un récit *d'expérience*, fait en termes nets, scientifiques » on ne s'étonne pas de voir définir la communion de deux êtres, la possession complète : le *lieu géométrique* de l'amour.

Alexandre Dumas fils, dont l'œuvre étincelante est pénétrée de l'esprit scientifique, s'est plu à ces rapprochements entre l'amour et les sciences physiques. Il y a, dans *l'Étrangère*, un passage qu'il convient de rappeler ici. Car c'est encore une contribution à cette enquête de détail dont Stendhal et Gœthe nous ont fourni des exemples. Cette fois, la passion n'est plus étudiée au point de vue de ses étapes successives, ni de sa naissance, mais de ses relations avec le mariage.

Voici la scène :

RÉMONIN. — ... L'amour et le mariage appartiennent à deux ordres complètement différents.

MADAME DE RUMIÈRES. — Ah! à quel ordre appartient donc l'amour?

RÉMONIN. — A la physique.

MADAME DE RUMIÈRES. — Et le mariage?

RÉMONIN. — A la chimie.

MADAME DE RUMIÈRES, *riant*. — Expliquez-vous.

RÉMONIN. — L'amour fait partie de l'évolution naturelle de l'être; il se produit à un certain âge, indépendamment de toute volonté et sans objet déterminé. On éprouve le besoin d'aimer avant d'aimer quelqu'un. C'est par là que l'amour appartient à la physique, qui traite des propriétés existant à l'intérieur des êtres. Tandis que le

mariage est une combinaison sociale qui rentre dans la chimie, puisque celle-ci traite de l'action des corps les uns sur les autres et des phénomènes qui en résultent. Les grands législateurs, les grands religieux, les grands philosophes, qui ont institué le mariage sur la base de l'amour ont donc purement et simplement fait de la chimie et de la physique, et de la plus belle et de la plus haute, dans le but d'en extraire la famille, la morale, le travail, et par conséquent le bonheur des hommes, qui est contenu dans ces trois produits. Tant que vous vous conformez à cette donnée première et que vous choisissez deux éléments propres à la combinaison, cela va tout seul; l'expérience se fait et le résultat s'obtient. Mais si vous êtes assez ignorant ou assez maladroit pour vouloir combiner deux éléments réfractaires, au lieu d'obtenir des combinaisons, vous ne constatez que des inerties, et les deux éléments restent éternellement en face l'un de l'autre, sans pouvoir s'unir jamais.

Ainsi, Gœthe, Dumas, Stendhal, ont illustré leurs études sur l'amour, sur sa genèse, son développement, ses crises, par une série d'images scientifiques. Mais l'analogie pourrait être poussée plus loin, dans les voies qu'ils ont indiquées. Si elle n'a pas été prolongée c'est que, la plupart du temps, le phénomène expérimental n'eût pas été compris du lecteur. L'ignorance est le seul obstacle à cette marche en avant. L'un des deux termes de la comparaison fait défaut; elle est boiteuse.

Cependant des connaissances très élémentaires de chimie permettront de franchir une étape encore. Il suffira de rappeler les circonstances qui aident une combinaison, pour montrer qu'elles ressemblent singulièrement à celles qui favorisent l'éclosion de l'amour. Quand deux corps hésitent à s'unir et semblent ignorer leurs affinités latentes, des causes extérieures peuvent en effet déterminer leur jonction.

Parfois, la présence d'un troisième élément réussit à précipiter les deux premiers l'un sur l'autre. Or, dans le plan humain, un tiers n'intervient-il pas souvent pour souder une intrigue? Tantôt c'est un rival possible qui pique la jalousie et éveille l'amour. Tantôt, une de ces âmes tendres qui aiment à « faire des mariages » ou même à préparer des liaisons.

Lorsque deux substances en présence semblent se mécon-

naître, hésitent à se saisir, des agents comme la lumière, la chaleur, l'électricité, parviennent fréquemment à les rapprocher en les excitant. De même, de nombreuses influences peuvent stimuler deux partenaires et décider de leur union. Il suffit parfois d'entendre chaleureusement vanter les grâces d'une indifférente, pour soudain souhaiter de les connaître ; ou d'apprendre qu'elle vous trouve des mérites, pour vouloir les lui prouver. Et aussi mille circonstances extérieures, une atmosphère orageuse, un ciel de printemps, une toilette heureuse, peuvent décider de l'amour, tout comme l'électricité, la lumière et la chaleur poussent à la combinaison.

La pression exercée sur deux gaz en présence les amène parfois à réagir mutuellement. N'est-ce point à l'image de ces épreuves traversées en commun, et sous le poids desquelles deux êtres se rapprochent? La fusion, la dissolution des deux éléments sont encore des circonstances favorables à leur alliance étroite. Ainsi un état de confiance, un échange de confidences, qui amènent deux vies au contact, préparent les aveux définitifs.

Enfin, on sait qu'en chimie, ces causes d'union — troisième corps, pression, électricité — appliquées dans des conditions différentes à des corps composés, peuvent devenir des agents de dissociation, de divorce. Cette action inverse et contraire s'exerce également sur les êtres. Ainsi, des couples sont désunis après une dispute orageuse, une catastrophe, et surtout par la présence d'un tiers.

Mais l'amour ne ressemble pas seulement à la chimie. D'autres sciences concourent à l'enquête ; elles aussi, produisent des phénomènes d'expérience qui rappellent, éclairent et démontrent les phases et les jeux de la passion. Sur les confins de la chimie et de la physique, la photographie nous fournit une image qui pourrait, comme la cristallisation, symboliser l'une des époques de l'amour : la révélation. Dans l'ombre rouge du laboratoire, la plaque impressionnée, qui pourtant semble intacte et blanche, est plongée dans le bain de développement ; et, peu à peu, des ombres paraissent, des tons montent, des nuances s'affirment, tout un ensemble sort, complet, définitif. Ainsi le regard remarque un visage, au début de l'amour. La mémoire paraît n'en avoir gardé qu'une

trace légère, invisible, et cependant, par un obscur travail, dans la solitude, le recueillement, et sous l'influence de réactifs mystérieux, cette empreinte s'affirme, se développe, monte en nuances et en vigueur, et grave, au plus sensible de l'être, un portrait qui ne s'efface plus.

Le langage usuel a déjà rapproché l'électricité et l'amour. Il parle de coups de foudre, d'effluves et d'attraction. Mais, là encore, on peut reculer les limites de l'analogie. On sait ce qu'il faut entendre par induction : un courant qui passe dans un circuit développe un second courant dans un circuit voisin. Ce phénomène ressemble à cette contagion de l'amour grâce à laquelle on est souvent aimé à force d'aimer, et surtout à cette tendresse ménagère qui se gagne et se développe entre époux dans la vie commune.

Autre exemple électrique. Tout le monde connaît ces lampes à arc dont les globes dépolis répandent leur clarté lunaire par les avenues et au fronton des devantures. Or, des deux charbons que le courant traverse et dont le contact établit la lumière, l'un diminue, l'autre augmente. Les parcelles de l'un se portent sur l'autre. Ainsi de deux êtres entre lesquels jaillit l'étincelle : l'un aime toujours plus fortement que l'autre, et le second se borne à recevoir la tendresse active que le premier tire de lui-même.

Inutile de multiplier ces exemples. Aux autres branches de la science, on en pourrait récolter d'analogues. Cependant, comment quitter ces images de l'amour, sans signaler celles que nous fournit, parmi les sciences naturelles, la botanique? Depuis l'instant où le grain de pollen la féconde, jusqu'à l'heure où sa beauté se fane et tombe devant le fruit, toute la vie courte et charmante de la fleur n'est qu'amour. Et ses moindres actes sont étroitement applicables à la nature humaine. D'où une série d'images vives et frappantes sur lesquelles il est à peine utile d'insister, et qui sauraient si chastement initier au vaste mystère qui perpétue l'espèce...

* * *

On vient de voir, par un exemple, comment des sciences diverses peuvent concourir à éclairer d'images, jusque dans

ses profondeurs, un phénomène mental isolé; et comment ces sortes d'enquêtes pourront être poussées, au fur et à mesure que les faits scientifiques deviendront plus familiers.

Inversement, il faudrait montrer que chaque science est capable de fournir des images variées, de s'adapter par analogie à des mobiles humains différents, et que le nombre de ces applications augmentera avec celui des connaissances techniques vulgarisées. Mais une telle esquisse serait encore plus vaste que la précédente. On ne peut qu'en amorcer quelques traits, à titre d'indication.

La chimie, que les Gœthe, les Stendhal et les Dumas ont si volontiers rapprochée de l'amour, la chimie se prête à d'autres comparaisons. Par exemple, nous lui devons la notion sensible d'un phénomène déplorable et fréquent : l'instabilité. Grâce à elle, nous voyons des substances non seulement quitter un allié, s'attacher à un autre, l'abandonner encore, voltiger ainsi sous des influences légères, mais encore changer de tendances, d'aspects et de caractères, avec la plus décevante facilité. Sans doute en est-il de certains cerveaux comme de ces corps : frivoles, oublieux, infidèles, ils promettent et ne tiennent pas, s'engouent et se détachent : ils sont instables.

La microbiologie nous offre aussi, mais dans l'ordre organique, des exemples de métamorphoses. La fermentation, ce travail d'ensemble que déchaîne dans la masse la présence d'un germe, peint d'un seul mot l'effervescence d'un esprit, d'une foule, sous l'influence sourde d'une idée. D'ailleurs, cette science des micro-organismes a déjà donné d'autres images à la langue : les cerveaux ou les milieux préparés à la propagation d'une semence deviennent, par analogie avec les liquides où l'on développe des bactéries, des « bouillons de culture ». Et les batailles continuelles que se livrent dans l'organisme humain des infiniment petits nuisibles ou favorables à son existence, cette lutte incessante du bien et du mal dans notre être, fourniront sans doute, lorsqu'elles seront mieux connues, de saisissants rapprochements avec les combats intérieurs de nos instincts. Enfin, les images empruntées à la vie organique et à la notion de la cellule ne s'appliquent pas seulement à l'être humain, mais aussi au

corps social. On a vu comment Dumas décrit les exploits du vibrion lâché par le monde. Et Paul Bourget, dans sa théorie de la Décadence *(Essai de Psychologie contemporaine,* à propos de Beaudelaire) est amené à identifier l'individu avec la cellule et la vie sociale avec celle de l'organisme.

En physique encore, certaines lois sont analogues à celles qui régissent les sociétés. L'endosmose, qui désigne les échanges de deux liquides séparés par une cloison membraneuse, sert aussi à caractériser la pénétration des classes ou des groupes sociaux. Et l'on entend par capillarité sociale cette tendance de chaque couche populaire à hausser son niveau, par analogie avec le liquide qui s'élève dans le tube ou le réseau capillaire.

L'électricité, maîtresse branche de la physique, nous ramène à l'étude de l'individu isolé. On compare volontiers les nerfs à des fils électriques. La télégraphie est, en effet, l'image la plus rapprochée et la plus vive de la marche des pensées. Et pour rendre sensibles les conditions de leur naissance, M. Le Dantec, le biologiste bien connu, compare le cerveau à un réseau électrique infiniment complexe et ténu. Tout récemment, la télégraphie sans fil est venue donner aux partisans de la télépathie comme une réalisation matérielle de leurs expériences. Les lois du magnétisme ressemblent à celles de la volition et de la sympathie. Dans son roman *le Maître de la mer*, M. E.-M. de Vogüé, décrivant l'influence qu'exerce le milliardaire américain sur l'héroïne, s'exprime ainsi : « Un puissant courant électrique produit un *champ magnétique* ; il aimante les corps voisins et crée un pôle d'attraction. Rapprochée d'une énergie dominatrice, Madame Fianona recevait cette aimantation ; elle était attirée vers ce pôle. »

Parmi les sciences métallurgiques, nombre d'opérations — comme l'avait vu Balzac — sont appliquables aux vicissitudes de l'être humain : le passage à la filière, au laminoir, l'affinage sous les coups de pilon, la coulée dans le moule...

Les locutions et les procédés des sciences mathématiques sont peu répandus. Mais comme ils condensent heureusement la pensée ! En voici un exemple. L'asymptote est une ligne droite dont se rapproche sans cesse une courbe, mais qui ne

doit la rencontrer qu'à l'infini. Or, Tolstoï a dit : « L'homme est asymptote à Dieu. » Et un autre penseur : « L'homme est asymptote au bonheur. » Que d'idées en six mots ! La mise en équation, les variations d'une fonction, l'intégrale, la différentielle, sont des vocables encore barbares. Cependant, ils correspondent à des opérations usuelles de l'esprit et les ramassent en une formule. Les diagrammes employés dans de nombreux appareils enregistreurs — ceux aussi où le médecin inscrit la température de son malade — ont vulgarisé une notion de géométrie analytique, celle de la courbe. On sait comment ses ascensions, ses sommets, ses chutes, ses maxima et ses minima absolus et relatifs dépendent des variations de ses coordonnées. Et l'on conçoit comment ces oscillations peuvent représenter, en une sorte de graphique, une crise de l'esprit.

En mécanique, les forces, diverses d'intensité et de direction, qui s'exercent sur un point, se composent en une résultante unique, dont une construction géométrique élémentaire donne la grandeur et le sens. Ainsi les divers instincts qui nous sollicitent en même temps déterminent, avec la même rigueur, une résolution définitive.

Enfin, la découverte de la radio-activité humaine a rendu en quelque sorte sensible l'extériorisation de l'être et jeté des clartés nouvelles sur les manifestations qui s'y rattachent : télépathie, suggestion, sympathie. L'effluve s'inscrit en lueurs sur l'écran fluorescent. Ici, l'expérience matérielle et l'opération de l'esprit se superposent étroitement, s'épousent, se confondent presque. Il n'y a plus d'images à proprement parler. Dans ce groupe naissant des sciences psychiques, la ressemblance entre le phénomène mental et le phénomène physique tend à l'identité.

***

Quel sera l'avenir de l'image scientifique? A en juger par la langue usuelle, elle gagne du terrain à mesure que la culture scientifique se répand. Et elle peut prétendre à illustrer de plus en plus l'étude des phénomènes mentaux, à en exposer la marche, à la façon de ces petits drapeaux qui jalonnent sur la carte le mouvement des armées. Mais peut-être

n'est-ce qu'un élan factice et l'image scientifique, vouée à une prompte décadence, laissera-t-elle seulement quelques locutions populaires et quelques curiosités de littérature ? Or deux puissants arguments lui promettent l'existence et l'essor.

Voici le premier. Une loi semble régir toutes les manifestations de la vie : l'évolution. Tout s'use et tout se transforme. La langue n'échappe pas à cette règle. Sous l'empire de cette nécessité, elle élimine, en particulier, les symboles trop fatigués. Elle retire de la circulation les effigies effacées par un trop long usage. C'est ainsi que beaucoup d'images nées de l'observation directe de la nature ont vécu. L'écrivain — pour ne prendre qu'un exemple élémentaire — en composant sa palette descriptive, n'ose plus employer la blancheur de la neige, le bleu du ciel, le rouge des cerises, le noir de l'ébène. Ne fût-ce que pour remplacer des locutions périmées, la langue littéraire, — qui prépare la langue courante — a donc besoin d'ouvrir des mines nouvelles. Or, le sol neuf, le dernier terrain ouvert au pionnier de lettres, est le domaine de la science. Elle offre, à des recherches rendues nécessaires, des filons vierges, dont les richesses jailliront d'autant plus abondantes qu'on les explorera, qu'on les pénétrera plus profondément.

Seconde loi favorable à l'image scientifique : l'unité de la vie, l'identité des phénomènes dans tous les règnes de la nature. Notion qui chaque jour progresse, étayée de preuves nouvelles et qui tend à reconnaître, ici latente et cachée, là merveilleusement épanouie, une même énergie dans le métal, la plante, le cristalloïde et l'homme. Ce n'est pas ici la place de défendre cette conception. Il suffira de renvoyer aux plus récents travaux sur la question, à la *Théorie nouvelle de la vie* de Le Dantec, et aussi au livre de M. A. Dastre, *la Vie et la Mort*. On verra, dans ce dernier ouvrage, comment le fil de cuivre soumis à la torsion — pour prêter à ces actions le nom que nous donnons aux nôtres — semble en garder le souvenir ; comment le fil d'acier, aminci par l'étirage, concentre sa force et sa résistance au point faible ; comment les cristaux se défendent, se réparent, se nourrissent, se reproduisent et constituent de véritables individualités. Travaux infiniment curieux,

que domine et que résume la grande parole de Claude Bernard : « Tous les corps vivants sont exclusivement formés d'éléments minéraux empruntés au milieu cosmique. Descartes, Leibniz, Lavoisier, nous ont appris que la matière et ses lois ne diffèrent pas dans les corps vivants et dans les corps bruts ; ils nous ont montré qu'*il n'y a au monde qu'une seule mécanique, une seule physique, une seule chimie communes à tous les êtres de la nature.* »

Un tel principe d'unité une fois admis, on conçoit clairement que, pour rendre sensibles les phénomènes de la vie chez l'homme, on puisse indistinctement les rapprocher des manifestations de cette vie dans les autres ordres de la nature. On ne fait plus que comparer les signes d'une même énergie, les fleurs issues d'une même tige. Et on ne s'étonnera plus de trouver cette phrase prophétique dans un roman de M. E.-M. de Vogüé, phrase qui pourrait servir d'épigraphe à cette étude : « Quand les études physiologiques seront plus avancées, elles nous découvriront sans doute d'exactes correspondances entre les phénomènes du monde physique et ceux du monde mental. »

Malgré ces deux moyens de défense, on peut condamner l'image scientifique par un argument péremptoire : elle ne sera jamais du domaine de l'art. Il est certain que la plupart des poètes en font fi. Ils n'ont pas besoin de cette intruse pour avoir du génie. Grands prêtres de la langue, ils excommunient l'étrangère, la barbare. Et le plus redoutable adversaire de la science, l'organisateur de sa défaite, le grand syndic de sa faillite, a écrit quelque part : « On ne fera jamais de l'art avec de la science et de l'industrie. » Toutes les citations exposées dans cette étude, les noms dont elles sont signées, la fine pensée d'un Sully-Prudhomme, la thèse scintillante d'un Dumas, protestent contre de pareilles prétentions. Et à ce propos, il est remarquable qu'Andrieux, l'auteur du charmant *Meunier-Sans-Souci*, Andrieux qui fut vingt ans professeur de littérature au Collège de France et dont les jugements sont souvent sertis dans les traités de rhétorique comme des modèles de délicatesse et de goût, ait précisément commencé sa célèbre fable par une image scientifique. Il compare les écarts de l'homme aux variations atmosphériques, à celles « du

liquide métal balancé sous le verre ». Image qui fut d'ailleurs condensée par Victor Hugo lui-même en un seul vers :

L'homme est au mal ce qu'est à l'air le baromètre.

On objectera qu'il n'est pas des meilleurs. Mais il faut le considérer comme un avant-coureur. Le mot scientifique qui paraît ici déplacé, étranger, finira peut-être, avec l'âge, par conquérir son droit de cité.

Dans ce débat, c'est peut-être du fond du passé que nous viendra la sentence suprême. Il y a vingt-deux siècles que fut prononcée une de ces paroles qui s'élèvent, se fixent et scintillent au-dessus des hommes et qui dureront autant qu'eux : « Le beau est la splendeur du vrai. » A l'abri de cette large formule, il y a place même en poésie pour une image scientifique, comme dans le roman pour une école franchement physiologique.

On a beaucoup discuté sur cette union de l'art et de la science, sur la possibilité de leur pénétratoin, de leur mutuel concours. Bien des discours officiels les ont célébrées. D'âpres polémiques les ont combattues. Grâce à ces deux conceptions de l'unité de la vie et de l'évolution de la langue, à la condition d'une culture scientifique grandissante, cette alliance se réalisera peut-être sur le terrain littéraire, sous les couleurs de l'image scientifique.

MICHEL CORDAY

VICTOR HUGO A GUERNESEY[1]

— SOUVENIRS PERSONNELS —

IV

Je touche au terme d'une relation complète et définitive, que je ne pouvais pas me permettre, il y a un tiers de siècle, avec cette licence de tout dire qu'on finit par laisser aux survivants d'un temps disparu. Il fallait attendre, avec l'ascension triomphale du héros dans une gloire inaccessible à l'impertinence des anecdotes, le néant où sont rentrés les autres personnages, pour que je pusse jouir du seul cadeau que nous fasse la mort en nous rendant libres de rapporter la vérité nue et entière. Kesler, détruit corps et âme, si son matérialisme a gain de cause, ne souffre pas plus aujourd'hui de mes francs propos sur son compte que Victor Hugo immortel.

Le 15 octobre 1868, je repris ma place dans la salle à manger de Hauteville House. Je ne sais plus à quelle occasion Victor Hugo me dit qu'il avait été conçu sur le sommet du Montanvert. Est-ce la fierté de cette haute origine qui lui avait dicté la réponse qu'il venait de faire en Angleterre à deux Anglaises ?

Ces dames, qui ne le connaissaient pas et qui le prenaient

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

pour un monsieur comme un autre, se trouvant avec lui en chemin de fer dans le même wagon, lui dirent en français :

— Cela doit vous mettre mal à votre aise de ne pas savoir l'anglais, quand vous voyagez en Angleterre.

— Mesdames, — leur répondit Victor Hugo, — quand l'Angleterre voudra causer avec moi, elle apprendra ma langue.

Le poète s'amusait beaucoup de la stupéfaction de ses deux interlocutrices, l'attribuant à l'ignorance où elles étaient de son identité; il semblait croire que, si elles avaient su le nom de leur grand compagnon de route, elles auraient trouvé sa réponse toute naturelle. Ce n'est pas sûr. Elle est surprenante dans les deux cas, donc comique, si le comique est un effet de surprise; mais le comique de caractère a toujours passé pour le meilleur.

Victor Hugo, bien qu'ayant vécu dix-huit ans sur terre anglaise, n'a jamais su qu'un seul mot d'anglais : *Christmas* (Noël), qu'il prononçait Christm*us*. Il connaissait pourtant aussi le mot *iron*, puisqu'il a proposé quelque part cette étymologie vraiment neuve : « *Iron* est un mot anglais qui veut dire *fer* ; ne serait-ce point de là que viendrait *ironie* ? » (Le grec, de son propre aveu, était, comme l'anglais, sa partie faible.)

En matière d'étymologies, il remarquait judicieusement qu'il est périlleux d'avoir trop d'esprit, et il me citait l'exemple suivant :

— Les anciens imprimeurs retournaient la lettre *a* pour indiquer un a double. Nausicaa s'imprimait Nausicɐ. C'est de cette coutume que le trop ingénieux Charles Nodier dérive le proverbe : « Un bon a (verti) en vaut deux. »

Le 22 décembre, Victor Hugo me dit qu'il savait par cœur six mille vers latins. (Avec l'inscription du VIIIe siècle que je lui avais apprise le 21 juin, le total est de six mille deux.) La fabrication des vers latins lui était aussi familière que celle des vers français. A son fils François rentrant du lycée avec trois couronnes, il dit tout naturellement et comme s'il se fût exprimé dans sa langue maternelle :

Incedis triplici devinctus tempora lauro.

En 1815, étant en rhétorique, il lisait tous les soirs avant

de se coucher et apprenait une trentaine de vers de Virgile; puis il lisait attentivement trois ou quatre traductions en vers (Delille, Malfilâtre, etc.) et s'imposait, avant de s'endormir, la tâche de traduire le même passage mieux, ou, au moins, aussi bien.

— Cette gymnastique — m'a dit le grand virtuose du vers français — m'a été merveilleusement utile.

Il me dit encore que Plaute était l'égal de Molière et qu'il serait l'égal de Shakspeare s'il avait la grandeur tragique; moins philosophe que Molière, moins profond, il est plus poète dans son style que lui.

— J'évite de lire Plaute, — ajouta-t-il (et je transcris avec surprise ce propos comme un des plus singuliers qu'il m'ait tenus), j'évite de lire Plaute, parce que, quand j'ai commencé à lire une de ses comédies, je ne puis plus m'en détacher. Voilà toute ma matinée prise. C'est cinq cents francs que je perds. « Vous êtes donc bien intéressé ! » me direz-vous. — Non. Mais j'ai mon ouvrage que je veux finir.

Cela brille et sonne comme une petite médaille de La Bruyère. Mais qui donc se serait attendu à voir en Victor Hugo un si passionné amateur de Plaute? Où sont dans ses ouvrages les traces de ce commerce ou de cette affinité? Je pose cette question peu banale aux érudits qui ont beaucoup pratiqué l'un et l'autre poète.

— Je suis un grand pédant, — continua le maître, — je n'ai pas de plus vif plaisir que de me trouver avec des pédants et de causer avec eux.

Dans la gracieuse intention de cette phrase personne ne doutera qu'il n'ait enveloppé une épigramme à mon adresse. Le fait est qu'il avait, dans sa conversation avec des lettrés, la forme ordinaire du pédantisme, celle qui consiste à faire activement la chasse aux fautes de langue et de style. Je l'ai nommé, dans un livre, « le grammairien de Hauteville House », et vraiment, à considérer le tour favori de ses entretiens littéraires, cette périphrase le qualifie aussi bien que le qualifiait, au physique, mon autre périphrase homérique et pittoresque : « l'homme à la jambe de prince. »

C'est le 22 décembre que Racine reçut sa dernière volée de bois vert, et il la reçut comme écrivain. On peut avoir en-

tendu parler de cette cinglante fustigation, ainsi que de plusieurs autres, que j'ai mentionnées à leurs dates; car mon professeur de latin, M. Paul Mesnard, leur a fait une célébrité en réfutant, dans sa belle étude sur le style de Racine, au tome VIII et dernier de la grande édition Hachette, certaines critiques de Victor Hugo recueillies et divulguées par son ancien élève de Sainte-Barbe. Cette fois encore, « le grammairien de Hauteville House » daigna faire la réserve que nous connaissons : comme observateur du cœur de l'homme et surtout de la femme, psychologue de l'amour et compositeur d'ouvrages dramatiques, il honorait Racine d'une estime relative. Mais il me répéta que ce mauvais écrivain en vers fourmille de fautes de français et d'images fausses.

— Il n'y a pas une image fausse dans Homère. Il n'y pas une image fausse dans la Bible.

Timidement j'osai contester la parfaite et irréprochable justesse de ces comparaisons célèbres du *Cantique des Cantiques* :

Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir et qui vont toutes deux à deux... Ton cou est comme la tour de David bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers... Notre petite sœur est comme une muraille sur laquelle nous bâtirons un palais d'argent... Ton nombril est comme une tasse comble... Tes deux...

— Je ne vous dis pas — interrompit Victor Hugo — que ces images soient proportionnées; elles sont hyperboliques, orientales, elles ne sont point fausses. C'est ainsi que, dans l'*Iliade*, toute l'armée des Grecs est couverte par l'ombre du casque de Pallas. Mais voulez-vous voir une image fausse? Voici, d'*Iphigénie*, des vers fort admirés :

et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.

» Mais c'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile!... Et puis, quoi de plus faux, quoi de plus mesquin que l'image de cette mer « *fatiguée?* » Eh! la mer se fatigue-t-elle jamais? Ce sont les rameurs qui se fatiguent.

Il fallait montrer les rameurs en sueur courbés sur la mer infatigable. Voilà ce qu'aurait fait Homère.

La critique est ingénieuse et frappante; on pourrait en recevoir une forte impression. Mais bien ingénieusement aussi et victorieusement, M. Paul Mesnard a répondu. D'abord, pour ce qui est de l'expression : « *fatiguer la mer par les rames* », ce fin lettré rappelle qu'elle est empruntée à Virgile, et que l'image est particulièrement juste dans le vers de Racine, où il s'agit (l'idée n'est pas dans Virgile) d'efforts impuissants, que la mer, vainement frappée, doit souffrir avec impatience. Il fait encore cette remarque péremptoire, que le poète parle, aux vers 47 et 51 d'*Iphigénie*, d'un « prodige étonnant », d'un « miracle inouï » : le prodige, le miracle consiste précisément en ceci, que les lois de la nature étant suspendues, la rame, par quelque volonté des dieux et contrairement au cours normal des choses, demeurait sans effet sur cette mer immobile.

Victor Hugo critiqua ensuite ce couplet fameux de l'héroïne :

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

— Voici une fille qui va tendre sa tête au fer (on dit « *tendre le cou* » et « *présenter sa tête* »), d'un œil content et d'un cœur soumis, du même œil et du même cœur dont elle aurait bien voulu se marier! La suave harmonie de ces quatre vers... (si l'on passe sur les deux *que* du second, vétille qui n'est une faute que chez un écrivain vanté pour sa musique divine) cette harmonie ne les empêche pas d'être un galimatias grotesque.

L'expression, fréquente chez Racine : « le jour que je respire »; le dernier vers du récit de Théramène :

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père

étaient d'autres incorrections pour notre sévère « grammairien ».

Victor Hugo relevant les fautes de français de Racine fait

pendant à Voltaire relevant les fautes de français de Corneille. Les critiques de Voltaire procédaient d'une certaine ignorance de l'histoire de la langue française, et il faut en dire autant des critiques de Victor Hugo, malgré ses prétentions bien fondées et sa réelle supériorité à cet égard. De nombreuses autorités littéraires, qu'il ne désavouerait pas, justifient « *tendre la tête* », *respirer le jour* », « *méconnaître,* » au sens de « ne pas reconnaître », etc. Ce serait d'ailleurs un zèle bien puérilement superstitieux de vouloir tout justifier chez ce divin poète. Il est probable qu'il doit quelquefois, d'un cœur soumis, « *tendre sa tête* » à l'exécuteur, et qu'il y a dans ses ouvrages plusieurs fautes qu'il aurait mauvaise grâce à « *méconnaître* ». Et après? Les fautes de *Phèdre* n'ôtent pas plus à *Phèdre* sa gloire éclatante de chef-d'œuvre, que l'anachronisme sur la Sorbonne ne l'enlève à *Aymerillot*.



Les quelques propos qu'on vient de lire composent toute ma récolte d'auditeur du grand homme pendant les derniers mois de 1868 : elle est maigre, et celle de 1869 est nulle. J'attribue cette disette de souvenirs et de notes à une grande lassitude que je commençai à sentir vers la fin de mon séjour à Guernesey. Je dus éprouver alors le même ennui qui accabla les fils de Victor Hugo et les tint éloignés de l'île pendant les dernières années d'exil de leur père.

Un poète grec a dit que, du miel savoureux et des fleurs elles-mêmes, on finit par en avoir assez. J'avais la satiété de l'île délicieuse dont j'avais exploré tous les coins et recoins. Que pouvais-je, après trois ans, attendre encore d'un charmant séjour dont j'avais épuisé les plaisirs monotones? Que pouvais-je espérer d'une fonction provisoire qui ne m'ouvrait aucune carrière, qui ne me réservait point d'avenir? La plus importante de mes deux thèses était terminée; pour l'autre, j'ajournais à mon retour en France l'usage de certains gros instruments de travail que je n'avais pas emportés avec moi, j'entends mes dictionnaires latin-français et français-latin. J'expérimentais toute la vérité de cette pensée profonde de

madame Victor Hugo, au dîner de janvier 1867 : « On ne travaille qu'à Paris ; on ne s'amuse qu'à Paris. » Le patriarche lui-même, le père, l'Homère « à la barbe fleurie », d'où la sagesse était descendue avec tant de grâce sur ma jeune tête, commençait à me faire l'impression d'un vieux livre lu et relu. Le vaste bâillement des dimanches désœuvrés ; l'impuissance irritante à pénétrer le mur de glace derrière lequel la société anglaise se retranchait ; un certain manque de liberté, de bonhomie, de cordialité partout, sauf dans l'atelier du photographe, grand enfant sans culture et riant aux mouches ; le dégoût d'un enseignement abécédaire à peine supérieur au métier de maître d'école montrant à lire à des bambins ; enfin, et surtout peut être, l'absence de toute espèce de vie publique et d'intérêts généraux occupant la conversation des hommes rassemblés, — la durée triennale de ces épreuves diverses avait imprimé à la longue sur mes nerfs exaspérés sa douloureuse meurtrissure. Et ce qui est inexcusable, c'est que je le laissai voir ; bien plus : je le montrai ; pis encore : j'étalai ma blessure intérieure.

Si les bons Guernesiais que je connus il y a trente-cinq ans et qui vivent encore ont gardé de moi le moindre souvenir, ce ne peut être que celui d'un sermonneur fâcheux et plein d'impertinence. A ma première conférence publique sur Alfred de Musset en avait succédé, le 5 février 1869, une seconde, sous ce titre : *Comment la littérature affranchit l'homme*. Quelques semaines après, le 23 avril, dans un troisième et dernier discours intitulé *Excelsior*, je fis au public mon compliment d'adieu sous la forme d'une vraie mercuriale. Oh ! sans doute, j'eus grand soin de dire que c'était mon amour même pour Guernesey qui m'inspirait de désagréables vérités à son adresse ; mais on aime mieux en général être moins aimé que d'en recevoir des preuves si rudement convaincantes. La simple vérité est que je me mêlai de ce qui ne me regardait point ; je fus indiscret, je fus importun et parfaitement insupportable. Les gronderies de la fin donneront une idée de ce sermon morose :

... Guernesey, île heureuse, belle terre de liberté dont j'aurais voulu faire ma seconde patrie, pourquoi faut-il qu'avec tant de souvenirs chéris que mon cœur conservera de toi, j'en emporte quelques

autres qui pourront me consoler de t'avoir quittée pour jamais? Mesdames et Messieurs, supportez ma franchise : la franchise est la politesse qu'on doit aux personnes qu'on estime. Je vous aime plus que vous ne le pensez, et de tous les côtés où je jette mes yeux, j'aperçois des visages amis ; mais je puiserai dans l'affection même que j'ai pour vous le courage de vous parler sincèrement... Les barrières qui séparent les classes deviennent, chaque jour, je le constate avec plaisir, de moins en moins infranchissables ; il y a dans ce sens un progrès dont je vous félicite ; mais ne vous faites point d'illusion : il vous reste une foule de préjugés ; on ne se débarrasse ni vite ni aisément d'une vieille routine, et vous avez encore presque tout à apprendre en fait de relations sociales.

La conversation est aussi nécessaire aux gens d'étude que l'indépendance et le loisir : dans une société organisée comme la vôtre, comment la vraie conversation du monde existerait-elle? Il n'y a de conversation que là où il y a des salons, des salons fréquemment et familièrement ouverts aux amis qui aiment à se rencontrer pour causer, et je ne puis pas donner le nom de salons à ces sanctuaires inaccessibles, qui, fermés des semaines et des semaines de suite, s'ouvrent enfin, un soir par extraordinaire, pour quelques privilégiés, après huit jours d'une invitation cérémonieuse... Il se peut que dans vos maisons vous étudiiez et lisiez beaucoup : mais comment le savoir? Vous éprouvez si peu le besoin d'échanger vos idées et de communiquer vos lumières ! réserve d'autant plus déplorable, que, par le double privilège de sa liberté politique et de sa situation géographique, Guernesey pourrait être une sorte de trait d'union intellectuel entre l'Angleterre et la France.

Vous avez l'honneur de posséder parmi vous l'homme qui est, sans contredit, le premier personnage littéraire de l'Europe, et vous le laissez vivre dans la solitude d'un oubli profond, comme dans une espèce de second exil, indifférents à sa présence, indifférents à son absence, et sans avoir l'air de vous douter que, pour les siècles à venir, le nom de Victor Hugo enveloppera celui de Guernesey dans sa gloire.

Parce que je signale tes imperfections, parce que je fais des vœux pour ton progrès, ne t'irrite pas contre moi, chère île de Guernesey : je te parle ainsi parce que je t'aime. Non, ne t'irrite pas contre moi, si, en m'arrachant de tes rivages, où je laisse la moitié de mon cœur, je te crie pour dernier adieu : « *Excelsior ! excelsior !* »

En même temps, j'imprimais à Guernesey mes *Causeries guernesiaises*. C'est un affreux volume in-octavo, d'aspect lourd et massif, contenant douze leçons de littérature comparée et surtout discursive, adressées à un auditoire féminin ;

avec l'autorisation de leurs auteurs, dix lettres en anglais, que les plus sérieuses ou les plus hardies de mes auditrices m'avaient écrites sur les sujets variés de mes causeries, s'entremêlent bizarrement à cet étrange cours, et le tout est suivi de mes trois grandes conférences publiques.

Dans ce livre, il est peu question de Victor Hugo, et pour cause ; je ne voulais traiter cette matière qu'avec liberté, et le voisinage de l'homme me gênait. Naturellement, je lui fis hommage d'un exemplaire : il ne pouvait pas trouver dans le volume une grande satisfaction pour ses appétits de louange ; mais il ne m'en a témoigné aucun déplaisir. Quant à Kesler, plus royaliste que le roi, je veux dire plus ardent ennemi des classiques français du XVII[e] siècle, de Racine en particulier, que le chef même du romantisme, il refusa, dans une lettre d'ailleurs aussi cordiale que franche, de faire sur mon livre l'article que je lui avais demandé pour la *Gazette officelle* de l'île.

J'ai lu, dans vos *Causeries*, des choses qui m'ont fait bondir. Je ne pourrais éviter d'en parler ni en parler avec modération. En France, si je ne vous connaissais pas, j'attaquerais le livre à fond ; ici ce n'est pas absolument mon devoir, ce serait sans profit pour personne et ce serait un chagrin pour moi.

Un critique plus célèbre que Kesler refusa également de faire sur mes *Causeries* un de ces articles ardemment désirés qui sont si utiles aux pauvres auteurs, puisque sans eux leur œuvre n'a la vie qu'en puissance, non en fait et en acte. Quand l'exotique volume sortit, fauve et hideux, de la presse guernesiaise, je m'empressai d'envoyer un exemplaire à Sainte-Beuve en le priant naïvement (on ne doute de rien quand on est jeune) de le faire connaître au public français. Sainte-Beuve ne répondit à mon ambitieuse demande que par une lettre qui était déjà une grande faveur, mais où se marque l'effroi que la vue du monstre lui avait causé :

... Revenez vite en France, monsieur, et faites-nous part de vos richesses de littérature comparée sous forme facile, directe et sans tant de couvercles et d'enveloppes... Votre première publication avait été trop compliquée et trop subtile de forme pour réussir... La seconde se dégage mieux, quoiqu'elle soit encore empreinte d'un *particula-*

risme un peu singulier pour Paris. Ce n'est peut-être pas à moi qu'il appartiendrait de vous faire cette remarque, puisque j'ai moi-même, en mon temps, cherché des apartés et des *isoloirs* pareils à Lausanne et à Liège. Vous avez eu à Guernesey le grand mérite et la force de vivre à deux pas de la haute montagne d'aimant et de n'y avoir point aussitôt et fixement adhéré... Vous êtes assez fort pour n'avoir point à craindre ici la corruption, et vous y aurez vite acquis le courant et le coulant, la mesure, ce qui est nécessaire à tout écrivain français, un agrément non exotique... Je parlerai de votre livre aux personnes qui viendront chez moi (car je ne sors plus). J'en ai parlé hier à M. Buloz, qui l'a vu sur ma table. Scherer pourrait rendre compte du livre plus convenablement que moi : je suis usé ou muet désormais sur Musset, Hugo et *tutti quanti*. J'ai abusé, à leur égard, du droit que peut avoir un critique dans sa longue vie de dire, redire et se contredire. J'en ai assez d'eux, et eux, ils en ont assez de moi pour l'éternité. Nous sommes soûls les uns des autres. Mais d'autres heureusement sont plus frais et plus neufs, et vous êtes de ces jeunes qui recommencent.

J'avais cassé publiquement beaucoup de vitres. Ce scandaleux éclat ne m'empêcha point de prendre congé de tous mes amis et de toutes mes amies individuellement, dans les termes les plus affectueux, et de commencer avec mes élèves, tant du collège royal que de mon cours libre, ces éphémères relations épistolaires, qui deviennent si vite pour la réflexion un sujet de grande mélancolie, parce qu'il est inévitable que l'absence, après les avoir ralenties peu à peu, finisse par les abolir tout à fait.

Victor Hugo fut bon et paternel, comme toujours, s'intéressant avec sollicitude à mon avenir littéraire et plein d'indulgence pour mes hérésies. Il me donna un conseil d'habile homme, qu'on devine : c'était de prendre pour sujet de quelques conférences publiques à Paris, les propos que je lui avais entendu tenir, assurant avec raison qu'il y avait là pour moi, si seulement je savais mon métier, l'occasion « d'un très grand succès ». J'avais souvent eu l'impression que l'exilé de Guernesey comptait un peu sur mon intermédiaire pour faire entendre ses paroles en France, et que, loin d'appréhender mes indiscrétions, il versait dans mon oreille des discours pour tout l'univers. Cet immortel a toujours pris soin de la publicité de l'heure présente ; il ne dédaignait nullement,

pour la construction du temple de sa gloire, la petite pierre que j'y pouvais apporter.

Je suivis son excellent conseil en 1872, mais avec une telle maladresse que je n'eus pas le moindre succès ; en vérité, on n'en mérite aucun quand on se montre, soit par insouciance, soit par bêtise, si profondément étranger à l'art de réussir et de parvenir. Offrons aux jeunes auteurs, pour leur instruction, le fruit sec et amer de cette comique expérience.

Je rapportai bien quelques bribes des conversations de Victor Hugo ; mais où ? mais comment ? Dans les chapitres deuxième et troisième d'une œuvre à titre vague, à sous-titre bizarre, consacrée à un sujet plus général. Ce n'était donc pas *pour elles-mêmes*, mais comme un développement de seconde importance et subordonné à autre chose. Qu'était-ce que cette autre chose ? *Les Artistes juges et parties.* Entendez par là une étude de littérature, de psychologie et un peu aussi de morale sur la critique littéraire issue des grands poètes et des grands prosateurs, qui, étant d'inventifs génies venus au monde pour créer, et non des critiques de profession, montrent dans leurs jugements beaucoup de profondeur et beaucoup d'étroitesse, à la fois pénétrants et exclusifs, sensibles à fond aux qualités qui sont celles de leur famille, mais fermant leur esprit aux beautés d'un autre ordre. Sujet intéressant peut-être, mais prétexte absolument inutile à ce que j'aurais bien mieux fait de dire sans ambages. J'avais commencé cette complexe étude sur « les Artistes juges et parties » dans mes *Causeries guernesiaises*, dont mes *Causeries parisiennes* étaient la suite. Victor Hugo, sur lequel j'avais tant de choses à conter tout bonnement, comme on conte *Peau d'âne*, arrivait dans le second volume, avec son numéro d'ordre, après Chateaubriand, Byron, Gœthe, Lamartine, avant Béranger, Paul-Louis Courier et madame Sand ! C'était un nouveau cours extrêmement discursif de littérature comparée ; et, pour comble, ce cours s'adressait encore à des jeunes filles, chaque chapitre commençant par ce mot : « Mesdemoiselles » ! !

Depuis ma *Petite comédie de la critique* jusqu'à mon *Essai sur les réputations*, qui est mon testament littéraire, j'ai presque toujours enveloppé ainsi ma pensée, comme me le reprochait Sainte-Beuve, dans des détours, des biais et des complications,

dont la moindre a été de vouloir faire une double étude dans le même cadre : *Shakspeare* ET *l'Antiquité*, *Molière* ET *Shakspeare*, *Racine* ET *Victor Hugo*, etc... Oh ! comme on m'aurait lu davantage si j'avais dit les choses simplement! Ce n'est qu'après avoir écrit plus de vingt volumes que je commence enfin à savoir comment il faut écrire ; ce n'est qu'après une vingtaine de *vestes* que j'ai fini par apprendre à mes dépens, en théorie, — et trop tard, — comment on se procure et comment on endosse la bonne robe de chambre chaude, ample et moelleuse du « succès ».

ÉPILOGUE

Le 1er avril 1870, je subis en Sorbonne l'épreuve qui s'appelle une soutenance de thèses pour le doctorat ès lettres. Elle consistait en ce temps-là et elle consiste souvent encore à écouter, sans mot dire, les brillantes dissertations que font, à tour de rôle, les membres du jury, pour l'émerveillement de la galerie. J'avais beaucoup redouté cette passe d'armes : elle fut sans douleur et sans fatigue, mes courts et rares engagements n'ayant été qu'une figuration à peine aperçue dans un spectacle où le public avait les vrais acteurs en face et entendait très bien leurs discours, mais ne distinguait, de l'autre côté de la grande table au tapis vert, que l'humble dos du candidat se trémoussant sur la sellette.

Quand ma thèse sur Sterne fut publiée, je l'envoyai à Victor Hugo, qui me fit le très grand honneur de me répondre par une lettre datée de Hauteville House, le 5 juillet 1870.

L'usage des auteurs citant des lettres de ce genre est d'en supprimer la partie élogieuse ou de ne la transcrire qu'avec mille excuses, dans la confusion profonde de leur indignité. On me dispensera de cette grimace. La lettre est de Victor Hugo. Elle est tournée supérieurement. Elle fait sentir, sous l'éloge, d'intéressantes et loyales réserves. Elle nous montre dans un tête-à-tête curieux l'auteur des *Misérables* et celui de *Tristram Shandy* : cela suffit, je pense, pour que je la transcrive tout entière :

J'ai lu, monsieur, et je relirai votre travail sur Sterne. C'est un livre. Je suis en désaccord avec vous, vous le savez, sur plusieurs points essentiels en littérature et en politique, mais je rends pleine justice aux fortes qualités de votre excellent esprit. Vous êtes un écrivain ingénieux et vif, et vous avez une pénétration sagace, qui mériterait de ne se tromper jamais. Votre œuvre sur Sterne abonde en pages qui forcent le lecteur à des temps d'arrêt. Vous avez ce grand don de l'écrivain : rendre le lecteur pensif. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre remarquable livre. De même qu'il y a des épées de chevet, il y a des livres de solitude. Un livre qui résiste à un solitaire est un bon livre. Votre livre m'a résisté. Je lui ai fait porter cette surcharge de mes longues heures de rêverie et de travail, et toutes les exigences de ma pensée si difficile à distraire. Il s'est très bien tiré de la tâche que je lui imposais; il m'a charmé, il m'a enseigné et renseigné, et je vous envoie mon cordial applaudissement.

VICTOR HUGO

***

Quand l'Empire, après une durée beaucoup plus longue que ne pensaient les proscrits de 1851, eut eu la fin prédite par les *Châtiments* et quand la patrie fut en péril, Victor Hugo revint en France et s'enferma dans Paris assiégé. J'y restai moi-même jusqu'à ce que la Commune me forçât de m'enfuir, prenant, comme garde national, une part peu héroïque à la vie militaire. Un jour, je reçus d'un de mes chers élèves du Collège Elizabeth, le brave et charmant George Lee, que je surnommais familièrement « don Carlos », depuis qu'il avait fait ce personnage dans nos lectures d'*Hernani*, un billet touchant et affectueux, qui m'arriva je ne sais comment, par pigeon voyageur ou par ballon monté, et qui portait cette vague adresse, assez amusante :

A monsieur Paul Stapfer,
à Paris,
ou à quelqu'un de ses amis qui y demeure,
ou à monsieur Victor Hugo.

Le contenu finissait par cette instante supplication d'un bon petit cœur qui m'était resté fidèlement attaché :

Prière à quiconque lira ces lignes de les faire parvenir à mon ami M. Paul Stapfer, docteur ès lettres, auteur des *Causeries guerne-*

siaises et d'autres ouvrages spiritueux. S'il sera absent, qu'on les envoie chez M. Victor Hugo, ou aucun autre de sa connaissance, les priant d'avoir la bonté d'écrire de ses nouvelles à l'adresse ci-dessus.

Le 2 décembre fut, dans la guerre de 1870, une grande journée, en même temps qu'un anniversaire doublement mémorable. Je ne voulus pas laisser passer ce jour historique sans avoir au moins déposé ma carte chez Victor Hugo, et je pris le chemin de sa maison en revenant du cimetière du Père-Lachaise, où j'étais allé voir ce que, de cette hauteur, on pouvait découvrir de la bataille de Champigny.

Il demeurait alors avenue Frochot. Au moment où je tirais la sonnette de sa porte, Cham sortait de chez lui. Le vieillard reconduisait son visiteur jusqu'à la rue avec sa grande politesse coutumière. Il était cinq heures. Il faisait nuit noire. Je me nommai, et je fus acueilli avec cette vieille bonté de père ou d'aïeul, que je connaissais depuis quatre ans.

S'excusant de marcher devant moi, il me conduisit par des couloirs obscurs jusque dans une petite chambre où brillait un feu de charbon ; mais aucune lampe n'était allumée. Nous n'avions pas encore fini de marcher, que je lui demandai s'il avait des nouvelles de la bataille.

— Non. Pas de nouvelles, à proprement parler ; mais de vagues rapports, qui sont favorables. On dit que tout va bien. J'ai bon espoir.

— Ce que j'ai pu constater avec tout Paris, — repris-je, — c'est que, cet après-midi, le bruit de la canonnade semblait s'éloigner.

— C'est un bon signe. Mais ce n'est peut-être pas encore la victoire. Avec la formidable armée des Prussiens, il y a toujours une chose à craindre : c'est qu'il ne leur arrive, au dernier moment, un renfort de trois cent mille hommes. Au reste, le général Trochu, qui sait son métier (ce n'est pas un grand capitaine, mais c'est un bon officier), le général Trochu a prévu cela. Il y a dans Paris une armée de réserve toute prête à marcher : soldats, gardes mobiles et gardes nationaux. Mes deux fils sont dans l'artillerie de la garde nationale. J'ai prévenu Schœlcher que si l'artillerie de la garde nationale est appelée, je partirai avec la batterie où sont mes fils.

— Connaissez-vous — lui demandai-je — le plan du

général Trochu? Et, me reprenant : Ma question est peut-être indiscrète.

— Nullement. Car le plan est visible. C'est de s'emparer de la route de Fontainebleau, de s'y établir fortement, et par là de ravitailler Paris.

» Il y a, d'ailleurs, d'autres projets. J'ai entendu tout à l'heure, dans la direction de Saint-Denis, où commande mon ami La Roncière, un coup de canon qui m'a fait penser qu'un de ces projets pourrait bien être en voie d'exécution. Il s'agirait de surprendre à Gonesse le parc d'artillerie des Prussiens. S'ils n'ont pas eu la prudence de le dégarnir, un coup de main est possible de ce côté, et c'est deux cents canons qu'on leur prend. Mais ce serait trop beau !...

» Quel que soit le résultat de tout ceci, la loi qui veut que le genre humain marche ne peut pas recevoir de démenti. Si la France est vaincue, si le progrès semble vaincu avec elle, ce ne sera qu'une apparence... La Prusse triomphante, c'est l'empire d'Allemagne reconstitué tel qu'il était au xve siècle, c'est le despotisme le plus écrasant. Eh bien ! croyez-vous que les peuples ne réfléchiront pas? Quoi! c'est pour cela que nous avons donné nos vies! Et les écrivains, les penseurs ne continueront-ils pas à répandre sur eux la lumière?

» Pour moi, le séjour en France ne me conviendrait pas plus sous la loi du Prussien que sous la loi du Bonaparte. Je retournerais en exil et je dénoncerais le roi de Prusse à la civilisation... Mais j'ai confiance.

» Les Prussiens ont commis une imprudence énorme : ils ont compté qu'ils vaincraient toujours et partout, sans contestation et sans limites. S'ils perdent une seule grande bataille, ils sont perdus. Leurs forces sont disséminées, et il ne leur sera plus facile de les concentrer maintenant. Le paysan, qui est lâche, n'attend que leur défaite pour se soulever. Il sciera le cou aux vaincus, il plantera leurs têtes au bout des piques. Ce sera notre tâche alors de faire entendre la voix de l'humanité et de sauver nos envahisseurs...

» Oui, si Dieu, auquel je crois plus que jamais, s'en mêle (et je crois qu'il s'en mêle), nous aurons la victoire. Si jamais il y eut une cause juste, c'est la nôtre. Moi, président du Congrès de la paix, je suis devenu prédicateur de la guerre,

et jamais je ne me suis senti plus d'accord avec moi-même...

» Mes amis s'étonnent que j'aie prophétisé si juste dans les *Châtiments*. Oh! je savais bien quelle serait l'issue. Pour le savoir, je n'ai eu qu'à écouter la voix de la conscience, qui ne trompe jamais.

» La conscience! je ne veux pas d'autre démonstration de l'existence de Dieu. Vous est-il jamais arrivé de faire une chose ou de vouloir une chose que quelque chose en vous désapprouvait? Ce quelque chose n'était pas vous, puisqu'il vous contredisait; ce quelque chose, c'était Quelqu'un, et je l'appelle Dieu. J'ai souvent agi en opposition avec cette voix; je ne suis point impeccable, mais je savais ce que j'aurais dû faire, bien que je ne le fisse pas... Être saint, c'est l'exception; être juste, c'est la règle.

Suivant mon invariable et ancienne tactique, je présentai à Victor Hugo, non pour le contredire, mais simplement pour le faire causer davantage, la banale objection tirée de l'existence du mal et de l'impossibilité de concilier certaines catastrophes publiques ou particulières, qui sont atroces et révoltantes, avec la justice de Dieu.

— C'est juste, — répondit-il. — L'objection est sérieuse. Le mal est le mal. Ni aucun sophisme, ni aucune alchimie ne le changera en bien. Rendre Dieu responsable, comme presque tous les chrétiens le font aujourd'hui, des maux qui, sans déguisement possible, sont des maux, et quelquefois même l'en remercier, c'est chose grave, inacceptable au cœur ainsi qu'à la conscience.

» Et voilà pourquoi je ne suis pas homme à traiter dédaigneusement le manichéisme. La croyance en deux puissances ennemies luttant l'une contre l'autre ne me semble contraire ni à la raison philosophique ni à la saine religion. Mais cette lutte doit avoir une fin, qui sera la victoire de Dieu. Le mal n'est que le relatif; l'absolu, c'est le bien. Le mal doit disparaître absorbé dans le bien...

» L'enfer existe, et la terre en fait partie; elle est le monde *inférieur*, le lieu d'épreuve, le séjour transitoire et provisoire que les anciens appelaient *Inferi*. Oui, nous habitons la partie basse de la création, celle où règne le mal, où

souffrent les hommes, et, qui pis est, puisqu'elles ne l'ont pas mérité, les bêtes, ces pauvres chevaux innocents, par exemple, dont j'ai peint l'horrible agonie dans *Melancholia*...

» Il y a deux erreurs de même nature : l'une consiste à diviser l'univers en trois zones : le ciel, la terre, l'enfer. Comment dire, dans cette suite infinie de mondes, parmi lesquels la terre tient si peu de place, où l'enfer finit, où le ciel commence? Et l'autre erreur est de diviser le temps, par rapport à nous, en trois époques : le néant antérieur, cette vie, l'éternité future. La vie humaine n'est vraisemblablement qu'une étape dans une série sans fin de métamorphoses et d'épreuves destinées à nous rendre dignes par degrés d'une existence de plus en plus élevée. S'il en est réellement ainsi, l'immortalité à laquelle notre nature aspire ne s'ouvre pas un beau jour devant nous tout entière à la fois; mais nous en jouissons dès à présent et continuerons à en jouir par portions successives. Où allons-nous? Mystère. D'où venons-nous? Mystère non moins obscur. Sommes-nous certains de n'avoir pas déjà paru sur la terre? Savons-nous si nous n'y paraîtrons pas encore?

» *Ille ego (nam memini), Trojani tempore belli,*
Panthoides Euphorbus eram... »

Le spiritualisme de Victor Hugo étant constitué, non par quelque doctrine homogène et solide, mais par toutes les idées belles et généreuses qu'il est possible de concevoir ou plutôt d'imaginer sur Dieu et sur l'âme, comportait à la fois l'orthodoxie et l'hérésie, le christianisme et le paganisme, le théisme et le panthéisme, la foi en la survivance de la personne et la croyance en la métempsychose, les arguments classiques de Socrate exposés dans le *Phédon* de Platon et les mystiques rêveries d'un Swedenborg ou d'un Lavater, l'odyssée planétaire de Jean Reynaud et la palingénésie terrestre de Pierre Leroux. Le grand poète me démontra d'abord l'immortalité de l'âme par les raisons fameuses de l'*Anti-Lucrèce*, étayées sur cette expérience personnelle, qu'à mesure que son corps dépérissait, son intelligence, loin de décliner parallèlement, devenait plus ferme et plus maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'avait jamais été.

— J'ai plus de livres devant moi que derrière moi, et je me sens de plus en plus capable de les faire : cela prouve surabondamment l'ineptie du matérialisme.

Il développa non seulement en poète, mais en naturaliste, la célèbre et antique comparaison de l'âme avec le papillon qui sort de la chenille devenue chrysalide.

— Quel juste et profond sentiment du vrai l'antiquité a montré dans cet admirable symbole! Tous les organes de la chenille se retrouvent dans le papillon, à l'analyse; chaque partie de l'être rampant subsiste dans l'animal ailé. C'est la même chose, et c'est tout autre chose. La métamorphose est si complète qu'on croit voir une nouvelle créature. Ainsi, dans notre existence d'outre-tombe, nous ne serons point de purs esprits : — car c'est là un mot vide de sens pour la raison comme pour l'imagination; qu'est-ce qu'une vie sans les organes de la vie? qu'est-ce qu'une personnalité sans la forme qui la définit et qui la fixe? — Mais nous aurons vraisemblablement un autre corps, rayonnant, divin et, pour ainsi dire, spirituel, qui sera la transfiguration de notre corps terrestre.

Je croyais entendre saint Paul. Ce beau discours m'intéressait, comme on pense, au plus haut point, et je ne craignais qu'une chose : c'était de le laisser finir. Je dis donc n'importe quoi pour le prolonger, et voici le sens, sinon les termes mêmes, du propos que je hasardai :

— N'y aura-t-il pas une petite difficulté pour les parents, amis et anciennes connaissances qui se retrouveront, après la mort, dans le costume des papillons ou des anges? Ce sera de se reconnaître... Mais, après tout, la chose pourra être rendue assez facile par la très grande rareté de ces glorieux élus. J'ai peine à m'imaginer que toutes les chenilles humaines deviennent des papillons; j'ai peine à croire que tous les hommes, par cela seulement qu'ils sont hommes et qu'ils ont vécu, doivent être immortels. Cette seconde naissance, cette résurrection que l'humanité espère, ne serait-elle pas la conquête ou la récompense de quelques-uns, plutôt que la condition naturelle de tous? Pourquoi sauver tant de paresseux qui n'ont pas construit leur cocon? N'est-il pas rationnel et juste que ces chenilles-là, j'entends les hommes qui n'ont point

déposé leur âme dans une œuvre utile et honorable, qui n'ont laissé d'eux-mêmes ni un monument ni un exemple, et qui n'ont vécu que pour leur ventre, meurent tout entiers et rentrent dans la terre où ils ont rampé un instant? Il y a une hypothèse que je ne trouve point absurde et qui me séduit même beaucoup : c'est celle de l'immortalité dite *facultative* ou *conditionnelle* et réservée aux âmes qui s'en sont montrées dignes, toutes les autres retournant à ce néant auquel elles n'ont pas cessé d'appartenir.

Pendant que je parlais, Victor Hugo était tombé dans une profonde rêverie, plus féconde que mon vain babil, plus créatrice d'idées que mes questions et que mes doutes. Il en sortit enfin, pour dire avec une solennelle gravité :

— *Je sais que je suis immortel.* Si d'autres n'ont pas le sentiment de leur immortalité, j'en suis fâché pour eux, mais c'est leur affaire. Je ne leur conteste point ce qu'ils sentent. Ils ont sans doute raison pour ce qui les concerne, et leur instinct n'est pas trompeur.

» Je disais cela un jour à un matérialiste déclaré, que vous avez connu, notre pauvre ami Kesler, mort, hélas! et rendu à la terre peu de temps après votre départ de Guernesey, et j'illustrai mon idée par une comparaison dont il parut si vivement frappé, qu'en voyant l'effet qu'elle produisait sur lui, j'écrivis ensuite mes paroles. Vous les lirez plus tard dans un livre intitulé *Explications*. Kesler me disait donc :

» — Je suis sûr, absolument sûr de mourir tout entier. Rien de moi ne survivra après moi. Ce que vous appelez mon âme mourra avec mon corps. J'en ai la certitude intime, l'inébranlable conviction. Je le sais, je le sens; c'est pour moi l'évidence. A votre persuasion, que vous dites claire et profonde, j'en oppose une autre, qui ne l'est pas moins. Lequel de nous deux a raison?

» — Je répondis :

» — Nous avons raison tous les deux.

» — Et comment cela?

» — Voici. Un poète, un grand esprit (appelez-le Dante, Eschyle ou Shakspeare) écrit deux vers. Puis il sort, il s'en va rêver. Pendant son absence, les deux vers entrent en conversation : « Que nous sommes heureux! dit l'un; nous voilà im-» mortels. Quelle gloire, ô mon ami! et quelle durée! L'éternité

» nous appartient. Aussi longtemps que l'esprit humain sub-
» sistera, aussi longtemps qu'il y aura un langage humain, nous
» vivrons dans la mémoire des hommes. — Bah! tu crois ça, dit
» l'autre. Quelle singulière idée! Je n'ai pas du tout ce sentiment.
» Je vis, oui, mais... c'est drôle... il me semble... je sens que,
» dans un instant, je serai mort... » Là-dessus, le poète rentre dans son cabinet de travail, s'approche de la table où il a écrit les deux vers, les relit, prend sa plume, biffe l'un, conserve l'autre... Et vous voyez comment tous deux avaient raison.

Victor Hugo, qui avait improvisé cet apologue dans une conversation avec Kesler, l'a raconté plusieurs fois à d'autres interlocuteurs. Il l'a traduit en vers dans *Religions et Religion*. Il en a laissé un texte en prose, plus bref que le récit oral, et que les éditeurs de ses œuvres posthumes ont publié dans le fragment *De la Vie et de la Mort* inséré au *Post-Scriptum de ma Vie*.

Au mois de janvier 1871, Victor Hugo était logé au Louvre dans le pavillon de Rohan. C'est là que j'allai lui faire visite, un soir, avec mon ami Guillaume Guizot, qui, aspirant à l'honneur d'être présenté au grand poète, m'avait d'abord invité chez lui à un festin de guerriers assiégés : un morceau de l'éléphant du Jardin des Plantes, immolé l'avant-veille, était insidieusement promis à mon appétit friand et curieux, pour plat de résistance. Mais, comme ce pachyderme coûtait soixante francs la livre, Guillaume Guizot avait réfléchi, et nous nous contentâmes du noble et fougueux animal qui traîne les canons et les omnibus.

L'estomac généreusement chargé de la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, nous nous acheminâmes vers le Louvre. Il faisait une forte gelée. Le clair de lune était superbe. On entendait gronder l'artillerie des forts.

L'homme qui allait écrire *l'Année terrible* était dans son salon, debout contre la cheminée, en vareuse de garde national. Il nous reçut très gracieusement. Au fils de M. Guizot il parla de son père avec estime, répétant le magnifique éloge que je l'avais entendu faire à Guernesey du puissant orateur, mais passant sous silence la critique de l'écrivain au style terne. Naturellement, on causa surtout de la guerre. Le grand garde

national nous dit qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire dans l'extrémité où était la France : prier Dieu de nous prêter Napoléon pour un mois, en promettant de le lui rendre aussitôt qu'il aurait fait repasser à l'envahisseur les frontières de la patrie française.

*
* *

Je ne revis plus Victor Hugo. Professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, puis à celle de Bordeaux, j'avais cessé de nouveau d'être parisien. Je ne le suis pas redevenu. La province m'aura gardé en somme bien plus que Paris où je suis né, et je ne m'en plains pas; la vie cachée et tranquille qu'on y coule n'est-elle pas plus conforme au type normal de l'existence du sage? Établi loin de la « capitale du monde », où le géant de la littérature moderne installé désormais et adoré de tout l'univers entrait vivant dans son apothéose, je faisais à Paris de trop rapides voyages pour avoir le temps d'y entretenir d'autres relations que les plus indispensables et pour cultiver celles de grand luxe. Avouons, d'ailleurs, la vérité : ce n'est point pour ce motif banal que cessèrent mes visites au *Jupiter Optimus Maximus*, à mon hôte très bon et très grand de Guernesey.

Ma destinée avait fait de moi un homme de lettres, accessoirement orné et pourvu du titre de professeur, et mon vague besoin d'écrire avait pris la forme précise de la critique littéraire faute du génie d'invention qui inspire des œuvres plus originales. Être un simple critique, c'est être peu de chose assurément; mais enfin, puisque j'avais choisi ce métier et qu'il y en a de plus sots, je m'appliquai à y faire honneur. L'étude de Victor Hugo était une de celles qui m'attiraient le plus; j'admire passionnément ses beaux ouvrages, et je sentais bien que la connaissance personnelle que j'avais de l'auteur était une condition singulièrement favorable pour parler de lui avec compétence. Mais je tenais, par-dessus tout, à l'indépendance de ma critique; c'était une chose plus précieuse encore à mes yeux que l'avantage de fréquenter les vivants objets de mes études, plus sacrée que les égards dus aux personnes dans l'intimité desquelles on eut le privilège

d'être admis, plus chère que les devoirs de la reconnaissance.

Je n'avais pas partagé la sympathique indulgence du vieil ami des « Misérables » pour les sombres incendiaires de la Commune, et je l'avais dit avec quelque dureté dans un mauvais article sur *l'Année terrible* ; l'apocalypse du *William Shakspeare* m'avait paru, dans certaines pages, involontairement bien plaisante, et j'avais eu l'impertinence d'en rire et de m'en égayer comme à la comédie; j'avais douté que *l'Ane*, *l'Homme qui rit*, *Religions et Religion*, *la Pitié suprême*, *la Vision de Dante*, fussent des modèles de concision, à l'instar de Tacite, et j'avais osé manifester cette opinion peu hardie en soi, mais contraire aux prétentions de l'auteur. Voilà, au fond, la vraie raison pour laquelle, dès 1872, je ne me sentis plus la liberté ni le droit d'approcher un demi-dieu qui, moins encore qu'aucun autre grand homme, aimait le franc-parler de la critique, et qui voulait bien qu'on fît son portrait, mais à la condition de choisir lui-même son attitude et de diriger le pinceau.

Qu'un poète préfère la pure louange à la critique, rien de plus naturel; c'est le contraire qui serait trop beau pour être vraisemblable. Mais qu'un critique sacrifie à quelque considération que ce soit l'espèce d'excellence qu'il peut atteindre, dans sa modeste sphère, par le plein exercice de son jugement et de sa liberté, cela m'étonne toujours. Je trouve si facile de dire et du bien et du mal des grands auteurs que j'étudie! Et cela, par la très bonne raison, cyniquement égoïste, que si leurs œuvres m'intéressent et si je les aime, je m'intéresse davantage encore à l'ouvrage que leurs œuvres m'inspirent et le chéris d'une plus tendre affection. Or, si l'on a reçu du bon Dieu le moindre talent, je ne puis pas comprendre que, lorsqu'on a choisi un très beau sujet d'étude, Calvin ou Bossuet, Voltaire ou Rousseau, Hugo ou Chateaubriand, on aille misérablement le gâter par la faiblesse féminine ou puérile de changer l'histoire en apologie, de réduire à la fadeur des éloges un régal de haut goût pour l'intelligence, et de tout applaudir ou justifier chez son héros.

Mais quand Victor Hugo mourut, j'éprouvai que, dans la surprise d'un deuil douloureux, la critique s'amollit et fond

tout entière comme la plus vaine des vanités de l'esprit; — et cette défaite du jugement bouleversé, confondu, anéanti par l'émotion, est à l'honneur de notre nature.

Le 27 mai 1885, je montai dans ma chaire de littérature française, et, interrompant le cours que je faisais alors sur nos vieilles « chansons de geste », je dis à mes étudiants de Bordeaux :

Messieurs, la mort a beau venir à son heure quand elle frappe un *mortel* de quatre-vingt-trois ans, ce mortel a beau être, comme on l'a magnifiquement dit, un génie entré vivant dans l'immortalité, elle n'en est pas moins toujours la brutale et cruelle énigme, et aucune créature intelligente ne peut, sans une émotion profonde, voir disparaître celui qui était, entre tous ses contemporains, la plus haute incarnation de l'esprit. Ce n'est pas ici une appréciation littéraire, c'est la pure et simple constatation d'un fait. Parmi tout ce que le monde actuel peut compter de grands hommes, à l'étranger comme en France, la personne de Victor Hugo occupait non seulement une place très illustre, mais la plus belle et la plus brillante. Et c'est pourquoi, quelques honneurs que l'on rende aujourd'hui à sa dépouille et à sa mémoire, il est impossible de rien exagérer. Demain fera toutes les réserves qu'il voudra. Aujourd'hui appartient tout entier à l'admiration et au culte. Et quoi qu'on dise, et quoi qu'on fasse, dans un tel cortège de la France et du monde menant au tombeau son plus grand homme, il n'y a point d'hyperbole possible.

Avec un sentiment juste, je crois, de ce qui convenait à l'heure actuelle, je m'abstins de tout jugement d'ordre littéraire. La seule chose que j'avais à cœur de montrer, c'était le vide immense que la disparition d'un tel génie faisait pour nous, au milieu de l'indifférence de l'univers, et les vers que je choisis pour les citer sont ceux où l'auteur des *Feuilles d'Automne* déplore la destinée de l'homme souffrant, vieillissant et mourant en face de la nature immortelle :

... Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux!

Mais, si je ne faisais pas de critique littéraire, je voulais, à l'exemple du maître glorieux que je pleurais, inspirer à la nouvelle génération le courage, la foi, l'espérance, dont il m'avait donné, dans les jours d'exil et de deuil, de si belles et si généreuses leçons.

Ce qu'il y a de plus admirable que tout le reste, disais-je à mes jeunes auditeurs, ce qui distingue Victor Hugo entre tous les poètes modernes, ce qui fait de lui un homme de la grande race saine et robuste dont il était, à notre époque, le dernier représentant de génie, c'est qu'avec lui le doute et la mélancolie n'ont jamais le dernier mot. « Il est optimiste. Il espère. Il croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme, comme y croyaient nos pères, comme y croyaient les classiques, comme y croyaient les anciens. »

Je rappelai tous les plus célèbres textes en vers et en prose où le noble poète console et relève l'humanité par la promesse d'une vie meilleure. Si la dernière page du *Post-Scriptum de ma Vie* avait été connue alors, je l'aurais citée. Je développai, d'après ses ouvrages, la belle doctrine de l'immortalité conditionnelle, de cette survivance qu'il faut mériter et qui n'appartient qu'aux âmes supérieures, aux esprits victorieux de la matière, aux natures d'élite que Gœthe nomme, après Aristote, « les grandes entéléchies ».

Mes souvenirs personnels complétèrent les textes. Je racontai successivement l'apologue des deux vers de Dante, l'antique symbole du papillon ailé qui sort de la chenille, et cette belle fable du bourdon, recueillie le 5 mai 1868, qui est probablement la perle la plus précieuse de ma récolte commencée à Guernesey et finie à Paris.

Mais alors je songeai que j'avais bien mal répondu à l'honneur immense, à l'inestimable privilège que j'avais eu pendant plus de trois ans d'entretenir un tel homme, et je me repentis de ma légèreté. J'eus honte d'avoir opposé quelquefois la résistance de ma personnalité à des paroles de grand prix que j'aurais dû boire aussi avidement que la terre hume et absorbe la rosée du ciel. Je regrettai ma prétention outrecuidante et folle de m'être fait le juge du poète, au lieu d'avoir été uniquement son scribe et son greffier modeste. Je sentis la haute impertinence de mes libres allures, le scandale

de mes rires et de mes irrévérencieuses gaietés. Cette fière indépendance de ma critique, revendiquée si orgueilleusement, me fit l'effet d'une sottise amère et d'une noire ingratitude. J'eus la vision poignante de l'exquise et infatigable bonté que le grand vieillard avait témoignée à ma jeunesse sans éclat, sans expérience, sans titres, sans œuvres, sans idées fortes, sans longue et solide instruction.

Et, parmi ces remords qui troublaient ma conscience, je me rappelai avec une volupté mélancolique les séduisantes douceurs de l'île enchanteresse et de son tiède climat, les heures d'inoubliable ivresse littéraire que j'avais vécues à Hauteville House... Mon cœur défaillit à tous ces souvenirs. Des larmes remplirent mes yeux et coulèrent. Les sanglots étouffaient ma voix. Je ne pus pas continuer.

PAUL STAPFER

M. MAURA

Le nom de M. Maura n'est guère connu en France que depuis l'attentat de Barcelone ; par cette tentative d'assassinat, on apprit que, Président du Conseil des ministres en Espagne, M. Maura en était à l'heure actuelle l'homme politique le plus en vue, le nouveau Canovas, comme l'appellent déjà ses compatriotes. Plus soucieux de la réalité du pouvoir que de ses apparences, il n'a point cherché à imposer une personnalité encombrante. C'est même à sa simplicité qu'il doit son salut. Au moment où il fut frappé, il portait un uniforme sombre en drap uni, sans autre passementerie qu'une étroite baguette. Eût-il cédé à l'innocente manie de ces fonctionnaires qui disparaissent sous les ornements et les dorures, rappelant ces bouteilles de champagne trop dorées dont on rehausse la marque inconnue par la splendeur de l'étiquette : il payait de sa vie cette petite vanité.

Nul n'était moins désigné aux haines politiques par la manière dont il comprend et exerce le gouvernement. Ce conservateur, qui passerait ailleurs pour un réactionnaire ultramontain, fait mieux en Espagne que professer le libéralisme le plus tolérant ; il le pratique au point d'étonner et, dans certaines circonstances, de scandaliser son propre parti. Ses premières paroles, quand on vint le féliciter d'avoir échappé à l'arme

du meurtrier, furent pour remercier la Providence, non pas tant de l'avoir épargné lui-même, que d'avoir sauvé le pays de la réaction, qui eût été inévitable s'il avait succombé à l'attentat. Et c'est cet homme que la presse révolutionnaire avait marqué pour l'assassinat. Le journal *el Pueblo* imprimait tranquillement à la veille du voyage que « M. Maura ne mourrait pas dans son lit ». On avait tiré sur le train qui l'emportait en Catalogne. Le lendemain de la tentative de Barcelone, une feuille de Valence constatait « que M. Maura avait déjà reçu deux avertissements, qu'un troisième lui serait funeste, que sa disparition avait été résolue par la presque totalité d'un peuple qui ne désignera pas l'exécuteur de la décision, mais la laissera s'accomplir ».

L'homme ainsi menacé et frappé reste néanmoins inébranlable dans sa doctrine. Il prétend toujours ne gouverner que par la parole et ramener ses adversaires par la persuasion. Il allie les sentiments les plus libéraux aux sentiments les plus religieux, — nous dirions en France : les plus cléricaux, — car il n'a pas craint de faire un jour à la tribune l'éloge des congrégations, et cette démonstration publique de ses convictions ardentes avait gêné même quelque peu le ministère Silvela[1] dont il faisait alors partie.

Dans ce cabinet Silvela, où il était ministre de l'Intérieur, il avait tenté d'appliquer ses théories de tolérance et d'impartialité, en présidant aux élections législatives du 26 avril 1903. Répudiant hardiment toute pression administrative, il avait, du même coup, supprimé les subsides aux journaux et proclamé une neutralité impassible. Bien d'autres avant lui, peut-être même en Espagne, ont affiché ces théories, qui sont de langage courant en période électorale ; mais les faire presque passer dans la pratique apparut une innovation d'une fatuité naïve. Le premier résultat fut d'obtenir une presse déplorable des deux côtés : en Espagne, où l'alternance des partis est périodique, les journaux de l'opposition, qui peut devenir le gouvernement, sont l'objet de ménagements courtois ; jour-

1. M. Maura, depuis la mort de M. Gamez, son beau-père, était considéré comme le chef du groupe libéral ; il se rallia au parti conservateur peu de temps avant le cabinet Silvela, à la formation duquel il contribua pour une grande part en acceptant le ministère de l'Intérieur, en septembre 1902.

naux conservateurs et journaux libéraux figurent sur les mêmes listes d'émargement. Et non content de supprimer les fonds aux journalistes, M. Maura avait osé s'attaquer aux prérogatives traditionnelles des bureaux électoraux, dont les présidents réglaient à leur fantaisie l'attribution des voix aux candidats. Une circulaire, destinée à apporter quelques tempéraments à ces mœurs patriarcales, fut jugée révolutionnaire : paradoxale fut estimée la conduite d'un ministre espagnol qui, chargé de faire les élections, avait eu l'idée de les laisser se faire toutes seules.

Le paradoxe de M. Maura ne lui réussit guère. A Madrid, les candidats conservateurs et libéraux qui s'étaient unis contre les républicains furent battus : de cet événement désastreux, on fit remonter la responsabilité à M. Maura. Les conservateurs furent consternés. Du Palais même, partirent des appréciations peu bienveillantes; on les attribua même à une personnalité placée bien près du Roi : « Après tout, se serait-on écrié en apprenant le résultat du scrutin, l'institution monarchique importe plus à l'Espagne que la réputation d'un Caton! » Cet échec n'était pourtant pas entièrement imputable à M. Maura. M. Villaverde, ministre des Finances, qui s'était retiré brusquement, le 26 mars 1903, avait emporté la confiance des hommes d'affaires. Ajoutez les effets du zèle déployé par les anciens ministres libéraux, qui s'étaient trouvés au pouvoir lors de la confection des listes électorales : ils avaient mis un tel soin à éliminer leurs adversaires qu'on vit M. de Abarzuza, ministre d'État, se présenter à son bureau de vote sans pouvoir être admis à voter. A sa grande surprise, il dut constater qu'il ne figurait plus parmi les électeurs : son nom avait été rayé.

On prétend qu'après les élections, M. Maura offrit sa démission. M. Silvela la refusa : une première fois déjà, même pour conserver M. Villaverde, il n'avait pu se résoudre à se séparer de M. Maura. Une sourde rivalité existait entre M. Maura et M. Villaverde. Également dominateurs, ces deux caractères devaient se heurter. M. Villaverde, qui représentait tant en Espagne qu'en Europe une des forces du cabinet, aspirait à la Présidence du Conseil où le poussaient, dit-on, les conseils ambitieux de sa femme, la marquise de Pozo-

Rubio. N'ayant pu obtenir que le ministère s'allégeât de M. Maura, M. Villaverde se résolut à mettre tout le monde dans l'embarras en choisissant le premier prétexte pour se retirer : il le fit à la veille des élections. Le calcul de M. Villaverde réussit. Sa retraite précipitée affaiblit le ministère Silvela dont il recueillit très peu de temps après la succession, le 20 juillet 1903. Cette petite manœuvre aurait été encouragée en sous main par la Cour qui, en vue des élections municipales, désirait voir M. Maura quitter le Ministère *de la Gobernacion* (Intérieur) : on redoutait ses expériences vertueuses.

Mais cette chute ne fit que grandir M. Maura : à la Chambre, il allait se révéler comme un puissant orateur. Nulle part l'éloquence ne joue un rôle aussi considérable qu'en Espagne dans les débats parlementaires. Comme tous les Latins, l'Espagnol est épris de beau langage. Un étranger s'étonnait un jour de la longueur des discussions dans lesquelles se complaisent leurs Chambres : « Sans doute, lui répondit avec une bonhomie sceptique un ancien Président du Conseil, mais, croyez-moi, cet abus de la parole est aussi une garantie conservatrice ; si nos Assemblées n'avaient pas le goût des discussions démesurées, elles nous feraient trop de lois et des pires. » Le talent de M. Maura charme moins qu'il ne subjugue. Plus d'une fois, la majorité s'est cabrée sous la hardiesse et l'intransigeance de ses affirmations ; mais, à la longue, elle se laisse dominer par la hauteur de ses principes, la rigueur même de sa doctrine et ce courage que donne la confiance dans un idéal.

Son débit a quelque chose d'entraînant qui remue les auditoires. Il en donna une curieuse preuve dans la séance de novembre dernier, où, quatre mois après être tombé du pouvoir, il fut ramené à la tribune par ses adversaires. Un député républicain, M. Alvarez, attaquait avec violence la pression administrative dans les élections municipales. Il la comparait à l'impartialité dont avait fait preuve M. Maura dans les élections législatives. Il rappelait cette neutralité que le manifeste républicain avait qualifié de « parenthèse ouverte aux applaudissements de l'opinion publique ». Et, par une transition habile, M. Alvarez revint sur la démission du

cabinet Silvela, sur le rôle douteux qu'avait joué M. Villaverde, puis, se tournant vers M. Maura et le prenant à témoin, il l'appela à la tribune pour mettre en évidence les dissensions intimes du parti conservateur. Enfermé dans l'alternative de renier son parti ou de couvrir certaines intrigues dont il avait eu personnellement à souffrir, M. Maura ne se déroba point. Il se leva lentement, déclara tout d'abord qu'il n'avait pas à parler au nom du gouvernement, n'étant plus qu'un simple député, mais qu'il ne porterait pas atteinte à l'union des conservateurs. Puis il fit l'éloge de l'ancien chef, M. Silvela, dont la retraite, espérait-il, n'était pas définitive et auquel un seul reproche pouvait être adressé, celui d'avoir montré trop de condescendance envers des personnages qui n'étaient pas exclusivement guidés par les intérêts supérieurs de leur parti. Il termina cette improvisation en proclamant avec un geste tutélaire qu'il soutiendrait le ministère actuel.

Comme il quittait la séance sur cette déclaration, tous les députés lui firent une ovation. La majorité conservatrice l'entoura pour l'acclamer et l'accompagna, enthousiasmée, pendant que M. Villaverde, le Président du Conseil, prenait la parole devant une salle presque vide. La manifestation se continua dans les couloirs et M. Maura retourna chez lui escorté par un grand nombre de ses collègues. A partir de ce moment, les jours du cabinet Villaverde furent comptés. Non pas que la valeur de M. Villaverde fût contestée : dans son pays même, ce qui est un rare succès, on souscrit à l'opinion étrangère qui reconnait en lui un des meilleurs financiers de notre époque; partisans et ennemis n'ont jamais cru devoir préconiser d'autre programme que celui qu'il a tracé pour le relèvement économique de l'Espagne. Il avait été, en effet, un merveilleux ministre des Finances; avec lui, le crédit national s'était relevé, la Bourse avait marqué d'une hausse constante son passage au ministère. Mais, à tort ou à raison, il était considéré comme plus homme d'affaires qu'homme de gouvernement; il lui manque, semble-t-il, cet ascendant oratoire et cette ténacité dans la décision qu'on reconnait à M. Maura. Mal soutenu désormais par les conservateurs, qui ne lui avaient pas pardonné la dislocation du ministère Silvela et les divisions qu'elle avait engendrées dans leur parti, M. Villa-

verde sentit qu'il ne pourrait vaincre l'obstruction systématique contre le vote du budget. Deux semaines environ après la séance que nous venons de rappeler, le 4 décembre 1903, il se retirait découragé.

Sa succession n'était pas tentante : jamais le morcellement des partis et surtout la prédominance des questions personnelles sur les intérêts généraux n'avaient rendu le gouvernement plus difficile. La Cour elle-même paraissait inquiète : les hommes politiques avaient été usés les uns après les autres. Le jeu de bascule entre libéraux et conservateurs, qui, sous la Régence, avait assuré le bon fonctionnement du pouvoir avec les Canovas et les Sagasta, ne semblait plus possible. Aucun parti n'apparaissait, uni et discipliné, en face du parti républicain qui venait récemment de se reconstituer : le 25 mars 1903, dans une réunion au *Lyric* de Madrid, 4 000 délégués, comprenant 93 députés ou anciens députés et un grand nombre de professeurs et d'étudiants, avaient semblé opérer la fusion si difficile des éléments républicains sous la direction de M. Salmeron, ancien Président de la République; ils avaient lancé un manifeste où l'on voulait déjà voir un nouveau Serment du Jeu de paume. Depuis la mort de Sagasta, les libéraux n'offraient plus dans leurs nombreuses réunions que le spectacle de lieutenants se disputant la succession, sans qu'aucun fût de taille à la reprendre : toutes les tentatives d'union libérale n'avaient abouti qu'à montrer les mésintelligences les plus profondes entre MM. Moret, Le Vega de Armijo, Canalejas, Montero Rios.

Restait le parti conservateur, également miné par les dissensions intimes et les jalousies. Son union avait été compromise par la brusque retraite de M. Villaverde et les indécisions de M. Silvela. Ce dernier, qui seul gardait quelque autorité sur ses troupes, se refusait à rentrer en scène ; pourtant, les conservateurs continuaient à s'incliner devant ses conseils ; il restait une sorte de chef *in partibus*. Son dilettantisme spirituel l'avait amené à une lassitude pessimiste. Il comprenait que dans le désordre des esprits, il fallait une énergie, une ardeur au combat pour laquelle il ne se sentait aucun goût. Il se consolait, en répétant que « son estomac se trouvait fort bien de la diète politique ». Dans une lettre à un

de ses fidèles de Palma, il dépeignait cet amour du repos qui l'amènerait — espérait-il — à dépasser les soixante ans que les Silvela avaient rarement pu atteindre.

La nation pourtant s'habituait à ces crises répétées et inexpliquées. En moins de six mois, deux ministères, sans qu'on les renversât, étaient tombés d'eux-mêmes. L'opinion à Madrid s'amusait de ces changements qui fournissaient matière à combinaisons, à bavardages de salons, de cafés et de couloirs. C'est dans cet état d'incertitude générale que, les premiers jours de décembre 1903, M. Maura fut mandé au Palais. La Présidence du Conseil lui fut offerte : sans hésiter, il accepta. Jusqu'ici il ne s'était imposé à l'attention que par la haute probité de son caractère, le respect que commande l'intransigeance d'opinions bien arrêtées et le prestige de la parole, qualités auxquelles tout le monde rendait hommage, mais qui ne suffisent pas à faire un homme d'État. On lui reprochait d'avoir fait de la politique en théoricien. Allait-il, à la Présidence du Conseil, ne pas ployer sous la responsabilité du gouvernement?



Ses débuts furent discrets ; il se réclama tout d'abord de M. Silvela, proclamant à son exemple que, s'il entendait rester conservateur, il se montrerait libéral dans ses procédés de gouvernement, un « libéral impénitent », pour employer les termes mêmes de son ancien chef, « un homme amoureux du gouvernement du pays par le pays ». Tout en reconnaissant que les circonstances réclamaient une direction énergique, il aimait à répéter aussi le mot de M. Silvela qui, en haine de la dictature sous toutes ses formes, énonçait ce principe « que tous ceux qui prétendent y recourir rappellent les gens qui pour s'enrichir mettent tout leur espoir sur un billet de loterie ». Cette modestie du nouveau Président du Conseil valait à M. Silvela, de la part de M. Salmeron, la qualification plaisante « de Reine mère de M. Maura ».

En constituant son Cabinet, M. Maura se garda bien de heurter de front les difficultés; clérical ardent, il eut soin, dans le choix de ses collègues, d'écarter ceux qui pouvaient

représenter la réaction religieuse. Le premier résultat de sa prudence fut de désarmer l'opposition irréductible contre laquelle s'était brisé M. Villaverde. M. Salmeron déclara, au nom des républicains, qu'il cesserait l'obstruction contre le vote du budget. Pourtant, M. Maura eut à soutenir à la tribune de rudes assauts auxquels se plaisait d'ailleurs son tempérament de lutteur : la majorité ne pliait pas sans regimber sous cette raideur qui dédaigne de caresser; mais il sortit fortifié de la bataille oratoire. M. Villaverde, qui n'avait que les sympathies les plus tièdes à l'égard de ce successeur, dut marcher à ses côtés, entraîné par le reste des troupes conservatrices. Son plus beau succès fut de forcer M. Montero Rios, un des chefs libéraux qui se laisse volontiers désigner comme son remplaçant éventuel, à déclarer au Sénat « que le rôle de l'opposition libérale devrait être de critiquer M. Maura, mais non de le renverser ».

Cependant M. Maura ne bornait pas son ambition à assurer son existence ministérielle. Sa tâche première, pensait-il, devait être de donner à la couronne la popularité indispensable. Mais, ici, il ne se heurtait pas seulement aux préventions des éléments anticonstitutionnels : il rencontrait aussi les répugnances et les préjugés de la Cour. Il osa dire tout haut ce que beaucoup d'Espagnols se répétaient à l'oreille : qu'il fallait montrer le Roi à l'Europe et surtout à l'Espagne. Au lendemain même de ces élections qui avaient donné à Madrid une représentation républicaine, le duc de Sotomayor, grand-maître du Palais, qui connaît la population madrilène, déclarait qu'il n'hésiterait pas à conduire, le jour même, le Roi se promener dans les quartiers les plus populaires de la capitale : « Cela peut surprendre des étrangers, ajoutait-il; mais le peuple espagnol aime à voir son Roi et à sentir son action. » Le point le plus délicat était de triompher des appréhensions bien légitimes de la Reine mère. Il n'est pas besoin d'attribuer à la Reine le regret jaloux de son autorité d'autrefois, pour comprendre qu'elle ait voulu garder au Palais et entourer de précautions défensives le jeune roi son fils.

On vit Alphonse XIII se rendre inopinément à l'Université de Madrid, accompagné d'une seule personne, et, après avoir par-

couru toutes les salles, s'asseoir au cours du député républicain Azcarrate. A la sortie, tous les étudiants lui firent fête et le reconduisirent à travers les rues jusqu'à la cour du Palais. Le Mardi-Gras, dans la confusion du Carnaval, on put remarquer le Roi suivant en voiture la Castillana : on fut enchanté de l'espièglerie familière avec laquelle il s'assit dans la capote de son landau pour lancer des confettis. Le peuple espagnol aime la simplicité et la belle humeur; quand le roi se mêle aux jeux de tous, il n'a plus autour de lui d'adversaires.

Puis Alphonse XIII visita Tolède, Lugo et quelques autres villes. Puis M. Maura, avec une hardiesse stupéfiante, fit décider un voyage en Catalogne, dans ce pays qui semble un foyer de grèves perpétuelles, d'insurrections, de propagandes anarchistes, à Barcelone dont tous les habitants, ou peu s'en faut, nous sont représentés comme carlistes, républicains ou séparatistes. La première qualité d'un homme d'État est la connaissance approfondie du pays qu'il prétend gouverner. M. Maura, qui est originaire des Baléares et que la haute société madrilène traite volontiers de provincial, connait précisément les provinces de la monarchie et l'esprit qui les anime. Avant lui, aucun ministre n'avait osé parler d'une visite royale à Barcelone. Il comprit que ce qui doublait les craintes, c'était la confusion qu'on établissait entre le catalanisme et le républicanisme. On exagérait ainsi la force de ces éléments réfractaires, en leur donnant, suivant une formule de notre jargon parlementaire, l'apparence d'un bloc anticonstitutionnel.

Au lendemain des élections espagnoles, certains de nos journaux ont attribué à l'opposition républicaine toute la force des sentiments régionalistes qui subsistent si puissants dans les provinces du Nord. Le régionalisme, en Catalogne, est, il est vrai, très puissant; il prend même la forme extrême du séparatisme; mais, aux yeux des républicains, cet état d'esprit est rétrograde. A Barcelone, aussi bien que dans la province de Catalogne, les hautes classes, qui sont restées profondément conservatrices et cléricales, sont imbues des idées et des traditions archaïques qui font considérer le Roi comme *Comte de Barcelone* : lorsque la Reine se rendit en

1898 dans cette ville, elle trouva dans la société des sympathies qui se fondaient sur de curieuses réminiscences historiques; on rappelait qu'elle était Autrichienne et que Barcelone avait jadis soutenu l'Archiduc contre Philippe V.

Des esprits aussi attachés aux souvenirs du passé peuvent aller loin dans leurs revendications d'autonomie : ils ne passeront jamais aux progressistes. A Barcelone, les éléments socialistes et les éléments régionalistes se sont combattus. Quant au parti républicain proprement dit, qu'il faut aussi se garder de confondre avec le parti révolutionnaire cosmopolite des centres ouvriers, ses plus fermes soutiens sont des avocats imbus de l'esprit centralisateur à outrance. Du reste, et c'est là une autre cause d'erreur d'appréciation, il serait bien difficile de dégager une unité de doctrine parmi les républicains espagnols. Ils peuvent s'entendre pour former une opposition; mais, entre fédéralistes et unitaires, il existe une divergence irréductible. Tous ceux qui connaissent l'Espagne sont obligés de constater la faiblesse du parti républicain chez un peuple qui, lorsqu'il cesse d'être monarchique, va droit à l'anarchie. Les républicains n'ont fait aucune recrue en Catalogne, en Andalousie. Mais, en revanche, le nombre des socialistes révolutionnaires s'y est étrangement accru. Si les républicains venaient à triompher, peut-être serait-ce pour recommencer les luttes dans lesquelles Castelar s'est épuisé en 1868 afin de maintenir l'unité nationale.

*
* *

En partant avec le Roi pour Barcelone, M. Maura avait donc un double objectif : reprendre le parti catalaniste, le rattacher au parti conservateur; ensuite démontrer le peu de consistance du parti républicain réduit à ses seules forces. Il estimait que, s'il réussissait, les conservateurs pourraient, comme en Belgique, n'avoir plus en face d'eux que des socialistes à combattre. Quant aux anarchistes, ce ne serait plus affaire de politique, mais de police. Il fallait, dans l'exécution du projet, un tempérament d'oseur que M. Maura possède au plus haut point. Il avait tout le monde contre lui : les adversaires lui reprochaient de compromettre la personne du Roi dans une

aventure ; les amis s'effrayaient du recul qu'amènerait un échec ; ajoutez les timidités de la Cour. Il ne se dissimulait pas d'ailleurs que, s'il échouait, sa carrière était finie : il tint bon malgré tout. On raconte qu'au moment de son départ s'adressant à M. J. Cambon qui prenait congé de lui, il lui dit en souriant : « Vous voyez, monsieur l'ambassadeur, je suis mon chemin sans regarder ni derrière ni à côté et, comme les bicyclistes, je reste en équilibre parce que je marche. »

Au moment de l'entrée dans Barcelone, M. Maura dut vivre une terrible minute d'angoisse. C'était le premier contact qui devait tout décider entre Alphonse XIII et ces masses populaires d'imagination exubérante et de gestes démonstratifs. La foule, composée surtout d'étudiants, venait de rompre la haie formée par les troupes et se ruait vers le Roi. Déjà elle l'entourait de toutes parts et un grand silence régnait dans cette cohue remuante. Alphonse XIII, sans hésitation, écarta d'un signe son escorte qui s'empressait, puis, dans une inspiration charmante, rejetant les rênes sur le cou de son cheval et s'abandonnant à la foule qui le dirigeait et semblait le porter, il se mit à saluer des deux mains. Sa bonne grâce juvénile et la crânerie de son attitude firent vibrer les sentiments chevaleresques des Espagnols. Un accord s'établit entre lui et les masses et ce fut au milieu de l'enthousiasme qu'il pénétra dans la ville.

Dès ce moment, la partie était gagnée : le succès alla grandissant; partout, à Tarragone, à Reus, à Gerone, dans les centres industriels qu'il visita, il fut aussi bien accueilli des ouvriers que des patrons. A Barcelone, on parla bientôt du mariage d'inclination entre le Roi et la Catalogne ; quelqu'un demanda même à M. Maura s'il était du côté du fiancé ou de la fiancée. « Moi, répondit-il en plaisantant sa réputation de clérical, je reste dans mon rôle : je suis le curé. » L'attentat que nous rappelions au début donna la mesure de son sang-froid. A peine remis, il tint à se montrer en public aux côtés du Roi, donnant une preuve d'énergie physique qui compléta heureusement celles qu'il avait données de son énergie morale.

Montrer le Roi populairement accueilli dans la citadelle du parti ouvrier et augmenter ainsi le prestige de la couronne

n'était qu'un préliminaire : M. Maura parvint à rallier le parti catalaniste au parti conservateur. Lors de la visite d'Alphonse XIII à l'ayuntamiento de Barcelone, un conseiller, M. Cambo, lui adressa un discours contre la centralisation, demandant son appui pour rétablir les libertés locales, et un journal de Barcelone déclara que le Roi était catalaniste. M. Maura n'avait garde de démentir ces affirmations. A l'Institut catalan de San Isidro, Alphonse XIII répondit à une harangue officielle : « Vous m'avez demandé la permission de m'adresser la parole en catalan : la langue catalane n'est-elle pas une langue espagnole? Pour moi, comme roi de Catalogne, je vais l'apprendre afin de pouvoir une autre fois vous comprendre et vous parler en catalan. »

En flattant les susceptibilités régionalistes, M. Maura osait rompre avec les préjugés centralisateurs qui dominent le gouvernement espagnol depuis des siècles. Par ses idées religieuses et particularistes, il touchait au fond même de l'âme espagnole. C'est ce qu'il s'efforçait de montrer dans un grand discours à Barcelone : « Aimer le pays où l'on est né, c'est aimer davantage sa grande patrie. » Et se prévalant du reproche de provincial : « Pour moi, je puis en juger mieux qu'aucun autre : comme vous, toute ma vie, j'ai aimé ma langue natale qui ressemble beaucoup à la vôtre et je l'ai cultivée; mais jamais cet amour ne s'est traduit par une infidélité à la patrie, et c'est seulement dans les heures de folie que les tendances excessives du régionalisme peuvent se montrer. Ce ne sont pas les dialectes, ce sont les cœurs qui unissent ou désagrègent les nationalités. »

M. Maura tint à consolider les avantages de cette partie gagnée de haute main en Catalogne. La tournée royale se poursuivit aux Baléares, le pays natal du Président du Conseil, aux présides espagnols de la côte du Maroc, à Algésiras, etc. Dans toutes les provinces, Alphonse XIII put mesurer combien sa popularité avait fait de progrès depuis qu'il se laissait voir de près. Autant que par son affabilité, ses sujets sont séduits par son entrain et sa belle humeur, qui sont vertus de jeunesse. A Séville, en se rendant à la corrida de toros, il aperçut un balcon garni de fleurs d'où plusieurs jeunes filles l'applaudissaient en lui lançant des bouquets : il

s'arrêta et dit qu'on devrait les prier de descendre et les inviter à la course. Comme on lui faisait observer que la foule était trop compacte pour permettre à un groupe aussi nombreux de passer : « On pourrait, dit-il, laisser les mamans ». Un peuple qu'on fait rire devient vite un ami.

On peut calculer l'importance du résultat acquis par la politique novatrice de M. Maura. Les conservateurs reconnaissent qu'ils ont enfin trouvé un homme d'État ; mais, le plus bel éloge n'est-il pas celui qu'il arrachait à ses adversaires ? L'*Imparcial*, qui l'a toujours combattu et annonçait qu'au jour suivant il reprendrait la lutte, déclarait dans un long article qu'il devait en toute justice reconnaître « que M. Maura a voulu et réalisé ce que n'avaient jamais osé tenter ni M. Sagasta ni M. Silvela ni M. Villaverde. La crainte élevait autour de la Catalogne une muraille de la Chine, qui en faisait en Espagne quelque chose comme une région *in partibus infidelium* ; M. Maura a renversé cette muraille, il l'a abordée sans tergiverser, grâce à sa fermeté de caractère et à la force de ses convictions, et l'honneur du succès revient autant au politique qu'au royaliste et au gentilhomme ». Le *Correo*, journal républicain, donnait la même note : « Ce serait une faute de logique et de jugement que notre impartialité ne nous permet pas, qu'en nous félicitant de voir dissipée l'équivoque qui pesait sur Barcelone, nous n'applaudissions pas à M. Maura qui par son initiative et sa décision a conquis l'opinion publique. »

*
* *

Ne pouvant nier le succès de la politique intérieure il est un terrain sur lequel on le guettait, celui de la politique étrangère. Ce point nous intéresse particulièrement. Les partis espagnols s'étaient fait une arme de notre récent accord avec l'Angleterre au sujet du Maroc. Ils semblaient avoir pris à tâche de prouver que l'Espagne avait été évincée, sacrifiée, humiliée, comme pour triompher de cette prétendue humiliation dont le Cabinet actuel serait l'auteur responsable. D'injustes attaques le représentaient comme n'ayant su ni prévoir, ni éviter une entente qui mettrait à néant des ambi-

tions séculaires. M. Maura a déjà répondu à ces injustes critiques : il pourra prouver à ses compatriotes qu'à aucun moment l'Espagne n'a été tenue à l'écart de nos pourparlers avec l'Angleterre, qu'elle a été constamment et, pour ainsi dire, jour par jour mise au courant des négociations, et que ce n'était pas un mince témoignage d'amitié que celui qui nous avait fait tomber d'accord avec le gouvernement britannique sur cette stipulation presque anormale — puisque l'Espagne n'était pas partie contractante — qui réservait les droits et les aspirations légitimes de l'Espagne dans l'Afrique septentrionale.

Sans doute, il est regrettable que certains Espagnols aient cru devoir aviver les susceptibilités d'un peuple fier que des malheurs récents n'ont pas abattu; mais on embarrasserait singulièrement ces mécontents en les priant de préciser le rôle qu'ils entendaient faire jouer à l'Espagne dans le problème marocain. En réalité, ils souhaitaient surtout de ne voir jamais ce problème réglé, se promettant d'entretenir ainsi les ambitions populaires. Ils font involontairement penser à ces prétendants qui se répandent en manifestes préconisant tous l'action, mais qui entendent bien rester toujours des prétendants et qu'on ne les mette jamais en demeure de régner.

M. Maura sait aussi bien que nous qu'il eût placé ses détracteurs dans un cruel embarras s'il leur eût apporté un blanc-seing de l'Europe, lui permettant d'agir à sa guise au Maroc : pas un n'eût été capable de dire exactement ce que l'Espagne voulait. Ce n'était à coup sûr pas le démembrement : personne n'y a songé, pas plus en Espagne qu'en France, où l'on proclame à l'envi qu'il faut maintenir le *statu quo*. Du reste, pour la dislocation brutale de l'empire chérifien ou pour l'établissement d'un protectorat que nous n'envisageons pas nous-mêmes, nous ne chagrinerons personne en Espagne en constatant qu'il eût fallu une dépense d'hommes et d'argent dont, à Madrid, aucun politique sérieux n'eût assumé la responsabilité. Restait la mainmise économique : les journaux espagnols se sont chargés d'écarter cette solution; pour l'Espagne, qui doit aux capitaux étrangers la mise en valeur de son sol et ses diverses entreprises nationales, ils ont fait ressortir ce qu'il y aurait d'inconsé-

quent à vouloir courir au loin les risques d'exploitations qu'elle ne tente pas chez elle[1]. Ne pouvant appuyer leurs revendications sur des intérêts existants, certains hommes politiques espagnols proposaient de créer maintenant ces intérêts : M. Romanones, un des chefs du parti libéral, dans une lettre publique, invitait ses compatriotes à un effort industriel en vue de maintenir la situation économique de l'Espagne au Maroc, puisque sa situation politique y paraît perdue. Mais où trouver l'argent pour un pareil effort ?... Madrid ne peut, à elle seule, entreprendre cette tâche de régénération pacifique au Maroc. On se demande donc ce que l'Espagne pouvait perdre à s'entendre avec nous.

Nos sentiments à son égard sont bien connus et aussi les hommes qui sont chargés de les interpréter. L'Espagne n'a pu oublier le rôle de M. Delcassé, dont le premier acte au quai d'Orsay fut de s'entremettre pour terminer une guerre inégale contre les États-Unis. L'ambassadeur qui nous représente actuellement à Madrid est précisément celui qui fut appelé à proposer nos bons offices. Les souvenirs de cette négociation, ses qualités de finesse et d'esprit ont permis à notre ambassadeur de calmer les inquiétudes injustifiées et de ramener les esprits à une plus saine appréciation des réalités. Il eut de nombreuses entrevues avec M. Maura, pendant que des notes officieuses nous entretenaient des actifs pourparlers poursuivis entre M. Delcassé et M. Léon y Castillo. Ce dernier partageait à l'égard de la France l'opinion que M. Silvela exprimait si bien en juillet 1903, quand il annonçait que « sa politique saurait maintenir une amitié complète, une union d'intérêts, une harmonie de pensée avec cette nation qui est notre sœur par la race et qui est enlacée à la nôtre par toute une longue succession d'intérêts et de convenances ». On arriva enfin à cet accord franco-espagnol que, prochainement, on aura ici même l'occasion d'étudier.

En dehors des raisons sentimentales, l'Espagne, personne n'en peut douter aujourd'hui, retirera de cet accord avec nous des avantages positifs. Quelle forme revêtiront-ils exacte-

1. A Melilla même, ainsi qu'était obligée de le constater, le 29 avril dernier, la Chambre de commerce de Madrid, alors que la France importe pour 5 636 000 pesetas, les importations espagnoles n'atteignent que 1 500 000 pesetas.

ment? Il serait malaisé d'indiquer à quel euphémisme les chancelleries se sont arrêtées pour faire à chacun sa part de Maroc. Certains termes sont aujourd'hui frappés d'une réprobation superstitieuse : les vieux mots de conquête, annexion, protectorat ne sont plus de mode; on a inventé les zones d'influence, la pénétration économique, l'action prépondérante; il est entendu que les Philippins sont admis à jouir des bienfaits de la civilisation américaine, que le Japon ne vise qu'à assurer l'indépendance de la Corée, qu'en Égypte l'Angleterre aspire uniquement à surveiller le fonctionnement des institutions khédiviales. Quoi qu'il en soit, on dit que l'Espagne, au Maroc, est bien traitée, certains prétendent même trop bien traitée. M. Maura, qui est homme à savoir tirer parti d'un succès, pourra se prévaloir de cet arrangement franco-espagnol : à une stabilité intérieure, inconnue jusqu'ici, il aura ajouté le relèvement au dehors du prestige national.

***

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1904

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE